

LE

MONDE MODERNE





Gift of Mrs. C. O'Beirne

Le

Monde Moderne

4e ANNÉE

Le

Monde Moderne

Tome VIII

Juillet - Décembre 1898



PARIS

Albert QUANTIN, Éditeur

5, Rue Saint-Benoît, 5

LA CHACONNE

I

— Ah! Lison, que j'ai peur et que M. le baron de Mourmoulon a donc une idée saugrenue de nous convier au bal et de payer les violons par ce brouillard épais! Jamais cette petite ville ne me parut si triste et si déserte! N'eût été la crainte d'affliger le baron par mon absence, je serais demeurée en mon hôtel. Mais tu n'ignores pas, mon enfant, que M. de Mourmoulon a un neveu et que ce noble jeune homme, affriolé d'accordailles, a prié son parent de pourvoir à son établissement. Ce galant seigneur, venu tout exprès de Paris, doit paraître en héros de la fête, et, encore que ce neveu, invisible jusqu'ici, me laisse fort indifférente et que je ne me sente aucune inclination au mariage, je ne pouvais décemment refuser de danser avec lui la première chaconne sans que... Ah! Lisette, arrêtons!... Je frissonne!... Ne vois-tu cet homme noir qui se dresse pour nous barrer la route?

— Eh! non, ma foi, cela n'est pas un homme, mademoiselle, mais bien plutôt le pilier qui soutient l'auvent de cette échoppe close. A vous alarmer de tout, votre peur finira par me gagner moi-même. Et puisque vous redoutez tellement de vaguer par les ruelles de la ville, la nuit une fois tombée, et puisque ni mariage, ni neveu de M. de Mourmoulon ne vous disent rien qui vaille, il fallait ce tantôt vous hâter un tantet tantinet davantage à votre toilette, ne me pas tenir tant d'heures devant le miroir à refriser les boucles et crochets de votre coiffure en papillon; ni changer de jupes par dix fois avant de choisir cette mousseline volante à chicorée de chenille; ni de même hésiter devant cent tours de gorge en gaze, tulle, dentelle, ou réseau bouillonné. Sans compter le temps passé pour les mouches et le rouge!

— Ne me gronde pas, Lisette? Quand serai-je coquette, sinon maintenant où je suis encore fraîche et jolie. Reproche-moi bien plutôt, si tu as cette rigueur, de n'avoir point songé à me faire accompagner d'un de ces deux indolents laquais qui, à cette heure, ronflent dans la cuisine. Mais je voulais, ingrate, bavarder avec toi librement. Puis pouvais-je imaginer les rues si noires et si désertes? D'ailleurs, l'hôtel de Mourmoulon est proche. Et pour ce qui est de monter, soit dans un de ces carrosses de louage dont les fenêtres sont garnies de planches en guise de glaces, soit dans une de ces laides vinaigrettes où les rudes Savoyards vous secouent si effroyablement, je n'y saurais consentir pour l'empire du monde. Par tout ceci, confesse, mon enfant, que je suis à plaindre, non à blâmer, et qu'une fille de première qualité, orpheline, affligée de quelque bien, venue à l'âge où le roi lui retire toute tutelle, se trouve en butte aux pires désagréments du sort... Ah! Dieu! Lison, quel est ce bras qui sort de l'ombre et nous menace?

— Ouf! attendez un peu... Eh! mademoiselle, n'est-ce pas bonnement une enseigne pendue à sa potence de fer? De votre cri, le cœur me bat encore.

Ainsi dans leur babillage frivole, entrecoupé de petits cris de détresse, Mlle Armande de La Maille et sa suivante Lisette, toutes deux frileusement emmitouflées de mantes et pelisses fourrées, dans la bruine grise d'automne, se rendaient au bal de M. de Mourmoulon par les carrefours et les ruelles hérissées de pignons et de saillies de toits, encombrées de bornes et de bancs d'étal pareils à autant de trébuchets. Lisette, d'abord,

avait ri des terreurs de sa maîtresse; mais le tremblement du bras appuyé sur son bras semblait insensiblement lui communiquer le frisson; et quand, sorties des rues, elles se trouvèrent devant le mail désert où les arbres, encore feuillus, avaient des profondeurs de forêt, où les murailles démantelées du rempart proche surgissaient en silhouettes de ruines fantastiques, elles s'arrêtèrent ensemble et le cœur leur défaillit. Mlle Armande, tirant sa servante en arrière, gémit d'une voix tout altérée :

— Ah! Lison, es-tu sûre du chemin? Ne nous sommes-nous pas égarées? Ne sais-tu le moyen d'éviter ce mail d'obscurité, de solitude terribles? Nous faut-il absolument passer auprès de ces murailles croulantes dont les brèches et les voûtes béantes semblent faites à souhait pour servir d'embuscade, repaire, guet-apens et coupe-gorge aux pires bandits? Et n'est-ce point précisément ce matin, qu'on me contait que ce redoutable Mandrin — dont le ciel nous préserve! — courait les environs, faisant maintes pilleries et qu'à deux ou trois relais d'ici, il s'était présenté au château de Loussy avec toute sa bande, masque au nez et pistolet au poing?

— Ah! ma fine, mademoiselle, que voici bien le moment de vous rappeler cette malencontreuse histoire! Que cela est de votre part joliment avisé! Vous êtes-vous donc juré de m'ôter par vos propos le peu de vaillance que j'ai de reste? Où voulez-vous, maintenant, pour traverser ce mail sombre et mystérieux, que je trouve des jambes? Les miennes flageolent à faire pitié.

— Rebroussons chemin, Lisette : aussi bien tout courage m'abandonne; j'ai de la neige dans les veines. Le neveu de M. de Mourmoulon dansera sa chaconne avec telle bourgeoise ou fille de robin qui lui plaira. Il n'est pas de violons qui tiennent à ces peurs-là. Rebroussons, mon enfant.

Si terrifiée que fût la voix de Mlle de La Maille, Lisette y distingua, parmi les angoisses de la peur, quelques soupirs de regret. Ce fut assez pour que la dévouée soubrette retrouvât un semblant de fermeté.

— Nenni, mademoiselle, nous voici trop avancées. Retourner sur nos pas serait vraiment de trop petit courage et le prétexte, dont vous pourriez excuser votre absence, si ingénieux qu'il fût, ne vous sauverait pas d'être, pour notre timidité, la risée de la ville. Le moyen après cela que le neveu de M. de Mourmoulon, qu'on dit brave et ardent officier, veuille jamais prendre pour femme une dame apeurée d'arbres noirs et de pierres branlantes?

Sensible à ces belles raisons, Mlle Armande approuva, quoique bien défaillante.

Le long des ruines, elles s'engagèrent sous les ormes. Le son de sa propre voix la rassurant sans doute, Mlle de La Maille continua à causer, mais en même temps la crainte obsédait ses esprits à ce point, qu'elle ne pouvait parler que de Mandrin et de sa bande.

— Conçois-tu, mon enfant, l'audace de ces brigands! N'assure-t-on pas aussi, qu'afin d'épouvanter les pauvres bonnes gens, ils se passent le visage à la suie, ce qui, avec les balafres sanglantes dont leurs faces rugueuses sont tailladées, doit être de l'effet le plus diabolique! Qui sait s'ils ne connaissent ces ruines et n'y font pas chaque nuit...

— Ah! mademoiselle, si vous n'avez juré de me faire pâmer ici, ne me narrez pas ces contes à donner la petite mort!

Lisette achevait à peine, que Mlle Armande, étouffant un cri léger, lui serra le bras nerveusement et, l'arrêtant, souffla d'une voix blanche de terreur :

— Ah! Lisette, vois-tu cette fois se dresser, sur l'éboulis des créneaux, un homme au manteau noir dans la brume grise? Il vient de notre côté! Soutiens-moi, mon enfant, je me sens tomber de faiblesse...

— Eh! non, non, mademoiselle, choisissez mieux votre temps pour des vapeurs! Allons, je vous prie, rappelez vos esprits. Peut-être ce sombre per-

sonnage ne nous a-t-il point vues. Pénétrons plus avant sous les ormes : leur ombre nous cachera. Hâtons le pas sans bruit et, une fois en vue des lumières de l'hôtel, nous ne redouterons plus rien.

Le ton résolu de Lisette ranima quelque peu sa maîtresse. Elles s'engagèrent sous les arbres, mais la brusquerie même qu'elles mirent en ce mouvement attira l'attention de l'inconnu. Il se retourna vers elles tout à fait et, abandonnant le sentier qui contournait le rempart, il entra à son tour dans le couvert d'ormes d'un pas qui semblait mesuré tout exprès pour le mener droitement à leur rencontre.

— Ah ! Lisette, gémit la demoiselle



perdant la tête, il n'y a plus de doute : cet homme a les allures sournoises du pire scélérat. Il vient en notre chemin afin de nous couper toute retraite. Je ne me sens plus la force d'avancer. Je mets mon dernier espoir en la bonté de Dieu,... quant à toi, prends la fuite, sauve-toi vite, Lison!

Mais le danger même rendait quelque présence d'esprit à la soubrette. Elle serra plus fort contre elle le bras de la noble demoiselle et s'efforça de l'entraîner :

— Fuir seule? La belle avance! En deux bonds, avec ses grandes jambes, ce vilain diable d'homme m'aurait tôt rattrapée. Non! non! mademoiselle, je ne vous quitte pas. Faites un effort suprême, s'il vous plaît, et marchons de notre pas le plus ferme. Si ce promeneur nocturne a de méchantes intentions, notre assurance seule peut lui en imposer. D'ailleurs, a-t-il vraiment l'allure si sournoise et la mine si farouche?

— Ah! mon enfant, le cruel Mandrin non plus n'a pas la mine farouche. Ne lui attribue-t-on pas de grands yeux noirs et de belles moustaches? Il va toujours superbement vêtu et porte un bel habit gris blanc avec boutons d'argent. Il a l'épée de gentilhomme à fine poignée d'ivoire. Mais, de ce qu'il se plaît à imiter les façons du beau monde, il n'en demeure pas moins un homme épouvantable. Regarde, Lisette, cet homme n'a-t-il pas tout justement de ces airs-là? Le voici qui s'arrête et attend. On le distingue mieux... Oh! mon enfant, je ne respire plus : autant que j'en puis juger, ce sont bien là les yeux et les moustaches de ce Mandrin lui-même!

— Croyez-vous?

— Au portrait qu'on m'en fit, je le reconnaîtrais entre mille, mon enfant. Plus de doute, c'est lui, c'est le brigand!... Lisette, par pitié, n'allons pas plus avant... c'en est fait! Abandonne-moi, laisse-moi mourir ici...

— Ce serait folie! Courage jusqu'au bout, mademoiselle! Toute fille que je suis, j'ai la poigne solide pour deux. Cédez-moi le pas et vous cachez derrière moi. S'il me touche, j'entends faire une si belle défense, que vous aurez loisir de prendre la fuite en criant « au meurtre! » de tout votre souffle.

— Et le moyen de crier lorsque la frayeur m'ôte jusqu'à la force de respirer. Puis aussi, brave Lison, étant maîtresse et toi suivante, n'est-ce pas à moi de marcher la première en dépit de ma faiblesse? Fais-moi donc place, enfant. Je me veux déparer de ce que sur moi je porte de précieux. Mais mes doigts tremblent tant qu'il faut que tu m'aides à retirer mes bagues et mes bracelets et, s'il reste à ce Mandrin la moindre pitié des femmes, il se contentera de cette prise. Dieu! Il vient! Non, te dis-je, ne te mets pas devant moi, méchante fille, je veux qu'il ait ma vie avant la tienne...

L'homme au manteau sombre approchait, en effet, mais si lentement que Mlle de La Maille et Lisette eurent tout le temps de se débattre à qui l'affronterait. Finalement, de par autorité, la jeune demoiselle en obtint le dernier. Toute pâle, elle avança, tomba à genoux sur le bas de sa pelisse et, tendant vers l'inconnu ses petites mains ouvertes et tremblantes où brillaient les joyaux arrachés de sa jupe et de son corsage, elle implora :

— Ah! monsieur de Mandrin, prenez : voici ma montre avec sa chaîne de jaseran, puis mes bagues, puis ma parure de perles et de gros béryls, puis mes rubans de corsage enchâssés de roses et de diamants bleus. Sur l'honneur, ce qui me reste n'est que clinquant, freluches, pretintailles, paillettes et affiquets de petit prix. Mais, en retour, ah! monsieur de Mandrin, laissez-vous attendrir. A ma suivante Lison, pauvre fille dévouée, qui se tient derrière moi, ne causez aucun mal... ni à moi, s'il vous est quelque bonté de surplus!

Cette belle demoiselle, à genoux, débitait sa prière de ton si ingénu et, au-

tant qu'on en pouvait juger sous les grands ormes, par cette brume du soir



que la lune perçait parfois d'un rayon pâle, cette demoiselle était si gracieuse et si douce en sa supplication, que l'homme au manteau noir, interdit, sans trouver de réplique à propos, l'enveloppait d'un regard complaisant et sans rien de trop féroce. Son attitude même, en l'instant décisif, trahissait une surprise émue dont Mlle Armande, soudain encouragée, prit prétexte pour redoubler d'instances :

— Oui, monsieur, j'en appelle à la galanterie dont vous fûtes coutumier maintes fois envers les dames. Vous n'userez pas de violence envers deux pauvres femmes qui vous livrent de

bon gré, sans doléances ou simagrées, ce qu'elles ont de précieux.

Les yeux noirs du brigand se faisaient de plus en plus caressants. Il avait toutes les peines du monde à se tenir de sourire, mais, soit qu'il prît un plaisir raffiné à se voir imploré d'une si belle demoiselle, soit que la scène lui parût d'un plaisant achevé, il n'eut aucune hâte d'en brusquer le dénouement et ne manifesta pas ouvertement le sentiment de mansuétude qui, dès le premier mot, lui avait touché le cœur. Néanmoins sans trop grossir sa voix, il répliqua :

— Ouais! mesdames les fines mouches, nous n'en sommes donc pas à notre premier voleur? M'est avis que vous êtes expertes en la façon d'en conter aux routiers et de les berner en godinettes. Point ne me paye de cette monnaie de pape, mes jeunesses. Toutefois — parce que vous m'avez su chatouiller au point faible qui est galanterie — je n'userai de contrainte envers vous. Nonobstant, votre maréchaussée nous faisant le métier rude et les aubaines rares, j'accepterai la rançon que vous m'offrez de belle grâce. Voyons ce qu'en vaut l'once?

Vivement, Mlle de La Maille lui versa ses joyaux dans les mains, et tandis que sa fidèle Lison l'aidait à se relever, le voleur feignait d'examiner les bijoux un à un.

— Peuh ! peuh ! — exclamait-il. — En ma paume, cette chaîne de jaseran pèse moins qu'une pincée de pois chiches et, de bagues et de bracelets tels, les coffres de nos cavernes regorgent. Vos fameux diamants bleus m'ont tout l'air de simples améthystes et ces perles me paraissent orientées à l'écaille d'ablette!

L'indignation fit sur Mlle Armande le même effet que la peur, elle suffoqua :

— Peut-on dire ! Lison, explique donc à monsieur que toutes ces pierreries sont d'inestimable valeur et que je les tiens de mes nobles aïeules.

Lisette expliqua. Le brigand secoua la tête d'un air de doute mortifiant et leur remit les joyaux dans les mains avec un superbe dédain.

— Non, en bonne vérité, — puisque ce soir je me targue de galanterie, — cette quincaille ne vaut pas que je sois galant à demi. Reprenez tout ceci, mademoiselle; d'ailleurs n'allez-vous pas au bal de ce bon pas?

— Si fait, monsieur.

— Et où cela, sauf indiscrétion?

— En l'hôtel de M. le baron de Mourmoulon.

— Ah! ah! chez le baron. Fort bien. Parez-vous à nouveau de ces babioles, belle dame, car, en cette fête provinciale, hobereaux et béjaunes de maintes gentilhommières les admireront sans faute et naïvement. Et, de grâce, à cause de moi, ne vous attardez point à grelotter en cette bruine, tandis que, là-bas, sont peut-être commencés menuets, gavottes, courantes et chaconnes qui vous réchaufferaient très agréablement. Non, ne tardez pas, d'autant qu'une autre petite affaire promptement expédiée, j'entends vous rejoindre là.

Lison en pâma de surprise :

— Nous rejoindre chez M. le baron?

— Hé! sans doute, — sourit effrontément le brigand en découvrant toutes ses dents blanches — j'espère de ce gala un excellent butin, et j'y compte faire râfle de tout ce qu'on y verra briller de précieux.

Mlle de La Maille avait secoué sa pelisse, rajusté ses parures, renfilé ses bagues et ses bracelets. Remise de ses vapeurs, observant par surplus que ce Mandrin était un de ces voleurs avec lesquels on se peut entretenir sur le ton de la bonne compagnie, elle ne dédaigna pas, par gratitude, de lui marquer quelque intérêt.

— Oh! monsieur, si les instances d'une personne qui vous a les dernières obligations vous peuvent émouvoir, ne venez point à ce bal. Vous y seriez signalé, arrêté tout d'un train, et une telle violence, sous mes yeux, me laisserait inconsolable.

— Je serai signalé et arrêté si, au

bal, vous parlez de moi; mais si vous ne soufflez mot de votre récente aventure, et si, à mon aspect, vous ne trahissez nulle émotion, M. le baron lui-même ne se doutera de rien et parmi vos hobereaux je me divertirai en toute commodité. J'estime que ce n'est pas exiger trop qu'imposer le silence à une personne qui m'est redevable de la vie.

— Oh! monsieur! Combien il m'en coûterait de m'acquitter envers vous aux dépens de tant de gens de la première qualité!

— Bah! fit insoucieusement Mandrin, vous n'en aurez nulle honte avouée. J'ai la main fort experte au jeu de l'escamote et vous-même, madame, ouvrant tout grands vos grands beaux yeux, n'y verrez que du feu. Pour ce qui est de l'apparence, du beau langage et des manières, ne redoutez rien pour moi. Et sauf mes menus tours de passe-passe, je saurai me conduire le plus honnêtement du monde.

— Vous êtes le maître, monsieur, de me réduire à cette extrémité qui, pour vous-même, m'épouvante. Afin de vous en détourner, je ne puis, hélas! que vous répéter ceci : « Vous êtes si connu, que, ne vous connaissant pas, je vous ai reconnu ! »

Ce bel argument fit une impression médiocre sur notre scélérat. Il en sourit impudemment.

— Je veux croire, mademoiselle, pour ma sûreté propre, que votre perspicacité est sans rivale possible, car ma témérité ne se bornera pas à parader au bal de M. le baron : j'entends bien y danser et vous me ferez l'honneur de votre première chaconne.

— Envisagez, je vous prie, les terribles conséquences où vous vous exposez pour le plaisir fugitif et très vain de mener une chaconne avec une personne qui, pensant à tous vos risques, n'y saura goûter aucun plaisir.

— Tout bien envisagé, madame, c'est mon caprice... et je n'en démordrai pas.

— Vous vous jouez de ma frayeur, monsieur : vous ne me mettrez pas en cette alternative cruelle ou de trahir mes amis ou de vous trahir vous-même !

— Vous ne me trahirez pas, je l'espère, reprit l'inconnu d'une voix très assurée et en regardant fixement son interlocutrice. — Mais le feriez-vous, je ne renoncerais pour cela au plaisir que je me promets de mener avec vous cette première chaconne.

M[lle] de La Maille ajouta force autres réflexions émouvantes et faites pour amollir le cœur de tout autre homme moins opiniâtre que Mandrin. Celui-ci n'y voulut rien entendre et prit congé de la demoiselle et de sa suivante en un salut familier de gens qui se vont revoir. Puis, laissant le chemin libre, il s'enfonça sous les ormes et, du côté des ruines, se perdit dans la brume si rapidement qu'elles crurent avoir rêvé.

Appuyée au bras de la soubrette, la noble demoiselle acheva le trajet. De cette rencontre avec Mandrin, sa crainte des voleurs était fort diminuée. Mais une peur d'autre sorte, non moins vive, la faisait se dolenter :

— Oh ! Lison, conçois-tu la folie d'un homme qui, pour danser une chaconne avec moi, s'expose à la prison, et ne se tirera de la question ordinaire et de l'extraordinaire que pour être écartelé en place de grève ! Cette vision, mon enfant, me remplit l'âme d'une épouvante auprès de laquelle mes pâmoisons d'antan n'étaient que baguenaudes. De quel air l'accueillerai-je et quelle contenance tenir alors que, par sa seule présence, je perdrai tout d'un fil ma force et mes esprits ?

On commençait d'entendre plusieurs roulements de carrosse. Lisette, tout en entraînant sa maîtresse vers les lueurs de torches et de lanternes qui perçaient le brouillard, la réconfortait de son mieux et retrouvait sa langue à mesure qu'était plus proche l'hôtel de Mourmoulon.

— N'ayez souci, mademoiselle, disait-elle, je vous baille ma meilleure parole que ce larron, s'il danse la chaconne, la dansera dans les ruines avec les rats et

les hulottes. Il n'a parlé du bal de M. de Mourmoulon que par pure jactance de Gascon. Il n'a garde d'y risquer le fin bout de son nez !

— Puisses-tu dire vrai, Lisette ! Et cependant si, comme moi, tu avais vu de près son regard tour à tour fier et doux, impérieux d'abord, puis caressant, tu ne douterais point qu'il n'eût cette belle audace !

— En ce cas, mademoiselle, faites avertir ou le guet ou les quatre estafiers de M. le baron. On le viendra prendre au bal ainsi qu'un lièvre au gîte !

— Oh ! fi, Lisette, fi d'une telle vilenie ! Ma parole serait-elle engagée au dernier scélérat, que je n'y voudrais manquer, même au prix de ma vie...

— Eh ! mais, mademoiselle, depuis quand ce monstre de Mandrin n'est-il plus cent fois pis que le dernier scélérat ?

— Chut ! ne prononce plus son nom, on pourrait nous entendre et ce serait le perdre ! fit Mlle de La Maille avec un à-propos de prudence qu'on n'eût pas attendu d'une personne si troublée.

Et l'avis n'était pas superflu, car on touchait au portail de l'hôtel. Les gens de M. le baron, tenant très haut torches, lanternes et flambeaux, s'avancèrent vers les deux jeunes femmes et leur firent escorte jusqu'au perron.

II

Les yeux encore remplis de l'ombre des ruelles tortueuses, encore frissonnante de la brume du mail désert, Mlle de La Maille eut une sorte d'éblouissement à l'éclat de la fête. Le tout était d'un ordre et d'une magnificence qui faisaient grand honneur à M. de Mourmoulon. Le baron avait paré sa galerie de tapisseries magnifiques. Le grand salon s'éclairait de douze lustres. On ne comptait pas moins de vingt-quatre violons et il y avait déjà beaucoup de monde. Les dames, fort ajustées, toutes pimpantes de gazes d'or et d'argent sous leurs passements de Venise et leurs fils de perles, avec leurs cheveux en poudre piqués de huppes blanches, incarnates, roses et couleur de feu, étincelant de mille et mille pierreries, dansaient avec des gentilshommes en bas de soie et en habits couverts de broderies à passepoil de velours et de satin. Dans une salle proche était servie une superbe collation, composée de huit bassins de vermeil et d'argent, contenant, avec des viandes froides et d'exquises rissoles, les fruits et les confitures les plus rares.

M. le baron de Mourmoulon vint recevoir Mlle de La Maille à la première chambre et, se confondant en mille soins empressés et galantes complaisances, s'ingéniant à lui rendre tous les honneurs imaginables, il lui offrit le poing jusqu'au fauteuil.

Le contraste qu'il y avait entre cette fête brillante et la rencontre mystérieuse du mail était si grand que Mlle de La Maille commençait à se persuader que ce pouvait bien être quelque songe ou vision. Cédant aux pensées plus riantes qu'éveillait la musique et aux mille distractions d'une compagnie courtoise, elle se remettait peu à peu de son trouble lorsque son attention se trouva attirée par une sorte de murmure et d'agitation.

Toutes les personnes présentes tournèrent en même temps la tête vers le seuil du grand salon où venait d'apparaître, vêtu d'un habit à broderies d'argent et garni d'une merveilleuse quantité de rubans incarnat, un cavalier d'allure si accomplie, en son bel air et sa bonne grâce, que l'assemblée en eut un frémissement de surprise. Mais Mlle Armande de La Maille n'eut pas plus tôt jeté les yeux de ce côté, qu'elle devint mortellement pâle ; car, bien qu'il eût quitté son grand manteau couleur de nuit, elle reconnut, au premier regard, l'homme du mail.

Sans la plus petite hésitation, dans une assurance que, en dépit de son trouble profond, la pauvre demoiselle ne put se tenir d'admirer, il s'avança, et, faisant devant les dames ses pas-

sades pour saluer de droite et de gauche, il balaya superbement le parquet du panache incarnat et blanc de son chapeau. Le cœur d'Armande battait éper- sonne parmi tant de gens. Il eut tôt fait de démêler Mlle de La Maille des autres femmes de condition et, du plus loin qu'il l'aperçut, il lui tira ses révérences



dument. En son émoi, elle se faisait petite et inclinait obstinément la tête, n'ayant plus d'autre espoir que de n'être point vue de lui. Mais le visage mobile et passionné du cavalier n'exprimait que trop bien qu'il cherchait une seule per-

et prit tous les menus soins dont un homme s'avise pour faire connaître à tous la dame qu'il distingue. De ceci Mlle de La Maille ressentit le déplaisir qu'on peut imaginer. Lorsqu'il fut auprès d'elle, bien que résolue à tenir les pau-

pières baissées afin de ne lui marquer aucune attention, elle les leva malgré elle et se sentit défaillir en croisant ce regard d'homme tout empreint d'une sorte de tendresse violente. Elle frissonna de crainte, mais ce fut d'une tout autre crainte que sous le mail. En grande aisance, de voix chaude et vibrante, ce seigneur, que personne, hors notre demoiselle, ne paraissait connaître, lui dégoisa son compliment, puis implora l'honneur de mener avec elle la première chaconne. Armande de La Maille sentait peser sur elle les regards intrigués de toute la compagnie, et, comprenant que le moindre geste ou le moindre mot donneraient l'éveil et trahiraient ce fou qui, sous l'impression d'un sentiment trop vif, risquait sa vie en une romanesque équipée, elle s'efforça de vaincre l'affreux émoi qui s'était emparé d'elle. Le plus prudent lui parut, pour l'instant, de ne provoquer aucune explication dangereuse et, espérant que sa fantaisie passée, une fois la chaconne dansée, l'inconnu se voudrait bien retirer, elle se leva silencieusement et tenta de sourire. Mais à la gêne de sa respiration, à l'abandon de ses dernières forces, elle pressentit que l'effort ne la soutiendrait pas longtemps.

A ce moment, le son des violons fit heureuse diversion à la curiosité. Le branle commença et le mouvement général lui permit d'exprimer à voix basse la crainte qui lui déchirait le cœur. Elle dit dans un soupir où semblait s'exhaler toute sa vie :

— De mon mieux, monsieur, vous voyez que je remplis ma promesse ; mais vous devez voir aussi que votre audace me livre au dernier désespoir. Je manque à chaque pas la cadence et pense défaillir à chaque révérence. Par grâce, ne me soumettez pas à de plus longues épreuves. Conduisez-moi à mon siège, je vous prie, et donnez-moi cette joie de vous esquiver promptement.

Mandrin lui répondit du ton le plus galant :

— Ah ! madame, il ferait beau voir que je payasse l'extrême civilité que vous avez pour moi de l'incivilité de vous mener à votre chaise avant la dernière révérence. Dieu merci ! le respect que je dois à vos ordres ne m'oblige aucunement à une impertinence comme serait celle de quitter une dame au milieu de la chaconne, — d'autant que vous la dansez d'un agrément et d'une perfection qui ne se peuvent représenter. Si je n'ai que peu d'instants à jouir d'une telle félicité, ne me les gâtez point d'instances et prières propres à m'attester que les assiduités d'un homme de ma sorte vous sont à grande honte et humiliation.

— N'en croyez rien, monsieur, je ne me veux souvenir que de vos bons offices. Ce n'est aucunement par honte ou humiliation de faire figure avec vous que je m'émeus ainsi, car il n'y va pour moi que de la confusion de danser à contretemps. Mais je perds mes esprits à la seule pensée de ce que cette imprudence vous peut coûter de souffrances.

— Madame, en vérité, que vous importe ?

— Ah ! fit-elle d'une voix qui le toucha, ne pressentez-vous pas qu'il m'importe bien plus que je ne puis ici vous l'exprimer hautement ?

— Hé ! madame, reprit-il doucement, s'il m'agrée d'oublier tant de risques, est-ce à vous d'y songer plus que moi-même ? Et si j'affronte ce risque en toute gaieté de cœur, n'est-ce pas que les douceurs que je goûte près de vous m'en payent au centuple ? Tenez-moi fidèlement votre promesse jusqu'au bout et, si cette chaconne doit être la dernière que je mène en ce monde, dansez-la-moi entière sans plus de fausses excuses et prenez bien à cœur d'y déployer, pour mon plaisir suprême, toutes vos perfections.

Le vif de ces propos ne laissa pas que de rendre quelque vie à Mlle de La Maille. Ses joues s'empourprèrent légèrement et l'éclat de ses yeux réapparut. Jugeant enfin qu'aucune imploration, si fervente fût-elle, n'aurait raison de la volonté d'un tel homme et qu'aucune raison ne

le pourrait détourner d'une perte assurée, elle résolut au moins de lui donner, pour l'unique et dernière fois de sa vie, tout le plaisir qu'il sollicitait d'elle. Elle rappela ses esprits, se raffermit sur ses griserie légère, frôlant à peine le sol de ses petits pieds coquets, telle qu'une fée voltigeant à fleur d'herbe, avec des gestes pareils à autant de compliments, elle commença ses grâces, ses bercements,



menus talons, cambra la taille, arrondit ses bras et saisit les plis de ses paniers du bout de ses doigts fins, de ses doigts très joliment ouverts comme pour prendre leur vol. Et ainsi, soit en branle dans le même temps que les autres danseurs, soit par deux seulement, comme au menuet, toute rose et pimpante d'une ses tours et ses détours. Par instant, preste et leste, tantôt lente et dolente, elle sut ajouter, à tous les pas réglés, maintes figures de fantaisie si souple et si décente, survenant en si juste et merveilleuse cadence, que dames et seigneurs s'arrêtèrent de sauter pour la mieux admirer.

Quand elle pressentit l'accord final, elle prit son espace et son temps de révérence dernière. Déjà, d'un geste d'ampleur charmante, elle ramenait à elle ses jupes bouffantes et, le demi-sourire aux lèvres, les paupières pudiquement baissées, elle s'inclinait devant son cavalier tout aussi gracieusement qu'elle eût pu le faire devant Sa Majesté, quand, au travers de ses cils, elle vit paraître Lisette sur le seuil. Et, du doigt, à quelques estafiers qui se tenaient derrière elle, la soubrette désignait le danseur de sa maîtresse.

Subitement, cruellement, ce geste rappela à la demoiselle ce qu'elle avait oublié dans l'ivresse de cette dernière chaconne. L'émotion fut trop forte. Son visage prit instantanément une blancheur de mort, son regard s'éteignit, ses doigts s'ouvrirent laissant glisser les plis de sa robe, ses lèvres, sans pouvoir proférer une parole, exhalèrent un soupir de douleur infinie... et la belle révérence s'acheva en pâmoison.

III

Lorsque Mlle de La Maille, étendue sur un lit de repos, sentit qu'une main délicate lui bassinait les tempes d'une fine toile mouillée, elle retrouva ses esprits et lentement releva les paupières. Le premier regard que son regard croisa fut celui de son danseur de chaconne.

Elle s'écria d'une voix tout éperdue :

— Eh ! quoi, monsieur, êtes-vous encore ici ? Que sont donc devenus ces méchants estafiers ?... Se peut-il que vous ne courriez maintenant aucun dangers ? Ai-je rêvé ? N'êtes-vous plus Mandrin ?

Toutes les personnes qui s'empressaient autour du lit se prirent d'une belle risée. Mais, pâle d'émotion, le prétendu Mandrin se pencha vers Mlle Armande et il lui murmura :

— Non, mademoiselle, c'était là une méprise dont Lison et ses quatre estafiers m'ont fait cent mille excuses.

— Ah ! monsieur... quel bonheur ! s'écria Mlle de La Maille en telle exubérance de joie que tout le monde rit de plus belle. Elle en reprit son entière connaissance dans une rougeur de confusion.

— Non, mademoiselle, non, il n'y a plus de Mandrin, répéta le jeune homme avec une énergie nouvelle. Vous voyez devant vous le neveu de M. le baron de Mourmoulon, qui, contrit, du plus profond du cœur, vous demande très humblement pardon de sa mystification. Amusé de votre peur imprévue, piqué du neuf de l'aventure, épris enfin de votre grâce ingénue et de l'expression de votre beauté touchante, je n'ai su me défendre, en l'occasion que m'offrait votre méprise, de m'assurer des sentiments que vous nourrissiez pour moi. De cette indigne comédie, ah ! madame, qu'amèrement je me repens ! Et de cette épreuve odieuse dont vous pensâtes mourir, je me voudrais à mon tour mortellement punir, si je n'y avais puisé la divine certitude que, même en la figure d'un horrible brigand, j'eus le bonheur ineffable de ne vous point déplaire !

A ce moment, fort à propos ma foi, les violons recommencèrent de jouer dans la galerie, et ce fut bon prétexte à M. de Mourmoulon de ramener — sauf le neveu et la belle demoiselle — tous les autres danseurs vers la salle du bal.

Par quoi notre jeune seigneur eut toute liberté d'effusions et de serments.

— En vérité, monsieur, soupira en souriant Mlle de La Maille quand il eut débité beaucoup plus que l'essentiel, je ne me veux point faire plus romanesque que je ne suis et vous confesse tout droit que, sans comparaison, je préfère l'honnête gentilhomme au célèbre brigand. Aussi ne me dédirai-je pas de l'aveu que, fort étourdiment, j'ai laissé échapper au sortir de ma sotte pâmoison. Je vous pardonne donc et ne vous retire pas cette main que vous baisez tendrement, encore que votre moyen de surprendre le secret d'un cœur candide soit un peu bien dans la façon d'un vrai Mandrin !

Charles Foleÿ.

UNE SOCIÉTÉ DE CHARITÉ

Paris a toujours eu un charme particulier, qui l'a fait dans tous les temps goûter par tous ceux qui, se sentant quelque envie de sortir d'eux-mêmes, de fuir la monotonie de la province, de rechercher les plaisirs et d'échapper aux médiocrités de leur ville, avaient la force, l'énergie nécessaire pour affronter les chances et les périls d'une vie nouvelle et inconnue.

Avant 1789, cette attirance de Paris ne s'exerçait guère que sur les ambitieux, sur les nobles qui désertaient la campagne pour courir après des privilèges et des plaisirs qu'ils croyaient plus facilement trouver à la cour ; sur les amis des sciences et des arts, et aussi sur les gens d'esprit qui commençaient à remuer des idées nouvelles et à philosopher. C'était la grande mode à la fin du XVIIIe siècle.

Quelques ouvriers, des maîtres en leur profession, tentaient bien l'aventure; mais ce n'était encore qu'une exception. Le paysan, l'artisan, manquant d'argent et d'esprit d'initiative, restait chez lui. C'était d'ailleurs, à cette époque, toute une affaire que d'aller à Paris, il fallait dépenser beaucoup d'argent et de temps. En partant, on craignait de ne plus revenir et, avant le départ, on faisait son testament, on embrassait les siens dans un adieu qui semblait à tous devoir être éternel. Si, plus tard, on revenait, on était fêté, admiré comme un homme fort, comme un protégé du bon Dieu.

La Révolution, en bouleversant l'ordre ancien de toutes choses, a manifestement aussi et plus vite qu'on le croit changé les idées, les habitudes, les mœurs. Puis, ce qu'on appelle le progrès a mis à la portée de tous des facilités nouvelles, et peu à peu le pays tout entier s'est mis en marche vers Paris. On ne fait plus son testament en partant; on se dit : bah! si ça ne va pas là-bas, je reviendrai bien vite, il n'y en a pas pour longtemps. La facilité du retour et le développement de toutes les industries, ces grandes mangeuses d'hommes, encouragent tout le monde à partir. Il est à remarquer que cette impulsion est devenue toujours plus grande après chaque révolution. L'exode de la province ne cesse ainsi d'augmenter. Il devient un danger social. La province se meurt, et Paris est atteint d'un mal, la pléthore, qui a bien aussi ses dangers.

Cette réunion surabondante de ceux qui pensent et travaillent a permis à Victor Hugo, le plus grand imagier des poètes, d'appeler Paris : *la Ville lumière*.

Malheureusement toute clarté produit des ombres, et cette grande lumière qu'est Paris, en éclairant le monde, enfante, elle aussi, des ombres, et quelles ombres! L'âme sensible et le cœur juste qui les traversent en sortent tout saisis d'horreur et de commisération.

Dans cette ruche en travail, combien n'ont pu surmonter l'obstacle, vaincre les difficultés de la lutte et, arrêtés dans leur labeur, sont tombés laissant passer devant eux les plus forts, les plus chanceux! Les moins malheureux ne sont-ils pas ceux qui sont morts tout de suite en combattant?

Pour quelques-uns qu'un coup d'énergie a fait remonter au-dessus de ce remous humain, combien tombent dans la misère, accablés de maux de toutes sortes, et les maux, les maladies, plus encore que les prospérités, ont le privilège de s'engendrer surtout quand le secours vient à manquer!

Le malheur en est souvent privé par la bonne raison que les lutteurs, la plupart du temps, ne regardent pas derrière eux, et que les arrivés, ceux qui ont atteint le port, passant le reste de leur existence à se glorifier ou à jouir des avantages que leur donne le succès, détournent volontiers les yeux de l'horrible spectacle de la misère comme d'un

danger auquel ils ont échappé et dont ils ont rétrospectivement encore peur. Puis n'arrive-t-il pas trop souvent que d'autres, toujours habitués à une existence facile, se laissant absorber par l'oisiveté et les plaisirs, oublient trop facilement qu'il y a autre chose dans le monde?

Mais il y a aussi des âmes charitables dont le dévouement a toujours essayé

MAISON DE LA RUE LABAT
Réunissant un asile de nuit pour femmes, un dispensaire et un fourneau.

de venir au secours des douleurs et des souffrances des éprouvés de ce monde. L'histoire de ces belles âmes, de ces nobles dévouements serait longue à raconter, mais combien intéressante!

Avant la Révolution, à Paris, les corporations prenaient volontiers à leur charge les compagnons tombés dans la misère ; puis de nombreux couvents s'occupaient généreusement des miséreux, et les pauvres, cantonnés chacun dans son quartier, étaient plus volontiers secourus par les habitants qui les connaissaient pour ainsi dire individuellement; les pauvres n'étaient pas encore nomades.

Pendant la Révolution, la nation était occupée à faire sortir du platonique pour les mettre en pratique les idées des encyclopédistes et de Rousseau, qui lui paraissaient logiquement déduites et vraies. La conviction que ce travail la conduirait au bonheur lui faisait croire qu'elle n'avait déjà plus de maux.

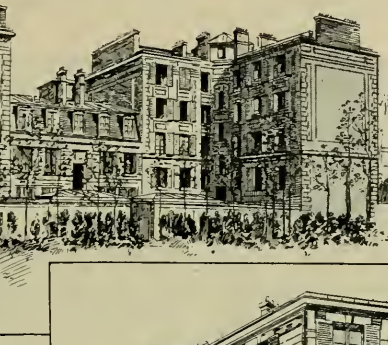
Sous l'Empire, les victoires, qui succédaient aux victoires, enthousiasmaient le peuple. Chaque victoire était pour lui l'occasion d'une fête, et à peine une fête était-elle terminée qu'il fallait assister à une autre. Il n'avait pas le temps de songer à ses douleurs, pas plus d'ailleurs que les heureux celui de penser à les soulager. La gloire, semblait-il, nourrissait tout le monde.

Mais après la tempête, après l'enivrement de la gloire, quand le canon cessa de tonner, le calme vint et les généreuses idées de liberté, d'égalité, de fraternité, qu'on avait jetées en pâture à la multitude, ne suffirent plus pour empêcher les malheureux fatigués d'agitations et de gloire, de sentir leurs misères et de les constater plus nombreuses encore.

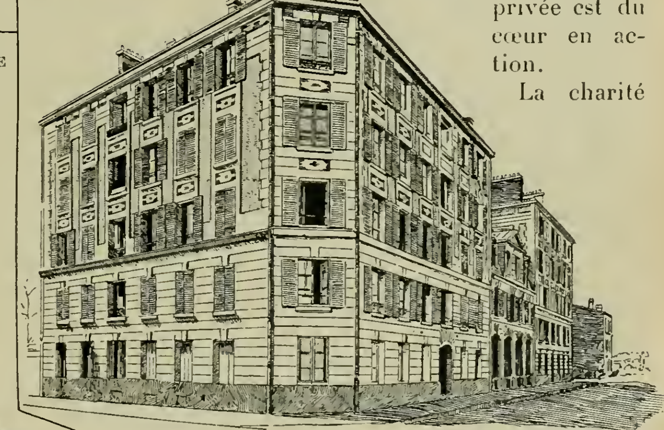
Pendant ces temps troublés, l'assistance publique, créée par la ville de Paris et soutenue par l'État, était bien venue avec ses hôpitaux et ses bureaux de bienfaisance au secours des malheureux les plus nécessiteux. Mais les ressources de l'assistance publique sont forcément limitées, et elle se trouva bientôt impuissante devant l'accroissement rapide de la population, accroissement qui augmenta encore dans les années de repos et de

paix données au pays par la Restauration et le gouvernement bourgeois de Louis-Philippe.

L'assistance publique est devenue forcément un rouage d'administration; elle est toujours impersonnelle, et ses employés ne sont que les exécutants désintéressés des ordres donnés par un conseil supérieur loin des malheureux. Aussi ils ne peuvent avoir cet esprit de charité et ce sentiment du dévouement, qui animent ceux que les souffrances vues de près excitent à donner eux-mêmes leur propre argent et la sympathie de leur cœur. Donner est bien, mais mieux encore est de donner d'une certaine manière qui, au lieu d'humilier les pauvres, les relève à leurs yeux en leur faisant comprendre qu'ils sont sympathiques. Ce témoignage double le secours donné et accepté. Eux aussi ont une âme et un cœur sensibles. La charité officielle est froide, la charité privée est du cœur en action.



HABITATION ÉCONOMIQUE
Rue d'Alsace à Clichy, façade sur le jardin.



MÊME MAISON
Façade sur la rue.

HABITATION ÉCONOMIQUE, avenue de Saint-Mandé.

La charité privée, mise en éveil par l'insuffisance des secours donnés, a su, avec le génie et le dévouement qui la caractérisent, créer un très grand nombre d'œuvres charitables adaptées à tous les genres de souffrances que doit engendrer une population presque de 3 millions d'âmes.

Ce mouvement cha-

ritable a commencé surtout avec la tranquillité donnée à la nation par la fin des guerres de l'Empire et s'est continué depuis sans arrêt, allant toujours en progressant. Il semblait que la création d'œuvres nouvelles faisait surgir la nécessité d'en créer d'autres pour les compléter. Aujourd'hui, si les pauvres sont nombreux à Paris, les œuvres charitables se comptent par centaines, et les sommes qu'elles reçoivent et dépensent au profit des pauvres sont incalculables.

En compulsant toutes ces additions, on se demande si véritablement le peuple est en droit de s'insurger contre les riches et de dire qu'ils ne font rien pour les malheureux. Pour se rassurer à cet égard, il ne faut que feuilleter le livre d'or de la charité qui, comme le mal, est contagieuse.

Parmi la grande quantité d'œuvres qui existent aujourd'hui et sont prospères, deux seulement sont centenaires. Il y a d'abord la Société de Saint-Vincent-de-Paul, dont tout le monde connaît l'origine, et ensuite la Société philanthropique, fondée en 1780.

Avant la Révolution, on ne connaissait que la charité d'homme à homme; il n'y avait pas ce qu'on appelle aujourd'hui des œuvres de charité ou des sociétés de charité, c'est-à-dire l'union volontaire de personnes qui se réunissent dans le but de se dévouer personnellement au soulagement des misères quelles qu'elles soient. On peut cependant trouver l'embryon de cette sorte de société quelques années avant 1789 dans la réunion des sept personnes qui occupaient des charges importantes; elles mirent en commun leur argent et leur dévouement pour venir, au moyen de pensions, au secours d'octogénaires et de nonagénaires abandonnés. Devenus plus nombreux, ils formèrent une société à laquelle ils donnèrent le nom de *Société philanthropique*. Avoir ainsi inauguré ce genre nouveau d'association est tout à l'honneur de cette Société. Partie d'aussi petits commencements, elle a vite grandi, tant est grande la force de l'esprit de charité. C'est elle qui légua ses jeunes aveugles à M. Haüy et sut, par ses subventions, l'aider à fonder l'*Institut des jeunes aveugles*. Après diverses péripéties, presque toujours conséquences involontaires des événements politiques, elle n'a eu une existence assurée que le jour où elle a été reconnue *Établissement d'utilité publique*, en septembre 1839. A partir de ce moment, devenue personne civile, capable de recevoir, elle vit arriver à elle des dons et des legs qui lui permirent un développement presque régulier, et aujourd'hui elle dirige avec succès de nombreuses œuvres de charité qu'elle a inventées et créées. Ces œuvres charitables s'adressent à presque tous les genres de misères.

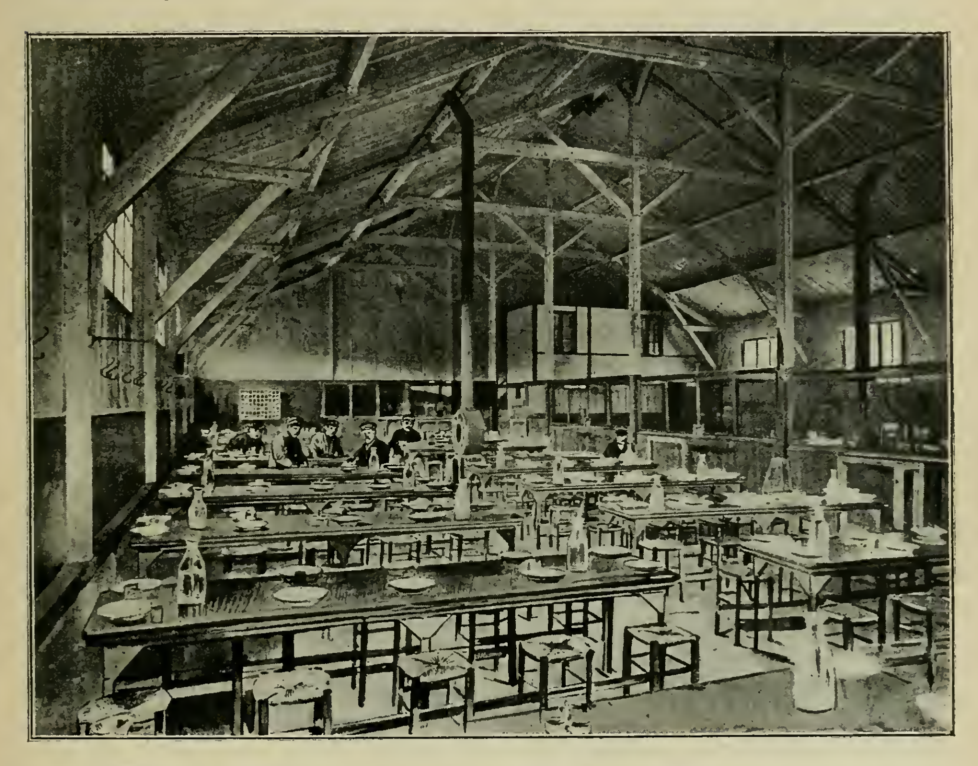
On ne peut malheureusement pas supprimer toutes les souffrances, mais il suffit d'en rechercher les causes principales pour y trouver sinon un remède radical, tout au moins une grande atténuation. Dans cet ordre d'idées, les membres de la Société philanthropique ont beaucoup osé et leurs entreprises ont eu cette faveur particulière de voir leurs succès consacrés par la création d'œuvres similaires. Se voir ainsi suivis dans la voie ouverte par eux a été la récompense de leurs efforts dévoués à la cause des pauvres.

La Société philanthropique a commencé par essayer de soulager la plus dure de toutes les souffrances, la faim, et elle a créé les *fourneaux économiques*. Elle a en ce moment vingt-huit fourneaux ouverts et en plein exercice.

Le fourneau a toujours deux pièces. La première est une grande salle ayant au milieu plusieurs tables entourées de bancs. Dans un fourneau les tables sont en marbre. Cette pièce est séparée de la cuisine par une cloison vitrée dans laquelle est ménagé un guichet qui permet à la directrice du fourneau ou à ses aides de passer au pauvre la portion qu'il a demandée en échange d'un bon de la Société ou contre argent : un ou deux sous. Les soupes sont servies dans de grands bols accompagnés d'une cuiller en étain. Les autres mets sont donnés dans des assiettes blanches et on

prête des fourchettes en métal blanc. Le client, après avoir reçu sa portion, va s'asseoir devant la table recouverte d'une toile cirée, lavée plusieurs fois par jour. Il peut ainsi manger en toute tranquillité dans une pièce chauffée.

Pour un sou on peut avoir un gros morceau de pain ou un bol d'une bonne soupe bien chaude, quelquefois c'est du bouillon. Le menu varie chaque jour. Il est affiché dans le réfectoire et le pauvre peut choisir. Il y a toujours plusieurs plats : ragoût, bœuf, saucisses, lard, macaroni, pommes de terre, fromage, chocolat, etc. Toutes les portions sont de 10 centimes payés soit en argent, soit par un bon de la Société. On peut aussi recevoir contre un bon, du charbon, de la braise ou des fagotins. Depuis quelques années, on donne pour un sou une bonne tasse de café avec deux ou trois morceaux de sucre.



FOURNEAU ÉCONOMIQUE DE LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE, RUE CORIOLIS

Une fontaine remplie d'eau de café ou de coco, selon la saison, est toujours placée dans un coin de la salle et mise gratuitement à la disposition du pauvre. Les fourneaux sont ouverts tous les jours de la semaine jusqu'à midi, quelques-uns jusqu'à sept heures du soir.

Les bons de la Société philanthropique représentent l'ancien cachet de la Société : un champ sur lequel tombe l'eau bienfaisante d'un arrosoir tenu par une main à demi cachée dans un nuage. La bienfaisance vient du ciel.

Les clients des fourneaux ne sont pas tous des mendiants. Beaucoup d'honnêtes ouvrières, occupées hors de chez elles et n'ayant pas le temps de préparer leur repas ou celui du mari et des enfants, viennent y chercher leur pain et plusieurs portions qu'elles emportent chez elles pour les manger en famille. Il est rare qu'on se dispute dans les four-

neaux et on y remarque que la pauvreté ne fait pas perdre à la femme les privilèges dus à son sexe.

Les maladies ne sont guère moins dures aux pauvres que la faim et le malheureux malade qui manque de secours est véritablement misérable. Il y avait bien les hôpitaux où il pouvait aller ; mais ceux-ci ne peuvent pas recevoir tous les malades qui se présentent ; les règlements sont sévères et la place manque souvent.

Le remède à cet état de choses a été la création de *dispensaires* où le malade peut, à son choix et à son heure, avoir la consultation d'un bon médecin et recevoir gratuitement les médicaments ordonnés. Dès 1803, une carte de la Société philanthropique donnait droit à l'entrée dans l'un des trois dispensaires créés à cette époque. La carte coûtait 10 francs.

Aujourd'hui, la Société a vingt-huit dispensaires pour adultes et sa clientèle augmente tous les jours. Elle ne se compose pas seulement de personnes tout à fait pauvres, mais aussi de celles qui fuient l'hôpital par orgueil ou par un sentiment de dignité compréhensible et qui, s'efforçant de cacher leur état de misère, craignent de la trop montrer en y allant. Les pauvres honteux sont plus nombreux qu'on le pense.

Mais une des créations les plus intéressantes de la Société philanthropique, ce sont *les dispensaires d'enfants*, dont le premier a été ouvert, en 1883, dans la maison hospitalière de la rue de Crimée, n° 166, sur le modèle d'un dispensaire à peu près semblable, fondé et dirigé au Havre par le docteur Gibert.

On ne peut pas visiter ces dispensaires sans éprouver quelque vive émotion causée par le nombre vraiment incroyable des pauvres petits êtres chétifs et malingres, aux figures blêmes et déjà étiolées, qui viennent y faire soigner des maux de toute sorte et c'est aussi un réel soulagement d'y acquérir la certitude qu'ils seront guéris ou soulagés, grâce aux soins des docteurs et des Sœurs qui dirigent les dispensaires.

Les petits enfants, dans les quartiers ouvriers surtout, sont chétifs et malades. Les familles y sont nombreuses, les logements étroits, la nourriture souvent insuffisante, l'hygiène mal observée. Dans ces milieux misérables les enfants se développent mal et prennent, faute de soins donnés en temps opportun, les germes de maladies graves qui se développent avec la croissance, sans compter tous les petits maux qui s'aggravent faute d'une opération faite sur le moment. Les mères, dans ces occurrences, n'ont d'autres ressources que le médecin de quartier, ce qui coûte cher quand les visites du médecin et aussi les médicaments doivent se multiplier, ou bien encore l'hôpital pour enfants ; mais alors il faut un cas grave. La place manque presque toujours, et il faut que l'enfant attende longtemps son tour, tandis qu'un traitement, appliqué à temps, pourrait arrêter le mal dans sa germination et guérir le petit malade. D'un enfant chétif, destiné tôt ou tard aux infirmités ou à la mort, on pourrait, en le traitant tout de suite, faire un enfant sain et capable de vivre. Les exemples sont nombreux.

C'est cette pensée du secours donné immédiatement, en temps voulu, sans perte de temps, qui a inspiré la Société dans la création de ses dispensaires.

Dans ces dispensaires les enfants sont admis depuis le premier âge jusqu'à douze ans. Les consultations ont lieu deux ou trois fois par semaine.

A la consultation, on fait toutes les opérations de la petite chirurgie : ce n'est pas le seul avantage qu'offre le dispensaire. L'œuvre est complétée par une mesure excellente qui en double les mérites. Pour s'assurer que les ordonnances seront bien exécutées et régulièrement appliquées, on exige que les enfants reviennent chaque jour au dispensaire jusqu'à complète guérison pour y prendre, sous l'œil de la directrice, les remèdes ordonnés. On leur donne ainsi sur place des bains, des douches, des sirops, de l'huile de foie de morue, du lait, du vin de quinquina, etc. On fait les pansements.

Les enfants les plus pauvres viennent le matin prendre une soupe chaude et reçoivent des vêtements que les directrices prennent dans un vestiaire généreusement entretenu par les dames patronnesses.

Les soins et les médicaments sont donnés gratuitement sur la présentation d'une carte achetée par une personne charitable et donnée à l'enfant.

Le dernier dispensaire, de fondation récente, est connu dans le monde de la charité sous le joli nom de la *Maison des bijoux*. L'histoire mérite d'être contée.

Un jour, une dame, désireuse de faire la charité d'une manière plus particulièrement utile, vint apporter à la Société philanthropique un don généreux en la priant de l'appliquer à une de ses œuvres. Elle visita alors un dispensaire d'enfants. Après avoir constaté tout le bien qu'il faisait, elle remarqua combien peu d'enfants dans Paris pouvaient en profiter. Les seuls enfants du quartier pouvaient y venir, c'était trop loin pour tous les autres. Elle revint le lendemain, son cœur et son imagination de grande artiste avaient été émus et elle apportait tous ses bijoux, beaux et nombreux, en disant : Avec cela vous pourrez construire un nouveau dispensaire dans un autre coin de Paris, et il y aura un peu plus d'enfants soignés et de mères consolées.



DISPENSAIRE D'ENFANTS ET FOURNEAU
RUE JEAN-MARIE-JÉGO

Un an après, le dispensaire était construit et à son inauguration le prince d'Arenberg, président de la Société philanthropique, le baptisa : *la Maison des bijoux* et le nom lui est resté.

Des dispensaires d'enfants aux asiles de nuit pour femmes, il n'y a pas loin, puisqu'ils sont tous ouverts dans les mêmes maisons, et s'il est intéressant de voir les uns, il n'est pas moins curieux de visiter les autres. La Société philanthropique a beaucoup fait pour les femmes que leur faiblesse et leur condition, souvent si misérable, rendent incapables de se défendre sans protection dans la dure lutte pour la vie.

Pour elles, la Société a d'abord créé les *asiles de nuit*, puis les dortoirs pour femmes enceintes et enfin une maison

dite *Asile maternel* où on soigne avec leurs enfants les femmes nouvellement accouchées. Ces différentes œuvres sont, pour ainsi dire, nées les unes des autres et se complètent.

Il y a aujourd'hui trois asiles de nuit, tous disposés et réglés dans le même ordre d'idées. Le premier est celui de la rue de Crimée. Au rez-de-chaussée se trouve le bureau du gardien, à la suite une grande salle, très haute de plafond, chauffée en hiver par un grand poêle. Elle contient vingt lits en fer suffisamment espacés entre eux. Les lits sont garnis d'un sommier élastique, d'un bon matelas et de couvertures chaudes. Au-dessus du lit, on a placé un numéro et une plaque portant le nom du donateur.

Au premier étage, il y a deux dortoirs meublés de la même façon, sauf que dans l'un d'eux, auprès de chaque lit, il y a un petit berceau tout garni. A côté du dortoir du rez-de-chaussée, on a établi un grand lavabo. Le long du mur court une conduite d'eau avec de petits robinets de distance en distance et une large gouttière au-dessous destinée à recevoir les eaux pour l'ablution. Dans un coin sont cinq cases séparées par un rideau et à hauteur suffisante un réservoir d'eau permet de prendre une douche de propreté. Plus loin, il y a une chambre à soufrer, sorte de grande étuve hermétiquement close.



INTÉRIEUR DE FOURNEAU. Tableau d'après nature, de Geoffroy.

Quand une femme arrive pour demander l'hospitalité, elle se présente d'abord au bureau du gardien ; elle donne ses nom et prénoms ; on ne lui demande rien autre chose. Elle reçoit alors un numéro qui lui indique la salle dans laquelle elle doit aller et le lit qu'elle occupera. Si la femme est sale, on l'envoie dans le dortoir du rez-de-chaussée. Quand elle est couchée, on prend ses vêtements qu'on porte à l'étuve.

La femme dont la tenue est décente,

et qui paraît plus malheureuse que misérable, est placée dans le dortoir du premier étage et, si elle a avec elle un ou plusieurs enfants, on la met, avec sa petite famille, dans le dortoir aux berceaux. Il est de règle que toutes les femmes doivent, avant d'entrer au dortoir, passer par le lavabo ou la salle des douches.



ASILE MATERNEL, AVENUE DU MAINE. Salle de travail.

Les femmes peuvent coucher trois nuits de suite à l'asile ; le matin, elles font leurs lits, prennent une soupe et sortent pour aller chercher du travail.

Les femmes, qui viennent à l'asile, sont souvent des femmes battues, chassées de chez elles par de mauvais maris, de méchants pères qui, au lieu de paye, rapportent le soir des coups et de l'ivrognerie, et que l'on fuit en emportant avec soi les enfants ; il y a aussi des filles malheureuses que l'inconduite a réduites à la plus affreuse misère. Il y a encore, et elles sont assez nombreuses, de très honnêtes filles qui perdent leurs places et ne savent plus que devenir ; d'autres qui viennent de la province avec un tout petit pécule, le dépensent vite pendant qu'elles cherchent inutilement une occupation et, les ressources épuisées, ne savent plus où aller. Elles viennent alors à l'hospitalité de nuit toutes désespérées. Souvent, en venant frapper à cette porte, elles trouvent sinon la fortune, tout au moins le salut.

L'expérience des directrices de ces maisons a vite fait de les reconnaître et leur dévouement sait trouver pour celles-là, aussi bien que pour les autres, du travail ou une place.

Mais il n'y a pas que ces femmes qui viennent se réfugier dans les asiles. Récemment, une jeune femme de vingt-huit à trente ans, bien mise et de tournure assez distinguée, vint frapper, à une heure assez avancée de la nuit, à la porte de l'une de ces maisons hospi-



SALLE D'HOPITAL DE LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE, A CLICHY

talières. Elle était tout émue, tout agitée, toute tremblante et en pleurs. Aux coups redoublés qu'elle frappe sur la porte, le gardien ouvre. Elle demande à voir la directrice. Sur le refus du gardien, elle insiste tellement, et pleure tant, que la supérieure est avertie, arrive et emmène la jeune femme dans son cabinet. Là, les pleurs redoublent, et la pauvre femme, toute honteuse, conte son histoire à la sœur.

Elle était la femme d'un grand boutiquier de Paris et mère d'une toute petite fille. Depuis quelque temps, elle soupçonnait son mari d'infidélité et elle venait, il y avait seulement quelques heures, de le surprendre en complète intimité avec sa servante. Furieuse, elle avait fait à son mari de vifs reproches. Une scène violente s'en était suivie et, affolée, elle avait quitté la maison, abandonnant tout et ne sachant où elle irait. Pendant qu'elle courait ainsi, incertaine, la nuit se faisait plus grande, les rues devenaient désertes; ne sachant que faire et courant toujours et ignorant même, dans son trouble, où elle se trouvait, elle avait eu peur et, apercevant l'asile de nuit, l'idée lui était venue de frapper à la porte et de demander un abri. En terminant son récit, elle s'était jetée dans les bras de la directrice en disant qu'elle était trop malheureuse.

Touchée, la directrice la console de son mieux, la garde la nuit et, le lendemain matin, avec son consentement, écrit au mari.

Celui-ci, qui avait partout inutilement cherché sa femme, arrive tout désolé. La réconciliation se fait sous les doux auspices de la supérieure. Au reproche que le mari fait à sa femme de s'être réfugiée dans un pareil lieu de misère, elle répond qu'à une heure aussi avancée de la nuit, c'était le seul endroit où elle pouvait être à l'abri et hors de tout soupçon. Depuis cette soirée mémorable, le jeune ménage, redevenu heureux, envoie, chaque année, des fleurs à la directrice de l'asile et de l'argent pour ses pauvres. Ces sauvetages sont plus fréquents qu'on le pense.

Souvent des femmes assez avancées dans leur grossesse pour ne pouvoir plus travailler sont venues passer la nuit dans ces asiles et ne savaient plus ni où coucher, ni comment vivre après les trois nuits réglementairement accordées. Alors il est arrivé que, par pitié, une salle spéciale leur a été réservée, et qu'on les a gardées jusqu'à leur entrée à la Maternité. Cela a été l'origine des *dortoirs des femmes enceintes.*

Mais comme les idées heureuses vont toujours à leur entier développement, cette première création a conduit à la fondation de l'asile maternel.

On s'est aperçu que ces malheureuses femmes, accouchées à la Maternité, en sortent obligatoirement au neuvième jour de leurs couches, et que cette sévérité du règlement a souvent pour elles des conséquences très dures.

Pas assez remises pour travailler à la sortie de l'hôpital, elles sont alors exposées ou à la misère dans le moment présent ou, plus tard, si malgré tout elles travaillent, à des infirmités qui les condamneront à gagner leur vie en souffrant toujours.

Alors on a songé à créer un établissement dans lequel on garderait les femmes accouchées et leurs enfants pendant neuf jours après leur sortie de la



COUR INTÉRIEURE DU DORTOIR DES FEMMES ENCEINTES ET DU FOURNEAU DE LA RUE SAINT-JACQUES

Maternité. Un legs important, donné par une jeune dame charitable, a permis de fonder cet établissement auquel on a donné le nom d'*Asile maternel.*

Le nom lui a porté bonheur; depuis sa fondation, de nouveaux dons ont permis de reconstruire l'asile et d'y apporter tous les perfectionnements modernes d'une parfaite hygiène.

L'asile maternel a été placé dans un quartier sain et aéré.

Il est situé avenue du Maine, près de l'église de Montrouge, au fond d'un jardin. Il a ainsi, devant lui, de grands espaces qui lui assurent beaucoup d'air et de soleil. Sur la façade, une plaque de marbre porte les noms des donateurs. L'asile est tenu par des religieuses dévouées qui savent, à force de bonté et de douceur, se faire aimer même par les plus indifférentes de leurs pensionnaires.

En entrant, à gauche, le cabinet de la supérieure s'ouvre sur le vestibule. Il est, comme toutes les pièces de la maison, très haut de plafond, éclairé par une grande fenêtre qui le remplit de lumière et de soleil. Il ne peut donner à la pauvre nouvellement accouchée qui y entre qu'une impression de gaieté et un avant-goût de bien-être.

Dans une des cloisons du bureau, on aperçoit un grand châssis vitré et couvert d'un rideau blanc. Ce vitrage permet à la supérieure de surveiller, tout en travaillant, la grande salle où les femmes se tiennent pendant la journée avec leurs bébés. C'est une grande pièce plus longue que large, de 5 mètres d'élévation de plafond, ayant sept à huit fenêtres qui tiennent toute la hauteur de la pièce. Au milieu, il y a une longue table autour de laquelle les femmes se tiennent; puis le long des murs, de chauds berceaux dans lesquels les mères peuvent déposer leurs bébés pendant qu'ils dorment.

Après avoir donné à la supérieure ses noms et tous les renseignements qu'elle est libre de garder pour elle, la jeune mère qui se présente à l'Asile maternel monte au dortoir, dépose dans une petite armoire personnelle tout ce qu'elle apporte. Presque toujours un simple mouchoir suffit pour contenir toute sa petite fortune. Le rangement fait, la femme redescend et va dans la salle commune se mêler à ses nouvelles compagnes.

Le soir, quand elle remonte au dortoir, elle trouve sur le berceau de son enfant toute une petite layette qu'elle emportera à sa sortie de l'asile.

Il y a trois dortoirs. On a ainsi voulu éviter, pour la nuit, une trop grande agglomération de femmes et d'enfants dans la même pièce. Ils sont très éclairés, très aérés et suffisamment chauffés. Chacun n'a que douze lits et douze berceaux ornés de rideaux. A côté de chaque dortoir, il y a un grand cabinet de toilette contenant douze lavabos, chaque femme peut ainsi conserver la même toilette pendant son séjour. A côté, on a établi une salle spéciale pour les douches et les soins particuliers à donner aux femmes qui sont souffrantes. Enfin, dans l'aile de l'asile qui fait pendant à la salle de travail, se trouve le réfectoire, grande pièce très haute de plafond. Les femmes y viennent le matin prendre ou du lait ou de la soupe. A midi, elles ont un déjeuner composé d'un plat de viande, de légumes et de fromage; le soir, à six heures et demie, le dîner est plus important. Le pot-au-feu et le gigot alternent, on donne à chaque femme un quart de vin et le pain à discrétion.

A ce régime réconfortant, les pauvres femmes prennent quelques forces et sont alors en état d'allaiter leurs bébés jusqu'au jour où elles doivent quitter l'asile. Elles ont droit à neuf jours; il arrive quelquefois qu'on les garde un peu plus.

L'œuvre ne serait pas complète si les sœurs ne s'occupaient que de donner des soins à ces femmes et à leur rendre les forces perdues. Pour quelques-unes, femmes honnêtes, qui en sortant retrouveront ou un mari ou une place momentanément quittée, combien sont complètement sans ressources, incapables de se procurer du travail, dont elles ont com-

plètement perdu l'habitude, et ne sauront que devenir, elles et leurs enfants, à la sortie de l'Asile !

C'est à ramener le calme dans leur cœur, à les aider à sortir d'embarras, à leur assurer, si faire se peut, tout au moins le présent, que la charité des sœurs s'emploie.

Elles pensent tout d'abord aux petits enfants qu'elles font baptiser avec le consentement des mères et celles-ci sont toujours les premières à le demander. Puis elles s'occupent de leur placement en nourrice soit avec le secours de l'Assistance publique, soit avec l'aide de personnes charitables.

La sollicitude des sœurs ne se contente pas de trouver une nourrice, elle va plus loin. Les sœurs s'intéressent à la mère et à l'enfant même après la sortie de l'Asile. Elles se chargent souvent de rester en rapport avec la nourrice, de lui faire parvenir les mensualités, de prendre des nouvelles de l'enfant qu'elles donnent ensuite à la mère. Ces sollicitudes sont un véritable bienfait pour la pauvre mère qui, se sentant ainsi soutenue, reprend courage, s'attache mieux à son enfant et s'efforce de travailler pour payer au moins une partie des mois de nourrice. Il en est qui, remontées par cette assistance, consacrent par fierté tout leur gain pour l'entretien de leur enfant.



VUE PRISE AU FOURNEAU DE LA RUE AMBROISE PARÉ (le matin.)

La vie de l'enfant assurée, les sœurs s'occupent de la mère. N'est-il pas à craindre que ses bonnes dispositions ne persistent pas après la sortie de l'Asile et qu'elle ne retombe dans son ancienne vie faite d'insouciance et de débauche ? Le travail seul pourra la sauver. Mais comment se le procurer ? la chose est souvent très difficile. C'est alors qu'intervient la supérieure. Son dévouement et sa patience réussissent souvent à trou-

ver pour ces femmes un travail honnête en rapport avec leurs aptitudes.

Les sœurs reçoivent aussi des confidences. Ce sont de pauvres filles honnêtes qui ont sincèrement aimé le père de l'enfant et ont cru qu'elles seraient épousées par lui. L'abandon les rend toutes malheureuses et toutes honteuses et elles prient la supérieure d'intervenir. D'autrefois le père et la mère de l'enfant ne demandent pas mieux que de se marier; mais les dépenses à payer, les démarches à faire, la toilette qui manque les empêchent de réaliser le mariage. La protection de la directrice supérieure, dans ce cas, est doublement heureuse et elle a, chaque année, le plaisir de faire ainsi plusieurs mariages.

Pour récompense, la supérieure a le sentiment d'avoir, par son dévouement et par le travail, procuré et sauvé quelques-unes d'entre elles et les témoignages de reconnaissance de ces mères malheureuses relevées à leurs propres yeux, témoignages plus fréquents qu'on ne le pense, l'encouragent à renouveler continuellement ses efforts de charité, d'autant plus que souvent ces femmes reviennent à l'Asile pour visiter la directrice, lui demander des conseils et, ce qui est plus étonnant, les suivre.

A toutes ces œuvres, si utiles à divers titres, la Société philanthropique a voulu en ajouter une autre qui semble, par son développement progressif, être appelée à diminuer dans l'avenir le besoin des secours donnés par les œuvres dont nous venons de conter les merveilles.

Les *habitations économiques* est le nom donné à cette nouvelle institution jusqu'alors inconnue à Paris et copiée sur pareille création faite à Londres.

Cette œuvre, créée en 1889, indique, par son nom seul, le but qu'elle se propose; ce but est de donner aux ouvriers pour habitation autre chose qu'un taudis infect où l'air et la place manquent pour eux, pour leur famille et dans lequel, ordinairement, la promiscuité met en danger la morale et la santé de tous; sans compter que souvent, après le travail, le chef de famille ne trouvant, dans ce milieu peu agréable, aucun repos, aucun bien-être, le déserte, laissant la mère seule avec les enfants et va retrouver les camarades au cabaret, ce soi-disant salon des pauvres. S'il est faible de caractère, il y contracte de mauvaises habitudes et apprend quelquefois à oublier ses devoirs, à se désintéresser de cette famille qui toujours lui demande quelque chose.

Dans ces nouvelles habitations économiques on offre aux ouvriers, à des prix souvent inférieurs à ceux des mansardes ou des logements insalubres et étroits qu'ils occupent dans des maisons mal tenues, de véritables appartements donnant sur la rue ou sur de vastes cours et dans lesquels l'air, le soleil entrent par de vastes et nombreuses fenêtres apportant avec eux la gaieté et la santé, ces deux réconfortants par excellence de tous ceux qui travaillent.

Chaque appartement se compose de : une petite entrée, une cuisine avec un fourneau économique, l'eau et le gaz et deux grandes chambres ayant chacune une cheminée et une glace, puis, sous la même clef, dans l'appartement, un cabinet d'aisances personnel confortablement établi, en tout semblable à ceux des plus somptueux appartements. Le prix varie, selon l'étage, de 320 à 210 francs.

Quelle différence et combien l'ouvrier se trouve confortablement dans ces nouvelles maisons! Quel contraste avec son ancien logement! L'escalier est propre, clair et aéré; rien qu'en y entrant pour monter chez lui, l'ouvrier reçoit une impression de confort que ne peuvent lui donner ces escaliers sombres, toujours mal lavés, mal balayés, pleins des mauvaises odeurs des cabinets communs mal entretenus. Puis, quand il pénètre chez lui, au lieu d'un fouillis de choses mal rangées faute de place pour les serrer, au lieu d'une atmosphère surchauffée et pleine des odeurs de la cuisine, qui souvent se fait dans la seule pièce habitée par la famille, il trouve une chambre propre, bien ensoleillée, pour

ses enfants, une autre pour lui et sa femme dans laquelle il peut se reposer agréablement. La femme elle-même est encouragée à bien tenir cet intérieur gai et confortable. Ce bien-être ne peut manquer d'avoir une grande influence sur l'avenir de la petite famille; le mari n'a plus besoin d'aller au dehors pour se distraire de tout un milieu laid et désagréable. Les idées, les habitudes changent malgré soi avec le milieu dans lequel on vit. C'est pour cette raison que la Société philanthropique pense faire une œuvre sociale en construisant ces maisons économiques. Elle est tellement dans la vérité que pour chaque maison nouvellement construite les appartements sont toujours retenus avant que la construction soit terminée. Les ouvriers les connaissent et les aiment.

Depuis l'inauguration de la première de ces maisons à la fin de 1889 jusqu'aujourd'hui, en six ans, la Société en a construit quatre et la cinquième, élevée près des Buttes-Chaumont, vient d'être inaugurée.

Le donateur généreux qui a donné les importants capitaux nécessaires pour la construction des deux premières *habitations économiques* a mis, paraît-il, à son don des conditions ingénieuses qui permettent de dire que ces maisons naîtront les unes des autres et pourront ainsi se multiplier à l'infini dans un temps relativement court, ainsi que ces familles nombreuses qui se rattachent à un patriarche commun. Le donateur a voulu que les loyers des maisons, après prélèvement des frais généraux, fussent capitalisés, puis que le capital obtenu par cette capitalisation annuelle servît, arrivé à un chiffre suffisant, à construire une



HOPITAL DE CHIRURGIE A CLICHY (côté jardin.)

nouvelle maison dont le revenu sera lui-même soumis à la même condition.

Les ouvriers, en payant régulièrement leurs loyers, participent, eux aussi, à cette belle œuvre qui doit assurer les mêmes avantages à d'autres ouvriers. C'est là de la bonne et saine fraternité. On pourrait calculer, puisque la chose est mathématique, les progrès de cette institution et dire combien elle aura de maisons dans cinquante ans, et assurer que le nom du donateur des premières pierres sera universellement béni.

Pour être complet, il faudrait bien encore conter l'histoire de la dernière création de cette Société philanthropique, qui ne recule devant aucun obstacle quand il s'agit d'œuvres charitables ; mais la place manque, on ne peut que la signaler. La Société vient d'ouvrir un hôpital de chirurgie à Clichy, dans un quartier plein d'usines et d'ouvriers.

Il est construit entre deux jardins et on a apporté dans cet hôpital tous les perfectionnements de la science moderne. Les salles d'opération y sont vastes, très hautes de plafond. Les murs recouverts de stuc ont leurs angles arrondis ; le jour y arrive très abondant par de grandes baies et par un plafond en grande partie vitré. Les tables sont en marbre et le fer est remplacé par le nickel. Les instruments de chirurgie sont enfermés dans des armoires tout en verre ; le bois est partout proscrit ; c'est la guerre aux microbes ; puis, à côté de chaque salle d'opération, il y a un petit laboratoire où les aides de l'opérateur peuvent préparer tout ce qui est nécessaire pour assurer la réussite des opérations.

On a placé les salles d'opération auprès des dortoirs et des chambres réservées aux malades qui préfèrent être seuls pour éviter de trop cruels transbordements aux malheureux opérés. La lumière pénètre partout. Il semble, quand on visite ces salles ensoleillées, que cette gaieté lumineuse doit tout au moins aider les pauvres malades à mieux supporter leurs souffrances.

On le voit, les institutions créées et entretenues par la Société philanthropique sont nombreuses et variées ; elles s'adressent à toutes les misères. Mais en fait de charité il ne doit pas suffire d'indiquer les œuvres fondées et de les expliquer, il faut, et cela vaut mieux encore, montrer quelle somme de bien elles peuvent faire. Cette démonstration sera le mot de la fin. Des chiffres plus et mieux que des raisonnements m'aideront à le donner concluant.

Ainsi la Société philanthropique a dans son exercice 1896-1897 distribué dans ses 29 *fourneaux* : 3,241,466 portions.

Les *asiles de nuit* ont reçu 10,056 femmes et 1,343 enfants dont 3,040 ont obtenu du travail par l'entremise des directrices. On leur a distribué 22,418 vêtements.

Dans les *dispensaires d'adultes* on a soigné 2,403 malades et donné 31,609 consultations gratuites donnant droit à une réduction sur le prix des médicaments. *Le dortoir des femmes enceintes* a hospitalisé 485 femmes.

L'*Asile maternel* a reçu 814 femmes accouchées et 803 nourrissons. On leur a distribué 4,629 vêtements et la directrice a pu procurer du travail pour le jour de la sortie de l'asile à 401 femmes.

Dans les quatre *dispensaires d'enfants*, on a traité 15,502 enfants qui ont reçu 30,245 vêtements sans compter les bains, soupes, etc. Il y a eu 31,178 consultations gratuites.

Enfin on a distribué, en *primes d'encouragement*, aux ouvriers et ouvrières de Paris, une somme de 6,978 francs.

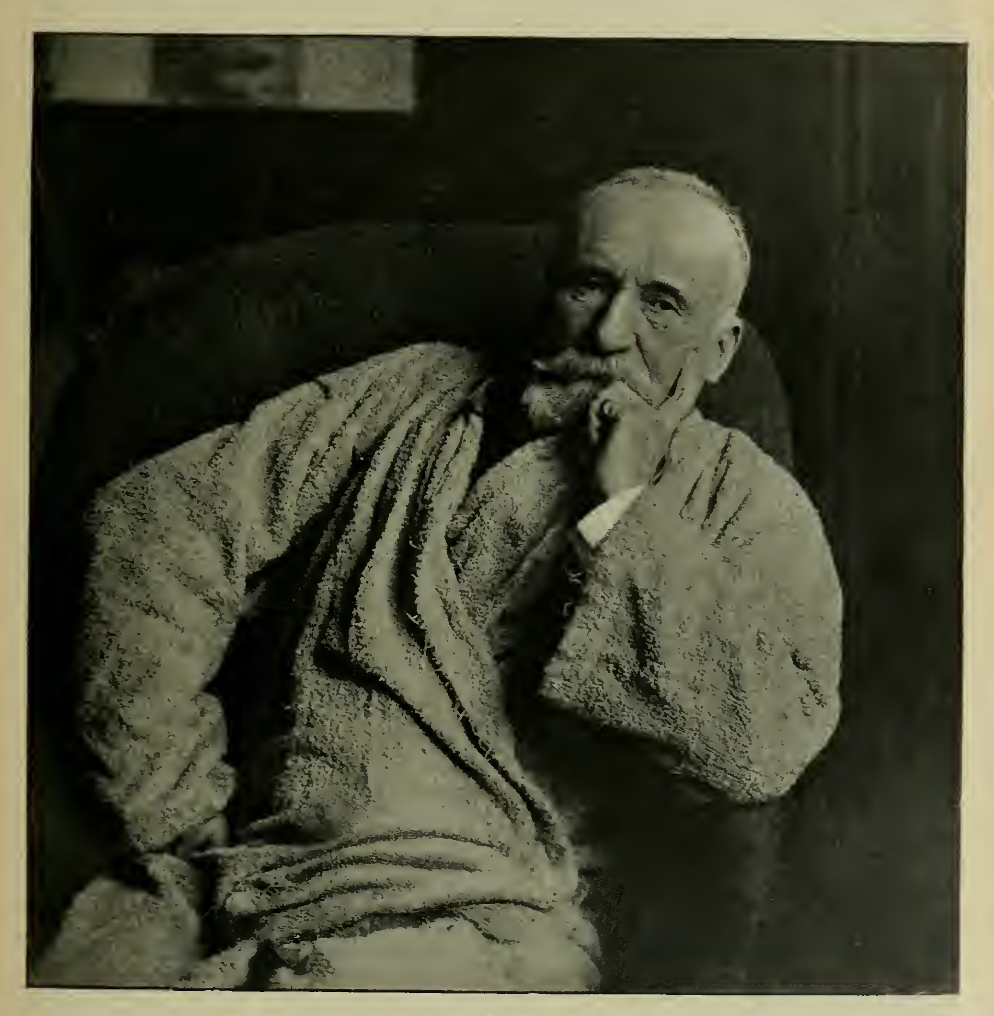
Ces chiffres démontrent avec éloquence ce que peut faire pour le soulagement de toutes les misères la *charité privée* bien dirigée par des hommes d'un dévouement complètement désintéressé et secondée par de nombreux associés généreusement charitables.

A côté de la Société philanthropique d'autres œuvres se sont fondées dans ces dernières années ; elles sont également intéressantes, mais il est difficile de dire en une fois tout le bien fait ingénieusement par la charité privée.

Félix Sangnier.

PUVIS DE CHAVANNES

A l'occasion de son cinquantenaire de peintre, célébré il y a trois ans, il a été beaucoup écrit sur Puvis de Chavannes; on a raconté en détail sa vie, on a décrit, analysé et commenté son œuvre, qui sont, l'une et l'autre, le témoignage éclatant d'un talent aussi original que puissant, d'une haute et noble personnalité. Parmi les informations biographiques recueillies sur lui, il en est une qui a surpris, de prime abord invraisemblable, tant elle semble être en contradiction avec le tempérament et le caractère de l'artiste : Puvis de Chavannes était destiné, dans la pensée et les ambitions de ses parents, à suivre la



PUVIS DE CHAVANNES (Photographie de 1896)

carrière paternelle, l'administration des ponts et chaussées.

pris goût; et, bientôt, très ferré sur toutes les matières de science, il allait



Ecce Homo (Tableau de jeunesse).

Ses études furent activement poussées dans ce sens ; le jeune homme y avait

entrer brillamment à l'École polytechnique, sans aucun doute, lorsqu'une ma-

ladie grave vint ruiner son rêve d'ingénieur.

Puvis de Chavannes mathématicien! Sous l'obsession d'une idée aussi étrange, on s'attend à voir sortir de la bouche de sa *Sorbonne* un phylactère d'X, comme Botticelli a mis aux lèvres d'une des nymphes du *Printemps* une branche fleurie. Eh bien, pour qui étudie de très près le grand artiste, qui cherche avec soin la genèse de ses nombreuses créations, cette antinomie apparente se transforme en évidente logique; et, si paradoxal que cela en ait l'air, j'ai la conviction profonde qu'en la démontrant avec précision, c'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre au maître du *Ludus pro patria,* du *Bois sacré* et du *Doux pays*.



Cliché Roux

MARSEILLE, PORTE DE L'ORIENT (Palais de Longchamp, à Marseille).

*
* *

Dès son apprentissage du métier de peintre, Puvis de Chavannes a reconnu et admis — en acceptant avec stoïcisme toutes les conséquences de cette conviction — que la pratique de l'art n'est pas une partie de plaisir, une distraction de dilettante, une fantaisie d'amateur, mais qu'elle constitue une fonction sociale, sérieuse, grave, difficile à remplir, toute de sacrifices, d'abnégations, de renoncements et de luttes perpétuelles. Le métier sévère, régulier et loyal lui est apparu l'unique moyen d'expression de la pensée, et la première conquête à entreprendre. Voilà certes un but, précis, positif, nettement défini, hardiment proposé à une imagination juvénile, ardente et ambitieuse! C'est le théorème dans toute sa simplicité d'exposition, dans toute sa rigueur de déduction. La ligne droite, dit-on en géométrie, est le plus court chemin d'un point à un autre. Il y voit aussitôt le moyen pratique d'atteindre le but, il le choisit avec décision; et, pendant cet apprentissage, comme toute la vie durant, rien ne pourra le détourner de son

but ni le faire dévier de sa ligne droite. N'est-ce point là tempérament et conduite de mathématicien ?

Pourtant, il n'est pas beaucoup de jeunesses et d'âges mûrs de maîtres qui aient vu s'entasser plus de difficultés de tout genre, de nature à mettre constamment obstacle à une marche régulière et sûre vers l'avenir. Dès les débuts dans la vie artistique, l'artiste apprend à connaître l'injustice, non l'injustice éclatante, publique, qui est un énergique stimulant et le pronostic certain du succès, mais celle qui est faite d'indifférence, de dédain, et qui étrangle sans bruit, dans l'ombre. Quand pour la première fois, en 1850, il se présente au Salon, son tableau est refusé; les deux années suivantes, le jury ne veut pas davantage recevoir ses envois. Alors il prend part à des expositions privées, en compagnie d'autres victimes de l'ostracisme systématique de l'Académie à l'égard de ceux qui ne pensent et ne travaillent pas suivant les idées et les formules qu'elle patronne et qu'elle enseigne. A ses côtés, il y a Courbet; mais on discute violemment le paysan d'Ornans qui, ayant bec et ongles, se défend avec énergie; on l'injurie, il riposte par plus d'injures encore; on le traite de fou furieux. Lui, le doux et modeste Lyonnais, à l'éducation raffinée, il passe simplement pour un fou tranquille, qui n'effraye personne, et dont il n'y a pas lieu, par conséquent, de s'occuper. De guerre lasse, devant une ténacité et une foi irréductibles et inébranlables, on ouvrira, au bout de neuf ans d'expulsions consécutives, à Puvis de Chavannes les portes du Salon ; mais son supplice n'est point fini : il s'est transformé. A l'ostracisme succède l'obstruction. Il aura contre lui l'Institut qui dispose des commandes et des honneurs, la bourgeoisie qui achète, la critique qui fait les réputations; à tous



La Saône (Palais des Arts, à Lyon).

suffisent les tableaux de genre amusant et la peinture historique d'après les romans, suivant le mot spirituel de Louis-Philippe à Paul Delaroche, au lendemain de *Jane Grey*. Et, pendant cette longue période de luttes, il aura même manqué au combattant cette force morale, si puissante, qui a soutenu tant d'artistes engagés comme lui dans la bataille des idées, Millet, Delacroix, Diaz, Chintreuil, etc. : la pauvreté. Brillamment apparenté, riche d'une fortune personnelle, n'a-t-il pas plus de mérite, n'a-t-il pas fait preuve d'une plus grande conviction, à avoir choisi sans hésitation et suivi sans défaillances le sentier, raide et dangereux des novateurs, où les buissons et les cailloux ensanglantent, où l'on se casse le cou ; au lieu de la grande route, ombreuse et fleurie, en compagnie de la foule joyeuse des heureux du jour ? Le sentier était pour ce mathématicien de l'art la ligne droite, le chemin le plus court, pour atteindre l'idéal rêvé.

Les paysans de la vallée de Campan ont l'habitude de répondre aux artistes qui demandent combien il faut de temps pour arriver au Pic du Midi : « Quatre heures si vous allez doucement, six si vous allez vite. » C'est encore là une loi — tout au moins morale — de mathématique. Puvis de Chavannes s'y pliera tout de suite, assouplissant à une discipline sévère de travail méthodique un tempérament originellement fougueux. Il se garde des impatiences des médiocres, mécontents du présent dans l'inquiétude de l'avenir, et ne s'irrite point de se voir dépasser par les agités et les ambitieux. Sa force sera de ne pas devenir un révolté, aigri, mais de poursuivre son œuvre imperturbablement, sans faiblesses, ni incertitudes ; étouffant, du même effort énergique et continu, ses propres découragements passagers et



LE RHÔNE (Palais des Arts, à Lyon).

les résistances extérieures, permanentes; s'imposant au public, au lieu d'en subir les incohérences et les caprices, résolu qu'il est à aller jusqu'au bout et à durer, dans l'impassibilité d'un homme assuré de réussir, parce qu'il sait qu'il a pour lui la logique et la vérité. Il appartient au groupe de ces évolutionnistes — bien plutôt que révolutionnaires — qui, par la démonstration, pour ainsi dire quotidienne, de la sincérité de leurs convictions et de l'unité de leurs œuvres, deviennent, après avoir été longtemps bafoués et honnis, des chefs d'école incontestés, dans l'art transformé insensiblement sous l'influence des idées nouvelles, dont ils ont été les apôtres, et qui ont fait, d'une façon latente, mais incessante et vigoureuse, leur travail d'infiltration, puis de métamorphose, dans l'opinion publique, quelque durcie à la surface qu'elle ait pu être par la routine et le snobisme, comme le terrain d'une place battue par les piétinements incessants de la foule immense des badauds.

* * *

Si de l'esquisse de la personnalité morale du lutteur, de la période de 1850 à 1875, — un quart de siècle de combats singuliers héroïques, — nous passons à celle du peintre, étudié au point de vue de ses idées et de ses principes d'art, les mêmes qualités de mathématicien s'y observent aisément. De ses déclarations, de ses conseils, contenus dans sa correspondance avec des écrivains, des amis et des élèves, on peut extraire un véritable corps de doctrine,



L'Inspiration chrétienne (Palais des Arts, à Lyon).

où l'on ne sait ce qui doit être le plus admiré, l'élévation, la netteté, la simplicité ou la logique. Ce que le chef d'atelier prise le plus, et dont il conseille l'acquisition ou le développement à ceux qui viennent recevoir ses leçons, c'est l'ordre, la mesure et le discernement :

Travaillez bien, écrit-il à un jeune artiste qui le consulte sur ses incertitudes, ayez beaucoup d'ordre dans tout ce que vous faites, un ordre de géomètre dans ses calculs. Rien n'est au-dessus de l'attention d'un artiste qui vise à s'exprimer purement...

J'ai tant abattu de besogne dans ma vie que je peux prétendre à beaucoup d'expérience à défaut d'autre chose. Ma conviction est que je pourrais être très utile à qui se livrerait à moi, d'autant plus que je ne m'en prendrais jamais au sentiment qui est chose sacrée, mais à la tenue, à l'ordre, nécessaires pour venir sûrement à bout d'un tableau.

Puvis de Chavannes a pour principe primordial d'esthétique, dont il fait la base de son enseignement, que le peintre ne doit peindre que lorsqu'il a quelque chose à dire, que ce qu'il veut dire lui apparaît nettement comme utile, indispensable, représentant ce que Kant, le grand philosophe, appelle l' « impératif catégorique de la moralité » ; et, dans cette certitude, le peintre a l'obligation sociale de le dire hautement, sans cesse, envers et contre tous, quelques conséquences que cette affirmation puisse avoir pour lui. La solution d'un problème de mathématique n'a pas plus de vigueur et d'impassibilité. Aussi, dans l'œuvre d'un artiste qui a fait l'application complète de ce principe, on ne doit point s'aviser de chercher midi à quatorze heures. C'est ce que le maître lui-même déclare, avec autant d'humour



PAUVRE PÊCHEUR (Musée du Luxembourg).



LUDUS PRO PATRIA — PARTIE GAUCHE (Musée de Picardie, à Amiens).

spirituelle que d'ironie charmante, à un écrivain qui l'interroge un peu indiscrètement sur son esthétique et sur son idéal :

Je serais plus qu'embarrassé de développer une esthétique quelconque, étant un être essentiellement instinctif, et juste le contraire d'un compliqué. S'il m'arrive de penser à ce que j'ai pu faire jusqu'ici, j'y découvre non pas la recherche, mais le besoin de la synthèse, sans jamais tomber dans l'épisodique; les scènes que j'imagine restant néanmoins probables et humaines. Je ne crois pas qu'on puisse analyser un cerveau comme on décrit les rouages d'une montre. L'artiste est insaisissable; en lui prêtant une technique et des intentions en dehors de l'évidence, on est à peu près sûr de se tromper. Sa technique n'est autre chose que son tempérament; et ses intentions, s'il est sain d'esprit, relèvent du simple bon sens; c'est déjà bien joli. Il n'y a qu'à regarder le tableau bien en face, tranquillement, et jamais par derrière où le peintre n'a rien caché.

Et maintes anecdotes, pittoresques, piquantes, montrent la réalisation logique de ces principes et de ces idées, autant de mathématicien que d'artiste.

Puvis de Chavannes travaillait dans l'atelier de Couture. Le « patron » entre et commence sa tournée quotidienne de corrections. Arrivé devant le chevalet du jeune débutant, il lui dit avec colère : « Vous n'y êtes pas du tout; donnez-moi votre palette. » Et aussitôt le peintre des *Romains de la décadence* compose un ton de lumière, mélangeant — suivant la formule classique — un tas de choses, du blanc d'argent, du jaune de Naples, du vermillon et du cobalt, une mixture semblable à celle du pinceau de la *Douleur* de Young, qui,

Trempé dans la mélancolie, brunit tout.

En un instant, l'étude tripatouillée furieusement changeait du tout au tout; le « patron » entassait les empâtements fuligineux, ponctuant chaque coup de pinceau d'une malédiction contre Ingres et Delacroix pour leur influence funeste sur la jeunesse : « Comment, monsieur Couture, s'écria Puvis de Chavannes, c'est vraiment ainsi que vous voyez le modèle ? » Et sa figure exprimait un douloureux étonnement. Laissant là toile et pinceaux, il sortit; on ne le revit plus.

Le principe qu'un peintre ne doit peindre que quand il a quelque chose à dire rendra Puvis de Chavannes intransigeant sur celui de l'indépendance absolue dans le choix du sujet et dans la manière de le traiter. Il refusera même la commande de travaux importants où cette indépendance n'aura pas été reconnue. En voici un exemple entre plusieurs : en 1879, la Chambre de commerce de Bordeaux, après l'achèvement de la restauration de la Bourse,



LUDUS PRO PATRIA — PARTIE DROITE (Musée de Picardie, à Amiens).

songea à faire décorer de peintures le grand escalier de ce palais. L'artiste en reçut la proposition et l'accepta. Tout était de nature à lui sourire dans ce projet : un monument public, chef-d'œuvre d'architecture ; un emplacement exceptionnel permettant, par ses dimensions, d'y développer, en toute liberté d'espace, une vaste composition ; une ville riche, luxueuse, qui aime les arts.

Peu de temps après, au moment où il se préoccupait de chercher le sujet qui pourrait le mieux convenir, la Chambre de commerce lui fit transmettre un programme, rédigé par un comité de fonctionnaires, d'érudits et de négociants ; Puvis de Chavannes répondit courtoisement qu'il désirait, suivant son habitude et ses principes, choisir lui-même sa composition, et qu'il s'empresserait d'en faire connaître le thème aussitôt que le choix serait définitivement arrêté. On lui répliqua que l'adoption d'un programme sous la forme délibérative accoutumée le rendait obligatoire ; l'artiste refusa la commande et les relations furent rompues. Ce n'est point un sentiment puéril de vanité qui lui inspire cette ligne de conduite intransigeante, mais exclusivement l'instinct que la première condition de succès en art est d'être soi-même, de ne relever que de sa conscience comme ordre et comme responsabilité.

L'amour de la logique et de la vérité a conduit Puvis de Chavannes à la conception, si personnelle, de la peinture murale, qui en a fait le plus grand décorateur de ce temps. Il ne comprend et n'admet que la peinture qui donne au spectateur l'illusion d'une baie ouverte sur la vie réelle : « le véritable rôle de la peinture est d'animer les murailles » ; et il répudie, avec une énergie farouche, tout ce qui peut aboutir à une déformation de ce que le bon Dieu a fait. Ainsi, son aversion pour la peinture en plafond est absolue. En effet, le *Victor Hugo offrant sa lyre à la ville de Paris*, de l'escalier de la préfecture de la Seine, a été peint en tableau et encadré comme tel dans la voûte ; et le peintre a fait là du décor si simple, si logique, si naturel, en même temps que délicat et gracieux ; de cette peinture et de celles qui l'accompagnent dans les tympans et les écoinçons, la lumière tombe et rayonne, si douce et si fraîche dans sa clarté sereine, que le spectateur en jouit instinctivement dans la plénitude de la satisfaction de tous ses sens. Les mathématiciens assurent que la solution parfaite d'un beau problème procure aussi des jouissances infinies, pour les mêmes raisons, dans l'ordre intellectuel.



L'Enfance de sainte Geneviève (Panthéon).

L'œuvre de Puvis de Chavannes est tout logique, unité, harmonie. On pourrait, semble-t-il, tant au point de vue de l'idée génératrice que de l'exécution technique, l'analyser mathématiquement, le réduire en théorème. Rien n'y

est laissé au hasard, rien n'est le résultat d'un caprice, d'une boutade, d'une fantaisie. Tout répond à une vaste conception sociale, rêvée et méditée au début de la vie, et dont chaque composition est une partie intégrante, indivisible, la complétant au fur et à mesure de son développement. Tout est étudié, observé, contrôlé, mesuré et distribué avec méthode, après mûres réflexions et longs raisonnements. La décoration du Musée de Picardie — la première — est la représentation de la vie dans ses fonctions sociales les plus générales : *la Paix* et *la Guerre*, *le Travail* et *le Repos*, suivie bientôt de celle de la synthèse d'une province remplissant ces fonctions : *Ave Picardia nutrix* et *Ludus pro patria :* symbole de l'activité physique ayant pour but de mettre en valeur les richesses du sol et des eaux, et allégorie vivante du patriotisme. A cette apothéose d'une province de France viendra s'ajouter celle de la Cité, dans sa gloire historique et dans sa richesse commerciale : *Marseille, colonie grecque* et *Marseille, porte de l'Orient*. A Lyon, dans le *Bois sacré cher aux arts et aux Muses*, *l'Inspiration chrétienne* et *la Vision antique*, il évoquera la grandeur et la puissance de ce Lugdunum, qui, par son rôle politique et sa mission civilisatrice, fut la Rome des Gaules ; il symbolisera les sources du génie littéraire et artistique de cette fière race gallo-romaine, dont le christianisme a attendri d'un doux mysticisme l'âme païenne, éprise de lumière, amoureuse de vie. A Rouen, dans *Inter artes et naturam*, il célèbrera la Normandie, florissante par ses artistes, ses industriels et ses paysans. Puis, du provincialisme, il s'élève à la nationalité, dans la *Sainte Radegonde* et le *Charles Martel*, de Poitiers, dans *l'Enfance de sainte Geneviève*, du Panthéon, pages toutes vibrantes de patriotisme et de foi ; dans les peintures de l'escalier de la préfecture de la Seine, glorification du génie, et des vertus de Paris. Enfin, à la Sorbonne et dans la Bibliothèque de Boston, il consacrera à l'esprit humain un magnifique poème pictural, où, après tant de créations populaires de grands maîtres inspirées du même sujet, il saura donner, à l'imagination et aux yeux de la foule, un spectacle imposant par l'élévation de la



DOUX PAYS (Hôtel de M. Bonnat).



L'Hiver (Hôtel de Ville de Paris).

pensée et par la beauté de son expression.

Dans ce vaste ensemble d'œuvres, la réalisation de la pensée ne présentera pas moins de logique, d'unité et d'harmonie que sa conception. L'artiste en a résumé lui-même avec précision la méthode : « La réalité remplaçant le rêve,

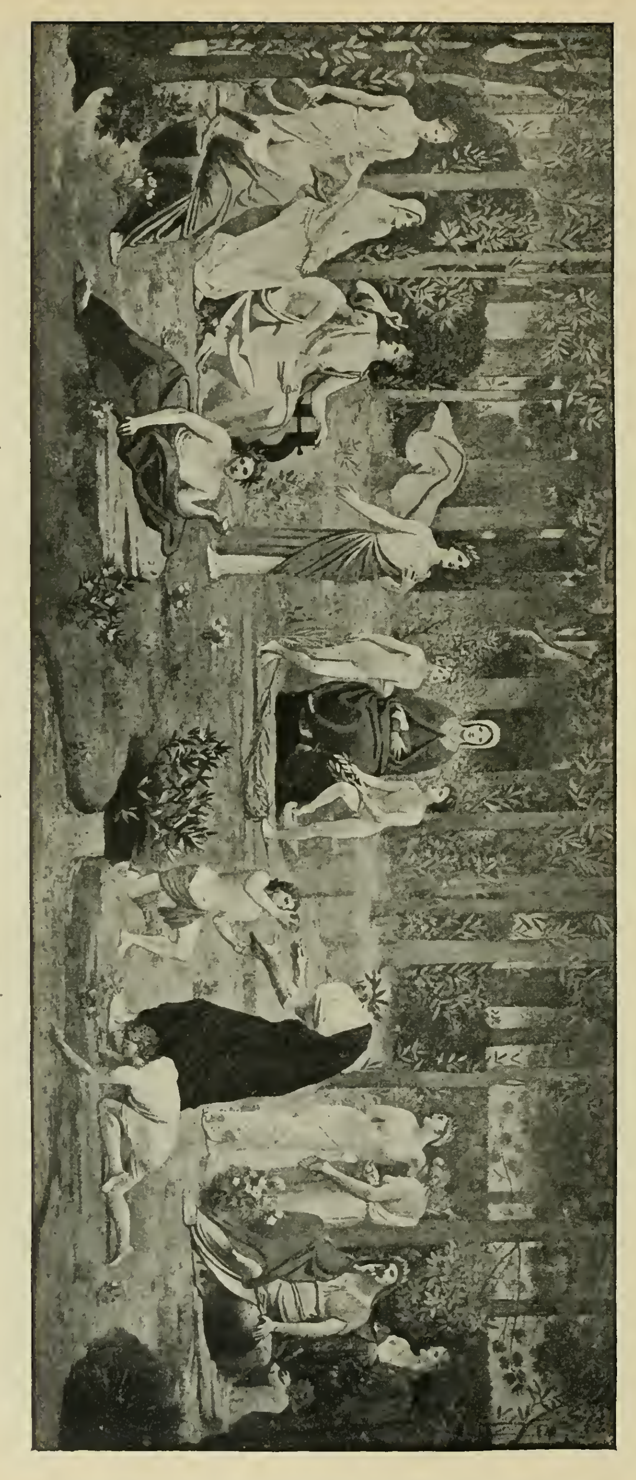


L'Été (Hôtel de Ville de Paris).

et toujours de la simplicité, de la joie et de la lumière. » Pour la plupart, sinon la généralité, des décorateurs, la figure humaine ou féminine n'a été qu'un motif d'ornementation, de rinceaux, de cariatides, un mannequin à étoffes, draperies et joyaux. Puvis de Chavannes lui restituera son âme, la fera vivre d'une vraie vie, pour exprimer une noble pensée, un sentiment délicat, une action bienfaisante ; et même quand, emporté par son idéal au-dessus de la réalité, il peuple les compositions d'apparitions poétiques, sa conscience ne laisse point de demander à la nature, comme il le dit lui-même avec simplicité, « la permission » d'une interprétation fidèle. Ses grandes peintures décoratives d'Amiens, du Panthéon, de la Sorbonne, de l'Hôtel de Ville de Paris, du Palais de Longchamp, du Musée de Rouen, etc., sont remplies de paysans et d'ouvriers qui travaillent, de mères qui allaitent et caressent leurs enfants, de jeunes filles qui s'initient aux devoirs du ménage, de femmes qui se baignent pour être bien portantes, de jeunes hommes qui s'exercent, pour la patrie, aux jeux de force et d'adresse : la grande famille de l'humanité. Et elles sont toutes sœurs, les bergères de *Sainte Geneviève*, les paysannes du *Ludus pro patria*, les cueilleuses de grenades du *Doux Pays*, personnifications radieuses de l'aurore de la vie; les muses du *Bois sacré* et de Boston, qui rêvent au pied des arbres ou au bord du lac, dont les eaux reflètent les nuages d'or crépusculaires et le blanc croissant de la lune naissante, qui planent dans le ciel en chantant, et celles qui, effleurant à peine le gazon de leurs pieds nus, accourent



La Céramique (Musée de Rouen).



HÉMICYCLE DU GRAND AMPHITHÉATRE DE LA SORBONNE

au-devant du dieu messager de lumière; les vierges laïques de *la Sorbonne,* allégories, dans leur fière jeunesse et leur grâce sévère, de la science immortelle; et les Vertus de Paris qui font escorte à la Poésie, dans l'apothéose de Victor Hugo, enveloppées de lumière, entre les palmes et les rameaux d'olivier.

Le paysage apparaissait jusqu'ici comme un simple fond de toile pittoresque, n'ayant pour but que de mettre en relief les personnages de la composition historique ou allégorique. Puvis de Chavannes a lu et médité la parole de l'Écriture : « Le ciel, la terre et les eaux racontent la gloire de Dieu. » Et il en a fait le motif essentiel de ses compositions; il a mis triomphalement, aux premiers plans, nos arbres, nos bois, nos prairies, nos rivières, nos lacs, nos plaines, nos collines et notre soleil; et, grâce à lui, sur les murs de nos palais et de nos musées, la France sourit à tous, dans la fécondité de sa terre, dans la splendeur de son ciel.

En conformité de ces principes, dans le travail définitif d'exécution, tout — per-

sonnages, paysage — se meut mathématiquement; chaque figure traitée en vue de l'idée décorative générale, avec la forme, le geste et la couleur essentiels, strictement nécessaires pour la caractériser au point de vue de son rôle personnel, dans l'action du groupe d'abord et de la collectivité ensuite, si la com-



Les Muses inspiratrices acclamant le génie (Fragment. — Bibl. de Boston).

position contient des éléments nombreux de figuration et de décor. A ce propos, encore, l'artiste se montre d'une intransigeance irréductible :

Jamais, dit-il, on ne doit admettre une figure, un motif qui ne se lie étroitement au sujet, qui ne soit absolument indispensable à sa représentation. Le plus petit bouche-trou suffit à faire crouler l'édifice tout entier, en éveillant la méfiance du regard; un détail insignifiant, étranger à l'idée mère, est capable d'en détruire toute la puissance d'émotion.

Une telle méthode de conception et d'exécution, basée sur la logique et la vérité, a conduit Puvis de Chavannes à une puissance de production peu commune. Aussi, chez lui, le travail est-il tout de joie et d'expansion physique et morale. Il faut voir, dans l'immense hall de Neuilly, le maître vêtu de sa longue blouse blanche, tête nue, devant l'énorme châssis, à la main sa large palette alimentée à la truelle dans des baquets de couleurs, peignant avec ardeur et énergie ce qu'il appelle plaisamment ses « bonshommes », ses « bonnes femmes » et comme un fier ouvrier à sa besogne, chantant des coq-à-l'âne musicaux, ou les airs de bravoure de son opéra favori : *Guillaume Tell;* il est superbe. On ne trouverait guère à proposer à la jeunesse artistique de plus bel exemple de la passion du travail.

Marius Vachon.



« L'armée coûte cher. » Voilà qui est entendu. Mettons-nous en règle tout d'abord, par cette constatation, avec le contribuable d'humeur incommode. Les pessimistes endurcis complètent la formule en ajoutant : « ... et elle ne rapporte rien. » C'est à ceux-là que nous allons tenter de donner aujourd'hui un des nombreux démentis possibles.

Il y a toute une foule, en effet, qui ne voit dans les grandes armées modernes que des monstres géants et parasitaires attachés aux flancs des sociétés, qui ne perçoit à aucun degré le rendement de ces colossales machines, dont les rouages, pourtant, ne sont ni rouillés, ni arrêtés, ni même ralentis par le temps de paix.

Pour convaincre les esprits rebelles aux aperçus philosophiques, nous disposons d'arguments concrets. La question des *cartes coloniales*, par exemple, porte en elle-même des ressources de démonstration tangibles à l'appui de cette thèse : la productivité des armées en temps de paix.

Qu'est-ce que *dresser une carte coloniale?* C'est refaire par le compas et le niveau la conquête d'une terre déjà conquise par les armes. Et notre armée ne considère sa tâche comme achevée qu'après avoir assuré cette double conquête. Alors, seulement, elle livre la place aux colons, aux industriels, aux ingénieurs, et... aux fonctionnaires ! Pendant que frissonne le pavillon aux trois couleurs fraîchement hissé aux toitures bizarres des pagodes ou des palais barbares, boussoles, sextants et théodolites se dispersent par les forêts, les rizières et les arroyos. L'œuvre patiente et obscure succède sans répit à l'œuvre de gloire et d'éclat.

En esquivant toute technique ardue, nous allons tenter de donner une idée des travaux complexes et multiples que comporte l'établissement d'une carte coloniale après la conquête.

Supposons donc une expédition coloniale menée à bien. Quel va être le premier souci du vainqueur? Gouverner le pays suivant un mode provisoire, mais appuyé sur des bases suffisamment solides pour parer aux retours offensifs, aux soulèvements fanatiques qui pourraient compromettre la conquête ; créer

de grands commandements militaires territoriaux; régler le jeu des convois qui alimenteront ces régions de toutes manières; faire la centralisation ou respecter l'autonomie, selon les cas. En un mot, conquérir au plus vite le nouveau peuple jusque dans ses mœurs, jusque dans ses intérêts, après l'avoir soumis par les armes; lui faire sentir le prix de la civilisation et de la justice, avec le poids nécessaire de l'autorité; lui faire aimer ses nouveaux maîtres, s'il se peut; les lui faire craindre en tout cas.

Or il tombe sous le sens que cette première et urgente ébauche d'organisation réclame un document essentiel : une carte.

Une *carte topographique* s'impose donc, et il faudra l'entreprendre aussitôt que les premiers succès auront assuré le libre parcours d'une portion appréciable du pays.

Il est admis que l'*échelle* qui convient pour ce premier document est le 1/200,000. Cette échelle, en effet, réduit à un minimum indispensable les renseignements graphiques *de détail* demandés à une carte. On va le comprendre sans peine : dire que l'échelle d'une carte est de 1/200,000, c'est dire que tout accident du sol qui, réduit 200,000 fois en dimension, tomberait à moins d'un « quart de millimètre », cesserait d'être expressible sur la carte. Cela étant, tout détail d'une importance moindre que 50 mètres en étendue ou en altitude ne sera pas représenté au 1/200,000, et tout accident de dimensions supérieures à 50 mètres le sera.

L'échelle du 1/200,000 répond convenablement au but poursuivi : établir dans un *minimum de temps* la carte *suffisamment détaillée* d'un pays.

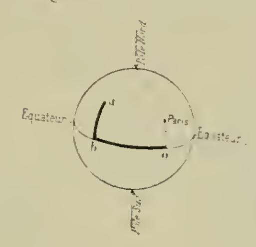
La nécessité, l'urgence de cette carte au 1/200,000 est suffisamment démontrée. Entrons, sans plus tarder, dans les détails d'exécution.

Imaginons un territoire hypothétique touchant à la mer, par exemple. Ce sera le cas le plus habituel. Le titre et la fonction de *directeur des travaux de la carte* sont prévus par avance dans l'état-major du corps expéditionnaire. Quel va être le rôle de ce directeur? quelles connaissances spéciales exigera ce rôle?

Le directeur de la carte aura une part personnelle de collaboration à fournir, en dehors de la direction d'ensemble à exercer.

Cette part de travail consistera dans l'exécution d'*une chaîne de stations astronomiques*, c'est-à-dire de points définis en *latitude* et *longitude*.

On sait que la *latitude* d'un point *a* du globe est mesurée par l'arc *ab* qui sépare ce point de l'équateur, et sa *longitude* par l'arc *bo*, compté sur l'équateur à partir d'une origine convenue (le méridien de Paris).



Cette chaîne, dite *primordiale*, partant de la côte, en A par exemple, ira se propageant, de sommet en sommet, dans la dimension la plus longue du pays A B C D E F.

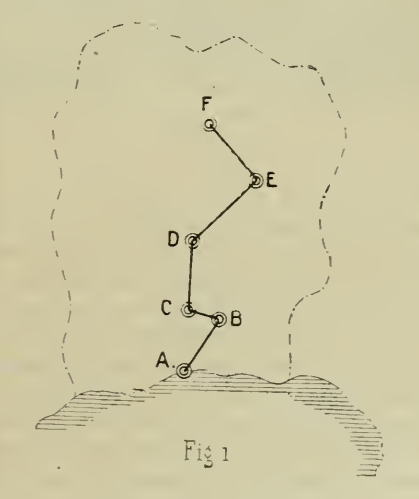


Fig 1

La détermination de la latitude et de la longitude d'un point du globe, avec les instruments portatifs qu'un explorateur peut emporter au loin et utiliser dans des conditions d'installation tou-

jours rudimentaires et souvent périlleuses, constitue une opération difficile, pénible, et toute dépendante, dans son exactitude, de l'habileté, de l'expérience du géographe. Qu'on se remémore seulement l'aspect ordinaire des observatoires astro-

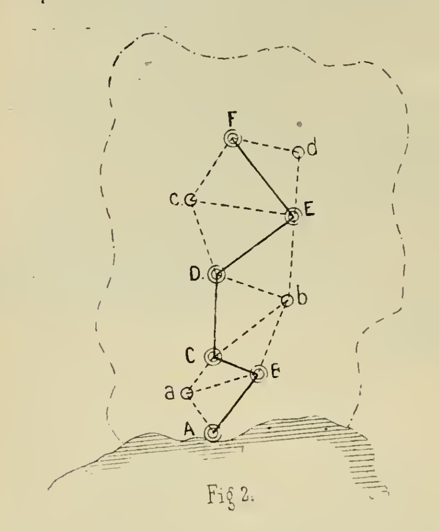


Fig 2.

nomiques de nos grandes villes, leurs masses imposantes, leur isolement voulu au centre de vastes jardins, sur quelque colline dominante. Quelle distance de moyens, de confort et de toutes conditions ambiantes entre ces temples de la science, protégés et clos comme des forteresses, et le trépied sommaire ou le bloc de rocher vaguement aplani qui doit suffire à l'astronome militaire en campagne ! Sa tâche, cependant, n'est pas également pénible dans ses deux parties : la détermination de la *latitude* est relativement simple ; elle s'accommode d'un outillage portatif sans perdre trop de sa précision. Mais la détermination de la *longitude* demande les plus grands soins. Le transport, sans altération de réglage, sans avarie aucune, des chronomètres très sensibles, réglés au départ, constitue le point délicat, la base même de l'opération.

En tout cas, pour l'une et l'autre opération, notre directeur-astronome doit être pourvu d'un de ces livres volumineux où sont enregistrées, d'après des milliers d'observations patientes, les *coordonnées* des étoiles les plus visibles des principales constellations, c'est-à-dire les *places précises*, rigoureusement repérées, des astres dans le ciel. *Connaissance des temps, Nautical almanach* ou *Berlinerjahrbuch,* peu importe ; l'une quelconque de ces encyclopédies chiffrées, toutes en signes d'algèbre et de cabale, contenant le mystère de la grande horloge de l'univers. L'explorateur qui braque sa *lunette méridienne* sur le ciel voit défiler les étoiles comme les heures d'un immense cadran mobile dont l'axe de visée de son instrument forme pour ainsi dire l'aiguille fixe. Voici un atome de feu scintillant à des millions de kilomètres, tel un petit diamant suspendu dans les espaces ; il s'avance lentement, il progresse sur le velours bleu sombre des infinis : c'est *alpha du Taureau, véga de la Lyre, gamma des Poissons,* ou tout autre de ces soleils innombrables autour desquels d'autres planètes, d'autres « terres » gravitent, portant sans doute aussi d'autres espèces, prisonnières comme la nôtre et courbées comme elle sous la douleur ?... La petite pierre précieuse parvient au centre du champ d'observation. Deux fils d'araignée tendus en croix, quelque part dans le cylindre de cuivre, à distance calculée des lentilles, paraissent la subdiviser maintenant en quatre parcelles rigoureusement égales. A cet instant précis, l'astronome note l'heure de son chronomètre, ouvre le volume cabalistique et, d'un calcul complexe et délicat, déduit sa place précise sur le globe (longitude et latitude). Répétés dix, quinze, trente fois, sur autant d'étoiles différentes, les calculs s'acheminent, de décimale en décimale, vers l'exactitude absolue ; et, dans la nuit mystérieuse des continents barbares, la science, la géante invisible, enfonce son aiguille acérée en quelque place inexplorée, intacte, de l'écorce terrestre.

A, B, C, D, E, F..... De pic en pic, de grosses pyramides de pierre s'élèvent, visibles de loin. La plus éloignée est à

cent, cent cinquante, deux cents kilomètres de la côte. Mais ce n'est là qu'un « câble géographique » pour ainsi dire, tendu par-dessus les monts et les plaines, insuffisant à lui seul pour porter les « amarres » transversales du canevas. De ce câble, il faut faire une solide échelle à nœuds multiples, à mailles rigides ; on y parvient par *triangulation*. D'autres sommets *a*, *b*, *c*, *d*, moins culminants, serviront de points d'attache. La trigonométrie permet de souder rigoureusement une chaîne de ces triangles, d'en calculer un à un les côtés et les angles, en partant de l'un d'eux soigneusement mesuré. Et voici que l'*arête dorsale de notre carte* se précise de cette façon par un double contrôle de calculs et de mesures astronomiques.

Mais l'œuvre personnelle du directeur de la carte ne s'arrête pas là. Avant de tailler leur tâche à ses collaborateurs, il lui faut encore *choisir* et *tracer* le *système de projection*.



UN CONVOI DE LIEUTENANT TOPOGRAPHE EN MARCHE

Qu'est-ce qu'un *système de projection ?*... Lecteur, ne vous effrayez pas : nous ne méditons pas de vous emmener traîtreusement sur le terrain meurtrier des mathématiques. Considérez simplement ceci :

La terre est ronde, n'est-il pas vrai ? Alors, les continents et les parcelles de continents, pour être représentés fidèlement, devraient être dessinés sur des fragments de calottes sphériques et non sur des feuilles de papier planes. Essayons d'aplatir la moitié d'une peau d'orange soigneusement évidée ; elle se déchirera quelque part. Le quart même de l'enveloppe du fruit se refuserait encore à ce changement de forme sans déchirure ; seul un fragment assez petit de l'écorce pourra se confondre avec un plan, et encore y faudra-t-il l'élasticité naturelle de la substance dont les portions centrales se plisseront, se serreront, se comprimeront pendant que les parties périphériques se distendront. Donc,

déformation ou déchirure : le dessin tracé sur une calotte sphérique n'accepte pas de se transporter *immuable* sur un plan. Et conçoit-on, d'autre part, des collections de cartes sous forme de surfaces bombées, s'emboîtant les unes dans les autres en un bizarre atlas en forme de dôme ou de vasque? Non. Il faut donc, vaille que vaille, trouver un moyen de traduire l'image des pays sur des feuilles planes. Cette nécessité absolue nous conduit à une définition suffisante du système de projection :

C'est une convention graphique permettant de traduire sur une feuille de papier, avec le minimum de déformations possible, les figures sphériques, et par suite non développables, non aplatissables, des continents.

Il y a divers systèmes de projection, selon le rôle qu'on demande aux cartes. Dans telles cartes, il importera essentiellement de conserver aux territoires leurs surfaces, leurs étendues relatives, en déformant quelque peu, pour y parvenir, certaines valeurs angulaires. Ce sera le cas normal des *cartes terrestres*. Dans d'autres, au contraire, les valeurs angulaires devront être respectées avant tout, car de ces valeurs dépendra la sûreté des directions.

La déformation d'un territoire sera sans importance, pourvu que nous ayons la certitude, en marchant *sous tel angle*, d'aborder à tel point de la côte, d'éviter tel écueil. Ces dernières conditions définissent la structure même des *cartes marines* et font entrevoir la convention graphique spéciale, le système de projection particulier qui leur convient.

Sans nous étendre plus longtemps sur cette seconde partie de la préparation de la carte qui incombe encore au directeur, appelons simplement l'attention du lecteur sur l'aspect ordinaire d'un système de projection pour cartes terrestres de quelque étendue. C'est un quadrillage à grandes mailles, conforme à la figure 3. Les mailles du centre sont presque rectangulaires ; celles des régions éloignées du centre se déforment plus ou moins en losanges, dont les côtés sont légèrement courbes. Et les deux séries de lignes représentent : l'une, les méridiens successifs, espacés de dix en dix minutes, par exemple, tout autour de la sphère terrestre ; l'autre, les parallèles successifs tracés au même espacement angulaire. De telle sorte que tous les points terrestres de même latitude prendront place sur un même parallèle, tous ceux de même longitude sur un même méridien, et tout point défini en latitude et longitude sera logiquement intercalé dans le losange dont les côtés encadrent les valeurs des deux coordonnées terrestres du point.

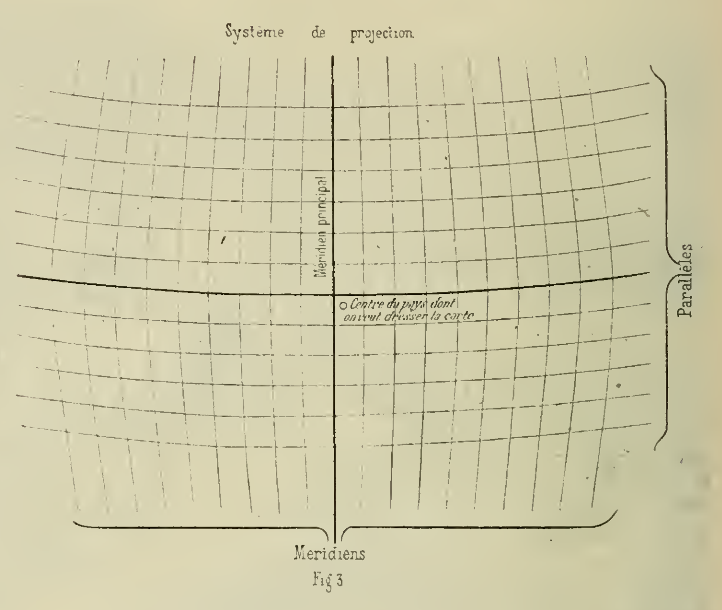
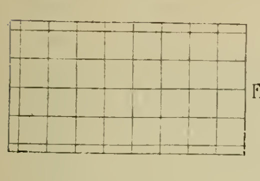
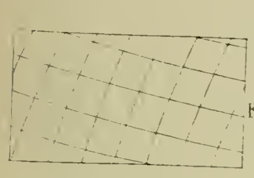


Fig 3

Nous voici en possession d'un gigantesque canevas, si grand même qu'on n'aura pas pu l'établir d'une seule pièce, mais bien par feuilles jointives se raccordant strictement aux amorces des lignes en bordure. Alors, une feuille du centre de la carte présentera un tracé de lignes sensiblement symétrique tel que F, pendant qu'une feuille éloignée de ce centre, afférente à des régions extrêmes du pays, très distantes de la chaîne médiane, s'offrira sous l'aspect F', au quadrillage dissymétrique et légèrement incurvé.





De tout ce qui précède, le lecteur peut conclure de lui-même que toute l'œuvre préparatoire dont le directeur des travaux reste chargé personnellement appelle une véritable spécialité. Le service géographique de l'armée recrute et forme le petit nombre d'officiers qui pourra être appelé à ce rôle. Ce sont les véritables successeurs des *Ingénieurs géographes* d'autrefois, institution relevée depuis quelque vingt ans par feu le général Perrier et très prospère aujourd'hui sous l'appellation moins pompeuse de *Section de géodésie et d'astronomie du service géographique de l'armée.*



Nous en avons fini avec la part de collaboration effective du directeur des travaux, part considérable, puisqu'elle va servir de base, de « squelette » à la carte tout entière. Arrivons maintenant à la subdivision du travail.

A droite et à gauche de la chaîne principale, le directeur des travaux, au cours de ses stations, aura pu découvrir des zones de terrain bien tranchées, limitées à des cours d'eau, à des chaînes de hauteurs, etc. Ces zones, telles que 1, 2, 3, 4, 5, 6 seront confiées à autant de ***brigades.***

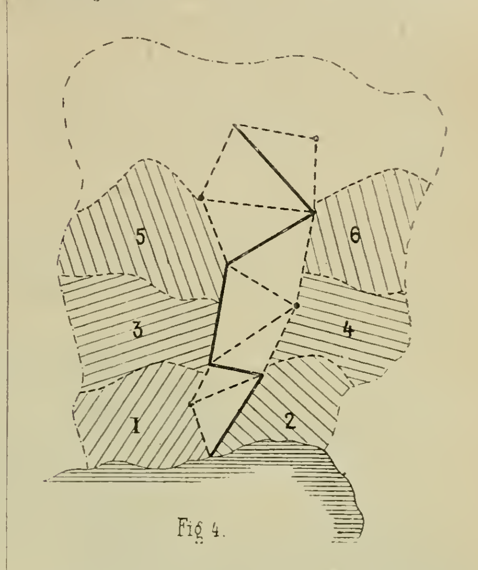


Fig 4.

Chaque brigade comporte un chef et des opérateurs. Le chef, dans l'étendue de sa brigade, aura, comme le directeur des travaux dans l'ensemble, une part importante de collaboration à fournir ; et voici en quoi elle consistera :

Considérons la brigade 1, par exemple. Avant tout, le chef de brigade, aidé de ses opérateurs, devra mesurer une base telle que *a b* (fig. 6), appuyée à des points convenablement choisis et longue de 10 kilomètres au moins. Cette mesure pourra s'effectuer avec le matériel très simple, très portatif, et néanmoins assez précis, qui a servi à mesurer



Fig 5

la première base de Tunisie. Ce matériel de mesure se compose d'un jeu de chevalets sur lesquels on tend, de portée en portée, un ruban métallique étalonné. Ce ruban est tendu par un système de poids consistant en rondelles de plomb. L'horizontalité des portées est contrôlée

au moyen de niveaux que l'on pose successivement sur les chevalets ; enfin, la température du métal, qui donne matière à des corrections de longueurs, est lue sur des thermomètres fixés aux chapeaux supérieurs des chevalets.

Une fois la base mesurée, on la rattache par triangulation à un ou deux des sommets de la chaîne primordiale, et on greffe sur cette base, toujours par triangulation, un réseau de triangles bien

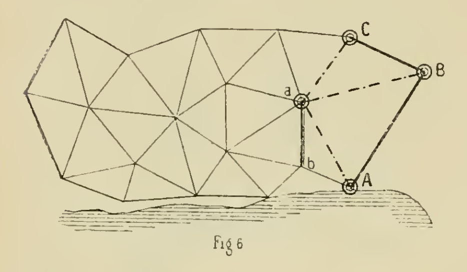


Fig 6

conformés et dont les côtés se tiennent entre 8 et 10 kilomètres. La superficie de terrain confiée à la brigade 1 est bientôt couverte ainsi d'un filet aux mailles assez serrées et dont chaque nœud est un sommet bien reconnaissable, marqué d'un signal artificiel ou d'un accident caractéristique quelconque, pouvant jouer le rôle de signal. Telle est la part de travail du chef de brigade.

Le canevas, ainsi établi, se superpose donc au quadrillage du système de projection. Et peut-être se demande-t-on dans quel but cette double trame? C'est qu'il faut bien remarquer que les méridiens et parallèles du système de projection ne sont pas *matérialisés* sur le sol, au lieu que la triangulation du chef de brigade se traduit à la fois sur le papier et dans la campagne où apparaissent les *nœuds des mailles* en signaux bien visibles et bien distincts établis sur les sommets principaux. Si bien que les points du sol repérés de proche en proche par simple triangulation se trouvent tout naturellement placés du même coup à leurs *places géographiques véritables ;* leurs latitudes et longitudes réelles résultent de leurs situations graphiques dans tel losange bien défini des méridiens et parallèles.

On voit que tout ce travail du chef de brigade implique encore une certaine spécialité, moins poussée évidemment que celle du directeur, mais encore délicate et supposant quelques antécédents de géodésie et d'astronomie.

C'est maintenant le tour des simples opérateurs, qui vont remplir les mailles du canevas. Ici toute spécialité disparaît : lieutenants et sous-lieutenants de toutes armes, indistinctement, doivent pouvoir concourir comme opérateurs à l'établissement d'une carte coloniale. L'enseignement donné dans les écoles militaires assure cette condition.

Voici donc notre feuille de brigade offrant à peu près l'aspect d'ensemble représenté par la figure 6; celui d'un canevas homogène, aux mailles variant, en largeur, entre 8 et 10 kilomètres. La broderie finale, les travaux de détail vont commencer.

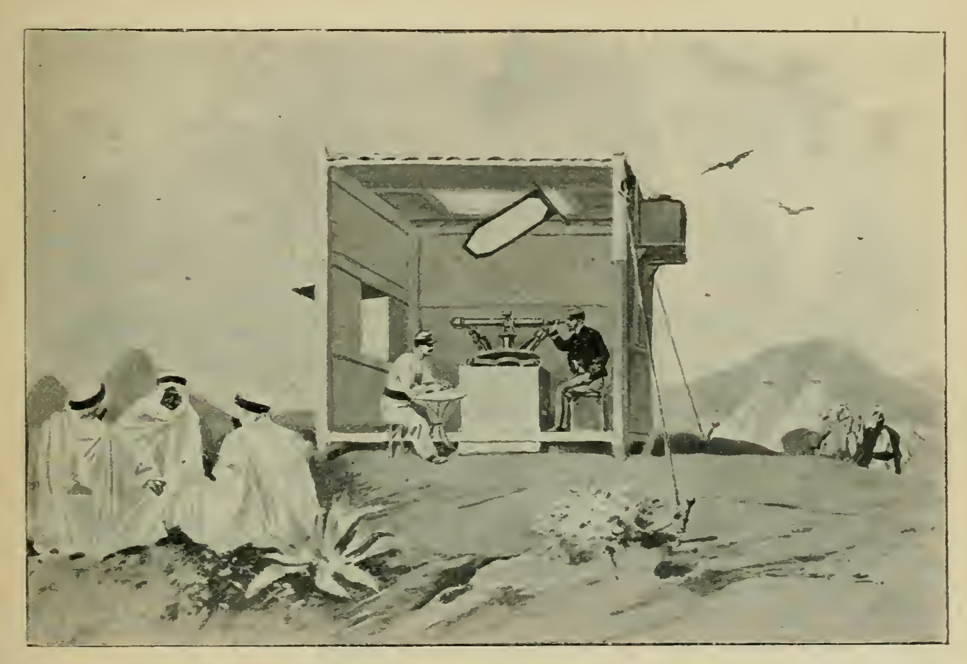
Le chef de brigade réunit tout son monde en un point initial, l'un des *termes* de la base *ab*, par exemple. Il décide un premier itinéraire d'ensemble à parcourir dans les conditions que voici : le gîte du soir est désigné approximativement et l'heure du ralliement fixée avant la chute du jour, pour éviter que des groupes ne s'égarent. Les opérateurs sont dispersés de manière à suivre des *itinéraires parallèles,* de part et d'autre de l'*itinéraire d'axe* suivi par le chef de brigade; ils partent munis d'un extrait du canevas de la brigade, sur lequel ils exécuteront le travail de la journée; ils opèrent, bien entendu, sous la protection de détachements de troupes spécialement affectés aux brigades topographiques. Tous les travaux antérieurs, du reste, se sont accomplis dans les mêmes conditions de protection; on risquerait, faute de ces précautions, de perdre fréquemment du monde, du matériel et des documents déjà établis. Tous ces opérateurs sont munis des instruments usuels dont nous dirons un mot un peu plus loin : *bous-*

sole éclimètre, rapporteur en celluloïd, règle spéciale graduée à l'échelle même du dessin et *baromètre anéroïde*.

Le soir, la brigade se concentre au point convenu et passe la nuit sous la protection de son escorte. Elle repart le lendemain dans les mêmes conditions, se dispersant, ou, plus exactement, *élargissant son front de travail* pour se concentrer encore. Tous les trois ou quatre jours, une journée est consacrée au repos et à l'assemblage des travaux sur le canevas d'ensemble de la brigade.

Progressant de cette manière, chaque brigade aura couvert, au bout d'un certain temps, toute l'étendue de terrain qui lui est confiée. Les raccords entre brigades sont discutés et arrêtés par le directeur des travaux.

Pour épuiser cette partie de notre sujet, il reste à faire une ou deux remarques : nous avons présenté successivement les opérations de la chaîne primordiale, puis celles des canevas de brigades, et enfin celles du détail. Mais cet ordre logique, adopté pour la clarté de l'exposition, disparaît dans la pratique. On n'attendra pas qu'une opération soit terminée dans son entier pour entreprendre la suivante : dès que la chaîne primordiale offrira un tronçon appréciable, les deux brigades attenantes entreprendront leurs canevas; dès que ces canevas seront amorcés suffisamment, le levé de détail sera attaqué. Et la carte s'avancera ainsi, faisant tache sur le pays en quelque sorte, tache plus lente ou plus rapide selon les difficultés rencontrées, mais *tache définitive;* c'est-à-dire qu'en arrière des fronts de brigades, tout le terrain aura été entièrement et définitivement levé. Il n'y aura plus à y revenir.



OBSERVATOIRE ASTRONOMIQUE ET GÉODÉSIQUE
(Emploi du cercle azimutal.)

La méthode que nous venons d'exposer a été appliquée intégralement à la carte au 1/200,000 de Tunisie, qui peut servir jusqu'à ce jour de type normal. Les travaux ont duré quatre ans. Avec

l'expérience acquise aujourd'hui et le nombre beaucoup plus grand d'opérateurs exercés, il est permis de croire qu'une œuvre de même étendue pourrait être édifiée en un an et demi ou deux ans.

Donc, dans toute expédition à venir, la carte coloniale au 1/200,000 suivra de tout près la conquête; elle sera l'un des premiers actes du vainqueur. Ces idées ont aujourd'hui force de doctrine. Et cette carte provisoire devra suffire aux premières années d'occupation et d'organisation, en attendant la carte au 1/50,000, œuvre ultérieure, de longue haleine, et dont l'entreprise marquera l'instant où la colonie commencera à se rattacher par son degré de civilisation et de prospérité aux conditions normales de la métropole.



LE TRAVAIL SOUS LA TENTE

* * *

Le mode d'exécution d'une *carte régulière* au 1/50,000 ne se distingue pas du précédent dans les lignes générales de la méthode. Il faut toujours passer par trois œuvres essentielles pour aboutir à une carte, quelle que soit son échelle : l'*œuvre astronomique,* l'*œuvre géodésique* ou de *grande triangulation,* et enfin l'*œuvre topographique* qui arrive comme tissu définitif par-dessus les trames préalablement tendues.

Notre carte régulière d'Algérie, au 1/50,000, a été entreprise il y a dix-neuf ans. Elle touche aujourd'hui à sa fin. Elle s'étend strictement au Tell et à l'Atlas, dont elle englobe toutes les chaînes dérivées, jusque dans leurs extrêmes contreforts sud. On peut dire que la limite précise de cette carte est tracée sur le sol par les premières touffes d'alfa qu'on rencontre en descendant droit de la côte vers le désert.

Au delà, pour toute la région des hauts plateaux, des chotts et des petites oasis qui marquent nos postes avancés, Aïn-Sefra, Géryville, Djenien-Bou-rezgue, etc., une carte au 1/200,000 est en cours d'exécution. On conçoit qu'elle

suffise comme document définitif pour des régions de sable et d'alfa, où nulle colonisation ne pourra jamais s'implanter et qui constituent simplement la route des grandes oasis et du Soudan, en même temps que le rempart nécessaire de notre florissante colonie contre les poussées fanatiques du mystérieux désert, toujours possibles.

La carte au 1/50,000 d'Algérie, image complète du sol, accueillie avec empressement, dès l'éclosion de ses premières feuilles, par les divers services publics de la colonie, ponts et chaussées, chemins de fer, administration départementale, etc., est un monument qui fait le plus grand honneur aux officiers de la jeune génération dont il est l'œuvre exclusive.

Chaque année, depuis vingt ans bientôt, aux derniers jours de novembre, une sélection de lieutenants et de capitaines de toutes armes quittent leurs garnisons et se concentrent au service géographique de l'armée qui est une annexe du ministère. Trois semaines environ sont consacrées à préparer les documents du travail, à vérifier les instruments, à s'équiper de tous points. Les brigades de cinq ou six opérateurs sont constituées à raison de trois ou quatre par province; soit dix ou douze brigades en tout. Les chefs de brigades sont des capitaines très expérimentés ayant déjà plusieurs années de pratique, les lieutenants opérateurs sont anciens aussi pour la plupart. Les quelques nouvelles recrues incorporées annuellement ont été exercées d'ailleurs préalablement dans les travaux de revision de la carte de France et dans les levés spéciaux exécutés par le service du génie, sur les frontières ou aux abords des places fortes.

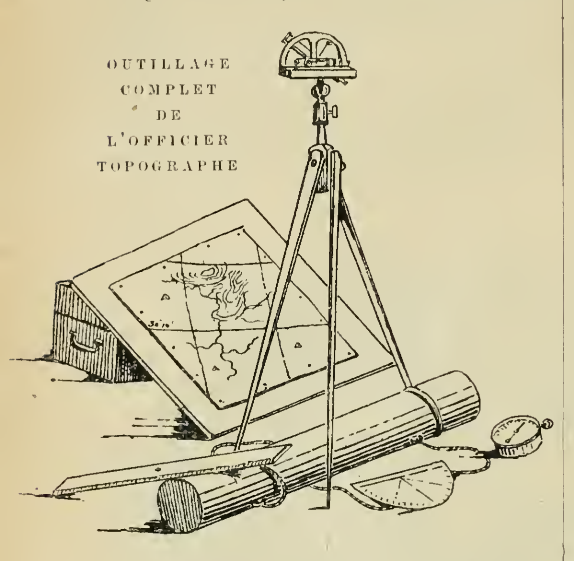
Un officier supérieur, chef de bataillon ou lieutenant-colonel, dirige l'ensemble des brigades et doit exercer une impulsion rayonnante sur les travaux en cours dans les quatre provinces, de la Tripolitaine au Maroc. Tout ce personnel est celui de la *carte proprement dite*. Il entame son effort annuel vers la fin de décembre et le termine aux premiers jours de juin.

Mais d'autres groupes, plus indépendants, quittent le service géographique

LA BOUSSOLE ÉCLIMÈTRE

Instrument topographique fondamental adopté dans tous les travaux topographiques du service géographique de l'armée.

à d'autres époques; ce sont les astronomes et les géodésiens. Ceux-là, dont la besogne doit toujours garder une avance


OUTILLAGE COMPLET DE L'OFFICIER TOPOGRAPHE

de deux ou trois ans sur celle des topographes, repèrent astronomiquement les sommets principaux, y érigent des signaux durables et les enchaînent par des mesures trigonométriques d'angles et de distances.

Le simple lieutenant topographe, nous l'avons dit plus haut, n'est pas un spécialiste. Il applique des connaissances acquises dans les écoles et entretenues par une pratique constante dans mille occasions du service de garnison. Son outillage technique est simple et portatif : une boîte cylindrique en fer-blanc renferme et protège la feuille de projection, quadrillée de méridiens et parallèles et ponctuée des repères primordiaux antérieurement calculés et définis par les géodésiens et les astronomes. Une forte feuille de carton, aux dimensions exactes du travail à exécuter en cinq mois, et dénommée la *mappe,* est vissée sur une planchette protégée par un étui en toile cirée. Sur cette mappe s'exécutera, au jour le jour, d'*après nature*, l'image rigoureuse et complète des terrains; et de cette souche aux couleurs passées, aux marges flétries de petites macules d'insectes, à la tranche éraillée par le frottement des bras; de cette mappe, ombrée, en fin de campagne, d'une belle patine qui révèle l'effort tenace et prolongé sous les brûlures du soleil, l'officier tirera plus tard une *mise au net* sur la feuille de projection tenue en réserve.

Ses instruments? — Ils sont quatre exactement : la *boussole-éclimètre,* qui fournit les angles horizontaux et les angles verticaux, d'où se déduisent les distances et les altitudes; c'est l'instrument topographique fondamental. Un *rapporteur* en celluloïd, qui transporte les mesures angulaires sur le papier. Une *règle graduée* à l'échelle même du travail. Enfin, un *petit baromètre holostérique* de la grosseur d'une forte montre et gradué de manière à déduire facilement l'altitude de la pression atmosphérique. Ce dernier instrument sert à déterminer les *cotes de fond,* aux creux des ravins boisés, d'où nul signal de visée ne peut s'apercevoir.

Quatre mulets pour les bagages, un cheval pour l'officier; deux tringlos-muletiers, une ordonnance et un tirailleur indigène comme porte-boussole et interprète. Telle est la « maison » du lieutenant topographe. Charmante et fragile maison de toile qui arrête cependant les pluies et les neiges, qui frissonne avec des claquements de voiles par les nuits d'ouragan, qui tamise le soleil et laisse passer le sourire des étoiles. Serre chaude, où se développe à merveille le bourgeon saint-cyrien frais éclos. Heureux les jeunes officiers qui peuvent, au cours de ces longues années de paix, aller chercher en Afrique, sous cette forme d'une collaboration à la carte, leurs premières empreintes d'âme et faire provision de lumière pour toute la vie.

Mais voici les géodésiens et les astronomes. Pour ceux-ci, la tâche est plus rude, plus exilée; elle demande une patience plus tenace, un moral plus rassis; elle réclame aussi des moyens matériels plus complets. Eux, nous

l'avons dit, sont des spécialistes. L'astronome, surtout, doit être pourvu matériellement mieux que tous. Il doit transporter sa vie et ses facultés de travail sur les pics neigeux du Djurdjura, de l'Aurès, des Bibans, etc. Il doit vivre des semaines entières dans la seule compagnie des étoiles, dans le culte attentif de ses instruments de haute précision, que toute influence peut faire mentir : température, vent, humidité, sécheresse, variations de lumière. Il doit établir sur place la chaîne probante des longs calculs et des corrections multiples. Il vit tour à tour dans les nuages opaques et glacés, sous les rayons solaires implacables, dans les rafales perfides qui viennent assaillir son frêle observatoire, comme si les génies de l'espace s'impatientaient de la trop longue présence de cet intrus.

Voyez défiler son convoi sur la route. Vous ne le reverrez plus de sitôt. Quelques-uns de ces mulets et de ces tringlos reparaîtront, de temps à autre, dans les bourgades algériennes, venant au ravitaillement ; mais la petite baraque cubique, l'observatoire volant, restera perché là-haut, dans l'empire des aigles et des vautours, tant que son maître n'aura pas dérobé *quelques chiffres* à la nature hostile, énigmatique.

Une douzaine de mulets aux fardeaux disparates; une dizaine de tringlos en espadrilles et bourgeron, le fouet autour du cou, la blague à fleur de lèvres, enfants de Paris pour la plupart, heureux de faire provision de souvenirs et de pittoresque. Derrière, c'est une escouade de six ou huit zouaves, la gorge à l'air, la chéchia chiffonnée sur la nuque, les mollets en valeur sous la guêtre blanche ; ceux-ci sont des ordonnances, ouvriers, maçons, menuisiers, indispensables pour l'érection des signaux, la construction des mires et les mille besoins du camp. Fermant la marche, c'est un maréchal des logis de *chas. d'Af.*, sur son gris pommelé. Il est chef de détachement, chargé de la discipline et du service



UN CAMP DE TOPOGRAPHIE (ALGÉRIE)

courant. Il a pour rôle d'assurer le bon ordre, le silence et l'activité autour de l'officier absorbé dans ses travaux. C'est une aubaine que d'être désigné pour « aller en mission » : une forte paye (3 fr. 50 par jour), la vie au grand air, loin de la discipline étroite des casernes, et le fusil de chasse de l'officier pour se distraire et corser le menu des popottes. N'y va pas qui veut, « en mission » ! Il faut une page toute blanche au livret, la page aux punitions.

Mais là-bas, en tête, à quelque cent mètres d'avance sur le convoi, un burnous rouge ondule au pas élastique d'un petit arabe bai dont la robe miroite au soleil. Un nuage de fumée bleue s'échappe périodiquement du capuchon, un chant nasillard interminable répond aux trilles des alouettes. C'est le spahi, le précieux spahi, courrier, vaguemestre, estafette, interprète, négociateur de marchés avec les douars qui viendront proposer leurs poules, leurs œufs, leurs moutons, à la petite colonie militaire campée là-haut, dans les nuages.

Ces caisses massives qui balancent aux flancs des mulets, ce sont les instruments : *lunette méridienne, cercle azimutal, théodolite, appareil télégraphique Demange.* Couchés sur des rembourrages de flanelle verte, maintenus par des étais ingénieux, les chefs-d'œuvre d'optique et de micrométrie sont là, au centre de ces prisons cubiques renforcées de cuivrures et armées de chaînes : la lunette méridienne pour les opérations astronomiques, le cercle azimutal et le théodolite pour les mesures de trigonométrie, les appareils de télégraphie optique pour préciser mathématiquement les sommets du tour d'horizon et assurer des visées exactes.

Dans peu de jours, le convoi fera halte à quelque 2,900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Voici la plate-forme étroite, pierreuse et pauvrement chevelue où l'on va dresser le camp et ériger la baraque démontable à volets. Puis, les jours passeront, avec les nuits froides, silencieuses; seule, la voix de l'officier, prononçant des chiffres sous la petite baraque, viendra couper le souffle du camp endormi... Enfin, certain soir, après une pleine journée de calculs, l'astronome semblera plus gai, moins absorbé; on l'entendra fredonner sous sa tente, il se montrera cordial et communicatif avec tout son monde. Alors, zouaves et tringlos, en piquant au rata, échangeront leurs pronostics :

— Sans doute que le travail marche bien, puisque le capitaine chante. On va changer de pays bientôt ?

— Où c'est-y qu'on va, après ici ? demande un lourdaud.

— Là-bas ! répond avec assurance le zouave-secrétaire, en désignant un pic sombre à l'horizon, sur le ciel vert pâle.

— Mince alors ! Faudra grimper !.....

Et l'air important, un pli de responsabilité aux sourcils, le secrétaire, le lettré, l'instruit, celui qui enregistre chaque soir les chiffres sur les carnets d'observations, sous la dictée de l'astronome, ajoutera dans un soupir :

— Oui, *nous* n'avons plus que douze étoiles *à faire.*

..... Bonne chance, capitaine ! Que les étoiles brillent bien là-haut ! Que les logarithmes et les sinus vous soient légers ! Que votre courrier vous parvienne régulièrement surtout ! Que votre spahi ne sème pas vos lettres dans la brousse et n'égare pas vos journaux dans les cafés maures ! Oh ! la douceur des petites pages apportant un peu de la tiédeur des amitiés, de la chaleur des foyers, dans les matins glacés de la montagne ! La saveur insoupçonnée des chroniques et des échos dévorés le soir, la pipe aux dents, la peau de bique sur les épaules, à la lueur du grand feu de bivouac ! Bonne chance, capitaine !

LUX.

HENRI IBSEN



IBSEN A TRENTE ANS

Les célébrités centenaires et admirées sont rares, — les Chevreul sont hélas ! peu nombreux ! Aussi les contemporains d'Ibsen, tout en formant des vœux pour sa longévité, ont-ils voulu donner à l'illustre écrivain, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance, le 20 mars dernier, un témoignage public de leur admiration.

Des fêtes auxquelles s'est associé tout le peuple scandinave, lettrés, étudiants, fonctionnaires et journaliers, ont eu lieu en son honneur. Commencées à Christiania, où lui fut donné le titre de bourgeois de la cité, elles se poursuivirent à Copenhague après son arrivée dans la capitale danoise, le 30 mars. Marquées notamment par une soirée brillante au Théâtre-Royal, à l'issue de laquelle les étudiants de la ville avaient organisé une retraite aux flambeaux, elles s'y terminèrent dignement par l'inauguration solennelle d'un cycle de représentations ibséniennes au théâtre Dagmar.

Ici même, à Paris, ce jubilé nous a valu deux manifestations artistiques. Les *Revenants*, qui avaient été joués pour la première fois en France à la fin de mai 1890, au Théâtre-Libre, nous ont été redonnés par la même direction, au Théâtre-Antoine, et c'est également pour commémorer l'anniversaire d'Ibsen qu'une représentation de gala d'*Un ennemi du peuple*, patronnée par des littérateurs connus et interprétée par la troupe de l'Œuvre, a permis, le 29 mars, au public qui emplissait la salle de la Renaissance d'applaudir généreusement cette œuvre si poignante. D'aucuns ont dit qu'elle avait été choisie intentionnellement comme évocatrice d'événements récents qu'elle rappelle souvent de façon saisissante ; mais, malgré le caractère des ovations du début, la soirée s'est terminée sans incident regrettable et Mme Séverine a pu recueillir les signatures d'une adresse à Ibsen, gage respectueux de sympathie, hommage des Lettres françaises.

C'est encore à cette même occasion qu'un livre d'or vient d'être imprimé par la maison Grieg, de Bergen, sous la direction habile de M. Gerhard Gran, rédacteur en chef d'un journal de cette ville, *le Contemporain* (*Samtiden*). Des épîtres en vers s'y trouvent suivies de lignes sympathiques de plusieurs écri-

vains de valeur. Et voici, comme préface, l'adresse dont Sa Majesté Oscar II, roi de Suède et de Norvège et littérateur à ses heures, a salué son sujet :

A HENRI IBSEN

« Les esprits bien doués ne sont pas seulement la fierté de leur patrie, mais ils sont aussi les précurseurs du progrès et de la mise en application dans la vie des élans généreux que la Providence suscite au plus profond du cœur humain. Et si le bon et le beau qu'ils révèlent ne peuvent être de suite compris et appréciés de tous dans leur entière plénitude, la bonne graine cependant n'est pas semée en vain. Les temps futurs la verront germer et porter des fruits pour leur prospérité.

« C'est la récompense des esprits élevés, c'est leur impérissable honneur. »

OSCAR.

Cette royale prose adressée à celui qui fut longtemps considéré dans son pays comme un farouche révolté, comme un dangereux sectaire, nous remettait en mémoire ces vers de Béranger :

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue,
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain !

Ibsen n'a pas eu à attendre la réhabilitation posthume que la satire du bon chansonnier laisse attendre de l'humaine justice. Mais, dans sa poursuite de la forme nouvelle, quelles barrières ne lui ont pas opposées ces compatriotes mêmes qui, aujourd'hui, l'appellent le *Store Norsk Mand* (le grand Norvégien)!

Vers 1720 un capitaine de navire danois, Peter Ibsen, arrivait à Bergen, y épousait la fille d'un émigré allemand et en avait un fils, Petersen. Plus tard, capitaine de navire à son tour, Petersen Ibsen s'unissait à Wenche Dischington, fille d'un Écossais naturalisé. La jeune femme mit au monde Henri Ibsen, premier du nom ; mais, veuve peu après le mariage, elle se remaria avec un prévôt de Solum, près Skien. Telle est l'origine de l'établissement des Ibsen dans cette région. Skien, dont la population a augmenté dans ce demi-siècle, ne compte guère cependant plus de neuf mille habitants. Situé à l'embouchure de la rivière du même nom, Skien, chef-lieu de la province de Bradsberg, appartient orographiquement au plateau de Telemark. Comme beaucoup d'autres petites villes norvégiennes, celle-ci vit surtout des industries du bois. Ibsen y naquit le 20 mars 1828. Mais reprenons la filiation interrompue.

Henri Ibsen, l'aïeul, avait aussi épousé une fille d'Allemands, les Plesner, marchands à Skien ; mais il avait conservé néanmoins la profession des ancêtres. Veuve à la suite d'un naufrage, en vue de Grimstad, du bateau dirigé par son mari, la grand'mère d'Ibsen s'était remariée ; mais sa première et courte union avait été féconde. Knud Ibsen, père du dramaturge, esprit caustique, en était né. Quant à sa mère, Maria Cornelia Altenburg, fille d'un riche marchand de Skien, nature renfermée et religieuse comme la grand'mère, elle était également d'origine allemande.

La critique scientifique s'est plu à voir dans cette filiation compliquée la genèse du talent d'Ibsen. Elle l'a retrouvée dans son cosmopolitisme, elle a suivi les origines dans l'œuvre. A côté du Norvégien à l'esprit curieux, elle a reconnu le Danois au lyrisme sensitif des premières productions, elle a souligné, dans les dernières, l'idéalisme, le mysticisme du puritain écossais, elle a vu enfin l'Allemagne dans la sentimentalité, dans le goût du système, dans les tendances à l'abstraction que révèle l'ensemble de ses créations.

Et cette loi d'hérédité qu'Ibsen lui-même a montrée si implacable dans les *Revenants*, ses partisans n'en chercheront-ils pas encore un témoignage dans la physionomie énergique du descendant de marins. Debout au gouvernail,

dans la contemplation de l'immense océan où la nature seule simule des frontières, il dirige stoïquement et simplement sa barque. Précurseur des Nansen, ouvrant à son pays le monde des idées, il avance toujours sous la menace des nuages, car dans la nuit qui vient a brillé une étoile.

Ibsen avait huit ans lorsque son père, alors marchand à Skien, fit faillite. Le couple dut se retirer dans une humble maisonnette à proximité du bourg. Une calme indigence allait succéder à la vie presque opulente que la famille avait connue jusqu'à ce jour. Taciturne et inquiet, le jeune Ibsen affectionnait l'isolement dans les chantiers du père. Il s'exerçait à peindre et eût aimé devenir architecte : il dut commencer par être apothicaire. Il lui fallut à seize ans entrer comme aide dans la pharmacie d'une petite ville voisine, Grimstad.



LE LIEU DE NAISSANCE D'IBSEN
(La dernière maison à droite, avant l'église.)

Au milieu de cette société oisive, à l'étroite vertu, sa personnalité va commencer à se développer (1844-1849). Ses caricatures, ses épigrammes ne lui attirent pas les sympathies de tous, et s'il s'égare dans quelque bal, c'est pour épier dans son coin le mensonge des sourires, pour s'isoler dans un immatériel idéal. Longtemps sa vision du monde restera Grimstad agrandi.

Dans ses heures libres, il cherche à développer ses connaissances et prépare l'examen qui lui ouvrira les portes de l'Université. La muse commence aussi à lui sourire et voici 1848, les élans vers la liberté, les doux rêves de fraternité. Même à Grimstad, on sent dans l'air de l'enthousiasme; Ibsen a vingt ans, et il respire cet air à pleins poumons. La révolution du Schleswig-Holstein, le soulèvement de la Hongrie, la lutte pour la liberté de la presse lui inspirent ses premières poésies, et dans Cicéron et Salluste, ses livres d'étude, son idéalisme exalté va trouver, par contraste avec ses mo-

dèles, les éléments d'un drame à tendances subversives, *Catilina* (1849), dont il voudrait faire le sauveur de Rome. Mais il ne trouve personne pour imprimer cette œuvre : avec le concours d'un ami, il se fait éditeur et, se privant même du nécessaire, il la publiera lui-même. *Catilina* passe inaperçu : à peine en vend-il trente exemplaires. En mars 1850, l'approche des examens l'appelle à Christiania. Dans les vacances de la Pentecôte, il compose un petit drame en vers d'un acte, *le Tumulus* (*Kjæmpehöjen*), dont il prendra les héros chez les Vikings. Une traduction allemande en est publiée à Berlin. Joué trois fois à Christiania, cet acte émouvant, où Roderik, ensevelissant sous le tertre les attributs de l'ancien roi de mer, évoque ainsi la conquête du Nord par le christianisme, est assez goûté par la critique. Ibsen, cependant, est toujours peu connu.

C'est encore à cette époque qu'aux cris de « Vive la Liberté! » il manifestait avec son camarade d'études, Björnson, en faveur d'Harring, l'écrivain libertaire expulsé pour sa pièce, *le Testament d'Amérique*.

En août 1850, il se présente à la Faculté de philosophie pour subir les épreuves de l'examen préparé (*examen artium*). Voici, d'après le parchemin officiel daté du 3 septembre de la même année, les notes obtenues par le candidat : composition norvégienne : bien : — traduction latine : bien ; — style latin : assez bien ; — latin (oral) : passable ; — grec : mal ; — allemand : très bien ; — français : bien ; — religion, histoire et géographie : bien ; — arithmétique : mal ; — géométrie : bien.

Enflammé par les idées sociales-démocratiques, il fonde un journal, *l'Homme* (*Manden*), où il donne des vers peu goûtés, et une pièce de lui représentée



IBSEN DANS SON CABINET DE TRAVAIL (70 ANS)

à Bergen, *la Nuit de Saint-Jean*, a un complet insuccès. Ibsen est dans une détresse extrême; mais, en 1852, Ole Bull, qui vient de fonder un nouveau théâtre à Bergen, s'adresse, pour la direction de sa scène, au jeune et infatigable auteur. Une très modeste somme pièces qu'il écrit à Bergen (1852-1857), si l'art du dramaturge se révèle déjà, l'âme véritable manque et la personnalité lutte, cachant ses sympathies pour la réalité. La plupart des sujets de ces pièces sont empruntés au moyen âge, tel celui de *Madame Inger* (1854), où il

En Broder i Nød!

~~Til Norge~~

Det var en Drøm. Vaagn stærk og kjæk
Fra Folkesløvn til Daad!
En Bror i Nød! Hver Mand paa Dæk!
Her gjælder rappe Raad!

Henr. Ibsen.

Henr. Ibsen

FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE D'IBSEN EN 1863

Ces quatre vers se rattachent à une suite de poésies indignées (Vaisseaux Brûlés, etc.) écrites en 1863 et 1864, à l'époque des hostilités austro-allemandes contre le Danemark, le frère en détresse que la Suède et la Norvège allaient laisser dépouiller des duchés de Slesvig et Holstein.

TRADUCTION : *Un Frère en détresse!* (primitivement *Til Norge! à la Norvège*).

C'était un songe. Que ton réveil soit puissant et hardi
Du sommeil du peuple à l'action!
Un frère en détresse! Tout le monde sur le pont!
Il faut ici une décision rapide!

lui est allouée pour aller étudier l'art scénique à l'étranger. A Copenhague, à Dresde, il se familiarise avec la scène, et il revient à Bergen plein d'idées nouvelles sur la technique du théâtre.

Il y avait alors en Norvège un fort courant national. La poésie populaire, avec Asbjórnson et Mœ, avait pris son essor, et la vitalité de la littérature norvégienne se révélait dans les œuvres des jeunes. Ibsen suit le mouvement, mais ce n'est pas sans effort qu'il se conforme au goût du public pour le clinquant romantique. Dans la série de met en conflit l'amour maternel et le patriotisme; tel celui de la *Fête de Solhaug*, drame passionnel aux allures lyriques, assez goûté, et qui est joué successivement à Bergen (1856), Christiania, Copenhague, Stockholm. C'est des « sagas » scandinaves qu'il tire le thème de la tragique épopée des *Guerriers* (*Hœrmœndene paa Helgeland*).

La situation d'Ibsen redevient peu brillante. En 1857, la place de directeur du Théâtre Norvégien lui est offerte à Christiania. Il quitte Bergen et n'y retourne qu'un an après, pour y

épouser la fiancée si souvent glorifiée dans ses vers, Suzanne Thoresen, fille d'un pasteur de cette ville. Mme Ibsen-Thoresen vit aujourd'hui très retirée.

La capitale reprend Ibsen (1858-1864) : il y écrit la *Comédie de l'Amour* (1862), satire de l'amour dans le mariage. Heureux les époux qui, dans les cendres de ce feu de paille, ont su trouver la mutuelle sympathie. Le public norvégien accueille mal cette thèse. Puis, comme un écho de son premier drame historique, Ibsen écrit en six semaines une nouvelle tragédie, *les Prétendants* (*Kongsœmnerne,* 1863), de grande puissance dramatique.

Dette er min håndskrift nu for tiden.
Kristiania, den 4. September 1894.
Henrik Ibsen.

FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE D'IBSEN EN 1894

TRADUCTION : Voici ma signature actuelle.
Christiania, le 4 septembre 1894.

Le Théâtre Scandinave fait faillite, la gêne revient, en habituée, et la presse se montre mauvaise pour Ibsen. Dans des vers généreux, il appelait alors ses concitoyens au secours de leurs frères danois, à la veille de la guerre contre l'Allemagne (1863-1864). Leur réserve met le comble à ses chagrins.

Isolé dans une patrie qui lui devient hostile, il la quitte. Ce n'est qu'en 1874 qu'il reverra la Norvège, mais cette fois pour y être acclamé : les ovations ont fait suite aux sifflets. Parti de Christiania le 2 avril 1864, il était à Berlin en mai, puis il gagnait, ignoré, Trieste et Rome. Après un séjour de plusieurs années dans la ville éternelle, il revient en Allemagne (1868), habitant tour à tour Dresde et Munich. En 1869, il fait une courte visite à Stockholm et, l'été suivant, Copenhague lui fait une enthousiaste réception. Son talent, dans cette nouvelle période, s'était tourné de plus en plus vers la solution des problèmes sociaux et sa langue elle-même s'était nationalisée, s'affranchissant de plus en plus des influences de l'école danoise. A Rome, tandis que sa pensée allait vers la nature norvégienne, il avait écrit *Brand* (1866), incarnant dans ce prêtre l'idéal du renoncement, puis *Peer Gynt* (1867), inspiré par cette société dont il avait fui le cercle étroit. En octobre 1869, Ibsen assistait, en Égypte, comme hôte du khédive, à l'ouverture du canal de Suez ; c'est sur ces entrefaites que furent données dans son pays les premières représentations de l'*Union des Jeunes* (*De Unges Forbund*), vigoureuse satire de la vie politique en Norvège. L'opinion n'y vit d'abord qu'une profession de foi mise en scène et les critiques hardies de l'auteur à l'égard de l'hypocrisie politicienne soulevèrent de vives polémiques.

Entre temps, il continuait la publication de ses poésies et travaillait à un volumineux drame historique, *l'Empereur et le Galiléen*, transition entre le fanatisme de *Brand* et le mysticisme des œuvres de vieillesse. Deux nouveaux drames viennent peu après : *les Soutiens de la société,* et *Nora ou Maison de poupée* (*Et Dukkehjem*), l'homme et le mari flagellés dans leur rôle social (1870).

A l'étranger, le grand public ne comprend pas encore pleinement la rude et saine franchise de cette plume. Après *Maison de poupée,* quelques années passent sans productions saillantes, puis les *Revenants* (*Gengangere*) vont appeler de nouveau le lutteur sur la brèche. Longtemps interdits à Stockholm, ils le

furent aussi à Berlin ; grâce au duc de Saxe-Meiningen, une première représentation en eut lieu peu après à Weimar et le soir de cette première, le duc fit asseoir Ibsen dans sa loge. L'Allemagne s'inclina.

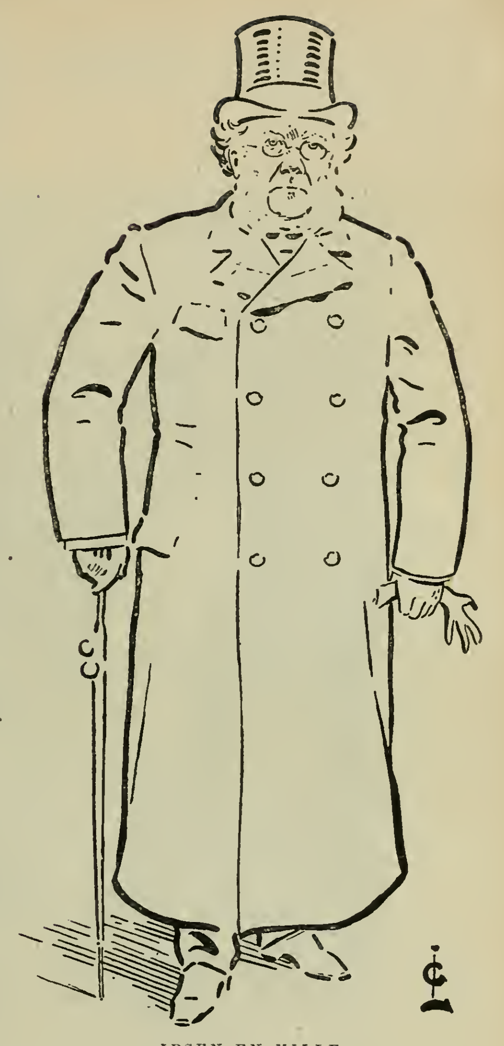
L'œuvre suivante, *l'Ennemi du peuple,* apparaît comme une brillante réponse aux attaques de la Norvège. L'ennemi, c'est le docteur Stockmann, apôtre d'humanité, polémiste épris de vérité et qui la veut proclamer au risque de ruiner sa ville : « J'aime tant ma ville natale, dit-il, que je verrais plus volontiers sa ruine que sa prospérité fondée sur un mensonge. » Et c'est là tout Ibsen !

Puis voici *le Canard sauvage* et les dernières œuvres. L'intrigue, tantôt insignifiante, tantôt fantastique, s'immatérialise de plus en plus et ces pièces à idées sont, dans l'ordre chronologique : *Rosmersholm; la Dame de la mer,* où il fait allusion aux lois de l'évolution ; *Hedda Gabler,* création de pareil esprit que l'on a appelée, dans la patrie même de l'auteur, l'Évangile de la décadence ; *le Constructeur Solness; Lille Eyolf* et enfin *John Gabriel Borkman*, — que le théâtre de l'Œuvre mettait en scène ici il y a quelques mois, — épopée de l'impossible, a-t-on dit, dans laquelle, comme dans *Solness,* dramatisant l'irréalisable, Ibsen semble jeter un coup d'œil en arrière sur ses propres efforts.

Si les généalogistes ont trouvé à glaner dans les antécédents de l'écrivain, la graphologie a pu faire, à travers les modifications successives de son écriture, d'amples moissons d'observations.

Il nous a semblé curieux de rapprocher d'un autographe récent d'Ibsen (1894) quatre vers écrits en 1863, quand il faisait retentir sa *Volée de cloches* en faveur du Danemark.

Au commencement de 1880, Ibsen était retourné à Rome. Il fit aussi, vers cette époque, un court séjour à Berchtesgaden et revit Munich, où le *café Maximilien* a gardé son souvenir. Il y a seulement un petit nombre d'années qu'Ibsen, las de sa vie nomade, revint se fixer à Christiania, malgré de pénibles souvenirs. Nous avons emprunté au journal *Hver 8 Dag* quelques renseignements sur l'existence intime du septuagénaire.



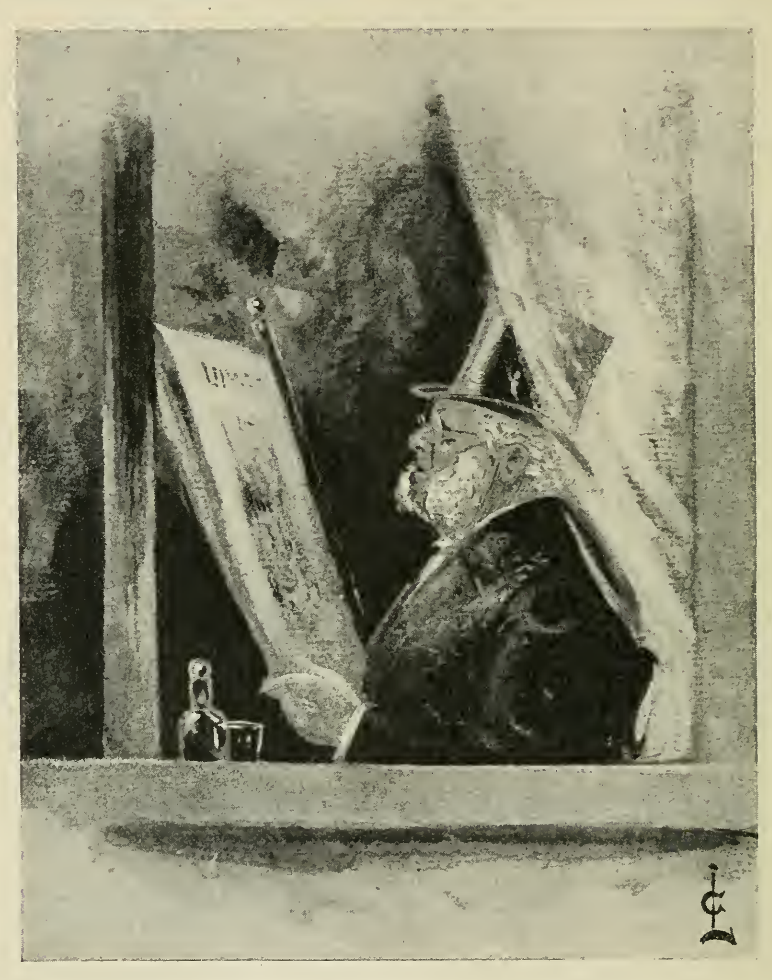
IBSEN EN VILLE
(D'après un croquis du peintre norvégien Gust. Lærum.)

Ibsen habite un quartier distingué de Christiania. Entouré d'un luxe de bon goût, il possède notamment, dans son cabinet de travail, de bonnes et authentiques toiles de la Renaissance. Avec les années, le vif penchant de l'adolescent pour la peinture s'était changé en intérêt et Ibsen, homme, utilisa même son

séjour en Italie pour se mettre en quête de vieilles peintures et les acquisitions de Rome embellissent aujourd'hui le logis de Christiania.

Il a été dit de l'enthousiaste Bjórnson qu'il était le cœur de la Norvège et d'Ibsen, plus pondéré, qu'il en était la tête. Nous avons déjà rencontré Bjórnson sur la route d'Ibsen; rappelons ici que sa fille a épousé le fils unique du dramaturge, le Dr Sigurd Ibsen.

— A midi précis, Ibsen quitte sa maison du *Drammensvejen,* se dirige, avec une correction majestueuse, vers le *Grand-Café* et s'assoit à une table qui lui est réservée. Il prend une consommation déterminée, recherche dans ses journaux habituels ce que l'on dit de lui (il lit peu à part cela), répond à un nombre fixé d'admirateurs norvégiens et étrangers et quitte le café à l'heure réglementaire.



IBSEN AU « GRAND-CAFÉ » DE CHRISTIANIA (G. Lœrum, del.)

Mais que nous importent d'innocentes manies? Ce vieillard laisse derrière lui de nombreuses années de lutte honorable et de noble indépendance.

D.-E. Matot.

L'IDYLLE DE POLICHINELLE

I

Le rideau était tombé d'un seul coup, comme dans tous les petits théâtres, où il se manœuvre avec deux cordelettes enfilées dans des anneaux de fer. Après quelques applaudissements, l'entr'acte commença... On était en avril, et dans cet édifice sans ouvertures, s'amassait une atmosphère chaude et lourde; les lampes à pétrole fumaient un peu; dans la salle longue et étroite flottait une buée légère. Les gamins qui s'entassaient au dernier amphithéâtre avaient ôté leur veste et restaient démocratiquement en manches de chemise. Le parterre se vidait; le long des corridors étroits circulait le vendeur de rafraîchissements, annoncé de loin par sa voix monotone et par une forte odeur d'anis.

Dans les loges, les éventails palpitaient aux mains des dames, parmi lesquelles il n'y avait du reste aucune étoile du firmament aristocratique. Le public des loges se composait, ce soir-là, de trois ou quatre familles de grosse bourgeoisie, frisées et vêtues de bruissante soie dominicale; d'un employé municipal accompagné d'une véritable arche de Noé; des petites filles d'un journaliste, allé à San Carlo avec sa femme; des sœurs de l'impresario, quotidiennes et gratuites habituées du théâtre; d'une bande d'Anglais, vêtus de toile blanche avec voile vert au chapeau; enfin d'un jeune homme mystérieux, seul dans sa loge, écoutant la représentation, le dos tourné à la scène, et bâillant derrière sa main gantée. Personne ne lorgnait, c'eût été ridicule à trois mètres de distance. Le chef d'orchestre, un malheureux payé 1 fr. 50 par soirée, feuilletait sur son pupitre la « mazurka » usée, en jetant des regards de compassion aux huit *professeurs*, ses collègues, qui, eux, jouissaient de cachets variant de 0 fr. 75 à 1 franc.

Sur la scène, il y avait un moment de répit. La chaleur y était suffocante; de nulle part n'arrivait un souffle d'air. La duègne, qui figurait dans la pièce une vieille femme riche et bienfaisante, avait enlevé sa perruque à boucles majestueuses, que surmontait une coiffe de dentelles, ornée de rubans et de fleurs; l'on voyait ses mèches naturelles rares et grisonnantes, la bonne dame approchant de la soixantaine. Donna Carmela, l'amoureuse, marchait de long en large, s'éventant avec son tablier de soie noire. Son vingtième fiancé — elle avait conclu et rompu dix-neuf mariages — s'était échappé pour avaler un verre d'eau glacée et de sirop de cerises. Polichinelle, assis sur quelques vieilles planches, soulevait son lourd masque noir de toile cirée pour respirer un peu plus aisément. Polichinelle rêvait : qu'on ne s'en étonne pas, il était fort jeune.

On ne pouvait voir s'il était ou non beau garçon. Sous le bonnet pyramidal de drap d'un gris laiteux, ses cheveux étaient recouverts d'une calotte noire, plus grande que celle des moines, et fort collante, qui les cachait complètement. Son visage, jusqu'à la bouche, disparaissait sous le masque noir à nez magistral; le corps était enfoui dans la camisole de mousseline blanche à plis multiples, à manches larges tombant jusqu'au bout des doigts, dans le vaste pantalon blanc qui recouvrait les pantoufles de toile, grises comme le bonnet. On ne voyait de sa personne qu'un coin de menton, le cou, les mains : impossible de le reconnaître. Mais le public aime son Polichinelle comme une gloire nationale et ne cherche jamais la figure cachée sous le masque.

Pour lui, Polichinelle n'est ni un acteur, ni une personnalité comme une autre, mais un type, un caractère, une manifestation ; c'est l'esprit populaire, sarcastique, rebelle, philosophe, qui éclate ; le masque incarne le tempérament napolitain, mélange de feu et d'indolence. Polichinelle offre l'aspect protéiforme du peuple même ; il est tout, hors un individu. On sait parfois son nom, c'est vrai, mais fort peu connaissent son visage.

Gaetano Starace, nous pouvons cependant l'affirmer, sans être un modèle de beauté, était fort sympathique, avec ses cheveux noirs légèrement bouclés, ses yeux vifs, son teint blanc comme celui d'une femme. Ce n'était point un être héroïque, ni un homme à grands sentiments ; mais il avait un cœur d'or et conservait fidèlement la tradition de sa famille, où, depuis trois générations, on était « Polichinelle » par inclination, par habitude, par transmission du sang comme les maladies héréditaires. Chez ces gens-là, si un garçon venait au monde, on ne pensait à le préparer à aucune carrière, à aucun emploi ; son métier était tout trouvé et superbe ; sa vocation : celle d'endosser le travesti et d'amuser chaque soir le public. C'était un labeur fastidieux, exclusif, oppressant, un labeur sans gloire et de peu de profit ; mais, dans ces esprits étroits et bons des Starace, l'idée n'entrait pas de se révolter contre les injustices sociales. C'étaient gens humbles, polis, d'humeur gaie, sans prétention, fidèles au théâtre où ils étaient nés et où ils devaient mourir, dévoués à leur public qu'ils respectaient, incapables de s'irriter contre ses caprices, toujours prêts à le caresser, à le divertir, à tout lui sacrifier. Donc, l'enfant allait à l'école, apprenait à lire et à écrire, s'enfarinait légèrement de quelques autres connaissances ; mais il passait les soirées dans les coulisses à voir jouer son père, à l'entendre déclamer. A seize ans, il débutait dans quelque petit rôle ; à vingt, suppléait le père quand celui-ci était malade ; à sa mort, il devenait Polichinelle. Et cela régulièrement, sans hésitation, sans un doute, comme une obligation, un devoir, une fatalité.

Ainsi de Gaetano Starace. Ajoutons que, grâce à un génie naturel, il se rendait utile en adaptant des comédies italiennes au dialecte napolitain, en refaisant du neuf avec du vieux, en écrivant des parodies d'opéras, qui, çà et là, ne manquaient pas d'esprit ; non du plus fin : de gros sous-entendus, mais suffisants et au delà pour les habitués du théâtre. Comme acteur, Gaetano était svelte, très vivant, avec une voix agréable qu'il savait moduler.

Son père était mort de bonne heure, et le fils unique lui avait succédé, comme dans un royaume constitutionnel. Il déclamait bien, avait un caractère gai, était jeune et plaisait.

Il devint le Benjamin du public. Son métier ne lui était pas à charge, au contraire ; il y mettait un certain enthousiasme. Dans sa cervelle, ne naissait aucune idée de la mission de l'art, ni de vocation, de fibre artistique, d'interprétations diverses, de vieille et de nouvelle école, et autres formules dont bon nombre d'acteurs se torturent l'esprit... Rien de tout cela ! Cependant, comme à la grosse, il comprenait que les spectateurs du parterre et du « poulailler » étaient le peuple, ce peuple qui souffre, qui travaille, qui peine, et, quand il peut disposer de quelques sous, vient au théâtre pour oublier en riant les misères de sa vie.

Et dans son cœur d'homme du peuple il se sentait tout heureux d'être ainsi voué à réjouir, à consoler, à alléger les maux de son prochain. Quand il mettait son masque et enfilait sa camisole, son cœur était plus léger ; il devenait gai de la gaieté qu'il allait faire épanouir chez autrui. Quand tout un parterre éclatait d'un rire homérique, ce cœur se gonflait de contentement, comme s'il avait fait une bonne action.

Le plus souvent, quelques minutes avant la représentation, il mettait l'œil

au trou du rideau, pour observer attentivement son public. Il notait les visages graves, les figures tristes, et rentrait dans les coulisses, se frottant les mains, souriant et murmurant à part soi : — Nous verrons, nous verrons, si vous pourrez nous résister ! — Quand il avait atteint son but et voyait devant lui une foule souriante, il se félicitait, comme s'il venait de remporter une grande victoire. Parfois, quelque spectateur isolé s'entêtait à demeurer sérieux, ne souriant pas même à ses plaisanteries les plus gracieuses. Alors Polichinelle s'obstinait dans son rôle, s'enflammait, se multipliait, et jouait pour ce seul spectateur, jusqu'à ce qu'il l'eût enfin dominé et vaincu, jusqu'à ce qu'il vît sa bouche contractée d'un rire réprimé. Il appelait ces spectateurs-là d'un nom pittoresque et énergique : ses « écueils ».

Ce soir-là, il avait trouvé un « écueil » et des plus durs, qui ne voulait pas rire, absolument pas. Gaetano avait fait tous ses efforts, modifié profondément la banale comédie qu'il jouait, la fleurissant de spirituelles improvisations; mais le spectateur ne s'était pas donné la peine de comprendre, il était demeuré indifférent et immobile. Polichinelle s'y perdait : ce spectateur était plus fort que lui.

A dire vrai, le spectateur était une spectatrice, une jeune fille assise face à la scène, dans une loge de premier rang, et tout près, puisqu'elle avait le numéro deux. Une jeune fille au visage pâle et long, un peu maigre; sur les lignes frêles du cou retombaient deux grosses tresses noires, semées, avec une élégante simplicité, de quelques étoiles d'écaille blonde; elle était vêtue de laine grise; au cou, une ruche de dentelle blanche fermée par une étoile d'écaille un peu plus grande; des gants noirs. Elle écoutait fort attentivement, mais son visage sérieux ne se déridait pas; le front blanc et étroit, le menton ferme



avaient même quelque chose de farouche. Elle n'était pas belle, elle avait une de ces physionomies intéressantes, tout à fait personnelles, qu'on ne peut oublier. Près d'elle, une dame mûre, simplement habillée de noir, lui ressemblait, avec des traits plus doux, presque amollis par les cheveux blancs et le bienveillant sourire: sa mère, sans doute.

Gaetano ne se souciait guère de ces détails; il était préoccupé de la gravité de la jeune fille. Il ne s'agissait ni de mélancolie, ni de douleur, ni même d'indifférence; le sentiment qui se lisait sur ce visage était celui d'une supériorité grave, presque inconsciente, mais certes naturelle. Gaetano se demandait pourquoi une fillette, pas même habillée de deuil, à l'âge du sourire, dans un théâtre où l'on venait pour s'amuser, se refusait à toute joie. Maintenant elle parlait lentement à sa compagne, sans un geste, avec un regard intelligent, remuant à peine les lèvres. Que disait-elle? Quel étrange aspect était le sien? Tout le monde riait; elle, non; tout le monde s'amusait, elle ne s'ennuyait pas; que faisait-elle, que pensait-elle donc? Il retournait cette idée en lui-même et demeurait le visage collé à la toile malpropre du rideau, l'œil fixé sur ce pâle visage, perdu dans ses suppositions, tourmenté un peu de cette énigme de vingt ans qui occupait la loge numéro deux.

— Personne sur la scène! cria l'appeleur.

Malgré lui, Gaetano dut rentrer dans la coulisse. Arrivé là, il crut avoir une idée lumineuse, une idée qui lui plaisait et lui déplaisait à la fois: la jeune fille était sûrement éprise de quelqu'un.

— Alors je vais la mettre de bonne humeur, — dit-il, à part soi, — justement, au troisième acte, il y a une scène d'amour.

Il poussa une pointe jusqu'à la loge exiguë où Donna Carmela, l'amoureuse, à la faible lueur d'une chandelle fumeuse, devant un miroir de quarante centimes, s'arrangeait au cou un fichu de soie rose : elle avait les joues grossièrement fardées de blanc et de rouge.

— Je vous recommande, Donna Carmela, dit Gaetano, un peu de feu, dans notre grande scène.

— Vraiment! il n'y a pas besoin de me faire cette recommandation, fit-elle, lui décochant un regard tendre. Pourtant ce n'était point le vingtième fiancé. Mais Gaetano n'y parut guère sensible.

En effet, la scène d'amour, qui était la dernière, et le point culminant de la pièce, fut jouée à merveille. Carmela se piqua d'honneur, elle parut presque savoir son rôle; ses yeux, agrandis par le bistre, étincelaient; sa voix rauque avait presque des intonations intelligentes. Mais Gaetano se surpassa; chacun de ses mots fut heureux, il se montra tour à tour spirituel, ridicule, baroque; le parterre, tout le théâtre même se tordait dans des convulsions de gaieté; il éprouvait une véritable admiration devant son propre génie, et quand, à la fin, de bruyants applaudissements couronnèrent la pièce, il jeta un coup d'œil à la jeune fille en gris, sûr d'avoir agi sur elle et de l'avoir fait rire.

Mais non, ce visage n'avait pas changé d'expression. Les yeux fiers rassemblaient Carmela et Gaetano dans un seul regard, et la bouche gracieuse se plissait d'un mépris dur et énergique.

Il en resta glacé, immobile, stupide. Pourquoi ce mépris?

Ce fut ainsi que Gaetano Starace, Polichinelle du théâtre populaire San Carlino, devint amoureux d'une inconnue.

II

Il n'était pas philosophe, et cependant, un jour, passant la main sur son front rêveur, il s'écria : « Comme l'amour est différent dans la vie et dans les comédies! » Et sa tête s'inclina sur sa poitrine, sous le poids de cette amère vérité.

Chaque soir, il l'avait feint, l'amour de comédie : cet amour tout extérieur, démonstratif, bavard, plein de flammes, rude, caressant, passionné, du peuple

napolitain. Il l'avait exprimé chaque soir à Donna Carmela, l'amoureuse, et à donna Checchina, la soi-disant ingénue. Chaque soir, l'une ou l'autre de ces deux femmes l'avait aimé, lui avait adressé des paroles d'amour. Il avait été tour à tour amant heureux, jaloux trahi, séducteur effronté, amoureux sans espoir, mais régulièrement tout s'arrangeait au troisième acte, le mariage s'accomplissait et l'on dansait la tarentelle à la lueur des feux de Bengale. Toujours son amour avait été joyeux, brutal, grossier, vulgaire, offert à toutes, sans que jamais une palpitation intérieure correspondît à ce luxe de démonstrations. Mais dans la vie, quelle différence!

Depuis ce fameux soir, il avait passé une semaine dans l'inquiétude et l'agitation. Mille doutes, mille soupçons l'assaillaient; un tourbillon de pensées balayaient son cerveau, il ne pouvait s'expliquer la physionomie de cette jeune fille. Mais, sans parvenir à se l'expliquer, à quelque occupation qu'il se livrât, dans quelque lieu qu'il allât, il revoyait la froideur de ces yeux, et le dédain de ces lèvres, avec le visage pâle et sympathique, les tresses noires semées de blondes étoiles d'écaille: toujours la même image. Au théâtre, c'était pire : son regard ne cessait de revenir à ce premier rang des loges, s'attendant presque à l'y voir apparaître, s'irritant contre ceux qui occupaient sa place. S'il venait au trou du rideau, c'était pour la chercher; si Donna Carmela lui parlait, il songeait à *elle;* s'il jouait la même comédie que le soir où il l'avait vue, il lui semblait souffrir de nouveau les mêmes angoisses et la même désillusion. Bref, sa vie était profondément troublée.

Un instinct secret le portait à ne pas s'informer de son inconnue. Cependant il la revit, il sut son nom, sa famille, son histoire. C'était la vieille et trop fréquente histoire des familles nobles appauvries par une mauvaise administration et par des procès malheureux : une mère et une fille vivant d'une petite rente qui suffisait à les faire subsister; une existence toute bourgeoise et restreinte. Mais, dans les veines de cette jeune Sofia Cantelmo coulait un sang bleu, très pur; de là, cette sévérité sculpturale de sa taille, cette démarche un peu altière, ces pieds et ces mains allongés et fins, et cet air de princesse qu'on a, mais qu'on n'acquiert jamais. Gaetano apprit tout cela, et cinquante fois par jour il renouvela sa résolution de fuir Sofia, de ne plus penser à elle, de se dédier entièrement à son humble vie de Polichinelle; mais le pauvre garçon n'y réussissait pas. Il n'avait jamais été amoureux et ne parvenait pas à se vaincre.

Ses matinées se passaient à arpenter la place Cavour, sous les acacias des squares, à regarder le balcon d'un second étage, qui s'ouvrait trop rarement pour son désir. Sofia y paraissait seulement par les beaux jours et y demeurait peu; elle ne voyait pas Gaetano, ou, si elle le voyait, ne s'en souciait guère. Le dimanche, elle se rendait à la messe dans la vieille église Santa Maria de Constantinople, avec sa mère, et Gaetano, dévot comme tous ceux qui aiment, y entrait derrière elle et priait. Puis les deux femmes s'en allaient faire une promenade, lui derrière, à dix pas, feignant l'indifférence, mais les suivant comme un chien fidèle. Le reste de la journée, il était pris par ses répétitions; il courait chez lui avaler une bouchée, retournait au théâtre pour la représentation de l'après-midi et n'en sortait plus qu'à minuit. Mais à minuit, avant de regagner son logis, mort de fatigue, écrasé de chaleur, il allait d'un trait, jusqu'à la place Cavour, revoir un balcon éclairé, et parfois une ombre haute et svelte passer derrière les rideaux.

Cela dura des semaines entières, sans varier; mais sa patience, cette sorte de bonté innée, d'humilité résignée qui se contentait de contempler Sofia sans autre espérance, cette voix intérieure qui lui disait de renoncer, se lassèrent. Il était jeune, il n'avait jamais aimé; le sang lui bouillonnait dans les veines et lui affluait

au cerveau ; cette tension, cette passivité lui devinrent insupportables; il eut besoin de prendre une décision, d'agir, de faire une démarche, d'apprendre ce qu'il devait en être de son cœur et de lui.

Il lui adressa une, deux, cinq lettres.

Ces lettres étaient mal écrites, il faut l'avouer. Quelques expressions, quelques phrases, étaient assurément empruntées aux comédies du répertoire; quelques fautes d'orthographe s'y rencontraient par inadvertance. Mais elles respiraient un amour si profond, si sincère, on y sentait un désir si vif d'une seule parole, d'un seul sourire, que toute jeune fille ne pouvait manquer d'en être touchée.

Il y avait longtemps que, sous la brune frange de ses cils, Sofia remarquait la fidélité de Gaetano à se présenter chaque matin sous sa fenêtre. Il y avait longtemps qu'elle s'était habituée à le retrouver invariablement à l'église, à la promenade, toujours modeste, toujours un peu triste. Et lentement, dans ce cœur froid et solitaire, s'imprimait l'image du jeune amoureux. Sofia était un de ces caractères entiers, tout d'une pièce, incapables de céder à une faiblesse, mais incapables de mentir aux autres et à eux-mêmes. Elle était altière, mais, par suite, elle ne souffrait pas les demi-mesures ; soit qu'elle aimât, soit qu'elle n'aimât pas, elle irait jusqu'au bout. Les malheurs de son enfance lui avaient été une sévère leçon ; ils lui avaient enseigné que la noblesse de la naissance ne signifie rien à une époque où seul l'argent compte pour quelque chose ; qu'à côté du blason, la noblesse du travail est également belle et honnête. Ce jeune homme avait assurément une profession ; il travaillait sans doute aux heures où on ne le voyait pas paraître; c'était peut-être par suprême humilité qu'il n'avait signé ses lettres que de son nom de baptême, dans la crainte qu'un nom trop bourgeois n'offensât la jeune fille. Sofia éprouvait de l'estime pour sa conduite passée, pour celle d'aujourd'hui; sa mère, désireuse, comme toutes les mères, de marier sa fille, l'encourageait doucement : elle répondit donc à Gaetano en peu de paroles, graves, mais sans froideur. Elle l'estimait, elle consentait à le recevoir, peut-être l'aimerait-elle plus tard.

La première fois qu'il entra dans cette maison, tremblant d'émotion, dominé par une étrange angoisse, il aurait voulu être parfaitement heureux et s'imaginait l'être. Malgré cela, sa joie était voilée comme d'une nuée obscure et il se sentait épouvanté d'un péril ignoré. Puis, il se traitait de fou, de présomptueux, d'homme impossible à contenter ; il appelait à l'aide son amour, sa franchise, la loyauté de son cœur et de ses intentions, il se disait qu'un mois, une semaine plus tôt, il n'aurait jamais rêvé pareille fortune... et il se rassurait. Mais, en présence des deux dames, il fut timide et embarrassé, il n'osa pas regarder Sofia, il ne sut s'il devait lui parler à la troisième personne, selon l'usage toscan, ou à la seconde, suivant la coutume napolitaine. Les paroles lui venaient lentement; un invincible doute l'arrêtait. La jeune fille le comprit et vit qu'il fallait l'aider, lui rendre un peu de courage. Elle lui parla avec bonté, s'efforçant de radoucir l'expression de son visage, arrivant presque à sourire. Il s'anima, devint plus loquace, domina tout à fait son embarras. L'entretien marchait assez bien, quand la signora Cantelmo eut l'idée de faire cette question :

— Où donc nous avez-vous connues?

— Je vous ai vues au théâtre, répondit-il, saisi d'une hésitation nouvelle.

— Au théâtre? reprit Sofia. Nous y allons bien rarement.

— En avril dernier, au théâtre San Carlino.

Gaetano n'ajouta rien de plus.

— Je m'en souviens : c'est quand Marie Desanctis nous avait envoyé cette loge... Quelle vilaine soirée !...

— Pourquoi? demanda Gaetano, sans oser accentuer sa question.

— Je n'aime pas ce théâtre ; on y rit trop et on n'y apprend rien. Tout ce qui s'y dit est trivial, vulgaire, bas, et me

répugne. Ces rires du parterre ont quelque chose de sauvage. Et ce Polichinelle, ce grossier bouffon, qui caresse de la parole et de l'intention tous les instincts brutaux du peuple... je ne puis le souffrir! Comment un homme se résigne-t-il à un pareil métier?

— Tu es sévère, Sofia, interrompit sa mère, mitigeant le reproche d'un doux sourire.

— Non, maman. Sans doute n'a-t-il pas su trouver un moyen honnête de gagner sa vie? Mieux vaut un travail manuel que ce métier ridicule et indécent! Mais enfin, que nous importe tout cela? Je ne vous ai point vu ce soir-là.

— Vous ne pouviez me voir, répondit Gaetano, pâlissant.

— Allez-vous souvent au théâtre? fit la mère. N'êtes-vous pas occupé le soir?

— Si, tous les soirs, répliqua-t-il, faisant un effort pénible, tous les soirs je vais travailler.

— C'est un travail fatigant? interrogea Sofia avec bonté.

— Non, pas beaucoup; d'ailleurs, j'y suis habitué.

— Vous êtes peut-être dans le commerce?

Que répondre? Lui jeter la vérité au visage et s'enfuir? Il l'aimait, il l'aimait passionnément, il l'aimait pour son mépris même. Il l'aimait, il mentit.

— Oui, dans une maison de banque. J'y vais à quatre heures et n'en sors qu'à minuit.

Il ajouta son prénom et le nom de



famille de sa mère : *Rosati*. Ainsi l'alibi était complet. Alors il prit congé des deux dames et rentra chez lui, abattu, pâle, blessé au cœur. Sur le théâtre, l'amour lui avait toujours paru une joyeuse comédie, mais dans la vie il prenait la forme d'un drame poignant. Le premier jour de son bonheur, Gaetano était bien malheureux!

III

Désormais il passa les matinées près d'elle, assis sur le tabouret où s'appuyaient ses pieds, jouant avec l'écheveau de laine dont elle se servait pour sa tapisserie, lui parlant d'une voix très basse, pendant que la mère allait et venait dans l'appartement. Ces dames recevaient peu de visites; la pièce était silencieuse, pleine de lumière et de soleil. Çà et là, des fleurs emplissaient de grands vases de cristal. Sofia daignait parler, de sa voix gravement musicale qui avait quelque chose d'intime et d'affectueux; Sofia daignait lui accorder quelqu'un de ces beaux sourires qui corrigeaient la pureté trop statuesque de ses traits. Gaetano se sentait pénétré d'une grande paix, d'une tranquillité satisfaite. Il jouissait de mille petites choses; les doigts fuselés et blancs de Sofia, ornés d'une bague de turquoise qu'il lui avait donnée, volaient sur le canevas, comme des papillons de neige. Quand elle finissait son aiguillée de laine, elle la tranchait net avec de jolis ciseaux étincelants; quand elle commençait une fleur, elle appelait Gaetano à donner son avis sur la gradation des teintes. Parfois la jeune fille laissait aller son ouvrage et se distrayait à causer lentement avec lui, n'accentuant ses paroles que par un regard. Elle lui disait que le soir d'avant, à la brune, elle était sortie sur le balcon, qu'en voyant tant de monde dans la rue, elle avait soudain pensé à lui, enfermé dans une chambre étouffante, courbé sur un grand livre, en compagnie de ses chiffres, et qu'elle avait eu pitié de lui. Elle lui disait que si l'autre dimanche il avait fait un gai soleil, tous trois seraient allés se promener au bois de Capodimonte; elle lui aurait montré de jolies allées, de vieux arbres, très vieux, qui avaient l'air gai. Elle lui contait qu'elle avait lu un livre qui lui avait plu, surtout certains passages. Le livre était sur la table, il n'avait qu'à l'ouvrir à telle page et à lire tout haut. Et il obéissait en souriant; il lisait avec emphase, comprenant plutôt avec son cœur qu'avec son esprit; elle l'écoutait, fermant à demi ses yeux bruns. Alors ils restaient silencieux, se regardant longuement avec un tendre sourire. Jamais ils ne discutaient : ils se trouvaient toujours d'accord; Sofia était un peu exclusive dans ses opinions, inflexible dans ses idées; mais Gaetano l'aimait et l'admirait tant qu'il acquiesçait à tout ce qu'elle disait. Il y avait en elle un sentiment tellement grandiose, tellement juste de la probité, un dédain si complet de la facile morale du monde, que le jeune homme se sentait près d'elle devenir plus fort, plus ferme, plus courageux. Il l'aimait comme une enfant, une femme, une amie, une sœur; elle le charmait, il l'admirait, il l'aimait d'amitié et d'amour, il l'aimait jusqu'à l'adoration.

Mais la porte à peine franchie, ses blessures recommençaient à saigner. Il était un menteur, un traître, un lâche, qui trompait une jeune fille noble et pure! Il était indigne de son amour, lui, le bouffon, le polichinelle ! Jusqu'alors, son esprit était demeuré obtus; il goûtait son métier, n'en voyant que le bon côté; il ne se sentait pas au-dessous des autres travailleurs.

Mais les paroles de Sofia lui ouvraient l'intelligence et déchiraient le voile dont celle-ci s'enveloppait. Son père lui avait laissé la honte en héritage; ce qu'il faisait chaque soir était une besogne indigne. Il se mit à nourrir dans son cœur une invincible haine pour ce qui avait été sa consolation : la scène étroite, poudreuse; les coulisses noires, malpropres, étouffantes, pleines d'araignées; l'odeur de pétrole, de fumée, d'haleines puantes; les compagnons vulgaires et grossiers, les femmes peintes, barbouillées de farine, chargées de bijoux faux, parlant le dialecte populaire, criant, se querellant, réclamant les unes contre les autres, tantôt vicieuses, tantôt simplement misérables. Et sa livrée blanche de polichinelle, le masque noir qui le défigu-

rait; le bonnet obligatoire; ce rôle de bouffon, de peureux, d'égoïste, d'intrigant qu'il était obligé de représenter; ces phrases à double entente, ces plaisanteries mordantes qui emportaient le morceau, cet amour bruyant qu'il lui fallait feindre sans cesse... tout lui sembla ignoble! La vie qu'il menait le matin l'ennoblissait et développait en lui toutes ses facultés morales; celle de chaque soir, au théâtre, l'avilissait, l'opprimait, l'abrutissait.

Avec un courage désespéré, il avait cherché à s'en délivrer, il avait voulu rejeter ce fardeau pénible. Mais il était incapable de remplir un autre emploi. Il ne savait rien, ou un peu de tout, ce qui revient au même : il n'était qu'un ignorant. Personne n'avait voulu de lui, même comme gratte-papier; on demandait des renseignements sur son compte, et lorsqu'on apprenait qu'il était le polichinelle de San Carlino, on haussait les épaules et on souriait : puisqu'il était au théâtre, il n'avait qu'à y rester. Deux ou trois refus analogues lui firent sentir tout le ridicule de sa situation, et il revenait chaque soir reprendre sa chaîne, douloureusement, souffrant le martyre, grinçant des dents, quand le public l'applaudissait, haïssant l'univers, se haïssant lui-même... mais adorant Sofia.

Il finit par ne plus avoir un instant de paix, même ceux qu'il passait près d'elle, car il n'arrivait plus à oublier sa vraie personnalité, et la pensée de sa misérable condition triomphait de la douceur de cette présence aimée. Sofia, d'ailleurs, lui demandait de minutieux détails sur sa vie d'employé : si le labeur n'était pas trop pénible, si son patron le traitait avec bonté; si les affaires marchaient bien; et lui s'embrouillait, appelait au secours ses connaissances restreintes, pour y puiser quelques données commerciales, pour entasser mensonge sur mensonge. Quand, bien rarement, sonnait la cloche d'entrée, il tressaillait, craignant de voir apparaître une personne qui le connût : chaque fois il se levait, comme pour fuir. Quand Sofia recevait une lettre en sa présence, il tremblait que ce ne fût une dénonciation anonyme. Si la jeune fille lui semblait mélancolique, le sang se glaçait dans ses veines, et il pensait : « Elle a appris quelque chose! » Il lui avait promis de la mener chez sa mère, une bonne paysanne; mais, sous mille prétextes, il n'avait pas tenu cette promesse.

Par les belles matinées d'été, durant ses rares jours de congé, Sofia insistait pour qu'il sortît avec elle et sa mère. Il choisissait alors les rues désertes, regardait tout autour de lui, avec la crainte d'apercevoir quelque ami qui l'appellerait par son nom. Il y avait plus : même dans leurs plus beaux moments de paix et de sérénité, ces moments où il aurait voulu s'agenouiller devant Sofia et la prier comme une madone, il était assailli d'un tumulte de pensées impures. Des bouffées de cynisme lui montaient au cerveau; des souvenirs de théâtre salissaient son esprit, il se sentait redevenir vulgaire et bas; il se demandait si ces mensonges, ces feintes, ces délicatesses n'étaient pas des exagérations, des déguisements inutiles envers Sofia. Les maris sont rares et, pour en conquérir un, les jeunes filles ferment l'œil, les deux yeux souvent, sur le physique et la profession du prétendant. Il avait énoncé cette affirmation sur la scène, aux applaudissements du parterre. D'un coup d'aile de son imagination malade, il voyait Sofia, devenue sa femme et lui ayant pardonné son mensonge, Sofia assistant à ses représentations et l'applaudissant. Pourquoi pas? Dans ces instants-là, il était sur le point de tout lui avouer; mais Sofia levait sur lui ses yeux sereins et chastes, et il reculait, plus affolé, plus cruellement angoissé que jamais.

Une fièvre nerveuse le prit; il espéra mourir. Au lieu de cela, trois jours après, il était guéri, et son impresario vint lui rendre visite, pour causer, dit-il, de choses importantes. Le théâtre faisait peu d'engagements, manquait de

nouveautés, et voyait disparaître son public. Les trois soirs où Gaetano n'avait pas paru, la salle était demeurée vide. Il fallait donc travailler, inventer quelque chose, risquer quelque dépense, battre la grosse caisse pour rassembler des spectateurs. L'impresario avait une idée, même deux : on pouvait monter une parodie de *Rigoletto,* qui jaillirait, vive et spirituelle, de la plume de Gaetano ; reprendre une comédie du répertoire, oubliée depuis trente ans et à laquelle on ferait des modifications... Qu'en disait ce cher Gaetano, l'appui du théâtre San Carlino ?

Gaetano répondit affirmativement. Il fit la parodie, refit la comédie. Il était, en effet, l'appui du théâtre San Carlino, il le sentait peser sur ses épaules, d'un poids lourd qu'il ne pouvait rejeter. Il écrivit à Sofia qu'une importante opération financière, une grosse liquidation l'empêchait d'aller la voir d'ici quatre ou cinq jours, qu'il reviendrait le plus tôt possible, qu'il l'adorait toujours. En pastichant de son mieux *Rigoletto,* il éprouva un amer plaisir à se retrouver sous les traits du malheureux bossu, dont l'unique adoucissement à son rôle de bouffon était l'amour de sa fille. Il se complut férocement à s'acharner contre lui-même, caricaturant la tendresse du père et l'innocence de la fille, glorifiant, au contraire, la joyeuseté dissolue du duc et de Maddalena. Lui-même devait, costumé en femme, jouer le rôle de Gilda, descendant ainsi au dernier degré de l'avilissement. Et les jours suivant les jours, il s'enfonça plus avant dans la chair cette épine, souriant, comme les anciens martyrs, à voir couler son sang.

Les grandes affiches rouges et vertes, collées sur tous les murs de la ville, annonçaient au public napolitain « la nouvelle et brillante parodie de *Rigoletto,* expressément écrite par le polichinelle Gaetano Starace, qui y tiendrait un rôle, ainsi que le bouffon Barilotto, Don Felice Sciosciammocca, le Tartaglia, la duègne, et dix autres acteurs ». Les journaux consacraient dix lignes de leur chronique théâtrale à recommander à leurs lecteurs la première représentation. Ce serait un succès *retentissant,* une soirée fort *divertissante,* un « brio à ressusciter les morts ». Un chroniqueur qui mâchait quelque peu de français prophétisait un *succès de fou rire.* Tous, au reste, annonçaient qu'il y aurait foule.

En effet, le dimanche de la *première,* le théâtre regorgeait de monde et l'impresario était fou de joie. Avec une activité fiévreuse, Gaetano allait et venait pour diriger les machinistes. Il ne parut que dans la troisième scène, fut salué d'applaudissements bruyants, comme auteur et comme acteur, salua et prononça les premières phrases. Soudain il fut pris d'un frisson mortel. Son regard, faisant le tour de la salle, avait aperçu Sofia et sa mère dans la fatale loge de premier rang : Sofia, vêtue de bleu, immobile, sérieuse, attentive. Elle aussi, à sa voix, avait tressailli.

Alors Gaetano se sentit un courage désespéré, le courage d'une âme vaillante aux prises avec la situation la plus terrible, la plus douloureuse de sa vie. Ce qui le lui donna fut la frayeur aveugle de perdre cette jeune fille qui pour lui était tout. Il eut l'énergie de transformer sa voix naturelle en un désagréable fausset. Pour le reste, il était méconnaissable. Exalté par tant de mois de luttes, par la fièvre, par la présence de Sofia, il déploya ce soir-là toute la souplesse de son talent pour séduire les spectateurs. Costumé en Gilda, il fut grotesque jusqu'à la caricature, forçant la voix et les gestes ; il imita, en les exagérant, tontes les grâces ridicules d'une actrice de troisième ordre. Puis, vêtu en homme, il prit tous les aspects, dansa, chanta, joua du violon, déclama, fut bâtonné et bâtonnant, feignit l'ivresse, remplit la scène et tout le théâtre de sa voix et de sa personne. Il se grisait de bruit, regardait Sofia, la provoquait, la défiait intérieurement, certain de ne pas être reconnu, irrité de son malheur, avec une exaltation nerveuse arrivée au paroxysme.

La représentation tirait à sa fin. Gaetano y aspirait, pour être délivré de ce cauchemar, de cet étranglement qui lui montait du cœur à la gorge, pour sortir triomphant de ce péril... On y était : les derniers applaudissements s'achevaient. Le public des loges se préparait à sortir. Sofia était déjà debout.

Mais la foule, satisfaite de son bien-aimé Polichinelle, l'applaudissait sans fin. Il dut attendre une minute en scène, pour recommencer à saluer. Enfin le rideau descendit : un soupir de soulagement lui échappa ! Pas du tout : les applaudissements augmentaient; il fallut faire relever le rideau, saluer encore. Sofia jetait sur ses épaules une écharpe blanche, mais gardait les yeux fixés sur la scène. Tout d'un coup, une voix lança un mot, un cri, que dix, cinquante voix répétèrent :

— Le masque bas !

Il était perdu, le public *voulait* voir son visage, voir l'homme qui se cachait sous le masque de Polichinelle. Sofia regardait, avec son air froid et dédaigneux du premier soir. Il hésita.

— Le masque bas ! rugit le public souverain.

Avec un geste désespéré, Gaetano arracha son masque et montra le visage blême d'un mourant. Son regard s'attacha sur la jeune fille, mais il lut dans sa physionomie une douleur si fière, un mépris si intense, qu'il baissa la tête, se sentant condamné.



Ainsi finit l'idylle de Polichinelle, car Gaetano n'osa jamais revoir Sofia Cantelmo, et elle ne lui donna plus jamais signe de vie. Gaetano Starace n'était point un héros, il ne mourut pas. Il ne chercha pas à se suicider. Non, il se consuma lentement, jouant tous les soirs, répétant tous les matins, divertissant le peuple, écrivant des parodies, vivant dans ce théâtre étroit, noir, avec des comiques vulgaires et des actrices criardes, bon pour tous, mais un peu distrait.

Jour par jour, il se consuma sans se plaindre. Mais, après lui, nul autre de son nom n'a hérité du masque de Polichinelle.

Car il mourut seul, sans famille, sans enfants.

MATHILDE SERAO.

Traduit par A. CHEVALIER.



L'œuvre de Mme Mathilde Serao, déjà considérable et extrêmement variée, a pour caractère la vie, une vie intense qui anime ses romans, ses articles, ses nouvelles. On en pourra juger en lisant *le Pays de cocagne*, récemment traduit en français, où se meuvent et s'agitent toutes les classes de la population napolitaine, prises dans les multiples trames d'une action étendue.

Mme Serao a d'abord appartenu à l'école *vériste* née en Italie de l'influence de notre école naturaliste; même alors il se mêlait à ses créations romanesques une bonne part d'idéal qui n'était pas leur moindre charme, avec la vivacité et le naturel de ses dialogues, et pouvait faire prévoir l'évolution qui s'est produite dans son talent. Aujourd'hui, elle s'efforce vaillamment, avec Fogazzaro et plusieurs autres, de susciter un mouvement de réaction idéaliste dans la littérature italienne. Elle a publié à ce sujet une série d'articles : *les Chevaliers de l'esprit*, et écrit un récit de son voyage à Jérusalem sous ce titre : *Au Pays du Christ.*

Lors des débuts de la romancière, toute jeune fille à cette époque, un journaliste, M. Ed. Scarfoglio, critiqua assez sévèrement les incorrections de son style, qu'elle-même ne niait pas. Le résultat assez piquant de cette entrée en relations fut un mariage, et aujourd'hui, tous deux dirigent ensemble, à Naples, le grand journal quotidien *Il Mattino,* auquel est annexé *le Matin littéraire.*

Ajoutons que Mme Serao donne des conférences fort brillantes, dirige la partie politique de son journal avec habileté, prend à cœur les intérêts du peuple de Naples qu'elle aime et qui lui répond par un culte enthousiaste; elle trouve le temps, avec cela, d'être femme du monde accomplie, mère de famille dévouée à l'éducation de ses quatre enfants. La manière dont cette femme remarquable suffit à autant de tâches écrasantes serait un bel argument en faveur de la cause féministe, si ce n'était une rare exception.

LE PALAIS DE L'ÉLYSÉE

Quoique n'ayant pas encore deux siècles d'existence, l'Élysée est sans contredit l'édifice parisien qui a été le témoin des événements les plus mémorables de notre histoire, et qui a abrité le plus grand nombre de personnages illustres à des titres divers.

Construit en 1718 par Molet, pour Henri-Louis d'Auvergne, comte d'Évreux, ancien colonel général de la cavalerie, il fut acquis trente ans plus tard par la marquise de Pompadour, moyennant la somme de 650,000 livres. La belle favorite y joignit un terrain contigu qui lui coûta 80,000 livres. Ses comptes, conservés aux archives de la préfecture de Versailles, établissent qu'elle y dépensa 95,169 livres dans la seule année 1754. Elle y venait aussi souvent que Louis XV le lui permettait, et considérait comme sa paroisse la petite église de la Madeleine de la Ville-l'Évêque, située à l'entrée du faubourg Saint-Honoré. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, — on connaît son mot au curé de Versailles, qui était venu lui administrer l'extrême-onction et faisait mine de se retirer : « Attendez-moi un instant, monsieur le curé, nous nous en irons ensemble », — son corps fut ramené à l'hôtel d'Évreux, suivant la volonté formelle qu'elle avait exprimée dans son testament daté de 1757, et on l'inhuma dans un caveau de l'église des religieuses capucines de la place Vendôme, sur l'emplacement de laquelle on a ouvert la rue de la Paix.

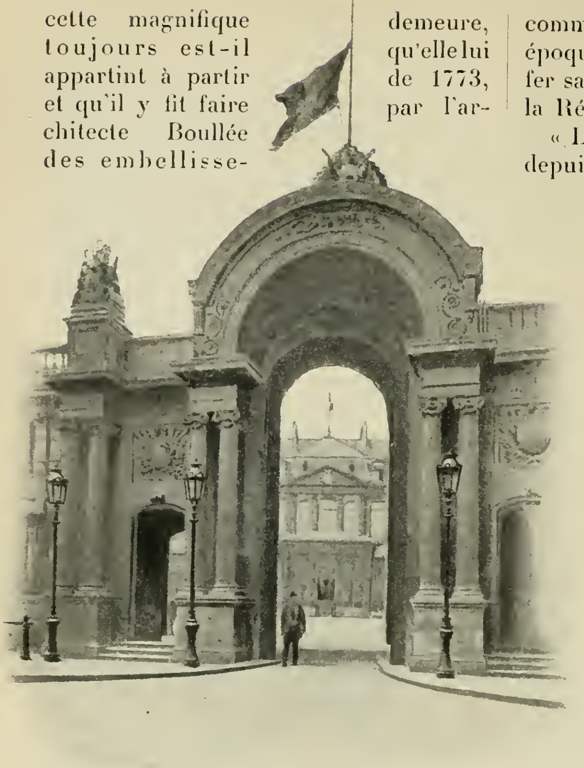
Pendant qu'il appartenait à Mme de Pompadour, l'hôtel d'Évreux vit des fêtes splendides; l'une d'elles est restée légendaire à la suite de l'incident burlesque qui s'y produisit. Les bergeries Watteau étaient en pleine vogue, aussi avait-on imaginé d'en mettre une en action. Un petit troupeau de vrais moutons, coquettement lavés, peignés et enrubannés de rose tendre et de vert chou, conduits par d'élégants bergers vêtus de satin de même couleur, avaient été amenés dans une galerie écartée ornée de glaces et resplendissante de lumière. Le secret avait été bien gardé, personne ne connaissait la surprise. A un signal donné, les portes s'ouvrent pour permettre aux invités d'admirer ce tableau vivant. Trop vivant, hélas! Les moutons, surpris par le bruit et le mouvement de la fête, prennent peur et se sauvent, affolés, vers l'extrémité de la galerie. Un magnifique bélier, arrivé en face d'une glace, croit se trouver en présence d'un rival, fond sur lui tête baissée; tous les animaux l'imitent, la glace vole en éclats; le bruit et le désordre sont à leur comble, les femmes prennent peur, s'évanouissent, et l'on assure que plus d'un cavalier trouva son compte à ces pâmoisons.

Le frère de Mme de Pompadour, Abel-François Poisson, marquis de Marigny, directeur-administrateur des bâtiments royaux, déjà propriétaire d'une partie du faubourg, où il a laissé d'impérissables souvenirs, recueillit son immense succession, à l'exception toutefois de l'hôtel d'Évreux. Une clause du testament de la marquise était ainsi conçue : « Je supplie le roy d'accepter le don que je lui fais de mon hostel à Paris, étant susceptible de faire le palais d'un de ses petits-fils. Je désire que ce soit pour Monseigneur le comte de Provence. »

Louis XV accepta l'immeuble, et en attendant que le comte de Provence, qui avait alors neuf ans, pût l'habiter seul, il l'affecta au logement des ambassadeurs étrangers envoyés en mission extraordinaire. Mais bientôt il y fit transporter le mobilier de la couronne dont on ne savait que faire jusqu'à l'achèvement du garde-meuble élevé, d'après les plans de l'architecte Gabriel, sur la place Louis XV.

On ne sait trop comment le riche financier Beaujon devint propriétaire de

cette magnifique demeure, toujours est-il qu'elle lui appartint à partir de 1773, et qu'il y fit faire par l'architecte Boullée des embellissements considérables. Mais dès cette époque il était dans sa destinée d'appartenir au chef de l'État. Louis XVI s'enthousiasma à son tour de l'hôtel d'Évreux et voulut l'acheter à tout prix. Beaujon céda aux instances royales et accepta comme prix 1,100,000 livres, plus 200,000 livres pour les glaces et les tableaux, sous la réserve d'y pouvoir habiter jusqu'à sa mort, qui survint en 1786.



L'ENTRÉE DU PALAIS

Ce n'était vraiment pas cher, si l'on se reporte à une description minutieuse qu'a laissée un contemporain; la galerie ne contenait que des toiles de maîtres, et quels maîtres : Rubens, Mieris, David Teniers, Van Ostade, Jordaens, Rembrandt, Murillo, le Poussin, sans parler de vingt autres de même valeur. Ce court extrait, relatif aux appartements particuliers, indiquera comment on entendait le luxe à cette époque et nous reporte loin du lit de fer sans rideaux de M. le Président de la République :

« La chambre à coucher est revêtue depuis le haut jusqu'en bas d'étoffes plissées. Le lit, agencé avec grâce, est placé dans un renfoncement, dans le fond duquel est une glace qui, lorsqu'on ouvre la porte de la pièce voisine, offre le tableau des Champs-Élysées se déroulant en face; cette pièce est éclairée par le haut. En traversant un cabinet fort agréable, vous entrez dans le boudoir qui termine l'aile. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans cette pièce, de la richesse du décor, de la beauté des glaces, disposées de manière qu'elles produisent des effets variés et piquants, ou du choix des étoffes drapées avec goût. » — Tout fait supposer que la chambre dont il est question est aujourd'hui le cabinet de M. Blondel.

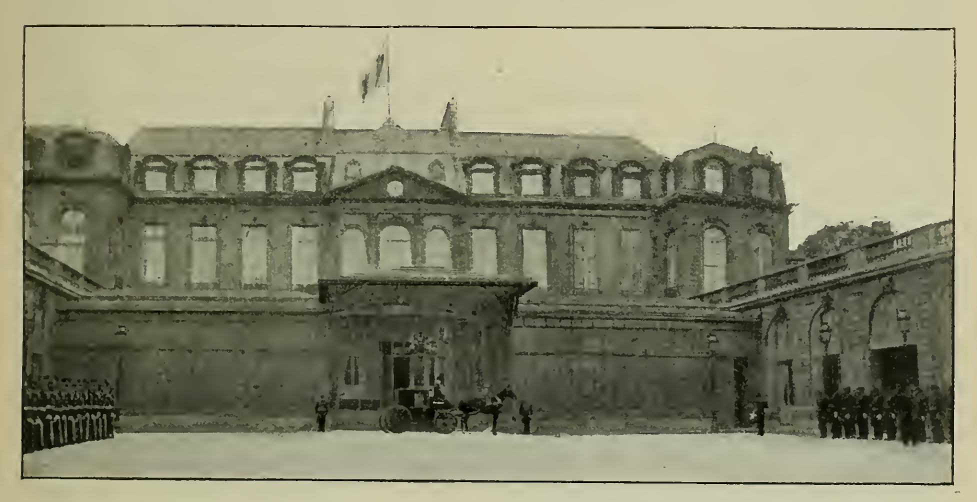
Le roi n'exerça son droit de propriétaire qu'en invitant la duchesse de Bourbon-Condé à venir habiter l'hôtel d'Évreux. Celle-ci ne le quitta qu'aux jours de la tourmente révolutionnaire pour monter sur l'échafaud. D'après la tradition, c'est elle qui aurait donné à la demeure encore embellie par ses soins le nom d'Élysée-Bourbon. Acquis par un groupe d'entrepreneurs comme propriété nationale en 1793, il devint un lieu de plaisir rival des jardins de Tivoli, de Monceaux, d'Idalie, de Marbeuf, de Paphos.

Fêtes champêtres, ascensions aérostatiques, feux d'artifices, concerts et bals se succédaient en plein air, tandis que les appartements étaient transformés en salles de jeux où se réunissaient les fervents de la roulette et du trente-et-un. A la première direction succéda celle du glacier Velloni, qui gratifia son établissement du nom de Hameau de

Chantilly, suffisamment justifié à ses yeux par les maisonnettes couvertes de chaume et les sites pittoresques rappelant le hameau de fantaisie que le prince de Condé avait fait élever dans son parc de Chantilly. Pour les curieux du menu détail, notons que le prix du billet d'entrée était de 1 fr. 20, dont 75 centimes pouvaient être dépensés en consommations ou en distractions.

En 1803 se présenta un acquéreur que, pour plusieurs bonnes raisons, l'administration préféra aux locataires qui avaient fait de l'Élysée-Bourbon un bal public. Cet acquéreur, c'était Murat qui n'était pas fâché de graviter dans l'orbite d'élégance de son beau-frère le premier consul et d'avoir, lui aussi, sa petite cour. Il passa à l'Élysée tous les intervalles de ses campagnes, nul mieux que lui ne s'entendit à jeter par les fenêtres l'argent que Napoléon prodiguait à ses lieutenants à la seule condition de mener grand train. Il tenait à l'Élysée une véritable cour, s'exerçant, en compagnie de sa femme, la belle Caroline, sœur de l'empereur, au métier de souverain, jusqu'au moment où il alla prendre possession du trône de Naples. A chaque pas que l'on fait dans le palais, on trouve des vestiges de ce séjour de Murat. Pourtant un seul salon est resté intact depuis cette époque, aussi lui a-t-on donné le nom du glorieux général.

Mais l'Élysée ne resta pas abandonné à la suite du départ du nouveau roi de Naples; Napoléon, conquis à son tour par les séductions de l'élégante demeure, l'acheta à son beau-frère et vint y résider de temps à autre, quand il voulait fuir le bruit et l'étiquette des Tuileries. Il s'y fit conduire après Waterloo, le 21 juin 1815, à onze heures du soir. L'histoire a enregistré les premières paroles qu'il adressa à Caulaincourt, duc de Vicence, accouru pour le recevoir. « L'armée avait fait des prodiges, une terreur panique l'a vaincue; tout a été perdu... Je n'en puis plus... il me faut quelques heures de repos pour être à mes affaires... j'étouffe là ! » Et il montrait son cœur. Pendant le court séjour qu'il fit à l'Élysée, dès qu'il mettait le pied dans les jardins, la foule qui le guettait par-dessus le mur de l'avenue Marigny, très peu élevé à cette époque, l'acclamait. Benjamin Constant dit dans ses *Mémoires sur les Cent Jours :* « Une foule d'hommes, pour la plupart de la classe indigente et laborieuse, se pressait dans cette avenue, saisie d'un enthou-



LA COUR D'HONNEUR

siasme en quelque sorte sauvage et tentant d'escalader les murs de l'Élysée pour offrir à Napoléon de l'entourer et de le défendre. » L'empereur eut plus d'une fois la pensée de se rendre au vœu de ces fidèles; il n'aurait pas eu grand'peine à subjuguer la Chambre des députés et le gouvernement provisoire pour aller se mettre à la tête des soixante-dix mille hommes survivants de Waterloo ou soldats du corps de Grouchy resté intact. Un jour que les acclamations étaient plus vibrantes :

— Osez, lui dit son frère Lucien.

— Hélas! répondit-il, je n'ai que trop osé. Je serais obligé de m'appuyer sur la portion violente de la population; je paraîtrais l'empereur des jacobins luttant pour sa couronne contre l'Europe et contre les honnêtes gens. C'est un rôle qui n'est ni honorable ni possible.

Son abdication avait été signée le 22, il quitta l'Élysée pour la Malmaison le 25 à midi. Il monta en voiture dans le jardin; les cris de vive l'empereur le suivirent longtemps; il salua la foule, « triste, a dit un spectateur, comme s'il avait assisté à ses propres funérailles ». Pourtant on avait tout fait pour tromper la population de Paris, l'attirer sur l'autre façade. En même temps qu'il s'éloignait ainsi avec le général Bertrand, sa voiture d'apparat attelée à grand fracas sortait brillamment escortée et emmenant le général Gourgaud. C'était là une idée de Fouché qui pendant ces jours néfastes fut le maître de Paris.

La période impériale consacra définitivement une usurpation déjà ancienne. Voici comment.

La marquise de Pompadour avait agrandi ses jardins aux dépens des Champs-Élysées; le terrain usurpé fut repris par la nation pendant la Révolution. Mais Murat s'en empara de nouveau, et comme ce qui est bon à prendre est bon à garder, personne n'a jamais songé à restreindre l'enceinte de l'Élysée aux anciennes limites du jardin de l'hôtel d'Évreux. Aujourd'hui, d'ailleurs, le larcin est sanctionné par le temps. Les promeneurs, en faisant un circuit pour contourner la saillie que les jardins du président de la République font sur l'avenue Gabriel, courbe en cet endroit, ignorent qu'ils subissent les conséquences d'un caprice de la marquise de Pompadour.

L'empereur Nicolas avait voulu habiter l'Élysée en 1814, après la campagne en France; en 1815, à la deuxième entrée des alliés, ce fut l'empereur d'Autriche qui en fit sa résidence, il y avait été précédé par Wellington. A partir de 1816, le palais reprit le nom d'Élysée-Bourbon et fit partie de l'apanage du duc de Berry. On y apporta son corps après l'attentat de Louvel le 13 février 1820. Mais la duchesse prit en horreur cette résidence pleine de souvenirs qui réveillaient à chaque instant sa douleur. L'Élysée resta inhabité jusqu'en 1830, sauf de très rares apparitions qu'y fit le jeune duc de Bordeaux.

A la suite de la révolution de juillet, ce palais fut incorporé à la liste civile; mais le roi Louis-Philippe y fit loger quelques serviteurs de la monarchie déchue, qui d'ailleurs n'occupèrent pas les appartements principaux. Ceux-ci servirent à héberger quelques hôtes princiers de passage à Paris. L'Élysée avait en outre une affectation qui resta purement nominale : il devait servir d'asile à la reine Marie-Amélie pour le cas où elle survivrait à son royal époux.

Pendant les deux premières années de la république de 1848, il reçut une destination qui fait un peu sourire, mais qui en dit long sur les idées à la fois utopiques et généreuses des gouvernants d'alors. Ce palais fut exclusivement réservé aux réunions de la commission des récompenses nationales.

Comme pour renouer de plus près le lien qui unissait son pouvoir naissant à l'Empire, c'est à l'Élysée que le prince Louis-Napoléon voulut être conduit le 20 décembre 1849, après la proclamation de l'élection du 10 décembre précédent, qui l'appelait à la présidence de la République. Il y résida pendant les

deux années de ses fonctions; c'est dans le salon qui sert encore pour les séances du conseil des ministres, qu'entouré de ses fidèles il attendit les résultats du coup d'État du 2 décembre 1851. La veille il y avait eu réception comme tous les lundis, et l'affluence avait été telle qu'il avait fallu ouvrir plus de salles qu'à l'ordinaire; aussi la réunion s'était-elle prolongée fort tard. Pourtant le secret avait été bien gardé. Vers dix heures le prince, adossé à une cheminée, appela d'un signe le colonel Vieyra nommé la veille chef d'état-major de la garde nationale :

— Colonel, lui dit-il en souriant, êtes-vous assez maître de votre visage pour n'y rien laisser paraître d'une forte émotion ?

— Je le crois, mon prince, fit M. de Vieyra.

— Fort bien alors... Et avec un sourire plus accentué, il ajouta toujours à mi-voix. — C'est pour cette nuit !... Vous n'avez pas bougé, c'est bien, vous êtes très fort. Pouvez-vous m'assurer qu'aucune convocation de la garde nationale n'aura lieu, que le rappel ne sera battu nulle part?

— Très facilement, pourvu que j'aie des estafettes à ma disposition.

— Voyez pour cela le ministre de la guerre. Partez maintenant, mais pas tout de suite, on croirait que je vous ai donné un ordre.



L'ÉLYSÉE VU DU JARDIN

Prenant alors le bras de l'ambassadeur d'Espagne, le prince fit le tour des salons en conservant son sourire énigmatique. Peu d'heures plus tard, le coup d'État était chose faite.

Quand il fut devenu empereur, Napoléon III s'installa aux Tuileries; mais il conserva une prédilection pour l'Élysée et, dans les semaines qui précédèrent son mariage, il en fit la résidence de sa fiancée, Mlle de Montijo.

A cette époque, c'est-à-dire en 1855, d'importants travaux y furent exécutés

sous la direction de M. Lacroix. On construisit notamment, en façade sur le faubourg Saint-Honoré, une galerie composée d'un étage et d'un attique que surmonte une terrasse et que couronne une balustrade en pierre à la manière italienne. Au milieu s'ouvre une porte monumentale en forme d'arc de triomphe. De chaque côté des grilles d'entrée, un groupe de colonnes corinthiennes supporte un trophée d'armes et de drapeaux.

La galerie se prolonge en retour sur l'avenue Marigny à l'ouest et, de l'autre côté, sur la rue de l'Élysée, percée en partie sur les terrains de l'hôtel Sébastiani, tristement célèbre par l'assassinat de la duchesse de Praslin, et de l'hôtel de Castellane qui, sous la présidence, avait été affecté aux bureaux de M. Mocquart, le fidèle chef de cabinet de Napoléon III, et de M. Sacaley, son sous-chef.

Plusieurs immeubles de la rue de l'Élysée appartenaient à l'impératrice; elle avait acheté le terrain à beaux deniers comptants, et les constructions furent élevées à ses frais. Après 1870, elle offrit le n° 4 comme résidence à M. Rouher qui y habita plusieurs années.

Napoléon III devint propriétaire, dans des conditions analogues, du n° 20, qui fait le coin du faubourg Saint-Honoré. Il s'en défit au cours de son règne, à une époque où la liste civile se trouvait en déficit, un acquéreur s'étant présenté en la personne du baron Hirsch qui en offrit 350,000 francs. Mais l'empereur réprimanda vertement son architect, M. Lacroix, qui allait traiter pour ce prix. « Vous savez, lui dit-il, que terrain et construction ne représentent que 300,000 francs de débours. Je ne veux pas vendre l'immeuble un sou de plus. »

Ce M. Lacroix était le frère de Mme Cornu, sœur de lait de l'empereur; il dirigea les travaux qui se prolongèrent de 1858 à 1864. D'après les projets primitifs, les constructions nouvelles élevées dans la partie est du palais étaient destinées : le rez-de-chaussée aux appartements de l'empereur, le premier étage à ceux du prince impérial, sauf la partie centrale réservée aux réceptions, et le deuxième étage aux appartements privés de l'impératrice. En fait, la souveraine n'a pas passé une seule nuit dans le palais depuis le 30 janvier 1853, jour de son mariage, où la duchesse de Bassano, sa première dame d'honneur, vint la chercher en voiture de gala pour l'accompagner à Notre-Dame.

Une fête, considérée comme l'inauguration du palais transformé, fut donnée, en 1865, au corps diplomatique, avec illumination des jardins et concert sous la direction d'Auber, qui prenait au sérieux ses fonctions de chef de musique de la chapelle et de la chambre impériales.

Dès 1866, il fallut improviser des ameublements pour recevoir les souverains qui devaient accepter l'invitation de la France à l'occasion de l'exposition de 1867.

L'empereur de Russie, Alexandre II, le sultan Abdul-Azis et l'empereur d'Autriche firent successivement un séjour d'environ trois semaines. Leur suite, composée d'une centaine de personnes, était défrayée de tout par la liste civile, et, pour donner une idée des frais que comportait cette hospitalité, notons qu'un seul article de ce budget spécial, celui des vins et liqueurs, a toujours dépassé quotidiennement le chiffre de mille francs... et, détail imprévu, les Turcs n'étaient pas les plus sobres.

Vinrent ensuite le roi Oscar de Suède, sa sœur, la reine Sophie des Pays-Bas, et le fils de celle-ci, le prince d'Orange, irrévérencieusement surnommé le prince Citron, mais leur suite seule habita le palais, ils voulurent être logés rue de l'Élysée pour plus d'indépendance.

En juillet 1870, le vice-roi d'Égypte, Ismaïl pacha, clôtura la série des hôtes royaux de l'Élysée. Peu de semaines après, l'impératrice-régente y autorisa la formation du corps des francs-tireurs Lafont-Mocquart.

Au 4 septembre, le ministre des finances, Ernest Picart, fit installer à l'Élysée l'état-major de la Garde Nationale. Le général Clément-Thomas, qui devait être si malheureusement fusillé le 18 mars, y fixa sa résidence ; mais une partie des bâtiments fut réservée à la société de secours aux blessés. La grande salle à manger servait de magasin pour les appareils de pansement ; les dames patronnesses, présidées par la comtesse de Flavigny, se réunissaient dans le salon Murat.



LE SALON DE L'HÉMICYCLE — TAPISSERIE DU JUGEMENT DE PARIS

Si le palais n'a pas subi la moindre détérioration pendant la Commune, c'est grâce à la présence d'esprit de M. de Gourlet, le conservateur actuel, qui mit comme condition à l'entrée des insurgés qu'ils se contenteraient d'occuper les postes affectés aux soldats de garde. De concert avec M. Hippolyte Vavin, un des commissaires préposés à l'examen des papiers des Tuileries, il avait improvisé des scellés dont l'authenticité ne fut pas mise en doute. De frêles bandes de toile protégèrent le palais contre le pillage et l'incendie.

M. Thiers, d'abord chef du pouvoir exécutif, n'avait fait qu'une apparition à Paris au commencement de mars 1871 et avait élu domicile au ministère des affaires étrangères ; pendant tout le temps de son séjour à Versailles, la préfecture fut sa résidence officielle. Il ne se montra à l'Élysée qu'à de longs intervalles, soit, en tout, pendant trois mois à peine ; il se contentait d'une maison militaire modeste se composant de trois officiers seulement.

Quelques semaines après le 24 mai 1873, le maréchal de Mac-Mahon donna à l'Élysée une grande fête en l'honneur du shah de Perse Nasser-Eddhin. Dans la suite, tout en continuant à résider officiellement à Versailles, le maréchal se fit autoriser à donner des réceptions à l'Élysée, et pendant les dernières années de sa présidence il y habita presque continuellement.

En 1879, le siège du gouvernement ayant été transporté à Paris, M. Grévy prit possession de l'Élysée. Renseignements pris à des sources sûres, sous sa magistrature tout s'est passé au moins aussi correctement et aussi convenablement que sous ses successeurs. Les fêtes données de son temps n'ont pas été les moins brillantes. Légende, les prétendues

distributions quotidiennes de pain aux canards de la pièce d'eau ; légende, les interminables parties de billard. En réalité, on fait actuellement autant de carambolages que jamais dans la salle de billard du premier étage.

M. Carnot, qui fut élu en 1887, signala sa présidence par la construction d'annexes du plus déplorable effet dont nous parlerons tout à l'heure. L'Exposition de 1889 fut l'occasion de fêtes extrêmement brillantes données à l'Élysée. Mais le président d'alors put faire honorablement les choses sans y être de sa poche, grâce aux 500,000 francs de frais de représentation supplémentaires que le Parlement alloua au chef de l'État en cette période exceptionnelle. Après l'attentat de Caserio, en juin 1894, le corps du président Carnot, ramené à l'Élysée, fut exposé dans le salon de l'hémicycle, et pendant quatre jours la population parisienne, défilant sous la véranda le long de la façade du jardin, lui rendit un suprême hommage.

Rien n'a marqué le court passage à l'Élysée de M. Casimir-Perier; M. Félix Faure lui a succédé en janvier 1895.

* * *

Pour obtenir une audience du président de la République, il suffit d'adresser au secrétaire général de la présidence une lettre indiquant l'objet dont on désire entretenir le chef de l'État. Dans un très court délai, on reçoit avis du jour où l'on devra se présenter à l'Élysée. Souhaitez-vous de connaître par le menu le cérémonial de ces audiences? Il est des plus simples.

Après avoir franchi la porte d'honneur sur le pas de laquelle il a trouvé le concierge gileté de rouge qui lui indique le perron, le visiteur, pour y arriver, traverse la cour, gravit l'escalier recouvert d'un moelleux tapis rouge à bandes jaunes, — au haut duquel deux soldats en gants blancs veillent jour et nuit, — et remet sa lettre d'audience à l'huissier d'annonce à chaîne d'argent, qui, toute la journée, se tient assis derrière une table. Ils sont trois, trois serviteurs d'élite, tous d'extérieur également décoratif qui se relayent à ce poste d'honneur.

Tandis que l'un d'eux vérifie ses nom et qualités, le visiteur a le loisir de jeter un coup d'œil sur ce premier vestibule d'où part l'escalier d'une rigidité froide et nue, mais ne manquant pas d'un certain caractère, aménagé au commencement du siècle par Percier et Fontaine. Lorsque, sous le second Empire, il fut question de l'embellir, Napoléon III s'y opposa formellement, — il en avait le droit, la restauration se faisant à ses frais, l'entretien des palais nationaux incombait, en effet, à la liste civile, — il tenait à ce souvenir des jours de sa première enfance où il venait visiter sa grand'mère, l'impératrice Joséphine.

Le porteur d'une lettre d'audience est introduit d'abord dans le salon de Cléopâtre, qui doit son nom à la belle et grande tapisserie de Cozette, d'après Natoire, représentant le fameux repas, où, en présence de Marc-Antoine, la reine d'Égypte s'offrit, pour dessert, une perle valant 100,000 sesterces, assouplie dans du vinaigre.

De là on le fait entrer dans le cabinet des officiers de service où il peut voir en passant l'esquisse de la grande toile de Detaille, aujourd'hui détruite, représentant la distribution des drapeaux sur le terrain de Longchamp, le 14 juillet 1880. Tous les personnages qui figuraient aux places d'honneur de cette imposante solennité sont morts, à commencer par le président Grévy, Gambetta, les généraux Farre, Mac-Mahon, Canrobert, etc. On a également accroché dans ce salon la dramatique toile de Couturier, *Un homme à la mer*, et de jolis dessus de portes de la première manière de Chaplin. Une magnifique armoire vitrée de style empire en acajou, avec ornements en cuivre doré, est placée entre les deux fenêtres; on y a enfermé la volumineuse collection des *Victoires et conquêtes des Français*. Mais le meuble le plus curieux pour les

profanes est l'incomparable cartonnier avec ses cases savamment disposées, prêtes à happer tous les papiers à destination des différents ministères. Napoléon III avait ce cartonnier dans son cabinet aux Tuileries; il y conservait les fiches et les dossiers qu'il entendait consulter seul. Si ce meuble a échappé à l'incendie de la Commune, c'est qu'il avait été envoyé en réparation au moment du 4 Septembre.



LA GRANDE SALLE DES FÊTES — AU FOND LE JARDIN D'HIVER

Avant d'arriver jusqu'au Président de la République, le visiteur doit encore traverser le cabinet du général Hagron, secrétaire général et chef de la maison militaire. C'est lui qui règle toutes les questions de représentation; les visites, les voyages sont du ressort. Comme le salon des officiers de service qui le précède et comme celui du Président qui le suit, le cabinet du général donne sur le jardin, aussi la lumière entre-t-elle à flots pour éclairer les tableaux qui ornent les murs et notamment un curieux épisode de la bataille de la Fère-Champenoise, en 1814.

Un des huissiers d'annonce ouvre la porte et prononce le nom du visiteur, tandis que M. Félix Faure, se levant du bureau où il est assis, face à la fenêtre, l'accueille avec cette simplicité, cette aisance qui n'ont pas peu contribué à sa popularité.

Ce qui frappe tout d'abord dans le cabinet du Président de la République, c'est la grande tapisserie décorant une sorte d'hémicycle ménagée dans le mur faisant face aux fenêtres. Cette tenture, du plus pur style Louis XIV, représente les quatre éléments, on y voit Éole et sa famille soufflant la tempête à travers les airs et faisant choir sur la terre des torrents d'eau, tandis que le feu du ciel sillonne les nuages.

Cet hémicycle a été ménagé sur l'emplacement de la bibliothèque que Napoléon III avait fait placer là et qui se composait de volumes ayant appartenu à la reine Hortense, réunis à grand'peine par Jules Sandeau. Comme ils étaient la propriété particulière de Napoléon III, ces livres lui ont été restitués en 1871.

L'ameublement de Beauvais a été apporté de Compiègne depuis peu d'années. M. Félix Faure a fait acte d'homme de goût en faisant enlever les fauteuils de damas rouge dont ses prédécesseurs s'étaient contentés.

Quant au siège sur lequel s'assoit le Président, c'est un de ces simples fauteuils cannés en bois courbe, monté sur pivot, comme en ont bon nombre de commerçants ; il a remplacé, depuis la même époque, le fauteuil du roi Louis-Philippe, qui a été affecté à l'usage de M. Le Gall.



LA SALLE DU CONSEIL DES MINISTRES

Sur le grand et beau bureau Louis XV, orné de bronze doré, rien qu'un sous-main très ordinaire, un encrier, une loupe carrée et un jeu complet de boutons électriques, — dix, pas un de moins.

Une bibliothèque tournante est à la portée de la main du Président; elle contient exclusivement des ouvrages de renseignements, à commencer par le Code, les annuaires militaires, de la marine, commerciaux, etc.

Sur la cheminée, une jolie pendule Louis XVI et un souvenir (oh! bien discret!) des affections de famille apporté dans le cabinet du chef de l'État, par... le grand-père, le portrait-carte d'un enfant fort gentil tenant un petit cheval... c'est M. Jacques Berge.

Si, laissant le visiteur se retirer, nous pénétrons chez M. Le Gall, nous trouvons le directeur du cabinet de la Présidence, dont la courtoisie et l'affabilité dépassent tout ce qu'on peut imaginer, assis devant le bureau dont Louis-Philippe s'est servi pendant tout son règne. La grande alcôve de cette pièce où couchait le prince Louis-Napoléon pendant sa présidence a été transformée en bibliothèque. C'est là également qu'ont couché la plupart des souverains venus en France en 1867.

Dans le salon voisin, en retour sur le jardin, se tient M. Blondel, le laborieux et discret sous-directeur du cabinet.

Enfin, à l'extrémité de cet avant-corps s'ouvre le salon gris argent, un bijou de style empire avec ses meubles du temps, restauré sous la direction de M. de Gourlet, l'éminent conservateur du Palais, inconsolable de n'avoir pu empêcher la construction des annexes d'un goût déplorable qui déshonorent l'Élysée depuis la présidence de M. Carnot. Ce petit coin, très calme aujourd'hui, avait une grande animation au temps où M. Wilson y avait établi son quartier général dans une pièce voisine du salon gris argent.

*
* *

Pour connaître l'Élysée dans son entier, nous n'avons plus qu'à parcourir les appartements qui sont ouverts aux invités les soirs de bal. Suivons, pour cela, leur itinéraire.

Nous pénétrons d'abord dans les constructions vitrées où sont établis les vestiaires; ces déplorables annexes, édifiées par les soins et sous la direction de M. Carnot, ont le triple inconvénient d'être fort laides, de masquer la façade et de diminuer d'un tiers la cour d'honneur.



M. FÉLIX FAURE DANS SON CABINET DE TRAVAIL

Nous passons de là dans le vestibule de Percier et Fontaine, dont il a été parlé plus haut, et nous entrons dans le salon des tapisseries qui offre à l'admiration des amateurs de magnifiques spécimens de la fabrication des Gobelins au XVIIIe siècle sous la forme de panneaux décoratifs dans les trumeaux et de vastes tentures retraçant l'histoire de Scipion.

Le salon des officiers, qui fait suite, est orné de boiseries de style Louis XV, provenant du château de Bercy, les dessus de portes sont peints par Landelle; il précède le grand salon, qui a con-

servé une partie de sa décoration primitive. Les panneaux de style Louis XIV, notamment, rappellent ceux des salons de Versailles; ils datent de la construction de l'Élysée et ont été mis en place en 1718, sous les yeux du comte d'Évreux.

Vient ensuite le salon de l'hémicycle. Cet hémicycle était autrefois tout pro- et Vénus se soient présentées nues ou tout au moins rejetant leurs vêtements en arrière pour mettre Pâris en état de juger leurs avantages respectifs.

Ne soyez pas surpris que Mme de Maintenon ait eu l'occasion de voir et de faire modifier la tapisserie qui est aujourd'hui à l'Élysée. Sous la monarchie,



LE SALON GRIS ARGENT

saïquement l'alcôve dans laquelle couchait Napoléon Ier. Elle porte aujourd'hui une incomparable tapisserie des Gobelins représentant le jugement de Pâris et offrant cette particularité — dont les traces sont parfaitement apparentes — que les trois déesses primitivement nues ont été habillées par ordre de Mme de Maintenon. Cette adjonction de vêtements a été si habilement faite qu'on ne peut la soupçonner si on n'est pas prévenu. Pourtant il est plus vraisemblable et plus conforme à la tradition mythologique que Junon, Minerve

la destination des tapisseries n'était pas de rester fixées à un mur, on les employait à la décoration et à l'ornementation des salles où se donnaient des fêtes. On faisait de même pour les tapis qui n'étaient pas fixés au parquet des salles comme de nos jours. Ainsi, il y a encore au garde-meuble des tapis de la Savonnerie qu'on plaçait dans les pièces que le roi devait traverser.

Nous arrivons dans la salle du conseil des ministres dont la décoration de style Louis XV a été souvent remaniée, d'où les cordons, les glands, les pieds

de boue et autres ornements Louis XVI. Les glaces, trop grandes pour n'être pas modernes, accusent des restaurations plus récentes. A une certaine hauteur et dans des cadres uniformes, les portraits en bustes des souverains régnants, d'ailleurs fort médiocrement peints, ont été placés là, il y a une quarantaine le salon Murat disposé, en 1806, par les soins du roi de Naples, et qui n'a pas beaucoup changé depuis cette époque. Outre les larges glaces qui ne parviennent pas à augmenter la lumière parcimonieusement ménagée par deux fenêtres, on y remarque notamment deux toiles de Carle Vernet : l'une représente



LA SALLE A MANGER DE M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

d'années, par ordre de Napoléon III. François-Joseph d'Autriche, Victor-Emmanuel, Nicolas Ier de Russie, la reine Victoria à vingt ans, le roi de Wurtemberg, Frédéric-Guillaume de Prusse et Pie IX semblent ainsi écouter de haut les discussions de nos ministres. Il va sans dire que, les soirs de bal, on fait disparaître la table ovale avec ses sous-mains noirs, les chaises d'acajou en cuir vert où s'assoient les ministres et le fauteuil en marquetterie réservé au Président de la République.

En revenant sur nos pas et à l'extrémité occidentale du palais, nous trouvons le château de Benrath ayant appartenu à Murat, actuellement aux mains du prince de Hohenzollern, qui a épousé la fille de la reine Dona Maria, l'autre montre l'entrée de Murat à Naples en 1799. On peut voir encore dans cette salle, entre les deux fenêtres, le premier projet de la colonne Vendôme. Elle est surmontée de la statue de Napoléon Ier en César romain, ce qui prouve que c'est bien là la statue primitive.

Sur le salon Murat, s'ouvre la grande salle à manger, élevée sur l'emplacement de l'orangerie du palais où l'on installe le buffet les soirs de bal. Les travaux,

commencés sous le second empire et poursuivis sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, n'ont été terminés que sous celle de M. Grévy. On a édifié, à cette époque, un vaste jardin d'hiver, énorme vaisseau treillagé et éclairé par le haut, qui au point de vue esthétique ne rappelle pas autre chose que le palais des Singes.

Enfin, à la suite et également sur la partie du jardin qui borde l'avenue Marigny, M. Carnot a fait construire ce qu'on appelle pompeusement la salle des fêtes. Affreuse annexe, faite de fonte et de briques, qui ressemble extérieurement à un manège, et que ne réussissent pas à rendre belle à l'intérieur les deux jolies tapisseries de Médée et la coquette série de don Quichotte, de Coypel.

Les soirs de bal, tous les appartements qui viennent d'être décrits communiquent avec une galerie improvisée sous l'horrible véranda régnant tout le long de la façade du palais, du côté du jardin. Outre qu'elle dépare cette façade, elle a l'inconvénient, tant elle emmagasine la chaleur du soleil de midi, de rendre tous les appartements du rez-de-chaussée inhabitables. Avec les annexes vitrées, cela fait trois méfaits graves au compte de M. Carnot.



LE GRAND SALON DU PREMIER ÉTAGE

Nous ne terminerons pas notre visite sans pénétrer dans les pièces du premier étage dont bon nombre sont ouvertes les soirs de bal. Les soupers sont servis dans la salle à manger particulière où M. Félix Faure et sa famille prennent leurs repas quotidiens. De modernes tapisseries de Beauvais représentant des natures mortes et deux grands panneaux, d'après les tableaux de Desportes qui sont au Louvre, ornent les murs. Le Président, qui déjeune à midi et dîne à sept heures et demie, s'assoit le dos au feu, sa femme en face de lui, sa fille à sa droite. Même dans la plus stricte intimité, il ne prend jamais son repas du soir sans avoir revêtu son habit noir.

Sur la table, toujours ornée d'un joli surtout en biscuit de Sèvres, le couvert est des plus simples. Les repas sont servis dans des assiettes dorées remontant à Louis-Philippe. Trois plats le matin, quatre le soir, avec des desserts, voilà le menu présidentiel.

De l'autre côté, le salon blanc communique avec le grand salon de bibliothèques peintes en blanc, et enfin le petit boudoir en glaces décoré de peintures par Chaplin, primitivement destiné à être la salle de bains de l'impératrice Eugénie, ce qui explique son analogie avec les salles de bains de Marie-Antoinette à Versailles et à Fontainebleau.

A cette partie du palais accède un



LA CHAMBRE A COUCHER DE M. FÉLIX FAURE

Mme Félix Faure, orné de décorations murales peintes sous le second empire. Les meubles Louis XVI, en tapisserie de Beauvais à sujets, offrent un véritable intérêt artistique. Des fenêtres cintrées augmentent l'originalité de cette pièce, où l'on a mis en bonne place le buste de M. Félix Faure, par Saint-Marceaux. L'échiquier de Louis XVIII, réduit à l'humble emploi de table, est dans cette pièce.

Viennent ensuite la salle de billard, où l'on remarque le portrait en pied de M. Félix Faure, par Bonnat, le cabinet de travail du président, avec ses trois escalier intérieur faisant communiquer le rez-de-chaussée avec les appartements particuliers du Président de la République, comprenant un petit salon, servant surtout à Mlle Lucie Faure pour recevoir les visites multiples occasionnées par les bonnes œuvres dont elle s'occupe, sa chambre, celle de son père, et enfin en retour celle de Mme Félix Faure. Le président a ainsi sa chambre exactement au-dessus de son cabinet. Signalons enfin, sur la cour intérieure, quatre pièces qui sont mises à la disposition des parents, des amis, à qui on veut offrir l'hospitalité.

Au rez-de-chaussée de cette partie du palais sont aménagés les services du secrétariat, qui occupent bon nombre de scribes; du côté opposé, dans la cour ouest, dont un des côtés borde l'avenue Marigny, se trouvent les écuries et les remises, tenues avec une remarquable correction sous l'œil vigi-



MONTJARRET A L'ENTRÉE DES ÉCURIES

lant du piqueur Montjarret. Mais leur installation matérielle laisse beaucoup à désirer; faute de place, les douze demi-sang, tous grands carrossiers bai brun, et les trois chevaux de selle sont répartis en plusieurs écuries, dont une ne contient qu'un attelage, Brest et Cherbourg, les deux carrossiers de gala qui ont eu l'honneur de traîner l'empereur Nicolas II et l'impératrice. On les attelle habituellement à la daumont présidentielle : ils ne valent pas moins de 15,000 francs. Pluton et Jupiter forment le deuxième attelage de la daumont. Rob-Roy et Coquelicot sont réservés pour le coupé ou la victoria. Quant à Vizir, un joli cheval de selle, il est monté par Montjarret les jours de grand gala. Malgré ses innombrables occupations, M. Félix Faure trouve le temps de visiter souvent ses écuries, non sans distribuer à la valetaille le blâme ou l'éloge, en homme qui voit de l'œil du maître.

Été comme hiver, il quitte l'Élysée à sept heures, en voiture, accompagné tantôt du général Hagron, tantôt du commandant de La Garenne; il prend dans l'avenue du Bois les chevaux préalablement amenés par Montjarret et, après une heure et demie de trot et de galop, rentre en voiture à l'Élysée. Il ne se prive de cette sortie matinale que les jours où il fait une visite à une caserne ou à un établissement de bienfaisance.

Outre les deux grands bals annuels, pour lesquels il est envoyé près de dix mille invitations, — fort heureusement plus d'un tiers des invités s'abstiennent, sans quoi on s'écraserait dans les salons, — M. et Mme Félix Faure donnent au mois de juillet une *garden-party,* à laquelle le magnifique jardin de l'Élysée forme un cadre incomparable.

Enfin, plusieurs grands dîners d'une centaine de couverts, servis dans la grande salle à manger, et plus souvent dans la grande salle des fêtes, sont offerts régulièrement par le chef de l'État : dîner diplomatique pour les ambassadeurs et les ministres étrangers ; dîner parlementaire pour les ministres, les membres des bureaux, les questeurs et certaines personnalités des deux Chambres; dîner des grandes commissions (armée, marine, finances, etc.); dîner des généraux. Ces repas sont mis au point dans les vastes cuisines du palais, mais ils ont été préparés au préalable par la grande maison qui en a l'entreprise.

En résumé, quoiqu'il n'ait pas les proportions des palais des Tuileries, de Versailles, de Fontainebleau affectés jadis à la résidence des souverains français, l'Élysée, par sa situation, ses aménagements intérieurs et son admirable jardin, est une des plus agréables demeures de Paris.

PIERRE D'ÉCOLLES.

LE ROLE DES MICROBES

EN AGRICULTURE

Bon nombre de phénomènes ayant pour résultat final la transformation de la matière, qui, il y a quelques années encore, étaient attribués à des actions purement chimiques, reconnaissent en réalité comme cause déterminante l'action d'êtres infiniment petits, qui travaillent pour leur propre compte. C'est l'immortel génie de Pasteur qui a mis ces faits en évidence, créant ainsi une science nouvelle, la microbiologie, c'est-à-dire la science des microbes et des transformations qu'ils opèrent au sein des substances dans lesquelles ils vivent.

Le mot *microbe,* qui a été proposé par Sédillot, et non pas par Pasteur, comme on le croit communément, évoque la plupart du temps l'idée d'un *animal* microscopique grouillant et remuant. C'est là une erreur! Les microbes ne sont pas des infusoires, mais bien plutôt des végétaux tout à fait inférieurs, des sortes d'algues uni-cellulaires, c'est-à-dire formées d'une seule cellule et privées de chlorophylle ou matière verte.

Ces microbes ont été diversement classés ; cependant on s'accorde assez bien généralement, aujourd'hui, à les grouper en trois groupes : 1° les *bactéries,* qui sont des cellules plus ou moins allongées et douées de mouvements rapides ; 2° les *bacilles,* en forme de bâtonnets plus ou moins incurvés ; 3° les *vibrions,* allongés en forme de petits serpents qui se déplacent par ondulations.

Ces micro-organismes se trouvent partout; l'air le plus pur n'en contient pas moins de 5,000 par mètre cube ; les eaux en nourrissent des quantités prodigieuses ; c'est ainsi que, dans un centimètre cube d'eau de Seine, prélevé au pont de l'Alma, M. Miquel a compté 38,955 microbes. On rencontre les microbes dans les aliments, sur les matériaux de construction, dans la terre, et même, et surtout dans notre propre corps. Il ne faudrait pas croire que tous ces êtres microscopiques fussent nuisibles ; loin de là. S'il en est qui sont franchement à redouter en ce sens qu'ils constituent les agents de transmission de certaines maladies, il en est d'autres, par contre, qui sont notoirement utiles. L'industrie utilise aujourd'hui l'activité vitale des microbes qui transforment le sucre en alcool ou l'alcool en vinaigre. La médecine elle-même, qui a tant à lutter contre les microbes nuisibles appelés *pathogènes,* emploie les *vaccins,* qui sont de véritables microbes bienfaisants, pour conférer l'immunité contre certaines maladies et même en guérir quelques-unes.

Même en agriculture, les microbes jouent un rôle de première importance qu'on était encore bien loin de soupçonner il y a vingt ans à peine.

Les phénomènes agricoles qu'on croyait dus, il y a peu d'années encore, à l'intervention des agents purement mécaniques, physiques ou chimiques, reconnaissent en réalité pour cause l'action de ces micro-organismes, que des microscopes puissants ont permis d'isoler. Aussi, aujourd'hui, lorsque le laboureur ouvre son sillon, ce n'est pas uniquement, comme on le croyait naguère, pour aérer le sol et le rendre plus perméable, c'est pour permettre aux infiniment petits bienfaisants de vivre et de fonctionner à notre profit ; car la plupart des microbes dits agricoles sont utiles, comme nous allons le voir.

Ainsi la germination des semences est impossible dans un milieu privé de certains microbes, comme l'a annoncé il y a peu de temps M. Duclaux, qui a succédé au maître à la direction de l'Institut Pasteur.

Il existe une autre action agricole,

d'une extrême importance pratique, également due à des microbes.

On sait que l'azote est l'élément le plus actif des engrais, c'est un des principaux agents de la fertilité. Mais il ne faut pas croire que ce soit l'azote gazeux, tel qu'on le trouve dans l'air, qui serve de nourriture aux plantes. Dans les engrais, ce corps est engagé dans diverses combinaisons, n'ayant pas toutes la même valeur. Le fumier de ferme, par exemple, qui est le type des matières fertilisantes, renferme de 4 à 5 pour 1000 d'azote, dit organique, insoluble dans l'eau et par suite non utilisable directement par les plantes. Pour qu'il profite à celles-ci, il faut d'abord que cet azote, pour ainsi dire inerte, soit transformé en ammoniaque; celui-ci, à son tour, est métamorphosé en acide nitreux et enfin cet acide nitreux est lui-même changé en acide nitrique, qui, en se combinant, en s'unissant intimement avec la chaux, la potasse, la soude, voire même avec la magnésie de la terre, forme des *nitrates*, essentiellement solubles dans l'eau et par suite assimilables par les plantes. Or ces multiples transformations de l'azote du fumier sont produites par autant de microbes différents, qui ne fonctionnent que dans des conditions déterminées. Si une cause ou une autre vient, non pas à supprimer ces microbes nitrificateurs (car ils sont abondamment répandus dans toutes les terres), mais si on les empêche simplement de fonctionner, le fumier restera des années et des années enfoui dans le sol, sans se décomposer et sans profiter aux récoltes. C'est ce qui a lieu, par exemple, dans les terres acides ou tourbeuses et les défrichements, où cependant ni l'azote ni les microbes ne font défaut, mais où l'activité de ces derniers est paralysée.

Ces microbes de la nitrification, comme disent les agronomes, ne peuvent fonctionner qu'en présence de l'air, ce qui explique les bons effets des labours et des binages; en outre, il leur faut une température convenable, voisine de 25 ou 30° C.; en dessous de 5°, ils sont engourdis et ne transforment rien, de même au-dessus de 50°. De plus, ils ne peuvent fonctionner que dans un milieu alcalin, ce qui fait comprendre pourquoi les terres tourbeuses dont la réaction est acide sont improductives et ne deviennent fertiles que lorsque leur acidité a été détruite par l'apport de la chaux ou de la marne.

Dans une terre sèche, ces micro-organismes cessent également d'agir; il leur faut une humidité convenable, soit 10 à 15 centièmes du poids de la terre d'eau.

Il suffit d'ailleurs, pour arrêter l'action de ces microbes dans une terre réunissant les conditions requises pour leur bon fonctionnement, de la chauffer au delà de 105° C., température où ces êtres sont non pas paralysés, mais bel et bien tués. On peut les empêcher momentanément d'agir en arrosant la terre avec du chloroforme, qui les anesthésie, tout comme les organismes d'une structure plus élevée.

Donc, quand le cultivateur laboure la terre, c'est pour l'aérer, dans le but de permettre à ces microbes de fonctionner à son profit. On conçoit également que les labours, à ce point de vue, puissent être préjudiciables lorsqu'ils sont effectués en été, alors que la chaleur est assez forte. En effet, ils rendent l'azote soluble, et s'il n'y a pas à ce moment des plantes pour s'en emparer, cet azote si utile est perdu dans les profondeurs du sous-sol où il s'infiltre.

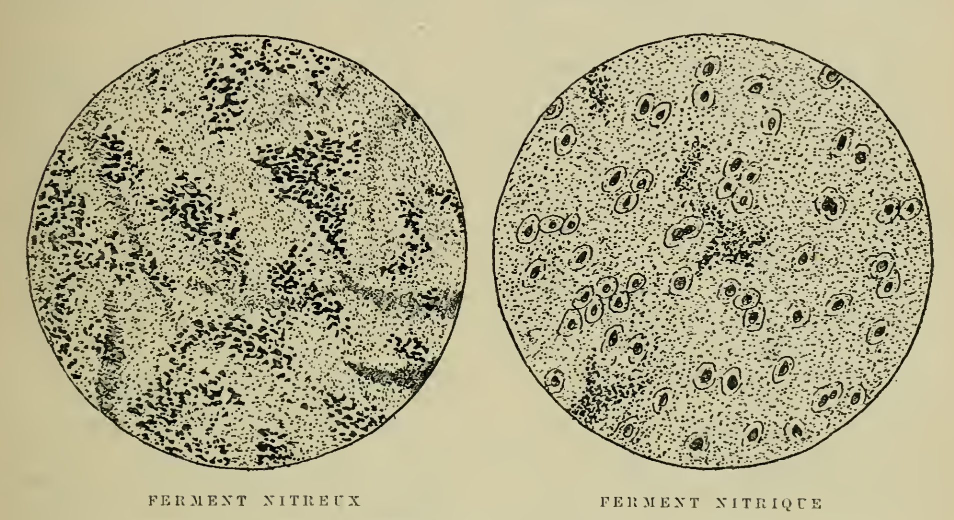
Ce qui précède explique également les bons effets du binage des plantes en été, opération qui consiste, comme on le sait, à rompre et à briser la croûte dure, que la sécheresse a formée à la surface du sol. L'aération qui en résulte réveille la vitalité des microbes et la végétation reprend de plus belle.

Les figures ci-contre montrent les deux principaux microbes de cette transformation des engrais azotés, à un très fort grossissement.

Mais là ne se borne pas le rôle des infiniment petits en agriculture. Point n'est besoin d'être un agriculteur émérite

pour savoir que le fumier de ferme, lorsqu'il est abandonné à lui-même en tas ou en fosses, s'appauvrit en éléments utiles et surtout en azote. On a bien conseillé, pour éviter une déperdition si préjudiciable, de se servir du fumier aussitôt qu'il est produit, ce qui n'est pas toujours réalisable dans la pratique. Comme cet appauvrissement est surtout déperditions d'azote dont il vient d'être parlé; en effet, M. Grandeau conseille d'ajouter aux fumiers des superphosphates, c'est-à-dire des phosphates traités par un excès d'acide sulfurique, pour tuer ces micro-organismes qui, eux, sont franchement nuisibles.

Au demeurant, cette adjonction des superphosphates au fumier ne constituerait pas une complication bien sérieuse pour le cultivateur, car dans certaines fermes, où les fumiers sont l'objet de soins intelligents, on répand, depuis plusieurs années déjà, sur les conseils donnés par plusieurs agronomes, des phosphates naturels ou phosphates fossiles, dont nous possédons en France de si nombreux et si importants gisements.



FERMENT NITREUX — FERMENT NITRIQUE

Grossissement de 1,600 diamètres.

dû à un dégagement de gaz ammoniac, quelques auteurs ont même conseillé d'ajouter aux fumiers, en attendant leur enfouissement, diverses substances, telles que du plâtre ou du sulfate de fer qui empêchent la volatilisation de l'ammoniaque. Mais ces moyens n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Tout récemment, un agronome allemand, le Dr Stutzer, a démontré que les excréments du fumier contiennent toujours deux bactéries antagonistes des microbes de la nitrification et qui décomposent les nitrates au fur et à mesure qu'ils se forment. Comme les microbes précédents, ceux-ci ne fonctionnent qu'entre 12 et 37°, et ils exigent un certain degré d'humidité; mais comme les précédents aussi, les acides entravent leur action. Cette dernière remarque a conduit au moyen pratique d'éviter ces

En outre, dans bon nombre d'exploitations, on fait usage de superphosphates, comme engrais complémentaires. Or, en les incorporant au fumier, on éviterait des frais d'épandage, puisque toute la fumure serait charriée en une seule fois. Petite économie, direz-vous. C'est possible; mais nous estimons que, dans l'état actuel des choses, étant donné le bas prix des produits de la terre, il n'y a pas de petites économies.

Diminuer le prix de revient d'un hectolitre de blé de vingt-cinq centimes seulement, c'est s'assurer, pour une récolte de trente hectolitres par hectare, un surcroît de bénéfice de six francs, ce qui n'est pas à dédaigner.

Nous devons reconnaître toutefois que cette adjonction de superphosphates acides au fumier n'est pas conseillée par tous les agronomes. M. Dehérain, pour des raisons qu'il serait trop long de développer, n'en est nullement partisan.

Puisque nous parlons du fumier de ferme, qu'il nous soit permis d'ajouter un mot à ce sujet.

Depuis quelques années, on a beaucoup insisté sur la nécessité de lui adjoindre d'autres engrais, pour obtenir de hauts rendements; aussi l'emploi des engrais commerciaux et notamment des engrais chimiques, tels que le nitrate de soude, superphosphate, chlorure de potassium, etc., est-il très courant aujourd'hui.

Loin de nous l'idée de prétendre que ces substances sont inutiles! Bien loin de là, il nous faut reconnaître que, lorsqu'elles sont employées avec discernement, elles produisent, en général, d'excellents résultats. Mais il faut bien avouer aussi que le vieil et antique fumier, dont on a dit, notons-le en passant, beaucoup trop de mal, doit rester la base, le pivot de toute fertilisation rationnelle, puisqu'il est le résidu, ou plutôt le produit complémentaire des opérations d'élevage et d'engraissement des bestiaux, qui ont une si grande importance aujourd'hui. Mais ce fumier n'est pas toujours traité comme il devrait l'être. Trop souvent, même dans les pays avancés, c'est un amas de pailles et de déjections que les eaux pluviales épuisent, que le soleil dessèche; et alors ce *pseudo-fumier* étant notoirement insuffisant pour restituer à la terre ce que les récoltes lui ont enlevé, on voit ces mêmes cultivateurs, qui négligent leurs fumiers, faire des dépenses souvent considérables pour se procurer des engrais complémentaires, qui d'ailleurs ne sont pas toujours appropriés.

Il serait pourtant bien plus simple, tout en faisant un usage modéré d'engrais chimiques, de soigner ce fumier, qui agit non seulement comme engrais, mais encore comme amendement, c'est-à-dire comme améliorateur des propriétés physiques de la terre arable.

L'illustre agronome Boussingault, le fondateur de la chimie agricole, a dit avec raison :

« On peut juger du degré d'intelligence et du sens pratique d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier. »

Rien de plus juste.

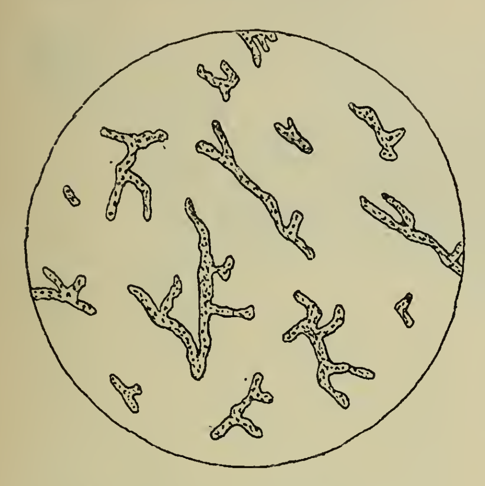
Mais trop souvent le cultivateur s'illusionne sur la portée de ces soins, il craint les fortes dépenses et le temps à y consacrer, et cependant rien n'est plus simple et plus économique que de faire du *bon fumier,* chose d'ailleurs assez rare dans nos campagnes.

Pour cela, il suffit d'aménager près de la fumière une fosse ou citerne destinée à recueillir le purin ou jus de fumier, qui constitue la partie la plus riche de l'engrais, puis à tasser convenablement le tas, ce qui est facile à obtenir en y mettant les bestiaux quelques heures par jour. Enfin, par les temps secs, on arrosera le fumier avec le purin qu'on aura mis en réserve; on évitera ainsi la production de ces moisissures désignées sous le nom de *blanc de fumier,* qui se développent toujours aux dépens des principes utiles; en outre, la fermentation qui s'accomplit dans le fumier doit être favorisée par une humidité constante. Cet arrosage n'est nullement dispendieux, car on construit aujourd'hui des pompes dites à purin, dont le prix varie entre 30 et 60 francs, et qui fonctionnent à merveille.

Or, ne l'oublions pas, la faible dépense occasionnée par la construction d'une citerne et l'établissement d'une pompe sera bien vite couverte par le surcroît de valeur du fumier ainsi obtenu.

L'aménagement des fumiers est un

problème capital pour l'agriculture; il est regrettable qu'elle ne s'en préoccupe pas davantage, et pourtant ce n'est pas faute d'enseignement à cet égard, car Bernard Palissy avait déjà insisté sur ce



BACTÉRIES DES LÉGUMINEUSES
Grossissement de 1,600 diamètres.

point, et bien avant lui les agronomes latins, Caton, Varon et Columelle, avaient donné d'excellents préceptes sur ce sujet.

Mais nous nous sommes quelque peu écarté de notre sujet; il est grand temps d'y revenir.

Depuis de nombreuses années, les cultivateurs désignent sous le nom de *plantes améliorantes* certaines récoltes, telles que le trèfle, la luzerne, le sainfoin, les pois, etc., plantes appartenant à la famille des légumineuses, qui, loin d'appauvrir le sol, l'enrichissent au contraire en azote.

Déjà en 1869, M. Georges Ville, pour expliquer ce fait, avait prétendu que ces végétaux avaient la faculté d'absorber directement l'azote de l'air, qui, comme on le sait, se trouve simplement mélangé à l'oxygène. Cette assimilation, dont le savant professeur ne donnait pas le mécanisme, avait été mise en doute et même vivement combattue par le non moins illustre chimiste Boussingault.

Les choses en étaient là lorsqu'en 1886, deux physiologistes allemands, MM. Hellriegel et Wilfarth, firent connaître au Congrès des naturalistes allemands, tenu cette même année à Berlin, que le rôle améliorateur de ces plantes était dû à l'action de microbes particuliers, de bactéries également bienfaisantes. Ils firent remarquer que l'assimilation de l'azote libre de l'air par les plantes légumineuses était corrélative de l'existence, sur les racines de ces plantes, de sortes de nodosités ou renflements minuscules, auxquelles donnent naissance et où se développent des bactéries visibles seulement au microscope.

Il suffit d'arracher avec précaution un plant de trèfle ou de luzerne vigoureux pour voir ces renflements sur les racines; en piquant une de ces nodosités et en portant le liquide qui s'en écoule sous l'objectif du microscope,



FRAGMENT DE RACINE DE TRÈFLE
PRÉSENTANT DES NODOSITÉS
A BACTÉRIES
Grandeur naturelle.

on aperçoit avec un grossissement suffisant ces microbes qui ont une forme allongée et quelque peu ramifiée.

Les expériences d'Hellriegel et Wilfarth furent reprises et complétées en France, notamment par MM. Schlœsing

et Laurent, qui montrèrent que ces bactéries des nodosités fixaient bien l'azote libre de l'atmosphère, puisqu'ils purent constater chimiquement l'appauvrissement en azote de l'air où végétaient des plantes garnies de ces renflements sur leurs racines.

Enfin, un agronome français, M. Bréal, a démontré que c'étaient bien les bactéries des nodosités qui étaient actives, en inoculant ces microbes sur les racines de plantes qui étaient dépourvues de ces renflements et qui, peu de temps après, en présentèrent à leur tour.

Cette bactérie fixatrice d'azote est généralement connue des microbiologistes sous le nom de *Rhizobium leguminosarum*.

A propos de cette belle découverte, le savant professeur du Muséum de Paris, M. P.-P. Dehérain, fait la remarque suivante, dont l'importance est hors de doute :

« Si les faits précédents sont les seuls qui aient été démontrés jusqu'à présent, on peut considérer comme vraisemblable que la famille des légumineuses n'est pas la seule qui jouisse de la propriété de fixer l'azote atmosphérique, et qu'entre les graminées qui paraissent vivre, peut-être exclusivement, des matières azotées du sol, et les légumineuses qui vivent surtout de l'azote atmosphérique fixé par les bactéries des racines, il existe une série de transitions insensibles.

« La longue querelle dans laquelle Boussingault et M. Georges Ville ont été engagés pendant si longtemps touche donc à sa fin, et si M. Georges Ville n'a pas su indiquer les conditions dans lesquelles la fixation de l'azote devient évidente, il est manifeste que c'est son opinion qui finit par triompher et qu'il serait injuste de ne pas proclamer la justesse de l'ensemble de ses observations. »

Mais il arrive parfois que le sol ne renferme pas ces bactéries si utiles, c'est ce qui explique pourquoi certaines terres ne se prêtent nullement à la culture du trèfle ou de la luzerne, par exemple ; aussi a-t-on proposé d'*inoculer le sol* au moyen de ces microbes.

Un chimiste allemand, M. Nobbe, est même parvenu à isoler et à préparer ces bactéries qui, fixées sur de la gélatine, sont enfermées dans des tubes qui peuvent être expédiés au loin. Il existe depuis peu à Höscht-sur-le-Mein, près de Francfort, une usine qui s'occupe spécialement de la préparation et de la vente de ce produit qui a reçu le nom de *nitragine*.

Cette *vaccination* du sol en vue de la culture des légumineuses est actuellement l'objet d'études très sérieuses et très intéressantes non seulement en Allemagne, mais encore en France et en Angleterre. Comme elle est d'une application pratique très facile et tout à fait à la portée des cultivateurs, il y a tout lieu d'espérer qu'elle fournira de bons résultats, tout au moins dans certaines terres.

Or la nitragine est à peine essayée pour la culture des légumineuses, qu'on expérimente dès maintenant en Allemagne, des cultures de bactéries spéciales aux céréales découvertes et isolées par M. Caron d'Ellenbach (Hesse), et vendues en tubes, comme la nitragine, sous le nom d'*alinite*. Ce microbe permettrait aux céréales de se développer de la façon la plus remarquable sans le secours d'engrais azotés.

Comme on le voit par le simple exposé qui précède, le rôle des microbes en agriculture n'est pas de minime importance. L'action de ces infiniment petits nous donne l'explication de bien des faits que la chimie seule était impuissante à expliquer. Le jour n'est peut-être pas loin, du train dont marche la bactériologie, où l'agronome devra être doublé non seulement d'un analyste hors ligne, mais encore d'un micrographe de première force, car ces êtres si actifs sont, en général, d'une petitesse infinie. Tant il est vrai que les plus petites causes produisent souvent les plus grands effets !

Albert Larbalétrier.



VUE
DE LA COLLÉGIALE

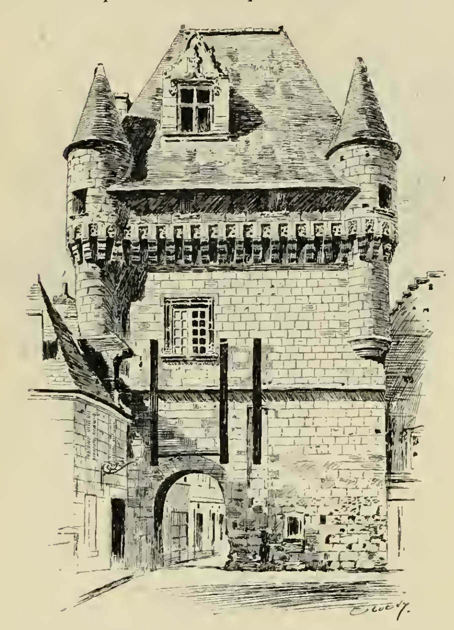
LOCHES

Il semble que La Bruyère pensait à Loches lorsqu'il écrivait sa description si connue et si fréquemment citée : « J'approche d'une petite ville et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte ; une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie. Elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers : elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie et je me dis : quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux. » Puis l'ironiste reparaît, et il ajoute en matière de conclusion : « Je descends dans la ville où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent ; j'en veux sortir. »

Loches mériterait assurément de retenir plus de deux journées le touriste qu'ont attiré la douceur du climat de Touraine et le charme de la contrée ; seuls, les monuments anciens qui la décorent suffiraient à occuper plus longtemps celui qui a le souci des choses de l'art et de l'archéologie. Peu de petites villes, en effet, réunissent en un espace aussi restreint autant de spécimens intéressants d'architecture civile, militaire et religieuse aux différentes époques de son histoire.

Au surplus, le premier aspect sous lequel elle se présente au voyageur qui descend du train est bien fait pour le séduire d'abord et pour le captiver. Au pied de la colline, comme une sentinelle gardant l'entrée de la vieille ville, la tour Saint-Antoine dresse son aiguille grise surmontée de son campanile ajouré. Au-dessus, montent et s'étagent en amphithéâtre, comme émergeant d'un fond de verdure, les maisons construites en pierres de tuffeau d'une blancheur de craie et couvertes en ardoises dont la couleur foncée tranche sur le bleu pâle d'un ciel de printemps. Au sommet, le coteau a pour couronnement en première ligne les tourelles du palais royal, laissant se profiler au second plan les pyramides de la vieille collégiale : puis, plus loin, tout à l'extrémité de la motte

fortifiée qui domine la vallée, surgit au sud le donjon géant que la guerre et les siècles ont démantelé. Le regard embrasse, sur tout le pourtour de la butte qui forme la ville primitive, les restes de la triple enceinte qui enserrait autrefois le château et en défendait l'accès. Les murailles sur bien des points sont tombées pierre à pierre ; bastions, courtines et redans se sont écroulés, comblant les fossés, et les débris des fortifications ont servi plus d'une fois à la construction d'habitations bourgeoises sur l'emplacement des anciennes douves. La seconde enceinte supérieure reste cependant debout, soutenant les terres de la butte, et maintenant encore intacte, dans ses limites du moyen âge, la cité féodale que comtes d'Anjou et rois de France ont successivement agrandie et fortifiée.



PORTE DES CORDELIERS

Que Loches ait été à l'origine l'emplacement d'une bourgade celtique ou gauloise, que les Romains aient établi sur le plateau, dès le ve siècle, un camp retranché, cela paraît évident, non seulement parce que certain texte de Grégoire de Tours le laisse supposer, mais surtout parce que cette position stratégique, dominant le cours de l'Indre, était de celles que les conquérants du pays ne pouvaient négliger. Mais il ne s'agissait à vrai dire que de fortifications légères, composées de palissades et de fossés au milieu desquels se dressait un donjon probablement en bois. Rien ne permet de supposer qu'aucune construction importante ait été édifiée à cette époque, ni dans les siècles qui suivirent, car on ne retrouve pas de vestiges datant de l'occupation romaine ni de la domination des Visigoths, puis des ducs d'Aquitaine qui possédèrent successivement le pays. D'ailleurs, Loches qui, en 742, était entrée pour la première fois dans le domaine de la couronne, devait passer, à la fin du ixe siècle, à l'époque des invasions des Normands, sous le gouvernement, puis au pouvoir des comtes d'Anjou. Elle y demeura pendant plus de trois siècles, 886-1205. De cette époque date sa prospérité.

Placée aux confins de l'Anjou et de la Touraine, Loches devint l'avant-poste fortifié des Foulques dans leurs luttes séculaires. C'est Foulques le Bon, fils de Foulques le Roux, qui commença à relever les défenses de Loches ruinées par les Normands ; c'est Geoffroy Grise-Gonelle, son fils, qui fonda, en 965, la célèbre collégiale de Notre-Dame de Loches ; c'est Foulques Nerra qui construisit en 1007, non loin de la ville, la superbe abbaye de Beaulieu, où son corps devait reposer. C'est lui enfin qui, après avoir vaincu tous ses voisins coalisés, fit dresser au milieu de l'enceinte un donjon destiné à mettre la place à l'abri de toute surprise et à la rendre presque imprenable. Son fils, Geoffroy Martel, assura son triomphe en achevant la conquête de la Touraine et en la soumettant à la domination de la maison d'Anjou.

Foulques le Réchain, qui lui succéda, avait pour la ville et le château de Loches une prédilection toute particulière ; il y tenait le plus habituellement



GUÉRITES
SURMONTANT LA PORTE D'ENTRÉE

sa cour. Lorsque les comtes d'Anjou réunirent à leurs domaines de France la couronne d'Angleterre, Loches perdit beaucoup de son importance; plus tard, après que Philippe-Auguste eut enlevé la Touraine à Jean sans Terre, la citadelle de Loches fut encore une des dernières places sur lesquelles la maison d'Anjou appuya sa résistance; elle ne tomba qu'en 1205 aux mains du roi de France.

Mais il est temps de visiter le vieux donjon, unique débris de cette époque reculée. On passe sous la belle porte des Cordeliers qui faisait partie de l'enceinte basse construite par Charles VII pour protéger la ville du XV[e] siècle, et l'on monte par les rues étroites et escarpées jusqu'à l'enceinte supérieure du XIV[e] siècle qui délimite l'esplanade. Une seule entrée y donne accès. C'est un solide portail flanqué de deux tours surmontées de guérites en pierre qui servaient de postes aux sentinelles et aux veilleurs. Tout de suite on tourne à droite, laissant à gauche le château royal et la collégiale, et l'on gagne le terre-plein où s'élève l'ancienne citadelle convertie aujourd'hui en prison.

Le morceau principal de cet ensemble de constructions de diverses époques est la grande tour carrée, si élégante avec ses contreforts ornés de colonnes cylindriques, qu'on ne peut songer à l'attribuer, comme beaucoup l'ont fait, à Foulques Nerra, qui vivait au commencement du XI[e] siècle. L'éminent archéologue, M. de Caumont, juge qu'elle est très probablement du XII[e]; ce qui paraît certain, lorsqu'on sait que le château de Loches fut détruit en 1173 par un incendie. Telle qu'elle est, toute démantelée, cette tour, qui s'élève encore à plus de cent pieds au-dessus du sol, est un des plus beaux spécimens d'ar-

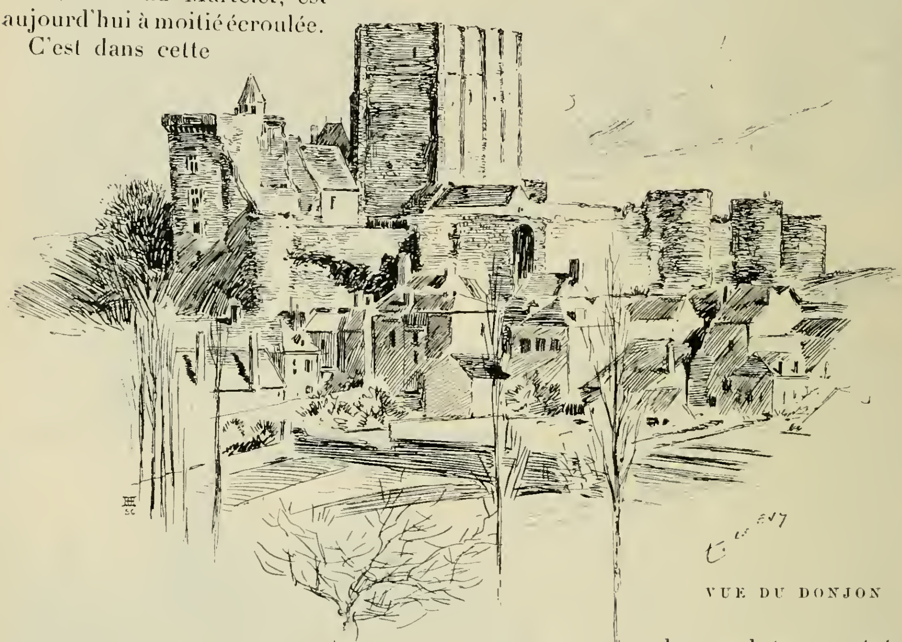


TOUR DE L'ENCEINTE BASSE
PRÈS LA PORTE DES CORDELIERS

chitecture militaire. Elle se complète par une seconde tour carrée, plus petite, formant addition au corps principal, et qu'on peut considérer comme le vestibule du vieux donjon. Au point où, du côté du couchant, venaient se relier toutes les courtines, formant comme autant de ceintures autour de la citadelle, se trouve le donjon du xve siècle, composé de deux tours rondes, dont l'une, celle du Martelet, est aujourd'hui à moitié écroulée.

C'est dans cette forteresse transformée en prison d'État que furent détenus plusieurs personnages célèbres — sous Louis XI, le cardinal La Balue — sous Charles VIII, Philippe de Commines — sous Louis XII, Ludovic Sforza, duc de Milan, et quelques conspirateurs moins connus : Pierre de Navarre, Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier, Oudart de Biez, maréchal de France, et François de Rochechouart. Le donjon sert encore aujourd'hui de maison de détention pour les prisonniers de droit commun.

A l'autre extrémité de l'esplanade se dressent côte à côte l'église et le château. La belle collégiale du xe siècle a été si profondément remaniée aux siècles suivants qu'il ne reste presque plus rien de l'édifice primitif, sinon le plan originaire qui a été scrupuleusement respecté. Tout au plus peut-on attribuer au xe siècle la voûte en berceau qui se voit à l'entrée de l'église avec les deux arcs-doubleaux qui la supportent, les quatre colonnes, surmontées de chapiteaux, remarquables par leurs figures méplates, leurs grossiers feuillages et leurs volutes exagérées.



VUE DU DONJON

C'est, à vrai dire, à Thomas Pactius, qui fut prieur en 1160, que nous devons l'église actuelle. C'est lui qui fit élever les deux clochers en forme de pyramides octaèdres qui l'encadrent; c'est lui qui fit surmonter la nef des deux dômes pyramidaux qui donnent à l'édifice un aspect si étrangement original. Le narthex et la porte de l'église sont de la même époque. Sur les voussures du portail s'étalent deux rangs en relief d'images grotesques et grimaçantes, têtes d'hommes et corps d'animaux fantastiques; au-dessus les figures des bienheureux placées circulairement autour du cintre; le long du mur, les statues hiératiques des saints, toutes

décapitées ou mutilées par la main des hommes.

Mais ce n'est pas ici que doivent s'arrêter ceux qui viennent en pèlerinage au tombeau d'Agnès Sorel, ceux qu'attire, à Loches, le souvenir de la dame de Beauté. Son corps ne repose plus aujourd'hui dans la Collégiale; le mausolée qui le contenait fut détruit lors de la Révolution, et lorsqu'en 1806 « des hommes sensibles » recueillirent les restes d'Agnès, le tombeau, restauré tant bien que mal, fut replacé dans le vestibule de la tour d'entrée du château royal donnant accès sur la terrasse. C'est là qu'il faut aller le chercher.

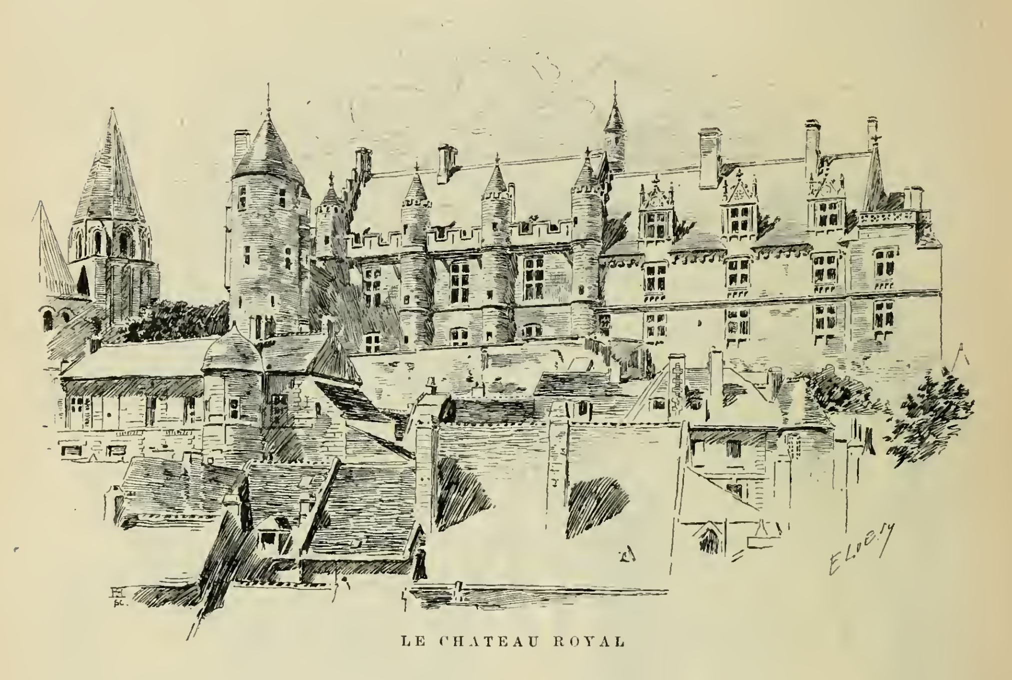
Le sarcophage est en marbre noir sur lequel repose une statue en stuc, reproduction plus ou moins fidèle de l'ancienne statue en marbre blanc qui ornait l'élégant monument de la Renaissance. Agnès, vêtue de la cape et du béguin, est étendue, les mains jointes, la tête entourée de deux anges, les pieds reposant sur deux agneaux. La figure est fine et gracieuse et répond bien à l'épithète de « douce et simple colombe » dont parle une des inscriptions latines gravées sur le tombeau. En revanche, elle s'accorde mal avec l'idée qu'on se fait de cette femme dont Chateaubriand a dit qu'elle fut « la seule maîtresse de nos rois qui ait été utile au prince et à la patrie » et qu'on nous représente comme



PORTAIL DE LA COLLÉGIALE

ayant énergiquement poussé l'apathique Charles VII aux résolutions viriles. La légende serait-elle donc, sur ce point comme sur tant d'autres, formellement contredite par l'histoire?

Il est de coutume, à propos de la favorite de Charles VII, de rappeler le quatrain célèbre que François Ier mit, dit-on, au bas de son portrait :


LE CHATEAU ROYAL

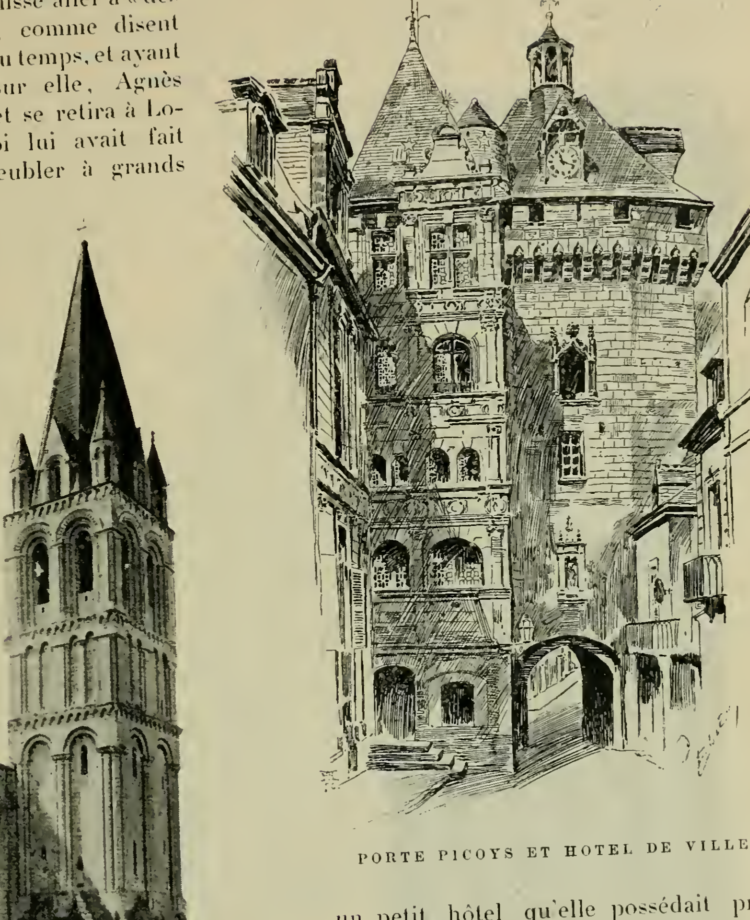
Gentille Agnès! plus de loz tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que n'en pourroit dedans un cloistre ouvrer
Close nonnain ou bien dévot hermite.

J'incline à penser qu'il y a dans cet éloge plus de fantaisie que de raison, que ce n'est pas le seul patriotisme qui poussa Agnès dans les bras du roi, et que l'expulsion des Anglais ne fut pas l'unique prix qu'elle mit à ses faveurs.

Agnès Seurelle (car la postérité a dénaturé jusqu'à son nom), fille sans fortune et de petite noblesse, était attachée à la personne d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, lorsque celle-ci la présenta à la cour du roi de France, qui se tenait alors à Chinon et qui était, malgré la triste situation du pays, une des plus brillantes de l'Europe. Charles VII, frappé de son esprit et de sa beauté, jeta les yeux sur elle ; il la nomma aussitôt dame d'honneur de la reine. Agnès ne paraît pas avoir opposé une bien vive résistance aux entreprises du prince. Elle n'eut, d'ailleurs, pas à s'en repentir, car il lui donna successivement en apanage le comté de Penthièvre, les seigneuries de Roqueserien, de Vernon-sur-Seine et d'Issoudun, sans oublier plusieurs domaines et plus particulièrement le château de Beauté-sur-Marne, d'où elle prit le nom de Mlle de Beauté.

A cette époque, le roi, inquiet de l'esprit turbulent des Parisiens, avait fixé sa résidence dans cette belle province de Touraine, qui était alors « comme le centre et le cœur même de la France ». C'est là que, pendant près de vingt ans (1431-1450), Agnès vécut près de son royal amant dont l'affection triompha de toutes les intrigues dirigées contre la favorite par le parti du dauphin. Celui-ci, qui devait régner plus

tard sous le nom de Louis XI, s'étant un jour laissé aller à « des promptitudes », comme disent les chroniques du temps, et ayant levé la main sur elle, Agnès quitta Chinon et se retira à Loches, où le roi lui avait fait réserver et meubler à grands



PORTE PICOYS ET HOTEL DE VILLE

CLOCHER DE BEAULIEU

frais les appartements du château, dont on venait de terminer la construction. Elle y demeura plusieurs années, ne quittant cette magnifique résidence que pour passer quelques jours, soit dans un petit hôtel qu'elle possédait près de Beaulieu, soit dans le vieux manoir de la Guerche, à quelques lieues de Loches, ou enfin pour aller retrouver à Chinon le roi qui ne pouvait se consoler de son absence. Dans le château de Loches, elle habitait de préférence la tour ronde qui porte encore son nom et la partie que l'on appelle aujourd'hui les « vieilles salles », pour les distinguer de l'aile gauche du château, qui ne fut construite que sous Louis XII. Lorsque Charles VII, après avoir chassé les Anglais du centre de la France, se rendit en Normandie pour en achever la conquête, Agnès le suivit et vint s'établir dans son château du

Ménil, près de l'abbaye de Jumièges. Elle y mourut à l'âge de quarante et un ans, le 9 février 1450, après quelques jours d'une maladie dont la cause fut, sans beaucoup de fondement, attribuée au poison. Le dauphin et l'argentier, Jacques Cœur, qui lui avaient toujours témoigné une si profonde aversion, furent désignés par l'opinion comme n'étant pas étrangers à cette mort presque subite. Rien ne vint, d'ailleurs, par la suite, confirmer ces soupçons. Le roi eut vite fait d'oublier celle qui avait été si longtemps son idole; mais la postérité conserva plus fidèlement son souvenir; sa mémoire est encore, à l'heure actuelle, honorée dans cette ville de Loches, qu'elle combla jadis de ses dons et de ses faveurs et dont la réputation est demeurée inséparablement liée à la renommée de la « Belle des Belles ».



TOMBEAU D'AGNÈS SOREL

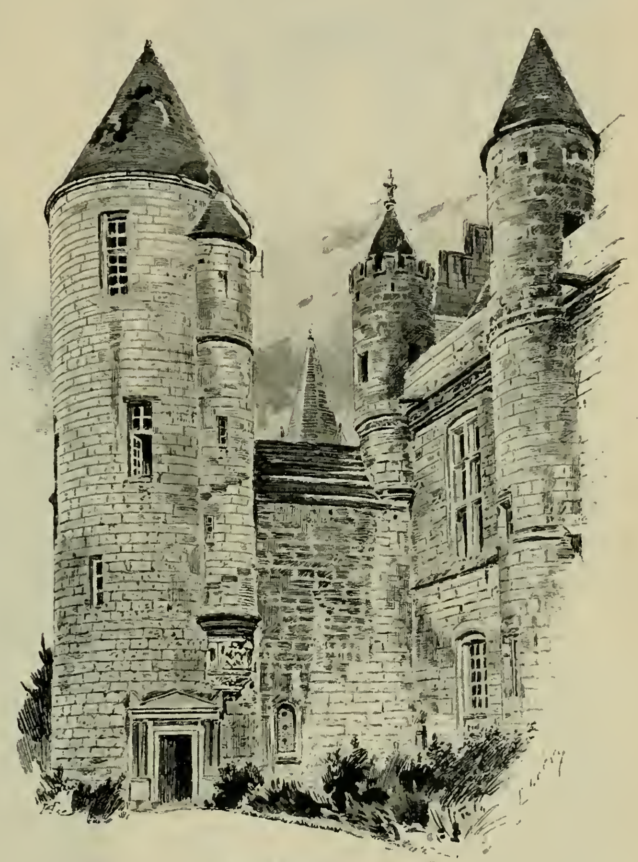
La partie moderne du château, qui date du début de la Renaissance, fait contraste avec les constructions de Charles VII. Plus de petites fenêtres percées dans les tourelles massives, plus d'étroites galeries prises dans l'épaisseur des murs, comme au temps où toute demeure de plaisance devait se transformer en quelques heures en forteresse. Sur la façade du château de Louis XII s'ouvrent largement les belles croisées à meneaux ornées de cordons, les lucarnes historiées aux tympans sculptés se terminant en pinacles. L'intérieur du château, transformé aujourd'hui en bureaux et en appartements privés pour le sous-préfet, ne présenterait plus aucun intérêt si l'oratoire d'Anne de Bretagne ne méritait pas une courte visite. C'est une petite pièce de quelques mètres carrés avec voûte en arête, dont les murs forment une dentelle de pierre représentant des hermines. L'autel est en ogive, des cordelières sculptées courent sur les croisées et les manteaux des cheminées; le tout, peint autrefois à fresque en or sur fond bleu, est livré aujourd'hui au plus complet abandon.

Du haut de la terrasse du château de Charles VII, le regard embrasse un admirable panorama. L'Indre glisse paresseusement au pied de la colline, à travers de vertes prairies émaillées de boutons-d'or; aussi loin que la vue s'étend, la plaine est couverte d'habitations dissimulées par des rideaux de peupliers. La rivière, partagée en plusieurs bras, traversés par autant de ponts, sépare Loches

de la petite ville de Beaulieu. A moitié chemin, on aperçoit le charmant castel de Sanzac qui servait de rendez-vous de chasse à François Ier et où le roi de France reçut Charles-Quint en 1539. Plus loin, le clocher de Beaulieu, dernier vestige de la célèbre abbaye. A l'horizon, vers le nord-est, s'étend sur le coteau le périmètre de l'immense massif boisé qui forme la forêt domaniale de Loches, une des plus belles du centre de la France.

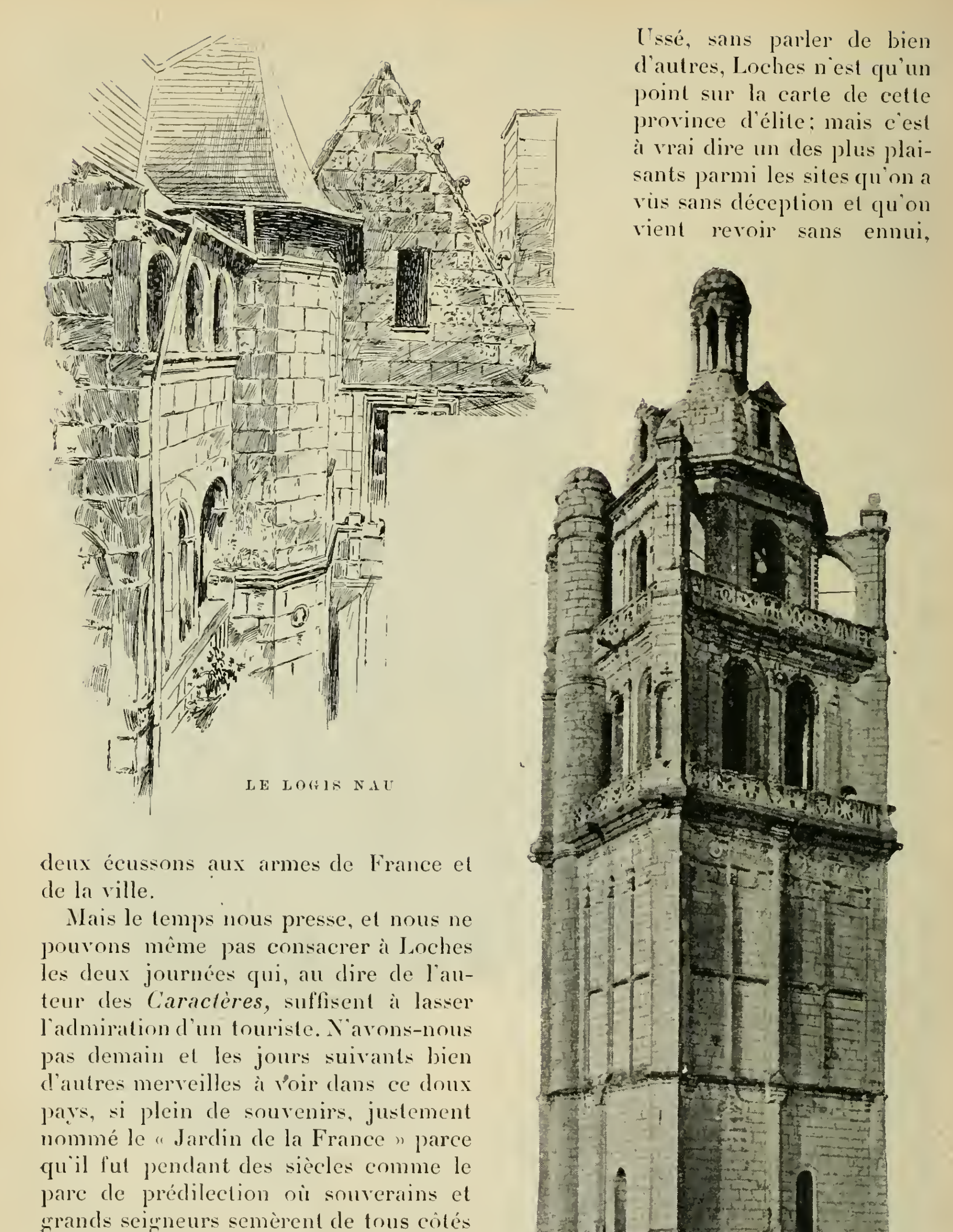
De la terrasse du château de Louis XII tournée vers le sud, l'œil contemple la ligne imposante des remparts à pic avec leurs lourds contreforts, leurs bastions crénelés mouchetés de traces de boulets et de balles. Au pied s'étale dans la plaine la ville moderne avec ses maisons neuves et son Palais de Justice, de construction et d'architecture trop récentes pour intéresser le voyageur.

Le goût artistique est plus délicatement satisfait par les quelques monuments de la Renaissance qui nous restent à voir. Le plus remarquable est le gracieux Hôtel de Ville construit sous François Ier et qui fut adossé au mur d'enceinte du XVe siècle le long de la porte Picoys, de telle sorte que le portail fortifié forme lui-même une des parties de l'édifice. Les deux styles se côtoient sans se confondre dans les deux corps de bâtiments juxtaposés. Le tout présente un ensemble des plus parfaits, bien propre à servir de sujet d'étude à l'architecte qui trouvera ici réunis ces deux spécimens de caractères si différents et pourtant si harmonieusement assemblés. Un coup d'œil, dans la rue du Château, sur l'hôtel de la Chancellerie, bâti sous Henri II, dont la façade porte le millésime 1551 ; quelques instants pour admirer, à l'extrémité de la rue Saint-Antoine, la



TOUR D'AGNÈS SOREL

petite maison seigneuriale, datant de la bonne époque de la Renaissance, et qui est connue à Loches sous le nom de logis Nau. Nous voilà revenus au point de départ devant la tour Saint-Antoine, beau monument du commencement du XVIe siècle, qui servait tout à la fois de beffroi à la ville et de clocher à la chapelle du même nom, aujourd'hui disparue. Au sommet des galeries sculptées qui couronnent le campanile se voient



LE LOGIS NAU

TOUR SAINT-ANTOINE

deux écussons aux armes de France et de la ville.

Mais le temps nous presse, et nous ne pouvons même pas consacrer à Loches les deux journées qui, au dire de l'auteur des *Caractères,* suffisent à lasser l'admiration d'un touriste. N'avons-nous pas demain et les jours suivants bien d'autres merveilles à voir dans ce doux pays, si plein de souvenirs, justement nommé le « Jardin de la France » parce qu'il fut pendant des siècles comme le parc de prédilection où souverains et grands seigneurs semèrent de tous côtés châteaux, maisons de plaisance et résidences favorites? Au milieu de ces villes qui s'appellent Tours, Blois, Amboise, Chinon, de ces habitations princières qui se nomment Chambord, Chaumont, Chenonceaux, Azay-le-Rideau, Langeais, Ussé, sans parler de bien d'autres, Loches n'est qu'un point sur la carte de cette province d'élite; mais c'est à vrai dire un des plus plaisants parmi les sites qu'on a vus sans déception et qu'on vient revoir sans ennui, un des plus riants parmi les coins de Touraine.

H. Faye.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Mme Henri Gréville vient de publier chez Plon et Nourrit un nouveau roman, *Villoré, snobs de province,* que les jeunes filles pourront lire et qui n'est cependant ni fadasse, ni ennuyeux, malgré l'honnêteté.

Voici l'histoire. Landry est un brave et intelligent gentilhomme de province. Il aime Antoinette, jeune fille légèrement entachée de snobisme et pervertie d'esprit par des échos du Chat Noir. L'action se passe à Bourges. Dans un château voisin vit une ancienne intendante qui s'est fait épouser par son maître. Elle est veuve et elle a une fille, Adèle Destournelles, qui orthographie son nom Yolande des Tournelles, très snob, aimant l'ameublement *modern style,* les chaises nues et anguleuses, les robes princesse mauves et vert d'aurore.

Yolande avait vingt-trois ans; son estomac naturellement mauvais, que l'ordinaire du couvent n'avait pas amélioré, lui donnait un teint verdâtre et une maigreur qui pouvait, à la rigueur, passer pour de l'élégance. Elle se faisait envoyer ses robes de Paris...

Elle attire au château un jeune poète décadent et décavé, Jean Olivier, qui orthographie son nom Jehan d'Olivettes, et qui fait des vers « avec un nombre infini de pieds ».

C'était un grand garçon dégingandé, pas beau, mais prétentieux, poète néo-décadent et musicien à ses heures. Beaucoup de raideur et d'aplomb, mêlés de temps en temps d'un peu de condescendance, ne pouvaient manquer d'attirer la curiosité de Yolande.

Il séduit d'abord la belle Antoinette, à qui il dédie des vers. Mais celle-ci, qui est de grande famille et de droit sens, reconnaît bientôt le sot personnage et s'en lasse. Cependant, elle a honte de cette infidélité de pensée au brave Landry qui l'aime, et elle est en proie à des combats intérieurs pour se persuader qu'elle peut encore l'aimer et l'épouser sans crime après cette faute morale. Elle se purifie par l'aveu.

Accessoirement, il y a le cas de la tante de Landry, une veuve âgée qui habite un domaine où elle fut associée aux savants travaux de son mari, un membre de l'Institut. Elle a pour propriétaires des cousins de Yolande, qui sont gens butors et brutaux; ils lui rendent leur voisinage insupportable, usant de toutes les tracasseries; elle tombe malade à en mourir. Ces méchantes gens sont punis comme il convient.

Le récit est agrémenté d'agréables épisodes, notamment la comédie décadente que Yolande joue dans le parc sur un théâtre de verdure avec le poète ténébreux, Jehan des Olivettes, et la jeune fille de compagnie, très distinguée, très noble et très sympathique, qui fait un superbe mariage inespéré. Quant à Yolande, elle ne se marie pas, parce qu'elle voulait le régime de la séparation de biens, qui ne fait point l'affaire de Jehan.

Voici un morceau de cette représentation ultra-moderne, dont la touche est si délicate et si timide qu'elle demeure encore beaucoup au-dessous de la réalité. L'auteur n'a pas très fréquenté à Montmartre, ce dont on ne peut que la louer :

Un gong caché derrière le rideau retentit sous un coup bien asséné qui fit tressauter l'assistance. Une fois, deux fois, trois fois, son frémissement gradué s'éteignit et mourut.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda la tante à sa nièce.

— C'est un gong, une espèce de bassine japonaise en bronze, expliqua Antoinette.

Le rideau se fendit en deux : le tapissier n'avait pas osé le faire relever, de peur d'accident, et un décor vraiment exquis parut aux yeux charmés de l'assistance; tout le monde battit des mains.

Ce décor était l'allée elle-même, où jouait le soleil tamisé par les feuilles.

Une échappée de ciel bleu se voyait à travers les branches; un jet d'eau — manœuvré par deux invisibles jardiniers au moyen de la pompe à arroser les gazons — retombait au loin dans une grande vasque créée pour la circonstance; des buissons de feuillages de serre, habilement groupés, formaient les portants.

C'était vraiment joli, et surtout inattendu. Du coup, le public fut conquis, au point d'en oublier Mme des Tournelles qui venait de passer et de s'asseoir sur un fauteuil réservé pour elle au premier rang. En ce moment, si elle avait su l'histoire, elle se serait rappelée les fêtes du grand roi; mais elle n'y songea pas.

Le premier moment de surprise et d'admiration passé, on aperçut Jehan d'Olivettes, vêtu d'un pourpoint et de chausses bouffantes en velours noir. Malgré tout son désir, il n'avait osé arborer le maillot.

— On dirait un cycliste déguisé, glissa dans l'oreille de Landry un voisin railleur.

Si le récit, dans ses incursions sur le domaine du droit et du code, offre quelques invraisemblances, cette œuvre présente un ensemble de caractères bien tracés, bien posés, bien distincts, qui est peut-être le plus réel mérite du livre : Yolande, l'esthète maigre, drapée en Bot-

ticella, Antoinette, la jeune fille provinciale romanesque, Jehan, le poète de la jeune école à l'affût d'un beau mariage, Landry, l'homme de sens et de tact, le brutal et grossier Chantefleur, la désœuvrée amie, Mme d'Ornys, et d'autres : tout cela vit, s'agite, et compose un pittoresque tableau de la vie de province, sous le règne du Chat Noir.

*
* *

Voici un très bon livre de Jules Breton, de l'Institut, *Savarette,* publié chez Lemerre. C'est une touchante histoire d'un jeune paysan que découvre, que guide et qu'aime un peintre d'expérience. C'est comme le journal d'une vocation d'artiste.

Jean Gérard a une enfance qui rappelle celle de F. Millet, racontée par Sensier. Tout jeune, il charbonne des personnages, et il grandit tout imprégné par la grande poésie de la nature.

Ses yeux s'ouvrirent aux rêves confus de la vie, comme ceux des petits oiseaux extasiés d'aurore, au milieu de choses primitives: grand ciel, larges horizons, toits de chaume, murs blanchis des granges ; ils s'ouvrirent, tels les bluets dans les blés, parmi la paille et les fumiers ardents, comme sa chevelure au soleil. Leurs premiers éveils, au bourdonnement des mouches têtues qui voletaient dans un rythme monotone et sans fin autour du bouquet de thym suspendu au plafond de sa chambre, avaient vu trembler sur le mur les premiers rayons roses de l'aube.

Toute cette « enfance », comme on appelait autrefois les récits des premières années d'un héros, est charmante, poétique, d'un style ferme, précis, exact et pittoresque. C'est un hymne merveilleux des sentiments de la nature. Millet a écrit des choses de ce genre en parlant de son village de Gruchy, de son arrivée à Paris, de ses jeunes années. Il y a telle autre page descriptive qui fait songer aux scènes alsaciennes de Massenet, comme ceci :

Les dimanches le ravissaient. Ils lui semblaient plus clairs que les autres jours. Il était aussi plus gai lui-même dans sa blouse de mérinos bleu et son col brodé, si blanc et sentant la propreté. Dans la petite église humide, il était pris d'un somnolent respect, d'une sorte de contentement craintif à travers lesquels il contemplait les fidèles prosternés sur leurs chaises, et leurs figures n'avaient plus leur expression de la rue... Puis il rêvait dans une confuse douceur d'encens, une odeur du bon Dieu... Alors une extase l'enveloppait, surtout lorsque le lutrin chantait, alternant avec la voix du vieux curé dont le fausset tremblait. La cérémonie se faisait longue, longue... un blanc soleil luisait au dehors, des moineaux faisaient leur nid dans une fente de l'ogive près du châssis de la fenêtre. Ils y arrivaient par instants, ruisselants dans les rayons... ses paupières devenaient lourdes, alors il fermait les yeux pour voir passer les anges.

Ce Jean Gérard, fils de fermier, a le don divin. Il est né peintre. C'est Savarette qui le découvre et qui le guide. On fait d'abord faire au petit quelques études. Mais l'écolier était déjà peintre :

Or, en récitant sa déclinaison, celui-ci observait en peintre son professeur, sa peau rose et luisante, ses cheveux gras, sa grasse soutane soulevée par le naissant bedonnement du ventre, ses doigts faits de fossettes et de coussinets, les ongles retroussés; il écoutait son glouglou guttural lorsqu'il interrompait sa leçon pour avaler une gorgée de cassis. Tout cela était bien plus intéressant que le latin, surtout la vieille mère du vicaire qui avait les yeux aussi noirs que ceux des hannetons et des cils roux ; petite sexagénaire courte et obèse, avec de dures moustaches. Il la regardait fumer sa pipe culottée qu'elle avait toujours à sa portée sur la cheminée. Elle parlait peu, mais il put cependant recueillir, au sortir de sa bouche édentée, quelques observations profondes, fruit de sa vieille expérience et qu'il n'a jamais oubliées.

Nous le suivons à Paris, aux ateliers, à l'Ecole des beaux-arts, au musée du Louvre. Il rencontre là de gentils garçons et de jolies filles, et il se heurte à tous les écueils que son âge et son déracinement comportent. Il va au musée du Louvre :

Il monte l'escalier monumental. Il est devant la *Victoire de Samothrace.* Cette fois, c'est bien le frisson du beau qui traverse son âme entraînée au souffle épique du plus bel élan de l'art, de la plus éclatante manifestation du génie humain que possède Paris! Rien de plus sublime que cette immortelle mutilée!

Il entre, frémissant d'émotion, dans le salon carré. Il s'assied sur la première banquette. Ses regards embrassent l'effet d'ensemble ; ils errent çà et là, sans se fixer, confusément, dans l'intense perception de toutes ces toiles entrevues comme par lambeaux, comme une merveilleuse apparition de rêve, supprimant tout jugement, pour réveiller les larmes d'enthousiasme.

Parmi de délicieuses pages de sentiment et d'amour, il y a place pour toute une esthétique de peintre très posé, très sensé, indifférent aux maladives recherches des impressions non encore ressenties, qui inquiètent les jeunes de l'atelier, ainsi ce jeune Garniton, garçon de valeur, esthète à pantalon large serré dans le bas, à l'humeur triste, à l'enthousiasme figé :

C'était un des forts de l'atelier, ou plutôt il l'avait été, ayant obtenu le second prix de Rome. Par malheur, il venait de se lancer dans la recherche des *frissons nouveaux* et du *non encore ressenti.* Il devait cette belle préoccupation à un personnage mystérieux, un certain Walund, qui avait exercé sur lui un singulier empire. Walund n'acceptait que le contraire

des apparences, la raison ordinaire ne lui semblait que vulgarité. Il était venu des bords de l'océan Arctique, et les banquises auraient dû le protéger contre la contagion d'une telle folie. Heureusement son cas ne peut être cité comme représentant une doctrine quelconque; mais, on le voit, ce n'était plus tout à fait un solitaire, puisqu'il entraînait Garniton. Ancien élève de Denevers, il faisait de fréquentes apparitions à l'atelier, où sa qualité de « plus que Scandinave » lui donnait une sorte d'autorité. Il la méritait si on considère que sa peinture était si extraordinaire, si nouvelle, si originale d'inspiration que personne, sauf Garniton, n'était encore assez initié pour y voir quoi que ce fût. Et il n'avait pas encore atteint son idéal.

Savarette, le vieux mentor de ce jeune Télémaque de la palette, lui écrit des lettres pleines de sens et de raison, qui constitueraient, extraites à part, une intéressante correspondance d'artiste.

Laisse crier contre les Ecoles! lui écrivait-il. L'Ecole des beaux-arts procure des modèles et des ateliers gratuitement; l'Ecole de Rome assure quelques années d'études loin des soucis importuns, des préoccupations matérielles de la vie, dans un des pays les plus beaux du monde, avec, pour logement, un palais merveilleusement approprié aux besoins de l'art.

Il y a des gens très forts qui ont fait cette découverte étonnante : son enseignement ne donne pas le génie. Parbleu! Mais il faut avouer que, loin de lui être contraire, l'Académie de Rome fournit des éléments pour son développement : la paix, la beauté et les chefs-d'œuvre. Je ne crois pas à la tyrannie de son enseignement. On y apprend, au moins, le respect de la forme. D'ailleurs, rien n'arrête les fortes personnalités.

Rien n'empêche, chez elles, le choix des recherches.

Quand il voyage, il lui envoie des croquis à la plume qui ont bien de la saveur, comme cette page à propos de la vieille ville flamande de Gand, qui est bien l'une des plus justes impressions que jamais touriste ait fixées dans sa mémoire et dans ses notes en longeant les canaux et le beffroi de l'antique cité de Philippe van Artevelde.

La page est à citer :

Je ne connaissais que par quelques petites parties restées visibles le grand château des comtes de Flandre, de toute part enfoui sous de noires fabriques qui s'y étaient greffées, utilisant jusqu'à son haut donjon. On l'a entièrement dégagé. Il apparaît barbare et sombre, colossal, sous sa cuirasse orientale, plus par ses proportions que par sa dimension, ce château des Baudouin du Hainaut, qui furent empereur de Constantinople et roi de Jérusalem. Il est avec les Halles d'Ypres la merveille historique des Flandres.

Et je rêvais en passant sur le vieux pont. La vue du canal me réveilla. Comme deux jumeaux flamands-espagnols, deux hauts pignons jaunes, tachés de rose, des fonds de maisons de différents âges, des pans de brique rouge plus ou moins brunie, tombaient perpendiculairement, sans ombre de quai, dans l'eau remuante et moirée, mystérieusement agitée par une houle de dessous, car il n'y avait pas un souffle dans l'air. Plus loin, fermant la perspective, le palais ruine, le géant des croisades, tout bardé d'argent mat, baignant son monstrueux cimier dans l'éclat d'un ciel d'opale clair.

Le tout se répétait en larges plaques disloquées jaunes, blanches et brunes, comme si le canal eût voulu nous montrer, d'une façon visible, le lent écroulement des siècles.

C'était la vie éternelle dans la mort. La fierté des vieilles corporations bourgeoises que respirent encore ces pignons délabrés, l'héroïsme, le formidable, toujours menaçants sous cette énorme panoplie muette.

Voilà bien des mérites qui recommandent ce livre par sa poésie pittoresque, le sentiment de la nature, les aspirations idéales, le style très ferme et juste, sans préjudice du touchant roman d'amour qui met en vue un type aimable d'héroïne, dont le portrait, nous dit l'auteur, a une clef : ce qui vaut nos compliments à l'original.

***

Mon *Petit Trott,* par André Lichtenberger, chez Plon et Nourrit, est un bien délicat roman que les enfants et les grands liront avec plaisir. Trott est un type d'enfant qui s'ajoute à ceux que d'autres ont créés, le Bob de Gyp, le Fontanet d'Anatole France, dans *le Livre de mon ami,* le Bébé de Gustave Droz, et autres. Mais Trott a sa physionomie bien particulière entre eux tous, et on le voit nettement, vêtu à l'anglaise, avec de grands yeux bleus, très anglais déjà, raisonnant, pesant le pourquoi des choses, et épris d'un idéal tout évangélique de bonté et de charité. C'est un petit pasteur. A ses côtés, Bob, le vicieux, gambade comme un triangle scalène; Fontanet, faubourien de Paris, rêve des niches à faire; Trott évangélise, et il est exquis.

Nous le suivons à travers les différentes péripéties de sa vie puérile; il reçoit des joujoux de Noël, et M. Aaron ayant donné des fleurs à sa mère, il fait manger les fleurs par un âne, parce que M. le curé a dit qu'il faut penser aux humbles. La mère se fâche. Le petit dit ingénument :

— Je ne savais pas que vous aimiez tant M. Aaron!

Alors la mère bout. Tout cela est observé.

Trott reçoit les leçons d'une miss fort maigre qui lui raconte les héroïsmes célèbres depuis Mucius Scévola jusqu'à Nelson. Trott résume sa leçon :

Elle m'a raconté l'histoire de M. Cervelas

qui a brûlé trois cents Sarrasins qui étaient Spartiates. Sa main aussi était brûlée sur la lampe, mais avec l'autre bras qui a été emporté, il commandait la manœuvre sur le pont.

Tous ces épisodes sont gracieux, et quand il a entendu dire à M. Aaron qu'en charité c'est tout ou rien qu'il faut donner; cependant M. Aaron ne donne que deux sous à un pauvre; et quand il regarde la vieille Thérèse de son œil bleu de petit philosophe :

Et tout à coup un grand froid vient au cœur de Trott. Et il tremble de la tête aux pieds sur sa petite chaise. Car une pensée qu'il n'a jamais eue l'a traversé. Elle a été une jolie petite fille aux joues roses, aux longs cheveux blonds, Thérèse. Et maintenant c'est une vieille femme qui a des cheveux gris et des mains toutes crochues. Trott est un petit garçon blond et rose; est-ce que par hasard un jour il aura aussi des rides, des cheveux gris et des mains crochues?

Ailleurs, Trott tente vainement un essai de réconciliation — c'est un vrai pasteur — entre le chat Puss et le roquet Jip; il tire un grand profit pour son édification morale d'un entretien avec un petit mendiant. A chaque pas dans la vie, il se heurte à des difficultés. Il voit un escargot qui menace une rose. Que faire? le tuer? Il ne faut pas tuer les créatures auxquelles Dieu a donné la vie. Notre petit anglican raisonne, cherche :

C'est mal de tuer un mouton. Mais si on le mange, ce n'est pas mal. C'est mal de tuer un escargot, mais...

Et pour sauver la rose, il avale l'escargot, devant la maigre miss épouvantée.

Oh! Trott! for shame! comment pouvez-vous! comme c'est malsain! naughty boy! quelle horreur!

Trott laisse tomber l'averse avec calme. Il est plus préoccupé de ce qui se passe dans son intérieur. Il a un peu d'inquiétude pour son estomac. Ça gargouille drôlement; sans doute l'escargot se promène.

Mais non. C'est fini. Il doit être digéré. Alors Trott retourne à son jardin; il contemple la rose avec un redoublement de tendresse et se sent fier d'avoir protégé sa beauté sans avoir sacrifié inutilement la vie de son humble agresseur.

Le petit Trott n'a pas seulement des idées ingénieuses; il en a souvent de touchantes.

Le papa de Trott est revenu d'une absence pendant laquelle il trouve que sa femme a été trop courtisée et frivole. Il se fâche, fait des scènes, injurie les galants. Trott voit cette fâcherie. Il est triste. C'est le soir, sur la plage, par la nuit bleue et étoilée. Monsieur, Madame et Bébé se sont assis sur le sable, en silence. Trott se sent pris par le sommeil, mais il veut faire sa prière avant de dormir, et, en regardant le ciel, il la fait à haute voix. Le père et la mère, boudeurs, regardent l'horizon.

Et tout à coup, arrachant papa et maman aux pensées sombres qui les assiègent, une petite voix monte qui vient frapper à la porte de leurs cœurs.

— Oh! mon cher petit bon Dieu! j'ai si mal que papa soit fâché contre maman! Oh! si vous saviez comme j'ai mal! Oh! je vous en prie, faites qu'il ne soit plus fâché, pour que je n'aie plus peur et pour que ces terribles choses, vous savez, soient loin de moi, parce que je suis un petit enfant. Et faites que je puisse de nouveau aimer papa et maman de tout mon cœur tout plein; parce que, voyez-vous, mon petit bon Dieu, quand on est fâché, j'ai trop mal et j'ai trop peur, et puis je suis un petit enfant, *amen*.

Une grande paix solennelle tombe des cieux rayonnants. La mer murmure le refrain tranquille de sa chanson apaisante. Le sourire de la terre assoupie répond au sourire calme des étoiles. Et la voix de Trott a retenti comme une petite voix secrète et très forte qui est au fond de tous les cœurs. Papa s'est penché vers maman. Il a pris sa main dans la sienne. Et peu à peu maman s'est rapprochée et a mis sa tête sur son épaule. Elle sanglote très doucement. Quelques paroles définitives montent du cœur aux lèvres. Et le pardon, la confiance et la bonne volonté se lèvent et s'épandent comme des vols soyeux de papillons de nuit.

Voilà le ton de ce livre délicat, gracieux et édifiant, qui amusera les grands, et qui constitue une précieuse contribution au genre délaissé et difficile de la littérature enfantine.

*
* *

Guy Tomel vient de mourir à l'âge de trente-neuf ans. C'était un curieux, un chercheur. Il venait de publier un nouveau volume qui fait le pendant du précédent, *le Bas du Pavé parisien*. Celui-ci s'appelle *Petits Métiers parisiens*. Ces titres disent le genre de l'auteur. Il allait scruter ces *Coins de Paris* où nous-mêmes nous sommes plu souvent à nous égarer, et dont nous connaissons trop la poésie et le charme curieux, pour ne pas comprendre l'attrait de ces études. Il savait faire ces petits voyages *intra muros* et nous en raconter des relations intéressantes. C'est une manière de reportage pittoresque. Il s'en tirait bien. Il fréquentait parmi les petits et les humbles, les interviewait, les confessait et il nous donnait cette sensation de l'inconnu qui nous surprend au sein même de Paris. Cette grande ville a tant de dessous, de substructions compliquées,

noires et profondes, que ceux qui y sont allés ont l'air de revenir de loin. Il y a des mondes et des mondes à explorer et à découvrir dans le bas Paris. Tels coins ne sont connus que de quelques agents de la paix, qui y représentent seuls, de temps en temps, la société polie, et quand je dis polie, c'est pour les flatter.

Les petits métiers parisiens? Il en est d'aussi cocasses que de peu connus, depuis le professeur de chiens savants, le préparateur de ténias, les professeurs de l'Ecole normale d'acrobatie jusqu'à tous les types variés de la bohème d'aujourd'hui. Voici M. Ledain, qui a le monopole de la chasse aux blattes dans les hôpitaux de Paris et qui est l'inventeur d'un « cafardicide universel ». Il travaille à raison de 250 francs pour un hôpital. Le tailleur pour chiens a de quoi s'occuper, car on voit aux devantures des magasins qu'on fait pour les chiens des paletots, bottes, gants, chapeaux, sticks, avec la douzaine de mouchoirs au chiffre et aux armes de la maîtresse, pour mettre dans la petite poche de côté, bracelets et colliers d'or à pendeloques, toilette de mariée. Savez-vous ce que coûte un trousseau de chien? 271 francs répartis entre le collier, 12 fr., le bracelet, 8 francs; la demi-douzaine de chemises, 60 francs; demi-douzaine de mouchoirs, 6 francs; deux paires de bottines dont une en chevreau, 15 francs; un costume saut-de-lit, 15 francs; un costume bains de mer, 15 francs; costume de voyage, 25 francs; pelisse d'hiver avec fourrures, 35 francs, etc. C'est à humilier *la Levrette en paletot,* de Châtillon. On nous dit là encore, de façon curieuse, comment se forment les acrobates, comment vivent les Pieds-Humides, ce que vaut l'aune de ces annonces si souvent lues dans les journaux : « 5 francs par jour, travail facile pour qui dispose de deux heures. » Ce sont vilaines escroqueries. Nous entrons à l'école des gardiens de la paix, à celle des cochers; nous fréquentons les figurants, les souffleurs, les devineurs de rébus, caste aussi intéressante que mal connue.

Il y a, en France, 25,000 à 30,000 personnes dont la principale distraction, pour ne pas dire la plus quotidienne occupation, consiste à chercher la solution des rébus que certains journaux illustrés et quelques feuilles de modes publient dans leurs colonnes.

Le fabricant de rébus s'adonne à un entraînement sérieux sur le calembour. Il arrive à des effets ingénieux. Un Grec qui méprise Homère donne du blé à des oisons. Il faut lire :

Aux petits des oies Zoïle donne la pâture.

Un gendarme ferme une vanne. Lisez :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

C'est Maurisset qui fit les plus beaux rébus. Sur sa tombe, Dantan a gravé la mort qui hisse une poutre : mort-hisse-ais. — Elle est au cimetière de Passy.

C'est un nid à petits documents curieux et inédits, la lecture en est amusante et l'œuvre constate une longue patience d'investigation.

Ces petites monographies, c'est ce que Nadar appelait de la petite histoire, de la petite histoire des mœurs, et elles ne seront pas inutiles aux historiens futurs de notre société. Tout ce qu'on fait, si on le fait bien et avec suite, est profitable. De quelle utilité serait un pareil livre, par exemple, sur la ville de Rome antique! Cet ouvrage documentaire et anecdotique a sa valeur, son intérêt, son utilité même au point de vue de l'histoire générale. Il est édité par la librairie FLAMMARION.

* * *

M. Paul Bluysen a consacré au Président de la République une monographie documentée et illustrée dans *Félix Faure intime* (chez JUVEN). C'est de la petite histoire encore, anecdotique, vivante et utile. Nous suivons F. Faure depuis son enfance jusqu'à ce jour, ce qui nous donne l'occasion d'aller au Havre, à l'Elysée, à Rambouillet, de suivre tous les voyages présidentiels en France et au dehors. On nous le montre dans l'intimité, se levant tôt, actif et robuste, sportif, aimable et correct. De curieuses photogravures animent le récit joliment conduit. Et ces indiscrétions me remettent en mémoire une anecdote. J'avais écrit une histoire du chapeau haut de forme dans un journal illustré, dont le directeur envoya un reporter chez le chapelier de Félix Faure, estimant qu'il fallait terminer cet historique de la coiffure par le couvre-chef présidentiel, sur lequel je n'avais pas l'ombre d'une donnée. Le reporter qui fut envoyé trouva un chapelier souriant et affable qui lui donna les mesures du conformateur présidentiel, la largeur des bords, le nombre de chapeaux usés par an et autres éléments de statistique. Le directeur m'ayant demandé la permission de glisser ces chiffres dans mon histoire du chapeau, je n'y vis pas d'inconvénient. Hélas! mon travail sur la coiffure des hommes passa assez inaperçu, mais les chiffres du chapeau présidentiel furent aussitôt happés par la badauderie publique. Ils furent implacablement reproduits par deux mille journaux, et toujours avec ma signature, ce qui était un honneur bien usurpé dont, à vrai dire, je me serais

volontiers passé. *Sic vos non vobis!* Voilà du moins qui est d'un bon augure pour le livre de M. Bluysen.

* * *

Or çà, des vers!

En voici d'éloquents, des poésies d'Alexandre Parodi, *Vaincus et vainqueurs,* chants patriotiques d'un philhellénisme ardent, précédés d'une intéressante préface sur la poésie, par l'auteur qui déclare spirituellement avoir fait aussi sa préface de Cromwell, devant ce volume qui pourrait aussi s'appeler *Orientales.* Cet avant-propos contient des choses fort judicieuses sur divers sujets, et on ne lira pas sans intérêt ce jugement neuf et sincère sur *l'alliance franco-russe;* il donne à réfléchir :

Me pardonnera-t-on d'avoir peu admiré le rôle que la Russie nous a fait jouer à sa suite? et d'avoir, ce qui est plus hasardeux, trouvé excessifs nos enthousiasmes pour son amitié? Prodigue de fêtes et de caresses, saluée dans toutes nos villes comme l'aube de la résurrection attendue, cette alliance, qui a eu tant de peine à s'avouer, est demeurée jusqu'à ce jour platonique et semble ne nous avoir rouvert les portes de l'espérance que pour les refermer sur le traité de Francfort. Il est vrai qu'elle a rétabli l'équilibre politique en Europe et qu'elle y a fait cesser notre long isolement; mais, si elle n'a pour objet unique que de consolider la paix, elle sert moins nos intérêts que ceux de l'Allemagne, dont elle assure les possessions conquises sur nous. Aujourd'hui que notre puissance militaire est reconstituée, la paix n'a peut-être plus de raison d'être et risque de porter atteinte, en se prolongeant, aux qualités de notre race : elle nous déshabitue des énergies et des dévouements mis au service de la patrie, elle nous énerve, nous corrompt et nous divise. Que le jeune souverain à qui Paris, dans l'élan de sa gratitude, a fait un si triomphal accueil, pardonne à un poète, soucieux avant tout de la grandeur française, de révéler hautement, sans ambages diplomatiques, la secrète amertume et l'angoisse inavouée, la vraie et noble cause du malaise de ce pays que la prospérité matérielle ne saurait contenter : la France n'a plus besoin de paix, elle a besoin de gloire.

C'est ce ton belliqueux qui éclate en fanfare sonore dans cette épopée des luttes de la Grèce contre le Turc. Les vers sont sobres, nets, sans acrobatie, car l'auteur de *Rome vaincue* répudie les artifices et les virtuosités du tour de main, et il s'en réfère à Lamartine qui a stigmatisé cette poésie.

Se dégradant au tour de force comme une danseuse de corde! oubliant le sens pour ne s'occuper que des mètres ou des rimes de leurs compositions, et finissant par se glorifier eux-mêmes du nom de *funambules* de la poésie! Un jeu en un mot, au lieu d'un talent! un effort, au lieu d'une grâce! un caprice, au lieu d'une âme! une profanation, au lieu d'un culte! un sacrilège, au lieu d'une adoration du bien et du beau dans l'art.

Aussi ses vers sonnent clair et beau, soit qu'il chante la Grèce, soit qu'il implore la France. C'est un fort beau poème que celui du *Laurier de Tempé* sur ce motif d'Ottfried Muller :

Tous les huit ans, Delphes envoyait une théorie solennelle couper à Tempé une branche de laurier.

Il débute ainsi par ces vers imagés et harmonieux :

Au pied du sombre Olympe et du rebelle Ossa,
Parmi les flots brillants du sonore Pénée,
Dans l'antique vallée où d'abord il poussa,
Le laurier d'Apollon, sous sa feuille fanée,
Ne sentait plus frémir la serpe au manche d'or
Qui, de Delphes venue, écimait son branchage.

Coronéos, l'*Éphèbe,* le *Stabat mater* ont du souffle et de l'émotion. La guerre de Crète a trouvé dans son cœur un écho douloureux et pathétique. L'antiquité et ses gloires immortelles lui inspirent de belles périodes :

Où sont de val en val les campagnes dorées
Et dans les bois riants les nymphes adorées,
Habitantes de l'arbre aux rameaux embaumants
Qui mêlaient leur murmure au soupir des amants,
Lorsque leurs yeux rêveurs dans la nuit enchantée
Suivaient Diane errant sur sa sphère argentée?
Quelle flamme inconnue a, parmi les roseaux,
Tari l'âme limpide et chantante des eaux?
Terre aride est la vigne où les roses vermeilles
Buvaient leur frais cristal sous le pampre des treilles,
Et poussière est le marbre où souriaient les Dieux,
Hiérophantes blancs des temples radieux,
Ils sont donc morts aussi, les immortels! Et, sombre,
La Parque a dissipé leurs rayons dans son ombre!

Dans toutes ces pages passe le souffle vigoureux des haines bien senties et des impérissables souvenirs.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le siècle qui va finir aura été fécond en inventions merveilleuses; cependant une encore manque à sa gloire, c'est la transmission des images à distance. Le problème n'est pas insoluble et bien des chercheurs sont à l'œuvre, mais la solution n'est pas encore complète. Dans une des dernières séances de l'Académie des sciences, M. d'Arsonval a présenté un appareil, imaginé par M. Dussaud, qui donne déjà des résultats encourageants, sinon complets.

Comme tous les inventeurs qui l'ont précédé dans cette voie, M. Dussaud a recours au sélénium, substance qui, dans certaines conditions de préparation, a la propriété d'être plus ou moins conductrice de l'électricité, suivant qu'elle est plus ou moins éclairée. Du moment que les intensités lumineuses peuvent être transformées en intensités électriques, on entrevoit la possibilité de transmettre au loin l'image d'un objet au moyen d'un fil conducteur; mais il faut trouver le dispositif approprié et cela n'est pas aussi simple que cela en a l'air. MM. Aryton et Perry ont essayé, il y a une vingtaine d'années, le moyen suivant : dans un circuit électrique composé d'un fil reliant une pile à un galvanomètre, on interpose, en un certain endroit représentant le poste transmetteur, une résistance au sélénium convenablement préparée; le galvanomètre représente le poste récepteur et peut être placé à une distance quelconque. Son aiguille dévie d'autant plus que le sélénium est plus éclairé et il est facile d'imaginer un dispositif par lequel on utilise cette déviation pour démasquer plus ou moins une petite ouverture par laquelle tend à passer un rayon lumineux, provenant d'une source quelconque, pour aller se projeter sur un écran. Ayant ainsi la possibilité de transmettre l'image d'un point, il fallait, pour en transmettre plusieurs, disposer d'autres circuits, composés comme le premier; en plaçant toutes les résistances l'une près de l'autre, de façon à former un plan placé au fond d'une chambre noire, on pouvait y projeter au moyen d'une lentille l'image de l'objet à représenter, et au poste récepteur le galvanomètre correspondant à chaque point démasque plus ou moins l'ouverture donnant passage au rayon lumineux local. En pratique, cela devenait d'une installation fort difficile, pour ne pas dire impossible, et on abandonna l'idée.

M. Dussaud a tourné la difficulté d'une façon très heureuse et, bien que son système ne soit encore qu'à l'état d'étude, il a donné des résultats qui méritent d'être signalés. Il a remplacé le galvanomètre par le téléphone, qui est un instrument infiniment plus sensible et plus apte à traduire les plus petites variations du courant électrique; sous l'influence de ce dernier sa plaque vibre et se déplace de quantités infiniment petites, mais toujours proportionnelles à son intensité. En outre, il ne se sert que d'une seule résistance au sélénium. Son appareil se compose en principe, au poste transmetteur (fig. 1), d'une chambre noire avec objectif O et prisme P

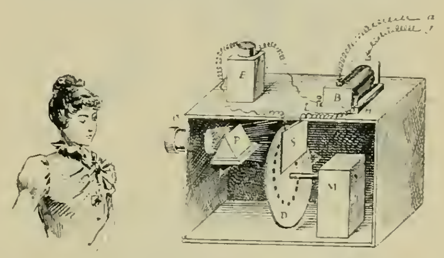


Fig. 1. — Principe de l'appareil de M. Dussaud pour essais de transmission des images à distance. — Transmetteur.

O objectif, P prisme redressant l'image, S résistance au sélénium intercalée dans le circuit électrique E B, M mécanisme d'horlogerie imprimant un mouvement régulier au disque D, *aj* fils de ligne se rendant au récepteur.

destiné à redresser l'image; au fond se trouve la résistance au sélénium S devant laquelle tourne un disque D animé, par un mécanisme d'horlogerie M, d'un mouvement régulier de rotation et percé de trous disposés de telle sorte que tous les points de l'image viennent successivement frapper la résistance S. Celle-ci est intercalée dans le circuit formé par une pile E et une bobine d'induction B : c'est la disposition employée pour toutes les installations téléphoniques. Au poste récepteur (fig. 2), se trouve le téléphone à la membrane duquel est attachée une petite plaque métallique P percée de fentes étroites, à côté de laquelle se trouve une plaque fixe F identique; au repos, les fentes des deux plaques ne sont pas en face l'une de l'autre et le faisceau de lumière D envoyé sur elles, par l'ouverture de la chambre où elles sont enfermées, ne peut passer. Mais si la membrane du téléphone vient à se déplacer, l'écran qu'elle porte se déplace aussi, ses fentes tendent à se placer en regard de celles de l'écran fixe et la lumière passe plus ou moins suivant la position respective des fentes. Cette lumière est de nouveau interceptée par un disque identique à celui du transmetteur; les trous dont il est percé doivent avoir à

chaque instant la même position que ceux de ce dernier et permettre d'éclairer successivement toute la surface de l'écran récepteur E; en ayant soin que chaque point se succède à un intervalle inférieur à 1/10 de seconde, la persistance des impressions sur la rétine suffit pour que l'œil perçoive en même temps tous les points qui forment l'image. Un tel appareil présente de grandes difficultés d'exécution et M. Dussaud n'est pas encore arrivé à le réaliser d'une façon tout à fait satisfaisante; mais, d'après la note communiquée à l'Académie des sciences, il est parvenu malgré cela à transmettre l'image d'objets de forme simple, très éclairés, et on peut, même s'ils sont en mouvement, reconnaître leur forme avec plus ou moins de facilité au poste récepteur. Ces résultats, tout incomplets qu'ils soient, n'en sont pas moins fort intéressants et doivent être signalés, ne serait-ce que pour montrer la possibilité d'arriver à une solution.

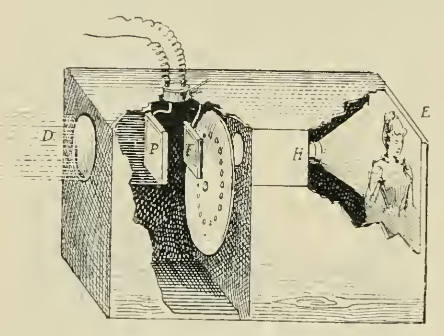


Fig. 2. — Récepteur.

D faisceau de lumière artificielle frappant la plaque métallique P percée de fentes et attachée à la membrane d'un téléphone, F plaque fixe également percée de fentes, L disque identique à celui du transmetteur, H objectif avec prisme projetant l'image sur l'écran E.

*
* *

Un autre problème, mais insoluble celui-là, auquel de malheureux inventeurs persistent à s'acharner, c'est le mouvement perpétuel. On ne fera jamais entrer dans certaines têtes que tous les principes de la physique et de la mécanique s'opposent à sa réalisation; il y a, il est vrai, des circonstances atténuantes. Nous avons reçu dernièrement une lettre qui nous engage à dire quelques mots à ce sujet : un jeune inventeur, mécanicien de son état, nous signale une pendule qu'on voit en ce moment chez un horloger de la rue de Rivoli et qui, il en est convaincu, est la solution du fameux problème; lui aussi avait eu la même idée, mais il n'a pu construire l'appareil. Comment se fait-il que les journaux spéciaux soient restés muets devant une aussi belle découverte? Au premier abord, cette pendule paraît, en effet, être mue par une grande roue à aubes, sur laquelle tombent des billes; lorsqu'elles abandonnent la roue, après l'avoir fait tourner d'une certaine quantité, elles suivent un couloir qui les conduit à une chaîne à godets, mue par la roue elle-même, qui les remonte à leur point de départ. C'est très séduisant d'aspect, mais nous avons répondu à notre jeune inventeur que, même sans avoir démonté la machine, nous étions absolument sûr qu'il y a un ressort caché qui met tout en mouvement et que les billes, qui semblent tout faire, ne sont là que comme accessoires. Rien d'étonnant à ce qu'un jeune homme s'arrête à des exemples de ce genre, quand des esprits qu'on devrait considérer comme sérieux, en raison des diplômes dont ils sont pourvus, patronnent des inventions qui ne sont pas réalisables. Nous en avons eu un exemple il y a une quinzaine d'années; il nous est tombé sous la main un prospectus destiné à réunir les fonds nécessaires à la construction d'un moteur merveilleux, qui n'était autre, en somme, qu'un mouvement perpétuel. Parmi les membres du comité d'initiative, nous avons été fort surpris de trouver les noms d'ingénieurs, d'anciens élèves de l'Ecole polytechnique, d'officiers de

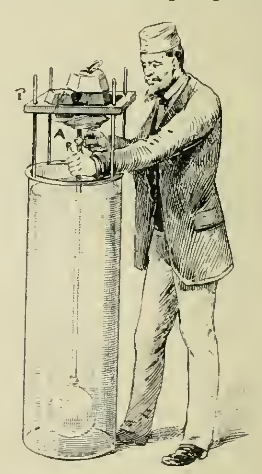


Fig. 3. — Un faux mouvement perpétuel.

V vessie pleine d'air plongeant dans l'eau, A vessie vide, R robinet fermant le tube qui les relie, P plateau guidé portant des poids. Malgré le faible effort déployé pour enfoncer la vessie au fond du vase plein d'eau, lorsqu'on ouvre le robinet les poids sont soulevés. On dispose ainsi d'une grande force et on en dépense une petite (mais il ne faut pas oublier les chemins parcourus).

marine, de médecins, etc. Or, voici l'expérience à laquelle l'inventeur conviait les futurs souscripteurs : dans un vase profond (fig. 3), il enfonçait sans effort une vessie gonflée d'air montée à l'extrémité d'un tube fermé par un robinet ; près de celui-ci, à l'autre extrémité du tube, était fixée une autre vessie dégonflée, sur laquelle reposait un plateau portant des poids représentant un nombre respectable de kilogrammes. Il ouvrait alors le robinet et l'air passait d'une vessie à l'autre, soulevant les poids de quelques centimètres. Il ne restait plus qu'à construire la machine qui devait faire automatiquement ces opérations et on faisait remarquer qu'une très majeure partie de la puissance qui avait soulevé les poids restait disponible, puisqu'il avait suffi d'un faible effort pour enfoncer la vessie. On oubliait seulement une chose : c'est le chemin parcouru. Les poids se soulevaient de quelques centimètres, la vessie gonflée était enfoncée à $1^m,50$ dans le vase et on disposait en réalité du poids de la colonne d'eau qui pesait sur elle ! Inutile d'ajouter que la machine ne fut jamais construite ; mais de tels exemples sont bons à connaître pour se mettre en garde contre les chercheurs de mouvement perpétuel, si bien patronnés qu'ils soient.

*
* *

On est arrivé aujourd'hui à liquéfier tous les gaz ; le plus réfractaire de tous, l'hydrogène, a cédé, le 10 mai dernier, aux instances de M. Dewar qui le taquinait depuis quelques mois et qui est arrivé à ce résultat en le comprimant à 180 atmosphères, à la température de 205 degrés au-dessous de zéro. Il ne s'en est pas tenu à une simple expérience de laboratoire, donnant quelques gouttes de liquide ; son appareil permet d'en fabriquer plus d'un litre en dix minutes. C'est un liquide incolore qui s'évapore assez facilement, mais pas assez cependant pour qu'on ne puisse l'étudier à son aise. Il y a déjà quelque temps que M. Dewar était arrivé au même résultat pour l'air et, depuis, M. Linde en Allemagne, M. Tripler en Amérique, obtiennent l'air liquide en grande quantité. En France, on monte en ce moment les appareils de M. Linde, au Collège de France, dans le laboratoire de M. d'Arsonval, et on va pouvoir étudier ses curieuses propriétés. Au sortir de l'appareil, l'air liquide est recueilli dans des vases entourés de feutre ; ou mieux, formés d'une double enveloppe dans laquelle on a fait le vide de manière à l'isoler autant que possible de la température ambiante. Dans ces conditions, une dizaine de litres de liquide mettent dix à douze heures à s'évaporer. Si on le laisse séjourner quelques minutes dans une casserole en fonte, la température extrêmement basse à laquelle elle se trouve portée la rend tellement friable qu'elle se brise en mille morceaux au moindre choc (fig. 4, n° 2). En contact avec la peau, il y aurait désorganisation des tissus, c'est-à-dire brûlure intense, et cependant on peut tremper la main dans l'air liquide sans danger, si elle est un peu moite. Il se passe alors un phénomène analogue à celui bien connu de la fonte en fusion dans laquelle on peut tremper la main mouillée : l'eau se transforme immédiatement en vapeur et forme de petits globules qui empêchent le contact avec la peau ; mais dans un cas comme dans l'autre, il ne faudrait pas prolonger l'épreuve et nous pensons même qu'il serait préférable de ne pas la faire. Le *Scientific American* nous signale une série d'expériences très curieuses qui seront reproduites en France avant peu. On savait déjà que l'oxygène est, comme le fer, influencé par l'aimant ; on le constate d'une façon très nette avec l'air liquide, qui est naturellement un mélange d'azote et d'oxygène ; si on approche un électro-aimant du tube qui le renferme, il est dévié de sa position (fig. 4, n° 1) et il s'y colle même, comme le ferait un morceau de fer, si on l'en approche suffisamment. Avant de reprendre sa forme gazeuse, l'air liquide passe par l'état de vapeur et celle-ci étant, contrairement à celle de l'eau, plus lourde que l'air atmosphérique, on la voit former une sorte de cascade par-dessus les bords du vase (fig. 4, n° 3). Mais le phénomène le plus curieux qu'on puisse voir, c'est le feu formant la neige. Un charbon incandescent plongé dans l'air liquide continue à brûler, puisqu'il se trouve en présence de l'oxygène ; mais

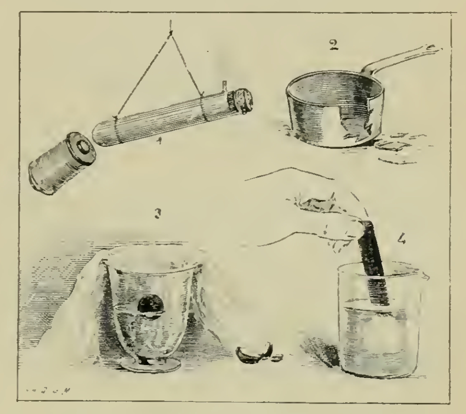


Fig. 4. — Liquéfaction de l'air.

cette combustion dégage du gaz acide carbonique qui se liquéfie et se solidifie à une température beaucoup moins basse que l'air; on voit donc la neige d'acide carbonique se former à l'extrémité incandescente du charbon (fig. 4, n° 4). Une conquête reste encore à faire, c'est la solidification de l'air et de l'hydrogène ; il n'y a pas de raison pour qu'on n'y arrive pas. On obtiendra peut-être alors le zéro absolu : — 273 degrés, point extrême où le calcul indique qu'il n'y a plus de chaleur du tout.

* * *

Parmi les forces énormes qui sont disponibles dans la nature, nous ne savons guère utiliser que les cours d'eau. Le vent est à peine employé, le mouvement de la marée très peu, le mouvement des vagues pas du tout; et cependant il y a là un joli lot de kilogrammètres en réserve. On n'est pas certainement sans s'en être déjà aperçu et quelques tentatives ont été faites, parfois avec un certain succès ; mais nous croyons que si on n'y a pas donné suite, c'est que cette force, toujours irrégulière et localisée à des endroits où les constructions sont difficiles, ne trouvait pas son emploi sur place. Aujourd'hui où le transport de force par l'électricité est



Fig. 5. — Utilisation du mouvement des vagues. Appareil fonctionnant depuis un an en Californie. Le mouvement des flotteurs actionne une pompe qui refoule de l'eau et de l'air dans un réservoir. Cette eau est ensuite employée sur une roue Pelton qui actionne une dynamo servant à l'éclairage.

chose courante, il serait temps d'y revenir et c'est ce que vient de faire une Société américaine dans l'Etat de Californie. On a établi sur un warf s'avançant de 110 mètres dans la mer trois flotteurs (fig. 5) de 3 mètres de côté, se terminant par des tiges verticales guidées de façon que la vague leur fasse accomplir un mouvement de montée et de descente. Le plus petit déplacement est de 15 centimètres,

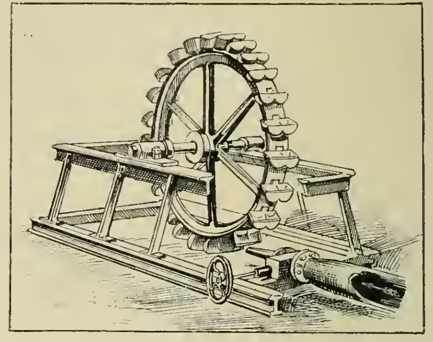


Fig. 6. — Roue Pelton utilisant l'eau sous pression et remplaçant sous un très petit volume les roues à augets de grand diamètre.

le plus grand de $2^{m},50$; la moyenne de fréquence des vagues est de 3 à 5 par minute. Par un mécanisme approprié on a relié ces tiges à une pompe qui refoule l'eau dans un réservoir hermétiquement clos, de telle sorte qu'à mesure que l'eau y entre, elle comprime l'air qui se trouve en dessus. On dispose alors d'eau sous pression qui est employée à faire tourner une roue Pelton attelée à une dynamo; jusqu'à présent on n'a utilisé le courant qu'à allumer quelques lampes. La moyenne de la puissance motrice dont on dispose est de 2 à 4 chevaux ; mais la dépense d'installation a été seulement d'une dizaine de mille francs et la Compagnie estime qu'avec une installation plus importante on pourrait obtenir une puissance qui reviendrait à 65 francs par an et par cheval, ce qui fait moins de 20 centimes par jour. Avec un moteur relativement faible on ne peut guère songer qu'à charger des accumulateurs ; mais si on disposait de plusieurs centaines de chevaux, on pourrait distribuer à distance l'énergie électrique produite sur place.

Nous avons parlé tout à l'heure de la roue Pelton, ce n'est pas une invention nouvelle; ses premières applications remontent à une quinzaine d'années, mais elle est assez peu connue. Le principe de cette roue consiste à utiliser l'eau animée d'une grande vitesse, comme quand elle tombe de 5 à 600 mètres de haut ou qu'elle est chassée par l'air comprimé ; elle porte sur sa circonférence (fig. 6) des palettes en forme de cuvettes, avec une arête coupante au milieu. L'eau, en sortant de l'ajutage, qu'on règle avec un robinet comme une lance d'arrosage, frappe ces

palettes et tombe après leur avoir communiqué la vitesse dont elle est animée. L'installation de ce type de roue est très élémentaire; sa puissance varie avec le diamètre et avec la vitesse d'arrivée de l'eau, mais elle est déjà avantageuse avec une chute de 6 mètres.

On en construit qui, avec seulement $0^m,15$ de diamètre, ont une puissance de plusieurs chevaux; les plus grandes n'ont pas 2 mètres. Elles remplacent avantageusement les roues à augets avec eau en dessus qui, pour produire la même puissance, doivent avoir des dimensions dix fois plus grandes et nécessitent des frais d'installation très considérables. Une roue Pelton de $0^m,90$ pesant 80 kilogrammes produit 100 chevaux avec une chute de 600 mètres; elle tourne à la vitesse de 1 150 tours à la minute. Un moteur à augets n'utiliserait pas la force vive de la chute, mais seulement le poids de l'eau sur un bras de levier qui ne dépend que du diamètre de la roue; dans certains cas on est quelquefois amené à le porter à 20 mètres, comme cela eut lieu dans une certaine mine d'Irlande, où cette construction gigantesque est un véritable objet de curiosité.

Puisque nous parlons de roues hydrauliques, disons qu'on pourrait plus souvent, nous semble-t-il, utiliser sans grande dépense les cours d'eau rapides en y plaçant, comme cela se pratique souvent sur le Danube, des roues à palettes montées sur des bateaux amarrés à la rive; c'est toujours grâce à l'électricité que ce serait avantageux : une dynamo tient fort peu de place et l'énergie électrique qu'elle engendre se transmet n'importe où au moyen d'un simple fil sur des poteaux; c'est certainement par son intermédiaire que nous arriverons à asservir peu à peu toutes les forces de la nature.

*
* *

Bien que l'automobilisme soit à l'ordre du jour, il y a encore des gens qui aiment à employer des moyens de transport plus élémentaires, et voici un sport peu connu imaginé par quelques désœuvrés qui passent leur hiver en Suisse pour cause de santé; ils parcourent une piste de neige en pente, ce qui est facile à trouver dans ce pays, sur un traîneau de forme spéciale où l'on est, non pas assis, mais couché à plat ventre, et dont l'origine est due, paraît-il, aux sauvages canadiens; mais on a perfectionné l'instrument en le rendant plus léger et plus confortable, si tant est qu'on puisse demander du confort dans une telle position. C'est une sorte de double patin qui supporte un bâti de $1^m,50$ de long sur $0^m,40$ de large, sur lequel est cloué un matelas léger où l'on se couche la tête en avant (fig. 7); les jambes dépassent un peu, de façon à permettre de toucher le sol avec la pointe des pieds, soit pour activer, soit pour retarder la marche ou donner la direction. Il paraît que ce sport est rempli d'attrait et qu'on arrive à parcourir le kilomètre à la minute, comme certaine voiturette automobile; mais au moins si on risque un peu sa tête,



Fig. 7. — Traîneau employé pour descendre des pentes neigeuses, aménagé pour ce nouveau sport.

on ne gêne personne, car on est loin des grandes routes.

*
* *

La médecine vétérinaire vient de s'enrichir d'un nouveau vaccin. MM. Nocard et Roux sont parvenus, après une série de recherches qui remontent à plus de deux ans, à découvrir et asservir le microbe de la péripneumonie bovine, qui cause des pertes énormes à l'agriculture, car on est obligé, pour enrayer la maladie, d'abattre toutes les bêtes atteintes, sans tenter aucune chance de guérison. Le microbe est tellement petit que, jusqu'à présent, il avait échappé à tous les yeux, et ce n'est qu'avec un grossissement de 2000 diamètres qu'on est parvenu à le voir. Cela ne suffisait pas, il fallait le cultiver pour en faire des vaccins atténués, et ceci présentait de grandes difficultés, attendu que les petits animaux tels que le chien, le lapin, le cobaye, qui sont ordinairement les premiers éléments de ce genre de travaux, sont réfractaires à la maladie. On est arrivé cependant à l'inoculer au lapin par un artifice assez curieux qui consiste à enfermer le liquide pulmonaire dans une capsule de collodion; dans ces conditions, le microbe, à l'abri des globules du sang, se développe, puis filtre à travers le collodion et se répand dans l'organisme du lapin. Mais ce moyen un peu détourné n'était pas très pratique pour avoir du vaccin en quantité suffisante, et, depuis, MM. Nocard et Roux ont découvert une méthode d'ensemencement dans un milieu convenable et plus facile à sur-

veiller que le ventre du lapin. Voici donc encore une nouvelle conquête due à la méthode de notre grand Pasteur : ses élèves sont dignes de lui.

* * *

On ne verra peut-être plus de piétons au xxe siècle, ceux qui n'auront pas leur automobile ou leur bicyclette s'attacheront des roulettes aux pieds ; on rencontre déjà au bois de Boulogne des amateurs de ce nouveau mode de locomotion. L'ancien patin à roulettes est détrôné ; aussi bien il ne pouvait servir qu'en chambre, une surface absolument plane lui étant indispensable à cause de ses trois roulettes de très petit diamètre. Aujourd'hui



Fig. 8. — Patins portant deux roues garnies de caoutchoucs creux et permettant de courir sur les routes ordinaires.

on a imaginé de lui donner deux roues seulement, mais on les place l'une devant l'autre, ce qui le rend tout à fait analogue au patin à glace ; de plus, on leur donne un diamètre de $0^m,15$ à $0^m,20$ et on les garnit de caoutchouc creux comme les bicyclettes. Elles sont montées (fig. 8) sur une armature en acier de $0^m,30$ de long, qui se fixe aux chaussures par des courroies. On peut, paraît-il, faire de 15 à 20 kilomètres à l'heure sur une bonne route, c'est une machine à courir; mais il est probable qu'on se fatigue plus vite que sur une bicyclette.

* * *

Les allumettes de la régie sont devenues légendaires et font depuis longtemps le sujet de plaisanteries faciles ; mais cela va changer. On sait que la fabrication au phosphore blanc est très nuisible aux ouvriers, chez lesquels il produit une attaque du système osseux. Depuis longtemps on cherchait une substance qui pût remplacer le phosphore blanc sans présenter ses dangers ; mais tous les essais faits dans cette voie, même ceux qu'une expérience, peut-être un peu hâtive, avait fait considérer comme un triomphe de la science, ont échoué pitoyablement dès qu'on a voulu entrer dans la fabrication pratique.

Deux ingénieurs des manufactures de l'Etat, MM. Sévène et Cahen, se sont mis à l'œuvre et, après de patientes et laborieuses recherches, sont arrivés à trouver une nouvelle pâte à base de sesquisulfure de phosphore. Sous cette forme, le phosphore conserve toutes ses qualités et peut se manipuler sans répandre de vapeurs. Nous avons reçu de la manufacture de Trélazé quelques boîtes d'échantillon de la nouvelle fabrication; elles sont en tout semblables à celles déjà connues, qu'on vend 0 fr. 05 c., et elles seront du même prix, mais elles portent une étiquette avec les lettres S. C., initiales des deux inventeurs.

Comparativement, il y a à l'odorat une très notable différence avec les anciennes boîtes qui dégagent une odeur accentuée de phosphore. A l'usage nous devons déclarer que, sur douze boîtes, nous n'avons pas eu un raté et nous avons essayé le frottement sur des surfaces et dans des conditions très différentes ; ces allumettes prennent feu même après avoir été mouillées, ce qui va reléguer bien loin les vieilles légendes sur l'incombustibilité des allumettes de la régie.

* * *

Nous nous souvenons avoir vu dans une féerie un personnage qui avait les oreilles tellement fines qu'il entendait l'herbe pousser ; nous ne savons pas si le microphone permettra jamais d'atteindre ce résultat, qui, en somme, serait de peu d'intérêt ; mais le microscope peut nous faire assister à la germination d'une graine. Pour cela, dit *la Vie scientifique*, il suffit de prendre une graine de millet, d'en découper une fine tranche et de la placer entre deux verres sous le microscope. On met l'instrument au point et on fait glisser une goutte d'eau sous le verre, de manière qu'elle soit absorbée par la graine. Aussitôt on voit une série de fibres en spirale s'étendre dans toutes les directions et donner l'apparence d'une véritable germination.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

... Et les travaux de la Commission anglo-française continuaient.

Cette commission a mission, vous le savez, de préparer le partage des territoires de la boucle du Niger. Prévue par un accord du 15 janvier 1896, elle s'est réunie le 27 octobre 1897. Depuis lors, elle a « travaillé activement »; le ministre des affaires étrangères l'a solennellement déclaré à la tribune, le 1er mars dernier. Aussi bien, a-t-on vu la preuve de la parole ministérielle dans l'annonce, non de la terminaison des travaux, mais de la maladie de plusieurs commissaires, surmenés assurément. « L'Afrique a été créée pour être la plaie des ministères des affaires étrangères », disait au dernier banquet du Guild-Hall lord Salisbury ; voici qu'elle met sur le flanc nos diplomates.

C'est fâcheux pour les diplomates; cela pourrait bien l'être, au surplus, pour nous tous. Quand le négociateur s'alite, c'est la négociation, souvent, qui est la malade. On ne saurait mettre en doute l'indisposition de M. Binger; il n'en reste pas moins que le désaccord entre l'Angleterre et la France, ces mois derniers, s'est aggravé, est devenu querelle. Nos justes demandes étaient qualifiées à l'ordinaire, et jusque dans les colonnes du *Times*, de *preposterous*, ce qui veut dire: absurdes, impudentes. Ce journal nous déclarait net: « Dans l'Afrique occidentale, nous n'avons pas la plus petite intention de céder. » La *Pall Mall Gazette* disait: « Les officiers français se conduisent là-bas comme de vulgaires brigands. Aussi faudra-t-il que notre gouvernement en impute la responsabilité au quai d'Orsay, dans un langage sur lequel on ne pourra pas se méprendre et sur un ton de commandement. » Et le gouvernement anglais ? Il avait tout l'air de se laisser mener par ses troupes; le chef, lord Salisbury, criait bien haut: « Nous ne pouvons permettre que nos droits les plus élémentaires soient foulés aux pieds. »

Le gouvernement anglais se calomniait. Il se posait en victime: personne ne le crut.

La question, cependant, devenait fâcheuse; elle pouvait devenir pis encore. Les troupes des deux nations avaient occupé progressivement la zone neutre qui les séparait, avaient presque pris le contact. Il suffisait d'un hasard, ou d'une mauvaise volonté pour amener un conflit. De plus, — il faut être juste envers soi-même, — il règne en notre pays un état d'esprit qui est peu fait pour nous rendre philosophes à l'endroit des procédés injurieux des Anglais.

La politique extérieure, c'est le choix de ses ennemis. Le choix de l'ennemi entraine forcément celui des alliés. Le premier principe de cette politique doit être de n'avoir dans le même temps qu'un ennemi. Nous n'avons pas su faire ce choix; c'est la cause de notre faiblesse.

Nous avons deux ennemis : 1° l'Allemagne. Nous affectons de parler de paix plus qu'il ne serait nécessaire. Le tsar, à Paris, a lu sur tous les arcs de triomphe (de quel triomphe ?) : *Pax;* il a lu derrière la statue de Strasbourg, sur la terrasse : *Pax*. Or la paix sous le régime de laquelle nous vivons est la paix de Francfort-sur-le-Mein (Allemagne). Et cependant, si le tsar, devant ces inscriptions intentionnellement répétées, a conclu que nous étions plus chrétiens qu'on ne le dit et que nous pratiquions l'oubli des injures, il a fait, sauf respect, erreur. Nous espérons, au contraire, que, malgré ses guides officiels et les inscriptions, il a deviné le cri qui était au fond de toutes ces poitrines d'hommes frémissantes sur son passage, et qu'on ne retenait que par respect, et qu'il a compris que ce peuple n'avait fait choix de son amitié que par haine. Si vous doutez de ces sentiments de la France, arrêtez le premier ouvrier, le premier paysan venu et lui dites, sans discours : *Prussien!* L'Allemagne est toujours notre ennemie. Mais nous en avons une deuxième : l'Angleterre.

L'Angleterre est notre ennemie depuis le combat de Brenneville, en 1119. Depuis, nous avons eu avec elle deux guerres de cent ans : 1338-1453, 1688-1715. S'il est ennemi héréditaire, c'est bien celui-là. La querelle, cependant, s'était apaisée. L'Angleterre nous avait combattu, tout le long du siècle dernier, pour nous prendre nos colonies : elle les avait prises. Elle se mit alors à nous embrasser en la personne de Louis-Philippe. Mais voilà-t-il pas que nous nous refaisons un nouvel empire colonial? que la République se mêle de questions africaines, asiatiques, qui ne la regardent point, qui ne regardent que l'Angleterre? Et la querelle renaît entre les coloniaux anglais, c'est-à-dire entre tous les Anglais, et les coloniaux français, qui commencent, Dieu merci! à faire nombre.

Voilà pourquoi, depuis vingt ans, nous grognons vers l'Est, nous aboyons vers l'Ouest. Cela est très fatigant, et ce pour-

rait être dangereux. Ce que nous risquons, en effet, et à tout moment, c'est de faire sur notre dos l'accord entre nos deux ennemis. M. Chamberlain, ministre anglais des colonies, ne vient-il pas de le proposer formellement à l'empereur allemand ? Nous referions ainsi la faute et de Louis XV et de Napoléon. L'historien anglais, Seeley, recherchant les causes de la décadence politique de la France au XVIIIe siècle, conclut : « On peut dire d'elle qu'elle avait *trop de fers au feu.* » N'ayons qu'un fer au l'ensemble de son commerce maritime atteint la somme de 20 milliards. Ces deux chiffres comportent un enseignement. Les journaux anglais nous menacent, nous insultent : ouvrons le parapluie du philosophe ; insultes et menaces ruisselleront par-dessus, et puis viendra le beau temps. Ces journaux veulent nous intimider. S'ils nous voient souriants et fermes, ils changeront d'attitude ;... et nous pourrons espérer apprendre, de notre vivant, que la Commission franco-anglaise a terminé ses travaux.



L'AFRIQUE OCCIDENTALE ET CENTRALE FRANÇAISE DU SÉNÉGAL AU NIL

feu et battons-le bien. Il est donc nécessaire de choisir.

Qu'on s'allie avec l'Allemagne et qu'on se batte avec l'Angleterre pour le Niger : je le veux bien ; mais qu'on se décide. *S'allier avec l'Allemagne !* Quel Français ne sent quelque part, dans son être le plus intime, sa chair se révolter à la seule pensée de ce fait ? Donc, la supposition est absurde. Mais alors n'est-il point puéril de montrer les dents à l'Angleterre quand nous avons la conscience d'autres devoirs à accomplir ?

Montrer les dents à quelqu'un, quand on ne veut ou qu'on ne peut se battre, est toujours dangereux ; cela peut être parfois nécessaire. Je ne crois pas que ce soit ici le cas, et que l'Angleterre elle-même veuille réellement la guerre. Dans une lutte avec une grande puissance maritime, l'Angleterre, fût-elle pleinement victorieuse, aurait trop à perdre et trop peu à gagner. M. John Morley rappelait, l'autre jour, que le commerce de l'Angleterre avec toutes ses colonies de l'ouest africain s'élève à 160 millions de francs, tandis que

Aussi bien aurions-nous aujourd'hui mauvaise grâce à nous plaindre trop fort de la lenteur de ces travaux. Pour la première fois, depuis octobre 1897, quelque bruit perce le mystère de la négociation ; dans le même temps, des nouvelles nous arrivent des quatre coins de cette Afrique centrale française, qui s'étend désormais de l'Atlantique au Nil. A l'ouest, dans la boucle du Niger, prises de Bondoukou, de Sikasso, de Nikki ; au centre, arrivée de l'exploration Gentil au Tchad ; à l'est, vers le Nil, progrès de la mission Liotard Marchand. Toutes ces questions, si importantes, viennent à la fois au jour de l'« actualité » ; sans attendre les conclusions, nous commencerons leur examen.

* * *

Dans les pays qu'enserre la boucle du Niger, l'action de la France se heurtait à deux obstacles. A l'ouest, entre le Cavally et la Volta, les bandes de Samory coupaient notre Côte d'Ivoire de notre Soudan. A l'est, entre le Dahomey, le Bas et le Moyen Niger, l'Angleterre opposait à nos

revendications d'injustifiables prétentions.

Dans notre relation de la belle exploration du lieutenant Voulet, en octobre dernier, nous montrions le danger que présentait pour nous la présence sur nos territoires des sofas de Samory — dont la mort n'a pas été confirmée — et de son fils Sarah-Kéni, et demandions « la destruction immédiate de ces bandes ou bien — ce qui peut-être est plus difficile — un arrangement immédiat avec leur chef ».



SUR LE HAUT NIGER — VUE DU FORT DE BAMMAKO

Depuis cette époque, la situation est allée en s'aggravant. L'exemple des sofas, la crainte qu'ils inspirent, ont poussé les indigènes à la résistance, encouragé les prédications des marabouts fanatiques. « Jusqu'au Sénégal, les noirs en arrivent à douter de notre puissance, nos tirailleurs mêmes croient les sofas plus forts que nous, puisque nous ne les écrasons pas, et sont tentés par l'exemple de leurs pillages. Bref, ce seul point, sur lequel notre autorité n'a pas encore triomphé, est une cause d'inquiétude et d'incertitude pour tout le Soudan ; il compromet l'équilibre que nous avons à maintenir pour garder d'immenses régions avec les faibles effectifs dont nous disposons. » De cette situation, les Anglais ont profité. Ils se sont rapprochés de Samory, ont affiché pour ce chef esclavagiste des sentiments d'amitié, ont parlé de protectorat. Déjà, ils émettaient la prétention d'intervenir entre nous et lui, déjà ils occupaient Bondoukou, Bouna, villes françaises, longtemps exploitées par Samory. Alors, nous nous décidâmes à agir. Toutes les ouvertures de paix, neuf tentatives de négociation, faites par le lieutenant Alakamessa, au nom du commandant de Monségur, par le colonel Frey, le colonel Gallieni, le colonel Archinard, M. Grodet, le lieutenant-colonel Monteil, la mission Braulot-Lasnet (1896), MM. Nebout et Le Filliâtre (1897), avaient été repoussées. Même, le capitaine Braulot, le lieutenant Bunas, le sergent Myskiewicz avaient été massacrés aux portes de Bouna (20 août 1897). Il n'était plus permis de conserver quelque illusion sur les bons sentiments de Samory ; et nous nous décidâmes à l'action.

Les bandes de Samory tenaient tout le pays de Kong et de Bouna, du Cavally à la Volta noire. Elles séparaient nos postes du Soudan central et ceux de la Côte d'Ivoire. Le plan adopté fut de les refouler progressivement vers le centre de la région qu'elles dévastaient, de leur enlever les centres de population, de les diviser, de les disperser dans la brousse. D'une façon particulière, il était recommandé de couper le contact entre ces bandes et les postes anglais de la Côte d'Or. De février à mai 1897, le lieutenant Blondiaux parcourut, étudia et occupa le pays à l'ouest de Kong, de Beyla à Sakala. Dans l'est, en décembre, l'administrateur Clozel, parti d'Assikasso, poste dans le nord-est de la Côte d'Ivoire, atteignait Bondoukou et s'y installait. Il trouvait cette ville ruinée et rendue déserte par Samory ; sur la route, des crânes blanchissaient au soleil. En

janvier de cette année, les lieutenants Demars et Méchet, partis, ainsi que M. Clozel, de la Haute-Comoé, apprenaient que le centre important de Kong était presque démuni de défense, et y pénétraient. Samory accourut, investit la ville, l'attaqua avec 2,000 à 3,000 sofas, armés de fusils à tir rapide. Du 12 au 27 février, nos tirailleurs défendirent héroïquement leur poste improvisé ; le commandant Caudrelier put enfin être prévenu et accourut. Plus au Nord, nous occupions dans le même temps Bobodioulasou. Ainsi était accomplie la jonction entre nos postes du Nord et ceux du Sud ; Samory, désormais battu de toutes parts, est entouré de postes français. Il est à notre merci.

Babemba, *fama* de Sikasso, avait songé dans ces derniers temps à se ranger aux côtés de Samory, contre nous. Cette défection — son prédécesseur, Tiéba, avait été notre fidèle allié — menaçait de porter le trouble jusqu'au centre de notre Soudan, sur les bords du Haut-Niger. En février dernier, le capitaine Morisson fut envoyé en mission auprès de Babemba ; il fut fort mal reçu. Le 1er mai, le lieutenant-colonel Audéoud, lieutenant-gouverneur du Soudan français, attaquait Sikasso. La place était fortifiée ; l'attaque, commencée au point du jour, dura jusqu'à trois heures de l'après-midi. Il fallut ouvrir une brèche avec les obus à mélinite, puis conquérir le village, maison par maison. Le roi nègre se fit tuer, avec toute sa garde. Les lieutenants Gallet et Loudy furent tués.

La prise de Sikasso, l'occupation de Kong et de Bondoukou nous assurent la possession tranquille de la vaste région comprise entre le Haut-Niger et la Volta noire. Après un dernier effort, qui nous délivrera définitivement de l'esclavagiste Samory, notre œuvre de conquête sera terminée en ce pays ; il ne nous restera plus qu'à le mettre en valeur.



DANS LE SOUDAN FRANÇAIS — UN FORT

*
* *

Dans la moitié orientale de la boucle du Niger, à l'est de la Volta noire, nous sommes aux prises — diplomatiquement — avec les Anglais. Et c'est ici le lieu d'exposer la tâche de la Commission anglo-française.

Voici les prétentions des deux pays.

En 1890, sur l'affirmation que la Compagnie Royale du Niger avait fait accepter son protectorat au grand empire du Sokoto, M. Ribot abandonna à l'Angleterre le Sokoto et le Bornou ; une ligne partant de Say, sur le Niger, et aboutissant à Baroua,

sur le Tchad, formait la limite sud des territoires soumis à notre influence, dans l'arrière-pays de l'Algérie-Tunisie. Nous verrons ce que nous gagnions à cet arrangement. Mais ce succès ne suffit pas à l'Angleterre. Deux ans plus tard, lord Rosebery émit la prétention que la ligne de démarcation, depuis Say, devait, dans *l'intention* des négociateurs, tomber droit au sud vers la mer. « En octobre 1894, révèle le *Times*, son gouvernement notifia à l'Allemagne l'extension du protectorat britannique sur toute la région située à l'est d'une ligne tirée de la frontière du Lagos jusqu'à Say, et, en janvier 1895, la même notification fut faite à la France. » Aujourd'hui, semble-t-il, les prétentions anglaises ont été encore augmentées. Une carte récente de l'*African Review* donne à nos voisins non seulement le Nikki et le Borgou tout entier, mais encore le Gourma, le Mossi, le Gourounsi, tout le pays entre le moyen Niger et la Volta noire. — En France, nous considérons justement que la convention de 1890 n'intéressait que les pays de la rive gauche du Niger et nous prétendons garder, sur la rive droite, les protectorats que nous avons trop souvent payés du sang de nos officiers. Nous avions besoin de ports sur le moyen Niger ; nous avons acquis, par traités en bonne et due forme, Gomba et Boussa : nous laisserons-nous dépouiller ?

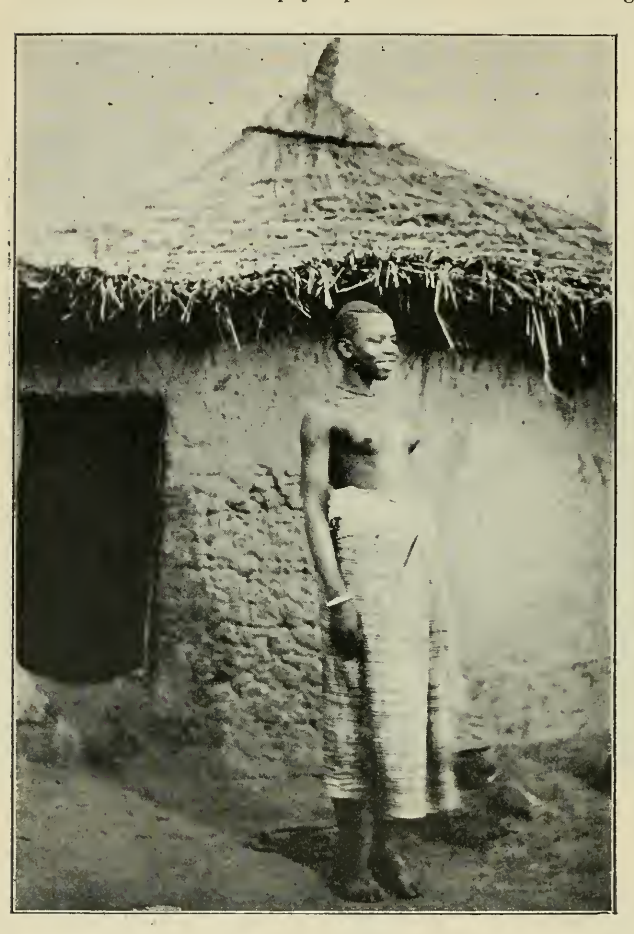
Cette question s'adresse à nos commissaires. Il faut avouer que la tâche de ces derniers est des plus difficiles. Pour les territoires dont il s'agit, aucun traité antérieur n'est valable. La convention du 5 août 1890 dit en propres termes : « Les commissaires auront également pour mission de déterminer les zones d'influences respectives des deux pays dans la région qui s'étend à L'OUEST et au sud du MOYEN et du haut Niger. » Ou les mots ne signifient rien, ou lord Salisbury et M. Waddington, les signataires de cet accord, entendaient qu'à l'ouest du moyen Niger la « détermination des zones d'influences » restait à faire. Sur quelle base devait se faire cette future détermination ? L'acte général de la conférence de Berlin, qui fait loi en cette matière, déclare que les puissances auront l'obligation d'assurer « l'existence d'une autorité suffisante » dans les territoires occupés par elle, pour « faire respecter les droits acquis ». C'est donc l'*occupation* effective qui crée le droit des nations européennes en Afrique.

Pour la plupart, les territoires dont il s'agit ont été parcourus par des envoyés



DANS LE SOUDAN FRANÇAIS
Intérieur d'un village indigène après l'attaque.

des deux pays. Si nos commissaires sont munis des traités que nos officiers ont signés à l'ouest du Niger, les commissaires anglais ont les poches bourrées des traités de leurs officiers. Quels sont les traités valables? Nous sommes payés pour savoir ce que valent les papiers dont se prévaut contre nous l'Angleterre. Nous rappelions la convention de 1890; le souvenir en est instructif pour nous. L'influence anglaise, affirmait-on à cette date, s'étend jusqu'à Sokoto : elle dépassait à peine Lokodja! Nous y fûmes pris; notre heureux adversaire, lord Salisbury, eut le triomphe méchant : « Le terrain cédé à la France, déclara-t-il publiquement, est ce qu'un agriculteur appellerait un sol léger, très léger; en fait, c'est le désert du Sahara. » Ce traité ne nous donnait que du sable. Nous voudrions bien, cette fois, un sol moins léger. Depuis 1890, ce jeu des petits papiers a continué; mais aujourd'hui nous sommes fixés sur la valeur des traités anglais.



DANS LE SOUDAN FRANÇAIS — JEUNE FILLE

Quelle que soit leur valeur, ces papiers servent d'arguments aux commissaires anglais; nous ne pouvons ne pas en tenir compte. Or la détermination de leur valeur exacte est bien difficile à faire, parfois même impossible : et c'est précisément pourquoi la négociation actuelle se poursuit si longtemps. Malgré tous nos droits, elle ne pourrait aboutir, si nous nous refusions à toute concession; et il est nécessaire qu'elle aboutisse sans retard. La mise en valeur de vastes régions est à ce prix. Comme nous le fîmes avec l'Allemagne, l'an passé, pour le Gourma que nous gardâmes et le Sansanné-Mango que nous abandonnâmes, nous devons partager le différend. Sans aller, comme en 1890, jusqu'à des concessions ridicules et dont nos adversaires ont ri les premiers, nous devons nous pénétrer de cette idée, que cette portion du Soudan ne nous servira, ne sera exploitable que lorsque nos titres de possession y seront indiscutés.

Nous venions d'écrire ces lignes, lorsque la nouvelle fut publiée que la Commission venait de terminer ses travaux. Les commissaires ont signé, le 14 juin, l'arrangement relatif aux affaires de l'Afrique occidentale et du Niger. Nous examinerons cette convention le mois prochain. Nous ne pouvons dire aujourd'hui que ceci : la convention territoriale, qui nous laisse Bouna et Nikki, nous prend Oua, Ilo et Boussa, est faite de bonne volonté mutuelle et de concessions réciproques. Il faut regretter toutefois que désormais nos colonies de la côte et du Niger soient ouvertes, jusqu'au dixième parallèle, au commerce anglais. Les colonies anglaises, il est vrai, sont dans la même mesure ouvertes au nôtre. Il semble donc qu'il y ait égalité de droits; mais, à Liverpool, on nous connaît et on a illuminé.

Gaston Rouvier.

CHRONIQUE THÉATRALE

Les clichés ont fait leur temps, et qui sait observer remarque, à d'innombrables et indéniables signes, une transformation lente, mystérieuse et certaine dans les coutumes, les mœurs spéciales du monde des théâtres... C'est ainsi que, du temps quasi préhistorique (déjà!) où Auguste Villemot étincelait en chroniques figaresques, le public des premières brillait d'un éblouissant éclat. Il suffit de relire les Premiers-Paris de l'aimable écrivain boulevardier pour se rendre compte de l'abîme creusé entre ce qu'on appelait alors la *Société* et la coterie bigarrée qui tiendrait à l'heure actuelle le haut du pavé, s'il y avait encore un « pavé » quelconque, et si « haut » et « bas » n'étaient depuis longtemps confondus. Au temps, relativement récent, des « crinolines », Paris appartenait à une élite qui faisait et défaisait à sa guise les réputations, proclamait les célébrités et rendait sur tout ce qui se rapportait aux plaisirs, aux arts, aux manifestations de l'esprit, des jugements définitifs qui, pour n'être pas toujours ratifiés immédiatement par l'opinion publique, n'en étaient pas moins sans appel et finissaient à la longue, étant, en somme, rendus par des juges dont la compétence ne pouvait être mise en doute, par s'imposer au grand public et prenaient dès lors l'autorité de la chose jugée... Quand une première avait été bonne, la pièce était certaine de fournir une belle carrière, et le public — j'entends le *vulgum pecus* — se répétait : « Il faut aller voir ça! Il paraît que c'est très bien! » Aujourd'hui il en va tout différemment. Le public des premières a perdu toute autorité! Que dis-je? Il suffit même, en bien des cas, et les exemples sont si nombreux que je dédaigne d'en citer un seul, que telle pièce ait remporté un succès le premier soir, succès constaté par toute la presse, pour que le public se tienne sur ses gardes. Par contre, telle autre aura été accueillie froidement par les esthètes, qui s'éternisera sur les affiches. Il n'est pas rare, dans tous les mondes — je veux dire ceux qui, dans un journal, lisent autre chose que les échos à scandale, les polémiques envenimées, les crimes sensationnels ou le résultat complet des courses — d'entendre des dialogues de ce genre : « Que dit-on de la pièce d'Un Tel? — C'est un succès! La presse est excellente! — Diable! je me méfie. » Et *vice versa!* Comment cela a-t-il marché, hier soir, aux Fantaisies-Dramatiques? — Un four! Presse détestable! — Tiens! tiens! mais alors... J'irai voir ça! » Soyons sincères et reconnaissons la vérité, quelque humiliation qu'il y ait pour notre amour-propre. Pourquoi?... Ah! pourquoi! Les causes de cette défaveur sont multiples et il serait trop long de les étudier ici en détail... L'élite d'autrefois a disparu ou s'abstient. Les journaux se sont multipliés. La quantité des critiques ne supplée pas à la qualité de jadis. A part quelques maîtres survivants de l'ancienne magistrature esthétique, et un nombre restreint de nouveaux, experts assurément, mais hautains dans leurs jugements, méprisant — non sans raison peut-être — les compromis et l'indulgence, et, par ce fait, étrangers au public sans cesse plus nombreux qui fréquente les théâtres, le sacerdoce est exercé actuellement par d'honnêtes gens auxquels les questions théâtrales sont absolument étrangères, qui ne s'y intéressent que pour le plaisir snob qu'elles procurent et ignorent volontairement les obligations qu'elles imposent. Peu habitués à penser par eux-mêmes, à juger, à exprimer judicieusement et suivant un criterium indépendant une opinion motivée, ils s'embrigadent docilement derrière un chef de file, élu au hasard des popularités de couloirs, et rendent, sans savoir au juste pourquoi, des jugements frappés inévitablement d'incapacité... M. Tout le Monde, qui n'est point un sot, les casse, parfois injustement, je le concède, et prend un malin plaisir à s'inscrire en faux... Coteries! direz-vous?... Eh! non. Il y avait tout autant de coteries jadis, peut-être plus même qu'aujourd'hui, mais du moins le niveau était sensiblement plus élevé, l'instruction plus complète, l'éducation plus parfaite. Le critique possédait, à défaut d'autres mérites, une qualité assez utile dans cette profession qui était un art et qui est tombée presque au métier, il avait le *sens critique!*... M. de la Palisse en conviendrait sans peine et M. de la Palisse n'était pas le premier venu... encore moins le dernier... Etaient-ils donc infaillibles? Oh! que non! mais du moins leurs jugements étaient raisonnés, sinon raisonnables, et quand Villemot — je cite de nouveau ce nom puisqu'il est venu tout à l'heure au bout de ma plume — prenait, avec une partialité évidente, fait et cause pour la Ristori contre Rachel, ses jugements étaient, sinon irréfutables, du moins difficiles à réfuter...

Il y a donc antagonisme évident entre le critique et le public; demain il y aura schisme. Ceci est de toute évidence, si on n'y prend garde et si la critique, à qui, en somme, incombe la responsabilité entière de l'état de choses actuel, ne prend pas

rapidement les mesures radicales que comporte la situation. Déjà elle a été obligée en bien des cas de céder la place « au compte rendu », le jour n'est pas éloigné où elle se verra dépossédée de son fief par la « réclame payée... » à l'américaine, et alors, bonsoir l'illustre compagnie ! La plume de Jules Janin, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve, de Saint-Victor et de J.-J. Weiss sera définitivement brisée, quand... X..., Y..., Z..., n'en citons aucun pour ne pas froisser les autres, ne seront plus là pour la tenir.

La presse est devenue depuis dix ans la proie du reportage grand et petit, — petit surtout et policier même, — c'est là une des causes principales de sa décadence évidente. Girardin, en tuant Carrel, a tué l'ancien journalisme, doctrinaire peut-être, mais digne et *sachant* à coup sûr, et pourtant le domaine des arts : théâtre, musique, peinture, sculpture, etc., était demeuré longtemps inviolé. Il n'est déjà plus inviolable...

C'est une question plus grave qu'elle ne paraît au premier abord. On s'en préoccupe dans les milieux spéciaux, et avant l'hiver vous la verrez s'imposer à tous. J'ai voulu vous tenir au courant, lecteurs, et — puisque informations il y a — vous informer les premiers.

* * *

Et maintenant voici *Zaza* la pièce de résistance du mois. Sur *Zaza*, ô miracle ! il y a eu entente. Critique et public se sont mis d'accord, et encore bien que les points de vue soient différents et les motifs de satisfaction divers, le plaisir des uns a été partagé par les autres. On a dit de *Zaza* que la pièce était bien faite : on a même ajouté qu'elle était peut-être *trop bien faite !* La mariée était trop belle ! Comme si les pièces bien faites couraient les rues ! Mon Dieu ! que nous sommes donc difficiles à contenter ! Toujours est-il que ces tableaux successifs où Zaza nous apparaît dans les diverses évolutions de son cœur amoureux sont constamment attachants par leur pittoresque et leur sincérité. Il y a dans la pièce de MM. Pierre Berton et Ch. Simon une observation très exacte et très joyeuse à la fois d'un monde tout spécial, celui des bouibouis de province. C'est la seule œuvre de ce genre que je connaisse, qui, mettant à la scène un milieu aussi en dehors de la vie courante, ait réussi à intéresser le public. Jusqu'alors, le « monde théâtral » au théâtre, ou bien le « monde journalistique », par exemple, ne franchissaient pas la rampe. La première passée, la masse du public qui ne connaît pas les mœurs spéciales s'en désintéresse d'ordinaire... D'où vient alors que, dans *Zaza*, il soit pris jusqu'au bout, qu'il rie et pleure, — car dans ce drame on rit, car dans cette comédie on pleure jusqu'à la fin, — c'est qu'il y a là quelque chose de plus qu'une simple étude de mœurs, il y a l'étude d'un cœur ; on nous y décrit avec une exactitude singulière les angoisses, les élans, les douleurs d'une âme féminine, et que c'est là un sujet éternel. Qu'importe alors que la femme, au lieu des classiques tuniques de la tragédie noble, porte les oripeaux criards d'une goualeuse de « beuglant » ! Phèdre, Bérénice, Zaza sont des femmes, des femmes qui aiment, qui souffrent, et le langage dans lequel elles expriment leurs joies ou leurs douleurs pénètre jusqu'au fond des cœurs, parce qu'il exprime des sentiments vrais. En écoutant le dialogue d'une vérité phonographique, on songe involontairement aux scènes de la comédie humaine d'Henri Monnier. C'est une reproduction fidèle, saisissante par sa vérité sans apprêts. Les auteurs se sont effacés devant le réalisme ; ils n'ont reculé devant aucun truisme, parce que, dans le cabaret du père Malardot, les liaisons grammaticales sont aussi dangereuses que les autres et que les imparfaits du subjonctif sont des fleurs délicates qui ne s'épanouissent que difficilement dans ces jardins mal entretenus. Mais, par une coquetterie dont il faut leur tenir compte, ils prennent leur revanche d'écrivains soucieux de la forme au dernier acte, celui où Zaza devenue grande artiste peut, sans étonner, respecter les règles de la syntaxe et célébrer l'accord des participes. La pièce est bien montée et le principal rôle est tenu par Mme Réjane.

* * *

A part *la Grand'mère*, à l'Odéon, une page du *Théâtre en liberté*, de Victor Hugo, qu'on aurait aussi bien fait de laisser au livre sans la transporter sur la scène, le mois ne nous a fourni que des reprises. *Célimare le bien-aimé* à la Comédie française et *le Chapeau de paille d'Italie* aux Variétés... Du Labiche sur toute la ligne. Les deux ouvrages, d'une fantaisie légère et sans façon, étaient bien à leur place sur les planches bon enfant du Palais-Royal... Oh ! Valmajour, tambourinaire de *Numa Roumestan*, pourquoi as-tu quitté ta rouge Provence, où tu grilles sans te consumer au soleil, pour venir brûler tes ailes et flamber ton galoubet à la flamme des lustres parisiens ?

MAURICE LEFEVRE.

P.-S. — S'il est vrai que les théâtres *à côté* et les sociétés dramatiques ont rendu et rendront encore d'inappréciables ser-

vices à l'art théâtral, l'expérience faite à la Bodinière, le mois dernier, par le Gardénia, en est une preuve convaincante. Le Gardénia est un cercle privé dont les membres appartiennent au monde des lettres et des arts. Chaque année, dans une fête qui a lieu tantôt ici ou tantôt là, il produit une œuvre inédite, offre ensuite un souper, et le tout se termine par une intime sauterie. Comme vous le voyez, c'est charmant ; mais nul ne s'avisait de penser que sous ces apparences bénévoles, qu'en dehors de petits actes en vers joliment tournés, d'à-propos en prose élégante, il pût sortir de là, non pas une nouvelle formule d'art dramatique, mais un élan énergiquement poussé vers la représentation exacte de la vie au théâtre? C'est pourtant ce qui a eu lieu l'autre fois et vous m'en voyez encore tout étonné, charmé même. Abandonnant les petits actes aimables, les à-propos gracieux dont je parlais tout à l'heure, le Gardénia s'est pris corps à corps avec une étude de mœurs en trois actes, *Notre oncle,* dont l'auteur est le signataire habituel de ce feuilleton dramatique.

Je n'ai pas à faire, ici surtout, l'éloge de Maurice Lefevre, de l'écrivain charmant, du conférencier disert et documenté, — ceux qui le lisent et ceux qui l'entendent l'ont depuis longtemps jugé ; c'est assez dire que sa pièce, qu'on savait violente, était attendue avec impatience et déjà discutée devant que les chandelles fussent allumées. Cette curiosité n'a pas été déçue. *Notre oncle* est certainement l'étude, la plus aiguë qui soit, d'une situation et de trois caractères.

Un usinier, M. Lormier, a recueilli la fillette d'un ouvrier tué à son service accidentellement; cette enfant a grandi ; devenue jeune fille, elle passe pour être la maîtresse de son protecteur, lequel, autant pour faire taire les médisants que pour garder auprès de lui cet enfant qu'il aime, un peu en égoïste d'ailleurs, ceci est à retenir, lui demande de devenir vraiment sa femme. Juliette, surprise, révoltée, consent pourtant, par reconnaissance un peu et aussi par peur de cette misère entrevue dans son enfance et dont elle gardé l'épouvante. Tout ceci s'est passé avant que la toile se lève sur l'acte premier et quand celui-ci commence, nous voyons Lormier faire donation de sa fortune à sa femme, malgré les remontrances de son ami et notaire, Me Lampérière, finement silhouetté par M. Th. Huguenet. Juliette dérange les deux hommes. Elle descend au salon pour se mettre à la disposition d'un peintre, Lucien Montclair, auquel Lormier a commandé le portrait de sa femme. Dès ce moment, l'auteur, avec une énergie habile, entre dans la brutalité de son action : Lormier est là qui cause avec sa femme. Juliette, par son attitude, son instinctive répugnance, nous montre tout ce qui l'éloigne de l'homme à qui elle est liée. Montclair survient pour la dernière séance et Juliette renvoie son mari, qui, causant art avec le peintre, lui fait perdre son temps. Aussitôt que Lormier est sorti, Montclair s'exclame :

— Il est rigolo, le vieux.

— Tu trouves, toi, répond Juliette.

Ainsi c'est fait ! Sans préparation, sans artifice, sans même prendre la précaution d'atténuer ce que la situation a de violent, l'auteur pose son problème, comme le chirurgien porte son outil sur une chair malade, sans laisser au patient le temps de s'angoisser dans l'attente.

Juliette est donc la maîtresse de Montclair, et cela, c'était fatal. Vivant en dehors d'un monde qui la méprisait avant son mariage et qu'elle méprise depuis, Juliette devait se trouver sans force devant le joyeux garçon, gouailleur, un peu bohème, au rire clair, amoureux de la vie et de l'amour, qui s'est trouvé sur son passage. Elle lui conte sa vie, son mariage, cette nuit de noces, où, blessée dans toutes les délicatesses de la vierge, elle resta victorieuse devant l'unique tentative de Lormier, qui depuis est redevenu le père, le tuteur, n'ayant été le mari que de nom. Juliette à ses propres yeux est toujours une honnête femme, elle n'a aimé qu'un homme, à cet homme elle s'est donnée, elle le suivra, malgré tous, et en cela Juliette nous apparaît bien comme une femme obéissant avant tout à son instinct et rien qu'à lui. L'acte se termine par la fuite des deux amants et le retour de Lormier au foyer désert, à jamais endeuillé par le départ de cette femme qu'il aimait comme on aime surtout son enfant. En partant Juliette a pris quelque argent; mais elle a laissé, indifférente, l'acte en vertu duquel Lormier lui abandonnait une partie de sa fortune.

Au deuxième acte, dans une mansarde, Juliette et Montclair, comme c'était à prévoir, sont dans la misère, dans cette horrible misère, contre laquelle les cœurs s'émoussent et se brisent. Il n'y a plus rien dans la chambre, mais il y a toutes les heures un créancier à la porte. Rien, plus rien, ni à vendre, ni à mettre *au clou.* Si fait, pourtant, encore quelque chose, un morceau de Chantilly que Juliette a sur sa dernière robe propre. Montclair, insouciant, inconscient aussi, dégringole les six étages pour engager ce bout de dentelle qui représente au moins de quoi manger. Juliette reste seule. On sonne, mais son apprentissage est fait, elle sait que ce n'est

pas une commande, plutôt une réclamation, elle n'ouvre pas; on resonne encore, et chaque fois d'une façon plus persuasive, plus douce. Comme entraînée, elle ouvre : c'est Lormier ! Oui, c'est lui ; mais non pas en mari outragé, armé de son droit, mais en père qui veut le bonheur de son enfant, qui ne voit que son devoir après son erreur et qui dit : J'ai eu tort de te prendre pour femme, tu étais ma fille — ma fille tu es toujours, et quand Montclair remonte chargé de victuailles, Lormier, après avoir démontré jusqu'à l'évidence pourquoi, dans l'intérêt du bonheur même de Juliette, il ne peut et ne doit ni divorcer ni la reprendre, dicte ses conditions : Montclair a du talent, mais il est bohème, ce sera toujours la misère, la médiocrité si un être sensé et pratique ne dirige l'intérieur : cet être sera ce Lormier. Lormier qui n'a été mari que de nom, mais qui est resté le père moral de Juliette. Tous les amis de Montclair croient Juliette sa femme légitime, il n'y aura rien de changé et puisqu'on sait Juliette orpheline, que Lormier ne peut être ni son père, ni son mari, il sera son oncle. *Notre oncle.* Au troisième acte, Lormier a tenu parole, Montclair est célèbre, officier de la Légion d'honneur, en passe d'être de l'Institut, mais hélas! l'amour n'est plus là et Montclair n'hésite pas à faire la cour à une certaine Mme Thivonier, vieille rouleuse des salons académiques, escornifleuse d'art et de lettres, qui, par son mari et ses amants, dispose de trois voix. Juliette le sait, elle souffre, elle essaye d'empêcher Lucien d'aller à un rendez-vous avec la Thivonier, mais inutilement. Celui-ci parti, elle s'en prend à Lormier, lui reprochant en termes amers et injustes son indifférence, elle le conjure, elle le supplie de lui ramener Lucien, sa vie, son amour. Le bonhomme a tout vu, mais prudemment s'était tu pour reculer une catastrophe qu'il sent, hélas! inévitable; il promet de tout faire, il a des droits, des pouvoirs, et si quelqu'un se brise dans l'affaire, ce ne sera pas lui. Quand Montclair revient, furieux d'avoir manqué le rendez-vous, l'explication a lieu, Lormier démontre à Montclair qu'il est son prisonnier, qu'il ne peut rien faire sans lui. En effet, pour tout ce beau monde auquel Montclair s'est mêlé, il est le mari de Juliette. Lormier, c'est le parent dévoué, l'oncle ! Que dira-t-on en apprenant l'existence de ce ménage à trois ? Ce sera le discrédit, la vengeance de tous les jaloux, des envieux, des amis. Ce sera l'Institut flambé et Montclair, convaincu, mais mis hors de lui par cette fatalité contre laquelle il ne peut rien, en proie à une rage froide, insulte Lormier à son tour, l'accuse d'infâmes choses; les deux hommes, comme des brutes déchaînées, se sautent à la gorge et Montclair tombant se tue sur l'angle d'une cheminée, mais en mourant il jette à Lormier une dernière insulte. Cependant que Lormier, debout devant le cadavre, dit à Juliette éplorée : Ma pauvre enfant, vous êtes *veuve!* Toute la moralité de la pièce est là : un homme reprend son rôle de père, après avoir été mari seulement aux termes de la loi et poursuit son rôle de père jusqu'au dernier mot.

Tel est dans ses grandes lignes ce drame cruel et vrai, écrit sobrement, clairement, avec une grande habileté; il n'y faut pas voir une pièce de théâtre. L'auteur se défend d'en avoir voulu faire une, et il a raison, car le théâtre ne peut être exploité que par des sentiments et des cas généraux; s'il reste l'éducateur qu'on veut faire de lui, l'exception d'une situation, si bien traitée qu'elle soit, est en dehors de ce caractère. Il faut donc savoir gré à Maurice Lefevre de n'avoir obéi qu'au souci de noter sincèrement et avec art un fait dont il a été instruit, de l'avoir fait avec une aisance et une énergie peu communes, d'en être resté, en un mot, l'historien et le commentateur, sans vouloir songer qu'en l'atténuant on en pouvait battre monnaie.

Mlle Dauphin, du Gymnase, avait assumé la lourde tâche de personnifier Juliette ; la besogne n'était ni commode, ni dépourvue de danger. Mlle Dauphin s'en est tirée avec un véritable triomphe, le jouant en comédienne experte et sûre d'elle-même, pleine d'énergie et de volonté, sachant aussi rester femme. Cette création fait le plus grand honneur à cette jeune fille et marque pour elle le début d'une carrière dont nous saluerons les succès.

M. Mayer, du Grand-Guignol, a créé le rôle épineux de Lormier d'une façon magistrale, tour à tour câlin, bonhomme, autoritaire et brutal. M. Henri Girard, de la Renaissance, a su mettre en relief les deux aspects de Montclair, le bohème et l'homme arrivé, tour à tour insouciant, gouailleur, léger, puis hautain, dur, violent ; il a su tirer parti de tous ces effets avec une autorité incontestable et une grande intelligence. Je renomme pour mémoire M. Th. Huguenet, qui a finement dessiné la silhouette du notaire.

E.-M. Laumann.

LA MUSIQUE

> D'un bout à l'autre de *Fervaal*, M. d'Indy fait œuvre d'artiste ; sans une faiblesse comme sans une concession.
>
> Léon Kerst.

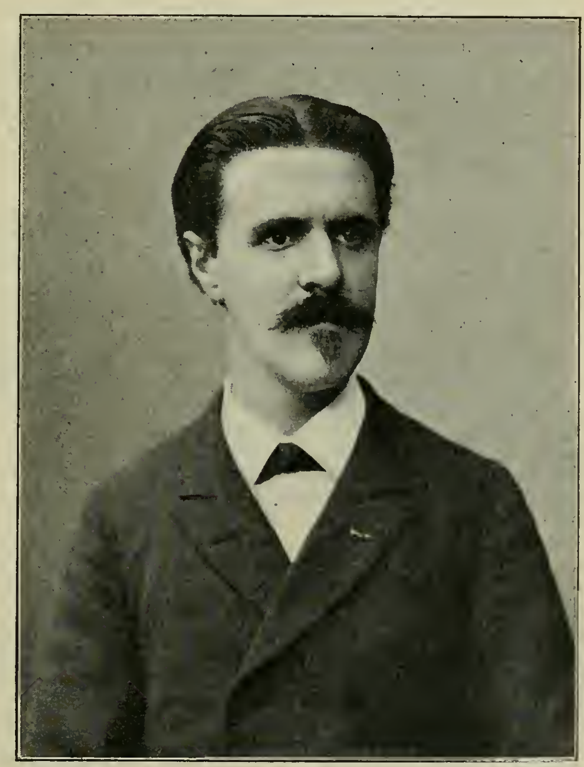
Fervaal, l'action musicale en trois actes et un prologue de M. d'Indy, est une œuvre fertile en discussions. Mais avant toute chose, il convient de féliciter M. Albert Carré d'avoir courageusement présenté au public la première et sérieuse récolte de l'influence faste ou néfaste — l'avenir se prononcera — non de l'esthétique musicale de Wagner, mais de ses formules.

M. d'Indy a écrit (très louable tentative qui lui a pleinement réussi) un poème en vers libres, ou plutôt en prose assonnante et rythmée, qui renferme des beautés littéraires et poétiques de premier ordre.

Prologue. — Fervaal parcourt, en compagnie du druide Arfagard, l'extrême midi de la France. Ils sont assaillis, et, en se défendant, Fervaal transpercé par une flèche tombe inerte au pied d'un arbre. Arfagard, une hache à la main, veut le défendre jusqu'à la mort; lorsque Guilhen l'enchanteresse, vêtue de riches étoffes d'Orient, escortée d'une nombreuse suite de cavaliers maures, vient les secourir. Elle offre à Arfagard, qui, après bien de farouches hésitations, accepte, de sauver Fervaal.

Premier acte. — Arfagard réveille Fervaal endormi sous un vieil olivier. Il l'engage à revêtir ses armes, à fuir, maintenant que la blessure est cicatrisée ; et, pour le décider, il lui révèle sa destinée. Fervaal est le dernier descendant des Nuées, race de chefs, race de dieux ! En lui repose tout l'espoir de Cravann qui, *seule parmi les nations celtiques, a conservé les croyances antiques.* Ce mot « seule » explique les invraisemblances historiques du poème plus fantastique que réel de M. d'Indy.

L'orgueil a enthousiasmé le jeune héros : il s'arme. Guilhen apparaît. Pour s'armer de la sorte, où donc veut-il aller chasser ? demande-t-elle. Les traits de Fervaal s'attristent. Guilhen redoute que la blessure ne se soit rouverte, mais Fervaal la rassure en lui disant qu'il songe tristement à sa chère patrie lointaine. Guilhen l'invite à lui dévoiler sa souffrance cachée. Alors Fervaal épanche son âme; il évoque (en fort belles strophes littéraires dont la musique embrume malheureusement la pénétrante et enthousiaste poésie) les souvenirs de son enfance, de ses premières armes, de sa retraite au fond des bois sacrés. Alors, *c'était la libre, la fière, l'auguste joie !* jusqu'au jour où, mourant, Guilhen lui apparut et lui apporta avec la guérison du corps l'incurable blessure de l'âme, la douleur ! Mais cette douleur, Guilhen la ressent, elle aussi : c'est l'amour ! Irrésistiblement jetés dans les bras l'un de



Cliché Bary.

M. Vincent d'Indy, auteur de *Fervaal*.

l'autre, Fervaal s'écrie étonné, effrayé :

O prodige! comme autrefois
En mon âme renaît la joie,
La joie de mes jeunes années...

Fervaal veut ravir Guilhen qui, doucement, se laisse choir en ses bras. La joie renaît douloureusement! ils murmurent en restant tendrement enlacés :



(Comme le faisait souvent Gounod, cette jolie phrase se répète à la tierce.)

A l'appel d'Arfagard, Fervaal s'écrie :

Voix de la douleur, tais-toi, tais-toi!....

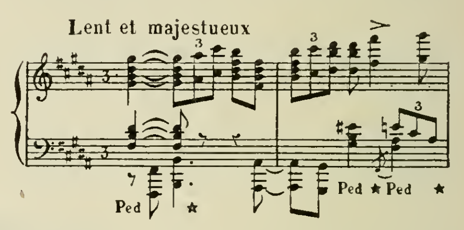
Guilhen consent à partir avec lui. Mais non, il se souvient, il ne peut l'emmener, ce serait un crime!... Guilhen lui décrit avec enthousiasme le *chaud pays où naît le soleil,* le sien; *où fleurit l'amour aux parfums mystiques!... Je t'aime! Je suis à toi!* murmure Fervaal oubliant et parjurant *le serment de l'éternel renoncement au charme impur de la femme.* Lorsqu'il sort de son égarement, réappelé par Arfagard, éperdu, il se dégage de l'étreinte de Guilhen, qui se traîne à ses pieds, et il s'enfuit en s'écriant : *Maudit soit l'amour!* Abandonnée, Guilhen revient peu à peu à elle : et, lorsqu'elle ne peut plus douter de son isolement, sa douleur se change en colère, en haine, en esprit de vengeance! Elle évoque les invincibles forces destructives de la nature, et répondant à son peuple révolté par la misère, elle lui prêche l'invasion de Cravann où il trouvera tout en abondance!

Deuxième acte. — Au moment où Fervaal veut avouer à Arfagard qu'il a violé son serment, celui-ci lui impose silence. En effet, un mystère se prépare, un miracle s'accomplit sur l'autel druidique. On voit apparaître les formes primordiales, puis les nuées, sous l'aspect d'un reptile fabuleux; et finalement, Kaito qui réédite la terrible prophétie :

Si le serment est violé,
Si la loi antique est brisée,
Si l'amour règne sur le monde,
Le cycle d'Esus est fermé.
Seule la mort,
L'injurieuse mort appellera la vie.
La nouvelle vie naîtra de la mort.

Arfagard est troublé. Ressaisissant ses esprits, il envoie Fervaal revêtir ses armes pour paraître devant le conseil qui va se réunir. En effet, les chefs sont arrivés : Arfagard leur annonce que Cravann est menacée! Tous veulent être nommés Brenn de guerre. Zèle, ambition inutiles! car le chef désigné par l'oracle est Fervaal, fils de Raidrig, qui apparaît superbe en son armure étincelante.

Ici, la musique, je ne dirais pas beaucoup plus conventionnelle, mais beaucoup moins égoïste, en ce sens que l'auteur n'a plus écrit pour lui, mais pour le public;



ici, la musique est plus adéquate avec le livret. Et, jusqu'à la fin de cet acte, nous trouverons, enfin! quelques beaux motifs musicaux, larges et majestueux.

Le chœur sonore et martial qui précède



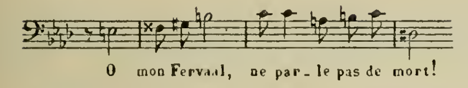
le discours qu'adresse Fervaal à tous les chefs des libres pays celtiques, est réellement d'une belle allure.

La cérémonie druidique commence par ce chœur d'un joli caractère religieux :



L'épée est dévolue à Fervaal : on arme les clans, une agitation fiévreuse s'empare de tous; et, pendant que les chefs avertis par un messager de l'approche de l'ennemi

se préparent à la lutte, Fervaal annonce à Arfagard qu'il va mourir.



répond le druide ému qui recule épouvanté lorsque Fervaal ajoute :

Je ne suis pas l'élu, l'appelé,
L'homme pur désigné par la voix de l'oracle...
J'aimai Guilhen...
Je l'aime! mon âme est liée à son âme ;
En moi je garderai son amour à jamais !

Puis il continue en lui rappelant l'oracle :

Seule la mort peut appeler la vie ;
La nouvelle vie naîtra de la mort!...
Esus réclame un sacrifice,
Et la victime sera moi!

Et tandis que Arfagard, anéanti, s'appuie à l'autel, Fervaal entonne son chant de guerre que la foule armée et belliqueuse redit avec enthousiasme, en allant prendre ses postes de combat.

Seul et désespéré, Arfagard s'écrie :

Esus est mort...
Et Cravann va périr!

Troisième acte. — La montagne d'Iserlech est revêtue de neige et jonchée de cadavres. Au milieu de son armée massacrée, Fervaal est seul. Cherchant à reconnaître les cadavres, Arfagard l'aperçoit : il ne sait si c'est lui ou son âme errante.

Avec désespoir, Fervaal lui raconte sa défaite et le conjure d'assouvir la vengeance d'Esus en le sacrifiant, en offrant son sang en holocauste.

Ah! Fervaal, mon cher fils,
Dernier espoir de ma vieillesse,
Je te retrouve enfin digne de tes aïeux!

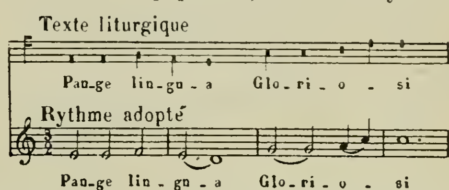
répond avec attendrissement Arfagard.

Fervaal s'agenouille, le sacrifice humain va s'accomplir ; lorsqu'au loin, une voix chère, une voix aimée et reconnue, appelle Fervaal. C'est Guilhen ! *L'amour me reste encore !...* s'écrie le héros vaincu, qui ne veut plus mourir et renie ses dieux ! D'un revers d'épée il abat Arfagard, et pour tendre plus tôt les bras à Guilhen défaillante, frissonnante, il marche sur le corps du druide qui l'a élevé. Guilhen est mourante : ces brouillards, ce froid, cette neige l'ont tuée ; elle est morte!

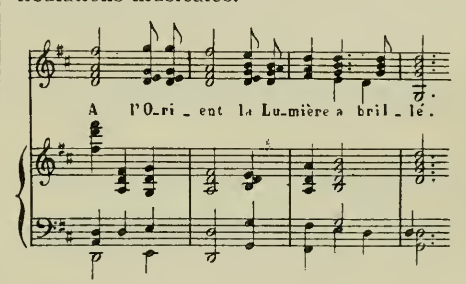
La nuit est venue. Entre les deux cadavres de ceux qu'il aimait, Fervaal perd peu à peu la raison et, prenant le cadavre inerte de Guilhen dans ses bras, il escalade les morts, tandis qu'un chœur lointain entonne, à bouche fermée, le *Pange lingua*.



Ici, je ne comprends pas que M. d'Indy, qui a voulu symboliser, me semble-t-il, par le rappel de cette hymne liturgique, la déroute des antiques croyances devant l'aube du christianisme, ait dérythmé plusieurs fois, et d'aussi flagrante façon, un chant connu, populaire, et dont le rythme



solennel eût été beaucoup plus majestueux que toutes ces tortures, toutes ces désarticulations musicales.



Elève de César Franck, M. d'Indy n'en a pas la simplicité émue : disciple de Wagner, il en a récolté les principaux défauts sans s'en assimiler les moindres qualités. Le rythme de Chabrier l'obsède, et il l'atteint parfois avec bonheur. Dans son archéologie musicale (acte II, scènes II et III), il évoque souvent le souvenir de Meyerbeer ; et au beau milieu des modulations les plus ardues, il écrit ce récit à l'allure poncive :

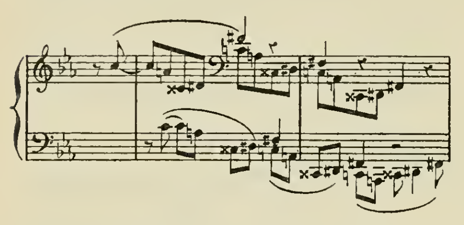


Si j'ouvre la partition, j'y trouve, page 114, une mesure à 15/8, c'est-à-dire une mesure à 9/8 et une mesure à 6/8, comme l'a tout simplement écrit Gounod, dans le duo de *Mireille*. Plus loin, pages 117 et 327, il y a une mesure à 2 = 3/4, c'est-à-dire une mesure que la main droite joue à trois temps et la main gauche à deux. Si ces difficultés inutiles étaient motivées par une beauté mélodique, elles seraient sinon

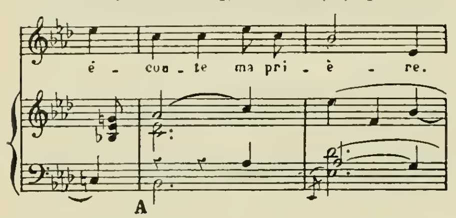
acceptables, du moins excusables. La musique qui dans ce passage devrait être passionnée, troublante (Guilhen appuie avec passion ses lèvres sur celles de Fervaal, dit le livret), est froide, insignifiante.

La lecture de cette partition est fort difficile : pour éviter au lecteur de bien naturelles hésitations, l'auteur est obligé, à chaque instant, de mettre entre guillemets un rappel des accidents à la clef.

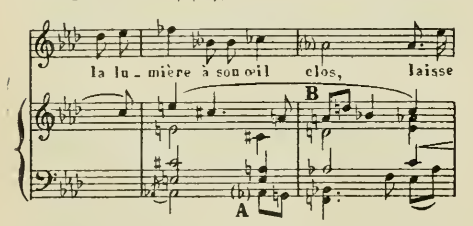
Voilà un fragment de symphonie des-



criptive vraiment réussi. Le livret dit : la forme disparaît, tout redevient sombre. Ce qui disparaît, ce qui redevient sombre, c'est la forme musicale, c'est la compréhension de ce que l'auteur a bien voulu faire. Croyez-vous que ce *si* (A) qui n'est



que l'appoggiature d'un *la* sous-entendu soit bien agréable? et que la phrase chantante ne gagnerait pas à être écoutée avec cette dissonance en moins? Et dans cet autre fragment : voilà un *sol* ♯ écrit *la* ♭ (A) et appoggiature du *sol* ♮ suivant qui est bien désagréable à l'oreille ; mais pas autant que le *la* ♮ (B), retard bien inutile ;



placé pour faire détonner, comme à plaisir, le chanteur qui, quelle que soit sa science musicale, hésitera toujours, en entendant deux intonations (*la* ♮ et *la* ♭), à prendre celle qui est réellement écrite pour la partie vocale. De même et fatalement, le spectateur, ignorant de la partition, dira, en entendant l'orchestre jouer *sol* ♭, et l'artiste chanter *la* ♭ : « Ce soprano chante faux, c'est horrible ! »



Que voulez-vous, l'art pour l'art, c'est très beau ; mais ne faudrait-il pas un peu songer au public? Cela, je le dirai et redirai au risque de me répéter, chaque fois que je me trouverai en face d'une œuvre créée et conçue plus pour la satisfaction de l'auteur, de quelques initiés, que pour le grand et vrai public.

L'œuvre d'art qui reste dans le domaine d'un public restreint tombe au rang d'un bibelot d'étagère, plus curieux par sa rareté que par sa vraie valeur.

M. d'Indy, qui est un symphoniste de premier ordre, un maître, un poète plein d'élan, d'enthousiasme, mérite les reproches que lui adressait M. S. Rousseau, dont la critique musicale fait autorité.

S'aidant de plus de trente thèmes, ce qui est beaucoup, les juxtaposant minutieusement sur les fréquents états d'âme de ses héros, complexe, rapide, inquiet, M. d'Indy semble toujours craindre de s'attarder en quelque mélodie trop claire. Le fantôme de la concession le hante ; il le fuit avec terreur, décidé à tous les sacrifices plutôt que de consentir à l'apparence d'une phrase ou d'une suite d'accords dont l'imprévu ne fût pas absolument démontré.

Il est certain que M. Vincent d'Indy a voulu faire quelque chose qui ne s'était jamais fait. L'intention est fort louable, mais il ne faut pas oublier que, si dans l'art symphonique la palette fait passer le dessin, dans l'art théâtral, la palette la plus chatoyante n'est qu'un informe gribouillage si elle n'est absolument au service du dessin mélodique.

Et qu'importent au spectateur les thèmes, les harmonies, si ce que dit l'artiste en scène lui semble incompréhensible ! Si dès les premières mesures l'étonnement se change en désorientation, si après le désappointement vient la lassitude, puis la fatigue qui, finalement, fait place au découragement. Que fera le public ? Il désertera les salles de spectacle, jusqu'au jour où une inévitable réaction artistique nous fera revenir, non au *Pardon de Ploermel*, non au *Roi d'Ys*, non au *Roi malgré lui ;* mais, horreur ! à *Fra Diavolo*, au *Voyage en Chine*, au *Serpent à plumes*.

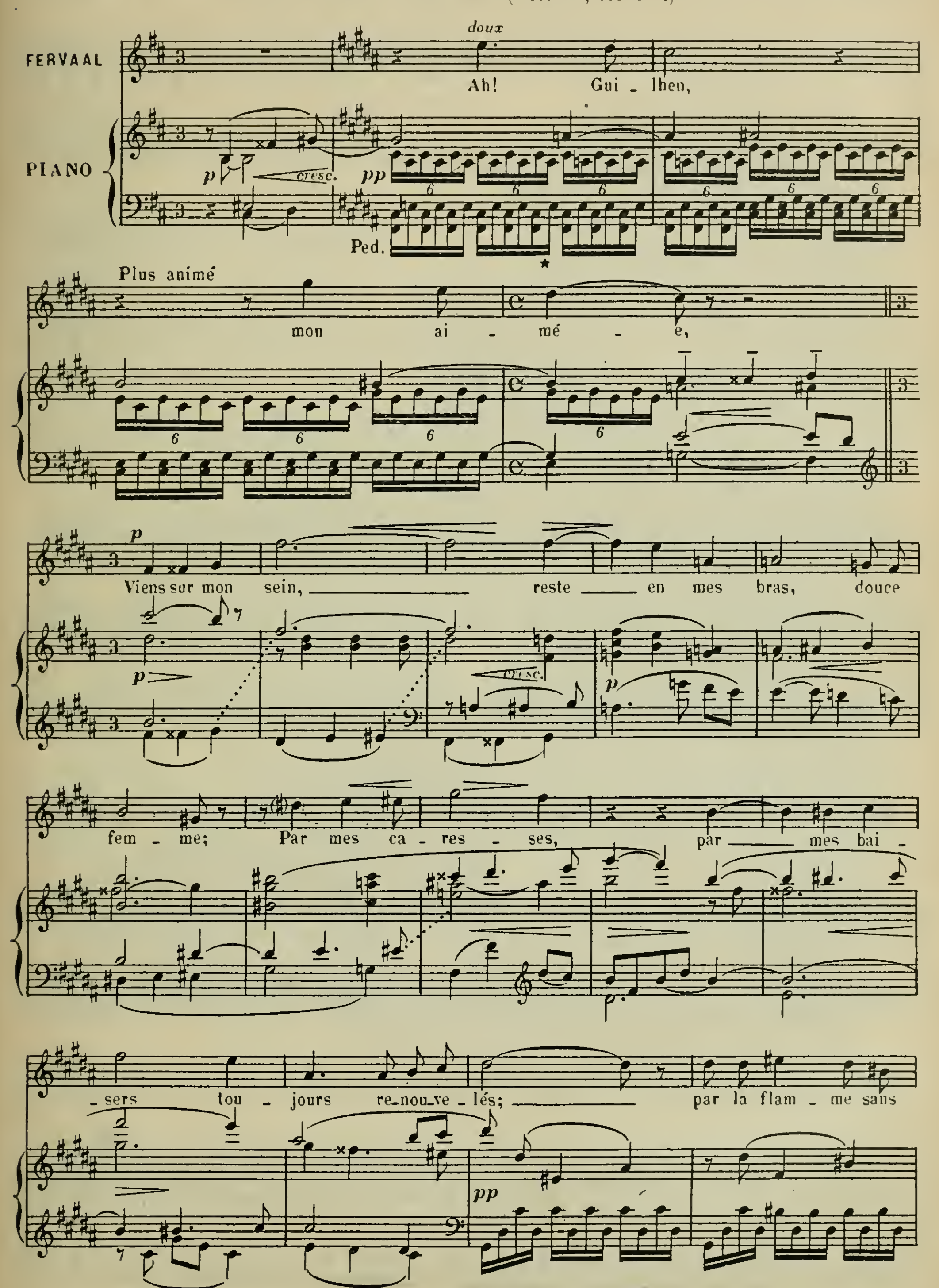
Guillaume Danvers.

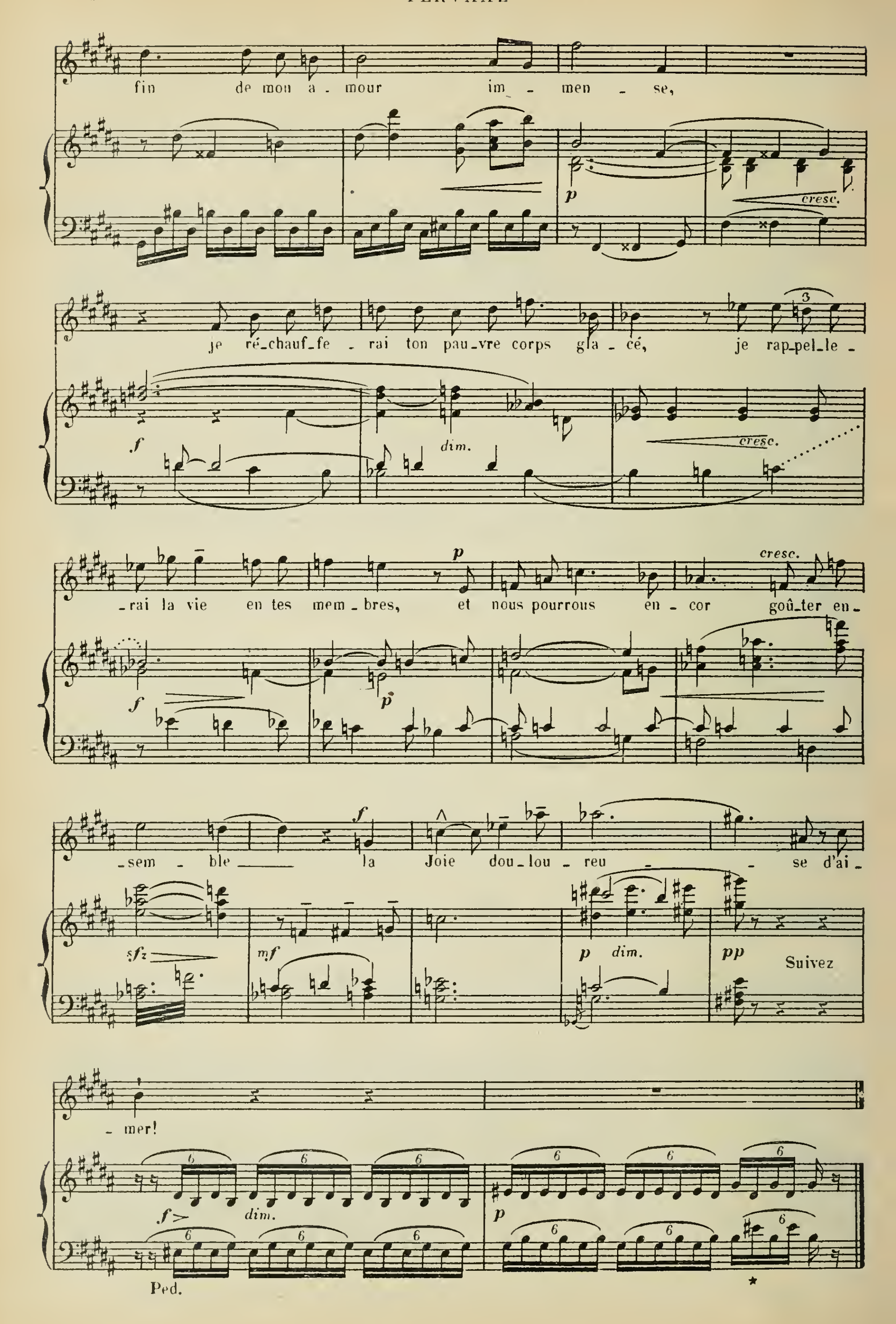
FERVAAL

ACTION MUSICALE EN TROIS ACTES ET UN PROLOGUE, DE M. VINCENT D'INDY

Représentée pour la première fois, à Paris, le 10 mai 1898, au théâtre national de l'Opéra-Comique.

Fervaal (M. Imbart de la Tour) prend Guilhen (Mme Raunay) doucement entre ses bras et l'assoit à côté de lui sur une roche. (Acte III, scène II.)




fin de mon a - mour im - men - se,
je ré_chauf_fe - rai ton pau_vre corps gla - cé, je rap_pel_le -
- rai la vie en tes mem - bres, et nous pourrons en - cor goû_ter en -
- sem - ble la Joie dou_lou - reu - se d'ai -
- mer!
cresc.
dim.
Suivez
Ped.

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Mai 1898.

1er. — La journée du **premier mai** se passe sans aucun incident. — Mort de **M. Linard,** sénateur des Ardennes. — Mort de **M. Paulin Ménier,** artiste dramatique. — La hausse du **prix du pain** provoque des désordres en Turquie. — L'exposition du **Centenaire du statut** est inaugurée à Rome, en présence des souverains italiens. — L'interdiction de fêter le **1er mai** occasionne des troubles à Boka (Hongrie). Il y a six morts et de nombreux blessés.

2. — M. Hanotaux clôture les travaux de la commission de l'**emprunt hellénique.** — Dans une course d'automobiles, organisée à Périgueux, deux automobiles se rencontrent. M. le marquis de Montaignac est tué et deux autres personnes blessées. — Mort de Mgr **Hugonin,** évêque de Bayeux. — **L'état de siège** est proclamé à Madrid. — Le marquis Saionyi, ministre de l'instruction publique au **Japon,** démissionne. Il est remplacé par le professeur Togoma. — Des **troubles** graves se produisent en **Italie** par suite de la cherté du pain et du manque de travail. Les manifestants saccagent des maisons particulières et pillent des magasins. Dans une collision avec la police, il y a des tués et des blessés.



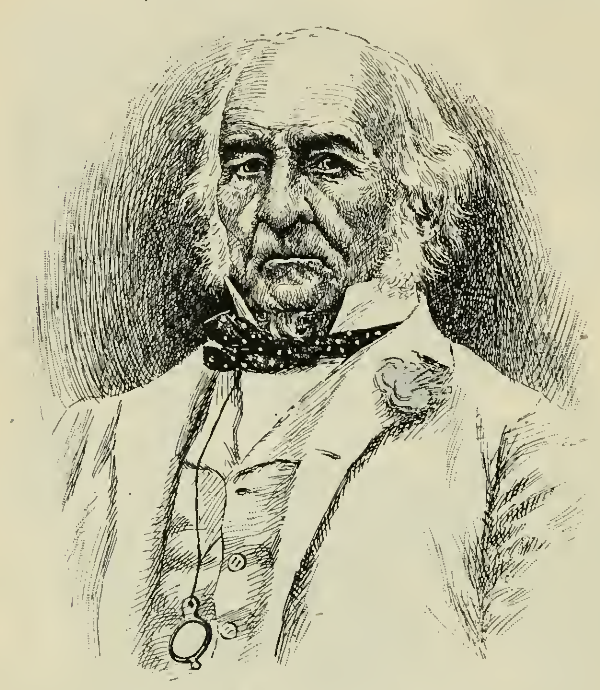
LES TROUBLES A MILAN — PRISE D'UNE BARRICADE PAR LES BERSAGLIERI

3. — Sur avis du conseil supérieur de l'agriculture, la perception du **droit** de douane sur les blés est surpendue jusqu'au 1er juillet. — M. Napias est nommé directeur de l'**assistance publique,** en remplacement de M. Peyron, admis à la retraite. — MM. Grasset, de Montpellier, et Pitres, de Bordeaux, sont nommés associés nationaux de l'Académie de médecine. — Le congrès du **Venezuela** rejette le protocole signé entre MM. Hanotaux et Pietri, envoyé du Venezuela pour la reprise des relations diplomatiques, rompues depuis 1895.

4. — Pose de la première pierre de la chapelle édifiée rue Jean-Goujon en commémoration de la catastrophe du **Bazar de la Charité.** Le cardinal-archevêque de Paris préside la cérémonie. A cette occasion, le czar fait parvenir au gouvernement français l'expression de

ses profondes condoléances. — Mort de **M. Steeg**, ancien député, directeur de l'École normale de Fontenay-aux-Roses. — En **Italie**, l'état de siège est proclamé dans les provinces de Plaisance, Ancône, Bologne et Bari. — Le **droit sur les blés** est suspendu jusqu'au 30 juin. — En **Espagne**, l'état de siège est proclamé dans les provinces d'Oviedo, Valence et Carthagène. La Chambre vote la réduction des droits de douane sur les céréales et interdit leur exportation.

5. — Une circulaire du ministre de l'intérieur déconseille aux Français de se rendre aux **mines d'or** du Klondike à cause des difficultés presque insurmontables et du peu de chances de réussite. — 2,038 candidats ont fait leur déclaration pour les **élections** législatives.



M. GLADSTONE

6. — M. Bormel est chargé de mission au Congo et au Tchad pour ravitailler la **mission de Béhagle**. — Arrivée à Paris de **M. Campos Salles**, président de la république du Brésil, élu le 1er mars et devant entrer en fonctions le 15 novembre. — Mort du général en retraite de **La Jarrige**. — La **flotte américaine** capture le transatlantique français *Lafayette*. Après explications, ce paquebot est relâché. — Les **Américains** échouent dans une tentative de débarquement à Salado (Cuba). — Inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats français morts à la Canée (Crète). — Clôture du parlement allemand. — Le prince de Hohenlohe est nommé président du district de la haute Alsace.

7. — Les nouvelles de la **mission Marchand** disent qu'elle poursuit méthodiquement son acheminement vers le haut Nil. — **M. Bernier**, architecte du nouvel Opéra-Comique, est élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Ginain, décédé. — L'Académie exprime le vœu que l'hôtel Lauzun, 17, rue d'Anjou, soit conservé comme monument historique. — La **Chine** paye au **Japon** le solde de l'indemnité de guerre. — Des **troubles** graves se produisent en Toscane et à Milan, où la populace élève des barricades. De violentes collisions se produisent entre les troupes et les émeutiers. Il y a un grand nombre de tués et de blessés. L'état de siège est proclamé. — Dans une note collective à la **Porte**, les ambassadeurs annoncent la conclusion d'arrangements financiers pour le payement de l'indemnité de guerre par la Grèce et la date pour l'évacuation de la Thessalie.

8. — **Premier tour de scrutin** pour le renouvellement de la Chambre. 401 députés sont élus et il y a 180 ballottages. — Les étudiants de Pavie (Italie) tendent d'entrer à **Milan** en armes. Ils sont repoussés par la troupe. Deux tués, deux blessés et nombreuses arrestations parmi lesquelles celles de plusieurs députés. — A **Linaris** (Espagne), les émeutiers pillent l'hôtel de ville. Dans une bataille avec les gendarmes, il y a 12 tués. Des désordres se produisent sur plusieurs autres points. Ils sont causés par la cherté des vivres. — Les membres du **cabinet espagnol** rendent leur portefeuille à M. Sagasta.

9. — Dans une **rencontre de trains** sous le tunnel de la Pommeraie (Haute-Marne), 5 voyageurs sont tués et 15 blessés. — Mort du marquis de **Cherville**. — Mort du comte Maurice d'**Hérisson**, auteur de mémoires sur la campagne de Chine et le siège de Paris. — A la suite des troubles de **Milan**, la classe 1872 est rappelée sous les drapeaux. Des désordres se produisent encore dans plusieurs villes, particulièrement à Naples. — A **Athènes**, exécution de Karditzy et Georgis, qui avaient tiré sur le roi de Grèce.

10. — La **Chambre espagnole** vote les ressources pour faire face aux frais de la guerre. — Un important mouvement se produit parmi les Italiens réfugiés en Suisse. Ils se portent en grand nombre vers la frontière italienne.

11. — Entrevue des princes Nicolas de Montenegro et Ferdinand de Bulgarie à Abbazia. — Lord **Salisbury** prononce un discours très pessimiste au sujet de la situation internationale et de l'attitude de l'Angleterre. Ce discours est très commenté dans tous les cercles politiques d'Europe. — Les **Américains** échouent dans deux nouvelles tentatives de débarquement à Cienfuegos et à Cardenas. — Dans une violente tempête sur la côte nord du Japon, 200 bateaux et 1,500 marins engloutis.

12. — M. F. Faure assiste à l'inauguration de l'exposition des œuvres des trois **Vernet** à l'École des beaux-arts. — Le prince royal de Danemark arrive à Paris. — La **flotte américaine** bombarde San-Juan de Porto-Rico. — Le gouvernement fédéral **suisse** décide d'empêcher les **Italiens** de franchir la frontière italienne par bandes. — Dans un manifeste, les députés républicains italiens disent que les dernières émeutes n'ont rien de politique, qu'elles sont le résultat de la misère et du mécontentement.

13. — **M. F. Faure** reçoit **M. Campos Salles**, nouveau président de la république du Brésil. — La mission du capitaine Morisson ayant été mal accueillie par le roi Babemba, de Sikasso, une colonne va être envoyée contre Sikarasso. — Le prince **Henri de Prusse** arrive à Pékin. — Les troupes turques commencent à évacuer la Thessalie. — Dans un discours sensationnel, lord **Chamberlain** parle en termes hostiles de la France et de la Russie, et préconise l'alliance entre tous les peuples d'origine anglo-saxonne.

14. — **M. F. Faure** rend visite à **M. Campos Salles**, président de la république du Brésil. — Mort de **M. Alfred Ernst**, critique musical. — En **Russie**, une ordonnance impériale accorde aux femmes le droit de faire partie des services de l'État.

15. — Course vélocipédique annuelle de **Bordeaux-Paris**. Rivierre arrive premier, ayant fait le parcours en 20 h. 39′ 1″ 4/5. — Le prince **Henri de Prusse** est reçu par l'empereur de Chine, à Pékin. — Le **roi des Belges** arrive à Madrid et rend visite à la reine régente. — A la suite des troubles qui se sont produits

en **Italie**, de nombreuses sociétés politiques sont dissoutes, des perquisitions sont opérées, des journaux supprimés et plusieurs députés incarcérés.

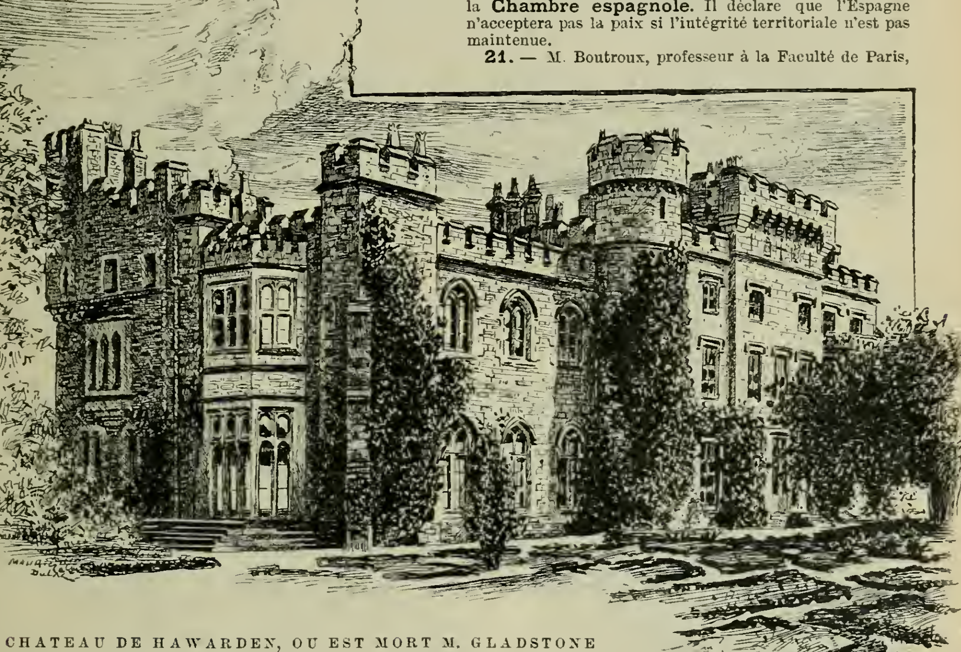
16. — Le **ministère espagnol** démissionne. M. Sagasta est chargé de former le nouveau cabinet. — L'évacuation de la Thessalie s'est effectuée sans incident. — **M. Gladstone,** dont les jours sont comptés, reçoit de la reine Victoria une lettre autographe lui exprimant sa gratitude pour les grands services rendus au pays pendant sa longue carrière. — **L'empereur d'Allemagne** visite le réservoir d'Altfe'd, en Alsace, près de la frontière française.

17. — M. Ehrmann, chirurgien à Mulhouse, est nommé membre associé national de l'Académie de médecine. — Le duc d'Almodovar, affaires étrangères; M. Groizard, justice; général Correa, guerre; amiral Aunon, marine; Puigierver, finances; Capdepon, intérieur; Gamazo, travaux publics et instruction; Romeo Giron, colonies. — La commission des affaires étrangères de la Chambre des représentants des **Etats-Unis** se déclare en faveur de l'annexion des îles Hawaï.

19. — Une commission supérieure de l'éducation physique de la jeunesse est constituée au ministère de l'instruction publique. — Le P. Augier est élu supérieur général des **Oblats,** en remplacement du P. Sollier, décédé. — **L'escadre espagnole,** sous les ordres de l'amiral Cervera, partie du Cap-Vert, force le blocus et arrive à Santiago de Cuba, où elle est accueillie avec enthousiasme. La reine régente envoie un télégramme de félicitations à l'amiral Cervera. — Mort de **M. Gladstone,** né le 29 décembre 1809. La Chambre des Communes lève sa séance en signe de deuil. — Par suite de divergences d'opinions entre ministres, le **ministère du Pérou** est modifié comme suit : Loazio, premier ministre et justice; Cuadros, guerre; Parras, affaires étrangères; de la Puente, intérieur; Key, finances; Butler, travaux publics.

20. — M. Sagasta présente les nouveaux ministres à la **Chambre espagnole.** Il déclare que l'Espagne n'acceptera pas la paix si l'intégrité territoriale n'est pas maintenue.

21. — M. Boutroux, professeur à la Faculté de Paris, est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Ollé-Laprune, décédé. — Mort de **M. Ducoudray,** sénateur de la Nièvre. — Mort du **duc de Bassano,** ex-grand chambellan de Napoléon III, fils aîné de Maret, secrétaire de Napoléon 1er. — Le docteur Leyds est nommé ministre plénipotentiaire de la république du Sud-Africain à Paris, Berlin, la Haye et Lisbonne. — Par suite de démissions, le nouveau **ministère chilien** est composé comme suit : C. Walker Martinez, intérieur, J.-J. Latorre, affaires étrangères; Zanartu, finances; V. Blanco, guerre et marine; A. Orrego Luco, travaux publics. — Mort du comte **Antoine Zichy,** membre de l'Académie des sciences de Buda-Pesth.

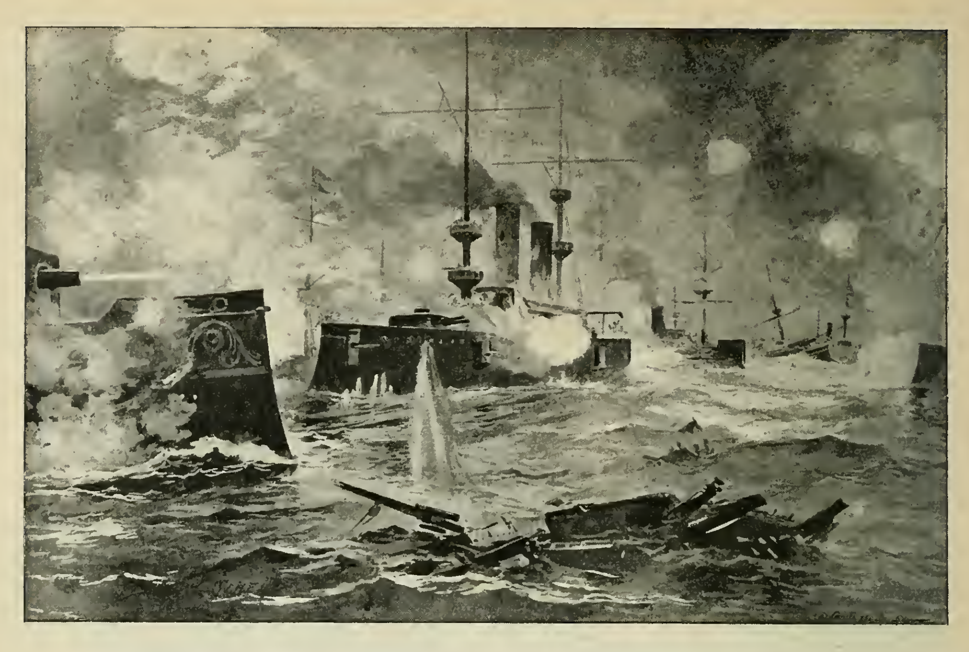


CHATEAU DE HAWARDEN, OU EST MORT M. GLADSTONE

— Tous les journaux républicains et socialistes d'**Italie** sont supprimés. Le nombre des individus arrêtés et devant passer devant les tribunaux est de plus de 1,000. — Les **Chinois** occupent Weï-Haï-Weï aussitôt après le départ des **Japonais**, et les **Anglais** débarquent également pour prendre possession de Heï-Haï-Weï, qui leur est cédé par la Chine.

18. — Une colonne de 1,500 hommes, sous le commandement du lieutenant-colonel **Adéoud,** envoyée contre le roi **Babemba,** pour venger le mauvais accueil fait au capitaine Morisson, s'empare de Sikasso après une brillante action. Babemba est tué, ainsi qu'un grand nombre de rebelles. — M. F. Faure inaugure l'exposition de la Société d'**horticulture.** — Ouverture de la vingt-cinquième **exposition canine.** — Mort de **M. Ludovic Lalanne,** bibliothécaire de l'Institut. — Mort de **M. Sotirapoulo,** ancien président du conseil de Grèce. — Le **ministère espagnol,** définitivement constitué, comprend : MM. Sagasta, présidence;

22. — **Scrutin de ballottage** pour l'élection de la Chambre des députés. D'après la statistique du ministère de l'intérieur, les républicains gagnent 51 sièges et en perdent 47. — Inauguration, à Versailles, du monument élevé à la mémoire du naturaliste **Hardy**, l'un des fon-



DESTRUCTION DE LA FLOTTE ESPAGNOLE A MANILLE (dessin américain)

dateurs de la Société d'horticulture de France. — Les élections pour le renouvellement de la moitié de la Chambre et du Sénat de **Belgique** sont favorables au gouvernement.

23. — Devant la **cour d'assises** de Versailles, débats du procès contre **M. Zola,** sur plainte du conseil de guerre qui jugea l'affaire Esterhazy. La cour rejette les conclusions de Me Labori, tendant à ce que la cour d'as-



RÉSISTANCE HÉROÏQUE DE LA FLOTTE ESPAGNOLE A MANILLE (dessin espagnol)

sises de Versailles soit déclarée incompétente, le délit ayant été commis à Paris. M. Zola se pourvoit en cassation et les débats sont renvoyés. — **M. Lebon,** député, ministre des colonies, et **M. Delpeuch,** sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes, non réélus, donnent leur démission.

24. — Les ouvriers métallurgistes des chantiers de Brest se mettent en **grève.** — Mort de **M. Auguste Blanchard,** graveur, membre de l'Académie des beaux-arts. — Mort de **M. Brin,** ministre de la marine en Italie. — Le blocus de **Manille** est annoncé. — La reine **Victoria** entre dans sa quatre-vingtième année. Elle règne depuis soixante et un ans. — Mort de **M. Walpole,** doyen d'âge des ex-ministres anglais.

25. — Mme F. Faure inaugure l'**Exposition des travaux de la femme,** organisée par l'Union centrale des arts décoratifs. — Réunion du **Congrès** international d'**agriculture.** — Les nouvelles de la **mission Gentil** au lac Tchad disent que cette mission a pleinement réussi. Elle a exploré les affluents du Chari et, sur son vapeur démontable, a navigué sur le Tchad. — Une proclamation de **M. Mac-Kinley** appelle sous les drapeaux 75,000 nouveaux volontaires américains. — Le **prince royal de Grèce** et sa femme, sœur de l'empereur Guillaume, arrivent à Berlin. L'accueil qui leur est fait par les souverains allemands démontre qu'il ne reste plus trace de la tension de rapports qui existait entre les cours de Berlin et d'Athènes.

26. — **M. Guillaume,** directeur de l'Académie de France à Rome, est élu membre de **l'Académie française** en remplacement du duc d'Aumale. Après six tours de scrutin, l'Académie renvoie à une date ultérieure l'élection du remplaçant de M. Meilhac. Les **médailles** d'honneur pour le **Salon** sont attribuées à MM. Henner, pour la peinture; Gardet, pour la sculpture; Patricot, pour la gravure et la lithographie. — Première séance du Conseil de l'office national du commerce extérieur, sous la présidence de M. Boucher. — **M. F. Faure** donne un dîner en l'honneur du prince Orousoff, ambassadeur de Russie. — L'empereur d'Allemagne et le prince royal de Grèce passent en revue les troupes de Berlin. La princesse royale est nommée chef du régiment d'Elisabeth. — Le vapeur *Helgoland* part de Geestemunde avec l'expédition polaire dirigée par M. Lerner. — Le prince Ferdinand de Bulgarie est reçu par le sultan. — Les **Américains** tentent de débarquer à Binacayan (Manille). Ils sont repoussés et les Espagnols s'emparent des armes et des munitions destinées aux insurgés.

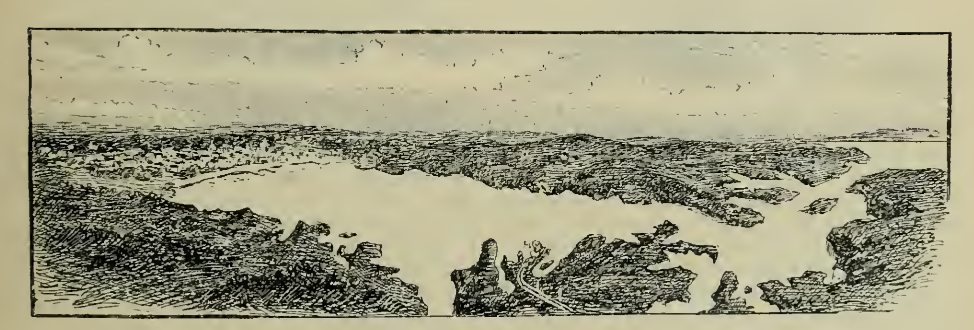
27. — **Duel,** motivé par une polémique de presse, entre MM. Gérault-Richard et Rochefort. Ce dernier est blessé. — Par décret est créé un Conseil supérieur de l'enseignement agricole. — M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des lettres de Paris, est élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Schefer, décédé. — Le **Prix du Salon** est décerné à M. Henri Royer. — L'**expédition anglaise** du major Gibbons part de la côte portugaise de l'Afrique orientale, se proposant de remonter le Zambèze, de gagner l'Ouganda, puis le Nil, et de tenter d'atteindre le Caire. — Le **gouvernement espagnol** décide d'adresser une communication aux puissances sur les agissements des Américains à Cuba. — Deux journalistes américains, prisonniers à **Cuba,** sont échangés contre deux officiers espagnols faits prisonniers à bord de l'*Argonaute*.

28. — **M. F. Faure** quitte Paris, allant à Saint-Etienne. — Mort de Mgr **Baron,** évêque d'Angers. — Mort de **Rosenthal,** connu dans la presse sous le pseudonyme de Jacques Saint-Cère. — Signature de la convention de réciprocité commerciale entre la **France** et les **Etats-Unis.** — De grandioses obsèques sont faites à **M. Gladstone.** Le corps est déposé à Westminster. — Par suite de divergences de vues entre les membres du **cabinet italien** sur la question des travaux parlementaires, le ministère démissionne et le roi charge M. di Rudini de former un nouveau cabinet.

29. — Dans un banquet qui lui est offert par la municipalité de Saint-Étienne, **M. F. Faure** constate que l'alliance franco-russe fortifie la position de la France. **M. F. Faure** assiste à l'inauguration du monument élevé à la mémoire des combattants de 1870. — A Nantes, inauguration du monument élevé à la mémoire du général **Mellinet.** — A Malesherbes (Loiret), inauguration du monument élevé à la mémoire du capitaine **Lelièvre,** défenseur de Mazagran. — Les **socialistes révolutionnaires** vont manifester au cimetière du Père-Lachaise. Des bagarres se produisent entre manifestants. — **Grand steeple-chase** d'Auteuil, gagné par « Marise », à M. Faider.

30. — Mort de **M. Rouland,** sénateur de la Seine-Inférieure. — Fête fédérale de **gymnastique** à Saint-Etienne, M. F. Faure y assiste. — Congrès des Eglises réformées à Nantes, à l'occasion du 3e centenaire de la révocation de l'Edit de Nantes.

31. — M. Hanotaux est chargé de l'intérim du **ministère des colonies** en remplacement de M. Lebon, démissionnaire, et M. Boucher est chargé de l'intérim du sous-secrétariat des **postes et télégraphes,** en remplacement de M. Delpeuch, démissionnaire. — La grève de métallurgistes de Brest est terminée. — La **flotte américaine** bombarde Santiago. Les forts ripostent et obligent la flotte américaine à se retirer. — La **Chambre hollandaise** adopte le service militaire obligatoire et personnel, sauf en ce qui concerne les ecclésiastiques de tous cultes. — Le nouveau **ministère italien** est ainsi constitué : MM. di Rudini, président et intérieur ; Capelli, vice-président de la Chambre des députés (de droite), affaires étrangères; Bonacci, député de gauche, justice; amiral Canevaro, sénateur, marine; Cremona, sénateur, instruction publique; Luzzatti, député de droite, trésor; Branca, député de gauche, finances; Frola, député de gauche, postes et télégraphes ; général Afan de Rivera, député de gauche, travaux publics; général Sanffarzano, sénateur, guerre. Le titulaire du portefeuille de l'agriculture n'est pas encore désigné; M. di Rudini est chargé de l'intérim.



LA BAIE DE SANTIAGO

LA MODE DU MOIS

En dépit de la bouderie du ciel pendant tout le commencement de la belle saison, la mode est aux nuances claires et aux tissus légers. La toile batiste obtient un grand succès. Elle remplace presque partout le piqué, — avec avantage dirais-je, — car elle est plus fraîche et plus souple que lui.





Notre modèle nº 1 est précisément en batiste blanche, il compose un charmant costume de villégiature ou de station balnéaire ou thermale.

La jupe, coupée suivant le goût moderne, est unie et légèrement longue. Le corsage absolument ajusté forme, derrière, habit à la française. Il est fermé devant en festons retenus par des boutons et des ganses en passementerie noire. Le col et les revers premier Empire sont en satin noir, tandis que la ceinture et la cravate sont en liberty cerise à pois blancs.

Comme chapeau, une toque-page en paille de fantaisie noire, ornée d'un nœud cerise et d'une plume de Tirtirk, est gracieusement posée un peu de côté sur les cheveux ondés.

Le souple ayant définitivement remplacé le raide, si en faveur pendant ces dernières années, le cachemire est forcément très apprécié aujourd'hui. Voici une délicieuse toilette d'après-midi pour garden-party, dîner de campagne, visites, etc., qui affirme ce dire. Cette robe (nº 2) est en cachemire beige clair, toujours mi-longue, avec applications ou incrustations, suivant le goût, de broderies rousses recouvrant tout le corsage à basques rondes, et la jupe, en partie. La ceinture, en soie ibis, est fermée derrière par une boucle assez volumineuse en argent ciselé.

Du tulle brodé voile la guimpe, également en soie ibis; un liséré noir souligne le décolletage du corsage et borde les trois petits jockeys qui

ornent le haut des manches toujours longues et ajustées. Chapeau Cléo en paille ibis très légère, très enlevée, et fort gracieusement ornée de fleurs et de rubans de gaze blé... Gants blancs. Bas de soie noire, et souliers Richelieu en peau de renne.

La mode des robes à volants, renouvelée de jadis, comme tant d'autres, hélas ! est de nouveau devant. Des nœuds de velours, ou de faille noire, suivant le goût, avec des couteaux pailletés d'acier, lui servent d'ornement.

Gants de suède, souliers de cuir de Russie, et bas de fil d'Écosse noir ou bleu pâle.

Enfin voici pour les amateurs de pleine eau un coquet et gentil costume (n° 4).





fort prisée. Ce modèle (n° 3) a été porté aux courses d'Auteuil par la jolie Mlle Sorel. Il est en drap noisette et signé d'un maître en l'art de la couture. Cinq volants, de hauteurs graduées, garnissent la jupe, sauf sur le milieu du devant. Une double petite pèlerine Directoire orne le corsage-veste dont le second revers est en drap blanc. La chemisette intérieure est en mousseline de soie ciel d'Orient très pâle, plissée accordéon, et la cravate en tulle blanc.

La ceinture est en faille blanche, fermée par une boucle, en or, comme les boutons. Le chapeau est en paillasson noir, noué en deux coques et relevé

Il est en serge bleu marine avec applications de drap blanc, découpé, ou en broderie. Le chapeau greenaway est en foulard caoutchouté gracieusement noué. Les bras sont nus, mais les jambes recouvertes par des bas de fil d'Écosse noir; un poignet de drap blanc boutonné, terminant la culotte courte à la zouave, sert de jarretière, et de fins souliers de caoutchouc à cothurne achèvent ce costume d'une exécution facile.

Pour le peignoir, en flanelle, le blanc uni ou le blanc rayé de bleu ou de rose sont tout à fait charmants. Les manches sont longues et larges, comme des manches de religieuse.

ARRANGEMENTS

Avec le lé qu'une femme soigneuse garde toujours en prévision d'accident, on coupe le petit tablier représenté sur la figurine (n° 1), auquel on rattache le reste de la jupe, ce qui permet de renvoyer l'ampleur plus en arrière; puis, afin de donner à la robe plus de longueur et plus d'évasement par le bas, pour rappeler la forme dite plumeau, on l'agrémente de deux petits volants froncés superposés. Le second volant forme tête. Ces volants peuvent se faire en étoffe pareille ou en taffetas assorti. Dans ce cas, cette garniture serait rappelée, sur le corsage, par les revers et les jockeys. Les manches, légèrement bouffantes l'année dernière, sont tout à fait collantes cet été. Quant au corsage, il reste blousé et ouvert sur une chemisette de fantaisie. Ce modèle peut se faire en foulard, en mousseline de laine ou de coton, ou en gaze. Il est très coquet et constitue une charmante toilette demi-habillée pour la belle saison.



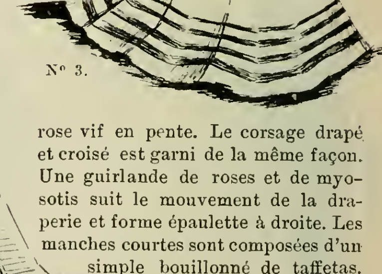
N° 1.

N° 2.

En pacha, ou en tout autre tissu un peu ferme, le modèle n° 2 se trouve rajeuni par l'adjonction d'une haute basque simulant une polonaise ou une redingote de demi-hauteur, très ajustée sur les hanches, et à laquelle se monte, à partir de la couture de côté du tablier, le bas de la jupe qui n'est plus alors qu'un haut volant à larges plis.

Des ornements de passementerie contournent la redingote et ornent le boléro long, dont les pointes, devant, viennent précisément se perdre sur le bord de la redingote et semblent ainsi faire corps avec elle. Sur les manches, dont on diminue un peu le bouffant à l'emmanchure, de longs ornements de passementerie terminés en crosses rappellent le reste de la garniture. Les revers sont plats et brodés, et la chemisette de fantaisie, ornée, sur toute la hauteur, d'un jabot de dentelle.

La Robe de bal (n° 3) est en taffetas rose glacé de blanc, ornée dans le bas de quatre rubans de velours bleu ou rose vif en pente. Le corsage drapé et croisé est garni de la même façon. Une guirlande de roses et de myosotis suit le mouvement de la draperie et forme épaulette à droite. Les manches courtes sont composées d'un simple bouillonné de taffetas. Un petit tablier rond, en taffetas glacé, bien ajusté et encadré par une guirlande de roses et de myosotis, suffit pour rajeunir cette toilette de l'année dernière. Pas de ceinture, mais une jolie agrafe en bijouterie au bas du dos. Gants longs en suède ou en chevreau blanc; bas de soie blanche et souliers de satin rose. Rien dans les cheveux qu'une fantaisie en bijouterie.



N° 3.

Au lieu de laisser les bras nus, on pourra ajouter à cette robe des manches, toujours en gaze ou en tulle coulissé, ou encore des manches en taffetas coupées par des entre-deux de dentelle ou de tulle brodé, les manches longues se portant au bal avec les robes les plus décolletées. Cette mode est même plus nouvelle que celle des manches courtes. On peut aussi moins accentuer le décolletage ou bien mettre à l'intérieur une guimpe dans le même esprit que les manches, ce qui rendra la robe montante, quoique décolletée à clair, et d'un porter plus facile par conséquent.

BONNETS BAINS DE MER

Bonnet à la paysanne en foulard imperméabilisé, à dessin ancien. Ce bonnet, à deux pièces, est bordé tout autour d'une ruche, soit en galon de laine, assorti de ton, soit en foulard imperméabilisé. Les brides se nouent sous le menton.



Celui-ci, dit *à la Cérès,* également en foulard imperméabilisé, à disposition écossaise, est fait un peu comme un sac à éponges. Il enveloppe très bien la tête et permet de loger, sans se décoiffer, les gros rouleaux ondulés que l'on porte à présent, en guise de bandeaux. Légèrement froncé tout autour, un petit galon ruché le termine et retombe sur les frisettes qui s'échappent de cette prison momentanée. Les brides, de chaque côté, partent de deux gros choux, toujours en galon de laine, foncé comme les brides.

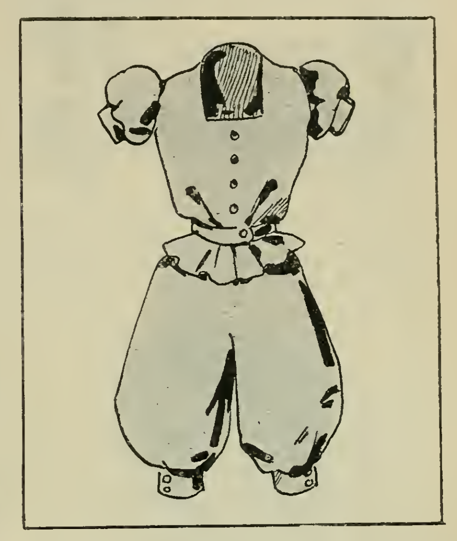




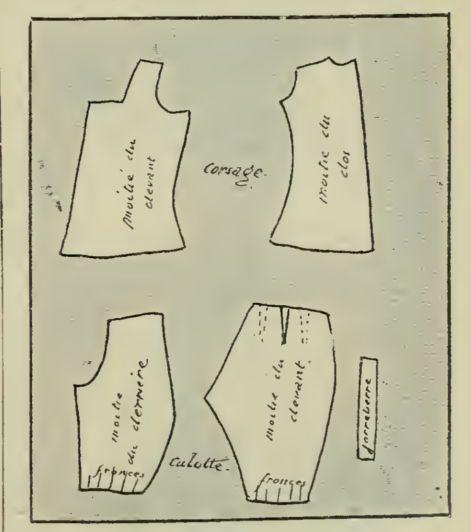
Ce dernier est simplement un foulard noué en *marmotte* sur le milieu de la tête, au-dessus du front. Ce n'est ni le moins seyant, ni le moins pratique. En tout cas, il est le plus simple, puisqu'il ne demande à la femme qu'un peu d'adresse et de goût pour le nouer avec coquetterie.

NOS PATRONS

Costume de bain pour jeune fille. — Nous donnons, dans notre patron, la moitié du dos et du devant de la blouse.



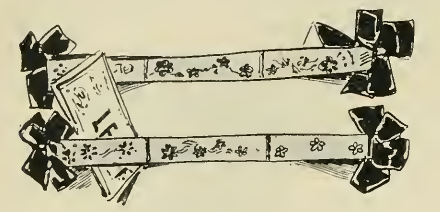
Ce costume se fait en serge noire ou bleu marine. La culotte, froncée, est montée sur une ceinture. Un poignet boutonné la ferme au-dessus du genou et sert de jarretière. Le même



poignet se répète au bord des bouillons servant de manches courtes. On peut, à volonté, orner ce costume de galons blancs en laine, cousus et disposés au gré de la fantaisie. Les boutons en nacre foncée ou en corozo noir sont très bien. La ceinture se ferme par des boutons ou des agrafes.

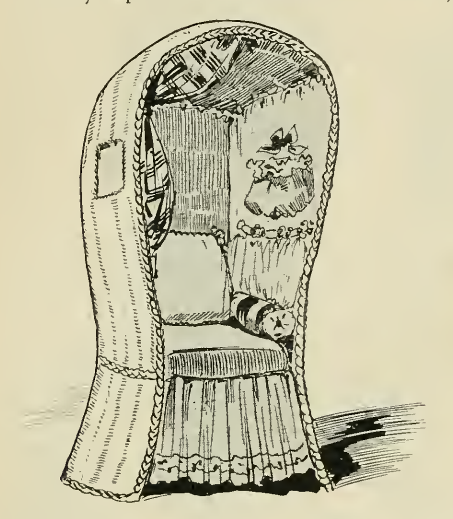
OUVRAGES DE DAMES

Porte-journaux. — Il se compose de deux rubans brodés, parallèlement posés, et retenus en haut et



en bas à la paroi de la cabine par des choux de ruban foncé.

Cabine portative pour jardin ou bain de mer en vannerie, drapée à l'intérieur d'étoffe de fantaisie,



avec coussins accoudoirs, vide-poches et porte-journaux.

Petit vide-poches pour la cabine, en étoffe unie

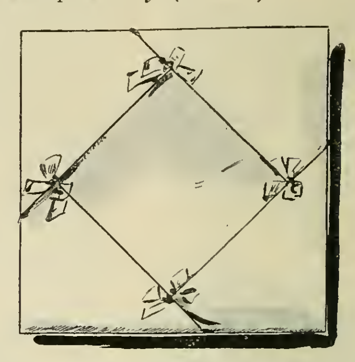


fond crème ou en audrinople, brodée en laine au gros passé. Ce petit sac est retenu à la paroi de la cabine par un nœud de ruban. Si ce sac est en andrinople, la broderie se fera noire.

Les coussins et les accoudoirs sont brodés de même.

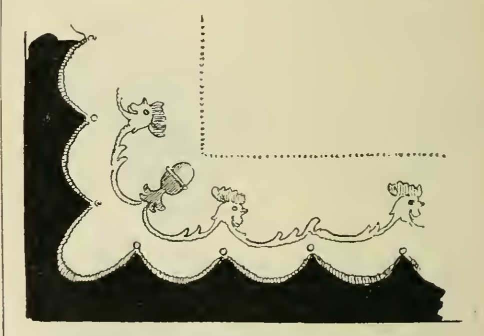
Le petit rideau, fermant l'ouverture de côté de la cabine, est en andrinople.

Serviette-poche à œufs (intérieur) en tissu de fan-



taisie écru, doublé et ouatiné. De petits nœuds de ruban assorti à la broderie du dessus ferment et retiennent les coins des pliures.

Broderie extérieure de la serviette-poche à œufs



en soie lavable ; feston tout autour, et ourlet à jour.

Quant à cette *bande de broderie russe,* elle se brode en deux tons et sert à orner nappe, napperon ou serviette.

Si le tissu choisi ne se prête pas à la broderie,



on exécutera le point sur canevas fixé, puis on tirera les fils ensuite. Le bleu et le rouge sont toujours les deux couleurs préférables.

On peut exécuter cette broderie soit en soie lavable, soit en coton.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LA CUISINE DU MOIS

Potage Hochepot. — Couper 1 kilogramme de queue de bœuf en morceaux de 2 centimètres, les laver et laisser tremper 5 ou 6 heures. Foncer une casserole un peu haute et épaisse avec des couennes de lard, étendre au-dessus un lit de rouelles d'oignons et de carottes; étaler la queue de bœuf égouttée, couvrir et laisser pincer sur un feu pas trop vif. Verser un décilitre de vin blanc sec et laisser retomber à glace, c'est-à-dire à sec, sans laisser brûler. Mouiller avec deux litres d'eau froide, faire bouillir et écumer. Ajouter un abatis de poularde, un peu de céleri, une feuille de sauge, une gousse d'ail, un oignon piqué de deux clous de girofle, un ou deux poireaux, laisser cuire très doucement 5 heures.

La garniture. — Monder 3 belles carottes crécy, enlever avec la cuiller à légumes, creuse, de 1 centimètre de diamètre, 18 boules; leur faire faire un bouillon dans deux fois leur volume d'eau, très peu salée. Mettre dans une sauteuse un peu forte 30 grammes de graisse de rôti ou de pot-au-feu et sauter les carottes sur un feu doux. Monder 15 petits oignons et les ajouter aux carottes à moitié cuites. Saupoudrer légèrement de sucre en poudre et glacer le tout. Mouiller avec un décilitre de vin blanc, faire réduire à sec. Passer le bouillon au tamis de soie, le dégraisser complètement; trier les morceaux de queue de bœuf, les mettre dans la soupière, y réunir les carottes et les oignons, verser le bouillon et servir.

Timbale de langouste. — Formule pour 10 personnes : 1 kilogramme de langouste, 18 crêtes et 18 rognons de coq, 250 grammes de quenelles de poisson, 150 grammes de champignons, 6 écrevisses, 3 décilitres de lait, 20 grammes de farine, 100 grammes de beurre fin, un petit verre de cognac, sel, muscade et pointe de cayenne.

Opération. — Cuire la langouste 25 minutes dans le court-bouillon suivant : 3 litres d'eau, 50 grammes de sel, 1/2 décilitre de vinaigre, 25 grains de poivre, une feuille de laurier, persil et thym. Ajouter les écrevisses après 15 minutes de cuisson, laisser refroidir et égoutter. Piler les écrevisses au mortier, mélanger en pilant toujours 50 grammes de beurre, passer au tamis et mettre la purée au frais. Acheter une boîte de financière prête ou faire les quenelles, cuire les crêtes et les rognons 5 minutes avec un peu d'eau, les champignons suivant la formule donnée souvent dans le *Monde Moderne*. Fondre 30 gr. de beurre, y mélanger la farine et le lait bouillant, donner un coup de fouet pour lisser la sauce, ne pas laisser bouillir; tenir au chaud au bain-marie. Décortiquer la langouste, la couper en tranches minces, les pattes en petits bouchons, réunir toutes les garnitures dans la sauce. Au moment de servir, ajouter le beurre qui reste et la purée d'écrevisses en tournant la casserole doucement. Servir dans une timbale en argent à double fond garni d'eau bouillante. A défaut de timbale en argent on fait une croûte dans un moule à charlotte uni, de 12 centimètres sur 10 centimètres avec la pâte suivante :

Pate a timbale. — 400 grammes de farine, 150 grammes de saindoux ou de beurre, 5 grammes de sel, 1 décilitre de lait ou d'eau. Mélanger le sel, le beurre ou le saindoux avec la farine en les frôlant entre les deux mains allongées et horizontales; ayant obtenu une semoule un peu grasse, mouiller, lier la pâte, la laisser reposer au frais au moins deux heures. Beurrer légèrement le moule à charlotte, étendre la pâte en forme de poche, recouvrir l'intérieur du moule; garnir d'un papier souple beurré du côté qui adhère; emplir avec du riz, des lentilles ou haricots, cuire au four une heure.

Selle de pré-salé à la Richelieu. — La selle comprend les deux filets à partir du gigot, jusqu'à la première côtelette. La garniture Richelieu se compose de laitues braisées au jus, de pommes nouvelles sautées au beurre, de champignons et de tomates farcies.

Cuisson de la selle. — Enlever la peau, couper les bavettes de chaque côté, enlever presque toute la graisse qui tapisse l'intérieur; cuire à la broche 30 minutes par kilogramme de chair; au four, il faut 5 minutes de plus, poser la selle sur une grille. Ne pas arroser et saler en sortant du feu.

Les laitues. — Débarrasser les feuilles vertes, les laver, les blanchir à grande eau 10 minutes, les égoutter et laisser refroidir; les presser pour éponger l'eau. Couvrir le fond d'une casserole avec une barde de lard, poser les laitues, recouvrir de lard, arroser avec un décilitre de vin blanc et autant de bouillon. Laisser mijoter une heure et demie.

Les pommes. — Choisir des pommes grosses comme une noix, les monder bien rondes, les laver, les couvrir d'eau froide et faire bouillir; égoutter et sauter 18 minutes avec du beurre à la noisette. Saler, saupoudrer de persil haché et servir. Choisir un beau champignon par personne, enlever la queue et les laver. Une petite tomate, couper le côté de la queue, enlever les semences et l'eau.

Passer au beurre un peu d'échalote sans la brunir, ajouter 250 grammes de champignons hachés, une cuiller à bouche de mie de pain, sel, poivre, persil, garnir les champignons et les tomates, gratiner et servir ces garnitures alternées autour de la selle.

Macédoine de fruits, à la gelée. — Formule : 375 grammes de sucre cassé à la main, 3 décilitres d'eau fraîche, 12 grammes de gélatine, un verre à madère de kirsch, le jus d'un demi-citron, 275 grammes de fraises, 125 grammes de bananes, deux belles oranges, 150 grammes de raisins noirs, une ou deux pêches, deux abricots, un moule à cylindre festonné contenant un litre et demi, demi-blanc d'œuf.

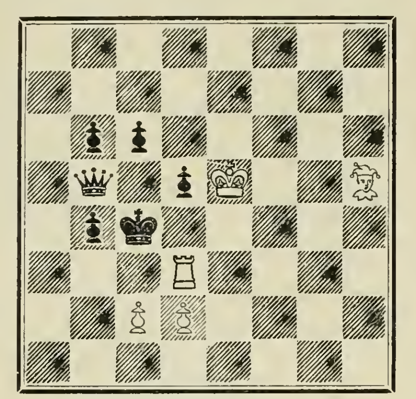
Opération. — Peler les oranges à vif et enlever les quartiers entre les cloisons, couper les bananes, les pêches et les abricots en dés, réunir tous les fruits et les mariner au kirsch.

Battre l'œuf avec l'eau et le citron, ajouter le sucre et la gélatine lavée, faire bouillir en remuant. Passer à la serviette fine. Entourer le moule de glace non salée, couler un centimètre de gelée, poser un joli dessin avec des fruits variés, recouvrir d'un peu de gelée et laisser prendre, nouvelle couche de fruits et de gelée, successivement jusqu'à la fin. Raffermir 3 heures. Tremper à l'eau tiède, renverser sur plat et servir.

A. Colombié.

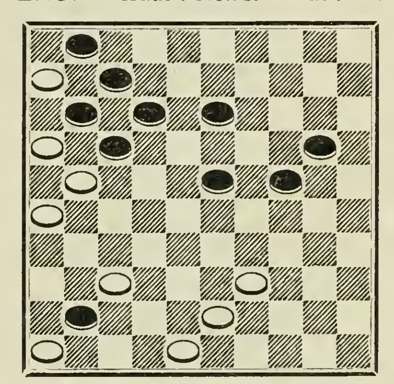
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin.

N° 224. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 225. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 226. — WHIST

Sud a la main suivante :

♠ A, D, V, 9.
♥ V, 8, 6, 4 (atouts).
♣ D, 6, 3.
♦ 8, 4.

Cœur a été déclaré atout. *Est* joue premier. Voici le jeu dans le premier tour : *Est*, 3 de cœur. — *Sud*, 9 de cœur. — *Ouest*, 7 de cœur. — *Nord*, 2 de cœur.

Quel est le jeu correct de *Sud* qui l'emporte, dans le tour suivant ?

N° 227. — LOGOGRIPHE

Sur mes *huit pieds* je vagabonde
Par les chemins, à travers champs ;
Un pied de moins, j'habite l'onde
Des ruisseaux et des océans.

Que maintenant sous cette forme
Tu veuilles m'arracher le *cœur*,
Sans hésiter, je me déforme
Et cause alors vive douleur.

De cette figure nouvelle
Retranches-tu la tête ? Oiseau
Je me présente et, de mon aile,
Je frappe et je sillonne l'eau.

Sur *quatre* pieds, je suis légume
Qu'on a raison d'apprécier,
Et, blessé, de rage j'écume,
Car je suis aussi carnassier.

Puis, j'ai pour synonyme : honnête ;
Dans la terre, je suis creusé ;
Sur la peau de plus d'une bête
Chacun peut me voir exposé.

Enfin sur *trois* pieds, je figure
Avec honneur dans le jardin,
Et je parcours, la chose est sûre,
En peu de temps très long chemin.

N° 228. — CURIOSITÉ
GÉOGRAPHIQUE

Trouvez les noms de sept départements français dont les initiales réunies forment le nom d'une province africaine.

SOLUTIONS

N° 218. — 1. D 2 R. — 1. P 6 D forcé.
2. D 2 C D échec. — 1. R 5 F D.
3. D 4 C D échec et mat.

N° 219. — $\frac{49}{33}$ $\frac{43}{50}$ $\frac{26}{35}$ $\frac{21}{24}$ $\frac{43}{50}$ $\frac{39}{33}$ $\frac{47}{33}$ $\frac{42}{47}$ $\frac{36}{47}$ $\frac{31}{36}$ $\frac{21}{11}$ $\frac{17}{22}$ $\frac{27}{36}$ $\frac{21}{27}$ $\frac{21}{}$ $\frac{1}{}$ fait dame et gagne facilement.

N° 220. — Nord doit débuter de toutes façons par atout sans s'inquiéter de sa faiblesse dans cette couleur, car il sera impossible à ses adversaires d'établir aucune suite contre lui. Il ne doit pas courir le risque de voir une de ses hautes cartes coupées sous prétexte de montrer sa force dans une couleur. Il devra persister dans le jeu d'atout chaque fois qu'il aura la main, car plus il en fera tomber, plus il aura de chances de faire les hautes cartes qu'il possède. Nord doit aussi jouer atout afin de ne pas permettre que ses hautes cartes puissent être coupées séparément dans de possibles *prises croisées*.

N° 221. — Le faux savant ne souffre point d'interrogation.

L'œuf; os avant *ne* sous *fre*; point d'interrogation.

N° 222.

P
P A R
P A R O S
P A R O L O S
R O L E T
S O T
S

N° 223. — Non.

Adresser les communications pour cette page à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

L'Editeur-Gérant : A. Quantin.

14259. — Lib.-Imp. réunies, Motteroz, Dr, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Le

Monde Moderne

Août 1898

L'HÉRITAGE DE L'ONCLE FLOROT

Le bonheur tient souvent dans un petit espace, au besoin dans la boîte capitonnée d'un compartiment d'express; ou sinon le bonheur, quelque chose d'approchant comme le plaisir de contempler une jolie figure inconnue et de sentir son cœur s'épanouir au voisinage d'une charmante personne de vingt ans, si réservée sous ses cheveux blonds, si fière en son air doux, à côté d'une maman d'aspect si respectable et si débonnaire qu'on se surprend tout de suite une grande tentation d'amitié et de lier connaissance...

Tel était le bonheur échu à Maurice Girard, depuis son départ de Paris pour la petite localité des Ardennes, où il se rendait. Un voyage contre lequel il avait d'abord protesté en lui-même, de dérangement fâcheux en son *farniente* de garçon, et que ne justifiaient pas suffisamment, lui semblait-il, des intérêts d'ailleurs fort aléatoires.

Un héritage à recueillir peut-être, peut-être rien du tout.

— Quelle idée, maugréait-il, a eue ce notaire de m'écrire, comme si j'avais personnellement rien à espérer de la succession de l'oncle Florot !

La lettre de maître Boubert, notaire à Sancy (Ardennes), évasive comme il importait, était conçue, en effet, en des termes aussi peu précis qu'encourageants :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'à la suite du décès de votre parent, M. Florot, la levée des scellés apposés sur les meubles aura lieu le mardi 15 courant.

« En votre qualité de parent et d'ayant droit, vous êtes invité à assister à ladite levée, en présence du juge de paix et des autres parents, dans l'intérêt de vos droits personnels et sous toute réserve de la découverte d'un testament qui pourrait être trouvé parmi les papiers du défunt, décédé jusqu'ici intestat.

« Recevez, monsieur, etc. »

L'oncle Florot, un misanthrope, un solitaire, un vieux bonhomme, bizarre et soupçonneux, qui depuis des années avait vécu dans sa propriété de Sancy, en pleins bois, à l'écart de la vie et du peu de famille qui lui restait, après avoir cessé toutes relations. A tel point qu'on l'avait oublié, que la nouvelle de son décès même n'était parvenue à Maurice que par l'entremise de la lettre du notaire, sans laquelle il l'aurait ignoré.

— Ce pauvre vieux bonhomme n'aura même pas tenu à ce que j'assiste à ses obsèques, pensait Maurice. A plus forte raison n'a-t-il pu songer à moi dans son testament, s'il en a fait un, et je n'ai rien à en attendre, à moins qu'il n'ait négligé d'en écrire un. En ce cas, j'hériterais pour ma part de la moitié de ses biens, en concurrence avec je ne sais plus quels parents qu'avait encore M. Florot, d'une autre branche, et auxquels il aura plutôt tout donné.

Soucis d'héritier qui laissaient d'ailleurs Maurice très calme, assez fortuné lui-même pour ne pas se préoccuper outre mesure de l'héritage de l'oncle Florot, qu'il n'avait jamais attendu.

C'était donc plutôt par acquit de conscience et comme on remplit une formalité qu'il se rendait à l'invitation du notaire, curieux seulement de connaître le pays, le coin boisé et sauvage où l'oncle Florot s'était isolé, et de retrouver les traces de l'existence originale du bonhomme, ennuyé pour le reste du dérangement occasionné et pestant contre la corvée du voyage.

Mauvaise humeur pourtant vite dissipée, dès le début, comme nous l'avons indiqué précédemment, par la surprise agréable que le jeune homme venait d'éprouver, dès la minute où il avait

pénétré, si maussadement, dans le compartiment de l'express.

Surprise simplement agréable au premier moment, mais qui, au bout de trois heures de confrontation qu'avait duré le voyage, et à la suite de multiples observations de la part de Maurice, achevait de se résoudre pour lui en une véritable découverte. Quelque chose comme la découverte psychologique d'un autre monde, apparu sous l'ancien, un monde beaucoup plus séduisant et paradis terrestre que le monde jusqu'ici connu, l'ancien, l'actuel jusqu'à nouvel ordre... Une découverte vraiment historique dans les annales encore juvéniles de l'existence de Maurice et qui risquait de faire époque vraisemblablement et de toutes façons... Découverte passionnante, mais qui ne s'était pas révélée comme cela tout d'un coup, qui n'était elle-même que la somme de petites découvertes successives, insignifiantes en apparence, pour commencer.

Telle, par exemple, celle-ci, assez banale, dès l'entrée dans le wagon :

— Quelle jolie jeune fille !

Premier aperçu, vite complété par celui-ci, déjà plus analytique :

— Comme elle a l'air sérieux et résolu sous sa gentille mine blonde !

Mais les épithètes « sérieux et résolu » semblèrent vite à l'observation d'ailleurs correcte et dissimulée de Maurice, des termes quelconques, très inférieurs en réalité aux qualités évidentes de la jeune fille.

Dans son attitude, en effet, les quelques rares gestes échappés, je ne sais quoi de noble, de déterminé et comme d'un joli héroïsme émanait d'elle, qui remplit instinctivement Maurice d'une admiration recueillie. Et le regard bleu, lumineux et fier de la jeune fille, surpris un instant, acheva, en l'intimidant, de troubler l'observateur, au point qu'il ne se reconnaissait plus lui-même. Volontiers un peu fat et si sûr de lui jusqu'à présent, il se sentait tout à coup plein d'humilité, tout petit garçon, d'une essence grossière et inférieure, un peu honteux de lui-même en face de la beauté de visage et d'âme entrevue, modestement renfoncé dans son coin et rougissant malgré lui.

Des poètes orientaux comparent les yeux de la bien-aimée à des soleils et nous sourions volontiers de leur emphase. N'y a-t-il pas cependant, se demandait Maurice, quelque chose de vrai dans leur métaphore déclamatoire? Et la pure lumière de vie et de pensée, levée tout d'un coup sur nous, sous de soyeuses paupières, n'a-t-elle pas cette puissance parfois d'éclairer subitement l'obscurité de notre cœur et notre grise existence crépusculaire comme d'une nouvelle aurore, d'une lueur merveilleuse qui nous fait voir le monde autrement, plus vaste, plus clair et plus joyeux que nous ne l'aurions jamais imaginé, comme si le soleil lui-même en effet avait redoublé d'éclat...

Ainsi la découverte allait son train, un train d'express, dans l'esprit de Maurice Girard et aussi dans son cœur, quand la voix de la jeune fille, entendue dans une minute de conversation avec sa mère, pendant un arrêt du convoi, acheva d'émouvoir Maurice délicieusement.

— Eolienne! s'exclama-t-il en lui-même dans son lyrisme. Je ne trouve pas d'autre mot. Eolienne! On dirait à chaque syllabe une musique, une corde de harpe vibrante. Cela tombe aussi dans l'oreille, mot par mot, comme une petite pierre précieuse.

Et, se reprenant soudain, tandis que le train repartait, avec son bourdonnement de vapeur :

— Ah çà! maugréa Maurice, où ai-je la tête! Est-ce que je serais en passe de devenir amoureux? C'est stupide...

Mais qu'est-ce qui était stupide?

— Parbleu, se répondit machinalement Maurice, bougon dans son coin et parachevant ainsi sa découverte, de vivre comme je vis. Est-ce une existence aussi de végéter ainsi, tout seul, ou en compagnie d'amis qui se moquent de vous, d'aller à droite et à gauche, sans

but, sans savoir, de mener enfin cette sotte vie de garçon, une vie d'ours, d'inutile, de borne au coin d'une rue, d'araignée dans sa toile et de rat dans son trou, comme ce vieux maniaque d'oncle Florot, tandis qu'on pourrait être si heureux autrement !

Le fait est que maintenant, sans approfondir pourquoi, depuis l'aurore entrevue dans les clairs yeux bleus, la vie, comme il l'avait vécue jusqu'à présent, apparaissait à Maurice Girard la plus triviale des occupations et la moins intéressante. Un mirage s'était interposé devant lui, qui éclipsait le reste. Et jamais, lui semblait-il, il n'avait éprouvé une pareille sensation du bonheur que depuis qu'il avait mis le pied, en bougonnant, dans l'étroit compartiment de l'express.

— Parbleu, j'irais bien jusqu'au bout du monde comme cela, se disait-il à présent, inconscient du temps écoulé.

Quand le train eut une secousse, s'arrêta.

Un employé criait :

— Sancy !...

Maurice eut un réveil désagréable.



— Comment, déjà ?

Il fallait descendre, quitter pour jamais le joli rêve d'un moment, le mirage éphémère, anonyme, déjà effacé, envolé...

— Non, se dit Maurice, on rompra les scellés sans moi. Je reste, je continue.

Mais les deux dames elles-mêmes s'étaient levées, descendaient.

— Comment, elles aussi !

Alors seulement il remarqua qu'elles étaient en deuil comme lui.

Il s'était précipité et, la mémoire lui revenant tout à coup, il s'avança.

— Pardonnez-moi, madame, fit-il en saluant la mère, si je me permets de vous adresser la parole, mais notre commune arrivée en ce petit pays éloigné me fait supposer que nous nous trouvons réunis ici pour la même circonstance... N'est-ce pas à madame Delize que j'ai l'honneur de parler?

Mme Delize, Maurice se rappelait à présent, l'unique parente, d'une autre branche que la sienne, de l'oncle Florot, convoquée également et dont il connaissait le nom, sans l'avoir d'ailleurs jamais vue.

— Madame Delize, en effet, monsieur.

— Permettez-moi de me présenter à mon tour, Maurice Girard.

— Le petit-neveu de M. Florot, dont je suis une cousine germaine. C'est presque une parenté entre nous, monsieur, fit aimablement la vieille dame.

En même temps, un domestique s'approchait :

— Le notaire a fait préparer des chambres à la maison de M. Florot. Il y a là une voiture.

Mme Delize montait avec la jeune fille.

— Vous ne venez pas à la maison, monsieur?

— Excusez-moi, dit Maurice, je préfère descendre, à l'auberge. Mais la levée des scellés n'est que pour demain. Vous me feriez le plus grand honneur, madame, en m'autorisant à aller vous présenter mes respects dans la soirée.

— Avec plaisir, monsieur.

La voiture roulait déjà. Maurice restait sur la route, sa valise à la main, encore tout abasourdi.

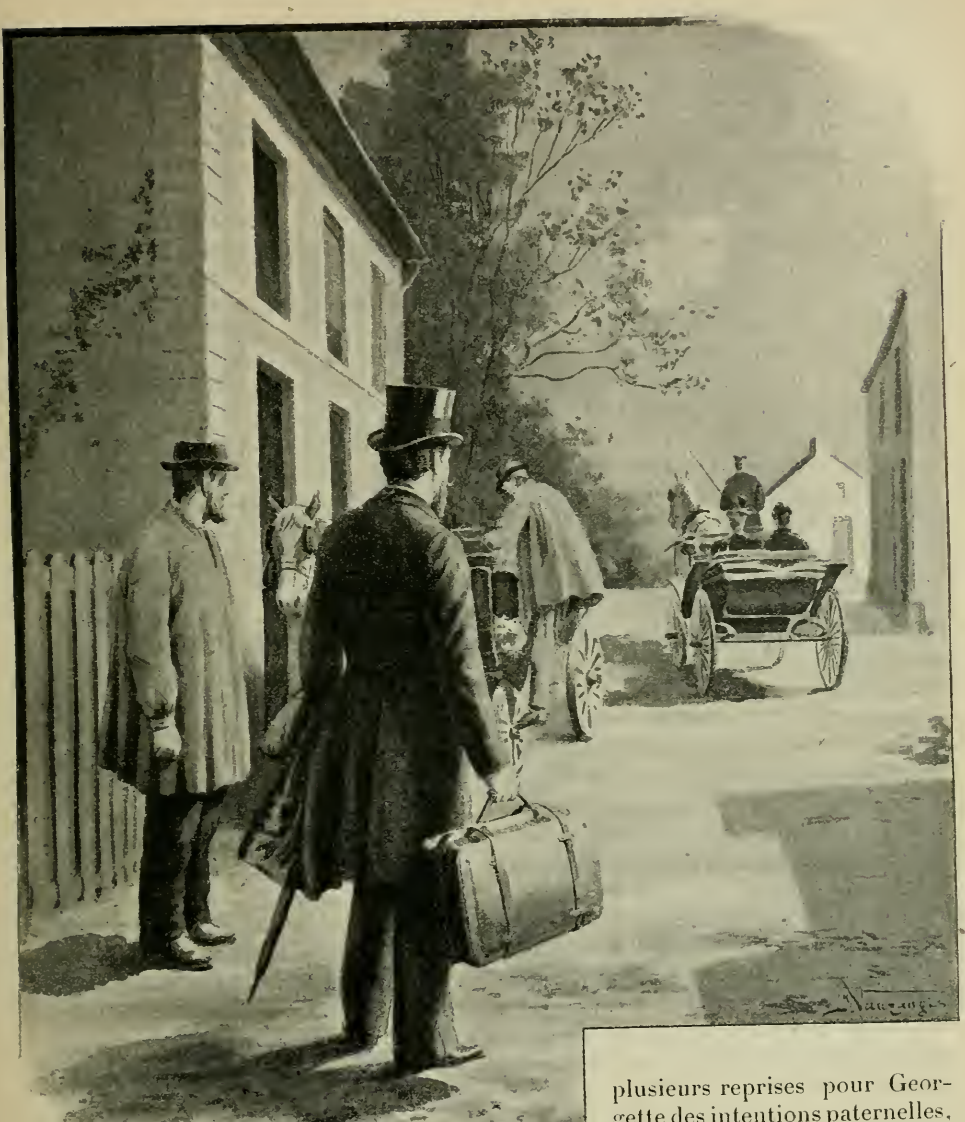
— Ah ! bien, fit-il seulement, est-ce que la Providence s'en mêlerait?

Pour la première fois, l'héritage de l'oncle Florot commençait à l'intéresser et, en jetant ses regards autour de lui, le pays tout à coup apparu, avec ses coteaux boisés, sous le grand ciel clair de deux heures, lui sembla le plus beau du monde.

* * *

Mais si pour Maurice le voyage de Sancy, après s'être présenté d'abord comme une corvée et être devenu le plus agréable des voyages de découverte dans le féerique pays des merveilles sentimentales, restait d'une importance secondaire, quant à la perspective aléatoire de l'héritage de l'oncle Florot, il n'en était pas de même pour ses deux compagnes de wagon. La question de l'héritage, pour Mme Delize et pour sa fille, comportait, au contraire, un intérêt poignant, et ce n'était pas sans une émotion anxieuse, bravement dissimulée sous la bonne grâce et la tranquillité extérieures, que le lendemain elles attendaient la levée des scellés qui allait prononcer sur leur sort.

Veuve d'un ancien officier de marine, Mme Delize venait, en effet, de se voir récemment, par une suite de placements malheureux, dépouillée de la petite fortune qui la faisait vivre avec sa fille. Et de cruels soucis dévoraient le cœur des deux femmes, de la mère surtout. La dot même de Georgette, son enfant, sombrée dans le désastre, Mme Delize voyait sa fille, à l'âge de se marier et dans tout l'éclat d'une beauté charmante, avec la noblesse d'un caractère d'élite et les élégances d'une éducation distinguée, promise à brève échéance à toutes les duretés d'un avenir besogneux et subalterne. Telle était effectivement la détresse actuelle des deux femmes que Georgette, dans l'énergie de son âme courageuse, avait pris la résolution de s'expatrier, était déjà en pourparlers pour entrer comme institutrice dans une riche famille américaine. Et plus encore que l'humilité, fièrement supportée, de leur situation précaire, le déchirement de la séparation, nécessaire et prochaine, agitait leurs âmes de toute la douloureuse angoisse des résolutions désespérées, quand la lettre du notaire était arrivée, avec la nouvelle de la mort de



l'oncle Florot et l'espérance d'un héritage qui semblait devoir au dernier moment tout réparer.

Un héritage sur lequel elles étaient en droit de compter, M. Florot ayant entretenu longtemps avec ses parentes des relations amicales et manifesté à plusieurs reprises pour Georgette des intentions paternelles, jusqu'au moment où la vieillesse l'avait définitivement rendu hypocondriaque et solitaire, enfermé dans son domaine de Sancy comme dans une tanière. S'il n'avait pas pensé dans tous les cas à avantager Georgette, il avait pu, espérait Mme Delize, ne pas faire de testament. Ainsi elles hériteraient naturellement de la moitié qui leur revenait de droit, ce qui les sauverait, comme elle di-

sait, sans porter préjudice à personne.

Sinon, déshéritées, c'était pour les deux femmes l'avenir cruel, un instant écarté, devenu le présent douloureux, et le départ forcé de Georgette... De là l'émotion qui leur serrait le cœur, en dépit d'une résignation, fermement arrêtée d'avance, en cas de désillusion, lorsque, le lendemain, elles se retrouvèrent avec Maurice, le notaire et le juge de paix devant les tiroirs scellés des meubles de l'oncle Florot, d'où allait peut-être sortir pour elles, comme un billet de loterie, le bonheur ou le malheur, écrit sur un bout de papier par la plume incertaine d'un vieillard.

Malgré leurs préoccupations pourtant, elles ne purent s'empêcher de sourire à Maurice qui, après la visite autorisée et faite la veille, les abordait avec un visage éclatant malgré lui de la joie toujours plus grande de revoir la jeune fille, et une vivacité tempérée seulement par le respect qui le rendait devant elle tout timide.

Depuis la veille au soir où, dans le jardin de l'oncle Florot, en face du magnifique horizon des coteaux boisés qui entourent de toutes parts la propriété et où le soleil couchant abaissait de longues ombres majestueuses, depuis ce soir où il avait pu s'entretenir quelques minutes avec la mère et la jeune fille, dans l'intimité brève et délicieuse de sa présence, de sa parole et de son regard, l'enthousiasme à la fois juvénile et viril de Maurice n'avait fait qu'augmenter, au point d'en prendre le parti délibéré de se reconnaître définitivement amoureux.

De sorte que, dans le bonheur de se retrouver de nouveau en face de Georgette, il ne savait plus bien au juste, ce jour-là, pourquoi il était là et ce qu'y faisaient aussi ce petit bonhomme de notaire, joufflu et cordial, et ce grand juge de paix taciturne, à mine rogue, solennel dans sa redingote étriquée. L'héritage de l'oncle Florot lui importait si peu, à Maurice, et qu'est-ce que tous les biens de la terre, qu'une poussière méprisable, à côté des trésors de beauté et de jeunesse que lui représentait Georgette?

Aussi ne prêtait-il attention à rien, ni à personne, qu'à elle-même, absorbé de sa place dans la contemplation assidue de la jeune fille, assise auprès de sa mère, devant une table sur laquelle, au fur et à mesure que les scellés étaient brisés, les papiers trouvés dans les tiroirs venaient un à un s'amonceler.

L'opération, suivie par les deux femmes avec les transes que l'on devine sous leur calme impeccable, durait depuis longtemps déjà, et tous les papiers avaient été examinés sans qu'on eût encore rien découvert.

— Je le pensais bien, fit Me Boubert. A mon avis, il n'y a pas de testament.

— Bon, fit Maurice, sans savoir au juste ce qu'il disait.

Mme Delize et sa fille se rassuraient. Quand un dernier tiroir fut vidé et une enveloppe tomba sur la table.

— Hé! hé! fit Me Boubert, en rajustant ses lunettes. J'aurai peut-être parlé trop tôt.

Avec une lenteur grave, il avait ouvert l'enveloppe. C'était un testament, en effet, très court, quelques lignes à peine, mais décisif.

« Sancy, le... juin 189...

« Sain de corps et d'esprit, j'écris ici mon testament.

« J'institue M. Maurice Girard, mon petit-neveu, mon légataire universel... »

Me Boubert s'était tourné vers Maurice :

— C'est vous qui héritez, monsieur.

— Comment? demanda Maurice qui avait à peine écouté. Je n'hérite pas seul?

— Pardon, monsieur. Vous êtes légataire universel.

— Il n'y a pas d'autres legs, de clauses?...

— Rien.

— C'est un peu fort, s'écria Maurice.

Confus de son avantage, sans soupçonner, d'ailleurs, toute la cruauté du coup secret porté aux deux malheureuses femmes, il lançait un regard

d'excuse du côté de Mme Delize. Et un instant, il crut la voir pâle, comme si elle allait défaillir. Mais tout de suite, elle s'était remise. Georgette n'avait pas eu un mouvement. Nul regret, nulle rancune n'avait paru troubler le teint pur de son visage.

— C'est un peu fort! répéta Maurice, vraiment contrit. Mon oncle me connaissait si peu. Il m'avait oublié. Vous devez vous tromper; il doit y avoir autre chose.

— Il peut exister un second testament, mais il n'y a rien d'autre sur celui-ci.

On chercha encore. Mais le reste des papiers n'offrait rien que d'insignifiant.

— C'est clair, conclut le juge de paix. Nous avons tout examiné. Nul autre testament n'a été jusqu'ici, à notre connaissance, déposé chez un notaire. C'est bien vous qui héritez, monsieur.

Déjà Mme Delize et sa fille s'étaient levées.

— Vous vous retirez, madame? demanda Maurice avec désolation.

Mme Delize trouva courageusement un sourire.

— Nous sommes pressées de repartir par le premier train. Nous vous laissons chez vous, monsieur.

— Chez moi! s'écria Maurice. Mais je n'en veux pas, de l'héritage, je renonce au testament, je n'accepte pas, je n'accepte que ma part...

Mme Delize s'était retournée :

— Vous êtes trop bon, monsieur. Mais nous n'acceptons pas non plus dans ces conditions. Le bien retournera à l'État.

Maurice était de plus en plus désolé. Il s'apparaissait à lui-même comme un monstre d'égoïsme, un accapareur. Si le notaire ne l'eût retenu, il eût déchiré le testament malencontreux.

— Est-ce bête! fit-il encore, les deux dames sorties. A moi! quand ce vieux maniaque d'oncle Florot possédait une petite-cousine si gentille, si adorable, si...

Devant l'enthousiasme du jeune homme, Me Boubert, malicieux sous ses lunettes, eut un sourire.

— Allons, fit-il de sa fine voix claire, tout peut encore s'arranger. Qui sait? Ce qui serait fort à souhaiter dans l'intérêt de ces dames, ajouta-t-il en soupirant, pour lesquelles je crains que cette déception ne constitue un véritable désastre.

— Comment cela? demanda vivement Maurice, encore plus inquiet et plus mécontent.

Me Boubert, au courant de la situation de Mme Delize, ne crut pas devoir, devant les bonnes dispositions de Maurice, taire la vérité. En quelques mots il le renseigna.

Cette fois, Maurice quitta tout, le notaire, le juge de paix et le testament, lancé à la recherche de Mme Delize. Certes non, il n'accepterait jamais maintenant! Lui qui croyait simplement, de sa part, à une vexation possible d'héritière déçue, et qui déjà s'en trouvait contristé. Et c'était leur ruine même qui était ainsi consommée! Ce n'était plus possible, moins que jamais! Et il se considérerait comme un voleur, un bandit, digne d'exécration, s'il acceptait de dérober, lui, sans soucis, riche, amoureux par-dessus le marché, le bien-être des deux femmes, la fortune même de Georgette. Il n'y consentirait pas, il forcerait bien Mme Delize à reprendre la part qui lui revenait légitimement, qui leur était si nécessaire.

Les deux femmes, au moment de leur départ, se préparaient déjà à monter en voiture, quand Maurice arriva comme un fou.

— Madame! madame! criait-il.

Mme Delize le regardait avec surprise.

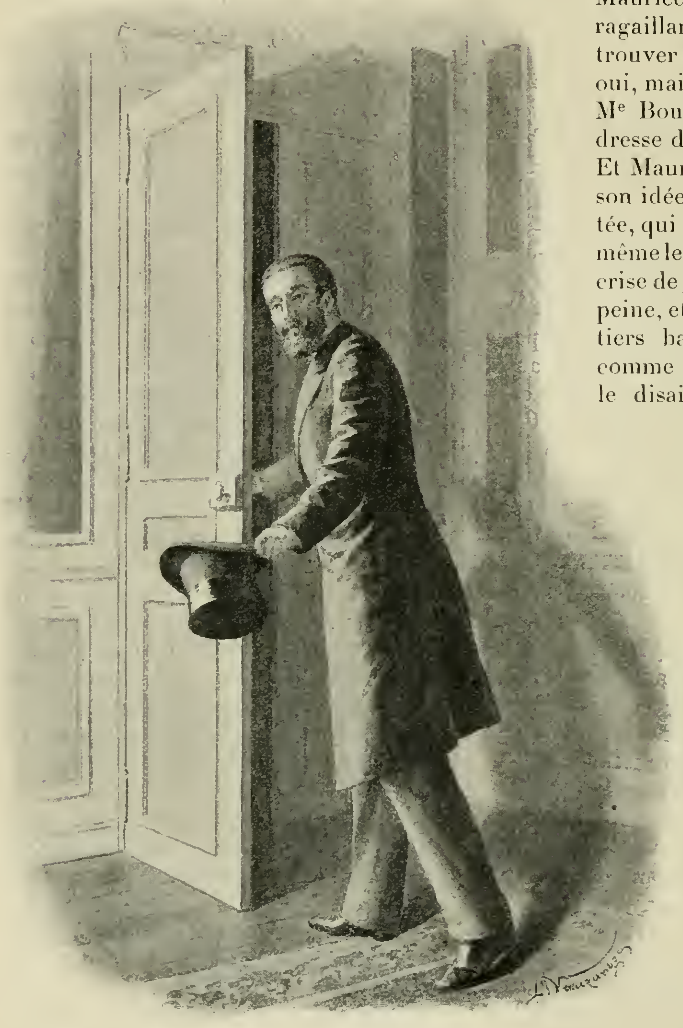
— Eh bien, monsieur?

Georgette, elle, veillait aux derniers préparatifs, de son air fier et paisible.

— Eh bien, monsieur? demanda encore Mme Delize, un peu froissée.

Et Maurice resta court, tout honteux de lui-même, de son élan, de son attitude. Il se reconnaissait indiscret, importun et ne savait plus que dire. Il comprenait tout ce qu'il y avait de blessant dans son insistance. Il n'avait pas le droit de connaître, de toucher, si dé-

licatement que ce fût, au malheur caché de Mme Delize. Devant la fierté ombrageuse et fermée des deux femmes, il se sentit plein de remords; il rougit, s'inclina.



— Madame, pardonnez-moi, je désirais seulement vous saluer une dernière fois et vous présenter mes respects avant votre départ.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, nous vous rendons votre salut de grand cœur.

Georgette pencha légèrement la tête, Maurice fit un grand salut.

Et, la voiture partie vers la gare, dans un petit nuage de poussière, Maurice, d'abord triste, puis ragaillardi soudain, allait retrouver Me Boubert. Adieu! oui, mais pas pour longtemps. Me Boubert connaissait l'adresse de ces dames à Paris. Et Maurice avait maintenant son idée, une idée fixe, arrêtée, qui le consolait d'avance, même le transportait dans une crise de joie, retenue à grand'peine, et dont il aurait volontiers battu des deux bras, comme des ailes. Ainsi que le disait Me Boubert, tout pouvait encore s'arranger. Et il y avait manière quand même d'hériter ensemble, tous les deux, avec Georgette. — Pourquoi n'y avoir pas pensé tout de suite?

Car c'était cela dont Maurice ne voulait pas à toute force, décidément, hériter tout seul, en avare, en égoïste, en célibataire...

***

Aussi, dans son impatience, la crainte que, dans leur position précaire, Mme Delize et Georgette ne prissent des résolutions contraires et hâtives, Maurice, après quelques jours, de retour à Paris, envoyait Mme Carlier, sa tante, sa plus proche parente, chez Mme Delize, en grande cérémonie, avec la mission officielle de demander pour lui Georgette en mariage.

— Et tu sais, ma tante, avait recom-



mandé Maurice, dans tous ses états, fais bien comprendre à Mme Delize combien j'aime sa fille, combien j'en suis fou, depuis que je l'ai vue, combien je serais fier si elle consentait, et malheureux autrement... Car qui sait, hélas! si elle voudra de moi et si je lui ai plu? Sincèrement, Maurice restait plein d'inquiétude, imaginant malgré tout avec difficulté comment la belle, la noble, l'exquise Georgette pourrait jamais accepter un malotru de son espèce grossière et barbue.

Le fait est que Mme Carlier revint ce jour-là avec une réponse évasive. Mme Delize avait été très froide. Mais elle ne s'était pas prononcée, elle consulterait sa fille.

— C'est fini, soupira Maurice, déjà au désespoir. C'est par politesse.

Mlle Delize ne peut vouloir de moi, c'est évident.

— Elle serait sotte, observa Mme Carlier. Elle qui n'a pas de fortune.

— Il n'y a pas que la fortune, fit Maurice.

C'est, en effet, ce qu'à la seconde entrevue, Mme Delize, posément et fermement, fit entendre à Mme Carlier. Et même la fortune de Maurice, comme on le laissa deviner, n'était pas un des moindres obstacles à l'union désirée. Dans sa fierté sensitive, Georgette déclinait un mariage disproportionné en ce qui la concernait, et auquel les circonstances prêtaient un certain air de compensation qu'il n'était certainement pas dans les intentions de Maurice de lui donner, mais qui n'en existait pas moins et auquel Georgette refusait de se prêter. Mlle Delize avait d'ailleurs des intentions arrêtées; elle allait partir prochainement pour l'Amérique.

Et Maurice, au moment même où sa tante, de retour de sa mission, lui annonçait la décision qui anéantissait ses rêves, se trouvait comme précipité au fond d'un véritable trou de désespoir, quand un télégramme arriva, de Me Boubert :

« Second testament, déposé chez notaire à Paris, annulant le précédent et instituant Mlle Delize légataire. »

Un testament déposé, par une lubie du vieillard, chez le premier notaire rencontré, pendant un voyage de l'oncle Florot à Paris, et dont on venait seulement de découvrir l'existence, l'oncle Florot n'en ayant jamais parlé à personne, et le notaire de Paris ayant jusque-là ignoré le décès qu'un hasard venait seulement de lui faire connaître.

D'ailleurs peu importait à Maurice le comment et le pourquoi.

Du trou profond de son désespoir, il sortait comme dans un bond d'allégresse, repris de confiance. Il ne laissa même pas à la bonne Mme Carlier le temps de reprendre haleine.

— Tu as encore ton chapeau, vite, cours, retourne... Si c'est seulement scrupule et délicatesse de la part de Georgette à qui répugnait un mariage comme de charité et de consolation, tu comprends, maintenant, tout est changé, sauvé; elle dira oui...

Mme Carlier, un peu bousculée, mais compatissante, était repartie.

Elle revint une demi-heure après, soufflante, harassée et gaie.

— Eh bien? demanda Maurice, anxieux.

— Eh bien, Mme Delize a reçu la même dépêche que toi.

— Je le pense bien, dit Maurice, mais alors?

— Alors elle va de nouveau consulter sa fille.

— Eh! fit Maurice impatienté, ne pouvait-elle la consulter tout de suite?

— Comme tu y vas, mon enfant! Ces choses-là ne se mènent pas tambour battant.

— Enfin, je ne peux rien savoir?

— Rien de précis, fit Mme Carlier, en souriant, mais à l'air affable et plus ouvert de Mme Delize, à je ne sais quoi de bienveillant pour toi que j'ai cru surprendre cette fois chez elle, cela m'étonnerait beaucoup si maintenant c'était non...

Maurice s'était jeté au cou de Mme Carlier.

— Oh! ma tante, ma tante, comme tu es bonne!

. . . .

Quelques jours après, Maurice était autorisé à se présenter chez Mme Delize et à faire sa cour à Georgette; une Georgette nouvelle, dont la beauté un peu éclatante semble s'adoucir, encore plus séduisante ainsi, dont la fierté graduellement s'atténue et s'enjoue dans la société du jeune homme, et qui s'attendrit un peu plus tous les jours, à mesure qu'approche le mariage.

Henry Fèvre.



SUR LE NIL

L'ILE DE PHILÆ

Serrée dans sa fraîche ceinture de palmiers et de lentisques, couverte d'antiques monuments, se détachant lumineuse contre les sombres rochers de Bigeh, l'île de Philæ, toute blanche, repose dans le Nil, mirant dans ses eaux les cimes d'émeraude de ses palmiers, les élégantes silhouettes de ses temples.

En face, au Nord, apparaissent à perte vue, noirs, déchiquetés, abrupts, des milliers d'îlots, de caps, de promontoires étrangement entremêlés, constituant la première cataracte et s'étendant sur une longueur de 11 kilomètres jusqu'à Assouan.

Au seuil de la Nubie, elle forme l'extrême limite de la haute Égypte. Située par 24° 1′ 34″ de latitude sur 30° 34′ 16″ de longitude du méridien de Paris, elle est de minimes dimensions, mesurant environ 400 mètres de long par 135 de large.

Une muraille de pierres de taille lui sert de rempart contre la force des eaux et l'entoure de tous côtés, sauf au sud, où un énorme bloc de granit, dominant l'île de 4 ou 5 mètres, forme un éperon contre lequel se brise l'impétuosité du courant. Suffisamment élevée, l'île est complètement à l'abri des plus hautes inondations.

Si le projet, à peu près abandonné aujourd'hui, de construire une digue à l'entrée de la cataracte eût été mis à exécution, le niveau du fleuve eût dépassé de 4 ou 5 mètres le sol de l'île et la double action des eaux et du courant, dont rien alors n'eût modéré la furie, eût en quelques années détruit cette merveille d'autrefois, respectée jusqu'à ce jour par le temps et les hommes.

*
* *

Huit heures, nos hommes sont dans la chaloupe, étendus sur les bancs, attendant qu'on embarque. J'allume une pipe et je saute dans l'embarcation.

Les six matelots saisissent les rames. Mohammed, accroupi à l'arrière sur le plat-bord, manœuvre le gouvernail; le vieux Mahmoud commence, sur un ton suraigu, une chanson triste et monotone; l'équipage entonne en chœur le refrain, et l'esquif fend les eaux qui miroitent avec d'atroces reflets.

La chaloupe talonne et s'arrête à 2 ou

3 mètres du rivage. Mohammed, qui s'est mis à l'eau, m'a pris sur ses épaules et délicatement déposé sur la berge, longue, en pente douce, de sable fin.

Hassan est là, me guettant depuis une heure, avec son âne, un bel âne gris au poil ras orné d'arabesques dextrement



découpées à coups de ciseau. Un beau sourire éclaire sa jolie face aux traits réguliers, finement ciselés, et sur sa jambe maigre, dure, au mollet haut et grêle, une fine poussière blonde s'est déposée, mettant sur les chairs brunes un fin glacis ambré.

Nous suivons un instant le quai à l'ombre de hauts palmiers. Chacun a le tronc protégé par un mur circulaire de maçonnerie blanchie à la chaux, ce qui, de loin, leur donne l'aspect de longs cous minces sortant de faux-cols trop larges.

On tourne à droite et on suit le bazar bas et couvert. Puis nous prenons une rue latérale. Les boutiques se font rares, la foule diminue, des pigeons picorent jusque dans vos jambes. Nous passons devant la mosquée en briques crues de Hadji-Hassan-Mohammed, avec sa large cour à ciel ouvert, où se dresse un gigantesque palmier. On traverse la vieille ville, on côtoie quelques masures, des murs ruinés et nous débouchons dans une plaine aride et sablonneuse.

Nous sommes dans le désert où se déploie indéfiniment la nécropole d'Assouan, une vaste étendue terne, poudreuse, parsemée à perte de vue de tombes, de coupoles, les unes toutes grises en pisé, les autres blanchies à la chaux, la plupart effondrées, laissant voir le ciel à travers leurs voûtes crevées. A nos pieds, le sol est jonché de débris, de stèles brisées; sur les unes sont gravés des caractères grecs, sur d'autres on lit des inscriptions romaines, sur un certain nombre sont dessinés des hiéroglyphes. Parfois, semblable à un mastodonte au repos, un bloc de granit noir perce le sol, portant incisés sur ses faces polies le cartouche d'un Pharaon, la date d'une expédition contre les tribus du Sud.

Nous laissons le cimetière sur la gauche et obliquons à droite, dans la direction du Nil. La plaine s'élève bordée d'amoncellements de rochers qui nous dérobent la vue du fleuve. A gauche, ce sont des fondrières, des tranchées abruptes, ravagées, semblables à des lits de torrents desséchés qui auraient roulé du feu, tant les bords friables sont noircis, rongés, calcinés. Soudainement, tranchant sur ces tons sombres et gris, une tache blonde étincelante apparaît, et une coulée de sable se déroule, comblant les profondeurs obscures, envahissant les rochers, laissant seulement à découvert leurs arêtes aiguës. Puis les ravins mornes reparaissent, les gigantesques massifs de blocs superposés en un équilibre dangereux, blocs arrondis, usés, gercés, fendus, s'en

allant par squames sous la morsure de la terrible chaleur.

De temps en temps, à travers une coupure de cette muraille de pierre, on aperçoit le Nil, et alors c'est un merveilleux spectacle d'une sauvage grandeur.

Sur une étendue de 3 ou 4 kilomètres, des milliers d'îles, d'îlots faits de rochers de granit ou de basalte, d'un noir uniforme, affectant, dans leurs bizarres groupements, des formes étranges, des silhouettes de bêtes monstrueuses et inconnues, se déploient jusqu'aux sables jaunes libyques, trouant de leurs sommets sombres et déchiquetés la surface miroitante du Nil. Les eaux du fleuve, démesurément élargi, se précipitent tumultueuses à travers ces obstacles qui obstruent son cours, et une rumeur sourde monte d'en bas, emplit l'air de sa plainte continue.

Çà et là, dans l'enchevêtrement inextricable de ces îles, de ces îlots surgit un promontoire aux formes extravagantes dont le sommet surplombant la base semble déconcerter toutes les lois de l'équilibre, ou bien se dresse un rempart composé de rocs de granit, fendus en long et en large, roses au sommet, noirs à la base, luisants comme s'ils eussent été fraîchement goudronnés. Devant cet éperon de pierre le fleuve se brise et bouillonne. Derrière, entre le double courant débordant de chaque côté, s'allonge une nappe blonde de sable fin frangée d'écume et coupée de stries horizontales s'étageant en gradins parallèles, empreintes laissées par les basses eaux dans leurs retraits successifs.

Par places, dans un peu de terre déposée par l'inondation, dans un creux de rocher, une fissure, un coin en contre-bas, un lentisque verdoie, un palmier a pris racine. Dans des bouquets de verdure entourés d'herbes maigres, des notes claires, à peine visibles indiquent une coupole de Khouba, un toit de cabane, isolés sur un îlot.

Parfois, à travers ce chaos pointe, incliné sur son mât grêle, semblant sortir d'un rocher, le triangle d'une voile. Un moment la blanche vision apparaît, puis tout à coup, à un tournant, s'évanouit, reparaît un peu plus loin, glisse toute pâle le long des granits sombres et de nouveau, subitement, disparaît, masquée par un cap, pour se montrer à quelques mètres de là, fuir encore et s'échapper

LE LONG DE LA CATARACTE



LA CATARACTE AVANT D'ARRIVER A PHILÆ

derrière une pile de rocs. Et ce jeu de cache-cache à travers les rochers monstres dure des heures.

Sur tout cela, l'ardent soleil épand son éblouissante splendeur, illuminant les ondes, ruisselant en flots d'or sur la nuque rosée des formidables animaux de granit ou de basalte. Et de leurs robustes flancs noircis, des ombres projetées d'un bleu violet aux contours durement accentués courent sur les eaux, se brisent, escaladant les rochers, décrivant de fantastiques silhouettes.

Tout en haut, s'arrondit limpide, profonde, intensivement bleue, la voûte céleste, étendant sur cette grandiose confusion la majesté de sa paisible et éternelle solennité.

Pendant quelque temps nous suivons le sentier abrupt, taillé dans le versant de la falaise. La chaleur réverbérée par le sol est étouffante, on est presque aveuglé par les reflets qui rayonnent des parois des rochers.

Nous regagnons la route du désert. A notre gauche, nous retrouvons les vastes fondrières au delà desquelles se trouvent les fameuses carrières de granit. Maintenant le terrain s'abaisse, insensiblement d'abord, puis la pente s'accentue et, après une rampe brusque, nous voici dans une vallée de sables d'où montent, à une hauteur considérable, accolés, superposés, furieusement mêlés, des entassements vertigineux de granits de grès, de basalte. Les parties terminales reposant en porte-à-faux se tiennent en un équilibre incompréhensible, et l'aspect farouche de ces agglomérats gigantesques donne l'impression, très nettement définie, de barricades de Titans à demi écroulées.

Et on dirait, à voir ces blocs saillants, débordant en saillies menaçantes, qu'à tout moment, au plus faible choc, à la plus légère secousse, à la moindre pierre se détachant, ils vont s'écrouler, provoquant dans leur chute un effondrement général.

Sur les faces de certains, sont gravés des cartouches de rois, des dates d'expéditions guerrières, des louanges adressées aux divinités et aux Pharaons, vieilles de 2,600 ans avant notre ère, pages d'histoire colossales ouvertes en plein désert.

Le sable est menu, impalpable ; on y enfonce jusqu'à mi-jambe. Sur la gauche, les successifs khâmsin l'ont chassé contre la chaîne de rochers formant l'autre versant de la vallée. Et la fine poussière s'est amoncelée, envahissant graduelle-

ment les assises de la pierre, comblant les fentes, les creux, les anfractuosités, recouvrant même par endroits les sommets, ne laissant voir que les crêtes supérieures, une suite de pitons et d'arêtes, ressortant violemment en noir sur le clair linceul déposé par les vents, vous faisant éprouver l'illusion de névés et de glaciers.

Au fond de la vallée sortent du sol, sentinelles mornes et solitaires, de larges granits arrondis et polis, sur lesquels on retrouve aussi des inscriptions hiéroglyphiques, remontant aux différentes époques de l'antiquité pharaonique.

Parallèlement à la route, la même qui conduisait autrefois à Philæ, celle que Strabon disait avoir parcourue en voiture, on rencontre les restes d'une ancienne muraille en briques cuites, le Megatichos de Juba s'étendant autrefois d'Assouan à Philæ. Elle avait été construite pour protéger l'Égypte contre les invasions des nomades de la Nubie, les Oua-ouaï, les Khesa, etc., des Égyptiens, les Blemmyes des Romains, que la légende disait être sans tête, sans cou et avoir les yeux et la bouche sur la poitrine, et qui ne sont autres que les Bicharis d'aujourd'hui.

La vallée débouche dans un terrain plat où s'allonge la voie ferrée que nous côtoyons. Un coup de sifflet retentit : derrière nous, on entend comme un souffle puissant de bête, un roulement sourd ; une masse sombre, allongée, se précipite avec un bruit de tonnerre, faisant trembler le sol, laissant derrière elle un nuage opaque, qui reste en suspension dans l'air, trop lourd pour s'élever, souillant de sa vapeur épaisse la pure transparence de l'atmosphère, le bleu exquis du ciel... C'est la civilisation qui passe, l'implacable et incessant destructeur du passé, anachronisme hurlant dans la solitude du désert, parmi ces immuables souvenirs des temps disparus, ces granits sculptés célébrant les hauts faits des Pharaons, la gloire des dieux à têtes d'animaux.

Depuis un moment, nous ne foulons plus les cailloux rugueux du désert, le sol s'est amolli, la terre se montre, la bonne terre féconde. On aperçoit des alignements de palmiers, des groupes d'acacias, des bouquets de tamaris,



UN BICHARI

d'épais massifs de sycomores, au-dessus desquels pointe le sommet d'un minaret. A travers le rideau, d'un vert pâle poudreux, des arbres, on distingue çà et là des façades blanches de maisons ; nous sommes à Chellal qui fait face à Philæ. Un temps de galop nous amène

au village que nous traversons et, devant nous, paisiblement assise au milieu du Nil, apparaît Philæ l'île sainte, la vénérable relique du passé, Philæ la perle de l'Égypte, ce joyau architectural serti dans le plus admirable décor imaginable et que veut engloutir sous les eaux, pour élever je ne sais quelle construction ridicule, quelle digue impossible, une poignée de trousseurs d'affaires et d'entrepreneurs grotesques réunis en compagnie.

De la rive on embrasse d'un coup d'œil l'île entière : une série de temples reliés entre eux, d'autres isolés et, tout autour, des fondations bouleversées de murs en briques crues, des monceaux de poteries brisées, des fragments de statues ou de colonnes couvrant le sol.

Une haute muraille entoure l'île presque en entier et la protège contre les crues du Nil. Une guirlande de cassis, de mimosas épineux, d'où s'élancent de superbes palmiers, court parallèlement au mur d'enceinte, formant en dessus, et légèrement en recul, une seconde ceinture verdoyante dont les tons foncés font ressortir la blancheur des édifices. Au dernier plan, au delà du bras du Nil, qui contourne la rive occidentale de Philæ, et lui servant de fond, se tassent les masses granitiques de l'île de Bigeh, surpassant de leurs crêtes tourmentées l'ensemble des monuments.

C'est d'abord le kiosque de Tibère, le temple hypèthre précédé de sa large terrasse dont le pied trempe dans le Nil. Ses lignes gracieuses se détachent fines et claires, en partie sur le ciel, en partie sur le sinistre arrière-plan de Bigeh. Ses sveltes colonnes de grès, surmontées de dés allongés qui en exagèrent l'effet en hauteur, leur donnent une ténuité remarquable qui s'écarte tout à fait de la manière ordinaire égyptienne. Des broussailles, un fourré de mimosas, un groupe pittoresque de palmiers, qui ont poussé sur le terre-plein, appuyé au mur d'enceinte, lui font un ravissant premier plan. Une petite crique de sable, toute



PHILÆ. — Vue prise des rochers de Bigeh.

striée par le retrait des eaux, part de la base de la terrasse et descend, en pente très douce, jusqu'au fleuve où repose à l'ancre une dahabieh.

Le Nil est d'un calme parfait, et l'élégant monument, avec son délicieux paysage, s'y reflète avec une netteté de lignes, une transparence inexprimable.

A gauche, à la pointe sud, un éperon de rochers de granit protège l'île contre la violence du courant. Devant moi, et en arrière du kiosque, sur la rive occidentale de l'île, se détache en clair, dominée par les crêtes chauves de Bigeh, la masse puissante du grand temple d'Isis, une suite de constructions reliées ensemble et dont aucune ne rentre dans l'axe du monument principal. Une rangée de palmiers se prolonge jusqu'à l'extrémité nord du Nil, terminée par le mur d'enceinte.

Des barques chargées de touristes et rayées transversalement de bandes alternativement peintes en indigo, en blanc, en ocre rouge, vont d'une rive à l'autre.

D'autres barques sont au bas de la berge attendant ou sollicitant des clients. Le long de la rive, sont ancrés des vapeurs blindés du gouvernement, à roue double placée à l'arrière, prêts à partir pour le Sud; des steamers de Cook, construits sur le même modèle, mais sans blindage; des dahabiehs, des pontons, des barques de pêche et une flottille de canots.

Le quai est encombré de monde, policemen, marins de l'État, matelots, soldats du Soudan, employés de Cook et de Gaze, fonctionnaires ouvriers, mécaniciens cosmopolites, Bicharis, fellahs, Arabes, Bédouins. On entend le bruit de marteaux frappant l'enclume, martelant le fer, dans les ateliers installés le long du quai. On déménage de dahabiehs ou de steamers retournant du Sud, on emménage dans d'autres à la veille d'y aller. Des bandes tumultueuses et bigarrées, se querellant entre elles avec d'abominables clameurs, transportent des meubles: matelas, oreillers, chaises, fauteuils de canne, tapis, etc.; des paniers de vaisselle, des caisses de provisions, amenés dans le train d'Assouan, les déposent sur le pont ou les rangent dans les cabines des bâtiments à destination de Ouadi Halfa.

De temps en temps, le coup de sifflet strident et prolongé d'un steamer en partance déchire l'air, le roulement d'un train résonne sourdement. La foule houle et bruisse, et ce sont des cris, des appels, des disputes, où se mêlent des



PHILÆ. — Vue prise de Chellal.

aboiements rauques de chiens étiques errant furtivement, la queue basse, l'échine pelée, au bas de l'eau, guettant et dévorant gloutonnement les détritus lancés des bateaux.

Et entre ces montagnes d'aspect terrible, aux flancs gravés de cartouches royaux datant de milliers d'années, devant cette île couronnée d'antiques monuments, dans la tranquillité sereine et sévère de ce paysage grandiose, l'écho banal de ces bruits modernes, l'aspect de ces choses d'aujourd'hui vous choquent comme une profanation et détonnent comme un contresens.

J'ai pris place sur une barque qui m'a conduit dans l'île. Au haut d'un étroit sentier jalonné de pierres, qui part du point de débarquement et longe le kiosque de Tibère, le gardien, un fellah en robe noire portant un brassard de cuivre mentionnant son nom, son numéro et sa qualité de fonctionnaire, m'a gravement demandé mon permis de visiter; c'est une carte délivrée moyennant cent piastres par le service de conservation des monuments de l'Égypte. Je le lui ai montré et il s'est incliné avec un sourire des plus courtois et flairant fortement le bakchich.

Me voici devant le temple hypèthre, presque intact, au cartouche de Tibère, le moins ancien et le plus élégant édifice de Philæ. Ses colonnes ainsi que les dés qui les surmontent attendront à jamais l'ouvrier qui les terminera, taillant et polissant les parties ébauchées des colonnes, sculptant sur la pierre lisse des dés les faces monstrueuses de Typhon.

En forme de rectangle allongé, avec le grand axe dirigé perpendiculairement au Nil, il commande le fleuve, précédé de sa belle terrasse aux murs d'appui solides et superbement appareillés. Quatorze colonnes, dont les chapiteaux représentent des fleurs de lotus à différents états de croissance, reposent à mi-hauteur de l'édifice sur les larges murs. Les dés, aux parois unies, qui les surmontent supportent un entablement à corniche proéminente. Une porte s'ouvre à chaque extrémité du grand axe.

Le soleil joue à travers toute cette pierre taillée, glisse le long des colonnes, s'accroche aux chapiteaux, aux chambranles des portes, fait rayonner les lotus, ceint le bas de la corniche d'un bandeau radieux, et de fortes ombres transparentes et nettement accusées s'abattent sur le sol, s'enroulent autour des fûts, accentuent le relief des sculptures, cerclant d'une bande sombre la partie terminale de la corniche.

Un air pur et frais, chargé de forts effluves de plantes, venant de la rive arabique et traversé de courants tièdes, partis des sables libyques, palpite sur les grès polis, frôle les belles colonnes pâles, les murs robustes, court en ondes légères sur les fins profils des sommets.

Des moineaux qui ont construit leurs nids dans le temple pépient à plein gosier, voltigent, se posent sur les pétales des lotus, les bords des chapiteaux, piètent en sautillant d'un bout à l'autre de la corniche. Des abeilles bourdonnent. Des papillons roses, des bleus, tourbillonnent au souffle des douces haleines. Sur le sol, parmi les décombres, des fourmis forment de longues traînées, des insectes lourds se meuvent lentement, de gros scarabées bruns se tiennent tapis entre des éclats de pierres.

En haut, dans le carré d'azur découpé par le rigide entablement de l'édifice, on aperçoit des gypaètes décrivant des cercles concentriques. De temps en temps passe un triangle d'oies sauvages se dirigeant vers le Nord, un flamant rose fend l'air, la tête repliée vers le dos, la poitrine tendue en avant, les pattes rejetées en arrière.

Au dehors, les mimosas et les palmiers bruissent, frissonnant sous la caresse des souffles parfumés, et le Nil immobile luit avec des reflets bleuis d'acier, ourlant la petite plage de sable d'un imperceptible fil d'argent.

Et dans le sanctuaire abandonné, inondé de soleil, tout imprégné d'aromes, où vit seulement maintenant ce petit



TEMPLE HYPÈTHRE, DIT KIOSQUE DE TIBÈRE



PHILÆ. — Vue prise du sud.

tous de formes variées, qui les surmontent, sont des sculptures dont les motifs sont tirés des lotus et des palmiers. La plupart des larges dalles constituant le plafond sont tombées. Sur celles restées en position se dessinent des semis d'étoiles sur fond bleu. Des images incisées et peintes de Tibère et de Caligula présentent encore une certaine fraîcheur. Au milieu de la plus longue colonnade et taillé dans l'épaisseur de la maçonnerie s'ouvre un escalier, descendant jusqu'au rivage, mais à moitié obstrué par un dépôt de limon et de sable laissé par l'inondation.

peuple ailé, ce monde infime d'insectes, l'âme est involontairement émue et la pensée s'égare vers les merveilleuses choses d'autrefois.

De là, je me suis dirigé au sud de l'île. Là, en haut de la terrasse dont la base baigne dans le Nil, un obélisque brisé s'élève auprès d'un temple hypèthre isolé et ruiné, à colonnes ornées de fleurs de lotus et de têtes d'Hathor, consacré à Isis par Nectanebo. C'est le seul monument de l'île, datant des Pharaons. De là partent, s'orientant vers le Nord, deux colonnades formant le dromos et se dirigeant, en s'écartant au fur et à mesure qu'elles s'en rapprochent, vers le Grand Temple. La plus longue, parallèle au fleuve, compte une trentaine de colonnes, l'autre moitié moins. Sur les chapiteaux,

Des fragments de pierres, de poteries, de briques crues, des tronçons de colonnes parsèment le sol dont le niveau s'élève à plus d'un tiers de la hauteur des colonnes.

Je me suis dirigé vers le premier pylône du Grand Temple où aboutit le dromos. Avant d'y arriver, on rencontre, à l'extrémité du portique de l'Est, une sorte de petite chapelle obscure, aux portes couvertes d'inscriptions et d'hiéroglyphes et consacrée à Imhotep par Ptolémée Épiphane.

Le premier pylône est immense et, sur ses faces planes et lisses mesurant près de quarante mètres de haut, de gigantesques sculptures s'étalent, taillées en pleine pierre.

Une large cour entourée de portiques

relie le premier pylône au second, qui ne lui est pas parallèle. Le portique occidental fait partie d'un petit temple isolé, un mammisi dédié à Hathor par Ptolémée Évergète II et sa femme Cléopâtre. Sous le portique oriental sont percées des portes, communiquant chacune avec une chambre séparée. Dans la première de ces chambres, près du pylône d'entrée, un escalier conduit aux étages supérieurs et à la terrasse; la dernière chambre près du deuxième pylône renfermait la bibliothèque.



EXTRÉMITÉ SUD DE L'ILE DE PHILÆ

Le second pylône, fermant la cour et de dimensions plus restreintes que le premier, disparaît littéralement sous les figures, les hiéroglyphes, qui le recouvrent. Il conduit à un premier portique, communiquant par une porte, située dans l'axe de l'ouverture du pylône, avec un second portique. Dix colonnes énormes soutiennent ce pronaos. Des restes effacés de couleur montrent que leurs fûts étaient peints. Les chapiteaux le sont encore et leurs couleurs bleues et blanches, fraîches comme si on les avait récemment appliquées, indiquent avec une très grande netteté les contours des palmes et des feuilles de lotus. Des aigles, des inscriptions, des figures de divinités peintes sur le plafond ont conservé leurs surprenantes qualités de ton.

Le naos se compose d'une série de pièces, les unes dans l'axe du temple, les autres latérales. En face de cette pièce, à gauche de la porte d'entrée, se trouve un corridor communiquant d'un côté avec l'extérieur, de l'autre à un escalier menant à une chapelle d'Osiris située sur la terrasse.

Dans la dernière chambre centrale du fond, l'adytum, qui constitue le sanctuaire proprement dit et où se voit une niche à épervier en granit rose; les murs sont décorés de sculptures, une, entre autres, représentant Ptolémée II Philadelphe allaité par Isis.

On se sent singulièrement impressionné quand on parcourt ces vastes salles silen-



COLONNADE DU DROMOS
CONDUISANT AU GRAND TEMPLE D'ISIS

cieuses sur les parois desquelles, muets, immobiles, la plupart affreusement mutilés, terribles dans leur hiératique majesté, s'alignent, profondément incisés dans le grès, ces anaglyphes, ces fantastiques figures de dieux, d'animaux sacrés, de rois figés dans leurs poses raides. Et on subit cette obsession persistante, irrésistible, et qui n'est pas sans charmes, du passé, passé lointain, étrange et à peine deviné.

Mais, hélas! combien ces géants d'architecture ont été ravagés par le temps et surtout par les hommes! Combien la rage fanatique des chrétiens s'est exercée contre ces superbes édifices, ces splendides tableaux de pierre! Partout où ils ont pu atteindre facilement les sculptures, les têtes de dieux, de rois, d'animaux, indistinctement, ont été impitoyablement martelées; celles que leur hauteur protégeait un peu plus ont moins souffert. Le sanctuaire, aujourd'hui déblayé, avait été partout enduit d'un épais lit de limon et de chaux et comblé avec des débris et des immondices. De tous côtés le sol est jonché d'éclats de statues, brisées par ces forcenés dans l'accès de leur fureur iconoclaste.

Et, aujourd'hui encore, tandis que l'Europe savante fouille l'Égypte, protège ses monuments avec un soin jaloux, met à jour d'inappréciables trésors, les classe dans ses musées avec une inépuisable sollicitude, des gens se sont trouvés qui, froidement, se sont proposé de détruire Philæ, et cela avec l'accord tacite, la sanction du plus haut fonctionnaire du pays, de lord Cromer, l'homme qui est virtuellement maître des destinées de l'Égypte.

Je suis monté sur la terrasse du grand pylône. La vue de là est féerique. De chaque côté de l'île, le Nil coule paisiblement. A l'Ouest, entre les entassements de rocs cyclopéens de la pointe de Bigeh et le prolongement des masses granitiques calcinées de la chaîne arabique, s'ouvre l'entrée de la cataracte, entre une succession de caps, de promontoires, d'étroites plages de sable. Dans des interstices de rochers, des euphorbes, des mimosas, quelques palmiers puisent un peu de vie dans une poignée de terre laissée par les eaux en se retirant. Plus loin, le Nil s'élargit en lac parsemé d'îlots noirs. A droite, bordant une berge étroite, appuyée à la base d'un



EXTRÉMITÉ NORD DU TEMPLE D'ISIS

rempart de rochers, s'allonge, formant | une bande d'un vert gris, une ligne de

palmiers aux tiges d'un rose violacé. Puis, tout au loin, fermant l'horizon, ce sont les sables jaunes de la chaîne libyque, troués de place en place par les sombres aspérités du roc.

En plein Nord, à droite et tout près de l'entrée de la cataracte, au bas de la chaîne arabique, touchant presque le fleuve, se dressent deux énormes rochers joints l'un à l'autre, que les Arabes désignent sous le nom de Kousi Faraoun, le trône de Pharaon. Leurs flancs sont couverts d'inscriptions et d'hiéroglyphes... les fastes de l'Égypte incisés sur le granit. Derrière et les dominant, monte, hérissée et sauvage, la chaîne arabique dévorée par le soleil. Quelques palmiers, des mimosas grêles ont poussé au bas de la pente décharnée. Sur la droite, un peu plus loin, se trouve un énorme sycomore trapu, arrondi, gros à lui seul comme quatre ou cinq arbres réunis. Sous son ombre des Arabes sont accroupis auprès de chameaux agenouillés.

A l'Est, entre deux collines de rochers, s'étend un espace plat, nu, absolument aride, le désert conduisant à Assouan. Au premier plan, à partir de l'énorme sycomore, la rive se développe en un long ruban verdoyant de champs en culture. Sur ce fond d'émeraude, d'ocre, de brun rouge, aux tons atténués, des arbres ressortent vigoureusement en taches violentes : de robustes acacias, des sycomores à l'épaisse ramure, des panaches touffus de palmiers. Des nappes blanches ou jaunes de maisons, une grêle silhouette de minaret, rompent de leurs notes claires la monotonie des verts.

Au Sud, c'est d'abord à droite Bigeh, avec ses rochers mornes, sa ceinture d'arbres bordant la berge et coupée de temps en temps par une avancée de rocs pointant en cap dans le Nil. A gauche s'élève la chaîne arabique, pelée, desséchée, d'un noir gris sale. Entre le fleuve et le pied de la montagne, dans des reculs de terre, apparaissent deux oasis verdoyantes, des massifs de sycomores, de mimosas, d'acacias dominés par des cimes de palmiers. De ce nid de verdure s'élancent, très blanches, les fines aiguilles de minarets. Tout au fond, bloquant l'horizon comme un mur, se dressent presque verticalement les monts libyques. Une étroite lisière d'arbres en longe la base et des pointes aiguës et dentelées percent à travers les sables recouvrant leurs sommets.

Sur le fleuve, des pêcheurs relèvent leurs filets, soutenus à fleur d'eau par de grosses gourdes évidées, des barques accostent, d'autres, leur voile unique à demi déployée et ballante, attendent un peu de brise. Un steamer vient remontant le fleuve, troublant cette grande tranquillité, et disparaît aussitôt derrière les monts arabiques à un coude brusque que fait le Nil.

Dans les espaces bleus, le soleil, arrivé à son zénith, flambe, éblouissant avec d'infinis rayonnements, calcinant les rocs, fendant les terres, chauffant les sèves, resplendissant sur les eaux, embrasant tout de sa magnificence.

Je suis redescendu. Une fois encore j'ai parcouru l'île, contemplé les augustes monuments, examiné à nouveau les ruines éparses. J'ai erré parmi les vieux murs écroulés, les monticules de poteries brisées, les éclats de sculpture semés de tous côtés, puis j'ai gagné la berge. Les matelots nubiens, à l'eau jusqu'aux genoux, ont avancé une planche hors de la barque, en guise de passerelle et, m'appuyant de la main sur leurs épaules, j'ai embarqué et pris place à l'arrière. Ils ont entonné leur refrain au rythme sauvage et m'ont ramené à Chellal.

Hassan m'attendait sur la berge, et, par la route du désert, je suis revenu à Assouan.

Georges Montbard.

LES MAITRES
DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE
DU NORD

La Scandinavie est actuellement dans une période d'épanouissement poétique comme il s'en rencontre peu dans l'histoire de la littérature. Et cette période d'épanouissement n'est pas seulement constituée par l'œuvre importante d'un Ibsen, si novateur dans la forme, mais elle se distingue aussi par la pléiade considérable de poètes qui ont surgi dans ces contrées, talents éminents, indiscutablement personnels, créant sous l'inspiration d'un pur sentiment d'art.



AUGUSTE STRINDBERG
(Né en 1849.)



VICTOR HEDBERG
(Né en 1861.)

Laissant de côté Ibsen, Björnson et Ola Hansson dont il a été parlé si souvent déjà, nous nous bornerons à citer les plus intéressants de ces poètes et à noter sommairement la caractéristique de leurs créations d'art.

Parmi les auteurs suédois, Auguste Strindberg occupe la première place. Il a la caractéristique du génie, mais, sans cesse porté à l'analyse, il est plutôt un penseur et un chercheur qu'un poète. De bonne heure il s'abîma anxieux devant l'énigme de son moi et, le disséquant en artiste, il voulut le connaître. Par là, il trouva en lui, comme en l'humanité, la dualité des aspirations de l'esprit et des désirs de l'instinct, la lutte des bons et des mauvais penchants. Sa volonté, son sentiment de la justice, le poussaient en bas, vers la masse ; ses aspirations, ses sensations affinées, en haut, vers l'élite. La solution du problème allait lui être apportée par la doctrine de Nietzsche sur l'homme supérieur. Et, comme membre de la « noblesse des nerfs et de l'esprit », il se haussa victorieux au-dessus du troupeau banal de l'humanité des sens. Par ce contraste se développa sa conception de la femme, comparaison tragique entre elle et lui. Il la méprise parce qu'il la classe parmi les créatures d'instinct, et il a cependant pour elle



GUSTAVE DE GEIJERSTAM
(Né en 1858.)



ALFRED D'HEDENSTJERNA
(Né en 1852.)

un culte inné de mère et de madone que l'éducation n'a fait qu'augmenter. Le désir des sens le porte vers la femme, son intellectualisme l'en éloigne épouvanté. L'adorateur de la femme devient l'ennemi de la femelle, dont il ne saurait se passer. On sent aussi dans la poésie de Strindberg une science rare, une admiration intime de la nature, et cela donne au monde poétique de ses comparaisons une signification toute révolutionnaire.

On rencontre de même chez Victor Hedberg cette anxiété mélancolique fréquente chez les poètes suédois. Il voudrait approfondir et dévoiler, par l'exposition des destins humains, le but et le sens de la vie. Ses poésies révèlent ses aspirations à la recherche du bonheur et de la joie, on y sent la troublante question de la voie à suivre pour y parvenir, notre être étant ainsi fait, que même le bonheur acquis ne se saurait conserver. Mais Victor Hedberg n'est pas un pessimiste ; il trouve une solution dans l'amour compris. Certes, celui-ci ne donne pas l'allégresse exubérante, car il est le plus souvent le résultat final d'une destinée pénible, seulement il apporte la paix consolatrice. Ses poésies sont douces et profondes; il a la vision réaliste des choses, mais il les immerge dans le rayonnement d'une radieuse beauté.

Gustave de Geijerstam commença sa carrière poétique par des nouvelles naturalistes, d'une étroite réalité, tantôt tragiques, tantôt humoristiques. Par contre, dans ses principaux romans, il chercha un terrain d'accord pour l'être double qui était en lui : le jouisseur désabusé et pratique renonçant à son idéal, d'une part, et de l'autre l'individualiste morose, déduction ultime de sa personnalité. Dans *Erik Grane,* il croit avoir trouvé le moyen de supporter une existence banale sans s'y étioler ; mais, dans *Medusas Hufvued,* il reconnaît la supériorité de l'idéaliste individualiste dont l'esprit se fait pierre devant la misère et l'injustice du monde (devant la *Tête de Méduse*). C'est l'arrêt tragique de la victoire du médiocre, de l'abaissement du noble et du grand. Les rapports mystiques de l'être moral sont en même temps mis à jour et Geijerstam consacre de plus en plus à leur analyse les tendances nouvelles de son art.

Alfred d'Hedenstjerna est le poète de la foule. Il sait comment l'on fait



PIERRE HALSTRÖM
(Né en 1866.)

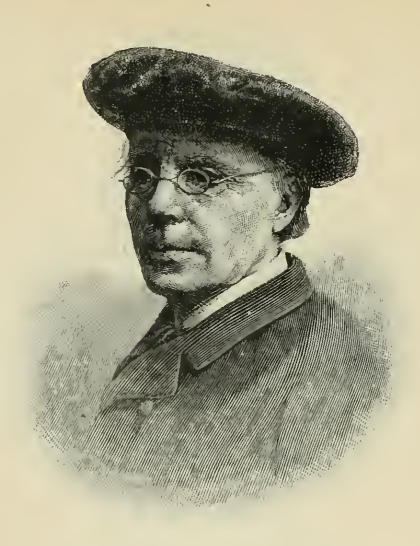


CHARLES A. TAVASTSTJERNA
(Né en 1860.)

rire les uns, comment l'on amène aux paupières des autres la larme de l'émotion. Il dit le bonheur de l'amour, l'existence facile de l'homme bon, il parle de la lutte et de la souffrance, avec cette mélancolie sentimentale évocatrice de choses laissées loin derrière soi, dans le crépuscule doré du souvenir. Ou bien il prend la souffrance par le côté comique, il efface, en provoquant le rire, la pénible impression du sérieux. Souvent, chez lui, la tragédie de la vie se change en farce. Son comique a quelque chose de superficiel, d'affecté, de grotesque, mais il agit par une certaine naïveté originelle. Son étonnante fertilité, sa fantaisie inépuisable exposent son œuvre à un sévère examen sous la loupe de la critique.

Parmi les jeunes poètes suédois, il faut mentionner Pierre Halström. Le poète des *Oiseaux sauvages* est un de ces impressionnistes devenus possibles dans notre siècle nervosé, chez lesquels le mot est pour ainsi dire un élément de pittoresque, sur l'âme desquels toute perception extérieure agit comme le coup d'archet sur l'instrument. Tout l'art d'un tel artiste est dans le style ; il voit dans la résonance de la phrase comme la matérialisation symbolique d'une sensation. Dans la vie moderne, insoucieuse du style, dans la lutte de l'individu pour l'indépendance, obstacle à l'harmonie de la société, il sent comme une dissonance. Et, en son cœur, il évoque, avec des regrets, les temps de la foi humble et de l'obéissance ; mais son être intellectuel sourit de ces regrets. Dans ces alternatives de scepticisme désespéré et d'exaltation généreuse, de mordante ironie et d'amère compassion, il trouve le ton du burlesque et de l'humour sentimental ; mais il se laisse également aller à la psychologie dissolvante, aux fantaisies d'un farouche romantisme, à la peinture plate et affligeante de la réalité. Comme le profond et le beau, le mystique l'attire, mais il a peur de pénétrer dans ce sanctuaire de l'âme.

Charles A. Tavaststjerna est le plus en vue des auteurs finlandais écrivant en suédois. C'est aussi un sceptique et il contemple la société avec une ironie amère, toute personnelle ; dans l'humanité, ce n'est pas la lutte des idées qui le préoccupe, c'est le mécanisme compliqué des âmes. De la dualité de son être même, il tire deux types primordiaux : l'homme du monde souple,



JONAS LIE
(Né en 1833.)



ALEXANDRE KIELLAND
(Né en 1849.)

élégant et sceptique, qui a toutes chances de vaincre dans la vie sociale, et le sentimental isolé, quelque peu brutal, à la pensée lourde, mais à l'âme profonde, symbole de la Finlande, calme comme un crépuscule, et c'est vers celui-ci que vont les sympathies de son cœur.

Après Ibsen et Björnson, on ne saurait refuser à Jonas Lie la première place parmi les Norvégiens. C'est une nature des plus complexes. Dans son caractère, comme dans ses poésies, sa double origine s'est synthétisée et le Norvégien froid, pratique et mordant se retrouve chez le Finnois (Lapon) à la fantaisie débordante. Lorsqu'il eut constaté dans son esprit cette dernière tendance, Jonas Lie se mit à écrire : il évoqua d'abord, en même temps que leur beauté si originale, la terreur impressionnant les âmes des paysages du Nord d'où il venait, et cette vie du Nord où son imagination exubérante découvrait, au cours de l'âpre lutte, des héros et des génies de civilisation. Puis il se tourna vers les problèmes sociaux modernes, mais sans se montrer jamais poète à tendances, sachant s'élever au-dessus des partis par l'universalité de son tour d'esprit. Dans la question de la femme, dont il s'est beaucoup occupé, il chante l'hymen, lorsque celui-ci donne à l'homme une compagne de lutte, mais il fait une satire pleine d'humour des tentatives d'émancipation anticonjugales. Partout, même dans ses poésies les plus modernes, perce une foi mystique en la nature et en l'âme et, bien qu'il en puisse rire, elle le pénètre encore aujourd'hui.

Alexandre Kielland est surtout un satirique mondain, il cherche le côté typique des choses. Il n'est pas psychologue. L'étude, faite en France, des oppositions de classes lui permet de jeter les clartés de la satire sur la société de son pays : sur l'hypocrisie, l'étroitesse de vue, la perversion morale de la classe élevée, sur la misère, sur l'exploitation de la classe inférieure qui, rustre et naïve, n'a jamais su se rendre compte de sa situation. Ce n'est pas un polémiste qui cherche à convaincre ; c'est un humoriste froid, sarcastique qui veut effrayer. Mais, à travers son aigre rire, il y a comme un soupir étouffé de compassion. Ses œuvres sont des tableaux fouillés de l'avilissement de la bourgeoisie, perdant, par suite de son arrogance présomptueuse, sa situation pré-



ARNE GARBORG
(Né en 1851.)



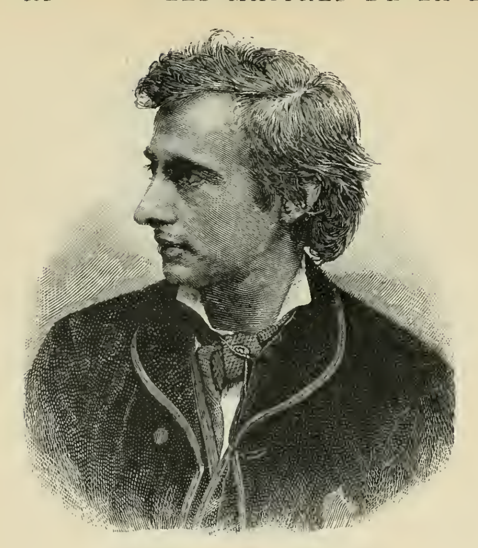
HOLGER DRACHMANN
(Né en 1846.)

pondérante d'autrefois, réduite à son rôle actuel de dominatrice par l'argent et par l'hypocrisie, et sous cette domination, pense-t-il, gronde un volcan.

Arne Garborg est aussi, au plus haut degré, un peintre de la civilisation, moins de la vie sociale extérieure que de la vie intellectuelle de la Norvège à l'époque présente. Par l'objectivité du naturaliste, il met à jour, avec une égale intensité de lumière, les divers courants d'esprit qu'il prête à des personnalités nettement caractérisées. Bien qu'il les fasse vivre dans un milieu foncièrement national, celles-ci ont cependant quelque chose de si humain, de si typique, qu'elles semblent avoir été prises à même l'humanité. Il est porté vers la lutte, tel le paysan norvégien, et il combat avec une âpre verve l'ennuagement des esprits, la chute dans les rêvasseries romantiques, l'hypocrisie religieuse et la corruption politique de sa patrie; il prêche une union des sexes plus idéale et plus libre, une éducation produisant des individualités complètes, robustes, et non des touche-à-tout, des moitiés d'hommes. Sa polémique est négative par suite de sa conception de la vie et de la description pessimiste qu'il en fait.

Si les Norvégiens sont presque tous des poètes chercheurs de problèmes, les Danois sont des sensitifs et des stylistes.

Holger Drachmann est un lyrique; son moi le dicte et c'est de ce moi qu'il s'entretient, mais il révèle une personnalité essentiellement géniale et vastement douée. Véritable tempérament d'artiste, il est l'impressionniste, vite enflammé et presque aussi vite déçu, farouche jusqu'à la brutalité inconsidérée, puis d'une tendresse de rêve, d'une sensibilité délicate et compatissante, tantôt d'une présomption sans bornes, tantôt d'une modestie puérile, éternellement mécontent de ses créations et fier cependant de sa vocation de poète. Son sens de la justice fait de lui un révolutionnaire, un évocateur de l'héroïsme des pauvres et des opprimés, un ironiste plein de sarcasmes pour les dirigeants. Malgré sa vision aiguë de la réalité, il est au fond le romantique qu'attirent sans cesse le fantastique et l'irréel. Le thème principal de ses poésies est la glorification de l'amour et la louange de la femme, douée du talent de souffrir.



CHARLES GJELLERUP
(Né en 1857.)



CHARLES LARSEN
(Né en 1860.)

La sensibilité de Charles Gjellerup a porté ce poète vers la sentimentalité de l'Allemagne, vers sa musique, puis finalement vers toute l'Allemagne elle-même. Sans doute, l'auteur d'*Un Idéaliste* n'est-il pas complètement exempt du scepticisme danois, mais avec plus de profondeur dans le sentiment et comme un désir de ne pas laisser fuir l'illusion, de se rendormir dans la douceur du rêve. Ses poésies sont le rayonnement d'un esprit riche et vaste, d'une âme de poète éprise de la beauté; elles sont remplies de délicatesses profondes et trahissent une vision infiniment artistique des choses. Le développement harmonieux de l'individu fixe son idéal et il voit dans l'amour pur, né de la sympathie de l'esprit et du cœur, la plus grande force de la raison humaine, le plus puissant agent de son épanouissement.

La littérature danoise a certes, en Charles Larsen, le représentant le plus typique de la décadence moderne, de cette conception dédaigneuse de la vie qui fait que l'on rit de toutes choses, moitié ironiquement, moitié plaintivement, que l'on ne s'exalte pour rien et que l'on ne flétrit rien, parce que, toutes illusions perdues, l'on ne croit plus à aucune chose. Cette éducation intellectuelle engendre, chez qui l'a reçue, une sensibilité affinée; mais à côté de sensations pénibles, elle lui permet aussi d'éprouver, impressionné par le beau, des émotions esthétiques, des jouissances d'artiste là où l'homme médiocre passerait indifférent. Une structure d'âme telle permet de s'aventurer dans les dédales de la psychologie, de pénétrer la sensibilité tout instinctive des femmes, et cela avec une délicatesse de style infinie. L'œuvre ainsi érigée est le procès de la société, de son indifférence impitoyable, de ses tendances au dogmatisme mesquin. Enfin, dans cette compréhension de tout, un double danger ne tarde pas à se révéler aussi, celui de l'ironie dirigée contre soi-même et de la mise à nu de sa propre individualité.

A cette liste de poètes dont la personnalité nous a paru plus particulièrement primesautière, il faudrait, dans une plus longue étude, ajouter bien des noms, car, sur l'Hélicon scandinave, il est d'autres luths qui vibrent, maints talents qui ajoutent encore à la magnificence actuelle des Lettres dans ces pays.

D'après E. Brausewetter.

ANNECY

I

Annecy ! La ville et le paysage divin qui l'entoure tiennent tout entiers dans la douceur et la grâce de ces syllabes. A la voir silencieuse et calme, au pied des monts grandioses, baignée par un lac de légende, il semble que pour elle le temps n'ait point marché, que la grande tempête qui a mêlé les peuples, bouleversé les mœurs, les lois, les croyances, ait épargné, par une singulière antithèse, le berceau presque du philosophe qui a fait la Révolution. Pas une page des *Confessions* qui ne renferme un souvenir attendri pour les chères et innocentes années vécues là. Les rues pavées de pierres moussues, les vieilles maisons appuyées sur leurs arcades séculaires ont elles-mêmes conservé le charme et l'émotion de ce passé troublant. Il y est si facile d'oublier l'heure présente, que l'on s'attend, dès les premiers pas, à rencontrer le carrosse de Jeanne de Chantal discutant mystérieusement avec François de Sales les règles de la Visitation ; ou la chaise à porteurs de Mme de Warens, jolie et affairée, suivie de Claude Anet et de Jean-Jacques, et penchant au dehors sa tête poudrée, avec une mouche au coin de la lèvre...

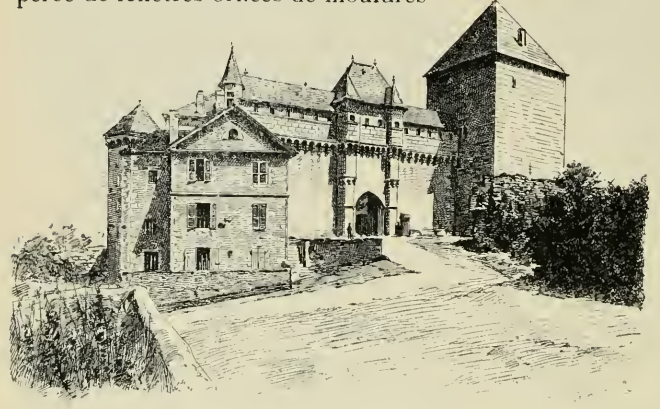
Ces noms, que l'on évoque en traversant la ville, en semblent la raison d'être, et on les éloigne à regret pour remonter le cours des siècles, car bien qu'heureuse, Annecy a une histoire ; histoire plutôt politique que sanglante. Depuis sa fondation, que des fouilles récentes établissent comme romaine, elle a tenté et satisfait bien des convoitises. Dès l'an 867, l'empereur Lothaire la donne à Thieteberge, son épouse ; au xe siècle, elle devient la capitale des comtes de Genevois qui la cèdent au xiiie aux comtes de Savoie. Le xvie et le xviie siècle en font l'apanage des comtes de Genevois-Nemours, et la mort d'Henri II la livre aux ducs de Savoie. A partir de cette époque, sa conquête devient moins facile : ce sont les armes qui en décident : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, l'Autriche en 1814, prennent tour à tour Annecy, jusqu'à son annexion définitive à la France en 1860.

Le château qui domine la ville et autour duquel elle se groupe synthétise, par son double caractère de demeure seigneuriale et de forteresse, ces deux aspects de transaction et de conquête. Annecy était fermée par trois murs d'enceinte, dont on retrouve çà et là des vestiges, et par un canal très large qui constituait un de ses principaux éléments de défense. A mesure que les maisons et les rues s'éloignent de ce point culminant, elles s'élargissent et se modernisent au point que le voyageur qui descend du train croit arriver dans une cité récente et que le contraste qui l'attend bientôt double l'intensité de son impression. Comme le château est la première chose qui frappe les regards, c'est à lui que le touriste consacre sa première visite. On y accède par la côte de Nemours ou la côte Perrière. La sévère construction, avec ses tours carrées et ses toits pointus, garde sous le plâtre et les ardoises modernes une allure si fière, qu'en arrivant devant la porte découpée en ogive, sillonnée de tores, on s'attend à voir sortir quelque archer ou quelque pertuisanier pour en défendre l'entrée.

Un des plus érudits archéologues de la Haute-Savoie, M. Jules Philippe, a parfaitement défini les différences de caractère et de style de l'ancienne résidence des comtes de Genevois et de Nemours. Les tours qui commandent la ville, le corps de logis central percé d'étroites fenêtres divisées par des croix de pierre, les substructions de l'aile nord, les grandes salles du rez-de-chaussée, en-

combrées de colonnes aux chapiteaux grossièrement équarris, ainsi que l'immense cuisine, dont les manteaux de cheminées couvrent tout un pan de mur, font sans doute partie du château qu'habitaient les comtes de Genevois.

A gauche du portail surmonté d'une ligne de mâchicoulis et d'échauguettes, on remarque un grand corps de logis construit en pierres de taille blanches, percé de fenêtres ornées de moulures



ENTRÉE DU CHATEAU

concaves et traversées par des meneaux prismatiques. Cette aile, la plus considérable de l'édifice, tranche sur les autres par la richesse de son ornementation et l'élévation de ses appartements lambrissés. Elle porte la date de 1532 et a dû être construite par Philippe, premier duc de Genevois-Nemours. Déjà on remarque dans le sens général de l'architecture une plus grande préoccupation de confortable et de paix qu'un souci de défense et de combats. Le château est flanqué, au midi, d'une tour énorme et carrée, en pierres jaunâtres, qui porte le nom de *tour de la Reine*. Elle communique avec le reste de l'édifice par une coursière et par le mur d'enceinte qui renfermait une galerie couverte dont on voit encore la porte murée. A peine deux ou trois fenêtres étroites en percent-elles la muraille monotone. On dit qu'une princesse de la famille voulait lui donner une élévation telle qu'on pût voir de son sommet la ville de Lyon, où résidait un seigneur qu'elle aimait. C'était une façon comme une autre de vouloir atteindre le ciel... Aussi bien, continue la légende, Dieu renouvela-t-il en cette occurrence la confusion des langues, ainsi que le prouve la multiplicité des signes gravés par les maçons sur les murs et les marches d'escalier de cette tour inachevée. Un scepticisme plus prudent incline à croire que les maçons qui y ont travaillé se sont contentés d'y apposer leur *marque,* ainsi qu'il était d'usage en cette corporation, surtout dans les XIIIe et XIVe siècles. En bas la salle de torture, avec une trappe s'ouvrant sur des oubliettes.

A parcourir les vastes salles froides et nues du château, on a peine à ressusciter le luxe et la splendeur des tentures et des meubles qui les ornaient autrefois. Le livre des *Contiez de Madame Mahaut de Boulon* en fait une énumération grandiose : bahuts sculptés et armoiries, coffres d'acier ciselé, tapisseries de haute lisse, enrichies de personnages historiques, reliquaires, ornements d'églises, etc. Les comtes de Genève y menaient joyeuse vie, un train presque royal, avec une maison somptueusement organisée dont le bruit n'arrivait pas sans doute jusqu'à la ville douce et silencieuse...

II

On peut redescendre par la côte Perrière. Ce n'est certes pas là que les pages aux livrées de velours et d'or se sont jamais égarés ; mais dans leur genre ces bicoques de bois, agrafées bizarrement les unes aux autres et presque aussi vieilles que leurs augustes sœurs de pierre, ont un intérêt tout particu-

lier. « Une maille rongée pourrait bien emporter tout l'ouvrage », mais les propriétaires de ces taudis ont l'air de ne vouloir rien laisser emporter du tout : presque tous chiffonniers, une sorte de ghetto toléré là par la force des choses et qui n'a d'excuse que dans son pittoresque.

La porte qui termine la côte prend le soir, et surtout par les clairs de lune, un aspect étrange et fantastique qu'accentue encore le timbre lugubre d'une vieille horloge ; et l'on ne serait guère surpris de voir toutes les sorcières du lieu enfourcher pour un sabbat farouche le balai dont elles sont armées toute la journée...

Le canal circulaire qui protégeait autrefois la ville féodale s'est divisé de nos jours en deux branches qu'on nomme le Vassé et le Thiou : c'est par elles que le lac déverse le trop-plein de ses eaux dont la couleur tient le milieu entre le bleu turquoise et le bleu électrique, d'une transparence telle que les moindres détails du fond s'accusent avec une netteté photographique. On l'explique par la présence d'une argile en suspens, colorée et impalpable, dont le lac possède sans doute une inépuisable palette. Les blanchisseuses qui lavent auprès des ponts leur linge à grand renfort de battoirs n'ont plus besoin du bleu classique qui empoisonne les fines batistes et donne au linge une blancheur indécise.

Dès son entrée dans la ville, le canal de Thiou se subdivise pour former une île dont le *Palais de l'Isle* occupe une des extrémités. Avec la lourde inélégance d'un cuirassé moderne, il avance sa proue d'un air peu rassurant. Ses trois petites fenêtres en hublot, figurant des yeux et un nez sur un visage ravagé, ses toits lépreux et aigus lui donnent une allure louche et retorse de vieil homme de loi. C'est une ancienne prison. Au xive siècle, les comtes de Genevois y établirent une « frappe » de monnaie, et jusqu'au xvie siècle il fut la propriété des comtes de Monthoux qui y avaient un droit de juridiction. Pour se débarrasser de ce droit, le duc Jacques de Genevois-Nemours acheta le bâtiment et le convertit en palais de justice avec auditoires, bureaux du conseil, chambre des comptes,



PORTE RUE DU SÉPULCHRE

archives, greffes, prisons, etc. La cour elle-même se transforma en cabinets de consultation. C'est dans une des salles que l'illustre président Favre rendait la justice, et c'est de là que sont parties les fameuses remontrances supérieures aux cours de droit les plus estimés du temps.

Si l'on consent à suivre l'ordre chronologique des monuments qui décorent Annecy, et à étudier la longue filière des styles et des architectures jusqu'aux conceptions hétéroclites du siècle, on pourra s'arrêter d'abord à l'église Notre-Dame-de-Liesse. Reconstruite dans le style de la Renaissance, elle est plus intéressante par ses origines que par sa beauté actuelle. Elle a d'abord été une petite chapelle dédiée à la Vierge, très fertile en miracles, puis elle fut transformée en une église à trois nefs par Amé III, comte de Genevois, dont le fils Clément VII, pape à Avignon, poursuivit l'œuvre d'embellissement. Elle devint le tombeau des princes de Genevois-Nemours. Si l'ensemble de cette église n'offre rien de très remarquable, il n'en est pas de même de son clocher romano-byzantin du XIIe siècle. On voulut le détruire en 1793 : la flèche et les quatre clochetons reconstruits aujourd'hui cédèrent facilement, mais les pics des ouvriers se brisèrent sur les assises du couronnement. En 1878, on y a installé un énorme bourdon du poids de 5,000 kilos.



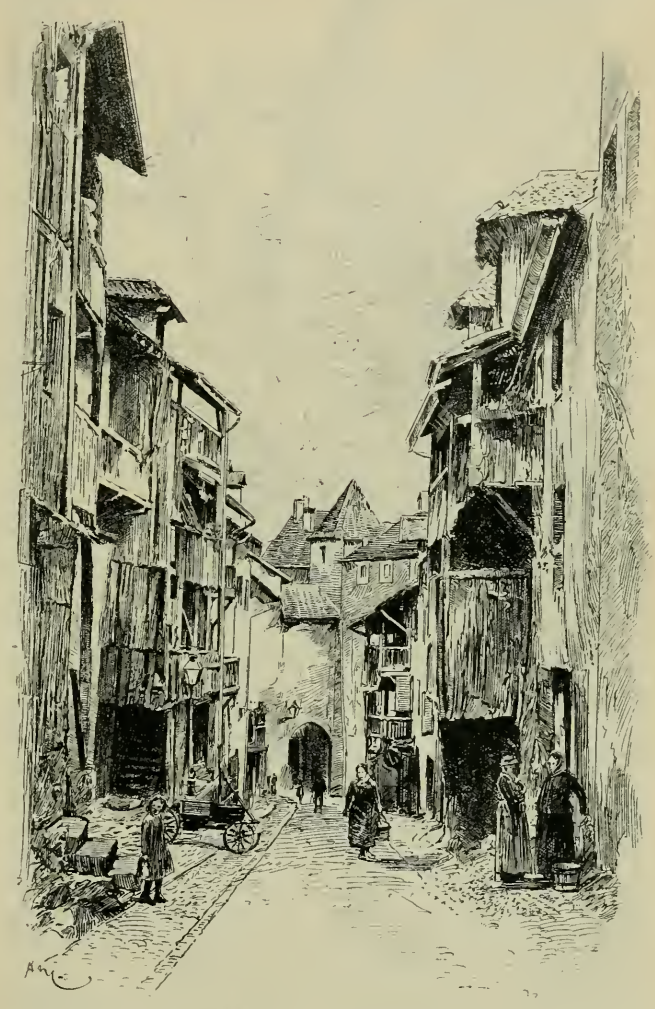
IMPASSE DU TRIPOT

On visitera ensuite la cathédrale et l'évêché bâtis en face l'un de l'autre, au XVIe siècle, par Pierre de Lambert, évêque de Caserte. L'évêché était d'abord un couvent de Célestins qui furent remplacés successivement par des Cordeliers et des Dominicains. Le voisinage de l'église fut une cause de petites guerres qui tinrent longtemps en lutte les religieux et les chanoines de Notre-Dame, ces derniers revendiquant le droit de possession du couvent et de son église. Un arrêté du Sénat donna la victoire aux religieux, que le pape Clément XIV déposséda à son tour pour donner le tout à l'évêque de Genève. Le style de transition de la cathédrale est un peu froid. Les trois portes rectangulaires sont surmontées

d'un fronton aigu ; des pilastres, indiqués par deux filets se détachant à peine des murs, supportent un lourd entablement; sur ce dernier, un attique terminé par des armoiries; cependant une immense rose étale ses élégants pétales au milieu de l'attique. A l'intérieur, c'est un rappel de l'ornementation fleurie du xve siècle : teintes d'azur étoilé d'or, nervures bronzées, cavets nuancés de blanc, de vert, de rouge; des autels avec dais, pinacles, statues coloriées... Un beau tableau de Mazzola de Valduggia, *Saint Pierre secouru par l'ange,* donne une note vraiment artistique.

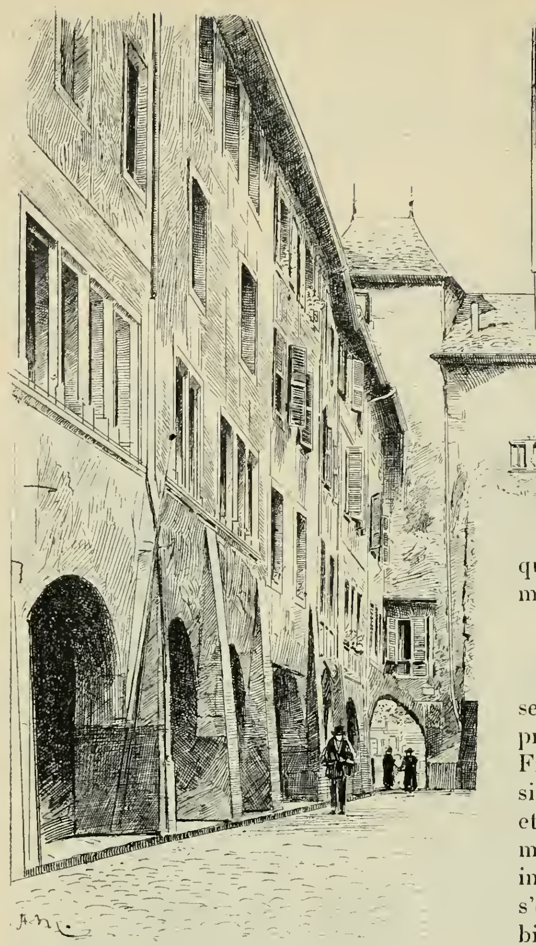
Il est impossible, devant le perron de la cathédrale, de ne point songer à la première entrevue de Jean-Jacques Rousseau avec Mme de Warens, et à la page émue des *Confessions :*

« Je ne trouvai point Mme de Warens; on me dit qu'elle venait de sortir pour aller à l'église. C'était le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la suivre ; je la vois, je l'atteins, je lui parle... Je dois me souvenir du lieu, je l'ai souvent depuis mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place!... C'était un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparait du jardin et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des Cordeliers. Mme de Warens avait alors vingt-huit ans, elle était née avec le siècle. »



MONTÉE PERRIÈRE

Avec un zèle évidemment louable quelques Savoisiens montrent aux étrangers une maison d'assez simple apparence, avec un perron à grille ouvragée, qu'ils prétendent être celle de Mme de Warens; mais la demeure authentique a disparu en 1784, lors de la construction de l'évêché actuel. Démolie aussi celle où était installée la maîtrise, et où le philosophe morose passa des jours si gais au milieu des enfants de chœur, sous la direction



RUE DE LA FILATERIE ET PORTE NOTRE-DAME

l'abbé Gros, qui inspira le *Vicaire Savoyard,* y fait de fréquentes résurrections...

On montera ensuite au château de Trézun, bâtiment inachevé, construit par Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève et neveu de saint François. Son nom est un hommage à la Sainte Trinité : *tres in unum;* mais il n'a de remarquable que la vue dont on jouit du haut de sa galerie vitrée et qui commande la ville, la plaine, les monts et le lac.

de Jacques-Louis Nicoloz, que l'on appelait *M. le Maître,* et où il répétait « un petit motet d'*Afferte* qu'il chanta avec Mlle Merceret, la femme de chambre de *maman* ».

En quittant la rue Notre-Dame, on se dirige tout naturellement vers le Grand Séminaire ; mais on cherche inutilement sur l'embrasure de la fenêtre du n° 48 la date de séjour et la signature de Jean-Jacques : tout a disparu sous une couche banale de plâtre. On ne rencontre même plus dans les couloirs la figure terrible du surveillant à la barrette graisseuse. Seul le visage aimable et accueillant de

III

En redescendant vers le port, on se trouve bientôt devant l'église du premier monastère de la Visitation. François de Sales, Jeanne de Chantal, singulière antithèse à Jean-Jacques et à Mme de Warens ! Les deux premiers ont eu, il faut l'avouer, une influence plus durable en ce pays où s'est répandu et fixé leur esprit de bienveillance et de charité. En face du christianisme étroit et chagrin, tel que le voulait le jansénisme, l'héroïsme aimable de la Visitation devait séduire de nombreuses âmes. « Savez-vous, écrivait en 1619 saint François de Sales à sa collaboratrice, que l'on m'a dit aujourd'hui que la douceur de notre institut est tellement du goût des esprits français, que vous ôteriez la vogue aux autres maisons religieuses et que, quand on aurait vu cette Mme de Chantal, il n'y en aurait que pour elle... » Il avait dit aussi d'elle à leur première rencontre : « J'ai trouvé à Dijon ce que Salomon était en peine de trouver à Jérusalem : la femme forte en Mme de Chantal. » Mais il ignorait alors à quel point il pressentait juste. On ne

peut lire sans une émotion poignante le récit du départ du château de Monthelon pour Annecy, écrit avec une simplicité tragique par un témoin du temps, et où Mme de Chantal, quelques jours à peine après la perte de sa plus jeune fille, s'arrache « pour répondre à Dieu » aux bras de son père, de ses deux filles, de son fils :

« Après que les cœurs eurent été épuisés de tendresse, pour mettre fin à une scène qui l'accablait, elle repoussa durement son fils et voulut passer outre. Ce fut alors que Celse, désespéré de ne pouvoir retenir sa mère, se coucha en travers de la porte en disant : — Eh bien, ma mère, si je ne puis vous retenir, du moins vous passerez sur le corps de votre fils. A ces mots, elle chancela ; mais M. Robert s'avança : — Eh quoi, madame, les pleurs d'un enfant ?... Alors elle leva les yeux au ciel et passa sur le corps de son fils... »

La façade de l'église du premier couvent de la Visitation est ornée de deux ordres d'architecture superposés : pilastres doriques soutenant un entablement sur lequel reposent deux pilastres ioniques qui supportent un fronton terminal ; puis une fenêtre cintrée dont le tympan, tapissé d'une immense coquille, est couronné par un pignon affectant la forme d'une anse de panier. Les murs latéraux sont soutenus par des contreforts dont les arcs-boutants, accentués en forme de croissant, se terminent par une énorme boule de pierre. Les corps des fondateurs y demeurèrent jusqu'en 1792. Ils dorment aujourd'hui, rue Royale, dans le couvent de la Visitation, en une châsse d'or

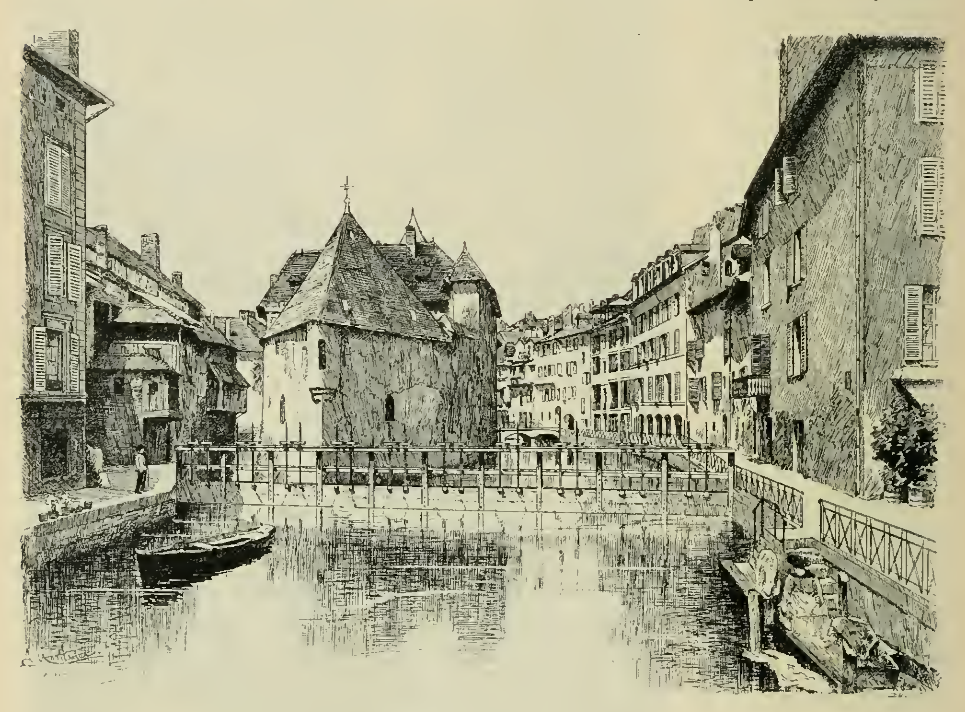


LE THIOU DERRIÈRE LES VIEILLES PRISONS

merveilleuse donnée par Marie-Christine de France, duchesse de Savoie.

Lorsqu'on sort d'Annecy pour se rendre sur les bords du lac, on ne tarde pas à rencontrer sur la droite une petite maison de modeste apparence, percée de rares fenêtres très étroites. La porte vermoulue laisse encore apercevoir la grille en fer que sainte Chantal y avait fait mettre; mais on ne voit plus aucune trace de la galerie en bois couverte qui, passant par-dessus le chemin, conduisait de la maison dans le verger en face. C'est là que s'écoulèrent les premières années de l'Ordre. La Visitation a eu depuis des maisons célèbres : celle de Lyon, qui conserve le cœur du fondateur; celle de Moulins, qui recueillit le dernier soupir de la fondatrice. Mais aucune de ces maisons n'a laissé de souvenirs plus intenses que celle de la *Galerie*. Elle est dans son histoire ce qu'est dans la vie d'un homme le lieu où pour la première fois ses yeux se sont ouverts à la lumière : c'est un berceau.

Vers le milieu de la rue Sainte-Claire, dont les portiques servent de marché couvert, se trouve l'*ancien évêché* qu'habita saint François de Sales. Restauré à plusieurs reprises, il ne rappelle que vaguement les hôtels du XVIe siècle. On a néanmoins respecté son portail édifié dans le style de la Renaissance et terminé par un pignon supportant des colonnes corinthiennes cannelées. Cet hôtel a appartenu au président Antoine Favre, qui le donna à François de Sales, et dont la fille fut une des premières religieuses de la Visitation.



VIEILLES PRISONS

IV

Le mouvement de construction moderne qui s'ébauche du côté de la gare s'accentue entre Annecy et Annecy-le-Vieux, sur la promenade du Pâquier et l'avenue d'Albigny. L'hôtel de ville, tout de marbre gris, et le jardin public, qui s'étend jusqu'au lac, occupent l'empla-

cement de l'ancien clos Lombard. Par les deux portes monumentales de la façade et du dos du bâtiment, placées dans le même axe, on aperçoit la statue du chimiste Berthollet qui se détache sur un fond de verdure. Cette statue avait d'abord été placée sur le Pâquier ; elle est l'œuvre du baron Marochetti. Le musée et la bibliothèque sont installés dans l'hôtel de ville. Le musée a été fondé par M. Éloi Serand en 1842; mais dès 1846, M. Louis Coppier lui donna une très grande extension, et M. Ravon, jusqu'en 1884, acheva sa parfaite organisation.

Presque tous les sujets qui forment la collection des oiseaux ont été pris en Savoie; comme ils appartiennent aux climats les plus différents, ce détail ne laisse pas que d'être curieux. Les salles archéologiques sont les plus importantes : les amphores, les lampes, les dalles gravées, les statuettes et les monnaies qui les remplissent témoignent de l'origine romaine d'Annecy-le-Vieux qu'on aperçoit au loin sur la colline.

La bibliothèque est riche en manuscrits précieux dont les principaux ont été écrits de mains illustres : Henri II, Louis XIV, Sully, Favre, saint François de Sales, Mme de Warens...

En face l'hôtel de ville, l'église Saint-Maurice s'élève dans une forme discrète et simple qui ne laisse pas deviner l'élégance et le charme de sa disposition intérieure. La nef principale, de style gothique, est surtout remarquable par la hardiesse de sa coupe, la légèreté de ses arcs-doubleaux et de ses arceaux. Son maître-autel est finement découpé en clochetons. Plusieurs bas-reliefs relatifs au martyre de saint Maurice en décorent les murs.



PORTE PERRIÈRE

Plus loin, et près de la promenade du Pâquier, on admire le palais de la pré-

fecture, qui semble une somptueuse maison de plaisance. La statue de Sommeiller, qui a percé le mont Cenis, s'élève auprès.

En se retournant on a devant soi le lac, comme un changement à vue dans une féerie. Rien de plus admirable que ce paysage de rêve. Près du bord, l'île des cygnes semble un bouquet d'arbres posé sur le miroir des eaux. Entre l'azur du ciel et celui du lac, la chaîne tourmentée des montagnes élève une gamme de tons bruns, rouges, gris, violacés, adoucis parfois par une teinte verte d'où surgissent de petites maisons blanches aux toits bleus. Sur le cristal immobile, les flancs sauvages du Veyrier, le front chauve du Parmelan, la cime neigeuse de la Tournette, les aiguilles de Lanfont, le roc de Chère, les pics d'Entrevernes, le Semnoz géant de la Savoie se reflètent dans tous leurs détails, comme pour permettre aux yeux de les contempler sans effort. Çà et là de petites voiles frissonnent comme des ailes et un steamer tout blanc plisse de rides égales le velours de l'onde.

On comprend, à ce spectacle, l'attachement des Savoisiens à leur sol natal. Les nécessités d'une vie plus active les obligent souvent à un exil temporaire. Ils emportent la vision de leur lac de légende, l'empreinte de cette nature indomptée et fière, et la rumeur de Paris n'étouffe pas le chant des clochettes...

En continuant l'avenue d'Albigny on arrive à la colline des Barattes, sur laquelle on a découvert un grand nombre d'antiquités romaines, puis à Annecy-le-Vieux où l'on remarque un clocher romano-byzantin du XIe siècle que toute une armature de fer réussit à maintenir encore debout. Cette tour se découpe dans sa partie supérieure en arcades à plein ceintre que supportent des colonnettes terminées par des chapiteaux cubiques.

Beaucoup de maisons contiennent des vestiges de thermes, et des inscriptions peu épargnées par le temps, mais qui ont permis de considérer Annecy-le-Vieux comme la villégiature d'Annecy et non comme la ville elle-même.

V

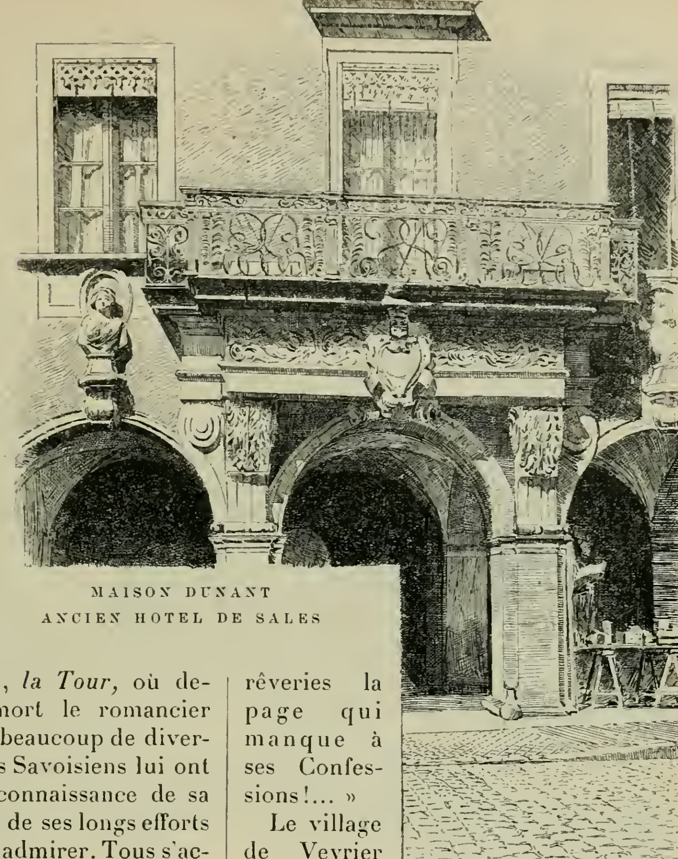
Malgré le grand intérêt qui s'attache aux souvenirs d'Annecy et aux monuments qui les consacrent, on doit convenir que le lac est la seule cause d'une admiration qui ne s'est jamais démentie. On peut parcourir rapidement ses 17 kilomètres sur l'un des deux bateaux



PLACE DU MARCHÉ ET CHATEAU
ÉGLISE DU PREMIER MONASTÈRE DE LA VISITATION (à droite)

à vapeur qui en font le service; mais un touriste avisé ne se permettra cette promenade trop courte que pour avoir une idée d'ensemble. Il se fera ensuite un devoir de suivre à pied en deux ou trois jours, s'il le faut, ses rives enchantées.

En quittant l'avenue d'Albigny et en se rapprochant de la rive orientale, on remarque, à mi-côte au-dessous du rocher de Talabar, une maison d'apparence modeste, *la Tour,* où demeurait et où est mort le romancier Eugène Süe. Malgré beaucoup de divergences d'opinions, les Savoisiens lui ont gardé une grande reconnaissance de sa fidélité à la Savoie et de ses longs efforts à la faire connaître et admirer. Tous s'accordent, malgré des légendes contraires, à reconnaître la gravité et l'austérité dans laquelle il acheva là une existence de labeur acharné, à peine interrompu par de solitaires promenades dans les bois et sur les monts.

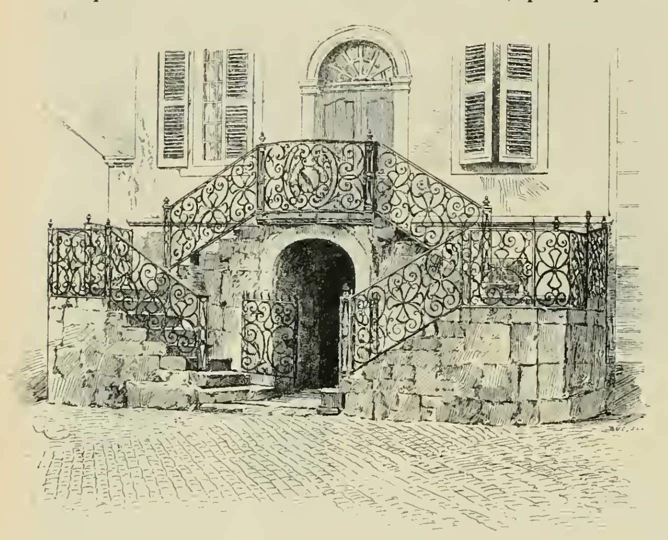


MAISON DUNANT
ANCIEN HOTEL DE SALES

On aperçoit ensuite une maisonnette en ruines auprès des hameaux de Chavoires, celle de J.-J. Rousseau : une terrasse couverte de mousse et de ronces, dont le toit a disparu et dont les pierres se détachent une à une; un petit sentier s'amorce à droite pour pénétrer dans le bois. Quelques écrivains locaux ont beaucoup reproché au grand philosophe de n'avoir accordé aucun souvenir à ce petit coin délicieux. « Que de fois, dit Jacques Replat, au lever et au déclin du jour, assis sur une pierre de l'escalier de Rousseau, j'essayais de faire dans mes rêveries la page qui manque à ses Confessions!... »

Le village de Veyrier est le premier que l'on trouve sur les flancs de la montagne du même nom, il s'abrite sous un manteau de noyers qui le laissent à peine deviner et d'où émerge sa jolie église construite récemment dans le style gothique. Puis la pente s'adoucit pour former un vallon. Derrière le pli du terrain apparaît Menthon. Un vieux manoir à l'allure fière et menaçante domine le frais village. Ce sont des murs percés d'étroites fenêtres carrées ou taillées en cintre trilobé accusant une origine latine; un donjon du XIIIe siècle avec une ligne de mâchicoulis et une tourelle. Des croisées divisées par des meneaux montrent la main du XVe siècle. On parcourt à l'intérieur de grandes salles lambrissées,

avec des bancs de pierre dans l'embrasure des fenêtres, sur lesquelles les châtelaines rêveuses posaient des coussins de velours ; des chambres ménagées dans l'épaisseur même des murs, des corridors sinistres coupés par des escaliers en spirales aux voûtes basses. Çà et là des portes bardées de fer, aux verrous



PERRON DE L'ANCIEN HOTEL DE VILLE

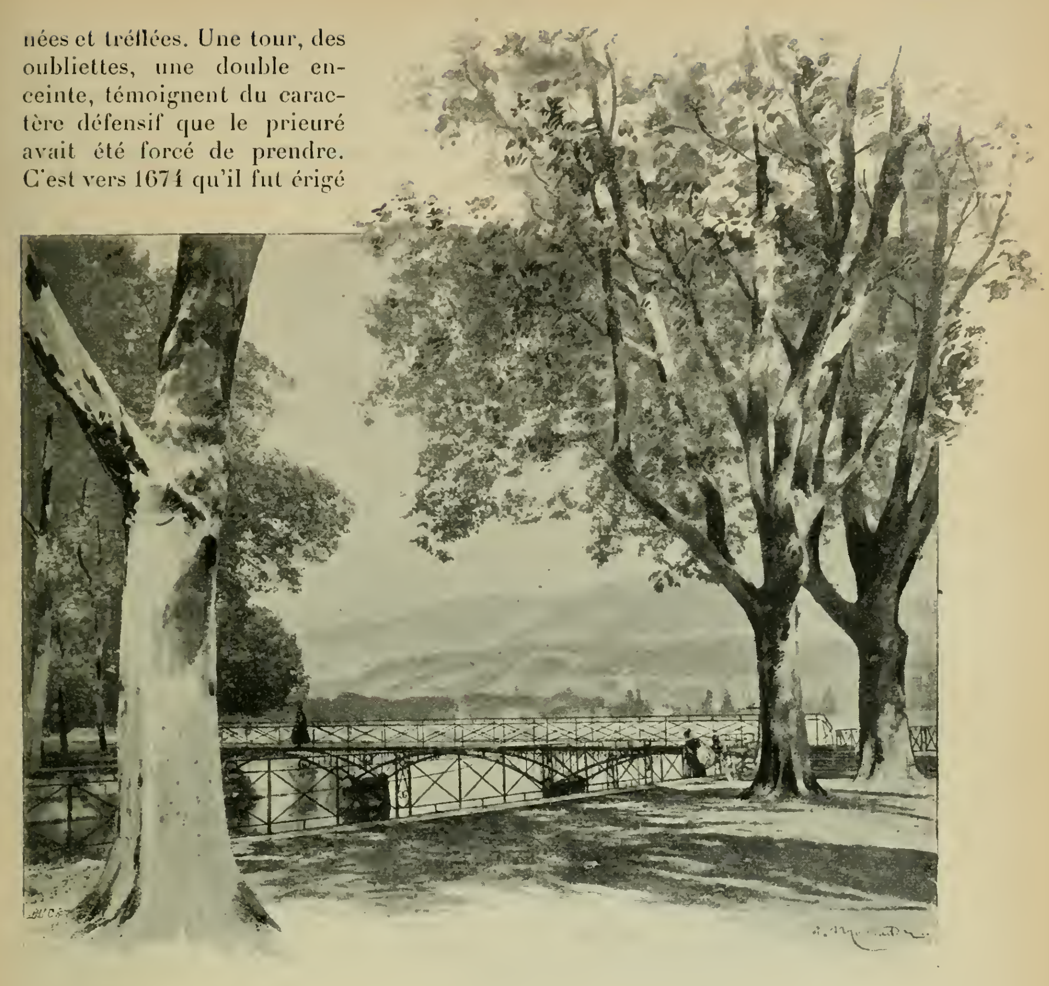
implacables. On voit que les sires de Menthon y menaient une vie sévère, agitée par des guerres fréquentes. C'est là que demeurait saint Bernard « dont un ange descella les barreaux de la chambre pour lui permettre de fuir un mariage imposé par son père » ; on montre au pied de la tour l'empreinte des pieds du saint dans le roc. Menthon a été une station balnéaire ; on y voit de nombreux vestiges d'aqueducs, de piscines, de corridors semblant se rattacher à des cabinets symétriques ; mais la source a disparu. On prétend qu'elle s'est ouvert un chemin souterrain pour gagner le lac ; d'autres assurent que seigneurs et curés du lieu, fatigués d'une hospitalité coûteuse, l'auraient, à une certaine époque, fait disparaître par le mercure qui avait alors la grande spécialité de débarrasser des choses et des gens...

Une source d'eau sulfureuse a néanmoins échappé aux escamoteurs, et beaucoup d'étrangers viennent à Menthon joindre l'utile à l'agréable. Peu de sites jouissent d'une pareille beauté et d'une telle douceur de climat. C'est la station balnéaire classique et il est permis d'espérer pour elle un brillant avenir.

Le paysage qui s'était adouci en prés verdoyants et en frais jardins reprend sa sévérité aride sur le roc de Chère qui sépare Menthon de Talloires. A cet endroit les deux rives se rapprochent comme pour se refermer, mais au détour du roc un nouveau lac apparaît plus troublant et plus mystérieux encore. Le promontoire qui s'avance ainsi dans les eaux est couronné par le tombeau de Taine, que le philosophe fit construire de son vivant. C'est un mausolée d'une blancheur éclatante qui semble posé sur le sol désolé comme une espérance. Les 2,000 mètres de la Tournette dominent cette lande silencieuse.

Au pied, Talloires découvre ses petites maisons enchantées et son abbaye au long toit d'ardoises, dont les ruines disparaissent sous un rideau de pampres. De gros bouquets d'arbres descendent jusqu'à la rive, que des pelouses vertes bordent d'un tapis moelleux. Des anses dissimulent des barques sveltes qui attendent le promeneur. Un calme heureux règne dans ce séjour bien fait pour expliquer et atténuer la légende qui plane sur ses anciens habitants. L'origine de l'abbaye remonte à Charlemagne : c'était d'abord une *celle* composée de deux ou trois religieux et qui était placée dans le vignoble qui porte le nom de *clos du Moine*. Cette celle devint prieuré en 1031. Les bâtiments qui ont survécu gardent des vestiges de l'ornementation du XIII[e] siècle : quelques ogivettes gémi-

nées et tréflées. Une tour, des oubliettes, une double enceinte, témoignent du caractère défensif que le prieuré avait été forcé de prendre. C'est vers 1674 qu'il fut érigé



PONT DES AMOURS

en abbaye et que furent construits les bâtiments actuels. La décoration intérieure en est étrange et forme un mélange bizarre de sacré et de profane : des amours enguirlandés voisinent avec d'augustes figures d'apôtres. La présence sur les coteaux de Talloires de vignobles renommés n'a pas laissé intacte la réputation des bons religieux. « Les cartes et les dés, les violons et les flûtes charmaient leurs immenses loisirs, et dans leurs cellules, arquebuses et mousquetons étaient moins rares que chapelets et bréviaires. Mais ce ne sont point là cas pendables, et pourquoi n'auraient-ils pas glané çà et là les petites et benoîtes douceurs de la vie ? »

Sans partager tout à fait l'indulgence de leur historien, on peut ne se souvenir que de leurs bonnes œuvres qui furent grandes. Saint François de Sales triompha par sa patience et sa douceur du gai penchant de ses administrés, et il ne reste plus aujourd'hui que la bonne réputation de leurs vertus... et du cru.

Le couvent renferme des inscriptions romaines. L'une, portant le nom de Rutilius Celtus, est gravée sur une marche de l'escalier qui descend au lac. L'autre est de beaucoup plus importante. Sa

traduction fait connaître que « Caïus Blasius Gratus, de la tribu Voltinia, fils de Caïus, donne de ses deniers cette horloge avec son édifice, toutes ses figures et ses grilles, d'une valeur de... sesterces ; et de plus il donne quatre mille sesterces pour l'esclave chargé de cette horloge ». On a donné l'explication du fonctionnement de cette horloge : une statuette, debout sur l'eau du bassin, descendait ou montait, suivant que l'eau s'écoulait ou que le bassin se remplissait. Avec le bout d'une baguette dont elle était armée, la figurine indiquait les heures qui étaient gravées sur un pilastre.

A quelques kilomètres plus loin, le lac vient mourir sur un lit de verdure, à Doussard, village situé à l'entrée de la Combe Noire, une forêt impénétrable que l'on dit habitée par des ours de haute taille. Ce fond de tableau conserve un caractère grandiose et sauvage dont rien ne peut traduire l'effet quand on oppose ses tons sinistres au miroir lumineux qui le baigne.



MENTHON

On redescend à Annecy par la rive orientale. A l'extrémité d'une presqu'île d'un vert sombre, le château de Duingt, d'une blancheur égale aux neiges de la Tournette, surgit pour éclairer la vallée obscure d'Entrevernes. Une très naïve légende attribue sa construction à une fée adroite : pour jeter un pont jusqu'à Talloires, la gentille architecte ne de-

manda qu'un peu de beurre et de sel... les constructeurs modernes sont plus exigeants! En réalité, le château fut bâti au xe siècle, ce qui explique le nom de Châteauvieux donné aussi à la presqu'île. Il a été restauré avec un tel souci



DUINGT ET TALLOIRES

du moderne, que son belvédère et sa décoration xviiie siècle ont effacé complètement la note primitive. Il a appartenu aux Genevois-Nemours, aux Monthoux, aux de Sales.

C'est à quelques mètres de cette presqu'île que se trouve le *Roselet*, un des quatre groupes d'habitations lacustres dont on a découvert les vestiges, les trois autres se nommant *Larnaudien*, en face de Sévrier, et la plus avancée dans le lac; *Morgien*, au pied du Veyrier, et Robenhausien, à l'entrée même du port d'Annecy. Ce sont de vieux pilotis qui émergent parfois, et au pied desquels on a trouvé des objets de bronze et des débris de poterie.

Derrière le château de Duingt s'élève une vieille tour hexagone qu'un examen minutieux accorde au ixe siècle. Découronnée, et démantelée par place, flanquée de lierre, elle n'a plus que l'aspect auguste des choses presque disparues et qui gardent jusqu'au bout le mystère de leur existence. Par un entraînement des terres, la porte de cette tour se trouve aujourd'hui à plusieurs mètres du sol. Quelques ouvertures au mur, obliques et rectangulaires. Elle a sans doute fait partie des ouvrages avancés qui défendaient le château.

A un quart d'heure de marche, on trouve le château de Dérée. Sa restauration adroite n'empêche point de lire son

origine sur le portail en ogive hérissé de mâchicoulis et d'embrasures pour les canons. La tour centrale est percée de meurtrières : on lui donne pour premiers propriétaires des présidents du conseil Genevois et de Chambéry.

De Duingt à Saint-Jorioz la rive est plus solitaire ; à peine quelques maisonnettes dont le toit fumant trahit la vie intérieure. Les pentes adoucies d'Entrevernes semblent, avec leurs carrés de cultures diverses, un riant manteau d'arlequin. Saint-Jorioz, qui doit son nom à un moine de Savigny, fondateur d'un prieuré disparu, n'est qu'un modeste hameau, avec la même note apaisée de tous les villages qui entourent le lac.

Un peu plus loin, on rencontre Sévrier, aux pieds du Semnoz, dont les flancs abrupts dominent Annecy, et qu'on surnomme le *Righi* de la Savoie. Comme Saint-Jorioz, Sévrier possédait un prieuré qui fut réuni à l'abbaye de Talloires. Situé dans un véritable bois d'arbres fruitiers, d'où s'échappe le clocher léger de son église gothique, il ne possède de vraiment curieux que les portraits de la blonde *Doguine* et de la brune *Tontine,* les deux plus jolies et spirituelles femmes de Paris, à ce que prétendait Regnard, il y a quelque trois cents ans.

Et l'on rentre à Annecy en cheminant le long du quai. De nombreuses barques amarrées auprès des deux bateaux à vapeur invitent aux heures poétiques d'une promenade à Talloires ou à Duingt. L'attrait le plus irrésistible du lac est sa dissemblance continuelle avec lui-même. Le paysage partage cette inconstance qui supprime « l'ennui naissant de l'uniformité » par des spectacles toujours nouveaux. Au lever du jour, un brouillard très léger couvre l'onde et la rive ; il se convertit bientôt, sous les rayons du soleil levant, en une gaze transparente et rose qui forme avec l'azur de l'eau un pompadour subtil et tendre. A midi, tout resplendit dans le triomphe de la lumière : l'œil, dans l'éloignement supprimé, scrute les détails les plus infimes des monts, des vals, des forêts, des hameaux ; tout se reflète sur le merveilleux miroir avec une telle fidélité qu'on finit par ne plus savoir de quel côté se trouve le ciel...

Le soir, tout s'endort dans une symphonie suave de lilas et de mauve ; seules, les cimes gardent en bandes pourprées le dernier regard du soleil.

On comprend difficilement, quand on a vu les deux lacs, que le succès ait été à celui du Bourget et Lamartine y a-t-il été pour quelque chose, avec la fameuse poésie qui a charmé notre jeunesse? Il ne pourrait certes pas dire aujourd'hui : « Regarde, je viens seul m'asseoir ! » Ou bien les sources d'Aix, d'où l'on n'aperçoit même pas le lac, ont-elles pour principale vertu celle d'empêcher les étrangers d'aller plus loin? Le Bourget qui n'a qu'une note : la tristesse ! note auguste mais bientôt énervante. Le lac d'Annecy les a toutes et dans quel cadre de souvenirs ! Les eaux de Menthon, en partie disparues, seraient facilement captées de nouveau si les touristes et les convalescents s'entendaient pour jeter le mouvement et la vie sur ces sites si doucement mélancoliques. Annecy a eu ses poètes, quelques-uns sont aujourd'hui célèbres ; peut-être ont-ils mis un peu d'égoïsme dans leur enthousiasme et voulu garder le pays pour eux seuls, dans la crainte de n'y pouvoir plus rêver à leur aise. Mais le lac rayonne pour tout le monde.

Le mouvement d'expansion qui s'accentue de jour en jour englobera bientôt ce paradis méconnu. Annecy partagera un jour avec Aix le rôle enviable de charmer et de guérir. La France se doit à elle-même d'étendre à la sœur jumelle, plus jolie et mieux parée encore, la faveur de son choix, quand ce ne serait que par reconnaissance à cette terre, si souvent française dans l'histoire, de l'être devenue tout à fait...

Paul de Champeville.

LES SALONS DE 1898

Par suite des démolitions du Palais de l'Industrie aux Champs-Élysées et du Palais des Beaux-Arts au Champ de Mars, la *Société des artistes français* et la *Société nationale des Beaux-Arts* ont dû s'abriter cette année sous le même toit. Elles ont trouvé dans la galerie des Machines, qui a conquis du coup la faveur des Parisiens, un emplacement à souhait, où elles ont pu développer de plain-pied leurs larges installations.

La Société des artistes français a donné à ses façades une ordonnance un peu solennelle, mais de très bon ton; la Société des Beaux-Arts, plus pimpante, a remplacé, par un gracieux portique, les marbres trop rares de son joli jardin. Toutes les deux ont eu, avant même l'examen des œuvres exposées, un succès vif et mérité. Les anciens locaux démolis ont été vite oubliés, et le seul respect dû à leurs loyaux services retenait les comparaisons désobligeantes.

Il faut dire aussi que le public était mis en bonne humeur par la réunion des deux Sociétés, par un seul voyage à faire et un seul tourniquet à passer. Car les deux Sociétés ont reculé devant le double tourniquet. Pourquoi? Elles avaient cependant des limites distinctes, des catalogues spéciaux. Mais elles



ARRIVÉE DANS LA GALERIE DES MACHINES
EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

n'ont pas osé aller jusqu'au bout, car aucune des deux ne se serait résignée au second rang, et établir deux entrées sous le même toit n'a pas semblé possible. Il aurait fallu établir deux vestiaires, et la patience du bon public a des bornes.

Encore un pas à franchir, une petite barrière à abattre, et la fusion sera faite.

La division des artistes a pu avoir en un temps des causes sérieuses qu'il ne s'agit pas de discuter, elle aura fait naître des idées et donné lieu à des réformes qui s'affirmeront dans une entente; mais cette entente s'impose désormais. La retarder ferait naître des suppositions, fausses assurément, mais



DEUXIÈME PARTIE DE LA GALERIE DES MACHINES
EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Elle est attendue et elle sera la bienvenue. On devra cette réunion à la galerie des Machines qui a montré, en permettant d'aller facilement de salle en salle, qu'il n'y avait point de démarcation artistique tranchée entre les deux Sociétés. Tel est dans l'une qui pourrait être dans l'autre; il n'est point besoin d'être enrôlé sous une bannière pour suivre le drapeau de l'art, qui flotte au vent de la seule inspiration personnelle.

qui persisteraient, sur des questions de personnalités ou d'argent. Le public ferait encore crédit en 1899, mais c'est la dernière limite. Imagine-t-on, à l'exposition du siècle, l'art français divisé en deux camps?

En attendant, comme la postérité se souciera fort peu de savoir si un artiste appartenait à telle ou telle société, nous ferons comme elle, et nous parlerons des œuvres en nous occupant seulement de leur valeur.

Puisque la sculpture se présente d'abord aux yeux, on aurait mauvaise grâce à ne pas lui laisser la première place. Le sculpteur, mieux peut-être encore que le peintre, mérite le respect de ses



FÉLIX SOULÈS. — *Tombeau.*

œuvres. C'est un dur labeur que celui qui pétrit la glaise, gâche le plâtre et fouille le marbre ; ces ateliers ne sont point des boudoirs ; les belles dames y entrent peu et la foule passe souvent indifférente. L'artiste n'y est soutenu que par la foi et il lui faut se dire que

... L'art auguste
Seul a l'éternité ;
Le buste
Survit à la cité.

L'attitude du public devant les œuvres de la statuaire est d'ailleurs remarquable. Il comprend que la critique ne peut être légère et le plus souvent il s'abstient, par une déférence assez touchante pour quelque chose qui lui échappe peut-être, mais qu'il sent être d'essence supérieure. Rien n'est plus matériel qu'un bloc taillé

et rien, en art, ne contient plus d'idéal.

M. Félix Soulès expose un *Tombeau* de grande allure, d'une belle foi chrétienne, d'une ordonnance solide et rendant bien la pensée de ceux qui pleurent le mort, mais qui se consolent dans l'éternel au delà.

La Résurrection, de M. Albert Roze, est dans le même ordre d'idée, mais d'une composition plus simple. Le corps, qui se dresse d'un beau mouvement, est encore de forme humaine très parfaite, mais déjà il semble que l'immortalité l'a pénétré. Il monte toutefois assez lentement, comme s'il hésitait et attendait l'appel. Ce marbre, de lignes si distinguées, n'est pas d'une religiosité exclusive et l'on pourrait y attribuer une idée simplement spiritualiste; l'extase n'a point ravi la vie et cette complexité n'est pas pour en diminuer l'effet.

Avec *l'Enrôlé de 1792,* de M. Choppin, nous revenons à la vie ardente, jeune, pleine d'entrain et de bonne humeur. Sous ce chapeau à la Watteau et cette veste ouverte, c'est la grâce du XVIIIe siècle expirant, mais c'est le mouvement qui mène aux frontières, à l'une des quatorze armées de la République.

Et c'est encore un soldat, mais avec la grave figure du marin, que M. D. Puech nous présente dans son monument à *Francis Garnier* qui doit être élevé sur la place de l'Observatoire. Le buste est bien campé sur une colonne aux opportunes figures tonkinoises, accroupies dans leurs poses de fatalisme; une jeune femme gracieuse, la France coloniale, offre ses lauriers au mort victorieux, que regarde le fleuve, témoin des combats. L'ensemble est très décoratif.

Le Retour, de M. Seysses, est un groupe de force et de tendresse, très poussé au point de vue du métier et d'un heureux arrangement. La difficulté est cherchée dans l'opposition de ces deux corps éprouvant la même joie de se retrouver avec les attitudes différentes de leurs sexes, et elle est vaincue.

Albert Roze. — *Résurrection.*

L'ensemble est calme, chaste et peut se montrer aux yeux dans un jardin public.

C'est dans le parc du château de Vaux, le château de Fouquet, que les lions de M. Gardet seront placés, encore qu'ils pourraient l'être au Luxembourg. On peut faire le tour de ce groupe magistral, regarder sous toutes leurs faces la figure de la lionne, si câline, tout en restant féline et prête à la défense, celle du lion si expressive dans sa rude tendresse, les corps de ces deux superbes bêtes, et l'on sera saisi de la vérité et de la puissance de cette œuvre de maître.



Choppin. — *Enrôlé de 1792.*



D. Puech. — *Monument Francis Garnier.*

Nous ne savons à quel heureux propriétaire est destinée la cheminée monumentale de M. Baffier, mais nous connaissons en Bourgogne un antique vendangeoir où elle ferait merveilleux effet.

C'est une œuvre d'un style bien français et d'un art bien moderne. Dans quelques siècles d'ici, si on la découvre sous les murs écroulés d'un château perdu sous les ronces,

les musées de l'avenir pourront la mettre en regard des cheminées gothiques.

Les peintures de M. Louis Boucher qui l'encadreront auront disparu, et ce sera dommage. C'est la rivière aux poissons d'argent, les pâturages aux bœufs gras, les champs aux blés mûrissants, les bois giboyeux, tout ce qui, avec la vendange sculptée sur le manteau de la cheminée, constitue la terre de France. Terre de l'ancêtre à la barbe fleurie et du solide paysan, cariatides qui soutiennent l'édifice, de la grand'mère aussi, conteuse de légendes, qui semble surveiller le foyer familial. C'est la vieille terre nourrisseuse d'hommes.

Cet ensemble décoratif est d'un ordre tout à fait supérieur.

Si l'on voulait donner quelque liaison à ces études isolées d'œuvres qui n'ont de commun que la fraternité de l'art, nous rapprocherions des figures de cette cheminée le groupe de M. Steiner,



Seysses. — *Le Retour.*

G. Gardet. — *Lion et lionne.*

le Déclin. Ces deux bons vieux sont au soir de leur vie, mais leur résignation est douce. Ils portent sur leur visage la satisfaction du devoir accompli. Quelque chose de supérieur les a accompagnés et soutenus dans leur existence : la paix. Le marbre a été couvert d'une patine



J. Baffier. — *Cheminée de salle à manger.*

sombre, sans doute pour revêtir de modestie l'éclat du marbre, mais l'effet n'en est pas heureux et il le sera sans doute encore moins sous les averses, car le groupe appartient à la ville de Paris, qui le destine à un de ses jardins.

M. de Saint-Marceaux nous transporte, au contraire, dans le pays des orages et des passions. Cette vision, qui fuit *Vers l'inconnu,* c'est l'image de nos destinées. Fuite éperdue et angoissée, rêve toujours poursuivi et jamais atteint, c'est à vous que cette belle composition s'adresse, chercheurs d'idéal qui ne voulez point être apaisés.

Sur le *Balzac,* de M. Rodin, deux critiques autorisés ont exprimé ces deux opinions opposées. Dans *le Temps*, M. Thiébault-Sisson, en termes convenables, a dit que l'œuvre produisait « un effet de stupeur; résultat d'une aberration passagère, elle attristera les admirateurs sincères de l'artiste ; dans *le Figaro,* M. Arsène Alexandre a proclamé d'un air de bataille : « Elle choquera, dès l'abord, beaucoup de gens, je le sais et j'en ris de joie, car c'est le propre des choses vraiment belles et vraiment neuves de donner un coup de poing... » Et ce fut une tempête où les camps ennemis se traitaient réciproquement de la belle manière. Je n'hésite pas, pour mon compte, à me ranger dans



De Saint-Marceaux. — *Vers l'Inconnu.*

Steiner. — *Le Déclin.*

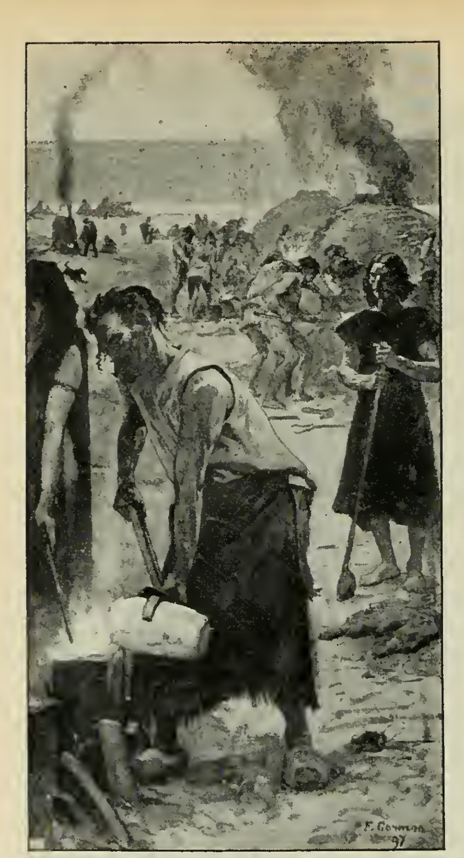
la foule qui prête à rire à M. Alexandre. Je me permets même d'ajouter qu'un comité qui élèverait cette statue sur une place de Paris, avec le nom de Balzac, commettrait un acte semblable à la publication d'une édition du *Père Goriot,* dont on aurait modifié toutes les phrases. Les héritiers du romancier (il y en a) seraient en droit de poursuivre, car même sous prétexte de transfiguration, nul n'a le droit de modifier une physionomie. Balzac avait la sienne propre, guenille si l'on veut, mais qui lui était chère. Et il n'en va pas encore de lui comme pour Homère, dont la figure au moins est indéterminée, puisque sept villes se disputent son berceau.



AUG. RODIN. — *Balzac.*

Il ne faudrait pas croire cependant que M. Rodin a voulu épater le bourgeois et se livrer à son sujet à des plaisanteries irrespectueuses. Ses nombreuses maquettes, ses préparations de toutes formes, témoignent de sa bonne foi. Il a voulu exprimer le génie de Balzac et produire une œuvre abstraite; mais, en s'écartant du modèle, il s'est trompé, simplement.

D'ailleurs, au milieu des disputes, une personne surtout a gardé son sang-froid, et c'est M. Rodin lui-même. Dignement et honnêtement, laissant de côté des offres plus ou moins dénuées de réclame, il a rendu l'argent et a repris son œuvre. Rien n'est enlevé à sa gloire, une des plus grandes de la statuaire moderne, et il aura liberté, à son heure, de produire à nouveau cette statue en l'appelant *l'Écrivain, le Génie,* ou tout autre titre impersonnel, et de la voir alors justement triompher.



CORMON. — *Le Bronze.*

LA PEINTURE

Une salle entière a été consacrée aux toiles de M. CORMON destinées à la décoration des nouveaux bâtiments du *Muséum*. C'est une œuvre considérable par son étendue et aussi par l'effort artistique dont elle témoigne.

Dans le grand plafond sont réunies les races humaines, aryenne, sémitique, jaune, noire, rouge. Au premier plan, l'homme primitif ; sur la gauche les races aryennes sont entraînées à la civilisation et à la lumière par les Grecs. Nous ne pouvons donner ici qu'une trop petite réduction de cette toile immense, mais elle suffit pour faire ressortir l'ampleur de l'ordonnance et le beau mouvement qui l'anime.

Dans des panneaux, les âges du monde sont figurés : l'époque glaciaire, l'homme primitif, l'âge de la pierre, celui du bronze (que nous reproduisons), les populations lacustres, les Gaulois et le fer, pour ne citer que les principales compositions.

L'exposition comprend, à côté des toiles définitives, les cartons qui en ont



CORMON. — *Les Races humaines.* (Plafond.)



G. ROCHEGROSSE. — *Le Chant des Muses éveille l'âme humaine.*

été la préparation et la conscience de l'artiste y apparaît d'une façon saisissante. Les formes sont généralement rudes et les lignes peu curieuses d'une grâce qui ne serait pas ici à sa place. Bien que les documents soient nombreux, dans les musées et surtout dans celui de Saint-Germain, il est évident que bien des détails ont dû être imaginés. Les modèles du peintre n'ont pas pu dépouiller, en posant, leur enveloppe du XIX[e] siècle; mais on ne conçoit pas cependant d'autres attitudes ni des gestes différents, et il



L. BURNAND. — *Les Disciples.*

semble que ce ne soit pas un mince éloge.

Rarement une décoration a été mieux expressive et, pendant un temps que la qualité et le ton de la peinture rendront à peu près indéfini, les visiteurs du Muséum admireront cette magistrale mise en scène des êtres dont ils auront sous les yeux des restes d'une matérialité réelle.

Le grand panneau de M. Rochegrosse est destiné à l'escalier de la bibliothèque de la nouvelle Sorbonne et le sujet, *le Chant des Muses éveille l'âme humaine,* ne pouvait être mieux choisi. La composition est heureuse. Sur la droite, les luttes de la brute s'arrêtent; à gauche, un moribond se soulève d'espérance et la femme du milieu, bien mise en



Léon Bonnat. — *Mme Rose Caron.*

valeur en avant du groupe qui tend les bras vers les divines chanteuses, symbolise à souhait la nouvelle humanité.

Les tons de la peinture sont peut-être un peu trop vifs, mais cet effet s'atténuera dans le cadre de l'architecture et le dessin s'affirmera. Les contours des personnages sont cernés d'un trait foncé qui atteint presque un centimètre de largeur. A quelques pas, ce trait disparaît et la silhouette se dégage avec une étonnante netteté. Ce trait est d'une belle hardiesse et l'artiste prouve ainsi qu'il n'a aucune défaillance de lignes à escamoter.

Les *Disciples* de M. Burnand ne dépassent pas les dimensions d'un tableau ordinaire, mais ils appartiennent au genre décoratif. Le fond de la toile, sous le jaune doré du soleil levant, prend un caractère byzantin qui ferait merveille dans une église. Pierre et Jean courent au sépulcre, le matin de la résurrection, et leur allure penchée en avant, leurs yeux fixés sur le but donnent la sensation étrange de les voir marcher, bien que le cadre les coupe à mi-corps. Cette toile est d'une vie intense.

Nous mettrons ensemble ici les portraits à signaler, mais sans prétendre les présenter par ordre de mérite. *Mme Caron*, par Bonnat, cause d'abord un certain étonnement, et les habitués de l'Opéra hésiteront à reconnaître *la divine*. Ce sont bien ses yeux, cependant, si difficiles à rendre dans leur naïveté tourmentée, sa bouche irrégulière et expressive : c'est bien le mélange d'humanité et d'inspiration de sa figure. Si M. Bonnat n'a point adouci pour elle la rude vigueur de son pinceau, c'est qu'il l'a peinte sous le costume et le fard et non dans l'intimité de la maison. Par quoi donc alors est-on dérouté? C'est qu'on ne s'imagine pas Mme Caron autrement qu'en pied, avec son allure, ses gestes et la majesté gracieuse de ses mouvements. L'artiste passionnée semble ici figée dans l'immobilité. S'il est vrai que le peintre est maître de ses poses, le public a le droit d'exprimer des regrets.

Le catalogue ne dirait pas que la jeune fille peinte par M. Paul Dubois



Paul Dubois. — *Marchesina.*

est une petite marquise, qu'on le devinerait à son allure. *Incessu patuit Dea.*



RIXENS. — *Portrait.*

C'est une toile d'une distinction suprême, comme toutes les œuvres de l'éminent directeur de l'École des beaux-arts. Les couleurs se tiennent dans cette harmonie sobre qui est le propre des toiles des maîtres, et c'est par galanterie pour la jeune fille que l'artiste a égayé d'une rose très rouge à la ceinture la sévérité habituelle de son grand talent.

Les étoffes habilement drapées, l'arti-

fice de la coiffure, tous les charmes voulus de pose et d'allure dont s'arme leur coquetterie avertie aident le peintre dans les portraits de femmes. Mais devant une toute jeune fille, presque une enfant, il est devant la simplicité et il lui faut un art supérieur pour pouvoir faire dire, comme devant cette toile : voici certainement une future grande dame.

Le gracieux modèle dont il expose le portrait prêtait certainement à M. Rixens l'appui de son bon goût et de ses belles toilettes, et l'artiste a au moins eu le mérite d'en tirer un joli parti. L'expression un peu mélancolique de la figure, qui semble chercher autre chose que le luxe dont elle



Duffaud. — *Mme Roullier.*

Mlle Abbéma. — *Portrait.*



Jules Flandrin. — *Portrait.*

quet, voilà le chic, la fleur de chic. Ce n'est pas une critique de la toile de Mlle Abbéma. N'est pas, comme cela, chic qui veut, et c'est du chic d'art !

Tel n'est point le genre cherché par M. Flandrin. Il s'est dit : je prendrai un décor laid, une robe laide, d'une étoffe plus laide encore que sa coupe, et là dedans je présenterai une femme qui ne se sera pas coiffée et qui prendra volontairement une pose raide. Et, par la qualité de la peinture et l'expression contenue de la figure, je produirai une œuvre d'art. Et il a produit une œuvre d'art, quelque chose comme *la Joconde,* toute révérence gardée.

est entourée, est rendue avec sentiment. C'est un portrait où il y a en même temps du décor et de la pensée, ce qui ne va pas toujours ensemble.

Toute en pensées est la respectable dame que nous présente M. Duffaud, et en pensées du passé, car les cheveux sont d'un beau blanc et les rides aussi nombreuses que fines. La vie éprouvée n'a pas enlevé, a donné au contraire, un touchant caractère de bonté à ce portrait de grand'mère, joyau d'un salon de famille.

Fleurs rouges sur peau blanche enchâssée dans l'écrin noir de la robe, cheveux d'un jaune idéal, pose et bou-

Mlle Ritchie non plus n'a pas tenu à faire du joli avec sa *Suzanne,* mais l'essai est moins franc. Le costume est ancien, la coiffure aussi, la pose de même, les tons de la peinture sont passés, mais l'œil est moderne. Il semble même vous surveiller de côté. Le tableau est intéressant et dénote de très grandes qualités de peinture.

Pour l'habileté, la prestigieuse habileté, il faut tirer l'échelle après M. Weerts. Il présente une série de portraits bien habillés sous leur vernis et dans leurs cadres, qui arrêtent le passant avec un désir visible de lier conversation avec lui. Il y a de la vie et de la bonne

humeur dans ces petites toiles dont la ressemblance doit être parfaite. Mais la liberté du nombre laissée par la Société nationale des Beaux-Arts joue un mauvais tour à l'artiste. Il expose quatorze portraits, et cette quantité donne l'impression — comment dirions-nous pour rester respectueux? — d'une production trop administrativement réglée.

Il faut croire M. Monchablon sur parole quand il met le mot « Portrait » au bas de son tableau représentant une jeune mère avec son enfant sur ses genoux. Les modèles se sont prêtés à un arrangement rappelant les compositions religieuses, mais avec des chairs



Mlle MAC-RITCHIE. — *Suzanne.*

mander sous quel angle il doit présenter l'argument qui fortifiera une de ces « opinions » qu'il répand en ce moment avec une si courageuse vaillance.

Pendant longtemps, M. Jules Lemaître, bercé par le souffle du scepticisme, se complaisait aux finesses apaisantes des doctrines de Renan. Il pratiquait volontiers



Weerts. — *Portrait.*

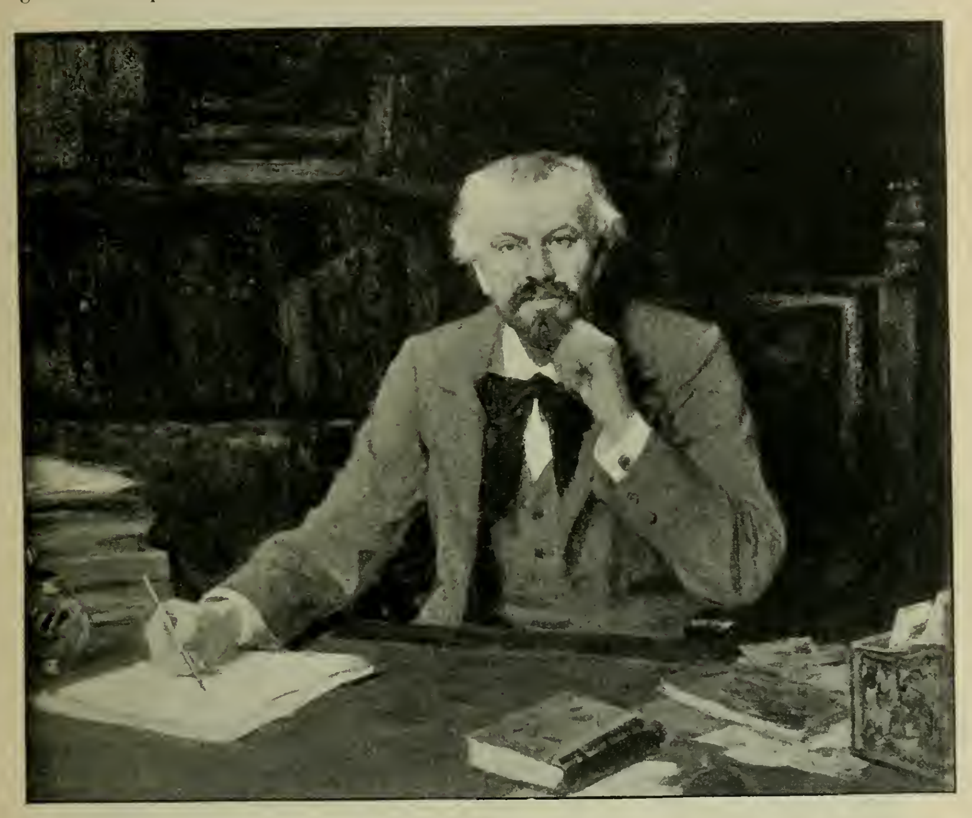
Monchablon. — *Portrait.*

d'une parfaite humanité. La toile est jolie et solidement peinte.

Les portraits d'hommes ont paru être, d'une façon générale, supérieurs aux portraits de femmes. Entre tous, celui de *M. Jules Lemaître,* par M. Humbert, a été remarqué. L'auteur s'arrête d'écrire, non pour chercher une pensée — car elles lui arrivent d'abondance, ni l'expression juste — car il la rencontre toujours, mais sans doute pour se de-

le doute de ses propres idées, trouvait élégante la théorie de l'à-quoi-bon et semblait mettre l'esprit au-dessus de l'action. Il s'est produit chez lui un changement complet, tout au moins en apparence. Car peut-être préparait-il lentement cette évolution, en se fortifiant aux futurs combats. L'œil indique qu'il est entré dans l'arène et qu'il se réjouit de ses propres efforts. Il veut l'action féconde et la vie productive, la voie ouverte et déblayée d'entraves, l'initiative triomphant des préjugés abolis. Son rare talent, son esprit lucide sont au service de « la plus grande France », suivant l'expression anglaise, et les difficultés prévues le font sourire.

Peut-être le peintre n'a-t-il pas voulu mettre toutes ces choses sur la figure de son modèle, mais on peut les y lire, et c'est tout un. Il faut pouvoir causer avec un portrait en éprouvant la sensation qu'il vous comprend et va vous répondre. Cela existe sur les belles toiles, sur celle-ci entre autres, et c'est ce rien — un rayon d'âme fixé — qui creuse l'abîme entre l'œuvre de l'artiste et la plus merveilleuse des photographies.



HUMBERT. — *M. Jules Lemaître.*

Le portrait d'une des notabilités de la société hollandaise, par M. JULES LEFEBVRE, est également de premier ordre. La reproduction ne peut rendre la vigueur de cette toile, ni la vie contenue sous la chaude coloration du visage. La pose, la sévérité de l'ensemble, la qualité d'une peinture achevée et solide font penser au fameux portrait de Bertin par Ingres.

M. Benjamin-Constant, qui aime à symboliser l'esprit de ses personnages

par leurs attitudes, a pu se demander dans quelle pose il présenterait *M. Hanotaux*. Sans doute en se conformant au désir de son modèle, il s'est heureusement résolu à une manière intime et simple. Ce n'est point un tableau pompeux, évoquant les traités signés, et rien n'y fait penser non plus à la robe rouge du cardinal dont le ministre académicien a écrit l'histoire. Le portrait rend bien le caractère du personnage, à la fois résolu et prudent. Il est discret comme sa politique et la tête seule apparaît en vigueur, dédaigneuse des accessoires.



Jules Lefebvre. — *Le Comte de Kerchove de Denterghem.*

M. Marcel Baschet nous présente un vieux savant, aux allures d'un Érasme



BENJAMIN-CONSTANT. — *M. Hanotaux.*

moderne, dans une peinture qui fait penser à la fois à Holbein et à Bastien-Lepage. C'est une toile savoureuse pleine d'un métier qui témoigne sans affectation que rien ne lui est étranger et contenant la forte dose d'émotion contenue propre aux œuvres exécutées pour la satisfaction personnelle de l'artiste. Les amateurs n'en éprouvent pas une moindre devant un morceau aussi délicat.

M. AIMÉ MOROT n'a pas recherché ce

caractère d'intimité dans son portrait du *Duc de La Rochefoucauld-Doudeauville.* Le duc Sosthène, frère aîné du duc actuel, est mort il y a déjà quelques années, et l'on peut supposer que cette peinture a été exécutée d'après des documents, ce qui expliquerait pourquoi elle est plus décorative que vivante. Bien que le duc soit représenté dans ses bois, sans doute sa forêt de la Ville-aux-Clercs près Vendôme, sa pose est dénuée d'aisance et le cheval lui-même semble être à la parade. Mais l'ensemble est de noble allure et la toile aura grand air dans une salle de château.

Le jeune homme peint par M. Muraton se présente dans une attitude naturelle ; il est solidement campé et sa figure est expressive. C'est un très bon portrait, élégant et sobre, de parfaite compagnie, si ce n'était pas diminuer une œuvre d'art que de se servir de cette expression pour la qualifier.

Dans ce monsieur au portefeuille, tout de noir habillé et sérieux comme... quelqu'un de très sérieux, qui reconnaîtrait le grand évocateur du rire, *Georges Courteline* lui-même ? On ne peut accuser M. L. Stevens de l'avoir flatté ; car, si les plis des vêtements sont raides, la peinture est terne et le visage se jaunit comme un pain d'épice vieillissant. Peintre et modèle auront sans doute voulu faire une farce au public et montrer en allure de pompe funèbre celui qu'on s'attendait à voir avec des grelots. Eh ! non ; pas du tout. M. Courteline n'est pas un joyeux, si ses œuvres sont désopilantes. C'est un amer philosophe qui raille et qui souvent doit souffrir d'entendre, tel Aristophane autrefois, le public rire un peu gros. Et



Marcel Baschet. — *Portrait.*

c'est là au contraire une œuvre de conscience qui a même le mérite d'avoir dédaigné de rendre la vérité aimable.

Un peintre suisse, M. Höflinger, a envoyé le portrait de *Mgr Kneipp*. Mgr Kneipp est connu en France sous le nom du curé Kneipp, et c'est le père du fameux malt qui porte son nom. Ce portrait est d'une vigueur étonnante, bien que d'une exécution très sobre. La tête se détache absolument de la toile et il semble qu'elle va parler. Les adeptes de sa méthode reconnaîtront dans ces yeux scrutateurs la puissance de diagnostic du guérisseur. En nous envoyant l'autorisation de reproduire ce portrait, exécuté pour la maison Bruchmann, de Munich, le peintre nous a gracieusement donné des détails que nous croyons intéressant de résumer, bien qu'ils soient un hors-d'œuvre dans une critique d'art.



Aimé Morot. — *Le Duc de Larochefoucauld-Doudeauville.*

Le père Kneipp, comme ses adeptes nommaient le vieux curé de Worishofen, et que S. S. Léon XIII avait nommé camérier secret, est mort en juin 1897, à soixante-seize ans. On sait que son traitement consistait surtout dans des ablutions d'eau froide, dans des promenades pieds nus à travers l'herbe mouillée et dans un régime rafraîchissant.

Mais aussi sa personnalité originale et puissante impressionnait tellement les malades que Kneipp les suggestionnait sans le vouloir. — Cela est vraiment rendu dans le portrait. — On se sentait déjà revivre par un seul mot consolant tombé de sa bouche.

Aussi les malades accouraient en foule. Petit bourg autrefois ignoré dans la Bavière, Worishofen vit sa population flottante dépasser 80,000 âmes en moins de six ans. Une industrie considérable y est née ; une seule des fabriques du café-malt en livre 12 millions de kilogrammes par an. La doctrine a survécu



MURATON. — *Portrait.*

voir dans ces études constantes du corps féminin la recherche de la perfection. Et rarement, d'ailleurs, il l'a serrée d'aussi près que dans ce corps étendu, figé, mais pas encore refroidi par la mort, sur lequel l'époux désolé veut surprendre encore les dernières traces de la vie. On peut être assuré qu'il serait facile à M. Henner de présenter des sujets aimables; mais sa hautaine maîtrise se complaît ailleurs, et c'est son droit.

Dans son étude, Mme Demont-Breton n'a pas esquivé la difficulté! *Dans l'Eau bleue,* une toute jeune fille montre chastement le haut de son corps, et elle s'élance avec un joli mouvement de nageuse. L'eau et le corps humain, rien autre. L'insaisissable est ce qu'il y a de plus difficile à rendre. C'est une toile courageuse, d'un art pur et très élevé. Elle semble d'ailleurs avoir atteint son but en fixant la lumière et la vie.

au fondateur. Elle a, d'ailleurs, disent les incrédules, le grand mérite de ne pas faire de mal et le malt est très économique.

M. Henner a remporté la médaille d'honneur avec son *Lévite d'Ephraïm;* mais ce n'est pas pour ce tableau en particulier que cette juste récompense a été décernée à un rare artiste qui la méritait depuis longtemps; c'est un hommage rendu à une vie exclusivement consacrée aux nobles soucis de l'art. On a fait à M. Henner le reproche de se répéter. Il conviendrait mieux de

L'Andromède de M. H. Fantin-Latour est plus romantique; mais c'est également une toile de grand mérite, d'un dessin savamment enveloppé et d'une solide pâte de peinture.

Avec le tableau de M. Besnard, nous abordons les œuvres qui ont été la curiosité du Salon et aucune, le *Balzac* excepté, n'a soulevé autant de discussions que son *Portrait de Théâtre.* Si M. Besnard n'est pas compris de beau-

coup de personnes, il a aussi ses fanatiques, et il faut reconnaître que son tempérament est de nature à provoquer les opinions extrêmes. Mais il faut aussi faire justice tout d'abord du reproche qu'on lui a adressé de vouloir épater son public. Sans doute il arrive qu'un jeune peintre, pour attirer l'attention de la foule, tire un pétard dont il est le premier à blaguer le faux éclat. L'effet produit, il ne tardera pas à changer de procédé. Mais peut-on comparer cette attitude passagère à la constance d'une manière que sa persistance même rend respectable?



L. STEVENS. — *G. Courteline.*

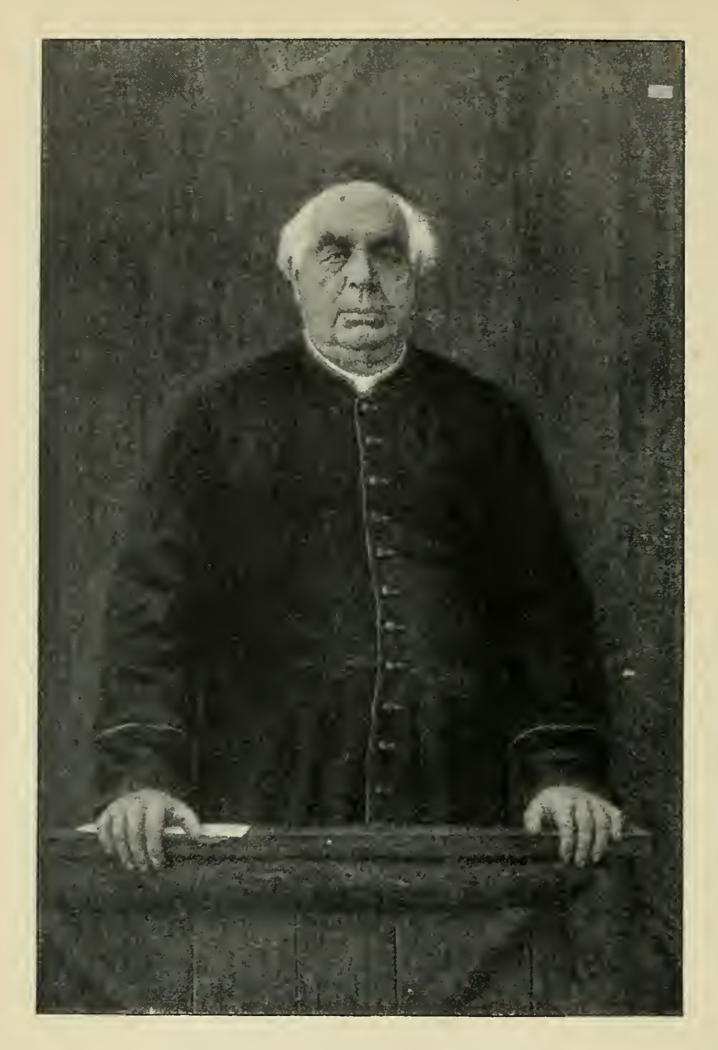
M. Besnard n'est plus un jeune homme, et depuis longtemps il demeure dans sa vision des choses. Il peint ainsi parce qu'il voit ainsi et son art est sincère. Comment pourrait-on consacrer sa vie entière à une erreur voulue! C'est là une supposition qui ne ferait pas seulement injure à un galant homme, mais qui prouverait une grande ignorance de l'état d'âme des artistes en général.

Seulement M. Besnard est d'une foi intransigeante. Il se rend bien compte qu'il ne voit pas comme tout le monde, et il ne fera rien pour adoucir l'antithèse. Volontiers même, cela étant dans la loi des choses, il irait à l'outrance plutôt qu'à la concession.

Et d'ailleurs il a la science pour lui. Quand M. Lippmann a photographié le prisme, il a montré une fois de plus qu'il était bien « violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge » et que ni le noir ni le gris n'existaient dans la nature. Mais il a prouvé surtout qu'il n'y avait pas d'ombres noires. Les ombres ne sont que les reflets des couleurs. M. Besnard n'emploie donc que les couleurs du prisme. N'est-il pas dans la nature mieux qu'en broyant la gamme antique et conventionnelle des bruns et des gris?

Mais, si sa couleur est discutée, son dessin ne peut rencontrer que des admirateurs.

Nul n'a plus de souplesse, plus d'élégance. Nul mieux que lui ne donne sur la toile l'impression du mouvement et ne fixe avec plus de maîtrise cette chose insaisissable qu'est la vie.



A. Höflinger. — *Mgr Kneipp.*

modèle, puisque c'est elle qui semble personnifier actuellement la comédienne et qu'elle est la femme de théâtre par excellence. Et c'est bien sa figure mobile, ses traits propres à toutes les émotions, ses yeux projetant les rayons de son esprit moqueur. C'est la grâce de l'attitude et le port du costume. C'est l'artiste prête à la compréhension de tous les rôles, et ce n'est aucun de ces rôles, pas même celui de *Zaza*, parce que c'est la synthèse de tous les rôles à la fois.

Aussi l'œuvre est-elle de généralisation plus haute qu'un portrait; elle est philosophique et forte et destinée à la consécration de l'avenir.

Il est difficile de parler de M. Puvis de Chavannes, parce que, si l'on n'emploie pas à son égard le ton du dithyrambe, on court le risque d'être lapidé. Le simple éloge paraît une injure à la garde qui veille aux barrières de son atelier. Le maître a exposé, cette année, une *Sainte Geneviève*, dont les dimensions excessives s'expliquent par l'emplacement réservé au Panthéon. La sainte veille la nuit sur sa ville endormie. Il paraît que le coup de génie s'est surtout révélé par le vase rempli de fleurs; car, pour être sainte, Geneviève n'en était pas moins femme. Nous nous contentons d'y voir un détail bien à sa place et de

Vie de rêve, souvent; vie d'idéal, encore; vie de convention, jamais. C'est une nuance, mais c'est tout l'art.

Aussi, comme il anime toujours la matière humaine d'une irréalité supérieure, M. Besnard s'est bien gardé de mettre le nom de Mme Réjane au bas de sa toile. C'est un *Portrait de Théâtre;* c'est, si vous aimez mieux, *la Comédienne.* Ainsi aurait dû faire M. Rodin; mais il ne le pouvait pas, puisqu'il y avait commande.

Sans doute Mme Réjane a servi de



HENNER. — *Le Lévite d'Ephraïm.*

trouver que le mérite de la composition est dans sa belle ordonnance et dans la finesse de la silhouette de la sainte. Ce vaste pânneau ne paraît pas vide, parce qu'il est évocateur de pensées, qualité qui appartient aux maîtres seuls et que M. Puvis de Chavannes peut incontestablement revendiquer.

M. BOUGUEREAU, s'il n'a pas des adorateurs aussi fervents que M. Puvis de Chavannes, a des détracteurs aussi passionnés. N'a pas des ennemis qui veut!



Mme DEMONT-BRETON. — *Dans l'Eau bleue.*

On connaît la critique, et nous nous contenterons de renvoyer à l'article de M. Bayard, publié dans cette Revue. Mais il y a un moyen bien simple de s'assurer de la valeur des tableaux de M. Bouguereau : c'est de placer à leur côté ceux de ses imitateurs.



H. Fantin-Latour. — *Andromède.*

Chez le maître, le dessin est arrivé à une qualité de perfection d'autant plus surprenante qu'aucune trace d'effort n'apparaît. Il semble que le pinceau trouve infailliblement le contour exact, de même qu'il a pris sur la palette la couleur à souhait. Il en est de cela comme du style de Fénelon, si limpide et de premier jet en apparence, alors que les manuscrits du prélat étaient tourmentés d'incessantes corrections. Nous ne savons si M. Bouguereau, pour son *Assaut* en particulier, a dessiné de nombreuses préparations; mais ses cartons, pleins d'innombrables dessins, prouvent quelle est sa volonté du mieux et sa recherche constante de l'art.

Jamais, en tout cas, l'artiste n'a mis autant d'amours autour d'une femme que dans cet *Assaut,* et jamais il n'a mieux affirmé la manière dont il entend ne pas se départir. Et pourquoi transigerait-il, lui aussi ? Voici une preuve bien évidente que l'art n'a point de formules précises et que son code n'est écrit nulle part. Les trois toiles dont nous venons de parler et celle de M. J.-P. Laurens que nous présentons ensuite sont profondément dissemblables. Ne sont-elles pas de belles œuvres d'art, sans avoir rien de commun entre elles... rien que l'étincelle. Et cela suffit.

Tous les moyens sont bons quand ils atteignent le but et ce but est très nettement défini : il consiste à procurer la sensation du beau.



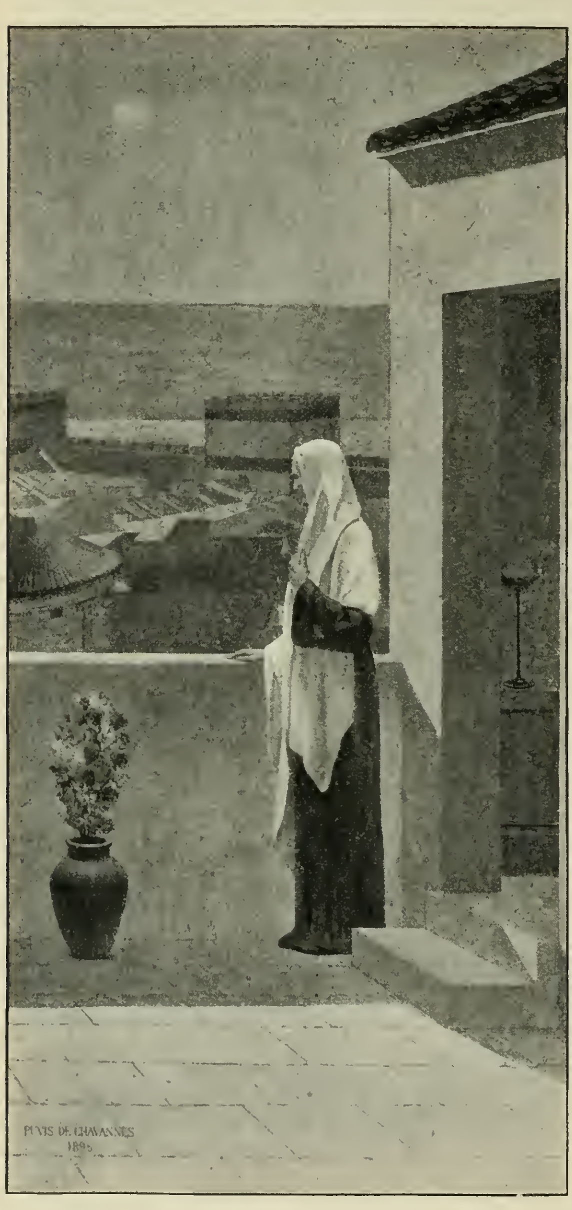
BESNARD. — *Portrait de Théâtre.*

Mais alors on est amené à vouloir définir le beau, et de nombreux volumes ont déjà été consacrés à cette définition périlleuse. Depuis l'antiquité, les plus hauts esprits en ont fait l'objet de leurs méditations, et Tolstoï, le dernier en date, vient de déclarer que le beau dans l'art consistait uniquement dans l'amélioration de l'humanité.

Ajoutez que le beau dans l'art n'est

pas identique au beau dans la poésie, dans la morale : l'art lui-même admet des subdivisions et, pour être beaux tous les deux, il est évident qu'un monument ou un tableau produisent des effets qui ne sauraient être identifiés.

Au surplus, il s'agit ici du seul beau plastique, celui qui s'obtient par la forme ou par les couleurs qui donnent l'illusion des formes.



PUVIS DE CHAVANNES. — *Sainte Geneviève.*

Il paraît simple pour définir ce beau de prétendre qu'il suffit de s'en rapporter à la foule dont le cri. « Comme c'est bien cela ! » serait la pierre de touche. Mais il y a mille choses que la foule ne peut pas reconnaître, car elle ne les a jamais vues : par exemple sainte Geneviève sur les remparts, ou une femme entourée de petits amours. Elle a encore moins vu une descente de croix ou une assomption.

Il est vrai que les critiques non plus n'ont pas vu ces scènes, et les artistes eux-mêmes n'en ont pas été spectateurs. Si l'objection était sérieuse contre la foule, elle le serait contre tout le monde.

Car la réalité matérielle n'est que contingente ; ce qui importe, c'est la vérité morale. Et chacun, le plus simple comme le plus raffiné, porte en soi la faculté d'apprécier ce qu'il y a de vie et de pensée dans une œuvre d'art.

Si bien que toutes les formules sont vaines et toutes les classifications futiles. Le dessin lui-même, cette probité de l'art, est insuffisant ; car il y a des formes fuyantes et des expressions qui se traduisent autrement que par des lignes.

Des siècles d'étude ne donneraient pas le rayon à ceux qui ne l'ont pas et, aux artistes nés, il suffit d'aller de l'avant, d'exprimer ce qu'ils sentent. Qu'ils traduisent la nature ou expriment des pensées, il leur suffira d'être vrais.

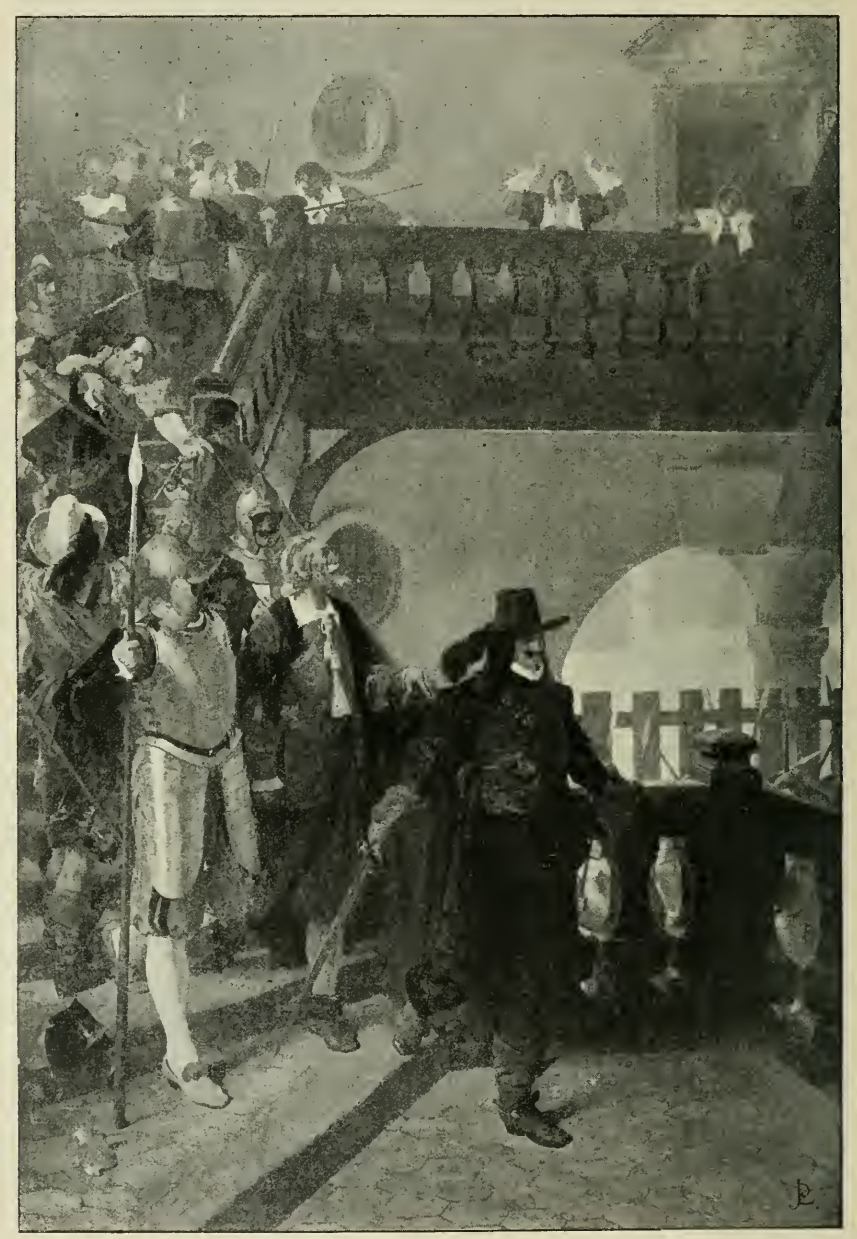


BOUGUEREAU. — *L'Assaut.*

La Foule, cette foule dont nous parlions tout à l'heure et à laquelle nous revenons, les comprendra et les consacrera.

Pendant la minorité de Louis XIV le Parlement eut, comme on sait, de fréquentes discussions avec la régente. Sous la direction de Mathieu Molé il avait contraint Anne d'Autriche à signer

des édits portant atteinte aux prérogatives de la monarchie absolue. Mais le pouvoir n'entendait pas désarmer et, malgré les barricades qui devaient s'élever pour réclamer sa liberté, le conseiller Broussel, entre autres, fut arrêté. C'est la scène choisie par M. Jean-Paul Laurens.



Jean-Paul Laurens. — *L'Arrestation de Broussel.*

Ce tableau est une belle page d'histoire, d'une composition bien ordonnée et d'un grand effet. Le capitaine aux gardes ouvre la marche, précédant le conseiller, qu'entourent et suivent les hommes d'armes. Le prisonnier dit adieu à sa famille qui se lamente et il semble



ROYBET. — *L'Astronome.*

la rappeler au calme par un fier mouvement de tête. Tout le groupe descend un vaste escalier dont le peintre a pu trouver des modèles place des Vosges, et ce mouvement qui se déroule produit sur la toile une animation très heureuse et très naturelle.

Le dessin est moins rude que dans la manière habituelle du peintre. Soutenus et dans l'harmonie des costumes, les tons sont sévères sans être sombres. Ce tableau comptera parmi les meilleurs du maître.

M. Roybet a également obtenu un franc succès avec son *Astronome*. Il a réuni ses amis autour de la sphère, à gauche Jean-Paul Laurens, ensuite Jules Lefebvre, etc., et il leur a donné des costumes et des attitudes en rapport avec leurs caractères. A tous, il a généreusement distribué les splendeurs de sa palette et les magnificences de ses grasses couleurs aux tons rutilants. M. Roybet peint avec une maestria sans rivale et sa peinture est d'une pâte incomparable. On lui reprochait parfois la vulgarité de ses scènes, encore que bien des chefs-d'œuvre classiques ne représentent point des grandes dames; mais cette fois, son art a voulu s'appliquer à de plus dignes modèles. Il y a certainement gagné, non en virtuosité, car il avait atteint le sommet, mais en noblesse.

Dans un tableau, dont les couleurs atténuées et les dimensions restreintes ne sont pas faites pour attirer les yeux, un très consciencieux artiste, M. Lionel Royer, nous fait assister à une réception de Louis XI dans la cathédrale du Mans. Le clergé était venu au-devant de lui en grande pompe et on lui avait remis les insignes des chanoines. Ces chanoines et autres dignitaires de l'Église forment, sur la gauche du tableau, un groupe curieux et fouillé, les figures et les poses sont très naturelles dans cette cérémonie de représentation et l'évocation de la scène est très vivante.



Lionel Royer. — *Louis XI au Mans.*

M. Fouqueray a poussé le souci de l'exactitude jusqu'à envelopper son tableau de la *Bataille d'Aboukir* (août 1798) du brouillard de la fumée des canons; il a de plus exclu de sa palette les couleurs vives que la réalité devait aussi avoir chassées de la scène. C'est un excès de vérité et le tableau, mal placé d'ailleurs, en a supporté les conséquences. Il méritait cependant un examen sérieux. Le vaisseau *le Tonnant* est jonché de morts et de débris. Son capitaine, le chef de division Aubert Dupetit-Thouars, qui avait eu les deux bras coupés, était malgré tout resté à son poste, menant l'héroïque combat. Un autre boulet lui ayant emporté la jambe droite, il se fait porter dans un baquet de son, et, se survivant à lui-même, donne quelques derniers ordres : l'un d'eux est pour qu'on cloue son drapeau.

Il est difficile de rendre avec plus de fougue l'effroyable tumulte d'une bataille navale concentrée sur le pont d'un vaisseau, et tous ces personnages, si nombreux et animés chacun de son mouvement propre, n'en sont pas moins disposés avec beaucoup d'art pour concourir à l'effet du groupe central.

M. Le Dru a exposé une *bataille de Jemmapes* où le duc de Chartres mène l'attaque, entouré de troupes pleines

d'entrain. La toile est bien ordonnée et très vivante. Les silhouettes se détachent nettement, peut-être un peu trop pour la nature; la toile est claire et propre au possible, peut-être trop propre pour la vérité. Il y a donc de la convention, mais comment peut-on peindre autrement une bataille?

De toutes les toiles militaires, la *Revue de Châlons* (9 octobre 1896), de M. Édouard Detaille, était naturellement, par le grand renom du peintre et la scène représentée, celle qui attirait le plus la curiosité. Il faut bien reconnaître qu'on était quelque peu désappointé et qu'on éprouvait la sensation d'un grand spectacle saisi à un mauvais moment. C'est le départ, et les départs sont toujours tristes. Le cortège entre dans la nuit, et le soleil couchant qui rougit les cuirasses n'apparaît pas comme un soleil de gloire. La régularité dans les rangs est d'une parade trop immobile, et il semble qu'un protocole glacé soit venu figer les enthousiasmes. Les gens simples s'étonnaient du visage de l'impératrice de Russie qu'ils ne reconnaissaient pas telle qu'ils l'avaient vue à Paris; de même notre Président leur paraissait changé. D'autres remarquaient que le cheval de tête de l'attelage paraissait être monté par deux cavaliers et, de fait, cette illusion d'optique est absolue. C'est une remarque qui ne prend d'importance que par le souci du détail cher à l'artiste.

Cette œuvre aura subi le sort des choses trop officielles. Le tempérament d'un artiste n'est plus à l'aise devant la commande. Cette revue ne diminuera pas la gloire de M. Detaille, mais elle n'y ajoutera rien. Ses nombreux admirateurs regretteront de n'avoir pas vu dans cette toile, ne fût-ce que sur la figure d'un simple soldat, le reflet d'une grande pensée, comme celle qui illuminait le sublime petit tambour de la sortie d'Huningue.

L'artiste qui a trouvé cette expression incomparable et qui a évoqué le rêve du drapeau a dû souffrir de ne pouvoir exprimer sa pensée entière.



Fouqueray. — *Aboukir.*



Le Dru. — *Le Duc de Chartres à Jemmapes.*

Les tableaux militaires nous ont paru être plus rares cette année qu'aux expositions précédentes. Dans tous les cas, ils traitent presque tous d'événements antérieurs à 1870. C'est qu'il devient difficile de toucher à l'année terrible. Question de patriotisme à part, les peintres qui auraient assisté à ces combats se font rares.

S'il faut bien admettre la convention pour les époques anciennes, on la supporte plus difficilement pour des faits encore récents. On en est à la méthode de Stendhal pour Waterloo : des coins seulement, pourvu qu'ils aient été vus. Il n'est pas évident que ce soit un bon système; tout au moins, il manque de grandeur.



Detaille. — *Chalons : 9 octobre 1896.*

Groupant maintenant ensemble les scènes de composition, nous rencontrerons *le Repas d'adieu*, de M. Ch. Cottet. C'est la partie centrale d'un triptyque consacré aux gens de la mer; le



Cliché Roux.

Ch. Cottet. — *Le Repas d'adieu.*

panneau de gauche représente ceux qui s'en vont et celui de droite ceux qui restent. L'allégorie est complète, mais je me trompe, car cette expression d'allégorie est la dernière qu'il semble convenir d'employer. C'est la réalité, au contraire, la dure réalité que l'artiste entend serrer de près avec sa peinture dédaigneuse de tout embellissement, son dessin dur et ses couleurs dénuées de flatterie. Et cependant, pour être prises sur le vif, ces figures n'en sont pas moins symboliques. C'est que l'artiste en exprime la pensée maîtresse et crée ainsi des types. Tristes visages, vague chez la jeune fille qui peut encore espérer, doux chez la femme qui aime l'homme qu'elle possède encore, rigide chez la mère qui en a trop vu partir qui ne sont pas revenus! C'est là une œuvre forte.

Les femmes de marins ne sont pas seules à pleurer, mais l'habitude de l'angoisse les rend plus dures à la souffrance que la veuve peinte par Mlle Durruthy. Elle est brisée et semble ne pas vouloir trouver de consolation, même dans sa fille, dont le mouvement de tendresse est cependant bien trouvé. Le groupe est touchant, d'un art souple et d'une peinture sans truquage.

Il est temps de retrouver de la joie, et Mlle Georges Achille-Fould nous en sert une jolie tranche avec ses *Joyeuses Commères de Windsor*. Nous remarquons ici que, sans les avoir cherchés, nous trouvons, cette année, nombre de bons tableaux dus à des femmes.

Falstaff est dans le panier au linge, puni de sa galanterie, et les deux bonnes pièces rient à gorge déployée. La brune pèse de tout son poids, tant pis si le pauvre homme étouffe. La blonde ne s'appuie que sur le bord et, voyant la main qui semble implorer, elle penche à la clémence. Est-ce un si grand crime de les avoir désirées? Tableau de bonne humeur, gracieux sans afféterie, franc de jeu et d'art franc.

La dame de M. Joannon est plus maniérée, peut-être parce qu'elle est plus moderne. Elle étudie ses poses et sa couturière doit avoir quelques difficultés à la satisfaire. Le petit trottin qui, du fond de la toile, la regarde avec tristesse, n'en demanderait pas tant. L'ensemble est gracieux et l'artiste mérite d'être loué pour avoir donné à ce tableau élégant une coloration d'une lumière un peu fantaisiste, mais d'une tonalité discrète.



Mlle Durruthy. — *Consolation.*

Avec *les Enfants de Marie*, de M. Guinier, il ne s'agit plus de pari-

sianisme. Ces jeunes filles sous leurs voiles blancs, ces parents avec leurs



JOANNON. — *L'Essayage.*

vêtements du dimanche ont la raideur coutumière aux gens de la campagne en habits de fête; et il y a sur leurs visages cette gravité que donnent le contact quotidien avec la nature et l'acceptation de ses lois. C'est une bonne toile d'observation exacte, mais où le feu de l'art n'est pas assez apparent.

M. WÉRY expose *une Fille de Penmarch,* casquée d'une coiffe de Pont-

L'Abbé, qui lui donne un faux air de Hollandaise dans un décor flamand. L'expression de la femme, chargée de mé- peut rechercher la perfection de l'expression avec des visions plus justes de l'espace.



Mlle GEORGES ACHILLE-FOULD. — *Les Joyeuses commères de Windsor.*

lancolie, est très étudiée ; mais pourquoi cette perspective conventionnelle ou qui ne peut être tout au moins que le résultat d'une position anormale ? Les primitifs, qui sont les modèles de M. Wéry, avaient des excuses qu'il n'a pas et on

Nous ne quitterons pas la mer sans la voir, avec M. LE GOUT-GÉRARD, sous un aspect moins cruel, dans le mouvement animé d'un port de pêche, sans doute Concarneau. Mais encore le temps est-il gris, et, pour le rendre, le



H. GUINIER. — *Enfants de Marie.*

WÉRY. — *Fille de Penmarch.*

peintre n'a pas craint d'embrumer ses couleurs, habituellement chaudes et lumineuses. M. Le Gout-Gérard est un délicat qui aime la mer avec passion et qui expose chaque année une série de toiles qui en rapportent la vision très nette, très franche et très artiste.

Décidément cette année les peintres n'ont pas vu la « grande bleue » sous des couleurs riantes, et c'est encore en tempête qu'elle déferle sur la *jetée de Dieppe* dans le tableau de M. de Broutelles. La toile est trop grande, car l'immensité peut s'exprimer autrement que par des dimensions; mais la peinture est bonne. Cette pauvre femme, seule devant les flots, suffit à animer d'une pensée ce vaste espace d'une nature brutalement en colère.



Le Gout-Gérard. — *Temps gris.*

Aussi faut-il, pour trouver quelque repos, rentrer avec M. Kahn dans sa maison de pêcheurs. La paix y est complète et familiale, dans la propreté luisante de la Hollande. L'enfant bercé sera pêcheur, lui aussi, et le grand-père, aux années déjà nombreuses, témoigne que les flots ne sont pas sans merci. Ce tableau luisant, comme s'il avait été frotté et ciré, n'en est pas moins une peinture agréable.

M. Muenier expose diverses toiles d'une variété de facture déconcertante, car il paraît difficile qu'elles soient d'une égale vérité. Suivant notre méthode, nous n'en retiendrons qu'une, *le Dimanche à Fribourg*, qui est d'un grand effet et d'une extrême habileté de facture. Le paysage est d'un romantisme à le faire supposer d'invention, et il est peint avec des tons qui sont peut-

être dans la nature, mais aussi avec des gras qui n'y sont certainement pas. Il attire néanmoins de loin, pour inquiéter de près ; mais on est heureux de s'être arrêté pour jouir de l'admirable morceau du premier plan. Ces deux personnages sont exquis à tous points de vue ; la nuque de la femme est à prendre avec la main, doucement, pour faire retourner la tête. Et alors on peut croire que, pour le reste, l'artiste voit la nature comme elle est, car là c'est la vie même qu'il a prise avec son pinceau et qu'il a fixée sur sa toile, où elle conserve sa vibration.

Au milieu de tant de toiles, dont beaucoup sont pleines de mérite et qui attirent si diversement l'attention, la critique se fatigue et le criterium, en tant qu'il en existe un, disparaît. Qui donc entreprendrait de classer ces tableaux par ordre de mérite? et lequel même choisirait-on? Je n'hésiterais pas cependant ; non certes par confiance dans mon jugement, mais en me laissant simplement aller au charme personnellement ressenti. J'emporterais *le Soir*, d'Albert Lynch. Quelles sont ces jeunes filles qui vont au milieu des myrtes, des lauriers et des roses, dans une campagne indéterminée, fixée seulement par un petit temple dont le grec fronton se profile au loin ? Leur costume est d'une date imprécise, car elles sont du passé comme du présent. Elles sont de tous les temps : c'est la jeunesse. Elles marchent au soir du jour, mais au matin de leur vie, confiantes et radieuses. En cueillant des narcisses, la plus jeune s'attarde à se mirer dans l'eau; l'autre s'attendrit devant une rose, et l'aînée va de l'avant tout entière aux pensées plus graves qui l'inspirent. La gravure peut exprimer la grâce de cette toile ; mais ce qu'elle ne saurait rendre, c'est la chaleur de sa peinture qui semble avoir emmagasiné le soleil, un soleil de vie.



De Broutelles. — *La Jetée de Dieppe.*

M. Guillaume Dubuffe a peint, avec les tons habituels de sa riche palette, le mythe de Cypris en un dessus de cheminée d'une pièce où le rêve pourra se donner carrière...



Kahn. — *Famille de pêcheurs.*

Le paon bleu met son ombre à ton ardent sommeil
Et sa queue arrondie en un vivant soleil
D'une auréole d'or coiffe ta tête blonde!

Et le peintre, pour qui ces tons n'étaient pas encore assez riches, a donné comme couche à Cypris la nacre irisée d'un prestigieux coquillage. M. Dubuffe possède au plus haut degré le ton de la décoration, c'est lui qui a été l'organisateur de l'exposition de la Société nationale où ses camarades l'appellent *le tapissier*. Il peut accepter le titre, dans le sens qu'on lui donnait autrefois aux Gobelins.

Puisque nous sommes aux compositions gracieuses, mentionnons le tableau de M. Etcheverry. « Ils ne lisaient plus », dit la légende, et ce n'est pas comme dans le Dante; la mort ne vient point les interrompre, mais la joie de vivre et de s'aimer. La composition, les costumes et la peinture semblent remonter aux premières années du siècle et ce recul des choses les enveloppe agréablement.

M. Geoffroy nous ramène à la modernité la plus réelle avec son *École maternelle* où, une nouvelle fois, il

nous présente ces enfants du peuple qu'il aime assez pour avoir voulu vivre la même idée. Dans l'enfant, M. Lobrichon voit le rose des chairs, les fos-



MUENIER. — *Un Dimanche à Fribourg.*

au milieu d'eux. Son atelier est toujours voisin d'une école. M. LOBRICHON, lui aussi, nous montre ses modèles habituels. Il est difficile de rencontrer plus de contrastes dans deux toiles nées de settes rieuses et tous ces contours arrondis qui, de tout temps, ont été l'apanage des petits amours. M. Geoffroy cherche la pensée de leurs yeux le plus souvent pleins de larmes, mais



ALBERT LYNCH. — *Le Soir.*



GUILLAUME DUBUFFE. — *Cypris,* dessus de cheminée.

que vient tout à coup illuminer un sourire.

M. Lobrichon veut du joli, et M. Geoffroy ne peint que les humbles.

Il serait curieux de voir, pour une fois, M. Lobrichon peindre des enfants de Belleville, et M. Geoffroy se transporter faubourg Saint-Honoré; mais il est à croire qu'ils ne changeront pas de quartier, même en art.



ETCHEVERRY. — *Ils ne lisaient plus.*

GEOFFROY. — *École maternelle.*



LOBRICHON. — *Mes modèles.*

S'il fallait avoir sous les yeux une toile unique, toujours la même, on la choisirait sans doute parmi les paysages, essor à ces pensées et procurent aux captifs des villes la sensation de la liberté dans l'espace.



FR. MONTENARD. — *La Cueillette des olives.*

car les paysages ne sont pas seulement évocateurs de pensées ; ils laissent tout

M. Montenard, dont le grand talent s'affirme par des œuvres d'un degré

GARIBALDI. — *Abbaye de Montmajour.*

PRÉVOT-VALÉRI. — *Le Soir.*



KNIGHT. — *Sur la terrasse.*

chaque fois supérieur, a eu cette année une exposition des plus remarquables. Nous ne reviendrons pas sur sa belle décoration destinée à l'hôtel de la Société des agriculteurs de France, puisqu'il en a été parlé dans un précédent



EMILE ADAN. — *La Lectrice.*

article de cette revue, encore que sa grande composition *O Fortunatos nimium* ne saurait être trop louée.

Assurément ils seraient trop heureux s'ils connaissaient tout leur bonheur, les paisibles travailleurs de la terre. Je crois cependant que beaucoup s'en doutent et en particulier dans ce Midi provençal, cher à l'artiste, où il nous montre une des scènes de leur labeur heureux, dans sa *Cueillette des olives*. Ce tableau, largement composé, d'un calme tranquille, chaudement lumineux, est une des belles toiles de paysage qui se puisse voir.

Sans pouvoir entrer plus avant dans l'examen des nombreux aspects sous lesquels la nature est représentée au Salon, nous mettrons à côté l'un de l'autre les deux tableaux de M. Garibaldi et de M. Prévot-Valéri. Dans l'un, entourant une ruine majestueuse, c'est la campagne d'Arles et le soleil du Midi; dans l'autre ce sont les humbles maisons d'un village et les vergers du centre de la France. La couleur de ces peintures rend l'opposition plus frappante encore et ces deux toiles sont largement traitées dans un exact sentiment du plein air.

Le paysage, chez M. Knight, est animé de figures au premier plan qui semblent vouloir retenir le regard. Il les dépasse cependant et suit le cours de la Seine dont la fuite est rendue avec une extrême habileté. Une immobilité un peu lourde pèse sur cette toile; c'est qu'on est à l'heure indécise où le jour va devenir le soir et où la marche des heures paraît s'arrêter un instant, comme incertaine.

La nature n'est plus qu'un décor pour M. Émile Adan qui expose une *Lectrice* où l'on retrouve toutes ses qualités habituelles de délicatesse et de sentiment



Gelhay. — *Un Coin de province.*

contenu. Émile Adan est l'André Theuriet de la peinture, tous deux ennemis du tapage, se contentant de plaire à ceux qui les comprennent et ne se forçant jamais à dépasser leur pensée. Et il se trouve, comme leurs pensées sont très nettes et leur cœur très chaud, qu'ils sont justement compris par beaucoup de monde ; compris, appréciés et aimés.

La manière de M. Émile Adan est manifestement suivie par M. Gelhay, qui nous donne un fort joli tableau dans son *Coin de province,* où une jeune femme essaye de tromper par la lecture les ennuis d'une monotonie pesante. Elle aura du mérite si elle y arrive, car sa modernité doit étouffer dans ce cadre de vieilles choses dont il semble ne rester que des pierres, sous ces arbres dont les feuilles sont promptes à jaunir.

L'autre coin de province que nous montre M. Fraipont dans son *Marché à Falaise* est autrement animé. Le mouvement même y surabonde et la couleur aussi avec les tons crus des légumes et des fruits. On se croirait devant un des tableaux destinés à illustrer les voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, édités jadis par le baron Taylor, avec la collaboration d'artistes comme Viollet-le-Duc, Cicéri, Français, etc., et qui restent comme un monument de notre art national. Cette toile est l'œuvre de prodigalité d'un artiste, au dessin facile, qui accumule sans compter les détails et les personnages pour produire une œuvre très intéressante.



Fraipont. — *Marché à Falaise.*

Les *Deux souverains* de M. G. Weiss sont autant un paysage qu'une toile d'histoire, car les beaux arbres de la forêt de Fontainebleau y jouent le principal rôle. Pie VII descend de sa berline avec une bonne humeur relative et

G. Weiss. — *Les Deux souverains.*

Zuber. — *Le Passé.*

SORIANO. — *Malheureuse!*

ce n'est pas de bon gré qu'il ira au-devant de l'empereur qui l'attend, campé au milieu de l'allée, et qui l'attendra de manière à bien marquer qu'il est le maître. Le pape s'en consolera en l'appelant *commediante.* La toile est spirituelle et agréable.

Le tableau de M. ZUBER est à souhait pour clore la série des paysages :

Tout a fui!... Des grandeurs tu n'es plus le séjour,



FRÉDÉRIC. — *Les Ages de l'ouvrier.*



Cogghe. — *Caramba!*

Bergeret. — *Un Électeur.*

disait déjà André Chénier dans son ode à Versailles et le peintre a parfaitement rendu, sous les feux éteints d'un soleil couchant, le grand air de cette noble solitude empreinte de la morne majesté du passé.

Deux peintres étrangers ont envoyé des toiles où se reconnaissent facilement leurs nationalités. M. Soriano est Espagnol par sa couleur vive et heurtée ; il l'est aussi, à la manière moderne des peuples latins, par un réalisme photographique. Ce n'est pas pour cela que son tableau nous paraît à citer, mais pour le sentiment qu'il y a mis et qui vient corriger ce que cette fin de mélodrame peut avoir d'un peu vulgaire. Les personnages jouent leur rôle au naturel et l'attitude du père exprime un sentiment vrai.

Il semble que l'idée des *Ages de l'ouvrier,* de M. Frédéric, ne pouvait naître que dans les Flan-

dres et qu'il fallût en quelque sorte un atavisme de patience pour serrer ainsi les uns contre les autres, sur une toile relativement petite, une bonne centaine de personnages. Les mouvements ne se développent que dans l'espace, et une foule entassée modifie toujours d'elle-même ses attitudes habituelles. L'oubli de cette loi naturelle est étonnant chez un artiste soucieux d'être vrai, volontiers même plus vrai que nature, car il y a, au devant du tableau, un fâcheux tas d'épluchures qui s'impose à l'examen et que ne reconnaîtrait cependant aucune cuisinière; et aussi, sur la gauche, des cailloux d'un rouge inconnu aux casseurs de pierres. Ces petites querelles vidées, il faut reconnaître là un réel effort, une série d'études qui ont été, isolément, poussées très loin, et un art capable de produire plus simplement une émotion moins éparpillée.

Dans les petits tableaux qui se donnent la salutaire mission de faire rire un peu, nous citerons avec plaisir le *Caramba!* de M. Coggie. Il est difficile de donner plus de finesse à la plus banale des scènes. Le monsieur avantageux qui renverse le verre ne l'a pas fait exprès, mais il est bien de ceux qui cassent souvent quelque chose, et la pauvre victime est bien de la race destinée à en pâtir. Ces scènes ont souvent leur pendant où les rôles sont renversés, et l'on peut souhaiter ici rire deux fois.

L'*Électeur* de M. Bergeret est aussi d'une philosophie plaisante. C'est une critique de pince-sans-rire, car ce brave « ouverrier », s'il avait rédigé le programme électoral qu'il lit, ne l'aurait probablement pas imaginé plus bête.

Enfin, M. Joseph Bail nous éblouit de cuivres plus étourdissants que jamais et en tire cette fois un reflet à la Rembrandt. On peut se demander comment s'obtient un trompe-l'œil aussi saisissant. Approchez-vous tout près et vous verrez que, pour accrocher la lumière, la pâte



Joseph Bail. — *Reflet de cuivre.*



Gérôme. — *Timour-Lang.*

somme, des effets amusants.

Nous ne prétendons aucunement avoir épuisé toutes les bonnes toiles du Salon ni que toutes celles que nous avons citées soient supérieures aux autres. Il faut se borner, et aussi il faut dire ce que l'on pense, quand on trouve quelque chose à dire. On ne trouve pas toujours. La critique d'art n'a de valeur, si elle en a, que par la simplicité d'une expression spontanée. Être une des voix de la foule suffit à notre ambition et c'est, à bien prendre, une fausse modestie.

Les tableaux n'apportant rien de nouveau à la manière de l'artiste ne prêtent guère aux discours. D'autres témoignent d'une défaillance passagère qu'il est inutile de signaler.

de la peinture se boursoufle en spirale à plus d'un demi-centimètre de la toile. En s'éloignant quelque peu, la maçonnerie disparaît subitement; mais la lumière reste fixée. On ne peut pousser plus loin une habileté qui produit, en

Il en est aussi que nous aurions présentés avec plaisir à nos lecteurs. Mais leurs propriétaires refusent d'en autoriser la reproduction et l'on peut se demander alors dans quel but les artistes exécutent ces peintures et surtout



Mlle Sonrel. — *L'Offrande à la Vierge.*

pourquoi ils les exposent.

Enfin nombre d'œuvres mériteraient assurément des éloges, mais cet article n'est point un palmarès. Bien qu'il ait été achevé d'écrire après la distribution des récompenses, nous n'avons pas voulu le modifier d'après ces consécrations officielles, contre lesquelles nous ne protestons certes pas, mais qui n'ont pas dérangé la libre fantaisie de notre façon de sentir.

Nous n'avons pas parlé, à la sculpture, du *Timour-Lang* de M. GÉRÔME, parce que ses petites dimensions le font plutôt rentrer dans les objets d'art, mais nous avons eu tort, car cette œuvre relève vraiment de la statuaire. M. Gérôme ne connaît pas de difficultés, et toutes les formes de l'art lui sont familières. Il s'est arrêté cette fois dans le domaine des Benvenuto Cellini et s'y est amoureusement attardé. Une attention soutenue de cette œuvre curieuse est récompensée par la découverte incessante de détails exquis, et l'on pourrait même reconnaître quelques-unes des têtes entassées aux pieds du conquérant.



Mme PELLÉ. — *Quatre sœurs.*



Mlle GRACE KELLY. — *Portrait de Mme C.*

La gracieuse composition de Mlle SONREL appartient au genre décoratif autant qu'à la peinture.

Ces religieuses qui vont porter leur *Offrande à la Vierge* ont des silhouettes de châtelaines et si les monastères du XIVe siècle étaient ainsi peuplés, la foi revêtait alors des formes bien élé-



Mme Curot-Barberel. — *Face et profil.*

gantes. Joli costume à prendre pour des sœurs d'une maison d'éducation mondaine.

Après les statues et les tableaux, quand on arrive, déjà chargé d'une juste fatigue, devant les miniatures, on est pris d'un lâche désir de fuite. Elles sont trop ! Les numéros sont trompeurs, un seul cadre en contenant plusieurs, et c'est par milliers qu'il faudrait les passer à la loupe. Aussi sont-elles toujours sacrifiées. Cet abandon est injuste. Il est néfaste à la tenue de cet art qui nous a laissé des chefs-d'œuvre payés proportionnellement plus cher que les toiles du prix le plus fameux. Aussi la miniature s'est-elle insensiblement réduite aux portraits commandés, elle qui ne craignait pas d'aborder autrefois les kermesses et les batailles. Il semble toutefois qu'il y ait un relèvement, et leur exposition de cette année est très intéressante.

Nous citerons, en les reproduisant, une gracieuse famille de quatre sœurs traitée par Mme Pellé d'une manière assez large ; — un portrait de madame C., par Mlle Grace Kelly, d'une expression très vivante ; l'artiste y a pratiqué la vraie méthode qui veut que la miniature soit un bon portrait ayant seulement de petites dimensions ; — une tête, face et profil, par Mme Curot-Barberel, d'un sentiment très élevé ; — un portrait encore, par Mlle Brunet, représentant une dame en cheveux blancs au port assez altier de douairière.

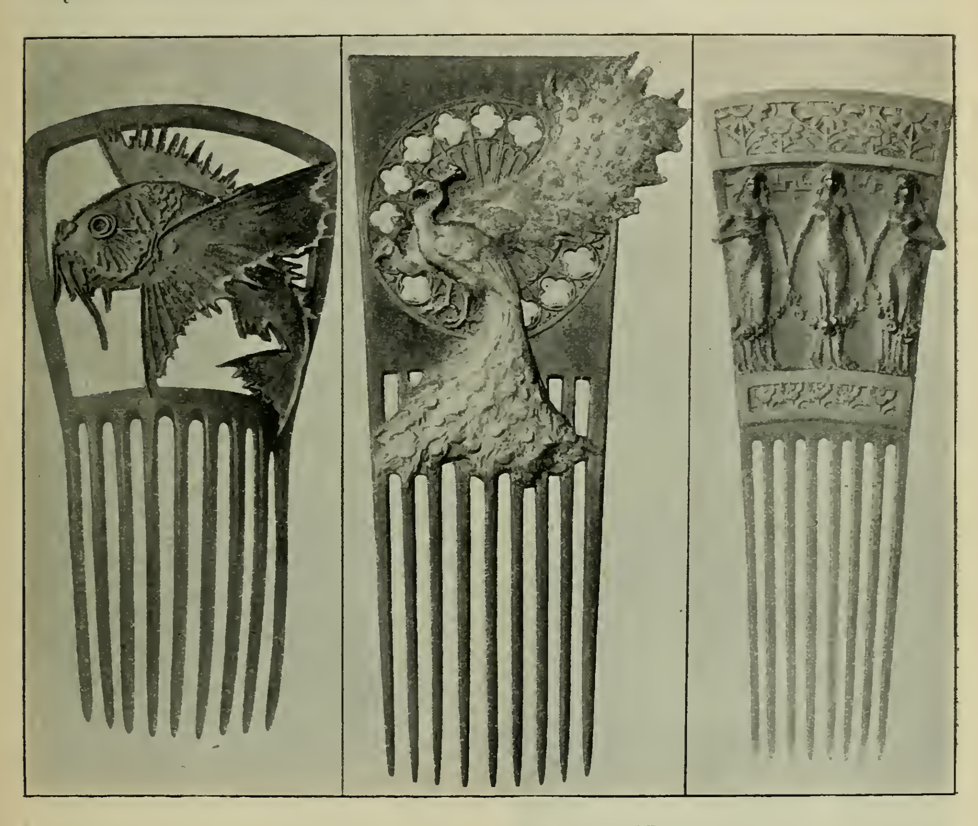
Beaucoup d'autres miniatures mériteraient de retenir l'attention, mais il faut nous borner.



Mlle Brunet. — *Portrait.*

Il nous serait impossible de parler des innombrables dessins dont un petit nombre, d'ailleurs, présente un intérêt particulier. Quelques-uns de ces dessins sont des préparations de toiles que nous retrouvons dans les salles de la peinture, d'autres ne dépassent pas la moyenne d'études d'atelier; les uns sont qu'il est impossible de passer en revue dans le compte rendu des Salons et qui seraient mieux remarqués à une autre époque.

Les études d'architecture, curieuses surtout dans les restaurations, témoignent encore d'une tendance très modérée à l'affranchissement des antiques



René Lalique. — *Peignes de coiffure.*

des croquis ou des carnets de voyage, d'autres ont servi à des illustrations de journaux. Ces salles n'ont presque pas de visiteurs. Dans l'intérêt des artistes, il vaudrait mieux en faire l'objet d'expositions spéciales.

On peut en dire autant des salles de la gravure. Bien que l'eau-forte ne soit pas en progrès et que la gravure sur bois soit écrasée par les procédés chimiques, l'exposition des estampes comporte des morceaux très intéressants, formules. Il ne faut pas trop s'en plaindre, car pour vouloir trouver du nouveau, l'architecture moderne des autres pays a payé quelques trouvailles heureuses de monuments parfaitement déséquilibrés et il n'y a pas compensation.

Les objets d'art sont beaucoup moins nombreux cette année que les années précédentes et, là encore, l'originalité quand même a joué quelques mauvais tours. Sans doute, il y a parfois des éclosions spontanées, mais en décoration,

comme ailleurs, l'art veut la maturité pour être savoureux.

Le public, même celui qui n'achètera jamais de ses bijoux, s'arrêtait devant les vitrines de M. René Lalique et se plaisait à contempler les formes originales et d'un cachet si particulier que ce délicat artiste donne à ses créations. Un bijou de Lalique, et leur usage est pourtant varié à l'infini, se reconnaît à première vue, tant la griffe du maître est personnelle.



G. Obiols. — *Lampe électrique.*



V. Prouvé. — *Cuir repoussé.*

Il met à contribution l'archéologie et celle d'Égypte surtout, mais il introduit un motif moderne dans les lignes anciennes, ou bien enveloppe de contours actuels une figure antique. Ce mélange, qui pourrait paraître hétérogène, est opéré dans une si parfaite mesure qu'il semble au contraire indiqué. M. Lalique a aussi le mérite de reléguer les gemmes à leur véritable rôle : elles servent au décor, mais ce n'est pas elles que l'on enchâsse.

M. Prouvé continue ses travaux de



Louis Majorelle. — *Buffet.*

très varié pour se prêter à ses diverses applications. La lampe de M. Obiols, éditée par la maison Coupier, est très gracieuse. Cette femme qui se balance « sous les Campanules » peut prétendre symboliser la fée nouvelle et vraiment ne fait point regretter la Carcel d'antan.

M. Majorelle, de Nancy, a exposé un mobilier de salle à manger, exécuté en collaboration avec M. Camille Gauthier et nous en reproduisons le grand buffet. Ce sont là des formes essentiellement modernes, dont les Anglo-Américains sont les initiateurs et qui auront donné, dans le mobilier, la seule note de style caractéristique du xixe siècle; car rien ne restera de tout ce qui a été produit depuis la Restauration jusqu'à la fin du second Empire. Son principe heureux est dans l'application des formes de la nature prises dans sa flore et sa faune, et son défaut général est dans le manque d'aplomb. Le buffet de M. Majorelle échappe à ce reproche. Il est d'une richesse de tons et d'une abondance de détails extrêmement soignés, à réjouir les yeux. Ce mobilier veut un cadre spécial et entraîne tout un remaniement de la décoration et de la disposition des intérieurs. Nous en trouverons probablement la formule définitive à l'Exposition de 1900.

cuir repoussé et la peau tannée prend sous ses manipulations des apparences de bas-relief. Il la martèle, il l'incise, il la teint par des procédés chimiques, il la charge d'applications de cuivre et, en somme, il en obtient des effets inédits. La question est de savoir si la matière vaut tant d'efforts; espérons-le, sur la foi des vieux cuirs de Cordoue.

L'Électricité a fait naître pour son service un style nouveau de porte-lumière. Il a le mérite d'être forcément



FLANAGAN. — *Horloge.*

M. FLANAGAN exécute en ce moment une horloge monumentale destinée à la bibliothèque du monument du Congrès à Washington et la reproduction de sa maquette, que l'artiste a bien voulu nous communiquer, nous montre qu'elle sera d'une allure tout à fait remarquable. Il a exposé le motif du socle, faisant bas-relief au-dessous du cadran. Ces « coureurs », inspirés de Lucrèce, représentent la science qui marche toujours et ne s'éteint jamais. Quand une main défaillante ne peut plus soutenir son flambeau, une plus forte le reprend pour le porter plus loin en avant. Et nous sommes heureux d'avoir rencontré dans un coin perdu du Salon cette belle allégorie, parfaitement exprimée, car elle peut aussi servir de symbole à l'art, et nous ne saurions mieux finir.

A. QUANTIN.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Catulle Mendès nous donne un nouveau roman, *le Chercheur de tares,* œuvre étrange qui fait songer à Edgar Poë et à Baudelaire, d'une inspiration cruelle, maladive, d'une facture curieuse, qui est loin d'être indifférente. Après un prologue d'une invention osée, qui ne fait d'ailleurs point corps avec le reste, et dont la fantaisie, pour être risquée, n'en est pas moins drolatique, l'auteur nous donne à lire sept cahiers écrits par un personnage singulier, un fou par atavisme qui est possédé par le génie du mal, par la passion de regarder toute chose sous l'angle de la misère, de la hideur, de l'horrible, par la manie de tout voir en noir et en sale, de chercher en tout et partout le vice et le laid, — un chercheur de tares.

Ces sept cahiers contiennent sa biographie, qui est mouvementée, bousculée, secouée par les épouvantes et les délires.

Voici le portrait du personnage à quarante-cinq ans, tel que l'auteur l'a rencontré dans une auberge de Meudon en des circonstances qu'il est inutile de vous dire :

Quarante ou quarante-cinq ans, sinon cinquante, l'apparence d'âge plus vieille peut-être que l'âge réel, comme chez les gens rongés d'un cancer ou atteints d'ictéricie chronique, il était tout petit, non pas de nature, semblait-il, car il avait les bras étrangement longs, mais comme par ratatinement, et sa maigreur, très arquée au buste, était telle, en la redingote strictement boutonnée, que l'on devinait vraiment les creux entre les côtes du squelette à des cannelures obliques du drap très tendu. De courts cheveux, gris, çà d'un gris de blanc sale, là d'un gris roussâtre de fer rouillé, se crispaient plutôt qu'ils ne frisaient, en mèches torses, sur un même front toujours remué de petites rides ; et dans une peau terreuse, ocreuse, couleur de bile épandue et, par endroits, comme caillée en plaques de fiel plus opaques et plus livides, il avait, sous un nez rebroussé qui, humant, s'ouvrait extraordinairement, puis, après avoir humé, se restreignait bien vite jusqu'à clore les narines, une bouche sans couleur, aux lèvres rentrantes, qu'on ne voyait presque pas, et le menton s'avançait en pointe de sabot de polichinelle. Presque toujours, il gardait les yeux baissés; s'il levait ses paupières, on voyait deux petites plaies creuses, roses, aux orbes de sanie, comme si on lui avait crevé les prunelles.

Et, en outre, je remarquai en lui une singularité faciale, une singularité de transformation faciale, qui m'étonna au dernier point, qui m'alarma presque. Quand il tournait les regards vers Stéphanie, il y avait une très rapide flambée dans ses creux yeux vermeils, et du désir, de la joie même. Mais, tout à coup, son nez rebroussé, sa bouche rentrante s'allongeaient, proéminaient, comme en forme de cul de poule ou de museau flaireur. On eût dit, véritablement, d'une bête dont l'appareil aspiratoire et dégustateur aurait la faculté de s'allonger en manière de tentacule ; puis l'avancement très vite se renfonçait, comme chez une pieuvre qui se reforme en boule ; et c'était alors la face accoutumée d'Arsène Gravache ; seulement, ses petits yeux rouges devenaient tout humides, comme un vieux mal qui ressaigne.

Le portrait a de la vigueur et est rudement buriné. Voyons l'enfance étonnante de ce surprenant personnage.

Arsène Gravache avait une mère bonne et dévouée, qu'il appelle gracieusement « Maman toute en soie ». Le récit de son enfance est si pur, si angélique, qu'il semble que rien ne puisse être plus rose, plus frais, plus charmant; c'est de la mousseline, de la candeur, de la poésie. Il faut ce point de départ pour préparer et faire saillir le contraste. Il faut ce sourire avant les grimaces, ces chants doux et touchants avant les grincements et les hurlements de l'horreur. Perraud, ni Florian, ni Mme de Genlis n'ont fait un conte plus charmant que ce conte d'enfant entendu par le petit Arsène sur les genoux de Maman toute en soie :

L'archiduchesse Brioche était la plus belle personne du pays des gâteaux ; elle avait une toute petite tête ronde, avec un très gros corps, tout rond aussi, ce qui est la plus grande beauté pour les brioches, et elle était, tête et corps, si dorée et sentait si bon, que tout le monde, pour la regarder et pour avoir le plaisir de son parfum, s'arrêtait devant le palais de l'archiduc, son père, qui était le plus fameux de tous les pâtissiers du monde. Ah ! le beau palais, avec des murs de nougat, des corniches en sucre de pomme et des vitres en sucre candi. C'était, vraiment, une pâtisserie royale; les éclairs au chocolat ou au café formaient la garde de l'entrée; avec leurs chamarrures de sucre blanc, rose doré, les biscuits pralinés étaient des chambellans ; au milieu de beaucoup de babas, un plus grand baba était le premier ministre et tous les petits fours de toutes les couleurs, c'étaient les petits pages...

J'ai oublié de te dire qu'il y avait au comptoir une grosse dame qui faisait les comptes, elle s'appelait l'Indigestion.

Mais l'archiduchesse Brioche était la plus précieuse gourmandise de l'étalage. Beaucoup de gens se pressaient pour l'acheter, pour la manger. Vint un jeune passant qui avait une couronne d'étoiles et qui était seigneur dans une ville où tout est bâti de nuages et où les maisons ont le ciel pour toiture. Le pâtissier lui dit : « Qu'est-ce que vous feriez de Son Altesse la Brioche, ma fille ? Chez vous, on se nourrit de l'air du temps et de la musique des mouches. » Puis se présentèrent les rois mages ; ils étaient trois, avec de grandes robes de brocart et de gros turbans ; ils dirent : « C'est ce soir l'Epiphanie, et nous

savons que, dans beaucoup de familles, on va manger une galette en notre honneur ou une brioche. Eh bien, nous aussi, nous fêtons notre fête. Vendez-nous Son Altesse, afin que nous nous réjouissions en buvant du vin blanc. — Hélas ! dit le maître de la boutique, je ne voudrais pas tromper d'honnêtes rois mages comme vous ; Son Altesse archiducale n'est pas ce que vous croyez. — Eh ! quoi ? dirent les rois mages, n'a-t-elle point de fève ? — Au contraire, elle en a une, mais voici ce qui est arrivé : une fois que je n'étais pas dans ma boutique, quelqu'un est entré, je ne sais qui, et, depuis ce temps, il y a dans la brioche une mauvaise fève, une fève noire, une fève empoisonnée ! C'est pourquoi, rois mages, je vous conseille d'aller chez un autre pâtissier. » Ils s'en allèrent. Ce qu'ils avaient appris, ils le contèrent à qui voulut l'entendre. Et personne ne regardait plus la belle brioche à cause de la mauvaise fève.

Le petit Arsène est vivement frappé par cette fève noire — la tare de la brioche, — comme il était maladivement attiré par le crapaud accroupi sur la lettre C de son alphabet. Nous sommes étonnés, intrigués par l'épouvante que cause à sa mère cette disposition d'esprit chez son enfant :

Ma mère m'empoigna, se leva, m'emporta, en me baisant, en me riant aux lèvres, en me riant aux yeux, elle descendit vite, sans passer par le salon, l'escalier de la terrasse. « Faut-il que tu sois bête ! Je te demande un peu, est-ce que ça existe, les fèves noires, les crapauds ! » De quoi s'inquiétait-elle ? Qu'avait-elle deviné en moi ? « Viens ! viens ! tu vas voir. » Nous étions derrière la maison, dans le verger. « Regarde, mon chéri, regarde. » Tout le ciel rayonnait d'un merveilleux couchant rouge et d'or. Toutes les feuilles autour de nous étaient des flammes roses. « Regarde ! regarde ! regarde ! comme c'est beau ; comme c'est clair ! C'est le bon Dieu qui donne une fête dans le ciel. » Et j'avais mes petits yeux éblouis de tant de clarté. Un bruit vint de la vallée, de tout là-bas dans la vallée. Le bruit de quelque fête foraine. « Ecoute ! dit maman. C'est la musique. Il y a une fête sur la terre, comme dans le ciel. Tout le monde s'amuse, tout le monde est gai, tout le monde est bon. » La musique montait plus vive. « Et il faut danser ! » dit maman, et, me tenant les deux mains, elle me fit tourner en tournant elle-même, et elle riait, et je riais, et nous dansions en rond dans la joie lumineuse de la vie.

Évidemment, il y a quelque chose. En effet, les crapauds font perdre la tête à ce petit fou prédestiné. Il tombe en démence et ne revient à lui que vers l'âge de quinze ans. La raison se remet lentement, vacillante, affaiblie, dans un complet oubli des années d'aliénation, qui sont comme un trou derrière lui. Au dos de son être actuel s'accrochait du passé, « comme une hotte mystérieuse ».

Le travail de cet esprit renaissant va maintenant être de percer ces ténèbres antérieures, de chercher, de vouloir savoir, de se livrer à une enquête tenace, de mener une inquisition soupçonneuse, au cours de laquelle il est occultement guidé par un démon intérieur, une vision infernale d'un petit domestique nègre appelé Nyx, transfiguré et évoqué dans les apparitions mystérieuses des nuits, un génie qui dédouble curieusement cette personnalité morbide, le Méphistophélès de ce Faust des enquêtes. Les dialogues de ce Nyx et d'Arsène, conversations intimes entre le Conscient et l'Inconscient dans le même être, sont frappants et menés avec un art cruel. Ce sont des cauchemars où Nyx gambade, piétine la bougie éteinte, s'accroupit à croppetons sur le lit et pose avec une logique implacable les questions qu'Arsène redoute même de formuler. Il y a dans ces scènes de songeries creuses et douloureuses une maîtrise implacable qui semble prendre plaisir à ses propres peurs. C'est par la logique inéluctable de Nyx — ou la voix impérieuse de la pensée inconsciente en travail — qu'Arsène découvre, lambeaux par lambeaux, les vérités redoutables, et d'abord, ce qu'on lui cachait, qu'il a été fou.

Mais cet objet brillant qui a quelquefois éclairé les ténèbres de sa folie? C'était un rond, une petite lueur ronde, un rond de verre, semblable à l'œil du crapaud. Il faut citer un morceau de ce dialogue satanique :

— Je te dis que si. Et tu sais bien que c'est vrai, tu sais bien que tout ton besoin de savoir s'acharne en ton obstination vers cette lueur ronde, pareille à une espèce d'œil.

— Maman ! maman !

— Eh ! oui, il s'agit de ta mère, de ta maman toute en soie. C'est pourquoi tu as crié. C'est pourquoi tu n'auras ni trêve, ni somme, tant que tu ne sauras point ce que c'était que cette rondeur claire qui ressemble à un œil souterrain ou à un trou vers le fond d'un vertigineux mystère. Va, tout est toujours, partout, la même chose. Tout se résume, ici-bas, et tu verras, tu verras, dans le monde intra ou supra-terrestre, en quelque chose en forme de puits, où il y a, au fond, quelque chose en forme de crapaud qui écarquille un œil. Mais regarde donc encore, dans ta sombre mémoire, regarde, regardons mieux.

— Ah ! ah ! ah ! ah !

— Oui, c'est très drôle.

— Ah ! ah ! ah ! ah !

— Ris, ris encore.

— Suis-je bête !

— Parbleu !

— Autour de cette clarté, qui m'attirait, qui m'effrayait, je vois maintenant...

— Un visage.

— Un visage d'homme. La lueur ronde, c'est un lorgnon, un monocle. Il n'y a rien d'effrayant à cela.

— Tu crois ?

— Je... oui, oui... je crois...

— Tu crois tout le contraire ! C'est ce visage surtout qui t'alarme et t'épouvante, et te

charme. Tu mourras si tu n'apprends pas de quel homme il était, il est la face ou le masque. Qui est-il, cet homme? Cherche, cherche.

— Non

— Pourquoi dis-tu non, puisque tu cherches, en effet?

— C'est vrai. Malgré moi.

Cherche-le, retrouve-le, dans autrefois.

Ainsi causent Arsène et son démon, l'horrible petit Nyx, le nègre accroupi. Toutes les facultés du pauvre être vont se tourner vers ce but. Quel était l'homme au monocle? Séance tenante, il cherche, il rassemble ses souvenirs. Qui interroger? Il se lève, va chez sa mère, qu'il trouve debout, effrayée, et il lui pose la question brutale :

— Il faut que je sache. Parle. Dis-moi. Cet homme qui venait, quelquefois, quand j'étais tout petit, cet homme qui te prenait les mains, quand j'étais malade, quand j'étais fou, qui était-ce?

Maman toute en soie tombe évanouie. Tout cela, sans doute, ainsi dégarni des ornements étoffés du développement, paraît un peu gros, un peu mélo. Cela n'a pas ce caractère dans le livre, où le développement est conduit avec un art expert de terroriseur. Je vous montre le mannequin du spirite, auquel je sens que j'enlève les draperies du suaire.

Chaque nuit la terreur revient au petit fou de revoir son démon :

S'il était revenu, Nyx? S'il m'attendait, assis à croppetons sur mon lit, avec, au-dessus de la tête, l'espèce de cierge qui change les draps en linceul?

Le voilà dès lors aux aguets, à l'affût. Il épie sa mère pour surprendre le secret de sa vie, ce qui ne nous étonne pas de la part de ce maniaque dément et sacrilège. Il se trouve qu'il y a un secret. Il a vu sa maman toute en soie cacher des lettres dans un bonheur du jour. Il lui vole sa clé et s'empare des lettres. Elles lui apprennent que sa mère a aimé un poète, et que ces amours ont abouti à un événement grave que couvre un pâté d'encre, une rature. Il y a à Paris un Fabien Liberge qui sait tout. Il va le voir. Il sait à présent. Ce Liberge, plumitif venimeux, folliculaire stercoraire, dont la plume bave le poison et crache l'ordure, est le fils de la pourriture, né du baiser de deux plaies, fils d'un vieil homme, gros et suant, et d'une rôdeuse en guenilles. Fabien vécut d'une vie immonde, déshonora Hélène, que M. le comte d'Aprenève, ruiné, épousa malgré la tache et pour son argent. Voilà comment le fils du comte d'Aprenève était l'enfant du vice et de la honte. Il faudrait ouvrir une parenthèse ici pour analyser un des morceaux les plus remarquables du volume, la vie de Fabien Liberge contée par un ami de la famille, dans un récit intercalaire qui a une saveur forte, âcre; il en sort une figure étrangement et puissamment burinée, grimaçante comme un estropié de Callot, ou un monstre de Goya, ou un pècheur formant gargouille au faîte d'une cathédrale gothique. On a trouvé longue cette analyse du caractère de Fabien Liberge, qui tient bien vingt-cinq pages. Certes, il y a dans ce livre des longueurs, et nous aurons occasion tout à l'heure de les constater et de les expliquer. Mais, si l'on songe que ce Fabien Liberge, ascendant direct de notre sujet, est la cause primordiale et dominante de toute la psychologie de son fils, on jugera qu'on ne pouvait pas trop longuement nous l'expliquer.

Arsène apprit de cet homme hideux à la figure huileuse, à l'âme lépreuse, qu'il pouvait l'honorer comme un père et se parer de son vrai nom, non pas Liberge, mais bien en réalité Gravache. Et c'est ainsi qu'Arsène d'Aprenève quitta son nom usuel pour celui de sa race, Arsène Gravache.

Alors, il se rue par le monde, il sent peser sur lui l'atavisme du dégoûtant Liberge; tout lui paraît hideux, malpropre, dégradant, partout le ver rongeur lui gâte les plus belles choses; il a le pessimisme violent et impitoyable, il devient un Leopardi du charnier, un Schopenhauer de la tourbe, un La Rochefoucauld de l'égout. La gloire militaire lui apparait dans une puanteur fumeuse de victuailles; l'art est une ambition insatiable qui crée le suicide; l'héroïsme est l'ivresse d'un mouchard. Le comte d'Aprenève devient un buveur d'absinthe; la comtesse oublie sa vie dans le cloître, que les ambitions, les intrigues, l'intérêt et l'égoïsme rongent comme le reste.

L'amour? Arsène aimait une petite sauvage, Myrrhine, fille d'un original, Ernan Ferdoc. Mais ce Ferdoc a gagné son or dans la traite féroce des nègres, et Arsène le prouve à Myrrhine, innocente et ignorante. Celle-ci presse alors un bouton électrique qui déclenche le plafond des caves d'or, tandis que Ferdoc, ivre, y descend, et celui-ci y meurt, écrasé, dans une bouillie de son sang et de ses pièces d'or. Myrrhine meurt.

Ce livre est le journal d'un mécontent, qui étale sur le monde et la vie son âme immonde, et les regarde, ainsi souillés. L'auteur dit dans sa préface :

La raison qui, plus qu'aucune autre, me retint d'ouvrir pour tout le monde les sept cahiers, c'est que l'époque où ils me furent remis et beaucoup d'années suivantes n'étaient

pas des temps propices à leur publication.

Lamentables jours de vigueur abolie, d'hébétée torpeur, où notre race s'étirait, bâillait, ne sachant plus, ne croyant plus, ne rêvant plus... La nation ne voulait pas revivre, se renfonçait dans l'opacité de l'abrutissement, préférait même d'affreux cauchemars, mensonges du moins, à la réalité de son désastre. Des millions de vivants étaient un tas immense de ressorts brisés! Ne pouvant plus l'amour, ni l'art, ni la gloire, ni même l'espoir, l'homme français fut, une heure de la durée, comme s'il n'existait point. Quel crime ç'aurait été d'offrir à la foule aveulie et désolée, des spectacles, des leçons, de plus de doute et de plus de désillusion et de plus d'inespérance encore, en les navrants récits des sept cahiers.

Hélas! nous n'avions pas besoin d'apprendre le dégoût — ni le néant.

Mais une autre ère, aux roses fraîcheurs d'aube, et déjà aux vives santés d'avant-midi, s'est levée et s'éploie. Il semble que la langueur et l'abominable ennui se dispersent comme de vaines brumes. L'activité sort du lit des mauvais songes et des paresses; il y a des frissonnements d'essor, vers où, vers quoi, on ne sait, n'importe, pourvu que les âmes s'ouvrent et palpitent. On dirait que tressaillent dans la société un tumulte et une joie de ruche près d'essaimer! Notre récente humanité a des clameurs et des gestes de mise en marche, la diane a sonné dans les esprits, la jeunesse croit à la beauté et à la bonté de vivre.

Acceptons-en l'augure. Il a raison. Ce livre est déprimant, et le Gravache est le pessimisme fait homme.

S'il faut rendre une justice à ce fouilleur de verrues, à ce chasseur de vermine, à ce chiffonnier de l'âme, à ce boueux de la vie, ce ramoneur de la beauté, c'est qu'il pratique abondamment le Γνῶθι σεαυτόν. Il se connaît à merveille et se décrit avec complaisance. Il analyse son propre caractère avec une subtilité pénétrante et perspicace, et, comme il est l'apôtre du Laid, l'étude qu'il fait de lui devient une admirable philosophie de la laideur.

Il se peut que, du verbe créateur, la lumière, à un moment du temps immémorial, soit née, la lumière où il y avait, parfaites, la beauté, la vertu et la joie, mais en même temps une autre voix a dit : *Fiat Nox!* et si, d'abord moins puissante, toute l'ombre n'a pas absorbé toute la clarté, si même elle en fut trouée et dispersée, sa défaite a tenté des revanches de blessure ; et de son éparpillement, jaloux et obstiné, gouttes de sang sombre de la nuit vaincue, elle a fait des taches à la joie, à la vertu, à la beauté, à toute la lumière. Il y a eu, inévitablement, le laid dans le beau, le mal dans le bien, le désastre dans le bonheur. Et, d'âge en âge, les taches se sont élargies, gagnant en extension sans perdre en intensité ; elles s'élargissent encore, elles gagnent, elles gagnent, avec la lente sûreté d'un accroissement de dartre ou de cancer, et elles gagneront toujours davantage, pour le triomphe définitif de celui qui proféra la noire parole, écho révolté du verbe clair... Pas de parole qui n'ait en elle son mensonge, pas de bonheur qui n'ait en lui son ironie, pas d'espérance qui ne soit la jeune pousse d'une désillusion ; il y a dans tout serment le ver du parjure ; mirez le rêve dans la réalité, il apparaît ordure. Un peu de puanteur sort du plus frais parfum ; l'auguste et fougueux idéal est un lion mangé de poux.

Comme à chaque instant de sa vie, à chaque seconde de son être pensant, il tend violemment son cou étiré de goule hideuse vers le mal qu'il renifle et suit à la piste, il se donne à chaque page l'occasion de s'observer et de s'affirmer :

Misérable, misérable ! et imbécile ! il y avait dans le paradis un point sombre, un point noir, que les joyeux anges n'avaient jamais soupçonné, que les anges tristes, eux-mêmes, n'avaient jamais cherché. Mais, toi, ce point sombre, ce point noir, par un abominable instinct, tu l'as trouvé. Et tu l'as marqué de l'ongle de ton index, et tu as enfoncé ton doigt, et tu as fait du point un trou, et tu as élargi le trou, et tu as attroupé les passants de l'idéal, et ils se sont précipités vers ce trou devenu gouffre, et le paradis s'est effondré dans l'enfer, et l'Idéal s'est évanoui dans la Tare.

Ailleurs :

Tu n'es pas l'observateur des âmes, tu en es le mouchard. Tu ne conquiers pas la réalité, tu filoutes la probabilité du mal ! et — au lieu d'être un leveur de sombres étendards menaçants, comme Juvénal, Agrippa d'Aubigné, ou Hugo — tu *fais* les mouchoirs où la médisance de tous les concierges s'est déjà mouchée.

C'est sa nature. Comme il le dit aussi, il est celui qui cherche « la mauvaise rime qu'il y a au cinquième acte de *Ruy Blas,* la fausse note du cor dans la *Symphonie pastorale,* et l'huître mauvaise de la bonne douzaine, et la goutte de raisin sec dans un verre de Château-Yquem ».

Ecoutez-le raconter ses impressions quand il épie, collé au volet de la fenêtre, le secret de l'ignoble et fantastique Ernan Ferdoc, le bourreau de l'or au palais étincelant comme dans un conte de fée :

Je mens.

Oui, en écrivant ceci, après tant d'années, je mens.

Ce n'était pas quelque chose de sublime que j'attendais ; c'était quelque chose d'infâme que j'espérais ! et, seul, le papillon-Myrrhine troublait, d'un bruit de petite aile d'idéal, l'attention forcenée, acharnée, abominable, dont je guettais le mal. Il me fallait le mal ! Je bayais vers lui ! J'étais l'amoureux, l'amant du mal. Je l'aimais vraiment. Je le désirais, comme on aime, comme on désire une maîtresse. Je lui aurais donné des sérénades ! Je l'aurais enlevé dans une gondole ! J'étais le Roméo de la Juliette-Monstruosité.

Et sa joie quand il assiste du trou de la

serrure, au désespoir du grand, noble, honnête Josias Stock, cette âme si blanche, si pure, si belle, cet homme lilial dont on pouvait dire — le mot est charmant :

Comme il se couche de très bonne heure et qu'il ne s'éveille qu'après l'aurore, il n'a jamais vu de ténèbres, ni dans le ciel ni dans les âmes; il croit peut-être que la nuit est une calomnie.

Et cependant Josias Stock n'est pas heureux, et il a sa tare aussi, son ambition impuissante qui le fait crier :

Impossible! impossible! La beauté, ici-bas, c'est impossible. On croit la suivre, la saisir, la tenir, non, elle fuit, elle fuit, elle n'est plus là, elle n'y a jamais été. Tous, nous tous, les meilleurs, les plus grands, les plus purs, les plus hauts — des impuissants! Et, plutôt que de souffrir ainsi, mieux vaut mourir, mourir, mourir, tout de suite mourir!

Arsène Gravache boit ces paroles douces, à son goût, comme le pus et la sanie que lèchent les mouches noires. Et il en ressent une horreur délicieuse, une torture lancinante, un bonheur atroce :

Je souffrais épouvantablement parmi les spectres évoqués de la vilenie de tout; je ressortais de mes effroyables fouilles avec des glûments de limace acharnés à tous mes membres; j'étais vêtu de mon cauchemar réalisé, purulent.

Cette abondance fluide dans l'analyse, elle est partout. L'auteur a la facilité exubérante, et l'acharnement sur ce qu'il fait. Il ne quitte un sujet qu'après l'avoir épuisé d'une exhaustion complète ; expliquer pour lui, c'est dessécher. Il piétine, il écrase la pensée sous des foulées répétées et renouvelées; il a la touche insistante jusqu'à la satiété ; il retourne la même pensée sous toutes les faces, et se redit sous toutes les formes. Il est le Sénèque du roman; et cela même ne nous étonne pas, car cette faculté est en accord avec son talent, dont l'une des caractéristiques est la préciosité. Or la loi de la préciosité est — voyez *les Femmes savantes* — d'épuiser les sujets et les comparaisons.

Précieux, il l'est, cet Arsène Gravache qui dit de si mièvres choses :

« Elle fit une moue, ce fut comme si s'était serrée en s'avançant une touffette de roses blanches et roses...

« Un peu loin, son visage, ses cheveux, sa robe étaient comme des choses roses et blondes, de la vie en fleur et en or. »

Précieux aussi, il l'est par la recherche des expressions, « une primordiale nonvie », des choses « immémoriales », terme dont il abuse, pour dire « oubliées », le « remugle des viandes », une rive « accore », des flacons « allaient, immobiles, rouler » ; quant à « l'ichor », il s'en fait ci-dedans une assez grande consommation.

Précieux, il l'est encore quand il verse dans la subtilité alexandrine, devenu incompréhensible, comme dans cette glose obscure du miroir dans une chambre close conservant « la faculté constatatrice des images » :

La puissance visionnaire, survivant à l'occasion disparue des images, renouvelle, sinon par la réalité de l'objet, du moins par la cause subjective de sa réalisation, la possibilité des reflets évanouis. Et le regard psychique, rebroussé, reconnait les empreintes glissantes et furtives des ombres qui passèrent, en la capacité rénovée et exaspérée par le persistant vouloir, de les avoir vues et retenues.

C'est bien la chambre noire, et l'expression est adéquate à l'idée.

Ces réserves n'entament pas la valeur de ce livre, dont nous ne nous fussions pas occupé si longuement sans des raisons de croire qu'il prendra place au premier rang des meilleurs de l'auteur par la conscience et la pénétration de l'analyse, la variété des épisodes, le talent de l'écrivain. Il y a là une très forte somme d'efforts, qui ne devaient pas rester stériles. La galerie des caractères, inaugurée par La Bruyère, compte un type de plus.

*
* *

Mme Judith Gautier a publié chez Armand Colin un recueil de nouvelles et d'impressions, *Khou-N-Atonou, le Prince à la tête sanglante, Zingom,* des vues de Tokio.

Khou-N-Atonou, qui baptise le volume, est un fragment de papyrus, dont la publication a peut-être exigé un usage excessif de points de suspension. Il y a des chapitres qui sont composés de trois pages de points de suspension au milieu desquels nagent sept ou huit mots espacés, commme anchois dans l'huile. Je sais bien que c'est la faute du papyrus, qui a probablement des déchirures ou des maculatures. Mais cette imitation des éditions critiques à propos d'une fantaisie égyptienne est un peu puérile.

Au demeurant, le récit, fort simple, a des pages de relief et d'une puissante vertu pittoresque; ce sont de beaux panneaux égyptiens d'un orientalisme tout parfumé d'encens et de lotus.

Le bateau remontait lentement, vers l'est, avec toute la lumière derrière lui ; aussi paraissait-il roux et comme brûlé, et le roi, couché à l'avant, sur des nattes et des coussins, ressemblait à un sphinx de bronze.

Très nombreuses, d'autres barques, moins grandes, suivaient à la file, et l'on eût dit les vertèbres d'un grand serpent se déroulant sur l'eau d'or.

Le roi du Midi et du Nord, seigneur de la Double Terre, Ra-Néfer-Khepru-Nanra, Fils du Soleil, Vivant de Justice, Seigneur des

Diadèmes, dans une complète immobilité, regardait de ses yeux fixes, plus loin que tout l'espace devant lui dans le mystère de son rêve.

Les musiciens, debout à l'arrière, étouffaient sous leurs paumes les dernières vibrations des harpes, dont la mélodie avait rythmé le mouvement des rameurs.

Le titre Khou-N-Atonou signifie le resplendissement d'Atonou ou Adonaï.

Atonou est le nom égyptien d'Adonaï, le dieu de Moïse. Atonou fut d'abord le dieu du pharaon Amenophis IV, qui essaya de le faire triompher, et de l'imposer à l'Egypte en renversant tous les autres dieux.

Il est vraisemblable, d'après les concordances chronologiques, que c'est une des princesses, fille de ce roi, qui recueillit et éleva Moïse. La révolution qui termina le règne expliquerait comment le jeune Hébreu fut séparé de sa royale famille et rejeté à sa condition première. Mais les cérémonies d'un culte identique, et surtout l'hymne à Atonou où sont pris textuellement les versets principaux des psaumes à Adonaï, ne laissent pas de doute sur l'origine de cette religion dont est née la nôtre et qui, vaincue en Egypte, triompha en Israël.

L'hymne à Atonou a été recopié sur les nombreux exemplaires gravés dans les tombeaux de la ville fondée par le Pharaon réformateur en l'honneur de son dieu, découverte récemment et dont les fouilles ne sont que commencées. Voici cet hymne :

L'artiste, allongeant ses bras nus, fit vibrer les cordes et chanta, tandis que Taïa, à voix basse, faisait remarquer à son fils que chaque verset du poème commençait par un nom de fleur et que la sonorité du mot, d'une façon très ingénieuse, trouvait un écho dans l'un des mots suivants.

Le poète chantait ainsi :

O! acacia du bien-aimé! *qu'agaça* la brise, tandis qu'il passait devant moi, serrant la tige du bout de ses doigts pareils aux pétales!... Que ne suis-je le souffle qui caresse tes doigts, ils caressaient mes lèvres!

O! papyrus du bien-aimé! alors que *par ruse* il parle à des indifférents, disant ce que je dois savoir!... Tes paroles, pierres précieuses qui s'égrènent, je les recueille avec l'avidité qu'aurait un mendiant.

O! marjolaine de mon frère! tandis qu'il *marche* auprès de moi, se faisant, avec les guirlandes, un double collier pour se rendre au festin!... A moi, tu es le festin!... A moi, tu es le festin : le breuvage enivrant, c'est le son de ta voix!

O! lotus bleu du bien-aimé! quand il *ôte une* à une les fleurs de ma coiffure et les cache sur sa poitrine!... Je suis jalouse de ces fleurs, n'est-ce pas ma place qu'elles occupent?

O! pourpier de mon frère, à l'heure où *s'empourpre* le ciel, alors qu'il m'entraine, m'enferme en ses bras! Comme le soleil au-dessus de la nuit, mon cœur, tout rouge et brûlant, reste suspendu, avant de s'abimer dans ton amour!

On peut voir, au musée du Louvre, des bas-reliefs antiques où le nom d'Amon est martelé par ordre de ce roi qui n'adorait qu'un Dieu, et faisait effacer de tous les monuments de son royaume le nom du plus puissant des dieux reniés.

L'indignation causée aux pontifes des autels désertés est facile à concevoir. Ils envoient vers le roi, pour tâcher de le reconquérir, une étrange et merveilleuse femme, prêtresse d'Amon, initiée aux mystères, et dont la beauté n'a pas d'égale. C'est l'histoire de cette séduction, mêlée à celle de la réforme religieuse, qui est le sujet de Khou-N-Atonou.

Le récit de la découverte de Moïse est gracieusement fait par la princesse Méri Atonou :

Un soir, avec mes filles, je marchais sous les palmiers, le long du fleuve. J'entendis des cris plaintifs et étouffés, que je pris pour ceux d'une bête blessée. Mais voici : dans le fouillis des roseaux et des lotus, un coffre en papyrus tressé, enduit de poix et de bitume, s'était arrêté, et l'on devinait, dedans, un être qui se débattait, frappait des poings, agitait ses pieds, criant de toute sa voix et hâtant par ses mouvements de détresse l'engloutissement du fragile bateau... N'est-ce pas, père, comme cela ressemble à une des légendes des anciens dieux? celle où le corps d'Osiris, enfermé dans un coffre, est poussé par les flots aux pieds d'Isis! Une de mes suivantes dut entrer dans l'eau jusqu'aux cuisses pour atteindre le coffre et on me l'apporta. Celui qu'il enfermait était bien vivant. C'était un bel enfant de quelques mois, que je reçus comme un don d'Atonou. Je l'appelai : Nohemtou-Em-Mou, puisque je l'avais sauvé de l'abîme des eaux. C'est ainsi qu'il fut mon fils.

Dans le décor poétiquement exotique et archaïque, sous les colonnades aux piliers gigantesques, sur le fleuve d'argent qu'émaillent les étoiles d'or du ciel, et les barques chargées de musiciens mystérieux, entre les grandes tiges des lotus et des roseaux qui bruissent, dans l'étincellement des ceintures, des boucles ciselées, des étoffes rayées, des poignards à têtes de génies, au pied des colossales masses de pierres qui recouvrent l'obscurité silencieuse des temples, on se plaît à suivre le récit des amours sanglantes du roi et de la belle Menko Tira, inutile vengeresse des dieux abolis.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Nous aurions tort de considérer comme infécond un siècle où les découvertes et les inventions importantes abondent ; mais il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne reste plus rien à trouver et que, dans toutes les applications de la science, nous avons atteint le dernier degré de la perfection ; nous en sommes encore fort éloignés. La machine à vapeur, par exemple, que nous considérons à juste titre comme notre plus grande conquête et comme notre principal auxiliaire, transforme en puissance utilisable une quantité très minime de l'énergie que nous lui fournissons sous forme de chaleur ; pas plus de 10 à 12 pour 100 pour les grands moteurs et moitié moins pour ceux de 50 chevaux et au-dessous. Tout travail se transforme en chaleur, et, si réciproquement la chaleur se transforme en travail, le moteur le plus parfait sera celui qui accomplira la transformation la plus complète. Théoriquement, on doit obtenir 425 kilogrammètres par calorie, c'est-à-dire que la quantité de chaleur nécessaire pour élever de zéro à 1 degré 1 kilogramme d'eau devrait nous donner une puissance d'un peu plus de 7 chevaux-vapeur. On voit que nous sommes loin de compte ! On ne pourra jamais, bien entendu, arriver à un tel résultat ; mais, en présence d'un pareil déficit, il est permis d'espérer qu'on trouvera mieux que ce que nous avons. Les moteurs à air chaud, à gaz ou à pétrole, sont déjà un progrès dans cette voie ; ils ont un rendement très supérieur à celui de la machine à vapeur. Malheureusement ils ont d'autres inconvénients et dans bien des cas on préfère encore cette dernière ; mais elle est arrivée à un degré de perfectionnement tel qu'on ne pense pas pouvoir en obtenir beaucoup plus. Les efforts se portent donc d'un autre côté, et récemment M. Diesel, ingénieur allemand, a construit un moteur de 20 chevaux qui paraît être pour le moment celui qui donne le meilleur rendement, car on arrive à environ 25 à 30 pour 100 de l'énergie fournie par le pétrole lampant. Celui-ci est introduit dans le piston sous forme de pluie et il s'y enflamme spontanément, parce qu'il se trouve en contact avec de l'air comprimé à 40 atmosphères, auquel le travail de la compression a donné une température suffisante pour produire cette inflammation ; il n'y a pas explosion, mais simple combustion qui dilate le mélange et pousse le piston ; d'autre part, on sait qu'en se raréfiant les gaz se refroidissent ; or, à mesure que le piston avance, l'espace où est renfermé le mélange augmente, la température s'abaisse donc ; les choses sont disposées de telle sorte qu'il y a compensation entre l'élévation de température que produit la combustion du pétrole et l'abaissement que produit la dilatation du mélange gazeux, de sorte que le piston s'avance sous une pression constante, comme dans la machine à vapeur, et non par chocs brusques, comme dans le moteur à gaz où il y a explosion. L'air est dans le réservoir L (fig. 1) et la compression est entretenue par la pompe Q, actionnée par le moteur lui-même ; il est admis dans le cylindre par la soupape Y, qui laisse également passer, au moment voulu, le pétrole pulvérisé par une autre petite pompe, non représentée sur le dessin ; une enveloppe C permet de faire circuler de l'eau froide autour du cylindre, comme dans la plupart des moteurs à gaz. Jusqu'à présent ce moteur n'a encore été construit que comme appareil d'étude, mais les résultats obtenus permettent de croire qu'on est dans la bonne voie.

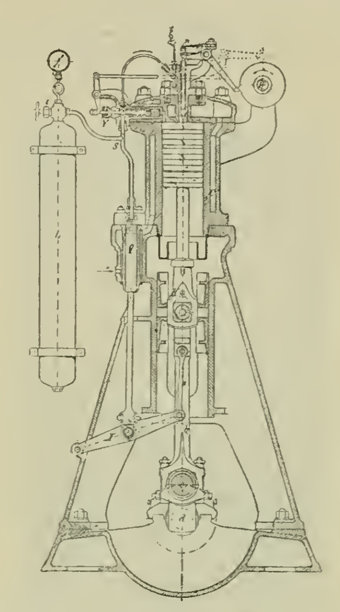


Fig. 1. — Le moteur Diesel fonctionnant par le pétrole brûlant dans l'air comprimé.

L, réservoir d'air comprimé ; Q, pompe de compression de l'air ; Y, tube d'injection du pétrole pulvérisé ; C, enveloppe pour circulation d'eau froide.

***

Dans le même ordre d'idées, nous pouvons dire que nos moyens d'éclairage sont aussi très imparfaits ; jusqu'à présent tous

les appareils qui produisent de la lumière font, sous forme de chaleur qu'on ne leur demande pas, un gaspillage énorme de l'énergie qui leur est fournie. Ils nous rendent à peu près 5 pour 100; c'est-à-dire que théoriquement nous devrions, avec la même dépense, avoir quatre-vingt-quinze fois plus de lumière que nous n'en avons! Il faudrait, pour obtenir mieux, pouvoir produire de la lumière froide. On y arrive déjà dans un petit appareil bien connu et



Fig. 2. — Éclairage installé par M. Moore, au moyen de la lumière froide produite dans des tubes vides d'air.

qui n'est guère utilisé que comme jouet d'enfant; c'est le tube de Geissler où l'étincelle électrique de la bobine d'induction, se produisant dans le vide, ou plutôt dans un gaz très raréfié, donne une lueur qu'on peut presque considérer comme de la lumière, mais qui est cependant encore insuffisante pour être pratiquement employée. C'est là-dessus qu'a déjà été appelée depuis longtemps l'attention des physiciens, et récemment un Américain, M. Moore, est arrivé à augmenter l'éclat de ce genre de tubes dans des proportions assez considérables pour que, dans une exposition d'électricité, il ait réussi à éclairer une petite chapelle qu'il avait fait construire et dont nous reproduisons l'aspect d'après le *Scientific american* (fig. 2). La lumière est, paraît-il, assez intense et d'une grande douceur. Pour obtenir ce résultat, il a modifié l'interrupteur de la bobine d'induction. On sait que ces appareils se composent d'un circuit électrique, formé d'un fil assez gros et d'un autre circuit, isolé du premier, formé d'un fil très fin et très long. En faisant, dans le premier circuit, des interruptions fréquentes du courant, on détermine, dans le second circuit, un courant d'une haute tension.

Le moyen ordinairement employé pour produire ces interruptions consiste à intercaler dans le circuit du gros fil un électro-aimant A (fig. 3) en face duquel est une armature T montée sur une lame de ressort; une vis de réglage V, reliée à la pile P,

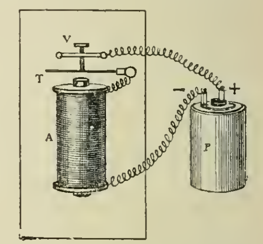


Fig. 3. — Principe des interrupteurs électriques.

P, source d'électricité; A, électro-aimant attirant la lame de ressort T par laquelle passe le courant venant par la vis V.

amène le courant à cette armature, de sorte qu'il se trouve coupé aussitôt qu'il y a attraction, pour être rétabli immédiatement après, l'électro devenant inactif dès que le courant ne le traverse plus; c'est ce qu'on appelle un trembleur. Son emploi est bien connu, puisqu'il suffit d'ajouter un petit marteau à l'extrémité de l'armature et de mettre un timbre en regard pour constituer une sonnerie électrique. Or, dans le cas particulier de son application à la bobine d'induction, il arrive que la couche d'air qui se trouve au point de rupture est la cause de la production d'une assez forte

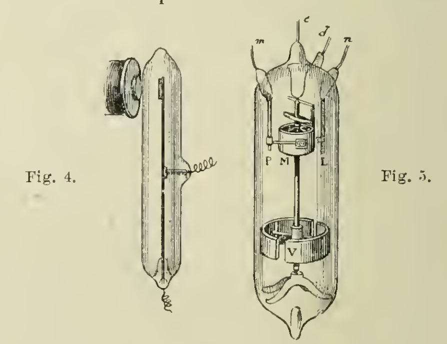


Fig. 4. — Interrupteur Moore fonctionnant dans un tube vide d'air.

Fig. 5. — Autre mode d'interrupteur au moyen d'un petit moteur dans le vide.

M, moteur recevant le courant d'une source électrique par les fils *c*, *d* et coupant à chaque tour aux points P et L le courant du circuit *mn*, sur lequel est branché le tube à illuminer; V, volant du moteur.

étincelle, qui entrave la marche du trembleur et retarde ses oscillations. M. Moore a eu l'idée d'enfermer l'appareil dans un

tube de verre (fig. 4) où le vide a été poussé aussi loin que possible et il a ainsi supprimé l'étincelle et augmenté le rendement dans de grandes proportions.

Dans une autre disposition, il a remplacé le trembleur par un moteur électrique minuscule M (fig. 5), auquel le courant de la pile est amené par deux fils *c, d* et qui tourne avec une extrême rapidité, en coupant à chaque tour, en PL, le fil *mn*, qui fait partie du circuit primaire de la bobine. Avec ces différentes dispositions, cette dernière ne devient même plus indispensable et l'électro-aimant de l'interrupteur, dans lequel il se produit aussi des courants d'induction par suite de l'action des spires les unes sur les autres, suffit pour illuminer le tube; l'expérience prend alors une autre forme (fig. 6) et il suffit de relier les extrémités d'un tube vide d'air T aux extrémités du fil *ab* qui forme l'électro-aimant. On arriverait ainsi, avec une source d'électricité relativement faible, à obtenir économiquement une lumière plus douce

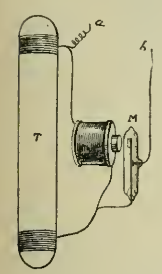


Fig. 6. — Lumière froide.

T, tube vide d'air s'illuminant par suite des interruptions produites dans le vide, en M, sur le courant venant de *ab*.

et plus agréable que celle que nous employons. Il est vrai qu'en consentant à perdre encore une partie de cette lumière, déjà si coûteuse comparativement à l'énergie fournie, on peut avoir un éclairage très doux. L'expérience en a été faite l'an dernier dans un nouveau bâtiment de l'Université de Colombia : on a disposé au centre d'une grande salle de lecture une boule L, peinte en blanc, et l'on a projeté dessus les faisceaux de quatre puissants réflecteurs P dissimulés dans le cintre (fig. 7). La boule prend alors l'aspect de la pleine lune; mais elle est loin, paraît-il, de donner la même clarté, et l'on a seulement un jour crépusculaire qui ne dispense pas d'employer des lampes à incandescence ordinaires sur les tables. Ceci dit pour renseigner ceux qui seraient tentés de faire la même expérience.

Il est préférable, si l'on veut éviter la lumière directe, de recevoir le faisceau lumineux sur un réflecteur peint en blanc, mais formant une surface plane; un plafond remplit parfaitement cet office et renvoie 70 pour 100 de la lumière qu'il reçoit; cet artifice est, du reste, souvent employé, et il est recommandé pour les salles d'étude et de dessin : on tourne l'abat-jour vers le plafond bien blanchi et la lumière

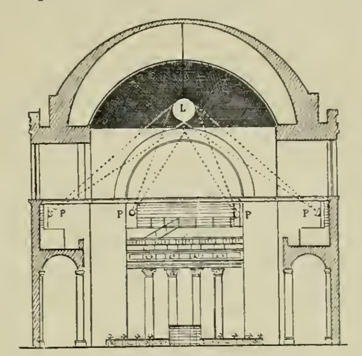


Fig. 7. — La lune artificielle éclairant (?) la bibliothèque de l'Université de Colombia.

ainsi diffusée est très agréable et ne donne pas d'ombre portée sur les tables. Nous vivons, dit-on volontiers, dans un siècle de lumière; mais il serait bon d'ajouter que, si nous sommes éclairés, c'est à grands frais, et des progrès importants restent à réaliser.

* * *

Nous avons, il y a quelque temps, à propos de la guerre hispano-américaine, donné quelques types de torpilles automobiles; mais ce ne sont pas les seules employées; elles ont des sœurs qui, bien que dormantes, n'en sont pas moins dangereuses et sont chargées de garder la passe qui donne entrée au port. Ce sont des calottes sphériques en fonte (fig. 8) remplies de l'un des explosifs connus, tels que fulmicoton, dynamite, etc., qu'on immerge à des endroits déterminés et parfaitement repérés. Il y a deux moyens de les employer : les unes reposent sur le fond et l'on y met le feu électriquement; les autres sont amarrées de façon à flotter, à une distance de la surface telle que le choc de la carène du vaisseau les fasse éclater. Pour les premières, on dispose sur la côte des guetteurs chargés de déterminer l'explosion au moment voulu, en fermant le circuit électrique qui les relie au rivage. Une disposition qui a été préconisée est la suivante : deux guetteurs, éloignés l'un de l'autre, sont munis de lunettes; ces deux postes forment la base d'un triangle dont le sommet est le point où repose la torpille. Dès qu'un vaisseau ennemi est en vue, les guetteurs le suivent avec leurs lunettes qui sont montées sur un pivot fixé à une table; en tournant autour de ce pivot, elles entraînent un contact qui, en un point

déterminé, ferme le circuit dont fait partie le câble de la torpille. Ces contacts sont disposés de telle sorte qu'il faut, pour que la fermeture ait lieu, que les deux lunettes soient en même temps braquées sur le point où est immergée la torpille et, comme les guetteurs suivent tous deux en même temps le vaisseau, l'explosion a lieu automatiquement au moment précis où il passe au-dessus de l'engin.

Pour les secondes, il y a un percuteur (fig. 8, n° 2) qui se compose d'un petit tube de plomb B renfermant un tube de verre A contenant de l'acide sulfurique ; on dispose plusieurs percuteurs de ce genre sur la surface de la torpille, et, si la carène du navire vient à en briser un,

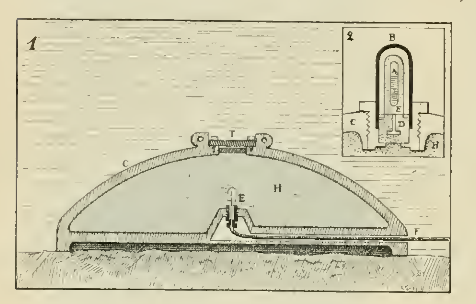


Fig. 8, n° 1. — Torpilles dormantes destinées à garder l'entrée des ports.

C, corps de la torpille; T, introduction de la charge; H, charge; E, amorce réunie au câble électrique F, venant du rivage.

N° 2. — Percuteur fonctionnant à la rencontre d'un navire.

C, corps de la torpille; B, tube de plomb; A, tube de verre qui répand quand il est brisé l'acide sulfurique qu'il contient sur un mélange E de sucre et de chlorate de potasse; H, D, explosif de la torpille.

l'acide sulfurique se répand sur le mélange de sucre et de chlorate de potasse qui est disposé autour; la chaleur produite par la réaction de ce mélange est telle que l'amorce prend feu et détermine l'explosion. Les engins de ce dernier genre sont fort dangereux, non seulement pour l'ennemi, mais pour les amis; car il n'est guère admissible qu'on puisse fermer la passe d'une façon définitive, il faut donc placer les torpilles seulement quand on craint une attaque et les enlever à un moment donné, mais il ne faut pas en oublier!

* * *

Si les Américains cherchent à détruire les Espagnols, ils protègent les oiseaux. Ils viennent d'édicter une loi par laquelle le commerce de leur dépouille et de leur plumage est interdit, sous peine d'une amende de 250 francs, sur tout le territoire des Etats-Unis. La raison de cette mesure est que l'oiseau est indispensable à l'agriculture, car, s'il mange quelque peu les fruits, il mange aussi beaucoup d'insectes qui, eux, se chargeraient de détruire rapidement toute une récolte. On a fait le dénombrement des oiseaux utiles et de ceux qui sont nuisibles, et l'on a constaté que ces derniers forment le plus petit nombre ; ce sont eux pourtant qu'on respecte : on chasse peu les éperviers et autres oiseaux de proie qui mangent des milliers d'oiseaux utiles. C'est surtout au moment des migrations qu'on fait, dans le midi de la France, des hécatombes ; on massacre les hirondelles pour les expédier à nos restaurateurs parisiens sous le nom de mauviettes; on massacre du reste partout toutes les espèces sans distinction et par tous les moyens possibles, et, si cela continue, dans une cinquantaine d'années on s'apercevra que ces petits charmeurs de nos bois et de nos jardins manquent à l'agriculture. Il serait temps qu'une loi intervînt, non seulement en France, mais, après entente, dans toute l'Europe, pour interdire le commerce des petits oiseaux; les dames trouveront autre chose pour leurs chapeaux et les gourmets se passeront de mauviettes.

* * *

La distribution des billets de chemin de fer, dans une grande gare comme celles qui desservent la banlieue de Paris, est une opération qui exige un temps toujours trop long au gré du voyageur qui fait queue pour attendre son tour.

La personne préposée à cette distribution ne perd pas son temps ; mais il faut qu'elle cherche dans un casier où sont classés les tickets parmi des milliers d'autres, car, sans compter que, pour chaque station, il y a les divisions par classes, il y a encore des tarifs divers : place entière, demi ou quart de place pour chaque classe. On a pensé qu'il serait possible d'aller plus vite en fabriquant le billet demandé au moment de le remettre au voyageur. La machine imaginée à cet effet (fig. 9) se compose d'un cylindre C sur lequel sont enroulées des bandes de carton; contre ce cylindre et sur le même axe est montée une roue A qui porte à sa circonférence le nom de toutes les stations. Pour délivrer un billet, on tourne la roue jusqu'à ce que le nom de la station demandée se trouve en face d'une fenêtre pratiquée dans la monture et formant point de repère ; ce mouvement a déterminé dans le cylindre le jeu d'un certain nombre de composteurs et il suffit alors d'appuyer, suivant la classe désirée, sur une des manettes

marquées 1, 2, 3 pour que le billet arrive tout coupé dans la main de l'employé ; il porte, outre le nom de la station, toutes les indications des billets ordinaires, telles que la date, la série, le numéro d'ordre, etc. En même temps que se fait cette opération, une bande de papier, placée également dans la machine, s'imprime pour servir de

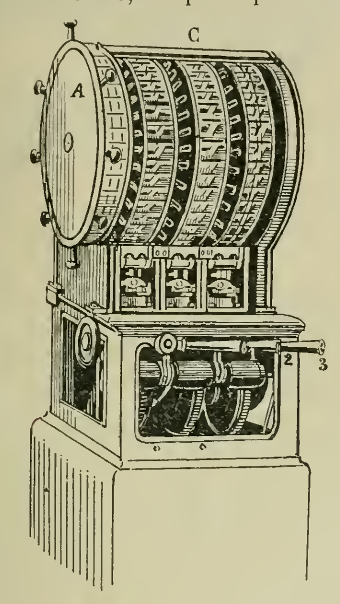


Fig. 9. — Machine à fabriquer les billets de chemin de fer au moment de leur distribution.

contrôle, elle porte le numéro d'ordre, la destination et les prix placés au-dessous les uns des autres ; une simple addition permet donc de vérifier la caisse à chaque instant. Ces appareils, qui fonctionnent à la gare du Nord et à la gare Saint-Lazare, à Paris, depuis le commencement de l'année, ont donné de bons résultats, et, en généralisant leur emploi, les compagnies, tout en y trouvant un moyen de contrôle efficace et une simplification de la besogne de l'employé, donneront aussi satisfaction au public, qui posera moins longtemps au guichet.

* * *

Mettre de la couleur sur du papier, c'est chose trop banale pour M. Ch. Henry, qui prétend cependant obtenir du papier de tenture au plus joli coloris sans y mettre autre chose qu'une mince couche d'une substance incolore ; les résultats que nous avons pu voir sont réellement très intéressants. En somme, la couleur d'un objet n'est que l'effet de la réflexion de la lumière blanche, composée, comme on sait, de sept couleurs primaires, sur la matière dont est composé l'objet ; si cette matière est telle que par sa nature elle absorbe six de ces couleurs, c'est la septième qui sera réfléchie et que nous verrons : ce sera sa couleur propre. C'est pourquoi la couleur peut varier, pour un même objet, avec la nature de la source de lumière : telle étoffe, qui paraît bleue au jour, sera verte à la lumière artificielle, car le spectre de cette lumière ne sera pas le même que celui du soleil. D'autre part, il est facile, en se plaçant dans certaines conditions, de voir à la fois plusieurs couleurs du spectre ; cela se présente même fréquemment à Paris, les jours de pluie, à certaines portes d'octroi où il passe beaucoup de voitures automobiles ; obligées de s'arrêter un moment pour satisfaire aux dures lois du fisc, elles laissent tomber quelques gouttes d'huile qui s'étendent en couche mince sur les larges mares d'eau. L'épaisseur de cette lame d'huile se mesure par des millièmes de millimètre et rentre dans un ordre de grandeur (on pourrait dire plutôt de petitesse) qui est du même ordre que celui des vibrations lumineuses ; à sa rencontre il y a perturbation dans les vibrations propres à chaque couleur, et nous voyons apparaître ces vives nuances que les bulles de savon ou la nacre nous ont déjà fait connaître. Ce sont ces couleurs que M. Ch. Henry a voulu, nous ne dirons pas fixer, mais provoquer sur un papier préparé industriellement et destiné à obtenir des effets nouveaux dans l'ornement de nos demeures. Pour cela, il fallait recueillir et fixer les lames minces ; il y arrive en faisant dérouler d'une façon continue le papier dans une cuve d'eau, sur laquelle on a projeté quelques gouttes d'une solution de résine dans de l'essence de térébenthine ; la lame mince formée se trouve ramassée par la surface du papier, sur laquelle elle s'attache. Portée au jour, cette résine devient insoluble, et la couche mince se trouve fixée sur le papier, qui reflète alors toutes les couleurs et prend les teintes les plus variées, suivant l'angle sous lequel on le regarde et suivant aussi le milieu dans lequel il se trouve. C'est une nouvelle industrie qui trouvera son application dans l'art de l'ameublement moderne.

* * *

Nous avons dit tout à l'heure que toutes les lumières n'ont pas la même composition, ne donnent pas absolument le même spectre quand on les décompose, et nous voulons revenir un moment là-dessus à propos d'une découverte qui vient d'être faite précisément par l'analyse spectrale. On sait que dans le spectre solaire on

trouve, outre les bandes formées des sept couleurs primaires, beaucoup de lignes peu apparentes qui coupent ces bandes en des points déterminés; or ces lignes changent de couleur et de position avec la nature de la lumière qui forme le spectre, et chaque corps donne toujours des raies identiques de couleur et de position : on a donc là un moyen d'identifier les corps connus, chacun d'eux donnant des lignes qui ne ressemblent en rien à celles données par son voisin. Dernièrement, un physicien bien connu de Londres, M. Ramsay, ayant reçu une petite fiole d'air liquide, eut l'idée de l'analyser en absorbant d'abord, par les procédés ordinaires, l'oxygène et l'azote; cette absorption terminée, il restait encore quelque chose, ce qui n'était pas fait pour l'étonner, puisque c'est lui qui, il y a quatre ans, avait découvert que ce quelque chose est un gaz constitutif de l'air qu'il nomma l'argon. Mais, soupçonnant que notre atmosphère avait encore quelque secret, il soumit son résidu à l'analyse spectrale, qui lui décela d'abord, bien entendu, les raies de son ami argon, mais aussi d'autres raies, très apparentes, qui ne se rapportaient à aucun gaz connu : il s'agit donc encore d'un nouvel élément de l'air qu'il baptisa provisoirement *crypton,* ce qui veut dire qu'il est caché; il est bien possible qu'on en trouve encore d'autres! Voilà donc tous nos manuels de chimie à refaire, la composition de l'air y étant donnée d'une façon imparfaite; heureusement que cela ne nous empêche pas de respirer!

***

Le moyen de transport le plus économique, pour l'expédition en grande quantité des marchandises lourdes, est le canal; mais il a l'inconvénient d'être d'une lenteur désespérante. Qui n'a vu ces énormes péniches remorquées péniblement par deux chevaux, quelquefois deux hommes, à raison de 2 ou 3 kilomètres à l'heure! C'est sûrement le moyen de transport qui détient le record de la lenteur; aussi a-t-on souvent cherché à remédier à cet état de choses et par ces temps d'automobiles, où le cheval tend tous les jours à être supplanté par un moteur mécanique, il serait étonnant qu'on ne trouvât pas une solution satisfaisante. L'emploi d'un propulseur mû par la vapeur, comme sur les fleuves, aurait, paraît-il, l'inconvénient de détériorer assez vite le canal, à cause de l'agitation qu'il provoque. Aussi est-ce en conservant le halage qu'on cherche une solution et déjà quelques essais plus ou moins heureux ont été faits. La locomotive

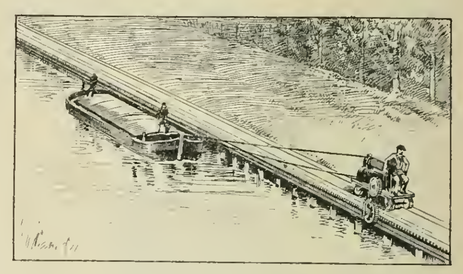


Fig. 10. — Halage des bateaux sur les canaux au moyen d'un tracteur électrique à crémaillère.

à vapeur roulant sur une voie ferrée, placée le long du canal, a été considérée comme trop coûteuse et ne paraît pas avoir donné des résultats avantageux. On a proposé de la remplacer par un moteur électrique, auquel le courant serait fourni par une dynamo, actionnée soit par un moteur à vapeur, soit par une chute d'eau prise sur le canal même, quand cela serait possible. Nous ne croyons pas que, jusqu'à présent, en France, des essais de ce genre aient été tentés; mais le *Cazier's Magazine* nous donne quelques détails sur une installation récente (fig. 10) faite, en Amérique, par M. Schatz.

Pour obtenir une adhérence suffisante, sans être obligé d'exagérer le poids du tracteur, la voie porte une crémaillère sur laquelle engrène la roue motrice; le courant est amené par des fils placés le long de la voie et reliés au moteur par un trolley, comme cela a lieu pour les tramways. Le tracteur peut être conduit soit par un homme monté dessus, soit depuis le bateau même, en disposant des fils qui permettent de couper ou de renverser le courant au moment opportun. Ce n'est qu'au bout de quelque temps d'exploitation qu'on pourra se rendre compte des conditions économiques de cette exploitation; on ne cherchera jamais la vitesse sur un canal, les éclusages s'y opposeront toujours; mais il ne serait pas mauvais tout de même, pour que certaines marchandises qui ne se conservent pas indéfiniment pussent profiter de ce mode économique de transport, qu'on arrivât à marcher un peu plus vite qu'une charrue.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Faisons nos excuses au lecteur. Il faut que nous revenions au Niger, sujet de notre dernière chronique.

Le métier de chroniqueur colonial a de ces tristesses-là. L'événement nous impose sa présence. Or il arrive à son heure, non à la nôtre. Être prophète? La chose ne va point, outre le ridicule, sans quelque difficulté. Il vaut mieux se résigner. On s'est plaint, tout le long d'une page, des lenteurs d'une Commission : est-on obligé trois pages après, le lendemain, d'annoncer que la Commission a abouti? Est-on obligé, le mois suivant, de traiter le même sujet? Vite, des excuses au lecteur, et... on finit, assez souvent, par se consoler.

Nous avons exposé, il y a un mois, le litige qui divisait, dans la boucle du Niger, l'Angleterre et la France. Sans explications préliminaires, analysons la convention qui a mis fin le 14 juin dernier à ce litige. (Consulter, pour cette chronique, notre *Carte de l'Afrique occidentale et centrale française,* publiée dans le dernier numéro, p. 126.)

Il s'agissait, tout d'abord, de régler une question territoriale. Voici dans ses grandes lignes, la solution intervenue :

A l'ouest du Niger, entre la française Côte-d'Ivoire et l'anglaise Côte-d'Or, la nouvelle frontière part du 9e degré latitude nord (convention du 12 juillet 1893), remonte la Volta noire jusqu'au 11e degré, suit ce dernier parallèle jusqu'à la frontière franco-allemande, déterminée par la convention du 23 juillet dernier. Entre le Dahomey français et les protectorats anglais du Niger, la nouvelle frontière part également du 9e degré latitude nord (convention du 12 octobre 1896), se dirige vers le nord-est-nord, passe à l'est de Nikki et de Kandi, et atteint le Niger à 16 kilomètres en amont de Guiris, ou Géré, port d'Ilo. A l'est du Niger, elle conserve la même direction jusqu'à 160 kilomètres de Sokoto; elle contourne cette ville, la laissant au sud, suit quelque temps le 14e degré, contourne Zinder, la laissant au nord, rejoint ce parallèle et ne s'en écarte plus jusqu'au Tchad; elle atteint ce lac un peu au nord de Barroua.

Nous conservons Bouna et Nikki, nous perdons Oua, Ilo et Boussa; la ligne Say-Barroua est modifiée à notre avantage : au total, pertes et gains se compensent. Il est aisé de s'en rendre compte, approximativement, sur la carte; de la partie teintée en gris — le territoire français — nous n'abandonnons que deux triangles de superficie relativement restreinte : ceux d'Oua et de Boussâ; par contre, il nous faudrait teinter à présent un triangle au sud-ouest de Say, et un rectangle long de 400 kilomètres, entre Sokoto et Kouka. Cependant, ce n'est pas sans regrets que nous évacuerons Ilo, où sont morts des Français, comme le maréchal des logis de Bernis, assassiné en janvier dernier, et Boussa, dont la « capacité » commerciale, grâce à la situation de ce point en amont des premiers rapides du Niger, est peut-être fort grande. Mais toute entente exige des concessions réciproques. Nous ne pouvions nous flatter de voir les Anglais nous céder en tous points; et il était urgent d'aboutir.

Etait-il nécessaire, alors que la question territoriale devait être seule posée, de nous laisser entraîner dans la voie des concessions d'ordre économique? L'article 9, qui règle la question commerciale, est bien fait pour éveiller les appréhensions et appeler la critique. Le voici :

A l'intérieur d'une ligne qui englobe la Côte-d'Ivoire jusqu'au nord de Kong, le Gourounsi et une partie de Mossi jusqu'à Ouaghadougou, le haut Dahomey jusqu'au 10e degré latitude nord, les citoyens et protégés des deux nations jouiront, pendant trente années, du même traitement, « pour tout ce qui concerne la navigation fluviale, le commerce, le régime douanier et fiscal et les taxes de toute nature ». A l'extérieur de cette ligne, ajoute l'article, liberté entière est laissée aux deux nations contractantes. Ceci est fort heureux, et nous devons remercier les Anglais de nous laisser la libre disposition d'une partie de notre bien. Quant à « l'intérieur de la ligne », il faut en prendre notre parti. Une fois de plus, nos soldats seront morts pour le plus grand profit des négociants anglais. — Mais nous pourrons, à notre tour, trafiquer chez nos voisins! — Le bon billet! Comment? Vous ferez chez autrui, au milieu de difficultés de tout ordre, ce que vous ne faites pas chez vous? Je vous dis qu'on a illuminé à Liverpool. On a juré, sauf respect, à Marseille.

— Vous oubliez les enclaves commerciales.

Nous y voici. L'Angleterre loue à la

République, par bail, pour trente ans, deux terrains d'une superficie qui n'excédera pas pour chacun d'eux 50 hectares et situés l'un sur la rive droite du Niger, entre Léaba et le confluent de la rivière Moussa (Mochi) avec ce fleuve, l'autre sur les embouchures du Niger. Ces terrains ne cessent pas de faire partie du protectorat anglais du Niger ; nous n'en devenons que les locataires.

Le Gouvernement de la République s'engage à payer, tous les ans, au Gouvernement de Sa Majesté, le 1er janvier, un loyer de 1 franc.

Un franc par an, voilà, certes ! qui n'est pas ruineux pour le gouvernement de la République. Mais ne trouvez-vous point qu'un pareil bail ne va point sans quelque humiliation ? Lorsqu'un peuple paye à un autre, pour un territoire, une somme d'argent, cette somme prend le nom de tribut. Désormais il est permis de dire, en un sens, que la France paye à l'Angleterre un tribut de 1 franc. Criez-vous à l'exagération ? Lisez le bail (art. 5) :

Le Gouvernement de la République s'engage :

a) A entourer la partie du territoire susmentionnée à l'article 4 d'un mur ou d'une palissade ou de toute autre clôture *qui aura au moins 3 mètres de haut. Il n'y aura qu'une porte sur chacune des trois faces.*

b) A ne pas permettre, dans ladite partie, ni l'entrée, ni la sortie de marchandises contraires au règlement des douanes anglaises...

c) A ne pas vendre et à ne pas permettre la vente des marchandises en détail dans ladite partie du terrain....

d) Les plans de tous les bâtiments seront soumis à l'examen des autorités britanniques...

e) Il est entendu que les opérations de débarquement et d'emmagasinement des marchandises sur ladite partie seront conduites conformément aux règlements en vigueur dans le protectorat anglais.

Est-ce assez précis ? et nous répéterons : assez humiliant ? L'Angleterre nous permet de construire deux magasins chez elle, deux magasins dont elle aura la police : il n'y a vraiment là aucun motif d'aller « contempler la Colonne ! »

En résumé, cette convention n'a guère d'autre mérite que d'avoir été nécessaire. Mais nécessaire, elle l'était vraiment ; et voilà pourquoi les Chambres feront bien de l'adopter.

* * *

Nos explorateurs viennent d'accomplir, sur les bords du lac Tchad et dans la région du Haut-Nil, une œuvre autrement glorieuse que celle de nos diplomates de la commission anglo-française.

Le bassin du Tchad forme aujourd'hui le centre de notre zone d'influence en Afrique. Les rives du grand lac sont à peu près à égale distance de El Golea, dans le Sud algérien, de Tombouctou, dans le Soudan français, de Brazzaville, dans le Congo français, de Fachoda, sur le Haut-Nil. Outre les avantages de cette situation centrale, le Tchad emprunte une singulière importance à ce fait que notre Afrique occidentale et notre Afrique centrale, coupées l'une de l'autre par les Protectorats anglais du Niger et le Cameroun allemand, s'unissent l'une à l'autre sur ses rives. Celles-ci, pour les trois quarts de leur étendue, sont françaises. Le Tchad, enfin, est un centre hydrographique qui, placé sur la lisière du désert, peut présenter un intérêt extrême. Du Niger au Nil, c'est dans ses eaux que viennent se jeter les seules rivières navigables.

Mais cette région de l'Afrique était fort mal connue. Elle n'avait guère été explorée que par Clapperton (1822-1824), Denham, Overweg, mort à Kouka, surtout par Barth, le compagnon d'Overweg (1851-1852), par Nachtigal (1869), par Monteil, après 1890. Nos connaissances étaient sommaires, même parfois contradictoires. Pour les uns, les pays du Tchad étaient parmi les plus riches d'Afrique ; c'était vers eux que devait diriger ses efforts une politique prévoyante. Il était urgent de construire le chemin de fer, qui relierait, à travers l'immensité du Sahara, la Méditerranée au Tchad. — Ces pays ne valent pas la peine qu'on y aille, s'écriait-on dans le camp adverse. C'est déjà le désert ; vous ne trouverez là ni populations ni richesses. La région, de plus, est ruinée par l'invasion. Et l'on racontait le terrible passage de Rabah, pillant, en 1892, le Gribingui, forçant, en 1893, Kouka, menaçant, en 1894, le Sokoto. Quant au Tchad, ajoutait-on, ce n'est qu'un cul-de-sac qui ne mène nulle part, qu'un immense marécage.

Devant ces affirmations contradictoires, il parut nécessaire de se rendre compte tout d'abord de la valeur du pays, pour, si cette valeur était réelle, implanter là notre influence.

Les Français se sont dirigés vers le Tchad par l'ouest et par le sud.

Par l'ouest, le capitaine Cazemajou, envoyé par le Comité de l'Afrique française, partit du Soudan français et s'avança le long de l'ancienne ligne frontière Say-Barroua. En avril dernier, il était à Argoungou, non loin de Sokoto.

Par le sud, deux expéditions furent organisées : celles de l'administrateur Gentil et de M. de Béhagle. On vient d'annoncer que, de ces deux expéditions, la première avait réussi, était sur le chemin du retour, la seconde était en route.

M. Gentil quitta la France en avril 1895; il emportait un petit vapeur, démontable en sept tranches, le *Léon-Blot*. En juin, il atteignait Loango. Au prix de grands efforts, le vapeur fut porté à bras d'hommes à Brazzaville. Par le Congo, par l'Oubangui, on gagna le poste d'Ouadda, qui est proche du confluent de la Kémo. Sur la Tomi, affluent de la Kémo, visitée par Maistre en 1892, un poste fut établi à Krebedgé. En avril 1897, deux ans après le départ de France, la Nana, affluent du Gribingui, dans le bassin du Chari, c'est-à-dire du lac Tchad, était atteinte. Le *Léon-Blot* monté, on procéda aux essais en mai, au départ, dès l'arrivée des hautes eaux, en juin. La véritable exploration commençait.

Le Gribingui fut reconnu sur presque la totalité de son cours, jusqu'à son confluent avec le Chari. On sut qu'il n'était qu'un affluent, non une branche, de ce fleuve : au point de rencontre, la largeur du Gribingui n'est à peine que de 70 mètres, celle du Chari est trois fois plus grande.

Dans le Baguirmi, M. Gentil séjourna deux mois. Grâce au faible tirant d'eau de son vapeur, il remonta le Ban Erguieg ou Ban Hin, jusqu'à 15 kilomètres de Massinia. Cette ville est aujourd'hui la capitale du pays. Le sultan y réside, depuis qu'il a été chassé de Maïnheffa, sur le Chari, après une lutte de six mois, par Rabah le conquérant. Rabah se détourna ensuite vers les régions plus riches du Bornou ; mais il a laissé des garnisons dans tout le bas Chari, à Logone, Koussouri, Goulfeï. Le sultan du Baguirmi conseilla à M. Gentil de craindre Rabah et de ne pas pousser plus loin. M. Gentil avait en garde, dans ces régions placées sous notre influence, le prestige de la France; il se hâta de gagner Goulfeï. Cette ville, posée dans une bonne situation stratégique, était en mesure de couper la route à l'expédition. Mais la population fut terrifiée à la nouvelle de l'approche des « frères de Crampel ». Sur le Niger, M. Hourst avait passé, nous l'avons vu, pour le neveu de Barth. Au Tchad, M. Gentil fut le frère du malheureux explorateur, massacré en 1890 à l'instigation de Rabah. A la nouvelle de son arrivée, la terreur fut si grande que la garnison de Goulfeï s'enfuit précipitamment à Dikoa; la population accueillit les Français en libérateurs, les combla de riz et de poules. La ville est située sur la rive gauche d'un des bras du Chari; close de murs, elle mesure plus de 2 kilomètres de front; ses maisons en pisé, recouvertes de chaume, et dont quelques-unes sont surmontées d'un étage, renferment une population d'environ 10,000 habitants.



AU CONGO FRANÇAIS — UN POSTE SUR L'OGOOUÉ

Le 1er novembre 1897, la mission, sans qu'elle eût à tirer un coup de fusil, atteignait le Tchad.

« Je vous assure, écrit M. Gentil, que c'était un spectacle merveilleux — une vraie mer, d'autant plus que, pour compléter l'illusion, une jolie brise soufflait, qui formait un clapotis assez sérieux. » Le Tchad n'est donc pas que marécages; mais il en est entouré : « Pour pouvoir parler du Tchad, il faut pouvoir y pénétrer. Or, étant donné le fouillis inextricable d'îles qui se trouve à son entrée, il est impossible d'apercevoir, de la terre ferme, autre chose que des herbes, des joncs ou des papyrus, seuls végétaux du lac. » Le manque de bois et d'approvisionnements se fit bientôt sentir, et le *Léon-Blot* dut retourner dans le Chari.

Avant de regagner le Baguirmi, M. Gentil écrivit à Rabah : il lui demandait de nous rendre les derniers survivants de la mission Crampel. Mais les Baguirmiens étaient peu soucieux de renouer des relations avec l'envahisseur; ils ont très probablement arrêté le message, et M. Gentil ne reçut point de réponse. De retour à Massinia, il signa avec le sultan un traité de protection et de commerce. Le sultan, de plus, le pria de conduire en France une ambassade baguirmienne, à la tête de laquelle il plaça son propre beau-père, Souleyman.

Le 5 décembre 1897, M. Gentil était de retour au poste de Gribingui. A l'heure où nous écrivons, il est attendu en France.

Pour une fois la mission politique aura été suivie de fort près par un essai d'exploitation commerciale. Même avant que nous fût parvenue la nouvelle du succès de M. Gentil, MM. de Béhagle et de Mézières étaient partis sur ses traces, pour la région du Tchad. Anciens membres tous deux de la mission de Maistre, ils ont cet avantage de connaître déjà le Haut-Congo français. Tandis que M. de Mézières organisait en France un premier ravitaillement, M. de Béhagle transportait le très considérable matériel de la mission — 20 tonnes de marchandises et de vivres de réserve — de Loango à Brazzaville. M. de Mézières est reparti le 6 mai dernier.



AU CONGO FRANÇAIS — UNE MISSION CATHOLIQUE

La nouvelle mission est surtout commerciale. Son plan est de s'installer sur le Gribingui, d'utiliser le réseau de voies navigables qui entourent le Tchad, pour se mettre en contact avec les populations indigènes, de créer le long de ces voies des comptoirs, d'établir un relevé exact et méthodique des richesses du sol. Ses chefs doivent tenter ensuite de pénétrer dans l'Ouadai, en se présentant unique-

ment comme des commerçants. Ils sont résolus à ne contrarier en rien les habitudes du commerce local. Les Belges de l'Etat indépendant, pour avoir voulu forcer les Arabes à trafiquer, non plus avec Zanzibar, mais avec le Bas-Congo, se sont heurtés aux plus sérieuses difficultés; ils ont dû longtemps combattre. Les Anglais de la *Royal Niger Company* ont commis la même faute lorsqu'ils ont voulu détourner vers le Bas-Niger le commerce des Etats musulmans de leur Soudan avec le nord de l'Afrique. MM. de Béhagle et de Mézières suivront le courant commercial établi entre le Soudan et le nord; ne se livrant qu'au trafic, payant avec exactitude les droits de rigueur, ils se feront convoyer à travers le désert par les Touaregs, et se flattent d'établir, à notre profit, un commerce régulier entre notre Maghreb et notre Soudan congolais.

L'idée est nouvelle; elle peut être féconde. Nous souhaitons qu'elle soit appliquée au plus vite.

***

La région du Bahr-el-Gazal forme l'extrémité orientale de l'Afrique centrale française; elle touche au Nil.

Nos droits sur cette région remontent à quelques années à peine. La convention franco-allemande du 4 février 1894 délimitait la frontière entre le Cameroun et notre Congo : tous les pays à l'est de la frontière étaient reconnus partie intégrante de notre sphère d'influence. La convention franco-congolaise du 14 août 1894 fixait au M'Bomou la limite de l'Etat indépendant; au nord de cette ligne, la France dominait. Ainsi nos voisins avaient reconnu nos droits; les Anglais, qui n'avaient ici rien à voir, s'avisèrent de les contester : « Une marche sur ces territoires, dit en pleine Chambre des Communes, en mars 1895, sir Edward Grey, alors sous-secrétaire aux Affaires étrangères, une telle marche ne serait pas seulement un acte inconsistant et inattendu, mais en outre il doit être parfaitement connu du gouvernement français, que ce serait un acte d'inimitié, considéré comme tel par l'Angleterre. » Ceci voulait simplement dire que les projets de l'Angleterre étaient contrariés; et cette puissance montrait, quelques jours après, le bout de l'oreille : « Il est évident, déclarait un représentant des Communes, que l'avenir de l'Egypte sera aux mains de qui réussira, le premier, à s'assurer la domination effective du cours du Nil. »

Nous avons tenté d'être ces premiers.

Dès juin 1896, le capitaine Marchand



AU CONGO FRANÇAIS — UNE MISSION PROTESTANTE

s'embarquait pour aller occuper les postes du Haut-Oubangui, évacués par l'Etat indépendant. Déjà, M. Liotard, commissaire du gouvernement dans la région, avait traité avec les chefs de la vallée de l'Ouellé : Rafaï, Semio, Tambourah, et avait établi auprès de leurs résidences des postes, qui avaient pris leurs propres noms. Même, le poste de Tambourah n'était plus qu'à 50 kilomètres de la rive gauche du Soueh, qui est un affluent du Bahr-el-Gazal. En 1897, nouveau pas en avant : M. Liotard fonde, au nord de Zemio, dans la vallée du Biri, affluent de Bahr-el-Homr, qui est une des têtes du Bahr-el-Gazal, le poste de Dem-Ziber. Pour pousser plus avant et s'engager dans la région, coupée de marécages, qui mène au Nil, il fallait et des renforts et des embarcations.



DANS LA RÉGION DU TCHAD — UNE RÉSIDENCE ROYALE

Transporter de la côte aux eaux navigables du bassin du Nil la canonnière, le *Faidherbe*, des boats en fer et des chalands, fut la dure tâche à laquelle travailla, jusqu'en octobre dernier, le gros de la mission Marchand.

La flottille, dont l'enseigne de vaisseau Dyé est le commandant, fut transportée par vapeurs de Brazzaville à Bangui, sur l'Oubangui, par pirogues jusqu'à Bangasso, sur l'Ouellé, et de là jusqu'au Soueh à dos d'hommes. Le *Faidherbe* était parvenu, vers la fin mai, à l'entrée du M'Bomou ; là, il fut démonté et ses morceaux suivirent la même route que les chalands.

Le 27 août, la flottille était arrivée au Soueh ; le capitaine Germain, l'enseigne Dyé, l'administrateur Bobichon dirigeaient le montage, tandis que le capitaine Marchand et le lieutenant Mangin faisaient des reconnaissances, le premier, à l'est, vers Roumbeck, le second, au nord, par Djour-Ghattas, vers Meschra-el-Resk. Aux dernières nouvelles, toutes les charges avaient rejoint le centre d'organisation, Tambourah ; la moitié de la mission était échelonnée le long du Soueh ; Koutchouk-Ali, au confluent de cette rivière et de la Ouaou, et qui devait servir de port d'embarquement, allait être occupé. Le montage du *Faidherbe* était presque terminé.

Mais ces nouvelles — les dernières publiées — sont vieilles de neuf mois. A cette heure, le drapeau tricolore flotte certainement sur le Nil. Il flotte sur la largeur presque tout entière de l'Afrique, de Saint-Louis à Fachoda : *la largeur tout entière de l'Europe, de Brest à la Caspienne!* Et plus à l'est, encore, il flotte à Djibouti. Nos explorateurs et nos soldats ont bien travaillé.

GASTON ROUVIER.

CHRONIQUE THÉATRALE

Grâce à la température hivernale dont nous jouissons en ce singulier été de 1898, la saison théâtrale se prolonge bien au delà des limites ordinaires... Ce n'est pas moi certes qui m'en plaindrai. Il y a toujours dans ces post-scriptum des surprises agréables. Au milieu d'un fatras d'inutiles ou mauvaises soirées, il en surgit une du plus haut intérêt. C'est ce qui s'est produit cette fois, grâce — il faut l'avouer — non pas aux auteurs, ni aux artistes français, mais grâce à M. Novelli, le très curieux et très célèbre acteur italien, qui est venu à la Renaissance — sur les planches mêmes où triompha Mme Duse avec tant de fracas — lancer le fameux *anch'io son...*

Il n'y a point à faire de comparaisons entre le phénomène que le snobisme a couvert de lauriers tapageurs et l'artiste véritable au talent souple et superbe qui vient de recueillir pendant quinze jours des applaudissements infiniment plus discrets, mais beaucoup plus sincères. Cependant un rapprochement s'impose entre ces deux interprètes qui semblent avoir été tous deux élevés à la même école : celle de la simplicité. C'est un fait digne de remarque et d'une jolie ironie que ce soit de l'Italie, la terre classique des mimes, des exagérés, des échevelés, que nous vienne à cette heure la plus admirable leçon de naturel et de pondération. Ceci doit nous donner à réfléchir et rabattre un peu de notre orgueil et de notre faconde... Avons-nous assez souvent crié avec une fanfaronnade insupportable que nous étions le peuple sage par excellence, le peuple du juste milieu et du bon sens! A nous entendre, il ne pouvait être question de quoi que ce fût en dehors de nous. Nos artistes étaient des modèles que l'univers entier copiait servilement, sans, bien entendu, atteindre jamais au même degré de perfection... Il y a, dans ce panégyrique que nous nous plaisons à faire de nous-mêmes, une inconscience et une naïveté enfantines tout à fait réjouissantes, à moins qu'elles ne soient fort tristes à constater... La fin du siècle ne nous aura pas été très favorable, et, pour peu qu'on ait un peu voyagé, on est bien forcé de convenir que le charme est rompu... C'en est fini de notre prépondérance universelle, nous avons cessé d'encombrer le monde, et les désastres d'il y a vingt-cinq ans ont éteint notre auréole... C'est là une vérité peu agréable à entendre, mais qu'il faut dire cependant et dire bien haut... Nous ne sommes plus les premiers en quoi que ce soit, et ce n'est pas notre assurance, ce n'est pas notre aveuglement qui changeront ce qui est... Je ne dis pas que nous « dégringolons » — passez-moi cette expression peu académique qui fait image — mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes stationnaires, tandis que les autres marchent. Une seule supériorité nous restait — ou du moins nous le disions si haut et si souvent que les esprits les moins susceptibles d'emballement finissaient par y croire — c'était le théâtre!... Il faut déchanter. Autour de nous, on a fait de très grands progrès, tandis que nous ne bougeons plus depuis longtemps. En Angleterre, en Allemagne, et aujourd'hui en Italie, il a poussé de solides rejetons, greffes prises, si l'on veut, sur notre vieil arbre national; mais les boutures sont devenues arbres à leur tour et déjà leurs rameaux nous couvrent de leur ombre... Déjà la troupe de Meïningen, avec son jeu si curieux et l'intellect de ses masses, avait fait réfléchir les metteurs en scène de nos « figurations » moutonnières; déjà le final du deuxième acte des *Maîtres chanteurs,* tel qu'on le « joue » à Bayreuth et à Munich, semblait impossible à exécuter en France, et il a fallu copier à notre tour le modèle allemand pour atteindre le but; déjà aussi notre machinerie théâtrale, nos jeux de lumière semblaient d'un archaïsme invraisemblable... Mais voilà qui est plus grave, des individualités percent au delà de nos frontières et viennent jusque chez nous nous contraindre à l'admiration.

L'an dernier, à New-York, j'avais eu l'occasion de faire cette remarque en assistant à une représentation d'*Hamlet* dans laquelle M. Berboom-Tree, le célèbre acteur anglais, émule de sir Irving, interprétait le rôle du prince de Danemark : — Ah! mes amis, ne touchons pas à ce rôle dont nous n'avons aucune idée. Si vous saviez quelle révélation! et combien semblent *ridicules* — j'écris le mot à dessein — les Hamlet barbus et musclés; les Hamlet à la voix de cuivre, aux biceps d'athlètes, aux métacarpes de lutteurs; les Hamlet bruns, farouches et redondants; les Hamlet mâles enfin! Irving est vieux à cette heure, le geste est toujours beau; mais l'œil est vitreux et la voix est pâteuse. Tandis que Berboom-Tree! Mince, élégant, distingué, l'œil bleu et limpide, le geste gracile, indécis parfois, plein d'autorité aussi : le voilà le « chétif » (l'épithète est de Shakespeare) enfant royal, l'éphèbe inquiétant, dont toute la force réside dans la révélation que lui fit le spectre et dont la main, trop débile pour manier une épée,

fait pourtant reculer le bandit couronné... Et la diction !... C'est lui qu'il faut entendre pour comprendre et sonder toute la profondeur philosophique du célèbre *To be! or... not... to be !...* Un grand artiste, vous dis-je. Et, le lendemain, je le voyais dans ce fameux *Trilby,* pièce étrange, succédané bizarre de notre *Vie de bohème,* qui se joua deux mille ou trois mille fois dans tous les pays de langue anglaise et où il remplissait le rôle d'un hypnotiseur, raté de génie, macabre et falot comme une espèce de docteur miracle hoffmanesque ; puis, un autre jour, je le revis encore dans une bien mauvaise pièce, d'ailleurs, bâtie sur un épisode de la conquête du Canada par les Anglais, où il jouait le rôle d'un Français, bâtard de je ne sais quel Louis XV d'opérette auquel il donnait une allure d'une élégance suprême; et je me demandais lequel de nos artistes si parfaits, si corrects, serait capable d'interpréter avec autant d'art des œuvres de valeur et de tendance aussi opposées. Inutile d'ajouter que ma question demeurait sans réponse... Le même fait m'avait frappé quelques années plus tôt à Ischl, dans le Tyrol, où, sur la petite scène du minuscule théâtre, des comédiens, des chanteurs de Vienne et de Munich jouaient en présence de S. M. François-Joseph, empereur et roi, dans la même soirée, *Cavalleria rusticana,* et le ballet — vous avez bien lu le « ballet » — *Die Puppenfee.* Et ce n'étaient pas les premiers venus au moins. Des personnages d'importance de l'*An der Wien Theater,* et de l'Opéra de Munich, des premiers rôles, s'il vous plaît, les équivalents de nos Bartet, de nos Caron, de nos Mounet et de nos Alvarez nationaux... Mimes, chanteurs, danseurs même, comédiens, tragédiens, ils étaient tout cela tour à tour et avec maîtrise, ne se croyant pas le moins du monde déshonorés, faisant honnêtement, brillamment tout ce qui concernait leur état et pas « fonctionnaires » pour un *pffennig !...* Voyez-vous nos admirables comédiens s'abaisser aux rôles d'histrions ? Fi! vous n'y pensez pas. Ces rôles ne sont pas de leur emploi !...

Ah ! l'emploi ! Voilà le grand mot. L'emploi, la spécialité. L'un tient article de rire, l'autre de larmes, celui-ci de ganache, celui-là de grimaces : mais, pour faire vendre à aucun d'autre marchandise que celle que permet son enseigne, n'y comptez pas. On se doit à sa gloire !

M. Novelli met la sienne à vendre de tout. Pour lui, il n'est pas de petit emploi. Tout ce qui est artistique se trouve dans sa boutique et son mérite est précisément dans la multiplicité et la perfection de ses transformations : *Lebonnard* ou *Michel Perrin, la Morte civile, la Prima Volta, l'Entr'acte, le Drame nouveau, l'Alleluja,* il nous a donné dans chacune de ces pièces des impressions diverses de terreur ou de joie. Je ne prétends pas qu'il ait été égal dans toutes, mais du moins — comme disent les tâcherons — c'était de l'ouvrage *bien faite !...* Sa « compagnie », sa troupe était homogène, comme celle de la Duse, et l'ensemble, très soigné, témoignait d'un souci artistique dont nos étoiles en tournées devraient bien s'inquiéter un peu. Ce furent là de très intéressantes soirées où beaucoup auraient pu prendre d'excellentes leçons. M. Novelli a quitté Paris comme il y était arrivé ; sans réclame tapageuse, sans banquets, sans couronnes, sans qu'aucun théâtre lui ait dit : « Rien ne manque à ta gloire, tu manques à la nôtre ! » Il est vrai, a dit quelque sceptique, qu'un pareil « battage » n'aurait sans doute affligé personne et que par suite il était inutile. Quoi qu'il en soit, cette manifestation d'un art étranger devrait être pour nous un avertissement salutaire...

En profiterons-nous ?... *That is the question !*

*
* *

L'Odéon a repris, du diable si je sais pourquoi, *le Chien de garde* de Jean Richepin. Est-ce parce que *le Chemineau* avait fait encaisser à ce théâtre, que la subvention rend insubmersible, des recettes superbes, que notre camarade Ginisty s'est tout à coup senti féru d'amour pour ce vieux mélo sans importance ni valeur ? C'est la seule explication que je trouve pour justifier cette fantaisie, car, si

... sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler !...

c'est aussi sur les œuvres intéressantes d'un poète qu'il faut jeter les yeux pour consacrer sa gloire et non pas sur ses ouvrages inférieurs et de pure spéculation. *Le Chien de garde* n'ajoute rien à la réputation de l'auteur de *Par le Glaive* et aurait bien pu diminuer celle du poète du *Chemineau,* si Paris n'avait pour ceux qu'il aime — et M. Jean Richepin est au premier rang de ceux-là — des trésors de mansuétude.

*
* *

De son côté, la Comédie-Française a senti l'impérieux besoin de reprendre *Adrienne Lecouvreur.* La pièce de Scribe et Legouvé a été jouée avec un excellent ensemble. Mlle Bartet y est délicieuse, M. de Féraudy est un excellent Michonnet, M. Baillet, dans le joli rôle de Maurice de Saxe, est... M. Baillet, comme toujours, et Mlle Marsy est une belle, sinon bonne,

duchesse de Bouillon... Là! Et maintenant veut-on nous dire pourquoi on a remonté en plein mois de juin 1898 cette pièce, très bien faite, mais parfaitement insupportable, parce que surannée?... Oh! la pièce bien faite! Qui donc, *avec du génie,* bien entendu, nous en délivrera?... En a-t-on assez tué de ces œuvres, peut-être mal bâties, mais où se révélait une originalité, un tempérament, un désir de nouveau, de puissant, avec ce vocable odieux : la pièce bien faite.

La pièce bien faite, c'est l'eau tiède, le triomphe de la médiocrité, le correct, le ratissé, le déjà vu, le déjà entendu... La pièce bien faite, c'est la bourgeoisie du théâtre, c'est la correction, oui, mais c'est surtout la froideur, la respectabilité, le quelconque, la terreur de l' « au delà », l'effroi de l' « en avant »! Mon Dieu, vous qui savez si bien ordonnancer cette comédie à facettes qui s'appelle la vie, vous dont les coups de théâtre sont subits, jamais les mêmes, toujours imprévus, vous qui d'un chaos, scénario informe, avez tiré ce drame tragi-comique que nous jouons tous avec tant de succès depuis des milliers et des milliers d'années, débarrassez-nous de ce qu'on est convenu en ce monde sublunaire d'appeler la « pièce bien faite », où tous les effets sont prévus, catalogués, étiquetés, rangés comme dans un médaillier, ou plutôt comme dans un herbier, avec les noms de genre, famille et espèce écrits en belle bâtarde rouge et bleue! Oh! l'odieuse chose qu'une pièce bien faite, où rien n'est imprévu, où les événements se succèdent avec une régularité automatique, ceci engendrant fatalement cela, sans que rien puisse déranger l'ordre établi par le bon auteur expert en son métier... Et nous admirons Shakespeare, et nous balançons l'encensoir sous le nez de Molière! Ce qu'ils doivent rire de leurs notaires de fils, ces deux génies, dont pas une œuvre que nous acclamons de confiance ne serait même admise à la lecture. Soyons donc logiques une bonne fois, et, si *Adrienne Lecouvreur,* morceau de virtuose, nous semble l'idéal du théâtre, brûlons sans regret *le Misanthrope* et jetons *Hamlet* au pilon. Nous ne pouvons de bonne foi admirer l'une sans mépriser les autres. Et pourtant il semble bien tout de même que Molière et Shakespeare ne sont pas les premiers venus...

Combien plus je préfère ce *Tricorne enchanté,* de Th. Gautier, que la même Comédie a révélé la semaine dernière. Ah! pour le coup, en voilà une pièce mal faite! Mais quelle joie que cette langue si riche, si colorée, si fantasque, et quelle heure, ou plutôt quelle demi-heure exquise! C'est un fruit savoureux dont on a le palais tout parfumé. Qu'en reste-t-il? Pas grand'chose mais ce peu est délicieux. C'est le souvenir d'une œuvre d'art, très jeune, très folle, très parfaite, malgré ou plutôt à cause de ses imperfections. Et il faut voir quel entrain parmi tous ces comédiens admirables qui n'ont qu'un défaut, le fonctionnarisme. Mais avec quelle joie ils font l'école buissonnière, comme ils gambadent avec gaieté parmi ces vers somptueux et cette fantaisie étincelante! On dirait le *Sous-préfet aux champs,* de Daudet! Vous savez, ce représentant du gouvernement qui rêvait étendu dans un champ de violettes, tandis que les merles et les pinsons lui fredonnaient des ariettes... Ils ne demandent pas mieux que de se débarrasser de leur gourme officielle, les pauvres! Mais, sitôt qu'ils se permettent une petite débauche, tout de suite la *pièce bien faite,* insupportable gouvernante, les rappelle à l'ordre : « De la tenue, messieurs de Montpavon, de la tenue! » Et ils endossent leur bel habit brodé, refont le nœud de leur cravate blanche et redeviennent notaires et fonctionnaires!... Oh! je sais bien ce qu'on peut arguer : ces escapades sont bonnes pour l'Odéon! Mais, puisque l'Odéon fait le devoir de l'Ambigu, faites au moins le sien et soyez vivants et jeunes.

* * *

D'ailleurs, pourquoi l'Odéon empiète-t-il sur le terrain de l'Ambigu et du Château-d'Eau? Ces deux théâtres remplissent à merveille le rôle qui leur est dévolu, et je vous assure que *la Bande à Fifi* qu'on donne sur la scène du premier et *les Volontaires de la Loire* qui triomphent sur les planches du second répondent congrûment à ce qu'on attend de ces deux établissements.

Les deux maisons suffisent à leur tâche, et les assassinats, les vols, les viols, les rapts, les innocents persécutés, les fripouilles triomphantes, tout le menu de ces festins populaires, sont assaisonnés au piment comme il est prescrit. On ne peut rien désirer de plus et bien fâcheux qui voudrait y trouver à redire! Les mélos sont bien joués, suffisamment écrits en somme, et la vertu est toujours récompensée au dénouement, ce qui procure au public les nuits calmes, exemptes de cauchemars, qu'il est en droit de réclamer. On aurait mauvaise grâce à s'en plaindre. « Soyez plutôt maçon si c'est votre talent! » On est maçon et bon maçon, rue de Malte comme boulevard Saint-Martin, et tout est pour le mieux ainsi dans la plus durable des Républiques. C. Q. F. D.

Maurice Lefevre.

LA MUSIQUE

La réaction commence plus tôt, beaucoup plus tôt que je ne l'aurais cru, que je ne l'aurais espéré. En l'espace de six jours, deux grands succès dont les applaudissements ont vibré avec enthousiasme à l'Opéra, avec *la Cloche du Rhin,* de M. Samuel Rousseau (8 juin), à l'Opéra-Comique, avec *la Vie de bohème,* de M. Giacomo Puccini (13 juin), ont sanctionné la victoire du bon sens, du bon goût artistique, la renaissance d'une esthétique fortifiée par les conquêtes modernes, mais libre et affranchie des cangues dans lesquelles on voudrait étrangler tout ce qui n'est pas d'un art absolument conventionnel.

Le sujet de *la Vie de bohème,* de Mürger, est trop connu pour qu'il me soit utile d'en narrer les humoristiques et navrants épisodes.

Composée sur le livret de MM. Giuseppe Giacora et Luigi Illica, traduite en français par M. Paul Ferrier, la partition de M. Puccini a eu un très grand succès, dépassant, et de beaucoup, ce que l'on était en droit d'espérer.

Et pourtant, faut-il le dire? jouée il y a quelques années, à l'époque de la *Manon* de Massenet, par exemple, la comédie lyrique de M. Puccini n'aurait pas, malgré toute sa valeur, suscité un pareil enthousiasme. C'est qu'alors on n'était pas saturé de symphonies impressionnistes, dissonantes, et qu'après ces œuvres ténébreuses, la partition de *la Vie de bohème,* avec toutes ses oppositions, fait l'effet d'un bienfaisant rayon de soleil pénétrant subitement et triomphalement dans la plus froide, la plus obscure des caves.

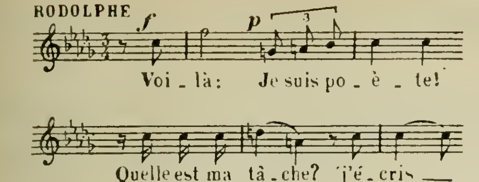
Entre Massenet et M. Puccini, il y a toute la distance du chef d'école au disciple. Chez l'un, on retrouve l'influence de l'autre : et tenez, dans l'air que M. Maréchal chante si bien, de sa jolie et sympathique voix de ténor, ne retrouvez-vous pas la mélancolie distinguée de *Werther?*



Cliché Paul Boyer. M. de Saint-Phar. Musette. M. Jacquet. Mlle Tiphaine. Colline. Schaunard. Rodolphe. Mimi. Marcel. M. Isnardon. M. Fugère. M. Maréchal. Mlle Guiraudon. M. Bouvet.

La Vie de bohème. — Deuxième acte.

Le réveillon au quartier latin et au café Momus. Paris, 1840.



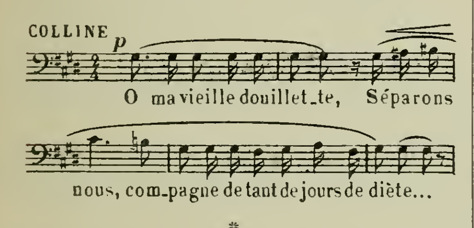
De même que le souvenir d'*Hérodiade* se ravive rien que par ces mesures qui servent d'introduction à l'air que M[lle] Guiraudon détaille si poétiquement.



Ce ne sont pas des réminiscences, mais, je me permets de le croire, c'est la bonne influence du maître qui fait école, de Massenet. Du reste, dans les nombreux passages où l'esprit et l'ironie débordent, M. Puccini est bien lui-même.



Avant la mort si émotionnante de Musette, il a su trouver une page d'une philosophie si résignée, que, malgré la situation pathétique, le public a bissé les touchants adieux de Colline à son mince paletot.



* * *

A l'Opéra, *la Cloche du Rhin* a valu à son jeune auteur une légitime moisson de bravos sincèrement mérités.

Une ouverture nommée prélude — concession au modernisme intransigeant musical — commence l'œuvre de M. Rousseau. On y entend les thèmes — il y en a sept, comme on peut le voir en comparant les exemples que nous donnons — du paganisme germain lutter désespérément contre ceux du mysticisme chrétien triomphant.

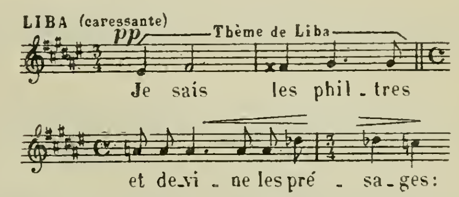
Premier acte. — Liba (M[me] Héglon) implore Odin; Hatto (M. Bartet) conjure son petit-fils Konrad (M. Vaguet) de rendre aux *dieux germains les autels du vieux monde.* Courroucé, les yeux hagards, il s'écrie :

Tous les vôtres ont connu que leur mort était proche
Quand du cloître, là bas, résonnait cette cloche...

Et, à l'orchestre, la cloche vibre mystérieusement. Halluciné, Hatto s'écrie :

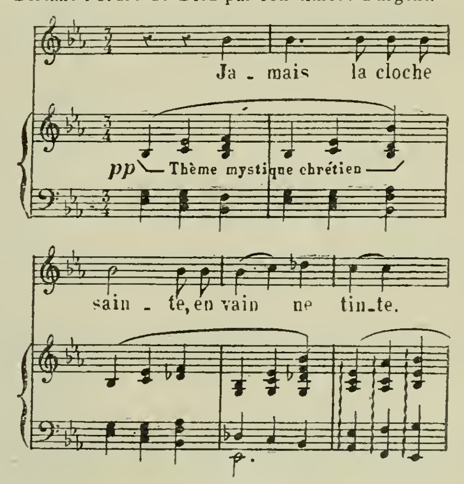
Elle sonne pourtant... Ce n'est donc que pour moi!

Konrad et Liba n'entendent rien. Celle-ci calme le vieillard en lui disant :



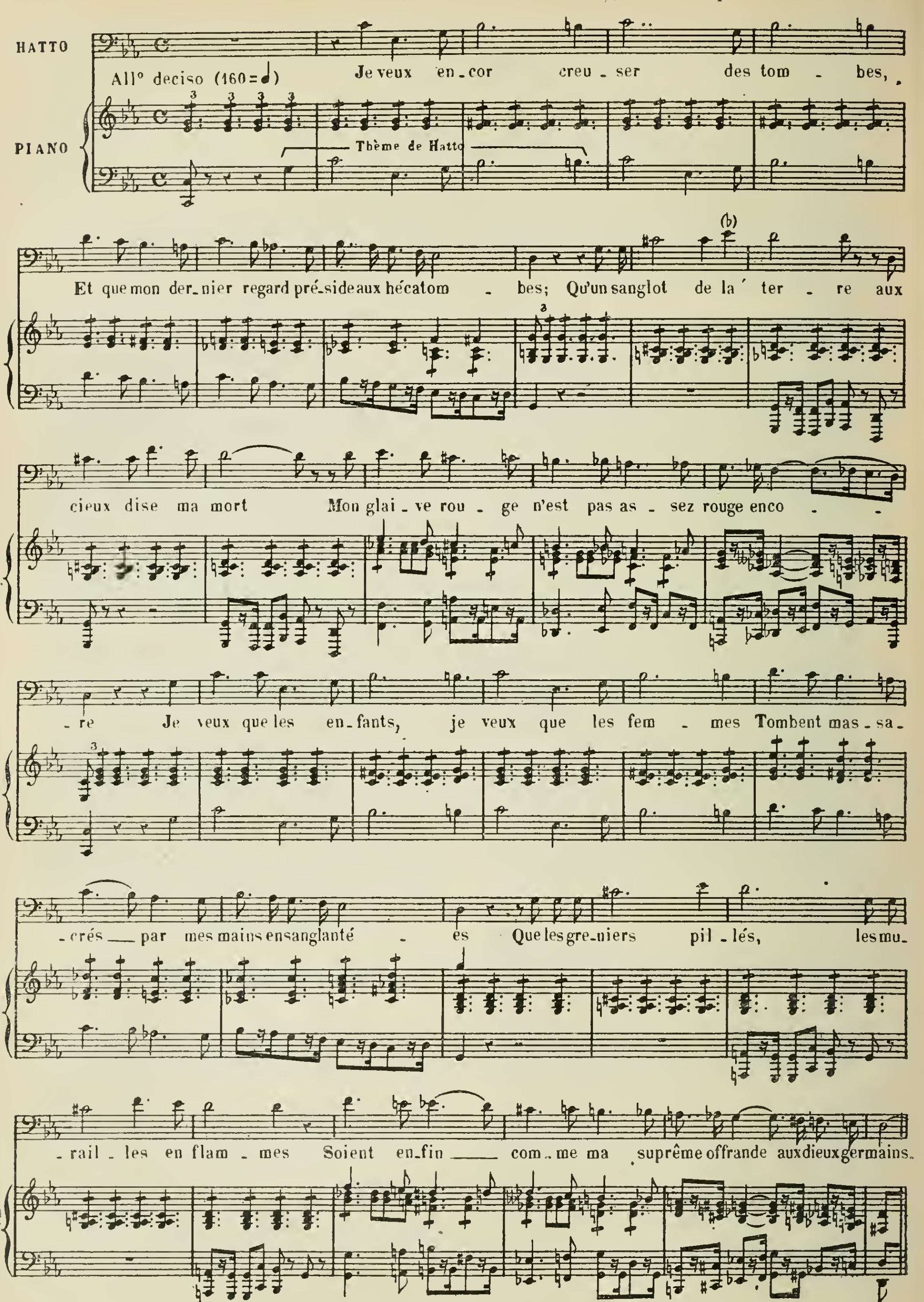
L'écuyer Hermann (M. Noté) revient chargé de butin. Il amène une captive, Hervine (M[lle] Ackté), religieuse du cloître voisin, qui venait porter la parole de vérité.

Sans chanvre, ni marteau, sans l'effort du sonneur,
Libre, elle vibre.
C'est un ange qui vient à certains jours vers elle,
Il la frôle de son aile,
Dictant l'ordre de Dieu par son timbre d'argent.

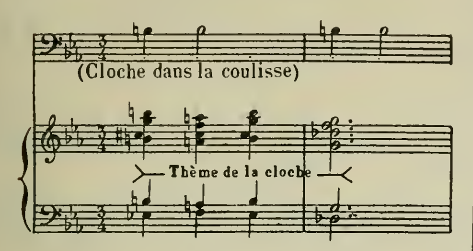


Les guerriers et le peuple murmurent; ils ne voient dans les avertissements d'Hervine que des injures, des insolences. *Je n'ai de repentirs* que ma faiblesse lâche, répond avec fureur Hatto, qui, fier de son long passé de carnages impies, ajoute :

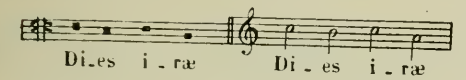
IMPRÉCATIONS DE HATTO (Finale du premier acte), chantées par M. Bartet.



La fureur sanguinaire de Hatto ne fait que croître ; il tire son épée et veut lui-même immoler Hervine, lorsque tout à coup, au loin, la cloche tinte.



Hatto est terrifié, et, léguant sa vengeance à Konrad, il meurt. Puisqu'il est admis que l'on peut transporter au théâtre certains souvenirs liturgiques, en prenant pour thème de la cloche les quatre premières notes du *Dies iræ,* M. Rousseau ne pouvait, à mon avis, mieux choisir.



Altéré de vengeance, le peuple veut répandre le sang de la captive ; mais il avait compté sans Konrad, qui, peu à peu épris de la jeune chrétienne, la protège et fait différer son supplice.

Deuxième acte. — Si, dans le premier acte, le compositeur a fait preuve d'une conception vigoureuse fort bien secondée par le poétique livret de MM. G. Montorgueil et Gheusi, ici, il nous donne toute la mesure de son inspiration mélodique et professe franchement son *credo* artistique, dont je ne puis résister au plaisir de citer un fragment :

« Je suis fermement convaincu que le drame lyrique moderne ne saurait se passer du *leitmotiv*... S'ensuit-il pour cela que servilement nous devions imiter Wagner, qui, si heureusement, employa cet artifice musical ; devons-nous, pour nous mettre à la remorque du maître allemand, renoncer à nos précieuses qualités françaises : la clarté, la rapidité, la logique et la forme ? Je ne le crois pas. J'ai donc tenté dans *la Cloche du Rhin* de conserver l'air, le duo, l'ensemble, le chœur, oasis dans le steppe musical si justement chères à tant d'auditeurs... »

Les guerriers sont vaincus et découragés ; ils ne répondent que par des gémissements aux exhortations de la prêtresse d'Odin. *Les dieux nous abandonnent,* disent-ils ; *par les lumières qu'ils te donnent, Liba, dis-nous pourquoi. Pourquoi ?* s'écrie-t-elle : c'est parce que Konrad a violé la loi, qu'il n'ose frapper Hervine. *A mort la chrétienne ! A mort Hervine !* répliquent Hermann et les guerriers. Konrad entre. Au nom des dieux germains, il renie tout sacrifice humain, et leur ordonne de sortir. Seule, Liba l'épie. Voyant que Konrad se fait amener la captive, elle murmure avec haine et mépris : *L'amour t'a soufflé sa démence... Les dieux se vengeront !*

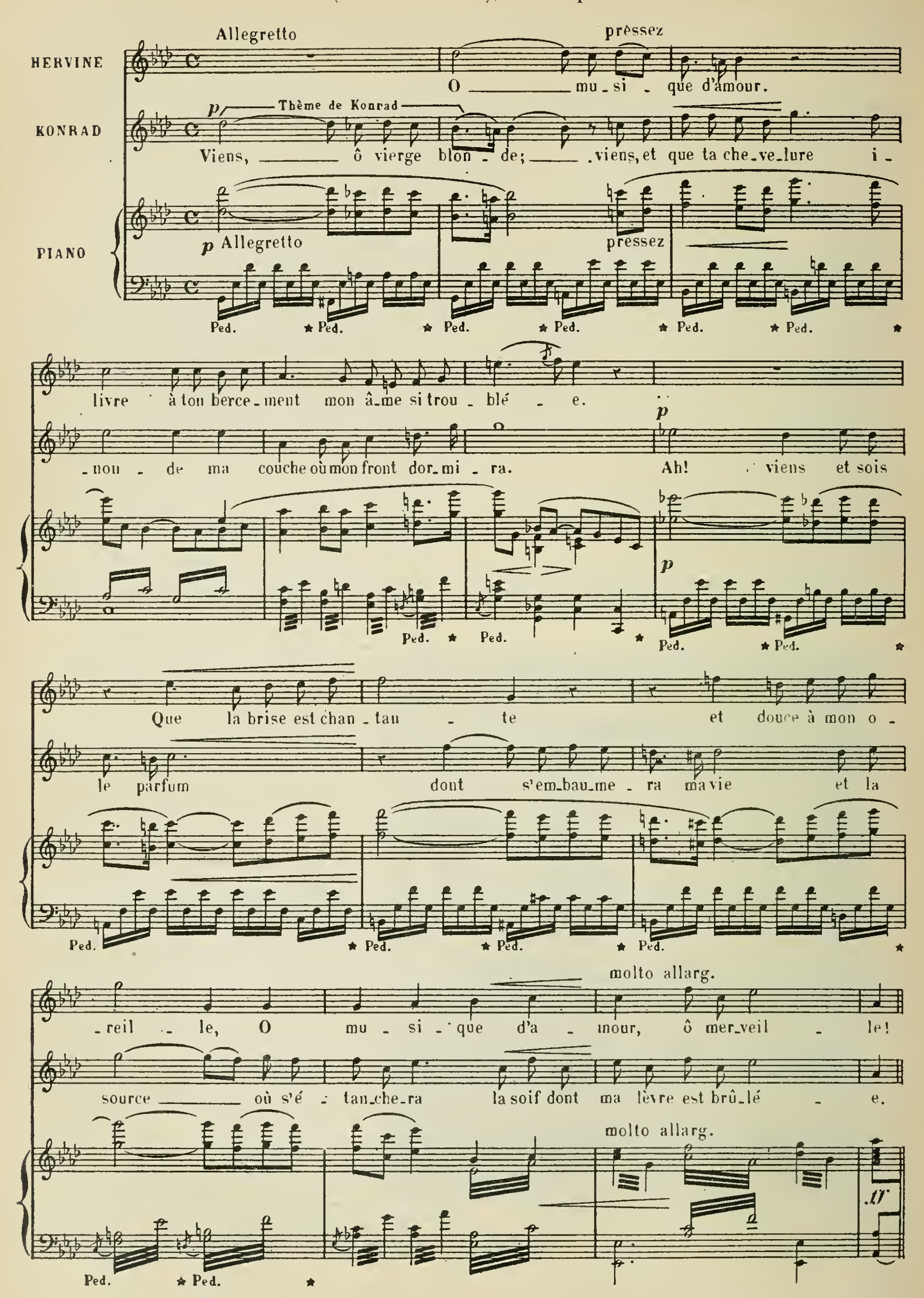
Seuls, en présence l'un de l'autre, la douceur de la captive s'unit peu à peu à la pitié du jeune chef. Cette scène est le point culminant de l'œuvre de M. Rousseau. Les rythmes et les chants de l'orchestre s'enlacent et soulignent, sans les écraser jamais, les accents passionnés du jeune chef, les rigueurs de la captive, qui, après un long et chaste combat, cède à cette *musique d'amour à nulle autre pareille !*

Charmée, la jeune fille oublie ses vœux religieux ; et, s'abandonnant dans les bras de Konrad, elle chante avec lui, leurs jeunes cœurs vibrant à l'unisson :


Cliché Pierre Petit.

M. Samuel Rousseau, auteur de *la Cloche du Rhin.*

FRAGMENT DU DUO (Acte II, scène III), chanté par M. VAGUET et Mlle ACKTÉ.



Hervine, qui s'était laissée aller *au charme de l'étreinte,* s'arrache des bras de Konrad en entendant, au loin, un pieux cantique. Repentante, elle s'écrie :

> Je suis au fiancé des noces éternelles,
> Et les amours charnelles
> N'ont pas de bagues pour mes doigts.

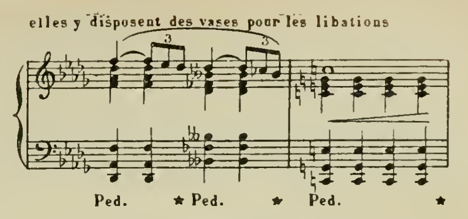
Conduit par Liba, le peuple envahit la scène et conjure Konrad de *s'arracher des bras d'une femme* pour repousser les chrétiens. Prenant ses armes, Konrad fait serment d'incendier le cloître et de jeter au Rhin ensanglanté cette cloche maudite. Les combattants s'éloignent tumultueusement. Montée sur un rocher, Liba suit anxieusement des yeux la bataille qui se livre. Après un premier succès, les soldats de Konrad se replient en désordre : voyant Hervine en prière, la farouche prêtresse l'offre en holocauste aux dieux germains, et la fait précipiter dans le Rhin. Dès que la vierge a disparu sous les flots, dans les rangs des païens la victoire renaît.



La nuit est éclairée des rouges lueurs de l'incendie du cloître. Konrad victorieux ne revient que pour réclamer Hervine. *Hervine est dans les flots, les dieux sont apaisés !* lui répond Liba, mêlant aux chants de triomphe l'ironie de sa vengeance.

Troisième acte. — Konrad erre douloureusement. Il a renié tout pouvoir, et ne veut plus que pleurer son amour. Appelant à tous les échos Hervine, il poursuit sa route. Errants et fugitifs, les Germains traversent le bois profond qui côtoie la rive du fleuve. Au pied d'un chêne, Liba veut offrir aux dieux le sacrifice humain. Ici la mélodie aux harmonies modernisées chante et se déroule dans toute sa beauté :





Le compositeur ne craint pas de répéter deux fois de suite (A et B) la même mesure, et en cela il a bien raison : le sens mystérieux de la première étant affirmé par la seconde, qui en est l'écho, si vous voulez, mais un écho d'une magnifique ampleur.

Le sacrifice va s'accomplir. Konrad apparaît et veut s'y opposer. Se dressant menaçant en face de Liba, qui le renie, il l'accuse d'égorger là où priaient les ancêtres, et, portant les mains sur l'autel, il brise les vases sacrés. Furieux, les Germains le frappent et, terrifiés par le sacrilège, ils s'enfuient en le laissant pour mort. Au loin, la cloche résonne mystérieusement. Le blessé revient à lui : « Hervine ! » soupire-t-il une dernière fois, les yeux tournés vers le Rhin. O prodige! surgissant des flots, la jeune martyre apparaît. Sans faire un mouvement, elle glisse sur l'onde, et près de Konrad agenouillé, en extase, elle dit :



Peu à peu elle entraîne le jeune guerrier dans les flots, et, tandis que la cloche vibre, qu'un chœur mystique chante leur épithalame, les deux martyrs du christianisme naissant murmurent : *L'amour ne finit pas, à la mort il commence.*

Guillaume Danvers.

LA MODE DU MOIS

En foulard rose et blanc, voici un charmant et très nouveau modèle (nº 1). La jupe, sans aucune garniture qu'un haut volant en forme, est demi-longue. Le corsage ajusté, à taille ronde, et rentré, est orné, sur le devant seulement, par un grand entre-deux en vieille guipure bise, partant d'une couture à l'autre, sous les bras, et emboîtant bien la poitrine. Le dos est uni, les manches plates, et le col toujours montant. La ceinture est en cuir bis, les gants en suède naturel, les bas de soie noire et les souliers en chevreau glacé. Une grande et très élégante capeline en paille d'Italie noire, empanachée de plumes noires, achève cette toilette d'un genre très comme il faut.





Non moins jolie, pour casino ou visites, est cette robe en gaze rose de Chine, à larges dessins gris argent, ornée de galons de taffetas camaïeu, c'est-à-dire du même ton, mais plus foncé (nº 2).

Ces galons sont eux-mêmes lisérés par d'autres en soie blanche formant tréfles. Des losanges en incrustation de guipure à larges dessins ornent le bas de la jupe. L'ouverture du corsage est de forme tout à fait nouvelle; encadrée par un galon noir, elle laisse entrevoir une guimpe en linon blanc plissé. Le chapeau, en paille de fantaisie blanche, est recouvert de longues plumes blanches genre amazone. Gants de chevreau blanc, souliers de daim blanc et bas roses, en soie brodée.

Le mois d'août, étant par excellence le mois des vacances, est aussi celui des excursions.

Voici, à cet effet, un costume spécial que l'on pourra à volonté transformer en costume de chasse (nº 3); il est en drap havane foncé, la jupe est courte avec pattes de piqué blanc ornées de boutons, sur les ouvertures des poches, de chaque côté du tablier. Corsage-jaquette à basques courtes et à revers de piqué blanc, serré à la taille par une ceinture de cuir blanc. La cravate est à damier havane et blanc, et le chapeau, à calotte fendue, en feutre léger havane clair, agrémenté sur le côté d'une plume de faisan. Souliers à hautes guêtres assorties; plaid gracieusement jeté sur l'épaule gauche, et fusil passé en bandoulière. Pour excursions, le bâton ferré remplace le fusil; on le tient alors à la main.

Enfin, pour le yachting, un des sports les plus appréciés de nos jours, même par les femmes, on adopte des toilettes spéciales, genre tailleur. Celle-ci est en lainage bleu foncé (nº 4), avec jupe fermée sur les hanches par des boutons d'or. Des boutons d'or disposés en plastron ornent encore le boléro-veste, dont les revers sont en toile ciel avec galons blancs. La guimpe est assortie.

Chapeau de Panama naturel, garni, sur le côté, avec des ailes de mouette et, tout autour de la calotte, d'un velours noir souligné par une torsade de gaze gris argent.



Bas de fil noir et souliers Richelieu en chevreau mat. Gants gris en suède ou en peau de daim.

Le chapeau pour aller en bateau, sur mer ou sur l'eau douce, peut fort bien se remplacer par la casquette de marin. C'est même parfois plus élégant encore, pour toute jeune personne s'entend.

LES PARFUMS

Le parfum est presque devenu le complément obligatoire de la toilette.

On a beau médire de lui et prétendre que la meilleure de toutes les odeurs est encore celle qui ne sent pas, bien rares sont les femmes qui ne mêlent pas à l'eau de leur toilette quelque essence plus ou moins fine ou plus ou moins forte.

LANGAGE DES PARFUMS

L'élégance a pour symbole l'*acacia;* la bonté se retrouve dans l'*amande,* la tranquillité dans l'*ambre,* la fierté dans l'*amaryllis,* l'autorité dans le *benjoin*, la fidélité dans la *citronnelle.*

Le *chèvrefeuille* désigne l'amour; la *clématite,* la tendresse; la *coronille*, l'ingénuité; la *camomille,* la soumission; le *cytise,* la vivacité; le *cèdre,* la sérénité.

Le *foin coupé* est synonyme de tempérance; le *géranium,* de sottise; le *genêt,* de préférence; la *giroflée,* de charité; la *glycine,* d'amitié.

L'*héliotrope* veut dire amour éternel; l'*iris,* le bonheur; la *jacinthe,* l'amour du jeu; le *jasmin,* l'amabilité; la *jonquille,* l'égoïsme et l'orgueil.

La *lavande* veut dire tempérance; le *laurier-rose*, perfection; le *lilas*, l'amour; le *lilas blanc,* jeunesse et grâce; le *lis,* pureté; le *liseron,* modestie.

Le *magnolia* exprime l'amitié; la *marjolaine,* la consolation ou la plus heureuse; la *mauve,* la flatterie; la *mélisse,* la gaieté; la *menthe,* la sagesse; le *mimosa,* l'amour discret; le *muguet,* le bonheur; le *muguet des bois,* le dédain.

L'*œillet* symbolise la finesse; l'*œillet musqué,* le mépris; le *pois de senteur,* la délicatesse; l'*oranger,* la générosité; l'*orchidée,* l'élégance; le *pélargonium,* la pureté d'intention.

La *rose blanche* signifie candeur; la *rose rose,* beauté; la *rose rouge,* amour; la *rose musquée,* coquetterie; le *réséda,* perfection et modestie; le *sainfoin,* prudence; le *safran,* modération; le *tilleul,* rêverie: la *tubéreuse,* amour passionné; la *vanille,* douceur; le *vétiver,* le calme; la *violette,* le charme; la *verveine,* habileté.

PARFUMS A LA MODE

L'amande, l'ambre, l'amaryllis, le benjoin, la citronnelle, le coréopsis, le foin coupé, le géranium, l'iris, le jasmin, la lavande, le lilas blanc, la menthe, le muguet, l'orchidée, la rose blanche, le réséda, le vétiver, la violette et la verveine.

CHOIX D'UN PARFUM

D'après le tableau qui précède, on voit que, du choix d'un parfum favori, les étrangers peuvent déduire les tendances de notre caractère. Il est donc prudent de bien réfléchir avant de se décider. En tous les cas, si l'on choisit des essences diverses pour les différents usages de la toilette, faut-il rechercher dans l'ensemble une certaine harmonie; les discordances sont aussi désagréables dans les parfums que dans les couleurs.

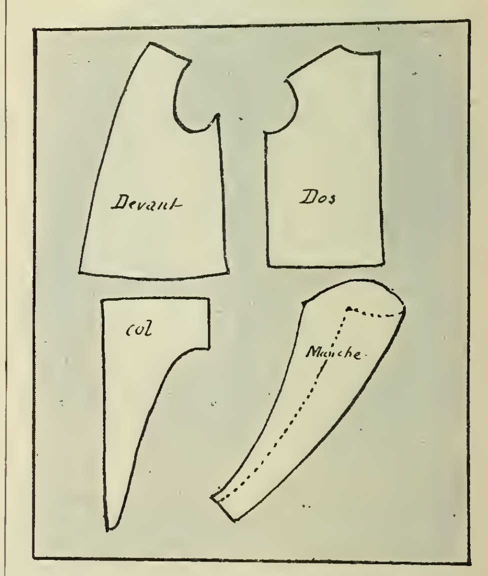
NOS PATRONS

Veste quartier-maître. — Cette veste, en drap ou molleton bleu marine, peut se porter aussi bien par une fillette que par un garçonnet. Pour la première, elle doit être accompagnée par la jupe



courte plissée; pour le second, le costume est complété par le pantalon de matelot long et tout droit.

Le dos, droit fil et sans couture, se coud, pour les garçons, du haut en bas, sous les bras; mais pour les filles, à cause de l'ampleur de la jupe, il



est préférable de ne coudre le dessous de bras que jusqu'à la taille.

Le devant de la veste est ouvert sur un maillot en tricot de coton rayé bleu et blanc.

Le col est, comme le dos, droit fil et sans couture derrière.

COIFFURES DE FANTAISIE

Pour les excursions, si nombreuses pendant le mois d'août, le *béret* est le favori. Il se fait en molleton et se porte blanc, bleu marine ou noir.

C'est à la femme de le poser sur ses cheveux de la façon la plus coquette et la plus seyante à son genre de beauté. Maintenu par des épingles,



le béret ne redoute ni le vent, ni les bois taillis.

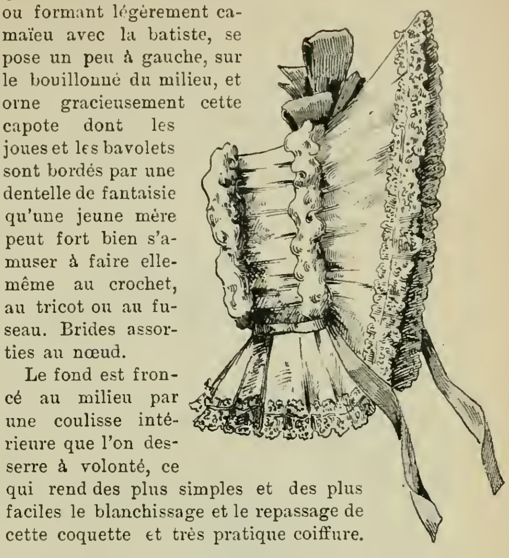
A la mer, la *casquette* est de beaucoup la préférée. Les femmes, souvent fort intrépides, ne redoutent pas la fureur des flots; elles manient avec adresse le gouvernail et l'aviron. Et lorsqu'elles vont en mer à la pêche, ou simplement en promenade, elles adoptent, comme coiffure, la *casquette* de marin, en drap blanc, avec visière en



vernis noir. Un caoutchouc, voire une jugulaire, empêche cette coiffure de céder aux caprices de l'ouragan et de s'envoler vers le large.

Pour les bébés et les fillettes, quand on veut garantir leur nuque du soleil sans les encombrer d'une coiffure chaude et lourde, on doit choisir la grande *capeline bonne-femme.*

Celle-ci se fait en batiste blanche, crème, bleu ou rose pâle, avec bouillons formés par des coulisses à l'intérieur desquelles on passe des rubans pour les fronces; un joli nœud de ruban assorti ou formant légèrement camaïeu avec la batiste, se pose un peu à gauche, sur le bouillonné du milieu, et orne gracieusement cette capote dont les joues et les bavolets sont bordés par une dentelle de fantaisie qu'une jeune mère peut fort bien s'amuser à faire elle-même au crochet, au tricot ou au fuseau. Brides assorties au nœud.



Le fond est froncé au milieu par une coulisse intérieure que l'on desserre à volonté, ce qui rend des plus simples et des plus faciles le blanchissage et le repassage de cette coquette et très pratique coiffure.

OMBRELLES ET PARAPLUIES

Le parapluie élégant est forcément toujours un parapluie-aiguille en belle soie cuite carmélite, bleu marine ou vert myrte. Le manche, foncé et très fin, est orné d'une cordelière terminée par des glands. La haute nouveauté le veut terminé par une grosse boule de cristal dans laquelle se meuvent de petits grains multicolores.

Le parapluie ordinaire peut se faire en *silésienne,* un peu plus lourde, il est vrai, mais plus solide que la soie pure. Le manche en bois rustique, avec béquille en bois ou en argent nickelé, est tout à fait gracieux. Ce parapluie est aussi agrémenté d'une cordelière en passementerie.



Les ombrelles claires sont très prisées cet été. Celle que représente notre dessin est en soie fond blanc, rayée en travers de noir ou de couleur. Cette disposition se fait en toutes les nuances. Assez grande, cette ombrelle est bordée par un large volant de dentelle.

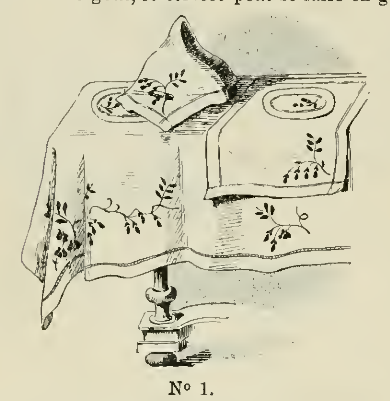
Un petit ruban-comète, de la nuance des rayures, compose la tête du volant et forme, à chaque pointe, de jolis petits nœuds Louis XVI.

Riche milord en or ciselé uni ou incrusté de pierreries, au bout d'un manche rigidement cravaté de ruban très ferme, toujours de ton assorti.

OUVRAGES DE DAMES

La broderie se transporte facilement : c'est sans doute ce qui explique son succès comme travail manuel pendant les mois de vacances ou de villégiature. Dans la pensée d'être aussi agréables qu'utiles à nos abonnées, nous leur offrons donc aujourd'hui un service de table complet comme spécimen des nouveautés de la saison.

Suivant le goût, ce service peut se faire en gra-

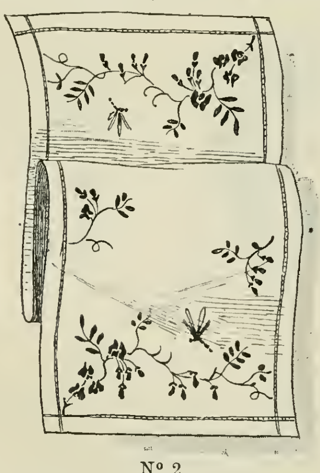


Nº 1.

nité, en toile blanche ou bise, en toile russe et en tissu de fantaisie de couleur.

Sur fond roux, bis ou blanc, les glycines qui lui servent d'ornement devront se broder dans les nuances naturelles, mauve pour les fleurs et vert pour le feuillage. On fait à présent les fleurs et les feuilles d'un seul ton, ce qui en simplifie beaucoup l'exécution.

Sur tissu de couleur, on fera les fleurs du ton



Nº 2.

qui s'harmonisera le mieux avec le fond ; ceci étant du domaine de la fantaisie, aucune règle n'est applicable. On n'a donc qu'à laisser courir son imagination.

Nº 1. — Vue d'ensemble d'une table recouverte d'une nappe avec serviettes et dessous de verre assortis.

La nappe est bordée par un ourlet à jours de *quatre centimètres* de hauteur, avec motif de broderie dans le coin et motif détaché formant semis sur le reste de la longueur.

L'ourlet, pour la serviette, doit avoir de *deux centimètres à deux centimètres et demi* de hauteur



Nº 3.

et d'*un centimètre à un centimètre et demi* pour le dessous de verre.

Nº 2. — Chemin de table. Même ourlet et mêmes motifs aux deux bouts que sur la nappe ; en montant le long de l'ourlet, petits motifs formant également semis.

Ce chemin se pose, comme on le sait, sur la table, dans le sens de la longueur.

Nº 3. — Service à thé assorti, avec feston en bordure au lieu d'ourlet. La serviette doit être carrée et avoir *trente centimètres* de côté seulement. La nappe se proportionne à la table qu'on doit recouvrir.

Nº 4. — Détail du point. Fleurs et feuilles sont contournées au point de tige. L'intérieur se



Nº 4.

brode au point lancé, toujours dans le sens des pétales, mais en ayant soin de laisser jouer du fond dans le centre, ce qui donne plus de légèreté au travail.

Berthe de Présilly.

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Juin 1898.

1. — Séance de **rentrée du Parlement.** Par suite du renouvellement, la Chambre est appelée à nommer son bureau ; il est procédé au scrutin pour l'élection du président provisoire. Votants : 553 ; majorité absolue : 277. Obtiennent : M. Deschanel, 277 voix ; M. Brisson, 276 voix. Un bulletin étant contesté, le vote est incertain et le bureau décide qu'il n'y a pas élection. MM. Sarrien et Leygues sont élus vice-présidents. Cette première séance est très orageuse. — M. Navarre est réélu **président du Conseil municipal de Paris**. — Le gouvernement américain nomme le général Merritt gouverneur des **Philippines**. — M. Reitz est nommé secrétaire d'Etat au **Transvaal**, en remplacement de M. le docteur Leyds, nommé représentant du Transvaal en Europe. — Ouverture du **Congrès du Chili**. Le message fait espérer une prompte solution du litige avec la République Argentine.

2. — M. Deschanel est élu **président de la Chambre** par 282 voix, contre 278 à M. Brisson, sur 562 votants. — M. F. Faure reçoit **M. Navarre** et les membres du Conseil municipal de Paris. — M. Polo de Barnabé est nommé sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères en **Espagne**.

3. — Démission de **M. Morel,** sénateur de la Manche, nommé sous-gouverneur de la Banque de France. — Après la **prise de Sikasso** et la mort du roi de Babemba, tout le pays fait sa soumission. — **MM. Bailly-Foreilière et Pauly** sont massacrés au cours d'un voyage d'exploration dans la République de Libéria. — Le général Tardité est nommé sous-secrétaire d'Etat à la guerre en **Italie.** — La **flotte américaine** recommence le bombardement de Santiago. Le croiseur américain *Merrimac* est coulé par les Américains pour obstruer la passe de Santiago et empêcher l'amiral Cervera de sortir. — Un vote populaire se prononce contre la fédération des **colonies australiennes.**

4. — Le **groupe socialiste** de la Chambre lance un manifeste au pays. — Le **Sénat des Etats-Unis** vote la loi pour les dépenses de la guerre. — M. Pinchia est nommé sous-secrétaire d'Etat à l'instruction publique, et M. Gabra, sous-secrétaire d'Etat aux travaux publics en **Italie.**

5. — M. F. Faure assiste au **Grand Prix** de Paris, qui est gagné par *Le Roi-Soleil* à M. de Rothschild. — Dix navires américains lancent une énorme quantité de projectiles contre les forts de **Santiago.** — Les troupes grecques réoccupent Larissa, Tournavos et Volo. L'**évacuation** est terminée. — Les élections pour la **Skoupchtina de Serbie** donnent une majorité favorable au gouvernement.

6. — La **Chambre** commence la vérification des pouvoirs. 397 députés sont validés. — M. de Rothschild donne aux **pauvres de Paris** les 250,000 francs gagnés par son cheval au Grand Prix. — Violents **troubles à Belfast** occasionnés par une rencontre entre orangistes et nationalistes. Une centaine d'agents et autant de civils sont blessés. Nombreuses arrestations.

7. — M. Hanotaux fait connaître au Conseil des ministres que la Chine a donné toute satisfaction au sujet des réclamations concernant l'**assassinat du P. Berthollet** dans le Kuang-Si. La Chine accorde, en outre, la concession de lignes de pénétration du Tonkin en Chine. — Ouverture, à Bruxelles, d'une conférence internationale au sujet de la suppression des **primes de sortie pour les sucres.** — Le ministre de la marine annonce à la **Chambre espagnole** que le général Linarès a repoussé les Américains qui tentaient de débarquer à Aguadores (Cuba). — Inauguration, à Saint-Pétersbourg, du **pont Troitzky,** dont la première pierre fut posée en présence de M. F. Faure.

8. — Le Conseil municipal de Paris adopte la proposition d'élever un monument à la mémoire des victimes



CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE

(Pour la description de la Havane, voir le n° 28 du *Monde Moderne,* avril 1897, page 577.)

non reconnues de l'**incendie de l'Opéra-Comique**. — Ouverture du dix-septième congrès de la **Société d'Economie sociale** et des Unions de la paix sociale. — L'escadre de la Méditerranée simule une **attaque contre Marseille**, qui est considérée comme prise. — Le **prince de Hohenlohe**, chancelier de l'empire allemand, visite les chantiers de l'Exposition de 1900. — L'insurrection, ayant à sa tête Aguinaldo, triomphe **aux Philippines** et s'étend à tout l'archipel.

9. — M. Deschanel est élu président définitif de la Chambre par 287 voix, contre 277 à M. Brisson. MM. Leygues, Sarrien, Krantz et Mesureur sont élus vice-présidents. — A l'occasion du **centenaire de Michelet**, inauguration du buste du célèbre historien, œuvre d'Antonin Mercié, au lycée Michelet à Vanves. — Le **maréchal Blanco**, gouverneur de Cuba, propose au général insurgé Gomez de s'allier aux Espagnols pour repousser les Américains. Gomez refuse.

10. — Ouverture du congrès organisé à l'occasion du cinquantenaire de la **Société des ingénieurs civils** de France. — A la Chambre des Communes d'Angleterre, M. Chamberlain, défendant la politique étrangère du cabinet, dit qu'une **alliance avec les Etats-Unis** serait un bienfait pour les deux pays et pour la civilisation. — Les Américains débarquent à **Guantanamo** sous la protection du feu des navires. Ils échouent dans leurs tentatives de débarquement à Santiago.

11. — A l'Hôtel de Ville de Paris, **fête des Beaux-Arts** en l'honneur des artistes français ayant exposé aux Salons de 1898. — La Chambre, après l'élection des membres du bureau restant à nommer, est définitivement constituée. — On apprend par une lettre du **capitaine Marchand,** en date du 1er décembre 1897, que la première partie de sa mission, et la plus périlleuse, est terminée. — Mort de **Mme Potonié-Pierre,** propagandiste féministe. — La **Diète du Japon,** ayant rejeté divers bills présentés par le gouvernement, est dissoute. — L'escadre américaine bombarde **Baiquiri (Cuba)** et les troupes américaines débarquées livrent combat aux troupes espagnoles à Caimanera. — Mort, à Bialystock, du rabbin Mohilever, qui se proposait de reconstituer le **royaume de Judée.**

12. — Inauguration du monument élevé à la mémoire d'**Eugène Flachat,** ingénieur, fondateur de la Société des Ingénieurs civils. — Mort du peintre **Auguste Truphème.** — Inauguration, **Bizerte,** du pont à transbordeur reliant les deux rives du chenal conduisant de la mer au lac de Bizerte. — Mort de l'historien suisse **Pierre Vaucher,** qui soutint que Guillaume Tell était un personnage légendaire. — Malgré l'opposition du khédive, les **chemins de fer du Soudan égyptien** sont cédés à une compagnie anglaise. — Le général sénateur Roca est élu pour la seconde fois **président de la République Argentine.** — Les **insurgés des Philippines** proclament leur indépendance.

13. — Création de la **ligue française pour la défense des droits de l'homme** et du citoyen. — **A la Chambre,** M. Deschanel prononce le discours d'usage en prenant définitivement la présidence. Il insiste sur la nécessité d'une politique nettement réformatrice. — Un décret impérial ordonne la prorogation du **Reichsrath d'Autriche-Hongrie.** — Le **général vénézuélien Hernandez,** qui avait provoqué un mouvement révolutionnaire à la suite de son échec à la présidence, est fait prisonnier et la révolution est terminée.

14. — Signature de l'**arrangement franco-anglais** relatif au Niger. — A la suite d'une interpellation de M. Millerand, **la Chambre** adopte un ordre du jour de confiance et, malgré les observations du président du conseil, une motion additionnelle disant que « la Chambre soutiendra le ministère sous réserve qu'il s'appuiera sur une majorité exclusivement républicaine ». — Trente-cinq transports américains, escortés par quatorze navires de guerre, quittent Tampa **à destination de Cuba.** Les Américains et les insurgés attaquent le camp espagnol de Guantanamo et détruisent les retranchements. Les Américains occupent Acce-



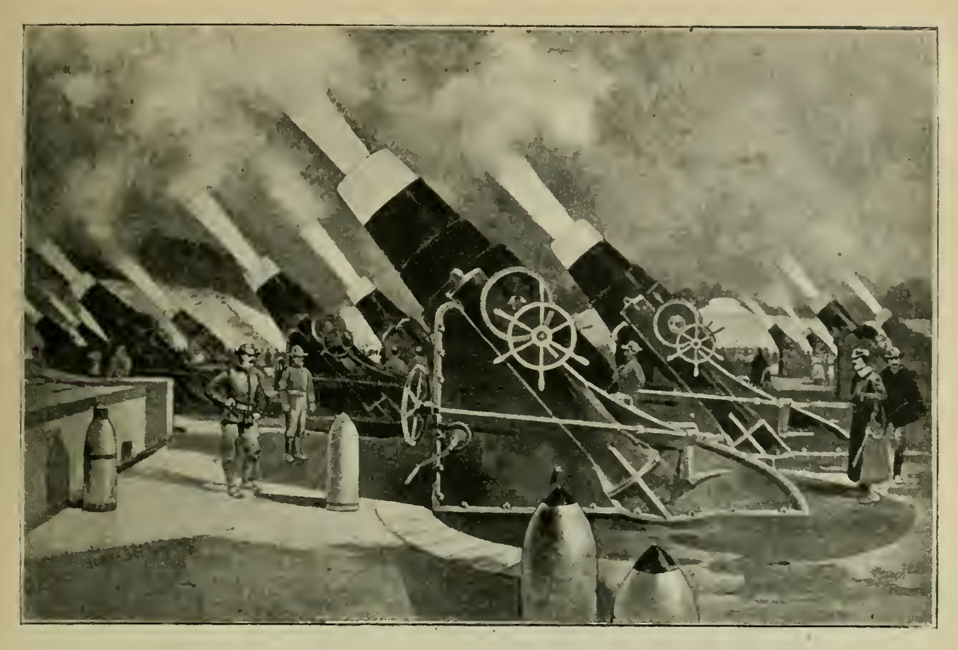
AMIRAL SAMPSON

AMIRAL DEWEY

AMIRAL CERVERA

Le Iowa.

NAVIRE DE GUERRE AMÉRICAIN, AVEC SON FILET DE PROTECTION



BATTERIE DE 60 MORTIERS, A SANDY HOOK, POUR LA DÉFENSE DE NEW-YORK
(Une décharge des 60 pièces coûterait 50,000 dollars.)



UN DÉPART D'ARTILLEURS AMÉRICAINS POUR CUBA

raderos. — Un mouvement insurrectionnel à **Saint-Domingue,** contre le président Heureaux, est réprimé.

15. — M. Méline remet au président de la République la **démission du cabinet,** qui est acceptée. — Un groupe franco-belge obtient la concession du **Grand Central chinois** Hankeou-Pekin et l'annexe du Grand Central est concédée au groupe français. — M. Thuillier est élu **président du Conseil général de la Seine.** — Ouverture de l'**exposition internationale d'automobiles** au jardin des Tuileries. — La Chambre des Etats-Unis se prononce en faveur de l'annexion des **îles Hawaï.** — Mort de M. Toth, président de la **Chambre des Magnats de Hongrie.** — Un **immense incendie** détruit 1,200 maisons et de nombreux édifices au centre de Tokio (Japon). — Les **insurgés de Manille** entourent la ville, les Espagnols se replient. — Les Américains bombardent pour la troisième fois Santiago.

16. — La Cour de cassation rejette le pourvoi de **M. Zola** contre l'arrêt de la Cour d'assises de Versailles se déclarant compétente. — Un décret impérial porte création d'un **ministère du commerce en Chine.** — Mort du **baron Thirane,** ministre des postes du Japon. — Des représentations sont faites à la Porte par le ministre du Montenegro et l'agent bulgare au sujet de l'incendie, par **les Albanais,** de plusieurs villages du district de Berassa. — Les libéraux sont battus aux élections pour le renouvellement du **Reichstag allemand.** — **L'escadre de réserve** quitte Cadix.

17. — M. F. Faure confie à **M. Ribot** la mission de former le nouveau cabinet. — Une commission est chargée par le Saint-Siège de reviser toutes les condamnations d'ouvrages prononcées depuis 300 ans par la **congrégation de l'index.** — Le président de l'Assemblée crétoise adresse aux amiraux un mémoire réclamant la prompte application des **réformes promises** en mai 1897. — Un combat a lieu sur la frontière du **Montenegro** entre chrétiens et Albanais. Il y a de nombreux tués et blessés.

18. — M. Ribot ayant décliné la mission de former le cabinet, M. F. Faure la confie à **M. Sarrien.** — **M. Aimé Morot** est élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Gustave Moreau, décédé. — Mort, à Montpellier, du **général Potiron de Boisfleury.** — Le **cabinet italien** démissionne. — Dans une proclamation, M. Bartolomé Masso, **président de la République Cubaine,** repousse l'offre d'alliance du maréchal Blanco et se prononce en faveur de l'intervention des Etats-Unis. Une partie des troupes américaines débarque aux environs **de Santiago.**

LE 2e D'INFANTERIE AU CAMP DE CHICKAMANGA

19. — Inauguration de l'**Exposition de Rochefort.** — Inauguration, dans le jardin du Luxembourg, du buste de **Sainte-Beuve,** œuvre de Denys Puech. — Distribution des prix à l'**Association polytechnique** en présence de M. F. Faure. — Le Père Willi est nommé **évêque de Limbourg.** — Les ministres de la justice et des finances de **Valparaiso,** démissionnaires, sont remplacés par MM. J.-A. Orrégon et R. Soto Mayor.

20. — Ouverture du **Congrès des architectes français.** — Le **président de la République du Brésil** visite la manufacture de Sèvres. — Le Conseil municipal de Paris émet le vœu que les **exécutions capitales** aient lieu dans l'intérieur des prisons. — L'armée américaine commandée par le **général Schafter** arrive devant Santiago. Des troupes espagnoles sont envoyées de **la Havane** au secours de Santiago.

21. — **M. Sarrien** renonce à former le cabinet. — **M. Richet** est élu associé de l'Académie de médecine en remplacement de M. Mesnet, décédé. — De violents combats ont lieu aux environs de **Manille.** — La **Chambre espagnole** prend en considération la proposition instituant le service militaire obligatoire. — Au **lancement du croiseur** *Albion* à Blackwoll (Angleterre), une estrade occupée par quatre cents personnes est balayée par l'eau que soulève le navire et plus de soixante spectateurs sont noyés ou tués. — La ville de Sunyacs (Hongrie) est détruite par **un incendie.**



LE GOUVERNEUR HARTING
ET SON ÉTAT-MAJOR
Commissionnant les officiers de la garde de Pennsylvanie.

— M. Clafson est nommé ministre des cultes **de Suède** en remplacement de M. le Dr Gilliam, démissionnaire.

22. — **M. Peytral** est chargé de former le nouveau cabinet. — L'Allemagne loue la baie de **Samsoh (Chine)** à l'embouchure de la rivière Min, près de Fou-Tchéou. — Les Américains débarquent à Daïkin Baiquiri, à 17 milles de **Santiago,** pendant que la flotte bombarde plusieurs ports.

23. — M. F. Faure inaugure les nouvelles installations du **Musée Carnavalet. — M. Campos Salles,** président de la République du Brésil, assiste à un banquet qui lui est offert par le commerce et l'industrie français. — Cérémonie de la première communion du **roi d'Espagne** à Madrid. — La **Chambre de Capetown** émet un vote de défiance contre le ministère. Ce vote atteint le parti de M. Cecil Rhodes. — M. Grobler est nommé secrétaire pour les affaires étrangères au **Transvaal.**

24. — Fêtes du centenaire du **Conservatoire des arts et métiers.** M. F. Faure y assiste. — M. F. Faure se rend au tombeau du **président Carnot,** au Panthéon. — Une nouvelle expédition part de Christiania pour le **Pôle Nord,** à bord du *Fram,* sous le commandement de M. Sverdrup. — Le cabinet de **Capetown** dissout le parlement. — Mort de **don José Elduayen,** ancien ministre espagnol, ancien président du Sénat. — **En Danemark,** fête commémorative des événements de 1848 à la suite desquels le Schleswig-Holstein fut incorporé à la monarchie danoise.

25. — M. Peytral renonce à former le cabinet et M. F. Faure confie cette mission à **M. Brisson.** — **M. de Bonchamp,** chargé de partir d'Abyssinie au-devant de la mission Marchand, débarque à Marseille. Les difficultés rencontrées dans un pays inexploré ne lui ont pas permis de mener sa mission à bonne fin. — De **sanglantes escarmouches** ont lieu entre Américains et Espagnols aux environs de Santiago de Cuba. — Un protocole met fin aux difficultés entre **la France et l'Uruguay.** — Wang-Wen-Shao est nommé ministre-président du conseil de **Chine** et membre du Tsong-li-Yamen.

26. — Inauguration, à Clermont-Ferrand, du monument des **Croisades.** — Inauguration, **à Arras,** du monument élevé à la mémoire des officiers et soldats tués en 1870-1871. — M. F. Faure préside la distribution des prix aux ouvriers des cours professionnels de la **Fédération des mécaniciens et chauffeurs.** — Le marquis Ito, président du **conseil du Japon,** démissionne. — Le capitaine Miaoulis est nommé ministre de la marine de **Grèce** en remplacement du capitaine Hadjkyriakos, démissionnaire. — La **démission du cabinet italien** est acceptée et le général Pelloux est chargé de former le nouveau cabinet. — M. Alf. River est choisi comme arbitre par **l'Angleterre et la Russie** pour trancher le différend qui les divise.

27. — Le Conseil municipal de Paris vote 80,000 fr. pour la célébration du **centenaire de Michelet.** — Quatre mille hommes sont embarqués à San Francisco **pour Manille.**

28. — Aux Invalides, cérémonie de la remise du **drapeau du régiment d'Algérie** de Madagascar. — **M. Ribemont-Dessaignes** est élu membre de l'Académie de médecine en remplacement de M. Tarnier, décédé. — Le **nouveau ministère** est composé comme suit : présidence du conseil et intérieur, M. Henri Brisson ; affaires étrangères, M. Delcassé ; finances, M. Peytral ; justice, M. Sarrien ; instruction publique, M. Léon Bourgeois ; guerre, M. Cavaignac ; marine, M. Lockroy ; colonies, M. Trouillot ; commerce, M. Maruéjouls ; agriculture, M. Viger ; travaux publics, M. Tillaye. M. Vallé est nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, et M. Mougeot est nommé sous-secrétaire d'Etat des postes et télégraphes. — Le **cabinet japonais** est formé. M. Okuma prend la présidence du conseil et les affaires étrangères ; M. Itagaki, l'intérieur ; M. Matsuda-Masihisa, les finances ; M. Ohigashi-Gitutsu, la justice ; M. Hayashi-Vuzo, les postes et télégraphes ; M. Oishi-Masami, le commerce ; M. Osaki-Yukis, l'instruction publique. Les portefeuilles de la marine et de la guerre ne changent pas : général Katsura, marquis Saïjo.

29. — Le président de la République du Brésil, **M. Campos Salles,** quitte Paris se rendant à Berlin. — Le nouveau **ministère italien** est ainsi composé : présidence du conseil et intérieur, le général Pelloux ; affaires étrangères, M. Canevaro ; justice, M. Finocchiaro Aprile, député ; finances, M. Carcano, député ; trésor, M. Vacchelli, sénateur ; guerre, le général di San Marzano ; marine, amiral Palumbo, député ; instruction publique, M. Baccelli ; travaux publics, M. Lacava, député ; agriculture, M. Fortis, député ; postes et télégraphes, M. Nuncio Nasi, député. — Ouverture de la **Skouptchina de Serbie** par le roi Alexandre.

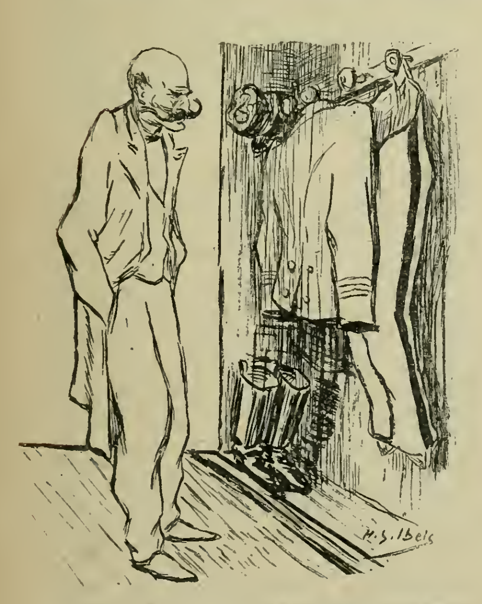
30. — L'*Officiel* publie les décrets réorganisant le **marché financier. — A la Chambre** et au Sénat, lecture de la déclaration ministérielle. — **A la Chambre,** une interpellation sur la politique générale du nouveau cabinet se termine par le vote d'un ordre du jour de confiance.

BOURSE DE PARIS (Comptant). — Cours extrêmes de Juin 1898.

FONDS D'ÉTAT ET DE VILLES	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
3 % français perpétuel	3 »	103 25	102 40
3 % d° amortissable	3 »	101 90	101 35
3 1/2 % d°	3 50	106 50	106 10
Obligations tunisiennes 3 % 1892	15 »	504 »	499 »
Emprunt Annam et Tonkin 2 1/2 %	2 50	91 10	90 50
Emprunt de Madagascar 2 1/2 %	12 50	90 75	90 25
Angleterre, consolidés 2 3/4 %	»	112 »	111 25
République argentine 5 % 1886	25 »	459 »	447 »
Autriche 4 % 1876, or	4 »	103 60	102 70
Belge 3 % 1873 conv. (2e série)	3 »	101 90	101 90
Brésilien 4 % 1889	4 »	55 80	51 25
Chine 4 % 1895, or	20 »	106 50	106 »
État indépt du Congo, lots 1888	»	94 25	91 25
Égypte 7 %, dette unifiée nouvelle	20 08	109 30	108 50
— 3 1/2 %, dette privil., conv.	17 57	104 90	104 »
Espagne extérieure 4 % 1882, perpét.	4 »	37 20	33 50
Hongrois 4 % 1881, or	4 »	104 95	103 70
Italien 5 %	4 »	93 80	92 50
Portugais 1853 3 %	» 93	19 »	18 »
Roumain 4 % 1890	4 »	96 25	94 40
Russe 4 % 1880 (6e émission)	4 »	102 55	102 »
— 4 % 1889, or	4 »	103 »	101 60
— 4 % consol. (1re et 2e séries)	4 »	104 50	103 50
— 4 % 1890 (2e et 3e séries)	4 »	104 95	102 55
— 3 % 1891, or	3 »	97 »	95 65
— 4 % 1893, or	4 »	106 50	105 45
— 3 1/2 1894, libéré	3 50	102 25	101 15
— 3 % 1896	3 »	96 80	95 60
Serbie 4 % 1895	4 »	61 75	59 25
Suisse (chemins de fer) 3 %	3 »	101 »	100 60
Turquie, dette convertie (D) 4 %	1 »	22 75	21 55
— oblig. consolidé 1890, 4 %	20 »	409 »	390 »
— — ottom. priorité 1890, 4 %	20 »	475 »	463 »
— — privil. douanes 5 %	25 »	509 »	499 »
— — ottom. 1894, 4 %	20 »	460 »	448 »
— — 1896, 5 %	25 »	462 »	442 »
Ville de Paris 1865, 4 %	18 08	566 50	560 25
— 1869, 3 %	10 66	431 »	428 50
— 1871, 3 %	10 68	421 »	416 50
— 1875, 4 %	18 06	580 »	571 »
— 1876, 4 %	18 06	582 »	570 »
— 1886, 3 %	10 68	404 »	401 »
— 1892, 2 1/2 % tout payé	8 82	410 »	396 »
— 1894-96, 2 1/2 % d°	8 82	398 75	398 »
Ville de Marseille 1877, 3 %	10 70	412 »	406 50
— d'Amiens 1871, 4 %	3 60	121 »	119 »
— de Bordeaux 1863, 3 %	3 »	128 »	126 »
— de Lille 1860, 3 %	2 64	132 75	127 50
— — 1893, 3 1/2 %	3 16	509 »	506 »
— de Lyon 1880, 3 %	2 67	104 75	102 50
ÉTABLISSEMENTS DE CRÉDIT			
Banque de France (Actions)	115 »	3630 »	3550 »
Banque Paris et Pays-Bas. d°	36 95	954 »	930 »
Banque Transatlantique d°	11 68	448 »	423 »
Compagnie Algérienne d°	29 60	785 »	780 »
Comptoir d'Escompte d°	25 »	588 »	573 50
Crédit Foncier de France d°	24 96	688 »	662 »
Foncières 1879, 3 % (Obligations)	13 40	504 »	500 50
— 1883, 3 % d°	13 48	474 »	471 »
— 1885, 3 % d°	13 40	503 »	500 25
— 1895, 2,80 % lib. d°	12 46	503 »	492 »
Communales 1879, 2,60 % d°	11 50	501 »	500 »
— 1880, 3 % d°	13 40	502 »	500 »
— 1891, 3 % d°	10 72	402 »	400 »
— 1892, 3 % d°	14 36	505 »	501 »
Crédit Industriel (Actions)	12 »	604 50	600 »
Crédit Lyonnais d°	32 05	847 »	811 50
Société Générale d°	12 »	532 »	529 »

	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
Banque Afrique du Sud (Actions)	»	80 »	75 50
Banque Ottomane d°	12 50	568 »	546 50
CHEMINS DE FER			
Est 500 fr. tout payé (Actions)	32 16	1085 »	1075 »
P.-L.-M. d° d°	49 70	1950 »	1900 »
Midi d° d°	45 42	1485 »	1460 »
Nord d° d°	55 90	2190 »	2135 »
Orléans d° d°	52 99	1890 »	1860 »
Ouest d° d°	34 75	1222 »	1185 »
Bône-Guelma d° d°	26 97	810 »	780 »
Est-Algérien d° d°	25 10	725 »	715 »
Ouest-Algérien d° d°	22 78	690 »	678 »
Andalous d° d°	5 »	65 »	62 »
Autrichiens d° d°	31 »	785 50	775 »
Sud-Autriche d° d°	4 »	175 »	170 »
Nord-Espagne d° d°	5 »	63 »	56 »
Saragosse d° d°	4 25	120 50	115 »
Est 3 % nouveau (Oblig.)	13 44	480 »	477 »
P.-L.-M. 3 % nouveau d°	13 44	482 50	476 25
Midi 3 % nouveau d°	13 44	481 »	476 »
Nord-Est français 3 % d°	13 44	476 »	472 75
Orléans 1884 d°	13 44	476 25	460 »
Ouest 3 % nouveau d°	13 44	480 »	476 »
Bône-Guelma 3 % d°	13 46	476 50	471 »
Est-Algérien 3 % d°	13 50	473 »	467 50
Ouest-Algérien 3 % d°	13 48	470 »	466 »
Médoc 3 % d°	13 54	440 »	430 »
Andalous 3 % estamp. d°	11 »	157 »	146 »
Autrichiens 3 % 1re hypoth. d°	15 »	476 50	473 50
Nord-Espagne 1re hypothèque d°	11 »	200 »	187 50
Saragosse d°	14 30	251 »	240 »
VALEURS DIVERSES			
Docks et Entrep. de Marseille (Action)	16 43	475 »	452 »
Entrep. et Mag. Gén. de Paris d°	25 72	755 »	705 »
Cie Gle Transatlantique d°	17 30	375 »	364 »
Cie française des Métaux d°	27 95	650 »	640 »
Cie générale des Tramways d°	»	1070 »	1045 »
Cie générale des Eaux d°	59 98	2400 »	2299 »
Cie du Gaz de Bordeaux d°	82 66	1915 »	1905 »
Cie du Gaz général de Paris d°	20 32	460 »	450 »
Cie du Gaz de Marseille d°	45 60	1152 »	1152 »
Aciéries de France d°	34 44	1058 »	1030 »
Forges et Chantiers Méditer. d°	25 30	760 »	730 »
Bateaux Parisiens d°	22 63	855 »	840 »
Cie franç. des Chargeurs réunis d°	55 04	1560 »	1465 »
Cie des Lits militaires d°	44 79	1655 »	1610 »
Société de la Tour Eiffel d°	5 15	534 »	504 »
Cie internle des Wagons-lits d°	30 »	775 »	736 »
Régie des tabacs ottomans d°	25 »	296 »	276 »
Cie générale des Eaux 3 % (Oblig.)	13 46	475 »	472 »
— — 5 % d°	22 94	520 »	506 »
Cie Parisienne du Gaz 4 % d°	18 16	516 »	511 75
Gaz central 500 fr. 4 % d°	18 16	517 »	512 »
Cie du gaz p. France et Ét. 4 % d°	18 20	508 75	505 »
Cie des Messag. Marit. 3 1/2 % d°	15 84	510 »	500 »
Cie Gle Omnibus de Paris 4 % d°	18 »	524 »	517 50
Cie Gle Voitures à Paris 4 % d°	18 18	519 »	511 50
Cie Gle Voitures Urbaine 5 % d°	23 30	330 »	318 »
Cie des Lits militaires 4 % d°	21 81	620 »	613 »
Canal de Panama, lots, t. p. d°	»	115 »	115 »
— — 210 p. d°	»	254 »	251 »
— — bons à lots 89. d°	»	115 »	110 »
Cie du Canal de Suez 5 % d°	24 50	660 »	656 50
— 3 % (1re série) d°	13 40	492 50	485 »
— 3 % (2e série) d°	13 50	488 »	483 »
Obligations du *Monde Moderne*	5 »	100 »	100 »

L'ANGLAIS. — Si nous l'achevions, pour l'empêcher de souffrir. (D'après un dessin de Jeanniot, dans *le Rire.*)



Lassitude (d'après Ibels, gravure faisant allusion à la cassation du procès Zola et publiée dans *le Sifflet* avant l'audience de Versailles). — Non seulement remettre ça, mais retourner encore là-bas !...



A Versailles (d'après Forain, dans le *Psst*). — Mesdames et messieurs, la petite comédie représentée devant vous est de MM. Scheurer-Kestner, Joseph Reinach et Zola.

Odeur des éviers. — Les éviers, surtout au moment des chaleurs, dégagent une odeur fort désagréable et malsaine. Comment peut-on la faire disparaître ? Si cette odeur est due à la pierre d'évier, assez poreuse et souvent encrassée, un bon moyen consiste à la brosser avec une solution de permanganate de potasse (1 gramme pour 1 litre, par exemple). Au contact des matières grasses ou organiques, il se forme du peroxyde de manganèse hydraté qui s'élimine facilement par un lavage avec de l'eau acidulée d'acide chlorhydrique (10 grammes pour 1 litre); il y a un léger dégagement de chlore qui décompose les matières organiques et les entraîne. Un excès d'eau acidulée a l'avantage de décaper légèrement la pierre en produisant un peu d'effervescence et de la nettoyer plus profondément. La permanganate de potasse et l'acide chlorhydrique ne coûtent presque rien.

Si la pierre est propre et si l'odeur persistante est due aux débris organiques en décomposition dans le tuyau de descente, il suffit d'y verser une des solutions suivantes, au choix :

1° Chlorure de chaux, 50 grammes pour 1 litre d'eau ;

2° Lait de chaux fraîchement préparé, 100 grammes de chaux se débitant dans 50 grammes d'eau ; ainsi éteinte, la chaux est délayée dans un demi-litre d'eau et versée dans le tuyau. Très efficace, mais assez ennuyeux à manipuler ;

3° Solution de sulfate de cuivre (100 grammes pour 1 litre). Bon marché; facile à faire et à renouveler.

Sirop de mûres. — Le sirop de mûres, par sa saveur aigrelette, est agréable à boire. Il est très facile à fabriquer :

1° Réduire en poudre 1 kilogramme de sucre ; 2° prendre 1 kilogramme de mûres récoltées un peu avant leur complète maturité; 3° mettre les mûres dans une bassine sans les écraser et en les saupoudrant au fur et à mesure de sucre; 4° faire chauffer sur un feu très doux ; 5° laisser faire quelques bouillons; 6° passer au travers d'un tamis, sans presser. Le sirop passe clair. Ne pas tarder à le boire parce qu'il fermente.

Conservation des artichauts. — Le meilleur moyen de conserver les fonds d'artichauts est de les dessécher. On coupe les feuilles à leur base de manière à isoler le fond, et l'on enlève le foin. On fait, d'autre part, bouillir de l'eau acidulée à l'aide d'un peu de vinaigre, et l'on y jette les fonds d'artichauts. Quand ils sont à moitié cuits, on les retire et on les laisse égoutter sur des claies. Lorsqu'ils sont bien égouttés, on les enfile en chapelets à l'aide d'une corde que l'on suspend dans un endroit sec et bien aéré. Bien tendre la ficelle de manière que les fonds ne se touchent pas. Quand ils sont secs, on doit les conserver dans un endroit non humide. Si le temps est humide, on peut faire sécher au four, mais à une douce chaleur.

Liqueur rustique. — Dans 1 litre de bonne eau-de-vie, on fait infuser, pendant deux mois, une poignée de serpolet, de menthe poivrée, de citronnelle, et une dizaine de feuilles de sauge, de verveine et d'absinthe. Finalement on filtre avec du papier buvard et l'on ajoute du sirop de sucre. Cette liqueur est très tonique.

Une boisson bon marché. — Voici, pour se désaltérer en été, une boisson excellente et qui ne revient qu'à quelques centimes le litre :

Eau	1 litre.
Glycérisine.	50 centigr.
Acide citrique	50 —
Teinture de gentiane . .	1 gramme.

C'est cette boisson que l'on donne aux ouvriers de l'Exposition. Cela rafraîchit sans griser.

Couleur noire de l'argenterie. — On peut enlever la couleur noire que les œufs communiquent à l'argenterie, en frottant les couverts avec de la suie. Il faut rincer à l'eau chaude et faire briller à la peau de chamois.

Objets en étain. — Pour donner aux objets en étain l'apparence d'objets antiques, on les plonge pendant quelques instants dans une solution d'alun à laquelle on ajoute quelques gouttes d'acide sulfurique ou d'acide chlorhydrique.

Fermeture hermétique des flacons. — Voici un procédé pour oblitérer d'une façon tout à fait hermétique les flacons qui se bouchent avec des bouchons de liège. On commence par laver ceux-ci à l'eau tiède. Une fois séchés, on les plonge dans un bain de paraffine fondue. Au bout d'une heure, on les en retire. Avant de les placer sur le goulot de la bouteille, on trempe celui-ci un instant dans l'eau chaude ou tiède. De cette façon, la paraffine fond et colle entièrement le bouchon au verre. De plus, les pores du bouchon sont oblitérés par la paraffine. A recommander aux ménagères qui font des conserves ; par ce procédé, elles sont mises tout à fait à l'abri de l'air extérieur.

Préservation des dessins. — On a toujours cherché un moyen simple et surtout efficace pour garantir les dessins contre la détérioration qu'ils subissent, afin de prolonger leur durée ou d'assurer leur conservation. Diverses recettes ont été proposées qui atteignent plus ou moins — surtout moins — ce but, et plusieurs sont employées depuis de longues années dans certains ateliers, malgré leur insuffisance relative. En voici une, d'après le *Moniteur industriel,* dont on dit grand bien, qui serait applicable aux dessins au crayon comme aux dessins industriels. Recouvrir le dessin d'une couche de collodion à 2 pour 100 de stéarine. On étend le dessin sur une plaque de verre ou sur une planchette et l'on fait l'application du collodion de la même manière que pour la préparation des plaques destinées à la photographie. Après dix à vingt minutes, le dessin est sec et tout à fait blanc, d'aspect mat. La protection est telle qu'on peut le laver à grande eau sans craindre de le détériorer le moins du monde.

Victor de Clèves.

Concombres, beurre et crevettes. — En voyant manger des concombres à la *croque au sel* à un paysan des Vosges, je lui demandai pourquoi il ne les préparait pas ainsi qu'on le fait partout. Il me répondit qu'il aimait mieux les manger bons que mauvais et indigestes. Dernièrement une de mes élèves me fit observer aussi que ce qui rendait les concombres lourds et indigestes, c'est parce qu'on s'appliquait à les durcir en les salant d'avance et en faisant couler l'eau qui les rendait plus digestibles. L'essai fut fait et le résultat est excellent.

Pelez les concombres au dernier moment, enrobez-les d'un peu d'huile avant de les saler et poivrer, allongez de jus de citron ou de bon vinaigre et délectez-vous.

Poulet sauté à la Demidoff. — Formule. — Un poulet gras de 12 à 1500 grammes, 100 grammes de jambon cru, 150 grammes de beurre, 2 cuillers à bouche d'huile, une carotte un peu grosse, un oignon et 2 tomates moyennes, 150 grammes de riz, 50 grammes de glace de viande ou 1 quart de litre de bon jus, sel, pointe de cayenne, 1 décilitre de vin blanc, 1 demi-litre de bouillon.

Opération. — Découper le poulet ainsi que nous l'avons expliqué dans les numéros précédents. Couper les carottes et les oignons en tout petits dés, tremper les tomates dans l'eau bouillante et enlever la peau, les couper en deux et jeter les semences. Couper le jambon en dés un peu plus gros que les légumes, le faire blondir avec un peu de beurre, ajouter les carottes et les dorer 10 minutes en remuant souvent, puis les oignons et dorer également, finalement la tomate, et laisser mijoter très doucement à côté du feu.

Le riz. — Etaler le riz sur un linge propre, le trier, plier le torchon pour bien enfermer le riz et le secouer de droite à gauche pour enlever la poussière. Mettre dans une casserole 50 grammes de beurre, le fondre et blondir le riz en le remuant 5 minutes, saler, pimenter suivant le goût et mouiller avec le demi-litre de bouillon; couvrir hermétiquement et cuire au four de 25 à 30 minutes.

Le poulet sauté. — Mettez dans un sautoir de 22 centimètres de diamètre les 2 cuillers d'huile et un soupçon de beurre, chauffez fortement, posez l'intérieur des cuisses sur le fond et du côté de la queue du sautoir, le blanc en travers sur le côté, les ailes sur le devant et autour les morceaux de carcasse et le cou sectionné par le milieu. Ralentissez le feu, dans 7 minutes retournez les morceaux, dans 5 minutes poussez au four et laissez de 8 à 10 minutes à découvert. Entevez les morceaux sur une assiette, égouttez la graisse et déglacez l'osmazome du poulet avec le vin blanc en remuant avec une cuiller, ajoutez la glace de viande ou le jus, un peu de sel, poivre et les légumes, laissez cuire 2 minutes, retirez à côté, faites un peu pocher le poulet dans cette garniture, *sans bouillir* et dressez le riz dans un moule à savarin uni, de 10 à 12 centimètres de diamètre, que vous avez huilé pour l'empêcher de prendre : le riz doit être tassé avec la cuiller pour qu'il ne se démoule pas. Renversez-le sur un plat rond; mettez les carcasses du poulet dans le puits, les deux cuisses en sautoir, le blanc au milieu et une aile sur chaque cuisse. Liez la sauce avec ce qui reste de beurre et quelques gouttes de citron. Arrosez le poulet avec la moitié et servez le reste à part. Une manchette aux 4 os et servez des assiettes chaudes.

Entrecôte à la tonnelière. — Pour manger un bon morceau, il faut prendre l'entrecôte sous l'épaule un peu loin du cou; la viande doit être un peu faite, sans odeur, rosée et veinée de filets d'un blanc d'ivoire; l'entrecôte doit être un peu épais et peser près de 1 kilogramme. L'arroser d'huile, ne pas le saler avant de le cuire, avoir un feu de braise un peu amorti et le griller 8 minutes de chaque côté; avec le gaz il faut exactement le même temps, mais avoir soin de chauffer le gril afin de saisir la viande.

La garniture. — Hacher très fin deux échalotes pesant 20 grammes, 5 grammes de persil et 60 grammes de moelle de bœuf; le tout doit être haché ensemble avec un fort couteau trempé dans l'eau chaude pour éviter que la moelle ne se colle et saute. Aussitôt l'entrecôte retourné, éparpiller dessus le hachis, saler et poivrer, enlever l'entrecôte bien d'aplomb avec un couteau un peu large, arroser sur le plat chaud avec un peu de citron et servir de suite avec des assiettes chaudes.

Pommes de terre comtesse. — Laver et monder deux pommes de terre dites *royale de Hollande,* par personne, les relaver et les mettre à couvert avec de l'eau fraîche dans une casserole, saler un peu et faire bouillir. Chauffer un petit sautoir contenant 50 grammes de beurre, le pousser à la noisette, y jeter les pommes égouttées, les laisser dorer au feu un peu vif 3 minutes, les sauter et les mettre au four couvertes 15 minutes, les saler avec du sel fin. Avec un couteau on fait une incision d'un bout à l'autre de la pomme de terre; au moment de servir mettre une tranche de beurre fin dans cette entaille, dresser dans un légumier et servir avec l'entrecôte.

Tarte aux reines-claude. — Les prunes. — Choisissez de 600 à 700 grammes de reines-claude bien mûres, coupez-les par le milieu et mettez-les mariner dans un saladier avec un verre à madère de rhum, 1 quart de jus de citron et 100 grammes de sucre, couvrez et tenez au frais.

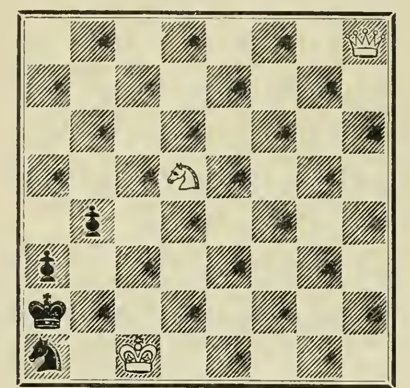
La pate. — Pesez 150 grammes de farine, 60 grammes de beurre, 20 grammes de sucre, un peu de sel et un œuf de 60 grammes, mélangez le sucre avec l'œuf, puis le beurre, finalement la farine, le tout étant bien homogène, fraisez la pâte trois fois, c'est-à-dire que, la pâte étant en boule devant soi, on la chasse en avant en appuyant sur une petite quantité, avec la paume du pouce, la ramener et recommencer trois fois, en faire une boule parfaite, la mettre reposer sur une assiette 1 heure dans un endroit bien frais.

Beurrer avec du beurre non fondu, avec l'index, un cercle à tarte de 20 centimètres de diamètre, étendre la pâte en rond et d'égale épaisseur, habiller l'intérieur du cercle jusqu'en haut, garnir l'intérieur avec les moitiés de prunes posées l'intérieur en haut, et les chevaucher légèrement, arroser avec le jus, saupoudrer d'une cuiller de sucre, cuire au four pas trop chaud, environ 40 minutes. Servir froid.

A. Colombié.

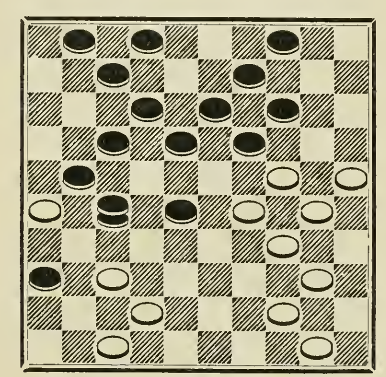
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin.

N° 229. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 230. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 231. — WHIST

Une discussion s'étant produite au sujet de la main suivante, nous vous serions reconnaissants de nous donner votre avis.

Trèfle est atout.

♠ A, 9, 8.
♥ D.
♣ 9, 8, 7, 6, 3 (atouts).
♦ R, 8, 6, 2.

N° 232. — Mots carrés intervertis.

(de 5 mots.)

ENVOI D'UNE LECTRICE

Devin finaud, de ce problème
Les mots trouveras aisément;
Mais, au moyen d'un stratagème,
Je vais fausser ton jugement.
J'ai pris, vois donc ma prévoyance,
Cinq numéros faits à l'avance,
Puis les mettant dans mon chapeau
Au hasard et tous pêle-mêle,
En sautant je les entremêle.
Ce travail fait, dans mon boisseau
Plongeant la main de l'innocence,
Je les sors pour la circonstance,
Pour aussitôt les définir;
Dépêchons-nous donc de finir;
A l'amante personne chère; —
Certain travail d'horticulteur; —
Gavroche badaud, pauvre hère; —
Pierre de certaine valeur. —
Verbe à l'indicatif : il... sonne?
Non, moins encore, il... carillonne.

N° 233. — Double acrostiche.

X D E X
X E N X
X L O X
X O D X
X B I X
X G E X

En verticale deux contrées de l'Europe.

N° 234. — Méli-mélo anagrammatique.

Avec les mots : *Élise, garnis, Léon,* trouver le nom d'un amiral français.

SOLUTIONS

N° 224. — 1. T 4 D échec. 1. R 4 F D.
2. T 5 D échec. 2. P pr. T meilleur.
3. P 4 D échec. 3. R 3 F D ou 5 F D.
4. F 8 R ou 2 R suivant le coup des noirs fait échec et gagne la dame et la partie.

N° 225. — $\frac{39\quad 34}{41\quad 32}$ $\frac{34\quad 29}{\text{au choix.}}$ $\frac{43\quad 38}{\text{au choix.}}$ $\frac{48\quad 8}{12\quad 3}$ $\frac{21\quad 12}{7\quad 18}$ $\frac{16\quad 7}{1\quad 12}$ $\frac{6\quad 1}{\ }$ gagne par une fin assez facile.

N° 226. — *Sud* n'a pas joué le jeu correct au premier tour. Il eût dû jouer le valet, car le trick eût pu être fait par le 10, si ce dernier s'était trouvé dans les mains de *Ouest.* Le correct jeu de *Sud* au second tour devrait être, à notre avis, un atout. S'il joue un trèfle, il réduit beaucoup la chance de la dame de faire un trick. Le jeu d'un des carreaux peut de plus porter préjudice à son partenaire. Le jeu d'atout reste donc le seul bon. C'est celui contre lequel théoriquement il y a le moins d'objections à présenter et qui, dans la majorité des cas, donnera certainement les meilleurs résultats.

N° 227. — Polisson, dans lequel on trouve : poisson, poison, oison, pois, lion, poli, silo, poil, lis, son.

N° 228. — Solution de l'auteur : Algérie. — Ain, Lot, Gers, Eure, Rhône, Isère, Eure-et-Loir.

Nota. — Il existe d'autres solutions.

Adresser les communications pour cette page à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

BIBLIOGRAPHIE

La Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts, à la librairie May, vient de s'enrichir d'une histoire de la **Peinture française,** œuvre posthume de Paul Mantz. Ce vaste sujet n'est traité que du IXe à la fin du XVIe siècle, de l'époque où l'art n'était qu'un tâtonnement jusqu'au jour où il a affirmé sa maîtrise. 123 gravures ornent ce curieux volume, précédé d'une intéressante introduction par M. O. Merson.

Dans la même collection, M. Albert Soubies aborde aujourd'hui l'étude de la **Musique en Russie**. Fort documenté, ce travail, sur une donnée très neuve, retrace, depuis les origines jusqu'à nos jours, l'histoire de l'art en Russie et en Pologne. Musique populaire ou musique sacrée, composition naïve ou savante, genre vocal ou genre instrumental, lente propagation de la culture esthétique, progrès de la technique, naissance et développement de la littérature musicale, évolution de la virtuosité sous ses différents aspects, M. Soubies n'a négligé aucune portion de ce vaste sujet.

Les librairies Hetzel et May viennent de compléter **Toute la Lyre**, de Victor Hugo, par deux volumes de leur jolie édition à 2 francs. Ces volumes comprennent l'Art, le « Moi », l'Amour, la Fantaisie et le Cercle d'airain. Cette édition, véritablement nouvelle, renferme plus de cent poésies absolument inédites, et il s'en trouve des plus curieuses et des plus belles. Le dernier volume finit par ces vers où Hugo « le Père », comme l'appelait Émile Augier, pense aux ancêtres et dit d'eux :

Qu'ils n'avaient point de sacs d'argent ni d'or en piles,
Mais qu'ils faisaient l'Argonne égale aux Thermopyles,
Qu'ils enjambaient le Rhin dont nous nous éloignons,
Et que ce n'étaient pas de petits compagnons.

Elles ont également publié **les Années funestes (1852-1870)**, qui peuvent passer pour un volume de vers inédits de Victor Hugo. Aux célèbres pièces, *la Mort de Saint-Arnaud, Mentana*, etc., qui ont été publiées, s'ajoutent ici nombre de pièces nouvelles qui ne le cèdent en rien aux anciennes et qui, dans leur ensemble, forment la suite indispensable des *Châtiments.* On ne peut s'empêcher d'un sentiment d'étonnement, les autres formules de louanges étant épuisées devant une pareille puissance de création.

Dans les œuvres posthumes de la même édition, paraît le **Théâtre en liberté**. Il contient ces curieuses pièces, presque toutes injouables, mais si originales et si variées : *la Grand'Mère,* touchante et charmante ; *l'Épée,* héroïque ; *Mangeront-ils ?* la délicieuse fantaisie ; *la Forêt mouillée,* l'amusante comédie des bêtes et des choses mêlées aux hommes, etc.

Un passe-temps à Trianon est le titre d'une agréable saynète, composée par Eugène Alberge, avec musique de Prosper Mortou, éditée avec soin à la librairie May. C'est une gracieuse petite pièce à jouer dans un salon, légère et de bon ton, avec des couplets fort bien tournés qui fleurent leur XVIIIe siècle.

M. Jean Dornis a publié chez Ollendorff un volume fortement documenté sur **la Poésie italienne contemporaine.** Nous vivons généralement dans une grande ignorance des littératures qui nous entourent et, au milieu des occupations qui remplissent la vie moderne et aussi des abondantes productions de nos propres écrivains, cette ignorance est presque excusable. Aussi des volumes comme celui-ci sont-ils précieux pour les esprits curieux de suivre les évolutions de la pensée humaine. Une table de noms, heureusement rédigée, rend les recherches faciles ; les citations sont nombreuses, texte italien avec traduction française. Ce livre présente donc le caractère pratique d'une sorte d'anthologie et cette utilité complète l'agrément et la solidité de sa critique.

En une retraite attachante,
Sans poser pour le fort ténor,
Je chante, je chante, je chante
Mes petits airs au frêle essor !

dit M. Adolphe Ribaux, dans le recueil publié chez Lemerre, où, **Comme le Grillon,** il chante en effet pour son plaisir... et pour celui des autres. C'est faire œuvre de vrai poète que d'exhaler ses pensers en jolis rythmes, et d'ajouter ainsi un volume à cette innombrable bibliothèque de l'idéal où les âmes tendres peuvent puiser un peu de joie.

« Montaigne se présente volontiers à nous, a dit Sainte-Beuve, donnant la main à son ami Étienne de La Boétie, suivi de sa fille d'alliance Mlle de Gournay, et accompagné de son second et disciple Charron. »

Ce mot du grand critique pourrait servir d'épigraphe aux deux volumes que M. Paul Bonnefon vient de consacrer à **Montaigne et ses amis**, à la librairie Colin, et dans lequel figurent, à côté du portrait en pied de Montaigne, les médaillons de La Boétie, de Charron et de Mlle de Gournay.

Expliquer le plus personnel des livres en essayant de déterminer le caractère vrai de son auteur, tel est le but que s'est proposé M. Paul Bonnefon. Avec une science critique très avisée, il mêle la biographie de l'écrivain à l'examen de son œuvre.

Dans les autres parties du livre sont élucidés encore plusieurs points importants. Avec La Boétie revit, sous tous ses aspects, une amitié de jeunesse que le temps a immortalisée. Avec Charron, au contraire, et Mlle de Gournay, les admirateurs des dernières années, on suit le développement de la pensée du maître et l'on voit le culte dont son souvenir fut entouré.

Le commandant Guitry vient de publier : **l'Armée de Bonaparte en Égypte,** dans la jolie collection des mémoires militaires éditée par la librairie E. Flammarion.

Des récits de témoins oculaires, dont beaucoup extraits des archives historiques de la guerre, habilement choisis et groupés, montrent quel était l'état d'esprit de cette armée à tous les degrés de la hiérarchie, sa vie intime pendant les différentes phases de l'expédition, comment elle fut tour à tour enthousiaste et découragée, sombre et gaie, toujours admirable au feu. Ces vivants récits du passé sont d'un enseignement précieux.

De récentes et assez retentissantes polémiques ont prouvé que l'art de **la Restauration des Tableaux** soulevait bien des difficultés. Tout le monde, cependant, se rallie à cette opinion qu'il faut, avant tout, respecter l'œuvre des maîtres et ne point les défigurer sous prétexte de remise en état. C'est le point de départ de M. Charles Dalboy dans le traité technique et raisonné qu'il vient de publier sur cette matière à la librairie May. Le volume n'est point pédant, mais appuyé sur l'expérience. L'auteur préfère aux grandes phrases les conseils clairs et faciles à suivre. Aussi cet utile petit ouvrage rendra-t-il de réels services même aux conservateurs des musées, et aussi aux nombreux détenteurs de vieux tableaux qu'ils aiment, qu'ils ne voudraient point voir périr, mais qu'ils redoutent, non sans raison, de livrer à des mains insuffisamment respectueuses.

Les 7e et 8e livraisons de **l'Œuvre de Rabelais**, illustrée d'après les tableaux de Jules Garnier, viennent de paraître chez les éditeurs E. Bernard et Cie.

Au moment où, par suite de la vente qui vient d'en être faite, les toiles du maître sont désormais dispersées chez de nombreux acquéreurs, il est heureux qu'on puisse encore, au moyen de cette seule publication, considérer l'ensemble de cette œuvre unique.

On aura ainsi à la fois le texte complet de Rabelais et l'interprétation si vivante qu'en a faite Garnier; les 160 planches, grâce aux procédés phototypiques les plus perfectionnés, sont reproduites avec les couleurs mêmes des tableaux.

L'organisation sanitaire rationnelle des troupes coloniales en garnison et en expédition n'a cessé de préoccuper l'opinion publique depuis les dernières expéditions du Tonkin et de Madagascar; tout le monde était d'accord pour reconnaître, devant l'énormité des sacrifices qu'elles coûtaient, l'urgence de réformes indispensables.

Les réformes ne sont pas encore opérées; aussi les **Considérations sanitaires sur l'Expédition de Madagascar**, par le docteur G.-A. Reynaud, médecin en chef des colonies, viennent-elles à propos à la librairie May.

Pour démontrer avec plus de force leur nécessité, le Dr Reynaud ne se borne pas à l'examen des événements de la récente expédition de Madagascar. Il passe en revue les faits principaux des guerres coloniales exécutées par les Français et les Anglais au cours des quarante dernières années, et du parallèle très instructif qu'il établit entre elles, il tire les enseignements les plus précieux pour la conduite de ces opérations.

Sur ces données, il établit les bases de l'organisation rationnelle d'une armée coloniale qui est encore à créer.

M. de Mahy, l'éminent député, dont le patriotisme et la science médicale marchent de pair, a écrit une vibrante préface.

M. Edmond Demolins, dont le dernier ouvrage, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, a fait tant de bruit, vient de publier à la maison Didot un volume sur les **Français d'aujourd'hui** qui mérite également de retenir l'attention. Fidèle aux traditions de son maître Frédéric Le Play, M. Demolins veut dégager les vérités générales de l'examen séparé des classifications. Pour mettre en lumière l'âme française, il étudiera successivement l'Auvergnat, le Normand, le Provençal. La méthode est bonne; elle est scientifique et philosophique; et elle a le mérite d'intéresser chacun à la description de son propre type pour voir s'il s'y reconnaîtra. « Cette nouvelle géographie de la France me transporte », disait Alphonse Daudet, qui rêvait, lui aussi, d'en établir une à sa façon.

Nous sommes à une heure grave, où la France se recueille. Les destinées futures dépendent de l'orientation morale qu'elle va prendre. Les peuples jeunes, comme les enfants, vont de l'avant quand même. Les peuples vieux ont des âmes compliquées. Aussi de pareils ouvrages, aidant à la connaissance de soi-même, sont d'un intérêt primordial; car il faut partir de là, c'est le commencement de tout.

Avec moins de méthode scientifique, mais plus de poésie, M. André Petitcolin étudie l'âme bretonne dans son volume **Arvor**, paru chez Plon. Il a voulu assister à la vie, la saisir dans ses manifestations, regarder le passé et voir les tendances de l'avenir. C'est une enquête aussi, conduite avec amour, car des nombreux pays qu'il a visités, c'est la Bretagne qui l'attire, et c'est elle qu'il quitte toujours à regret.

La tendresse éparse dans ce livre est communicative. Les impressions relevées ont la force persuasive des notes justes, et les descriptions la saveur des tableaux vécus. Très rarement une étude de pays procure autant de plaisir à la lecture et laisse autant de souvenirs féconds dans l'esprit.

Sous une apparence de caractère local, M. le Dr Porquet vient de publier à Vire, à la librairie Eng, une étude sur **la Peste en Normandie**, qui est d'un intérêt général. La peste récente des Indes, combattue victorieusement par le Dr Yersin, qui a fait descendre la mortalité de 95 à 7 pour 100 chez les malades traités par la méthode pastorienne, rend actuelles les recherches sur les invasions anciennes du fléau. On verra dans ce livre, où de savantes études sont clairement présentées, à quels dangers nos anciennes civilisations étaient exposées, comment elles les supportaient et combien, si la science était alors incertaine, les âmes étaient souvent courageuses et élevées.

On trouvera également un puissant réconfort moral à la lecture de **Quand même!** par Léon Berthaut, publié à la Société d'éditions littéraires.

Nous sommes pendant l'année terrible, et ce volume est plutôt un récit de guerre qu'un roman. Les survivants de notre défense nationale revivront des heures qui les feront tressaillir. Guerre folle... a-t-on dit en parlant de sa seconde période; guerre sainte, par qui l'on ne peut pas dire que l'honneur a été sauvé, les morts de Gravelotte et de Reichshoffen l'ayant déjà mis hors de cause, mais par qui l'espoir est permis, par cela même qu'on n'a jamais désespéré.

La librairie Flammarion a enrichi sa large collection de voyages par 3 volumes intéressants :

Les **Siestes d'Afrique**, par M. Vigné d'Octon, sont des souvenirs de la Mellacorée et du pays des Sousous. Impression poignante, sensation aiguë du continent noir dont l'âme reste mystérieuse; œuvre d'artiste, d'une haute saveur littéraire; œuvre de vérité aussi, autrement pénétrante que les relations officielles. La note est triste, car, si le sang versé l'est toujours avec gloire, la lutte contre les maladies n'inspire que la mélancolie. Le climat est toujours le grand ennemi des entreprises coloniales, et les précautions ne sont jamais assez prises pour protéger nos soldats. Quand donc aurons-nous une armée coloniale, dont l'entraînement rendrait impossibles des désastres comme l'hécatombe inexpiable de Madagascar, et tant de morts isolées, journalières et inutiles?

Douze ans en Abyssinie, par Paul de Lamibar, ne sont pas un récit de voyages vécus. Ce sont des mémoires, surtout d'officiers, surtout d'officiers italiens, réunis et coordonnés. L'histoire militaire de l'Italie en Afrique y est passée en revue avec équité et il ne faut pas mesurer l'effort déployé au triste résultat acquis. C'est un volume utile sur ce pays qui captive à juste titre l'attention actuelle.

Le Nil est jusqu'à nouvel ordre et pour longtemps le but capital de toutes les explorations françaises en Afrique; un intérêt puissant le recommande et l'impose à tous ceux qui suivent le mouvement d'expansion coloniale aujourd'hui communiqué à toute l'Europe. Aussi l'ouvrage **Vers le Nil français**, du peintre-explorateur Castellani, est-il particulièrement intéressant. Le côté humoristique et original de cette œuvre, qui donne au lecteur une sensation vécue d'un voyage avec la mission Marchand, n'exclut pas le côté sérieux et souvent dramatique de cette odyssée d'un artiste à travers ce qui restait de moins connu de la mystérieuse terre d'Afrique. C'est la peinture d'un monde resté primitif et barbare jusqu'au cannibalisme.

Ce volume très documenté, rempli d'anecdotes amusantes et curieuses, de renseignements précieux, de réflexions profondes et d'idées originales, est illustré d'un grand nombre de dessins de Castellani qui ajoutent presque l'intérêt de l'album à celui du livre.

Le *Monde Moderne* a publié un article documenté sur le *Chat noir*, où il faisait ressortir l'importance prise par la littérature qui naquit sous les humoristiques boniments de Rodolphe Salis. Il a été publié de nombreux volumes sur ce sujet. Nous signalons avec plaisir le dernier sans doute, le **Roman comique du Chat noir**, encore chez Flammarion, écrit avec verve par Gabriel Montoya, un des poètes du cénacle. Il se termine par la mort du pauvre Salis, qui avait gagné le château que Scarron ne possédait qu'en rêve, mais qui n'en jouit pas davantage.

Sans quitter cette active maison d'édition, nous citerons encore plusieurs ouvrages :

D'abord, **les Copurchics**, par Edgar Monteil, qui sont aujourd'hui célèbres. Leur nom est connu dans les deux hémisphères et le mot est entré dans la langue française et se trouve dans les dictionnaires. L'histoire des *Copurchics* est, d'ailleurs, assez gaie pour justifier leur succès. Ils aiment les femmes et les femmes les adorent. D'un bout à l'autre du volume, on s'amuse, on rit. Aussi ce livre, illustré par Tauzin, est-il bien à sa place dans la collection des auteurs gais... qualité si rare aujourd'hui!

L'abbé Fesch nous donne les **Souvenirs d'un abbé journaliste**, et ce n'est pas un spectacle banal que de le voir évoluer dans ce monde de publicistes, de reporters, de camelots, ces rois du jour, dont il nous dépeint la vie si mouvementée. On trouvera dans ces pages écrites d'une plume alerte, dans une langue très primesautière, des tableaux animés, des silhouettes presque transparentes, des idées qui ne manqueront pas de susciter d'ardentes discussions.

M. Goron a terminé la publication de ses mémoires; pour qui sait lire, il s'en dégage de précieux enseignements.

Une philosophie humanitaire, essentiellement douce aux malheureux, anime ces pages. L'auteur se révèle psychologue, pénètre l'âme des malfaiteurs qu'il arrête; il y voit un gouffre désolé, où aucune clarté vivifiante ne brille, et lui, qui a dû jouer du revolver plus d'une fois pour défendre sa vie, il se sent pris pour eux d'une sincère commisération. Ces mémoires sont œuvre d'honnête homme.

M. Charles Baïhaut y a publié ses **Impressions cellulaires.** Nous ne parlerons pas des révélations, peu inédites d'ailleurs, que ce livre peut contenir, mais nous dirons qu'il s'en dégage une triste philosophie du temps présent. L'ancien ministre des travaux publics a été coupable, mais il a été frappé plus sévèrement que d'autres qui l'étaient autant que lui. La vertu, de nos jours, est difficile; ce n'est pas une raison pour ne pas l'exiger. Mais les jeunes ambitieux feraient bien de lire ces pages pour mesurer le néant des grandeurs politiques.

Enfin, après Richepin, après M. Armand Dayot, qui a fait précéder ce livre de quelques lignes émues, après M. Le Goffic et d'autres, M. Pierre Lemonnier nous parle de **Ceux de la mer.** Et c'est toujours leur dure vie, leurs misères, leurs morts prématurées. On ne peut, cependant, supprimer les dangers de la mer; les marins eux-mêmes l'aimeraient moins si sa beauté ne cachait pas de la perfidie; on ne peut demander non plus que le labour des flots n'ait point ses duretés comme celui de la terre. Mais de ces ouvrages, tous sincères et sentis, naîtront un jour prochain les adoucissements et les règlements que la raison réclame, autant que la pitié.

Dans un précédent numéro nous avons parlé de la *Cathédrale* de M. Huysmans. Nous devons à la vérité de signaler une brochure de M. l'abbé Périès, parue chez Lamulle et Poisson, où cette nouvelle **Littérature religieuse** est prise à partie vigoureusement et où M. Huysmans reçoit une assez jolie volée de critique.

L'Editeur-Gérant : A. QUANTIN.

14398. — Lib.-Imp. réunies, MOTTEROZ, Dr, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Ville de Paris

EMPRUNT DE 1898

CONDITIONS PRINCIPALES

L'emprunt que la Ville de Paris a été autorisée à contracter par la loi du 6 janvier 1898 sera réalisé au moyen de l'émission d'obligations municipales de 500 francs en nombre égal (unités et quarts) à celui des obligations de l'emprunt de 1886 restant à amortir au jour du remboursement anticipé dudit emprunt.

Chaque obligation sera remboursable au capital de 500 francs, produira un intérêt fixe de 10 francs par an, payable par moitié chaque semestre, et participera chaque année, à partir du 5 décembre 1898, aux tirages détaillés ci-dessous.

Les coupures, au capital nominal de 125 francs (quarts d'obligation), donneront droit au quart des avantages attribués aux obligations entières.

Le premier coupon sera payable le 15 mars 1899.

DÉSIGNATION DES TIRAGES

Le premier numéro sorti aux tirages des 5 décembre et 5 juin de chaque année aura droit à un lot de.. Fr.	200.000 »
Le deuxième, à un lot de..	50.000 »
Les troisième, quatrième, cinquième et sixième, chacun à un lot de 10,000 francs, soit ensemble..	40.000 »
Les septième, huitième, neuvième et dixième, chacun à un lot de 5,000 francs, soit ensemble..	20.000 »
Les quarante numéros suivants, chacun à un lot de 1,000 fr., soit ensemble.	40.000 »
Total pour un tirage....... Fr.	350.000 »

Le premier numéro sorti aux tirages des 5 mars et 5 septembre de chaque année aura droit à un lot de.. Fr.	100.000 »
Le deuxième, à un lot de..	50.000 »
Les troisième, quatrième, cinquième et sixième, chacun à un lot de 10,000 francs, soit ensemble..	40.000 »
Les septième, huitième, neuvième et dixième, chacun à un lot de 5,000 francs, soit ensemble..	20.000 »
Les quarante numéros suivants, chacun à un lot de 1,000 fr., soit ensemble.	40.000 »
Total pour un tirage....... Fr.	250.000 »

Soit, par année et pour l'ensemble des quatre tirages, 1,200,000 francs de lots.

DROIT DE PRÉFÉRENCE

Pendant le délai de trois mois compris entre le 15 septembre et le 15 décembre 1898, les porteurs de titres de l'emprunt 1886 qui n'en auront pas demandé le remboursement en numéraire seront admis à souscrire par préférence aux obligations du nouvel emprunt pour un nombre et une nature (unités ou quarts) identiques à ceux des titres dont ils sont détenteurs.

Ces derniers titres seront reçus en payement du prix de la souscription jusqu'à concurrence de leur valeur de remboursement, nette d'impôt (399 fr. 14 c. pour les unités et 99 fr. 78 c. pour les quarts).

Les titres remis en échange de ceux de l'emprunt 1886 seront munis du coupon payable le 15 mars 1899.

Les conditions réglementaires de l'émission et de l'échange des titres seront déterminées par arrêtés du Préfet de la Seine sur avis de la Commission spéciale des emprunts, et portées en temps voulu à la connaissance du public.

Le

Monde Moderne

Septembre 1898

GÉNIE

A l'âge de seize ans, Eugénie Martin dut quitter son village de Bretagne pour venir à Paris.

Elle y fut appelée par une sœur de son père, la vieille Marie, qui servait depuis douze ans au moins, chez des bourgeois de l'île Saint-Louis.

Réduite par l'âge à prendre du repos, et ayant le sentiment de la famille, elle souhaitait voir l'enfant de son frère lui succéder dans la bonne maison qu'elle quittait. Afin que Mme Heurtaut, sa maîtresse, consentît à voir l'enfant, elle en fit de grands éloges, bien qu'elle ne la connût guère que par ouï-dire, par les lettres envoyées du pays.

Elle assura à « madame » que sa nièce était « une bien brave petite ».

« Depuis la mort de ses parents, maître Nigoullet, le fermier, l'avait toujours employée, à faire ceci, cela, à conduire les bêtes aux champs... même que ça l'avait empêchée d'aller à l'école apprendre à lire. Elle aidait aussi à la lessive et repassait comme un ange. Avec ça, propre comme tout sur elle; toujours des coiffes blanches raidies à l'amidon et des nippes bien raccommodées... jamais une déchirure... Enfin, madame verrait... »

Dès qu'elle eut reçu la lettre pressante de la tante Marie, Eugénie s'embarqua, docile et le cœur gros. Elle emportait son bagage au complet dans un grand panier à couvercle dont elle ne voulut pas se dessaisir de tout le voyage, et qu'elle garda sur ses genoux avec ses deux mains croisées sur l'anse.

Tandis que roulait le train, il lui semblait qu'elle s'en allait dans un rêve.

Tout ce tapage de chemin de fer ignoré d'elle jusque-là troublait sa tête déjà bourdonnante de tant de choses. Longtemps elle demeura effarée par la bousculade des voyageurs de « troisièmes » se disputant les meilleures places sur les banquettes des wagons.

Une stupeur hébétait ses yeux gris, encore pleins du souvenir de tout ce qu'elle quittait. Ses oreilles gardaient le son des cloches qui sonnaient l'*Angélus* du matin où elle passait devant l'église, dans la Grand'rue du village.

Pour gagner la gare, elle avait fait trois kilomètres à travers champs, dans la carriole au grand Yves, un voisin de maître Nigoullet. Elle revoyait en pensée la forte carrure du gars sous sa blouse de toile bleue, et le rire avec lequel il lui avait dit :

— Tâche voir un peu d'y faire fortune dans ton Paris !

Sa mémoire s'attarda à cette figure amie. Autour d'elle, maintenant, étaient des gens qu'elle n'avait jamais vus. Au village, elle connaissait tous les habitants et chacun l'appelait par son nom. Aussi s'étonna-t-elle en découvrant que la terre était assez grande pour contenir tant de monde, tout ce monde dont elle ne soupçonnait pas l'existence.

Le train ralentit enfin pour s'arrêter dans les rails, au milieu d'un vacarme de tempête où l'on entendait grincer des machines, haleter la vapeur, rouler des chariots dans un tumulte de voix et un fracas de portières jetées. A travers son trouble, elle entendit quelqu'un l'avertir :

— C'est Paris !

Et elle descendit, en cherchant éperdument, parmi tous ces gens affairés qui la bousculaient, la coiffe de son pays que devait porter la tante Marie.

Tout à coup une voix cria dans son dos un appel en patois. S'étant retournée, elle vit s'approcher une petite femme jaune et sèche, reluisante comme un objet neuf, qui la bécotta sur les deux joues.

Émue, sans paroles, étourdie par le tapage, elle se laissa conduire hors de la gare et pousser sur l'impériale d'un tramway comblé de voyageurs qui allait partir.

En route, la tante Marie causait beaucoup; mais Génie, qu'assourdissait complètement le bruit de la rue, n'entendit rien, sinon que « madame » l'attendait.

Une appréhension l'oppressa.

Qu'allait-on lui dire? Peut-être la renverrait-on dans son pays si elle ne plaisait pas à « madame ».

Son angoisse et la peur confuse qu'elle avait de Paris s'atténuèrent en pénétrant dans l'île Saint-Louis. Il lui sembla même avoir vu un endroit pareil un jour que maître Nigoullet l'avait emmenée à la sous-préfecture.

Le petit coin déployait dans le soir tombant sa sérénité vieillotte et sa poésie coutumière. Dans la rue, allongée par la perspective des ponts et du fleuve, il n'y avait plus de voitures. Sous la voûte qui tourne dans la rue Bretonvilliers, un groupe d'enfants jouait aux billes; d'autres se poursuivaient sur les trottoirs, traversaient la chaussée en criant. D'un seuil à l'autre, des commerçants s'envoyaient le bonsoir. Le clocher de Saint-Louis élançait sa flèche dans la brume rose du couchant; des hirondelles tournoyaient alentour.

Le sourire du crépuscule dans l'île accueillait la villageoise, tandis que sa tante lui faisait les honneurs du quartier dont elle connaissait toutes les maisons. A mesure qu'elle passait devant chacune, elle en nommait les habitants de marque.

Au tournant de la seconde rue, la vieille femme ralentit son pas énergique, et visant de son doigt tendu une façade brune, proche du quai, elle expliqua, un peu fière :

— C'est notre maison... Tu verras comme c'est tranquille. Et si bien habité! Du haut en bas, rien que des bourgeois...

* * *

La demeure était une des plus anciennes de cette « rue de la femme sans teste » devenue la rue Le Regrattier; elle avait l'aspect solennel et froid d'un couvent de province. A chaque étage les rideaux retombaient avec le même soin sur les doubles vitres des hautes fenêtres, dérobant au dehors le secret des intérieurs. Ses balcons de fer forgé à la mode du XVIIe siècle se rouillaient d'abandon, et les figures sculptées des frontons, entamées par le temps, avaient tout à fait l'air de fondre dans leurs larmes.

Une émotion religieuse fit trembler Génie quand, sur les pas de sa tante, elle gravit un large escalier de pierre aux degrés usés par plusieurs générations d'habitants. La fraîcheur des murailles l'enveloppa d'un suaire de peur. La pensée de « madame » lui traversa le cœur comme un couteau.

Poussée par la vieille Marie, elle pénétra pourtant dans un appartement du second étage, tourna des portes, se trouva enfin dans une grande chambre à coucher où Mme Heurtaut était assise dans un fauteuil, contre la clarté d'une fenêtre qui voyait la cour.

C'était une femme de cinquante ans, grande et décharnée, aux yeux décolorés, à la bouche dédaigneuse, qui s'habillait de robes à traîne et portait une fanchon de chantilly à bouffettes en satin jaune.

Elle prit une face-à-main marquant la page d'une revue ouverte sur ses genoux pour observer Génie, que rendait confuse sa robe de laine brune rallongée aux poignets. La coiffe blanche sur les cheveux plats de la petite sembla d'un effet déplorable à la vieille dame. Elle parla d'une voix dolente :

— C'est bien vilain, ce bonnet... Vous paraissez assez douce, mon enfant. Ici, il faudra l'être... et ne pas faire de bruit surtout, car j'ai constamment mal aux nerfs. Vous obéirez bien, n'est-ce pas ? Votre tante restera huit jours encore pour vous mettre au courant. Profitez de ses leçons... apprenez les habitudes de la maison; que je ne trouve aucun changement.

Comme le ton n'avait rien de méchant, Génie se rassura et osa lever les yeux sur sa maîtresse, ce qui lui fit voir

qu'en parlant Mme Heurtaut montrait des dents déchaussées, toutes jaunies.



Enfin, sa tante l'ayant tirée par la jupe l'emmena hors de la chambre, jusqu'à la cuisine.

Cette pièce, de moyenne grandeur pourtant, lui parut étouffante et exiguë au souvenir des vastes salles de fermes avec leurs cheminées géantes. L'air mélancolique de la cour entrait par la croisée ouverte, avec une dernière lueur du couchant qui frappait les cuivres.

. Une odeur de bouillon et de viande cuite montait d'une marmite en terre posée sur le fourneau.

— Faut que j'écume mon pot-au-feu, déclara la vieille Marie.

Elle ceignit un tablier blanc, remua le feu maintenu étouffé sous une couverture de cendres; puis, tout en faisant passer et repasser avec précaution son écumoire à la surface du bouillon, elle ouvrit le chapitre des révélations et des conseils.

— Ici, vois-tu, ma fille, si tu es raisonnable, tu seras bien heureuse, c'est moi qui te le dis. « Madame » n'est pas ennuyante ; elle a un peu des goûts à elle, voilà tout. C'est une bonne personne au fond, pas regardante pour un sou. « Monsieur »... oh ! « monsieur », lui, il ne s'occupe de rien. Pourvu que le manger soit prêt à l'heure, le reste n'y fait pas grand'chose. Tu auras de bons gages, et puis encore le sou du franc chez les fournisseurs; tu peux t'amasser un joli magot pour le cas où tu voudrais te marier plus tard... Il y a aussi les étrennes. On n'est pas rat, ici... D'ailleurs, monsieur et madame ont des moyens et rien qu'un enfant. Ah ! m'sieu Léon, c'est le plus gentil de tous! En voilà un qui l'aime bien sa Marie... Je l'ai connu si petit! Il vient d'avoir quinze ans. Il est pensionnaire dans un grand lycée... Quand il sortira de là, il ira à Saint-Cyr, parce qu'il veut être officier. Tous les quinze jours, il vient passer son dimanche. Tout de suite, il court à la cuisine : « Bonjour, Marie !... comment vas-tu, ma pauvre vieille ! » et patati, et patata... Il bavarde, faut voir ! Il me raconte des choses du lycée, de la boîte, comme il dit. Si bien que « madame » se fâche des fois de le voir toujours fourré ici... Tiens, voilà qu'on sonne! C'est monsieur. Va ouvrir. Tu m'aideras ensuite à mettre le couvert.

* * *

En huit jours, Génie acquit l'habitude du service, et la tante Marie s'en alla.

La villageoise s'acclimatait peu à peu à cette nouvelle existence. L'atmosphère de l'antique rue devint moins hostile à sa poitrine. Les concierges, un vieux ménage de braves gens, la saluaient maintenant d'un « mam'zelle Génie » paternel, quand elle descendait au matin faire ses provisions.

On eut beaucoup de mal à lui faire abandonner la coiffe bretonne qui déplaisait à sa maîtresse. La première fois qu'elle aperçut dans la glace son visage désencadré des petites ailes de linge empesé, elle rougit comme si on l'avait mise nue; il lui semblait que tout le monde allait se la montrer du doigt en riant, et elle ne se sentit plus sous la protection de la bonne sainte Vierge de Lannion. Des larmes lui montèrent jusqu'au bord des paupières, mais elle les contint, n'osant pas pleurer. Avec le temps, elle se fit à ce changement.

Le deuxième dimanche qui suivit son entrée dans la maison, vers dix heures du matin, le carillon prolongé de la sonnette ébranla l'appartement. Épouvantée par le tapage, elle courut tout d'un trait à la porte, et, l'ayant ouverte, resta interdite devant un collégien qui la dévisagea d'un œil étonné en questionnant :

— M'man est là, c'pas?

Il passa devant elle comme un ouragan, réveillant, au seul bruit de ses talons, tous les échos assoupis dans les vieilles murailles, secouant les portes par l'élan de sa joie.

De la cuisine, en terminant les apprêts du repas, Génie percevait sa voix monter sous les plafonds, traverser les pièces avec des vibrations de gong et des saccades de cloche. Lorsqu'elle fut dresser le couvert dans la salle à manger où toute la famille était déjà réunie, la petite bonne entendit Mme Heurtaut, impuissante devant ce débordement de jeunesse, s'en plaindre d'une voix exténuée : « Ce malheureux enfant est sans pitié... Mes pauvres nerfs! »

M. Heurtaut écoutait son fils avec un sourire placide et, à une question de

celui-ci qui examinait Génie tournant autour de la table, il répondit :

— Mais oui... c'est la nièce de notre vieille Marie.

Elle sentit que le jeune garçon la dévisageait encore de ses prunelles hardies et elle perdit la tête. Une rougeur subite lui enflamma la figure jusqu'aux cheveux. Dans son trouble, elle choqua maladroitement deux assiettes qu'elle abandonna sur la nappe et sortit précipitamment, remplie d'émotion et de désespoir comme s'il venait de lui arriver un grand malheur.

Depuis lors, elle n'osa plus regarder Léon qu'à la dérobée, incapable de soutenir sans émoi la clarté de ses yeux posée sur les siens. Mais un peu de cette lueur l'avait pénétrée et devait lui tenir chaud au cœur pour toujours. Elle se prit à admirer et à aimer son jeune maître avec une sorte d'ardeur dévote, subjuguée par sa désinvolture et ses élégances de potache présomptueux ; car elle le sentit vraiment pétri d'une chair supérieure à la sienne. C'était la première fois qu'elle voyait un garçon avec une aussi jolie figure de fille aux yeux moqueurs, des mains si blanches, une tenue si soignée. Chacun de ses gestes, ses moindres paroles, la façon alerte et drôle dont il jetait les mots, restèrent dans son souvenir.

Elle pensa à lui tout le temps, innocemment, avec ferveur, dans un mystère profond qui ne devait jamais être pénétré. Et ce germe d'amour, pieusement enfoui, se développa de jour en jour, dans son humble pureté de fleur rustique, éclose à l'ombre et qu'aucun souffle ne froissa.

* * *

Du temps glissa ; quatre années furent franchies. En sortant du lycée, Léon entra à Saint-Cyr. Il était devenu un grand jeune homme, mince et souple, portant l'uniforme avec art.

Comme autrefois, il venait le dimanche voir ses parents, mais ses visites se faisaient de plus en plus courtes.

Génie s'attristait devant la mine contrainte qu'il apportait et soupirait en se rappelant les grands airs de joie qu'il avait jadis, et ses rires éclatants qui perçaient les murailles. Aujourd'hui, jamais on ne l'entendait rire, et il avait une façon de traîner la voix pleine de lassitude ennuyée.

Toujours soigneux de sa personne et sentant bon les essences, les mains vêtues de gants blancs intacts, il continuait à fasciner, par son élégance, la servante qui écartait de son voisinage, avec des précautions religieuses, son tablier de cuisine et ses mains rouges.

Il n'y prenait pas garde, sans intérêt d'ailleurs pour l'humble fille, lui portant à peine la considération indulgente qu'il avait pour les objets usuels de la maison auxquels son regard était accoutumé.

Chaque fois qu'il franchissait, pour l'arrivée ou le départ, la porte de l'appartement, il lui disait d'un ton distrait : « Bonjour, Génie... Bonsoir, Génie... » sans se douter que ces simples paroles tombaient comme de la manne d'amour dans un cœur brûlant et l'exaltaient de joie, le rendaient prêt à tous les dévouements, lui faisaient appeler tous les sacrifices.

Chaque soir, ses maîtres causaient à table, faisant durer le dessert jusqu'à l'heure du sommeil, et Génie traînait derrière eux, dans l'ombre, ses pas silencieux.

Elle entendait ainsi la voix plaintive de sa maîtresse ressasser une litanie de griefs reprochés à Léon, évoquer avec des hochements de tête indignés, qui faisaient frissonner sur sa tête la fanchon de chantilly, « certaines créatures du quartier latin... certaines orgies dans les restaurants de nuit... » Ces mots prenaient, dans la bouche de la vieille dame, une ampleur abominable.

Parfois, M. Heurtaut, qui écoutait sa femme avec bonhomie, haussait doucement les épaules, et disait :

— Voyons, Clarisse, tu exagères... tu prends tout au tragique... Patiente un

peu. Il a vingt ans, ce gamin... il s'assagira...

Et Génie, que déchirait ainsi qu'une griffe la voix incisive de « madame », se sentait réjouie du coup, apaisée par le ton bonasse du vieillard. Elle le jugeait brave homme tout à fait, conciliant comme il fallait; dans le fond obscur de son âme, elle admirait trop Léon pour trouver ses actions blâmables et pour ne pas croire que tout lui fût permis.

Le soir, enfermée dans sa petite chambre, sous les toits, elle pensait à Léon librement, avec sa tendresse ingénue. Elle délassait son cœur sans contrainte, laissait déborder son dangereux secret, tandis que la nuit berçait la maison du haut en bas, dans un silence ouaté! Elle faisait des réflexions en marchant sur le sol carrelé, à la façon des gens obsédés. Parfois, elle s'imaginait qu'*il* l'écoutait, et, comme elle n'avait personne à qui confier la joie ou la peine de ses jours, elle se mettait à causer, à lui raconter toutes sortes de choses. Elle parlait de son pays, auquel elle pensait toujours, de ses parents, qu'elle avait à peine connus, des misères de son enfance, des menus faits quotidiens traversant son existence. Quand elle éprouvait trop de chagrin, elle le suppliait, l'implorait vraiment comme l'esclave tombée aux pieds du maître pour lui demander grâce.

Sur une étagère parée d'une dentelle de papier et de deux rameaux bénits, elle avait placé une statuette en plâtre de la sainte Vierge, et au-dessus, tenant à la muraille par deux petits clous, une photographie ancienne, un peu jaune, montrait un groupe de collégiens, debout dans un jardin. Le troisième de la seconde rangée représentait Léon à quinze ans, en uniforme de potache, tel qu'elle l'avait vu pour la première fois. Ayant trouvé ce portrait, un jour, en déplaçant un meuble derrière lequel il était tombé, elle l'avait emporté comme un trésor; c'était le seul larcin qu'elle eût commis dans la maison et la force de son amour l'en excusait.

Chaque soir, glissée dans son lit froid, à la lueur terne de la petite lampe qui fumait en répandant une âcre senteur de pétrole, elle contemplait longtemps la sainte Vierge et l'image, et elle pleurait en s'endormant, après avoir prié le bon Dieu de protéger le jeune homme

***

Ce fut un grand bonheur pour elle quand M. Heurtaut, par désœuvrement, proposa de lui apprendre à lire.

Depuis longtemps elle avait honte de son ignorance, et la pensée que peut-être Léon l'approuverait lui donna le courage de surmonter la peine des premières leçons. Elle prit donc l'habitude, tous les jours après le dîner, la table desservie et sa vaisselle faite, d'apporter son livre sur la nappe et elle épelait les mots que « monsieur » désignait du bout de son ongle taillé en pointe. « Madame », immobile et droite sur son siège, écoutait pendant quelques minutes, puis agitant ses paupières alourdies, s'endormait, bercée par le lent murmure de voix.

Elle s'appliqua pour arriver à écrire passablement, et fut très fière d'envoyer au pays des lettres naïves, dans lesquelles, invariablement, elle demandait des nouvelles de maître Nigoullet, de la tante Marie, retirée là-bas, d'un oncle qui demeurait du côté de Tréguier, de M. le curé qui lui avait fait faire sa première communion.

Ses maîtres étaient contents d'elle; ils comprenaient sa bonne volonté, et Mme Heurtaut, cependant peu louangeuse, disait souvent :

— C'est une bonne fille, économe et sage, une nature dévouée.

Elle prenait, d'ailleurs, leurs intérêts comme les siens, ne permettant pas qu'on les volât chez les fournisseurs, défendant leur argent avec âpreté pour grossir l'épargne qui reviendrait un jour à Léon.

Il arrivait assez souvent que la vieille dame, s'ennuyant d'être seule, l'appelait dans l'après-midi, afin qu'elle vînt, avec un ouvrage de couture, lui tenir compa-



gnie, et elles causaient doucement, avec confiance.

Mme Heurtaut, que son esprit maladif portait à se tracasser perpétuellement et à tout propos, lui avoua même une fois :

— Ma fille, je crois que j'aurais bien de la peine à vous remplacer si vous partiez !

Elle s'ingéniait alors à poser des questions dont s'étonnait Génie, pour savoir si par hasard elle ne pensait pas à se marier, ou si quelque ouvrier du voisinage ne lui faisait pas la cour.

La jeune bonne, un peu gênée, répondait chaque fois : « Pour sûr que non, madame, » sans oser raconter combien le garçon laitier la mettait mal à l'aise depuis quelque temps, avec sa façon drôle de la regarder, en lui parlant près de la figure.

C'était un grand gaillard, d'allure solide, au visage ouvert et jovial, qu'elle rencontrait à la vacherie où elle allait chercher son lait, l'après-midi, à l'heure de la traite. Son grand plaisir était d'entrer dans l'écurie, dont les senteurs fermentées et l'odeur du purin coulant des litières éveillaient, en atteignant ses narines, le souvenir de la ferme à maître Nigoullet et des troupeaux conduits au pâturage.

Elle goûtait un bonheur stupide à respirer ces émanations, en caressant les vaches qui tournaient vers elle leurs yeux énormes et léchaient sa main d'une langue râpeuse, humide de bave.

Derrière elle, le garçon Guillaume survenait, en cotte bleue, la chemise ouverte sur une poitrine velue, les manches troussées sur des bras musculeux, tenant d'une main un escabeau aux pieds courts, portant de l'autre un grand seau de fer-blanc qu'il secouait bruyamment. Il criait de sa grosse voix joyeuse : « Allons, la Grise !... allons, la Normande !... » Poussée par le sabot bourré de paille où s'allongeait le pied nu du valet, la vache tournait le dos, ramassait son gros corps sur ses jarrets robustes et se dressait lentement, en présentant sa mamelle alourdie. Génie s'approchait, une boîte entre les doigts, attendant que la traite fut terminée pour avoir son lait tout chaud. Intéressée, se rappelant ses anciennes besognes de la ferme, elle suivait les mouvements adroits du travailleur dont les deux mains, accrochées aux pis élastiques, alternaient en va-et-vient leurs pressions rapides, tandis que le lait jaillissait, cinglant de filets blancs les parois du seau où moussait une écume fine.

Flatté par son attention, Guillaume prit l'habitude de causer, et il se trouva justement qu'il avait longtemps vécu dans la Bretagne où il lui restait encore des parents. Génie devint plus familière, contente de ce hasard; ils parlèrent amicalement de leur pays, des choses de là-bas, du temps qui était favorable ou nuisible aux récoltes.

Guillaume disait parfois :

— Oh ! moi, j'veux retourner chez nous... un jour ou l'autre... Je louerai une ferme et je serai mon maître.

Et il regardait la jeune bonne avec un sourire un peu niais qui semblait sous-entendre des intentions mystérieuses.

Elle soupirait sans répondre, d'un air résigné, tandis que sa pensée attendrie s'en allait vers la côte où elle avait grandi, vers la campagne un peu sauvage où elle poussait ses bestiaux sur les routes que balaye le grand souffle venu de la mer.

Cette camaraderie durait depuis deux mois et Guillaume s'enhardissait.

Ses yeux devenaient brillants quand il regardait les joues fraîches de Génie, son buste plein, ses hanches fortes bombant les plis de sa jupe. Il causait aussi d'une façon plus intime, contait avec de petits rires sournois des plaisanteries qui déconcertaient la fille. Mais c'était une manière de lui montrer qu'il la trouvait agréable, qu'elle lui faisait envie et qu'il avait en même temps de l'amitié pour elle.

Un après-midi qu'elle se tenait debout derrière lui, à le regarder traire une grosse vache blonde qui mâchait avec bonheur un reste de foin arraché au ratelier, il se retourna brusquement, avec résolution, et bourdonna un peu ému :

— Voilà... le temps me dure trop... je m'en vas au pays... Seulement... faut que j'emmène une femme... une fille honnête qui me faudrait... avec quéques économies... Je travaille d'attaque... on serait heureux, pas vrai ?

Il se tut, soulagé d'avoir dit ça et attendit, pendant que ses mains besognaient plus vite.

Comme Génie ne répondait rien, inquiète d'instinct, mais sans bien comprendre ce qu'il avait voulu déclarer, il finit par demander en bredouillant :

Ses idées tournoyaient dans sa tête ; elle ne savait quoi répondre tant elle était désolée, et par peur aussi de le fâcher. A la fin elle trouva : « C'est... c'est à cause de madame. » Mais elle se sentait mal à l'aise,



— Enfin... ça vous va-t-il?... voilà !

Elle fut consternée, stupide de surprise et touchée par l'air ému du garçon.

Elle balbutia : « Vous êtes bien honnête, mais... mais... je ne peux pas... »

Il insista, soudain mécontent et déçu :

— A cause?

ainsi que dans le voisinage d'un danger, et ses regards effarés sautaient à travers la cour jusqu'à la rue qu'on apercevait au bout d'une longue voûte; tout d'un coup elle prit son élan, laissa Guillaume ahuri et partit à grandes enjambées, sans tourner la tête.

Le lendemain, qui était un dimanche, comme Génie revenait d'assister aux vêpres à Saint-Louis, elle trouva Mme Heurtaut avec un visage grave et contrarié :

— Ma fille, soyez franche, questionna la vieille dame. Il est venu un homme qui désire vous épouser... il voulait savoir si je consentirais. Je n'ai rien à voir à vos sentiments. Vous êtes libre. Est-ce que vous voulez me quitter?... Enfin... quelles sont vos intentions?

Génie mit sa figure dans ses mains et une tempête de sanglots creva dans sa gorge. A travers ses larmes ruisselantes, elle bégayait : « Oh ! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... » comme si le plus grand des malheurs venait de l'atteindre.

Sa maîtresse, dont les nerfs se crispaient, demanda avec impatience :

— Enfin, voulez-vous vous marier?

La petite bonne secoua la tête avec une énergie si désespérée que Mme Heurtaut se rassura; puis, devant ses pleurs persistants, elle la renvoya, ennuyée et singulièrement étonnée de cette crise.

Génie pleura encore plus fort cette nuit-là, devant le portrait de Léon et la statue de la Vierge, répandant son cœur douloureux en phrases incohérentes où sa détresse se lamentait.

« Comme elle l'aimait! Elle ne pourrait jamais vivre auprès d'un autre... jamais. Elle se sentait à lui, bien qu'il ne voulût pas d'elle. Elle lui appartenait ainsi qu'un chien fidèle. Elle l'aimait sans rien espérer; elle l'aimerait toujours, voilà tout. Elle ne souhaitait rien, rien que le voir heureux. Et si peu de fiel entrait dans son âme qu'elle se trouvait sans haine contre celle à qui il s'était donné; elle se sentait capable de la chérir et de lui vouloir du bien, parce que c'était un être qu'il aimait.

* * *

Au printemps suivant, « madame », dont l'état nerveux ne s'améliorait pas, fit de telles scènes à son fils qu'il déserta la maison pendant un mois. Mais, sans doute parce que Génie éplorée lança des prières vers le ciel avec ardeur, Léon finit par reparaître, apportant une mine un peu plus maussade, un sourire un peu plus ennuyé qu'auparavant.

Les rapports du fils et de la mère demeurèrent dépourvus d'expansion, vernis seulement d'une politesse excessive qui n'était pas sans ironie.

Les entrevues restaient pénibles. La vieille dame, d'une froideur implacable, digne dans l'allure, sentait bouillonner en elle une amertume de mère dépossédée; derrière cet enfant à qui ne suffisait plus sa tendresse, constamment, elle entrevoyait l'*autre,* celle que redoutent les familles, l'éternelle luxurieuse qui détache les fils du giron maternel. Il lui semblait qu'il apportait dans ses habits, et jusque sur sa peau fraîche, des odeurs qui venaient d'*elle.* Dans l'ombre de sa tête, Mme Heurtaut analysait chacune des phrases qu'il prononçait, comme pour faire un tri, et découvrir ce qu'on lui avait soufflé. Mais elle dédaignait de poser des questions à Léon et de dire sa colère contre « cette créature ». En parler, c'eût été avouer sa peur, reconnaître du pouvoir à l'ennemie méprisée. Pourtant, mal à l'aise, vaguement irrité et incapable de trouver quoi lui dire après les politesses courantes commençant chaque visite, Léon craignait toujours qu'une parole malveillante de sa mère se glissât dans un silence. Aussi se lançait-il en des conversations puériles et interminables, dont il bouchait les trous avec une volubilité inquiète.

La bonhomie tranquille de M. Heurtaut, qui affectait de ne pas saisir le gel de l'atmosphère autour de lui, aidait la situation à se maintenir. Il y eut une détente, un soulagement secret chez chacun d'eux, quand, sortant de Saint-Cyr avec son galon de sous-lieutenant, Léon vint annoncer qu'on l'envoyait rejoindre un régiment d'infanterie, qui tenait garnison dans une ville du Midi.

Le soir qu'il partit, Génie entendit Mme Heurtaut demander à monsieur avec un soupir funèbre :

— Ainsi, malgré nos remontrances, il emmène « cette créature! »

Soulevant ses épaules en un geste d'impuissance, le vieillard mima : « Que veux-tu? Nous n'y pouvons rien. »

Génie, le cœur saignant, pensait au bonheur de cette femme qui le suivait, qui partagerait son existence, vivrait dans son ombre et sous la lumière de ses yeux! Comme elle avait raison! Pouvait-on l'abandonner, lui!

Mais dès lors, quelque chose de noir s'appesantit sur elle. Quand elle ne vit plus le joli visage mélancolique et froid de Léon, le jet de soleil qui l'éclairait parut s'être retiré de sa vie, et il se fit de tels changements dans son humeur que Mme Heurtaut s'en aperçut et se demanda si elle ne nourrissait pas quelque regret d'avoir dit « non » si vite au garçon laitier. Les plaques roses de ses joues avaient disparu et elle maigrissait visiblement. Elle gardait son humilité douce pour parler à ses maîtres ou recevoir leurs observations, mais elle avait constamment l'air hébété des gens dont le cerveau est vide ou bien égaré par l'amas de choses qui y tournoient. « Madame » s'impatientait même les fois où ses nerfs lui faisaient mal, et gémissait en frappant du pied : « Mon Dieu, ma pauvre fille, que vous êtes fatigante! »

Génie paraissait insensible, mais elle approuvait docilement, la pensée absente, à tout ce qu'on lui disait.

Dans ses jours d'expansion, quand elle l'appelait pour coudre auprès de son fauteuil, « madame », toujours triste et rongée par la rancune, lui parlait de Léon, soupirait de petites phrases :

— Je n'ai qu'un enfant... il ne m'aime pas! Ah! vous êtes bien heureuse... Vous ne connaissez pas ces douleurs...

La bonne baissait les yeux sur son ouvrage sans répondre, mais ses mains se mettaient à trembler.

*
* *

En trois années, Léon ne parut que deux fois rue Le Regrattier. Lors du second séjour qu'il y fit, il venait d'être nommé lieutenant; sa manche portait en galon neuf de hautes arabesques d'or qui luisaient.

A le revoir enfin, Génie palpita d'une émotion céleste.

Pendant les premiers jours, elle vécut dans une atmosphère chimérique, flotta dans le bonheur vertigineux. Elle se retenait de dormir la nuit pour penser à lui plus longtemps, incrustant en sa mémoire, de manière indélébile, la face un peu pâlie, mais toujours fière et charmante du jeune homme. Dans l'exaltation de sa joie, des rêves extravagants modifiaient son calme cerveau. Il lui semblait parfois qu'*il* était revenu pour toujours, qu'*il* ne parlerait jamais de départ, et qu'une façon d'exister toute nouvelle allait dérouler des heures de calmes espoirs au profond de son être.

Elle avait si souvent répandu l'amertume de ses larmes aux pieds de la petite statue veillant en sa mansarde, tant imploré Celui qui dispense de ses mains glorieuses le chagrin ou le plaisir aux pauvres créatures, qu'une miséricorde enfin descendait vers sa dure vie.

Le bonheur lui venait tout à coup, et sous une forme qu'elle n'avait point imaginée avant cet instant. Léon avait repris possession d'une chambre au fond de l'appartement, qui de tout temps lui était réservée. Déjà il vivait là pendant ses vacances de collégien et ses congés de Saint-Cyr; Génie se persuadait de l'y voir toujours désormais, et que chaque matin lui apporterait l'aubaine du sourire un peu las, teinté aussi de lointaine mélancolie, dont il répondait à son timide salut. Vers neuf heures, elle lui portait son déjeuner : deux croissants tièdes, dorés et croquants, choisis avec tendresse, du beurre frais et la tasse de café flanquée du petit pot à crème, sur un plateau de laque. Ces fragiles et menus objets lui devenaient chers, vaguement sacrés, d'être ainsi employés au service de Léon; elle les touchait avec des mains allégées, caressantes, un peu fiévreuses, et les gardait

toute la journée dans sa cuisine, sur une étagère vers laquelle son regard montait souvent. La vue de la tasse de porcelaine blanche, à fil doré, où *il* posait ses lèvres pour boire, la pénétrait d'une émotion réelle et très douce, lui rappelant des gestes, la façon dont il laissait tomber les deux morceaux de sucre dans le café, le mouvement de son bras en versant le lait, avec, chaque fois, l'éclair vacillant d'un petit diamant à son annulaire.

Car elle s'attardait autour de lui sans qu'il y fît guère attention, tant elle prenait garde à glisser doucement sur le parquet, souple et lente à la besogne qui servait de prétexte à sa présence. Et tandis qu'elle ouvrait la fenêtre à l'air frais du matin, ou mettait un peu d'ordre dans la pièce, ses yeux aimantés l'épiaient furtivement, l'admiraient en toutes ses attitudes.

Comme elle le trouvait beau avec sa figure mignonne, et ses airs de douceur que n'avaient pas les autres hommes! Ce joli visage ressuscitait dans sa mémoire l'image lointaine d'un prince, rayonnant comme le jour et vêtu d'habits dorés, dont elle avait entendu parler à la ferme, aux veillées d'hiver, contre l'âtre rougeoyant, par les paysannes d'âge qui savaient de si belles histoires.

Seulement, elle s'étonnait toujours, un peu révoltée aussi devant ce mystère de la perpétuelle tristesse qui figeait le regard de Léon et fronçait sa bouche dans une moue fréquente. « A quoi pensait-il donc dans ces moments-là? Est-ce qu'on lui faisait de la peine? Peut-être bien qu'il n'était pas heureux? » Pas heureux! Mais Génie priait si fort tous les soirs la petite Vierge de plâtre de le bénir et de lui envoyer toutes les joies de la terre! Elle ne pouvait croire que quelqu'un lui voulût du mal; et, son amoureux enthousiasme l'imaginant supérieur à la portion de l'humanité qu'elle connaissait, il lui semblait naturel que cette souveraineté dût le protéger, comme une cuirasse invulnérable aux maux ordinaires ou aux déboires qui affligent le reste du monde.

Elle finit par penser qu'il avait des tourments de son métier, ou bien que « madame » lui faisait trop de chagrin en lui laissant entendre qu'elle souhaitait le voir marié.

Car la lutte continuait sourdement entre la mère et le fils, au sujet du ménage irrégulier de celui-ci. Chaque soir, quand Léon n'était pas là, Mme Heurtaut retenait son mari dans la salle à manger pour lui montrer, avec plus de véhémence chaque fois, la plaie de son cœur épuisé et l'exhorter à agir. Sous la clarté de la suspension, parmi les relents de la table que Génie n'osait aller desservir, la vieille dame s'agitait avec des gémissements, des soupirs de désespoir destinés à pénétrer, un par un, la lourde placidité de M. Heurtaut. Et quand elle avait réussi à effarer le vieillard dont l'égoïsme tranquille tenait aussi peu à prendre au sérieux les reproches de sa femme que les fredaines de son fils, elle résumait sa peine en quelques hoquets douloureux qui allaient, à travers la porte, troubler la servante dans sa cuisine. Les sanglots de sa maîtresse la révolutionnaient, sa nature aimante étant portée à la compassion, et elle ne pouvait alors s'empêcher de se mettre à pleurer aussi, avec abondance, tout en commençant sa vaisselle; elle laissait couler ses yeux comme un ruisseau, tout son cerveau fondant en eau, jusqu'à ne plus savoir ce qui lui faisait verser le plus de larmes, du gros chagrin de « madame » ou de son obstination à tourmenter Léon.

Un matin, elle allait sortir de la chambre après avoir posé le plateau de laque du déjeuner devant le jeune homme, qui, en veston d'intérieur de flanelle blanche, roulait distraitement une cigarette, auprès d'un guéridon où traînaient des lettres ouvertes, quand une phrase l'arrêta :

— Vous préparerez ma malle, Génie... si vous avez un moment dans l'après-midi. Je pars demain.

Elle ne tressaillit pas, n'articula pas

une parole, mais, hébétée, elle regarda Léon comme un condamné à mort peut regarder le bourreau qui va lui ôter la vie... Elle ne bougeait point, ne songeait plus à s'en aller, déchirée par une convulsion intérieure, l'arrachement brusque du bonheur qui sommeillait si doucement au fond d'elle.



Mais le jeune homme ayant evé la tête, étonné de son silence, Génie se retrouva soudain, par la force de l'habitude, la domestique docile que les yeux du maître font agir, l'être servile aux gestes mécaniques dont on ne soupçonne pas le sentiment. Ses mains actives saisissant aussitôt des habits jetés sur un fauteuil, les agitèrent pour en effacer les froissements, les étendirent avec soin; puis d'autres menues besognes l'occupèrent, usant un peu de sa fièvre douloureuse, tandis que Léon l'examinait machinalement, tout en rêvassant d'un air ennuyé. Et parce qu'il était triste, et qu'il voyait tourner autour de lui, sans bruit, cette douce et impénétrable figure de servante, il s'imagina tout à coup la monotonie lamentable de cette humble existence et il y compatit dans une pitié solidaire. Il pensa :

« En voilà une!... Qu'a-t-elle de bon sur la terre? Elle est jeune, après tout, cette fille; elle aurait bien le droit de connaître un peu le bonheur, comme celles de son âge... Elle en voit tant qui sont jolies, parées, aimées... Elle n'a rien... rien. Voilà des années qu'elle

obéit, courbée sous les ordres capricieux d'une maîtresse qui a des crises de nerfs. Ça n'est pas drôle, fichtre! A quoi peut-elle bien penser, toute la journée, sans rien dire, à répéter les gestes de la veille qu'elle recommencera le lendemain? Nom d'un chien... ce qu'elle doit s'embêter! »

Il dit tout haut, avec un apitoiement réel et par curiosité aussi de la réponse :

— Dites donc, Génie?... Vous devez joliment vous ennuyer ici? Ça n'est pas folâtre de vivre à la maison.

Elle tressaillit, tellement éperdue et surprise qu'il l'interpellât ainsi sur ce ton de bonté, qu'elle répondit dans l'impression du moment, ses yeux attendris d'une soudaine lueur et la voix balbutiante :

— Oh! non, monsieur Léon... je ne m'ennuie jamais... jamais.

L'émotion la suffoqua, la retint d'en dire davantage et elle comprit plus tard, quand la réflexion lui revint, que ce fut bien heureux, car, emportée par l'élan qui la soulevait d'inconscience, elle aurait avoué simplement : « Je pense à vous toujours... J'ai un bonheur que personne ne sait... Je suis heureuse jusque dans les larmes que je répands à cause de vous. »

Mais un incident l'avait sauvée de l'horreur d'un aveu si formidable, et elle retrouva sa froide raison de fille sage pour expliquer :

— L'ennui, voyez-vous, monsieur Léon, ce n'est pas bon pour moi... c'est affaire aux riches qui ont le temps... une maladie un peu comme les nerfs de « madame », quoi!...

Elle dit cela sans malice, d'une voix si sérieuse que le jeune homme sourit. Il pensa : « Décidément, elle est sans rancune contre les événements! »

Suivant l'impulsion de pitié qui l'avait poussé à l'interroger, il atteignit dans sa poche un porte-monnaie où il prit une pièce d'or qu'il lui tendit :

— Tenez, vous achèterez un colifichet.

Au contact du louis dans sa main refermée, Génie devint toute rouge, d'une joie si évidente que Léon s'étonna : « Bah! elle aime l'argent? » Un peu de dédain lui fit hausser légèrement l'épaule, mais son opinion s'adoucit en songeant à la nature fruste de cette malheureuse, héritière aussi sans doute des instincts avides d'une génération campagnarde : « Après tout, elle n'a que ça. » Puis, bientôt, cessant de la voir, il pensa à autre chose.

Mais Génie devait garder un souvenir ineffaçable du court instant où, pour la première et la dernière fois, il lui témoigna une fugitive sympathie. La pièce d'or qu'il lui avait donnée devint pour elle une relique sainte.

*
* *

Quelques mois plus tard, un soir, un grand coup de sonnette éclatant dans le vestibule fit sursauter Génie. Il venait peu de visites, et jamais à cette heure. A part Léon, dans les rares moments où il était à Paris, il n'y avait guère que le petit pâtissier, apportant le godiveau du dimanche, pour oser sonner si fort. Elle courut ouvrir, surprise et un peu mécontente du tapage, à cause des nerfs de « madame » et trouva un télégraphiste porteur d'un papier bleu pour M. Heurtaut.

Le bonhomme, ayant fini de dîner, fumait tranquillement sa pipe, accoudé à la croisée de la salle à manger, tandis que sa femme vidait à petites gorgées une tasse de thé pour la digestion.

La feuille bleue aperçue aux mains de Génie fit pousser une exclamation à la vieille dame. Son tempérament fragile redoutait les émotions et elle était persuadée que les télégrammes n'apportent jamais que de mauvaises nouvelles. M. Heurtaut prit le pli avec étonnement, le scruta dans tous les sens avant de l'ouvrir et murmura :

— Je parie que c'est de Léon.

Il lut et ses traits se tendirent dans une épouvante; sa femme, qui l'observait, devina une catastrophe avant même qu'il eût parlé. Pourtant il bégaya, les mâchoires tremblantes, affolé de brus-

que angoisse : « Il veut me voir... très malade... partir de suite... »

La mère fit seulement : « Oh !... oh !... oh !... » en portant les mains à sa poitrine d'un geste de souffrance, comme si le souffle lui manquait, et elle se renversa dans son fauteuil, évanouie. Le vieillard se précipita, la tête perdue, rappelant la bonne d'une voix étranglée. Elle arriva, effarée par ces cris, et porta « madame » dans sa chambre, aidée par « monsieur » qui gémissait, avec des larmes plein les yeux. Mais, comprenant alors qu'un malheur était arrivé, la pensée de Léon l'atteignit comme du feu. La volonté de savoir, de savoir tout de suite, la jeta vers son maître dans un élan de prière désespérée :

— Quoi ? qu'est-ce qu'il a ?

Trop ému pour s'étonner, le vieil homme, enroué de pleurs, relut la dépêche, puis ajouta :

— Allons, ma fille, faites ma valise... la petite valise, vite... mon Dieu !... avec deux chemises... mon chapeau... mon pardessus... Et l'*Indicateur des chemins de fer*... Je prendrai le premier train...

Il se jeta sur un siège en soupirant, porta un regard hébété vers sa pipe à peine éteinte, déposée tout à l'heure sur la cheminée. Devant ce foyer, où sa place habituelle restait marquée par une chaise en permanence, devant sa vieille pipe surtout, si savamment culottée, il eut la perception plus nette du réel, la sensation fut plus aiguë du bouleversement survenu dans son existence monotone et douce qui, toujours, avait coulé sans drames et sans chagrins. Il s'attendrit en constatant l'étendue de son malheur et maudit l'injuste destin qui le frappait ainsi, lui !... lui !... Un bruit de sanglots le fit se retourner et il vit Génie, la figure dans ses mains, accotant sa défaillance au chambranle de la porte. Il ne put se retenir de songer avec une vague satisfaction, en dépit du moment : Bonne fille, elle comprend que ses maîtres ont de la peine...

Mais cette douleur pesant sur la sienne l'impatienta vite, et son candide égoïsme se lamenta :

— Voyons, Génie... ça me fait du mal de vous entendre... vous ravivez... vous augmentez...

La parole de son maître passa sur elle ainsi qu'un fluide galvanique. Une énergie désespérée la redressa : elle essuya sa figure ruisselante et courut faire la valise du vieil homme pour qu'il partît bien vite puisque Léon souffrait, attendait... Puis elle poussa vers la porte le vieillard qui, sans paroles, et voûté sous sa lourde émotion, s'en allait, éperdu, comme en un cauchemar.

Pendant trois jours, on fut sans nouvelles. Mme Heurtaut, brisée par l'inquiétude, gardait le lit avec une grosse fièvre et, muette, sombre, semblait rouler en sa tête alourdie des visions tristes. Génie passait les jours et les nuits dans les pièces désertes de l'appartement ; au milieu du vaste silence, son idée fixe, son angoisse farouche, prenaient des proportions infinies. Elle marchait, allant et venant d'un pas saccadé, du soir jusqu'au matin et du matin à la nuit ; et si par hasard elle sortait pour une course, elle se mettait à courir dans la rue, afin qu'on ne lui parlât pas. Mais, un soir que sa maîtresse s'était endormie, elle voulut se rendre furtivement à l'église dont on entendait les cloches chanter gravement au-dessus des toits.

Il lui semblait que, là, elle parlerait de plus près à ce Dieu de sa foi qui écoutait les prières des malheureux. Elle lui dirait sa peine ; il faudrait bien qu'il l'entendît, qu'il vît ses larmes !

L'église était presque déserte à cette heure tardive ; le feu des lampes s'espaçant sur des piliers laissait deviner des ombres affaissées dans la supplication, l'extase, la plainte ou le remords. Quelques flammes de cierges, sur l'autel, entouraient d'une couronne de petites étoiles la face du Sauveur.

Génie s'agenouilla, toute tremblante, sur une marche de pierre et, joignant les mains, laissa parler son âme comme à la confession :

« ... Vous ne voulez pas le faire mourir, n'est-ce pas ?... Vous savez bien que je n'ai que lui... Je l'aime tant, voyez-vous !... depuis si longtemps, il est tout mon bonheur sur la terre... je n'avais rien avant... j'étais toujours seule... je ne vous comprenais pas non plus comme à présent... Du jour où il est venu, ç'a été pareil à une grande lumière qui serait entrée dans mon cœur tout d'un coup... je vous ai mieux prié... j'ai compris que vous étiez bon... Mon Dieu, si vous me le preniez, je ne pourrais plus vivre... la grande lumière s'en irait... je ne vous verrais plus... Dites donc à un ange d'aller le guérir... Faites-moi mourir à sa place, si vous voulez... qu'il vive seulement, qu'il vive !.. Il n'a que vingt-cinq ans, songez donc !... et il est trop beau, trop mignon, pour s'en aller dans la terre... »

Cessant de parler, elle se tint devant Dieu, immobile dans le geste fervent qui tendait vers lui ses tristes mains de bonne, des mains épaisses, aux ongles usés par les besognes quotidiennes accomplies depuis tant d'années ; le voûtement lassé de ses épaules disait le fardeau trop lourd qui les avait courbées ; sa figure était amaigrie et jaunie par la fièvre du désespoir et ses yeux, maintenant que l'exaltation de la prière n'y allumait plus de reflets, devenaient deux trous mornes ouverts sur un horizon noir... C'étaient vingt-six ans de misère, une adolescence orpheline, sa jeunesse aride et toute une longue vie de servitude, à venir encore sans doute, qui se présentaient devant l'autel, attendant de la justice divine un peu de compassion.

Puis elle s'enfuit de l'église...

En pénétrant chez sa maîtresse, elle n'eut presque pas d'étonnement de trouver les portes ouvertes, une agitation insolite, le concierge et sa femme penchant des figures bouleversées sur le lit où Mme Heurtaut se débattait dans une crise. Un papier bleu, tombé à terre, aimanta son regard... Elle comprit... Un frisson terrible la parcourut et elle s'abattit sur les genoux, rudement, avec un grand cri.

***

Quand Génie rouvrit les yeux, un peu après, elle s'étonna, ayant pensé mourir sous ce choc qui lui écrasait le cœur. A part cette stupeur, il n'y avait que du vertige dans sa tête endolorie.

Elle regarda avec douceur « madame », qu'une fatigue nerveuse venait d'endormir lourdement. Sur une chaise, auprès du lit, se tenait la concierge, grosse femme apitoyée, émue autant que si elle avait perdu son propre fils, et qui lui conseilla, parmi des soupirs bruyants soulevant à chaque mot sa vaste poitrine :

— Allons, mam'zelle Génie, faut vous reposer... v'là trois nuits que vous êtes debout... J'veillerai bien madame à mon tour... N'vous inquiétez de rien...

Docile et sans forces, Génie quitta l'appartement. Mais quand elle ouvrit la porte de sa mansarde, cette petite chambre solitaire et nue, son lit aux draps froids, lui firent soudain peur comme si elle apercevait un linceul et un tombeau. Redescendant l'escalier, elle s'échappa dans la rue, sans savoir où elle irait, poussée par un instinct pareil à celui des bêtes blessées qui courent, affolées, jusqu'au coin obscur où elles se laisseront tomber pour mourir.

L'île dormait, déserte. Le long des quais, de vieux hôtels tassaient dans l'ombre leurs pignons rébarbatifs, de larges portes cadenassées, de hautes fenêtres à croisillons, et les balcons ventrus se penchaient, semblables à de grands nids de fer, prêts à choir sur le pavé.

Génie longea le parapet du fleuve. Un peu de brise murmurait dans les peupliers de la berge, un clapotis léger fouettait les arches ; de loin en loin, le reflet d'un bec de gaz jetait un brasillement coloré sur l'eau sombre et mouvante.

La douceur de la nuit, cette sérénité répandue autour d'elle, l'enveloppèrent

d'une caresse amollissante, et la pensée de Léon la ressaisit comme une proie.

Elle s'assit sur le bord du trottoir, les jambes brisées, pour réfléchir. Il était mort. Mort!... Pour la première fois, elle se fit une idée nette et profonde de cette chose affreuse. Elle se souvenait d'avoir, dans son enfance, vu périr des bêtes au fond des étables, mais elle n'avait point approché de cadavre humain. Elle se représenta un corps étendu, des yeux qui ne voyaient pas, une bouche qui ne parlerait plus jamais... Plus jamais! Pourquoi?... Et subitement le souvenir la poigna, du collégien de jadis avec ses cheveux blonds, sa figure pâle et ses grands rires; du saint-cyrien coquet, avec des gants blancs sur ses mains fines, et un pli boudeur à la bouche.

Elle regardait dans le passé comme en un livre; des images plus vives s'y détachaient parmi des éclairs. Sa jeunesse redevint une ombre qui courut devant elle, en coiffe bretonne, au côté de la tante Marie; c'était par un soir d'été, plein d'hirondelles... des gens inconnus la regardaient passer... Puis elle grandit, dépouilla un peu de sa rude écorce, apprit les délicatesses à servir « madame », oublia son pays... Pourtant, elle avait le cœur gros chaque fois qu'un des bateaux amarrés contre l'île, portait un nom de là-bas... elle les venait contempler dans ses promenades du dimanche, à la sortie des vêpres, pensant avec un petit soupir : « Tout de même... voilà un *Marie-Yvonne*... ou un *Goéland* qui va remonter du côté de chez nous... » Et elle faisait le voyage en imagination. Depuis dix ans, toute sa vie tenait dans ce coin d'île où elle retrouvait des souvenirs le long de toutes les pierres... Elle se rappela que l'inscription gravée sur le pilier du pont Marie était une des premières qu'elle eût déchiffrées toute seule, et combien il lui avait d'abord paru dur d'apprendre à épeler... Sachant lire, elle ne crut plus aux contes de fées; et pour avoir vu de vrais princes qui habitaient l'antique hôtel, à la pointe de l'île, se promener sans habits dorés ni carrosse de verre, elle pensa que les vieilles femmes de son pays, qui contaient des histoires à la veillée, se moquaient des gens ou étaient bien sottes...

Cette petite campagnarde un peu déniaisée, dont le fantôme dansait auprès d'elle, affligea Génie. Son souvenir, en se détournant, remonta vers le mort; son nom lui vint aux lèvres, à plusieurs reprises, et elle chercha à se représenter les lignes de son visage qu'elle n'apercevait plus nettement. Elle marcha contre le parapet, les yeux tournés vers l'eau, en continuant son appel dévotieux : « Léon... Léon... » avec un peu de difficulté, comme si elle avait soulevé un poids lourd sur sa langue. La brise plus vive creusait la surface du fleuve en petites vagues ourlées de clarté; cela faisait partout des flaques blanches où quelque chose se mouvait... Génie finit par apercevoir une face pâle qui flottait doucement, et dont les prunelles au regard lointain étaient pleines de reproches... Tout de suite une autre figure s'agita près de la première; d'autres parurent encore... il en vint cent, mille, qui poussaient sur les vagues comme de grandes fleurs de lis, et dont les traits étaient ceux de Léon, avec un regard voilé et des lèvres tremblantes au cri désolé : « Viens... pourquoi m'abandonnes-tu?... Viens!... »

Alors, d'un élan fou, elle se mit à courir vers l'escalier de la berge, pour s'aller jeter dans le fleuve... Mais des voix glapirent dans son dos, un bruit de course sonna sur le quai, des mains rudes la harponnèrent...

Elle se trouva entre deux sergents de ville effarés. L'un d'eux, qui habitait dans l'île, la reconnut et se mit à rire :

— Excusez... vous m'avez fait une fière peur... J'ai cru que c'était une payse qui voulait se fiche dans le bouillon.

A ces paroles, l'hallucination de la malheureuse s'éteignit brusquement, ainsi qu'une flamme sous un coup de vent. Le fleuve redevint uni, silencieux



et noir. La raison rentra en sa tête... Devant la gaieté de ces hommes qui clignaient les yeux luisants, elle se sentit confuse. Rusée, voulant défendre son triste secret, elle expliqua comment, regagnant la maison à cette heure tardive, elle avait eu peur et s'était mise à courir. Ils continuèrent de rire en la plaisantant.

— Connu!.. on s'est attardé avec son bon ami... un rude veinard!... ben quoi... y a pas d'honte à avoir... une belle fille comme vous...

Ils s'obstinèrent à la reconduire jusqu'à sa porte et lui souhaitèrent encore le bonsoir, tandis qu'elle se précipitait dans la maison.

* * *

M. Heurtaut ayant annoncé son retour, « madame » et Génie l'attendaient.

La maîtresse, installée dans le grand fauteuil garni d'oreillers, contre la vitre tiédie par le soleil, tendait l'oreille aux rares bruits de la rue, tandis que la bonne, précautionneuse, préparait déjà le couvert de son maître sur une petite table. Ni l'une ni l'autre ne parlait, suffoquées de souvenirs, fiévreusement impatientes d'écouter les tristes récits du vieillard, de boire à longs traits le poison qu'il allait leur verser.

— J'entends un fiacre... C'est monsieur...avertit la voix de « madame » aux aguets.

Génie s'empressa; on entendait dans l'escalier le pas un peu traînant du vieil homme. Il entra, essoufflé, en nage, les bras alourdis d'un gros paquet d'étoffes noires qu'il tendit à la bonne. Un léger sourire de mystère, d'embarras et de joie, luisait sur la fatigue de son visage. Il courut embrasser sa femme, cordialement, sur les deux joues, puis se retourna vers Génie qui suivait...

Elle regardait avec des yeux éperdus le fardeau doux et tiède tenu contre sa poitrine, un petit enfant blond, aux traits délicats, à la bouche si mignonne, malgré son pli boudeur, et qu'elle croyait reconnaître...

M. Heurtaut murmura, attendri et plein d'espoir, presque sans regrets maintenant, gagné au seul plaisir des habitudes et du logis reconquis :

— C'est l'enfant de notre Léon... il est à nous... il va nous rajeunir, ce bonhomme-là...

Violemment émue, Mme Heurtaut garda le silence une minute, puis cria, haletante, toujours armée de rancune : « Et la mère ? »

— Elle est morte, il y a six mois » répondit-il.

Une paix brusque rasséréna la vieille dame et elle tendit les mains vers son petit-fils. On le lui mit sur les genoux. Elle contempla avidement ce jeune être qui riait avec innocence. Puis d'une voix sourde, venue des profondeurs bouleversées de sa chair, elle dit tout à coup :

— Oh! oh!... comme il lui ressemble!...

Elle se détourna, et, voyant qu'elle allait pleurer, son mari enleva le bébé qu'il rendit à Génie. Mais la vieille dame balbutia :

— C'est vous, Génie... c'est vous qui l'élèverez... Car vous ne nous quitterez jamais, ma fille, n'est-ce pas?... Vous nous fermerez les yeux... vous...

Elle ne put achever, tant elle suffoquait, enlisée sous ces choses funèbres.

Génie s'était saisie de l'enfant dans un transport farouche.

Un délire de joie la parcourut, des ondes froides, puis brûlantes, passèrent sur ses moelles.. Elle comprit que cela était possible... certain. Tout le bonheur surhumain qu'elle n'avait pas osé rêver tenait dans ses bras. Un enfant!... un enfant de Lui!... Elle adora ce petit avec des yeux éblouis, avec toute son âme qui venait sourdre en lumière à sa face... Elle ne pensa plus qu'il fût né d'une autre femme; il lui semblait créé par son amour, sorti de son flanc, pour garder vivante l'image de l'homme tant aimé... Elle se sentait forte à jamais, soudain heureuse, protégée contre tout.

EDGY.



BOULOGNE-SUR-MER

LA
PÊCHE DU HARENG A BOULOGNE-SUR-MER

Au moment où les questions sociales surexcitent l'opinion de toutes parts, celles qui intéressent la pêche et les diverses industries qui s'y rattachent méritent de ne point rester dans l'ombre.

Jadis dédaignées et languissantes, elles sont devenues aujourd'hui, grâce aux progrès modernes, une des sources de la fortune publique.

Abondante moisson pour le pauvre, la pêche lui fournit à la fois un gain et un aliment; elle satisfait, en outre, le luxe des tables somptueuses et contribue à donner au commerce des côtes un élément continuel de prospérité; à la marine marchande et à la flotte des équipages audacieux, endurants et rompus à tous les accidents de mer.

« Quoique la pêche, écrivait Voltaire, et l'art de saler le poisson ne paraissent point un objet important dans l'histoire du monde, c'est là cependant la grandeur d'Amsterdam en particulier, et, pour dire quelque chose de plus, ce qui a fait d'un pays autrefois méprisé une puissance riche et respectable. »

Comme la reine de la Hollande, Boulogne-sur-Mer est bâtie sur des arêtes de hareng.

Si la partie commerçante et élégante de la ville s'est développée sur les bords sinueux et verdoyants de la rivière la Liane, le quartier maritime s'est accroché et suspendu aux flancs de la falaise, à une hauteur d'où l'œil embrasse un horizon immense. C'est de ce même point culminant que Napoléon Ier, dans sa baraque légendaire, dardait sur les côtes d'Albion ses regards chargés de haine et s'écriait : « Que je sois maître de la mer seulement pendant vingt-quatre heures et l'Angleterre a vécu! »

Ils sont là à peu près vingt mille, qui vivent dans des ruelles étroites, bor-



BARAQUE DE NAPOLÉON Ier SUR LA FALAISE

dées de maisons à un étage et d'escaliers abrupts, sur une colline fort déclive, vaste amphithéâtre avec gradins, que domine l'église de Saint-Pierre-des-Marins.

Ils forment une grande famille que distinguent ses mœurs, ses coutumes, ses alliances.

L'esprit de corps et de solidarité a fait longtemps et fait encore leur force.

« Le pêcheur, suivant la remarque de George Sand, échappe à la misère par l'association. On voit en lui l'homme d'action, descendant de la primitive famille des hommes de proie, rebelle à l'esclavage du labeur sédentaire. Il y en a de très vieux, qui sont encore droits comme des mâts. De père en fils, ni la pioche, ni le hoyau, ni les maigres bras de la charrue n'ont alourdi les mains, rétréci le thorax et voûté les reins. Ils ont le grand nez en bec de harpon, l'œil rond, clair et saillant des plongeons ailés, rien du marsouin ni du phoque. »

Boulogne pourrait fournir de nombreux spécimens de ce type.

Les marins qu'on y rencontre sont toujours bien musclés, agiles malgré un équipement compliqué et de pesantes bottes, hauts en couleur, quoique bronzés par le hâle et la rafale.

La mer est le domaine du matelot.

Enfant, la vue de la mer est la première qui frappe ses regards. Cette magicienne l'hypnotise pour toute son existence, et quelles que soient ses rigueurs ou ses cruautés, il lui restera toujours attaché.

La plage est aussi son bien, il n'a point d'autre lieu de récréation. Il prend ses ébats au fond des barques amarrées au quai ou qui viennent échouer sur les bancs de sable, ou bien il s'exerce à manœuvrer un canot à la *godille*. La témérité de certains n'a point de bornes. Une cinquantaine de ces précoces navigateurs tombent ou glissent dans le port chaque année, et ils seraient victimes de leur imprudence si les matelots occupés à bord des bateaux de pêche et les douaniers en faction sur les quais ne se portaient rapidement à leur secours, soit à la nage, soit en leur jetant une ligne Brunel.

Les flaques d'eau que le flot laisse en se retirant servent plus tard au mousse de champ d'expérience. C'est là que, les jambes nues, il va lancer les bateaux qu'il a taillés de sa main, petits chefs-d'œuvre sans couleur, mais d'une parfaite stabilité et d'une marche régulière, auprès desquels les modèles informes que débite le commerce paraissent être des corps sans âme, ou plutôt des jouets à la merci du vent.

Il se forme lui-même, et l'expérience remplace l'instruction navale qu'il ne

saurait, et pour cause, puiser dans des cours théoriques. Il passe, du reste, à peine par l'école.

Mousse à douze ans et même plus tôt, il retrouve une famille nouvelle dans l'équipage, dont il fait la joie par son aplomb et ses invectives précoces. Il a conscience de l'importance du rôle qu'il joue déjà dans la famille, car il rapporte fidèlement au foyer domestique la *part du mousse*. A dix-huit ou vingt ans, la vie en plein air dépourvue de microbes et les durs labeurs de son métier, que traversent les mille péripéties de la navigation et les dangers des tempêtes du noroit et du suroit, en font un homme trempé physiquement et moralement.

Le marin a l'esprit de famille très développé. Il serait exempt de reproches si l'usage de l'alcool, nécessité par les travaux des pêches d'hiver, les pluies, les nuits froides, ne lui faisait point contracter des habitudes qu'il conservera à terre, mais dans des conditions hygiéniques et climatériques tout autres.



UNE VUE DU QUARTIER MARITIME

Son tempérament, à moins d'excès persistants, n'en reste pas moins vigoureux.

A peine est-il formé que le service le réclame.

Il n'en est pas un dans ce port qui se rende dans les équipages de la flotte, à Brest, ou à Cherbourg, ou à Lorient, sans avoir préalablement échangé avec sa promise la bague des fiançailles.

Pendant quarante-huit mois, celle-ci, irréprochablement fidèle

jusqu'au retour du « bon ami », ne songera qu'au mariage qui en sera la conséquence immédiate.

A trente ans, sa famille comptera déjà six ou sept enfants dont chacun pourrait souvent répéter le mot d'Érasme : « Je ne suis pas le fruit d'un ennuyeux devoir matrimonial, je suis né des baisers de l'amour. » Aussi quelle grande et forte race! Les beaux gars et les belles filles!

La Boulonnaise étonne, par sa beauté affinée et sa robustesse, les étrangers qui la voient pour la première fois.

Ils admirent, surtout lorsqu'elle se rend aux ateliers de salaison, sis à *Capécure,* partie suburbaine de Boulogne, sa démarche hardie et la cambrure de sa taille qu'enserre un rigide corset dont sa poitrine pourrait au besoin se passer. Il n'est point jusqu'à son bonnet blanc garni de dentelles, irradiant comme un soleil et rappelant, par sa forme, la coquille de Saint-Jacques, qui ne donne un cadre élégant à ses traits réguliers et fleuris et à son opulente chevelure.



UN MARIN

La plupart des pêcheurs, après une rude et laborieuse carrière, abandonnent les grosses bottes et le *suroit* non sans regrets, trouvent quelque emploi dans les ateliers des armateurs ou vivent de modiques revenus, fruit de patientes économies auxquelles vient s'ajouter l'appoint fourni par la Caisse des Invalides et pour la constitution duquel ils ont été annuellement obligés de verser une somme prélevée sur leurs gains. Il n'était point rare cependant, avec les voyages *à la part,* de voir les plus intelligents, les plus laborieux et les plus économes cesser la navigation pour vivre de leurs rentes avec un capital de 150,000 à 200,000 francs. D'autres plus instruits deviennent, encore jeunes, écoreurs ou armateurs.

Quant aux vieillards, ils passent leur vie sur le quai, devisant avec les amis, donnant des conseils aux jeunes ou interrogeant mélancoliquement l'horizon.

Ainsi vont-ils de génération en génération, et, prolifiques comme tous les peuples ichthyophages, ils se multiplient si rapidement que, dans cinquante ans, toutes proportions gardées, ils auront envahi toute la ville. Ils prisent les théories de Malthus comme les risques de la mer, les épidémies et les infortunes de toute nature.

La population du quartier maritime de Boulogne s'alimente continuellement de celle des petits ports d'Equihen, du Portel, d'Etaples, d'Ambleteuse, d'Audresselles et de Wissant. Les hommes viennent compléter les équipages des bateaux de pêche boulonnais et beaucoup s'y établissent sans esprit de retour.

Les marins du Portel sont d'une très grande vigueur, mais les femmes, quoique belles, sont plus lourdes que celles des pêcheurs de Boulogne. Ils présentent des caractères de race qui attirent l'attention du touriste.

Plusieurs ethnographes, M. Duchenne de Boulogne, M. V.-J. Vaillant font remonter leur origine à une immigration de Basques ou d'Espagnols dans la Gaule septentrionale. Les cheveux noirs et crépus, le nez droit bien attaché au front, la petitesse des mains et une courbure sacro-lombaire la décèlent d'une manière aussi évidente que la légende qui la leur attribue. Le costume éclatant que les femmes portent dans les processions et les jours de fêtes, et dans lequel le rouge, l'or et la blancheur des dentelles forment la note dominante et le principal ornement, est un des plus riches et des plus pittoresques de France. Il est le même que celui que portaient les aïeules au siècle dernier. Dans ces bourgades de pêcheurs, les traditions restent immuables et la pureté même du type primitif s'est conservée intacte grâce à des alliances entre proches, qui n'ont jamais admis que de rares exceptions en faveur des familles de marins de Boulogne ou d'Équihen.

Toutes ces races, depuis Wissant jusqu'à Équihen et Étaples, viennent souvent s'unir à la population de la ville de Boulogne et elles ont contribué à faire de son port le premier de France.

LA GRANDE PÊCHE

Les pêches peuvent se diviser en grandes pêches et petites pêches, et la pêche fraîche ou le *frais-pesché*.

Les premières comprennent la pêche au hareng et au maquereau, et les autres celles qui se font au chalut ou à la corde.

Le quartier de Boulogne possède d'abord 560 grands bateaux de pêche, flottille qui tient la mer presque constamment, sauf en février, et 150 chalutiers, fins voiliers qui la fouillent en tous sens et bravent même les tempêtes. Les gros temps sont pour eux une aubaine; ils remuent les bas-fonds et leur assurent une marche rapide. Quoique leur tonnage soit supérieur à celui des sloops, ils tiennent, d'ailleurs, très bien la mer. Il n'est pas, sur toutes les côtes de France, ainsi que l'affirmait, il y a quelque temps, un expert du Havre en mission à Boulogne, de bateaux de pêche taillés avec plus d'élégance et mieux appropriés et outillés pour les campagnes hardies et longues auxquelles ils sont spécialement destinés.

Ils sont l'objet d'innovations et d'améliorations continuelles.

Depuis quelques mois, MM. Duchesne et Cie, constructeurs, viennent de mettre à l'eau des bateaux de pêche en fer et à hélice, le *Sadi-Carnot*, l'*Intransigeant* et autres, qui sont appelés dans un bref délai à supplanter la voile et le bois et à opérer une véritable révolution dans cette partie de notre marine. Ces petits bateaux de marche rapide pourraient même, en cas de guerre, rendre de signalés services et être sur les côtes les auxiliaires des escadres.

Les grands bateaux sont généralement gréés en *lougres*, les autres en *dandy*.

Les équipages des premiers se composent de vingt à vingt-deux hommes avec deux ou trois mousses, et ceux des seconds de sept à huit hommes avec un mousse.

Les armements se font actuellement soit sous le régime ancien, celui de l'*écorage*, soit sous le régime nouveau, dit des *armateurs*. Avant 1790, les pêcheurs étaient soumis au régime étroit de l'*hôtage*. Les *hôtes* étaient des négociants bourgeois qui faisaient des avances aux matelots; ils tiraient des ventes le meilleur parti au mieux des intérêts de

l'équipage et répondaient des recouvrements.

L'*hôte* avançait donc les deniers nécessaires pour la construction des bateaux, l'entretien des filets et les vivres de l'équipage et, en retour, il avait droit à un sol par livre sur la pêche totale du marinier.

Ce prélèvement était la rémunération du risque couru en cas de perte du bateau et eu égard à l'insolvabilité presque générale du patron. Aux *hôtes* ont succédé les *écoreurs*. L'étymologie de ce mot vient d'*escore*, rocher escarpé; primitivement, on entendait désigner par *écoreurs* les *escorteurs* des navires, qui étaient à la fois, très vraisemblablement, des pilotes et des marchands, un fournisseur de navires, un *courtier sui generis*. Littré le définit : l'homme chargé par l'équipage de tenir compte du poisson livré aux marchands.

L'écorage ressemble à l'hôtage, mais avec cette différence essentielle que l'engagement n'est plus irrévocable et que l'exclusion de tout individu non bourgeois n'est plus obligatoire.

Sous le régime actuel, l'*écoreur* fournit au patron les fonds pour l'achat ou la construction d'un bateau; le patron rembourse l'*écoreur* sur le montant des bénéfices de ses voyages, de sorte que, dans un laps de temps déterminé, il en devient propriétaire.

L'écoreur fait également des avances pour les vivres, le charbon, le sel, la bière, l'eau-de-vie, etc., appelées *avaries* ou *le commun,* et il se rembourse en prélevant 5 pour 100 sur le produit brut de la pêche.

Ce produit, après la déduction des dépenses, se divise en parts : les parts du bateau, celles du patron, la demi-part d'homme, la demi-part de filets. Ce système coopératif tient à la fois du contrat de société, du louage d'industrie, du prêt et de l'assurance maritime.

PÊCHEUSES

Dans le régime de l'*armateur,* celui-ci, considéré comme propriétaire, prélève les parts des filets qu'il embarque et du bateau qui lui appartient

Les marins n'ont plus droit qu'à une demi-part, et le patron à celle

qu'il perçoit pour son commandement.

Il résulte de ce qui précède que, jadis, l'équipage d'un bateau formait une véritable association. L'exploitation avait lieu en commun et le partage des bénéfices aussi.

La navigation *au mois* substituée à la navigation *à la part* a été depuis quelques années l'objet de vives discussions. Elle a opéré dans le régime économique de ce port une véritable révolution : elle a fait naître de nombreuses protestations et provoqué une grève générale.

Dans les années heureuses, lorsque le marin naviguait à la part, il touchait d'assez fortes sommes, mais il devait fournir et prélever sur ces gains les filets et autres engins ou agrès. Il vivait un peu plus largement, *lautius vivebat*, suivant l'expression du jurisconsulte romain ; et, lorsque les mauvaises saisons se multipliaient, elles amenaient la gêne à son foyer et elles l'exposaient aux poursuites de ses fournisseurs. Les archives des tribunaux de commerce pourraient, au besoin, en servir la preuve.

Actuellement, les hommes sont nourris en mer et, au lieu de 80 francs par mois, ils touchent 90 francs, soit net 87 francs, déduction faite des 3 francs que prélève sur leurs gains la Caisse des Invalides.

Au début, cette innovation a été l'objet de récriminations qu'envenimaient encore des menées socialistes.

Que firent les armateurs, après une expérience de quelques mois? Ils offrirent à de nombreux équipages de naviguer de nouveau à *la part*. Ceux-ci refusèrent.

Patrons et marins sont néanmoins encore intéressés à la réussite des pêches.



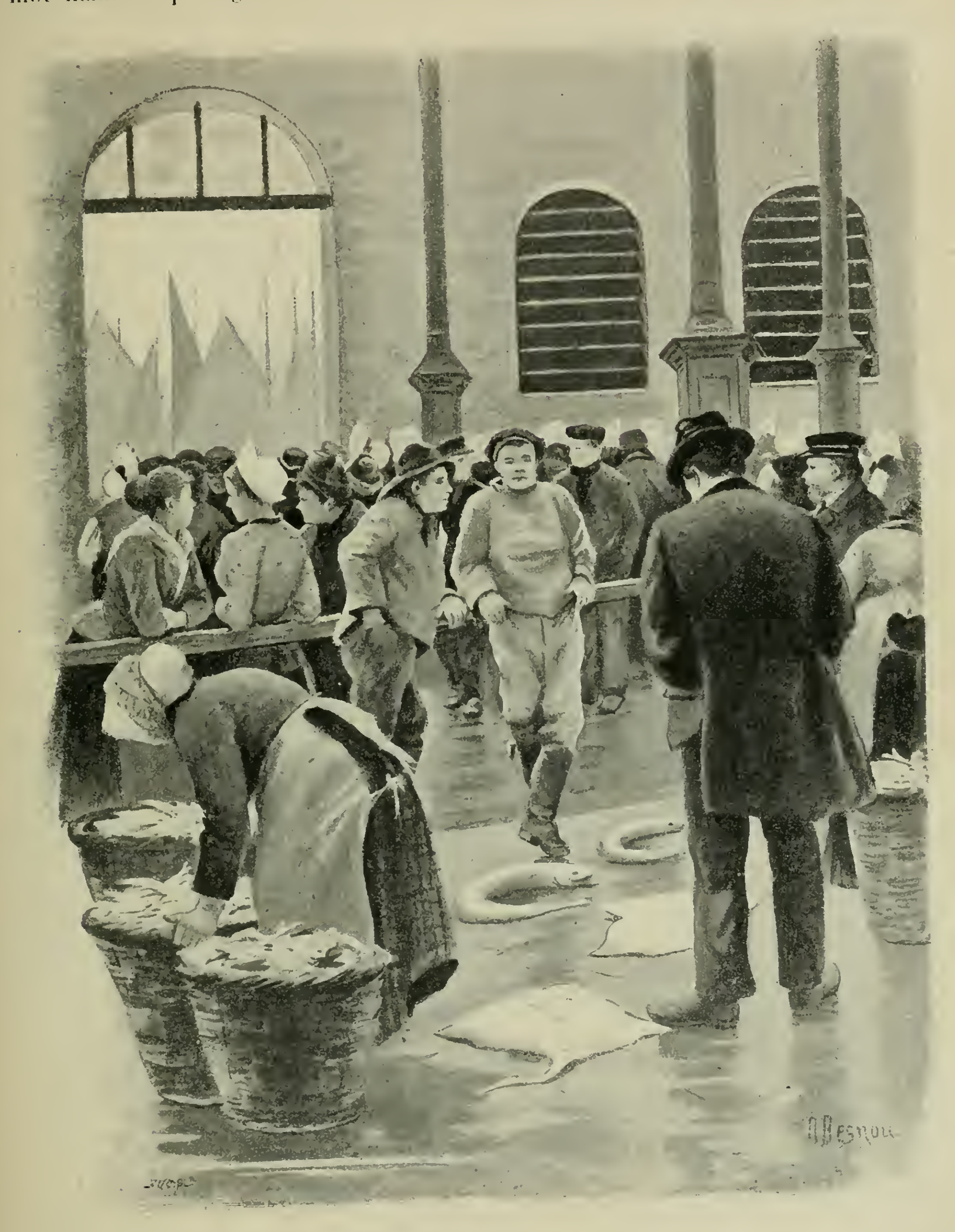
BATEAU DE PÊCHE

Les statistiques démontrent que, loin de diminuer, elles ont progressé d'une façon considérable et constante.

Les produits les plus divers affluent chaque jour sur les carrés de la halle, construite, en 1867, sur les plans de l'architecte Leroux.

Dans les ports du Nord, la vente a lieu soit aux enchères, soit au mynck ou minque, système diamétralement opposé à l'enchère. Les crieurs baissent, en effet, successivement la mise à prix

jusqu'à ce que l'acheteur crie : *minque*, mot flamand qui signifie mien ou en d'autres termes, à moi. Le mynck n'est plus en usage à Boulogne.



VENTE DU POISSON A LA CRIÉE

Les marchés sont appropriés à différentes pêches : celles du hareng, du maquereau, de la morue, de la pêche fraîche et des grèves.

LA PÊCHE DU HARENG

Le précieux clupée qui a nom hareng a dû servir d'aliment aux peuples primitifs.

Nos ancêtres, les Gaulois, en étaient très friands, mais ce n'est guère que vers le IXe et le Xe siècle que la pêche qui le concerne commence à être mentionnée.

Il dut être d'un précieux secours dans les années de disette.

Un poème très connu du XVe siècle, intitulé : *Vie de sainct Harenc, glorieux martyr,* cite Boulogne à cette occasion :

Entre Bouloigne et l'Angleterre
Fut prins le corps de sainct Harenc
Qui souffrit plus que sainct Laurent, etc.

Un écrivain du temps de François Ier, Jehan Maillard, dans sa description des ports de l'univers, — les contemporains de Marot dissertaient déjà de *omni re scibili,* — a publié les vers suivants, dans un poème de la Bibliothèque nationale (fonds La Vallière), n° 2940 :

De ce pays la ville sur la mer
Qui derrière est, Boulogne est appelée,
Lieu très dévot, qui se fait réclamer
Par maintes gent, qui, pour ce, est consolée.
La ville est forte et le havre est bon port,
Où de grandes nefs et marchand apport
Pour les harengs illec sors et sallez.

La pêche, à cette époque, était déjà fort active. Mais pendant que les Anglais se dirigeaient vers le Nord, les pêcheurs boulonnais ne s'écartaient point du détroit et de la *bassure de bass.*

La mer, alors comme aujourd'hui, était une source intarissable de poissons, et, au début même du XVIIIe siècle, les transports s'effectuaient jusqu'à Reims et Orléans, et rapportaient déjà près de 400,000 livres, qu'il faudrait tripler pour avoir la valeur représentative de notre monnaie actuelle.

Le Languedoc même était tributaire du Nord.

On ne dédaigne point encore aujourd'hui les harengs *sors ou sallez.* L'usage en est très répandu en Angleterre; en France, le modeste *gendarme* ou *serin de côte* reçoit au foyer du paysan, comme à celui de l'ouvrier, un parfait accueil.

Ce poisson est, du reste, nutritif, riche en azote, et l'huile qu'il renferme est, dans les grands froids de l'hiver, un aliment de premier ordre.

Avec quelle ardeur nos marins ne s'élancent-ils point à sa rencontre jusqu'au Dogger's Bank, de février à juillet?

De juin à septembre, ils se livrent à la pêche du *hareng d'Écosse;* puis de septembre jusqu'au 25 décembre à celle du hareng d'Yarmouth, de Gallowper, et à la pêche côtière en aval, jusqu'à Fécamp et même au delà.

Ils évitent avec soin les premiers bancs que poursuivent et déciment les chiens de mer. L'impétuosité de ces affreux poissons de proie est telle qu'ils traversent, emmêlent, coupent les filets et leur causent des avaries souvent irréparables qui font le désespoir des équipages. Cette redoutable avant-garde passée, les pêcheurs travaillent avec plus de confiance à recueillir la manne providentielle que la mer leur offre chaque année vers la fin de l'automne.

On pourrait discuter longuement sur l'habitat des harengs ; les uns les considèrent comme des poissons migrateurs, descendant périodiquement des contrées hyperboréennes, les autres soutiennent qu'ils sont sédentaires et cantonnés, et que leur levée n'a lieu qu'à des époques déterminées et notamment à l'apparition des premiers froids.

Quoi qu'il en soit, c'est surtout pendant les nuits froides et brumeuses de la Toussaint que les bancs de harengs pullulent. En l'année 1896, ils sont arrivés avec vingt jours au moins d'avance sur l'année précédente et, le 22 octobre, la gare de Boulogne avait pu expédier près de 100 wagons de harengs!

On peut, des jetées du port, apercevoir des myriades de bateaux qui, la nuit, portent tous des fanaux multicolores. Il est facile alors de suivre la marche et les mouvements des bancs de harengs. Leurs yeux étincellent et leurs

écailles sont phosphorescentes. Ils voyagent par masses compactes et viennent donner de la tête et se prendre par les ouïes dans les mailles des filets.

C'est sur la longueur d'une lieue environ que les grands bateaux boulonnais développent leurs tessures, et lorsque le bateau s'est établi sur le fond qu'il recherche, toutes les voiles, à l'exception de celle d'arrière, sont larguées.

La tessure est un vaste et complexe engin de pêche.

Elle se compose d'une série de filets en plusieurs pièces échelonnées et nommées *lès*, de 250 à 300 mailles de profondeur et de 27 mètres de longueur, reliés étroitement les uns aux autres sur une étendue d'une lieue ou une lieue et demie.

LES QUAIS PENDANT LA SAISON DE PÊCHE

Ces filets sont soutenus perpendiculai-

rement dans l'eau, d'abord par des barillets vides et goudronnés, appelés *quarts à poche*, au-dessous desquels pend une corde appelée *bandingue,* qui se rattache à l'*aussière* ou halin, câble parallèle au filet auquel se rattachent les *barsouins*, cordes qui tiennent en suspens le filet. Les *barsouins* et les *bandingues*, allongés ou raccourcis, permettent d'immerger le filet à plus ou moins de profondeur.

C'est surtout par les nuits froides, brumeuses et sombres, que les pêcheurs aiment à jeter leurs filets.

Le fanal, seul, éclaire le pont et les allées et venues des gens de l'équipage. Une sorte de crépitation d'une nature spéciale se fait entendre : telles des gouttelettes tombant dans une mare. Ce bruit est celui du hareng qui monte et se répand presque à la surface de l'eau ; ses bancs irisés font de la mer un lac féerique.



BATEAUX PÊCHANT LE HARENG EN VUE DE BOULOGNE

On peut alors percevoir et suivre très distinctement la voie régulièrement suivie par cet éternel migrateur. Il donne dans les *tessures*, où il passe à travers les claires-voies des carrés formées par l'aussière et les barsouins.

Sa tête, comme nous l'avons déjà fait remarquer, s'engage dans les mailles du filet et s'enfonce jusqu'aux ouïes. Il est

pris. A des intervalles fixes, on lève les filets.

Jadis, on tirait le *halin,* à bras, sur le bateau; un homme de l'équipage prenait le filet par la tête, un autre par le pied, pendant que d'autres démaillaient le poisson dont l'abondance est quelquefois extraordinaire.

Plus tard, on employa le virage au cabestan. C'était une manœuvre pénible qui croquait les hommes avant cinquante ans.

Depuis une quinzaine d'années, l'usage d'une machine à vapeur, qui sert au halage des filets, au chargement et au déchargement des blocs de glace, des vivres, au mâtage et au dématage, etc., est venu réaliser un progrès considérable, activer et régulariser les opérations de pêche. Les harengs sont secoués par les hommes dans de grands bacs fixes et les filets empilés de côté et d'autre, puis lavés.

Le poisson est vendu frais ou salé. On ne caque plus le hareng *en mer* comme autrefois. Cette opération consistait à lui enlever les ouïes avec un couteau, à le priver entièrement de ses *breuillés.* Les premiers harengs pris sont salés en mer et mis en tonne; les derniers sont braillés, c'est-à-dire salés à terre, en vrac, dans des bacs spéciaux.

La supériorité du poisson ainsi préparé sur celui qui est salé à terre est incontestable.

C'est ce qu'a supérieurement établi M. le docteur Sauvage, aide-naturaliste au Muséum, ancien directeur de la Station aquicole, dans un rapport très documenté sur la pêche en Hollande.

« Le pêcheur hollandais *tue* son poisson, fait-il remarquer; le pêcheur français le laisse lentement mourir; le hareng hollandais est salé vivant encore, pour ainsi dire; le hareng français est salé mort souvent depuis longtemps.

« Jamais le pêcheur hollandais ne sale à terre, et cette méthode présente les plus grands avantages. La salaison à bord évite toute dépense inutile de main-d'œuvre, le travail étant fait par les hommes mêmes de l'équipage...

« Cependant, ajoute-t-il, la pêche du hareng se faisant une partie de l'année, vers l'époque de la Toussaint à Boulogne, dans des parages rapprochés des ports, et dans ces conditions la salaison en atelier pouvant et devant se faire économiquement, *il ne faut pas prohiber la salaison à terre;* mais il est nécessaire de recommander hautement à nos saleurs de n'admettre dans leurs ateliers que du hareng *d'une nuit* et d'éviter, autant que faire se peut, toute manœuvre pouvant flétrir le poisson. » C'est précisément ce qui se pratique dans ce port et donne aux harengs qu'on y prépare une plus-value sur tous les marchés.

La pêche du hareng frais a lieu spécialement aux mois d'octobre et de novembre, lorsque les bancs passent devant Boulogne.

A la Toussaint,
Hareng plein.

Aussitôt que le bateau est rentré au port, la vente en gros a lieu dans une salle spéciale de la halle, et sur un échantillon appelé *buquet.* La cargaison s'évalue au *last :* le last comprend cent mesures; la mesure est un double décalitre.

C'est la pêche au hareng qui assigne au port de Boulogne le premier rang parmi les ports de pêche de France.

Déjà au XVIIIe siècle, elle y était très active.

En 1776, trente-huit bateaux vendent 892 lasts 226,200 francs.

Dans ce siècle, les chiffres varient. En 1830, la pêche rapportait 1 million 14,974 fr. 01, tandis qu'en 1848, elle n'atteignait que 908,659 francs.

En 1860, elle était de 3 millions 54,422 fr. 60.

En 1894, cinq cents bateaux ont rapporté 16,706,394 francs.

Ce chiffre doublerait si les grandes compagnies de chemin de fer s'entendaient pour le transport rapide de cette pêche et favorisaient l'accès et le développement des débouchés.

Cette industrie comprend aussi celle du hareng saur, dont la préparation a fait, depuis quelques années, aussi bien en France qu'en Angleterre et en Hollande, des progrès considérables. Le hareng saur, dit *bouffi*, accompagné de quelques pommes de terre est, l'hiver, pour le pauvre et même le riche, une nourriture aussi saine que délicate. Sa préparation a lieu dans des coresses, sortes de hangars enfumés par des feux de bois de chêne et de sciure de bois déposés sur de la paille, et pourvus de hautes cheminées, dans lesquelles le hareng est suspendu, jusqu'à ce qu'il ait atteint un certain degré de dessiccation. Plus de deux mille ouvrières sont employées à Boulogne pendant la majeure partie de l'année dans les ateliers de salaisons, destinés à sa préparation et à son expédition.

La pêche de cet abondant et fécond clupée a fait la fortune de cette ville. Elle alimente encore une foule d'industries, celles des tonneliers, voiliers, poulieurs, constructeurs, charretiers, etc. Aussi d'octobre à février, le port de Boulogne offre un spectacle plein d'animation. Les quais sont remplis d'une foule grouillante et parsemés de mannes de poissons, de voitures, de glaces, d'agrès, de victuailles, et d'allées et venues de matelotes, avec leur bonnet en éventail, et de leurs hommes qui portent le traditionnel *suroit* jaune citron et de pesantes bottes. Ils offrent des scènes pittoresques qui, prises sur le vif, ont tenté le crayon de plus d'un artiste, et dont nous nous faisons un plaisir de donner quelques spécimens.

La pêche au hareng se pratique également dans les ports voisins.

Quelque intéressant qu'en soit le côté artistique, la partie économique qui y a trait l'est bien plus encore.

La conclusion de cette étude, en effet, est que tous, marins et classes laborieuses, demandent que le transport du hareng soit facilité par les voies ferrées et qu'il ne soit pas frappé de droits dépassant plusieurs fois sa valeur.

La ruine de cette industrie appauvrirait une population saine et valeureuse, qui serait forcée d'abandonner le métier qui la fait vivre.

Il est superflu d'ajouter que le fonds commun de la richesse publique y perdrait une vingtaine de millions, et l'État des hommes vigoureux et rompus à toutes les fatigues pour le recrutement de son armée de mer.

Émile Martel.





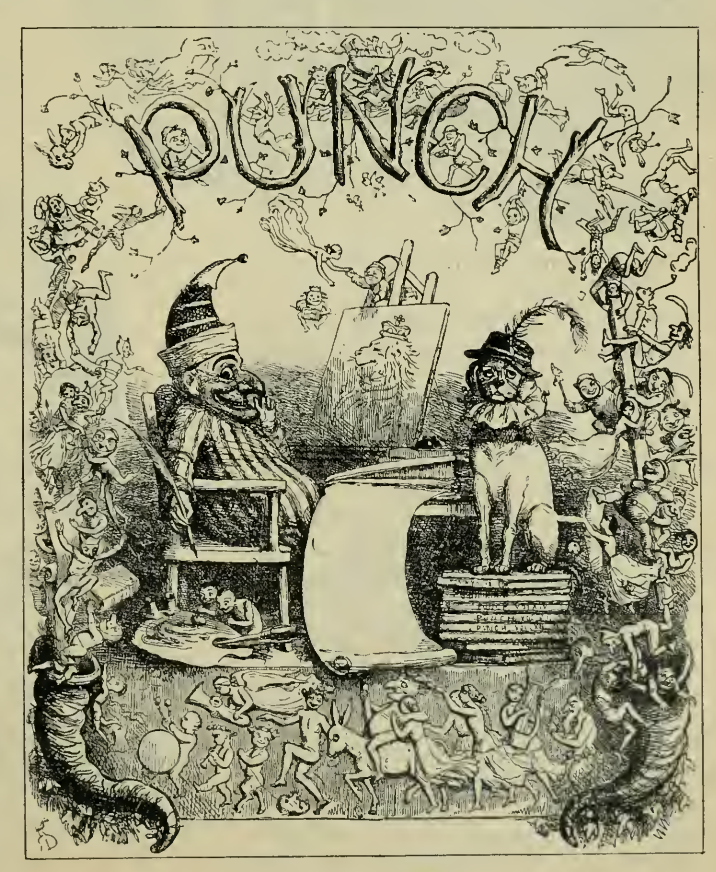
Types du *Judge*, de New-York.

LA CARICATURE A L'ÉTRANGER

Les revues de caricature sont très nombreuses à l'étranger et elles mêlent généralement la satire politique à la critique des mœurs. Il est assez difficile de bien les comprendre. C'est qu'il y est fait allusion à des coutumes locales, à des dictons populaires, à des traditions de plaisanterie dont le sens nous échappe le plus souvent. Le tragique est toujours et partout à peu près le même; mais le comique varie suivant les milieux. Ces petits journaux sont, mieux que bien des organes plus graves, le vrai miroir de l'esprit des peuples.

On a souvent reproché à ces feuilles d'être hostiles à la France, surtout celles de la triplice. Il ne faut pas exagérer ce reproche ou tout au moins avouer que nous le méritons nous-mêmes. Il faut toujours un peu de méchanceté pour faire rire du prochain et un journal comique est bien obligé de manier le fouet de la satire.

L'Angleterre nous offre tout d'abord son *Punch* (Polichinelle), dont l'hostilité contre la France serait agaçante si ses plaisanteries n'étaient pas toujours



Frontispice du *Punch*.



Væ Victis! (*Fun,* mai 1897).

conséquences de la défaite? Il semble cependant que ses sympathies ne soient pas pour le plus faible.

Moonshine (Clair de lune) sort encore du même moule. Comme dans les autres, la politique extérieure se résume dans la suprématie de John Bull. Voyez, dans la gravure que nous reproduisons, de quel air il met à la raison le Turc et le Grec. Nul doute qu'il ne se croie capable d'en faire autant, le cas échéant, envers toutes 'autres puissances.

Pick-Me-Up (achetez-moi!) est un fantaisiste plus gai; mais l'humour d'une lourdeur qui trahit une mauvaise humeur chronique. Le *Punch* semble, d'ailleurs, vivre sur son antique réputation et ne plus faire grand'chose pour la soutenir.

Judy (la Femme de Polichinelle) imite consciencieusement son mari et pousse plus loin encore, si possible, l'affirmation de l'amour-propre anglais. Constatons, ne critiquons pas trop; cet esprit est la force du pays et cela vaut encore mieux que de se déchirer soi-même, comme nous le faisons.

Fun (la Farce) imite encore les deux précédents; la note est toujours la même. Les caricatures politiques de ces journaux ne sont pas toujours faciles à interpréter. On en jugera par ce *Væ Victis,* publié par le *Fun* en mai 1897. Blâme-t-il ou approuve-t-il les dures



Ally Sloper.



Peace ! (Gravure réduite du *Moonshine.*)

britannique, le vieil humour des anciens auteurs se retrouve dans *Ally Sloper*. C'est le nom intraduisible d'un personnage symbolique, dont nous reproduisons la silhouette, qui se promène au milieu du peuple anglais, frondant librement ses ridicules. Ses plaisanteries sont substantielles et ses féminités d'une allure convenable, comme il sied dans la pudique Albion.

L'Allemagne est, de tous les pays, le plus riche en journaux comiques et le grave Teuton semble, mieux que tout autre, se plaire au rire. Ce rire n'est même point épais comme nous le croirions volontiers des buveurs de bière; il est, au contraire, généralement franc, de bon aloi et d'une très jolie finesse.

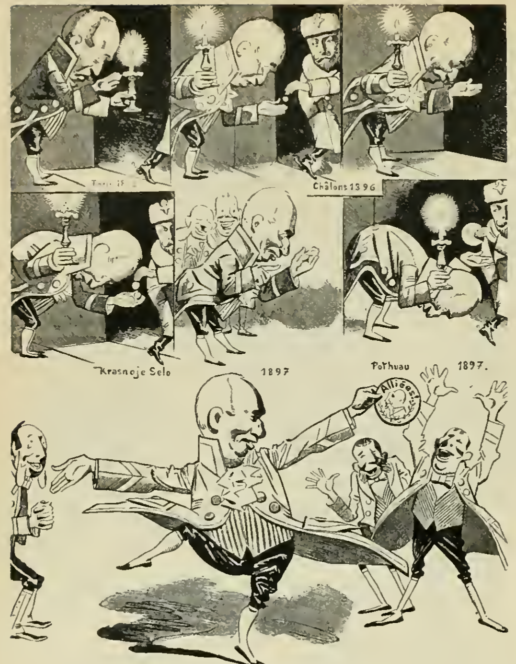
Kladderadatsch (Claquement) est le *Punch* de Berlin et la politique est sa préoccupation dominante. Comme son confrère de Londres le fait pour l'Angleterre, il chante la grandeur de l'Allemagne et l'établit le plus souvent sur le dos des voisins. Son indépendance apparente est d'un air assez bon enfant, et le bonhomme de son en-tête rend assez bien son caractère.

C'est à Munich que se publient les célèbres et antiques *Fliegende Blätter* (Feuilles volantes), fidèles aux vieilles méthodes de dessin et un des derniers refuges de la belle gravure sur bois. Les illustrations de ce recueil sont de tout premier ordre; toutes ont été l'objet d'un dessin minutieusement étudié et leur gravure est d'une finesse extrême sans tomber dans l'excès qui nuit à l'effet.

Nulle part l'expression de la physionomie n'est rendue avec plus de vérité, un peu forcée pour la charge, mais d'une



Kladderadatsch.



Enfin! après tant de courbettes!
(Gravure réduite du *Kladderadatsch.*)



Histoire sans texte (*Fliegende Blätter*).

vie saisissante. Les bêtes elles-mêmes y ont une figure parlante.

Ni la politique, ni la galanterie ne préoccupent les artistes des *Fliegende Blätter,* c'est l'âme humaine qu'ils poursuivent de leur crayon, l'étudiant en philosophes et en psychologues, et la mettant à nu dans ses faiblesses et ses ridicules. Encore leur critique n'est-elle point acerbe. Ils sont indulgents et bons enfants, piquant toujours, n'écorchant jamais.

La comédie humaine défile dans ces feuilles attachantes, où la décence est toujours observée, où le rire est aussi sain qu'irrésistible.

Sans doute,

Fliegende Blätter



Types pris dans les *Fliegende Blätter.*

les types sont Allemands et allemandes les mœurs; mais la nature humaine étant partout un peu la même, tous les peuples peuvent se reconnaître dans ces scènes originales où la fantaisie s'appuie toujours sur un fonds de réalité.

Les *Fliegende Blätter* ont le grand succès qu'elles méritent et sont devenues comme le rendez-vous de la publicité allemande qui y remplit chaque semaine de nombreuses pages-annexes. Les résultats financiers sont plus que prospères, mais quels soins constants il a fallu pour réunir et conserver une semblable école d'artistes! Une partie seulement de ces éloges peut s'adresser à la concurrence, les *Lustige Blätter* (Feuilles amusantes), publiées à Berlin. Ici la politique joue un plus grand rôle et ses



Bismarck triomphant. (Gravure réduite des *Lustige Blätter.*)

préoccupations ne sont pas toujours du domaine artistique. Lors de sa quatre-

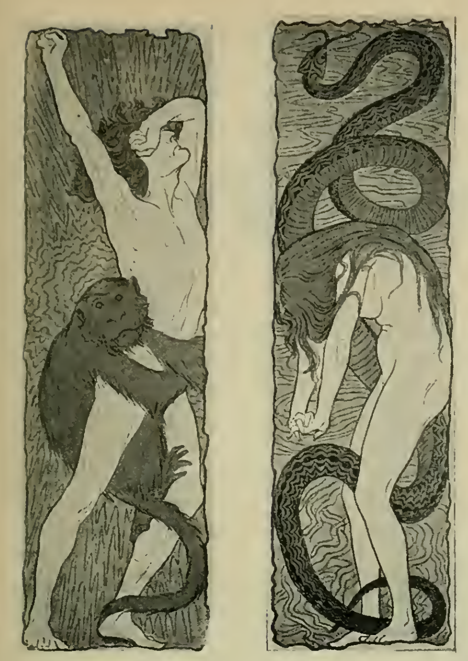
comme on peut en juger par la réduction que nous donnons. Les scènes de



Composition allégorique tirée du *Jugend*.

vingtième année, en 1895, Bismarck n'a pas été abandonné par cette revue,

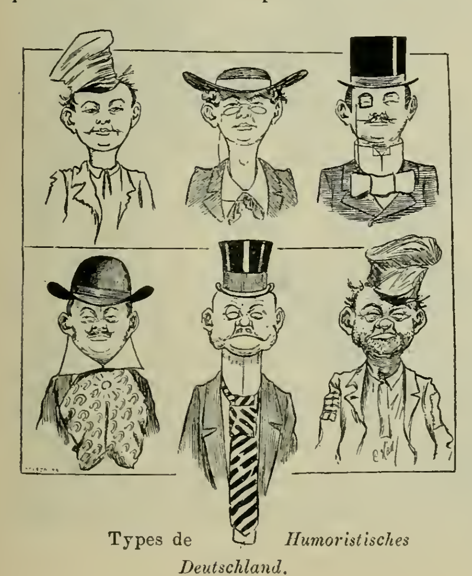
mœurs y sont aussi fréquentes, assez fines et bien traitées. En somme, le



Allégorie tirée du *Jugend*.

niveau artiste est encore ici très convenable.

La revue *Jugend* (Jeunesse), qui se publie chaque semaine à Munich dans la célèbre maison G. Hirth, mériterait plutôt d'être classée parmi les revues d'art que dans les journaux de caricature. Cependant l'ironie y domine, mais dans une note des plus élevées. Ce n'est point la satire politique, ni même la caricature de l'individu, c'est la cruelle mise à nu des âmes. Cette revue, d'une originalité étonnante et qui ne peut être comparée à aucune autre, est tout à fait remarquable. Les Allemands ne sont pas seuls à y collaborer ; on y rencontre des dessins d'artistes français.



Types de *Humoristisches Deutschland*.



Le peuple français et la goutte [de vin] russe. (Gravure réduite du *Ulk*.)

Cet ensemble de compositions fantaisistes témoigne d'une vitalité intense dans le monde de la jeunesse artiste et d'une variété de conception surprenante. Le symbolisme y domine en maître peut-être trop absolu et l'effet y est recherché avec une passion qui méprise un peu trop les formules anciennes.



Le nu s'y rencontre souvent, mais sans être recherché et si de nombreux dessins sont d'une liberté très audacieuse, la polissonnerie en est exclue. L'impression, où les couleurs se jouent avec un art consommé, produit des effets remarquables. Nous n'avons pas en France, il faut le reconnaître avec regret, une feuille d'aussi verte allure.

Nous trouvons encore à Munich *Simplicissimus* où la politique joue un rôle assez effacé et où la note comique imite de loin celle de *Jugend*.

Das Humoristische Deutschland (l'Allemagne humoristique) et *Lustige Welt* (le Monde comique) publiés par la même maison de Berlin sont aussi dans le genre de *Fliegende Blätter,* avec une nuance caricaturale plus accentuée, et soutiennent sans trop de désavantage la comparaison.

Citons encore *Unsere Gesellschaft* à Berlin. Son titre, veut dire « Notre société » et, comme on le suppose, ce

La Grèce et la Turquie (Gravure réduite du *Floh,* de Vienne).

n'est pas pour la montrer sous son beau jour; — *Ulk* (la Farce), encore à Berlin, dont les dessins, noirs et coloriés, sont souvent embrumés; *Der Wahre Jacob* (le Vrai Jacob), de Stuttgart, qui ne contient pas que des caricatures.

Types des *Wiener Caricaturen.*

En Autriche-Hongrie la censure est facile. Elle permet dans *Figaro* et dans *Wiener Caricaturen* des dessins où le laisser-aller autrichien se donne libre carrière. Ce dernier journal s'occupe à peu près exclusivement des petites femmes et sa liberté y est habillée dans un décolletage qui descend aussi bas que possible. Il est vrai que les dessins sont souvent soignés et artistiques.

Neue Glühlichter (les Nouvelles étincelles) jettent leurs feux sur les hommes politiques et les bourgeois.



Tiré du *Puck,* de Copenhague.

Der Floh fait des piqûres comme peut le faire supposer son nom qui veut dire la puce. La France y est bien un peu malmenée, mais en compagnie des autres puissances.

Citons aussi le *Kikeriki,* interdit en Hongrie, ce qui indique ses tendances; — le *Borsszem Janko* (Grain de Poivre) de Buda-Pest, qui travaille de son mieux à mettre du vinaigre sur la plaie séparatiste; — et l'*Humoristicke Listy,* de Prague, qui apporte aussi son contingent de difficultés à l'entente des fractions divisées de la monarchie.

A Rotterdam, *Uilenspiegel* (l'Espiègle) publie heb-



Le rôle du Tsar en Europe (Gravure de *Nebelspalster,* de Zurich).

domadairement des espiègleries assez anodines. On voit, avec plaisir pour eux, que les tranquilles Hollandais considèrent la politique des grandes puissances d'un œil narquoisement indifférent.

Puk est le Polichinelle de Copenhague qui fronde les mœurs plus que la politique. Il est assez peu respectueux de la femme, comme on peut en juger par le petit croquis que nous donnons.



L'Espagne en pleurs (*Don Quijote,* de Madrid).

Nebelspalter (le Pourfendeur des nuages) de Zurich, qui publie de grandes pages coloriées, est volontiers allemand, ce qui ne l'empêche pas de taquiner vivement Guillaume II.

Avec l'Italie, nous entrons dans la violence, dont *Pasquino,* de



Le Pape bénissant la France et la Russie. (D'après *Il Fischietto,* de Turin.)

Turin, est le type. On est étonné que l'esprit latin soit souvent aussi lourd et que les artistes qui collaborent à ces recueils soient aussi dépourvus d'élégance. La race italienne a pourtant une réputation de finesse. Ne serait-ce qu'une légende ? Et si les journaux comiques reflètent l'esprit d'un peuple, il faut certainement en rabattre. La crudité des tons rouges qui abondent dans ces gravures ne contribue pas à les adoucir et leurs légendes non plus, où l'on voit rouge comme dans l'impression, quand il s'agit de la France.

C'est aussi avec des encres rouges et noires que les presses turinoises impriment *il Fischietto* (le Sifflet). Les prétentions de cette feuille satirique sont plus larges, car elle s'intitule humoristique, politique et sociale. Il semble que sa critique se borne à souffler toujours dans son sifflet, un peu contre tous. Elle est violemment gallophobe et, ce qui pourrait nous consoler, n'hésite pas à malmener la personne même de Guillaume II et celle du pape, comme le montre notre réduction d'une de ses gravures. Les dessins sont plus énergiques que fins, et l'élégance féminine lui est inconnue.

La Luna, toujours à Turin, est plus fantaisiste. La politique la préoccupe moins que les petites femmes, encore que celles de ses dessins soient d'une légèreté relative.

En Espagne, nous trouvons le *Don Qui-*

jote, à Madrid, exclusivement politique et ne s'occupant que de la politique espagnole. Le journal est libéral et ses critiques illustrées revêtent des formes assez vives, sans être grossières. Son attitude dans la question de Cuba se résume dans notre gravure de la *Mater Dolorosa,* triste Espagne qui pleure de donner ses enfants, mais qui les donne. Citons aussi *Gedeon*, moins important.

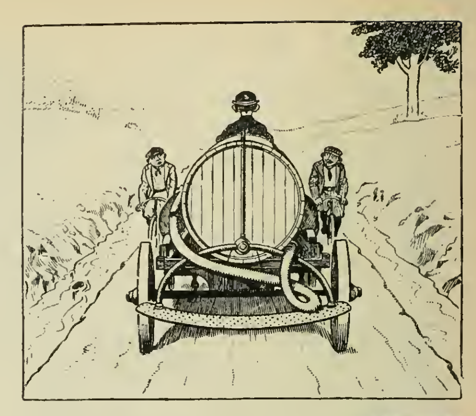
Il existe de nombreux journaux comiques, surtout à Barcelone, mais ce sont des journaux *pour rire* plutôt que des feuilles satiriques, à moins qu'ils ne tournent au socialisme.

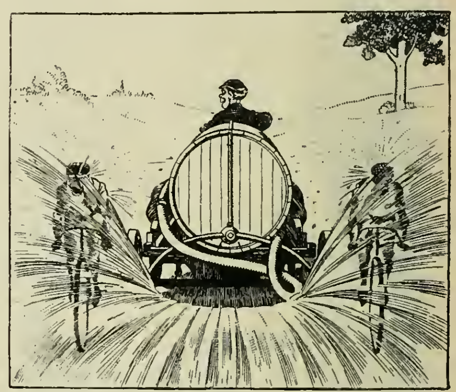
Nous ne trouvons pas de recueils du genre à citer en Portugal.

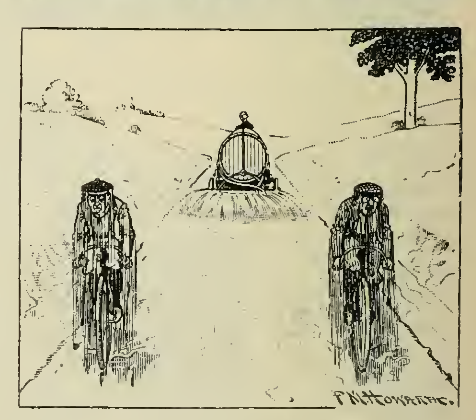
Le gouvernement russe serait peu tolérant à la satire politique, mais il se publie à Saint-Pétersbourg une revue *Chout* (le Fou) qui, tout en rentrant dans la famille des revues comiques, est d'un genre très particulier et d'une note artistique un peu comparable à celle de *Jugend,* de Munich. C'est une publication très typique, très caractéristique des mœurs du pays, et nous lui avons consacré une étude spéciale. Il faut citer aussi *Strekoza* (la Cigale) à Saint-Pétersbourg, et *Mucha* (la Mouche) à Varsovie.

Enfin, les États-Unis possèdent, entre plusieurs autres, deux recueils comiques très importants. Le *Puck* (Lutin), de New-York, ne ressemble en rien à son presque homonyme de Londres.

Ses dessins sont très soignés et ses silhouettes féminines souvent gracieuses. Le flirt y est toujours convenable et les femmes habillées. Il aime les petites histoires en image et les traite avec une grande finesse. En politique, il a la parfaite indifférence des choses de l'Europe et il faut qu'un événement soit de haute importance pour retenir son attention. Il s'en tient aux questions américaines et comme les discussions municipales et financières le préoccupent beaucoup, la matière ne lui manque pas. Nous devons tout au moins lui savoir gré d'une chose, c'est de ne pas être partisan des tarifs douaniers, comme le prouve la gravure que nous reproduisons.







Histoire sans texte du *Puck* (de New-York).

Judge (le Juge), son concurrent, est conçu dans le même style.

Les allusions à la politique intérieure des États-Unis sont souvent difficiles à



La Foire aux maris. (*Puck,* de New-York.)

comprendre pour nous autres Français trop peu au courant des choses d'outre-mer.

Le *Judge* semble avoir trouvé, pour symboliser la grande République, un assez joli type de femme coiffée du



Critique des tarifs excessifs, dans le *Puck.*



Un type du *Puck*.

croissant et même du bonnet phrygien.

La fabrication de ces deux journaux est très soignée. Les gravures en couleur sont exécutées par un procédé où la litho est mariée à la typo et qui donnent de grandes vigueurs.

Dans ce genre de publication, bien des



La République américaine du *Judge*.

feuilles n'ont qu'une existence éphémère et beaucoup sont d'un intérêt trop local pour avoir pu être citées ici. Mais c'est assez pour se rendre compte du désir qui poursuit partout l'humanité et qui a été formulé par Beaumarchais : « Il faut se hâter de rire de tout, pour ne pas avoir à en pleurer. »

A. Ganier.

La République américaine du *Judge*.

LES ANIMAUX DE BOUCHERIE

I. — LE BOEUF.

On éprouve une certaine surprise à la vue des quantités énormes de viandes journellement englouties dans le ventre de Paris. En jetant un coup d'œil sur les affiches administratives placardées autour de la svelte colonne qui décore la cour de l'abattoir de la Villette, on peut évaluer le nombre des animaux livrés à la consommation. Les abatages moyens, par jour, s'élèvent à 650 bœufs, 600 veaux, 650 porcs et 3,000 moutons. Ces hécatombes gigantesques comprennent des sujets de sexe, de taille, d'embonpoint variables. Mais la gourmandise humaine dévore avec un appétit insatiable les chairs savoureuses provenant des bêtes de boucherie et de charcuterie expédiées de tous les points de notre pays.

Dans les premiers siècles du monde, l'espèce humaine dédaignait l'alimentation animale pour se nourrir exclusivement de racines et de fruits sauvages. C'était l'âge d'or du végétarisme. A ces époques lointaines nos auxiliaires domestiques sont immolés en l'honneur des divinités. Suivant une tradition antique, l'usage alimentaire de la viande remonte au temps de Pygmalion.

La légende qui s'y rattache mérite d'être rapportée. Le bœuf offert en holocauste vient d'être égorgé et ses chairs grésillent à la faveur d'un brasier ardent. Mais un morceau tombe du bûcher : le prêtre le ramasse et porte instinctivement les doigts à ses lèvres. Ayant trouvé le jus délicieux, il révèle

COLONNE DE L'HORLOGE A L'ABATTOIR DE LA VILLETTE

aussitôt sa découverte, qui est approuvée par les sacrificateurs présents. Le goût pour les chairs rôties serait donc l'œuvre d'un pur hasard.

Quoi qu'il en soit, l'organisation des sociétés a été la principale cause de la domestication et de l'élevage du bétail. Et de tout temps les animaux ont largement contribué à la richesse des peuples.

La France se trouve heureusement dotée, et son exploitation agricole est féconde.

Nos races bovines, ovines et porcines ne cessent de faire l'admiration des autres pays. C'est pourquoi la fortune doit sourire à tous ceux qui font preuve d'intelligence dans l'engraissement des animaux de la ferme.



TAUREAU NORMAND

Les débouchés deviennent de plus en plus vastes, parce que la consommation de la viande augmente chaque jour davantage. Les sectes végétariennes fulminent en vain contre nos habitudes culinaires, et nous continuerons de savourer des biftecks juteux et des gigots exquis.

En principe, le consommateur français dédaigne les morceaux surchargés de tissu adipeux ou pénétrés d'une quantité exagérée de graisse. Il lui répugne surtout de manger les chairs appartenant à des bêtes âgées ou malades.

L'appréciation judicieuse de la viande au double point de vue de la qualité et de la salubrité n'appartient pas au domaine public. Les spécialistes et les personnes qui justifient de connaissances techniques peuvent donner sur la matière des indications précises. De là la nécessité de confier aux vétérinaires l'inspection des viandes de boucherie et des denrées alimentaires.

Chez les bovidés adultes, on recherche des chairs persillées, fines, marbrées, qui laissent sourdre à la coupe un liquide rosé. La race, le sexe, l'âge et mille autres circonstances apportent dans l'organisme des modifications importantes.

En général, l'engraissement rapide et poussé à l'excès s'oppose à la pénétration régulière de la graisse dans les interstices musculaires. Le plus souvent, le dépôt des cellules adipeuses se montre plus abondant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ce qui fait dire au boucher que l'animal est *fleuri*.

On tient grand compte de l'odeur, de la consistance, de la couleur des viandes. Ne sait-on pas que l'ingestion de certaines plantes communique aux tissus une odeur spéciale? Les feuilles d'absinthe offrent cette curieuse particularité. Si les animaux ont absorbé une dose plus ou moins forte d'ammoniaque, de chloroforme, d'éther, on perçoit très nettement, même après la cuisson, l'odeur que dégage chaque substance médicamenteuse.

Le taureau. — On éprouve de sérieuses difficultés à réhabiliter le taureau, dont la viande est classée dans les morceaux de basse boucherie. L'explication de cette défaveur semble toute naturelle. Car nombre de propriétaires ont la mauvaise habitude d'attendre

trop longtemps pour envoyer leurs animaux à l'abattoir. C'est ainsi que l'on obtient des chairs dures, fades, résistantes à la mâche. Et la dent ne les trouvera jamais assez tendres, même après avoir été vigoureusement martelées à coups de couperet.

Ces inconvénients n'existent plus quand les sujets, convenablement nourris et reposés, sont sacrifiés de bonne heure. Nous voyons tous les jours à la Villette des taureaux de dix-huit mois à deux ans qui atteignent presque la perfection. Il faut parfois un œil exercé pour reconnaître à première vue l'origine de la viande. Aussi les *pachas*, c'est leur nom, font-ils bonne figure au voisinage des quartiers de bœuf et de vache. Les taureaux normands préparés pour la boucherie arrivent sur le marché de Paris dans d'excellentes conditions de santé et d'embonpoint.

La vache. — A la campagne, la vache est une véritable fortune pour les petits ménages. Car elle fournit du lait en abondance, du beurre et des fromages délicieux. Ses qualités comme animal de boucherie sont également des plus précieuses. Malheureusement il règne à cet égard des préjugés profondément enracinés. L'expression *manger de la vache enragée* révèle bien la nature des préventions si répandues dans le public. L'erreur remonte à des causes excessivement simples. Toute bête épuisée par la lactation, la souffrance ou la maladie est indigne d'entrer dans l'alimentation publique. Au lieu de la conduire à l'abattoir, il faut lui réserver le clos d'équarrissage. Mais la vache encore jeune, convenablement soignée, soumise à un engraissement rationnel, donne d'excellents produits. Sa viande fournit, comme celle du bœuf, des pot-au-feu odorants et des daubes succulentes. C'est pourquoi les éleveurs ont intérêt à vendre leurs animaux avant que l'usure et la maladie puissent les faire éliminer de la consommation de l'homme.

Bovidés indigènes. — Les races bovines françaises font à juste titre l'admiration des connaisseurs du monde entier.



BŒUF GARONNAIS

Plus on les étudie, plus on distingue les perfections de chaque type. Pierre Dupont a rendu hommage au bœuf limousin :

> Les voyez-vous, les belles bêtes,
> Creuser profond et tracer droit,
> Bravant la pluie et les tempêtes,
> Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?

Ajoutons que la viande de l'animal offre un persillé remarquable, une finesse de grain extraordinaire, une saveur des plus exquises.

Les normands, nivernais, manceaux, charolais, bretons et les nombreux métis durham obtiennent la faveur des bouchers et des consommateurs.

Si nous prenons la taille et le volume en considération, nous devons une men-

tion spéciale aux bovidés vendéens, auvergnats et garonnais.

Ces derniers surtout, imposants par le poids, l'ampleur des formes, la beauté des lignes, constituent une mine d'or pour les pays d'élevage. Ils fournissent des chairs d'excellente qualité.

Nos colonies d'Afrique et de Tunisie nous envoient chaque année des animaux engraissés à point. Nous n'avons pas besoin d'en faire l'éloge, parce que leurs qualités sont bien connues du commerce et du public.

Les bœufs étrangers. — Les bovidés exotiques contribuent à grossir nos approvisionnements. Au point de vue de la qualité, il y a des distinctions à établir entre les bœufs espagnols, hongrois, italiens et autres.

Tout se trouve subordonné à la nature des individus, au mode d'engraissement, aux conditions de transport. On ne peut méconnaître la réelle valeur de plusieurs races.

Le bœuf du Portugal, par exemple, atteint un haut degré de perfection. Il peut même rivaliser avec nos bonnes races de boucherie. Ses caractères zootechniques tendent à le rattacher au bœuf vendéen. Cette hypothèse, soutenue par notre distingué collègue M. Pautel, semble justifiée. Les chairs des bovidés portugais sont persillées, juteuses, fines et délicates.

Les États-Unis d'Amérique menacent de faire une sérieuse concurrence à nos éleveurs, car leurs animaux ne manquent pas de qualité.



BŒUF AMÉRICAIN SANS CORNES — BŒUF PORTUGAIS

Les Américains ont sacrifié des sommes importantes pour l'amélioration des bovidés indigènes. C'est au poids de l'or qu'ils se sont procuré des taureaux durham, angus, devon et d'autres reproducteurs anglais de grande marque.

Les croisements ont donné les meilleurs résultats, car nous recevons des animaux véritablement remarquables par leur conformation et leur embonpoint. La viande est persillée, tendre et d'une coupe parfaite. Elle a un goût excellent et elle convient indistinctement aux diverses préparations culinaires.

Ces faits ont frappé les personnes qui portent intérêt à notre agriculture, parce que les importations étrangères peuvent avoir pour l'élevage national des conséquences désastreuses.

Un des agronomes les plus éminents de notre siècle, M. E. Tisserand, directeur au ministère de l'agriculture, a procédé personnellement à plusieurs enquêtes, afin de pouvoir renseigner le monde savant et tirer profit des choses vues.

Il a aussitôt reconnu chez les individus croisés avec le Durham des formes fines, régulières, et un embonpoint parfait.

« Tous ces animaux, dit M. Tisserand, paraissent peu affectés par les fatigues du voyage, car leur locomotion est aisée et leurs membres purs de tout œdème résultant d'une stabulation ou d'un repos prolongés. Leur taille est moyenne, et leur poids vif ne dépasse guère le chiffre moyen de 550 kilogrammes. Après l'abatage, ils doivent donner 337 kilogrammes de viande nette, soit 61 pour 100. D'ailleurs, ils ont été classés dans la sorte de choix par les commissionnaires en bestiaux et par les bouchers, puis rapidement enlevés par la boucherie foraine comme pour la boucherie de Paris. »

Ces renseignements, rigoureusement exacts, constituent le plus chaleureux plaidoyer en faveur du bœuf durham. Si les détracteurs de certaines races anglaises ne désarment pas, ils y mettront une opiniâtreté ridicule.

Au départ, les bestiaux ont subi l'inspection vétérinaire sanitaire, et toute bête suspecte est immédiatement éliminée. Une petite plaque en métal, portant les lettres U. S. A., *United States America* (États-Unis d'Amérique) et un numéro d'ordre, est accrochée aux oreilles de chaque animal. Elle permet de retrouver, le cas échéant, sur des registres spéciaux, tous les renseignements qui le concernent et qui forment son état civil.

Habillage du bœuf abattu. — A l'égorgement succède l'habillage du bœuf. Ici, le travail du personnel de l'échaudoir est réglé par le maître garçon. Ce dernier est seul responsable de la bonne exécution des opérations et, en qualité d'*ancien* dans le métier, le patron lui accorde toute sa confiance.

Il occupe une situation bien rétribuée (80 à 120 francs la semaine) et partant



UN MAITRE GARÇON BOUCHER

enviable. Du reste, c'est un *chevillard* en perspective, et il arrivera au patronat par son intelligence, son travail, sa bonne conduite. Robuste, bien musclé, fort comme un athlète, il se montre idoine à sa profession. Ne faut-il pas un cou souple, des bras d'acier, des reins puissants pour accrocher, porter, charger les lourds fardeaux? Coiffé du bonnet traditionnel, chaussé de gros sabots, les bras nus, le pantalon relevé à mi-jambe, la *boutique* enserrée autour du corps et garnie de lames tranchantes, son

aspect donne le frisson. Rassurons-nous, c'est un travailleur pacifique, n'ayant de terrible que la mine et l'accoutrement.

Pour faciliter le dépouillement, il faut procéder au *brochage*. La bête est mise sur le dos : l'ouvrier pratique une ouverture dans la région sternale, il y introduit la douille d'un énorme soufflet et, par l'insufflation de l'air, gonfle le



LA TOILETTE DU BŒUF

cadavre. De vigoureux coups de bâton appliqués sur la peau aident au ballonnement. Le brochage est condamné par les hygiénistes les plus éminents, car l'introduction mécanique de l'air à travers les tissus précipite la décomposition. En outre, cette poussée d'air où pullulent des légions de microbes ne semble guère rationnelle, et nous comptons sur des règlements de police pour en obtenir la suppression.

Lorsque la peau se trouve tendue à l'excès, elle est incisée de l'anus au cou, puis détachée méthodiquement, roulée et pesée.

Entre temps, un aide fait pénétrer dans la corde des jarrets le *tinet* ou pièce de bois qui servira à suspendre l'animal la tête en bas. Dans cette position il est commode d'enlever les organes intérieurs. Les poumons, le cœur, le foie, la rate sont accrochés à des chevilles en fer, pendant que la panse et les intestins sont traînés dans la cour de travail. C'est alors que l'on procède à leur nettoyage et à leur dégraissage.

Un petit chariot appelé *corbillard* reçoit la graisse, et le tonneau à *nivet* se remplit de déchets ou de résidus divers.

Pendant ces travaux variés, le maître garçon ne reste pas inactif. Il manie dextrement le couteau en faisant disparaître les traces de sang, les parties aponévrotiques et graisseuses portant des macules quelconques. Pour que la toilette soit irréprochable, il éclaire successivement les régions avec un tube en caoutchouc relié au bec de gaz.

Le dépeçage nécessite la division du bœuf en quatre quartiers. L'ouvrier sépare les épaules, puis, juché sur l'escabeau, fend le reste du corps en deux parties égales. Celles-ci, minutieusement ressuyées avec des linges très propres, sont adossées en lignes uniformes jusqu'à la livraison au boucher de détail.

II. — LE VEAU.

Arraché de sa chaude étable, violemment cahoté dans une lourde guimbarde, le veau arrive enfin au lieu du supplice. En quelques instants il est couché sur un banchet, ligotté, égorgé. Le sang, précieusement recueilli, est vendu au charcutier, qui l'utilise comme complément du sang de porc dans la fabrication des boudins.

La tête séparée du tronc et les pieds désarticulés font partie des abats. Ils subissent des préparations indispensables pour les rendre comestibles. Le travail de la tête n'est point banal.

L'ouvrier plonge dans les naseaux l'extrémité d'un long tuyau relié à la machine qui renferme de l'air comprimé.

En ouvrant le robinet, l'air s'échappe avec force et produit instantanément un gonflement énorme des tissus. Ensuite, on plonge la tête, dont le volume a presque doublé, dans une vaste cuve remplie d'eau chaude, où elle est épilée, raclée, échaudée. Le dégorgement des matières sanguinolentes se fait au moyen de lavages prolongés dans une eau courante. Après ces opérations, les têtes, bien rincées, peuvent être soumises aux nombreux modes de cuisson que tout le monde connaît.

Les pieds, préalablement lavés, nettoyés, blanchis, entrent au même titre dans notre alimentation. Ces divers produits fournissent des mets excellents à la condition d'être frais. En été, leur avarie se manifeste rapidement. Il convient de rejeter de l'office toute partie qui offre, à un degré quelconque, l'aspect grisâtre, terne, visqueux, caractérisant des altérations. Et la moindre odeur suspecte mérite d'éveiller l'attention de nos ménagères.

Le dépouillement du veau demande une réelle habileté de la part du garçon boucher.

Car il est d'une rigueur absolue de ménager la peau, d'ouvrir proprement le cadavre, de donner aux chairs, par un savoir-faire spécial, une tournure séduisante. Aussi le *veautier* — c'est le nom usuel — qui arrive à préparer les veaux dans des conditions irréprochables, jouit-il à la Villette d'une réputation enviée. Il procède d'abord à l'insufflation, telle qu'elle se pratique chez le bœuf.

La peau, suffisamment distendue, est détachée sans coupure ni déchirure. La moindre détérioration lui cause une dépréciation. Plus tard, le mégissier la façonnera en vue des industries de la ganterie et de la pelleterie. Les peaux munies de leurs poils et mégies servent à confectionner des sacs à soldat, des mules, des pantoufles, des fourrures diverses. Les plus minces et les plus délicates sont réservées pour la maroquinerie.

Le garçon boucher révèle son adresse par la manière de *blanchir* le veau. C'est en sillonnant l'animal de raies longues et peu profondes, mais tracées avec art, qu'il met en relief les tissus. Quand le ton rose des chairs se marie heureuse-

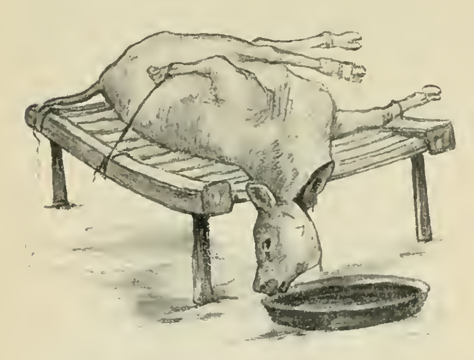


LE DÉPEÇAGE

ment avec la couleur immaculée de la graisse, on dit que la bête se distingue par une blancheur parfaite.

Le boucher prend en grande considération cette qualité. Il recherche à l'envi la viande blanche ou légèrement rosée avec une graisse intérieure agréable à l'œil. Chez le veau convenablement en-

graissé, nous trouvons les rognons noyés au milieu d'une couche épaisse de tissu adipeux d'une blancheur très pure.



L'ÉGORGEMENT DU VEAU

Lorsque les chairs se montrent foncées en couleur avec présence d'une graisse rougeâtre, on en conclut que la bête a été mal nourrie ou mal soignée. Cela arrive encore pour les sujets qui ont subi de mauvais traitements. Nous devons donc encourager de tous nos efforts les Sociétés qui répandent partout les bienfaits de la protection envers nos utiles auxiliaires. On connaît les heureux résultats obtenus, sous ce rapport, à Paris, par la Société protectrice des animaux, qui est administrée par des hommes du plus grand mérite.

Nos cultivateurs ne devraient jamais oublier qu'ici leurs intérêts sont en jeu.

Les mauvais traitements concourent à diminuer la valeur des produits. Ne sait-on pas que la peur, les angoisses, la douleur ont des répercussions très funestes sur l'organisme?

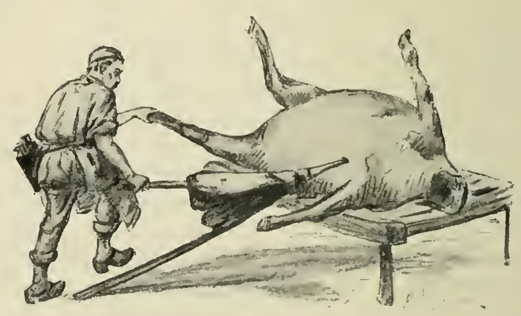
Les coups, les heurts violents se traduisent fatalement par des suffusions sanguines, des infiltrations abondantes dans l'épaisseur des muscles et des autres tissus. Les altérations envahissent promptement la viande, ce qui porte de graves préjudices aux propriétaires.

III. — LE PORC.

Si nous voulions faire l'éloge du cochon domestique, nous dirions simplement que toutes les parties de son corps s'offrent en tribut à la sensualité de l'homme. Malgré cela, il a été pendant des siècles méconnu, dédaigné, avili. Plusieurs peuples déclarent sa chair immonde et en prohibent la consommation.

En Europe, l'animal a été victime de notre ingratitude; car, vivant, il partage les mauvais traitements réservés aux parias de la création. Quoique tardive, l'heure de la réhabilitation a sonné, et aujourd'hui le précieux pachyderme devient l'objet de meilleurs soins. Sous l'influence d'un régime copieux, d'une bonne hygiène, l'engraissement se montre rapide et tous les produits acquièrent une grande délicatesse. Aussi les poètes les plus renommés ont-ils idéalisé la mort du cochon. On se souvient que, tout récemment, son image ciselée dans les plus riches métaux était réputée pour un joyau de prix et un talisman efficace.

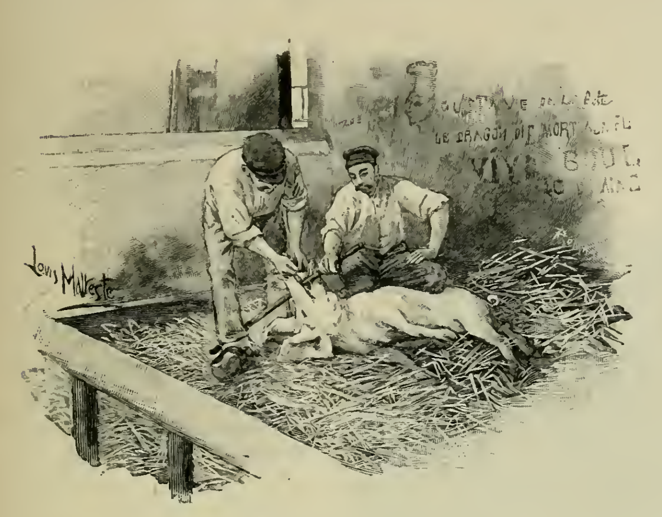
Les mœurs, les instincts et les habitudes du porc ont soulevé des appréciations contradictoires. Quelques auteurs lui attribuent une voracité brutale,



L'INSUFFLATION DU VEAU

des goûts grossiers, de grandes imperfections des sens et de l'intelligence. Ces accusations ne sont pas justifiées, et les naturalistes qui l'ont mieux observé lui

reconnaissent des facultés supérieures. Il possède à un haut degré le sentiment



LE LANGUEYAGE DU PORC

de la conservation et sa mémoire lui permet de discerner les bons et les mauvais traitements. L'opinion d'un grand physiologiste moderne vient à l'appui de ce que nous avançons : « Le porc, dit M. Colin, donne encore plus que le bœuf des preuves de réflexion et de jugement. »

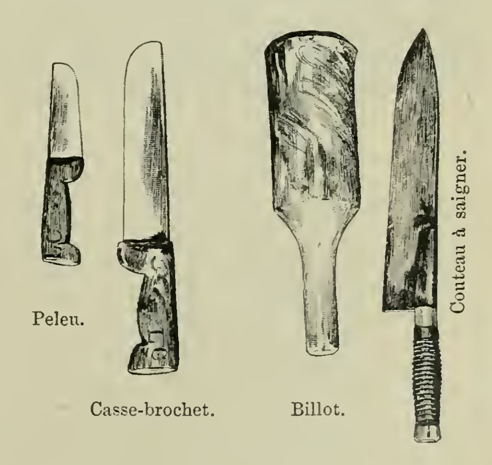
Dans les campagnes où l'élevage laisse à désirer, l'espèce porcine souffre non seulement de la mauvaise alimentation, mais surtout d'une hygiène déplorable. On réserve aux animaux des réduits obscurs, humides, malsains. On les laisse vaguer au hasard dans les rues, dans les cours, sur les fumiers. Poussés par la faim, ils fouillent les immondices et dévorent les matières insalubres qu'ils rencontrent.

La ladrerie, maladie parasitaire bien connue, n'a pas d'autre origine. C'est en consommant des détritus de toute nature que le porc peut ingérer les larves du *tænia solium*.

Arrivés dans le tube digestif sous forme embryonnaire, les parasites envahissent les tissus et constituent des vésicules ovoïdes, blanchâtres, atteignant le volume d'un grain de chènevis et même d'un pois. Ces viandes deviennent manifestement insalubres, parce que, consommées par l'homme, elles engendrent le ver solitaire. Si cette affection apporte quelque profit au pharmacien, elle est fort désagréable pour celui qui en est atteint.

Aussi cause-t-elle un légitime effroi au charcutier parisien. Et son empressement à faire visiter ses porcs prouve combien il désire sauvegarder la santé des clients.

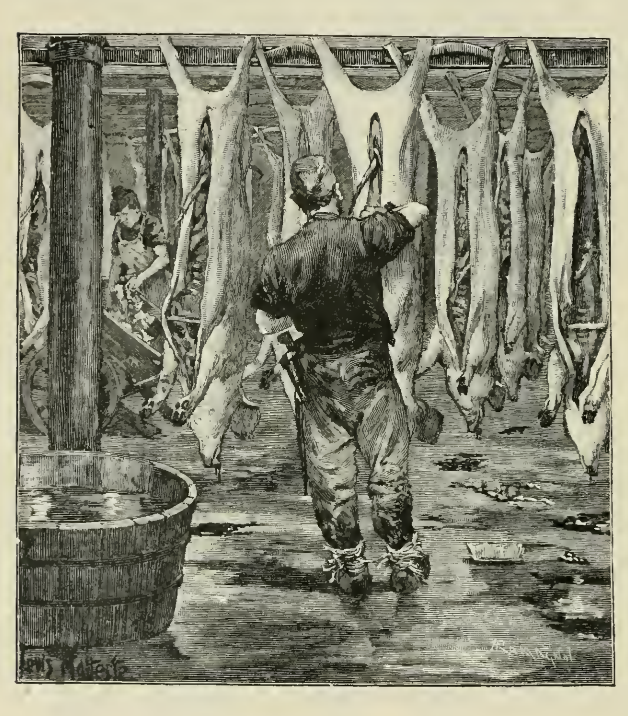
Chez le cochon, l'existence de la ladrerie se révèle à la présence, dans l'épaisseur de la langue de petits grains caractéristiques. C'est ce qui oblige les gens du métier à explorer cet organe. L'opération appelée *langueyage* coûte 1 franc par tête. Quand le nombre des animaux est plus important, le visiteur émet des exigences moins élevées.



La tuerie. — Le porc est dirigé sur l'abattoir soit à pied, soit en voiture. Il est claquemuré dans une case en attendant le coup de masse.

Le tueur provoque l'étourdissement en frappant le front avec un long maillet de bois. Aussitôt il saisit l'animal par l'oreille et le renverse sur le côté droit. La section des veines jugulaires pratiquée, séance tenante, fait jaillir le sang.

On connaît les avantages multiples de l'assommage avant la saignée. Il diminue les souffrances de la bête, supprime ses cris déchirants, paralyse les mouvements désordonnés, en un mot simplifie énormément la sanglante besogne. Nous en conseillons vivement l'emploi général.



L'OUVERTURE DES PORCS

L'outillage du tueur est varié.

Il comprend les chaudières, poêles, cuillères, la masse, le couteau à saigner, le couteau, dit *peleu,* pour gratter, *peler,* nettoyer la peau, le couteau pour séparer le sternum.

Mentionnons encore les billots, les brosses, les éponges, les attelles de bois destinées à maintenir ouverte l'entrée de la poitrine.

En même temps que le sang s'écoule, on l'agite avec la main ou bien on le fouette à l'aide d'une cuiller pour prévenir la coagulation. Ce liquide, mélangé d'oignons et de *gras* hachés, servira à la confection du boudin.

L'enlèvement de la soie se fait avec un instrument analogue à un crochet à boutons de gros calibre. Ce travail est exécuté par des femmes qui s'en acquittent parfaitement.

La toilette du porc va commencer. On range plusieurs animaux côte à côte par nombre de dix ou douze et on les recouvre de paille. Quelques instants après, les flammes pétillent, les peaux grésillent et la case où s'effectue le travail est transformée en fournaise ardente.

Le porc, flambé d'un côté, est retourné et la sinistre besogne continue. On le transporte dans le *pendoir* pour être échaudé, lavé et vidé.

L'ouverture des cavités thoracique et abdominale exige des précautions minutieuses, car il faut respecter les organes du tube digestif, et un coup de couteau maladroit occasionnerait l'écoulement du sang, de spumosités ou de matières alimentaires. La viande perdrait, de ce chef, le coup d'œil et l'aspect désirables.

Ouverture des porcs. — Le cadavre est suspendu, la tête en bas, aux chevilles en fer du pendoir. On le fend dans sa longueur et les viscères sont détachés avec le plus grand soin. Lorsque l'intérieur du corps se trouve débarrassé des poumons, du cœur, du foie, de la rate, de l'estomac et des intestins, on fait disparaître par des lavages successifs toute trace de sang. Il ne reste plus qu'à détacher la tête et à fendre l'animal en

deux quartiers. Ceux-ci seront accrochés aux ridelles d'une voiture *ad hoc* et conduits à l'étal du charcutier.

Les boyaux portent la dénomination de *tripée.*

Leur nettoyage est assuré par la *tireuse de menu.* C'est ainsi qu'on désigne la femme chargée de vider les matières contenues dans le tube digestif, de retourner et laver les intestins.

Ce travail ne présente rien de suggestif, et celui qui en est témoin éprouve pour quelque temps le dégoût des andouilles, boudins, saucisses et victuailles similaires. Néanmoins la nature reprend ses droits, et toute cette tripaille, *compulsoires de buvettes,* disait Rabelais, emmaillote mille produits chéris des amis de Bacchus.

THÉODORE BOURRIER.



NETTOYAGE DES TRIPES

LE
MODERNE TRAINEUR DE SABRE

Il est, chez un peuple aussi chauvin que le peuple français, un fait étrange à constater : le manque absolu d'idées justes où l'on est sur l'armée.

Pour expliquer cette ignorance, on peut, il est vrai, alléguer que longtemps l'armée fut une caste, dans toute l'étroite acception de ce mot. Elle fut une caste par l'instabilité qu'eurent les régiments, qui passaient brusquement d'un bout de la France à l'autre ; par la non-connaissance où habitants et militaires demeuraient les uns des autres en ces rapides passages ; par le mode de recrutement des soldats, presque tous remplaçants et professionnels.

Si cette ignorance avait peu d'importance tant qu'il s'agissait des soldats, qu'on pouvait juger d'irresponsables instruments entre les mains de leurs chefs, elle prenait un tout autre caractère de gravité vis-à-vis des officiers, sur lesquels se portaient des jugements tout faits et sans appel. Ceux-ci, n'ayant pas le temps ou la volonté de se créer des relations, vivaient entre eux, ne sortant guère de leur cercle restreint : le régiment devenait une grande famille. Alors, il arrivait ce qui arrive fatalement à toute individualité noyée dans une collectivité : chacun — suivant l'inflexible loi de l'influence du milieu — s'imprégnait profondément des idées de son entourage et perdait peu à peu son caractère propre pour revêtir celui de la masse. A de rares exceptions près, on était soldat, et rien que soldat.

L'armée fut donc très longtemps mal connue, crainte un peu, respectée presque toujours, mais avec, parfois, une nuance de dédain pour des hommes auxquels certains esprits se refusaient à accorder la moindre intellectualité.

Mais une lente modification s'est progressivement opérée en elle. Au service demi-obligatoire, dont s'exemptaient les riches, a succédé un service rigoureusement personnel, auquel il n'est guère possible de se soustraire. De sept ans, le temps à passer sous les drapeaux a été réduit à cinq, puis à trois... à un an pour la plupart : un bien plus grand nombre d'hommes peut, de la sorte, être exercé dans un temps donné. Au lieu d'être encombrés de *remplaçants,* soldats quelque peu mercenaires, les rangs inférieurs renferment maintenant des jeunes gens de toutes les classes de la société.

Notre armée est devenue une armée nationale : c'est la nation elle-même portant les armes.

Les changements de garnison sont aujourd'hui l'exception ; les régiments, demeurant dans une même ville, arrivent à en faire, en quelque sorte, partie intégrante. Les officiers sont devenus comme des fonctionnaires d'un ordre particulier, en uniforme.

Eh bien ! malgré cette communauté de vie du pays avec l'armée et cette intime fusion du citoyen et du soldat, l'armée est encore inconnue et méconnue.

Encore, sur le mécanisme même de cette grande machine, est-il facile de se faire des idées assez nettes, soit en ouvrant des règlements ou en interrogeant des militaires, soit en s'aidant des souvenirs d'un passage à la caserne. Ceux-là seuls, d'ailleurs, qui ont fait leur *temps,* peuvent parler du service militaire avec quelque autorité, et encore ils n'ont vu que superficiellement s'en mouvoir les rouages. S'ils connaissent les petits dessous de la vie du soldat, il leur est bien difficile de voir plus loin que la caserne.

Au demeurant, combien se donnent

la peine de chercher à faire cette étude?

La plupart se contentent de suivre le trantran coutumier en faisant le moins de service possible. Les plus intelligents d'entre les *dispensés,* étudiants ou élèves d'écoles favorisées, considérant — presque tous — comme une corvée indigne d'eux le métier qu'on leur impose durant un an, méprisent indifféremment égaux et supérieurs, et n'aspirent qu'au moment où ils pourront reprendre leur vie civile.

Des artistes, pourtant, se sont rencontrés, qui ont trouvé dans la caserne une inépuisable mine de lestes croquis et de charges drôles.

Mais, pour le chercheur désireux de pénétrer jusqu'au tréfonds des choses, pour un *psychologue de collectivité,* où pourra se trouver l'âme de ce grand corps qu'est l'armée? Est-ce chez les soldats, chez ces hommes qui ne font que passer sous les drapeaux, ne voyant surtout du service militaire que les petites vexations et les petits ennuis? Est-ce dans le cadre si restreint des sous-officiers rengagés, braves gens faisant consciencieusement leur devoir, mais dont la pluralité ne vise qu'un modeste emploi civil?

Évidemment non. Dans une armée où le service est, pour les hommes, aussi rapide, il ne saurait être question d'étudier l'esprit militaire ailleurs que dans le corps des officiers, de ceux qui, ayant de leur plein gré choisi la carrière des armes, la poursuivent durant de longues années.

* * *

Ils sont, ces professionnels du sabre, l'objet des jugements les plus bizarres et les plus différents suivant ceux qui les conçoivent. Faute de documents précis, chacun se crée de l'officier un idéal à part, flatteur ou insultant, rose ou sombre, généreux ou mesquin, suivant le tempérament, les aspirations et le milieu habituel de celui qui juge. L'éducation première, l'influence ambiante, le caractère, la naïveté ou l'expérience, les rêves ou les désillusions de chaque individu se retrouvent assez exactement dans son opinion pour qu'il soit intéressant de les passer tous en revue.

Honneur aux dames! Pour les jeunes filles, pour les femmes, l'officier incarne le mondain insouciant, le valseur infatigable, le cavalier hardi et accompli. Sa grande influence sur elles vient surtout de ce qu'il n'est pas vêtu comme tout le monde.

C'est le fiancé!

Pour les jeunes gens sans parti pris, c'est le gai compagnon, le déluré fêtard, le casse-cou, ne donnant à son service que tout juste le temps nécessaire, n'ayant ni la volonté ni le loisir d'être trop « rosse » avec ses hommes... le vin, le jeu, les belles...

C'est le viveur.

Pour le naïf chauvin dont l'heureuse confiance en notre gloire future ne s'atténuera jamais, c'est l'homme des études arides, la tête uniquement occupée de la revanche attendue, préparant sans relâche à la guerre et ses homme et lui-même.

C'est l'avenir.

Pour les gens graves, « établis », l'officier se personnifie dans le cavalier, riche, un peu hautain, aimant avant tout le sport et le plaisir, être non nuisible, mais bien coûteux au budget : « Ah! monsieur, quand nous n'aurons plus d'armées permanentes!... »

C'est l'inutile.

Pour les esprits « supérieurs », il représente l'être ignorant, la « culotte de peau ».

C'est Ramollot!

Pour le pâle voyou qui attend l'émeute, pour le socialiste et l'anarchiste, il fait partie des « bourgeois ». C'est l'homme qui enlève les barricades et qui fusille.

C'est le TRAÎNEUR DE SABRE!!!

Eh! oui, l'officier est tout cela, galant, viveur, travailleur, sportsman, soldat, traîneur de sabre! Il est tout cela — sauf inutile — et il n'est particulièrement rien de tout cela. Car, si les rares qualités et tous les défauts que nous

venons d'énumérer trouvent leurs représentants parmi nous, chacun de nous n'a pas toutes ces qualités ou tous ces défauts.

Merci, pourtant, mon brave Chauvin, qui vous découvrez devant le petit sous-lieutenant que vous voyez quitter tôt son cercle, le soir, et rentrer chez lui. Merci de croire qu'il va se plonger dans quelque grande œuvre de tactique, ou méditer — tel jadis, à Valence, notre Grand — quelque plan gigantesque d'invasion.

Et vous ne lui en voulez pas, n'est-ce pas? de prendre une brève distraction et de chercher quelques doux encouragements au *travail d'hiver* qu'il fait quand même, sans y être forcé, bravement, par devoir...

***

L'officier d'aujourd'hui est un être complexe. Pour l'apprécier et le connaître, il ne faut pas observer seulement le lieutenant A, le capitaine B ou le colonel C. Il faut étudier tous ces caractères épars, les réunir dans un même travail de comparaison, en faire l'amalgame, et juger du composé ainsi produit, bien sûr que chacun a au fond de soi-même, à une dose plus ou moins forte, un peu du caractère multiple ainsi obtenu par la fusion de tous.

Les guerres, aujourd'hui, sont devenues l'occupation la plus rare des soldats. On ne parle qu'en tremblant de la mêlée qui mettrait aux prises les grandes armées européennes. Le rôle actif — militant — de l'officier a diminué dans de notables proportions. Ne pouvant exercer ses qualités combatives, celles du champ de bataille, il aura à déployer celles qu'il doit avoir en temps de paix, et ce ne sont pas là les moindres.

Nous n'avons pas entrepris ici la glorification du militaire professionnel. Comme tout ce qui est humain, il a ses défauts. Mais il a aussi ses qualités et l'on semble beaucoup trop ignorer celles-ci pour ne parler que de ceux-là. Faire connaître quelque peu ces qualités, tel est le but modeste de cette étude.

De tous les idéals déjà cités, lequel choisirons-nous?... Aucun, évidemment, puisque — nous l'avons dit — le caractère de l'officier bien équilibré n'est qu'une synthèse de tous les caractères étudiés.

L'exagération d'aucun défaut n'existe plus. Le vieux soldat, arrivé aux galons à force de courage et sentant un peu trop son brisquard, a disparu : les si fréquents examens du temps de paix l'ont tué. Le joueur invétéré et le buveur rebelle ont eu le même sort ; mais ici les exécuteurs s'appellent *non-activité* et *réforme*, arrivant à temps pour sauvegarder l'honneur de l'uniforme et écarter du troupeau les brebis galeuses.

Ces exceptions mises à part, il reste un certain nombre de qualités et de défauts entre lesquels le triage se fait naturellement.

Certains de nos brillants cavaliers sacrifient à l'élégance, au snobisme, et sont néanmoins de parfaits instructeurs et d'excellents entraîneurs de leurs hommes.

La plupart de nos jeunes officiers sont des mondains achevés et d'infatigables cotillonneurs.

Mais cela ne les empêche pas, au matin, après une nuit passée à valser, de reprendre très lucidement — les yeux un peu battus — les fautes commises par un caporal à l'*instruction individuelle*.

Il y a aussi, il y a beaucoup d'ambitieux qui *pompent* dans l'espoir des aiguillettes et d'un bel avenir. Quelques-uns même, dans cette lutte pour le galon, marchent sans scrupule sur le ventre des voisins. Mais n'est-ce pas là le continuel *struggle for life?*

Quant à l'idéal unique de l'officier bornant sa vie à la seule pensée de la revanche, il peut s'incarner en certains hauts dignitaires, mûrs, rassis, à l'ambition noble... Mais ne serait-ce pas folie que de demander d'aussi sages pensées à une tête de vingt-cinq ans?

Pour étudier sur le vif et peindre sans parti pris le « moderne traîneur de sabre », l'élimination précédente s'imposait, et dès lors notre besogne ardue s'aplanit.

* * *

Dans quelles fonctions choisirons-nous l'officier à étudier? Nous ne pouvons songer à le prendre parmi les spécialistes, attachés à un déprimant travail de bureau. Pendant la période qu'il passe à s'initier aux détails de la comptabilité, l'officier n'est qu'un fonctionnaire galonné, comme d'ailleurs tous les militaires employés, quel que soit leur grade. Pour le bien connaître, il faut le prendre au milieu de ses hommes, « officier de troupe », dans le rôle d'instructeur et d'éducateur que tout le monde remplit.

Instructeur, l'officier a dû l'être en tout temps : c'est sa première raison d'être. Avant de conduire des hommes sur le champ de bataille, il faut les instruire, leur apprendre leur métier, les habituer à la fatigue, à l'ennui des longues marches, les familiariser, dans une toute petite mesure, avec les épreuves si dures qu'ils auraient à supporter en campagne.

Il y a quelque trente ans, l'officier pouvait jusqu'à un certain point se borner à ce rôle. On restait si longtemps sous les drapeaux! Des vieux, blanchis dans le métier, faisaient, par leurs exemples et leurs récits, l'éducation militaire des recrues, et les conscrits timides devenaient vite de bons et solides soldats.

Mais, s'ils étaient bons instructeurs et superbes entraîneurs d'hommes, les chefs d'alors manquaient peut-être de science. On comptait sur l'expérience acquise et, dédaignant l'aridité des études théoriques, on restait au café une trop grande partie de la journée. Et, cette légende de l'étrangleur de perroquets s'étant malheureusement perpétuée dans le public jusqu'à nos jours, on en était arrivé à se demander si l'officier faisait autre chose que boire et jouer, si l'officier servait, si l'officier était utile.

S'appesantir sur une pareille question serait en ce moment naïveté et prétention. Et, puisqu'il est impossible de raisonner comme si l'ère souhaitée de la paix universelle était arrivée, comme il faut encore des armées, et aux armées des chefs, nous nous contenterons de voir ce que devront être ces chefs, au déclin du XIXe siècle.

Par une loi encore assez récente, la France leur confie tous ses enfants. Pauvres d'esprit ou intelligents, ils vont tous passer par leurs mains. Ces chefs sont-ils vraiment dignes de cette tâche glorieuse, et sauront-ils être pour tous ces jeunes cerveaux les éducateurs qui se font comprendre et respecter?

* * *

Après nos désastres de 1870, l'armée a éprouvé l'impérieuse nécessité de se refaire un sang nouveau. Nos voisins d'outre-Rhin nous avaient vaincus, parce que, à des braves confiants dans le principe « on se débrouillera toujours », ils avaient opposé de savants tacticiens qui, depuis longtemps, se préparaient, étudiaient, réglaient tout pour que mobilisation et concentration fussent des opérations rigoureusement mathématiques. L'habileté raisonnée avait eu raison du courage mal utilisé. A notre tour, il fallait faire comme eux, devenir savants, puisque la science était désormais indispensable pour vaincre. Et, tout aussitôt, le programme des écoles militaires a été fait plus difficile, d'une difficulté qui croît chaque jour.

En réponse à une accusation d'incapacité qui serait portée contre les officiers, il suffit de mettre sous les yeux des détracteurs un programme actuel d'admission à Saint-Cyr ou à Polytechnique. Les écoles de sous-officiers sont d'une difficulté relative tout aussi grande, d'autant plus que le rapport entre le nombre des appelés et celui des élus fait penser au Royaume des Cieux.

Nous n'avons donc plus pour candidats-officiers que des gens instruits. Que seront-ils plus tard, ces candidats devenus officiers?

Pendant le temps qu'ils passent dans les écoles, on leur a imposé — sous peine d'exclusion — un programme très chargé, où toutes les sciences militaires sont étudiées dans le plus grand détail. Si le cerveau humain était tel qu'il pût retenir tout ce qu'il absorbe — même avec peine — nos officiers seraient tous des savants à lunettes. Mais, si tout ne reste pas dans leur mémoire, du moins des germes précieux ont été déposés, qu'ils n'auront ensuite qu'à faire fructifier s'ils le veulent.

En garnison, il n'y a guère à compter sur des loisirs, car les journées de travail seraient trop courtes pour regagner le temps perdu.

Dans le petit cercle du bataillon, la théorie pure est étudiée et commentée une fois par semaine par tous les officiers réunis autour de leur chef. Les simples règlements, bien appris autrefois, n'exigent qu'un petit effort de mémoire pour être sus de nouveau. On les passe rapidement, et l'on arrive aux théories nouvelles; on commente les progrès accomplis dans l'armement, le tir, la tactique... et, dans ces réunions, chacun est obligé de payer de sa personne, de parler, par conséquent de préparer ses réponses à l'avance, de travailler.

En outre des théories, il se fait, dans le cercle plus élargi du régiment ou de la garnison, des conférences suivies. Un officier — quel que soit son grade, quelle que soit sa compétence — est désigné pour traiter tel sujet choisi avec soin pour l'instruction technique de ses camarades et de ses chefs. Il a tout le temps nécessaire à la préparation et, au jour fixé, développe sa conférence, où tout le monde est tenu d'assister. Les sujets les plus divers sont ainsi traités avec une indiscutable autorité.

En dehors de ce travail en commun, il existe encore un moyen de s'occuper personnellement par les « travaux d'hiver ». Obligatoires, et sur des sujets imposés dans certains corps, ils sont, dans d'autres, facultatifs et laissés au choix. Cette dernière méthode semble devoir être la bonne, car le travail forcé se fait sans soin, par compilation hâtive, et ne profite pas.

Durant toute l'année, on est tenu en haleine. Interrogations du commandant, du lieutenant-colonel, du colonel, visites du brigadier, du divisionnaire, inspection générale, sont autant de sujets d'une crainte salutaire qui retient chez eux plusieurs jours les officiers qui ne veulent pas rester cois. Et l'année se passe ainsi dans une suite à peine interrompue d'examens successifs, qui ne laissent pas à la mémoire le temps de se rouiller.

Puis, lors de l'examen pour le grade supérieur, c'est toute la partie technique du métier qu'il faut revoir de nouveau et apprendre avec soin.

Rappelons, d'ailleurs, que l'École de guerre offre à chacun, en récompense d'un travail acharné, la perspective d'un brillant avenir.

* * *

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des occupations intellectuelles purement techniques des officiers. Tous se rendent parfaitement compte qu'il est indispensable de sortir de son métier, quel qu'il soit, sous peine de devenir un professionnel automatique. Pas un ne peut rester en dehors du mouvement littéraire de notre époque. Il y a, d'ailleurs, pour faciliter ces heureuses dispositions, toutes les facilités désirables. Tout régiment possède une bibliothèque où arrivent, au fur et à mesure de leur publication, les productions nouvelles, que l'on s'arrache aussitôt. Dans chaque garnison aussi, le Cercle militaire contient une collection de volumes plus riche encore, où tous les journaux et toutes les revues sont reçus et activement feuilletés.

Le seul énoncé de ces faits doit suf-

fire pour faire comprendre l'absurdité — de nos jours — de la légende de Ramollot. Si le physique du célèbre colonel se retrouve souvent chez quelques vieux militaires, la ressemblance se borne là. Et le langage qui a rendu le type populaire n'existe plus, est-il besoin de le dire?...

Il suffit, pour s'en convaincre, de passer quelques heures dans un cercle militaire, en ce milieu si peu connu. Il faudrait aussi s'asseoir souvent aux *tables* d'officiers. Les célibataires sont aujourd'hui en minorité presque partout, et ces réunions restreintes ont un charme tout particulier de petit comité. Toutes les conversations s'y entendent — sauf celles par trop vulgaires. Un « président de table » (le plus ancien) use, quand il le faut, de son autorité pour éliminer tel sujet qui pourrait blesser un des camarades présents ou amener des dissensions trop grandes. Chacun tire profit des discussions soulevées, et l'on passe ainsi de très agréables moments.

Cette simple expérience permettrait de constater que l'intellectualité est aussi développée dans l'armée que dans toute autre collection d'individus.

* * *

L'armée d'aujourd'hui — redisons-le encore sans crainte de nous répéter — c'est la nation elle-même. Tous y viennent, nobles et plébéiens, riches et pauvres, bourgeois et ouvriers, savants et illettrés. Toutes les classes se mélangent, fusionnent, disparaissent sous l'identité du costume. De cette masse hétérogène, il faut faire un tout homogène, un seul corps avec une seule âme.

C'est à l'officier, à l'officier « de troupe » surtout, que ce grand rôle incombe, sous la direction des hauts grades.

Tous ces jeunes gens arrivent au régiment avec ennui, beaucoup avec crainte, quelques-uns avec dégoût. Il faut, à ces âmes si diverses, faire comprendre la nécessité du service militaire, donner la notion de l'honneur, inculquer la religion du drapeau... Il faut arriver à faire aimer le service ! ! !

C'est là, il faut l'avouer, une tâche difficile.

La plupart de ces âmes jeunes sont frustes. Pour gagner leur confiance, il faut faire sentir aux *bleus* tout craintifs que l'on s'intéresse à eux, que l'on s'occupe de leurs besoins matériels. Ils ont vu l'officier à l'exercice. Il s'y est appliqué d'abord à connaître leurs noms, puis à étudier leurs caractères, pour traiter chacun suivant ses mérites. Ils le craignent, même s'il ne punit pas. Pour la plupart, dans les débuts, c'est un être un peu d'une autre essence qu'eux... et ils seront d'autant plus touchés lorsqu'ils sauront que leur chef s'occupe des détails matériels de leur existence.

Le règlement actuel — très sage en cela — assigne au capitaine commandant d'unité des attributions qui font de lui un véritable père de famille. Il a à nourrir, à habiller, à instruire, à élever ses hommes. Dans ces multiples occupations, il est aidé par ses lieutenants. Ce système excellent crée un lien très étroit entre le soldat et l'officier, qui n'apparaît plus, dès lors, comme un maître plein de rigueur, mais comme le chef d'une famille où les enfants, débarrassés du souci matériel de l'existence, n'ont qu'à se laisser instruire et à marcher droit.

Voyez, au quartier, cet officier à la fin de l'exercice. Au lieu de rentrer chez lui pour bien vite oublier le service, il se rend à la cuisine goûter la soupe de ses hommes, soulève le couvercle des grands *plats* de fer-blanc pour voir si les portions sont bien égales et si tel n'est pas favorisé au détriment de tel autre. Voyez-le parcourant le réfectoire à l'heure de la soupe pour s'assurer que chacun est bien servi et que nul n'a de réclamations à faire.

Il revient au bureau du sergent-major et fait appeler un sous-officier qui a infligé une punition. Lui congédié, il voit ensuite l'homme, l'interroge, tâche

de se faire une opinion juste, augmente ou diminue la punition; s'efforce, en un mot, de traiter chacun, suivant l'expression du règlement, « avec une justice éclairée ».

Après son déjeuner, il est dans les chambres pour une « revue de détail », visitant de près — en une besogne quelque peu répugnante — tous les effets, le linge, la chaussure de ses hommes. Comme il y a mis toute son attention, il sort de là avec une migraine atroce; mais il sait que, dans quelques jours, toutes les réparations ordonnées, tous les changements prescrits seront exécutés, et que ses hommes seront chaudement vêtus et chaussés.

Voyez-le, prenant à part une « mauvaise tête » qui glisse tout doucement sur le chemin de *Biribi*. Il semonce ferme, parle des parents, du pays, et parfois fait pleurer le soldat, qui est sauvé, alors.

Nous voici en manœuvres. Depuis des heures la pluie tombe sans discontinuer. Malgré la pèlerine de caoutchouc et les houseaux de cuir, il est trempé jusqu'aux os, comme ses hommes, le lieutenant ou le capitaine. Sans doute il va aller se sécher au plus vite : une bronchite est si vite prise!... Point. Il faut songer d'abord aux hommes. Il va voir la grange qui les abritera, tâche d'obtenir, pour eux, de l'habitant le plus d'avantages possible, les force à se changer, fait activer les préparatifs du *rata* et ne s'en va que lorsque la soupe est en train.

Nous le retrouvons en caserne, faisant à ses hommes une *théorie morale*. Il leur dit, en des termes simples, pourquoi on les a obligés à interrompre leurs travaux et à venir ainsi passer trois années bien longues au régiment. Il leur rappelle que, tout autour de nous, des ennemis nous guettent, qu'ils entretiennent des armées toujours plus nombreuses et que nous, pour ne pas être dévorés, nous devons aussi être nombreux et forts. Que si on les astreint à de durs exercices, c'est qu'un marcheur, c'est qu'un tireur, c'est qu'un soldat... ne se forme pas en un jour. Que pour manœuvrer très médiocrement sous le feu, il faut le faire d'une manière impeccable sur la place d'exercice, et qu'on n'y arrive qu'à la longue; et que, enfin, pour suivre son chef courant à l'ennemi, pour obéir à l'ordre qui envoie à la mort, il faut une longue accoutumance de l'obéissance irraisonnée.

Puis il leur parle de la patrie. Il leur dit qu'elle est plus loin que le clocher du village, qu'elle est l'ensemble de tous ces clochers à l'ombre desquels chacun de nous a un amour, et que, pour sauvegarder le sien, on doit verser son sang pour tous. Il évoque les ombres fières de tous les devanciers, conte ce qu'ils firent, ce que fit le régiment, aux jours radieux ou sombres de notre histoire.

Ensuite il dit que cette Patrie pour laquelle tant de sang généreux a été répandu, elle se matérialise dans les plis de cette soie signée de noms de victoire, à qui ils ont hier présenté les armes, tandis qu'aux sons guerriers de la musique passait dans les rangs comme un long frisson de bravoure...

Et, leur temps fini, ces jeunes gens arrivés si gauches retourneront chez eux dégourdis, devenus hommes, en un clair après-midi d'automne. Ils se seront peut-être ennuyés parfois au régiment, mais, du moins, ils auront appris pourquoi on les y a envoyés, et quelle pensée plus haute doit les soutenir dans les moments pénibles.

Et telle sera l'œuvre du *moderne traîneur de sabre*... Aussi sa conscience est-elle tranquille et laisse-t-il, sans s'émouvoir, sourire le sceptique. L'officier d'aujourd'hui entend légitimer le noble titre qu'on lui a donné, d' « éducateur moral de la Nation ».

Un lieutenant.



ORCHIDÉES ÉPIPHYTES DE MADAGASCAR

L'HISTOIRE NATURELLE DE MADAGASCAR

Madagascar est un paradis pour les naturalistes. Peu de localités en effet présentent, rassemblés, autant de plantes et d'animaux intéressants et curieux. Encore inexplorée il y a une quinzaine d'années, l'histoire naturelle de notre future colonie commence aujourd'hui à être bien connue, au moins dans ses traits généraux, grâce aux savantes recherches de plusieurs naturalistes, et notamment de M. Grandidier. On n'attend pas de nous, bien entendu, que nous donnions ici une énumération des animaux, plantes ou minéraux que l'on rencontre le plus fréquemment et dont beaucoup de nos lecteurs ont pu voir de nombreux représentants à l'Exposition spéciale du Muséum. Nous nous contenterons de traiter la question d'une manière aussi générale que pos-

sible et en insistant surtout sur les espèces dignes d'intérêt pour le grand public auquel s'adresse *le Monde Moderne*.

La flore, comme partout ailleurs, est en relation étroite avec la nature du terrain. Aussi se divise-t-elle, comme la géographie de l'île, en trois régions.

La région orientale comprend l'espace situé entre la mer et la grande chaîne de montagnes qui parcourt l'île dans toute sa longueur. Formée surtout d'argile rouge et de micaschistes, elle est très montagneuse et, malgré la pauvreté chimique de son sol, offre une végétation luxuriante favorisée par des pluies abondantes et presque continues. Les crêtes des montagnes sont couronnées par des forêts souvent épaisses, surtout quand le terrain sur lequel elles croissent est volcanique. Les versants sont recouverts d'une épaisse végétation herbacée. Quant aux vallées, par suite de la présence d'un sous-sol argileux, elles sont marécageuses et habitées par des bambous, des ouvirandra, des fougères en arbre, etc.

La région centrale est formée d'un amas montagneux que l'on a comparé à une mer agitée subitement figée. Elle est presque entièrement dépourvue de végétaux : il faut aller dans les vallées étroites, le long des petites rivières, pour rencontrer de rares arbustes ne se développant qu'avec peine.

Enfin, dans la région occidentale, on ne rencontre plus ni marécages ni grandes chaînes de montagnes; c'est une région plate, où il ne tombe pas plus de $0^{m},30$ à $0^{m},40$ d'eau par an. Cette zone est occupée par des euphorbiacées arborescentes, des tamariniers, des lataniers, des baobabs, des sakoas, toutes plantes adaptées à la sécheresse.

Madagascar est, on peut le dire, la patrie des orchidées. La plupart de ces merveilleuses plantes viennent en effet de la région orientale de l'île, où des commerçants envoient des explorateurs spéciaux pour les récolter. On sait combien l'*orchidophilie,* ou plutôt l'*orchidomanie*, a pris de l'importance parmi nos horticulteurs amateurs. Les orchidées les plus en faveur sont celles qui croissent dans les forêts, sur les arbres, les *orchidées épiphytes*, comme on les appelle. Pour s'en procurer, il faut donc aller dans les forêts vierges, se faire un passage à coups de sabre, affronter les miasmes des marais et, ce qui est encore plus redoutable, l'hostilité des indigènes. Mais aussi quelle joie pour l'amateur qui a pu se procurer une espèce nouvelle et quel bénéfice pour le commerçant auquel son agent rapporte des pieds en bon état! Les orchidées atteignent, en effet, des prix fantastiques : l'année dernière, on a vendu 4,250 francs un seul pied de *Cattleya Mossiæ*, variété *Reineckenna!* En Europe, on ne cultive pas moins de deux mille variétés d'orchidées; il paraît qu'il y en a encore au moins deux mille à découvrir encore. On voit que le champ est encore vaste et peut offrir de beaux bénéfices à ceux qui l'exploitent. Mais les difficultés à surmonter sont beaucoup plus grandes qu'on ne pourrait le croire, et mille dangers menacent les intrépides chercheurs. Nous n'en citerons qu'un exemple : « Huit d'entre eux, raconte M. Ch. Marsillon, attachés à la même maison anglaise, avaient résolu de parcourir isolément l'île de Madagascar, afin de rapporter les orchidées les plus rares. En une année, sept avaient disparu. L'unique survivant, atteint de fièvres très graves, rentra en Angleterre sans espoir de guérison. Dès les premiers mois de leur séjour dans cette île, deux mouraient des fièvres paludéennes. Le quatrième, dans ses recherches, avait, sans le vouloir, profané une idole malgache. Saisi par les prêtres et enduit de paraffine, on le brûla vif. Sous prétexte de montrer à deux autres de ces chercheurs une orchidée remarquable, les naturels les entraînèrent dans les montagnes et les massacrèrent. Le septième mourut de faim au milieu d'une forêt vierge. Le huitième enfin se tua en tombant d'un arbre élevé. » Quand on songe à ces faits, on est presque étonné du faible prix auquel

on peut se procurer la plupart des orchidées si utilisées aujourd'hui dans les bouquets ou les couronnes. C'est qu'une variété une fois ramenée chez nous se multiplie presque indéfiniment par boutures dans les serres. Certains amateurs cependant, quand ils possèdent deux pieds d'une variété nouvelle, en détruisent un pour donner plus de valeur à celui qui reste : c'est là un acte de vandalisme contre lequel on ne saurait trop protester.

L'un des traits qui donnent parfois aux paysages malgaches un aspect bien particulier, c'est la présence de baobabs, dont les formes majestueuses sortent de l'ordinaire. Ce sont des sortes de longs cierges dont le sommet, arrondi en pain de sucre, donne naissance à des branches qui divergent dans tous les sens. Quelquefois le tronc est très court, et les branches, très longues, retombent jusqu'à terre pour former un dôme de verdure. Les baobabs, qui peuvent atteindre des dimensions colossales, se développent avec une extrême rapidité et presque indéfiniment : leur nom veut dire, d'ailleurs, *arbre de mille ans*. Adanson en a trouvé un exemplaire auquel il a été amené à assigner un âge de cinq mille cent cinquante ans. Les baobabs sont toujours habités par une multitude d'oiseaux, aigrettes, marabouts, pélicans, etc., qui y trouvent un domicile. Les indigènes se servent de presque toutes les parties des baobabs : avec les troncs, ils font des pirogues ; avec les feuilles, une tisane contre les fièvres ; avec la pulpe du fruit, une boisson et du savon.

Les baobabs sont les arbres les plus célèbres de Madagascar. Il en est d'autres aussi qui possèdent une certaine notoriété : ce sont les *ravenals* ou *ravenalas*. Ce sont des sortes de palmiers portant à leur sommet de larges feuilles dressées, placées presque dans un même plan et dont le limbe, d'abord entier, se divise à la longue en lanières irrégulières. Le ravenal porte aussi le nom d'*arbre des voyageurs*, parce qu'il sert à des usages multiples : les gaines des feuilles, concaves et fixées presque au même endroit, constituent une sorte de coupe où s'accumule l'eau de pluie. Cette eau, dit-on habituellement, est une grande ressource pour le voyageur altéré qui rencontre des ravenals sur sa route. C'est là sans doute une simple légende, car ces arbres croissent toujours dans les régions marécageuses, et l'on ne voit pas très bien com-



BAOBAB (*Adansonia*).

ment un explorateur peut rester altéré dans un endroit abondamment pourvu d'eau. Quoi qu'il en soit, les feuilles des ravenals sont très utiles aux Malgaches, qui s'en servent pour faire des assiettes, des nappes, des cuillers, des écopes pour vider les pirogues, les toitures des maisons, etc.

A citer encore parmi les plantes curieuses de Madagascar l'*Ouvirandra fenestralis*, dont les feuilles, aquatiques, forment une véritable dentelle par suite de la disposition du parenchyme entre les nervures ; des *pandanus* au tronc trifurqué et aux branches terminées par

des panaches analogues à des yuccas aux feuilles retombantes, des *tanghinia*, dont la graine contient un suc vénéneux qui constituait jadis le *tanghin*, c'est-à-dire le célèbre poison judiciaire des Malgaches, etc.

La faune ne présente pas de caractères



RAVENALS

moins singuliers. Quand, nous autres Européens, nous cherchons à nous représenter, par l'imagination, un paysage exotique et sauvage, nous nous figurons une forêt vierge avec des singes courant parmi les branches et des animaux féroces se glissant sur le sol, prêts à faire un mauvais parti à l'explorateur qui viendrait les étudier. A Madagascar, il n'y a rien de tout cela, et les singes, comme les bêtes féroces, font absolument défaut.

Si les singes n'existent pas à Madagascar, ils y sont remplacés par des animaux voisins des *makis*, qui présentent avec eux une certaine analogie dans les formes et les mœurs. Le plus grand d'entre eux est l'*indrio* ou *babakoute*. Certaines peuplades s'imaginent que ce sont des hommes réfugiés dans les forêts et transformés en bêtes. Leur démarche rappelle en effet un peu celle de l'homme, en ce qu'ils progressent sur les membres postérieurs. Bras et jambes sont terminés par de véritables mains à pouce opposable. Les indris vivent dans les forêts, soignant leurs petits avec une grande sollicitude et poussant de temps à autre un cri à la fois lamentable et violent. La légende veut que, dans une époque plus ou moins reculée, les indris aient donné l'éveil de l'arrivée d'ennemis, grâce à leur cri strident. Voilà une concurrence sérieuse pour les oies du Capitole.

Les indris n'ont pas de queue. Les *propithèques,* qui leur ressemblent, en ont une au contraire, bien développée. Ils ont d'ailleurs les mêmes mœurs et vivent par troupes de sept à huit. Le matin, au moment où le soleil se montre, ils ont la singulière habitude de lever les bras vers le ciel dans une pose d'adoration. Y aurait-il là un rudiment de religion? Les propithèques sont de très habiles sauteurs, on les voit parfois sauter sur une branche par des bonds d'une dizaine de mètres. Pendant ce saut, les petits restent cramponnés solidement à la toison de leur mère. En France, après l'expédition qui vient d'avoir lieu, nous pourrions espérer en voir au Jardin des Plantes; il n'en sera malheureusement rien, car les propithèques, malgré leur caractère plutôt doux, ne peuvent supporter la captivité et ne tardent pas à mourir de langueur. Il est d'ailleurs assez difficile de s'en procurer, non seulement parce qu'ils

sont rares, mais aussi parce qu'ils sont en quelque sorte protégés par les indigènes. M. Milne-Edwards racontait récemment que, en 1866, M. Grandidier



OUVIRANDRA FENESTRALIS

rencontra quelques-uns d'entre eux, d'une espèce encore inconnue, dans une immense plaine couverte d'euphorbiacées, de petits arbustes épineux et de quelques bouquets de bois; mais, au moment où, afin de la conserver, il enlevait la peau du premier qu'il avait tué, les sauvages qui l'entouraient s'y opposèrent et, pour les apaiser, il dut enterrer la chair du propithèque et planter des nopals sur la tombe.

Les animaux à la fois les plus caractéristiques et les plus communs de Madagascar sont les *makis*, dont il existe de nombreuses espèces. Tandis que les indris et les propithèques marchent dans l'attitude verticale, les makis, qui appartiennent cependant au même groupe, ont le corps horizontal comme devrait l'avoir tout mammifère qui se respecte. Je gagerais qu'après la conquête, nos matelots ont tous ramené un maki dans leur musette. Ces charmants animaux sont en effet inoffensifs et très doux; ils vivent par bandes nombreuses dans les forêts, où ils font la chasse aux insectes, aux œufs, aux petits oiseaux et aux reptiles dont ils se nourrissent. « Les makis, raconte M. Milne-Edwards, peuvent vivre longtemps à côté de l'homme, à condition d'y trouver une température convenable. Ils s'apprivoisent facilement et deviennent plus caressants qu'un chien, ne quittant pas, à moins d'y être forcés, l'épaule de leur maître, accourant à son appel et lui prodiguant des marques d'amitié. J'ai connu pendant de longues années, chez M. Henri Berthoud, un mongous parfaitement apprivoisé et d'un commerce fort agréable; son extrême agilité lui permettait d'atteindre les plus hautes corniches pour s'y blottir, et ses mouvements étaient si bien mesurés qu'à moins de surprise ou d'effroi, il sautait sur tous les meubles sans rien briser autour de lui. Parfois les makis se reproduisent dans ces conditions, et c'est un spectacle charmant que de voir le petit, tantôt attaché au travers de la poitrine de sa mère, tantôt fixé aux poils de son dos et ne la quittant jamais, malgré ses courses légères. Chez eux, ils vivent en troupes, can-



MAKI MOKOKO

tonnés dans certains domaines, et, si un intrus s'égare dans une partie qui lui est interdite, tous ses congénères l'attaquent. A Madagascar, M. Humblot, notre résident aux îles Comores, avait mis à

profit l'acharnement avec lequel les makis d'un bois chassent les makis du bois voisin; il attachait l'un de ceux-ci à une branche, et il était sûr de voir bientôt les propriétaires légitimes du lieu accourir et se précipiter sur le nouveau venu, sans se préoccuper du chasseur, qui pouvait alors, à l'aide d'un lacet, en prendre autant qu'il le voulait. »

Certains makis sont nocturnes. Ils sont généralement plus petits que ceux qui ont des mœurs diurnes; l'un d'eux même n'est pas plus gros qu'un rat. Ils construisent leur nid dans les arbres, principalement au milieu des feuilles des ravenals. Ces animaux présentent une particularité physiologique très curieuse. Un peu avant l'arrivée de la saison sèche, ils mangent beaucoup et accumulent une grande quantité de graisse dans leur queue, qui se transforme en un volumineux saucisson. Quand les pluies cessent et que la nourriture devient rare, ces makis nocturnes s'endorment et réabsorbent leur matière de réserve. C'est, on le voit, tout à fait l'histoire de la marmotte, avec cette différence que, chez elle, la période de sommeil a lieu pendant l'hiver, tandis que c'est en été que les makis s'endorment du sommeil du juste ou mieux du monsieur qui a bien dîné.

Mais le maki le plus singulier est certainement l'aye-aye, pour lequel les Malgaches manifestent une crainte superstitieuse. L'aspect de l'aye-aye est d'ailleurs bien fait pour inspirer l'étonnement. C'est une sorte d'écureuil au poil rude, à la longue queue touffue, avec des oreilles rappelant un peu celles des chauves-souris, et des yeux ronds au regard effaré. On connaît peu d'animaux aussi franchement nocturnes que lui : il ne sort absolument que la nuit, et la plus faible lumière, voire même celle d'une bougie, l'incommode. Ce qui achève de donner à l'aye-aye un aspect étrange, c'est la présence de deux dents incisives à chaque mâchoire, et ressemblant par leur ensemble à un bec de perroquet. Grâce à ces incisives tranchantes, l'animal gratte l'écorce et les troncs des arbres pour y chercher les insectes dont il fait sa nourriture. Quand la galerie est trop profonde, il y introduit son troisième doigt, grêle et terminé par un ongle crochu. On n'a ramené que rarement des aye-ayes en Europe, car il est assez difficile de les nourrir; ils n'aiment que les larves de certains insectes ou, à défaut, le lait concentré, qu'ils n'acceptent d'ailleurs qu'avec beaucoup de difficultés. D'autre part, on est obligé de les placer dans des cages blindées, car ils percent en un rien de temps les planches les plus épaisses.

Les tigres, les lions, les panthères, les renards, les loups, etc., font absolument défaut à Madagascar. Il n'y a en fait de bêtes féroces qu'un carnassier, le *foussa* ou *cryptoprocte,* qui, d'ailleurs, ne s'attaque jamais à l'homme. C'est une sorte de gros chat bas sur pattes et marchant sur la plante des pieds, tandis que les vrais matous marchent sur leurs doigts. Le nom bizarre de cryptoprocte vient de la présence de glandes cachées à la base de la queue. Un fait singulier, c'est qu'en France, on rencontre, dans les terrains tertiaires, les débris fossiles d'un animal très voisin du cryptoprocte. Il semblerait que la faune de Madagascar a été arrêtée dans son évolution.

Parmi les insectivores, nous nous contenterons de citer les tanrecs, qui, pendant la saison sèche, s'endorment à la manière des makis dont nous avons parlé plus haut. On donne quelquefois à ce phénomène le nom d'*estivation,* par opposition à l'hibernation qui se produit pendant l'hiver sous nos climats.

On sait que les grands herbivores font défaut à Madagascar. Les bœufs zébus, qui constituent la richesse la plus claire du pays, paraissent avoir été importés par l'homme. On les emploie à toutes sortes d'usages, même comme monture, à l'instar des chevaux. Pour leur donner même une certaine ressemblance avec ces derniers, les Malgaches leur coupent les cornes et une partie de la bosse, opé-

ration très cruelle et qui les fait beaucoup souffrir, sans grande utilité pour l'éleveur. Les rongeurs sont très rares.

Parmi les oiseaux actuels, aucun d'eux n'attire l'attention d'une manière spéciale et nous nous contenterons ici de citer les noms de quelques-uns : les vezas, les couas, les falculies, les mésites. Tous ces oiseaux sont surtout nombreux sur les bords du littoral, tandis qu'ils sont rares au centre de l'île où la végétation est rare. On peut faire ici une remarque qui pourrait s'appliquer à tous les autres groupes de la faune malgache, c'est que cette faune a beaucoup plus d'analogie avec la faune indienne qu'avec la faune africaine, malgré ce que pourrait faire penser la position géographique de l'île. Il semble donc probable, d'après cette remarque, que, dans les temps géologiques, Madagascar était rattachée aux Indes et à la Malaisie, et ne se continuait pas avec le continent africain.

Si les oiseaux actuels de Madagascar ne présentent qu'un intérêt relatif, il n'en est pas de même des oiseaux éteints, dont l'un surtout, l'*æpiornis*, est bien l'un des plus curieux que l'on ait jamais vu. Cet æpiornis, dont on retrouve des débris et des œufs dans certains endroits marécageux, ressemblait à une autruche ou à un casoar, mais de taille gigantesque, près de 4 ou 5 mètres de haut. On a trouvé plusieurs œufs intacts : l'un d'eux aurait pu contenir 50,000 œufs d'oiseau-mouche ou 150 œufs de poule ou 6 œufs d'autruche. Quelle omelette! Les æpiornis, dont le squelette est aujourd'hui connu entièrement, grâce aux recherches de MM. Grandidier et Milne-Edwards, paraissent être éteints depuis une époque relativement récente. En effet, sur les os on remarque des entailles très nettes, faites évidemment par la main d'un homme. En lisant plus haut ce que nous disions de l'absence des bêtes féroces à Madagascar, le lecteur s'imagine peut-être que les recherches d'histoire naturelle dans l'île de la reine Ranavalo ne présentent aucun danger. Qu'il se détrompe! Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les æpiornis nous sont connus surtout par les fouilles de MM. Grevé, Muller et Grandidier.



CRYPTOPROCTE FEROX

Le premier, pris comme otage par les Hovas, a été fusillé en février 1895; le second a également été assassiné au commencement de l'année dernière. Quant à M. Grandidier, il n'a échappé que par miracle à la mort. Tout n'est pas rose, on le voit, dans le métier d'explorateur.

Les reptiles sont représentés par deux espèces de crocodiles. « L'une, dit M. Milne-Edwards, se trouve dans tous les lacs et dans les grandes rivières; l'autre est confinée dans la région centrale. Ils atteignent une taille considérable, et l'on en voit qui dépassent 6 mètres de long. Les Malgaches les craignent beaucoup, car les accidents sont fréquents, et souvent les femmes qui puisent de l'eau à la rivière, ou les

hommes qui s'engagent dans un gué, sont enlevés par ces terribles reptiles. Après avoir saisi leur victime, ils l'entraînent sous l'eau et la déposent dans quelque anfractuosité, attendant que la chair se soit suffisamment faisandée, pour revenir le dévorer quand ils jugent qu'elle doit être à point. Grâce à ce goût particulier, il n'est pas rare que des hommes aient pu être retirés vivants du garde-manger des crocodiles. » Les reptiles les plus abondants sont les caméléons, dont il existe toute une série d'espèces plus étranges les unes que les autres. Ils pullulent dans les forêts, où, grâce à leur couleur, ils ne se distinguent pas des branches sur lesquelles ils passent leur existence. Quant aux serpents, ils sont de petite taille et inoffensifs.

Nous avons insisté un peu sur les « grosses bêtes », parce que ce sont généralement celles qui intéressent le plus le public. Les « petites bêtes » présentent cependant beaucoup de particularités intéressantes. C'est ainsi que certains papillons, certains *bombyx,* vivent en société sur les acacias et donnent des cocons réunis à plusieurs en masses de plus d'un mètre de long. La soie, cardée et filée à la quenouille, sert à faire des étoffes. Une araignée donne aussi une soie susceptible d'être filée : on la recueille au fur et à mesure de sa sortie du corps de l'insecte. Un magnifique papillon, l'*actias cometes,* atteint des dimensions extraordinaires : ses ailes n'ont pas moins de 20 centimètres d'envergure.

La flore et la faune de Madagascar, d'après le très faible aperçu que nous venons d'en donner, présente, on le voit, des intérêts multiples. Le gouvernement se propose d'envoyer sous peu dans l'île une mission scientifique, composée de savants éprouvés, qui compléteront les notions que nous possédons sur la *France orientale*, comme on l'appelait déjà il y a deux siècles. Ce sera peut-être le bénéfice le plus clair que nous retirerons de notre coûteuse expédition.

HENRI COUPIN.



PAPILLON DE MADAGASCAR
(Salamis Duprei).

PEPITA CARBAJAL

ÉPISODE DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE

Ce récit est l'un des mille épisodes qui ont surgi sous les pieds de nos soldats pendant la campagne du Mexique. Emprunté au journal de marche de la compagnie franche du 62e régiment d'infanterie de ligne que commandait alors le capitaine Maurand, il prouve, jusqu'à l'évidence, combien est grande la puissance d'un peuple quand il combat pour son indépendance et le salut de la patrie envahie.

I

C'était le 29 décembre 1864. On campait dans une éclaircie au milieu des forêts vierges de la Cordillère des Andes occidentales, gardant le défilé de l'*Espinazo del Diabolo*, sur la route qui mène de Durango à Los Veraños.

Il tombait une neige intense. Un vent glacial balayait le givre et rendait impossible l'habitation sous la tente. Nos soldats se contentèrent, ce jour-là, de former les faisceaux et d'allumer de grands feux devant eux.

Dix heures du soir venaient de sonner au monastère de Durasnito, lorsque fut introduit sous la tente du lieutenant-colonel Cottret, la seule dressée dans tout le camp, un Espagnol arrêté aux avant-postes et qui, enveloppé de son long manteau de laine brune et portant sur l'épaule la lourde carabine des contrebandiers, déclara se nommer Lazaro et avoir des révélations importantes à faire au commandant de la colonne française :

— Votre seigneurie, dit cet homme, veut-elle tenter un joli coup de main cette nuit? Le guérillero Salazar, qui intercepte toutes vos dépêches et que vous cherchez, n'est pas loin d'ici. Voulez-vous que je vous le livre?

A ce mot de Salazar, l'officier releva la tête :

— Et où est-il, ce Salazar?

— *Al Hijo del Diabolo.*

— Combien de temps faut-il pour s'y rendre?

— Une demi-heure avec de bons chevaux, une heure pour des fantassins.

— Tu t'engages à nous servir de guide?

— *Si, caballero.*

— Réfléchis bien ; si tu me trompais, tu n'aurais pas une heure à vivre.

— Je ne crains rien ; je connais le chemin du Trou du Diable aussi bien que la *calle de la Annunciada* de Mazatlan et je pourrais vous y conduire les yeux fermés.

— Tu es bien décidé?

— Oui. Mais hâtons-nous, le temps presse. Dans deux heures, le nid sera vide et les oiseaux envolés pour longtemps... peut-être pour toujours.

Des ordres furent immédiatement donnés et la conversation suivante s'engagea entre le lieutenant-colonel Cottret et le capitaine Adam, du 3e chasseurs d'Afrique :

— Combien avez-vous de chevaux disponibles, ce soir, capitaine?

— La situation, mon colonel, en porte vingt-cinq. Aucun accident depuis ce matin.

— C'est bien. Trois *jointées* d'orge à vos chevaux. Ma montre marque dix heures et demie. Vos deux pelotons en armes dans une demi-heure.

— Mais, permettez... mon colonel, hasarda timidement l'officier, mes cavaliers sont sur les dents. Ils n'ont pas encore mangé la soupe... Depuis ce matin, ils n'ont vécu que d'oignons crus, de biscuits et de cigarettes...

— Vous m'avez compris, capitaine...? Pas d'observations... Je ne les aime pas.

Voici vingt ans que je fais la guerre en Algérie et je ne me suis jamais occupé de la nourriture des hommes et des chevaux dans les expéditions urgentes...

Cet ordre impératif sentait la poudre.

Il fallait obéir, et, à onze heures du soir, vingt-cinq cavaliers du 3e chasseurs d'Afrique vinrent se ranger derrière les cinquante plus vigoureux fantassins du 62e de ligne, qui attendaient sans sacs, sous les ordres du capitaine Maurand, l'ordre de se porter en avant pour une expédition nocturne dont on ignorait la destination.

A peine cette petite colonne a-t-elle franchi la limite du camp qu'elle s'engage dans un véritable sentier de bêtes fauves, au travers d'une montagne rocailleuse et boisée, dans laquelle le désordre de la nature indiquait assez combien elle était propice aux embuscades. Partout le terrain présente un véritable chaos d'empierrement, un déluge d'embroussaillement, une immensité de lianes et de ronces interceptant les fourrés.

Les branches jaillissent de partout; de droite, de gauche, d'en bas, d'en haut; elles sont horizontales, perpendiculaires, obliques; il en sort de terre, il en tombe du ciel. On dirait un envahissement d'arbres moussus, tordus, noueux; une irruption de buissons épineux, impénétrables; un immense réseau de plantes, grimpant le long de tout ce qui veut de leur embrassement voluptueux, roulant leurs tiges flexibles sur des rochers verdâtres ou autour des troncs d'arbres pourris, enfouis comme dans un linceul, sous une montagne de feuilles sèches.

Cavaliers et fantassins se frayent un passage à travers cette nature incohérente comme ils peuvent et où ils peuvent; les premiers, en suivant le sentier à peine tracé qui serpente sur les flancs de la montagne; les seconds, en escaladant les escarpements, qui sur les genoux, qui sur les coudes, s'aidant des mains et des ongles; les uns et les autres se meurtrissant le visage, se déchirant les vêtements aux ronces du chemin.

Par intervalles, une pierre cède sous les pieds ou sous les doigts, roule dans le précipice, frappant les arbres, écrasant les rochers et, dans l'alvéole produit par ce déplacement, on sent, rien qu'au toucher, s'agiter de nombreux scarabées, d'immenses fourmis de feu, qui, dérangés de leurs lieux de retraite ordinaire, voltigent en tous sens, traçant leur sillon dans l'obscurité.

Après une demi-heure d'ascension des plus pénibles, la vaillante petite troupe rencontre une *barranco* très profonde, mais tellement étroite que le son de la voix pouvait arriver d'une berge à une autre. Les cavaliers mettent pied à terre, les fantassins baïonnette au canon, et, malgré tous les éboulements de cailloux croulant sous les pas, les uns et les autres s'engagent sur les pentes rapides et sinueuses du gouffre dont les siècles ont creusé le lit souterrain ravagé par les eaux. On parvient ainsi à l'autre pente. Puis, on gagne le point culminant de la montagne. La neige avait subitement cessé; la lune, jusqu'alors cachée, montrait son disque argenté entre deux gros nuages. Le terrain se détachait sec et sombre sous un ciel presque lumineux.

Tout à coup, Lazaro s'arrêta, humant l'air comme un limier tombant sur une piste, interrogea l'horizon du regard et jeta un coup d'œil sur les lichens moussus qui tapissaient les rochers.

— C'est ici, fit le guide à voix basse. En vérité, señores, il faut que les bandits soient bien occupés; ils n'ont pas même songé à mettre une sentinelle sur la plateforme qui domine le Trou du Diable.

Puis, s'adressant au colonel Cottret :

— Cette lumière qui perce le brouillard et que votre seigneurie peut apercevoir dans le lointain, c'est la *Gruta de la Muerte*. Nous y serons dans quelques minutes. Redoublons de prudence et de vigilance. En suivant ce chemin creux, je gage ma tête que nous ne serons aperçus par aucun des guérilleros occupés en ce moment à faire leurs préparatifs de départ.

Il était minuit.

La petite troupe se remit en marche silencieusement et bientôt on put distinguer, au milieu de la broussaille, une légère colonne de fumée qui se perdait dans l'atmosphère.

Devant une sorte de cabane faite de branches et de feuillages, quelques tisons fumaient, et autour de ce foyer agreste une quinzaine d'individus, déguenillés, chargeaient leurs mules.

L'apparition imprévue de nos chasseurs d'Afrique roulant, comme une avalanche, sur les déclivités de la montagne, mit le désordre dans le camp improvisé des guérilleros, qui, surpris et troublés, n'eurent que le temps de fuir en désordre dans toutes les directions. Mais le Trou du Diable ainsi que la Grotte des Morts, qui lui sert de souterrain, étaient cernés. Plus d'issues pour échapper et gagner la forêt. Ce ne sont alors que duels particuliers entre nos soldats et leurs adversaires; on n'entend que la respiration haletante des combattants, le bruit strident de l'acier des armes qui se croisent dans le silence de la nuit.

— *Quien vive?* crie le lieutenant de Briand, en se présentant à l'entrée de la Grotte des Morts.

Deux hommes sont devant lui, ainsi qu'un jeune garçon d'une douzaine d'années; une Indienne, la torche à la main, attise le feu. Au bruit des crosses de fusil, frappant le sol, l'enfant tourne la tête, fait le signe de la croix et se glisse derrière un tronc d'arbre servant de banc et au-dessus duquel est placée une madone dans sa niche.

— Nous ne sommes pas des malfaiteurs, répond le plus âgé des deux Mexicains, mais de simples bûcherons, ayant cherché cette nuit un abri contre le mauvais temps. Ce petit garçon nous sert de domestique, et cette Indienne, c'est Pepita, sa sœur.

— Vous voulez nous en imposer, réplique le capitaine Maurand. Nous sommes ici à la recherche de la bande Salazar et nous savons que vous êtes des siens.

— Nous, guérilleros!... Allons donc? Voyez plutôt nos fusils qui gisent à terre; ils sont chargés avec de l'innocente cendrée. Nous chassons les petits oiseaux entre deux coups de cognée dans la forêt.

— Vous êtes tous les mêmes, les guérilleros, de prétendus chasseurs. Mais, quand vous êtes seuls dans la profondeur des bois, vous vous installez commodément dans le creux d'un arbre, le trou d'un rocher ou derrière un buisson, et, si vous voyez venir à vous un inconnu, voire même un de nos soldats, vous suivez ses mouvements, faites silencieusement couler une bonne balle dans le canon de votre fusil et, lorsque l'homme épié est au point voulu, immanquable, le coup part et l'homme est à bas... Jusqu'à preuve du contraire, empoignez-moi ces deux hommes, ajoute l'officier, en se tournant vers le sergent qui le suivait.

Sur ces entrefaites, le soldat Teyssier, à la faible lueur d'une allumette frottée sur sa manche, aperçoit un monceau de feuilles sèches sur lequel est jeté un mauvais *sarape*. Il pique dans le tas avec la pointe de sa baïonnette, sent de la résistance; les feuilles s'agitent, remuent, et un homme à figure hideuse ne tarde pas à en sortir. Une torche de résine trouvée dans un coin est aussitôt allumée. L'aspect de cet homme, qu'on prendrait pour un revenant, est repoussant; la chemise entr'ouverte démasque une poitrine velue comme celle d'un ours; le pantalon, retenu à la taille par une corde, laisse apercevoir, au travers d'une des poches béantes, le grossier manche en bois d'un *machete;* le visage est en partie caché par un immense *sombrero*, surmonté d'une plume crasseuse ; la chevelure grisonnante est épaisse et broussailleuse. Demi-bandit, demi-soldat, cet individu, à la figure osseuse et jaunâtre, n'a qu'un œil ; mais cet œil est celui d'un oiseau de proie.

— Qui es-tu? lui demande le lieutenant-colonel Cottret, devant lequel il est amené.

— Eleazard, *señor.*

— Comment, Eleazard? Tu n'es donc pas Salazar?

— *No, señor.*

— Tu mens, et nous avons dans nos rangs quelqu'un qui te connaît... Approche ici, Lazaro. Connais-tu cet homme?

— Parfaitement. Cet homme est bien celui qui intercepte toutes vos correspondances et assassine vos *correros.*

— Ah! c'est toi qui m'as vendu, hurle ce dernier; combien de réaux t'a-t-on donné pour cela?

— Aucun réal, *maldito ;* je viens venger Carmencita, ma sœur, que tu as assassinée en l'absence de son mari, muletier dans la montagne, parce qu'il sert d'*arriero* aux troupes françaises.

Et Lazaro, auquel on avait enlevé ses entraves pour mieux guider nos soldats, bondit comme un tigre, frappant de deux coups de couteau Salazar, qui n'a que le temps de murmurer d'une voix éteinte, mais empreinte d'une sorte d'orgueil et de haine :

— *Triumfados, los demonios! Mexico pierda uno de sus mas fidelos servidores, y los afrancesados, su mas implacable enemigo!*

Puis Lazaro s'enfonça dans la grotte, disparut et échappa à toutes nos recherches.

A ce moment-là, les deux guérilleros saisis par le lieutenant de Briand, profitant de l'obscurité et du trouble amené par cet incident, se jettent sur les soldats qui les gardent; l'un reçoit un coup de baïonnette; l'autre, un coup de feu. Tous les deux tombent inanimés sur le terrain, sont laissés sur place faute de mulets pour les transporter. Et la petite colonne expéditionnaire rentre au camp d'El Favor, comme l'aube blanchissait, poussant devant elle ses prisonniers de la nuit.

Cette sortie était la première carte de visite des troupes françaises aux bandits de la *Sierra Madre.*

A la même heure, les Indiens attardés dans les parages du Trou du Diable, pouvaient voir une jeune Mexicaine parcourir lentement le théâtre de la lutte, examinant silencieusement le terrain et cherchant dans la broussaille les deux blessés qu'elle savait avoir été oubliés par nos soldats. Son épaisse chevelure d'un noir d'ébène a des reflets de satin; le rouge vif de ses joues fait ressortir la blancheur nacrée de ses dents; son regard, qui a une expression pensive et profonde, lance par moments des reflets de flamme.

La lumière du jour, en perçant à travers le feuillage, laisse apercevoir des taches de sang répandues çà et là sur les feuilles mortes. Deux cadavres sont là; ils gisent côte à côte derrière une touffe d'arbustes. La jeune Indienne s'approche; l'un ne donne plus aucun signe de vie, mais l'autre attire son attention ce n'est pas un mort, mais un blessé. Sa respiration est haletante, son pouls oppressé.

— *Beber!* dit-il d'une voix éteinte en sentant une main froide lui relever la tête.

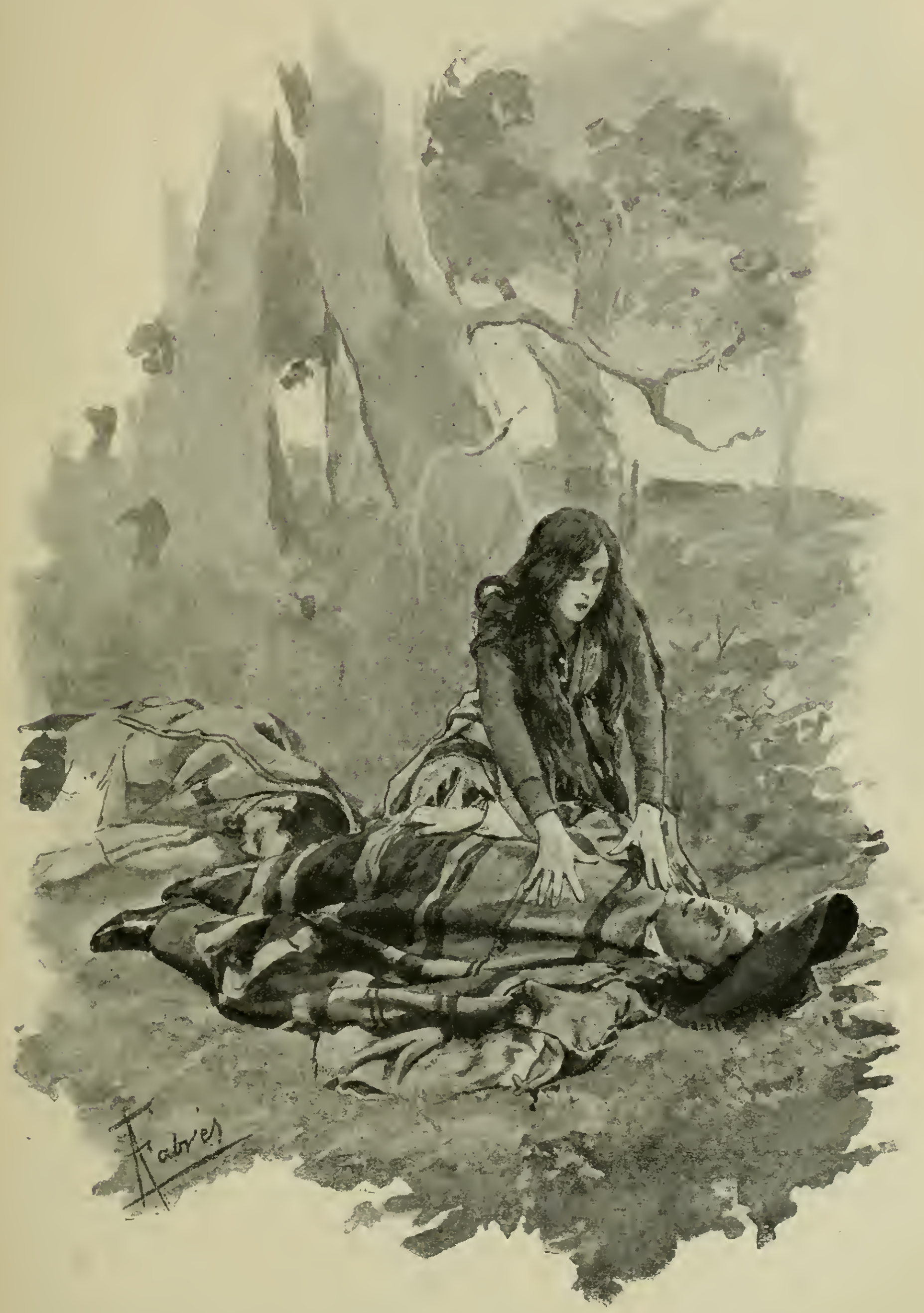
La jeune fille tressaille. Cette voix est celle de Juan Ramirez, son fiancé, celui dont elle avait partagé les dangers il y a quelques heures à peine.

Son parti est bientôt pris. Après s'être fait reconnaître, elle prend le blessé dans ses bras, l'aide à se relever, ramasse une carabine qui gît à terre, la lui donne pour s'en servir comme d'une béquille, et le ramène à la grotte *de la Muerte.* Deux heures après, Juan Ramirez était installé dans un bon lit, à l'*hacienda del Puente*, domicile de Cyrillo Carbajal, son futur beau-père.

Ce dernier avait autrefois combattu, en 1812, sous les ordres du curé Morellos; mais trop vieux dorénavant pour prendre part à la lutte nouvelle qui s'engageait contre les ennemis de sa patrie, il s'était contenté d'enrôler, dans les bandes de Corona, son fils Estivan, et un ami de la famille, Juan Ramirez, qui briguait l'honneur d'obtenir la main de sa fille Pepita.

— *Voto á Dios,* s'écria le *haciendero*

Carbajal, en voyant le blessé qu'on lui



amenait. Allons, Pepita, cours au sellier et va me chercher une bouteille de *valdepeñas,* un flacon de *refino* et une gargoulette de *tepache;* nous allons boire, avec *tio* et *Yacinto,* au rétablisse-

ment de la santé de l'ami Juan et à la liberté du Mexique.

— Oui, *muerte a los afrancesados*, répondit Yacinto, vieil haciendero, compagnon fidèle des orgies de Carbajal, qui habitait un *rancho* voisin de l'*hacienda del Puente*.

Pepita s'empressa de satisfaire son père et posa de sa jolie main les trois flacons sur la table, autour de laquelle se tenaient les deux vieillards, puis se retira.

— Comment, tu ne bois pas avec nous? lui dit Carbajal.

— Non, merci.

— Tiens! voilà un verre de valdepeñas; bois au moins à la santé de ton fiancé.

— Non, mon père, encore une fois, merci. D'autres devoirs m'appellent ailleurs.

— Je comprends. Tu as hâte de voir ce qu'est devenu ton frère Estivan. Va, mon enfant; prends Fidelio à l'écurie; c'est mon meilleur cheval. Les Français seront dans quelques jours à Los Veraños; il faut que tu les y devances. Un de nos *peones* t'accompagnera. Corona a dans cette localité des partisans très dévoués, tu te faufileras parmi eux; tu essayeras de savoir tout ce qui se dit dans les camps français. Je compte sur toi pour en informer Estivan, qui occupe en ce moment les environs de la Noria.

Le lendemain de cet entretien, une belle amazone montée sur un coursier aux allures dégagées, blanchissant son mors d'écume, faisait son entrée à Los Veraños, et s'installait à la *posada* tenue par la mère Felipe, comme la deuxième colonne conduite par le général de Castagny y arrivait, le 9 janvier 1865.

C'était Pepita Carbajal.

II

Cette deuxième colonne se composait du 7e bataillon de chasseurs (commandant Bréart); de deux bataillons du 51e (colonel Garnier); du 1er bataillon du 62e (commandant Lambert); de deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique (commandant de Montarby) et d'une batterie d'artillerie (capitaine Martel).

Le *pueblo* de Los Veraños (les Printemps) situé à douze lieues de Mazatlan et à soixante-dix de Durango, est bâti sur une hauteur, au pied de laquelle coule une petite rivière ombragée de mimosas, de bananiers et d'avas, formant tout autour du village un rempart presque impénétrable, derrière lequel s'épanouissent des myriades de fleurs odorantes. Les chênes blancs, les hêtres, les acacias croisent leurs feuillages avec ceux des lilas, des noisetiers et des églantiers. Dans le village même, les vignes vierges rampent le long des *ranchos;* ici les liserons s'infiltrent dans toutes les fissures des murs crevassés ou lézardés; là des rosiers géants grimpent jusque sur les toits et leurs boutons semblent vouloir pénétrer par toutes les ouvertures.

Le campement de nos troupes, autour de cette bourgade, a la forme d'une circonférence; toutes les compagnies d'infanterie sont séparées entre elles par des intervalles de 300 à 400 mètres. Les Mexicains, agiles comme des singes, et rusés comme des renards, avaient donc toutes les facilités pour passer dans les intervalles et se ruer sur notre convoi, qui, mal gardé, occupait le centre de la circonférence. Dans la nuit du 9 au 10 janvier, quelques guérilleros de la bande Corona, montés sur des juments d'une vigueur extrême, se faufilèrent entre les compagnies, pénétrèrent dans le camp et enlevèrent tous nos mulets en les chassant devant eux. Les *arrieros* tirèrent quelques coups de feu sur les voleurs, mais ce fut tout, et, lorsque le camp fut mis en éveil par ce hardi coup de main, les mulets étaient déjà loin.

La division de Castagny, privée de ses moyens de transport, était immobilisée et ne pouvait plus continuer sa

route. Deux négociants américains suivaient cette colonne, avec environ deux cents mules chargées d'étoffes de laine, de *sarapes;* ils campaient en dehors, veillaient sur leurs marchandises, avec leurs domestiques. Corona ne les inquiéta nullement : le général de Castagny crut devoir réquisitionner leurs mules pour remplacer celles qui nous avaient été enlevées par le chef juariste.



Pour pallier cette faute, due en grande partie au manque de surveillance des *arrieros* préposés à la garde du convoi, l'administration militaire ne trouva rien de mieux que de faire déposer dans l'église de Los Veraños les marchandises des deux négociants américains, sous la garde d'une compagnie du 7e bataillon de chasseurs. Le commandant Bréart désigna celle du lieutenant Chanffeur.

La localité ne renferme guère que 1,800 habitants. La *posada* de la mère Felipe, rendez-vous habituel des Mexicains, qui viennent y discuter les événements, a une réputation de bon aloi.

Dans certains jours, l'animation y est très grande; c'est là que se traitent les affaires commerciales du pays, et que les consommateurs apprennent les nouvelles du jour. Veuve d'un Espagnol, dont les ancêtres descendaient des premiers conquérants venus dans l'État de Sinaloa à la suite de Fernand Cortez, la mère Felipe, bien que d'origine française, connaît toutes les traditions du pays; les haines des deux partis en lutte, les *machos* comme les *puros;* elle a aussi la réputation d'y fabriquer des *tortillas* d'une saveur particulière et ressemblant à s'y méprendre à nos galettes de France; de plus, elle a chez elle une collection d'Indiennes, véritables servantes, toutes plus jolies les unes que les autres.

Cet établissement, on le comprend, devint, pendant le séjour de nos troupes à Los Veraños, le rendez-vous ordinaire de nos jeunes officiers, qui venaient y prendre leurs joyeux ébats, dans les moments de loisir que leur laissait le service. Pour quelques piastres et même pour quelques réaux, on pouvait examiner à son aise, entre un bock de bière détestable et un verre de *moscatel*, les plus beaux types en ce genre de la *Sierra Madre*.

Le 10 janvier 1865, il y avait foule au café-restaurant de la mère Felipe, les officiers de la colonne de Castagny faisaient leurs adieux à la 4e compagnie du 7e bataillon de chasseurs, qui allait être laissée seule à la garde de Los Veraños.

Le départ du reste de la colonne pour Mazatlan était fixé au lendemain.

Toute une jeunesse, insouciante du danger et enthousiaste des expéditions aventureuses, se fêtait réciproquement, et de bruyants éclats de rire interceptaient souvent les conversations.

— *Que sta diciendo el señor?* demanda tout à coup une Indienne à un sous-lieutenant du 51e qui se pâmait sur sa chaise et riait à gorge déployée.

— Il dit : O la plus ravissante fille des tribus Apaches, que tes yeux sont d'azur, tes dents d'ivoire, ta taille, un palmier, et tes charmes, le paradis de Mahomet. Comprends-tu?

— *Voya pues, señor.*

Et, pendant que cet officier dessinait l'Indienne sur son calepin, de profil et de face :

— Quel est ton nom? lui demanda un autre.

— Pepita.

La bande joyeuse riait toujours.

— *Que sta diciendo el señor?* répéta l'Indienne, dont le regard brillant lançait des éclairs.

— Il dit : O Pepita! *ô pedazo de cielo,* que la mère Felipe ressemble à la Vierge de la Guadeloupe.

— *Sta un hombre muy diciende, el señor*, ajouta l'Indienne.

— X..., mon ami, — dit un convive, — tu parles comme un majordome.

— Et toi, *chicano* de mon cœur, comme une giberne.

La conversation tournait à l'aigre; il était temps qu'on se séparât. Vers six heures du soir, on se serra la main, et chacun rejoignit son campement.

C'est ici que se place un des épisodes les plus douloureux de notre campagne au Mexique.

* * *

Le brave Chanffeur a toute sa compagnie massée dans l'église de Los Veraños. Ses avant-postes le couvrent dans toutes les directions : au pied du mamelon, sur les bords de la rivière, et sur les points dominants ayant des vues du côté du sud, à l'est et à l'ouest. A la nuit, les postes sont doublés; tout le monde, cependant, dort autour de lui, sous un magnifique ciel étoilé, au milieu duquel la lune rayonne dans tout son éclat. Lui seul veille, roulé dans son caban, devant un feu presque éteint.

Le silence est complet. Tout d'un coup, il se sent frapper sur l'épaule par une main qu'au contact seul il reconnaît ne pas être celle d'un homme. L'officier se dresse aussitôt, comme mû par un ressort; derrière lui se tient une femme, drapée dans sa mantille, un doigt sur les lèvres.

— Caballero, murmura-t-elle à voix basse, demain tu seras seul ici, méfie-toi. Corona est prévenu, tu ne saurais lui résister. Il a avec lui deux mille cavaliers et des fantassins bien plus nombreux que ceux dont tu disposes. Te voilà prévenu. Adieu.

Puis cette femme disparut dans la nuit, derrière les faisceaux d'armes.

Qui était cette enchanteresse?... Au son de la voix, Chanffeur a reconnu la mère Felipe.

Cette apparition soudaine ne le rend pas moins perplexe, car le lendemain est vite arrivé, et, s'il est attaqué, comment pourra-t-il résister aux bandes de Corona avec un effectif de soixante et un chas-

seurs, lui compris et son sous-lieutenant Jeanselme?

***

Le crépuscule est court sous la latitude du Mexique. L'aube rayait l'horizon comme la diane joyeuse, véritable chant de l'alouette, sonnait dans les airs son refrain matinal, et comme aussi la cloche de l'église appelait les pieux Indiens à la prière de l'angélus.

Les troupes dans les différents camps, autour de Los Veraños, se préparent au départ. Les tentes sont abattues, les capotes roulées, les bêtes chargées; cavaliers et fantassins sous les armes. Enfin, la colonne se met en route et il est près de neuf heures du matin lorsque la dernière mule du convoi disparaît sous bois, enfilant la route de Mazatlan.

Laissé seul, Chanffeur sait qu'il n'a aucun secours à attendre de la colonne Cottret, qui est encore à deux journées de marche de Los Veraños. Cela lui importe peu, il fera son devoir... tout son devoir.

La population de Los Veraños est inquiète. Les habitants que cet officier rencontre sur son chemin, en visitant ses avant-postes, ne savent quelle contenance tenir devant lui. Certains groupes chuchotent dans les rues et regardent nos soldats de travers. L'établissement de la mère Felipe est ouvert, comme d'habitude; mais quelques-unes des jolies servantes de la veille ont pris la clef des champs. Pepita, entre autres, a été rencontrée ce matin à cheval dans les bois. Cette attitude hostile inspire peu de confiance! Le lieutenant ne perd pas la tête et se rend chez l'*alcade*.

— Señor Bartholomeo, lui dit-il, j'ai fait un drôle de rêve cette nuit.

— Et lequel, *lieutenante*?

— J'ai rêvé que je vous brûlais la cervelle.

L'alcade releva brusquement la tête et pâlit, comme s'il eût été touché en plein cœur, puis ajouta :

— Et pourquoi, *lieutenante*?

— Tenez, Bartholomeo, êtes-vous bien sûr de vos administrés?

— Aussi sûr que de moi-même, *lieutenante*.

— Eh bien, moi j'ai des doutes.

Puis appelant un de ses chasseurs :

— Dans tous les cas, pour plus de sécurité, voilà un lapin *à la disposicion de V*[d].

Et un vieux chasseur à barbe monacale, portant trois chevrons sur sa manche gauche, s'approcha de l'alcade, en faisant sonner distinctement les crans de la noix de sa carabine et en sifflant *la Casquette du père Bugeaud*.

Bartholomeo comprit, se le tint pour dit et rentra au logis.

Les terrains couverts sont dangereux, en ce sens qu'on ne peut voir ce qui s'y passe et qu'on ne peut s'y mouvoir à l'aise une fois qu'on y est engagé. Nous allions encore une fois en faire la triste expérience.

Parmi nos officiers et nos soldats habitués depuis deux ans à une sécurité relative, dans les postes occupés par eux au Mexique, y en avait-il un seul qui fût capable de distinguer, la nuit, confondu dans les murmures du vent, dans le gémissement des eaux d'un torrent courant sur un lit de cailloux, le bruit léger de l'espadrille du guérillero descendant les sentiers de la montagne? En était-il un seul capable de reconnaître la voix humaine dans ces cris que fait entendre le partisan mexicain, imitant de façon à tromper l'oreille la plus exercée les plaintes des oiseaux nocturnes, le son rauque, lugubre de la bête fauve, et composant tout un langage de signaux intelligibles pour ceux-là seulement qui les employaient?...

***

Il est six heures du soir. Les hommes mangent la soupe, à l'intérieur d'un parapet élevé à la hâte autour de l'église de Los Veraños pour les couvrir. La nuit commence à venir. Soudain, une vive fusillade éclate sur tout le pourtour du village; le cri : *A las armas! a las armas!*

retentit de toutes parts. Chacun court à sa carabine, et la défense commence. Mais nos sentinelles avancées ont été enlevées au *lazzo*; dès le premier feu, un caporal et le chasseur qui gardent l'alcade tombent foudroyés. Au bout d'une heure, la compagnie avait déjà huit tués, douze blessés et vingt prisonniers.

Les chasseurs serrent les rangs autour de leurs officiers; chefs et soldats sont décidés à tenir jusqu'au bout et s'encouragent mutuellement.

L'ennemi cependant est arrivé à cent mètres de l'ouvrage, il faut essayer d'en dégager les abords. Chanffeur prend avec lui dix chasseurs et tente une sortie. Assailli par une grêle de balles, il perd encore cinq hommes; lui-même est blessé, et reçoit une balle qui lui brise le poignet. Il rentre à l'intérieur du réduit, dont toutes les issues, même celles qui donnent dans l'église, sont barricadées au moyen des étoffes de laine, vêtements ou autres marchandises dont on dispose.

La défense en est là lorsque les Mexicains jettent contre toutes ces ouvertures des étoupes enflammées, des herbes sèches enduites de résine. Les plus hardis vont chercher du bois, des fagots, de la paille, entassent contre la porte de l'église combustible sur combustible. Le feu ne tarde pas à se déclarer partout, et ce qui reste de la compagnie de chasseurs combat littéralement au centre d'un incendie. La fumée aveugle les défenseurs, la chaleur y est suffocante; les blessés endurent des souffrances atroces. Pas un médecin n'est là pour faire les premiers pansements.

A la nuit, l'incendie est dans toute sa force. Le feu pétille; on entend le craquement des bois qui tombent dans la fournaise. La position n'était plus tenable.

Il fallait prendre un parti : se laisser enfumer, griller vifs, ou sortir de l'église et se défendre en rase campagne pied à pied. Chanffeur prit ce dernier parti. Il fit remplir de cartouches les poches de ses soldats; lui-même s'arma d'une carabine. Hommes valides et blessés pouvant marcher sortent de l'église et gagnent en courant la lisière du bois voisin. Les cavaliers mexicains les y suivent; Chanffeur fait filer ses chasseurs devant lui; il reste seul pour défendre pied à pied un petit sentier étroit et encaissé dans lequel la cavalerie mexicaine ne peut s'engager; il reçoit là, coup sur coup, trois coups de lance qui heureusement ne font que traverser les chairs et un coup de feu qui lui brise le tendon d'Achille.

Pendant cet intervalle, la lune s'était levée. Les chasseurs se comptent alors; ils ne sont plus que neuf. Ce combat avait duré quatre heures à raison d'un Français contre dix Mexicains.

Toute la nuit, cette poignée d'hommes erre dans les bois, sans orientation, ne sachant quelle direction prendre. La Providence vint au secours de Chanffeur et de ses compagnons d'infortune, qui purent enfin rallier la colonne de Castagny au village de Figuereros.

Il était huit heures du matin. Les chasseurs avaient perdu quarante prisonniers, presque tous blessés, quinze tués, total cinquante-cinq hommes, sur un effectif de soixante et un. Les survivants n'étaient donc plus qu'au nombre de six, dont deux officiers.

Et si l'on veut savoir maintenant comment sont morts les quarante prisonniers tombés entre les mains des Mexicains, qu'on lise ce récit que nous tenons de la bouche du soldat Maréchal, le seul prisonnier échappé des mains de l'ennemi, qui rejoignit Mazatlan un mois après et qui, comme le dernier Léonidas, a pu faire le récit du massacre de ses compagnons d'armes.

Traînés de village en village, montés sur des mules, les mains derrière le dos, flagellés à coups de bambou, ces quarante victimes du devoir ont une mort digne des temps antiques. Ils furent attachés à des arbres et servirent de cibles aux cavaliers mexicains, qui s'élancèrent contre chacun d'eux à fond de train la lance en arrêt, en criant à l'un :



— *Yo apunto al corazon.*

A un autre :

— *Mira, yo apunto á los ajos.*

Plusieurs furent lacérés à coups de *machete.*

Pas un cri, pas une plainte ne s'est échappé de la poitrine de ces malheureux atrocement mutilés ; c'est ce qui a fait dire depuis à nos ennemis : « Ces Français sont de bronze ; la mort elle-même ne les fait pas plier. »

Leurs cadavres pendus à des arbres, le long de la route suivie par la colonne Cottret, furent retrouvés bien des jours après par le commandant Desportes de Lignière du 51e, qui leur donna la sépulture avec tous les honneurs dus à de braves soldats morts au champ d'honneur.

Une femme seule s'était faite l'instrument des atrocités commises par les bandes de Corona au nom de l'indépendance du Mexique, et cette femme était Pepita Carbajal, la nièce du chef juariste qui tenait tête à nos troupes dans l'État du Tamaulipas.

Le général de Castagny usa de représailles ; il prit des otages dans la localité de Los Veraños, fit incendier quelques *ranchos* des environs. Les flammes pétillantes des cases auxquelles on avait mis le feu s'élancèrent en gerbes de toutes couleurs à travers les branches des vieux géants de la forêt. L'horizon était chargé de nuages et parfois les rafales du vent promenaient la flamme, comme une torche, sur les lauriers-roses et les mimosas aux parfums enivrants qui tapissaient les murs extérieurement.

Nos sentinelles, abritées derrière des troncs d'arbres, pouvaient entendre le bruissement des serpents à sonnettes fuyant ce foyer incandescent et se glissant dans les hautes fougères. Et, lorsque les débris fumants ne jetèrent plus dans la campagne qu'une lueur incertaine, semant partout la ruine et la désolation, on se mit à la poursuite des bandes de Corona.

* * *

Les Gaulois prétendaient que les femmes possédaient un sens de plus que nous. Ils avaient peut-être raison. La nature leur a fait deux présents douloureux, mais célestes : la pitié et l'enthousiasme qui les élèvent au-dessus des hommes. Par la pitié, elles se dévouent ; par l'enthousiasme, elles s'exaltent et se sacrifient.

Dix-huit mois après l'épisode que nous venons de raconter, le 11 septembre 1866, au combat de Palos Pietros, Pepita Carbajal, servant dans les bandes de Corona, sous un déguisement d'homme, se faisait blesser mortellement dans une reconnaissance, et tombait entre nos mains.

Drapée dans son sarape qui ne lui laisse voir que la moitié du visage, elle est amenée devant le docteur Chevassu, qui ne put que constater l'arrêt du cœur.

A la vue de cette jeune fille, morte en héroïne pour l'indépendance de son pays, le docteur, muet d'étonnement et gagné par l'émotion, ne put que se voiler les yeux et se découvrir lentement.

Aujourd'hui une pierre tombale, où l'oiseau de mort vient égrener ses notes tristes et mélancoliques, marque seule l'emplacement où repose cette victime du devoir et de l'honneur mexicain. Une haie de cactus aux épines blanches et longues l'entoure ; une colonne brisée la surmonte ; de grands eucalyptus, plantés par une main amie, ombragent cette tombe ; leurs branches s'inclinent vers la terre... La route de Los Veraños, qui se déroule poudreuse, longe ce mausolée, grand suaire de de pierre blanchie à la chaux. L'Indien se rendant à l'église de Mazatlan s'y arrête forcément. Il se découvre alors, l'âme emplie d'une dévotion touchante. Car, comme le dit Victor Hugo :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

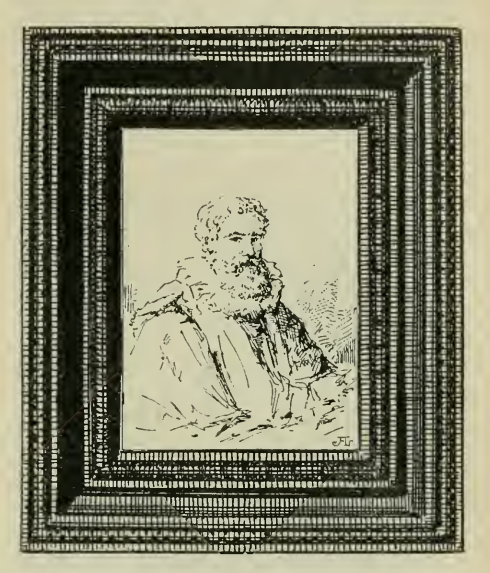
Commandant GRANDIN.

L'ART D'EXPOSER ET D'ENCADRER

Bien encadrer un tableau, un dessin ou une gravure n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait le croire; bien présenter une œuvre d'art, l'exposer convenablement est aussi chose délicate.

L'art de l'encadrement, a dit Charles Blanc — avec un peu de solennité, mais avec beaucoup de justesse, — loin d'être une affaire de caprice, est assujetti à plusieurs conditions essentielles dictées par les lois du sentiment.





Effet comparatif d'un portrait encadré dans un cadre doré avec cartouche et dans une large moulure sombre.

Le caprice, la mode, si l'on aime mieux, il faut pourtant en tenir compte, et depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours les encadrements ont bien varié.

Le moyen âge ne connut pas le tableau encadré; à proprement parler, il ne connut que les tableaux portatifs, les tableaux à volets.

Mais au XVI[e] siècle on commence à suspendre des tableaux encadrés sur les panneaux recouverts de tapisserie ou de cuir de Cordoue. Parfois aussi la peinture, limitée par un entre-colonnement architectural, était encadrée d'une bordure non moins décorative et se reliant avec l'ensemble, mais formant néanmoins un véritable cadre au tableau. L'Italie surtout a produit à cette époque, a inventé des cadres monumentaux avec pilastres ou colonnes torses, avec cariatides, avec frontons, avec écussons et armoiries, qui sont d'une richesse et d'une dimension telles que des vastes murailles de palais pouvaient seules les recevoir. Sous Louis XIII, le cadre reste un peu lourd, et sous Louis XIV il est exceptionnellement majestueux et somptueux. Il devient capricieux et léger sous Louis XV; sous Louis XVI, il est formé de perles et d'oves, il est décoré de nœuds de rubans et de mignonnes guirlandes de fleurs. Sous le premier empire, les palmettes antiques réapparaissent et... ici s'arrête le cadre historique.

A ces époques fortunées — où l'archéologie n'était pas inventée — chaque

peintre, sauf pour les sujets d'histoire ou les sujets religieux — et encore ces derniers étaient-ils traités avec de certaines conventions très admises, — chaque peintre ne peignait que peu ou point de sujets de genre rétrospectifs, il reproduisait des scènes de son temps et dès lors il les encadrait tout naturellement dans le goût architectural et dans le style du mobilier de son temps. Cela était tout simple, et il est aussi fort simple, quand on trouve non encadrée une esquisse de Fragonard, de lui donner une bordure dans le goût de celle que le peintre aurait choisie lui-même chez un doreur. De même, aussi, si l'on veut encadrer un portrait de David ou une figure de Girodet, les cadres à palmettes du premier empire sont tout indiqués. C'est là l'enfance de l'art.



Effet comparatif d'une esquisse de tonalité claire encadrée dans une bordure simple et sévère et dans un cadre fantaisiste.

A notre époque, tel artiste produisant des scènes antiques, tandis que tel autre est confiné dans les épisodes du Directoire, l'encadrement de chaque œuvre est indiqué en quelque sorte par les exemples antérieurs ; mais, en dehors de ces règles bien précises, il en est d'autres dont il faut tenir compte.

Un artiste, disait-on un jour, dont on vient voir les tableaux avant qu'on les ait mis dans leurs bordures, c'est à peu près comme une femme qui est surprise à sa toilette avant de l'avoir achevée.

Bien des artistes, en effet, ne posent la dernière touche que la toile encadrée...

Mais ce tableau terminé, comme on peut en augmenter ou en diminuer la valeur par un cadre plus ou moins heureux !

Il y a d'abord deux principes *contraires*, mais tous deux applicables dans l'art de l'encadrement — comme dans bien d'autres cas.

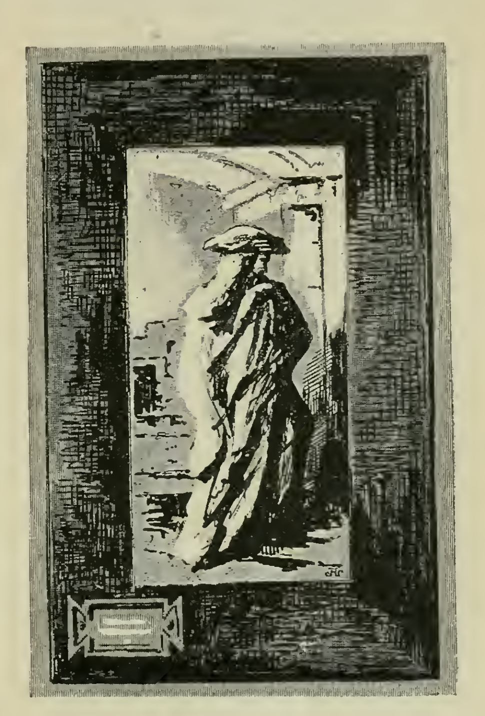
On peut encadrer une œuvre d'art — tableau, dessin ou gravure — *soit par similitude, soit par contraste.*

Une scène rustique, par exemple, peut fort bien s'accommoder de deux cadres : l'un, très simple ; l'autre, très riche. Le premier s'harmonisera mieux que le second, évidemment, l'œuvre ainsi présentée aura plus d'unité ; mais le second rehaussera la valeur du ta-

bleau ; l'œuvre ainsi entourée, réchauffée par la chaleur des dorures, paraîtra un objet précieux. Cela est si vrai que les toiles de Millet, — les célèbres, bien entendu, celles qui se couvrent d'or et de diamants, — après avoir été modestement encadrées, sont aujourd'hui enchâssées dans des bordures d'un luxe drant un portrait, par exemple, soit avec une bordure étroite, avec cartouches et armoiries si l'effigie le comporte, soit avec une bordure sombre à filets alternés unis et guillochés.

Dans le premier cas, l'œuvre paraît plus grande que dans le second, et dans





Effet comparatif d'une figure traitée en esquisse, placée dans une bordure simple et dans une bordure très large.

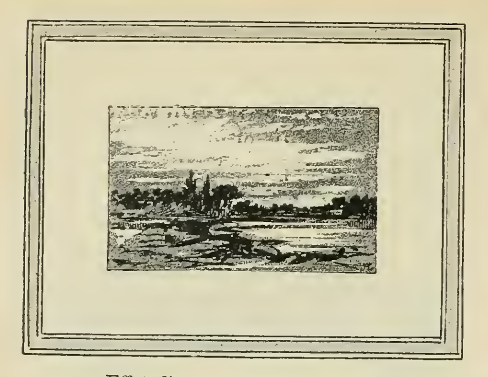
excessif. Il en est de même des Meissonier : jamais la plus insignifiante esquisse du maître n'est présentée sans bordure richissime. On a beau être prévenu, *toujours,* toujours le *cadre riche* en impose au spectateur, il n'échappe jamais à cette attraction, et ce cadre riche, soulignant la valeur de l'œuvre, prédispose déjà à l'admiration. La loi des encadrements contraires appliquée sans relâche a ses dangers cependant.

Ainsi un simple coup d'œil jeté sur les vignettes qui accompagnent cet article permet de se rendre compte de la différence d'aspect obtenue en enca-

le second cas elle paraît plus sévère que dans le premier. Et, indépendamment de l'effet produit sur l'œuvre elle-même, il faut tenir compte de la destination du tableau.

Dans le premier cas, l'œuvre encadrée prendra place aisément dans un salon ; dans le second cas, elle paraîtrait trop sérieuse, et sa véritable place serait dans quelque bibliothèque ou dans quelque cabinet de travail tendu de vieilles tapisseries ou de vieux cuirs de Cordoue.

Par contre, voici une petite esquisse dans le goût du siècle dernier ou, si





Effet d'une marge blanche et d'une marge teintée sur un dessin avec demi-teintes.

l'on veut, c'est un de ces petits panneaux dans le goût de Chéret, avec de légers frottis. Si l'on encadre l'œuvre dans une simple bordure à filets — la mettant en saillie, — elle paraît rigide et froide. La fantaisie, au contraire, s'accommodera aisément des bandes d'étoffes de couleurs variées tendues sur de larges planchettes.

Des angles ornés de feuillages bronzés ou dorés, des nœuds de rubans capricieusement jetés et irrégulièrement placés, surtout, donneront au contraire un effet pimpant et brillant et s'harmoniseront à souhait avec le panneau. Ici, c'est l'œuvre encadrée par le système de similitude qui est préférable.

Nous avons, au contraire, une simple pochade d'atelier, une figure à grands plans à peine indiqués, nous jugeons bon de ne donner à cette esquisse, dont la silhouette est accentuée, qu'une simple baguette d'entourage aussi simple que possible. L'effet obtenu est mesquin et insignifiant. Nous lui donnons, au contraire, une bordure de velours, large et d'un joli ton, nous plaçons dans l'angle un simple cartel, avec le nom de l'auteur, et le résultat est tout autre.

L'œuvre encadrée n'a pas changé de valeur : elle était simple ; encadrée par similitude, elle ne se présentait pas à son avantage ; encadrée richement, au contraire, elle devient attirante ; voilà un exemple des avantages de l'encadrement par contraste.

De même pour les marges d'un des-





Effet d'une marge blanche et d'une marge teintée sur un dessin d'une tonalité claire.

sin ou d'une gravure, largeur et coloration, cela n'est pas indifférent.

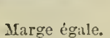
La marge claire a pour but de faire ressortir les vigueurs du dessin ou de la gravure, la marge bleutée — inventée, dit-on, par le célèbre collectionneur Mariette — remplit le même but; mais cette dernière, destinée aux dessins ou aux esquisses, a pour but de faire valoir les vigueurs aussi bien que les clairs de la pièce encadrée.

Prenons pour exemple ce petit paysage avec ciel crépusculaire. Une marge teintée qui lutte avec les demi-teintes de l'original donne un aspect très mou au dessin. Une marge blanche, au contraire, fait valoir l'intensité du ton de l'œuvre.

Regardons maintenant ce petit croquis, souvenir de Hollande, dont la tonalité est exceptionnellement claire, il est absolument noyé si on l'entoure d'une marge blanche. Plaçons, au contraire, ce même dessin sur une marge teintée, large, bien large, donnons-lui une bordure étoffée aussi, l'aspect est tout autre, la tonalité générale du dessin prend une importance exceptionnelle, l'œuvre s'impose.

Maintenant, autre procédé, un dessin — très petit, de préférence — peut supporter une marge égale à ses dimensions, double, triple et même quadruple... mais c'est l'extrême limite, les croquis ci-joints en font foi, et de plus les marges doivent toujours être plus larges dans le bas que dans le haut. Dans nos croquis nous avons, au contraire, disposé nos marges également sur les quatre côtés du dessin, pour bien faire saisir combien cette égalité de proportions déroute le regard. Il semble que l'œil, toujours habitué aux bases solides, est dérouté par cette égalité, et persiste quand même, en outre, à trouver plus petite cette marge inférieure, dont il exige impérieusement l'augmentation; c'est un effet d'optique contre lequel il est inutile de lutter.

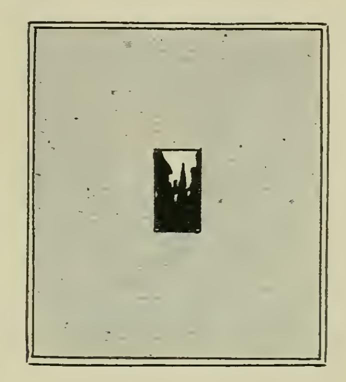




Marge égale.



Marge double.



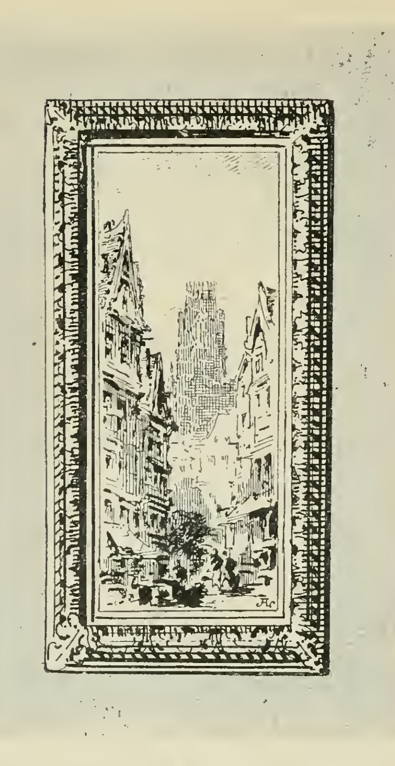
Marge triple



Marge quadruple.

Effet comparatif d'un même sujet encadré avec une marge égale, double, triple et quadruple.

Enfin, disons, à propos de ces marges plus ou moins grandes à donner à un sujet, qu'un dessin encadré par une très large marge prend parfois un caractère de préciosité très particulier. Cet isolement — d'un très petit dessin surtout —





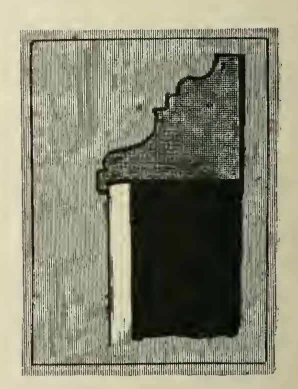
Effet d'un sujet encadré avec ou sans marge.

lui donne une importance exceptionnelle, le moindre croquis ainsi présenté ne devient plus quantité négligeable. Mais le procédé n'est applicable qu'aux œuvres de petite dimension; pour les œuvres moyennes, ces marges exagérées seraient purement ridicules; pour les œuvres de grande dimension, elles seraient absurdes et impossibles à réaliser.

Profil de cadre mettant en avant le plan d'un tableau.

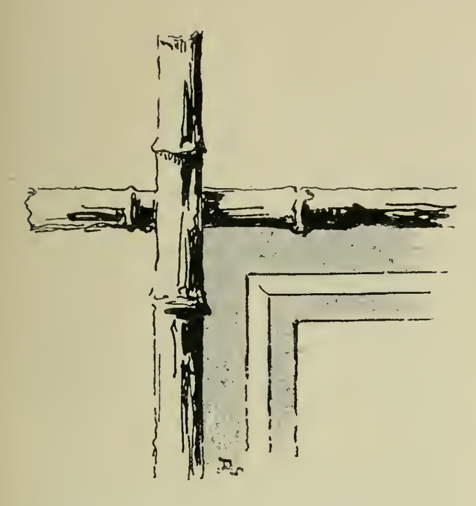
Mais, pour les marges, il y a aussi l'école du pour et du contre. Les uns prétendent que les marges sont nuisibles; les autres, qu'elles sont indispensables. Les uns et les autres ont raison... suivant les cas.

Voici un sujet pittoresque en hauteur, par exemple une rue de vieille ville : nous l'encadrons sans marge, nous l'entourons d'une bordure assez papillotante, assez riche ; puis nous encadrons le



Profil de cadre éloignant le plan d'un tableau.

même sujet avec une marge teintée, pour en bien faire ressortir les blancs,



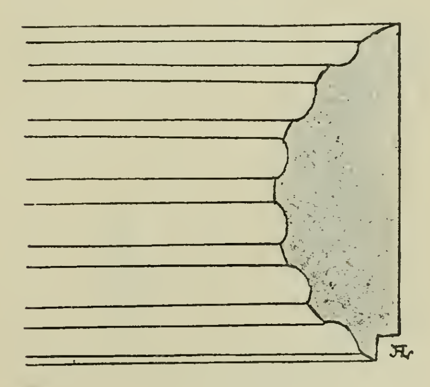
Angle extérieur avec bordures dépassant.

et nous plaçons le tout également dans une bordure ornementée. Évidemment, dans le premier cas, le sujet encadré paraît beaucoup plus grand que dans le second. C'est encore une illusion de l'œil contre laquelle il est impossible de réagir; mais, dans le second, les clairs du dessin ressortent beaucoup mieux.

Pour une œuvre polychrome ou monochrome, le problème de l'encadrement est toujours celui-ci : faire valoir les tonalités, faire exprimer aux clairs et aux vigueurs leur maximum d'effet. Partant de ce principe, quelques graveurs, Calamatta, Bracquemond et d'autres encore ont exposé leurs œuvres sans marge. Les uns ont laissé toutefois quelque filet blanc au pourtour de la planche... c'était une concession au goût des marges; mais ce filet clair n'est pas utile, au contraire. Si l'on supprime la marge blanche, c'est pour faire valoir les blancs, et ce compromis est nuisible, car ces filets trop étroits ne donnent pas complètement leurs valeurs aux noirs.

Le goût est donc un des premiers principes de l'art de l'encadrement. Peu d'encadreurs ont ce don de bien voir d'un seul coup d'œil ce qu'il faut faire pour l'œuvre d'art qu'on leur confie. Bien des artistes même se trompent de la meilleure foi du monde et imposent souvent bien à tort leurs idées. Il faut tenir compte aussi de la mode et de la destination de l'œuvre. Y songe-t-on toujours?

Il y a des profils de cadre qui mettent le tableau en saillie, il y en a d'autres qui le renfoncent, qui l'éloignent pour ainsi dire du spectateur, qui semblent creuser la paroi du mur sur laquelle l'œuvre est placée. Ces derniers profils sont les plus fréquemment employés. On a inventé aussi les cadres fantaisistes, les uns aux coins de bambous superposés qui rendent les angles extérieurs pour ainsi dire moins durs, les autres formés de petites cannelures se traduisant par des filets minces qui accrochent la lumière au passage et accentuent le profil légèrement convexe de la moulure. Ces derniers cadres blancs, d'un blanc absolu, ont été adoptés par certains peintres de l'école moderne qui cherchent avant tout les tonalités claires. L'effet obtenu était parfois heureux, mais bien plutôt dans un intérieur que



Profil de cadre convexe à filets multiples.

dans une Exposition où les cadres juxtaposés se nuisent tous, le plus souvent, bien que l'art d'exposer soit pourtant le complément de l'art d'encadrer.

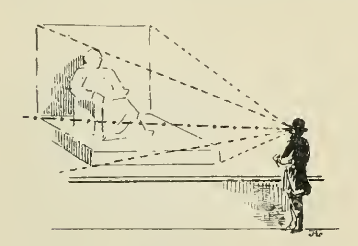

Angle de cadre décoré par application de feuillages réels et métallisés.

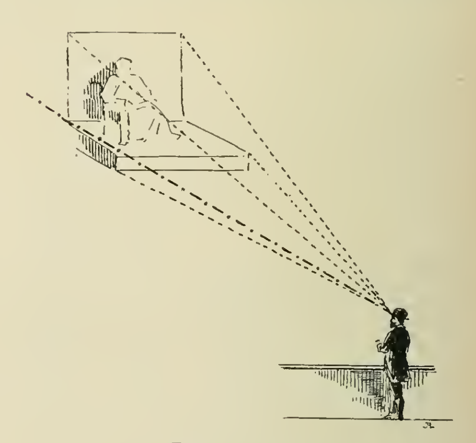
Tout d'abord on rit souvent de l'amour immodéré des artistes pour la cymaise. Voir son tableau exposé en hauteur, c'est pour un artiste la plus grande des calamités. Le public ne voit souvent dans le mécontentement de l'artiste qu'une vanité blessée. Le public a tort.

Voici deux croquis qui juxtaposent la différence d'aspect d'une même œuvre exposée sur la cymaise et placée en hauteur. Si l'on suppose, par exemple, une figure assise, dont le peintre a calculé les lignes perspectives pour que le regard du spectateur puisse voir le dessus de la plate-forme sur laquelle la figure est posée, l'œuvre placée sur la cymaise produira son effet, les rayons visuels du spectateur se confondant avec le tracé perspectif du peintre. Mais, si l'œuvre est placée en hauteur, le spectateur croira voir *en dessous* les surfaces dont le peintre désirait faire voir *le dessus,* et tout l'effet du tableau sera détruit. Combien de tableaux ainsi haut perchés paraissent tomber sur la tête du visiteur, passant en maugréant sur l'ignorance du peintre, qui n'est pas coupable !

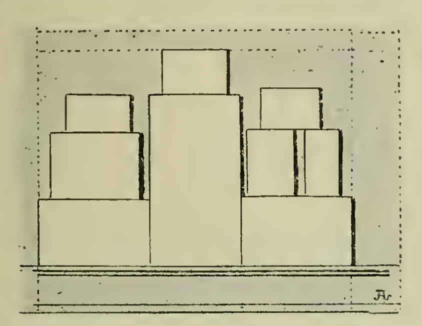
Les tableaux mobiles — comme les décorations immobiles — devraient toujours être faits et encadrés spécialement en vue de l'emplacement qui leur est destiné.

L'isolement est, d'ailleurs, la meilleure manière de faire valoir un tableau. Champfleury disait souvent que chez soi on ne devrait placer qu'un seul tableau sur chaque panneau. Il est évident que, si l'on considère un paysage, une marine bien encadrés, comme une fenêtre ouverte sur l'horizon, l'effet de concentration produit par une œuvre unique est incontestable. Malheureusement, la place manque souvent à tout le monde pour appliquer de semblables théories.

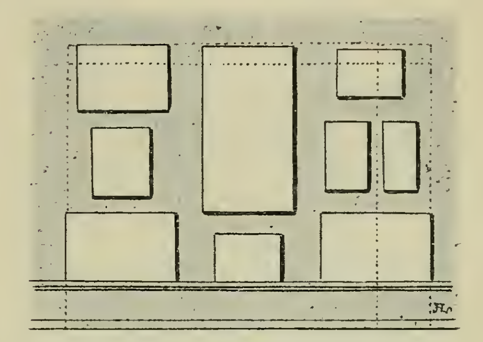

Effet perspectif d'un tableau placé à la hauteur prévue par l'artiste.


Effet perspectif d'un tableau placé trop haut.

Elle manque même aux Expositions, où les tableaux sont juxtaposés de telle façon parfois que les bordures se touchent, se superposent et se nuisent aussi complètement que possible. Et pourtant il ne faut pas exagérer les excuses de défaut d'emplacement. Voici un exemple de panneau sur lequel on a neuf tableaux à placer. Il n'y a pas à le contester, la disposition des tableaux espacés est de



Disposition de neuf tableaux sur un panneau pour occuper le moins de place possible.



Disposition de neuf tableaux sur un panneau en isolant les cadres.

beaucoup préférable à la disposition des tableaux juxtaposés. Indépendamment des œuvres mieux en valeur dans le premier cas, cette même disposition offre un ensemble plus agréable et mieux pondéré. Eh bien, entre l'une et l'autre de ces dispositions, il n'y a pas *un cinquième* de différence entre les deux surfaces murales utilisées. Cela n'est pas énorme et l'effet obtenu est tout autre. Aussi les Expositions, comme celle du Champ de Mars, où les tableaux n'étaient placés que sur deux rangs au maximum, tandis que toutes les bordures laissaient voir entre elles une large bande de la tenture rouge servant de fond, ces Expositions dans lesquelles on prenait soin de tenir à une juste distance le visiteur — sans qu'il s'en doutât presque — en lui traçant son chemin par une bande de tapis, étaient absolument réussies, car elles contribuaient ainsi à donner aux œuvres exposées toute leur valeur en y ajoutant encore le prestige de l'éclairage.

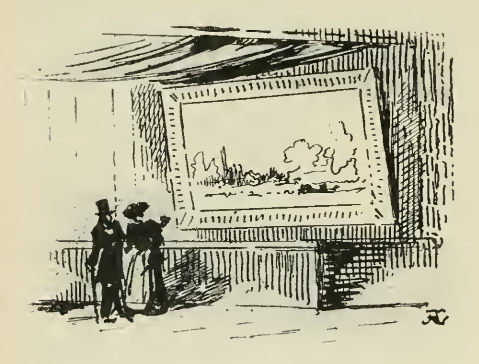
Tout le monde sait, en effet, que, si l'on est placé dans un appartement un peu sombre, et qu'une fenêtre s'ouvre subitement devant vous, le paysage, le lointain ainsi entrevu prend une importance exceptionnelle ; les tonalités claires exaltées par le premier plan sombre prennent une intensité extraordinaire.

Il en est de même d'un paysage vu sous l'arcade d'un pont, d'une perspective de rue encadrée sous la voûte d'un portail. Tous ces premiers plans sombres rendent les fonds plus lumineux.

Et, dès que vous avez dépassé la voûte ou l'arcade, l'effet disparaît instantanément, le tout semble pâlir.

Dans les Expositions, il faut obtenir cet effet de repoussoir — ou à peu près. Et on l'obtient dans les grandes galeries en disposant une sorte de faux plafond opaque qui projette ombre sur le spectateur, tandis que la lumière, limitée par les bords de ce plafond, frappe directement les tableaux. On a souvent exposé aussi avec le même artifice les tableaux isolés, et là, le spectateur restant dans l'ombre, tandis que la vive lumière frappait sur la toile, l'œuvre ainsi présentée prenait un relief extraordinaire. Mais on a fait mieux encore et l'on se rappelle dans la galerie Sedelmeyer le brillant effet des toiles de Munckacsy. En avant de ces vastes compositions, des colonnes dorées formaient premier plan, et, toute la salle étant plongée dans l'ombre, le grand tableau seul était inondé de lu-

mière. La mise en scène était tellement habile que la même œuvre exposée en 1889 — selon les errements accoutumés — parut terne et sombre à tous



Effet d'un tableau exposé isolément avec rayou de lumière spécial, laissant le spectateur dans l'ombre.

ceux qui l'avaient vue quelques années auparavant.

L'isolement, quand on le peut, et la lumière habilement distribuée, tels sont les deux grands éléments de succès d'une bonne exposition.

Il y a de longues années déjà qu'au musée d'Amsterdam on a résolu ce problème, en présentant la célèbre *Ronde de nuit* dans son vrai jour. On a placé le chef-d'œuvre dans une bordure d'ébène, qui illumine par contraste les profondeurs du clair-obscur dans lequel se meut cette multitude de personnages énigmatiques, si fantastiquement éclairés par le pinceau de Rembrandt. Quand verrons-nous en France, à Paris, dans ces musées où l'on persiste à suivre les anciens errements, une salle ainsi comprise? Pense-t-on que *les Noces de Cana* ne nous donneraient pas encore une bien plus belle impression de fête, si, au lieu d'être vulgairement suspendues contre une muraille, elles apparaissaient en arrière d'un riche portique, répétant l'ordonnance du splendide palais entrevu par Véronèse?

Pense-t-on que dans des musées tout récemment agencés — au lieu des corniches étonnantes où les reliefs et les ors semblent combinés à souhait pour éteindre l'effet des toiles les plus vibrantes — il ne serait pas plus rationnel d'ouvrir, de simuler des arcatures sur les grands panneaux pour bien isoler et faire tomber un rayon de lumière spécial sur des toiles comme *les Croisés* de Delacroix, ou l'*Orgie romaine* de Couture, dont on quadruplerait ainsi le grand effet ?

Exposer une toile tant bien que mal dans son propre intérieur, c'est admissible, chacun fait comme il peut ; dans une Exposition passagère, c'est encore compréhensible ; mais dans un musée, dans une demeure définitive, dans une collection nationale où ne doivent prendre place que les œuvres d'art vraiment



Décorations réelles formant au premier plan repoussoir pour un tableau exposé en un emplacement spécial.

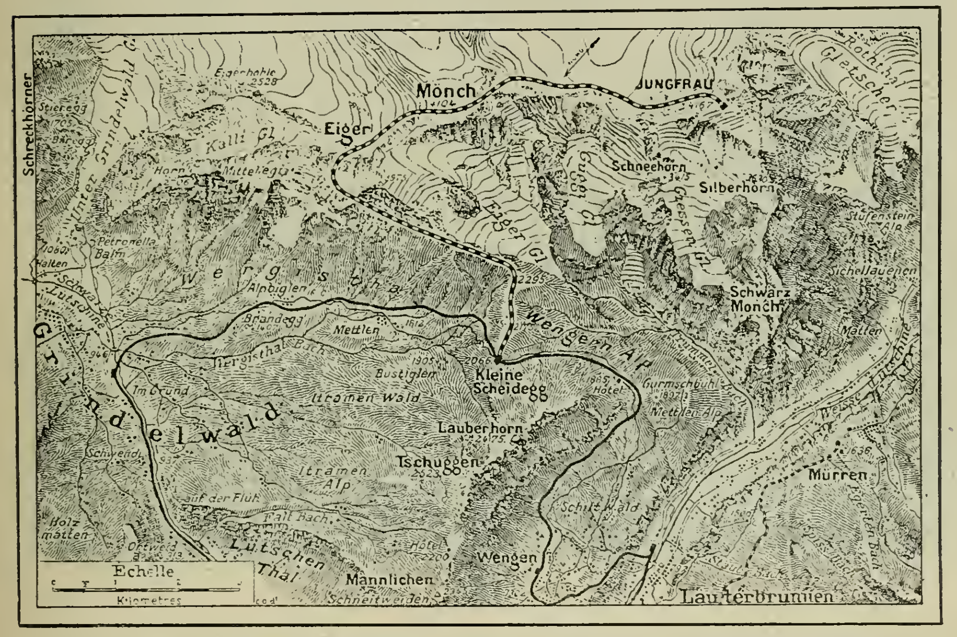
dignes de passer à la postérité, c'est presque un crime que de ne pas tirer parti de toutes les ressources de la mise en scène pour donner à ces chefs-d'œuvre toute leur valeur.

JULES ADELINE.

LE CHEMIN DE FER DE LA JUNGFRAU

La Suisse était autrefois le jardin d'été des Anglais ; ils la traitaient en pays conquis. A voir le sans-gêne incroyable avec lequel ils monopolisaient les compartiments des wagons et les coupés des diligences, sans nul souci des autres voyageurs, on les eût certainement crus chez eux. Aujourd'hui cet état de choses s'est modifié, partiellement du moins, et la terre helvétique donne asile, quand vient la belle saison, aux touristes de toutes les nations. L'Angleterre continue, sans doute, à fournir un contingent fort important, mais la France, l'Allemagne, l'Amérique surtout, ne sont pas moins largement représentées dans ce flot humain qui se met en mouvement à la fonte des neiges.

Est-ce à l'invasion américaine qu'il faut attribuer l'éclosion de tous les projets fantastiques dont les inventeurs ont naguère entretenu le grand public? Il est malaisé de répondre. Et cependant la coïncidence semble assez parfaite pour permettre de l'affirmer. Depuis quelques années, en effet, il ne se passe guère de mois sans que l'on n'entende parler d'une nouvelle entreprise, plus hardie que ses devancières, et destinée, dans l'esprit de ses promoteurs, à détenir le record de l'audace et de la témérité. Mais à peine l'œuvre est-elle terminée qu'une nouvelle proposition voit le jour : elle est accueillie favorablement, les travaux commencent et c'est ainsi qu'après le chemin de fer du Rigi est venu celui du Pilate, puis toute cime a dû posséder sa ceinture de fer : funiculaires du Stanserhorn (1,900 m.),

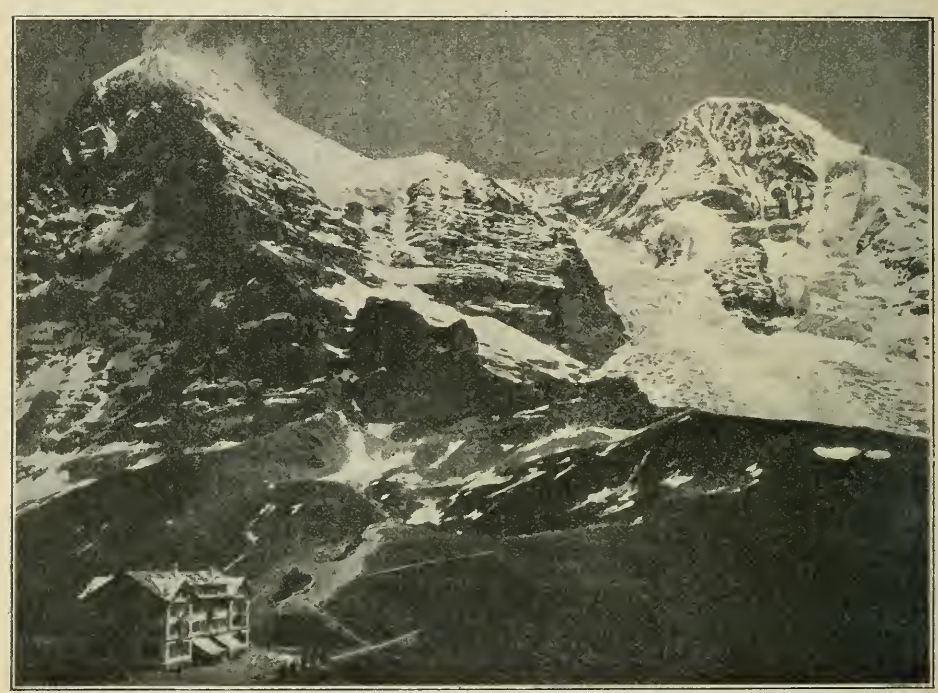


LE TRACÉ DU CHEMIN DE FER DE LA JUNGFRAU (CARTE SIEGFRIED)

à traction électrique, du Giessbach, de Glion, etc.; chemins de fer à crémaillère du Rothhorn, de Brienz (2,351 m.), des Rochers de Naye (2,075 m.), de la Wengernalp, etc., etc.

Lorsque chaque sommet de quelque importance eut été ainsi pourvu d'un réseau spécial, il fut difficile de faire mieux sans s'attaquer aux glaciers. Aussi les éminents ingénieurs qui sont chargés du service des communications à l'usage des étrangers visitant la Suisse truquée n'ont-ils pas hésité un seul instant. La plus haute cime d'Europe, le Mont-Blanc, n'appartenant pas au sol helvétique, malgré l'obstination de certains géographes, il n'était guère possible de porter son choix sur une sommité plus intéressante que ne l'est la Jungfrau.

Cachée sous son voile éternel de neige, comme dit poétiquement le prosaïque Bædecker, la Vierge (Jungfrau) apparaît dans toute son éclatante blancheur et sa majesté sans pareille. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait séduit les techniciens toujours curieux de nouvelles tentatives. Comme on le sait, d'ailleurs, il n'est pas question ici d'un projet fantaisiste destiné à dormir son dernier sommeil dans un casier, avec une étiquette pour épitaphe; il s'agit d'une entreprise absolument réelle et même en cours d'exécution à l'heure actuelle. A ce point de vue, le chemin de fer de la Jungfrau présente certainement un intérêt spécial.



L'Eiger. Le Mœnch.

LA PETITE SCHEIDEGG — PANORAMA

L'Oberland bernois constitue le centre de toute excursion en Suisse: il n'est guère de touriste qui n'ait effectué le charmant voyage circulaire qui comprend les lacs de Thoune, de Brienz et des Quatre-Cantons, en passant par Interlaken et Lucerne. Lorsque le temps est beau, cette promenade en pleine Suisse classique est réellement admirable. Les

lacs bleus, les sombres forêts de sapins, les chalets aux toits pointus et, dans le fond du tableau, les glaciers éblouissants, charment le regard et le retiennent. La longue chaîne qui borne l'horizon vers le sud est celle de la Jungfrau : le Wetterhorn, le Schreckhorn, le Finsteraarhorn, l'Eiger, le Mœnch, la Jungfrau, puis le Breithorn, le Schildhorn forment un long rideau dont on aperçoit tour à tour quelques plis. C'est d'Interlaken que la Jungfrau semble le plus belle. Du Hœheweg, la promenade des Anglais du lieu, où les palmiers de Nice sont remplacés par une double allée de superbes noyers, on peut la contempler dans toute sa splendeur. Mais, pour s'approcher d'elle, il est nécessaire de quitter la grande ligne qui va de Thonne à Lucerne par le Brünig. Un chemin de fer spécial, créé il n'y a que peu d'années, permet de franchir la seconde étape en allant, soit à Grindelwald, soit à Lauterbrunnen. Enfin, le chemin de fer de la Wengernalp, réunissant Lauterbrunnen à Grindelwald, permet de franchir la troisième. C'est, en effet, de l'une des stations de cette ligne de haute montagne que part le chemin de fer de la Jungfrau. Cette station, placée au sommet du col de la Petite Scheidegg, est à 2,069 mètres d'altitude. Elle jouit d'une vue admirable : à l'est, la vallée de Grindelwald ; au sud, l'Eiger, le Mœnch et la Jungfrau, qu'il s'agit maintenant d'atteindre.



INTERLAKEN ET LA JUNGFRAU

On ne pouvait évidemment songer à établir, comme certains inventeurs fantaisistes le proposaient, un ascenseur avec tunnel central et galerie d'accès. On ne pouvait non plus faire usage d'un funiculaire, par suite de la marche des glaciers. On a donc eu recours à un système mixte ayant déjà fait ses preuves. Pour la plus grande partie du tracé, on s'est adressé à la crémaillère qui fonc-

tionne au Rigi, au Pilate, au Monte-Generoso et ailleurs. De plus, on a substitué l'électricité à la vapeur, ce qui représente une solution non seulement plus élégante et plus moderne du

LES TUNNELS — PROFIL

problème, mais surtout plus pratique et plus économique ; la seule d'ailleurs dont il pouvait être question dans le cas présent. L'énergie est empruntée aux eaux de la Lütschine, de sorte que le glacier fournit lui-même la force qui permet de le vaincre.

La Lütschine est cette rivière qui se jette dans le lac de Brienz, tout près d'Interlaken (à Bönigen) ; elle est formée de deux cours d'eau, la Lütschine blanche et la Lütschine noire, qui prennent leur source en des points assez éloignés. La première descend du Wetterhorn par la vallée de Lauterbrunnen, la seconde vient des glaciers de Grindelwald. Il s'ensuit que l'on peut attaquer la Jungfrau des deux côtés, à l'est ou à l'ouest, en utilisant la puissance hydraulique. Dans le projet qui reçoit un commencement d'exécution actuellement, M. Guyer-Zeller choisit la seconde hypothèse : la ligne part de la Petite Scheidegg et franchit l'Eiger et le Mœnch pour atteindre la Jungfrau. Deux usines sont donc établies à proximité, qui utilisent la force motrice des Lütschines en la transformant en courant électrique, transmis par câbles aériens aux moteurs des wagons automobiles. La première, établie près de Lauterbrunnen, est alimentée par l'eau de la Lütschine blanche ; la seconde, édifiée à Burglauenen, au pied du Mænnlichen, reçoit l'eau de la Lütschine noire.

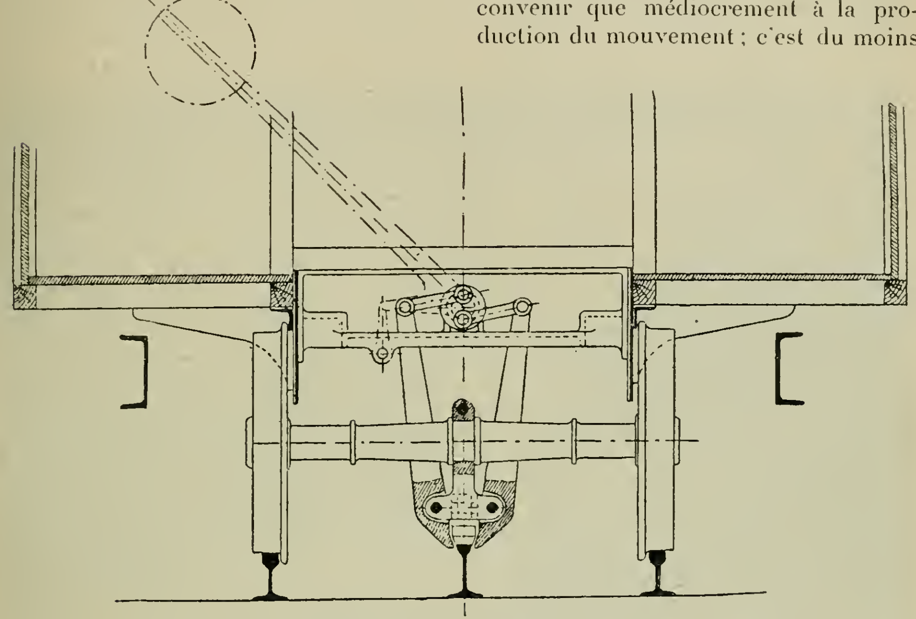
La force motrice des deux rivières est utilisée à l'aide de turbines donnant plus de 6,000 chevaux, soit 1,500 chevaux pour la première station et 4,800 pour la seconde. Cette énergie est transformée en électricité au moyen de machines dynamos produisant du courant alternatif.

Ce mode de faire est celui que l'on emploie actuellement dans tous les cas analogues. On sait, en effet, que l'extraction de la « houille blanche » n'est

devenue réellement pratique qu'à partir du jour où, grâce au fluide électrique, elle a pu être effectuée même loin des centres industriels.

Sans doute, il existe des exemples de transmission hydraulique à d'assez grandes distances (certaines villes possèdent un réseau complet de canalisation d'eau sous pression), mais ce sont là des cas exceptionnels, et la déperdition de force, consécutive aux frottements qui se produisent à l'intérieur des tuyaux, pour ne parler que de cet inconvénient, empêchera toujours ce système de se généraliser. Avec l'électricité, les conditions du problème changent du tout au tout : un fil de section convenable réunit les stations de production et d'utilisation du courant et, si le voltage — c'est-à-dire la tension ou la pression — est suffisamment élevé, la perte de fluide sur la ligne est en somme très faible.

C'est donc à l'énergie électrique, produite hydrauliquement, que l'on a eu recours pour actionner les wagons du chemin de fer de la Jungfrau. Mais d'une part, si les courants alternatifs de haut voltage se prêtent mieux au transport de la force aux longues distances, ils présentent d'autre part le désavantage réel d'être très dangereux et de ne convenir que médiocrement à la production du mouvement ; c'est du moins ce qu'affirment certains électriciens.

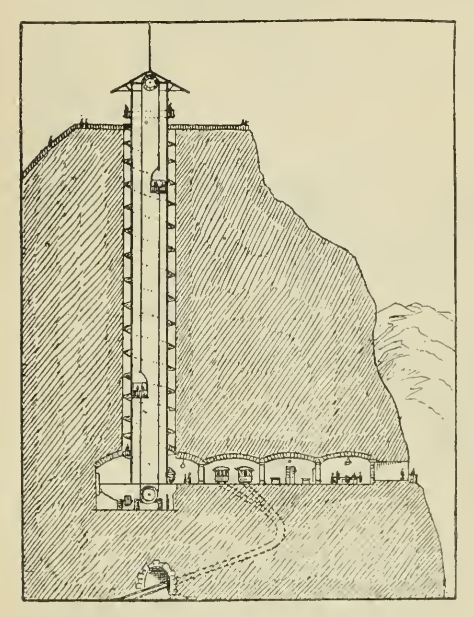


L'UN DES FREINS AGISSANT SUR LE RAIL CENTRAL

Aussi le courant alternatif produit dans les usines hydrauliques est-il transformé en courant continu. Ces transformateurs ont donc un double effet : ils modifient la nature du courant qui devient continu, d'alternatif qu'il était ; et, de plus, ils abaissent le voltage, de manière à obtenir une tension normale, n'exposant pas aux graves accidents.

La question de la production de la force motrice nécessaire pour atteindre le sommet du glacier étant résolue, voyons comment cette force est utilisée et par quels chemins les ingénieurs ont décidé de franchir les 2.101 mètres qui séparent la Petite Scheidegg de la cime de la Jungfrau. Cette partie du pro-

blème n'est pas la moins intéressante, ni surtout la moins difficultueuse. Comme on l'a déjà dit, c'est à la Petite Scheidegg (Kleine Scheidegg, 2,066 m.), que commence, à proprement parler, la ligne de la Jungfrau. Elle part de la station du chemin de fer de Lauterbrunnen-Grindelwald pour arriver à 2,307 mètres au pied du glacier de l'Eiger où se trouve la station de l'Eigergletscher.



ASCENSEUR TERMINUS DE LA LIGNE (Projet).

Cette première section, longue de 1,950 mètres, ne présente aucune difficulté spéciale comme construction. La pente n'est que de 12,4 pour 100. Le tracé indiqué est définitif et les travaux de terrassements s'effectuent depuis le 1er août de l'année 1896.

C'est au-dessus de cette première station que commence le tunnel de la Jungfrau. La ligne entre résolument dans la montagne pour n'en sortir qu'aux stations, peu nombreuses d'ailleurs. La première qu'elle atteint est celle de l'Eiger (3,270 m.), après avoir franchi, en tunnel bien entendu, des pentes de 25 pour 100. De la station de l'Eiger, d'où l'on jouit d'un panorama admirable, la ligne se dirige, toujours dans les flancs du massif, vers le Mœnch (4,104 m.). Cette partie du tracé est rectiligne ; la pente ne dépasse pas 15,5 pour 100. La ligne franchit l'arête qui unit l'Eiger au Mœnch et, passant sous le sommet de ce dernier mont, vient apparaître à la lumière vers 3,550 mètres, en un des points culminants du tracé (station du Mœnch, 3,550 m.). La vue dont on jouit est fort belle.

Pour atteindre la Jungfrau, qui n'est décidément pas une conquête facile, il est alors nécessaire de redescendre. Le Moine (Mœnch) est, en effet, séparé de la Vierge (Jungfrau) par un col couvert de glaciers (Jungfraujoch). Pour retrouver le roc solide, car on ne peut songer à asseoir la ligne sur le sol mouvant des glaciers, il faut abandonner les hauteurs et passer de l'altitude de 3,550 mètres à celle de 3,393 (station d'Aletsch-Guggi ou de la Jungfraujoch). La pente est de 10 pour 100 environ. De ce point, le tracé s'engage de nouveau dans la montagne et, par une série de courbes et de pentes (25 pour 100), aboutit à la station d'Elevator, située exactement au-dessous de la cime de la Jungfrau. Un ascenseur électrique permet de franchir les quelques mètres (75 environ) qui séparent cette station du point terminus de la ligne (4,166 m.).

Diverses variantes ont été proposées. L'une des plus intéressantes est celle du professeur Becker, d'après laquelle le tracé serait demeuré complètement sur le versant bernois du massif de la Jungfrau. Le tunnel serait ainsi raccourci de 3 kilomètres, sans que la pente dépasse jamais 25 pour 100. Il est probable d'ailleurs que le projet de M. Guyer-Zeller, indiqué plus haut, sera modifié dans plusieurs de ses parties essentielles.

Des objections de diverses natures ont été formulées, en effet, et l'impartialité oblige à constater qu'elles n'ont pas toutes été réfutées avec le même bonheur. Celles qui ont trait à l'hygiène

et au côté purement technique de la question ont été assez victorieusement annihilées par le promoteur de l'entreprise, dans la brochure qu'il a publiée à ce sujet. On n'oserait affirmer le même optimisme à l'endroit des objections d'ordre financier et de celles tirées des données géologiques.

Relativement à l'hygiène, deux écueils étaient à redouter. D'une part, on pensait qu'à partir d'une certaine altitude (environ 3,000 mètres), les ouvriers employés à la construction de la ligne ne pourraient fournir la somme de travail ordinaire ; d'autre part, il semblait à craindre que les voyageurs, transportés rapidement à plus de 4,600 mètres de hauteur, ne sentissent les atteintes du mal de montagne. Or ces craintes ne paraissent pas fondées. Par un entraînement progressif, que la construction de la ligne produit d'elle-même, les ouvriers parviennent parfaitement à s'habituer aux atmosphères raréfiées. On sait que l'accoutumance se produit également pour les hautes pressions, comme le témoignent les plongeurs et les scaphandriers. Quant aux voyageurs, ne devant effectuer aucun travail pénible, puisqu'ils seront confortablement assis dans les wagons automobiles, ils n'auront pas le mal de montagne, causé en grande partie, à ce qu'attestent les aéronautes, par la dépense musculaire, lorsqu'il s'agit du moins de faibles altitudes.



L'Eiger. Le Mœnch. La Jungfrau.

CHEMIN DE FER DE MURREN

L'hygiène n'aura donc pas trop à souffrir ; en sera-t-il de même du capital engagé dans l'entreprise? Il est permis d'en douter. On peut se demander, en effet, avec une certaine anxiété, lorsqu'on est actionnaire, comment l'exploitation d'une semblable ligne, ouverte pendant quelques semaines seulement chaque année, pourra donner des béné-

fices proportionnels aux frais énormes causés par la construction et l'entretien?

Des calculs très détaillés, avec chiffres très précis, ont été faits par l'ingénieur Guyer-Zeller dans le but de démontrer l'excellence de l'affaire. On dit même que les fonds ont été souscrits. Voici le résumé très succinct des supputations du promoteur de l'entreprise.

Frais d'établissement :

Concession, émission des actions.	500,000
Établissement de la ligne (projet, plans, tunnels, terrassements).	5,574,600
Établissement de la voie (rails, traverses, etc.)	554,400
Usines hydroélectriques pour la production de la force	800,000
Matériel de transport : wagons, etc	821,000
Stations, restaurants, etc.	180,000
Personnel et mobilier	210,000
	8,800,000
Imprévu	1,200,000
Total.	10,000,000

ou, en comprenant l'ascenseur terminus, 780,000 francs par voiture-kilomètre.

Les frais d'établissement s'élèveraient donc à environ 10 millions de francs. On a admis que le mètre courant de tunnel ne reviendrait qu'à 350 francs (10,400 mètres à 3,040,000 fr.), ce qui est évidemment très peu.

Après les dépenses, les recettes. Ces dernières sont encore plus malaisées à établir. Comment prévoir, en effet, quelle sera l'affluence de voyageurs sur une ligne aussi peu semblable à toutes les autres? Il y a donc des aléas et les chiffres proposés ne peuvent être acceptés qu'avec une extrême réserve.

D'après la concession, le prix du voyage aller et retour (jusqu'au sommet de la Jungfrau) ne doit pas dépasser 45 francs. On s'est arrêté à la somme de 40 francs, ce qui donne une moyenne de 35 francs seulement par suite des réductions (billets circulaires, etc.). Si l'on admet que le nombre de touristes sera de 20,000 pour la première station (glacier de l'Eiger), et de 10,000 pour la dernière (cime de la Jungfrau), les taxes de course étant 2 fr. 50 et 35 francs, on obtient la somme de 400,000 francs. En ajoutant quelque 300,000 francs pour les quatre stations intermédiaires, on voit que la recette brute sera voisine de 700,000 francs. Si l'on rapproche ces chiffres de ceux donnés plus haut pour les frais d'établissement et d'exploitation, on constate que le bénéfice annuel atteindra 350,000 à 400,000 francs. Les actionnaires recevront donc un dividende voisin de 6,8 pour 100. Il ne s'agit pas ici d'une chronique financière, mais du simple exposé des évaluations publiées par M. Guyer-Zeller dans son rapport technique. On ne peut certainement que souhaiter la réalisation de ces prévisions optimistes.

Les objections tirées de la géologie sont de divers ordres. D'une part, en effet, la nature du sol est assez mal connue dans les massifs de hautes montagnes; de plus, on ignore généralement quelle est l'épaisseur des glaciers. De là deux difficultés assez sérieuses pour l'établissement du tunnel.

Relativement au massif de la Jungfrau, on admet qu'il est constitué en grande partie (3/4), dans la section que doit traverser la voie, par du calcaire du Jura, roche très homogène qui forme les parois abruptes de l'Eiger. Pour l'autre quart du tunnel, les professeurs Golliez et Moesch supposent qu'il est compris dans du gneiss. De la sorte, le revêtement intérieur du tunnel sera des moins coûteux et la maçonnerie pourra être évitée dans un grand nombre de cas.

Les connaissances géologiques que l'on possède actuellement permettent donc de procéder avec une sûreté suffisante et sans trop d'appréhensions. Il est juste d'ajouter toutefois que certaines parties du tracé ne laissent pas que d'inquiéter sérieusement les ingénieurs. Tel est le cas, par exemple, de celle qui est comprise entre le Mœnch et la Jungfrau. A quelle profondeur au-dessous de la surface libre du glacier fau-

dra-t-il descendre pour trouver le sol ferme ?

On sait que, lors de l'installation de l'observatoire du mont Blanc, on a dû renoncer à le fixer directement sur le roc. Des vérins, convenablement disposés, permettent de redresser l'édifice et d'assurer sa stabilité lorsque les mouvements du glacier l'ont compromise.

Dans le sous-sol de la Jungfraujoch, il ne saurait être question d'employer un semblable artifice. La voie doit absolument reposer sur la terre ferme. On sera donc peut-être obligé d'établir le tunnel beaucoup plus bas qu'on ne le pense, de manière à éviter, non seulement le glacier lui-même, mais les failles de glace que l'on ne manquerait pas de rencontrer si l'on se maintenait trop près de la surface du col.

C'est en 1811 que MM. Rod et H. Meyer, d'Aarau, firent la première ascension connue de la Jungfrau. La cime ne méritait donc plus son nom. Qu'en sera-t-il lorsque des trains complets amèneront, de tous les points du globe, des innombrables voyageurs, avides sans doute de contempler un spectacle incomparable, mais plus désireux encore de pouvoir se vanter d'un exploit qui, en somme, n'exigera qu'une minime dépense de courage et même une assez médiocre mise de fonds ?



STATION DE LA PETITE SCHEIDEGG

Les vrais admirateurs de la nature déserteront ces sommets envahis par le snobisme et se mettront en quête de nouvelles cimes inexplorées jusqu'à ce que la science, aidée de la spéculation, les chasse de nouveau de ce qu'ils considéraient comme leur domaine.

A. Berthier.

LES ALGUES

Les végétaux les plus anciens, c'est-à-dire ceux qui, les premiers, ont habité la planète, vivaient certainement dans l'eau des mers. Ils sont actuellement représentés par l'immense groupe



Fig. 1. — *Wrangelia multifida.* Floridée Célidiée. Quart grandeur naturelle.

des Algues, si nombreux qu'à lui seul il peut contre-balancer l'ensemble des autres plantes.

Les Algues ne possèdent aucun des organes qui caractérisent les végétaux terrestres, elles sont adaptées à un régime aquatique et dépourvues de racines, de tiges, de feuilles et de fleurs.

Le corps d'une Algue est nommé *thalle* ou *fronde;* c'est tantôt une simple cellule, tantôt un filament grêle, un ruban ou une lame plus ou moins dentelée, tantôt enfin une apparence d'arbuste avec branches et appendices ressemblant à des feuilles.

Si l'on examine à l'aide du microscope la structure interne d'une Algue quelconque, on ne trouve chez elle ni tubes, ni vaisseaux conducteurs de la sève, mais seulement des cellules se répétant indéfiniment, identiques à elles-mêmes dans toutes les parties de la plante. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de tissus différenciés.

Malgré cette simplicité de structure, les Algues offrent des formes et des dimensions extrêmement variées. Les protocoques des ruisseaux, qui donnent aux pavés leur couleur verte, sont des disques très petits, puisqu'ils ne dépassent pas un cinq-centième de millimètre de diamètre; les trichodesmes d'Ehrenberg sont plus petits encore, ils mesurent à peine un millième de millimètre et ce sont eux qui par leur extraordinaire accumulation produisent la coloration à laquelle la mer Rouge doit son nom ! tandis que les macrocystes des mers australes atteignent un demi-kilomètre de longueur.

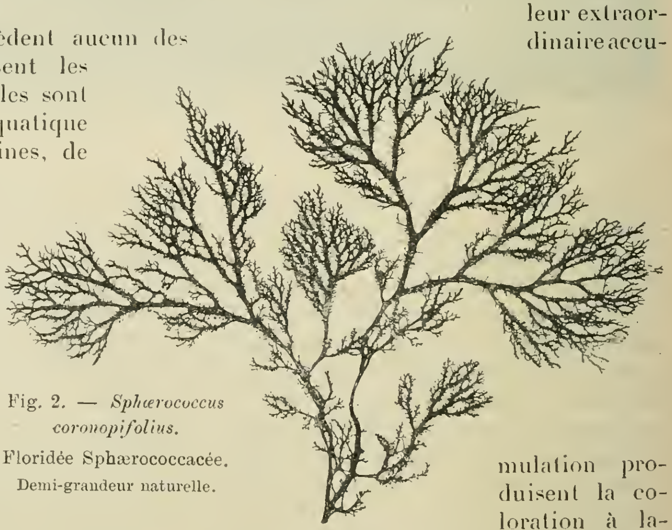


Fig. 2. — *Sphærococcus coronopifolius.* Floridée Sphærococcacée. Demi-grandeur naturelle.

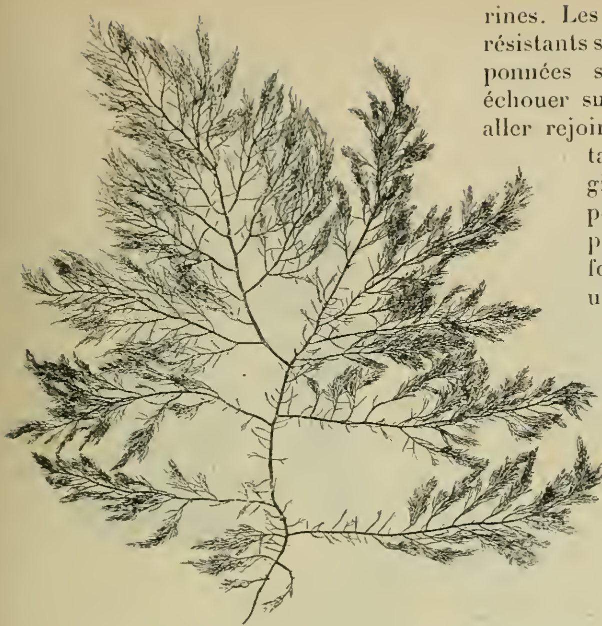


Fig. 3. — *Lomentaria clavellosa.* Floridée Rhodyméniée. Demi-grandeur naturelle.

Les Algues fixées couvrent les rochers de la plage, mais elles deviennent très rares lorsque la profondeur du fond surpasse trois cents mètres, elles ne s'éloignent donc pas beaucoup des rivages. Fortes marées, courants violents arrachent et dispersent les forêts sous-marines. Les plantes détachées des corps résistants sur lesquels elles étaient cramponnées se séparent, les unes pour échouer sur les côtes, les autres pour aller rejoindre dans la haute mer les tapis épais de sargasses pélagiques flottantes, dont les dépouilles se carbonisent au plus profond des Océans. Les varechs fournissent aux agriculteurs un engrais qu'on recueille soigneusement. « La côte est la ceinture dorée de la Bretagne. » Les Bretons distinguent les varechs d'échouage et les varechs de rochers, ils coupent méthodiquement ces derniers et les préfèrent aux autres à cause de la supériorité de leur action.

Quelques Algues sont comestibles, d'autres sont employées dans l'industrie pour l'extraction des sels de soude, de l'iode, du brome ou de substances gommeuses spéciales.

La foule innombrable des Algues a été classée par les naturalistes d'après la nature des pigments colorés qui les diversifient et aussi d'après le degré de perfection des organes reproducteurs qu'elles possèdent.

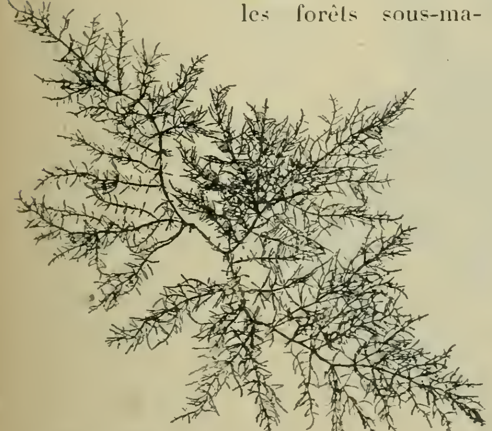


Fig. 4. — *Chylocladia kaliformis.* Floridée Rhodyméniée. Quart grandeur naturelle.



Fig. 5. — *Bostrychia scorpioïdes.* Floridée Rhodomélée. Demi-grandeur naturelle.

On n'a pas fait intervenir l'habitat, car les types primitivement marins ont envahi la terre ferme et leurs familles sont aujourd'hui représentées dans les eaux douces des rivières, des torrents, des ruisseaux et des mares, ainsi que sur le sol humide.

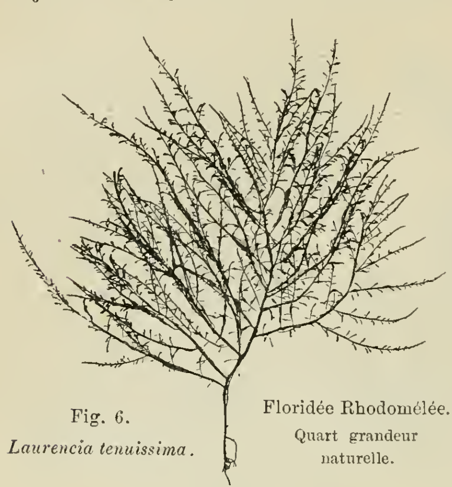


Fig. 6. *Laurencia tenuissima*. Floridée Rhodomélée. Quart grandeur naturelle.



Fig. 8. — *Polysiphonia penicillata*. Floridée Rhodomélée. Demi-grandeur naturelle.

La classe des Algues se partage en quatre ordres :

Les Algues bleues (cyanophycées) ;

Les Algues vertes (chlorophycées) ;

Les Algues brunes (phéophycées) ;

Les Algues rouges (rhodophycées).

Ces dernières se font remarquer par leur port gracieux, par l'éclat de leurs brillantes couleurs, ce sont les vraies « fleurs de la mer », les floridées, comme a dit Lamouroux!

Quelles élégances ne développent-elles pas dans les flaques limpides au pied des rochers ensoleillés ? Doucement balancées par les petits remous, elles font onduler leurs crinières, dressant à côté des Actinies paresseuses leurs rouges panaches que froissent les crabes brutaux.

Quelques floridées terripètes ont quitté les rivages pour s'engager dans les eaux saumâtres et gagner les fontaines les plus pures, les plus vifs torrents dont elles embellissent les bords.

Chez les floridées, les frondes sont filiformes, tubuleuses ou très ramifiées

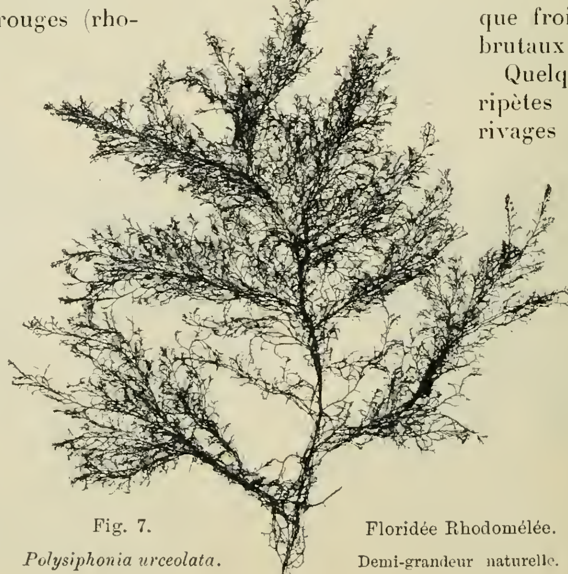


Fig. 7. *Polysiphonia urceolata*. Floridée Rhodomélée. Demi-grandeur naturelle.

(céramies), ou rameuses et foliacées (délesséries). Leurs nuances varient du rose le plus tendre au pourpre et au violet le plus foncé qu'avivent encore la lumière et l'action atmosphérique.

L'intensité de la lumière diminue rapidement à mesure qu'on pénètre plus profondément dans la mer; les radiations très réfrangibles, moins facilement absorbées que les autres, plongent pourtant aux environs de trois cent cinquante mètres; plus bas, c'est la nuit!

Les Algues n'aiment pas l'obscurité; les vertes n'abandonnent jamais les eaux superficielles, parce que l'activité de la chlorophylle qu'elles renferment serait annihilée dans un milieu sombre; les brunes s'enfoncent un peu plus loin; mais ce sont les rouges, nos floridées, qui ont le record de l'adaptation, elles brillent encore où les autres meurent.

Fig. 9. — *Polysiphonia Brodiæi.* Floridée Rhodomélée. Demi-grandeur naturelle.

Les floridées peuvent se multiplier par *segmentation* de leur thalle, par *spores* ou par *œufs*.

Dans le premier cas, il y a séparation de jeunes rameaux servant de *propagules* capables de se bouturer (mélobésie, griffithsie) ; ce procédé de multiplication est assez rare.

Le second cas est absolument général : on voit quatre petites cellules naître dans un tétrasporange et quitter la plante pour aller germer dans un endroit favorable. Les *tétraspores* sont tantôt plongées dans l'épaisseur du thalle, tantôt rangées sur des rameaux spéciaux, tantôt groupées au fond d'un conceptacle; elles émigrent au gré des courants.

Les phénomènes de la reproduction sexuée présentent chez les floridées plus d'intérêt que les précédents, mais ils sont moins facilement observables. Les petits corpuscules fécondateurs produits en grand nombre dans les chambrettes dites *anthéridies* restent immobiles et n'arrivent en contact avec les organes femelles que par l'intermédiaire de la vague qui les porte. Les organes femelles comprennent une masse cellulaire et une soie plus ou moins longue, qui sert à pêcher et à retenir les corpuscules mâles au passage. Après fécondation, c'est-à-dire après la pénétration des cellules mâles dans la soie (trichogyne), on voit la masse cellulaire femelle donner naissance à des spores capables de germer, ce sont les *protospores*. — Ce qui est ici absolument remarquable, c'est de trouver l'œuf fécondé végétant sur la plante mère à la façon d'un parasite et produisant, après un certain temps, *non pas la plante elle-même*, mais des protospores légères capables de germer!

L'étude purement scientifique des floridées offre de sérieuses difficultés, elle ne convient, en réalité, qu'aux naturalistes déjà mûrs; mais la récolte et la mise en herbier de ces magnifiques représentants de la flore marine sont des occupations intéressantes, même

pour les plus jeunes écoliers que les vacances amènent sur les bords de la mer.

Armez-vous donc d'une canne à pêche en bambou portant un crochet à l'une



Fig. 10. — *Polysiphonia parasitica.*
Floridée Rhodomélée.
Demi-grandeur naturelle.

de ses extrémités ; entrez dans l'eau jusqu'aux genoux si cela est nécessaire, fouillez les flaques, détachez doucement les échantillons qui vous plaisent et plongez-les dans un bocal plein d'eau de mer pour les transporter jusqu'à la maison. Vous pouvez remplacer ce bocal par un seau de fer-blanc.

Les points du territoire français les plus favorables à la récolte des Algues sont en Normandie et en Bretagne, depuis Arromanches jusqu'à l'embouchure de la Loire.

Notre ami P. Hariot, dans son *Atlas des Algues marines,* indispensable aux collectionneurs, recommande : Arromanches, Saint-Vaast-de-la-Hougue, Cherbourg, Granville, Saint-Malo, Brest, Belle-Isle, Le Croisic.

Beaucoup d'autres stations fournissent leur contingent plus ou moins riche, par exemple : les côtes du Calvados, Dieppe, Étretat, Saint-Valéry, Boulogne, Fécamp, Roscoff, Concarneau et les îles Glénans, Les Sables-d'Olonne, Royan, Fouras, etc.

On retrouve également quelques plages fertiles de Biarritz à la frontière d'Espagne.

Dans la Méditerranée, les meilleures stations sont : Marseille, Toulon, les îles Lérins et la pointe d'Antibes. Mais la Méditerranée n'a pas de marées, les herborisations y sont moins faciles et les plantes moins belles et moins abondantes.

Sur les rochers, à très basse mer, en été et en automne, vous trouverez la Wrangélie aux crampons fibreux, à la fronde purpurine. Elle prend une couleur rouge brique en se desséchant (fig. 1). Vous trouverez aussi le Sphérocoque dont la consistance est cartilagineuse, il est souvent rejeté à la côte après les fortes marées ; sa couleur est carmin vif en échantillon frais, pourpre en sec (fig. 2).

Pendant toute l'année, sur les Algues des plages sablonneuses vit la Lomentarie, de consistance presque gélatineuse, carminée comme la Chylocladie sa voisine qui s'applique aux galets (fig. 3 et 4). Le Bostryche en queue de scorpion peut être récolté en tout temps sur les roches vaseuses et dans les rivières marines. Sa couleur, qui se conserve bien en herbier, est un violet livide fort joli (fig. 5).

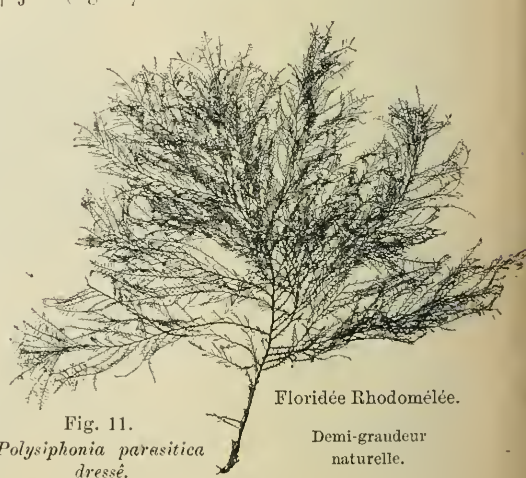


Fig. 11. *Polysiphonia parasitica dressé.*
Floridée Rhodomélée.
Demi-grandeur naturelle.

Les Laurencies ont des couleurs plus ternes, d'un brun clair ou jaunâtre; elles sont facilement recueillies à basse mer au milieu des pierres et des rochers (fig. 6).



Fig. 12. — *Polysiphonia variegata*. Floridée Rhodomélée. Demi-grandeur naturelle.

Les variétés de Polysiphonies sont très nombreuses, toutes extrêmement gracieuses, aux nuances vives, brun foncé, violet foncé, marron, sienne clair, lie de vin et rouge sang (fig. 7 à 13).

La Dasye est peut-être la plus élégante des floridées; elle est d'un joli carmin qui devient rouge violacé par dessiccation. On la trouve sur les rochers à très basse mer, en septembre, ou fréquemment rejetée sur la plage (fig. 14).

Après la récolte des Algues, il faut, sans trop tarder, procéder à leur mise en herbier. Trois précautions sont indispensables : 1° éviter de plonger les plantes dans l'eau douce; 2° ne les comprimer que le moins possible, et 3° conserver l'herbier dans un endroit sec.

Une cuvette de porcelaine, semblable à celles qu'emploient les photographes, est tout d'abord remplie d'eau de mer très limpide, de façon à déborder. On y plonge l'échantillon, qu'on nettoie avec un pinceau monté sur un manche de porc-épic bien lisse et bien pointu. L'une des extrémités de l'instrument sert à brosser légèrement la préparation, l'autre à l'étaler et à l'agiter.

Si l'individu est trop touffu, on en coupe quelques parties avec des ciseaux fins, en ayant soin de ne pas le défigurer. On glisse ensuite sous la plante une feuille de papier fort et on l'enlève de la cuvette pour poser le tout sur une vitre inclinée. Avec des pinces brucelles, le pinceau et la pointe de porc-épic on place l'Algue d'une façon gracieuse sur la feuille de papier. Cette opération est facilitée par l'écoulement d'un petit jet d'eau de mer qui soulève l'échantillon aux points voulus. Quand l'effet est obtenu, il ne reste plus qu'à séparer le papier de la vitre pour le porter sur une planchette de bois blanc où il s'égoutte.



Fig. 13. — *Polysiphonia elongata*.
Floridée Rhodomélée.
Demi-grandeur naturelle.

Une ou deux heures plus tard, avec une toile fine et du papier à filtre gris, on achève de pomper l'humidité par des compressions successives graduées, puis on fait des cahiers d'échantillons enfermés dans les papiers non collés; le tout est pressé sous une grosse pierre.

L'adhérence de la plante au papier blanc est presque toujours suffisante, parce que les floridées produisent de la gélose qui les fixe sur l'herbier.

Au bout de quelques jours, les échantillons sont complètement secs et prêts à recevoir des étiquettes portant indication du nom de la plante, du lieu et de la date de sa récolte, etc.

Ainsi se constitue une charmante collection « Herbier d'Algues », dont l'examen fait revenir à la mémoire des jours heureux, des excursions joyeuses. Chaque échantillon évoque une série de souvenirs qui en augmentent énormément la valeur.

Léon Gérardin.



Fig. 14. — *Dasia coccinea* Floridée Rhodomélée.
Demi-grandeur naturelle.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Bonne Souffrance (chez Lemerre) est un livre bien particulier de François Coppée. C'est un acte de foi, une déclaration de conversion, une confession publique, des impressions du chemin de Damas. Le ton est inspiré et éloquent. Après saint Augustin, après Pascal, l'auteur nous dit comment la lumière lui est apparue au cours d'une longue et douloureuse maladie : car il est trop vrai que la souffrance est la bonne pourvoyeuse de la religion. On lui objecte qu'il est étonnant combien ce changement intime a apporté peu de modification à son apparence extérieure, à son genre de vie. Vous êtes toujours le même ! lui disent ses amis. Il répond :

Ils ne font que prouver ainsi, une fois de plus, combien l'homme est impénétrable à l'homme ; car je sais bien, moi, que je suis devenu tout autre. Il est clair que le fait de dire mes prières matin et soir, d'aller à l'église les dimanches et les jours de fête et d'accomplir mes devoirs religieux n'a pas sensiblement modifié ma vie apparente. Evidemment on ne lit sur mon front ni les réformes que j'ai pu accomplir dans mes actions et dans mes pensées, ni la résistance que j'oppose maintenant à des tentations auxquelles j'aurais cédé jadis. C'est pourtant l'exacte vérité.

Qu'on ne me trouve pas changé, je ne m'en étonne point, après tout, car mes progrès dans la vie chrétienne, c'est-à-dire vers la perfection morale, sont encore bien faibles. Cependant je suis devenu pour moi-même aussi sévère que possible ; ceux que j'aimais, je les aime mieux et *autrement* que naguère, et je fais de constants efforts pour devenir plus charitable et meilleur. Oui, malgré de trop nombreuses défaillances dans ma conduite et — ce dont je m'accuse avec encore plus de douleur, — malgré quelques derniers accès de doute et de sécheresse de cœur, je me déplais moins qu'autrefois et, très souvent, quand je songe aux jours attristés qui me restent à vivre et à la mort qui s'approche, j'éprouve un sentiment de douceur qui me surprend moi-même.

Cette paix de l'âme ne s'obtient que par l'admirable discipline de la religion, par l'examen de conscience, par la prière. Aussi n'ai-je plus de meilleurs instants que ceux où je m'adresse à Dieu, en lui offrant le repentir de mes fautes passées et toute ma bonne volonté pour l'avenir, et où je lui demande cette paix qu'il nous a promise dans l'autre vie et dont sa grâce nous donne, en ce monde, le délicieux pressentiment. Oui, il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie, où l'on se met en présence de Dieu. Cent fois bénie soit donc la souffrance qui m'a ramené vers lui. Car je le connais à présent, l'Inconnaissable ! L'Évangile me l'a révélé. Il est le père, il est mon père ! Je puis lui parler avec abandon et il m'écoute avec tendresse.

La page est belle, et a une particulière saveur de sincérité, de conviction, déjà d'apostolat, un parfum d'oratoire discret et obscur où le malade cause et s'humilie devant le prêtre ami, prêt à dire comme le P. Beurrier, curé de Saint-Etienne, en sortant de chez Pascal, déclarant à sa sœur Gilberte Pascal : « C'est un enfant, il est humble, il est soumis comme un enfant ! »

La foi nouvelle l'illumine de rayons diffus dont il voit déjà les autres illuminés comme lui, et il suppute avec orgueil et joie le nombre des récents élus qu'il a rencontrés et déjà dépassés sur le chemin de la vérité, où il ne se sent pas seul, car la raison et la science ont naguère subi de plus discrètes, mais de semblables désertions :

Je le demande à tous les esprits sincères. Ce fait n'est-il pas très remarquable — et peut-on n'y voir qu'une rencontre fortuite — que plusieurs écrivains laïcs, tout à fait indépendants et désintéressés, puisqu'ils n'ont à attendre immédiatement de leur acte que des moqueries et des injures, confessent ainsi publiquement leur retour aux croyances religieuses ? Et n'est-ce pas là une preuve manifeste que, parmi tant de ruines accumulées par la banqueroute sentimentale, philosophique, politique et sociale de cette désastreuse fin de siècle, la foi reste debout, pareille à ces imposantes cathédrales qui, fermes sur leurs assises depuis tant de siècles, attestent la force inébranlable du christianisme et la permanence de l'Église ?

Le livre qu'il nous offre à la suite de sa pressante préface est un recueil d'articles parus dans un journal, ce qui paraîtrait un souci peu eucharistique si l'auteur n'y mettait l'espérance d'aider par cette diffusion au prosélytisme et d'entraîner l'exemple. On connaît ces pages, et on les relit avec plaisir, « Pour celle qui priait, Renaissance chrétienne, Confidence et confession » et les autres. Reboul fit-il une plus gracieuse image que ce petit tableau de l'enfant en prière ?

Parmi tous les spectacles que peut offrir le genre humain, en est-il un plus aimable, plus doux, plus touchant que l'enfant en prières ? Sa mère l'a mis à genoux dans son giron, le tient embrassé et joint ses petites mains sous les siennes. Elle lui fait redire une à une les paroles de la courte oraison — s'il est tout petit, quelques mots seulement, par exemple le cri naïf : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur ! » et, s'il est un peu plus grand, l'admirable texte du « Notre Père » ou le délicieux appel « Je vous salue, Marie ! »

Si c'est le matin, l'enfant lève les yeux vers l'azur du ciel, et ces deux puretés se contemplent. Est-ce le soir, près de la lampe voilée,

dans la chambre tiède et calme? Alors il semble que dans l'ombre, derrière la blancheur des rideaux, un ange se tient immobile et assiste, pour aller en témoigner dans le Paradis, à cet adorable acte de foi.

Un autre jour, il assiste à cette cérémonie saisissante du baise-pieds, le jour du départ des partants, dans la chapelle des Missions étrangères, et parmi les fortes et belles impressions qu'il rapporte de ce spectacle, il mêle de charmants souvenirs d'enfance :

Je les retrouve dans le plus profond recul de ma mémoire, ces prêtres des Missions étrangères; car, en ce coin du faubourg Saint-Germain où je suis né — il y aura bientôt cinquante-six ans — et où je demeure encore aujourd'hui, on les rencontre fréquemment sur les larges trottoirs de la rue de Sèvres ou parmi la cohue de la rue du Bac.

Quand j'étais petit, ils excitaient au plus haut degré mon enfantine curiosité. Je les trouvais si différents des autres ecclésiastiques! Leur teint bronzé, leur grande barbe, leur démarche vive et hardie qui faisait claquer la soutane, et, dans toute leur personne, on ne sait quoi de viril et, pour ainsi dire, de militaire, tout cela me remplissait de surprise. Quelques-uns — on sait que souvent ils rendent de grands services à la France dans leurs missions lointaines — étaient décorés comme des soldats.

Parfois, devant un hôtel meublé d'apparence cléricale, que les envahissantes constructions du Bon Marché ont fait depuis longtemps disparaître, je voyais descendre de voiture un vieil évêque, avec la ganse verte et or autour du chapeau romain et la croix pastorale qui brillait entre les ruisseaux d'argent d'une barbe de patriarche. Et les bonnes gens du quartier se disaient respectueusement le nom du prélat exotique et celui de son diocèse, chez les noirs dans la morne Afrique, ou chez les jaunes au fond de l'effrayante Asie.

A l'aspect de ces prêtres voyageurs, l'écolier que j'étais alors songeait aux vastes mers et aux pays mystérieux indiqués sur son atlas, rêvait de longues traversées, de naufrages dans les îles inconnues, d'aventures extraordinaires chez les sauvages armés d'une massue et coiffés d'un diadème de plumes, comme des volants de raquette.

Voilà le souffle nouveau et impérieux qui anime ce livre; c'est un cri de foi, d'amour et d'espoir, le cri que Pascal avait transcrit sur son amulette après une nuit d'insomnie : « Joie ! Joie ! Pleurs de joie ! » ce Pascal à qui cette conversion éloquente fait songer en rappelant les si admirables pages du génial solitaire de Port-Royal *Sur la conversion du pécheur* :

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle...

Elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant : le ciel, la terre, son esprit, son corps, ses parents, ses amis, ses ennemis; les biens, la pauvreté; la disgrâce, la prospérité; l'honneur, l'ignominie; l'estime, le mépris; l'autorité, l'indigence; la santé, la maladie, et la vie même. Enfin tout ce qui doit moins durer que son âme est incapable de satisfaire le désir de cette âme, qui recherche sérieusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle a vécu et, quand elle considère d'une part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte, et de l'autre combien il est constant que l'âme, étant immortelle comme elle est, ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssables et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire...

Cette élévation est si éminente et si transcendante qu'elle ne s'arrête pas au ciel : il n'a pas de quoi la satisfaire; ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits. Elle traverse toutes les créatures et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu.

Et c'est par ces chemins flamboyants que les élus atteignent ces hauteurs mystérieuses jusqu'auxquelles Lamartine souhaitait vainement de s'élever :

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là je retrouverais et la vie et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

***

M. Léon de Tinseau raconte une touchante histoire dans son roman *Un nid dans les ruines*. C'est l'autobiographie de Mlle Hedwige de Tiesendorf, qui se présente ainsi elle-même :

J'étais blonde, non pas comme les blés, mais comme l'or sortant du polissoir d'un orfèvre; je ne savais littéralement que faire de mes cheveux, à cause de leur longueur et de leur abondance. Avec cela des yeux bleus, francs et honnêtes, passablement éveillés, une peau très blanche, un air de santé, des dents que j'aurais pu montrer par coquetterie, mais que je montrais par la seule raison de ma bonne humeur continuelle : voilà pour la tête de Mlle Hedwige de Tiesendorf. Cette jeune beauté n'eût rien perdu à grandir de deux pouces; du moins elle avait une main de race, des pieds montrables, des mouvements souples et, sans l'horreur qu'elle avait d'être sanglée, on eût peut-être parlé de sa taille.

Elle eut une jeunesse brillante, choyée aux Tuileries et à la cour du roi de son pays. Son père avait un chef de cuisine peu ordinaire, que voici :

Alors le grand homme, qui était petit avec une physionomie ravagée d'artiste, rejetait sa toque en arrière et me contait l'histoire de son inspiration. Tantôt ça lui était venu pendant une promenade (non solitaire sans doute) dans les allées du bois, sous un clair de lune poétique, entre deux rossignols qui se répondaient d'un buisson à l'autre. Ou bien l'esprit avait parlé pendant que Bruneau écoutait l'opéra, car il était mélomane. Ou bien l'éclair avait lui pendant ces insomnies qui tourmentent les poètes. Bruneau quittait alors sa chambre, allumait son fourneau et composait...

Il fallait vous présenter ce Wellington du fourneau, qui aura son rôle.

Hedwige était follement aimée par son cousin Otto de Flatmark. Elle le dédaigna pour un bellâtre à l'œil de faucon, M. de Noircombe, qui fascine les femmes avec son regard fatal. Hedwige tombe, médusée, — bien vite ! — sous la griffe de cet oiseau de proie en jouant *Hamlet* avec lui dans un salon. En vain son père lui recommande Otto, un brave garçon. C'est Noircombe qui l'emporte, un peu grâce au docteur qui déclare qu'elle deviendra folle si elle ne l'épouse pas, et surtout grâce à la dame de compagnie, vendue à lui.

Bientôt Hedwige, d'abord heureuse, doit déchanter. Elle découvre que le manoir de Noircombe est une masure ruinée, que tout a été vendu, que son mari est un fieffé joueur. Quand elle le présente à son roi, qui l'invite à son jeu et qui n'aime pas perdre, il lui gagne quelques billets de mille. Il avait un procédé. Ayant joué à peu près tout ce que possédait sa femme, il se fait surprendre à tricher au cercle et voilà un homme bon à jeter par-dessus bord. Sa femme l'apprend par hasard, en voyant qu'à son jour il ne vient pas une âme après ce scandale qu'elle ignore. Même un amoureux qu'elle avait s'éclipse après ce désastre.

Noircombe disparut. Hedwige se prépara à rentrer en Allemagne. Elle gardait le fidèle cuisinier Bruneau, attaché par sympathie, sans doute, et puis :

Et puis, ajoutait-il, je ne retrouverai jamais un four comme celui de la cuisine de madame la marquise. Là, je suis maître de la nuance de mes rissolés, comme si je les peignais à l'aquarelle.

Il veilla comme un chien fidèle. Une nuit, il empoigna un voleur au collet, dans le corridor de l'hôtel. Le voleur avait une fausse barbe. Il reconnut Noircombe, son maître, qui venait dérober des bijoux. Il le laissa s'enfuir pour épargner une honte nouvelle à sa chère maîtresse.

Hedwige retourna au pays, et, pour vivre, elle tint une family house. Elle fut aidée dans son entreprise par des voisins, M. et Mme Mathieu Kardann, qui avaient une fille, Mina. Les Kardann avaient de l'argent; le père, ancien boulanger, avait fait fortune à Omaha. Hedwige avait la noblesse. Les écus s'appuyèrent sur le blason. La jeune Mina était jolie, fine, intelligente. Son père acheta fort cher du terrain appartenant à Hedwige, et celle-ci en retour présenta Mina à la cour, la fit danser avec le dauphin, car cette tenancière de family house fait à la cour ce qu'elle veut, ce qui n'est pas banal. Mina voudrait épouser Rupert, un superbe officier de hussards, neveu de cet Otto, dont Hedwige n'avait pas voulu. Mais les circonstances font que Rupert épouse la fille d'Hedwige et dédaigne la belle Mina, la fille du boulanger, qu'on avait surnommée la belle Fornarina.

Tout ce récit est écrit dans un style pur et simple, bien conduit, avec une grande variété qui fait défiler devant nous les paysages américains d'Omaha et les bals de la cour. La peinture du grand monde inspire plus heureusement l'auteur, dont la family house, dans son roman, demeure vague, imprécise et incertaine. Les scènes de salons, le soir d'Hamlet, le jeu du roi, la vie au château de Noircombe, ont plus de relief.

Cela est dit avec finesse, élégance; le mot risqué ne se risque jamais au delà des bornes que doit connaître un homme du monde, et il y a de-ci de-là de jolies pensées à épingler :

— Pour les belles-mères, un gendre est toujours un rival heureux.

A propos des comédies de salons :

— Je me demande pourquoi les femmes du monde se donnent tant de mal pour nous faire regretter les comédiennes.

Au total, livre très distingué, de tenue élégante, que termine une petite nouvelle, récit de mœurs modernes, malgré l'antiquité du titre, *la Lampe de Psyché*, histoire touchante d'un amour entre inconnus avec un type agréable de père qui aime bien sa fille.

*
* *

Le ménage du pasteur Naudié, par Edouard Rod, paru chez Fasquelle, est un livre de valeur, d'une forme châtiée, avec une étude approfondie des caractères qui viennent en plein relief. L'invention est quelque peu tirée au point de vue de la vraisemblance, mais le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Le pasteur Naudié, de La Rochelle, rencontre dans le train le riche M. Defos, sincère protestant, qui l'invite à dîner. Etant donné que M. Defos ne fait jamais rien sans un but, et que Naudié n'a jamais eu pareil honneur, c'est donc qu'il y a quelque chose. En effet, il y a que la nièce de

M. Defos, la belle Jane, qui est une évaporée, une écervelée, une indépendante, s'est mis dans la tête, après avoir eu presque un amant à Londres, une nouvelle lubie, qui est d'épouser le pasteur Naudié, veuf avec quatre enfants, pour jouer à la sœur et à la mère de charité. Naudié tombe là-dedans comme un château de cartes, et épouse.

Ce n'est pas long à aller mal. Jane en a vite assez de son veuf et de sa marmaille; elle les laisse là comme une enfant pose sa poupée; et elle va faire des promenades à cheval avec son cousin, qu'elle invite indécemment et vainement à la valse. Joseph a encore une fois raison de Mme Putiphar. Jane a beau entraîner le cousin Henri dans les galets, celui-ci est un pieux protestant qui ne commettra pas d'indélicatesse, et qui, pour échapper à la tentation, se fait envoyer en voyage commercial en Norvège. Vous imaginez, pendant ce temps, tout ce que souffre et endure le pauvre Naudié : la peinture de ses angoisses est une des meilleures parties du livre. Par amour et par jalousie, il en vient à négliger ses enfants, son père mourant, tant il a peur de s'absenter et de laisser Jane et Henri ensemble pendant qu'il sera au chevet du moribond.

Tout le pays se gausse. Naudié est ridicule. Cela craque à la fin, et Jane rentre dans sa famille. Naudié se fait missionnaire.

Il risque un peu, dame! qu'on lui dise qu'il ne l'a pas volé. Il a bien cherché ce qui lui est arrivé, car un tel mariage ne pouvait lui apporter que quelque chose d'analogue. Aussi ce pauvre homme paraît-il un peu niais et naïf, ce qui nuit à notre pitié. Il est roulé par tout le monde. Les Defos ont une nièce hurluberlu qui les compromet. Il faut trouver un homme de bonne volonté pour épouser. Ce sera Naudié. Jane le berne. Le cousin Henri le remplace presque. La mère du cousin Henri qui, pour une matrone protestante, a de bien vilains principes, favorise les amours de son fils chéri avec la jeune mariée. Naudié s'est fourré dans un guêpier.

Ce n'est là qu'une face de l'œuvre, l'affabulation dramatique. Il y a tout un côté très important, par lequel le sujet se localise, se précise, se complique. La scène est intimement liée à son milieu, qui est la société protestante, la famille d'un célèbre pasteur. Ce n'est sans doute pas cette part qui alléchera le grand public; les mœurs particulières des protestants n'offrent pas un caractère assez spécial, assez tranché, pour déterminer une bien vive curiosité. Il paraît que, dans le Midi, à Nîmes, par exemple, les deux éléments catholique et protestant sont en antagonisme perpétuel et se livrent des escarmouches jusque dans la boutique des fournisseurs. Cela est assez local. Les protestants ne forment plus une société dans la nôtre; depuis Calvin et depuis la Maintenon, tout cela a bien fondu.

Le choix de ce milieu a néanmoins fourni à l'auteur de beaux portraits, de belles têtes de huguenots et de beaux sermons dont les textes évangéliques émaillent curieusement l'histoire pathétique, vivante et excellemment conduite de l'amour malheureux du pasteur Naudié pour sa légère épouse.

* * *

M. Adolphe Aderer a réuni, en un volume, *le Vœu*, sept délicates Nouvelles qui se recommandent par la belle tenue de la forme et l'originalité de l'invention. Je n'en prendrai pour garant que le premier de ces contes, celui qui a baptisé le volume, *le Vœu*.

L'idée en est ingénieuse; elle est expliquée dans cet avant-propos :

L'admirable tragédie de *Phèdre*, de Racine, a été l'objet de commentaires nombreux. Après l'héroïne de la tragédie, le personnage d'Hippolyte fut le plus étudié. Un jour, un maître en littérature — trop tôt enlevé à l'affection des siens et de ses disciples — disait devant moi que le farouche et beau chasseur, prêtre dévot du culte mystérieux de la chaste Diane, mis en scène par le poète grec, ne pourrait être comparé dans notre civilisation chrétienne qu'à quelque moine très jeune et très saint, voué à la Vierge Marie.

Sans doute, Racine, qui était un érudit pénétrant et délicat, entrevit cette « transposition »; mais s'il l'entrevit, comme il fut toujours fort pieux, il se signa devant elle. Et il en fut mieux ainsi. La tentation, favorisée par Vénus, d'un prêtre de Diane ne nous choque point sur la scène. L'Eglise et Louis XIV n'auraient point permis à Racine de transporter sur le théâtre l'aventure plus moderne — dont peut-être il entendit parler — que nous essayons de raconter ici.

Cette idée de moderniser, de catholiciser le sujet païen est tout à fait neuve et elle a inspiré l'auteur. Dans le ton des mémorialistes d'autrefois, avec la plume d'Hamilton, il nous dit l'histoire amoureuse de la cour du Grand Roi, comment la marquise de las Fuentès y ravit tous les cœurs, comment son mari jaloux la fit se retirer dans les montagnes du Guipuzcoa, en compagnie d'un cousin prêtre, dont elle s'éprend. Elle est jalouse des adorations du jeune lévite pour la Vierge; elle le tente, l'attire; le mari les surprend et l'orage les engloutit.

Le récit est pathétique. C'est Phèdre jalouse de Diane, devenue la sainte Vierge :

Combien elle souffre, quand l'apôtre du

Cœur Sacré de Marie passe sans la regarder et se détourne de la femme terrestre pour ne penser qu'à l'Epouse divine, Vierge immaculée!... L'indifférence de Fray Angel l'exaspère. Elle ne voit plus en lui le prêtre : elle ne voit que l'homme jeune aux yeux ardents, aux traits superbes, dont il n'est point de femme qui ne serait éperdument éprise. Toutes les ressources dont une femme dispose pour plaire, elle les emploie : pour rehausser encore son éclatante beauté, elle use des artifices que le costume et la parure comportent.

Souvent elle apporte son miroir — ô impiété! — près d'une image sainte de la Vierge suspendue à la droite de son lit, elle compare les deux physionomies. Elle se demande comment une figure aussi calme, aussi modeste, aussi chaste que celle de la Vierge peut occuper et passionner l'imagination d'un homme jeune, quand il a auprès de lui une femme désirable entre toutes qui lui ouvre les bras.

Le ton est charmant par un air XVII[e] siècle tout à fait de mise dans une transposition d'une tragédie racinienne. M[me] de Motteville prend souvent la parole au cours du récit, qu'émaillent des mots de Bossuet et des souvenirs de la grande vie de Versailles. C'est comme un coquet pavillon que l'auteur a adossé à l'imposante architecture du palais de Louis XIV.

La place manque pour vous parler des autres récits, *le Garde, l'Abbé Lauran, Sergine, l'Oubliée* : ce sont de bonnes et agréables pages d'un écrivain qui sait à la fois inventer, ressentir et exprimer.

* * *

Miquette est une blonde enfant, le petit dernier de Gyp; c'est une enfant terrible par ses questions embarrassantes, sa logique implacable et ses réflexions imprévues que lui inspirent les diverses circonstances qu'elle traverse, soit qu'elle se promène aux Champs-Elysées, ou qu'elle joue avec Totote au Bazar incendié, ou qu'elle assiste aux cinq heures de maman, ou à un grand dîner, ou à la foire de Neuilly. Elle a des mots drôles qui lui partent avec un naturel amusant et une verve sans apprêt. Elle les éternue.

Les enfants jouent à côté du salon où maman reçoit des visites, entre autres un monsieur dont on dit qu'il s'est mal sauvé à l'incendie du Bazar de charité. On entend les fillettes :

VOIX DE MIQUETTE, *furieuse.* — Non, je n'joue plus!... non!... ça m'assomme de brûler tout l'temps!... c'est à mon tour de faire l'homme, et j'veux l'faire!... pour pouvoir me sauver... (*Un froid dans le salon de maman.*)

La futée Miquette en conversation avec un jeune dindonneau de petit garçonnet :

MIQUETTE. — Vous aimez ça, militaire?...
LE PETIT GARÇON, *avec effroi.* — Non... oh! non!... D'abord, j'voudrais pas être tué...

Miquette explique à sa façon les pires phénomènes de la tératologie, et les fillettes à deux têtes et quatre jambes n'ont point de secret pour sa perspicacité :

MIQUETTE. — Comment c'est-y qu'vous persez qu'c'est arrivé, c't'affaire-là?...
GRAND-PÈRE. — Quelle affaire?...
MIQUETTE. — Ben, les p'tites filles?...
GRAND-PÈRE. — Je n'en sais rien absolument...
MIQUETTE. — Moi, j'l'sais bien!
GRAND-PÈRE, *saisi.* — Toi?
MIQUETTE. — Oui... J'suis sûre qu'on a renversé un pot de colle dans leur chou...

Elle a aussi des mots drôles dans ses interprétations très logiques du vocabulaire de sa langue maternelle :

MIQUETTE, *air saisi.* — Oh! l'est député m'sieu d'Kerfleury?...
GRAND-PÈRE. — Mais oui...
MIQUETTE. — La même chose qu'l'oncle Jean?...
GRAND-PÈRE. — La même chose.. c'est-à-dire, non... lui. il est rallié...
MIQUETTE. — Non... C'est pas ça... j'demande s'il est un député pareil à l'oncle Jean... un député du même grade?...
GRAND-PÈRE. — Il n'y a pas de grades... tous les députés sont pareils...
MIQUETTE. — Oh!... m'sieu d'Kerfleury est pareil à l'oncle Jean!... Un homme qui a été domestique...
GRAND-PÈRE, *ahuri.* — Domestique!... mais tu ne sais ce que tu dis...
MIQUETTE, *vexée.* — V'là la s'conde fois qu'vous m'dites que j'sais pas c'que j'dis quand j'le sais très bien!... M'sieu d'Kerfleury a été domestique... chez les Valtanant, qu'il a été...
GRAND-PÈRE. — Mais c'est absurde!... Où as-tu pris ça?...
MIQUETTE. — J'l'ai pas pris nulle part... c'est m'sieu d'Rupin qui l'a dit...
GRAND-PÈRE, *de plus en plus ahuri.* — Rupin t'a dit que...
MIQUETTE. — Y m'l'a pas dit à moi... mais y l'a dit un jour à la maison que j'étais là...
GRAND-PÈRE. — Que Kerfleury avait été domestique?
MIQUETTE. — Oui...
GRAND-PÈRE. — Mais comment a-t-il pu dire ça!...
MIQUETTE. — Comment?... Ben il a dit en racontant qué'qu'chose... « C'était dans le temps où M[me] de Valtanant était la maîtresse de d'Kerfleury... » (*Un temps.*) Vous voyez bien?

La lexicologie se venge d'elle par des tours plaisants :

MIQUETTE. — Et alors y bafouille!... C'est pas pour attraper m'sieu le curé c'que j'dis, toujours!... qu'il est bon... bon comme un amour... et qu'je l'aime tout plein... et qu'c'est pas d'sa faute s'il est prolifique, l'pauv' bonhomme!...
L'ABBÉ. — S'il est quoi?...
MIQUETTE. — Prolifique... qu'a dit grand-père...
L'ABBÉ, *étonné.* — Monsieur votre grand-père vous a dit que M. le curé...

Miquette, *interrompant.* — C'est pas d'm'sieu l'curé qu'y m'l'a dit... c'est d'vous.

L'Abbé, *ahuri.* — De moi?...

Miquette. — Oui... pac'que j'disais que j'vous comprenais pas toujours quand v's expliquiez quéqu'chose. (*Mouvement de l'abbé.*) Oh!... j'vous comprends tout d'même, mieux que m'sieu l'curé!...

L'Abbé, *pointu.* — Je vous remercie...

Miquette. — Alors, y m'a répondu... « M'sieu l'abbé est p't-êt' un peu prolifique... »

L'Abbé, *un peu pincé.* — C'est prolixe, je suppose, qu'a dit monsieur votre...

Miquette. — Oui... vous avez raison, c'est prolixe qu'il a dit... prolifique, c'est aut'chose... c'est les capucines qu'avaient poussé tout partout.

Elle a aussi ses minutes de poésie délicate et langoureuse, avec des mots charmants, comme ceci :

Miquette. — Aimeriez-vous mieux des contes de Fées?... Oh! pour ça, j'les sais tous! c'est ça qu'est chic, des Fées!... (*Robert hausse les épaules.*) Vous n'les aimez pas, les fées?... les bonnes, bien entendu... pac'que les autres... (*Consternée.*) Comment, vous n'les aimez pas?... Ben, moi, après l'bon Dieu, et la Sainte Vierge, et les saints, et les anges, j'trouve qu'c'est les Fées c'qu'y a de plus imposant...

Robert. — Ce sont des mensonges les Fées...

Miquette, *attristée.* — Pourquoi des mensonges?... (*Réfléchissant.*) C'est p't-être des inventions, mais c'est pas des mensonges... c'est laid les mensonges, et les fées, c'est si joli!

Ce brin de rêverie poétique achève le portrait et le rend tout à fait exquis. Il corrige la gaminerie garçonnière, il féminise l'enfant terrible, il met à la petite sauvage un rayon gracieux qui éclaire les broussailles blondes et vaporeuses de sa chevelure de petite Fadette.

***

Voici un autre livre de ce même style « gypique ».

Les Petites rosseries de Marie-Anne de Bovet (chez Lemerre), sont drôles. C'est l'histoire de tous les tours pendables que les femmes peuvent jouer aux hommes ou à leurs semblables pour peu qu'elles ne soient pas gênées par des scrupules de pudeur ou de délicatesse. Une mère, Mme Hesdigneul, probe, austère, « épouse sans reproche, mère modèle, parangon de toutes les vertus sociales et de toutes les convenances mondaines » se désole de voir son fils faire la fête. Ce n'est pas, comme vous croyez, pour le fait même de la fête, qui est en soi chose immorale. Point : mais c'est que cette fête coûtait cher, et Mme Hesdigneul était un tantinet avare, ce qui concorde avec l'austérité. Comme Ferdinand était prodigue, « la mère devait casquer, partagée entre une incurable faiblesse pour cet être rare sorti de son flanc et le regret cuisant de prodigalités si peu dans son caractère. » Le moyen qu'elle trouva, on le donnerait en mille à toutes les honnêtes femmes, ses sœurs. Elle lui procura une femme du monde, espérant qu'elle ne coûterait rien. Mais celle-ci ayant vu l'enclouure simula des besoins d'argent à Ferdinand émerveillé :

Il en avait tant l'habitude que, la première fois où il la vit soucieuse, il lui dit :

« Des embêtements de monnaie, hein? »

Sans se faire prier plus qu'il ne fallait, elle avoua une bagatelle de cinq cents louis de dettes. Pas de quoi crier au feu.

« Bah! déclara-t-il, quand elle voulut le remercier, j'ai été assez tapé par des grues pour être trop heureux d'obliger une amie. »

Lorsqu'on n'a pas été élevée à cela, on est tout de même un peu gênée aux entournures d'abord. Mais Eliane songea à la petite femme pas chère qu'une mère prudente avait si astucieusement ménagée à son fils.

« Vieille rosse, va! » s'écria-t-elle.

Voilà quelle est la note.

La jeune et belle Mme Eliane soutira ainsi, en fort peu de temps, trois cent mille livres à la trop économe et vertueuse Mme Hesdigneul, qui fut ainsi punie de sa ladrerie : car il faut toujours que le vice soit puni, pour la morale.

Voilà le ton de ces historiettes pleines d'un entrain endiablé, et qui rappellent les fabliaux de nos pères. Mais, comme dit Jacques Normand, ce n'est pas pour les jeunes filles. Le style gagnerait à être plus calme, moins épileptique. L'auteur veut créer le mouvement et l'entrain en secouant sa plume tant qu'elle peut. Par moments, cette agitation est factice; la vraie gaieté sort du sujet même, et non des contorsions extérieures, des trivialités trop voulues : « Un mari à la clé » ou bien « feu son panier percé de mari, » ou « elle aimait la bonne galette, » ou « un beau blond légèrement argenté de poil et considérablement de bourse »; tout ce sans-gêne est maniéré; on sent trop la recherche étudiée du va-comme-je-te-pousse, pour donner l'impression de ces héroïnes hurluberlu, fantasques, désossées de principes et fleurant le scandale. Au demeurant, beaucoup d'entrain, de verve, d'invention dans cet amusant pandémonium de la rosserie moderne.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Nous ne sommes peut-être pas encore à la veille de nous promener dans les airs comme de simples moineaux, mais il en est question. C'est une nouvelle qu'on nous donne de temps en temps pour nous faire prendre patience sans doute, et nous aurions pu cette fois encore la passer sous silence si la personnalité de l'inventeur et de ses parrains ne lui donnait une importance spéciale. Ce sont, en effet, MM. Marey, Maurice Lévy et Sarrau, qui viennent de présenter à leurs collègues de l'Académie des sciences une note très suggestive sur une machine volante, construite par M. Ader, dont les inventions en téléphonie et en télégraphie sont bien connues. Il y a environ six ou sept ans, nous avons eu l'occasion de voir chez M. Ader lui-même des dessins de sa machine; les renseignements qu'il nous avait donnés alors nous avaient laissé quelque peu rêveur, et nous n'étions pas très étonné de ne plus en avoir entendu parler. Il ne s'agit pas de ballon dirigeable, mais bien d'un aviateur muni de grandes ailes et d'une hélice. Le moteur est le plus puissant qu'on ait jamais construit; car on arrive au chiffre vraiment extraordinaire de 3 kilogrammes du poids total par force de cheval, ce poids comprenant le générateur, le moteur et le condenseur.

La machine est montée sur un bâti de tubes d'acier de façon à obtenir légèreté et solidité; les ailes, qui ont près de 10 mètres d'envergure, se replient et s'ouvrent par une manœuvre simple et rapide; elles sont en soie vernie, supportée par une carcasse en bambou; entre ces ailes et en avant se trouve une grande hélice, de construction analogue, mise en mouvement par le moteur. Celui-ci est une machine à vapeur, à condensation, utilisant toujours la même eau et munie d'un chauffage au pétrole; tout cet ensemble pèse environ 500 kilogrammes. Le conducteur se place sur un petit siège et conserve à portée de la main toutes les pièces de commande lui permettant de plier ou déplier les ailes instantanément, forcer ou diminuer la pression de la vapeur, actionner l'hélice, etc., mais quel sera ce conducteur? Jusqu'à présent, on n'a pas vu encore l'aviateur Ader s'élever dans les airs; quelques expériences, faites de concert avec le ministère de la guerre, ont prouvé qu'il y avait beaucoup de bon, mais elles ne sont pas tout à fait concluantes; le ministre a laissé à l'inventeur toute sa liberté d'action, se réservant seulement l'application du moteur à l'aérostation. Il nous semble, en effet, que le ballon offrira toujours plus de sécurité que les ailes; car enfin une machine, si bien faite qu'elle soit, est sujette à dérangement. Qu'un arrêt involontaire se produise, ne serait-ce que pendant quelques secondes: en voilà assez pour compromettre tout l'appareil que l'inéluctable loi de la pesanteur écrasera sur le sol, avec son conducteur. Si jamais il y a des lignes concurrentes pour faire le service du ciel, nous choisirons celle qui utilisera l'aérostat, ce sera plus prudent.

* * *

En attendant, nous continuons à ramper sur la terre et nous cherchons à perfectionner pour le moment les moyens rapides de transport dans les grandes villes. Au mois de juin dernier eut lieu, à Paris, un concours de fiacres qui mit en lumière la voiture électrique, jusque-là presque inconnue dans la capitale. L'automobile à pétrole, qui sillonne depuis plusieurs années nos rues et nos boulevards, n'avait en cette circonstance d'autre représentant qu'un coupé de la maison Peugeot. Les constructeurs s'étaient d'avance rendu compte des désavantages du moteur à pétrole lorsqu'il s'agit d'une exploitation de ce genre : il fait trop de bruit et demande quelque temps pour sa mise en marche, de sorte qu'on est obligé de le laisser tourner à vide pendant les arrêts qui ne doivent pas se prolonger, d'où dépense inutile et trépidations désagréables. Le moteur électrique est beaucoup plus silencieux et se met en marche immédiatement; il dépense l'électricité proportionnellement au travail qu'on lui demande, contrairement au moteur à pétrole avec lequel les différentes vitesses sont obtenues par un changement d'engrenages, sans rien changer à sa consommation.

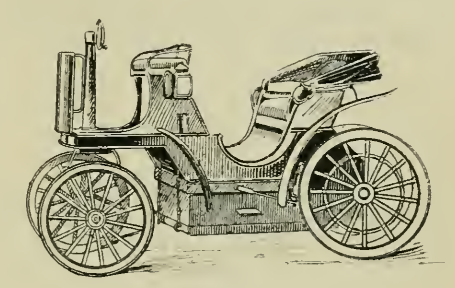


Fig. 1. — Un fiacre électrique.
La caisse carrée figurée sous la voiture renferme les accumulateurs.

L'expérience a, du reste, prouvé que ces

pressentiments étaient justes et on doit à ce point de vue savoir gré à la maison Peugeot d'avoir affronté le concours. Son fiacre a parfaitement fonctionné et les itinéraires variés, mais toujours de 60 kilomètres, ont toujours été parcourus par lui avec la plus

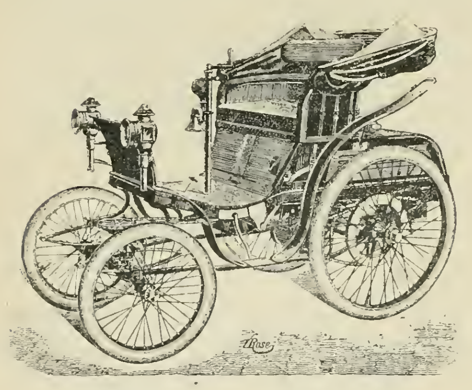


Fig. 2. — Un fiacre à pétrole.

Le moteur et tous les accessoires sont au-dessus de l'axe des roues d'arrière.

grande facilité; seulement il dépensait jusqu'à 16 litres d'essence, ce qui à raison de 0 fr. 70, représente plus de 11 francs; c'est un prix absolument prohibitif pour un fiacre; un cheval qui mangerait pour 11 francs par jour d'avoine serait considéré comme un phénomène un peu trop coûteux! Le fiacre électrique consomme beaucoup moins, mais l'expérience n'a pas été d'assez longue durée pour qu'on puisse être fixé d'une façon absolue sur la dépense réelle. En effet, on est obligé d'avoir recours aux accumulateurs comme source d'énergie, et c'est un appareil assez délicat qui doit se détériorer rapidement, surtout lorsqu'il est soumis aux trépidations que lui font subir les pavés. On estime que la charge nécessaire pour une journée ne dépassera pas 3 francs, mais on ne tient compte dans ce calcul que du courant emmagasiné et on n'y fait pas entrer la vie de l'accumulateur; il n'y a que l'expérience qui pourra nous renseigner exactement à cet égard. Cependant, la Société Fulmen, qui avait fourni les accumulateurs et qui a déjà fait des essais à ce sujet, estime qu'elle pourrait prendre l'entretien de ceux-ci à forfait moyennant 3 fr. 50 par jour et par voiture, ce qui nous mettrait bien au-dessous du prix de revient du pétrole. Il est donc à présumer que c'est l'électricité qui l'emportera. La voiture est toujours un peu encombrée par le volume et le poids de la batterie qui nécessite des dispositions spéciales; on voit généralement, en dessous, une caisse carrée (fig. 1) assez disgracieuse qui la renferme; il faut, en effet, s'arranger autant que possible de façon à pouvoir l'enlever et la remplacer très facilement — l'une étant en charge à l'usine pendant que l'autre roule, car il faut huit à dix heures pour la charger. La voiture à pétrole (fig. 2) est à ce point de vue très avantageuse et, pour le moment, il ne faut pas penser à autre chose pour faire de grands trajets en dehors des villes.

Il arrivera peut-être un moment où la vapeur, qui a servi pour les premiers types d'automobiles, reprendra sa place; car M. Serpollet, qui est l'inventeur d'un générateur spécial, y travaille activement. Le moteur à vapeur a sur celui à petrole cet avantage qu'il est beaucoup plus souple et permet à un moment donné un vigoureux coup de collier si cela est nécessaire. Le principe de la machine Serpollet est la suppression de la chaudière; il emploie un serpentin ES formé d'un tube d'acier à très faible section, placé au milieu du foyer A (fig. 3) et dans lequel, au moyen d'une pompe, actionnée par le moteur lui-même, on envoie de l'eau qui se transforme immédiatement en vapeur pour aller actionner le piston. Dans son dernier modèle,

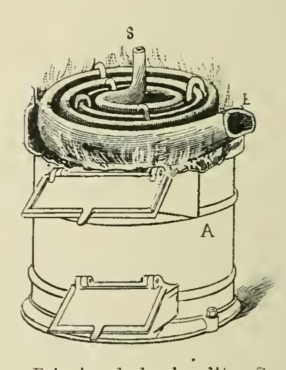


Fig. 3. — Principe de la chaudière Serpollet.

Sur un foyer A un tube en spirale à section très étroite reçoit l'eau en E par une petite pompe de compression; cette eau est immédiatement vaporisée et sort en S à l'état de vapeur pour agir sur le piston.

l'inventeur a remplacé le foyer à coke par des chalumeaux fonctionnant au pétrole, ce qui réduit le volume et permet d'entretenir beaucoup plus facilement la température nécessaire à la vaporisation.

L'automobile n'a pas dit son dernier mot, tant s'en faut; nous ne sommes encore qu'à ses débuts.

*
* *

On a expérimenté récemment les nouveaux canons dont notre armée est aujour-

d'hui pourvue; les résultats ont été des plus satisfaisants : le tir peut être excessivement rapide, la pièce se remettant en batterie d'elle-même sans se dépointer. Il est probable que les puissances étrangères ne tarderont pas à avoir les détails de notre nouvelle artillerie, si elles ne les ont déjà; mais nous n'en conserverons pas moins sur elles une avance de plusieurs années. Parmi les inventions faites dernièrement en fait de pièces de canon, il en est une assez bizarre qui permettrait de faciliter le transport des grosses pièces en les fractionnant en plusieurs parties. Un

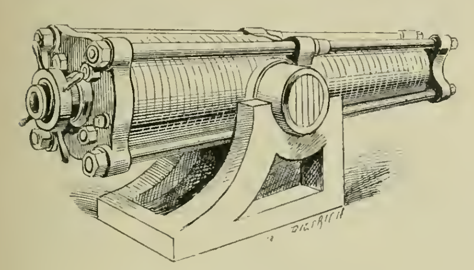


Fig. 4. — Canon démontable.

L'âme est d'une seule pièce assez mince; on la renforce par des rondelles d'acier réunies par quatre boulons qui les pressent l'une contre l'autre, de la gueule à la culasse.

Américain a eu l'idée de construire un canon démontable (fig. 4) dont l'âme seule, portant les rayures, est d'un seul morceau, mais à parois assez minces pour que le poids soit réduit à son minimum; pour lui donner ensuite la résistance suffisante, on enfile par-dessus des rondelles d'acier qui s'appliquent les unes contre les autres et qu'on réunit solidement entre elles au moyen de tiges boulonnées. Outre la facilité de transport, cette pièce présenterait l'avantage d'être moins coûteuse qu'une autre, puisque l'âme seule serait à remplacer au bout d'un certain temps de service et qu'en outre chacune de ses parties, étant de petit volume, se travaille plus facilement sans nécessiter un outillage puissant; mais il est à craindre qu'un tel assemblage, si bien fait qu'il soit, ne présente pas un tout suffisamment homogène pour résister aux énormes pressions de la poudre. On a calculé qu'un canon qui lance un projectile de 1000 kilogrammes, comme certains canons de marine, produit un travail de 17 millions de chevaux-vapeur et cela en 1/100e de seconde; comme au bout de cent coups il peut être considéré comme hors d'usage, la vie des gros canons est donc d'environ une seconde!

*
* *

Chaque fois qu'il arrive un accident de chemin de fer ou un naufrage, on ne manque pas d'indiquer les remèdes, les appareils de sauvetage ou de sécurité qu'il conviendrait d'employer pour éviter à l'avenir de semblables catastrophes. Cela n'a pas manqué après le désastre de *la Bourgogne*, et on a mis en avant la télégraphie sans fil comme devant servir à coup sûr à éviter les abordages en mer. Nous avons expliqué ici, il y a peu de temps, en quoi consiste la télégraphie sans fil; nous rappellerons seulement aujourd'hui que, grâce au tube à limailles de notre compatriote, M. Branly, tube qui est la base du système, l'appareil récepteur enregistre les ondes ou décharges électriques qui se produisent à une distance plus ou moins grande, 25 à 30 kilomètres jusqu'à présent. Mais il ne faut pas oublier que l'orientation lui fait absolument défaut; il enregistre l'onde de quelque côté qu'elle vienne; en supposant que tous les navires soient pourvus des appareils nécessaires pour produire les ondes et les recevoir, appareils délicats et difficiles à régler, on serait peut-être bien prévenu qu'il y a quelqu'un dans le voisinage; on pourrait même, puisqu'on fait à volonté les signaux Morse, entrer en conversation avec lui, mais en plein brouillard il serait assez difficile aux deux navires de se rendre un compte exact de leur position respective, et si l'orage s'en mêle ou qu'un troisième navire se trouve aussi dans les parages, cela deviendrait tout à fait impossible. En supposant seulement deux navires, l'un d'eux indiquant qu'il va de l'est à l'ouest, du nord au sud, ou toute direction intermédiaire, la seule ressource de l'autre serait de suivre la même direction, mais encore il ne serait pas bien sûr qu'il n'est pas exactement sur la même ligne que l'autre qui pourrait le rattraper s'il marche plus vite que lui. Il y aurait, certes, un peu moins de chances d'abordage, mais cela nécessiterait des complications que peu de navires pourraient supporter. On a proposé aussi d'assigner des routes différentes bien déterminées aux paquebots; mais il y a bien d'autres bateaux qui, eux, ont un service irrégulier, vont tantôt à un endroit, tantôt à un autre et coupent la route des paquebots sur tous les points. Il n'y a, en somme, que les signaux sonores ou lumineux, et même les deux à la fois, qui puissent être efficaces; en temps de brouillard, un bateau devrait lancer constamment des fusées très brillantes et détonant en l'air. Malgré cela, il y aurait encore des abordages; on ne pourra jamais les éviter complètement, sans compter ceux qui peuvent avoir lieu avec des épaves de grandes dimensions, comme il y en a tant sur l'Océan, et des montagnes de glace, ou icebergs, qui déva-

lent des mers arctiques. On devient insouciant du danger par l'habitude et on ne veut pas troubler la quiétude des passagers en leur faisant faire, au premier jour de chaque embarquement, des simulacres de sauve-qui-peut où on leur apprendrait à se servir rapidement des bouées, radeaux et autres appareils de sauvetage qui se trouvent à bord; c'est certainement un tort. On en parle un peu pendant quelques semaines après une catastrophe, puis on n'y pense plus... jusqu'à la suivante. Et il en sera probablement toujours ainsi, car telle est la nature de l'homme!

* * *

Le clou de l'Exposition de 1900 n'est pas encore trouvé, et il est probable, vu l'heure avancée, qu'il faudra s'en passer — à moins qu'on ne considère comme tel la grande roue de 100 mètres destinée à promener

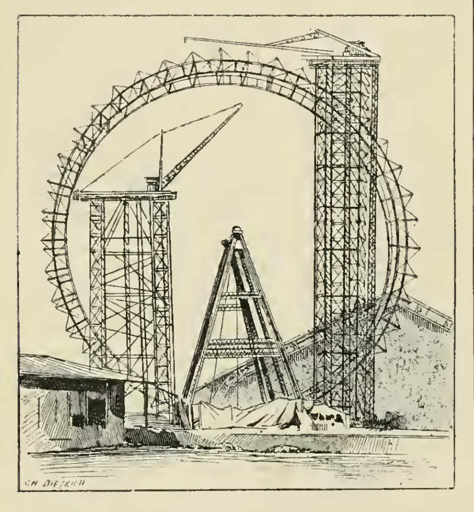


Fig. 5. — La grande roue de Paris en construction.

La jante de la roue est construite avant les rayons qui seront formés de fils d'acier la reliant à l'axe.

circulairement en l'air les visiteurs avides d'émotions. Cela n'est pas une nouveauté : Chicago et Vienne avaient eu la primeur de cette attraction, car c'en est une, paraît-il; nous ne voyons pas très bien, pour notre compte, quel plaisir on peut avoir à tourner ainsi en l'air pendant quelques minutes; mais des goûts, etc., il ne faut pas discuter. Quoi qu'il en soit, la construction de cet appareil aura été fort intéressante pour ceux qui ont pu la suivre depuis le commencement. On pourrait penser qu'on a d'abord placé l'axe sur ses piliers, puis les rayons et que, sur ceux-ci, on a établi la jante ; mais on a procédé tout autrement en commençant par la jante. On a d'abord établi deux échafaudages en bois : l'un de 76 mètres, l'autre de 62 de hauteur et on les a consolidés contre l'action du vent par des câbles en acier reliés à des poids de 20 tonnes.

En haut de chaque échafaudage se trouve une grue qui peut enlever 100 tonnes par jour et se déplace de façon à amener chaque pièce au point qui lui est assigné ; l'arc de cercle s'est ainsi élevé symétriquement de chaque côté jusqu'à ce que, petit à petit, la jante, qui a $3^m,50$ de haut sur 8 mètres de large, se trouve complètement fermée telle que la représente notre dessin (fig. 5) ; en même temps, on a construit les pilones de 60 mètres de haut qui supportent l'axe, formé d'une pièce d'acier de 13 mètres de long, pesant 32 tonnes. La jante est réunie à cet axe par des câbles en fil d'acier qu'elle tend par son propre poids et quarante wagons, pouvant contenir chacun quarante voyageurs, seront suspendus entre ses faces. La durée d'une rotation complète sera d'environ vingt minutes pendant lesquelles le voyageur pourra avoir, s'il a beaucoup d'imagination, la sensation d'une ascension en aérostat.

* * *

Bien qu'il ait beaucoup plu cette année, il faut prévoir les temps de sécheresse qui, certains étés, ont été d'autant plus pénibles pour les Parisiens que c'est à ce moment-là qu'on leur donne le moins d'eau. L'approvisionnement est cependant d'environ 70 millions de mètres cubes par an, en eau de source ; mais cela ne suffit pas et souvent il faut, vers le mois de juillet et août, y ajouter la nauséabonde eau de Seine.

Le conseil municipal a donc dû aviser à amener de nouvelles sources et c'est sur les eaux du Loing et de son affluent le Lunain (fig. 6) qu'il a jeté son dévolu. Par une loi du 21 juillet 1897 il a été autorisé à commencer les opérations.

On n'a pas rencontré, chez les habitants de Seine-et-Marne, riverains de ces deux petites rivières, les oppositions qu'avaient énergiquement formulées ceux de l'Avre et les travaux ont pu être rapidement commencés ; du reste, on s'est acquis tout de suite la population de Nemours en lui assurant 800 mètres cubes par jour. Comme on pense pouvoir disposer de plus de 50 000 mètres, le sacrifice n'était pas très grand.

Les travaux, qui sont estimés à 25 millions, consistent en deux conduites, l'une de 15 kilomètres pour le Loing, l'autre de 7 pour le Lunain, qui amènent les eaux à Sorques où elles sont élevées par des

pompes à 35 mètres de haut. Elles se trouvent alors au niveau de l'aqueduc de la Vanne qui sera doublé, sur une longueur de 73 kilomètres, d'un autre aqueduc beaucoup plus grand arrivant comme lui au réservoir de Montsouris et pouvant le remplacer en cas de réparations, les eaux de la Vanne étant, dans ce cas, réunies à



Fig. 6. — Les nouvelles canalisations amenant les eaux du Loing et du Lunain à Paris.

celles nouvellement captées ; il se pourrait même que plus tard elles y coulent définitivement si, comme on se le propose, on continue à capter d'autres sources du bassin supérieur de la Seine; car le Parisien aime l'eau. Ce n'est pas qu'il soit méchant, il ne boit pas tout, mais il a pris depuis quelque temps des habitudes d'hygiène dont on ne peut que le féliciter : il va pouvoir disposer de 125 litres par jour.

Ce n'est pas tout d'avoir beaucoup d'eau, il faut pouvoir s'en débarrasser après usage et avec le système du tout à l'égout, qui se généralise tous les jours, on aurait vite fait d'empoisonner complètement la Seine. Après bien des projets et des discussions, on s'est arrêté, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire ici, au système de l'épandage et, à mesure qu'on capte de nouvelles sources pour l'alimentation, on ouvre de nouveaux champs d'épandage à l'évacuation des eaux d'égout. En ce moment on construit une conduite qui doit traverser l'Oise en siphon, près de Chennevières; on emploie, pour cela, le ciment armé, c'est-à-dire dans lequel est noyée une armature métallique ; c'est un système préconisé depuis quelques années et qui présente des avantages de légèreté et de solidité qui le rendent précieux dans beaucoup de cas. Ici l'armature se compose de grands cercles de fer (fig. 7) reliés entre eux et formant un squelette qu'on descend dans la tranchée, puis qu'on emprisonne dans le ciment.

On espère que pour 1900 les champs d'épandage de Pierrelaye, Méry, Triel et Carrières-sous-Poissy seront complètement organisés ; il y a une commission spéciale qui surveille la quantité d'eau à déverser pour ne pas dépasser le point de saturation des terres et qui fait en outre des analyses bactériologiques pour se rendre compte de l'efficacité de l'épuration par épandage; on a constaté que, de 1896 à 1897, le nombre de microbes contenus dans un centimètre cube d'eau de Seine prise en dessous des déversoirs avait diminué dans des proportions considérables : il est passé de 5 millions à 1 million. On pourra se demander ce que deviennent ceux qui manquent à l'appel : ils restent dans les champs d'épandage où ils reconstituent les éléments fertilisants enlevés par les récoltes, et les superbes produits maraîchers qui nous arrivent de ces terres prouvent une fois de plus que rien ne se perd dans la nature.

*
* *

Le nombre des amateurs de photographie augmente en raison de la facilité qu'on trouve dans la série des manipulations nécessaires à l'obtention de l'épreuve définitive. Depuis quelques

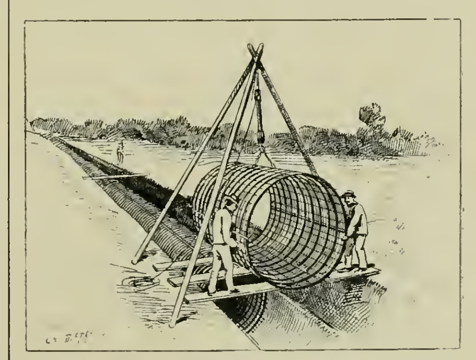


Fig. 7. — Pose des armatures en fer destinées à la conduite du siphon de Chennevières en ciment armé.

années l'emploi des petites chambres à main, dénommées jumelles à cause de leur ressemblance plus ou moins grande

avec la jumelle de théâtre, s'est beaucoup répandu, mais on s'est vite aperçu que le format un peu petit des images obtenues pourrait être une objection sérieuse de la part des amateurs. Aussi a-t-on construit en même temps des amplificateurs automatiques, qui ne sont pas autre chose en principe que des appareils d'agrandissement ordinaires, dans lesquels on simplifie les manipulations en limitant à un seul format la faculté d'agrandissement. Ce sont, en général, des

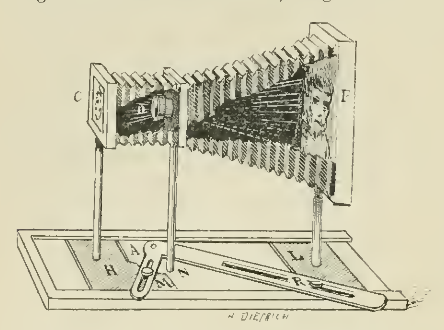


Fig. 8. — Principe de l'appareil automatique de M. Carpentier pour faire des agrandissements à toutes les échelles.

A, équerre pivotant sur son sommet. La petite branche, par le système H M, fait coulisser l'avant C de la chambre quand on manœuvre l'arrière P qui est relié par le système L R à la grande branche. Par construction, les déplacements relatifs de P et C sont tels que la mise au point reste constante.

boîtes en forme de pyramide tronquée fermées à la grande base par un châssis destiné au papier sensible et portant vers l'extrémité supérieure un objectif devant lequel, sur un petit cadre *ad hoc* fermant la petite base, on place le cliché : c'est toujours au point et toujours en plaque, il n'y a point de tâtonnements. Mais à mesure qu'on devient plus habile dans l'art photographique, on devient aussi plus exigeant et beaucoup ne veulent pas rester esclaves d'un format unique ; ils veulent faire mieux et choisir la partie intéressante du cliché qui seule mérite d'être agrandie à tel ou tel format. Dans ce cas, il faut avoir recours à un appareil un peu plus encombrant : c'est la chambre ordinaire composé de trois corps réunis par des soufflets. Le cliché étant à un bout sur une glissière qui permet de mettre la partie choisie en face de l'objectif monté sur le corps du milieu, il ne reste qu'à faire la mise en plaque et la mise au point sur le verre dépoli situé à l'opposé. Cette opération est très délicate : si on approche le cliché de l'objectif pour agrandir davantage, le point n'y est plus et, quand on a rectifié celui-ci, l'échelle choisie a changé. M. Carpentier vient de construire un appareil qui simplifie beaucoup l'opération en ce sens que la mise au point est toujours faite et qu'on a à s'occuper seulement de voir quel est le meilleur effet produit suivant l'échelle d'agrandissement choisie. On sait que l'objectif obéit à la loi des foyers conjugués qui règle les distances auxquelles il doit se trouver, de l'objet et de l'écran, pour donner une image nette à une dimension donnée. C'est la résolution automatique de cette équation qu'effectue mécaniquement l'appareil de M. Carpentier, et le système est très simple : il consiste à relier au moyen d'une équerre à angle droit (fig. 8) pivotant à son sommet A les deux extrémités C et P de la chambre. Deux coulisseaux H et L glissant dans une rainure portent l'un l'avant, l'autre l'arrière de la chambre et ils sont reliés le premier au petit bras, le second au grand bras de l'équerre par un bouton coulissant dans les rainures M et R pratiquées dans ceux-ci. On voit de suite au simple examen de la figure que, dans ces conditions, à tout déplacement de l'arrière P de la chambre correspond un déplacement plus petit de l'avant C et qu'il y a entre les deux une relation constante. Le constructeur n'a qu'à régler avec soin cette relation une fois pour toutes, en raison du foyer de l'objectif employé O dont la position N est immuable, et la mise au point se trouve faite pour toutes les positions ; l'opérateur n'a plus alors d'autre préoccupation que de chercher sur le verre dépoli quel est le meilleur format à donner à son image pour en obtenir le meilleur effet. Les photographes étant, en général, plutôt artistes que savants et habiles opérateurs, ils ont là un auxiliaire précieux qui ne se trompe jamais.

***

Le préfet de police de Paris a signé en juin dernier une ordonnance aux termes de laquelle dans un délai de six mois les propriétaires d'usines, situées dans l'intérieur de la ville, devront faire en sorte de supprimer les fumées noires et épaisses qui incommodent tout le voisinage. Il y a souvent un peu trop de sans-gêne chez ces industriels qui, en modifiant les foyers, ou en choisissant des houilles plus maigres, pourraient avoir beaucoup moins de fumée ; on a proposé plusieurs systèmes de cheminées et de foyers ; on saura bientôt s'il en est un qui remplisse un rôle réellement efficace, car un concours est ouvert en ce moment par la ville de Paris à ce sujet et nous y reviendrons.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES

ET COLONIAUX

La guerre, les préparatifs accomplis, a précipité son cours.

Les flottes espagnoles sont détruites; Santiago de Cuba, la pointe orientale de la grande île, conquises; Porto-Rico, envahi : le gouvernement espagnol a reconnu sa défaite et demandé la paix. La paix sera-t-elle pour demain? Nous n'en savons rien. Les hommes se décident à la paix plus difficilement, plus lentement qu'à la guerre, et comme à regret. Cela est naturel. Ils se décident à la guerre, parce qu'ils savent qu'elle est un jeu de hasard, et parce qu'ils sont joueurs, et aussi parce qu'ils ont de leurs forces une idée toujours exagérée, des forces de l'ennemi une idée toujours incomplète et qu'ils sont orgueilleux. Lorsque, au contraire, ils sont forcés de parler de la paix, ils ne savent que trop quel sera son prix; ils espèrent toujours, les insensés, comme s'ils attendaient une intervention divine; ils balancent, ils ne font que s'abîmer plus profondément dans leur défaite. — Vers la fin de la guerre gréco-turque, un grand journal avait ouvert une rubrique : *Vers la paix;* la rubrique se perpétua durant trois ou quatre mois.

Aussi convient-il d'attendre encore avant de parler de la présente guerre. Le lecteur, au mois le mois, trouve, dans l'excellent *Memento encyclopédique* de cette revue, la suite des faits accomplis. Les commenter serait imprudent à cette heure. Il est, dans les choses d'ici-bas, d'étranges retours. Ce que l'épée fit hier, demain l'épée peut le défaire. L'espérance peut être insensée : les fils du pays que sauva Jeanne d'Arc ne jetteront pas la pierre à ceux que tient debout la folie d'espérer. Attendons la fin.

... Il est cependant un petit fait qui s'impose, dès aujourd'hui, à notre attention. Il passa inaperçu dans le tumulte de la canonnade qui faisait rage autour de Santiago. Il est d'une importance historique de premier ordre :

« *Le Président Mac Kinley,* disait, en une ligne, un télégramme du 7 juillet, *a signé, mercredi, la résolution annexant les îles Hawaï aux Etats-Unis.* »

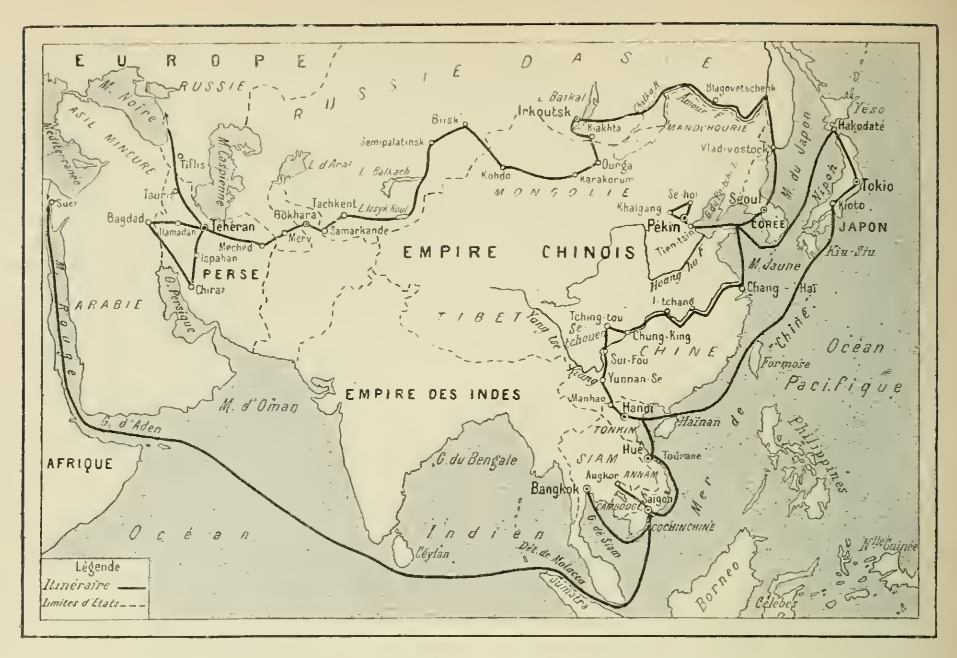
Si le lecteur a la bonté d'âme de se rappeler notre chronique sur les îles Hawaï, du 1er septembre 1897, besoin sera de peu de mots pour lui démontrer l'importance de ce télégramme. Les Etats-Unis, on le sait, se sont mêlés de bonne heure à la vie politique de l'Etat hawaïen. Dès 1853, puis en 1893, on crut que l'annexion était imminente. Le 16 janvier de cette dernière année, les Américains renversaient la reine Lydia K. Liliuokalani, établissaient la République. Le 2 février, à Honolulu, était proclamé le protectorat provisoire des Etats-Unis; le 15, à Washington, le président Harrison, dans un message au Sénat, recommandait formellement l'annexion. Mais M. Cleveland, qui succéda peu après à M. Harrison, abandonna ce projet; les annexionnistes durent attendre le retour au pouvoir du parti républicain avec M. Mac Kinley. Le 16 juin 1897, un traité d'annexion était signé par la République des Etats-Unis et la République d'Hawaï; le président en recommandait immédiatement l'adoption au Sénat.

Il a fallu la guerre avec l'Espagne, l'entraînement de la victoire, la révolution morale que cet entraînement opère à cette heure aux Etats-Unis, pour supprimer brusquement l'opposition que beaucoup de bons esprits faisaient au projet d'annexion. 291 représentants contre 91, 42 sénateurs contre 21 ont voté oui. Le 6 juillet au soir, vers six heures, le vote eut lieu au Sénat, « au milieu d'une sensation prolongée, suivie d'un silence ému qu'ont terminé de longs applaudissements ». Aussitôt, les mesures nécessaires ont été prises : une commission, chargée de l'organisation politique des îles; le croiseur *Philadelphia,* le premier bataillon des volontaires de New-York, envoyés à Honolulu.

L'ancienne colonie anglaise, révoltée contre les lois et les soldats de sa métropole, devient métropole à son tour, conquiert une colonie, envoie aux indigènes et ses lois et ses soldats : *sic vos non vobis.*

Que les Etats-Unis s'emparent d'îles lointaines, riches par la culture de la canne à sucre, situées sur les avenues qui mènent d'Amérique en Asie et en Océanie : ce fait, par lui-même, est déjà de quelque importance. Mais si on le rapproche d'autres faits récents, si on le considère comme un symptôme, cette importance grandit singulièrement. Dans la séance du Sénat, que nous rappelions, de graves paroles ont été dites; voici comment s'exprima M. le sénateur Teller, du Colorado :

Je crois que partout où flotte notre drapeau, soit par *droit de conquête,* soit par le consentement du peuple qui le laisse arborer, là il doit rester. Et le parti ou les hommes qui proposent de le retirer auront à compter avec la *grande masse du peuple américain* qui croit que c'est le meilleur drapeau du meilleur gouvernement, plus capable d'apporter la paix et la prospérité que n'importe quel autre



LE VOYAGE DE M. MARCEL MONNIER AUTOUR DE L'ASIE

drapeau ou quel autre gouvernement sous le ciel.

Et maintenant, soyez avertis. Après l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, le Japon, voici que les Etats-Unis — une république — adoptent avec enthousiasme une politique « impériale », rêvent d'accroissement indéfini, parlent de conquêtes et, rejetant aux vieilles lunes la doctrine de Monroë, s'écrient déjà : « Le monde aux Américains! » Nous aurons à commenter plus d'une fois les conséquences de cette révolution si brusque d'un peuple si puissant.

* * *

S'il était besoin de transitions entre les pages de nos causeries mensuelles, nous rappellerions que les îles Hawaï ont été visitées et décrites en un beau livre par M. Marcel Monnier, et nous serions ainsi amené à vous présenter le rude explorateur qu'est ce dernier. Il nous revient d'Asie, où il voyagea sans trêve durant trois ans et demi.

Un voyageur peut être utile de bien des façons. Son action sert son pays; ses découvertes servent la science; les qualités, qui lui sont nécessaires pour parvenir au terme qu'il s'est donné, sont exemplaires. Lorsque, dans un long voyage, un homme a rempli ces trois conditions, cela suffit : les critiques qu'on peut découvrir en son endroit sont négligeables, le voyageur est à louer. De ces trois conditions, celle que nous mettrons délibérément la première, c'est la dernière. Notre pays, dont le grand ressort a été cassé il y a vingt-huit ans, et dont, depuis, l'état s'est aggravé par cause d'alcoolisme, de fonctionnarisme, etc., a besoin surtout d'exemples, — exemples de volonté, d'énergie, de bonne humeur. Le voyage de M. Marcel Monnier, outre les enseignements sur l'histoire, le commerce, la politique des Etats visités, peut donner à notre pays une salutaire leçon morale.

M. Marcel Monnier quitta la France dans l'automne de 1894. Il était envoyé par le journal *le Temps;* il devait faire le tour du continent d'Asie, *via* Indo-Chine, Chine, Japon, Sibérie, Turkestan, Perse : et on dirait, à l'entendre, qu'il part pour Pontoise. « Le tour d'Asie! écrit-il, au large de Ceylan, en décembre : tel, naguère, le tour de France. Les fatigues de la route seront peu de chose auprès de ce qu'enduraient stoïquement nos grands-pères, véhiculés par le coche entre la capitale et la province. » Ainsi muni de belle humeur, il débarque à Saïgon; immédiatement, il court à Pnom-Penh, à Angkor, dans le Cambodge français et dans le siamois. Cet homme, qui a déjà traversé de part en part les deux Amériques, qui a vu également l'Océanie du Nord et celle du

Sud, qui a exploré avec Binger la Guinée française et le pays de Kong, n'a pas encore rassasié son besoin d'action, sa curiosité du non-vu. L'admirable géographie qu'il pourra nous donner, plus tard, quand il aura parcouru toute la terre, que sa tête sera chenue et ses pieds alourdis!

A Angkor, il visite les temples khmers. La place nous manque pour décrire en leur magnificence les énormes monuments. Angkor, d'ailleurs, c'est la banlieue de Saïgon; vite, une historiette, et courons à l'exploration véritable.

L'historiette se passe à Siem-Reap.

Il faut rendre visite au gouverneur siamois, et l'usage ne permet point de le faire les mains vides. Qu'apporter? « Du pain, est-il répondu à M. Monnier. — Comment? du pain? — Parfaitement. C'est denrée rare à Siem-Reap, et Son Excellence en est friande. Apportez-lui du pain et des liquides. » M. Monnier apporte six pains de deux livres, six bouteilles de cognac, vermout, bitter, etc., plusieurs boîtes de conserves, un kilogramme de sucre. « Un joli cadeau, ajoute-t-il, à faire à un gouverneur. »

Il revient à Saïgon, visite la Cochinchine, fait une excursion à Bangkok, repart, débarque à Tourane, court à Hué, repart, débarque à Haïphong, visite Hong-Hay, voit Hanoï, pousse jusqu'à Lang-Son, jusqu'à Long-Tcheou, qui est dans le Kouang-Si, revient, parcourt dans tous les sens le delta du fleuve Rouge, repart, débarque au Japon, parcourt dans toute sa longueur l'île de Nippon, puis l'île de Yeso, puis... Ouf! débarque à Tien-tsin, puis... Ouf! Suivra M. Monnier qui pourra! Arrêtons-nous. Et vous pensez que son esprit est fatigué? sa bonne humeur diminuée? De Pékin, il s'amuse à nous envoyer le menu du repas qu'il fit chez le « Voisin » de l'endroit. Voici le document, fidèlement traduit, dans sa disposition quelque peu anormale pour nous autres, barbares occidentaux.

DOUCEURS

Raisins, poires, pommes, châtaignes d'eau, graines de pastèques confites, noix glacées, gelées de fruits, noisettes grillées au safran.

HORS-D'ŒUVRE

Poulets fumés, poissons fumés au vinaigre de riz, œufs de canard conservés (cinq ans) dans la chaux, crevettes à l'huile de ricin, fromage aux pois, jambon fumé, choux de mer marinés, choux salés, côtes de laitues salées.

DÎNER

Potage aux nids d'hirondelles, ailerons de requin au jambon, canard laqué, pois au miel, filets de poisson aux légumes, holoturies au *gien tseng*, pousses de bambou d'hiver, crevettes au sucre, filets de poussins frits, porc bouilli, poisson sauce chrysanthèmes, champignons au gras, soupe aux graines de lotus, crème de poix aux fleurs bleues, soupe de chrysanthèmes.

Pain de maïs à l'étuvée, pains à la viande.



CHINE DU NORD — LA GRANDE MURAILLE

VINS

Jaune de Shao-Sing, liqueur de rose, liqueur des académiciens.

N'allez pas croire, cependant, que M. Monnier ne donne son attention qu'à l'art culinaire des pays qu'il traverse. On est au lendemain de la guerre sino-japonaise; c'est précisément pour étudier « les fluctuations de la politique et les mouvements de l'opinion dans le Céleste-Empire » et chez son vainqueur, que notre voyageur est parti. Mais si nous voulons arriver, avant la fin de cette chronique, au terme du voyage, il faut nous hâter, nous résoudre à brûler des étapes, repartir sans cesse. Au reste, nous nous proposons de donner, cet hiver, un tableau d'ensemble des événements survenus, cette année, en Chine: les développements et les conclusions de M. Monnier y trouveront leur place.

Jusqu'à Pékin, il ne s'est guère éloigné de la côte; il n'a étudié, du continent d'Asie, que la façade orientale. Il se dirige

maintenant vers l'intérieur, remonte le fleuve Bleu et rencontre, au beau milieu des défilés, une de nos connaissances, lecteur : M. Madrolle, que nous suivîmes naguère au Yunnan et dans l'île de Haïnan. Les deux voyageurs se reconnaissent; certainement ils se sont déjà vus : mais où? Ils cherchent : « Eh! parbleu! fit M. Monnier. Au théâtre, au *Gymnase*, à l'orchestre! » Et de bavarder pendant des heures. Chacun reprend sa route. M. Monnier continue la lente montée du fleuve; celui-ci est de plus en plus coupé de rapides, impétueux, dangereux. On parcourt en une journée trois kilomètres; on travaille une heure et demie durant pour avancer de cinquante pas. Mais le voyageur en prend gaiement son parti : « Ce mode de transport a ceci de bon qu'il permet au voyageur de combiner, à son gré, les douceurs de la navigation et le plaisir de la promenade. » De Chung-King, on gagne en chaise Tching-tou, capitale du Sé-Tchouen : ci, cent lieues. M. Monnier continue à s'amuser. Les auberges sont d'épouvantables taudis : il s'en accommode, observe les gens et les choses, rit de l'inscription que ses boys ont fait peindre sur les lanternes de la caravane : *Tà-Fa-Tà-Jen* : « Grands hommes du grand pays de France »; et lorsque l'hôtelier, né malin, installe dans sa cour des estrades, d'où mandarins, bourgeois et clercs viennent, contre argent, contempler à leur aise l'emménagement, la toilette et le repas des « barbares », se fâche-t-il? Il rit encore, et le



CHINE CENTRALE — SUR LE YANG-TSÉ-KIANG

premier... Les Chinois, qui voient Anglais bien plus souvent que Français, ne devaient pas en croire leurs oreilles.

Du Se-Tchouen on gagna, par les routes malaisées et les montagnes désertes du Yunnan, Manhao, le Fleuve-Rouge, le Tonkin.

M. Monnier est de retour sur terre française. Il a visité tout le Japon, toute la Chine. Ses explorations ont duré déjà un an et demi. Il pense à la douce France; il voit le paquebot qui l'emmènerait vite, vite. Mais il ne balance point; il a une tâche à accomplir, il repart. — M. Monnier repart toujours.

Il revoit Tien-tsin et Pékin. Durant l'automne, il visite la Mongolie orientale, la *Terre des Herbes*, que les Chinois ont à peine colonisée, et qui n'est chinoise ni d'aspect, ni de climat, ni de population. A cheval il parcourt des déserts d'herbes séchées, durant des semaines; nulle piste, nul point de repère, et cependant le guide mongol va devant, impassible, le regard perdu, les rênes flottantes, « avec la sécurité d'un pilote muni de la boussole et du sextant ». A Khalgang, à Jehol, M. Monnier s'amuse encore. La drôle d'idée que les Célestes ont même aujourd'hui de l'art militaire! Voici passer le régiment « des tigres ». Ces braves sont vêtus d'un maillot fauve strié de noir; ils ont le visage masqué d'un cartonnage hideux; ils n'ont point d'armes. Leur tactique? bondir et rugir, pour porter l'épouvante et le désordre dans les rangs ennemis. D'autres bataillons sont entièrement composés d'hommes-orchestre. Sun-tsé, l'éminent stratège chinois, dont les ouvrages sont depuis trois mille ans en honneur, n'a-t-il pas écrit ce précepte : « Qu'une musique voluptueuse amollisse le cœur de l'ennemi »? — Ne trouvez-vous pas qu'on va chercher bien loin les raisons de la défaite des Chinois par les Japonais?



M. Monnier revit encore Pékin et Tien-tsin, puis il partit pour la Corée. Il traversa la péninsule du Royaume-Ermite de part en part, de Séoul à Wou-San. La région qu'il visita, le massif de Keum-Kang-



CHINE DE L'OUEST — UN PONT SUSPENDU

jour, sur une selle de bois, ses vingt lieues, M. Monnier parcourut ces solitudes. Il sortit de Mongolie par la route peu fréquentée de l'Altaï et des sources de l'Obi. Il y a sept cents ans, un frère minime, Guillaume de Rubrouk, envoyé par Louis IX à la cour du grand Khan, avait suivi cet itinéraire; sa curieuse relation de voyage servit à M. Monnier de *Guide Joanne*. Le voyageur contemporain retrouva les forêts de pins et de mélèzes et les « montagnes glacées », dont parlait la narration naïve de son prédécesseur. De Biisk, dans la plaine de l'Obi, il gagna Sémipalatinsk, au seuil du steppe des Kirghiz.

San, « la Montagne-d'Or », souvent célébrée par les vieux poètes chinois et les peintres de l'ancienne école, est fort mal connue des Européens. MM. C.-W. Campbell, du service des douanes impériales chinoises, et J. Curzon, aujourd'hui sous-secrétaire d'Etat pour les colonies au *Foreign Office*, sont les seuls, croyons-nous, qui l'aient parcourue avant M. Monnier. Ce dernier put pénétrer dans de curieux monastères, fort anciens, puisqu'ils datent des premiers temps de l'importation du bouddhisme en Extrême-Orient (IVe siècle de notre ère).

Il songea ensuite au retour.

De Vladivostok, il gagna, par la route que nous avons suivie en partie avec M. Chaffanjon, l'Amour et la Chilka. Entre la frontière mandchoue et le lac Baïkal, il visita les chantiers du chemin de fer transsibérien. Allait-il rentrer en Europe par la Sibérie? La route était banale. M. Monnier tourna au sud et entreprit une nouvelle exploration. Il rentra en Chine par Khiatka et parcourut toute la Mongolie, d'Ourga à Kobdo. Il visita, dans la région de Karakorum, les vestiges de la capitale de Gengis-Khan : ce désert était le centre du puissant empire mongol, au temps où l'Asie se ruait sur l'Europe, où le « péril jaune » était une réalité. A toute bride, abattant chaque

Dans cette ville russe, il apprit le voyage de M. Félix Faure à Saint-Pétersbourg et



CHINE DU SUD — UNE VALLÉE DANS LE YUNNAN

la proclamation de l'alliance. L'enthousiasme avait gagné, par vagues rapides, ce coin retiré de l'Asie centrale, et notre voyageur en profita. Durant trois jours, ce ne furent que fêtes et que banquets. Mais cette réception n'amollit pas le cœur de M. Monnier. Il eut beau se dire que, par les chemins de fer russes, il pouvait être en trois semaines en France, que son voyage avait duré déjà trois ans — on était en octobre 1897 — il voulut suivre jusqu'au bout son programme.



CHINE MONGOLE — LA PLAINE DE KARAKORUM

Exploration du lac Issyk-Koul, visite du Ferghana, « cette Provence de l'Asie centrale », de Tachkent, de Samarcande, de la Boukharie : telles furent les principales étapes, de Sibérie en Perse. On traversa le Khorassan sous une bourrasque continuelle, qui ajoutait encore à l'aspect sévère et morne de la contrée. Méchhed, qui en est la capitale, ville sainte des musulmans chiites, est particulièrement triste. M. Monnier trouva Téhéran sous la neige et les routes du Nord, vers la Transcaucasie, obstruées. Comme il n'était pas encore fatigué, il profita de l'hiver pour faire un voyage circulaire en Perse. Il visita les anciennes capitales : Hamadan, qui fut Ecbatane, Bagdad, Chiraz, Persépolis, Téhéran. Les beaux jours revenus, il repartit... mais cette fois pour l'Europe.



L'EXPLORATEUR MARCEL MONNIER

Nous avons vu M. Marcel Monnier : il a le teint frais et reposé. Il classe ses notes et médite de nouveaux voyages.

* * *

La mort nous force à ajouter un *post-scriptum* à notre dernière chronique.

Dans le même temps que M. Gentil arrivait à Paris, recevait les félicitations et les remerciements que lui vaut sa belle exploration du Tchad, on apprenait que le capitaine Cazemajou avait été assassiné, le 6 mai, à Zinder.

Nous avons parlé de la mission du capitaine. Connu par la reconnaissance qu'il fit, en mars-avril 1893, dans le Sud-Tunisien, jusqu'à Ghadamès, par ses voyages dans la boucle du Niger, et notamment dans le Mossi, le Gourounsi et à Say, M. Cazemajou avait reçu du Comité de l'Afrique française la mission de relier par un itinéraire nouveau le Niger au Tchad. Nous avons signalé son passage à Argoungou, où il arriva fin janvier de cette année. Sa dernière lettre était du 6 mars; elle était datée de Konni, au nord-est de Sokoto : « Tout le personnel est en bonne santé, écrivait-il, et le matériel est en bon état. »

Le 6 mai, à Zinder, le capitaine Cazemajou, M. Olive, interprète judiciaire à Mostaganem, six hommes de leur escorte sénégalaise, ont été assassinés par des Touaregs, sans doute dans un guet-apens.

L'œuvre de Crampell, assassiné, a été reprise et menée à bonne fin par M. Gentil. L'œuvre du capitaine Cazemajou sera reprise.

GASTON ROUVIER.

LA MUSIQUE

Ce qui caractérise le plus la fin de la saison artistique de Paris, c'est l'éclosion d'une quantité de petites solennités, c'est l'audition d'œuvrettes qui, tard venues, se présentent précipitamment au public tout en ayant l'air de protester contre un imaginaire ostracisme, bien mérité parfois.

Il est certain qu'en ouvrant la saison lyrique estivale au théâtre des Variétés, MM. Milliaud frères ont fait, ou voulu faire, une sorte de protestation contre l'abandon définitif, par le conseil municipal, du projet de théâtre lyrique subventionné. Entre les auditions de musique avancée, genre *Fervaal,* et la reprise de navrants Pont-Neufs, genre *Voyage en Chine,* il y a un juste et équitable milieu que personne n'a proposé d'exploiter. Et, ne voulant délier les cordons de sa bourse pour une formule d'art par trop égoïste et qui ne plaît à personne, ou un genre rococo qui ennuie tout le monde, la ville a enterré la question. De sacrifice, elle ne veut s'en imposer que pour encourager les talents qui veulent bien se révéler au profit d'un art facile à vulgariser. Et afin de prouver à la gent musicale qu'on ne saurait l'accuser injustement de désintéressement, et que tout ce qui touche à son bon renom artistique l'intéresse, la ville a fait exécuter, à ses frais, *la Muse de Paris,* pittoresque partition du compositeur montmartrois Gustave Charpentier, l'auteur de la *Vie du poète* de triomphante mémoire.

La Muse de Paris! quel joli titre, et surtout quelle jolie idée dont nous sommes redevables à ce jeune et sympathique poète-musicien dont l'œuvre s'est épanouie en plein air. Mais qu'est-ce que c'est qu'une muse?... C'est, si je ne me trompe, la figure allégorique de l'inspiration : or j'aurais compris que l'on eût choisi, pour la représenter, une personne se recommandant soit par sa beauté intellectuelle, soit par sa beauté plastique; et que l'on ne risquât pas de jeter le désarroi dans l'esprit d'une modeste enfant qui, par la minorité qui l'a élue, ne représente pas même une millième partie des ouvrières parisiennes.

Ce poème musical et symbolique qui devait être exécuté le 13 juillet, place de l'Hôtel-de-Ville, en l'honneur du centenaire de Michelet et dont l'exécution fut reculée au 24 juillet par un malencontreux orage, est divisé en sept parties : la Marche des Cris de Paris, les Crieurs publics, le Ballet du plaisir dansé par Mlle Blanche Mante et seize demoiselles du corps de ballet de l'Opéra, l'Apothéose de la Beauté, le Couronnement de la Muse, les Souffrances de l'Humanité, mimées par M. Séverin, et l'Apothéose finale.

Je ne puis mieux exprimer la différence qui existe, à l'audition, entre cette œuvre et la musique telle que l'on est habitué à l'entendre dans une salle close, qu'en la comparant à un beau décor théâtral représentant le même sujet qu'un tableau de chevalet. Les harmonies sont dosées par touches vigoureuses et hardies; mais ce n'est que du son et de la lumière, non de la ligne et de la mélodie. Et, si vous aimez les décors, *la Muse de Paris* est un beau décor musical dont se dégage une impression de grandiose noyée malheureusement dans le chaos. Je m'explique.

Dansée, mimée, chantée, exécutée en plein air au milieu du brouhaha de la foule curieuse et turbulente, bousculée et mécontente de ne rien voir, de ne rien entendre d'une fête célébrée à son intention, les rythmes et les chants de cette œuvre s'évaporent, se sauvent de çà de là, se courent les uns après les autres, et, tuant une harmonie par un écho, un *piano* retardataire par un *forte* anticipé, donnent une confuse idée de ce qu'elle peut bien être. Aussi un impartial jugement étant impossible, du trottoir passons aux coulisses.

Là, aux Variétés, malgré une mise en scène burlesque, une exécution tâtonnante, et une bien médiocre interprétation, *Lucie* et *le Trouvère,* — œuvres où le génie a mis son impérissable griffe! — plaisent encore et toujours à la foule. Il n'en est pas de même de l'œuvre de M. F. Le Rey, *Sœur Marthe* (histoire d'amour d'une religieuse hypnotisée par un disciple de Mesmer); et de la nouvelle scénique de M. Samara, *Martyre* (un époux débauché dont l'enfant meurt et la femme s'asphyxie). De ces œuvres, je ne puis dire qu'une chose : rien dans l'audition n'en justifie la mise à la scène, et la critique n'a aucune prise sur l'indigence des livrets ou la nullité des partitions. Heureusement qu'en de petites séances artistiques, certains compositeurs font apprécier leurs sincères talents. Parmi eux, je citerai Mme Hedwige Chrétien, qui, avec le concours de M. Fournets, de l'Opéra, fit interpréter ses œuvres et récolta d'amples moissons de bravos. Mme H. Chrétien a bien voulu donner au *Monde Moderne* la primeur d'une de ses plus délicates compositions pour piano, ce dont nous la remercions sincèrement.

GUILLAUME DANVERS.

Tarentelle

Danse napolitaine pour piano (inédite)

de Madame Hedwige CHRÉTIEN

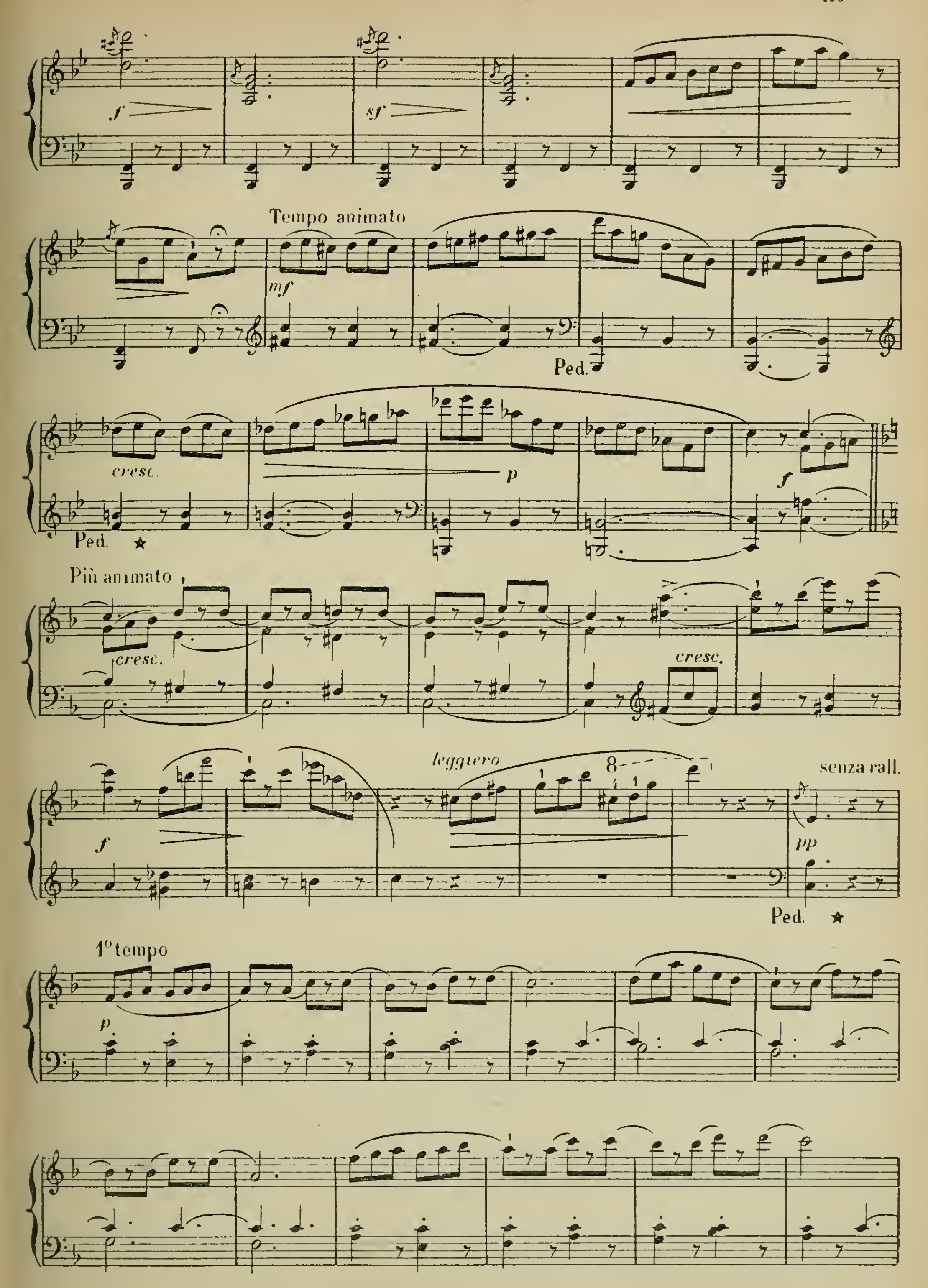
Dédiée à Mme A. Paquet-Mille, directrice de l'Institut polytechnique de Passy

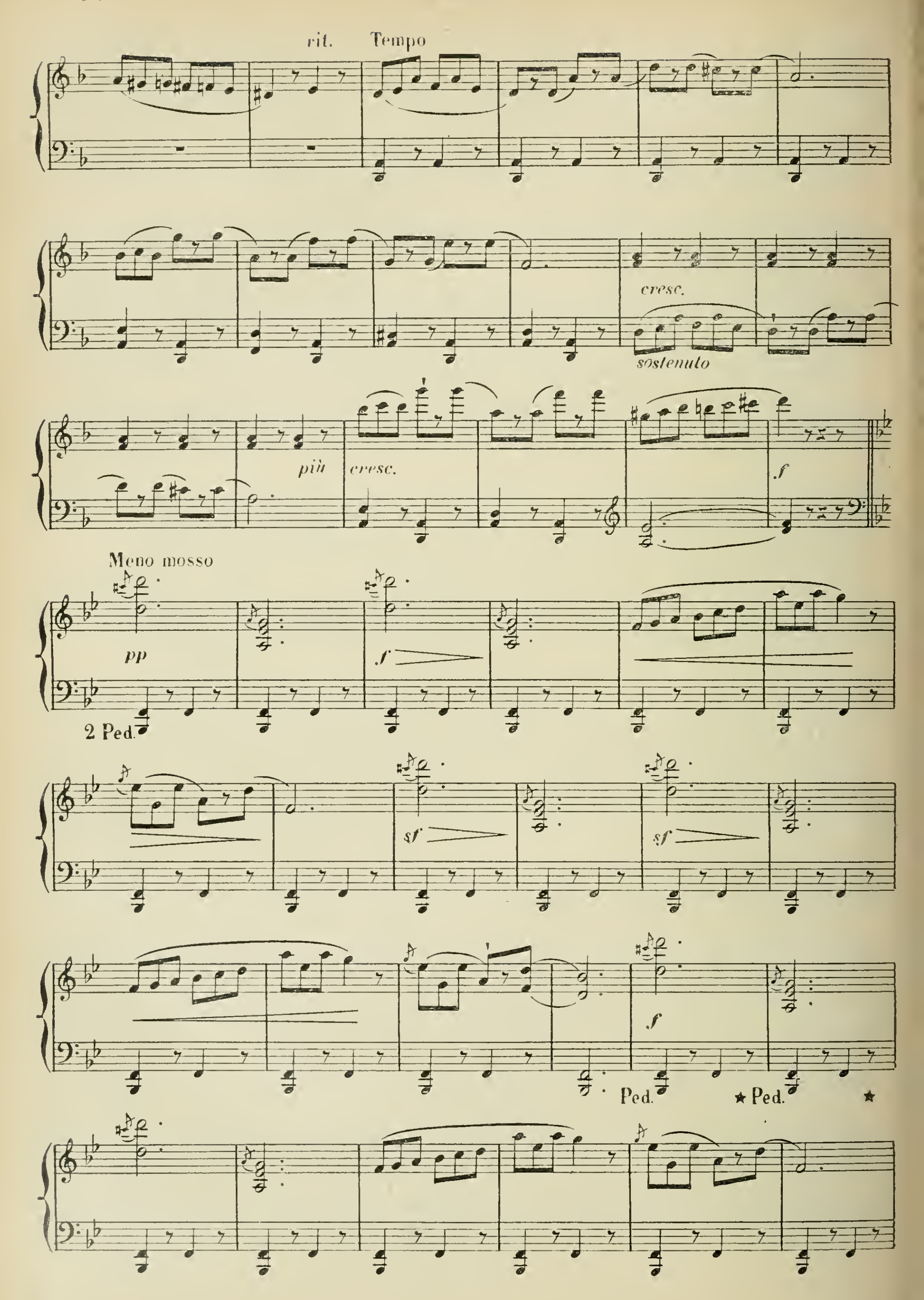
Jouez avec une grande vivacité, un entrain endiablé, cette danse qui est, pour les Italiens, ce que la farandole est pour nos compatriotes de Provence.

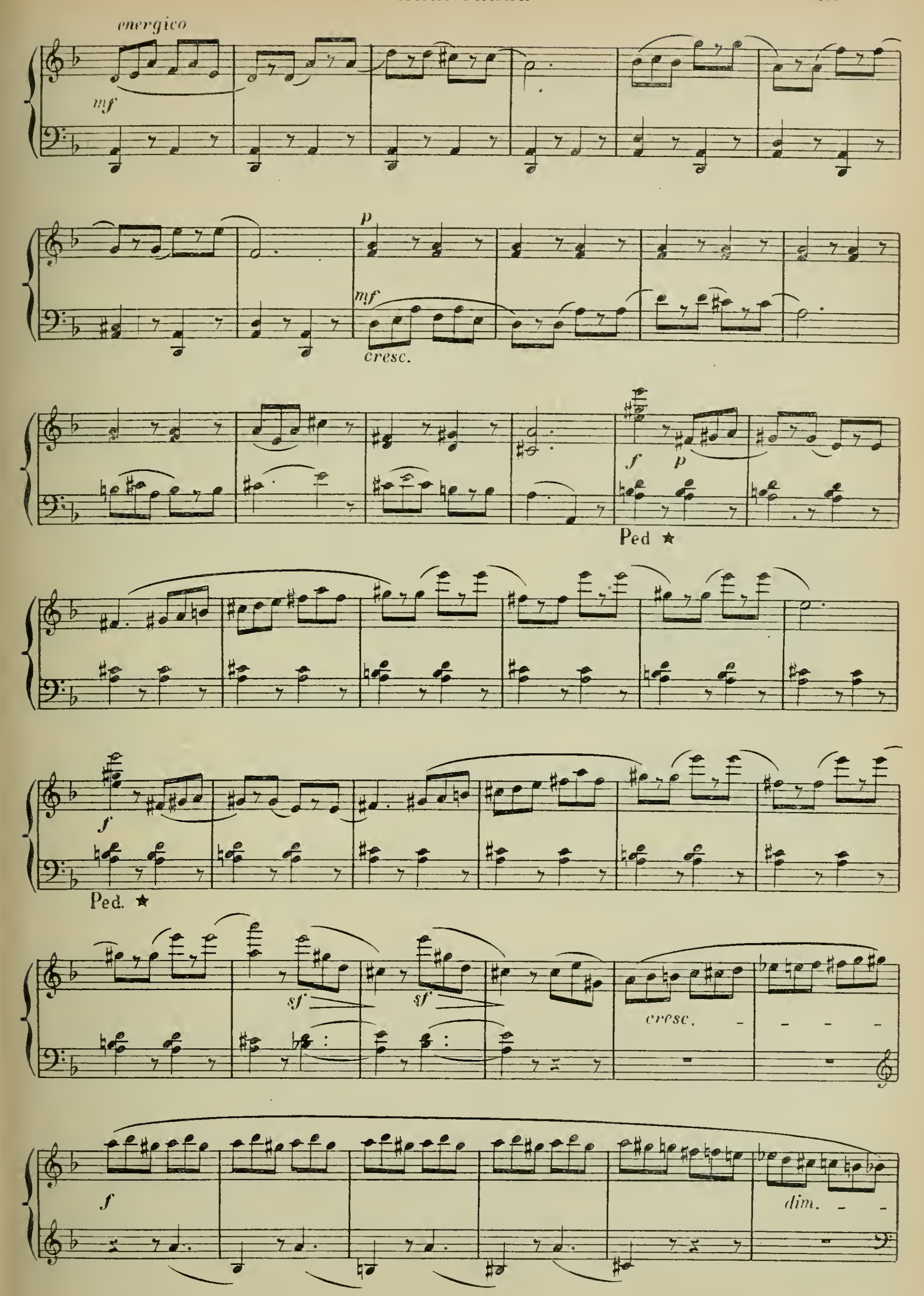
A Naples, lors des fêtes de la Saint-Janvier, martyr de Pouzzoles et patron fanatiquement vénéré de la ville (19 septembre), fêtes qui coïncident avec la fin des vendanges, la tarentelle se danse dans les rues, les carrefours, les villages, aux lueurs de gais feux de joie.

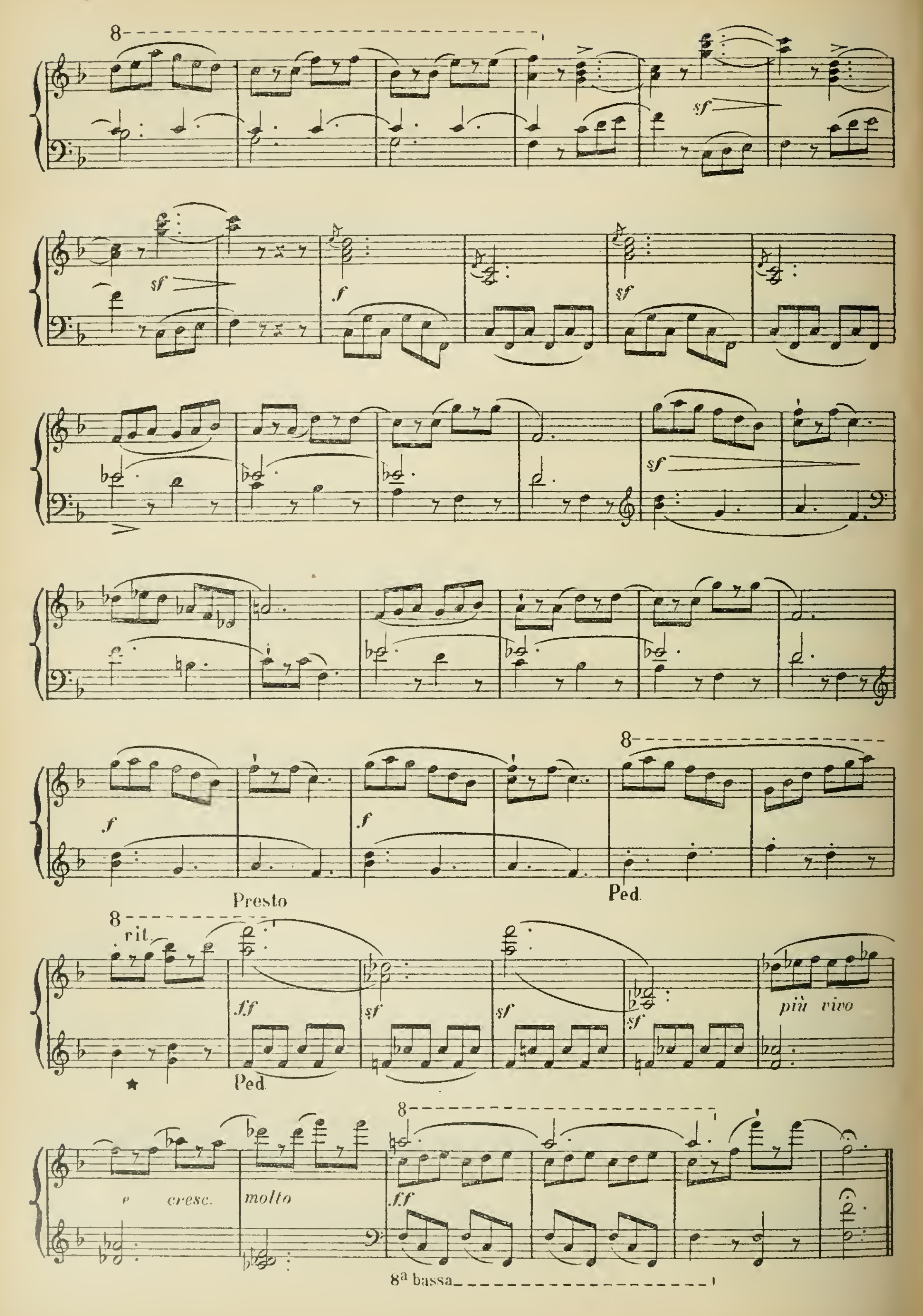
Tout en observant avec soin les nuances que l'auteur a indiquées et bien voulues, accentuez la pédale qui se trouve, tantôt à la basse, tantôt à l'aigu, et qui doit maintenir la danse dans un rythme toujours très égal, afin d'éviter une allure trop rapide ou des ralentis qui enlèveraient à cette page musicale sa légèreté et sa couleur locale. Très vivement, et avec sonorité, articulez les appogiatures, qui doivent, comme les minuscules cymbales serties dans le cercle de bois des tambours de basque, clairement vibrer.




f
sf
Tempo animato
mf
Ped.
cresc.
p
Ped. *
f
Più animato
cresc.
cresc.
f
leggiero
8
senza rall.
pp
Ped. *
1° tempo
p


rit.
Tempo
cresc.
sostenuto
più
cresc.
f
Meno mosso
pp
2 Ped.
f
sf
sf
f
Ped.
Ped.

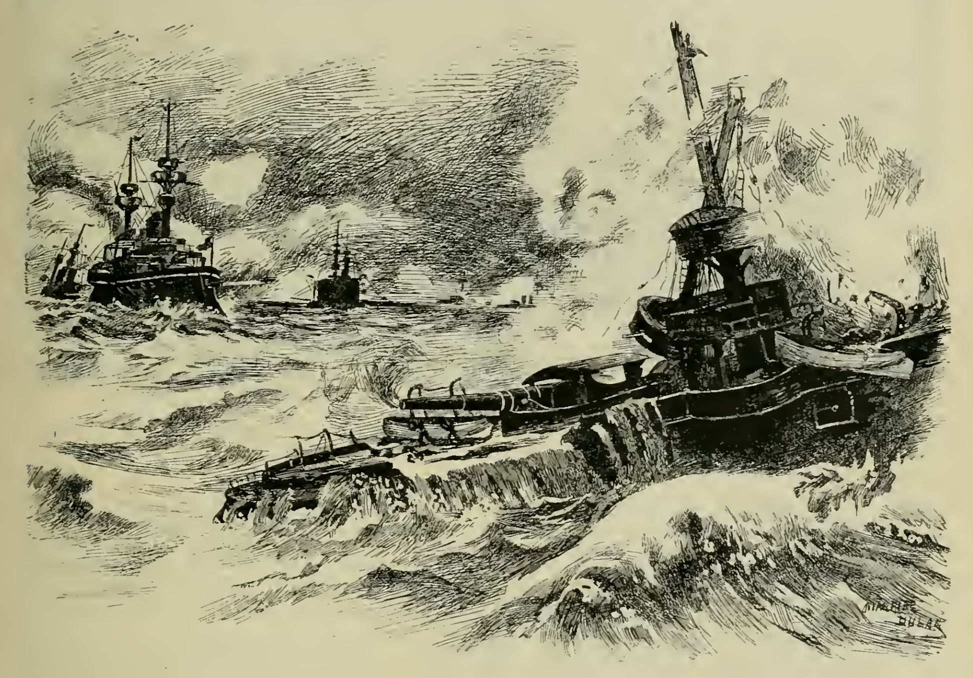

energico
mf
p
mf
cresc.
f
p
Ped ★
f
Ped. ★
sf
sf
cresc.
f
dim.


8
sf
f
sf
f
Presto
Ped.
rit.
ff
Ped.
più vivo
e cresc.
molto
8ª bassa

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Juillet 1898.

1. — M. Félix Faure va au camp de Châlons pour assister aux manœuvres des bataillons de Saint-Cyr et aux expériences avec le **nouveau canon**. — Le **droit de 7 francs** sur les blés étrangers, suspendu provisoirement, est rétabli. — L'Etat prend possession du **canal du Midi** et du canal latéral à la Garonne. — La recherche d'Andrée. — **En Italie,** M. Zeppa est nommé sous-secrétaire d'Etat pour le Trésor et M. Bonardi pour la Justice. — Un mouvement insurrectionnel est provoqué à **Montevideo** par le 4ᵉ régiment d'artillerie. Après une vive fusillade, les rebelles font leur soumission. — Pour se conformer aux instructions de son gouvernement, l'**amiral Cervera,** bloqué dans la baie de Santiago, tente de sortir. L'escadre américaine ouvre un feu terrible sur la flotte espagnole, qui fait couler ou échouer ses vaisseaux plutôt que de se rendre. Cinq navires espagnols sont détruits, 350 Espagnols sont tués et 1,600 prisonniers, parmi lesquels l'amiral Cervera.



UNE SCÈNE DE LA BATAILLE NAVALE DE SANTIAGO

(Guerre hispano-américaiue.)

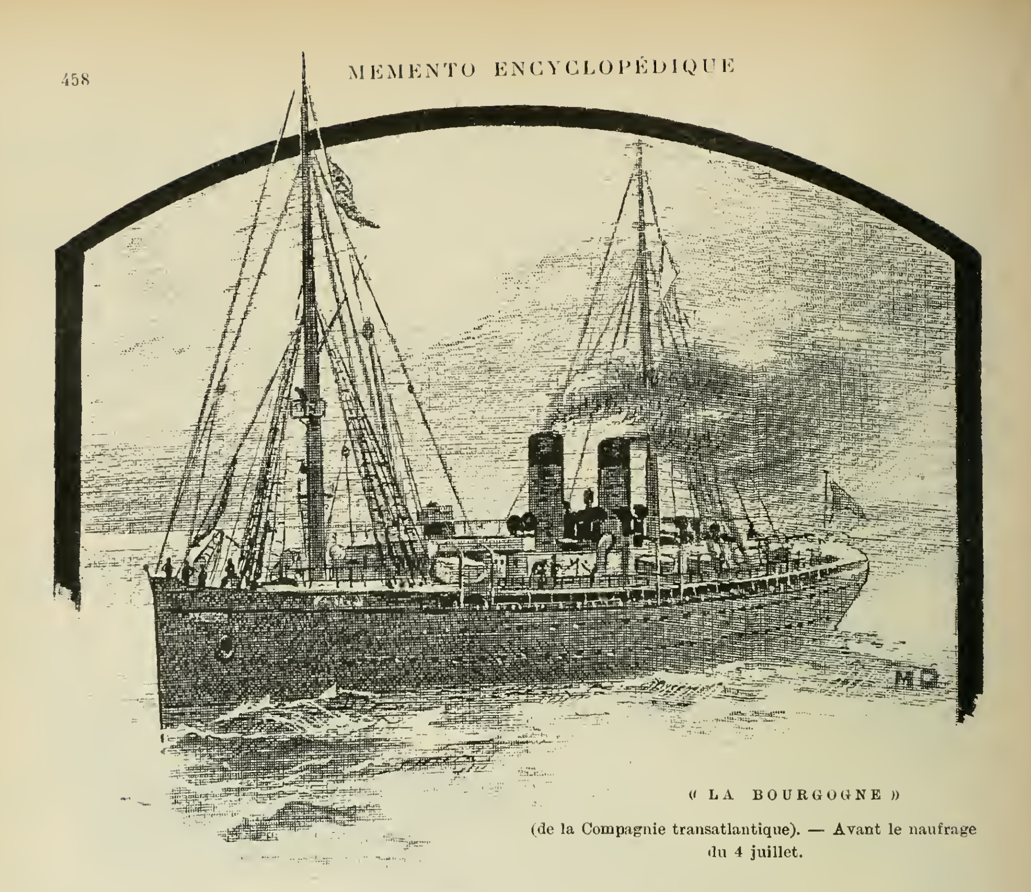
première Chambre de Hollande adopte le projet sur le **service militaire** obligatoire et personnel. — L'armée américaine et la flotte américaine attaquent simultanément **Santiago**, que les Espagnols défendent avec acharnement. De part et d'autre il y a de nombreux tués et blessés. Les Espagnols sont obligés d'abandonner la première ligne de défense, mais les Américains, épuisés par le combat, ne peuvent s'emparer de la seconde ligne.

2. — L'Académie des beaux-arts décide de ne pas décerner cette année de 1ᵉʳ grand **prix de Rome**. Le 1ᵉʳ second grand prix est décerné à M. Malherbe. — Par décret, 26,000 hommes de l'**armée espagnole** sont appelés sous les drapeaux. — Après un nouveau combat devant **Santiago**, les Américains gagnent encore du terrain.

3. — Aux Tuileries, 11ᵉ concours national de l'**Union des sociétés d'instruction militaire,** en présence de M. F. Faure. — Inauguration du buste de **Maria Deraismes** au square des Epinettes. — Célébration du cinquantenaire de **Chateaubriand**. — Fête des **Félibres**, à Sceaux. — L'explorateur **Sie-Wert-Brackmoc** part pour les mers polaires à la

4. — Le **Dʳ Leyden,** de l'Université de Berlin, est élu membre correspondant de l'Académie des sciences en remplacement du Dʳ Tholozan. — Une **ambassade envoyée par Ménélick** auprès du gouvernement français arrive à Marseille. — Mort du peintre Auguste **Allongé**. — Une collision se produit, près Sable-Island, entre le **transatlantique « Bourgogne »** et le *Cromartyshire*. La *Bourgogne* coule; 625 passagers et marins sont noyés, 184 sont sauvés. — L'**empereur d'Allemagne** part pour un voyage en Norvège.

5. — **Mᵐᵉ Dreyfus** écrit au garde des sceaux pour demander qu'il poursuive l'annulation du jugement prononcé contre son mari, la loi ayant été violée par la communication de pièces secrètes au conseil de guerre. — Le **Dʳ Peyrot** est élu membre de l'Académie de médecine en remplacement du Dʳ Péan, décédé. —



« LA BOURGOGNE »

(de la Compagnie transatlantique). — Avant le naufrage du 4 juillet.

L'**ambassade abyssine,** accompagnée de M. Lagarde, ministre plénipotentiaire, arrive à Paris.

6. — **M. Vallé** est nommé sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur et **M. Mougeot** aux Postes et Télégraphes. — Mort de **Cornélius Herz** à Bournemouth. — Le Sénat américain vote l'annexion des **iles Hawaï.** Le président Mac-Kinley signe une résolution dans ce sens. — Le **prince et la princesse de Bulgarie** vont rendre visite aux souverains de Roumanie.

7. — Mort de **M. Buffet,** sénateur inamovible. — Mort de **M. Gaillard,** sénateur du Puy-de-Dôme. — Sont nommés : **évêque** de Bayeux, l'abbé Amette; évêque de Coutances, l'abbé Guérard; évêque d'Angers, l'abbé Rumeau; évêque d'Oran, l'abbé Cantel; archevêque d'Alger, Mgr Oury, évêque de Dijon. — En réponse à une interpellation à **la Chambre,** M. Cavaignac, ministre de la guerre, affirme que Dreyfus est coupable et donne connaissance d'un certain nombre de pièces tendant à établir la culpabilité. La Chambre vote l'affichage du discours du ministre. — L'empereur d'Allemagne adresse à M. F. Faure un **télégramme de condoléances** au sujet du naufrage de la *Bourgogne.* — Le **khédive,** venant d'Alexandrie, arrive en Italie. — Le **lieutenant Dubois,** parti pour occuper Kiou (Congo belge), est surpris par les révoltés et tué avec 31 de ses soldats. — Les amiraux communiquent **aux Crétois** leurs décisions concernant l'administration provisoire de la Crète. Les amiraux exerceront l'autorité dans les villes et les troupes musulmanes sont maintenues provisoirement dans l'île.

8. — Le tsar et la reine Victoria adressent des **télégrammes** particuliers de condoléances à M. F. Faure au sujet du naufrage de la *Bourgogne.* — L'**ambassade abyssine** est reçue à l'Elysée. — Inauguration, au cimetière Montparnasse, du monument élevé à **Tolain.** — L'escadre de l'**amiral Camara** repasse le canal de Suez pour revenir en Espagne. — La Porte proteste contre le régime provisoire élaboré pour **la Crète** par quatre grandes puissances sur six. — **Révolte des Pavillons-Noirs** en Chine.

9. — Dans une lettre adressée au président du conseil, le **lieutenant-colonel Picquart** conteste l'authenticité ou la valeur des pièces communiquées à la Chambre par le ministre de la guerre. — Inauguration, à Altona, du monument élevé en l'honneur du **prince de Bismarck.**

10. — Inauguration du monument élevé dans les jardins du Luxembourg à la mémoire de **Leconte de Lisle.** — Le général Toral ayant refusé de rendre **Santiago** sans conditions, les Américains recommencent à bombarder la ville. — Inauguration du **chemin de fer du Congo.**

11. — **La Chambre** vote le projet des quatre contributions. — La ligue internationale des femmes pour le désarmement général demande au **président Mac-Kinley** de tendre un rameau d'olivier à celle qui gouverne si noblement l'Espagne.

12. — Le ministre de la guerre adresse une plainte au garde des sceaux contre le **lieutenant-colonel Picquart** et contre Me Leblois. Des perquisitions sont opérées au domicile de M. Picquart. — Arrestation du **commandant Esterhazy** et de sa maîtresse. Ils sont poursuivis pour faux. — **M Schagdenhauffen** est élu associé national de l'Académie de médecine. — La jeunesse des écoles se rend en pèlerinage au tombeau de **Michelet.**

13. — Arrestation du **lieutenant-colonel Picquart.** — Clôture de la **session parlementaire.** — Fête du **Centenaire de Michelet** au Panthéon, en présence de M. F. Faure et des ministres. — A l'Hôtel de Ville, banquet offert aux **maires des grandes villes** de France. — La France fait opposition sur les sommes à provenir de l'indemnité de guerre (guerre gréco-turque) jusqu'à concurrence des réclamations, la Turquie ayant décliné toute responsabilité dans les **massacres d'Arménie.**



Cl. E. Pirou, St-Germain.

M. BUFFET

Sénateur inamovible, décédé le 7 juillet.

14. — **Fête nationale.** L'ambassade abyssine assiste à la revue de Longchamp. — Au carrefour de l'Observatoire, inauguration du monument érigé à la mémoire du **lieutenant de vaisseau Francis Garnier.** — La place de **Santiago**, dépourvue de vivres et de munitions, capitule.

15. — En Espagne, un décret suspend les **droits individuels** contenus dans la Constitution de la monarchie. — Ouverture du congrès des **habitations ouvrières** à Bruxelles. — Le gouvernement italien demande à la **Colombie** d'exécuter à bref délai la sentence arbitrale prononcée par le président des Etats-Unis, le 3 mars 1897, dans l'affaire Cerruti, accordant une somme d'argent au citoyen italien lésé.

16. — A l'occasion du 14 juillet, M. F. Faure signe un décret de **grâces**. — Le *Journal officiel* publie un important **mouvement administratif**. Douze préfets sortent de l'administration. — Les préliminaires pour la **capitulation de Santiago** sont signés. Les troupes espagnoles sortiront avec les honneurs de la guerre et seront rapatriées aux frais des Etats-Unis.

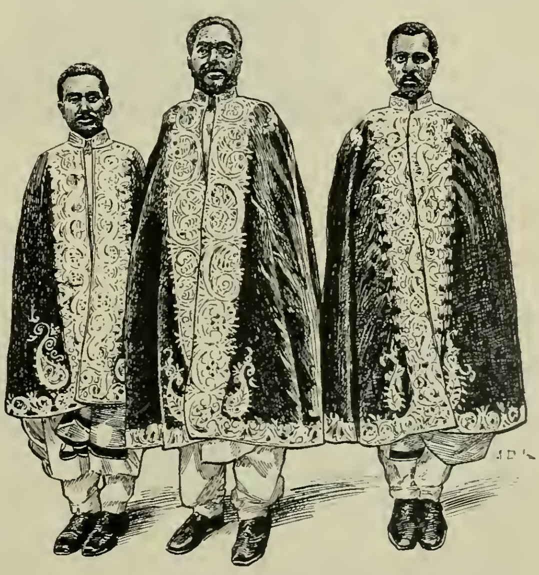
17. — **M. Gontaut** est élu sénateur des Ardennes par 422 voix, en remplacement de M. Linard, décédé. — Inauguration du monument d'**Alain Chartier** à Bayeux. — Inauguration du monument de **Carnot** à la Ferté-Alais (Seine-et-Oise). — Inauguration du **tunnel** de 8,100 mètres à travers le col de Tende, sur la ligne de chemin de fer de Cimco, par les Alpes-Maritimes, à Vintimille et à Nice. — Le général **Shafter** prend possession de Santiago et remet les pouvoirs à la municipalité espagnole. — Le général insurgé **Calixto Garcia**, mécontent de n'avoir pas été chargé de coopérer à l'occupation de Santiago, se sépare des Américains et se retire avec ses troupes.

18. — La cour d'assises de Versailles, jugeant par défaut, condamne **Emile Zola** et Perreux chacun à un an de prison et 3,000 francs d'amende pour diffamation envers le premier conseil de guerre. A la suite d'incidents qui se produisent à la sortie de l'audience, un duel a lieu entre **MM. Déroulède** et **Hubbard.** Ce dernier ayant fait usage de la main gauche, le combat est arrêté. — Les Américains bombardent **Manzanillo**. — Le **prince de Galles** se fracture la rotule du genou en tombant dans un escalier.

19. — Inauguration du **musée des moulages** au Louvre. — Inauguration de la **prison de Fresnes-lez-Rungis**, remplaçant les prisons de Mazas, la Grande-Roquette et Sainte-Pélagie. — **M. Emile Zola** part pour l'étranger. — Le *Journal officiel* publie un deuxième **mouvement administratif** portant sur 125 sous-préfectures et secrétariats généraux. — A la distribution des prix de l'**Ecole Albert le Grand,** à Arcueil, le P. Didon prononce un discours en faveur de la subordination du pouvoir civil au pouvoir militaire. Le général Jamont présidait cette cérémonie. — La Turquie refuse de faire droit aux réclamations de la France concernant les dommages causés par les **massacres d'Arménie**. — Reddition des places de Caïmanera et Guantanamo (**Cuba**).

20. — Arrivée à Marseille de l'**explorateur Gentil,** qui, le premier, a fait naviguer un bateau à vapeur sur le lac Tchad. — Arrivée du **roi de Grèce** à Aix-les-Bains. — Arrivée des **ambassadeurs abyssins** à Vichy. — Une émeute est provoquée à **Valparaiso** par le vote de la Chambre en faveur de l'émission de papier-monnaie.

21. — Inauguration des nouvelles galeries au **muséum d'histoire naturelle.** — **M. Flameng** est élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Blanchard, décédé. — Le



L'AMBASSADE ABYSSINE



LE MONUMENT ÉLEVÉ AU LUXEMBOURG A LA MÉMOIRE DU POÈTE LECONTE DE LISLE

(Puech, sculpteur.)

prince de Bulgarie et la princesse sont reçus au château Alexandria, à Saint-Pétersbourg, par les souverains russes. — Découverte d'un complot contre le président de l'**Uruguay**, M. Cuestas. — Le **Président de la République du Brésil** rend visite au roi d'Italie.

22. — **Aux Philippines,** le chef insurgé Aguinaldo abandonne Cavite aux Américains et établit son quartier général à Bacoor. Il proclame la dictature et forme un ministère. — La Chambre des Communes d'Angleterre vote une somme de 200 millions pour l'augmentation de **la flotte.** — Les puissances approuvent le refus des amiraux de laisser débarquer des troupes turques **en Crète.**

23. — Dans une circulaire aux commandants de corps d'armée, le ministre de la guerre fixe les conditions dans lesquelles les chefs militaires pourront accepter de présider des **distributions de prix.** — Inauguration de la **mairie de Vanves.** — **Manifestations anti-juives** à Alger. La troupe charge. Il y a plusieurs blessés. — L'**Assemblée nationale de Crète** accepte le projet d'administration provisoire présenté par les amiraux. — Les Américains attaquent **Nippe** (Cuba), qui se rend. — L'escadre italienne arrive à Carthagéna et somme le **gouvernement de Colombie** de donner satisfaction dans les vingt jours aux demandes de l'Italie.

24. — Inauguration de la passerelle de **Créteil.** — Célébration de la fête de **la Muse,** sur la place de l'Hôtel-de-Ville. — Mort de **M. Chaulin-Servinière,** député de la Mayenne. — **M. Fortier** est élu sénateur de la Seine-Inférieure, par 825 voix, en remplacement de M. Rouland, décédé. — **M. Bazire** est élu sénateur de la Manche, par 808 voix, en remplacement de M. Morel, nommé sous-gouverneur de la Banque de France, démissionnaire. — Le **Khédive** arrive à Paris, venant de Vienne. — Arrivée du **comte Leontieff,** venant d'Abyssinie pour subir une opération nécessitée par des blessures reçues au cours de son exploration. — Reprise des relations amicales entre la France et **le Paraguay,** relations suspendues depuis trois ans. — Les Américains envoient une armée de 40,000 hommes à **Porto-Rico.**

25. — Ouverture du **Congrès de navigation** à Bruxelles.

26. — **M. F. Faure** part pour Le Havre. — **M. Laferrière,** vice-président du Conseil d'État, est nommé gouverneur général de l'Algérie en remplacement de M. Lépine. — **M. Cambon,** ambassadeur de France à Washington, présente, au nom de l'Espagne, un message au président Mac-Kinley dans le but de mettre fin à la guerre, lui demandant de faire connaître les conditions de la paix. — L'armée anglaise reprend sa marche vers l'Omdurman **(Soudan égyptien).** — Le comte Minto est nommé gouverneur du **Canada.**

27. — **Prix de Rome,** peinture : 1er grand prix, M. Gibert, élève de Gérôme ; deuxième 1er grand prix, M. Laparra, élève de Lefebvre. — Un décret suspend les droits de **M. Zola** comme officier de la Légion d'honneur. — Ouverture du Congrès de la tuberculose. — La province de **Kouang-Si** (Chine) est toujours en rébellion. Les insurgés sont au nombre de 40,000. Leur but est le renversement de la dynastie actuellement régnante.

28. — La mission commandée par le **capitaine Cazemajou,** allant du Niger au lac Tchad, est attaquée par les indigènes de Zinder. Le capitaine et sept hommes sont tués. — L'accord s'étant fait entre les puissances et la Porte au sujet de l'**autonomie de la Crète,** les amiraux demandent à leurs gouvernements d'accéder au retrait des autorités et des troupes turques, demandé par les Crétois. — Le **roi et le prince de Roumanie** arrivent à Saint-Pétersbourg, où ils sont reçus par le tsar. — Réunion du Congrès international des **chimistes,** à Vienne (Autriche).

29. — Distribution des prix du **Concours général** sous la présidence de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique. — **Conditions de paix** imposées par le cabinet américain : les États-Unis ne demandent aucune indemnité pécuniaire, mais ils exigent l'abandon de la souveraineté espagnole sur Cuba et l'évacuation

LA REVUE DE LONGCHAMPS

(A l'occasion de la fête nationale du 14 juillet.)

immédiate de cette île; la cession aux États-Unis et l'évacuation immédiate de Porto-Rico et des autres îles



LE PRINCE DE BISMARCK

(Ex-chancelier de l'empire d'Allemagne.)

placées sous la souveraineté de l'Espagne dans les Indes occidentales; la cession semblable d'une des îles Ladrone. Les Etats-Unis occuperont et garderont la ville, la baie et le port de Manille pendant la conclusion du traité de paix qui déterminera le sort des Philippines, leur administration et leur gouvernement. — La ville de Ponce (**Porto-Rico**) se rend aux Américains. — Arrivée à Manille de la troisième expédition sous les ordres du **général Merrit.**

30. — Calixto Garcia, mécontent de l'attitude des Américains, abandonne le commandement des insurgés de la province de Santiago. — **Les rebelles de l'Yemen** (Turquie) sont battus à Cazinaïs par les troupes turques. — Mort du **prince de Bismarck,** ex-premier chancelier de l'empire d'Allemagne. Il était né le 1er avril 1815.

31. — Elections au Conseil général et au Conseil d'arrondissement. Les partis conservent leurs positions. — Bourrillou gagne le Grand Prix cycliste de Paris. — Mort de **M. Félix Pécaud,** inspecteur général de l'enseignement. — La **Skouptchina** de Serbie décerne le titre de « Grand » au prince Milosch, fondateur de la dynastie des Obrenovitch et créateur de la Serbie moderne. — M. Cambon, ambassadeur de France à Washington, obtient du président Mac-Kinley des adoucissements aux **conditions de paix** avec l'Espagne. — **L'empereur d'Allemagne** rentre de Norvège à la nouvelle de la mort de M. de Bismarck.

LA MODE DU MOIS

Lorsque l'été s'est montré de méchante humeur, l'arrière-saison est généralement belle. Septembre, si le proverbe est vrai, nous promet donc d'heureux jours. On s'amusera encore aux eaux, aux bains de mer et à la campagne. Aussi, cette élégante toilette se portera-t-elle avec non moins d'agrément dans un casino qu'à une réception champêtre (nº 1).





Elle est en mousseline citron, garnie de guipure bise. Le haut volant composant le bas de la jupe et les entre-deux ornant le tablier en pointe sont en guipure. Le corsage, blousé, est en mousseline, ouvert sur un intérieur en taffetas citron, rayé en travers par des petits velours noirs. Le volant, qui forme berthe autour de l'ouverture du corsage, est liseré par un entre-deux en guipure bise. Bas de soie écrue et souliers en cuir de Russie. Gants de Suède citron et chapeau rond, en paille de riz très légère, couronné de fleurs de saison. L'ombrelle est assortie à la toilette, mais en mousseline de soie au lieu d'être en mousseline de l'Inde. Elle est montée sur un manche de bambou, terminé par un milord en or.

Toutes les femmes qui savent s'habiller doivent avoir dans leur garde-robe une jupe de satin noir. Rien n'est plus commode, le noir allant avec tout et pouvant se porter un peu en toute circonstance. Celle-ci (nº 2) est soulevée, non pas doublée, sur un dessous en faille rouge. Elle est coupée en forme; le haut volant, qui compose en partie la jupe, est légèrement long et monté sur un tablier rond, orné d'un triple rang de doubles piqûres. On peut, à volonté, remplacer ces piqûres par un entre-deux de guipure noire, un galon de fantaisie, du jais, etc. La veste-habit, comme une veste de chasse, est en drap rouge, ornée de boutons d'or. Les revers et le col rabattu sont en drap blanc, de même que le gilet, que l'on peut fort bien

mettre aussi en piqué. Chemise à jabot, avec col droit et cravate de satin noir.

Le chapeau, tout à fait inédit, est en paille manille maïs foncé, orné de coques de velours noir posées en aigrette, bien en avant et retenues par une boucle ancienne en strass. Des plumes grises et des roses roses achèvent l'ornementation de ce chapeau de genre tout à fait coquet.

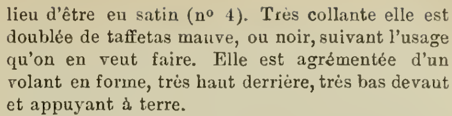
Chez elle, une femme est infiniment mieux mise avec un élégant déshabillé ou une coquette robe de chambre, qu'avec la plus belle des robes, le matin surtout. Notre modèle (n° 3), qu'une jeune mère pourrait fort bien accepter pour ses relevailles, est en surah crème. On pourrait le choisir rose, bleu, mauve, jonquille ou blanc. C'est une robe



princesse ajustée dans le dos et vague devant. Elle est à longue traîne avec pli Watteau rapporté dans le dos. Un fichu Marie-Antoinette, dont les pans accompagnent la jupe jusqu'en bas, devant, lui sert de garniture. Ce fichu croisé est en mousseline de soie blanche ou assortie de ton avec la robe, orné de dentelle ou de trois volants ourlés de dentelle moins haute. Les manches s'arrêtent aux coudes. Un coquillé assorti à la garniture du fichu en souligne la couture extérieure, et forme sabot au bas du coude.

Il est bien entendu qu'on pourrait à volonté porter les manches longues; et que ce modèle, en petit drap, en mousseline de laine, en cachemire, en crêpe de chine ou en tissu de fantaisie serait également joli.

Cette fois-ci la jupe est en petit drap noir, au



lieu d'être en satin (n° 4). Très collante elle est doublée de taffetas mauve, ou noir, suivant l'usage qu'on en veut faire. Elle est agrémentée d'un volant en forme, très haut derrière, très bas devant et appuyant à terre.

Le corsage peut se faire de deux façons : en taffetas noir, il composera une très jolie toilette de petit deuil; dans ce cas, le haut des manches devra être orné d'un léger bouffant. En taffetas crème ou de nuance claire, avec motifs de guipure



formant épaulettes sur les épaules, il fera une blouse habillée très gentille.

Le chapeau, relevé devant, est en paille d'Italie garnie de velours noir et de deux plumes, que l'on peut à volonté porter blanches, grises dégradées ou noires.

Bas de soie ou de fil d'écosse noir, et souliers de chevreau glacé à barrettes boutonnées.

Gants de chevreau crème ou noir.

D'ores et déjà, je puis annoncer que les jaquettes d'hiver se feront à basques longues. Ce seront presque des *basquines*, comme au temps jadis.

PRÉSÉANCE

Il y a dans la vie mondaine un code de bienséance, tout comme il y a un protocole pour régler les rapports que doivent avoir entre eux les membres du monde diplomatique et du monde officiel. C'est à l'observance des règles de ce code que l'on reconnaît les personnes de bonne éducation.

En voiture. — Lorsqu'on fait une promenade en voiture, la femme s'assied toujours à droite et son mari à gauche. La femme garde la droite, même lorsqu'elle invite une de ses amies à sortir avec elle. Elle ne cède sa place qu'à une personne plus âgée, ou à laquelle elle tient à rendre un respectueux hommage. Elle cède le pas, par exemple, et fait monter la première la personne invitée. Au contraire, elle descend en avant, et offre la main à son amie pour l'aider à mettre pied à terre.

L'homme monte le dernier et descend toujours le premier de voiture. Il offre la main à la femme et veille à ce qu'aucun accident ne lui arrive.

A pied. — La bienséance veut que, dans la rue, l'homme prenne le bord du trottoir et fasse passer la femme du côté des maisons.

Une femme agira de même à l'égard d'une autre femme plus âgée qu'elle, ou d'un enfant.

Lorsqu'un homme offre son bras à une femme, c'est toujours le bras gauche, afin de garder le bras droit libre pour la défendre le cas échéant.

Les officiers seuls, en raison de l'épée qu'ils portent à gauche, offrent le bras droit.

Il est de très mauvais ton qu'un homme s'appuie sur le bras d'une femme, quoique certains snobs cherchent à implanter chez nous cette mode d'outre-Manche et d'outre-Rhin.

Le salut. — La galanterie française traite la femme en reine. Or, c'est à la reine que s'adressent toujours tous les hommages. Un homme, dans un salon, doit donc s'avancer respectueusement vers une femme pour la saluer; il ne lui tend jamais la main le premier, quel que soit l'âge respectif de cet homme et de cette femme, à moins, bien entendu, qu'ils n'aient ensemble des rapports d'une grande intimité.

Cette même raison fait que, dans la rue ou tout autre lieu public, un homme ne doit pas saluer une femme sans y avoir préalablement été invité par un regard l'assurant qu'il a été reconnu, et qu'il a le droit d'en faire autant.

La révérence, pour les femmes, redevient à la mode; elle remplace avec avantage le salut à la russe raide et un peu cavalier.

Dans l'escalier. — Lorsqu'un homme et une femme montent ensemble un escalier, l'homme précède la femme; quand ils descendent, c'est le contraire qui se produit.

Un homme doit toujours saluer une femme, même inconnue, qu'il croise dans un escalier.

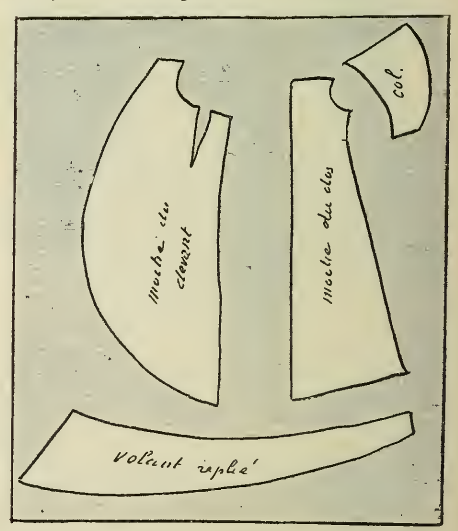
Enfin, lorsqu'il est obligé de donner le bras à une femme souffrante, infirme ou âgée, l'homme prend le côté de la rampe, c'est-à-dire celui où les marches de l'escalier sont le plus étroites.

NOS PATRONS

Mante Louis XV. — Cette mante se fait longue, en drap clair, mastic, noisette, gris argent ou poussière, beurre frais, cuir, etc., doublé de satin liberty assorti. Elle est bordée, tout autour du



vêtement, par un volant en forme; on peut, à volonté, en mettre deux ou trois. Un volant intérieur, en soie, augmente l'élégance du vêtement, et lui donne plus de flou. Le col Valois est

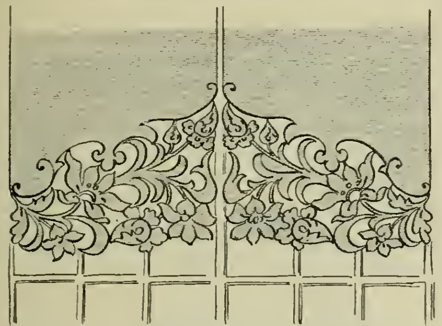


légèrement godaillé; le manteau se ferme par une boucle normande ancienne, en vieil argent. Ce vêtement se coupe droit fil. Il prend en moyenne $3^{m},50$ de drap et de 5 à 6 mètres de doublure suivant qu'on fait le volant intérieur simple ou double. Le même modèle se fait également en noir pour les personnes en deuil.

OUVRAGES DE DAMES

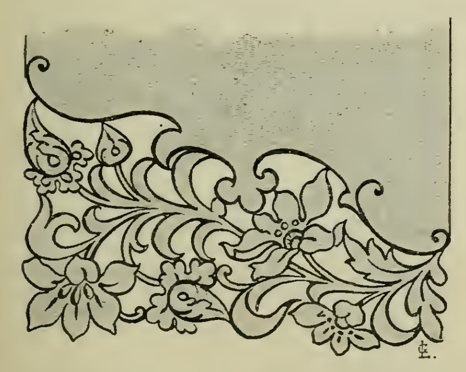
L'automne, dont nous approchons à grands pas, est la saison des réinstallations intérieures, à la campagne comme à la ville. Les soirées deviennent plus fraîches, les fenêtres commencent à se fermer, et comme les jours diminuent sensiblement, on allume de nouveau les lampes. C'est donc l'instant de songer à les parer. De même, aux boissons fraîches succède le thé, plus tonique et plus réconfortant, après les belles promenades à travers les bois, sur les falaises, ou au sommet des montagnes. Pendant les jours de pluie, la lecture redevient une distraction appréciée. J'ai donc pensé à donner, comme travaux de fantaisie, aux lectrices du *Monde Moderne* des objets appropriés à tous les besoins imposés par la saison nouvelle.

N° 1. — Stores Richelieu. — Ce sont d'abord deux petits stores disposés de façon à produire



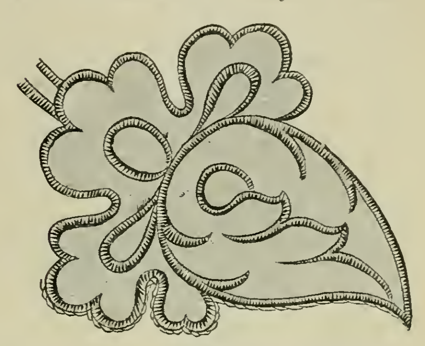
l'effet d'un seul. L'avantage d'en avoir deux au lieu d'un est de pouvoir ouvrir facilement les fenêtres, même quand celles-ci sont au niveau du mur, et, lorsqu'on travaille ou qu'on lit, de ne donner du jour, en relevant le store, que du côté où l'on en a besoin. Notre dessin n° 1 représente une vue d'ensemble des deux stores, dont la bordure, en broderie, est disposée, je le répète, de façon à jouer l'effet d'un seul.

N° 2. — Détail d'un des petits stores. — Ces stores sont ravissants en toile bise. On peut éga-



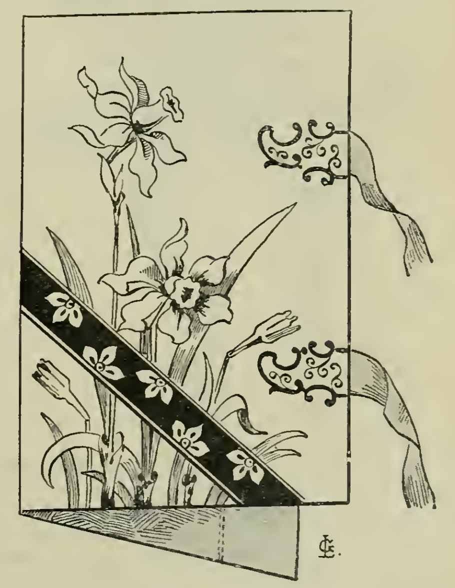
lement les faire en soie écrue. A la hauteur de la broderie, on double la toile par une étamine un peu solide, en fil, en soie, en coton ou en ficelles; on brode sur la toile, en mordant sur l'étamine, avec du coton ou de la soie d'un blanc absolument pur. La broderie doit former ce que l'on appelle du galon brodé, absolument comme dans la *broderie Richelieu.* On borde tout l'extérieur par un feston, toujours comme dans la *broderie Richelieu.* Puis on découpe toute la toile du fond qui se trouve remplacée par l'étamine du dessous, ce qui met la broderie en relief.

N° 3. — Détail d'un des motifs de bordure. —



Broderie en galon autour et à l'intérieur de la fleur, festons à l'endroit qui forme bordure.

N° 4. — Couverture de livre. — Une femme élégante de notre temps ne se contente plus de



recouvrir soigneusement avec du papier le livre qui charme ses loisirs. Elle l'habille au contraire fort élégamment, et, quand elle le peut, d'étoffes anciennes, ou de broderies rappelant les siècles passés. La couverture que nous donnons est en soie gris argent, brodée de *coucous* aux nuances naturelles, mais un peu éteintes, jaune pour les

fleurs, et vert pour le feuillage. La bande ornementale qui coupe en biais le dessus de la couverture, en bas, à gauche, est en galon ancien vieil or, ou vieil argent, brodé en fils d'or japonais. L'important est que cela brille, et que cela joue le genre moyen âge vieilli par le temps. Les fermoirs sont brodés d'or, les contours doivent être en broderie épaisse, très bourrée à l'intérieur, afin de donner du relief et de jouer aux vieux fermoirs. La broderie intérieure, au contraire, est en fil simple, et plate par conséquent. Des rubans, pris sous les fermoirs, sont destinés à fermer le livre.

La doublure est en soie ancienne. Le montage se fait comme celui d'un portefeuille ou d'un porte-musique, ainsi que l'indique la rayure intérieure sur le dessin. La couverture du livre se glisse sous le pli, de chaque côté, et maintient le volume dans cette reliure mobile.

On peut faire encore cette couverture en cuir brodé de soie, ou bien peinte sur une toile bise, et ne broder que le galon et les fermoirs.

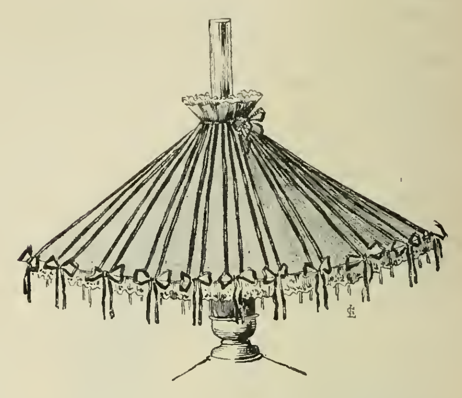
N° 5. — *Détail d'une fleur.* — Les fleurs, en soie jaune, sont brodées en plein et bourrées en



relief pour imiter les vieilles broderies. Les feuilles, au contraire, sont brodées au point de tige et à plat, de façon à donner plus de légèreté au dessin.

Avec un fond en peluche de couleur passée, vieux bleu ou vieux rouge, cette broderie aurait tout à fait l'aspect d'une broderie ancienne.

N° 6. — *Abat-jour* en taffetas rose, rayé par des petits rubans rococos verts, cousus à plat. Ces petits rubans sont noués sur le bord en nœuds Louis XVI; les bouts, formant frange, retombent



sur une dentelle blanche ou crème. On peut doubler cet abat-jour en lustrine de soie blanche si on tient à obtenir sur la table une lumière plus éclatante.

Tout blanc, ou tout crème, avec des rubans assortis, ou de nuances tranchées, mais claires, jaune, bleu, rose, vert, cet abat-jour serait encore ravissant.

N° 7. — *Cache-théière* en bengaline crème, monté à soufflets. Les contours sont marqués par un bouillonné en même étoffe blanche, ou en mous-



seline de soie également blanche. La broderie, blanche aussi, et contournée d'un léger fil d'or, fera de ce rien, très utile, un objet de délicate élégance. En nuance de fantaisie avec fleurs de couleur, le cache-théière sera moins fragile, sans perdre de sa coquetterie. En cela, le goût personnel a libre cours. On peut aussi le faire en laine ou en étamine.

L'intérieur se double en soie ou en tissu de coton, et se ouate chaudement pour maintenir la chaleur de la théière, mais surtout de son contenu.

BERTHE DE PRÉSILLY.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Dispensons nos lecteurs de l'ennuyeuse formalité des préambules, et, après avoir constaté que la Bourse, somme toute, est pleine de ces bonnes tendances que justifie la paix hispano-américaine, — mais calme, comme il convient en une saison aussi caniculaire, — allons tout de suite où l'actualité nous appelle.

Elle nous appelle du côté des valeurs industrielles, qui sont les seules dont on s'occupe avec un peu de suite. Voilà déjà plusieurs mois que cela dure; mais le mouvement, loin de trahir un peu de fatigue, est, au contraire, plus vif que jamais.

Un économiste connu, M. E. Théry, a tout récemment constaté que, pendant le premier semestre de 1898, les valeurs à revenu fixe, rentes, obligations des chemins de fer et des villes, bons du Trésor, etc., avaient fléchi, et qu'au contraire les valeurs à revenu variable, actions des chemins de fer, des grands établissements de crédit et des principales entreprises industrielles, avaient progressé d'une manière fort sensible. Tous comptes faits, la dépréciation des premières se trouve compensée par la plus-value des dernières, et même plus que compensée, puisque, somme toute, le bénéfice total des porteurs de grandes valeurs françaises s'établit aux environs de 94 à 95 millions.

Dans ce bénéfice, la part la plus importante provient de la hausse des valeurs industrielles, et c'est sur ce point que nous désirons appeler surtout l'attention.

Nous comprenons fort bien que le capitaliste se préoccupe de la baisse constante du taux de capitalisation. Aujourd'hui, lorsqu'il a de l'argent à placer et qu'il s'adresse aux valeurs à revenu fixe qui jadis étaient l'objet de ses préférences, que trouve-t-il? Si c'est de la rente qu'il achète, c'est 2.90 pour 100 d'intérêt annuel qu'il reçoit. S'il prend des obligations de chemins de fer, le pourcentage n'est plus que de 2.75 pour 100 (défalcation faite des impôts); il est moindre encore pour certaines obligations à lots. Toutes ces valeurs, depuis plusieurs années, ont été constamment poussées en avant par des achats persistants, si bien qu'elles n'offrent plus qu'une trop faible rémunération.

Dès lors, il est tout naturel que le capitaliste, désireux d'améliorer sa situation, se soit tourné vers les valeurs à revenu variable. En prenant les meilleures, il saute aux yeux qu'il n'a pas grand'chose à craindre au point de vue de la sécurité, et il touche, pour le loyer de son argent, un intérêt moins chétif. Nous ajouterons que, pour notre part, nous sommes ravis que son attention ait été attirée surtout par les valeurs industrielles.

Mais il y a des limites à tout. Quelques-unes des valeurs à revenu variable ont été l'objet d'une telle faveur, qu'à l'heure qu'il est et aux cours actuels, il se trouve que leur revenu est plutôt inférieur à celui de la rente! C'est le cas, par exemple, du Suez; et c'est le cas aussi de la Banque de France; et c'est le cas surtout des actions des grandes Compagnies de chemins de fer. On escompte, en ce qui concerne ces dernières, les augmentations de dividendes à provenir des accroissements de recettes. Il est certain qu'un jour ou l'autre ces résultats seront obtenus en effet; mais il y faudra beaucoup de temps; car il faut, avant de songer à accroître les dividendes de leurs actionnaires, que les Compagnies commencent par rembourser les énormes avances à elles consenties par l'Etat. Et cela ne se fera pas de sitôt!

Encore, si la faveur publique n'allait que vers des valeurs de cette indiscutable sécurité, n'aurions-nous pas grand'chose à y reprendre; mais le malheur est qu'on commence à trouver trop chères — ce qui est d'ailleurs la vérité — les actions de nos grandes Compagnies, et qu'on cherche d'autres emplois. On prend des titres d'un rang moins ..... comment dirons-nous? moins illustre; et, peu à peu, on s'habitue à aller, par une pente dangereuse, vers des valeurs plus ou moins sujettes à caution, et sur le compte desquelles on n'est pas suffisamment documenté. Ajoutons qu'il se trouve des... financiers qui, cherchant à profiter de l'engouement du public pour les valeurs industrielles, lancent de ces valeurs avec une profusion qui fait plus d'honneur à leurs facultés inventives qu'à leurs scrupules.

Il y a là un très gros danger, et contre lequel nous ne saurions trop mettre en garde le public. Va pour les valeurs industrielles, mais, quand vous n'êtes pas renseigné congrûment, n'achetez pas. Il vous est facile d'être informé; pour ma part, je donnerai tous les renseignements dont on pourra avoir besoin. C'est ma fonction et ma raison d'être dans ce journal.

... En réponse à diverses lettres, je redirai que les obligations de la *Revue du Monde Moderne* rapportent 5 pour 100 nets. L'affaire étant en pleine prospérité et le nombre de titres en circulation étant peu considérable, l'obligation constitue une valeur de portefeuille de premier choix et de tout repos.

E. Benoist.

Adresser les communications pour cette page à M. Émile Benoist. 17, rue du Pont-Neuf.

BOURSE DE PARIS (Comptant). — Cours extrêmes de Juillet 1898.

FONDS D'ÉTAT ET DE VILLES	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
3 % français perpétuel	3 »	103 25	102 65
3 % d° amortissable	3 »	101 90	100 90
3 1/2 % d°	3 50	107 10	106 65
Obligations tunisiennes 3 % 1892	15 »	504 »	499 50
Emprunt Annam et Tonkin 2 1/2 %	2 50	91 60	91 10
Emprunt de Madagascar 2 1/2 %	12 50	91 »	90 50
Angleterre, consolidés 2 3/4 %	»	113 »	111 »
République argentine 5 % 1886	25 »	455 »	427 »
Autriche 4 % 1876, or	4 »	104 40	103 30
Belge 3 % 1873 conv. (2e série)	3 »	101 50	101 20
Brésilien 4 % 1889	4 »	52 40	48 75
Chine 4 % 1895, or	20 »	106 60	104 20
État indépt du Congo, lots 1888	»	95 »	92 »
Égypte 7 %, dette unifiée nouvelle	20 08	109 40	108 50
— 3 1/2 %, dette privil., conv.	17 57	104 90	104 25
Espagne extérieure 4 % 1882, perpét.	4 »	40 50	33 »
Hongrois 4 % 1881, or	4 »	105 »	102 50
Italien 5 %	4 »	94 50	91 70
Portugais 1853 3 %	» 93	18 35	17 50
Roumain 4 % 1890	4 »	96 60	93 60
Russe 4 % 1880 (6e émission)	4 »	103 10	102 35
— 4 % 1889, or	4 »	103 55	102 30
— 4 % consol. (1re et 2e séries)	4 »	104 30	102 65
— 4 % 1890 (2e et 3e séries)	4 »	103 85	102 70
— 3 % 1891, or	3 »	97 70	96 25
— 4 % 1893, or	4 »	106 75	105 80
— 3 1/2 % 1894, libéré	3 50	102 50	101 »
— 3 % 1896	3 »	98 »	97 10
Serbie 4 % 1895	4 »	61 35	58 »
Suisse (chemins de fer) 3 %	3 »	101 15	100 60
Turquie, dette convertie (D) 4 %	1 »	22 97	22 40
— oblig. consolidé 1890, 4 %	20 »	415 »	410 »
— — ottom. priorité 1890, 4 %	20 »	481 »	467 »
— — privil. douanes 5 %	25 »	509 »	493 »
— — ottom. 1894, 4 %	20 »	461 »	445 »
— — 1896, 5 %	25 »	462 50	450 »
Ville de Paris 1865, 4 %	18 08	569 »	561 50
— 1869, 3 %	10 66	432 »	429 »
— 1871, 3 %	10 68	422 50	412 50
— 1875, 4 %	18 06	585 »	576 »
— 1876, 4 %	18 06	585 »	575 25
— 1886, 3 %	10 68	406 »	402 25
— 1892, 2 1/2 % tout payé.	8 82	412 »	392 »
— 1894-96, 2 1/2 % d°	8 82	398 75	398 »
Ville de Marseille 1877, 3 %	10 70	412 »	408 »
— d'Amiens 1871, 4 %	3 60	123 »	119 »
— de Bordeaux 1863, 3 %	3 »	124 25	124 »
— de Lille 1860, 3 %	2 64	129 75	127 »
— — 1893, 3 1/2 %	3 16	506 »	500 »
— de Lyon 1880, 3 %	2 67	104 75	101 25
ÉTABLISSEMENTS DE CRÉDIT			
Banque de France (Actions)	115 »	3615 »	3540 »
Banque Paris et Pays-Bas. d°	36 95	962 »	935 »
Banque Transatlantique d°	11 68	445 »	421 50
Compagnie Algérienne d°	29 60	775 »	770 »
Comptoir d'Escompte d°	25 »	615 »	585 »
Crédit Foncier de France d°	24 96	716 »	675 »
Foncières 1879, 3 % (Obligations)	13 40	505 »	501 25
— 1883, 3 % d°	13 48	472 »	461 »
— 1885, 3 % d°	13 40	502 25	501 25
— 1895, 2,80 % lib. d°	12 46	501 »	500 »
Communales 1879, 2,60 % d°	11 50	501 »	500 »
— 1880, 3 % d°	13 40	505 75	501 »
— 1891, 3 % d°	10 72	405 »	401 »
— 1892, 3 % d°	14 36	506 »	500 »
Crédit Industriel (Actions)	12 »	610 »	600 »
Crédit Lyonnais d°	32 05	879 »	845 »
Société Générale d°	12 »	550 »	530 »

	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
Banque Afrique du Sud .. (Actions)	»	87 »	79 »
Banque Ottomane d°	12 50	566 »	539 50
CHEMINS DE FER			
Est 500 fr. tout payé (Actions)	32 16	1100 »	1083 »
P.-L.-M. d° d°	49 70	1967 »	1942 »
Midi d° d°	45 42	1485 »	1452 50
Nord d° d°	55 90	2204 »	2152 »
Orléans d° d°	52 99	1900 »	1882 »
Ouest d° d°	34 75	1235 »	1212 50
Bône-Guelma d° d°	26 97	810 »	785 50
Est-Algérien d° d°	25 10	734 »	721 »
Ouest-Algérien d° d°	22 78	685 »	665 »
Andalous d° d°	5 »	86 »	68 50
Autrichiens d° d°	31 »	784 »	760 »
Sud-Autriche d° d°	4 »	174 »	171 »
Nord-Espagne d° d°	5 »	74 »	58 »
Saragosse d° d°	4 25	147 »	117 »
Est 3 % nouveau (Oblig.)	13 44	482 »	476 »
P.-L.-M. 3 % nouveau d°	13 44	482 »	471 »
Midi 3 % nouveau d°	13 44	483 »	476 50
Nord-Est français 3 % d°	13 44	478 »	474 75
Orléans 1884 d°	13 44	483 »	477 25
Ouest 3 % nouveau d°	13 44	483 »	476 »
Bône-Guelma 3 % d°	13 46	483 »	472 50
Est-Algérien 3 % d°	13 50	475 50	464 »
Ouest-Algérien 3 % d°	13 48	471 »	467 »
Médoc 3 % d°	13 54	440 »	428 »
Andalous 3 % estamp. d°	11 »	182 »	150 »
Autrichiens 3 % 1re hypoth. d°	15 »	478 75	474 50
Nord-Espagne 1re hypothèque. d°	11 »	219 »	191 50
Saragosse d°	14 30	290 »	238 »
VALEURS DIVERSES			
Docks et Entrep. de Marseille. (Actions)	16 43	473 »	455 »
Entrep. et Mag. Gén. de Paris. d°	25 72	743 50	707 »
Cie Gle Transatlantique d°	17 30	369 »	343 »
Cie française des Métaux d°	27 95	670 »	646 »
Cie générale des Tramways d°	»	1150 »	1045 »
Cie générale des Eaux d°	59 98	2400 »	2250 »
Cie du Gaz de Bordeaux d°	82 66	»	»
Cie du Gaz général de Paris. d°	20 32	450 »	446 50
Cie du Gaz de Marseille d°	45 60	»	»
Aciéries de France d°	34 44	1200 »	1075 »
Forges et Chantiers Méditer. d°	25 30	840 »	740 »
Bateaux Parisiens d°	22 63	850 »	820 »
Cie franç. des Chargeurs réunis. d°	55 04	1539 50	1510 »
Cie des Lits militaires d°	44 79	1700 »	1655 »
Société de la Tour Eiffel d°	5 15	520 »	504 »
Cie internle des Wagons-lits d°	30 »	770 »	740 »
Régie des tabacs ottomans d°	25 »	295 »	290 50
Cie générale des Eaux 3 % (Oblig.)	13 46	475 »	473 25
— — 5 % d°	22 94	522 »	508 »
Cie Parisienne du Gaz 4 % d°	18 16	507 »	503 50
Gaz central 500 fr. 4 % d°	18 16	513 »	506 50
Cie du gaz p. France et Ét. 4 % d°	18 20	511 »	506 »
Cie des Messag. Marit. 3 1/2 % d°	15 84	515 »	505 »
Cie Gle Omnibus de Paris 4 % d°	18 »	517 »	513 »
Cie Gle Voitures à Paris 4 % d°	18 18	525 »	515 »
Cie Gle Voitures Urbaine 5 % d°	23 30	323 »	170 »
Cie des Lits militaires 4 % d°	21 81	620 »	616 »
Canal de Panama, lots, t. p. d°	»	119 »	112 50
— — 210 p. d°	»	258 »	251 50
— — bons à lots 89. d°	»	115 »	110 50
Cie du Canal de Suez 5 % d°	24 50	660 »	650 »
— 3 % (1re série). d°	13 40	495 »	483 »
— 3 % (2e série). d°	13 50	490 »	485 »
Obligations du *Monde Moderne*	5 »	100 »	100 »

LA VIE PRATIQUE

Futailles moisies. — Pour enlever aux futailles le goût de moisi qu'elles contractent lorsque les parois ont été envahies par les moisissures, voici comment l'on doit procéder :

1° Défoncer le fût ;

2° Frotter l'intérieur avec une brosse de chiendent ;

3° Rincer énergiquement avec de l'eau acidulée à 10 pour 100 d'acide sulfurique ;

4° Rincer plusieurs fois à l'eau simple ;

5° Mécher.

Futailles à goût de lie. — 1° Délayer 1 à 3 kilos de tan dans une lessive de soude ;

2° Laisser séjourner le liquide précédent pendant quatre ou cinq jours dans la futaille ;

3° Laver à l'eau ordinaire ;

4° Mécher.

Rinçage des futailles. — 1er *procédé.* — On rince d'abord à l'eau chaude, puis on égoutte. On introduit ensuite dans la futaille un kilogramme de chaux vive en petits fragments, que l'on promène partout à l'intérieur, puis on ajoute un peu d'eau. On ferme la bonde et on roule la futaille de manière à bien imbiber toutes les parois.

Une ou deux heures après, on rince à plusieurs eaux.

2e *procédé.* — Ce procédé est meilleur que le précédent.

On fait dissoudre 2 à 3 kilos de soude dans 20 litres d'eau. On ferme la bonde et on roule dans tous les sens.

Finalement, on laisse égoutter et on rince à plusieurs eaux.

Pommade pour les touristes. — Les touristes et les chasseurs connaissent trop bien ces ampoules qui se forment sur les pieds après une marche pénible. On peut les guérir rapidement avec la pommade ci-dessous :

Savon	50 grammes.
Suif.	50 —
Alcool camphré.	25 —
Vinaigre camphré. . . .	25 —

Préparation des poires tapées. — Pour faire des poires tapées, il faut choisir des fruits non encore très mûrs, et qu'on reconnaît à ce que la queue est encore adhérente. Voici les opérations que l'on doit leur faire subir :

1° Mettre les poires avec un peu d'eau dans un chaudron et chauffer jusqu'à demi-cuisson ;

2° Enlever la peau en grattant avec l'ongle ;

3° Mettre les poires sur un plateau, la queue en l'air ;

4° Laisser les poires s'égoutter et mettre à part le jus qui s'écoule ;

5° Mettre les poires sur les claies et les introduire dans le four chauffé à environ 90°, pendant 12 heures ;

6° Mettre dans le jus du sucre, de la cannelle et des clous de girofle. Y plonger les poires après les avoir comprimées avec la main ou un appareil spécial.

7° Remettre les poires dans le four, puis recommencer les opérations précédentes jusqu'à ce que leur coloration soit brun clair et leur chair ferme et demi-transparente. Si le jus n'est pas en quantité suffisante, on fait bouillir les pelures dans de l'eau sucrée et on y ajoute ce sirop.

Si l'on veut avoir un beau produit, on plonge les poires sèches dans du sucre fondu pour les glacer.

Conserver à l'abri de l'humidité.

Liqueur de prunelles. — Prendre des prunelles (fruits de l'épine noire), quand elles sont bien mûres (fin septembre), les dépouiller de leur chair en les plongeant dans l'eau bouillante, faire sécher les noyaux à l'ombre complètement ; les concasser et les mettre dans une bouteille qui doit en être remplie à moitié. Achever de remplir avec de l'eau-de-vie de très bonne qualité ; laisser infuser six semaines, puis tirer au clair et y ajouter un demi-litre de lait bouillant par litre de liqueur et une livre de sucre en poudre ; remuer le tout pendant quelques minutes ; filtrer ensuite au papier gris.

Nettoyage de la passementerie et de la broderie en or. — La passementerie, la broderie ou le tissage en or demandent beaucoup de soin, quant au nettoyage. Les liquides alcalins éclairciraient nécessairement, mais on ne doit pas en faire usage parce qu'ils brûlent la soie et changent les couleurs. Le savon aussi altère la nuance et même la teinte de certaines couleurs. La seule chose dont on puisse se servir fructueusement, assure le *Métal*, c'est l'esprit-de-vin ; on peut l'employer sans nul danger d'altérer soit la couleur, soit la qualité de l'étoffe, et, en beaucoup de cas, il rend à l'or son lustre aussi bien que les corrosifs. Un riche brocard présentant une grande variété de couleurs et absolument terni se trouve mis à neuf si on le frotte avec une brosse douce trempée dans de l'esprit-de-vin chaud, et les couleurs de la soie qui étaient fanées redeviennent en même temps vives et brillantes. L'esprit-de-vin est la seule substance qui convienne, et le secret que prétendent posséder les artistes pour nettoyer la passementerie ou la broderie en or n'est autre que de l'esprit-de-vin plus ou moins déguisé.

Vernissage des objets en argent. — Un excellent moyen, assure l'*Invention*, pour empêcher de ternir les objets en argent, consiste à les recouvrir d'une mince couche au collodion. Ce procédé, qui vient d'Allemagne, semble donner d'excellents résultats. On commence par chauffer les objets à recouvrir, puis on les vernit avec un collodion léger et étendu d'alcool, en employant une brosse large et douce. Une seule couche suffit. Il paraît que l'argent ou le plaqué ainsi recouvert, exposé dans la devanture d'une boutique pendant plus d'une année, était resté aussi brillant qu'au début, tandis que des pièces non protégées, placées côte à côte, étaient devenues absolument noires au bout de quelques mois.

Victor de Clèves.

LA CUISINE DU MOIS

Potage aux nids d'hirondelles. — Lavez, à 5 ou 6 eaux abondantes, un nid de salangane par personne, laissez-les tremper 4 heures, opérez un nouveau nettoyage et laissez tremper autant. Débarrassez-les de toutes les impuretés qui pourraient adhérer encore avec la pointe du couteau, rafraîchissez une dernière fois, couvrez-les largement de bouillon de poularde un peu gras, faites sourire et tenez-les couverts au bain-marie 2 heures. Garnissez la soupière de consommé de poularde dégraissé et relevé d'un filet de bon madère, égouttez les nids, garnissez le consommé et servez.

Filets de soles à la cardinale. — Formule. — 2 soles de 400 grammes chacune, 12 écrevisses, 120 grammes de beurre, 1 quart de litre de vin blanc, 1 petit œuf, 2 jaunes, 1 demi-citron, 30 grammes de mie de pain, 1 bouquet garni, sel, épices, petit verre de cognac, 5 grammes de farine.

Opération. — Cuire les écrevisses avec le cognac, le vin, le bouquet, 10 grammes de sel et une pointe de cayenne, 6 minutes, laisser refroidir. Peler les soles, lever les filets, tremper la mie de pain dans un peu de lait. Piler les deux plus laids filets de soles, ajouter la mie de pain pressée, 50 grammes de beurre et le petit œuf, saler et poivrer, passer au tamis de crin. Diviser cette farce en 6 et napper les 6 filets de soles, les doubler la farce en dedans, choisir les 6 plus beaux coffres d'écrevisses, les vider complètement, couper les petites pattes aux ciseaux, entrer le côté pointu des filets dans les coffres et les poser à mesure sur un plat beurré, arroser de citron. Enlever les 12 queues d'écrevisses et les couper en deux dans leur longueur, mettre de côté. Piler toutes les parures avec 40 grammes de beurre et passer au tamis. Mouiller les filets de soles avec la cuisson des écrevisses passée, faire cuire au four, couverts d'un papier beurré, 15 minutes.

Fondre ce qui reste de beurre, mélanger la farine, mouiller avec la cuisson des soles, lier avec les jaunes et un peu de citron, ajouter le beurre d'écrevisses.

Dresser les filets sur un plat ovale chaud, mettre les queues en bordure, arroser avec la sauce et servir.

Perdreaux à la bigarade. — Plumer, vider, flamber et trousser 3 perdreaux, ne jeter ni les têtes, ni les gésiers ; foncer une casserole avec couennes de lard frais, un lit d'oignons et de carottes émincées, un petit bouquet garni et les débris de perdreaux. Couvrir d'un papier beurré, faire suer 5 minutes sur un feu doux ; mouiller avec 1 quart de litre de vin blanc et autant de bouillon, laisser cuire 1 heure à tout petit feu en arrosant les perdreaux 4 fois.

Pousser 40 grammes de beurre à la noisette, roussir 30 grammes de farine, mouiller avec le jus des perdreaux passé, laisser réduire en remuant afin que la sauce soit bien liée. Goûter l'assaisonnement. Enlever le zeste de deux oranges bigarades, le couper en julienne très fine, cuire à l'eau 3 minutes, égoutter et mettre dans la sauce ; ne plus laisser bouillir. Peler à vif les bigarades, enlever les quartiers avec un couteau en les coupant dans leurs cloisons respectives et les ajouter à la sauce. Un filet de bon cognac est nécessaire.

Débrider les perdreaux, les dresser et saucer,

Gigot rôti. — Pour qu'un gigot soit tendre, il a besoin d'être amorti longtemps. Pour cela il faut le prendre chez le boucher tout frais, un peu gras et la graisse bien blanche, la peau très fine : le suspendre dans un courant d'air sec, à l'abri des odeurs et de l'humidité. 8 jours sont nécessaires. La viande tourne si on ne tient pas compte rigoureusement de ces prescriptions. J'en ai conservé un 21 jours et il n'avait aucune atteinte.

Le cuire à la broche devant un feu clair 30 minutes par kilo, une fois paré, sans l'arroser ni le saler. Egoutter la graisse de la lèchefrite, passer un peu d'eau froide pour lever l'osmazone rissolée, saler le gigot, l'arroser du jus et servir.

N.-B. — Si on veut le manger bon, il faut avoir soin de le découper à table et non à la cuisine.

Riz à l'impératrice. — Formule pour le riz. — 100 grammes de riz caroline, 1 demi-litre de lait, 100 grammes de sucre semoule, 10 grammes de sel, 80 grammes angélique confite ou des chinois verts, 100 grammes de cerises mi-sucre, vanille. Un moule festonné à cylindre de 15 centimètres de diamètre.

Opération. — Laver le riz avec soin, le tremper 2 heures. Le saler et faire bouillir dans 1 litre d'eau, le rafraîchir et le verser dans le demi-litre de lait bouillant, laisser cuire sur un feu très doux 30 minutes. Ajouter le sucre et 1 quart de gousse de vanille ; tenir au chaud sans bouillir.

La crème. — Délayer avec 6 jaunes 125 grammes de sucre et travailler 5 minutes ; ajouter un autre quart de vanille, 1 demi-litre de lait bouillant et 4 feuilles de gélatine bien lavée ; faire sourire, retirer du feu et refroidir à moitié en remuant souvent pour éviter qu'elle fasse croûte, mélanger avec le riz et 1 décilitre de crème fouettée. Huiler très peu le moule, verser une couche de riz de 1 centimètre, une couche de cerises mi-sucre entières, une nouvelle couche de riz, de chinois ou de l'angélique en dés, du riz, des cerises coupées en deux, du riz et des chinois ou angélique, finir par du riz jusqu'au ras du moule. Entourer de glace non salée et laisser raffermir 3 heures. Sans glace, il faut exposer dans un courant d'air frais 4 ou 5 heures. Tremper le moule à l'eau tiède 30 secondes, essuyer, renverser et servir.

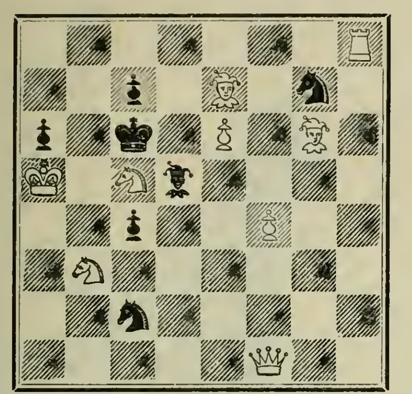
Sabaillon au kirsch. — Formule. — 3 jaunes, 1 œuf entier moyen, 80 grammes de sucre semoule, 1 décilitre de très bon kirsch et non de fantaisie, le quart d'un jus de citron, 2 décilitres de vin blanc sec.

Opération. — Travailler les jaunes avec l'œuf entier dans une casserole étroite et de haute forme, mélanger le sucre et travailler 5 minutes ; ajouter le vin blanc, battre au bain-marie pour faire bien mousser et épaissir ; dès que la cuiller est masquée par cette espèce de crème, retirer du feu, ajouter le kirsch peu à peu en battant toujours, la crème doit se lier davantage ; renverser le riz sur un plat rond, arroser avec le quart du sabaillon et servir ce qui reste en saucière en même temps. Cet entremets se sert froid de préférence. Si on veut le servir chaud, il faut supprimer la gélatine.

A. Colombié.

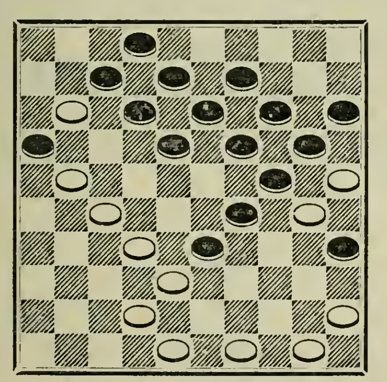
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin.

N° 235. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

N° 236. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 237. — LOSANGE

SONNET

Envoi d'un Lecteur.

Lettre que dans l'intimité
Forcément on voit apparaître,
Et qu'amant plus ou moins fêté
Jamais n'osera méconnaître.

— N'ayant rien des traits d'Astarté.
Quoique de Jupin tenant l'être,
Une antique diviuité
A désinvolture champêtre.

— De son urne aux riches couleurs,
A flots, sur les mignonnes fleurs,
Il fait descendre la rosée.

— Un asiatique cours d'eau ;
Et pour compléter le tableau,
Début de l'affreuse nausée.

N° 238. — ÉNIGME

Par A. Ellivedpac, de Villeneuve-les-Béziers.

Un sentiment
Qui chez l'amant
Doit apparaître
Et bien souvent
Le contrevent
D'une fenêtre.

SOLUTIONS

N° 229. — 1. D pr. C échec. — 1. R pr. D.
2. C pr. P. — 2. P 7 T D.
3. C 2 F D échec et mat.
— 1. R 6 C D.
2. C 6 C D. — 2. P 7 T D.
3. D 2 C D échec et mat.

N° 230. — $\frac{47\quad 41}{36\quad 38}$ $\frac{37\quad 32}{28\quad 37}$ $\frac{29\quad 23}{18\quad 20}$ $\frac{30\quad 24}{19\quad 39}$ $\frac{44\quad 11}{7\quad 16}$ $\frac{26\quad 10}{4\quad 15}$ $\frac{25\quad 3}{\quad}$ gagne facilement.

N° 231. — Il y a deux façons de jouer ce jeu. L'une est le jeu de la *courte couleur* dans lequel la dame de cœur devra être jouée ; et l'autre, le jeu de la *longue couleur* dans lequel le meilleur début sera le quatrième meilleur atout. Si votre partenaire aime le jeu de la courte couleur, la dame de cœur ne le gênera pas, mais nous estimons que la jouer ne serait pas bon par la raison que l'on pourrait faire un trick en ne débutant pas avec elle. Si votre partenaire a l'as et la quatrième main le roi, vous perdrez sûrement un trick en jouant cœur. Avec cinq petits atouts, il est de règle de *balancer* les atouts et d'attendre que le développement du jeu ait déterminé la couleur à jouer. Avec une telle main, le début a une grande importance si vous désirez faire tomber les atouts, car si vous attendez un peu il faudra une carte assez forte pour ravoir la main, et comme ce n'est pas précisément le cas ici, le mieux est de faire bon usage de la main pendant qu'on la possède. Si vous jouez atout d'abord, le développement du jeu vous montrera probablement dans quelle couleur votre partenaire se trouve fort, et cela vous évitera de courir la chance d'ouvrir une couleur dans laquelle il peut être très faible.

Tout bien considéré, il semble donc que le quatrième meilleur atout soit la meilleure carte à jouer en la circonstance.

N° 232.

A G A T E
G A M I N
A M A N T
T I N T E
E N T E R

N° 233.

I de S
T en U
A lo I — Italie et Suisse.
L od S
I bi S
E ge E

N° 234. — La Galissonnière.

Adresser les communications pour cette page à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

LA CARICATURE INTERNATIONALE



La première chose à faire (d'après *Puck*, New-York). — L'ONCLE SAM, regardant l'Europe occupée à détruire les murs de Chine pour ouvrir l'empire du Milieu au commerce international : — Par Jingo ! cela me rappelle que j'ai un mur du même genre à démolir, et mieux vaut que je fasse le travail moi-même que de le laisser faire par d'autres. (Allusion aux droits protecteurs exagérés entravant l'importation étrangère aux Etats-Unis : *Prohibitive tariff.*)



Doctrine et pratique (d'après *Punch*, Londres).

L'EUROPE, froidement, à l'oncle Sam. — Et qui me fait l'honneur de cette intervention (dans mes propres affaires) ?

L'ONCLE SAM. — Madame, je suis l'oncle Sam.

L'EUROPE. — Seriez-vous donc un parent de feu le colonel Monroe ? (Allusion à la doctrine du président Monroe : « Chacun chez soi » et à sa politique de « non-intervention » mal observée aujourd'hui par les Etats-Unis).



L'Angleterre et les États-Unis.

(D'après *Chout*, Saint-Pétersbourg)

L'ONCLE SAM, à table. — Attends un peu, je n'ai encore rien à te donner !

BIBLIOGRAPHIE

Mme Camille Bruno a publié chez Flammarion un très délicat roman dont le sujet est l'éternelle course au bonheur par les chemins de l'amour. Le titre, **l'Essai du bonheur**, ferait croire qu'il y a vraiment eu essai, alors que l'héroïne s'est arrêtée avant la chute, la faute, l'irréparable ou toute autre formule employée pour désigner ce que vous savez bien. On ne peut donc rien en conclure, car il ne suffit pas de mettre les lèvres au bord de la coupe pour connaître le goût d'un breuvage et l'amertume qu'il peut laisser.

Mais bien des délicats se plairont au spectacle des combats que Sabine d'Estaing livre à sa tendresse et au triomphe final de sa vertu, plus qu'à des expériences physiologiques.

L'œuvre est écrite avec beaucoup de charme et une grande élégance de style. Les tableaux mondains qui s'y déroulent sont d'une touche exacte, sans outrance, et c'est un fort rare mérite. L'exactitude du décor donne ici la sécurité voulue pour affirmer la vérité du fond.

Mme Camille Bruno se révèle dans ce volume comme un écrivain d'avenir qui marquera sa place parmi les meilleurs romanciers contemporains.

M. Charles Rozan vient de publier chez Ducrocq des souvenirs et impressions qu'il intitule : **Parmi les femmes**. Le nom si connu de l'auteur de *la Bonté*, de *la Jeune Fille* et de tant d'autres ouvrages d'une philosophie charmante, indique suffisamment qu'il ne s'agit point d'excursions galantes. C'est une enquête subtile des sentiments des plus fins, et un voyage autour des cœurs pour en exprimer ce qu'ils ont de tendre et de délicat. L'ouvrage procède par notes, par petites touches, qui se lisent comme des maximes sans en avoir la pédanterie. Le conseil est donné si directement qu'on ne s'aperçoit point l'avoir reçu et sa morale n'en pénètre que plus sûrement. Ce volume de choix consacre ses dernières pages aux vieilles femmes, à celles que l'expérience de la vie a rendues les meilleures, et qu'on peut en sécurité appeler des amies.

Toujours aimé, de M. Ferdinand Lafargue, est une exquise et dramatique étude de la fidélité morale de la femme à un premier aimé. Les femmes mariées sans amour, qui sont restées dans le devoir de la fidélité matérielle, s'enthousiasmeront de la noblesse d'âme de l'héroïne de *Toujours aimé*, tout en excusant son perpétuel adultère de pensée, si chaste et si subtil!

Les conséquences du culte du Souvenir, gardé par une femme honnête à un amour avouable de sa jeunesse, sont à la fois si naturelles et si inattendues, que nous prédisons à ce nouveau roman de l'auteur d'*Une seconde femme,* un vif succès de curiosité féminine.

M. Pierre de Lano et M. Emmanuel Gallus, connu des lecteurs du *Monde Moderne,* ont publié chez Flammarion l'**Homme au capuchon gris**, qui est la première partie d'un de ces bons romans d'aventure qui faisaient les délices de nos pères et dont la tradition semblait s'être un peu perdue. C'est une œuvre d'une grande intensité de vie, dont l'ardeur est attendrie par de jolis sentiments.

Un galant jurisconsulte, dont nos lecteurs ont pu également apprécier les articles, a publié sous le pseudonyme de Stéfane-Pol, à la même librairie, des études critiques très fouillées sur **G. Sand, Flaubert et Michelet.** Sorte de triptique littéraire, cet ouvrage est l'œuvre consciencieuse d'un artiste qui nous transmet ses vives impressions et qui met en valeur, par sa délicate façon de les sentir, des beautés que l'on se reprocherait de n'avoir pas suffisamment appréciées.

Paris est une mine inépuisable. Les publications à son sujet se succèdent sans relâche et toutes ont du succès. Il en est peu cependant d'aussi originales que le **Paris instantané** édité par les librairies Baschet et May.

C'est Paris tout entier qui tient dans ces pages, l'immense ville, non pas immobile et froide, mais vivante, saisie sous ses aspects innombrables, avec sa physionomie, son mouvement et son atmosphère.

Dans ce décor changeant, la foule passe! Foule laborieuse, foule indolente, foule d'en haut et d'en bas. Et, parmi cette cohue, apparaît une fleur d'esprit et de grâce, — le délice des yeux, — la Parisienne!

Il faut plus d'une année d'efforts pour pouvoir réunir de pareils documents et pour saisir les scènes animées qui se déroulent dans ces pages. Cet album restera comme un tableau brillant et complet du Paris contemporain.

La librairie May continue, avec trois volumes sur l'**Art romain**, l'**Art égyptien** et la **Lithographie**, sa bibliothèque de vulgarisation artistique qui mérite un vif succès, la propagation de l'art étant par excellence œuvre d'amélioration sociale.

Les amateurs de plein air pourront aussi trouver des indications précieuses sur les monuments d'art qu'ils rencontrent sur leur chemin en compulsant la charmante collection des **Guides Flammarion** publiée sous la direction de M. A. Sauvert. Ces petits volumes sont parfaitement compris et exécutés d'une façon charmante. Les notes sont substantielles et suffisantes, les illustrations gracieuses et fidèles, les cartes abondantes. Par un oubli qui devra être réparé à la prochaine édition, elles négligent trop souvent d'indiquer l'emplacement des curiosités décrites.

Errata. — Dans notre compte rendu du Salon, page 226 du numéro d'août 1898, nous avons attribué par erreur à M. Monchablon un tableau qui est de Mme P. Delacroix-Garnier.

— A l'article de notre numéro de juillet 1898 sur l'Elysée, il faut ajouter que M. le baron Basset de Belavalle était régisseur du palais en 1871 et qu'il a largement contribué, en cette qualité, à l'apposition des scellés fictifs qui ont sauvé le monument du pillage.

Le cinquième volume de *la Peinture en Europe*, l'intéressante collection dont la librairie May poursuit la publication, vient d'être mis en vente. Il est consacré à **la Hollande** et renferme une description minutieuse et raisonnée de toutes les œuvres picturales conservées tant dans les musées royaux et municipaux que dans les collections particulières. MM. Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger ne se sont pas contentés de faire connaître au lecteur les richesses accumulées dans les galeries justement célèbres d'Amsterdam et de La Haye, de Haarlem et de Rotterdam, ils ont tenu à appeler son attention sur les œuvres de premier ordre réunies dans les villes de moindre importance et aussi dans les grandes collections particulières. Ce volume, le plus complet qui ait paru sur la Hollande, est enrichi de cent photogravures parfaitement réussies.

Sous le titre : **la Tradition dans la peinture française**, M. G. Lafenestre a réuni à la même librairie quelques études, critiques ou biographiques, où l'on peut suivre, durant notre siècle, chez les peintres français, l'influence des pratiques et des idées transmises par leurs devanciers. L'étude principale, *la Peinture du XIXe siècle à l'Exposition universelle de 1889,* montre, à travers les périodes classiques, romantiques, éclectiques, la persistance de ces traditions, techniques ou intellectuelles, l'observation constante de la nature vivante éclairée par l'étude respectueuse et libre des œuvres du passé, la science scrupuleuse du dessin et l'intelligence de la composition expressive.

La maison Hanfstaengl, de Munich, poursuit sa voie de vulgarisation artistique par tous les moyens graphiques où elle excelle. Aujourd'hui, elle publie les chefs-d'œuvre de la vieille **Pinacothèque de Munich**, reproduits par les procédés typographiques de similigravure, appliqués avec une supériorité remarquable. Cette perfection du procédé n'empêche pas d'offrir au public, pour 9 marks, la reproduction de plus de deux cents chefs-d'œuvre.

M. Halperine-Kaminski a publié une traduction de l'ouvrage du comte Léon Tolstoï sur l'art : **Qu'est-ce que l'art?** Ce n'est pas une question que se pose l'auteur, car son opinion est faite. On peut même trouver, cette fois, qu'elle est un peu complexe et touffue. L'élévation de l'esprit de Tolstoï ne lui permet pas d'échapper complètement aux difficultés d'une pareille démonstration. La cause est vieille, depuis Platon, et les meilleures intelligences ne s'y sont pas toujours rencontrées. En art, moins peut-être que partout, il ne faut être intransigeant, et le chemin du sublime ne se rencontre pas à chaque tournant de route. Est-il même indispensable de ne viser qu'au sublime? « De notre temps, dit l'auteur, la mission de l'art est nette et définie : la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes. » Eh! oui. Mais, pour adoucir, qu'il soit aimable. Il dit encore : « L'art doit supprimer la violence, et seul il peut le faire. » Cela est moins sûr, car on a élevé de tout temps des monuments de gloire guerrière qui sont souvent de fort belles choses.

A l'occasion de la récente exposition de l'École des beaux-arts, M. Armand Dayot a publié, chez Magnier, un fort volume consacré aux **Vernet**, Joseph, Carle et Horace. C'est un beau livre, bien documenté et abondamment illustré. L'auteur est un critique d'art très fin qui n'abuse pas des grandes phrases d'esthétique, et chez qui l'histoire et la philosophie ne perdent jamais leurs droits. Il ne s'agenouille point devant les maîtres qu'il présente et sait leur dire quelques vérités avec une courtoisie constante qui lui aurait permis la même liberté de leur vivant. Les Vernet étaient des artistes épris de leur art, mais aussi pleins de vie et de mouvement, parfois même quelque peu encombrants. Un appendice curieux, reproduisant le carnet des recettes d'Horace, montre qu'elles n'étaient pas minces. Il sort, en 1807, de l'École des beaux-arts; de 1811 à 1820, il gagne en moyenne 15,000 francs par an, plus de 65,000 fr. par an de 1835 à 1844; 139,146 fr. 20 en 1849, etc. Le détail de ces recettes est amusant; il y avait des rentes et des traitements... Mais l'ordre bourgeois est-il donc incompatible avec le talent?

Après ces ouvrages consacrés aux beaux-arts, nous signalerons quelques petits volumes d'utilité pratique :

Chez Mendel, un **Photo-guide aux environs de Paris**, par M. Bertot. Il fait partie de ces petits volumes, déjà si nombreux, que les habitudes nouvelles de déplacements, faciles grâce à la bicyclette et agréables grâce à l'objectif, ont introduits dans les bibliothèques modernes, peut-être au regret des amateurs de lectures plus reposées.

Chez Larousse, un petit manuel très pratique et très utile que le docteur Galtier-Boissière publie, sous le titre : **Cycliste et bicyclette**. L'hygiène y joue son rôle, mais aussi la mécanique, et même les règlements administratifs. Ceux qui pédalent sans trop réfléchir y trouveront de très judicieuses remarques.

On apprendra aussi des choses d'un intérêt plus grand encore, et d'une utilisation plus fréquente qu'on ne pense, dans le volume de M. Michotte, sur **l'Incendie**, ce que l'on doit savoir et ce que l'on doit faire.

L'Escrime au sabre, trop délaissée en France, nous met en état d'infériorité vis-à-vis d'autres nations, notamment de l'Italie. Le lieutenant-colonel Dérué, dont l'autorité est reconnue, vient de lui consacrer, chez May, un petit volume substantiel qui plaira aux amateurs et décidera les hésitants.

M. Gustave Heuzé vient de faire paraître, à la Librairie agricole, un volume sur les **Plantes légumières** cultivées en plein champ, qui est du plus vif intérêt. Le savant inspecteur général de l'agriculture n'est pas un théoricien de laboratoire, mais un praticien d'expérimentation. Ses conseils se comprennent et peuvent être suivis. Des ouvrages de cette nature, en accroissant largement les possibilités de rendement du sol, enrichissent notre patrimoine national.

Aux adeptes du spiritisme, nous avons deux ouvrages à signaler. Le nouveau volume de M. Léon Denis, paru chez Leymarie, sous le titre de **Christianisme et Spiritisme**. La doctrine des Esprits, pour l'auteur, conduira l'humanité à un rapprochement de tous les systèmes et à la réunion, par une même foi, dans un unique idéal de lumière. On peut former de moindres rêves, mais il ne faut décourager personne et c'est bien de vouloir, comme le dit l'auteur, que chacun devienne meilleur à la lecture de semblables conceptions.

M. le docteur Surbled, bien connu par ses travaux de psycho-physiologie, a fait une œuvre opportune en publiant, chez Téqui, **Spiritualisme et Spiritisme**. Qu'est-ce que le spiritualisme? Comment le dédain dont il était autrefois victime a-t-il fait place à une faveur croissante, à une victoire prochaine? Comment l'esprit est-il envisagé par la philosophie, par la science, par les savants même libres penseurs de l'Ecole de médecine? Toutes ces questions sont abordées et développées avec intérêt.

Mais l'esprit n'est pas isolé, sans rapports avec la matière, il est lié à la sensation, à la vie; et c'est l'occasion d'exposer en détail les théories si curieuses et si captivantes de l'influx nerveux, du fluide vital et du magnétisme. Des auteurs peu précis ou des sectaires comme les spirites et les occultistes ont cherché à confondre le fluide magnétique ou vital avec l'esprit même, et celui-ci avec le corps astral ou le périsprit. Exploitant habilement la vogue dont jouit le spiritisme, ces derniers ont prétendu dériver le courant de sympathie du côté de leur doctrine fausse et dangereuse. M. le docteur Surbled signale le piège tendu aux âmes crédules, montre les différences essentielles qui séparent la vraie doctrine des philosophes des vaines conceptions du spiritisme. Sa conclusion est aussi courte que précise : le spiritisme, voilà l'ennemi! Une remarquable lettre de Mgr Méric précède et recommande l'ouvrage du docteur Surbled. L'éminent professeur de Sorbonne remarque avec l'auteur l'éclatant triomphe du spiritualisme, et la curiosité de l'invisible, cette soif de l'autre vie, qui tourmente les consciences contemporaines.

Les publications sur les nécessités de reformer l'âme de la France se succèdent avec une abondance qui devient troublante. On commence à s'y perdre au milieu de tant de programmes. M. Léon Bazalgette, à la Société d'éditions littéraires, étudie à son tour **l'Esprit nouveau** dans ses diverses manifestations. Il apporte à cette étude une méthode qui lui est personnelle et une philosophie quelque peu mystique. C'est, pour employer une expression scientifique, une bonne contribution au monumental progrès qui se prépare.

Nombreux sont les annuaires et nombreuses les publications d'allure encyclopédique; si nombreux qu'on désirerait un syndicat intellectuel et éditorial qui permettrait de réunir en un seul tous ces documents épars. Le **Répertoire** de M. Grenier, publié pour sa deuxième année chez Berger-Levrault, reprend une idée déjà appliquée plusieurs fois, notamment par M. Valframbert il y a quelque vingt ans, et dans le *Memento* encyclopédique mensuel du *Monde Moderne*. Nous devons donc trouver l'idée heureuse, et nous devons dire aussi que l'ouvrage de M. Grenier est bien conçu, avec une table précieuse. et qu'il serait facile d'écrire l'histoire si de pareils travaux avaient été poursuivis depuis l'invention de l'imprimerie. Sans attendre les historiens futurs, ce volume rendra les plus grands services aux contemporains qui ont besoin de retrouver un fait quelconque, encore récent, mais dont la fuite rapide du temps a vite aboli le souvenir.

La librairie Schleicher inaugure par le **Panorama des siècles**, de M. J. Weber, une nouvelle encyclopédie populaire illustrée à 1 franc le volume, dont le succès permettra de mesurer la culture intellectuelle de notre pays, car cette collection est conçue dans un réel esprit de vulgarisation scientifique. Elle est sérieuse, fabriquée avec soin et vraiment utile. Le second volume, **les Races jaunes**, par M. Edmond Plauchut, n'a pas tardé à suivre le premier et ils forment à eux deux un excellent début.

La librairie Bouillon a publié, en 3e édition, le **Musée de la conversation**, de M. Roger Alexandre. C'est un sujet qui ne sera jamais épuisé, comme le reconnaît l'auteur dans son avertissement, et il est si vaste qu'il est difficile de s'y tracer un programme. Aussi n'est-ce pas seulement ici un répertoire des citations françaises, ce qui serait assez précis, mais des petits voyages à travers les curiosités littéraires, ce qui devient plus vague et trop vague. Dans son ouvrage si connu sur les *Petites Ignorances de la conversation*, M. Rozan a procédé avec plus de méthode, et avec plus de précision dans ses *Petites Ignorances historiques et littéraires*. Encore le volume de M. Roger Alexandre reste-t-il curieux et amusant, susceptible de donner de l'esprit à ceux qui n'en trouvent pas habituellement dans leur propre fonds.

Sous ce titre, **Nos Terrains**, M. Stanislas Meunier nous donne une géologie de la France qui est un modèle de vulgarisation. Un fond d'une exactitude absolue, une forme attrayante, telles sont les qualités maîtresses du livre. On y voit que la géologie n'est pas l'histoire de corps inertes, que les roches, que l'écorce terrestre sont, comme les êtres vivants, comme les plantes et comme les animaux, sujettes à d'incessantes métamorphoses, qu'elles naissent et qu'elles meurent. Et c'est l'étude de notre sol qui sert à cette intéressante démonstration. Tous les jeunes gens qui ont le goût de l'histoire naturelle, tous les amateurs de science et de beaux livres voudront avoir dans leur bibliothèque cet ouvrage, illustré de très nombreuses figures noires et en couleurs et édité avec beaucoup de soin par la maison Colin.

Le baron Heckedorn, pseudonyme qui cache un écrivain bien connu des lecteurs du *Monde Moderne*, a publié chez Dentu un volume sur **Bismarck** au lendemain même de la mort du chancelier. L'auteur, familier avec la langue allemande, avait pu recueillir nombre de renseignements et d'anecdotes publiés çà et là. Il en a formé un ensemble curieux qui éclaire la physionomie du prince. Ce volume n'est pas une œuvre de sympathie et on ne peut demander ce sentiment à un Français. Il s'attache surtout aux petits côtés des choses et n'aborde pas le côté philosophique de l'œuvre de Bismarck. Il semble même ne lui accorder aucune importance disant : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* Sans doute ; et les plus grands hommes aussi ne sont plus que poussière. Mais cela n'est pas un argument.

M. Henri Tausin a publié chez Lechevalier une ancienne brochure sur les **Villes décorées de la Légion d'honneur.** Elles sont huit en tout : Chalon-sur-Saône, Tournus, Saint-Jean-de-Losne et Roanne pour faits de guerre pendant l'invasion de 1814 ; Châteaudun, Belfort, Rambervillers et Saint-Quentin pour leur vaillante défense en 1870-1871.

Belfort et Rambervillers ont attendu jusqu'en 1896 et Saint-Quentin jusqu'en 1897 cette juste consécration de leur courage, et ce retard honteux est une preuve de plus du mal d'apathie dont nous sommes en train de mourir.

L'auteur s'est abstenu des phrases inutiles et a laissé parler les faits, assez éloquents par eux-mêmes. *L'étoile* de la Légion d'honneur doit figurer dans le blason même, et non être suspendue sous l'écusson. La brochure reproduit les armes des villes ainsi étoilées et l'on peut dire que ce sont des armes parlantes, car elles glorifient l'amour de la patrie.

M. Gustave Guiches est un écrivain de beaucoup de talent; il est l'auteur d'un livre qui est bien près d'être un chef-d'œuvre, *Céleste Prudhommat;* mais il a un défaut : il se blague lui-même. Pour mieux nous exprimer, il entend étouffer son cœur sous son esprit. Son nouveau volume, chez Flammarion, est une preuve nouvelle à l'appui de notre opinion.

Entre autres nouvelles, **Trop de zèle,** qui sert de titre au volume, commence bien et finit mal. La première partie finit sur une scène que l'auteur a voulu jolie et qui est belle par la force des choses. Une femme y est touchée par l'amour vrai du mari qu'elle détestait. Mais il ne faut pas s'attendrir et, dans la seconde partie, ledit mari se rend ridicule.

Pourquoi avoir poussé au noir? Est-il donc inférieur de préférer les bons sentiments aux mauvais. Nous croyons que M. Guiches pourrait, avec la certitude que son tempérament le garderait de la fadeur, ne pas craindre d'être un peu tendre. Dans cette note, nouvelle pour lui, il produirait certainement quelque chose de remarquable.

Dans **Mulot et gendres,** chez Ollendorf, M. Charles Foley a voulu aussi nous montrer le vilain côté de l'humanité. Son odieux bonhomme, qui ne pense qu'à l'argent, est un père Grandet moderne, dont l'avarice n'a pas même la grandeur de l'outrance. Ses calculs sont mesquins. Sa femme pense à peu près comme lui, ses deux filles aînées et leurs maris sont des êtres imbéciles, et son Eugénie Grandet est sa troisième fille, Annette.

Elle en meurt et son mari avec elle, mais ils meurent autant du fait de leur propre nature que du fait du père Mulot.

L'idée philosophique est assurément celle-ci : « les tendres ont tort ». Eh bien ! non, malgré les auteurs, les tendres sont encore les heureux, car ils ont des bonheurs que n'ont point les autres. M. Foley le sent bien, qui est lui-même un doux, et son gracieux talent se prête mieux à l'idylle qu'au drame. Il est de ceux qui peuvent donner de la joie en écrivant, encore que cela ne soit point loisible à tout le monde.

Notre confrère Edouard de Perrodil continue la publication de ses grands voyages à travers le continent. Les **Briseurs de chaînes,** qui paraît aujourd'hui, chez Flammarion, est le dernier de cette série, brillamment marquée par *Vélo! Toro, A vol de vélo* et *A travers les cactus.*

Cette fois, ce n'est pas dans des pays neufs et quasi inexplorés à bicyclette que l'auteur nous emmène. C'est tout bonnement de Paris à Milan, avec un fort crochet par Marseille et la Côte d'azur. Mais cette traversée à bicyclette d'un pays des plus civilisés n'est pas moins curieuse par les réflexions qu'elle provoque dans le cerveau d'un homme capable à la fois de cycler sur un aussi long parcours et de penser sur la route.

La traversée des Alpes, entre autres, a inspiré à notre confrère plusieurs pages à la fois intéressantes et émues. Une fois de plus, l'auteur a vécu de la vie large et saine des grandes routes, et il nous en a rapporté un écho fidèle qui vibre d'une façon assez inattendue, mais pleine d'un charme puissant et sauvage, dans l'atmosphère surchauffée du Paris d'aujourd'hui.

On sait que la Nouvelle-Écosse, dont la capitale est Halifax, est une presqu'île de l'Amérique anglaise du Nord, dans le golfe du Saint-Laurent ; on sait encore que Longfellow y a placé les scènes admirables de son *Evangéline ;* on sait déjà moins qu'elle fut appelée Acadie en 1524, au nom de François Ier qui en prit possession pour la France ; mais qui se rappelle les luttes qu'eurent à supporter les premiers Acadiens, leur fidélité à leur patrie et à leur mère patrie et leur dispersion presque totale? Ils semblent cependant devoir renaître et se retrouver, et c'est avec une curiosité légitimement intéressée qu'on lirait à ce sujet l'ouvrage que M. Pascal Poirier vient de consacrer, chez Beauchemin, à Montréal, au **Père Lefebvre,** le héros de leur réorganisation. Il ne manque à ce livre de foi qu'une préface, rappelant brièvement l'histoire de l'Acadie ; mais elle se trouvera sans doute dans la nouvelle et prochaine édition.

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

14513. — Lib.-Imp. réunies, MOTTEROZ, Dr, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Le

Monde Moderne

Octobre 1898

LE

CHATEAU D'AGOR

Mlle Chloé d'Agor, qui ne s'était pas mariée parce qu'elle n'avait pu se résigner à échanger son nom contre un autre, habitait, derrière les Invalides, un vieil hôtel avec un grand jardin, trop grands pour une vieille fille, mais qu'elle avait toujours refusé de vendre, n'ayant pas besoin d'argent. Ce n'était, d'ailleurs, pas un mauvais placement, car on lui en offrait tous les ans cent mille francs de plus.

Ce jour-là, on avait ouvert le grand salon d'honneur, dressé la table dans la salle à manger, et tous les domestiques, tirés de leur habituelle torpeur, étaient à leur poste. Mlle d'Agor attendait son neveu, revenant du Sénégal, où il avait conquis à la pointe de l'épée, presque coup sur coup, son grade de capitaine et la croix.

Le capitaine Jehan d'Agor, des comtes d'Agor, dernier du nom et pas encore marié, était pauvre comme feu Job : à peine aurait-il pu justifier d'une vingtaine de mille livres de rente, tout juste de quoi ne rien devoir à personne et pouvoir donner le louis de pourboire quand c'est convenable.

Il y a des gens qui peuvent se passer de fortune, n'en ayant jamais eu. Il leur suffit de bien dîner, d'avoir de beaux habits, d'aller aux bains de mer l'été et l'hiver au spectacle ; pour peu qu'on sache profiter du mécanisme des agences, on vit largement sans presque rien dépenser. Il en va tout autrement quand on s'appelle d'Agor ; on éprouve chaque jour quelque gêne ou quelque humiliation à ne pouvoir seulement disposer de cent mille francs à la fois.

On ne pouvait reprocher à Jehan d'avoir dissipé son patrimoine ; c'était son père qui avait englouti toute la fortune de la maison dans des spéculations audacieuses, en poursuivant le rêve de racheter le château d'Agor, qui avait été vendu, sous la Révolution, comme bien d'émigré.

Mlle d'Agor commença par se faire raconter les campagnes de son neveu. Rien ne l'amusait comme les histoires de batailles; quand on arrivait à l'assaut, elle ne pouvait rester assise; elle aurait voulu en être. Et elle ne se résignait jamais à battre en retraite.

— Enfin, dit-elle, comme le déjeuner tirait à sa fin, te voilà capitaine et décoré. Ils doivent être bien contents d'avoir un d'Agor dans leur Légion d'honneur, mais cela m'a fait plaisir tout de même. Qu'est-ce que tu veux ? Il faut être de son temps. Maintenant, tu es à point : trente ans, beau cavalier, un peu bronzé par le soleil d'Afrique, tu peux faire ton choix. Plus tôt, tu n'aurais pas eu toute ta valeur; mais, à attendre, tu ne ferais plus que perdre.

— Oh ! je me maintiendrai quelque temps. Et combien estimez-vous que je vaux sur le marché?

— Ce n'est pas une question d'argent. Des millions, parbleu! tu en trouveras toujours. Tu n'aurais qu'à épouser une Juive ou une Américaine, celle que tu

voudrais. Mais cela t'avancerait bien! Ce qu'il te faut, c'est le château d'Agor. Tu ne seras complet que quand tu auras repris le château d'Agor.

— Et pour le reprendre?

— Le mieux évidemment serait de le reprendre à main armée. Tu arriverais dans le pays à la tête de ta compagnie, tu soulèverais les paysans, tu marcherais sur le château et tu l'emporterais de vive force. Ça, c'est le rêve. Mais je veux bien tenir compte des circonstances.

— Ma tante, vous devenez trop moderne. Je ne vous reconnais plus.

— Puisqu'il le faut, nous allons nous y prendre autrement.

— Je vous vois venir. Il s'agit d'épouser une jeune fille très laide dont la dot sera employée à racheter le château.

— Non. D'abord, tu as droit à une jolie femme. Et puis le château n'est pas à vendre et ne le sera pas de longtemps.

— Quelles sont les belles jeunes filles entre lesquelles je vais avoir à faire mon choix?

Mlle d'Agor se recueillit un instant. Elle désirait ne pas heurter son neveu, mais elle ne voulait pas non plus ruser avec lui.

— Il n'y en a qu'une, répondit-elle. Mais, comme c'est celle-là qu'il te faut, à quoi servirait-il qu'il y en eût d'autres?

— Ce serait pour lui donner la préférence.

— Elle s'appelle Odette de Brécourt. Elle n'a pas de naissance; mais peu importe son nom, puisqu'elle portera le tien. Elle est jolie, élégante, bien élevée, pas sotte, et elle sera très riche. Mais le point essentiel, c'est qu'elle est la filleule et qu'elle sera l'héritière de M. Delaroche, un vieux bonhomme qui a gagné beaucoup d'argent à fabriquer des clous...

— Un maître de forges?

— C'est cela... et qui occupe le château d'Agor depuis vingt-cinq ans en vertu d'un prétendu contrat de vente, comme si l'on avait pu lui vendre ce qui t'appartient. Mais enfin il l'occupe. Il n'a d'autres parents qu'une nièce, avec laquelle il est brouillé, et son testament est fait en faveur d'Odette.

— Mais, objecta Jehan, si elle a toutes les qualités que vous dites, elle sera fort exigeante.

— Et qu'est-ce qu'elle pourrait exiger de plus qu'un d'Agor? C'est elle qui fera une bonne affaire, puisque, grâce à toi, elle pourra entrer le front haut dans ce château qu'autrement elle ne détiendrait que comme bien volé.

— Ah! c'est vrai. A-t-elle de la chance, cette petite, de me trouver ainsi sur son chemin! Et au moins est-elle amoureuse de moi?

— Pas encore, polisson. J'ai voulu te laisser quelque chose à faire.

Jehan ne pouvait guère refuser ce que sa tante lui offrait. Puisque aussi bien il fallait toujours qu'il finît par se marier, celle-là ou une autre, il n'y attachait pas d'importance.

— Ah! j'oubliais de te dire, reprit Mlle d'Agor, il paraît qu'elle est fiancée à un certain Robert Villarmont.

— Fiancée! Vous m'offrez en mariage une jeune fille qui est déjà fiancée à un autre!

— La belle affaire! Tu la prendras à l'autre. Voilà tout.

***

Au bal, chez le baron Samuel, dans l'intime tête-à-tête que procure la valse au milieu de la foule, Jehan et Odette se regardèrent dans les yeux. Lui, avant d'aller plus loin, il n'était pas fâché de la voir de près et de se rendre un peu compte par avance de l'effet qu'elle lui ferait dans les bras. Elle, presque fiancée à Robert Villarmont, elle ne s'occupait plus de ses danseurs, mais Jehan méritait une exception. C'était lui qui portait le nom de la terre dont elle serait un jour propriétaire, et elle ne pouvait pas s'empêcher de penser que pour habiter le château d'Agor, au lieu de s'appeler tout simplement Mme Villar-

mont, il serait plus correct et plus élégant de s'appeler comtesse d'Agor.

— Vous aussi, dit-elle avec une petite moue de sarcasme, vous êtes explorateur.

— Il faut bien faire quelque chose : c'est ce qui a remplacé les croisades.

— Vous aimez les pays où il faut toujours se tenir en garde, où l'on se dispute sans cesse avec ses porteurs et où l'on se concilie la faveur des nègres avec de l'eau-de-vie et des cotonnades.



— C'est tout à fait comme à Paris.

— Et puis, ajouta Odette, vous vous exposez à mourir prématurément, ce qui est toujours une maladresse.

— La mort violente! Mais c'est le seul moyen d'éviter les horreurs de la vieillesse.

— Est-ce qu'on rencontre quelquefois des femmes dans le désert?

— Non, il n'y a que des Anglaises.

Odette s'aperçut que Jehan ne voulait pas lui répondre sérieusement et elle en éprouva quelque dépit. C'était elle qui avait mal engagé la conversation. D'ordinaire, elle avait l'esprit net et le verbe bref, n'était jamais embarrassée; même elle manquait de cette nuance de timidité et de gaucherie par laquelle une jeune fille sait quelquefois se donner tant de grâce. Mais avec Jehan, bien qu'elle ne fût guère empêtrée de préjugés, elle se sentait presque mal à l'aise, et c'était pour ne pas paraître de condition inférieure devant un d'Agor qu'elle avait pris dès le début un ton presque impertinent.

Comprenant qu'elle faisait fausse route, elle radoucit subitement sa voix et, passant d'un extrême à l'autre, ce fut avec un délicieux sourire qu'après la valse elle demanda à faire le tour des serres.

— Qui est ce jeune homme? demanda Jehan.

— M. Robert Villarmont.

— Il est très bien.

— Qu'est-ce que vous lui trouvez d'extraordinaire?

— D'abord il est joli homme.

— Est-ce qu'on fait attention à cela?

— L'air distingué !

— Vous trouvez ?

— Intelligent, spirituel !

— Oh ! pas tant que cela, je vous assure.

Pour un peu, elle aurait dit du mal de son fiancé, tant c'était agaçant d'entendre faire de lui cet éloge démesuré, et c'était bien sur quoi Jehan avait compté. D'ailleurs, elle ne discernait pas bien ce qu'il pouvait y avoir d'ironie dans ces louanges, et, quand elle revint à sa place, elle était mécontente à la fois de Jehan et d'elle-même.

— Eh bien ? demanda Mlle d'Agor le lendemain.

— Mes affaires sont en bonne voie. Pour le moment, nous nous détestons ; mais cela ne durera pas.

En effet, Odette, pendant les jours suivants, fut d'une humeur exécrable. Ce fut Robert Villarmont qui eut à supporter le premier choc. Comme il s'était permis de lui dire qu'elle faisait une moue délicieuse, elle faillit le mettre à la porte. Ensuite, elle s'en prit à sa mère. Pourquoi ne l'avait-on pas prévenue ? On lui avait présenté Jehan à l'improviste : elle n'avait rien dit de ce qu'il fallait. Mais elle voulait sa revanche, et tout de suite. Cependant il fallut bien attendre la visite de Jehan ; mais, aussitôt après le délai de rigueur, Mme de Brécourt lui écrivit un billet plein de grâce et d'affection pour l'inviter à dîner. Jehan répondit que justement pour ce jour-là il avait déjà promis. Il éclatait aux yeux que ce n'était pas vrai. Mais Odette ne voulut pas en avoir le démenti, et, l'invitation ayant été renouvelée pour un autre jour, il fallut bien que Jehan s'exécutât.

Cette fois, Odette y mit vraiment de la bonne volonté et déploya toutes ses grâces : assise, elle regarda Jehan debout ; ce regard de bas en haut avait quelque chose d'humble et de câlin à quoi les hommes ne résistaient pas, mais Jehan ne fut pas troublé ! Elle avait aussi une manière de s'asseoir d'une jambe sur le bord d'une chaise en donnant à sa hanche une ligne flexueuse qui aurait captivé le regard le plus distrait. Elle fit encore plusieurs autres tours sans que Jehan parût s'en apercevoir.

A chaque instant, Odette avait envie de parler à Jehan du château d'Agor, mais elle ne trouvait pas le joint. Elle ne voulait pas avoir l'air de lui dire : « Eh bien ! votre château, vous ne le connaissez pas ; moi, j'y vais tous les ans, et bientôt il sera à moi. » Elle aurait voulu que ce fût lui qui en parlât le premier, et il commençait à lui sembler qu'en se mettant d'accord ils pourraient, à eux deux, former un ensemble complet.

— As-tu fait ta déclaration ? demanda Mlle d'Agor.

— Une déclaration ! Mais c'est elle qui me la fera.

— Ce sera plus long.

Tout d'un coup on apprit que M. Delaroche était mort.

Les vieux garçons ont du moins un mérite qu'il ne faut pas leur contester : quand ils meurent, ils ne font de chagrin à personne. Au retour de l'enterrement, les Brécourt prirent le deuil comme il convient à de futurs héritiers, mais ils n'affichèrent pas une douleur de mauvais goût, et personne ne pensa plus à M. Delaroche.

— Tu devrais aller faire un tour par là, dit Mlle d'Agor. En attendant l'ouverture du testament, il n'y a personne au château ; tu trouveras facilement un prétexte pour le visiter, tu verras dans quel état il est, ce qu'il y a à faire pour le remettre à vieux, et, quand tu y rentreras, tu n'auras pas l'air d'un nouveau venu.

* * *

Jehan quitta le chemin de fer à la ville la plus voisine ; comme le château d'Agor était à quatre kilomètres, il partit à pied et, quittant la grande route, il prit un sentier qui grimpait tout droit. Le château se présentait fièrement sur la crête d'une colline, d'où il commandait tout le pays environnant ; la grande tour carrée, couronnée de créneaux,

flanquait des constructions irrégulières, massives, percées de rares ouvertures, et les toits profilaient sur le ciel un enchevêtrement de lignes capricieuses.



Avant d'arriver au pied des bâtiments, Jehan fut arrêté par un saut de loup; pour aller gagner la grille d'entrée, il aurait dû faire un détour, et il n'aimait pas les obstacles. Il pensa qu'après tout il ne faut pas tant de manières pour regarder du dehors un château inhabité : il sauta au fond du fossé et il lui suffit de déplacer quelques pierres qui tenaient à peine pour se faire une sorte d'escalier.

— Ce mur n'est pas solide, pensa-t-il. Il faudra que je le fasse reconstruire.

Une fois dans le parc, il se dirigeait tranquillement vers la terrasse, quand, au détour d'une allée, il se trouva face à face avec une jeune fille de vingt ans et une petite fille de sept. La jeune fille était en deuil, autant du moins que la jeunesse peut être en deuil : le noir ne paraît presque pas quand il encadre un visage blanc et rose avec des yeux brillants de vie et des cheveux d'une opulence mal contenue. Jehan fut extrêmement contrarié de paraître d'une façon aussi

irrégulière devant ces jeunes personnes qui avaient l'air d'être chez elles.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il d'un air penaud. Je ne suis pas un voleur; on m'avait dit que ce domaine était à vendre, je voulais le visiter et, le croyant inoccupé, je n'avais pas cru nécessaire d'entrer par la porte.

— Le domaine n'est pas à vendre, monsieur; mais vous pouvez le visiter, si cela vous agrée.

— Je suis confus de votre bonté. J'ai encore bien plus envie de le connaître maintenant que je vois comment il est habité.

— Ne vous méprenez pas, monsieur. Je ne suis ici que gardienne des scellés.

Jehan pensa que des scellés gardés de la sorte ne devaient pas avoir envie de s'en aller, mais il n'osa pas le dire dans la crainte de paraître stupide.

— Des scellés ! dit-il hypocritement. Il y a donc un mort ?

— Mon oncle, M. Delaroche.

— Ah ! le pauvre monsieur, fit Jehan, qui ne pouvait détacher ses yeux de la jeune fille et ne trouvait pas une parole.

Il n'aurait voulu lui faire qu'un joli compliment, et il craignait toujours que ce qu'il allait dire ne fût pas assez bien pour elle.

Quand on fut devant le perron, la jeune fille, d'un joli geste accompagné d'un petit sourire, invita Jehan à entrer.

— Mimi, dit-elle à sa petite cousine, va prévenir maman.

Jehan était gêné. Ce n'était pas ainsi qu'il aurait voulu entrer en relations avec Mlle Delaroche; mais il se dit qu'après tout cela n'importait guère puisqu'elle ne savait pas qui il était et qu'il ne la reverrait jamais. Il n'avait qu'à continuer son rôle de passant qui voulait visiter une propriété à vendre. Mais, quand il fut entré dans le salon où venait d'arriver Mme Delaroche, quelle ne fut pas sa stupéfaction en entendant la jeune fille le présenter :

— M. d'Agor, ma mère.

— Et comment le savez-vous ? demanda-t-il.

Elle lui montra, au-dessus de la cheminée, le portrait en pied d'un chevalier armé, un d'Agor de 1500. La ressemblance était frappante. Alors la glace fut rompue et l'on se mit à causer; mademoiselle Mimi s'était d'abord tenue à l'écart, ne sachant trop que penser du visiteur qui était entré par escalade; mais, quand elle vit que tout le monde lui faisait accueil, elle se rapprocha par degrés et finit par s'installer entre les jambes de Jehan.

Jehan apprit que M. Delaroche avait eu un frère cadet, le père de Sylvie, avec qui il s'était fâché parce qu'il voulait le protéger. Le cadet avait préféré réussir tout seul. Et alors M. Delaroche avait passé sa vie à lui susciter des ennuis et à lui jouer de mauvais tours. Finalement il s'était pris d'une grande affection pour sa filleule dans le but de contrister son frère. Celui-ci étant venu à mourir, M. Delaroche avait dû reporter sa malveillance sur Sylvie.

Cependant, au cours de sa dernière maladie, il avait été bien aise que Sylvie vînt le voir; elle avait adouci ses derniers moments et, s'étant trouvée là au moment de la mort, y était restée en attendant qu'on pût lever les scellés; cette opération était fixée au lendemain. On devait trouver alors dans les papiers du défunt le testament par lequel il instituait Odette sa légataire universelle.

— Si vous voulez bien nous faire le plaisir de revenir demain, dit Mme Delaroche, vous pourrez porter à Mlle de Brécourt des nouvelles toutes récentes.

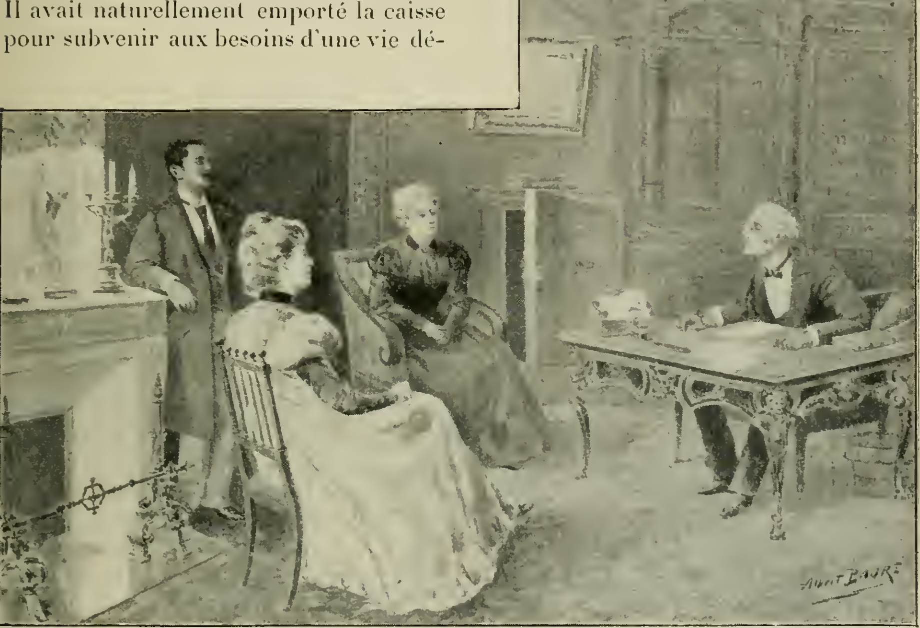
Jehan se garda d'y manquer, revoir Sylvie étant ce qu'il désirait le plus en ce moment. Il assista donc à la levée des scellés : le juge de paix, assis à une petite table sur laquelle il écrivait son procès-verbal, fit ouvrir successivement le bureau de M. Delaroche, le coffre-fort, le secrétaire, tous les tiroirs de tous les meubles. On fouilla partout, on ne laissa aucun coin sans l'explorer, aucun papier sans l'ouvrir, on ne trouva pas de testament.

— C'est qu'il l'aura déposé chez son notaire, dit Sylvie. Je suis sûre qu'il l'a fait : il me l'a dit à moi-même.

Comme Jehan retournait le soir à la ville, on le pria de passer chez le notaire pour lui demander s'il avait le testament. Quand Jehan arriva chez le notaire, il trouva l'étude sens dessus dessous. Par une de ces coïncidences qui arrivent toujours mal à propos, le notaire venait justement de lever le pied. Il avait naturellement emporté la caisse pour subvenir aux besoins d'une vie désormais errante et déclassée; il n'était pas probable qu'il eût emporté le testament, dont il n'avait que faire. C'eût été méchanceté pure. Mais la justice avait mis son nez dans les affaires du notaire en fuite; il y en avait pour quelque temps avant qu'on pût ravoir un papier quelconque.

Logiquement, Jehan aurait dû être contrarié de cette complication, qui retardait pour le moins, qui pouvait même mettre en doute les droits d'Odette; mais au contraire il n'avait jamais été plus joyeux. Cela lui fournissait l'occasion de retourner une fois de plus au château d'Agor, où il ne se lassa pas de contempler les yeux bleus de Sylvie, son teint clair qui laissait comme transparaître son âme, et ses adorables mains qu'il avait toujours peur de lui voir abîmer quand elle s'en servait.

Dans sa manière d'être avec sa petite cousine, il y avait une tendresse à la fois virginale et maternelle, quelque chose de ferme et de craintif à la fois qui lui donnait une grâce singulière. Et puis elle acceptait avec tant de bonne grâce ce testament qui la déshéritait! Elle ne semblait même pas se douter que son oncle aurait pu prendre d'autres dispositions ou tout simplement n'en prendre aucune, ce qui l'aurait laissée héritière de droit. Ce dédain de la fortune, sans réflexion et sans effort, achevait de lui donner la haute élégance à laquelle les cœurs d'élite sont si heureux de se reconnaître entre tous.



— Quand est-ce que tu auras fini de visiter le château? télégraphia Mlle d'Agor.

*
* *

— Comment as-tu trouvé Agor? demanda-t-elle.

— En mauvais état, répondit Jehan. Il y avait là Mme Delaroche, sa fille Sylvie et une petite cousine.

— Ah! est-ce que le château tombe en ruine?

— Oh! non. Avec trois ou quatre cent mille francs de réparations on en fera quelque chose. Mlle Delaroche a les yeux les plus étonnants.

— On n'a pas touché aux portraits, au moins?

— Pas du tout. C'est même à la ressemblance que Sylvie m'a reconnue.

— Tu m'ennuies avec cette Sylvie. Et le testament?

— Il n'y en a pas. On croit qu'il y en a un chez le notaire dont les papiers sont sous séquestre, mais pour le moment il n'y a rien.

— Nous voilà dans une belle passe! s'écria Mlle d'Agor en laissant tomber ses bras. Est-ce que tu es engagé avec Odette?

— Pas le moins du monde. Nous sommes à couteaux tirés.

— Et, si on ne trouve pas de testament, qu'est-ce qui arrivera?

— C'est Mlle Delaroche qui hériterait de plein droit.

— Ah! vraiment. Et tu dis qu'elle est bien, cette jeune personne?

— Je ne voudrais plus vous en parler, ma tante, je crains de vous ennuyer.

— Va toujours. Elle me paraît sympathique, ta Sylvie. Où demeure-t-elle?

— Au château des Fontinettes, à trois lieues d'Agor. Mais vous vous méprenez, ma tante. Ce n'est pas cela que je voudrais. Mon désir, c'est qu'on trouve le testament, qu'Odette hérite, et puis alors j'irais trouver Sylvie et je lui demanderais d'être ma femme.

— Tu es fou! Tu veux te mettre en ménage avec une petite femme à ton goût pour aller demeurer au troisième étage et lire ton journal, le soir au coin du feu, au milieu de tes marmots. La comtesse d'Agor ira à pied faire ses emplettes au Bon Marché, tu prendras l'omnibus pour qu'elle puisse acheter des gants et vous finirez par mettre vos enfants au lycée, avec des bourses de l'État!

— Peut-être serions-nous très heureux.

— On n'a pas le droit d'être heureux hors de son rang. Les petites gens peuvent vivre comme il leur plaît. Je comprends que ceux-là tiennent à être amoureux de leur femme. C'est une économie. Leur femme leur sert de maîtresse, en même temps que de bonne. Mais toi, Jehan, le seul survivant de ta race, tu irais mener dans l'isolement et la déchéance une misérable existence de bourgeois! Tu renoncerais à occuper au grand soleil la place qu'y ont tenue avant toi quatorze générations d'Agor! Allons donc!

Quelques jours après, on apprit qu'enfin les recherches avaient pu être faites dans l'étude du notaire. Aucun testament n'y avait été déposé par M. Delaroche. Alors Mlle d'Agor revint à la charge :

— Jusqu'à présent, dit-elle, je n'ai pas insisté : il y avait un doute à éclaircir. Mais maintenant la situation est nette. C'est Sylvie qui va hériter. Épouse-la. Je t'avais d'abord conseillé Odette, parce que le mariage est une chose et l'amour en est une autre : on ne peut pas tout faire à la fois. Mais il se trouve que, par une chance inespérée, tu peux faire en même temps un mariage de raison et d'inclination. Il serait plaisant que l'amour t'empêchât d'épouser celle que tu aimes.

— Épouser Sylvie, répondit Jehan, ce serait le rêve. Seulement, ce n'est pas possible. J'aurais épousé Odette sans scrupule pour rentrer en possession du château d'Agor, parce qu'Odette m'est bien égale. Mais Sylvie! Comment voulez-vous que, le lendemain du jour où j'apprends qu'elle hérite, j'aille lui parler d'amour?

— C'est vrai, dit Mlle d'Agor, je recon-

nais que tu as raison; tu vois que je n'y mets pas d'entêtement. En effet, tu ne peux pas aller tout de suite au château des Fontinettes : il faut attendre huit jours.

Et elle ne lui en parla plus.

Jehan pensa qu'il ne pouvait s'abstenir de revoir Odette après la déconvenue qui venait de lui échoir. Odette ne s'était pas fait d'illusion : elle avait bien senti que le château constituait sa seule chance de devenir comtesse d'Agor, et, quand elle s'était vue déshéritée, elle avait retrouvé pour Robert Villarmont quelques sourires d'encouragement. Il est toujours bon d'avoir un mari sous la main. Cependant, quand Jehan se montra pour elle plus attentif et plus galant qu'il n'avait jamais été, ne pouvant deviner que c'était par égard pour son malheur, elle se reprit à espérer.

A l'expiration des huit jours, Mlle d'Agor, qui suivait son idée, dit à Jehan :

— Maintenant qu'il s'est écoulé un temps moral, il me semble que tu dois une visite à Mme Delaroche.

— Pourquoi faire? répondit-il. L'idée que Sylvie pourrait attribuer ma démarche à un calcul me rendrait odieux à moi-même.

Puis, après un instant de réflexion, il ajouta :

— Pourtant, si vous croyez que cette visite soit nécessaire, je ne veux pas être impoli.

— C'est entendu, mon petit; va voir Sylvie et promène-toi avec elle au clair de la lune. Tu lui expliqueras que ce n'est pas pour sa fortune que tu la recherches; elle te croira, puisque c'est vrai. Si ce n'était pas vrai, elle te croirait aussi. Et puis, quand même elle ne te croirait pas, elle serait encore bien contente tout de même. Bon voyage! Amuse-toi bien et ne reviens pas sans le château d'Agor.

* * *

Le château des Fontinettes, situé à mi-côte, se détachait en clair sur une forêt. D'un côté, l'horizon était borné par un pli de terrain, comme pour mesurer l'espace aux facultés humaines, et de l'autre une large échappée sur la plaine donnait l'impression de l'infini. Dans tout le pays à l'entour, des sources vives dévalaient en cascades, sautant d'un rocher à l'autre en flots d'écume blanche avec un bruit gai, puis disparaissaient sous les lianes pour ressortir quelques pas plus loin en nappe tranquille et bleue. Tout semblait facile. On ne voyait pas de noirs ouvriers peinant pour arracher à la terre de quoi soutenir une misérable existence, les herbes poussaient toutes seules, pour leur plaisir, les animaux pacageaient à loisir sans le souci d'être gras à date fixe, et les hommes eux-mêmes, épars dans la campagne, s'attardaient sans remords, comme sachant bien qu'ils trouveraient toujours assez de lait et de châtaignes pour leur souper.

Jehan trouva la grille ouverte. Au bruit que firent les pas de son cheval sur le sable de l'allée, une fenêtre s'ouvrit et il entendit crier : « Voilà le capitaine! » C'était mademoiselle Mimi, qui accourut à sa rencontre et voulut monter en croupe pour arriver avec lui. En revoyant Sylvie, Jehan sentit tout de suite qu'il n'était plus maître de lui. Mais son plan était fait; il avait prévu qu'à la campagne, après la longue course qu'il venait de faire, on voudrait le retenir à dîner, et il avait sa réponse toute prête pour refuser; il ne put la retrouver au moment voulu et fut obligé de rester.

Sylvie était encore plus jolie chez elle qu'au château d'Agor. C'est surtout au milieu de la nature, sur fond vert, que la femme apparaît comme la reine de la création. La grâce de ses mouvements, le gonflement rythmé de ses seins, les nuances délicates que donne à sa peau le cours d'un sang vermeil, font l'effet de phénomènes merveilleux dans le cadre de la simple végétation. Jehan fut bientôt imprégné d'un charme pé-

nétrant, qui ne lui laissa qu'une conscience vague de ce qui se passait autour de lui, avec le seul sentiment du bonheur de vivre.

Mademoiselle Mimi, très indiscrète, avait fini par monter sur les genoux de Jehan pour lui tirer la moustache. Sylvie voulut mettre fin à un jeu qui pouvait devenir importun, et, dans le brusque mouvement qu'elle fit pour enlever l'enfant, sa main frôla presque le visage de Jehan. Un frisson lui courut dans les veines. Mais ce fut bien autre chose quelques instants plus tard : mademoiselle Mimi, qui ne tenait pas en place, venait d'embrasser Sylvie ; tout d'un coup, comme si elle avait eu peur de faire un jaloux, elle vint câlinement jeter ses bras autour du cou de Jehan et elle l'embrassa aussi. En sentant sur sa joue ces petites lèvres qui venaient à peine de quitter la joue de Sylvie, Jehan crut qu'il allait défaillir ; Sylvie s'aperçut qu'une sorte de communication venait de s'établir ainsi entre elle et lui, elle rougit et dit sévèrement à mademoiselle Mimi de se tenir tranquille. L'enfant ne comprit pas ce qu'elle avait fait de mal ; mais il est bon d'être quelquefois injuste avec les enfants pour leur donner d'avance une exacte notion de la vie.

Le temps passa si vite que, lorsqu'on se mit à table, Jehan pensa avec effroi que l'heure de partir allait sonner tout de suite. Quand on lui fit remarquer que la nuit serait très noire, qu'il y aurait imprudence à s'aventurer dans des chemins difficiles avec un cheval qu'il ne connaissait pas et qu'il fallait de toute nécessité remettre son départ au lendemain, un secret instinct l'avertit de décliner cette invitation ; il se rappela confusément qu'il était venu avec la volonté formelle et mûrement délibérée de ne faire qu'une simple visite, et qu'il avait pour cela d'excellentes raisons, mais il ne put retrouver lesquelles, et il fut sans force quand mademoiselle Mimi vint lui dire dans l'oreille : « Acceptez, cela fera plaisir à Sylvie. »

Jehan dormit mal ; il essayait tout le temps de mettre ses idées à la suite l'une de l'autre, mais il en revenait sans cesse à l'impression qui l'avait bouleversé quand il avait presque senti la joue de Sylvie par l'innocente entremise de mademoiselle Mimi.

De son côté, Sylvie avait beaucoup réfléchi. Dès la première fois qu'elle avait vu Jehan, elle s'était sentie aimée. Une femme ne s'y trompe pas. En le voyant arriver aux Fontinettes, elle ne douta pas qu'il venait le lui dire, et sa réponse était prête : elle voulait bien.

Elle se leva de très bonne heure, descendit joyeusement au jardin, d'où elle passa dans le bois attenant pour attendre seule, dans le silence et à l'ombre des futaies, le bonheur qui planait sur elle. A peine y eut-elle fait quelques pas qu'elle rencontra Jehan. Un tumulte s'éleva dans son cœur. Dans ce temple de la vie, sous les grands arceaux de verdure, aux premières lueurs du soleil levant, au milieu de cette grande paix des choses qu'accompagnent le murmure des ruisselets et le concert des oiseaux, elle se dit que le moment sacré était venu.

Non. Ils errèrent dans les sentiers, s'assirent sur de vieux troncs, franchirent des ravins. Jehan ne dit pas les paroles que Sylvie attendait. A chaque instant, il ouvrait la bouche, comme pour commencer une explication de longue haleine, et il finissait par se taire. Il partit sans avoir rien dit : l'orgueil avait été plus fort que l'amour ; il n'avait pu se décider à demander la main de l'héritière d'Agor.

Sylvie demeura étonnée, mais telle est la force de l'amour qu'elle ne douta pas de Jehan. Bien qu'il n'eût pas parlé, elle était sûre d'être aimée et elle débordait de joie. Elle pensa seulement qu'il y avait quelque obstacle qu'elle connaîtrait plus tard. Pour deviner ce que ce pouvait être, elle se mit à la place de Jehan, elle essaya d'imaginer ce qu'elle penserait si elle était lui, et, par un éclair subit, il lui apparut, avec la force de l'évidence, que Jehan ne l'avait

pas demandée parce qu'elle allait être trop riche.

Maudite fortune! Si ce malencontreux héritage n'avait pas été suspendu sur sa tête, elle aurait vu Jehan à ses pieds, elle aurait goûté le délice de lui donner ses mains, son cœur, sa vie. Eh bien, elle n'avait qu'à renoncer à l'héritage. C'était d'autant plus facile que jamais elle n'avait fait entrer dans ses prévisions une succession qui semblait assurée à Odette. Seulement, pouvait-elle y renoncer? Ce n'était pas Odette qui en profiterait, puisqu'elle n'était pas parente. Quel malheur qu'on ne retrouvât pas ce damné testament qui, en la déshéritant, devait combler ses vœux! C'est qu'on avait mal cherché.



Alors elle partit un jour pour le châ-

teau d'Agor, toute seule. Comme il n'y avait, pour le moment, pas d'autre héritière qu'elle, il lui fut loisible d'aller partout; elle s'ingénia à visiter tous les coins qui avaient pu échapper à l'inventaire et ne trouva rien. De guerre lasse, elle revint dans le cabinet de M. Delaroche, s'assit à la place d'où le juge de paix avait présidé au récolement de tous les papiers et chercha du regard où il y aurait bien quelque cachette. Enfin, avant d'y renoncer, elle souleva machinalement le buvard sur lequel le juge de paix avait écrit son procès-verbal. C'était le seul endroit où l'on n'eût pas songé à regarder. Un large pli cacheté s'y trouvait, avec cette suscription en gros caractères : Ceci est mon testament.

* * *

En apprenant la découverte du testament, Odette se dit qu'elle tenait Jehan; mais, comme elle n'avait pas eu jusqu'alors de grands succès dans ses manèges avec lui, elle pensa qu'il serait peut-être plus habile de se concilier la faveur de Mlle d'Agor, et elle voulut lui annoncer elle-même l'incident qui allait mettre fin à une situation jusqu'alors si tourmentée.

Mlle d'Agor eut peine à cacher son trouble en recevant ce coup inattendu, dont elle comprit aussitôt la portée. Il allait être beaucoup plus difficile de ramener Jehan à l'idée d'épouser Odette, après l'avoir laissé s'engager à la poursuite de Sylvie. Cela lui parut impossible. Jehan aurait eu trop beau jeu à lui répondre : « J'y ai mis toute la bonne volonté imaginable : vous avez voulu que je plusse à Mlle de Brécourt, je lui ai plu; puis il vous a semblé que je ferais mieux d'aimer Mlle Delaroche, je l'aime. Mais je ne peux pas changer tous les jours, et cette fois je m'y tiens. »

Alors, avec la résolution que demandent les conjonctures graves, Mlle d'Agor changea toutes ses dispositions et, surmontant une répugnance invétérée, elle dit à Odette :

— Vous allez partir pour le château d'Agor, ma belle enfant. Vous m'en rapporterez des nouvelles, car, moi, je ne l'ai jamais vu.

Odette saisit l'occasion au bond et répondit aussitôt :

— Vous nous feriez tant de plaisir à tous, mademoiselle, si vous vouliez bien y venir avec nous !

C'était ce que voulait Mlle d'Agor. Elle accepta l'invitation pour elle et pour son neveu. Jehan n'était pas encore rentré à Paris. En quittant le château des Fontinettes, il avait éprouvé le besoin de se ressaisir et était allé passer quelques jours chez un ami en Écosse. Mlle d'Agor arriva donc seule au château, peu de temps après la famille de Brécourt, et, dès le lendemain, Sylvie Delaroche lui fut présentée. Sylvie était déjà animée des meilleurs sentiments pour la tante de Jehan, et Mlle d'Agor, à qui sa hauteur habituelle permettait d'être facilement charmante, n'eut pas besoin de long temps ni de grands efforts pour captiver Sylvie. Quand elle jugea que l'intimité était suffisamment établie, et ce fut précisément la veille du jour où Jehan était attendu, Mlle d'Agor tint à Sylvie ce discours :

— Vous pensez bien, ma chère petite, que ce n'est pas pour me promener que je suis venue ici. Je peux vous confier ce secret, bien sûre de votre discrétion. Il s'agit d'un mariage entre Jehan et Odette. Jehan n'a pas l'air d'être encore tout à fait décidé, mais il faudra bien qu'il se décide. C'est une combinaison tout indiquée pour faire rentrer le château d'Agor dans la famille, et je ne comprendrais pas que Jehan se dérobât à cette obligation. Si malgré mes conseils il refusait ce mariage, Dieu sait que je n'aime pas les béguines, mais je léguerais toute ma fortune à un couvent, je laisserais Jehan se débrouiller comme il pourrait, sans plus jamais vouloir entendre parler de lui, et je ne le reverrais de ma vie.

Cela dit, elle alla se coucher, bien tranquille.

Le lendemain, Jehan arrivait, radieux. Maintenant que Sylvie n'héritait plus, il était décidé à lui dire tout ce qu'il avait tu aux Fontinettes, dût-il n'avoir pas l'approbation de sa tante. Il choisit le moment où Sylvie était seule sur la terrasse, d'où la vue embrassait tout le pays : il lui semblait qu'il n'y aurait jamais assez d'espace pour contenir son bonheur.

— Quelle joie de vous revoir! dit-il. Je suis parti des Fontinettes un peu brusquement et je n'ai pas su vous dire...

A mesure qu'il parlait, en regardant Sylvie, il ne lui trouvait plus le même air : ses yeux étaient comme éteints, sa bouche semblait fermée au sourire.

— Je n'ai pas su vous dire, reprit-il, combien je vous suis reconnaissant...

— Ma mère et moi, nous avons été très heureuses de votre visite.

— Depuis le jour où je vous ai vue ici pour la première fois...

— Voulez-vous que nous rentrions?

— Est-ce que j'ai fait quelque chose qui vous ait déplu? demanda-t-il.

— A moi! Pourquoi donc?

— Je ne sais. Je ne vous retrouve pas.

— Excusez-moi. Il y a des jours maussades.

Jehan se dit que pourtant il ne pouvait s'être mépris à ce point. Il y a un instinct de l'amour. Et, comme Sylvie, aux Fontinettes, n'avait pas douté de lui, malgré ce qu'il y avait d'imprévu dans le silence qu'il avait gardé, à son tour il ne doutait pas d'elle au milieu de cette froideur affectée. Mais il ne pouvait deviner l'abominable manœuvre de M[lle] d'Agor, et il ne comprenait rien à cette indifférence subitement épandue sur un visage où naguère il avait pu lire tant de subtile tendresse.

— Vous restez ici quelque temps? demanda-t-il encore.

— Non. Je crois que nous allons partir demain.

— Et ce sera tout? Je ne vous reverrai plus? Vous n'aurez paru un instant que pour disparaître, vous m'aurez montré ce qu'il peut y avoir de douceur et de joie dans la vie pour me retirer aussitôt tout espoir et me rejeter dans la sombre solitude, dans le néant de l'avenir!

— De quoi m'accusez-vous, monsieur? Le hasard qui nous avait assemblés nous sépare. J'ai goûté, en votre compagnie, les plaisirs que donne la société d'un galant homme, je n'ai rien fait qui puisse influer sur votre vie, et nos destinées suivront chacune leur cours.

— J'avais espéré qu'elles pourraient suivre un cours commun. Et je ne puis m'empêcher de croire encore que la même pensée vous était venue.

— Je vous assure que vous vous êtes trompé.

Mais le mensonge lui coûtait tant qu'elle n'osa regarder Jehan, de peur qu'à travers le cristal de ses yeux il ne vît ce qu'elle pensait. Elle rougit et pâlit tour à tour. Ses lèvres frémissaient de contredire les battements de son cœur.

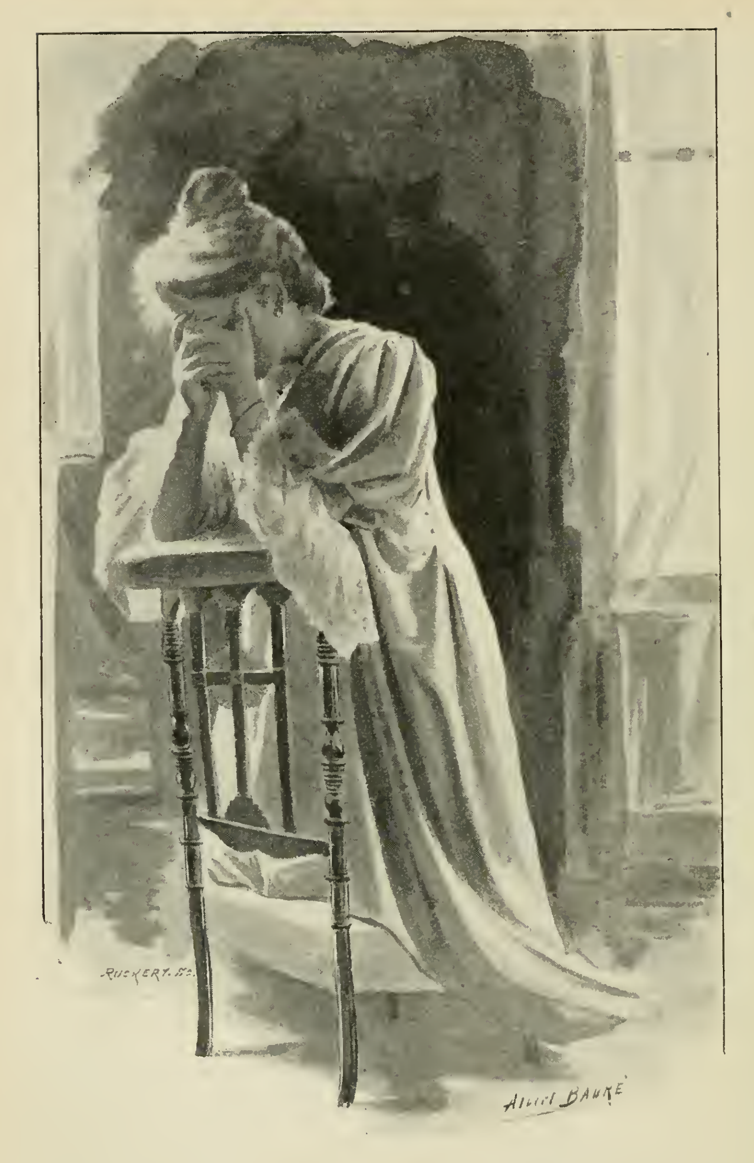
Jehan vit bien qu'elle était troublée, mais ce fut en vain qu'il essaya de lui arracher l'aveu de ce qui la torturait. Elle avait fini par se reprendre et ne se départit plus d'une attitude de correcte et banale sympathie Pour la seconde fois ils se séparèrent sans avoir pu se dire ce qu'ils avaient tant de peine à taire.

Quand M[lle] d'Agor vit venir son neveu avec la figure bouleversée, elle commençait à s'applaudir du succès de ses menées; mais Jehan, ne voyant plus rien au monde qui valût la peine d'être vécu, lui dit simplement :

— Ma tante, je viens prendre congé de vous.

— Qu'est-ce que cela signifie? Ce n'est pas l'heure de partir. Le nouveau notaire vient d'arriver. On va ouvrir le testament et, je m'y connais, Odette n'attend que ce moment pour te dire que, si tu veux, le château d'Agor est à toi, avec elle par-dessus le marché. Et c'est maintenant que tu veux t'en aller!

— Ma résolution est prise : je n'épouserai pas Odette, quoi qu'il arrive. Et je



n'épouserai pas Sylvie non plus, parce qu'elle ne veut pas de moi.

— Oh ! tu comprends : quand j'ai consenti à venir ici, c'était avec l'intention d'y rester. Je m'y considère dès à présent comme chez moi. Tu ne voudras pas que j'en aie le démenti et tu ne m'exposeras pas à l'affront de quitter Agor comme une étrangère.

— Vous vous en tirerez comme vous pourrez, ma tante, dit Jehan ; moi je repars pour le Soudan.

En quittant Jehan, Sylvie était au bout de ses forces ; c'était tout ce qu'elle avait pu faire de le laisser partir sans lui crier grâce. Elle rentra dans sa chambre et, se laissant tomber à genoux sur le prie-Dieu, elle put enfin laisser couler ses larmes.

Mademoiselle Mimi, qui guettait pour venir la retrouver le moment où elle serait seule, la trouva ainsi ; ayant toujours vécu au milieu de gens heureux, elle n'avait jamais vu pleurer, et ce spectacle la jeta dans une profonde consternation. Il lui sembla que tout était fini, qu'on ne verrait plus jamais le soleil et que le monde allait s'écrouler dans un abîme. Elle n'essaya même pas de s'approcher et d'embrasser Sylvie, comme si elle avait déjà su qu'on ne console pas les personnes qui ont du chagrin.

Pendant ce temps, le notaire avait tout préparé pour la lecture du testament, à laquelle furent convoquées toutes les personnes présentes. Mademoiselle Mimi, chargée de prévenir Jehan, alla frapper

à sa porte : il venait de fermer sa valise et cherchait l'heure du premier train.

— On vous attend, méchant capitaine, dit-elle d'un ton de violent reproche.

— Pourquoi méchant? demanda Jehan.

— Je vous déteste.

— Vous me détestez, mademoiselle! Et me ferez-vous l'honneur de me dire pourquoi?

— Oh! vous avez beau me regarder avec de grands yeux. Je n'ai pas peur de votre sabre.

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait? demanda Jehan, interloqué de cette scène.

— Sans cœur! Vous faites pleurer Sylvie.

— Je fais pleurer...

— Ne dites pas que ce n'est pas vous. Je vous ai vus causer ensemble. En vous quittant, elle est revenue dans sa chambre et elle s'est mise à pleurer.

— Taisez-vous, mademoiselle Mimi! On ne vous a pas chargée de me le dire.

— Cela m'est égal. Je vous le dis tout de même. Pourquoi lui faites-vous du chagrin?

— Elle a pleuré! s'écria Jehan. Quel bonheur! Ah! que je suis content!

Pour le coup, mademoiselle Mimi fut suffoquée d'indignation et elle s'enfuit sans plus rien dire, ne pouvant rester davantage en présence d'un pareil monstre.

Jehan était ravi. Il n'y avait plus de doute possible : on ne pleure pas de haine. Seulement il n'y comprenait rien. En entrant dans le cabinet de M. Delaroche, où tout le monde était déjà réuni, il regarda Sylvie : elle avait repris un maintien public, mais elle semblait relever de maladie. Il faut si peu de larmes pour ravager le visage d'une femme!

* * *

Le testament, comme on s'y était toujours attendu, instituait Odette légataire universelle des biens du défunt : terres, maisons à Paris et en province, actions, obligations, parts d'intérêts et créances, argent comptant et joyaux, sauf pourtant une réserve : par une disposition spéciale, le château d'Agor avec ses dépendances, sans rien plus, était légué à Sylvie.

M. Delaroche, qui savait que le château d'Agor, loin de pouvoir rien rapporter, n'était habitable qu'à grands frais, avait voulu être désagréable une dernière fois à la mémoire de son frère. Mais cette méchanceté posthume manqua son but. Car, le soir, Mlle d'Agor prit à part Jehan et Sylvie et leur dit :

— Mes enfants, il m'est venu une idée : vous êtes faits l'un pour l'autre; vous devriez vous marier. Je vous ferai réparer le château d'Agor, et vous vous chargerez de le peupler.

Ainsi fut fait. Seulement on eut quelque peine à faire comprendre à mademoiselle Mimi comment Sylvie pouvait se résigner à devenir la femme d'un homme assez féroce pour témoigner de la joie en apprenant qu'elle avait pleuré.

GASTON BERGERET.



MARINA-GRANDE, LE PORT PRINCIPAL DE CAPRI

L'ILE DE CAPRI

Rien n'est plus intéressant, quand on a voyagé soi-même ou lu beaucoup de récits de voyages écrits par des concitoyens, de comparer ses propres impressions et celles qu'éprouvèrent les personnes de sa race et de son pays avec la manière de voir et de sentir des étrangers. Cet intérêt se double lorsque le narrateur appartient à un peuple neuf, libre de nos traditions et de notre éducation classiques, et que son observation porte justement sur des contrées qui furent le berceau de ces traditions et dont les noms, avec les souvenirs qui s'y rattachent, nous sont familiers dès l'enfance. C'est vraiment une bonne fortune pour les esprits curieux que d'apprendre, par exemple, ce que peut suggérer à un Américain intelligent et instruit, mais nullement européanisé, une visite à l'île de Capri — l'antique Caprée de Tibère!

Un écrivain du *Godey's Magazine*, Mr J. Howe Adams, m'offre cette aubaine, que je voudrais faire partager à nos lecteurs. J'aurai soin de respecter scrupuleusement le caractère propre de son récit, tout en l'abrégeant et, s'il se peut, en l'allégeant, pour le mettre mieux à notre usage.

C'est loin en mer, à l'endroit même où les eaux bleues de la Méditerranée se rencontrent avec le bleu du ciel, plus intense encore, pour former la ligne de l'horizon, qu'on aperçoit, du fond de la baie de Naples, la masse sombre de Capri, « l'île des Chèvres ». Elle mérite bien son nom, avec ses bords abrupts

émergeant à pic des flots pour aboutir au sommet du Monte Solaro, à deux mille pieds au-dessus. Masse pittoresquement découpée, elle apparaissait aux yeux de Jean-Paul sous la figure d'un sphinx; un autre y voyait un lion au repos. Quoi qu'il en soit de ces ressemblances que l'imagination peut varier à l'infini, cette île rocheuse, d'aspect rébarbatif et désolé, qui fut, aux temps préhistoriques, l'extrémité de la presqu'île de Sorrente, contient aujourd'hui deux petites villes, Capri et Anacapri, et nourrit environ cinq mille habitants. Les fruits y sont abondants; on y fait de l'huile et de très bons vins, blancs et rouges, et les côtes fournissent des bancs de corail inépuisables aux insulaires, qui sont de hardis pêcheurs. Mais ce qui fait la vraie richesse de l'île, c'est l'affluence des étrangers qui, de tous les points du monde et d'un bout de l'année à l'autre, s'y succèdent en une procession sans fin.

L'intention évidente de la Nature a toujours été de faire de Capri un séjour d'agrément, un lieu de curiosité et de plaisir. De tout temps, d'ailleurs, les hommes se sont empressés de suivre en cette occasion les indications de la Nature. Capri était, pour les Romains, un but d'excursions ou un séjour de villégiature. Auguste y bâtit des palais, des thermes, des aqueducs. Tibère, l'unique figure légendaire dans l'histoire de l'île, y choisit les douze sites les plus remarquables pour y faire construire douze villas, en l'honneur des douze grands dieux. Capri tombe ensuite dans l'obscurité, pour en ressortir en 1803, année où sir Sidney Smith en prit possession pour l'Angleterre et en fortifia les points stratégiques, pensant en faire un petit Gibraltar. Smith eut pour successeur sir Hudson Lowe, qui devait être plus tard le geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène. Mais, en 1808, les Français reprirent l'île, et dès lors son rôle historique devient nul. Découverte à nouveau par les touristes il y a quelque vingt ans, elle est aujourd'hui tout à fait à la mode, et il n'est plus permis d'aller à Naples sans la visiter.

La façon la plus commode et la plus agréable d'y arriver, c'est de prendre le bateau à vapeur de la « Società Napoletana di Navigazione ». Ceux qui veulent raccourcir la traversée attendent le bateau à Sorrente et le rejoignent en canot, à son passage, car il n'y a point d'escale. Chaque hôtel a son canot au quai, comme il a un omnibus à la gare, à la disposition de ses voyageurs. Mais un trait bien italien, c'est qu'avant d'aborder le steamer, il faut aller prendre le billet pour le passage, le ticket, à une sorte de bureau flottant construit sur un petit bateau à cinq ou six cents



UNE COUR INTÉRIEURE, A CAPRI

mètres en mer. Le prix officiel, indiqué par le Baedeker, est, pour un billet d'aller et retour, dix francs; mais l'homme du bureau flottant en demande quatorze. Il déclare en même temps que seuls les passagers munis de billets sont admis à bord du steamer qui se balance au large et va repartir. Il faut retourner à terre et renoncer à voir Capri, ou subir l'extorsion. On la subit en maugréant.

Les brigands ont disparu d'Italie, dit-on. Comment en serait-il autrement, puisqu'on y a découvert une façon de prendre plus facile, beaucoup plus profitable et quasiment officielle?

Le pont du petit steamer est encombré d'industriels habiles à soutirer les sous du voyageur naïf. Les uns vendent de ces jolies boites en bois d'olivier incrusté de mosaïques, qui rappellent les boîtes à ouvrage de nos grand'mères; les autres offrent, dans des flacons clissés, du vin de Chianti que les Italiens boivent comme de l'eau. Mr J. Howe Adams y rencontra trois joueurs de guitare, tous les trois bons chanteurs et l'un d'eux comique désopilant, qui tour à tour charmaient et égayaient les passagers et, à chaque morceau, quêtaient le prix de leur talent. Enfin, tous les hôtels de l'île ont à bord un représentant ou commissionnaire; et tous ces braves gens se pressent autour de vous, vous engageant par des éloges hyperboliques à choisir la maison qu'ils représentent. Il arrive fréquemment qu'une fois le choix fait, on s'aperçoit que le commissionnaire, le portier, le garçon qui sert à table et le propriétaire ne font en somme qu'un seul et même personnage. On ne voit pas le cuisinier; mais ce doit être sa femme ou lui.



COMMENT ON PORTE LES FARDEAUX

Le bateau à vapeur s'arrête d'abord à l'entrée de la fameuse « grotte Bleue », creusée au pied d'une haute muraille rocheuse, qui s'étage en terrasses couvertes d'oliviers. A peine le steamer s'est-il arrêté qu'une nuée de bateaux se détachent du rivage, chacun d'eux monté par un homme robuste qui rame debout très agilement. Ces embarcations n'ont ni poupe ni proue, et le rameur les pousse indifféremment des deux côtés. Les passagers s'y entassent, et sur une mer semée d'astéries et de méduses aux couleurs brillantes, au fond et aux parois tapissés de corail rouge, on s'avance vers l'entrée de la grotte, qu'une saillie de la falaise dérobe aux regards. Il faut s'asseoir au fond du bateau pour passer sous la voûte, qui a bien vingt pieds de long. L'obscurité, la proximité de cette voûte que l'on touche de la tête, donnent une sensation d'étouffement. Tout à coup on se trouve au large, flottant dans une région sombre et mystérieuse, qui paraît s'étendre indéfiniment. Au bout d'une seconde, une lueur bleue se distingue, qui s'accroît de plus en plus à mesure que l'œil s'accommode au milieu. Tout semble revêtu d'une teinte bleue très prononcée; l'atmosphère même est

bleue. C'est un spectacle indescriptible, dont l'œil est ébloui. La voûte s'élève maintenant à quarante pieds et l'eau n'est pas moins profonde. Cette eau a la vertu de recouvrir tous les objets qu'on y plonge d'une sorte de couche lumineuse et argentée d'un effet magique. Un des guides s'y jette tout nu; on dirait un triton nageant dans de l'argent liquide.

On explique ce phénomène par ce fait que la lumière solaire, qui pénètre à certaines heures du jour dans la caverne, est reflétée par l'eau, dont elle prend la couleur bleue. D'un autre côté, le soleil envoie ses rayons, non seulement par l'entrée, mais par d'autres ouvertures dans le roc qui se trouvent à trois ou quatre pieds sous l'eau : de là cette lueur argentée, diffuse dans la masse liquide, et qui s'attache aux corps que l'on y jette.

Un écrivain contemporain, M. Charles Foley, a mis dans le cadre gracieux d'un conte, ou plutôt d'une romanesque et chaste idylle, une description qui ne peut être qu'une réminiscence de la grotte de Capri, vue par des yeux de poète amoureux de la couleur. Elle fera comprendre, mieux que le sec « état des lieux » dressé par le *reviewist* américain, le charme prestigieux de l'atmosphère et des eaux.

« Sous les étranges stalactites où le reflet vacillant des frissons de la mer bleue faisait courir des frissons bleus », dit le prince, héros de la féerique histoire, « Maggia et Beffa atterrirent sur le sable fin d'une plage, puis disparurent dans une anfractuosité glauque, après m'avoir repoussé dans la barque, qui vogua au hasard de faibles souffles, les rames pareilles à des ailes repliées.

« La lumière semblait venir des pro-



LA GRANDE SALLE DE L'HOTEL PAGANO, AVEC SES PEINTURES MURALES

fondeurs de cette eau de saphir, des profondeurs d'une eau de saphir si féeriquement limpide qu'on distinguait au fond les broussailles pétrifiées d'une forêt de corail bleu, où s'échevelaient en lianes mouvantes des algues bleues, où s'étoilait et s'épanouissait une prodigieuse flore d'astéries, de méduses et de zoophytes bleus, où vaguaient et passaient, parmi les branchages et les ramures bleus, en une aisance et une souplesse de vol, des crustacés de turquoises et des dorades de lazulite.



ENTRÉE DE LA GROTTE BLEUE

« Puis des voix lointaines et joyeuses éveillèrent les échos de la grotte. Les têtes charmantes de Beffa et de Maggia surgirent d'une dentelure de roche, parurent à fleur de vague. Elles nagèrent autour de moi, doucement, indolemment, en sirènes familières, et, pénétrées sans doute de la fraîcheur délicieuse du bain, de l'éblouissement de cette atmosphère d'apothéose, elles alanguirent leurs voix, elles la voilèrent d'une expressive mélancolie, d'un attendrissement de jouissance surhumaine. Leurs corps flexibles de jeunes déesses s'ébattaient librement et, dans ces magiques réverbérations, leurs jambes fines s'allumaient de furtifs éclats d'argent, de lueurs passagères d'albâtre, puis se veloutaient d'ombre opaline. De leurs bras levés tour à tour, les gouttes d'eau retombaient sans bruit dans un égrènement fantastique de perles multicolores et leur sillage laissait des bulles et de l'écume semblables à des mousses de pierreries.

« Au dehors, un nuage passa, sans doute, voilant le soleil. La mer et la grotte s'assombrirent d'un fantastique crépuscule d'améthyste, où Beffa et Maggia ne furent plus que deux blancheurs imprécises. Puis le nuage s'enfuit et, de la mer, la clarté s'irradia en rayonnement de fusées, les stalactites étincelèrent, les roches humides, les mousses marines s'irisèrent de toutes leurs splendeurs. »

Après cela, il me semble que toute explication physique est une vaine superfétation.

Cette grotte communiquait par un escalier dont on voit encore les marches disloquées, mais qui est aujourd'hui bouché à son orifice supérieur, avec la villa de Tibère dont les ruines occupent le promontoire au-dessus. Elle était donc connue des anciens. Ce n'est pourtant que depuis 1826 qu'elle a été signalée à la curiosité des touristes, bien qu'elle ait été visitée au XVIIe et au XVIIIe siècle par plusieurs personnes qui en ont parlé, parmi lesquelles on peut citer le grand écrivain anglais Addison.

Il ne faut que quelques minutes pour aller de la grotte à Marina-Grande, port principal de l'île. C'est une grève sablonneuse, entourée de hautes falaises. Une jetée de pierre s'avance dans la mer, mais juste assez pour que les petites barques du pays puissent seules y accoster. Les indigènes la démoliraient avec fureur si elle permettait aux steamers et aux grands bateaux d'y débarquer directement leurs passagers. On dirait que tous les hommes valides

de l'île qui ne sont pas occupés à la grotte Bleue se réunissent ici pour s'emparer des voyageurs et les conduire à terre. Est-ce la concurrence, est-ce l'obstination des voyageurs à se débattre, toujours est-il que les bateliers sont moins exigeants et de meilleure foi qu'ils ne l'étaient naguère. Mais à peine a-t-on mis le pied dans l'île qu'on est tiraillé de côtés divers par des marchandes ambulantes, qui vous pressent d'acheter des colliers et autres ornements en corail à des prix exorbitants, quitte à se contenter du quart de ce qu'elles ont demandé d'abord.

Ce sont des femmes aussi qui transportent les bagages du débarcadère aux différents hôtels. Les plus grosses malles ne leur paraissent pas lourdes à manier; elles les chargent sur leur tête et parcourent, dans cet équipage, des distances de plusieurs kilomètres, au pas de course.

La ville de Capri ne commence guère à se réveiller que vers le milieu du jour. Elle a une place centrale sur laquelle se dressent des halles, où les artistes exposent pour la vente les vues et paysages qu'ils ont pris dans les environs. C'est là que les paysans viennent faire leurs achats et apportent leurs marchandises, dans de bizarres charrettes à deux roues, traînées par deux petits chevaux maigres. Au-dessus du bâtiment principal s'élève un beffroi d'architecture orientale.

Une des curiosités de Capri, c'est la salle à manger de l'*Albergo Pagano*. La plupart des peintres — et ils sont



LA GROTTE BLEUE, D'APRÈS LA PREMIÈRE PHOTOGRAPHIE QUI EN AIT ÉTÉ PRISE

légion — qui sont venus faire des études dans l'île ont laissé sur les murs de l'originale petite auberge des spécimens de leur talent. Il n'y a plus un emplacement de vide. Tous les genres s'y heurtent et s'y mêlent ; la caricature et la pochade y ont une place considérable, comme on le pense bien ; mais il y a aussi des paysages et des compositions sérieuses qui ne sont pas sans valeur. Un panneau de porte représente un âne chevauché par Cupidon, dont on voit la face espiègle rire entre les oreilles de sa monture ; dans le lointain, les collines et les rivages ensoleillés de l'île. Au-dessus de cette même porte, un artiste allemand a peint une vigne dont un jeune homme à demi nu presse les grappes dans une coupe, tandis que, plus bas, un amoureux joue de la mandoline sous la fenêtre de sa belle, qui le regarde avec complaisance. Au-dessous, l'inscription :

Wer nicht liebt Wein, Weib und Gesang,
Der bleibt ein Narr sein Lebenlang.

« Celui qui n'aime ni le vin, ni les femmes, ni les chansons, restera un sot toute sa vie. »



LE BEFFROI DE CAPRI

Des portraits d'artistes et de touristes, jetés çà et là sans aucune symétrie, remplissent les intervalles entre les tableaux. A l'autre bout de la salle, deux grandes vues de Capri, dans chacune desquelles l'hôtel Pagano et le palmier célèbre qui fait l'honneur de son jardin figurent au premier plan et complètent la décoration.

L'hôtel lui-même est situé dans un des quartiers les plus pittoresques de Capri. De son petit balcon, la vue s'étend au loin sur la mer et jusqu'au rivage

italien, de l'autre côté. Les murs blancs, se découpant en lignes droites sur le ciel bleu, sont d'un effet vraiment artistique et lui donnent un caractère oriental qui s'accorde bien avec le climat.

La première chose à faire après avoir suffisamment vu la ville, c'est de se faire conduire en voiture à Anacapri, bâtie sur un plateau, au nord-est de l'île, à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer. Jusqu'en 1874, on n'y pouvait atteindre que par un raide et interminable escalier de près de six cents marches. Aujourd'hui une large route taillée dans le roc déroule ses sinuosités de terrasse en terrasse entre les deux villes. A mi-chemin, on rencontre les ruines du château Barberousse, « Castello Barbarossa », ainsi appelé parce qu'un des pirates de ce nom le détruisit au XVI[e] siècle. Il est perché sur la pointe d'une falaise à pic, qui n'est reliée au massif que par un étroit contrefort de la montagne. La vue qu'on a de là, au-dessus d'un promontoire aigu qui semble aller au-devant de Sorrente, à cinq milles plus loin, à travers l'étincellement des eaux bleues, avec la baie de Naples ouverte devant soi et le Vésuve fumant dans le fond, n'est pas inférieure en beauté à celle dont on jouit de Tavimina, devant le mont Etna, avec le temple grec au premier plan.

Anacapri est une petite ville monotone et tranquille, moins fréquentée par les étrangers et, par conséquent, plus agréable et plus intéressante pour l'observateur. Le plateau sur lequel elle est bâtie a une étendue de plusieurs milles, et l'on ne croirait pas, à voir la vaste plaine environnante, que l'on est à une si grande élévation.

Derrière Anacapri, au sud, se dresse la principale montagne de l'île, Monte Solaro, dont il faut faire l'ascension si l'on veut avoir une impression exacte et complète des beautés pittoresques de l'île. On s'arrête d'abord à l'ermitage, sur une plate-forme qui se projette du flanc de la montagne, et où vit un ermite très décoratif, qui vous offre un peu de chianti et attend, en retour, quelques sous. De l'ermitage, on aperçoit toute l'île, et au-dessus, tout au sommet de la montagne, à quelques centaines de pieds, les ruines d'une antique forteresse. Lorsqu'on est parvenu jusqu'à ces ruines, le spectacle est encore plus grandiose, admirable surtout au lever du soleil et par un clair de lune. D'un côté, Naples avec le Vésuve; au midi, le golfe de Salerne, au fond duquel on distingue les temples en ruine de



MARCHANDS DE CHARBON

Pæstum. Au nord, la baie de Gaëte; à l'ouest, dans le bleu de la Méditerranée, les îles Ponza. Tout au loin s'allonge la chaîne des Apennins, continuée par les collines de Calabre; et, se détachant en vigoureux relief au premier plan, Sorrente, et toute l'île au-dessous de soi.

L'île est semée de petits sanctuaires ou chapelles, qui donnent de la couleur et de l'animation au paysage. Plus fréquentes encore sont les fontaines, dont les plus modestes ont néanmoins un caractère architectural, et où les enfants du voisinage viennent puiser le peu d'eau nécessaire à un ménage italien dans des cruches de terre qui descendent en droite ligne des poteries étrusques.

Telles sont les choses que Mr J. Howe Adams a vues dans l'île de Capri et qui l'ont frappé. En vrai fils du nouveau monde, qui veut prouver qu'il n'a rien à envier à l'ancien, il tient à finir sur un trait d'érudition.

« La principale villa de Tibère, dit-il, se trouve dans une partie basse de l'île, à l'extrémité orientale, appelée Lo Capo. Les ruines couvrent un vaste espace et consistent en salles voûtées et en corridors, dont l'usage qu'en faisaient les anciens ne saurait être exactement déterminé aujourd'hui. Mais les habitants ont résolu le problème à leur profit en s'en servant comme d'étables pour leurs vaches. Ce fut probablement la résidence favorite de Tibère après qu'il eut abandonné les rênes du gouvernement, en l'an 27 avant J.-C., époque où il s'ensevelit dans une retraite absolue jusqu'à sa mort, survenue dix ans après.

« Les abords difficiles, sinon inaccessibles, de l'île, non moins que la salubrité du climat, furent sans doute les motifs puissants qui y retinrent l'empereur romain tant d'années. Les cruautés et les débauches de l'empereur pendant son séjour dans l'île ont été grandement exagérées. Quant à l'assertion qu'il faisait jeter ses victimes du haut de la falaise dans la mer, il est hors de doute qu'elle ne repose sur aucun fondement. »



LE CHATEAU DE BARBEROUSSE

Cette courte leçon d'histoire est amusante dans la concise assurance de son diagnotisme; et un écrivain français n'aurait certainement pas songé à terminer de cette manière un article descriptif. C'est justement pour cela que j'ai cru devoir reproduire ce passage à la place même où l'a mis, de propos délibéré, l'auteur américain.

Bernard de la Mothe.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

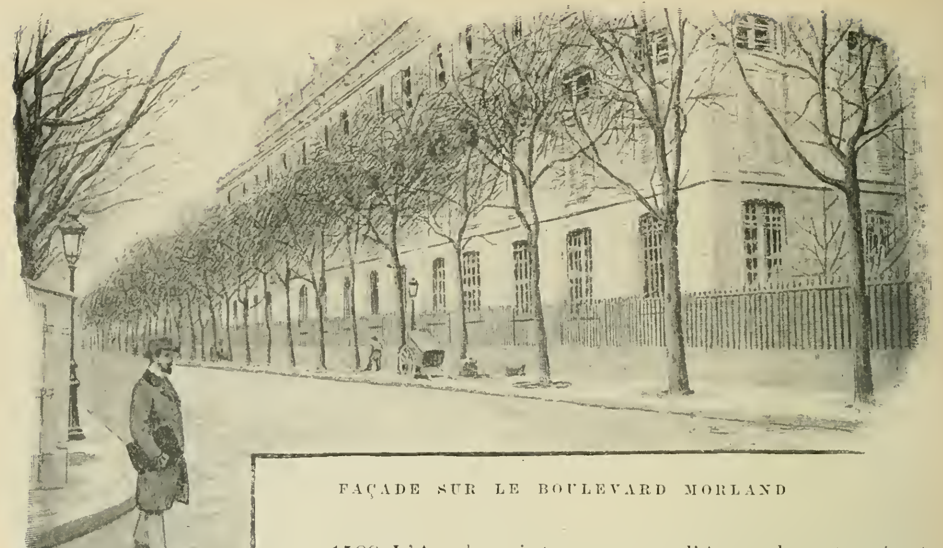
A ceux que leurs goûts ou leurs occupations attirent vers les livres, il n'est pas besoin d'apprendre ce qu'est la bibliothèque de l'Arsenal. Les ressources de ce riche dépôt sont bien connues des bibliophiles et prétendre les leur révéler serait outrecuidant. Mais il ne saurait être téméraire d'appeler l'attention du public sur cette renommée peu bruyante et, en la lui expliquant, de lui en faire sentir la justesse et la raison d'être.

La plupart des Parisiens ne connaissent guère l'Arsenal que pour l'avoir côtoyé, au temps des vacances, quand la voiture file vers la gare de Lyon ou celle d'Orléans. On longe alors un vaste bâtiment d'aspect tranquille et décoratif, en façade sur le boulevard Morland. C'est la portion principale et la plus en vue de la bibliothèque de l'Arsenal, dont l'entrée est à quelques pas de là, dans la petite rue de Sully. Cette façade a été rebâtie en 1718 par l'architecte Germain Boffrand, qui en a décoré le sommet d'une balustrade de pierre à l'italienne, de trophées et de canons placés sur le corps avancé du milieu. Ces attributs guerriers ne manquent pas d'attirer le regard. Et, si l'on aperçoit en même temps, au travers des grilles des fenêtres, les rayons de livres anciens rangés en bel ordre, on ne sait comment expliquer un pareil voisinage d'objets si disparates.

Pourquoi, en effet, ce nom martial donné à une paisible bibliothèque? Tout simplement parce qu'elle est installée dans un reste de l'Arsenal de l'ancienne monarchie française. Un des gouverneurs de l'Arsenal d'alors fut un fervent bibliophile; il réunit dans sa demeure une très belle collection de livres, qui est devenue, après des transformations, le premier et très précieux noyau de la bibliothèque actuelle. Mais, avant de devenir ainsi l'asile de l'étude, l'Arsenal avait un passé célèbre, quoique fort différent de ce que lui réservait l'avenir.

C'est, dit-on, lorsque Charles V transporta à l'hôtel Saint-Paul le siège du gouvernement royal qu'on commença à fabriquer et à déposer les engins de guerre dans le quartier actuel de l'Arsenal. François I[er] y inaugura la fonte des canons dans des granges qui appartenaient à la ville de Paris. L'installation ne devint pourtant définitive que sous les derniers Valois. Un incendie ayant pris, le 30 janvier 1563, au milieu de tous ces bâtiments provisoires et ayant fait sauter l'amas de poudre qu'ils contenaient, Charles IX profita du désastre pour faire reconstruire des édifices plus solides et mieux appropriés à leur destination. Telle fut l'origine véritable de l'Arsenal, divisé bientôt en grand Arsenal, consacré à la fonderie proprement dite, et en petit Arsenal, servant aux travaux accessoires de serrurerie et de charronnage, et abritant tous les deux, avec les munitions et les armes, le nombreux personnel chargé de les confectionner. C'était un établissement considérable, dont les bâtiments, les cours, les jardins occupaient la majeure partie du vaste quadrilatère formé maintenant par la rue du Petit-Musc, la Seine, le canal Saint-Martin et la rue Saint-Antoine. Une porte monumentale y donnait accès, en face du quai des Célestins, à la hauteur de la rue du Petit-Musc.

Bien entendu, le grand maître de l'artillerie royale devait habiter cet établissement soumis à sa haute direction; un important corps de logis lui était réservé, avec des quinconces, des parterres, des jardins. C'est ainsi que Sully vint y demeurer, lorsqu'il fut élevé à cette charge, après Antoine d'Estrées,



FAÇADE SUR LE BOULEVARD MORLAND

en 1599. L'Arsenal était alors, paraît-il, « très mal bâti et encore plus dénué de pièces de canon, munitions et poudres », si l'on en croit les *Économies royales* du grand ministre. Aussi celui-ci se mit-il avec ardeur à travailler tout ensemble aux embellissements de l'Arsenal et à confectionner des armes et des canons. Bientôt on disait dans le peuple parisien qu'il avait réuni assez de munitions pour mettre sur pied cinquante mille hommes. C'étaient là des réserves énormes et pourtant ce n'était pas tout. Comme Sully avait encore la fonction de surintendant du trésor royal, c'est là que s'entassèrent aussi toutes les économies du ministre. Il y a plus : l'Arsenal devint de la sorte le véritable siège du gouvernement, tant qu'il abrita l'homme qui tenait dans ses mains toutes les hautes charges du royaume. Henri IV, qui s'y rendait fréquemment pour les affaires publiques, y vint aussi pour son plaisir, car c'était un lieu de plus en plus agréable, et le monde élégant commençait à se porter chaque jour davantage vers le quartier du Marais et vers la place Royale, alors en construction.

La fine fleur de la noblesse affluait maintenant vers l'Arsenal restauré et embelli. D'agréables jardins y avaient été ménagés; une terrasse plantée d'arbres le reliait à la Bastille et une autre promenade, le Mail, le bordait le long de la Seine. Une salle de théâtre, vaste et élégante, avait été construite pour y donner en spectacle des ballets et des comédies, tandis que la jeune aristocratie s'exerçait à la paume ou aux bagues, sur le Mail ou dans les jardins. Quotidiennement le roi se rendait à l'Arsenal par devoir ou par plaisir et il s'y plaisait beaucoup. Si l'on en croit les *Économies royales* de Sully, Henri IV eut même la pensée de s'y faire accommoder un petit appartement pour son usage personnel. Sully raconte assez longuement cet épisode dans ses *Mémoires* (édition Michaud et Poujoulat, t. I[er], p. 275). Le 25 mars 1609, Henri IV s'invita à dîner chez lui, par un billet, avec douze personnes. Il s'y trouva si bien traité qu'il voulut même que son ministre lui donnât encore à dîner le lendemain. C'est à ce nouveau dîner que l'idée lui vint de se réserver pour l'avenir de pareilles bonnes fortunes, et qu'il commanda à Sully « de lui faire accommoder une salle, une chambre, une garde-robe et un cabinet dans l'Arsenal, sans toucher à ce qui était de son



FAÇADE SUR LA RUE DE SULLY

logement, parce qu'il y voulait venir loger dorénavant deux ou trois jours par chacun mois et y être traité comme il l'était », sans faire apporter ses aliments ni faire venir ses officiers, se fiant pour toutes choses à l'affection et aux soins de Sully, à qui il donnerait pour cela six mille écus de plus tous les ans.

On sait combien cet amour pour l'Arsenal fut fatal au roi et que c'est en se rendant chez son ministre que Henri IV fut frappé par le couteau de Ravaillac, dans la rue de la Ferronnerie. Mais est-ce au désir exprimé plus haut qu'il faut faire remonter l'origine des deux pièces richement décorées, désignées très improprement sous le nom de *Cabinet de Sully*, qui sont maintenant l'ornement de la bibliothèque de l'Arsenal? Jadis, ces deux pièces s'élevaient en encorbellement sur le vieux mur de Charles V, le long du Mail et de la rivière, avec lesquels un escalier les mettait en communication directe. Depuis quelques années seulement, elles ont été transportées dans une aile de la bibliothèque actuelle, restaurées et rétablies telles qu'elles devaient être primitivement. L'une et l'autre sont de ces appartements — cabinets ou galeries, ainsi qu'on disait alors et comme on en construisait tant — décorés avec un art somptueux, mais un peu banal, froid, mais habile, ingénieux, logique et clair. Par malheur, le temps n'a guère épargné les œuvres décoratives conçues et exécutées à cette époque-là. Aussi ces deux salles de la bibliothèque de l'Arsenal ont-elles pour le public, parmi d'autres attraits, celui d'être une curiosité intéressante et instructive.

Et d'abord, l'ornementation de ces pièces est assurément postérieure à Henri IV et à Sully. Elle ne remonte

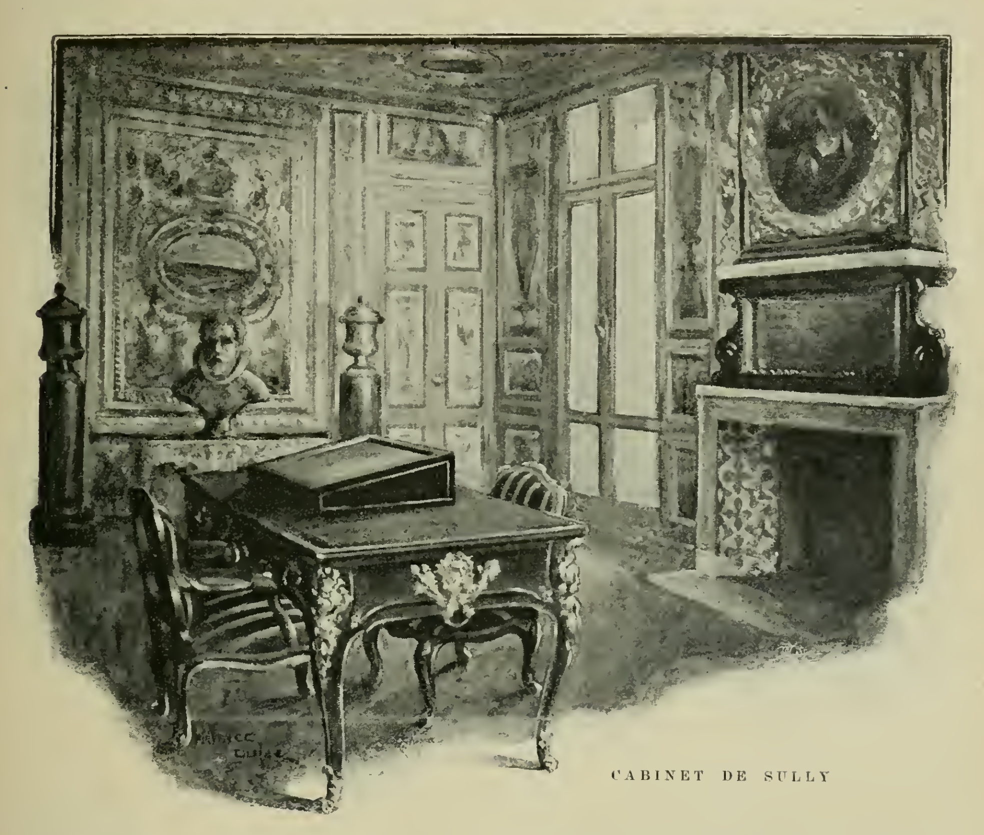
qu'au successeur de celui-ci dans la charge de grand maître de l'artillerie royale, au maréchal duc de La Meilleraye, ou plutôt à sa seconde femme, Marie de Cossé-Brissac, l'amie du cardinal de Retz et que Richelieu distingua aussi, dit-on. C'est elle qui accommoda ces deux salles, dont la plus vaste lui servit de chambre à coucher d'apparat et l'autre de réduit pour s'isoler, sorte de boudoir ou d'oratoire destiné à la méditation d'une femme à la mode. La disposition de la grande pièce ne permet pas de doute sur sa destination : une partie, en effet, est bien visiblement disposée pour servir de chambre à coucher telle qu'on l'entendait alors, avec l'alcôve, la ruelle et le lit de bout. Les voussures du plafond lui-même représentent le dieu du sommeil, entouré des songes heureux et accoudé sur les armes des La Meilleraye. Ailleurs, le souvenir des La Meilleraye a été aussi soigneusement conservé et ceci montre bien que la pièce entière fut décorée pour ces possesseurs. A peine un panneau est-il consacré à la gloire de Henri IV ; il représente l'entrée du roi à Paris en 1594, et encore est-ce également une scène de famille, car le duc de Brissac, qui ouvrit au Vert-Galant les portes de sa capitale, était le propre beau-père du duc de La Meilleraye. Et tout le reste est consacré uniquement à rappeler les hauts faits personnels de celui-ci.

Il est bien difficile, après cela, de faire remonter l'origine de cette décoration au delà de celui qui a pris un semblable soin de se rappeler lui-même sur tous les lambris. Quoi qu'il en soit de cette origine, l'aspect général de la pièce est séduisant, avec ses ors rehaussés de guirlandes fleuries, ses soubassements ornés d'oiseaux et d'arbustes, ses plafonds mythologiques pleins d'allégories faciles, harmonieuses et aimables. L'impression d'ensemble ne manque pas de grandeur, tant s'en faut, bien que l'art s'y révèle superficiel et éclatant. Les figures sont nobles, charmantes d'attitude et de forme, sans énergie pourtant et parfois sans vérité, molles, peintes d'un pinceau conventionnel et d'une couleur peu sincère, mais éclairées à merveille, surtout lorsque la lumière doit se jouer sur les atours qui font valoir les chairs. Les ornements accessoires, guirlandes ou trophées, sont plus vrais, en effet, d'une exécution plus serrée et moins arrondie. Quel est l'artiste qui traita ainsi cet ensemble décoratif? Si l'on ne peut guère dire positivement quel il est, il n'est pas difficile de répondre quel il devait être. Peut-être est-ce Simon Vouet. Assurément, c'est un peintre formé à son école et à celle de l'Italie. Tous ou presque tous les artistes d'alors se formèrent ainsi, et Vouet, fort à la mode, accablé de commandes auxquelles il ne pouvait suffire, même malgré la précipitation de son travail, traçait souvent l'esquisse de sujets que ses élèves traitaient ensuite sous sa surveillance. Il en résulta une abondance d'œuvres trop nombreuses, aussi hâtives que peu personnelles, et qui ont particulièrement souffert du temps. A peine quelques tableaux de chevalet, peintures allégoriques ou religieuses, ou quelques tapisseries ont-ils été épargnés. Il ne reste rien ou presque rien des travaux décoratifs de Vouet et c'était là la note principale de son talent. Il n'est donc pas inutile d'appeler tout particulièrement l'attention sur la décoration des deux pièces de l'Arsenal, si instructive à examiner à quelque origine qu'on l'attribue, qu'on la fasse remonter au maître lui-même ou qu'on la croie seulement exécutée sous sa direction.

Jetons encore un regard sur le petit oratoire voisin avant de passer outre. L'ornementation est dans le même goût, mais moins riante, plus intime. Aux extrémités du plafond, des cartouches représentent des emblèmes et des sujets religieux, tandis que le caisson central forme un tableau plus grand de la Religion triomphante. Les lambris du pourtour offrent la galerie des femmes fortes de l'histoire biblique et profane,

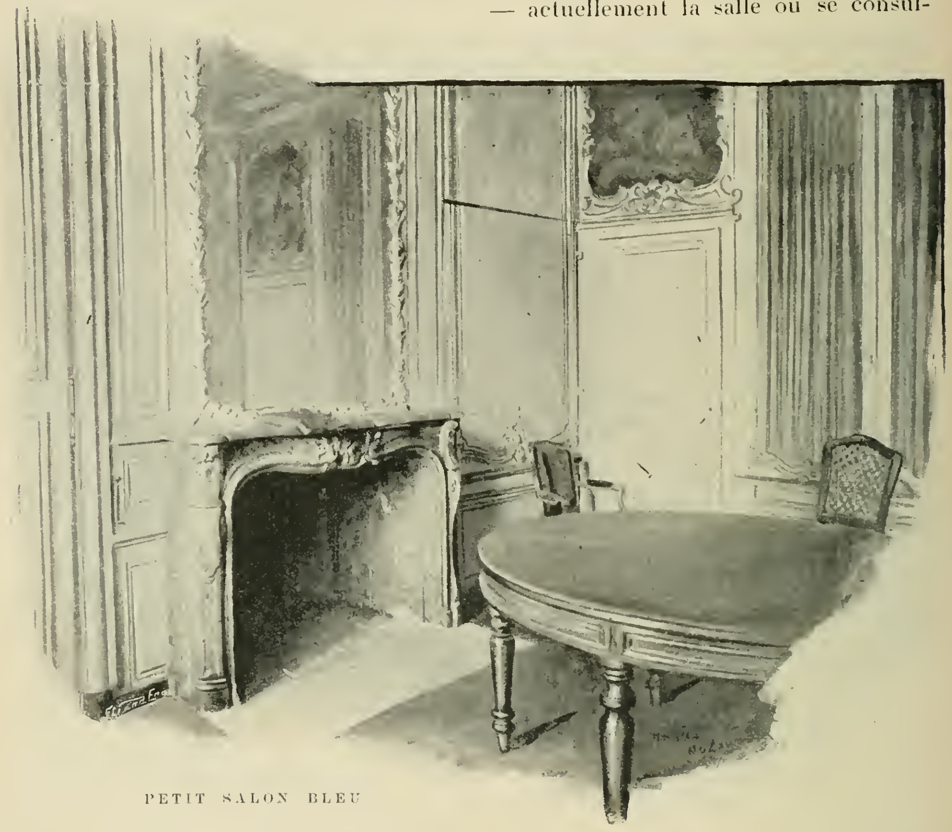
Sémiramis, Judith, Débora, Antiope, Lucrèce, Bérénice, Jeanne d'Arc et quelques autres, parmi lesquelles Mme de La Meilleraye, sous le nom et sous le costume de Marie Stuart. Dans ce réduit aux proportions modestes, les défauts de ce système décoratif paraissent mieux ; le plafond, trop bas, donne l'impression d'ornements pesants; les parois manquent aussi du recul nécessaire pour que l'œil en juge l'ensemble et perde de vue le détail. Malgré cela, l'allure générale est agréable et harmonieuse, plus imposante que gracieuse, plus somptueuse que charmante et éblouit le regard plus qu'elle le séduit. Par malheur, les vieilles masures qui masquent encore l'entrée principale de la bibliothèque de l'Arsenal s'élèvent précisément en face des fenêtres de ces deux pièces et ne permettent pas d'en apprécier avec toute la lumière qui conviendrait l'ornementation intérieure.

L'Arsenal servit aussi à des usages fort divers sous l'ancienne monarchie. C'est là que s'assembla la cour chargée de faire le procès du surintendant Nicolas Fouquet. C'est là qu'il fut jugé et condamné. C'est là encore que se déroula plus tard le procès de la marquise de Brinvilliers et de ses nombreux complices ou imitateurs, dont l'examen retint pendant trois ans la Chambre ardente de l'Arsenal. Mais ne nous arrêtons pas outre mesure à ce lugubre passé. Est-ce lui qui déplut à la duchesse du Maine, si vive par nature et si écervelée sous son ambition frivole et têtue? Toujours est-il qu'elle ne goûta guère l'Arsenal, quand son mari fut nommé, en 1694, grand maître de l'artillerie royale. Pourtant le duc du Maine ou sa femme



CABINET DE SULLY

songèrent à embellir l'Arsenal. Mais lorsque, en 1718, le célèbre architecte Germain Boffrand, auquel ces améliorations avaient été confiées, commença à les exécuter, le duc et la duchesse du Maine, impliqués dans la conspiration de Cellamare, étaient prisonniers l'un à Doullens et l'autre à Dijon. Dans ces nouveaux travaux, Boffrand respecta autant qu'il le put le vieil Arsenal habité par Sully. Au lieu de le reconstruire, il le couvrit en partie, au midi, par un nouveau corps de logis longeant de plus près la rivière. C'est la façade actuelle du boulevard Morland avec son élégance sobre et bien inspirée. De la sorte les deux édifices, celui qu'on venait de construire sur des proportions plus vastes et plus décoratives, et celui, moins imposant, dont la construction remontait à Sully, se trouvaient réunis et soudés l'un à l'autre. La décoration intérieure de ce nouveau corps de logis avait été également confiée à Boffrand. On la retrouve encore dans les petits appartements en enfilade du premier étage, qui conduisent à l'ancien salon de musique de la duchesse du Maine — actuellement la salle où se consultent les manuscrits de la bibliothèque. Là s'épanouit toute la grâce, toute l'élégance, toute l'ingéniosité d'invention de l'architecte décorateur. Les sculptures de ce salon sont exécutées avec une délicatesse raffinée, qui en fait un vrai chef-d'œuvre de goût. De nombreux trophées d'instruments de musique surmontent les panneaux et les trumeaux des glaces, tandis que les dessus de porte en grisaille représentent les quatre saisons. L'ensemble est clair, plein de fraîcheur et de grâce, tel



PETIT SALON BLEU

qu'on pouvait l'attendre de cet incomparable artiste en décoration.

La destination belliqueuse de l'Arsenal allait diminuant chaque jour. En 1755, la charge de grand maître de l'artillerie fut rattachée directement au département de la guerre, mais le bailliage de l'Arsenal conserva son organisation et ses franchises particulières. Si les armes y abondèrent moins, les livres commencèrent à y affluer, car c'est alors qu'Antoine-René de Voyer de Paulmy vint y demeurer en qualité de bailli et de gouverneur. Son goût pour les lettres donna bien vite à cette vieille demeure une autre réputation, et dès la fin du siècle la bibliothèque du marquis de Paulmy était pour le moins aussi connue que les débris du musée d'artillerie créé par Sully.

Par la variété et l'ardeur de ses goûts, M. de Paulmy était un véritable collectionneur. Bientôt il sut rassembler dans son logis de l'Arsenal des richesses nombreuses et fort diverses, de sorte qu'il lui fallut, pour les abriter, construire à ses frais de coûteuses galeries. Les livres et les papiers de sa famille formèrent le premier embryon de sa bibliothèque : on y retrouve les livres recueillis par son père René-Louis, marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, et les papiers de son oncle, le comte d'Argenson, le fameux lieutenant de police. Mais le marquis de Paulmy ne s'en tint pas là, tant s'en faut. Pendant près de quarante ans, il accrut son butin par tous les moyens en son pouvoir. Tandis que des limiers dressés à cet usage recherchaient partout pour lui des raretés bibliographiques, en France comme à l'étranger, en Hollande et en Italie, lui-même ne perdit pas un seul instant de vue l'augmentation d'une collection de livres qui était désormais le but principal et la passion de sa vie. C'est ainsi qu'il forma une bibliothèque qui est peut-être la



SALLE DES CATALOGUES

plus belle qu'un particulier ait jamais réussi à constituer. Non seulement il ne manquait pas de profiter des occasions particulières qui lui permettaient d'enrichir ses rayons de tel ou tel ouvrage précieux, mais encore il ne reculait pas devant l'acquisition en bloc d'autres collections de livres, comme celle de Charles-Adrien Picard, par exemple, ou bien la dernière partie, plus importante encore, de la bibliothèque du duc de La Vallière, dont le catalogue dressé par le libraire Nyon n'occupe pas moins de six volumes. Toutes ces ressources, rassemblées avec autant de patience, avaient fini par former un véritable trésor, que son possesseur mettait volontiers à la disposition des travailleurs. Livres, estampes, médailles, tableaux, curiosités d'histoire naturelle, M. de Paulmy avait tout réuni à l'Arsenal et faisait les honneurs de tout avec la même bonne grâce accueillante. Il n'était pas de ces bibliophiles jaloux pour lesquels l'habit fait le moine, qui se contentent de regarder la condition extérieure des ouvrages, ne les lisent pas et ne les mettent pas davantage à la portée de ceux qui seraient capables d'en profiter. M. de Paulmy lisait ses livres, ainsi qu'en témoignent les notes écrites de sa main sur la garde de la plupart; il aimait à en dresser les catalogues, appréciant ses richesses avec le tact d'un connaisseur, sachant ce qui faisait défaut à ses collections et s'efforçant d'en combler les vides avec le flair d'un véritable amateur. Et, quand il voyait la possibilité d'acquérir quelque rareté nouvelle, il y travaillait en dépit des obstacles, malgré les compétitions des autres et la médiocrité de sa propre fortune, heureux d'acheter la possession d'un objet désiré au prix de quelque sacrifice, *ventre fraudato*.

Il eût été bien regrettable qu'une collection aussi considérable, formée avec tant de soins par un tel ami des livres, se dispersât à sa mort. Cette éventualité ne se produisit pas. En prévision de son décès, M. de Paulmy céda de son vivant sa bibliothèque au comte d'Artois — le futur Charles X — sous la réserve d'en garder l'usufruit. Puis, les événements se précipitèrent. Le 1er mai 1793, la bibliothèque du comte d'Artois était mise sous séquestre comme bien d'émigré et faisait retour à l'État. Cette mesure fut loin d'être aussi nuisible qu'on pourrait le croire : au lieu d'y perdre, la bibliothèque du comte d'Artois y gagna sensiblement, car elle s'enrichit alors des établissements religieux également mis sous séquestre et profita des ressources diverses que les mesures législatives de la Convention avaient fait venir de toutes parts dans les dépôts littéraires de la Nation. Grâce aux connaissances bibliographiques d'Hubert-Pascal Ameilhon, ces opérations augmentèrent dans des proportions notables les collections de l'Arsenal. Aussi, lorsque plus tard le Directoire décida que le public serait librement admis à l'Arsenal, il mit à la disposition des chercheurs une mine riche et abordable (9 floréal an V — 28 avril 1797). Bien vite le monde studieux prit l'habitude d'y recourir et, au retour des Bourbons, quand le comte d'Artois crut devoir se faire restituer un bien dont il semble n'avoir qu'imparfaitement payé l'acquisition, il dut laisser aux travailleurs la disposition des volumes de l'Arsenal, désigné sous le nom de *Bibliothèque de Monsieur*.

En ce temps-là, l'Arsenal fut célèbre et sa réputation passa les bornes étroites du cercle des érudits et des chercheurs. Charles Nodier avait été nommé bibliothécaire de la bibliothèque de Monsieur, pour avoir composé jadis, sous l'Empire, *le Napoléone*, une ode satirique contre Napoléon. En cette qualité, il vint habiter le vieil Arsenal de Sully, et c'est là que s'écoulèrent les dernières années — les plus heureuses — de sa vie mouvementée. Le quartier était éloigné, le bâtiment solitaire et triste, dominant la Seine en face de l'île Louviers qui, depuis, a été réunie à la rive droite du fleuve. La présence de Nodier fut assez puissante pour attirer dans ce

logis écarté tout ce que Paris comptait alors de brillantes espérances et pour animer ces réunions : car Nodier avait dans sa conversation une verve singulièrement captivante, qui se refroidissait dans ses livres et se calmait.

Ami du romantique et de la bonne chère,
Il visite souvent Ladvocat et Véry,
Et fait payer à son libraire
Le nectar varié dont son teint est nourri.

Ainsi parlait Nestor Roqueplan de ce bon vivant, accueillant aux jeunes. Les audaces du romantisme n'effrayaient pas Nodier, dont l'imagination débridée pouvait suivre toutes les folies et dont la vie avait toujours été pleine d'imprévu. Il se fit le patron des novateurs, les accueillit à l'Arsenal, leur ouvrit son salon et réussit à les garder par l'ingéniosité de son esprit, secondée par la bonne grâce de sa fille, Marie.



SALLE DES MANUSCRITS

Nous connaissons la physionomie de ce salon hospitalier grâce à ce qu'en ont écrit quelques-uns de ceux qui le fréquentèrent. Alexandre Dumas surtout en a laissé un tableau bien vivant, qui n'a pas peu contribué à faire connaître du public ces réunions de l'Arsenal. On y venait le dimanche soir vers neuf heures et, comme ceux qui s'y rendaient étaient surtout riches d'espérances de gloire, on y venait à pied, les femmes en socques et les hommes les abritant sous des parapluies contre les intempéries du chemin. Manteaux, chapeaux, socques et parapluies s'entassaient pêle-mêle dans la salle à manger, et les visiteurs passaient bien vite au salon, peint en blanc, avec sa boiserie ancienne, son meuble de casimir rouge, orné de quelques portraits, éclairé de trois ou quatre quinquets. Ce n'était donc pas

le luxe qui attirait ainsi chez Nodier la foule des jeunes gens d'avenir; c'était l'accueil des hôtes, l'esprit des commensaux, les promesses de gloire que tous apportaient plus ou moins. Tandis que les plus âgés jouaient devant cette table d'écarté à laquelle Nodier s'asseyait volontiers, les plus jeunes improvisaient un bal plein d'entrain. Marie Nodier, au piano, faisait tourbillonner les couples et c'était, dans les quadrilles, toute cette génération de 1830 qui a laissé depuis une trace si glorieuse : Dumas, Musset, Hugo, Vigny, Delacroix, Lamartine, Eugène Devéria, Louis Boulanger, les frères Johannot et tant d'autres noms qui font de cette liste comme le livre d'or de l'art et de la littérature du temps. La danse finie, on se groupait autour de ceux qui guidaient la jeunesse : Lamartine, Hugo. Celui-ci, imberbe et grave, émettait sous les lambris de l'Arsenal les théories qui devaient se retrouver dans la préface de *Cromwell*. C'est aussi, dit-on, en contemplant le chevet de Notre-Dame du haut du balcon de Nodier que Hugo conçut l'idée de son roman. Aujourd'hui le balcon n'existe plus et les maisons, d'ailleurs, empêchent de voir l'abside de l'église. Mais le salon subsiste. Le flot sans cesse croissant des livres a envahi le logis de Nodier et la pièce qui donna asile à tant de visiteurs glorieux abrite maintenant une belle collection d'estampes, des chefs-d'œuvre de Rembrandt ou de Watteau.

SALLES DE DÉPÔT

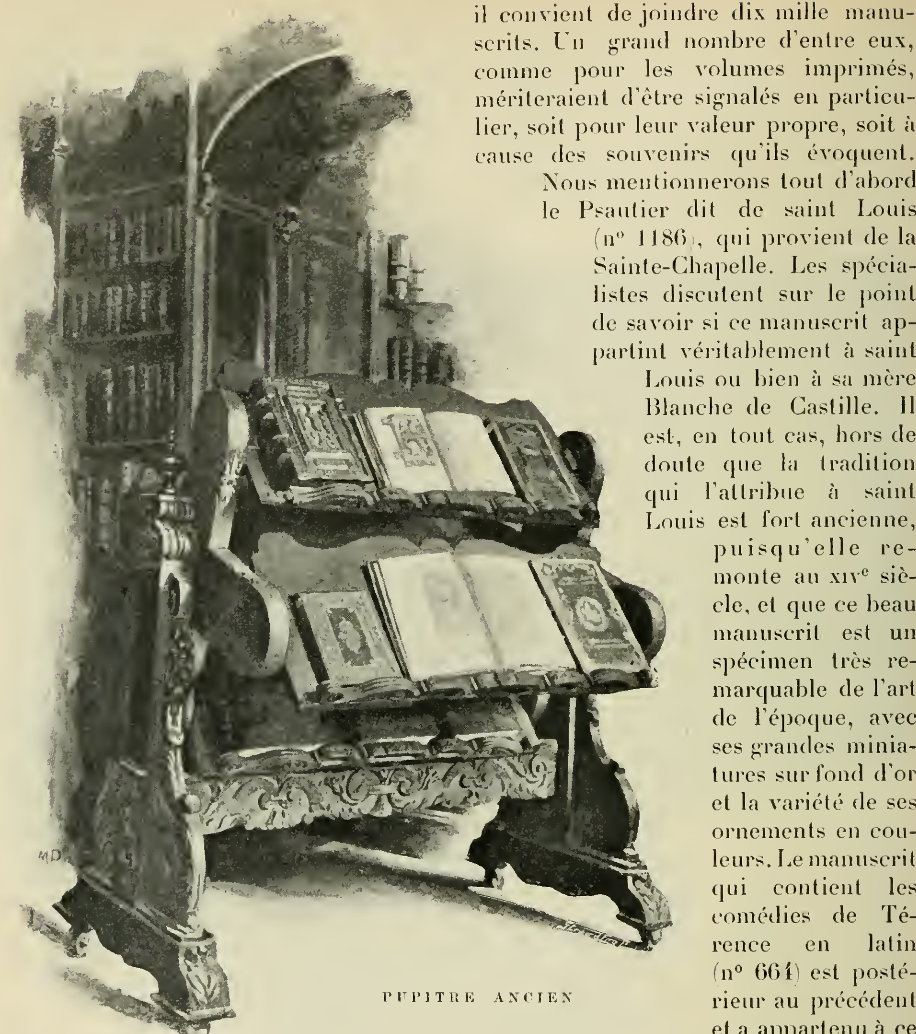
On ignore davantage que, tandis que le romantisme naissant accourait de la sorte chez Nodier, les classiques, eux aussi, fréquentaient l'Arsenal, se groupant volontiers autour d'Alexandre Duval, qui fut successivement marin, militaire, ingénieur, acteur et auteur dramatique, et qui, pour l'instant, administrait la vieille bibliothèque. Resté ardent dans ses aversions, Alexandre Duval avait lancé sa fameuse *Lettre à M. Victor Hugo sur la littérature romantique*. C'était un coryphée des survivants de jadis et les nouvelles phalanges ne lui pardonnaient pas de ne pas quitter la place sans coup férir, de ne pas s'avouer vaincu sans combattre. Une

fois, au Théâtre-Français, un soir de représentation de quelque drame romantique, les *bousingots*, rencontrant dans les couloirs Alexandre Duval et Népomucène Lemercier, leur avaient brutalement crié aux oreilles : « Enfoncées, les vieilles perruques ! » Qui sait si quelque couloir de l'Arsenal, témoin de pareille rencontre, n'entendit pas semblable apostrophe ? A la distance de deux escaliers, il était le quartier général de deux camps rivaux. Éternel symbole de la vie, tandis que les uns, ardents et jeunes, gravissaient les degrés comme à l'assaut, les autres, las mais non découragés, concertant encore la riposte, descendaient les marches à regret, disputant pied à pied le terrain de la vie que le passé cède si malaisément à l'avenir.

Toutes ces circonstances donnèrent à l'Arsenal une réputation littéraire qui s'adaptait bien avec la nature même de ses collections et que les successeurs des Nodier et des Duval se sont plu à entretenir de leur mieux. S'il n'est pas permis d'espérer résumer en quelques mots les ressources actuelles de la bibliothèque, on peut dire du moins qu'elle est particulièrement riche en ouvrages de belles-lettres et d'histoire. Les souvenirs du passé, qui y dominent, se trouvent dans un cadre tout à fait digne d'eux, logés comme ils le sont dans ces pièces dont quelques-unes ont gardé toutes les élégances de jadis. Il y a une belle collection de poètes français, en particulier du XVIe siècle, et les œuvres de plusieurs d'entre eux ne se retrouvent guère que là aujourd'hui. Le roman y est également représenté par une abondante série de ses productions d'autrefois, moins abondante toutefois que la collection théâtrale, qui contient à peu près toutes les productions dramatiques françaises depuis les origines jusqu'à nos jours. L'histoire, elle aussi, tient une large place sur ces rayons, surtout l'histoire contemporaine, depuis 1789, et les mémoires



SALLE DE LECTURE



PUPITRE ANCIEN

publiés maintenant en si grand nombre sur les hommes et les événements de cette période se trouvent là à peu près au complet. Ajoutons encore, sans prétendre avoir tout dit, qu'un arrêté de 1880 a désigné la bibliothèque de l'Arsenal pour recueillir les journaux paraissant à Paris et leur donner asile. Ce sera encore une source abondante d'informations à laquelle devront recourir les historiens futurs de notre temps.

A ces volumes imprimés, dont le total arrive aux environs de cinq cent mille, il convient de joindre dix mille manuscrits. Un grand nombre d'entre eux, comme pour les volumes imprimés, mériteraient d'être signalés en particulier, soit pour leur valeur propre, soit à cause des souvenirs qu'ils évoquent. Nous mentionnerons tout d'abord le Psautier dit de saint Louis (n° 1186), qui provient de la Sainte-Chapelle. Les spécialistes discutent sur le point de savoir si ce manuscrit appartint véritablement à saint Louis ou bien à sa mère Blanche de Castille. Il est, en tout cas, hors de doute que la tradition qui l'attribue à saint Louis est fort ancienne, puisqu'elle remonte au XIVe siècle, et que ce beau manuscrit est un spécimen très remarquable de l'art de l'époque, avec ses grandes miniatures sur fond d'or et la variété de ses ornements en couleurs. Le manuscrit qui contient les comédies de Térence en latin (n° 664) est postérieur au précédent et a appartenu à ce fin bibliophile qu'était Jean, duc de Berry, frère de Charles V. Il est splendide. Chaque scène de chaque comédie est précédée d'une miniature qui en représente le sujet aux yeux du lecteur. Il est impossible de pousser plus loin la finesse et le goût que dans les illustrations de ce volume, vrai chef-d'œuvre de décoration délicate et vraie. Citons encore quelques romans de chevalerie, des livres d'heures, un exemplaire des *Triomphes*, de Pétrarque, exécuté pour François Ier et qui contient d'exquises

miniatures (n° 6480). Nous mentionnerons enfin la collection des manuscrits de Conrard, le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, immortalisé par un vers fameux de Boileau, et aussi la série des papiers de l'ancienne lieutenance de police, qui, classés et catalogués à part, forment un fonds important, connu sous le nom d'*Archives de la Bastille*.

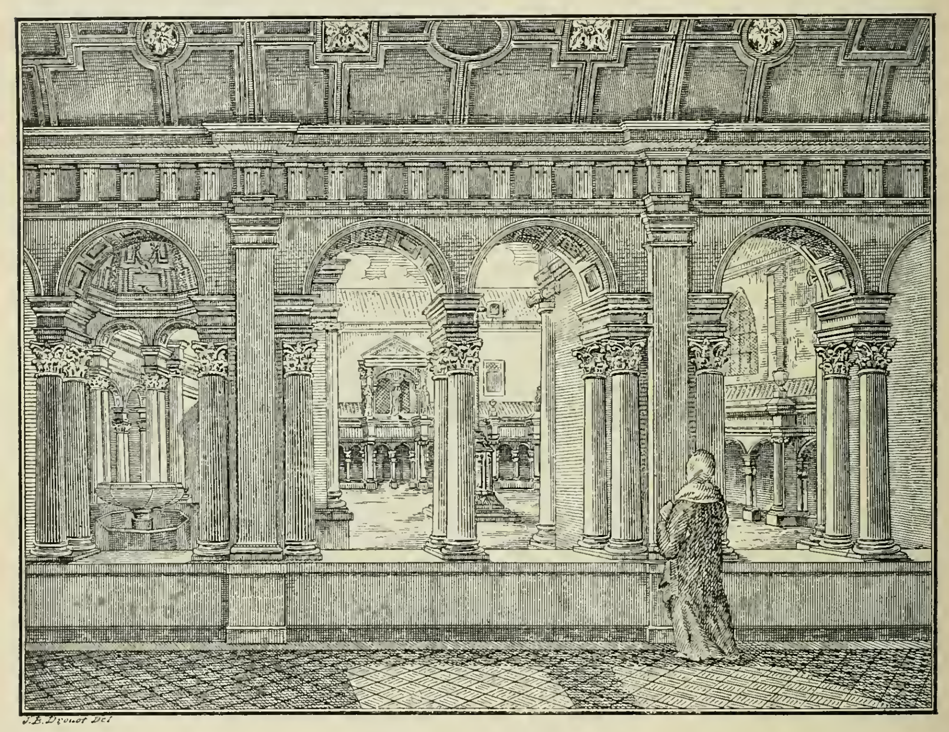
Le marquis de Paulmy avait également réussi à former un très beau cabinet d'estampes. Jusqu'en 1861, les planches ainsi réunies demeurèrent à l'Arsenal; mais, à cette date, la Bibliothèque nationale — alors impériale — obtint le droit de choisir dans les autres dépôts publics les dessins ou les gravures qui lui faisaient défaut. Presque toutes les pièces rares ou curieuses passèrent ainsi de la bibliothèque de la rue de Sully dans celle de la rue de Richelieu. Il est vrai que celle-ci cédait, en échange, quelques-uns de ses doubles, ce qui, joint aux éléments laissés dans leur fonds primitif, a constitué un cabinet d'estampes aussi considérable par le nombre, sinon par la valeur des pièces, s'élevant à une centaine de mille environ.

Telle est, indiquée à grands traits, la physionomie générale de la bibliothèque de l'Arsenal. On ne saurait dire qu'elle ait une spécialité, car ses collections sont multiples et variées, mais toutes contiennent des morceaux de choix, précieux à bien des titres. Son caractère propre lui a été donné, il y a un siècle, lorsque M. de Paulmy rassemblait pour lui-même des livres rares, en bel état de conservation, des ouvrages aussi remarquables par leur contenu que par leur apparence extérieure, des exemplaires tout à fait dignes et pour le fond et pour la forme d'attirer les regards d'un bibliophile consommé. Le premier possesseur rêvait de faire de ses collections un véritable musée bibliographique, et ce caractère s'est maintenu depuis lors, accru encore de ce fait que les livres se trouvent placés maintenant dans des salles dont la décoration s'harmonise si bien avec les richesses qu'elles abritent. Aujourd'hui ces richesses, amassées par un amateur fervent, augmentées par d'autres, sont à la portée du public, toute l'année — sauf quinze jours en août, du 15 au 31, pendant lesquels on procède à des travaux de nettoyage — et tous les jours de l'année, les jours fériés exceptés, de dix heures du matin à quatre heures du soir. Elles sont mises à la disposition de tous avec compétence et libéralité. Il ne peut me convenir de faire l'éloge du personnel actuel de l'Arsenal. Mais il m'est bien permis de payer, en terminant, un tribut de juste gratitude à ceux qui nous précédèrent et qui ne sont plus, depuis H.-P. Ameilhon, le premier en date des administrateurs de la bibliothèque publique, jusqu'à Édouard Thierry, le dernier : dom Poirrier, l'abbé Grégoire, Cayx, Charles Lenormant, Le Roux de Lincy, Berger de Xivrey, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), François Ravaisson, P. Malitourne, Louis Ulbach. Ceux-ci datent d'hier à peine, mais tous, qu'ils soient de la fin ou du commencement du siècle, ont contribué à établir la réputation commune de bonne grâce accueillante et simple; et ceux auxquels ils l'ont transmise ne peuvent que les saluer avec sympathie et avec respect.

Paul Bonnefon.

LE COUVENT DES CÉLESTINS

La collection de M. de Paulmy, cédée au comte d'Artois et qui forme une partie du fonds actuel de l'Arsenal, avait été constituée en partie par l'acquisition des livres les plus précieux provenant de la bibliothèque des Célestins.



LE CLOITRE DES CÉLESTINS

Donnons donc un souvenir au célèbre monastère qui, presque jusqu'à la Révolution, détenait tout le quartier qui a conservé son nom.

Les Célestins, fondés vers le milieu du XIIIe siècle, prirent leur nom du pape Célestin V, qui était de leur ordre, et devinrent rapidement une des communautés les plus riches de l'Église. A Paris, le roi Charles V fut le fondateur de leur maison et ne cessa de les combler de bienfaits.

L'église, dont nous reproduisons le portail, fut bâtie par ses soins et consacrée en 1370. Son extérieur n'indiquait pas les richesses qu'elle devait contenir plus tard, surtout dans ses annexes.

Le cloître était un des plus beaux de Paris. Type parfait de l'architecture de la Renaissance, ses arcades étaient soutenues par de petites colonnes corinthiennes accouplées d'une très élégante proportion.

Construit en dix années, de 1539 à 1550, par Pierre Hamon, « tailleur de pierres et maçon », il coûta la minime somme de 10,778 livres 9 deniers. Ce chiffre, malgré la grande différence de la valeur de l'argent, donne à réfléchir sur le prix de revient des choses, il y a trois siècles. Bien des merveilles de l'époque gothique et de la Renaissance

trouvent dans ce bas prix de la main-d'œuvre l'explication de leur possibilité matérielle.

L'église des Célestins fut toujours choisie de préférence par les grands seigneurs pour y dormir leur dernier sommeil, et l'édification de leurs superbes mausolées n'allait pas sans de riches offrandes au monastère qui leur donnait aussi l'hospitalité dernière.

La chapelle dite des Dix mille Martyrs, puis de Gêvres, était pleine de monuments qui rivalisaient de munificence funéraire.

Mais, en entrant dans la chapelle d'Orléans, on se serait cru « transporté dans un atelier de sculpteur », suivant l'expression de Millin dans son ouvrage sur les antiquités nationales, qu'il présenta le 9 décembre 1790 à l'Assemblée nationale et qui est un précieux inventaire des monuments existant encore dans Paris à cette époque.

Cette chapelle avait été bâtie par Louis d'Orléans, fils puîné de Charles V, et, depuis la fin du XIVe siècle, elle ne cessa pas de servir de sépulture à des personnages illustres.

On y remarquait entre autres :

Le tombeau de Henri Chabot, œuvre de Michel Anguier (1655) ; celui de l'amiral Philippe Chabot, par Jean Cousin (1543) ; la colonne supportant le cœur de François II, ornée de trois enfants sculptés par Paul Ponce (1562) ; le célèbre monument de Germain Pilon, que nous reproduisons ; la sépulture d'Anne de Montmorency, par Jean Bulland.

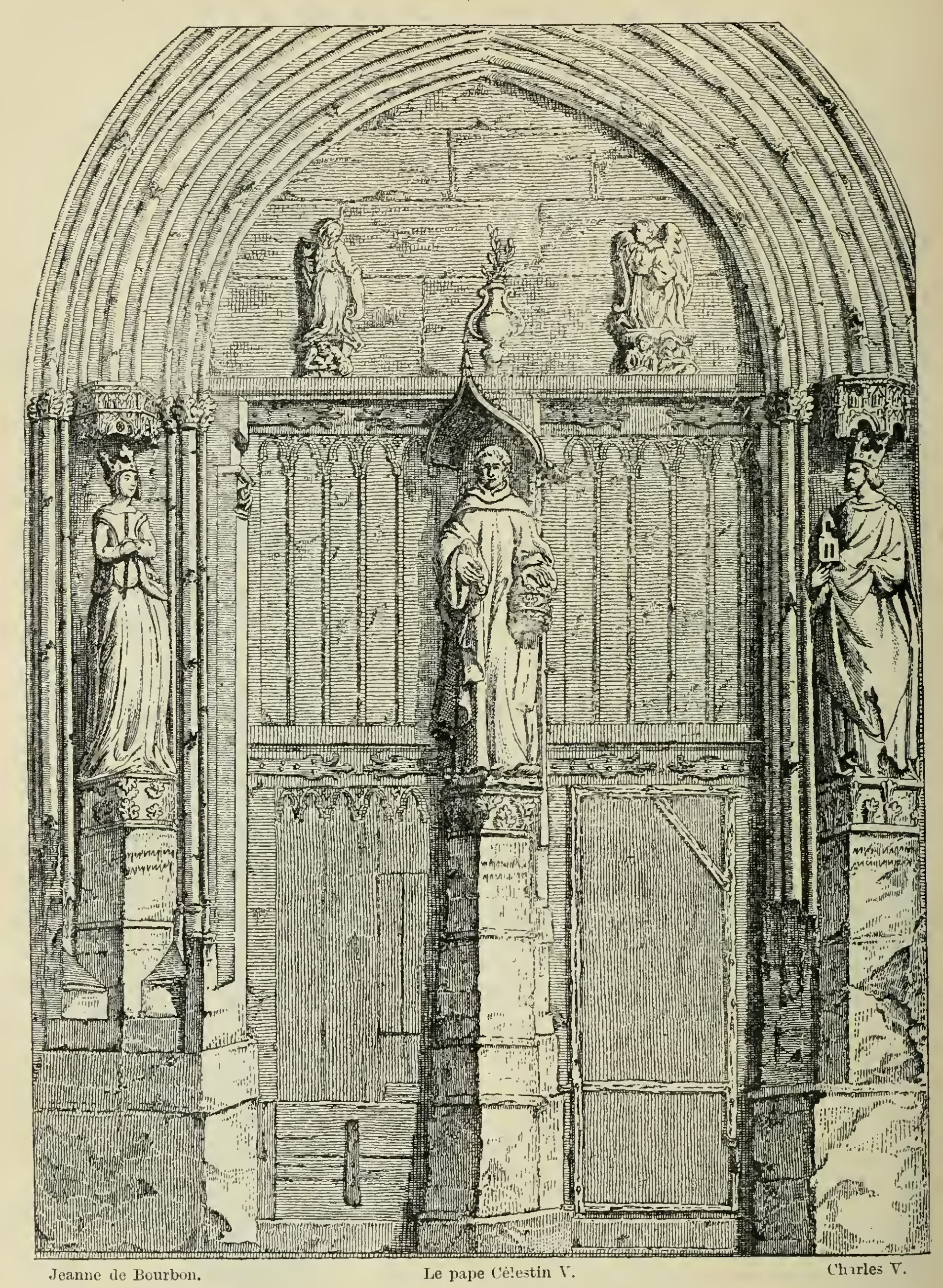
Le fondateur de la chapelle, Louis d'Orléans, y avait naturellement son mausolée. On sait que ce triste prince fut assassiné le 24 novembre 1407, alors qu'il venait de souper chez la reine, à l'hôtel Barbette, par les partisans du duc de Bourgogne. Les instructions qu'il avait données de son vivant pour l'érection de son tombeau ne furent point suivies, et son corps resta sous l'autel de sa chapelle jusqu'à ce que son petit-fils, Louis XII, fit élever, en 1504, le superbe monument qui réunit aux restes de Louis d'Orléans ceux de son fils aîné, Charles



LES TROIS GRACES, DE GERMAIN PILON

Monument exécuté par ordre de Catherine de Médicis, pour contenir les cœurs de Henri II, de Charles IX et de François de France.

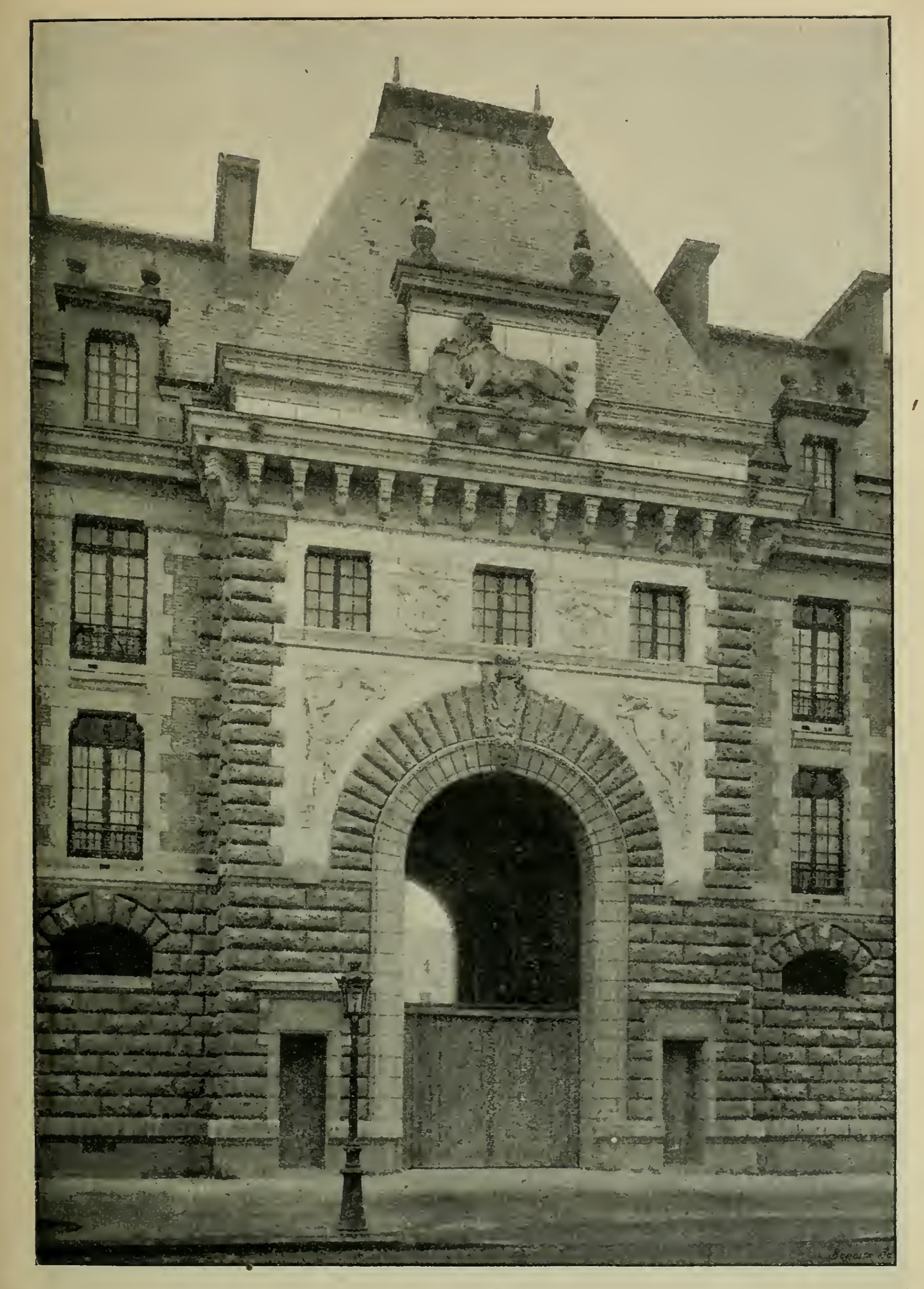
d'Orléans, mort à Amboise, en 1466, et et aussi ceux de sa femme, Valentine de



Jeanne de Bourbon. Le pape Célestin V. Charles V.

PORTAIL DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES CÉLESTINS

dont le corps était resté dans l'église collégiale de Saint-Sauveur, de Blois, Milan, et de son second fils, Philippe, dont les corps étaient également demeu-



PORTE DE LA NOUVELLE CASERNE DES GARDES DE PARIS

rés à Blois. La chapelle contenait encore | le monument de Renée d'Orléans, petite-

fille du fameux Dunois, morte à sept ans, en 1525; la pyramide de la maison de Longueville, merveille de François Anguier; la pyramide de Timoléon de Cossé-Brissac, mort en 1569 — et d'autres nombreux tombeaux.

Il ne reste plus rien du couvent des Célestins, de son église ni de ses chapelles. De ces beaux monuments, gloire de la sculpture française, plusieurs ont été heureusement conservés, mais en partie seulement.

Avant la Révolution, les Célestins avaient été sécularisés et leurs biens mis sous séquestre en 1785; une partie des bâtiments du monastère reçut le nouvel institut des sourds-muets, fondé par l'abbé Sicard, et une autre fut convertie en caserne de cavalerie. Mais l'église, les chapelles et les monuments qu'elles contenaient subsistaient en 1789. Marie-Alexandre Lenoir, dont le nom doit à jamais être honoré, obtint de l'Assemblée constituante la permission de réunir les objets d'art qui allaient être dispersés et fonda aux Petits-Augustins le célèbre musée des monuments français. Ce musée fut supprimé en 1816, mais beaucoup des chefs-d'œuvre qu'il contenait se retrouvent aujourd'hui au musée du Louvre.

Sur une partie du terrain occupé jadis par le monastère s'élève aujourd'hui une monumentale construction, qui déroule sa blanche façade sur le boulevard Henri-IV.

Au-dessus de son portail d'entrée, dont le style rappelle peu l'ancienne porte de l'église des Célestins, apparaît le lion populaire, frère de celui qui occupe si fièrement le piédestal de la statue de la Liberté, sur la place de la République.

C'est ici la nouvelle caserne des gardes de Paris. Ils sont logés magnifiquement, comme il convient à la Ville d'abriter ceux qui ont mission de la protéger. Puissent-ils la défendre au besoin contre elle-même et éviter de nouvelles ruines!



LA CASERNE DES GARDES DE PARIS — FAÇADE SUR LE BOULEVARD HENRI-IV

PEINTURE SUR TOILES

EN IMITATION DE TAPISSERIE

Dans la société actuelle, l'homme et la femme, simplement *appareillés* à l'origine, tendent de plus en plus à devenir *pareils*, et les carrières et les arts de la femme sont les carrières et les arts de l'homme. L'éducation féminine conduit présentement à tout, sauf à la magistrature et au sacerdoce. A part l'épée de combat, la femme manie tous les instruments et tous les outils : l'ébauchoir, le ciseau, le pinceau, la varlope et le rabot ne pèsent pas plus à ses doigts que le fuseau et l'aiguille. Elle entend ainsi contribuer au bien-être de la famille, prendre sa part de labeur et de responsabilité. Dès lors l'utile devient l'estampille de son éducation artistique, et, s'il faut en croire la duchesse d'Uzès, même la femme du monde en s'adonnant aux travaux d'art vise à obtenir une commande d'un fabricant du Marais.

L'exposition des arts féminins est particulièrement suggestive. L'esprit demeure confondu devant ces œuvres de patience savante : bahuts délicatement fouillés, tables d'argent repoussé, missels dignes des enlumineurs du XV[e] siècle, tapisseries incomparables, foison de merveilles pour tout dire.

* * *

Le plus pratique de ces arts et le plus aisément praticable est la peinture en imitation de tapisserie. Les anciennes tentures artistiques bien conservées constituent des trésors rarissimes; le plus souvent, les panneaux authentiques sont dans un état lamentable ou réduits à des fragments exigus. L'art tout moderne qui permet de tirer parti de ces superbes débris et d'imiter, à tromper un œil exercé, les œuvres anciennes, est à la portée de tout le monde. Pour un prix qui n'excède guère celui d'une corbeille d'orchidées, on se procure les matériaux indispensables.

Jusqu'à ces dernières années, on ne connaissait d'autre moyen de réparer les belles tapisseries que le *rentrayage,* lequel s'exécute à l'aiguille ou à la navette. C'est un procédé long, partant dispendieux, et de plus imparfait, car il est à peu près impossible d'obtenir avec des laines neuves, si habilement teintes qu'elles soient, l'effet harmonieux et les tons fondus des panneaux anciens. Le raccommodage, en dépit de l'habileté de l'ouvrière, reste sensible. La peinture, au contraire, arrive à la perfection absolue dans l'imitation ; bien habile qui découvre les morceaux peints dans les magnifiques pièces de la « Dame à la licorne » au musée de Cluny !

Des toiles, dites *toiles Binant,* à grain carré, à grosses et à petites côtes, tissées avec des fils spéciaux, permettent de reproduire les points de Bayeux, des Gobelins, de Flandre, de Saumur, de Beauvais, de Fontainebleau, d'Aubusson, etc. La largeur de ces toiles va de $0^{m},70$ à $8^{m},10$, et, suivant la finesse du grain, la matière du tissu : coton, laine, ou soie, le prix du mètre carré varie de 12 à 40 francs. La toile de soie s'emploie peu, sauf pour de petites pièces; les tentures d'un haut caractère artistique s'exécutent de préférence sur tissus de laine ; les couleurs y sont inaltérables, tandis que sur les toiles de fil ou de coton les tons passent légèrement sous l'influence de la lumière et de l'humidité.

Pour la restauration des pièces anciennes, il suffit de prendre le point qui contient par centimètre carré le même nombre de fils que l'original ; le morceau ajouté étant posé dans le sens des côtes, la couture disparaît. De la même façon,

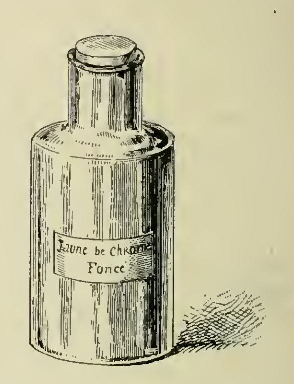
on agrandit par des bordures les panneaux trop étroits, en observant toutefois que ces panneaux soient postérieurs au XVe siècle; autrement l'adjonction de la bordure serait un anachronisme; il faudrait se contenter d'un encadrement de peluche. En effet, jusqu'au XVe siècle, une simple lisière entourait les tapisseries; ces lisières s'élargissent et s'ornent à partir de la Renaissance, mais les ornements changent avec les époques : l'antique fournit au XVIe siècle des motifs et des figures; au milieu et aux angles des bandes se placent des médaillons ou des écus; au XVIIe siècle, les bordures, seulement verticales, se fleuronnent; de petites figures s'encadrent en des rinceaux délicats, des lacs savamment contournés; dans les fonds clairs dominent les rehauts d'or. Aujourd'hui la fantaisie artistique règne souverainement.

L'initiative de l'artiste n'a point à s'exercer lorsqu'il s'agit de la réparation de pièces authentiques; il se contente de chercher la pensée primitive et la suit docilement; dessin et coloris lui sont imposés par le souci de l'exactitude.

Il n'en est pas de même dans l'exécution d'une œuvre nouvelle; le choix est libre, sans autre restriction que celle du bon sens et du bon goût. Tel pèche contre l'un et l'autre qui copie des sujets ne convenant en aucune façon à des tentures, des sièges ou des portières. Les pans de ciel aux lointains profonds, les plans de paysage uniformes, les personnages aux contours précis et délicats font mal en tapisserie : les *clairs* ne sont pas *meublants*, et le grain des toiles empêche de modeler les figures avec une délicatesse rigoureuse; alors les lignes se déforment et l'harmonie disparaît.

L'exécution, si parfaite qu'elle soit, ne saurait racheter l'erreur initiale d'un choix défectueux; il faut donc reproduire dans l'œuvre de certains maîtres : Raphaël, Rubens, Boucher, non leurs tableaux de musée, mais leurs cartons de tapisserie; d'autres, tels Watteau et Téniers, fournissent des modèles parfaits. Copier au hasard le sujet qui plaît sans examiner sa convenance à l'usage auquel on le destine, c'est commettre un crime de lèse-esthétique.

Le bagage d'un peintre sur toiles est sensiblement différent de celui des autres artistes du pinceau. Les couleurs sont contenues en des flacons ronds à goulot assez large pour qu'une brosse de trois centimètres de diamètre puisse y entrer.



Flacon à couleurs liquides.

Les flacons bouchés à l'émeri et de cinq centimètres de hauteur sont au nombre de vingt-sept pour les teintures *M*, de trente pour les couleurs *J. S.* Ces marques sont les meilleures et nous en donnons la liste complète :

TEINTURES	COULEURS
Jaune pâle.	Jaune de chrome clair.
Jaune moyen.	Jaune foncé.
Jaune orange.	Jaune de cadmium.
Rouge.	Terre d'Italie.
Écarlate.	Sienne naturelle.
Rose n° 1.	Sienne brûlée.
Rose n° 2.	Terre d'ombre.
Magenta.	Terre de Cassel.
Cobalt.	Brun rouge.
Outremer.	Brun Van Dyck.
Brun de Venise.	Rouge de Saturne.
Sépia.	Vermillon.
Marron.	Garance.
Noir.	Violet bleu.
Vert jaune.	Violet pourpre.
Vert ancien.	Bleu turquoise.
Vert turquoise.	Cobalt.
Vert bleu.	Outremer.
Laque jaune.	Bleu de Prusse.
Carmin.	Indigo.
Laque violette.	Vert végétal.

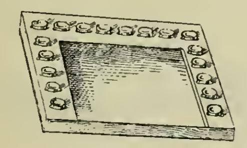
TEINTURES	COULEURS
Gros bleu.	Vert olive.
Stil de grain bleu.	Vert émeraude.
Sienne naturelle.	Vert printemps.
Terre d'Italie claire.	Vert de Prusse.
Terre d'Italie foncée.	Laque carminée.
Rouge indien.	Sépia colorée.
	Gris de Peyne.
	Noir d'ivoire.
	Carmin.

Une personne très au fait de la composition des tons peut, avec huit ou dix couleurs, préparer elle-même toutes les autres. Ces couleurs primordiales sont les suivantes :

Jaune de chrome clair,
Jaune de chrome foncé,
Vermillon,
Bleu de cobalt,
Bleu de Prusse,
Brun Van Dyck,
Vert de Prusse,
Sépia,
Carmin.

D'aucuns proscrivent le noir rigoureusement.

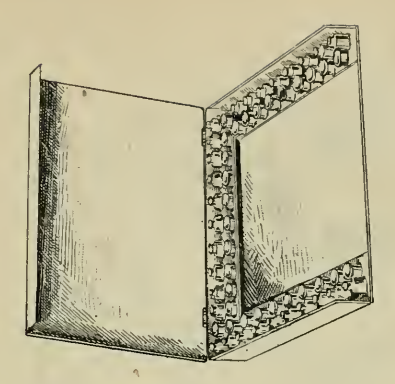
Autour de la palette à rebord se



Palette pour les couleurs liquides.

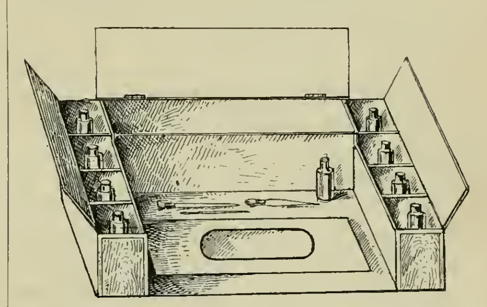
rangent les pots destinés à contenir les couleurs ; ils sont en porcelaine, en verre ou en terre, jamais en métal, assez semblables à ceux qui contiennent les onguents pharmaceutiques ; leur hauteur varie de trois à dix centimètres. Un pot plus grand sert au lavage des pinceaux ; un autre est rempli d'eau toujours claire pour la composition des tons.

Cette palette se pose sur une table ou mieux encore se remplace par une table à roulettes et à tablettes superposées, portant tous les accessoires de la peinture-tapisserie. Quelques palettes sont à couvercle et forment boîtes.



Boîte garnie de pots et de flacons.

Plus simplement une table ordinaire ou un vulgaire petit banc reçoivent les pots alignés ; un plat de faïence ou de porcelaine remplace la palette.



Palette à couvercle formant boîte.

Outre les pots et les flacons, une boîte contient en nombre variable des pinceaux en martre rouge, demi-longs, pointus, et de diverses grosseurs pour les esquisses et les fines retouches, une douzaine de brosses rondes en soies courtes pour l'application des petites teintes, et deux grosses brosses ou pinceaux *carrés*, pour les grandes teintes. Deux éponges fermes, de moyenne grosseur, servent à laver la toile, à étendre les tons et à étancher les brosses.

Un appui-main complète ce bagage. Le chevalet n'est usité que pour les petites pièces : dessus de portes, sièges, stores, paravents, écrans. Les panneaux de grandes dimensions s'appuient simplement contre un mur.

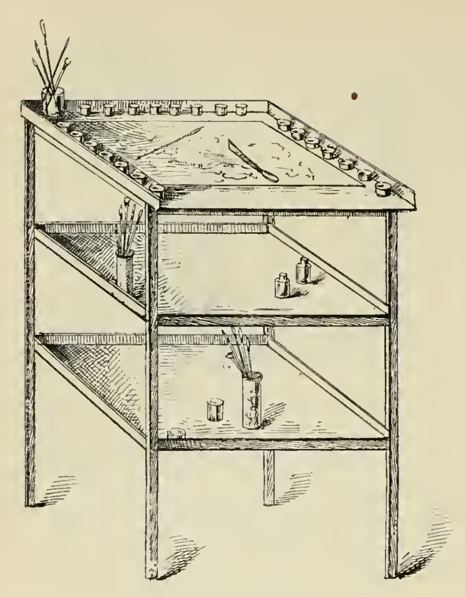
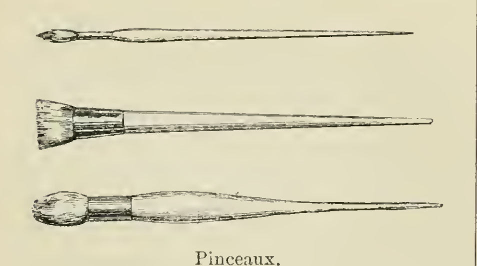


Table-palette.

La peinture sur toiles n'est qu'une variété d'aquarelle et n'offre en soi aucune difficulté. Voici comment on procède :

La toile est tendue sur un châssis, les côtes dans le sens horizontal. La tension raide, qu'il faut se garder d'exagérer, s'obtient en fixant les bords à l'aide de clous à tête plate, dits *semences*. Il est

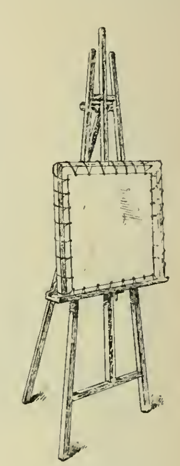


Pinceaux.

mieux d'ourler la toile, de choisir un châssis un peu plus grand qu'elle, d'enfiler en un carrelet (grosse aiguille) une ficelle solide et de *lacer,* la ficelle passant dans l'ourlet de cinq en cinq centimètres. On peut ainsi tendre à volonté et supprimer le châssis à clef, toujours d'un prix plus élevé.

Quelques peintres mouillent la toile et la laissent sécher au préalable ; c'est inutile, les pliures s'effaçant au cours du travail.

Un talent sûr de soi peut dessiner directement, mais les novices agissent prudemment en décalquant le sujet sur du papier à piquer ; sur un fond sali, les tons perdent de leur transparence.



Toile Binant lacée sur un châssis.

Le dessin décalqué est piqué à la *pointe* et à la *roulette ;* l'une s'emploie dans le tracé des angles et des lignes courtes et courbes, l'autre dans les lignes assez longues. La pointe doit être tenue très droite, afin que les trous bien ouverts permettent un poncis régulier. Cette pointe est simplement une aiguille enfoncée par la tête dans un morceau de bois ; la roulette ressemble à une roulette à patrons ou à une molette d'éperon.

Le dessin est ensuite poncé sur la



Roulette à piquer.

toile. La *poncette* est un nouet de gaze de mousseline ou de toile mi-usée formant tamis, rempli de charbon de bois finement pulvérisé, de cendre ou de talc, suivant que la toile est écrue, blanche ou gris brun.



Poncette.

Le papier piqué ou *poncis,* étant appliqué sur la toile et maintenu à l'aide de punaises au bord du châssis, frotter la poncette sur les traits du dessin ; ne pas tamponner, ce qui nuirait à la netteté du tracé.

Il va de soi que le décalque et le poncis s'exécutent le châssis à plat. C'est une opération des plus délicates, le trait doit être sans lacunes; on s'assure de sa pureté en soulevant légèrement le papier; s'il est nécessaire d'y apporter des corrections, on repose la feuille avec précaution et l'on ponce de nouveau.

Il s'agit à présent d'achever le tracé, dont le ponçage n'est que la préparation. Le trait définitif est fort léger, afin de ne pas gêner dans l'application des couleurs; il s'exécute à l'aide d'un pinceau fin en martre rouge trempé dans un ton neutre uniforme, ou, ce qui vaut mieux, dans une teinte verte pour les arbres, sépia ou Van Dyck pour les terrains, rose chair pour les figures. On peut aussi se servir d'un crayon lithographique ordinaire. Moins on appuie, mieux le trait marque. Ne pas négliger d'incliner le châssis en avant, afin d'éviter que des gouttes de couleur ne tombent sur le fond; ensuite battre la toile à l'envers avec une baguette, ce qui fait disparaître toute trace de poudre.

Il est indispensable d'avoir une brosse spéciale pour chaque gamme de couleurs : les verts, les bruns, les bleus, les rouges et les jaunes. Une gamme en peinture est la série des nuances d'une même coloration, du plus clair au plus foncé; elle est formée de quatre teintes principales, que l'on varie à l'infini en ajoutant plus ou moins d'eau et de médium.

Le *médium* est un produit en suspension dans toutes les teintures dont il augmente l'adhérence. Lorsque le ton primitif doit être dégradé, il faut, pour maintenir l'affinité de la couleur étendue d'eau et l'empêcher de *filer,* ajouter du médium une quantité variable, qui ne se détermine que par des essais successifs, mais quantité d'autant plus grande que la nuance est plus claire.

Des quatre teintes fondamentales, la première est dite *ton clair,* la seconde, *ton local,* la troisième, *ton à tailler* (on l'emploie pour les ombres), la quatrième, *ton à piquer* (s'applique à l'aide de petites brosses et donne les valeurs finales).

L'ébauche se traite largement, les masses nettement tracées, les contours accentués, ce qui constitue la différence essentielle entre la tapisserie et la peinture à la manière ordinaire. On se sert dans ce travail préparatoire de grosses brosses à soies courtes, et l'on frotte vigoureusement, afin que la couleur pénètre bien dans le grain de la toile. Il importe de réserver les blancs et tous les clairs ; si par erreur on a forcé une valeur, il n'est à ce mal nul remède ; il y a tache et tache indélébile; il faut alors en appeler à son ingéniosité, à sa fantaisie artistique et modifier le dessin primitif de façon à tirer le meilleur parti possible de l'accident.

Ce n'est que lorsque l'ébauche est bien sèche que l'on peut se rendre compte de la valeur du ton. Il est préférable de pécher par défaut que par excès, car il est plus facile d'accentuer que de diminuer et l'on arrive à la teinte cherchée par superposition de couleurs; l'erreur serait grande de la vouloir obtenir d'un seul coup.

On revient ensuite sur le travail précédemment exécuté; mais il ne faut pas négliger, au début de chaque séance, de brosser fortement sa toile, afin d'enlever la poussière et les menues granulations que forme la peinture en séchant.

Peu à peu, les tons trop faibles s'avivent, se détachent. Afin d'éviter à l'œil la sensation pénible de nuances heurtées, on les relie par de petites hachures verticales exécutées sur les bords.

Le travail achevé, on y étend une couche de l'eau salie par le lavage des pinceaux : cette eau a pris une teinte indéfinie qu'on essayerait en vain d'obtenir autrement, et elle donne aux peintures fraîches l'aspect vieillot, patiné, des tapisseries d'autrefois.

Si le sujet est une nature morte, il s'enlève ordinairement sur un fond qu'il est essentiel de préparer à l'avance et

de laisser sécher exactement. La quantité de teinture doit être tout de suite suffisante pour couvrir la surface ; elle s'applique dans le sens de la toile à l'aide d'une large brosse à vernir, de haut en bas et sans reprise. L'égalité du fond en est le principal mérite ; on y dessine comme sur la toile non peinte.

Les fonds d'or sont de préparation moins simple. Comme ils reviennent, dans le commerce, à 28 francs le mètre carré pour l'or moyen, à 34 francs pour l'or fin, il y a avantage à opérer soi-même. Une mixtion qui se trouve chez tous les marchands de couleurs est appliquée au pinceau sur la toile dans les intervalles du dessin, et sur un vernis de gomme laque ; laisser sécher jusqu'à ce qu'elle ne conserve sous la pression du doigt qu'une légère adhérence ; appliquer l'or avec un pinceau spécial à cet usage, en commençant par le bas de la toile, épousseter avec un tampon d'ouate ou un putois.

L'emploi du vernis Sœhnée à l'or, ou de l'étain glacé, donne à l'œil l'illusion de l'or fin, et l'économie est sensible.

Les *rehauts* (filets) d'or, d'argent ou de bronze s'exécutent à l'aide d'encres délayées dans un vernis à tableaux ; la gomme, usitée par quelques peintres, est moins solide.

* * *

Les « verdures » sont les plus faciles à imiter ; les personnes peu habiles y réussissent aisément, et il est telles de ces verdures qui produisent un joli effet, lorsqu'il s'y trouve un filet d'eau bleue, quelques fleurs extravagantes, un oiseau fantastique. On en décore agréablement l'antichambre de son logis ; les natures mortes prendront place dans la salle à manger ; les chasses et les marines anciennes ou modernes, dans la salle de billard ; les scènes de Boucher, de Watteau, de Téniers sont réservées au salon.

Les tapisseries tendent — et ceci pour réjouir les gens de goût — à détrôner le papier peint. Elles transforment l'appartement le plus banal, l'emplissent de vie, de gaieté, de couleur et d'harmonie. Si riche qu'il soit, le papier auprès d'elles semble mesquin. Et combien plus hygiénique est cette décoration ! Simplement attachées par le chef, à l'antique, marouflées (collées) sur un mur, tendues sur châssis, les tapisseries secouées et brossées à volonté ne peuvent emmagasiner la poussière, tandis que le papier, que l'humidité désagrège, sert de réceptacle à toutes les impuretés du voisinage.

Les toiles Binant s'accommodent d'autres procédés que l'aquarelle et les couleurs liquides ; on peint à l'huile en délayant la peinture, à l'œuf, à la cire, à l'essence. Tout est bien qui laisse au tissu sa souplesse, qui lui permet de flotter à plis libres. Même lorsque la toile doit être tendue sur les parois et non suspendue, il convient encore qu'elle puisse se déplacer, se rouler, s'emporter au gré de nos fantaisies.

La peinture-tapisserie est un art aimable et précieux, qui donne de vives jouissances immédiates. Toute femme douée d'adresse et de goût — et ces deux qualités sont essentiellement féminines — peut tout de suite produire une œuvre originale. Le logis porte ainsi l'empreinte de celle qui l'anime de sa vie ; on y goûte ce charme intime et doux que dégagent les choses qui sont de nous-mêmes.

Bon courage donc « à toutes les vertueuses dames et autres gentils esprits qui besongnent d'art », pour parler comme un vieil auteur.

M. C.

LA
VIE MILITAIRE EN AUTRICHE

Chaque troupe européenne a sa caractéristique.

La bonhomie et la jovialité sont les traits distinctifs de l'armée autrichienne, ou, pour employer des termes plus exacts, de l'armée austro-hongroise.

Quoique presque toujours battue dans les innombrables guerres auxquelles elle a pris part, elle est restée l'une des meilleures du monde, assurément l'une des plus intéressantes à étudier, des plus amusantes à observer.

Songez qu'elle abrite sous ses drapeaux des Allemands, des Madgyars, des Tchèques, des Polonais, des Ruthènes, des Slovènes, des Croates, des Serbes, des Italiens, des Roumains, des Arméniens, des Tziganes... et nous en oublions.



GARDE DE LA COURONNE (HONGROIS)
TENUE DU JOUR

La garnison (?) de la tour de Babel a-t-elle été plus panachée que cela ?

Et pourtant cette armée forme un tout bien uni, bien solide.

LE SOLDAT

Pris individuellement, il n'a pas cette allure automatique chère aux Allemands, surtout aux Prussiens.

Affaire de costume.

La *blouse* (espèce de vareuse) est un vêtement ample, ne gênant ni la respiration, ni les mouvements. Pour cette raison même, elle ne donne pas à ceux qui la portent l'air martial, gourmé, raide, qu'ont les Allemands dans leurs tuniques, mères de congestions sans nombre.

Ceux-ci, que leurs succès passés n'ont pas rendus tendres au pauvre monde, n'hésitent pas à qualifier leurs amis et alliés fidèles de *salopp* (débraillés).

Il est vrai qu'ils prodiguent assez bénévolement cette épithète : il y a belle heurette qu'ils en ont gratifié l'armée française.

Dès son entrée au service, le soldat autrichien se montre plein d'entrain.

Pendant que le conscrit allemand s'en va d'un pas morne, les reins déjà prudemment rentrés, coiffé généralement d'une casquette d'uniforme, l'Autrichien crie, chante, s'agite, couvert des pieds à la tête de rubans, de fleurs et de petites images dans le genre de celles que l'on voit sur les boîtes de baptême, ou de portraits de l'empereur, de l'impératrice, d'un archiduc ou d'un général populaire.

Scribe, dans *le Chalet*, fait chanter à ses troupiers autrichiens :

> Vive le vin, l'amour et le tabac !
> Voilà (*ter*) le refrain du bivouac.

Le tabac n'intervient en cette chanson que pour donner la rime à bivouac. Si M. Scribe avait tant soit peu connu l'armée qu'il a chantée, il aurait fait dire à ses bonshommes :

> Vive l'amour, la musique, le vin, le tabac !

Le vers a treize pieds, mais il a le mérite de classer par ordre de préférence les goûts des militaires autrichiens.

Encore, si nous n'avions craint d'être assimilé, prosodiquement parlant, au général du *Monde où l'on s'ennuie*, aurions-nous intercalé, entre la musique et le vin, la bonne nourriture.

Il y a déjà longtemps que l'autorité a concédé aux troupiers le droit de procéder à une sorte de *referendum* en matière de cuisine. Chaque mois, ils sont appelés à émettre leur vote sur le menu de l'ordinaire. Cela donne fréquemment lieu à de vives discussions entre eux, mais sans amener de grands changements dans ce dernier. Avec les ressources très restreintes dont on dispose, on ne peut faire autrement que de leur donner chaque jour la soupe, le bœuf, des légumes frais ou secs et, de temps à autre, en supplément, un de ces *mehlspeise* (mets à la farine) constituant le manger favori de tous les Allemands du Sud. *Le vendredi, on fait maigre dans toutes les casernes.*

D'une façon générale, on peut dire que le soldat autrichien est sobre, discipliné, dévoué à ses chefs et grand observateur des traditions militaires.

Il faut voir les dragons de Windischgraetz (14e régiment) se pavaner au milieu des autres troupiers.

A l'époque de la guerre de Sept Ans, ce régiment, qui se recrutait dans les pays wallons, s'était distingué tout particulièrement à la bataille de Kollin, et le vieux maréchal Daun n'avait pu dissimuler son admiration pour la conduite de ces *blancs-becs.*

A dater de ce jour, pour commémorer les hauts faits accomplis par ces jeunes gens, l'empereur décida que les officiers et la troupe de ce régiment auraient à l'avenir la moustache et la barbe rasées et ne porteraient plus que les favoris.



SOUS-OFFICIER D'INFANTERIE

Même respect de la tradition chez les chasseurs tyroliens (qui forment encore, actuellement, un régiment à 20 bataillons), chez les *Hoch und Deutschmeister* et *tutti quanti.*

Frondeur, comme le sont tous les soldats quand leurs chefs ont le dos tourné, l'Autrichien ne fait cependant que très peu de mots, beaucoup moins que l'Allemand. Il ne donne que rarement des surnoms, tandis que l'autre en prodigue à tous ses supérieurs. La plaisanterie de ce dernier a toujours un fond de méchanceté ; celle de l'Autrichien, au contraire, est anodine, témoin l'inscription suivante, relevée dans les environs d'un camp d'instruction :

> *Müder Wanderer, entfleuch von hier!*
> *Sonst kommt ein General, und exerciert mit dir.*

(Voyageur fatigué, sauve-toi bien vite ! Sinon, il viendra un général qui te fera faire l'exercice.) On voit que ce n'est pas méchant.

Notons, en passant, que le soldat autrichien n'est pas gâté comme son cama-

rade allemand, à l'occasion de la fête de Noël. Ceci tient à ce que la monarchie austro-hongroise est un pays essentiellement catholique, observant les jours fériés de l'Église, mais n'attachant pas à la Noël l'importance considérable qui lui est accordée dans les pays protestants.

LE VOLONTAIRE D'UN AN

Tout jeune homme qui a subi l'examen spécial, ou qui a suivi jusqu'au bout les cours d'un établissement d'instruction secondaire, a le droit d'entrer au service comme volontaire d'un an. Après les douze mois de service révolus, il est tenu de satisfaire à l'examen d'aptitude pour le grade d'officier de réserve. S'il échoue, il est obligé de passer une deuxième année sous les drapeaux.

DRAGON (14e RÉGIMENT)

L'institution du volontariat ne jouit pas d'une grande faveur en Autriche. Cela tient à bien des causes, dont les principales sont les suivantes.

Au lieu d'être affectés à des unités distinctes, à raison de deux, trois ou plus par compagnie, escadron ou batterie, comme cela se fait en Allemagne, les volontaires de chaque corps sont groupés en un peloton spécial, commandé par un ou plusieurs officiers, suivant le cas. Première cause de mécontentement, et pour les capitaines, qui se voient enlever des officiers dont ils auraient besoin à leurs compagnies, et pour les lieutenants, qui assument un service plus lourd.

Ensuite, en raison des fréquents chan-

gements de garnison, qui sont demeurés de règle en Autriche, ces jeunes gens ne sont jamais affectés comme officiers de réserve au corps dans lequel ils ont fait leur service.



CHASSEUR TYROLIEN

Il résulte de là que l'instruction leur est donnée sans enthousiasme par les officiers, et qu'ils la reçoivent avec une certaine indifférence. Tandis que les volontaires allemands fréquentent leurs officiers et mangent à leur table, les Autrichiens sont tenus complètement à l'écart.

RECRUTEMENT DES OFFICIERS

Le corps d'officiers se recrute parmi les cadets et les élèves des écoles spéciales militaires. Ces dernières portent en Autriche le nom d'académies militaires. Elles sont au nombre de deux : 1° celle de Wiener-Neustadt, pour l'infanterie, la cavalerie et les pionniers; 2° l'académie technique de Vienne, pour l'artillerie et le génie.

La durée des cours dans les deux écoles est de trois ans. Les élèves en sortent avec le grade de sous-lieutenant.

Quatre écoles secondaires et une école supérieure préparent à ces deux académies, savoir : 1° Güns, Eisenstadt, Saint-Pölten et Kaschau; 2° Weisskirchen.

Quant aux cadets, les uns proviennent des écoles spéciales et sont entrés dans l'armée avec le grade de *kadett,* les autres le sont devenus après avoir franchi successivement tous les échelons de la hiérarchie des sous-officiers.

Les uns et les autres ne peuvent être lieutenants qu'au bout d'un an de présence sous les drapeaux et après avoir été agréés par le corps d'officiers.



COMPAGNIE D'INFANTERIE DU CORPS

La loi ne fixe aucune proportion entre les cadets et les élèves des académies pour la nomination au premier grade d'officier.

LE CADET

Le cadet — tout le monde est d'accord pour le reconnaître — est un être hybride.

Pourvu du brevet d'aptitude au grade d'officier, il est — contrairement à ce que semblerait indiquer sa dénomination — le plus *ancien* sous-officier de sa compagnie.

Il porte la casquette d'officier, mais avec les galons de sous-officier ; le sabre d'officier, mais avec la dragonne des sous-officiers. Comme ces derniers, il touche son prêt tous les cinq jours ; en revanche, il perçoit, comme les officiers, par mois, son supplément de solde.

En voyage, il doit prendre des secondes, comme ceux-ci ; par contre, il n'a droit qu'à l'indemnité de route des sous-officiers.

En station, il compte comme vivant à l'ordinaire de la troupe et reçoit son pain de munition ; mais il prend ses repas avec les officiers.



HOUZARD

En sa qualité de sous-officier, il lui est interdit de se battre en duel, et, en même temps, il est soumis à la juridiction des tribunaux d'honneur.

Cet être singulier n'engendre pas la mélancolie ; il a même donné son nom à un genre de farces de mauvais goût (*kadettenstreiche*), dont l'énumération, bien que fort drôle, n'a rien à voir ici.

L'ACADÉMICIEN MILITAIRE

Le *demi-dieu académique*, c'est ainsi que les cadets appellent l'élève *ancien* (3e année) de l'académie de Wiener-Neustadt, se présente avec l'équipement suivant : un képi de dimensions phénoménales, avec deux jugulaires, une tunique aux jupes minuscules, un pantalon basané constellé de reprises innombrables, de grosses bottes avec d'énormes éperons, une latte de cuirassier à moitié rouillée et une cravache.

Par-dessus tout cela, un air de profond détachement des choses de ce monde autres que l'étoile de sous-lieutenant qui lui sourit.

Quelques mois avant la sortie, le ministère fait parvenir à l'académie une liste des régiments dans lesquels il y a des vacances, et parmi lesquels les jeunes gens peuvent exercer leur choix, celui-ci demeurant toutefois subordonné à leur numéro de classement. En d'autres termes, de deux élèves demandant un même régiment où il n'y a qu'une vacance de sous-lieutenant, celle-ci revient de droit au mieux classé. (En France, le même procédé est employé.)

Généralement, un mois avant la sortie, se passe un événe-

ment considérable : c'est le maître tailleur H..., de Vienne, qui vient essayer leurs uniformes aux futurs sous-lieutenants, et qui leur apprend ainsi les numéros des corps où ils seront nommés. Et alors, on entend une série d'exclamations dans le genre de celles-ci :

— Hurrah! Je vais aux dragons de Savoie.

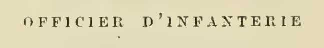
— Oué! Petit chasseur.

— Aïe! Aïe! Baka. (C'est le surnom de l'infanterie de ligne.)

— Hurrah! Je vais aux hussards de Radetzky.

— Malheur! Je vais aux *jaune soufre* de Warasdin.

C'est un mélange confus de cris d'allégresse et de désenchantement. Tel, qui avait demandé Prague, est nommé à Budua. Tel autre, qui désirait Gratz, est désigné pour Fogaras.



OFFICIER D'INFANTERIE

On se demandera peut-être comment ce tailleur fait son compte pour connaître un mois à l'avance l'affectation de ces jeunes gens.

Cela tient à des causes très naturelles, à une coutume touchante qui existe de toute éternité dans l'armée autrichienne : l'empereur offre à chaque sous-lieutenant nouvellement promu sa première grande tenue, un couvert en argent, une malle et une sacoche. Jusqu'il y a trente ans, il donnait également à chacun une montre en or.

L'OFFICIER

Le corps d'officiers autrichiens se distingue par sa camaraderie extrême.

Tous les officiers du même grade se tutoient en dehors du service, qu'ils se connaissent ou non. Voilà le principe strict.

Mais on conçoit aisément que deux personnes d'âges différents, qui ont pris l'habitude de se dire *tu*, pendant quelques années, ne renoncent pas à cette pratique lorsque l'une d'entre elles monte en grade. On voit donc assez fréquemment de jeunes officiers supérieurs échanger le tutoiement fraternel avec de vieux lieutenants. Le seul tempérament que l'usage impose en cette occurrence, c'est que l'inférieur donne toujours son titre au supérieur. Exemple :

— Monsieur le major, offre-moi un cigare, je te prie.

Voilà la réalité. Elle nous paraît singulière à nous, Français. Quant aux Allemands, aux Prussiens surtout, elle les révolte.

En 1864, au moment de la guerre du Danemark, un jeune lieutenant autrichien, de passage à Berlin, rencontre un officier de la garde prussienne, l'aborde et lui adresse la parole, bien entendu en le tutoyant.

Le Prussien, suffoqué, fait un haut-le-corps, ajuste son monocle, toise quelque peu l'Autrichien, qui reste là, devant lui, avec un air bon enfant, et dit, en appuyant très fortement sur la particule :

— Mon nom est *von* N...

L'autre, qui n'avait rien perdu de son calme, lui répond aussitôt :

— Ah! mon Dieu! la belle affaire! Moi, je suis le prince Windischgraetz.

Il n'en faut pas davantage pour marquer les différences, nous semble-t-il.

Toutefois, pour être exact, il convient de remarquer — et cette observation a déjà été faite, il y a des années, par le général russe Kaulbars, au cours d'une mission qu'il avait remplie en Autriche — que, d'une façon générale, les chefs supérieurs traitent leurs subalternes avec une hauteur excessive, n'admettant pas, fût-ce en dehors du service, les relations courtoises d'homme à homme, et même entre les familles.

Sous ce rapport, l'avantage revient aux Allemands; car, chez eux, les généraux reçoivent à leur table tous les officiers mariés et ne dédaignent pas les



GÉNÉRAL

invitations qui leur sont adressées, même par des lieutenants.

Le feldzeugmestre comte Giulay sifflait ses officiers d'ordonnance.

Celui d'entre eux qui était de jour devait se tenir en permanence dans l'antichambre. Au premier coup de sifflet parti du bureau de son chef, il devait se précipiter pour recevoir les ordres de Son Excellence.

Un nouvel aide de camp, plus indépendant que ses camarades, entré en fonctions depuis quelques minutes seulement, se prélassait dans un fauteuil, lorsque retentit un coup de sifflet aigu. Il ne bougea point.

Au bout d'une minute, nouveau coup de sifflet, plus violent que le précédent et accompagné du refrain « pas gymnastique ». Aussitôt après, nouvel appel suivi du même refrain... et enfin apparition de l'Excellence en personne, les yeux hors de la tête et la figure cramoisie.

— Ne m'avez-vous donc pas entendu siffler?

— Pardon, Excellence, mais je n'ai eu garde de venir déranger Votre Excellence dans ses distractions.

— Votre prédécesseur ne vous a-t-il pas prévenu d'entrer dans mon cabinet au premier coup de sifflet?

— Pardon, Excellence. Il m'a bien raconté une histoire dans ce genre, mais, je ne m'y suis pas arrêté, la considérant comme une très mauvaise plaisanterie.



SOLDAT D'INFANTERIE (AUTRICHIEN)

L'officier fut relevé de ses fonctions, et la manœuvre au sifflet reprit de plus belle.

Ce même feldzeugmestre Giulay avait encore une autre marotte.



GARDE DU CORPS (HONGROIS)
GRANDE TENUE

A l'époque où il prit la succession de Radetzky, il donna l'ordre que : *pour les revues, chaque officier ou soldat devait être porteur d'une moustache noire.* Il ne voulait pas savoir autre chose. Ceux qui avaient la moustache blonde étaient forcés de la teindre pour la circonstance; quant à ceux qui n'en avaient pas du tout, ils s'en faisaient une, soit avec du cirage, soit avec des postiches. (Mémoires du lieutenant-colonel autrichien von Foedransperg. — Dresde, 1895.)

Le général Giulay — un cousin du précédent — mort il y a deux ans, jouissait d'une réputation universelle de grossièreté dans le service.

Le maréchal Clam-Gallas (un descendant de celui qui avait perdu sa perruque... et la tête devant Saint-Jean-de-Losne, pendant la guerre de Trente Ans) a pendant longtemps été la fable de la population viennoise : il avait la rage de se faire saluer. Dès que sa présence était signalée dans une rue, officiers et soldats s'enfuyaient, craignant d'être interpellés, voire même punis par lui, sous prétexte de l'avoir salué insuffisamment, mal ou pas du tout.

Membre à vie de la Chambre des Seigneurs, Clam-Gallas n'a jamais pris la parole dans cette noble assemblée. Mais, lorsqu'un orateur libéral apportait à la tribune des discours en opposition avec ses idées, on le voyait se dresser comme un père Fouettard, donner un coup de poing furibond sur le fourreau de son sabre... puis, sans dire mot, il se rasseyait au milieu des éclats de rire de ses collègues.

Nous pourrions citer encore les généraux von Rosenzweig, von Drunwehr, etc., etc., tous réputés pour leur manque d'égards envers leurs subordonnés.

Mieux vaut revenir à notre sujet.

Les officiers autrichiens sont des gentlemen dans toute l'acception du terme, accueillants et aimables pour les camarades étrangers, et surtout offrant leur hospitalité sans la moindre affectation. Le genre de vie qu'ils mènent est très simple; l'ordinaire de leurs pensions, modeste. Voyez plutôt : à chaque repas, la soupe, le bouilli, un légume et un mets à la farine; trois fois par semaine, un rôti en supplément. C'est tout. Leurs relations mondaines sont presque nulles en général. Cela s'explique par la fréquence des changements de garnison — un régiment ne séjournant jamais plus de trois ans dans la même localité.

Le général Kaulbars dit à ce propos :

« Quiconque visite l'Autriche est quelque peu étonné de ce fait que, dans les salons, surtout dans ceux de la haute société, l'uniforme de l'officier est presque une exception, alors qu'il semble que l'officier, en sa qualité de défenseur de l'unité de l'empire et de l'ordre intérieur, devrait, comme il arrive en Allemagne, prendre partout le premier rang. La haute société autrichienne, encore imbue des idées du moyen âge, traite avec mépris presque

tous ceux qui ne peuvent pas produire de parchemins. Il existe à ce sujet une phrase usuelle très caractéristique : *Der Mensch fängt erst mit dem Baron an* (l'homme ne commence qu'au baron). On va jusqu'à dire que les relations avec le corps diplomatique sont, excepté dans des cas particuliers, interdites aux jeunes officiers. Il est certain que la fréquentation des cercles diplomatiques, et surtout des cercles étrangers, serait une très mauvaise note pour un officier. »

Est-ce bien vrai, cela? Cette abstention ne s'explique-t-elle pas d'une façon plus simple d'après les raisons que nous avons données?

Sans aucun esprit de critique, voici quelques détails sur l'étiquette mondaine.

Les visites se font entre midi et deux heures.

Généralement, quand il n'y est pas invité formellement, l'officier garde sa coiffure à la main; sinon, il la dépose sous le siège qu'il occupe. (En Allemagne, la maîtresse de maison bondit sur vous et vous arrache votre coiffure, qu'elle dépose soit sur une table, soit sur une chaise.)

Pour les cartes de visite, il y a une réglementation assez compliquée, venue en ligne droite de Berlin. La corne à gauche et en avant signifie : « Je suis venu vous voir et je regrette bien de n'avoir pas été reçu. » La corne à droite et en arrière marque une visite de condoléance ou de félicitation.

Plus habituellement, ces messieurs portent sur leurs cartes des abréviations en un français très louable comme intention, quoique peu correct.

Exemple :

p. f. — pour féliciter.

p. f. l. n. a. — pour féliciter la nouvelle année. (?)

p. c. — pour condoler. (?)

p. p. c. — pour prendre congé.

p. r. v. — pour rendre visite. (Dame!)

Ce ne sont là que détails.

Le corps d'officiers autrichien est brillant, aimable, sympathique au plus haut point.

Et, pour nous résumer, nous dirons que l'armée austro-hongroise occupe avec honneur l'une des premières places parmi les forces militaires des nations européennes.

Elle sera, dans la prochaine guerre, un adversaire très sérieux; on peut la considérer comme un des éléments essentiels parmi ceux qui interviendront pour résoudre dans l'avenir les questions internationales encore pendantes.

ORGANISATION ET COMPOSITION DE L'ARMÉE AUSTRO-HONGROISE

L'armée se compose de : 1° l'armée active ; 2° la landwehr cisleithane ; 3° la landwehr hongroise, qui porte le nom de honved; 4° du landsturm.



SOLDAT D'INFANTERIE HONGROIS

L'empereur en est le chef suprême.

Le service universel et obligatoire a été introduit en Autriche après la désastreuse campagne de Bohême. (Loi du 5 décembre 1868, complétée par celle du 11 avril 1889.)

Il est réglé de la façon que voici :

a. Armée active :

3 ans sous les drapeaux;

7 ans dans la réserve.

b. Réserve de remplacement : 10 ans.

Cette réserve se compose de tous les hommes qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas été appelés à servir dans l'armée active.


INFANTERIE BOSNIAQUE

vétérinaires servent également pendant un an, mais sont employés dans leur spécialité.

Les réservistes de la catégorie *a* sont astreints à trois périodes d'instruction, de 4 semaines chacune; ceux de la catégorie *b* font une période de 8 semaines et trois de 4.

Les hommes de la landwehr qui ont servi dans l'armée active peuvent être rappelés une fois pour une période de 4 semaines (les Hongrois pour 5). Le landsturm est dégagé de toutes obligations en temps de paix.

Le contingent annuel, fixé pour 10 ans par la loi de 1889, s'élève à 125,600 hommes; 103,100 sont affectés à l'armée active proprement dite.

La monarchie austro-hongroise est divisée en 15 districts territoriaux, correspondant chacun à un corps d'armée et un district militaire (Zara).

Chaque corps d'armée se compose de 2 divisions d'infanterie (sauf celui de Vienne, qui en a 3) à 2 brigades de 2 ou 3 régiments; de 1 brigade d'artillerie à 4 régiments (dont 1 de corps et

c. Landwehr : 2 ans pour ceux qui ont servi dans l'armée active ou dans la réserve de remplacement; 12 ans pour ceux qui n'appartiennent pas aux catégories précédentes.

d. Landsturm, se composant de tous les hommes valides de 19 à 42 ans, et des officiers et assimilés de 19 à 60 ans.

Les étudiants en médecine font un an de service, dont 6 mois dans la troupe et 6 dans les hôpitaux ou infirmeries. Les pharmaciens et


UHLAN

3 divisionnaires). La cavalerie est assez inégalement répartie entre les corps d'armée : 2 d'entre eux n'en ont pas; 4 ont chacun une division à 2 brigades; un autre a 2 brigades à 3 régiments, etc. Le 15e corps (en Bosnie) n'a ni cavalerie, ni brigade d'artillerie.

Infanterie.

104 régiments à 4 bataillons actifs et 1 bataillon de remplacement;

4 régiments indigènes (Bosnie) à 3 bataillons de 4 compagnies.

Les chasseurs à pied se composent de :



SOLDAT DU GÉNIE

1 régiment de chasseurs impériaux (Tyrol), à 15 bataillons actifs et 4 cadres de bataillons de dépôt;

26 bataillons de chasseurs de campagne et 26 cadres de compagnies de dépôt.



LANDSTURM TYROLIEN

Tous les bataillons sont à 4 compagnies.

Cavalerie.

La cavalerie a la composition suivante :

1 escadron de Reiter de la garde;
15 régiments de dragons;
16 régiments de hussards;
11 de uhlans.

Chaque régiment est à 6 escadrons, 1 peloton de pionniers et 1 cadre d'escadron de dépôt.

Artillerie.

L'artillerie comprend :
14 régiments de corps;
42 régiments divisionnaires.
Chacun d'eux est à 4 batteries mon-



ARCHER (GARDES DES PALAIS)

tées, 2 batteries de montagne, 1 cadre de dépôt et 1 cadre de section de munitions. En outre, 8 régiments de corps ont chacun 2 batteries à cheval. Cela fait au total (avec les batteries spéciales au territoire d'occupation) 264 batteries avec 1,894 pièces.

L'artillerie de forteresse comporte :
6 régiments à 2 ou à 3 bataillons,
Et 3 bataillons indépendants.

Pionniers et troupes techniques.

15 bataillons de pionniers (à 5 compagnies chacun, plus 1 cadre de compagnie de dépôt et 1 de réserve);

1 régiment de chemins de fer et de télégraphes (à 3 bataillons de 4 compagnies et 1 cadre de bataillon de réserve) et une école de télégraphistes.

Le train forme 3 régiments à 5 divisions.

EFFECTIFS DE PAIX ET DE GUERRE

Sur le pied de paix, l'armée autrichienne comprend :
18,790 officiers;
273,503 hommes;
21,897 hommes employés en Bosnie;
13,000 chasseurs tyroliens et hommes de la landwehr autrichienne;
19,000 hommes de la honved.

Soit : 18,790 officiers, 327,400 hommes de troupe, 1,984 pièces de canon et 52,515 chevaux.

Sur le pied de guerre, son effectif — non compris le landsturm — est approximativement de 1,500,000 hommes et 2,200 canons.

Pour terminer, disons que l'armée active et la landwehr sont armées du fusil Mannlicher (calibre de 8^{mm}), tandis que le landsturm a encore le fusil Werndl.

Les pièces d'artillerie (calibres 87^{mm} et 75^{mm}) sont en bronze-acier, avec fermeture Krupp.

L'Autriche fabrique elle-même son artillerie (Vienne), son armement d'infanterie (manufactures de Steyr et de Budapest) et ses munitions (à Stein et à Blumau).

La cavalerie est armée du sabre et de la carabine, à l'exclusion de la lance.

P. DE PARDIELLAN.



Le précédent article évoque en nous un détail particulier concernant les dragons autrichiens : depuis plus de cent ans, ils portent le même type de coiffure.

C'est toujours une bombe en cuir; la chenille qui la surmontait jadis a été

DRAGONS FRANÇAIS

DRAGONS RUSSES

remplacée par un cimier, et c'est tout.

A part l'Autriche, il n'y a qu'un pays où la coiffure des dragons n'ait subi que des modifications insensibles. Ce pays, bien connu pour la stabilité de ses institutions et pour sa haine de changements d'uniforme, c'est... la France.



DRAGONS ANGLAIS

Depuis cent cinquante ans nos dragons portent le même casque.

En Prusse, la coiffure des dragons a eu bien des avatars.

Ç'a été, pour commencer, le tricorne, à peu près semblable à celui des Anglais de 1751, puis le bicorne placé en bataille, puis le casque à chenille.

Enfin celui-ci a été remplacé par le casque à pointe (en cuir bouilli) d'un modèle à très peu de chose près pareil à celui de l'infanterie.

En Russie, les modifications ont encore été plus profondes.

Le tricorne en usage dans la plupart des armées européennes vers 1756 fut remplacé par le disgracieux bonnet en fer-blanc, le casque à mèche héroïque.

Celui-ci fut détrôné à son tour par une coiffure d'un aspect assez original : une bombe en cuir bouilli surmontée d'une chenille allant d'une oreille à l'autre.

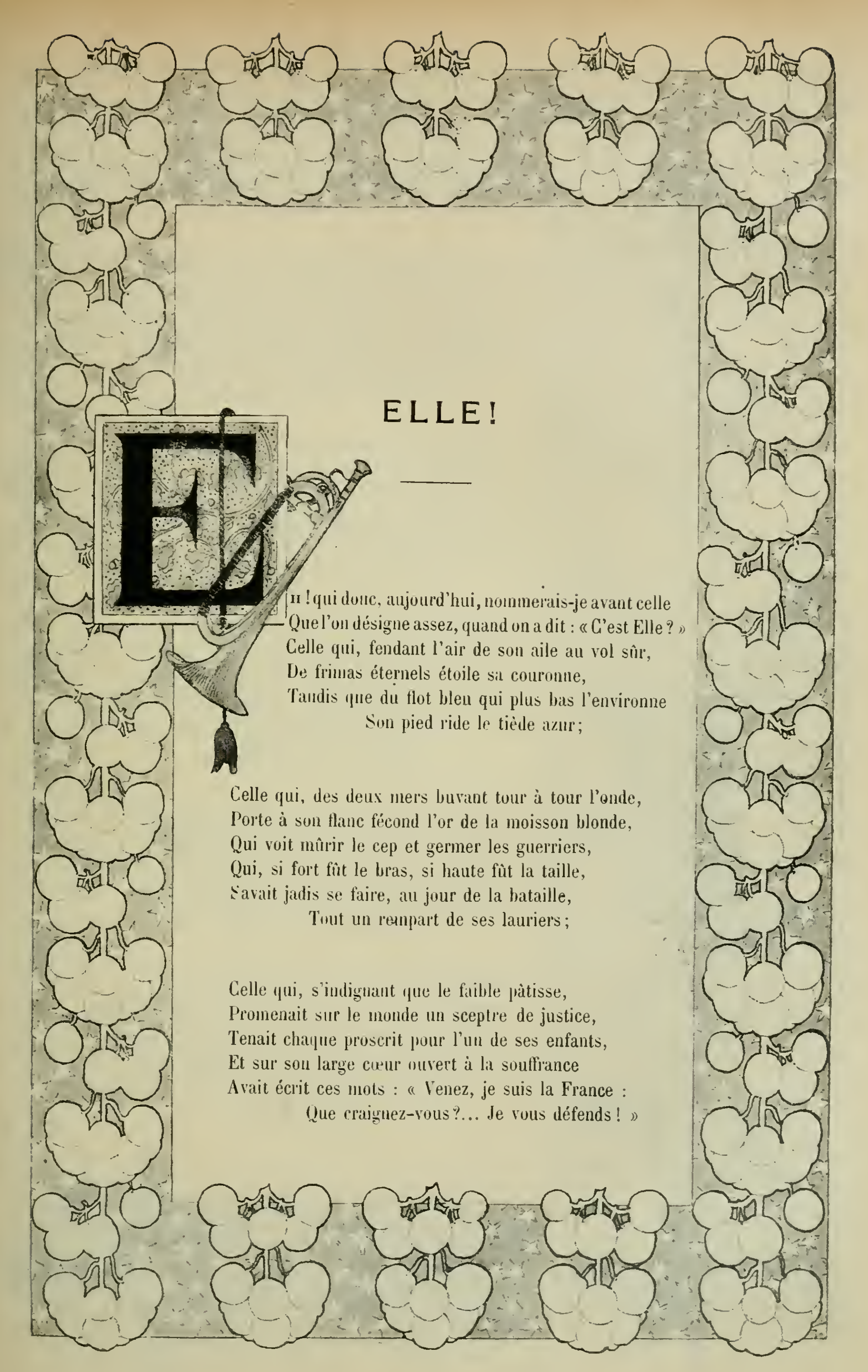
Puis vint le casque de 1812, pareil à celui des Autrichiens et des Prussiens, surmonté d'une crinière taillée en brosse. Il fut remplacé, dès 1818, par le shako, meuble de dimensions extravagantes, ne pouvant être porté que par de fortes têtes. Celui-ci fut détrôné à son tour par le casque de 1840, le même que celui de 1786.

Depuis 1881, les dragons russes ont pour coiffure le bonnet fourré, merveilleusement approprié aux rigueurs du climat et qui, pour cela, restera définitivement, selon toutes apparences.

N'oublions pas les Anglais.

Voici d'abord la tenue qu'ils portaient à Fontenoy, puis celle de la guerre d'Indépendance de l'Amérique, celle de la guerre d'Espagne sous le premier Empire ; plus loin, celle des dragons de Balaklava et Inkermann ; enfin les Royal Scots Greys et les dragons de 1893.

Tout cela fait bien des changements, en comparaison de la constance autrichienne et française, et nous ne pouvons que regretter une fois de plus la mort prématurée d'Aristote. Ce n'est plus un chapitre, c'est un volume qu'il nous aurait écrit.

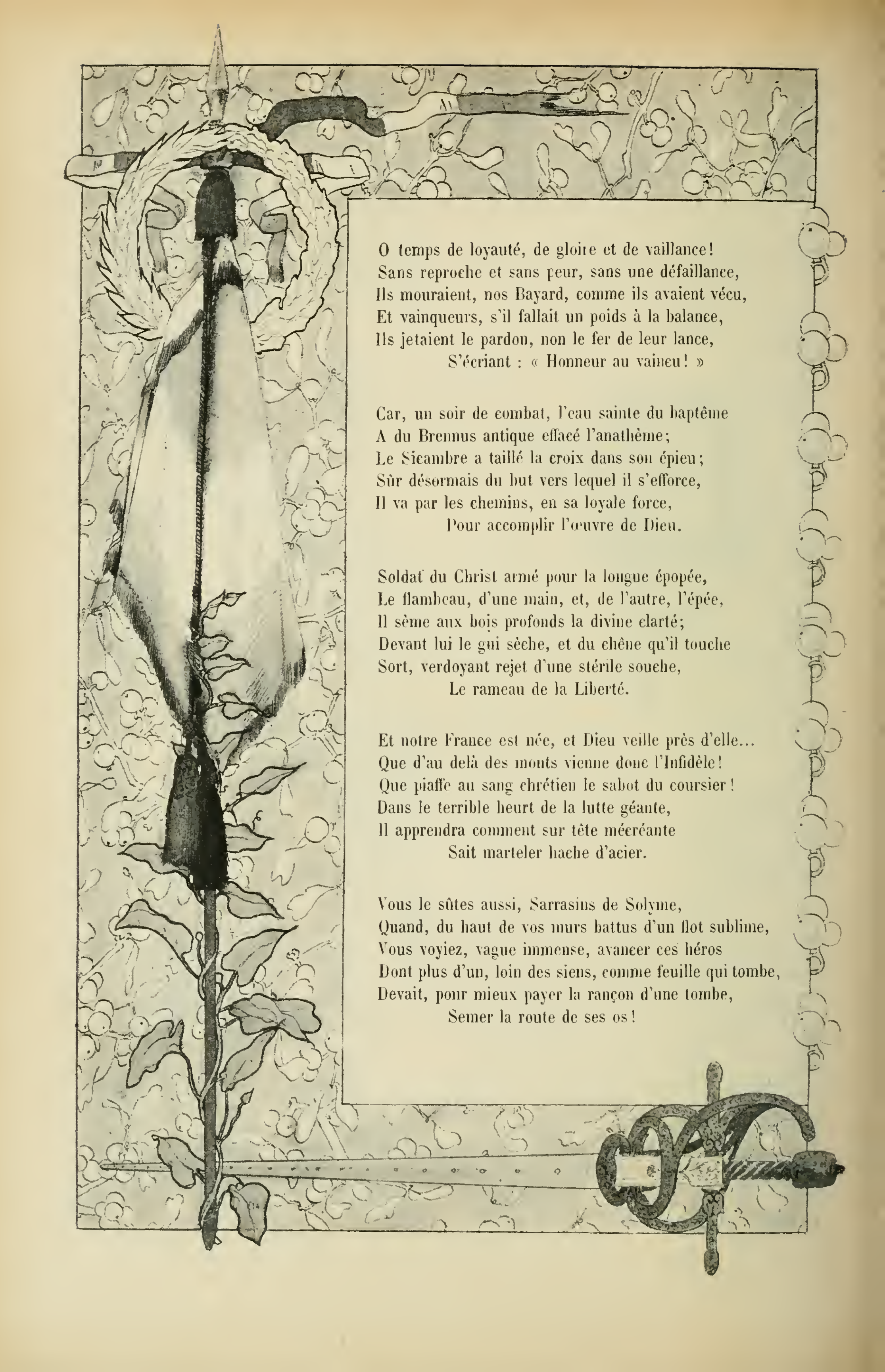


ELLE!

Eh! qui donc, aujourd'hui, nommerais-je avant celle
Que l'on désigne assez, quand on a dit : « C'est Elle ? »
Celle qui, fendant l'air de son aile au vol sûr,
De frimas éternels étoile sa couronne,
Tandis que du flot bleu qui plus bas l'environne
Son pied ride le tiède azur;

Celle qui, des deux mers buvant tour à tour l'onde,
Porte à son flanc fécond l'or de la moisson blonde,
Qui voit mûrir le cep et germer les guerriers,
Qui, si fort fût le bras, si haute fût la taille,
Savait jadis se faire, au jour de la bataille,
Tout un rempart de ses lauriers;

Celle qui, s'indignant que le faible pâtisse,
Promenait sur le monde un sceptre de justice,
Tenait chaque proscrit pour l'un de ses enfants,
Et sur son large cœur ouvert à la souffrance
Avait écrit ces mots : « Venez, je suis la France :
Que craignez-vous?... Je vous défends! »



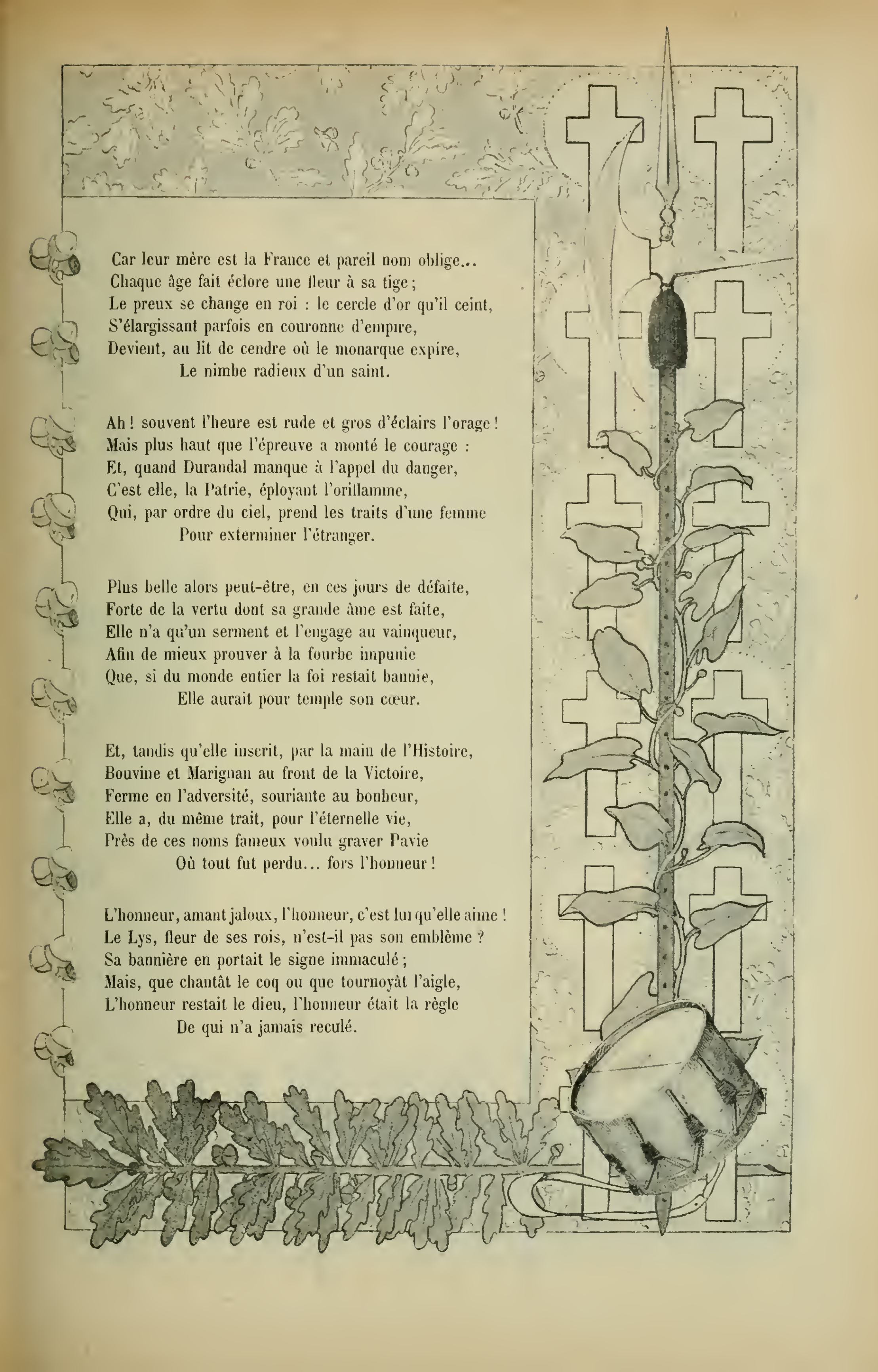
O temps de loyauté, de gloire et de vaillance!
Sans reproche et sans peur, sans une défaillance,
Ils mouraient, nos Bayard, comme ils avaient vécu,
Et vainqueurs, s'il fallait un poids à la balance,
Ils jetaient le pardon, non le fer de leur lance,
S'écriant : « Honneur au vaincu! »

Car, un soir de combat, l'eau sainte du baptême
A du Brennus antique effacé l'anathème;
Le Sicambre a taillé la croix dans son épieu;
Sûr désormais du but vers lequel il s'efforce,
Il va par les chemins, en sa loyale force,
Pour accomplir l'œuvre de Dieu.

Soldat du Christ armé pour la longue épopée,
Le flambeau, d'une main, et, de l'autre, l'épée,
Il sème aux bois profonds la divine clarté;
Devant lui le gui sèche, et du chêne qu'il touche
Sort, verdoyant rejet d'une stérile souche,
Le rameau de la Liberté.

Et notre France est née, et Dieu veille près d'elle...
Que d'au delà des monts vienne donc l'Infidèle!
Que piaffe au sang chrétien le sabot du coursier!
Dans le terrible heurt de la lutte géante,
Il apprendra comment sur tête mécréante
Sait marteler hache d'acier.

Vous le sûtes aussi, Sarrasins de Solyme,
Quand, du haut de vos murs battus d'un flot sublime,
Vous voyiez, vague immense, avancer ces héros
Dont plus d'un, loin des siens, comme feuille qui tombe,
Devait, pour mieux payer la rançon d'une tombe,
Semer la route de ses os!



Car leur mère est la France et pareil nom oblige...
Chaque âge fait éclore une fleur à sa tige ;
Le preux se change en roi : le cercle d'or qu'il ceint,
S'élargissant parfois en couronne d'empire,
Devient, au lit de cendre où le monarque expire,
Le nimbe radieux d'un saint.

Ah ! souvent l'heure est rude et gros d'éclairs l'orage !
Mais plus haut que l'épreuve a monté le courage :
Et, quand Durandal manque à l'appel du danger,
C'est elle, la Patrie, éployant l'oriflamme,
Qui, par ordre du ciel, prend les traits d'une femme
Pour exterminer l'étranger.

Plus belle alors peut-être, en ces jours de défaite,
Forte de la vertu dont sa grande âme est faite,
Elle n'a qu'un serment et l'engage au vainqueur,
Afin de mieux prouver à la fourbe impunie
Que, si du monde entier la foi restait bannie,
Elle aurait pour temple son cœur.

Et, tandis qu'elle inscrit, par la main de l'Histoire,
Bouvine et Marignan au front de la Victoire,
Ferme en l'adversité, souriante au bonheur,
Elle a, du même trait, pour l'éternelle vie,
Près de ces noms fameux voulu graver Pavie
Où tout fut perdu... fors l'honneur !

L'honneur, amant jaloux, l'honneur, c'est lui qu'elle aime !
Le Lys, fleur de ses rois, n'est-il pas son emblème ?
Sa bannière en portait le signe immaculé ;
Mais, que chantât le coq ou que tournoyât l'aigle,
L'honneur restait le dieu, l'honneur était la règle
De qui n'a jamais reculé.



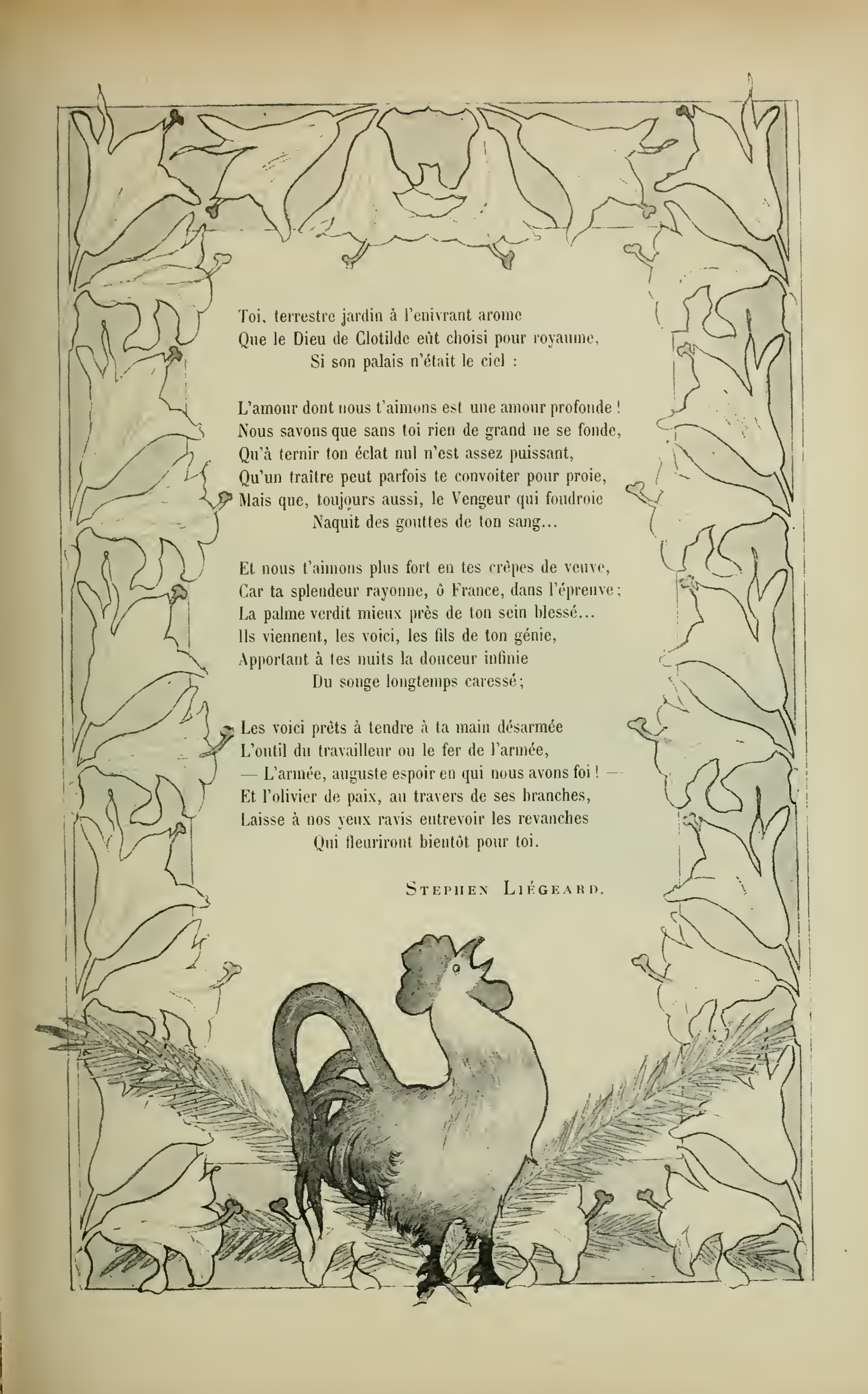
C'est pour lui que, le jour où l'Europe se lève,
Dédaigneuse du nombre, elle a tiré le glaive;
Pour lui qu'en souvenir du vieux *bardit* gaulois,
Elle marchait, au bruit des strophes enflammées,
Faisant du sol sacré jaillir quatorze armées,
Moisson riche de mille exploits;

Pour lui que de son astre éblouissant la terre,
Comme elle avait jadis brisé le cimeterre,
Quinze ans elle enchaîna les peuples, vain troupeau,
A l'essieu triomphal de son char de conquête, —
Et, tel un arc-en-ciel, jeta sur la tempête
Les trois couleurs de son drapeau.

Et cet honneur, on veut qu'un peu d'encre le souille!
Et l'on va s'étonnant qu'aux veines le sang bouille!
Et ce drapeau sorti troué de cent combats,
Drapeau n'ayant connu pour tache que la poudre,
On voudrait, fol orgueil, lui debout sous la foudre,
Qu'un souffle impur le jetât bas!

Non!... chassons loin de nous l'obsession sans trêve...
Ce n'est pas un Français qui put faire un tel rêve!
Car devant le soupçon brutal, injurieux,
Les Hoche, les Condé, les Dunois, les Turenne,
Réveillés à la voix de la « bonne Lorraine »,
Se dresseraient, morts glorieux!

O France, ô mon pays, sol de toutes les gloires,
Toi qui de tes hauts faits as rempli les mémoires,
Toi dont la coupe d'or verse le divin miel,



Toi, terrestre jardin à l'enivrant arome
Que le Dieu de Clotilde eût choisi pour royaume,
Si son palais n'était le ciel :

L'amour dont nous t'aimons est une amour profonde !
Nous savons que sans toi rien de grand ne se fonde,
Qu'à ternir ton éclat nul n'est assez puissant,
Qu'un traître peut parfois te convoiter pour proie,
Mais que, toujours aussi, le Vengeur qui foudroie
Naquit des gouttes de ton sang...

Et nous t'aimons plus fort en tes crêpes de veuve,
Car ta splendeur rayonne, ô France, dans l'épreuve ;
La palme verdit mieux près de ton sein blessé...
Ils viennent, les voici, les fils de ton génie,
Apportant à tes nuits la douceur infinie
Du songe longtemps caressé ;

Les voici prêts à tendre à ta main désarmée
L'outil du travailleur ou le fer de l'armée,
— L'armée, auguste espoir en qui nous avons foi ! —
Et l'olivier de paix, au travers de ses branches,
Laisse à nos yeux ravis entrevoir les revanches
Qui fleuriront bientôt pour toi.

STEPHEN LIÉGEARD.

A TRAVERS LA NOUVELLE-AUTRICHE

DU DANUBE A L'ADRIATIQUE

La nouvelle, terrifiante, se répandait dans Vienne. L'archiduc Rodolphe venait d'être tué. Comment? A la chasse, disaient les uns; un mari jaloux, affirmaient les autres. Finalement, ce fut un suicide, officiellement du moins. Mais, dans le moment, un seul fait se présentait dans toute sa brutalité : le prince était mort. Et, comme il jouissait d'une grande popularité, et qu'il était même très aimé, la foule, avide de nouvelles, emplissait la ville, s'arrachant les suppléments des journaux, encadrés de noir.



LE DÉFILÉ DE NARENTA PRÈS GLOCOSNICA

La rue principale, le Graben, fourmillait de monde, ainsi que la voie qui mène au château, dont l'immense cour semblait une ruche en travail. Dans les groupes, on supputait, on discutait. Parfois, une version nouvelle produisait une émotion, un incident, sur un point ou sur un autre. Devant le guichet, par lequel on parvient aux appartements particuliers de l'empereur, des gens, en rangs serrés, regardaient silencieusement la porte fermée, derrière laquelle devait se passer un drame qu'on devinait.

J'étais du nombre et ne prenais garde à ceux qui m'entouraient, lorsque l'immobilité troublante d'un voisin me fit détourner la tête. L'impression fut curieuse et pleine de surprise, car j'avais près de

moi le type le plus étrange que j'eusse jamais rencontré. C'était un homme de haute et large carrure, un vrai géant, couleur brou de noix, avec des yeux farouches et des moustaches démesurées, que faisaient ressortir le fez rutilant et la veste de velours grenat, très chamarrée d'or, sur laquelle s'étalait tout un arsenal de poignards, de stylets et d'épingles en filigrane d'argent.

En vérité, cet homme incarnait l'Orient, et, malgré le recueillement du lieu, je ne pouvais détacher mes yeux de sa physionomie si captivante. Puis, par ce hasard particulier, mais fatal, qui met quinze jours de suite sur votre route une personne que vous n'y aviez jamais vue, je le retrouvai, le soir même et les jours suivants, au restaurant, où il venait, suivant l'habitude viennoise, proposer, de table en table, sa marchandise. Seulement, à l'inverse des juifs qui ont, en général, le monopole de ce petit commerce, il ne soufflait mot, se plantait devant vous, les yeux dans vos yeux, attendait un instant, puis, qu'il eût vendu ou non vendu, s'éloignait dédaigneusement, pour recommencer plus loin. Ses poignards, très primitifs, à manche de corne garni de clous, étaient enfermés dans une gaine en bois, recouverte d'une feuille de cuivre à soudure grossière, et ses épingles à cheveux, terminées par une boule capricieusement ajourée, pesaient si peu qu'on en pouvait mettre deux dans une lettre, sans surtaxe.

Pourquoi ces bibelots me donnèrent-ils le goût de l'Orient ? En être si près, et, par devoir professionnel, n'y pouvoir jeter un coup d'œil. Les jours d'effervescence ou d'émeute, et ils sont nombreux à Budapest, j'étais envoyé dans la capitale hongroise; mais Budapest n'est pas l'Orient ! Enfin, après une longue attente, une occasion se présenta. Déplacé, comme correspondant d'un journal parisien, de Vienne à Rome, je me rappelai à propos que tout chemin mène à la Ville Éternelle... Et voilà comment, par un beau matin de printemps, j'eus la joie d'entendre un chef de train crier : Bosna-Brod !

Le voilà, l'Orient ! Quelques méchantes masures, une misérable mosquée : c'est peu de chose ; mais c'est un monde qui commence, et l'impression est aussi grande que si l'on mettait les pieds, pour la première fois, en Chine ou au Gabon.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'une police tracassière vous arrache à votre extase ? Des agents en uniforme bleu de ciel, coiffés du fez rouge, qui désormais émaillera tous les pays que vous traverserez, vous demandent vos papiers, vous harcèlent de questions, d'indiscrétions, et ne vous remettent en liberté qu'au moment même où la locomotive-bijou du petit chemin de fer à $0^m,76$ d'écartement donne, en sifflant, le signal du départ.

Nous sommes donc en Bosnie, la patrie de mon marchand de poignards et l'une des deux provinces qui forment la Nouvelle-Autriche. Est-ce une illusion ? Mais, en vérité, le paysage n'a plus rien de commun avec celui que nous avons laissé de l'autre côté de la Save. Les montagnes bosniaques ne ressemblent ni aux petites Karpathes, ni aux monts de Varasdin. Elles n'offrent pas ces arêtes franches, ces envolées rocheuses qui font la beauté des Alpes bavaroises ou tyroliennes ; encore moins la hardiesse et la majesté du réseau de la Suisse; mais elles ont leur cachet spécial et leur originalité dans leurs boursouflures émoussées qui s'estompent au loin, bleues ou violettes.

Après une course à travers la plaine marécageuse d'Ivansko, le train s'accroche aux flancs de collines escarpées, en décrivant des courbes qui l'ont fait justement comparer à un serpent qui cherche à se mordre la queue. On gagne ainsi la crête du système orographique qui sépare les eaux de la Bosna de celles de l'Oukréna. Là, les sinuosités s'accusent encore davantage : c'est une gageure contre le bon sens, une protestation, par le mépris, contre les craintes

de déraillement. Aussi le voyageur ne peut-il s'empêcher, malgré la nouveauté de cette ascension serpentine, de ressentir un contentement très réel en arrivant à la station de Dervent, où, de plus, il a la surprise d'un buffet à l'autrichienne, bien fourni et pas cher, ce qui est un doux répit quand on arrive



LA SOURCE DE LA COMADINA

de Vienne, où tout est hors de prix.

De la crête on descend comme on y est monté. De temps à autre, quelquefois dans une gorge où le petit train passe comme un ouragan, un village de cabanes pouilleuses s'agrippe aux aspérités d'un roc abrupt. La vision dure une seconde; c'est comme au chemin de la Corniche, entre Gênes et La Spezia, la sensation d'un paysage dans un éclair, avec, en plus, le minaret obligé — vrai minaret, pas pour la montre, pas pour la tradition, mais servant à sa destination, avec, au soir, le muezzin pour la prière. Maglaj, sur la rive droite de la Bosna, possède en plus un castel qui a l'air d'une grive sortant d'une croûte de pâté. Il fut pris, paraît-il, par le prince Eugène de Savoie, en 1697, et fort récemment, en 1878, malgré sa vétusté, servit de théâtre au massacre d'un escadron de hussards autrichiens.

De plus inoffensive apparence est le château délabré de Branduc, qui, au tournant d'un roc, apparaît soudainement au flanc d'une falaise hérissée de petites maisons noires, suspendues en l'air et se tenant par la force de l'habitude. Les Turcs, qui l'occupèrent longtemps, le regardaient cependant comme imprenable, et l'on tient sur son passé des récits à faire pâlir les plus sanglantes traditions de l'époque féodale : on y aurait, dit-on, découvert un puits profond rempli d'ossements humains. Mais bientôt la vallée s'élargit, et nous saluons, au passage, de véritables villes, comme Zenica, centre industriel assez considérable, et Visoko, dont les tanneries de cuir sont renommées.

M. Elisée Reclus a qualifié la Bosnie de Suisse sans neiges éternelles; mais pour le moment il en existe encore, en un endroit au moins, car la Biélasnika, dont la cime dépasse les montagnes violettes qui s'étendent devant nous, en est couverte. La beauté du paysage y gagne certainement et fait paraître moins monotone la traversée de la campagne de Sarajevo. Nous sommes sur le territoire bosniaque depuis dix heures, nous avons parcouru près de 270 kilomètres, et ce n'est pas sans une certaine satisfaction que nous saluons la jolie capitale de la Nouvelle-Autriche.

Sarajevo, ou Bosna-Seraï, dont le nom s'approprie mieux à son caractère oriental, s'étage en pente douce sur les deux bords de la Miljacka ou *l'Aimable*. Et, vraiment, jamais rivière ne fut plus justement nommée, car elle semble faite pour le plaisir des yeux. Sinueuse et garnie de plusieurs ponts qui relient les deux parties de la ville, elle baigne le pied de maisons pittoresques, entrecoupées de jardins et de bouquets d'arbres. Des fleurs, partout, nous souhaitent la bienvenue; tout est riant autour de nous; les minarets scintillent comme des bougies allumées : décidément nous sommes en Orient, et le Prater et la tour de Saint-Étienne sont bien, bien loin.

Cependant, au sortir de la gare, l'Occident se rappelle à nous sous la forme d'un tramway — oh! le seul de la ville ! Après tout, ce moyen de locomotion est le bienvenu partout, et surtout en un lieu où les rues sont le plus souvent remplacées par des escaliers branlants, fort raides; aussi le prendrons-nous sans vergogne pour gagner le camp retranché, construit dans les premiers temps de l'occupation autrichienne pour assurer la sécurité publique, très menacée, mais qui maintenant, l'émotion primitive calmée, sert de caserne, où l'on fraternise entre képis et turbans.

Cette agglomération de bâtiments militaires n'offre rien de remarquable, et bien autrement curieuse est la manufacture de tabac qui en est proche. C'est là qu'une centaine de jolies filles préparent l'herbe parfumée d'Herzégovine, qui se vend sous le nom de tabac de Bosnie. A l'heure de la sortie des ouvrières, c'est un spectacle bariolé qui évoque l'image de Carmen et de ses compagnes. Elles portent le gracieux costume osmanli : la calotte de velours rejetée en arrière, la veste ronde, le

collier à sequins, le pantalon très ample, ottoman, marchent le visage découvert, ce qui donne raison au proverbe : « Va en Bosnie si tu veux voir ta fiancée. » Seules, les matrones et les duègnes portent encore le voile pudique des filles de l'Islam, et même il est si laid et si épais qu'elles font l'effet de guerriers touaregs.

Les hommes ont aussi conservé le vêtement turc. Ils portent même le plus souvent



CONSTRUCTION DU PONT DE LA DRINA

lamé d'or, et, contrairement à l'usage l'antique turban. Et quelle couleur dans

leur tenue : la veste de soie claire, la jaquette écarlate, le caleçon vert, très ample, les bas blancs, et les babouches en cuir jaune, pointues comme des souliers à la poulaine.

A côté de ces indigènes, demeurés fidèles à la religion qui leur fut imposée sous l'occupation mahométane, se meuvent les orthodoxes, qualifiés de Serbes, venus des provinces danubiennes ou de la Galicie ; les catholiques, identifiés avec les Croates, et les juifs, immigrés d'Espagne à l'époque de l'Inquisition, et qu'on appelle, pour cette raison, les *Spanicols.* Ceux-là ont conservé, plus encore que les autres, les traditions du passé. Ils portent, comme leurs aïeux, la toque pointue, la lévite de couleur, la ceinture bariolée ; ils tiennent à la main le bâton de Jacob, et, comme dans tous les pays qui leur donnent asile, ils font du commerce, petit et grand.

C'est dans le quartier oriental de Carsia qu'il faut voir cette foule bigarrée, qui va, vient, se croise et remplit les ruelles étroites, garnies de boutiques en bois, où se vendent les étoffes voyantes, les tabourets incrustés de nacre, les pipes garnies d'ambre, les bijoux en faux et, en général, toute la bimbeloterie des bazars orientaux. Un parfum de pastilles du sérail vous prend à la gorge, vous suit, vous obsède. Vous pouvez déjà vous croire à Constantinople ou au Caire, et, en vérité, vous n'avez pas tort, car ces villes n'offrent rien de plus curieux que ce coin de Sarajevo, au milieu duquel s'élève une mosquée du plus pur style byzantin, qui remonte au XVI[e] siècle. Pour la visiter, nous chausserons la pantoufle du profane, et ce n'est pas là le moindre agrément pour l'Européen de l'Est, avide d'émotions nouvelles.

Sur les bords d'un ruisseau, le Kosovo, où nous passons en descendant de la manufacture de tabac, les chants nasillards, les grincements d'archets sans colophane et les accents lourds des longs tambours nous rappellent l'esplanade des Invalides et la rue du Caire, à l'Exposition du Centenaire. Mais, il faut bien le dire, la musique turque est un de ces produits qui n'ont de véritable saveur que sur place. Il en est de même du fin moka qu'on nous sert au Bend-basi-Kavana, sur une terrasse au bord de l'eau, et qui ne coûte guère que deux sous de notre monnaie. O pays neufs, que ne restez-vous toujours neufs ? Je parierais que le café se paye trois sous maintenant sur la rive du Kosovo.

Mais nous avons encore à voir le castel, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Sarajevo ; puis le palais du gouverneur, proche la mosquée d'Ali-Pacha, qui fut, à l'intérieur, le théâtre d'une mêlée sanglante, d'une vraie boucherie, le 19 août 1878. Mais cet incident et plusieurs autres du même temps sont oubliés, et le soldat autrichien et le fonctionnaire échappé des bureaux de Vienne ou de Budapest se promènent dans les rues, gravement, et sans autre inconvénient que celui de gâter l'aspect, si pittoresque, de la foule. Leur quartier général est la rue François-Joseph, ou la rue Rodolphe. Ils y trouvent des cafés viennois, où des garçons en habit leur servent le café noir accompagné de petits dés de sucre et suivi du verre d'eau traditionnel. Non loin de là, un lieu de plaisir, les Folies-Bergère de l'endroit, envoie aux échos d'alentour les numéros variés de ses orchestres de dames, de ses bandes de tziganes et de ses compagnies de chanteurs tyroliens.

A ces enchantements, nous préférerions les exercices des derviches, qui, dans leur vieux couvent, se livrent, les jeudis soirs, aux pratiques de leurs extases et de leurs contorsions. Les Aïoussas sont, paraît-il, dépassés par eux, mais le plus grand mystère plane sur leurs réunions ; et puis le hasard nous a fait arriver à Bosna-Seraï tout juste un vendredi.

Contentons-nous donc de jeter un dernier coup d'œil sur cette population si bizarre, que nous voudrions connaître à fond, car ses mœurs sont distinctes de celles de tous les autres peuples. Il est,

en Bosnie, des compromis curieux entre gens de race et de croyance opposées. Ils ne se fréquentent guère entre citoyens; mais, en bloc, ils se rapprochent. C'est ainsi que, chaque année, la ville de Sarajevo voit partir ensemble les pèlerins chrétiens et les pèlerins mahométans pour Jérusalem et La Mecque.

Il y a mieux. Lorsqu'un Turc vient à mourir, ses proches, en le parant de sa dernière toilette, lui mettent en main trois pièces d'or et un bâton, afin de lui faciliter le passage du paradis des chrétiens, qu'il faut, paraît-il, traverser pour arriver à celui de Mahomet. L'argent est destiné à séduire saint Pierre, et le bâton à le convaincre, en cas d'hésitation.

Nous quittons donc avec peine la jolie capitale bosniaque, pour nous rapprocher de la mer, par l'Herzégovine. C'est la plaine d'abord, avec des montagnes bleues d'un contour aimable. Bientôt la ligne incline à gauche, et l'on passe devant la station thermale d'Ilidze-Onis. Puis on monte en pente douce vers le mont Ivan. La voie est libre, et, sur les côtés, des troupes de cavaliers, sur de tout petits chevaux, pleins de feu, cherchent à l'emporter de vitesse sur le chemin de fer. Dans les champs, des femmes décolletées comme pour le bal s'interrompent de leurs travaux pour se moquer, à belles dents, de ces jockeys audacieux. Ils luttent longtemps, cependant; mais, à la fin, dépassés, ils abandonnent la partie.


VUE DE SARAJEVO

Le chemin se déroule à travers des prairies et des forêts de hêtres, il suit ensuite de jolies vallées, et finalement atteint la hauteur de l'Ivan. Là, soudainement, le décor change. Tout à l'heure, c'était la douce verdure, avec ses fleurs

et ses fruits : maintenant c'est l'Herzégovine au sol pierreux, aride, brûlant. Les montagnes affectent des formes grotesques : on dirait l'entrée d'une gorge infernale, propre à la fonte de balles magiques; on s'étonne presque de n'y pas voir chevaucher des sorcières sur un balai ; mais bientôt le paysage s'adoucit, s'humanise et s'anime. Sur les bords de la Narenta, Konjica, la première ville herzégovienne, se montre, encastrée dans la montagne comme un bas-relief dans son cadre. La voie longe le fleuve, et les beaux sites, sauvages mais impressionnants, se succèdent sans discontinuer. On passe à Jablanica; puis le train s'engage dans le défilé de la Narenta.

Là, c'est un délicieux chaos. Le fleuve coule, torrentueux, parmi les pierres tombées de la montagne. Des deux côtés, entre les rochers aux arêtes fantastiques, il y a place tout juste, à gauche, pour les piétons; à droite, pour la voie ferrée. Quelquefois, les premiers se hasardent au long des rails pour les traverser. C'est ainsi que, près de Glocosnica, nous croisons, à la sortie d'un tunnel, une jolie fille, à la gorge nue, campée comme un modèle de la statuaire antique. Elle vient de puiser de l'eau à la rivière et s'apprête à la remonter à son logis, qu'on se figure semblable aux cabanes primitives qu'on aperçoit deci, delà, pendues comme des cages d'oiseaux aux murs des falaises les plus abruptes. Charmante apparition, disparue aussitôt qu'apparue.

Un peu plus loin, nouvelle surprise, mais cette fois de la nature. Il s'agit des sources de la Comadina, qui s'effondrent en cascade mugissante. L'aspect en est des plus grandioses, terrifiant même, car cette masse d'eau se précipite d'une hauteur vertigineuse, non en poussière ou en nappe, mais en paquets qui semblent une mer en furie, rompant une digue.

Deux heures durant, nous suivons la vallée de la Narenta, passant en revue castels, villages et cataractes, et tel est le charme particulier qu'on éprouve au milieu de cette nature fantastique, qu'on s'en détache à regret, quand, à l'approche du soir, le train débouche sur le plateau fertile où s'élève Mostar, la capitale de l'Herzégovine.

Mostar, dont la vraie orthographe devrait être *Most star*, qui, en slave, veut dire Vieux pont, doit, en effet, son nom à un pont très ancien. D'une seule arche, il s'élève à quatre-vingts pieds au-dessus de la Narenta. C'est un travail d'une grande hardiesse, que la tradition populaire attribue aux Romains. D'aucuns lui assignent même une date fixe : 98 ans après Jésus-Christ, sous le règne de Trajan; d'autres pensent qu'il est l'œuvre d'Adrien. Quant aux Turcs, ils tiennent pour Soliman le Magnifique; mais il est plus probable qu'il fut construit sous les Slaves, au XVe siècle, sans doute lorsque, en 1430, le chef Radivoj-Gost s'établit à l'endroit où se trouve Mostar. Ce qui est certain, c'est que les Turcs le firent réparer en 1659, comme il ressort d'une inscription sur une de ses pierres.

D'après une légende du pays, l'ingénieur chargé de sa reconstruction fut un chrétien du nom de Rade, prisonnier des Osmanlis, auquel le sultan donna sa liberté pour prix de sa réussite, considérée comme très problématique; car le pont s'était écroulé toutes les fois qu'on avait tenté de le rétablir. De nombreux ouvriers y avaient perdu la vie, et l'opinion publique le regardait comme ensorcelé. La fée Wila, qui tient ses assises dans la montagne, avait même, dit-on, conseillé d'enfermer un couple d'amoureux dans ses fondations; mais, en dépit de cet extrême moyen, le pont s'était effondré, comme devant.

Maintenant on y passe en toute sécurité; mais il est très aigu, très étroit, et surtout très insuffisant pour les besoins modernes, d'autant que c'est le seul sur la Narenta, jusqu'à son embouchure. Mais il suffit aux gens du pays, et les étrangers s'en contentent également, car il constitue la plus grande curiosité

de la ville, qui, malgré ses coupoles et ses minarets, présente un aspect très occidental. Ses cafés, à l'italienne, ont remplacé les bons kavanas des bords du Kosovo; ses boutiques, à l'européenne, ne rappellent que de très loin les bazars orientaux; et ses maisons, à toits vulgaires, font regretter les constructions inégales, mais pittoresques en diable, de Bosna-Seraï.

loin des rives levantines envoie dans l'air pur toute une éruption volcanique de fumée noire et grasse. Les roues se mettent en mouvement, et bientôt l'Adriatique, cette enchanteresse aux yeux d'azur, nous apparaît limpide et calme comme un lac de la Suisse... quand il est calme.

EDMOND NEUKOMM.



RUE TURQUE A SARAJEVO

Il faut donc le quitter, cet Orient si rapidement entrevu. De Mostar à Metkovic, qui est le port de l'Herzégovine, à peu de distance de la mer, on ne met guère que deux heures en chemin de fer. Le paquebot qui doit nous emporter

Ce récit coloré et inédit date de quelques années. Depuis, le gouvernement autrichien a inauguré avec éclat de nouvelles lignes de chemins de fer, mais rien n'est changé dans l'aspect de ce pittoresque pays.

N. d. l. D.

L'ASTROLOGUE PISAN

A Pise, Francesco Savelli passait pour fou depuis son retour de Grèce.

Et comment croire qu'il n'avait pas l'esprit troublé par toutes sortes de chimères, quand sa manière de vivre était si extravagante ?

Il portait une longue robe de lin toute blanche, parsemée de signes mystérieux : il était coiffé d'un haut chapeau pointu où étaient fixés une étoile d'or aux sept rayons, un croissant d'argent et d'autres métaux aux formes bizarres; il ornait son doigt d'une lourde bague dont le chaton était formé de sept pierres précieuses rangées en cercle avec un diamant au milieu ; il ne chaussait point des brodequins de cuir, mais marchait les pieds enveloppés de simples sandales de toile, maintenues par un lacet qui serrait la jambe de sept tours. Il vivait dans un jeûne perpétuel, un jeûne tel que les moines franciscains réfugiés en solitaires dans une des gorges des monts Pisans l'auraient difficilement observé en temps de carême. Jamais ne paraissaient sur sa table les viandes saignantes des animaux domestiques, ni les chairs savoureuses du gibier tué sur la montagne, ni les membres rissolés d'une sarcelle aux pattes noires, ni le long corps tacheté des truites nourries dans les sources de San Giuliano, ni rien de ce qui avait appartenu à un être vivant. Des herbes, des légumes, des fruits, du pain de froment et de l'eau formaient sa seule nourriture. Pendant de longs mois il restait renfermé, invisible, sans communication avec personne autre que sa vieille nourrice, qui commençait à prendre les allures suspectes d'une jeteuse de sorts. Il ne parlait pas, et, si quelqu'un se hasardait à lui poser une question, il semblait ne rien entendre : ses lèvres demeuraient closes et immobiles comme les lèvres de marbre d'une statue, et ses yeux, indifférents aux objets voisins, regardaient bien loin quelque coin invisible de l'espace. Dans de rares occasions il avait rompu ce silence. Alors, d'une voix douce, mais monotone et sans accent, il laissait tomber des mots bizarres, associés d'une façon si étrange qu'ils formaient des phrases obscures, énigmatiques, inintelligibles...

Cependant beaucoup — surtout des femmes — leur cherchaient un sens : car plus d'une fois le mystère s'était éclairci et, bien interprétées, ces formules avaient pu s'appliquer à des événements qui s'étaient réalisés plus tard. Pour ceux-là Francesco n'était pas fou, mais avait plutôt le don merveilleux de prévoir l'avenir.

Ce qui confirmait les femmes de Pise dans cette opinion, c'est qu'il avait une longue barbe lustrée et que ses cheveux tombaient en boucles noires sur sa robe blanche ; c'est qu'il passait auprès des plus belles sans voir l'éclair curieux de leurs yeux ou la blancheur nacrée de leurs sourires ; c'est qu'il était beau, jeune, de noble famille et que dédaigneux de ces avantages il fuyait les fêtes, restant sur la tour de sa maison la moitié des nuits à regarder les étoiles. Sa science devait être admirable : car il lisait des manuscrits dont les lettres avaient la forme de clous; il traçait sur le parchemin des cercles avec des signes inconnus; il savait le nom des astres, la nature bienfaisante ou maligne des génies qui les habitent, les influences que les planètes projettent à travers l'espace et qui au jour de la naissance marquent l'âme des enfants d'un sceau indélébile.

Son bonheur, pensaient les gens de Pise, devait être d'une essence bien supérieure ou sa tristesse d'une amertume bien indomptable : car il ne s'associait à aucune des joies communes. La chose

leur paraissait d'autant plus étonnante que sept ans auparavant nul plus que Francesco ne montrait d'ardeur dans la poursuite du plaisir, de goût pour les divertissements, de recherche dans la mise, dans la tenue, dans tout ce qui pouvait provoquer l'admiration. Avant son voyage nul ne conduisait avec plus de sûreté une barque sur l'Arno, nul ne chantait d'une voix plus pénétrante en s'accompagnant de la mandoline, nul n'était plus élégant dans la tarentelle, nul ne disait un conte d'un air aussi fin et en le relevant d'idées plus ingénieuses. Un jour il était parti brusquement et après une longue absence il était revenu tout autre.

La légende, comme il arrive, avait recouvert la réalité de ses broderies fantaisistes.

Francesco n'était pas fou; mais il avait été si malheureux à la mort de son amie Margarita qu'aucune des consolations communes n'avait pu soulager sa peine. Il avait pleuré, quand il avait entendu sa mère lui dire que les hommes sont oublieux; il avait souri tristement en hochant la tête, quand ses amis lui parlaient d'autres filles de Pise, et il s'était fâché, quand frère Bartolomeo lui avait défendu sous peine de péché de songer à la morte. Tant de dureté l'avait même révolté et il avait rejeté un culte qui proscrivait le souvenir des choses belles et pures, comme Margarita.

Dans sa mémoire avait chanté l'écho des religions primitives si douces à l'amour, où les âmes communiquent entre elles malgré la mort, et il avait résolu d'aller bien loin cultiver la science des anciens sages. Pendant sept ans, perdu dans une bourgade de la Grèce, il avait suivi les leçons d'un philosophe chassé de Byzance quand la ville fut prise par les Turcs. C'est là qu'il avait été initié aux mystères des philosophies anciennes et à l'antique sagesse de la Chaldée et de l'Égypte.

Alors il avait eu la révélation d'un monde nouveau, plein d'ordre et d'harmonie, où la vie est partout présente, où les mystères dévoilés deviennent des instruments de puissance. Point d'êtres morts, inertes, formés d'éléments incohérents ou hostiles, mais des corps pénétrables à l'intelligence, dont les parties se tiennent par les lois du nombre, et qui, reliés au Tout, subissent des influences lointaines et réglées. L'homme n'est plus ce roi maussade de la création qui s'isole dans son orgueil, mais il n'est qu'un anneau de la chaîne universelle des êtres. Tout a un sens, et, par la liaison réciproque des parties, tout est signe, manifestation, symbole !

Il n'avait pas seulement ces enchantements de l'esprit, mais de vraies extases où son âme, parcelle du divin, détachée un instant de son corps, semblait remonter à sa céleste origine et se mêler au chœur des étoiles, habitées toutes par des génies.

Dans une de ces visions il avait vu la morte, dont la robe blanche serrée à la taille fuyait en arrière et se perdait en ondes vaporeuses. Margarita portait dans sa main droite une marguerite à sept pétales et sa main gauche tenait un anneau brisé; ses yeux, bleus comme l'azur du ciel de mai, étaient doux, mais fixes. Elle était dans le signe du Zodiaque, sur lequel règne la vierge Érigone, et portait à son front l'étoile brillante que les Grecs ont nommée *Stachys*. Depuis cette époque, il n'avait qu'à regarder l'étoile pour évoquer l'image, dont la bouche éternellement muette lui inspirait cependant, par une influence certaine, les hautes pensées et les pressentiments d'avenir.

C'était surtout cette image qui avait donné à son idéal philosophique la vie et l'efficacité; c'était elle la gardienne vigilante de l'harmonie, de la règle, de la loi; c'était elle qui lui rappelait ses résolutions vertueuses au moment où la passion menaçait de les exclure de la conscience. Quand l'instinct frémissait et que l'idée du Bien, abstraite et décolorée, allait s'évanouir, la figure de la vierge se dressait devant lui lumineuse, la figure de la morte aimée. Elle deve-

nait la raison visible, pleine de charme, qui attire, rend l'obéissance agréable et le dévouement facile. Elle le défendait contre les oublis, contre les faiblesses, contre les entraînements et les retours sournois de l'habitude banale. Elle l'attirait en haut, lui faisait perdre de vue les réalités mesquines et l'amenait à concentrer toutes les énergies de son être sur un point unique : agir de façon que l'image aimée garde tout son rayonnement, qu'elle ne s'obscurcisse et ne se voile d'aucune ombre !

C'est pour cela qu'il était sobre, pur, silencieux, solitaire, contemplateur. C'est aussi pour cela que le peuple des marchands le traitait de fou, mais que les femmes prenaient pour un devin cet amoureux des étoiles.

***

Un soir de mai, Francesco était sur la terrasse de la tour, autrefois protectrice de la maison de ses pères, maintenant couronnée de créneaux inutiles depuis que Pise — achetée 200,000 florins d'or — s'était engourdie sous la domination de Florence.

La lumière expirait au loin sur la mer au delà des montagnes de la Corse ; Jupiter commençait à paraître dans le ciel près du lieu où devaient bientôt s'allumer les feux des Gémeaux ; la nouvelle lune, d'une teinte rousse, bandait l'arc qui blesse de ses flèches les frêles bourgeons de la vigne. Le silence s'étendait sur la ville en même temps que l'obscurité ; les rues ne bourdonnaient plus des bruits de la foule et les places vides s'étaient faites silencieuses comme le Campo-Santo.

Francesco pourrait entendre le clapotement des eaux qui, d'un bruit monotone, viennent frapper le pied de sa tour, mais ses oreilles restent fermées aux bruits d'en bas et ne troublent pas de sensations importunes son âme attentive aux voix intérieures. Debout, le visage tourné vers le sud, il contemplait dans une muette adoration le fantôme sidéral, lorsqu'un bruissement inaccoutumé le tire de sa rêverie et dissipe sa vision : un bruit plus doux que le battement d'ailes de quelque oiseau nocturne, aussi léger que le frémissement des esprits de l'air qui palpitent autour de lui dans les soirs obscurs. Il se retourne, et la surprise l'immobilise dans son attitude quand il voit une tête radieuse de femme qui émerge par l'escalier de la tour.

Du haut des demeures astrales, l'âme de la morte bien-aimée a sans doute entendu ses vœux et, rassemblant pour lui la poussière vénérée de son corps, elle vient sous une forme moins intangible lui dire les secrets des mondes et lui inspirer par une action plus immédiate la vertu, cette puissance émancipatrice de la vie. C'est elle qui, touchée de son amour, a consenti à quitter un instant les sphères supérieures pour lui donner cet avant-goût des joies célestes, c'est Elle ! Car une femme vivante n'a pas cette figure aux blancheurs lactées et lumineuses, ni ces yeux qui éclairent l'obscurité, ni cette taille souple comme les joncs qui se courbent au moindre souffle sur les bords d'un ruisseau, ni cette démarche onduleuse, glissante, semblable au passage silencieux du nuage qui fuit dans le bleu du ciel !

Pourtant ce n'était pas elle, mais la plus jolie fille de Pise, la belle Paola Sismondi qui, après plusieurs tentatives infructueuses, avait, cette fois, vaincu les résistances de la vieille nourrice, d'habitude gardienne inexorable du logis de son maître.

Le père de Paola était un bourgeois à l'âme marchande qui, dans ses rêves ambitieux, voulait marier sa fille au comte Pozzo di Strozzi, un riche seigneur, mais capitaine de la garnison florentine et Florentin lui-même. Paola avait tenu à consulter l'astrologue dans l'idée que les astres seraient contraires à ce mariage et avec l'espoir que l'indifférence de son cousin — qu'elle aimait — n'était pas sans remède.

— Signor Francesco, dit-elle d'une

voix douce et un peu tremblante, vous qui avez la science des anciens mages et qui pouvez lire dans le ciel comme dans un livre ouvert les événements futurs, regardez pour moi les astres et dites si la volonté de mon père ou la mienne se réalisera... Ne m'entendez-vous pas? Car vos lèvres restent serrées, votre figure semble de marbre et vos yeux, levés en haut, dédaignent de s'abaisser jusqu'à moi. J'ai bravé les ordres de mon père pour venir ici seule, la nuit, à travers l'obscurité effrayante des rues... Me laisserez-vous partir sans me dire un mot?

Francesco demeure immobile et muet. Fâché contre lui-même d'avoir pu confondre l'image céleste avec une forme matérielle, avec une beauté qui est l'enveloppe d'une âme mal épurée des désirs d'en bas, il regarde plus obstinément l'étoile et, dans un immense effort de volonté, essaye de ressusciter le fantôme aérien. Inutilement.

— Signor Savelli, reprend Paola d'une voix plus ferme, n'est-il pas vrai que le Ciel condamne les mariages sans amour? Le cœur d'une femme ne s'achète pas avec des florins d'or, ni avec un palais aux colonnes de marbre blanc, ni avec le triste honneur de commander sur notre ville sujette... Il se donne mais ne se vend pas... N'est-il pas vrai que les astres se choqueraient furieusement entre eux et annonceraient de grands malheurs, si je consentais à subir la honte d'un pareil marché? Dites un mot, signor, pour que j'aie la force de lutter contre l'amour despotique et avare de mon père; dites, je vous en prie!

Un petit tressaillement passe sur la figure de Francesco, mais ses lèvres ne s'entr'ouvrent point et ses paupières, qui n'achèvent pas le clignement commencé, se relèvent dans leur froide fixité. Les yeux de Paola deviennent implorants et s'obscurcissent d'une larme. Elle dit sur un ton de reproche attendri :

— Francesco, vous ne vous souvenez donc plus de votre petite cousine que vous conduisiez en barque sur l'Arno les soirs d'été? J'aimais tant le son de votre voix, le rythme de vos chansons berceuses comme les vagues de la mer Toscane... Un jour que je cherchais à cueillir la feuille verte d'un nénuphar, je fis un faux mouvement, je tombai et j'aurais été noyée si vous ne m'aviez retirée du fond de la rivière, déjà toute froide et sans souffle... Il aurait mieux valu pour moi mourir! Si j'étais morte, je ne souffrirais plus, je ne sentirais plus au cœur cette blessure toujours saignante : la honte d'aimer et de n'être pas aimée...

La pauvre blessée d'amour ne peut continuer; sa gorge se serre et une larme coule lentement sur sa joue comme une goutte de pluie sur l'écorce blanche du bouleau. Elle baisse la tête, se retourne et s'en va : ses pieds un peu alourdis traînent à regret sur la terrasse et déjà sa robe aux plis sinueux allait disparaître dans le noir de l'escalier, quand l'astrologue, ne pouvant plus longtemps dompter sa pitié, la rappelle :

— Viens, Paola, dit-il.

D'un geste il lui désigne un escabeau, s'assied en face d'elle, allume un cierge dont la flamme un peu inclinée par la brise fait pleurer la cire, puis il saisit sa main gauche qui tremble et il regarde. Il regarde la forme de la main, la longueur des doigts, leur extrémité en forme de fuseau, les ongles arrondis et roses, les articulations à peine visibles; il examine les monts qui sont sous la dépendance des différentes planètes; il cherche les signatures de chacune d'elles, signatures qui sont les marques secrètes de leur influence, puis il suit avec un effort d'attention visible le lacis inextricable des lignes qui s'entrecroisent, se coupent, se séparent, se rejoignent, se brisent, s'allongent, se creusent, mais jamais au hasard. Francesco regarde toujours : la peau de son front se plisse, les arcades sourcilières se rapprochent et creusent un sillon à la racine du nez, une sorte d'inquiétude assombrit son visage.

— Paola, les signes de ta main sont peu rassurants. Faut-il continuer à interroger l'avenir?



— Oui, balbutie Paola dans un faible murmure.

L'astrologue approche de la figure de la patiente le cierge qui pleure toujours ses larmes de cire et, pour ne négliger aucun indice, fixe les yeux sur le visage pâli de sa cousine. De nouveau la pureté des lignes, le diaphane de la peau, l'auréole des cheveux rappellent l'image vaporeuse de la vierge sidérale. Mais cette fois Francesco ne s'irrite pas de cette union qui lui semble plutôt l'expression de quelque volonté supérieure et doucement il interroge Paola sur l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance. Alors il consulte un vieux ma-

nuscrit, dont les feuilles de parchemin toutes jaunies sont enfermées dans une couverture en bois, bordée d'énormes caboches de cuivre. Puis il trace des figures, dessine des symboles, fait des calculs ; de temps en temps il se lève, regarde la position des astres ; ensuite il s'assoit, sa tête se penche, ses lèvres remuent et, mal assuré, il recommence ses calculs, ne pouvant se décider à conclure.

— Francesco, interroge anxieusement Paola, vos yeux se détournent et vos lèvres tremblent comme si vous aviez quelque terrible révélation à me faire. Est-ce que les présages sont funestes ?

— Puissé-je me tromper et ma science lentement acquise n'être qu'un jeu !

— Quoi donc? Vous m'effrayez...

— Quand l'avenir est sombre, il vaut mieux se taire... A moins que cette révélation ne tombe dans une âme courageuse qui soit capable de profiter de l'avertissement.

— Dites, Francesco, je tâcherai d'être courageuse...

Alors d'une voix lente, grave, monotone, l'astrologue lui dit les mystères des astres, les liens infrangibles des concordances comme les hostilités insurmontables des oppositions stellaires : les événements ne sont le résultat ni du hasard, ni des volontés humaines, mais sont placés sous la dépendance des génies qui habitent les sphères supérieures. Gardiens vigilants de l'harmonie, ce sont les astres qui dominent en maîtres sur ce monde sublunaire. Toute la sagesse consiste à concourir au maintien de l'ordre, à pénétrer les volontés de ces puissances dominatrices et à ne pas briser sa faiblesse contre des décrets invincibles.

Puis, d'une voix plus basse et un peu attendrie, il ajoute :

— Paola, les astres sont contraires à ton amour... Des malheurs te menacent... Chose étrange ! l'étoile de ta destinée est rouge comme si tes mains devaient un jour se teindre de sang... Je vois des pleurs... puis une longue paix triste... une sorte de mort qui n'est pourtant pas la vraie mort...

Persuadée que tous ces maux viendraient de son mariage avec le comte, Paola s'en alla toute triste, mais plus résolue que jamais à repousser la demande du gouverneur.

***

Ce comte Pozzo di Strozzi était un *condottiere* qui avait, suivant les caprices de la politique des Médicis, promené sa bande de mercenaires de Rome à Ferrare et de Naples à Milan. Dans ses courses guerrières à travers l'Italie, il avait appris à estimer par-dessus tout deux choses : les florins d'or et les armes. Certes, une bourse remplie de beaux écus d'or valait mieux que toutes les finesses diplomatiques d'un nonce et les bons coups d'estoc et de taille avaient plus d'effet que les phrases ajustées d'un humaniste tout farci de latin. C'était un esprit lourd où n'avait pénétré aucune des nouveautés intellectuelles de l'époque. Si par hasard la conversation venait à tomber devant lui sur les arts ou la philosophie, il soulevait avec peine ses paupières de plomb et il s'endormait effrontément au beau milieu d'une période cicéronienne. Plusieurs fois il s'était pris la tête dans les mains pour comprendre comment les riches et puissants Médicis avaient attiré au Palazzo Vecchio Chrysoloras, Argyropoulos et d'autres bavards grecs. Mais cet effort insolite de pensée avait inutilement gonflé les veinules de ses yeux et il n'avait pas compris.

Maintenant il avait renoncé à comprendre : il faisait montre de son ignorance et l'étalait aussi complaisamment que son manteau broché d'or des grandes cérémonies. Il aimait à répéter que la main d'un homme n'est pas faite pour manier des plumes d'oie, mais pour serrer la garde d'une épée. Il disait aussi qu'une bouche est assez éloquente quand elle sait accompagner son « je veux » d'un juron énergique.

Un soir de juin, il venait de terminer son repas en vidant d'un trait une grande coupe d'argent remplie jusqu'aux bords de vin de Chypre, lorsqu'un domestique pénètre dans la salle.

— Pietro, as-tu fidèlement exécuté mes ordres ?

— Oui, seigneurie.

— Ils consentent pour la somme que j'avais fixée ?

— Ils ont demandé le double. J'ai promis. Mais vous serez libre...



Il complète sa phrase d'un geste significatif. Le domestique a compris et avec un sourire :

— *Per dio!* Ce n'est pas la corde de

— C'est bon ! Tu payeras tout Mais à la première occasion...

chanvre qui manque à Pise... et sa seigneurie pourra...

— Tais-toi! interrompt brusquement le comte. Tu as bien dit : « ce soir, à la cloche de dix heures qui sonne la prière au couvent des Annonciades? »

— Oui, seigneurie, c'est bien ainsi convenu.

Le comte reprend ensuite à voix plus basse :

— Le père de Paola a-t-il consenti à ma demande?

— Il n'a pas fait de difficulté pour lui, mais il a eu toutes les peines du monde à décider sa fille à l'accompagner dans cette promenade le soir sur les bords de l'Arno. Elle a pleuré, et ce n'est que sur les plus vives instances de son père qu'elle a consenti à supporter la présence de votre seigneurie...

— Tu avais pourtant répété que c'était la seule et dernière faveur que je réclamais de sa courtoisie?

— Oui, seigneurie. Mais on dit qu'elle devient de plus en plus extravagante par amour pour son cousin l'astrologue. Elle refuse de manger de la chair, ne prend plus part à aucune réjouissance, fuit les jeunes filles de son âge, s'habille d'une pauvre robe de lin sans soie ni velours, et s'enlaidit à étudier de vieux papiers que son père lui achète pour satisfaire sa manie... On dit qu'elle reste le soir sur sa terrasse, occupée aussi pendant des heures à regarder les étoiles...

Mais, impatient d'être seul, le comte renvoie son domestique d'un geste rapide.

Maintenant que l'heure décisive approche, il se sent troublé, hésitant. Ce n'est pas le sang qu'il redoute de verser : car pour lui la vie d'un homme n'a guère plus de prix que celle du sanglier poursuivi par la meute aboyante des chiens à travers les pentes boisées des monts Pisans. Mais est-il bien sûr que le plaisir de la vengeance l'emportera toujours sur les regrets de perdre à jamais l'amour de Paola?

Quand il pense aux maléfices de l'astrologue, il n'est point de torture qui lui paraisse trop cruelle. Car c'est lui, cet amasseur de billevesées, qui a, par ses prédictions sinistres, troublé l'esprit de Paola! C'est par des artifices, des sortilèges, des incantations qu'il est parvenu à régner en maître sur ce cœur ingénu!... Mais il pense aussi qu'il aurait beau le jeter dans une prison souterraine ou le bannir du territoire de la Toscane, ce devin diabolique n'en serait pas moins — par l'aide servile des puissances de l'air — en communication avec l'esprit de Paola et resterait toujours son inspirateur et son guide. Oui, lors qu'il ferait courir le poison dans ses veines, qu'il le coudrait tout vivant dans un sac pour le jeter dans l'Arno, qu'il laisserait son hideux squelette suspendu au gibet et secoué par le vent avec des craquements d'os, son image exécrée vivrait dans la mémoire de Paola et triompherait encore!

Il lui en coûte de renoncer même en pensée à la volupté de la vengeance. Et cependant, si par quelque moyen il pouvait conquérir l'amour ou seulement la main de Paola, cela ne vaudrait-il pas mieux encore? Elle est si belle, si jeune et lui si isolé et déjà si vieux! Personne qui l'aime pour lui et non pour son vin de Chypre ou pour son or ou pour quelque faveur. Des flatteurs qui puent le mensonge, des lâches qui blêmissent à sa vue, des ambitieux qui dressent autour de lui leurs pièges... Pas un œil qui se lève sur lui sans indifférence, sans colère, sans mépris ou sans calcul! Pas une bouche qui lui sourie et qui lui murmure une caressante parole! Pas un frais visage qui embellisse son foyer pendant les soirs d'hiver et qui rayonne le bonheur à travers les chambres désertes de son palais!

A ces pensées, son cœur s'amollit et cette pitié sur lui-même fait fléchir sa résolution. Avant que l'heure fatale ne sonne, il veut tenter une démarche suprême auprès de l'astrologue. Pour se le rendre favorable, il est décidé à agir avec les ruses d'un procureur ou l'habi-

leté d'un clerc vieilli à la cour de Rome : il veut le séduire par des offres magnifiques, l'acheter avec son or ou, à défaut, le terroriser par la menace d'une mort prochaine.

Escorté de deux gardes, il pénètre dans la maison de Savelli et arrive sur la tour au moment où Francesco commençait à voir dans le crépuscule assombri les lueurs encore un peu douteuses de *Stachys.* Après la visite de sa cousine pendant plusieurs jours, l'image de la morte Margarita, rebelle aux invocations, n'avait point paru. Mais depuis, elle s'était peu à peu dégagée du nuage vaporeux qui la cachait et maintenant elle avait repris aux yeux de l'amant la netteté de ses contours, la pureté de ses lignes et son radieux éclat.

Le comte s'avance et Francesco ne tourne pas les yeux, tant il craint que le divin fantôme ne s'évanouisse de nouveau et ne le prive du rayonnement de sa beauté. Cette immobilité choque le visiteur qui, renonçant aux habiletés oratoires qu'il avait méditées, éprouve le besoin de faire sonner ses titres :

— C'est le comte Pozzo di Strozzi, gouverneur de Pise, qui vient vous parler.

Ces titres fastueux frappent inutilement les oreilles de Francesco qui semble n'avoir rien entendu.

— Signor Savelli, reprend le comte à plus haute voix, m'entendez-vous? Je vous apporte une grosse somme d'or.

Même immobilité et même silence chez Francesco qui reste de pierre dans son attitude contemplative. Habitué à l'obéissance servile, le comte s'étonne de ce silence prolongé et, ne pouvant point croire qu'il est la marque d'un immense dédain, il continue ses offres sans perdre patience encore.

— Signor astrologue, rompez le charme de Paola et, foi de Strozzi! tout ce que vous demanderez, vous l'aurez!

Quelle folie, pense Francesco, de croire que le bonheur puisse se vendre comme on vend une langouste sur la place du marché! Pauvre fou qui t'imagines pouvoir donner aux autres ce qui te manque à toi-même! Mais cette pensée intérieure ne se traduit au dehors par aucun mot, aucun geste, aucun signe. Le comte s'irrite d'autant plus que cette scène se passe en présence de ses gardes, et d'une voix impérative :

— Réponds, Savelli, réponds! ou bientôt tu auras à te repentir de ton silence offensant... Va! je te ferai bien ouvrir ces lèvres que tu serres insolemment l'une contre l'autre... Regarde là-haut tes astres et, s'ils ne sont pas menteurs, ils te diront que tes minutes sont comptées... Moi aussi, je suis devin et je te prédis que bientôt ta bouche toute béante poussera un appel inutile... Oui, tu parleras en cris de douleur, mais trop tard! Oui, *Sangue di Cristo!*

Le gouverneur part et l'astrologue délivré de sa présence sourit. Que lui importe la mort? Elle est un affranchissement, une renaissance, un envolement délicieux dans l'espace... Son âme allégée montera dans les sphères supérieures, aidée dans cette ascension par Margarita, la vierge qui brille resplendissante dans le ciel les soirs d'été, Margarita la bien-aimée. Il lui semble que les esprits de l'air lui chuchotent des paroles amies et il sourit de nouveau.

***

Il est près de dix heures. Sur le quai de l'Arno, un groupe chemine silencieusement. Paola se tient à côté de son père qui baisse la tête d'un air soucieux ; elle marche en regardant la tour où la silhouette de son cousin se détache sur l'horizon droite et blanche. C'est pour lui qu'elle vient de refuser encore une fois la main du comte qui a cherché, mais en vain, à l'effrayer de ses vagues menaces. Celui-ci contient avec peine les bouillonnements de sa colère; il tord sa moustache d'une main fébrile et tourne à chaque instant la tête d'un air impatient.

Enfin deux hommes glissent le long des murs dans l'ombre. Le comte qui surveille avec avidité leur marche les voit s'introduire dans la maison de l'as-

trologue. Alors il se redresse, hume l'air embaumé de vengeance et attend.

Il n'attend pas longtemps. La cloche des Annonciades commençait à tinter la prière du soir quand le bruit d'une courte lutte se fait entendre; puis un grand cri, une chute lourde sur le pavé de la rue, une masse blanche étendue sans mouvement.

Paola se précipite. Quand, penchée sur le cadavre à la robe de lin tachée de sang, elle a reconnu la face pâlie de son cousin, elle s'affaisse sur le sol, évanouie.

Le lendemain, elle coupe les longues tresses de ses cheveux et entre dans ce couvent des Annonciades qui avait donné, sans le savoir, le signal de mort.

Suivant la prédiction de l'astrologue, elle y vécut de longues années dans une paix triste. Comme insigne faveur, elle avait obtenu d'entretenir une lampe à la mémoire de celui qui avait tant aimé la lumière. Et elle priait pour l'âme du trépassé devant la flamme nourrie d'une huile toujours pure.

Bien des années passèrent. Paola vieillie priait toujours les yeux fixés sur l'étoile terrestre. Un soir d'été, le soir anniversaire de la chute sanglante, Paola, malade, entendait dans son éternelle angoisse la cloche de dix heures, dont le tintement se transformait de plus en plus en un glas de mort. Quand les dernières vibrations cessèrent, sa poitrine cessa de haleter et, en même temps qu'elle expira son dernier souffle, la lampe, jetant sa dernière lueur tremblante, s'éteignit.

A. Baure.

LE TOURISME

Cherchons *tourisme* dans un dictionnaire... *Tour*... *Tourelle*... Voilà des vocables qui sentent bon le tourisme !.. *Tourisme* cependant n'existe pas ! Le mot n'est pas français — et la chose l'est si bien pourtant !

Cherchons *touriste*. Les dictionnaires donnent ce mot. Littré le connaît; mais si mal ! Il nous enseigne que le « touriste est l'homme qui voyage par curiosité ou par désœuvrement ». Comme on devine, sous les lunettes du célèbre linguiste, le coup d'œil dédaigneux dont il dut accompagner son ironique définition !...

Mais faut-il en vouloir à un savant de n'avoir su apprécier que le tourisme des péripatéticiens déambulant dans le jardin d'Académus !... Ah ! le beau touriste qu'Aristote !

Bref, Littré mourut à temps pour n'avoir pas un démenti de son jugement. Il eût vu non plus une exception d'hommes névrosés chercher dans des voyages languissants l'oubli de leur ennui, mais tout un peuple — on peut l'écrire sans exagération — se ruer vers le tourisme. Aujourd'hui toute machine « à faire du tourisme » est l'objet presque d'un culte. Une bicyclette est un peu plus qu'une mécanique; c'est la brave petite camarade des jours de liberté. Si le cycliste a horreur qu'une main étrangère la touche, c'est moins peut-être parce qu'il redoute une égratignure de l'émail que parce qu'il voit impudemment manier l'instrument de tant de joies bien intimes.

Littré eût aperçu le matin des journées chômées, lorsque le soleil peint en blanc les routes, la fièvre nouvelle secouer les villes, les touristes gagner les portes de l'octroi, s'y grouper, tournoyer au rendez-vous avec des camarades qui accourent suivis d'autres encore. Ces hirondelles en mal de départ viennent de tous les quartiers, de toutes les maisons, de tous les étages. Il s'en amoncelle des régiments entiers



qui jacassent, s'appellent, se disent bruyamment le bonheur du tourisme. Puis peu à peu tout s'envole. Les touristes s'égrènent dans les chemins divers. L'un reviendra ce soir : c'est un employé que rappellera demain l'heure maudite du bureau ! Celui-là pique vers la Bretagne : c'est un étudiant qui va demander à la mer les forces nécessaires pour suivre ses cours de droit !... Cet autre part aux châteaux de la Loire, par curiosité certes, mais non par curiosité de désœuvré, par curiosité saine d'art, pour satisfaire en homme intelligent son instinct d'apprendre. Et celui-ci s'en va ne sachant où, s'en va où le poussera sa fantaisie, courir à travers côtes et plaines; il va s'éreinter pour son repos. Connaît-on, en effet, à la fatigue du cerveau d'apaisement plus radical que la fatigue des muscles ? Un romancier qui pédale songe-t-il au tracas de ses romans ?

Qu'est-ce que ces mœurs nouvelles du « tourisme », dont le terme est de forge moderne ?

Le tourisme, je le définirais volontiers : le voyage libre. C'est le voyage avec ses charmes et sans ses ennuis. C'est le voyage débarrassé des horaires des chemins de fer et du contact de co-voyageurs demi-sympathiques ; le voyage délivré de la volonté d'autrui qui, pour vous rendre de Paris à Mantes, vous oblige à passer par la rive gauche de la Seine alors que vous auriez des préférences pour la rive droite; le voyage exonéré des conventions de la chemise empesée, du col étrangleur et des bottines miroitantes comme les joues d'un Soudanais. C'est le voyage où l'on voyage pour soi seul, où l'on n'a pas le souci d'être vu, mais simplement celui de voir ; c'est le voyage, étant fait par routes, où la poussière est de bonne tenue, où quelques grains de boue même sont estimés grains de beauté, où la propreté élémentaire de bête civilisée est un minimum accepté, où la chemise de flanelle et les bas de laine donnent à l'homme la liberté.

Le vrai et bon tourisme ne va donc pas sans quelque goût d'indépendance et quelque esprit capricieux. Fais ce que veux ! Sur les voies ferrées, il n'y a par conséquent que des *voyageurs;* il n'y a de *touristes* que sur les routes. Lorsqu'un touriste pur-sang entend parler de ces longues boîtes à roulettes remorquées par des locomotives, où, parqués huit à huit, dix à dix, à l'instar des chevaux qu'on loge six à six « en long », les colis vivants n'aperçoivent du pays traversé que les poteaux télégraphiques qui montent la faction le long des rails, toute sa pitié lui vient aux lèvres :

« Moi, dit-il, qu'ai-je besoin d'un in-

dicateur? Je ne consulte que le soleil et la pluie. Je pars, et j'ai la jouissance délicate de ne jamais savoir l'heure, dont je n'aurais que faire. Je cours sur les chemins, entouré d'arbres et de champs de tous côtés, seul dans mon océan, tantôt dans le fond d'une descente, tantôt sur le sommet d'un raidillon, comme dans les vagues. Voici des maisons; je déjeune quand mon estomac me dit que l'heure de la côtelette est sonnée. Et puis je m'endors dans les bois, s'il me plaît, ou je me laisse bronzer la peau dans les plaines; aucun domestique ne vient interrompre la rêvasserie de ma cigarette pour m'apprendre que le train part à deux heures quarante-sept. Tiens, du lierre sur des ruines!... C'est du Louis XIII, ma foi!... Vite, une photographie! Un souvenir de plus, à côté du petit bouvier que j'ai enregistré tout à l'heure à l'entrée de l'allée couverte, poussant ses vaches. Et je roule; et, tous les kilomètres, l'horizon change de décor pour moi. Voici les toiles dorées, pourpres, peintes en couleurs feu, qui annoncent que la représentation du jour va cesser. Où coucherai-je? Dans l'hôtel prétentieux d'une ville ou dans l'auberge bon enfant d'une campagne? Mon bonheur est de l'ignorer, et mon indépendance de tout me donne au cœur une telle ivresse, que je voudrais l'herbe des fossés un peu moins humide pour y aller passer ma nuit. »

Est-ce là un enthousiasme disproportionné avec sa cause? Qui s'étonnera qu'un peu de lyrisme agite le touriste lorsque tout à coup, la laisse décrochée pour quelques heures, il se « désocialise », n'appartient pas à autrui et redevient à lui-même son propre bien?

***

Ces mœurs nouvelles, latentes dans toute âme humaine, je l'espère, sont nées d'un simple progrès industriel. Pour fuir au loin, partir à chaque sortie à la découverte de paysages nouveaux, notre appareil naturel de locomotion pourrait-il suffire? Jusqu'où vont des jambes bien exercées? A dix kilomètres du lieu où elles reviendront se reposer! Encore même est-ce un effort devant lequel la majorité des fémurs se récuse!

Ce fut donc une des géniales inventions de notre siècle que celle de la « machine à multiplier les forces ambulatoires de l'homme », le vélocipède, désormais un instrument classique, comme le piano ou le fusil, sous sa forme légère et simple de *bicyclette*.



Ah ! l'arrivée de la première bicyclette à Paris, il y a quelque douze ans ! Quelle émotion, naïve si l'on veut, mais si sentie ! Notre accoutumance actuelle aux deux petites roues nous fait peut-être sourire des élans d'autrefois ! Mais alors vraiment il sembla aux impatients du voyage libre qu'une grande découverte venait d'être faite qui ouvrait à leur curiosité toutes les belles contrées de France !

Ce que devint l'outil, amélioré, amené peu à peu à la portée non seulement des individus les plus maladroits et les plus faibles, mais encore des bourses les plus débiles, on m'en voudrait de l'écrire. Est-il aujourd'hui un coin de notre pays où une bicyclette ne soit passée ? Est-il une industrie, un commerce, un sport, métallurgie, librairie, tissage, équitation, qu'elle n'ait modifiés ?

La bicyclette est évidemment par excellence l'instrument du touriste. C'est la monture passe-partout, aux pieds étroits et sûrs qui galope sur un ruban de terrain de dix centimètres de largeur ; c'est un cheval qu'on nourrit avec une pompe à air, qu'on abreuve avec une burette d'huile, et qu'on porte sous son bras pour lui faire sauter une haie ; c'est la bête jamais lassée dont la vigueur n'a d'autres bornes que celle de son cavalier ; c'est la silencieuse qui ne trouble pas le calme des champs et file sous bois sans déranger un oiseau. La bicyclette est donc, et demeurera, quoi qu'on fasse, reine du tourisme.

Il serait plus juste, d'ailleurs, d'écrire qu'elle en est seule la créatrice. Elle a révélé aux trois quarts des Parisiens que Versailles n'est pas relégué en une province trop barbare, que Meaux n'est pas aux confins de la frontière allemande, et que Rouen porte quelques traces de civilisation. Elle a préparé la voie aux autres engins de tourisme, a fait désirer des machines plus rapides encore qu'elle-même et, si des voitures automobiles vont aujourd'hui de la porte Maillot à la mer en six heures, c'est à la frêle petite bécane qu'elles le doivent.

Les instruments de tourisme actuels rempliraient d'ailleurs un parc d'artillerie.

Êtes-vous seul, vigoureux, sans désir de vitesses anormales, satisfait de 60 à 80 kilomètres en votre journée ? Prenez la bicyclette.

Êtes-vous marié ? Achetez un tandem. Vous éviterez à votre compagne le souci de la direction et aurez la galanterie de lui prêter dans les côtes l'aide de vos jarrets. Si, à l'instant du départ, vous la voyez bourrer dans les sacs de la machine un paquetage d'escouade entière, poussez l'amabilité jusqu'à sourire, et, vous mettant en selle, songez bien que, si les roses voyageaient, elles emporteraient certainement leurs épines.

Êtes-vous de tempérament pressé ou bien, si j'ose le dire, êtes-vous de complexion plutôt paresseuse ? Voici l'instrument qui flattera vos petits défauts : le tricycle à pétrole ! Pour le conduire en maître, un quart d'heure d'apprentissage, trois manettes à étudier. Pour l'alimenter, tous les cinquante kilomètres, trois litres d'essence et un verre d'huile. Ainsi monté, les pieds immobiles, vous parcourrez aisément vos huit lieues dans l'heure.

Mais ce *motocycle,* ne le trouvez-vous pas bien égoïste ? Quelques fabricants ont jugé que le public se plairait davantage à ces automobiles-jouets si elles pouvaient emporter deux personnes ; ils ont adroitement ajouté pour une personne de poids léger une place à l'avant. La vitesse obtenue demeure encore aux environs de 25 kilomètres à l'heure.

Le tourisme à trois, à quatre, à six, se fait souvent en voitures automobiles. Le prix de ces machines dépend à la fois de la renommée de leur constructeur, de la force de leur moteur et des perfectionnements de détail apportés à l'ensemble. Une voiture à pétrole de bonne marque, de construction récente, est toujours d'une valeur élevée.

Mais dans l'échelle de tous ces prix, chacun peut se décider suivant ses convenances et, si l'on faisait la balance de

tous les frais, on verrait que ce sport est encore le moins cher de tous.

Enfin si votre fortune vous autorise



à réaliser ce rêve exquis d'être, en grand format, le colimaçon heureux qui voyage avec sa maison, commandez au bon faiseur une *roulotte* automobile ! Plus d'hôtels jamais, plus de draps douteux, plus de promiscuités ! Désormais vous dînerez avec *votre* fourchette sur *votre* table, sur l'herbe aujourd'hui, sur la mousse demain ; vous dormirez chaque

nuit dans *votre* lit en des sites toujours changés. Il y a ainsi des bohémiens millionnaires !

Aussi était-elle jolie l'inspiration de ce touriste l'an dernier qui, trop pauvre pour la roulotte-maison, installa lui-même sur deux fines roues de bicyclette une légère cabane de bambous et de toile où, le soir venu, il se glissait et dormait. Il cheminait ainsi à pied, tirant par les brancards sa frêle niche. Il l'avait baptisée du nom grec d'*écocycle,* le cycle-maison. Parti de Paris, il s'en fut de la sorte au lac du Bourget et fit un voyage ravissant. C'était d'un poète ingénieux. Que d'historiettes charmantes inspira ainsi le tourisme, amour de la nature, désir de faire connaissance qu'a le Français pour sa France !



Les cinq cent mille touristes que la bicyclette a levés chez nous formeraient, on le conçoit, si un accord commun pouvait les réunir pour la défense de leurs droits ou la recherche de privilèges, une armée vraiment redoutable. On se demande par exemple à quel bon marché fantastique un fabricant de casquettes, de maillots ou de lainages livrerait à chacun d'eux sa marchandise, si le représentant de l'association de tous les touristes français lui apportait cette fabuleuse clientèle. On cherche également quelle attitude prendrait la Chambre si, dans chaque département, les touristes s'entendaient pour réclamer tous énergiquement auprès de leurs députés l'abolition ou la diminution de la taxe excessive qui frappe les bicyclettes.

C'est cette lourde tâche d'agglomérer les uns aux autres les touristes sous une idée commune, dans un pays pourtant où la cohésion est si difficile, qu'a assumée le *Touring-Club de France* et qu'il a portée avec un éclatant succès. Le nombre seul de ses membres, qui va atteindre les six chiffres, est plus éloquent que toutes phrases qui voudraient le démontrer.

Le T. C. F. — appelons-le des trois initiales qui brillent à la boutonnière de ses adhérents — poursuit un double objet : défendre les cyclistes dans leurs revendications et leur procurer les avantages auxquels leur nombre et leur qualité leur donnent droit.

Défendre les touristes n'est pas une sinécure. Chaque semaine se dresse quelque cas particulier de douane, de passage à niveau, de circulation, etc., qui, généralisé, intéresse au plus haut

point le monde touriste. Le comité de contentieux de l'association prend en mains la cause, la soutient, et par là établit peu à peu une jurisprudence précieuse pour tous. Pour exemple, je rappellerai que c'est aux efforts constants du T. C. F. que nous devons le règlement de circulation enfin raisonnable qu'a donné aux cyclistes le ministère de l'intérieur.

Procurer des avantages aux touristes n'est pas une moindre difficulté que les défendre. Le T. C. F. installe dans chaque ville, dans chaque localité importante, un *délégué*, personne toujours notable, qui met son expérience des hommes et des choses du pays à la disposition du « touringuiste » de passage. C'est là un camarade inconnu qui dit en quel hôtel la table est le mieux garnie et les lits sont le moins durs, où sont les curiosités à visiter, par quelle route enfin se poursuit l'itinéraire projeté.

Le T. C. F. veille au touriste jusque sur la route même. Sa caisse remercie les cantonniers du soin qu'ils prennent du macadam ; souvent aussi elle met à sa charge la réfection entière d'une route de grand passage et notoirement détériorée... Tout à coup, au détour du chemin, un poteau de fonte se dresse, tout bleu, avec cet écriteau en lettres blanches : « T. C. F. — Attention ! Descente dangereuse ! » Le cycliste est prévenu, le voituriste serre le frein. Voilà peut-être un accident conjuré. Au pont du Ramingao, plusieurs fois des cyclistes, emballés dans la descente rapide, avaient franchi le parapet et s'étaient tués. Le T. C. F. fit placer un filet au-dessus du trou il y a deux ans ; plus de dix cyclistes déjà s'y sont fait prendre, penauds, mais réellement convaincus des services que rend l'association !

Bref, le *Touring-Club de France* est le ministère du tourisme. Contre la minuscule cotisation annuelle qu'il demande à ses membres, que d'améliorations n'a-t-il pas apportées déjà à la situation difficile jadis d'excursionniste ! Que d'encouragements n'a-t-il pas fournis à ces nouvelles mœurs qui refont au corps et à l'esprit leurs forces et leur santé?

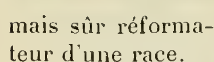


Un pays a-t-il donc à gagner à la propagation du tourisme? Répondons à la question par l'analyse des effets que produit sur la société et sur l'individu l'habitude du voyage par les routes.

Pour le pays même, le tourisme, c'est la rénovation des routes, de leur commerce, de leur vie, que les diligences avaient emportés avec leurs derniers postillons; c'est la revanche des bourgades jadis prospères, des auberges autrefois achalandées, sur le chemin de fer qui les avait amenées à l'agonie; c'est la décentralisation si demandée de

la capitale et des grandes villes vers les banlieues et la province, le commerce plus généralisé et partout le bien-être.

Pour le pays encore, le tourisme, c'est une immense industrie neuve, aux usines innombrables, qui le vivifie ; c'est un antidote contre le jeu du dimanche et contre l'alcoolisme. C'est un lent,



mais sûr réformateur d'une race.

Pour l'individu, le tourisme est mieux encore que le vivifiant d'élite de ses poumons et de sa chair, mieux que le guérisseur infaillible de tant de maladies dues à l'inaction, mieux même que le professeur profond de son esprit ; c'est le grand philosophe qui enseigne le courage et l'initiative. Il n'y a pas de tourisme plaisant pour les lâches.

Nos monuments nationaux portent gravés sur leurs flancs les trois mots : *Liberté, Égalité, Fraternité,* qui indiquent du moins l'idéal vers lequel tend notre civilisation. Il n'est pas lieu ici de mesurer la distance qui sépare encore la pratique de la théorie. Mais quelle institution, mieux que le tourisme, met à exécution ce libéral programme?

La liberté? L'essence même du tourisme en est faite. Marche, touriste, ton seul maître, désormais, c'est toi !

L'égalité? Le touriste est aux prises avec les forces aveugles de la nature ou des choses, pour qui l'argent et le nom ne sont rien, contre qui l'intelligence et l'adresse sont tout. L'égalité devant la côte pénible, devant la machine brisée et devant l'orage, l'égalité même devant la mauvaise omelette de rencontre que les pièces d'or n'amélioreront pas, l'égalité devant la fatigue et le découragement sont de petites écoles dont les esprits sages comprennent l'enseignement élevé.

La fraternité? Croyez bien qu'un cycliste sur route n'interroge pas tout d'abord son camarade d'aventure pour savoir s'il est prince ou manant. A l'infortuné qui, loin de secours, se lamente prosaïquement sur son pneumatique crevé, le touriste qui passe ne demande pas si ses mains sont calleuses ou douces. Tenez, voici ma pompe ; prenez, voilà ma dissolution !... Je l'écris en souriant ; je le pense gravement.

La route est bonne conseillère du cœur.

L. Baudry de Saunier.

LES SCEAUX

I

L'étude des sceaux, comme celle des chartes, a pris depuis quelques années un très grand essor. Outre que ce sont des documents historiques qui offrent un très grand intérêt, ils sont de plus la preuve manifeste qu'au moyen âge le sentiment de l'art avait pris chez nous un assez grand développement.

Les sceaux proprement dits n'ont pas été connus des temps anciens, c'est-à-dire des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs, ni même des Romains. Cependant c'est chez ces peuples qu'ils trouvent leur origine. Sans doute, il n'y avait pas chez eux des sceaux, dans l'acception que nous donnons à ce mot, c'est-à-dire des coins de métal qui représentent le moule ou la planche de la gravure; mais il existait des pierres fines intaillées, enchâssées dans le chaton des bagues, qui tenaient lieu de sceaux à cette époque reculée. Si réellement — ce qui est incontestable — le sceau a été la marque de l'individu et comme son représentant, servant à témoigner de sa présence, de son consentement, de sa possession, ou même d'un droit quelconque, on peut dire, sans crainte d'erreur, qu'il a dû exister dès les premiers temps. Le besoin d'une telle marque, d'une telle représentation, n'a point pu ne pas se faire sentir. Et, de fait, l'histoire, lue et étudiée avec intelligence, nous fait connaître que ce double instinct de la propriété et de la personnalité avait de bonne heure trouvé son expression. Ce n'était pas, je le répète, la plaque de métal à laquelle nous donnons et nous réservons ce nom de sceau, mais c'était un autre objet, une autre matière qui avait encore une autre destination, mais avait aussi celle-là.

L'anneau que Pharaon tira de son doigt pour le donner à Joseph, en lui conférant l'autorité suprême, était, d'après Mabillon (*De re diplomatica*), un anneau sigillaire; cet acte équivalait à la remise du sceau de l'État. C'est à coup sûr le premier exemple que l'histoire nous fournisse; ce qui ne signifie nullement que le sceau ait été inventé du vivant du fils de Jacob, ni même qu'il doive son origine aux Egyptiens. Car, presque à la même époque, des objets, tenant assurément lieu de sceaux, sont répandus chez les Assyriens et les Babyloniens.

Le musée du Louvre en possède plusieurs qui ont été trouvés à Khorsabad, et qui portent, avec des inscriptions cunéiformes gravées en creux, l'effigie d'un roi d'Assyrie. D'autres représentent un animal fantastique combattu par une divinité. Ce sont en général des pierres dures qui ont plus particulièrement servi d'amulettes, de talismans pour la protection des personnes qui les portaient, mais qui servaient aussi à marquer des objets. Nous ne prendrons comme témoin de cette double destination que le petit cylindre de jaspe rose, conservé au cabinet royal de La Haye et qui a appartenu à Ourçana, roi de Mouçacir, au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Il porte en effet, en caractères cunéiformes, qu'il est le « sceau d'Ourçana, roi de Mouçacir »; et quelques autres mots attestent sa puissance protectrice.

Les Grecs, un peuple artiste s'il en fut jamais, n'eurent pas non plus des sceaux proprement dits; mais ils enchâssèrent dans le chaton de leurs bagues des pierres d'une grande finesse, intaillées, avec le nom d'un homme, écrit au rebours, ce qui les caractérise très bien. Indubitablement, ces bagues, si elles servaient d'ornement, étaient aussi destinées à donner des empreintes sur une matière molle, de la cire ou de la craie d'Asie. Ces cachets des Grecs représen-

taient des figures mythologiques, des personnages, de simples têtes, quelquefois aussi des scènes entières, comme l'enlèvement de Proserpine. On conçoit quelle finesse devaient exiger de tels sujets sur un si petit champ d'exécution. Aux amateurs, on peut conseiller de visiter les musées de Paris, de Vienne, de New-York. Ils seront émerveillés de la délicatesse de ces intailles grecques. La glyptique, ou l'art de graver sur les pierres précieuses, n'a jamais fait plus beau. Quelle beauté, quel fini, par exemple, dans cette intaille du musée de New-York, représentant la Némésis antique faisant un geste de menace et accompagnée d'un serpent lui aussi menaçant!

Les Romains, comme on le sait, furent de grands admirateurs de l'art grec. Combien de chefs-d'œuvre ne transportèrent-ils pas à Rome, à l'époque de la conquête de la Grèce, et même plus tard! Pourtant ils ne se contentèrent pas de piller ce pays et de s'approprier une grande part de ses richesses, ils essayèrent aussi d'imiter les œuvres de génie de ce peuple; et, s'ils restèrent inférieurs presque en tous genres, ils n'en ont pas moins la gloire d'avoir marché sur les traces de leurs devanciers, de les avoir suivis de près, de les avoir même égalés peut-être, au moins pour l'éloquence. Dans la glyptique, ce travail délicat par excellence, ils demeurèrent au-dessous. Les sujets les plus intéressants pour nous sont ceux qui ont appartenu aux principaux personnages connus. Sur l'anneau de Sylla, on voyait Jugurtha dans les fers, et, sur celui de Pompée, un faisceau de trophées. Celui de Jules César possédait au centre une Vénus armée; celui d'Auguste, un sphinx. Il paraît même que ce dernier ne plut pas à une certaine catégorie de citoyens romains, ceux qui sans doute déploraient la perte des libertés publiques; ils prétendirent que le *princeps* — ainsi appelait-on Auguste — scellait ses lettres de mystérieuses énigmes. L'opposition cria si fort que le sphinx fut supprimé et remplacé par une tête d'Alexandre! Et, chose singulière, cette tête servit ensuite de cachet à tous les empereurs jusqu'à l'avènement de Galba. On n'ignore pas combien absolu devint le pouvoir des empereurs. L'un d'eux poussa — il faut dire le mot — sa folie jusqu'à nommer consul son cheval favori. Il ne faut donc pas s'étonner que Commode ait eu l'audace de cacheter ses ordres impériaux avec l'effigie de sa maîtresse Marcia.

A cette époque, le chaton prit de plus grandes proportions, et, au lieu d'une pierre précieuse, il ne porta le plus souvent qu'un champ de métal, en or, en argent ou même en fer, mais toujours également gravé. C'était le commencement des sceaux. Il n'y avait plus qu'une seule différence : malgré leurs proportions, ces plaques de métal étaient encore fixées à l'anneau; et ce que nous dénommons proprement un sceau n'est qu'un objet qui a été spécialement destiné à donner des empreintes.

A côté des empereurs païens, l'antiquité chrétienne nous a aussi laissé des gemmes finement travaillées et représentant, qui le Christ, qui la Vierge, qui les anges ou même saint Pierre et saint Paul. D'autres aussi offrent des sujets symboliques : une colombe, un poisson, une croix. Il n'y a pas jusqu'à la secte des gnostiques qui n'ait eu ses anneaux sigillaires, entre autres celui dont la pierre portait le type d'Abraxas Panthée, ce personnage fantastique à la tête de coq, aux jambes terminées en queue de serpent, et qui portait pour armes un fouet et un bouclier.

Les Romains léguèrent aux peuples qui leur succédèrent l'usage de sceller et de cacheter avec leurs intailles. Cependant il ne paraît pas que les rois barbares aient employé tout d'abord, et communément, les pierres précieuses. Ils les gardaient plutôt comme des objets curieux et leur préféraient des anneaux d'or avec plaque de même métal.

Il faut arriver aux Carlovingiens pour voir reparaître communément la pierre

fine sigillaire. Charlemagne, le père d'une première, bien que modeste, renaissance artistique et littéraire, adopte pour sceaux deux intailles admirablement travaillées et conservées parfaites. Pour ne parler que de l'une d'elles, c'est un Jupiter Serapis aux cheveux bouclés, à la barbe frisée, le *modius* sur la tête, tel enfin que le représentent les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Cette pierre était montée en bague, bien qu'elle ait 0m,28 de diamètre. Sous les successeurs de ce grand prince, on grava sans doute sur le cristal de roche, mais très souvent aussi, le plus souvent peut-être, sur une pâte de verre imitant tout à fait la cornaline. Alors les cachets montés sur bagues prirent de plus grandes proportions, comme d'ailleurs cela avait eu lieu à la fin de l'empire romain, et l'on songea à détacher les sceaux des anneaux.

Les Bénédictins ont dit : « A force d'augmenter le volume des anneaux, on en a fait des sceaux, et, à force de diminuer celui des sceaux, on en a fait des cachets. » La belle époque des sceaux commence donc avec la séparation opérée par les premiers Capétiens et finira au moment où reparaîtra la mode des petits cachets encore en usage.

Il ne paraît pas que Hugues Capet, le roi qui a donné son nom à cette race, laquelle a fourni des monarques à la France durant une si longue suite de siècles, sans être prête à s'éteindre, il n'est pas probable, dis-je, que ce prince ait introduit l'innovation des sceaux. Nous n'en avons aucun de lui. Un diplôme original délivré par ce roi en 988, et portant le mot *annulus* avec la trace d'un cachet de cire d'assez petite dimension, semble contredire une telle hypothèse. C'est plus probablement Robert, son fils, à qui doit être attribuée cette transformation. Le sceau de Robert, en effet, ne s'appelle plus simplement *annulus*, mais *annulus majestatis*. Parfois aussi il porte le nom de *sigillum*, que l'on chercherait vainement sous les deux premières races. En outre, si l'effigie n'est pas un roi sur le trône, il y a plus qu'une tête; on y voit les attributs souverains avec l'énoncé complet et définitif de sa dignité : *Robertus, graciâ Dei, francorum rex*.

Cette invention coïncide, pour ainsi dire, avec la naissance du régime féodal et l'organisation de la monarchie capétienne. Ce n'est pas là une rencontre



SCEAU DE ROBERT

fortuite. Le sceau fut l'arme de la royauté nouvelle, qui voulait maintenir sa condition de supériorité sur de grands vassaux, naguère les égaux des princes régnants.

Le sceau fut donc d'abord l'expression de la royauté. L'Angleterre et les autres puissances ne tardèrent pas à imiter le roi de France. Mais les grands vassaux, ayant presque tous les droits royaux et principalement le droit de justice, s'attribuèrent bientôt le droit de sceau qui symbolisait les autres; si bien qu'à la fin du XIIe siècle, les grands seigneurs et les grands corps avaient tous leur sceau, à l'égal du roi.

Au XIIIe siècle, les plus petites juridictions réclament du roi, qui le leur vend, le droit d'apposer le sceau au bas de leurs actes. Sous Philippe le Bel, c'est un véritable envahissement. La

royauté plus avide ou plus besogneuse fit argent de ce désir universel de posséder un sceau.

Tout marquis veut avoir des pages!

Une foule de corporations laïques et ecclésiastiques, des bourgeois, des artisans, des vilains même en obtinrent la jouissance.



SCEAU DE HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE

II

Donner une connaissance complète de tout ce que l'on peut savoir sur la question des sceaux, tel n'est pas notre but. Nous sommes trop resserré dans les bornes d'un article, quelque longueur que nous soyons autorisé à lui donner. Il faudrait des volumes, et même assez étendus, pour la seule nomenclature des empreintes qui sont en la possession des musées. Toutefois, nous pouvons faire que les lecteurs aient une idée de l'importance et de l'intérêt de cette haute question.

Procédons par élimination, pour ne pas nous perdre dans l'immensité de ce champ presque sans limites. Nous laisserons de côté d'abord les sceaux étrangers, qui pourraient faire l'objet d'une étude spéciale, bien qu'ils ne soient jamais marqué au coin d'une parfaite originalité, sauf pourtant quelques-uns de la collection anglaise. Presque toujours les étrangers ont suivi la mode française; rarement ils l'ont devancée. Le roi assis sur un trône, même en Angleterre, ne commence pas à paraître avant que la France en ait fourni le vrai type. Et presque toujours les additions à cette première et persistante donnée ont été copiées sur des modèles français. Quand ils ont voulu faire du nouveau, leurs essais n'ont pas été des plus heureux. Témoin la bulle d'or de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce roi, sans doute, eut la fatuité de vouloir prouver à François Ier que ses artistes n'étaient pas étrangers aux progrès de la Renaissance. Et son graveur fournit assurément un travail d'une grande richesse, mais qui n'était que le comble de la recherche, un luxe de détails, à tout le moins un peu lourd. N'insistons pas. Pourtant, si nous ne citons pas les étrangers; si nous ne parlons pas même de la bulle d'or de Ferdinand III, empereur d'Allemagne, presque aussi connue que celle de Henri VIII; si enfin nous écartons finalement les étrangers, il ne serait peut-être pas hors de propos de dire un mot de ce que l'on entend par une bulle.

Les bulles, qu'elles soient en or (il y en a eu très peu), en argent (c'est la grande exception), en bronze (il faut les rejeter au rang des légendes), ou enfin en plomb (et ce sont les plus communes), les bulles, dis-je, ne sont jamais apposées sur le parchemin comme les empreintes qui, en France, précédèrent l'an mille, ou comme celles que donnèrent les premiers sceaux. Elles sont toujours



BULLE DE PAUL II

pendantes en raison de leur matière et de leur poids, et rattachées à l'acte par des cordons de soie de différentes couleurs. Les peu nombreuses exceptions que l'on pourrait signaler ne font que confirmer la règle. De plus, toutes ces bulles sont des sceaux de nature exceptionnelle, fabriqués pour une circonstance non moins exceptionnelle. Enfin elles sont, pour la majeure partie, composées de deux plaques de métal qui ont été frappées séparément sur une face et réunies ensuite et soudées par les bords. Quand les bulles ont une certaine épaisseur, on peut croire que les deux plaques ont entre elles un gâteau de cire recouvert par un cylindre de métal.

L'Église, qui conserve toujours les mêmes usages, en a surtout fait un emploi fréquent, tandis que chez nous elles sont, pour ainsi dire, à l'état d'exception. Elles commencent avant les sceaux proprement dits. Les anciens empereurs romains en avaient appendu à leurs actes pour leur donner un cachet d'authenticité, et la plus ancienne bulle pontificale que l'on connaisse date de 614 et est conservée au Vatican. L'une des faces présente l'image du Bon Pasteur entre la première et la dernière lettre de l'alphabet grec; l'autre ne porte que les mots *Deus dedit papa*. Elle est appendue à un acte du pape *Deus dedit*. Toutefois, cette figure du Bon Pasteur ne se maintint pas. Elle fut bientôt remplacée, au VIII[e] siècle, par le sujet classique définitif, les têtes de saint Pierre et de saint Paul, avec le nom du pape au revers, suivi de son numéro d'ordre parmi les papes du même nom. Il y eut bien quelques interruptions; mais dès la fin du XI[e] siècle l'usage devint tout à fait fixe.

A côté des bulles, il y a, pour les papes, l'*anneau du pêcheur*, cachet analogue à ceux dont se servaient les souverains avant l'invention du grand type royal et conservé, malgré tout, par le saint-siège pour être placé sur le parchemin ou le papier. Les bulles sont réservées pour les lettres solennelles, lesquelles portent elles-mêmes le nom de bulles, du nom de leur marque; l'anneau du pêcheur est une empreinte apposée sur les billets ou les lettres particulières appelées ordinairement *brefs*.

Mais loin de nous la velléité de nous égarer dans le nombre si considérable des bulles pontificales et surtout des sceaux ecclésiastiques, qui constituent



TYPE DE SCEAU ÉPISCOPAL
GUILLAUME DE MACON
Évêque d'Amiens.

une mine insondable. Chaque évêché, chaque paroisse, chaque communauté enfin, n'avait-il pas le sien? Et le plus souvent, à la nomination du nouveau chef de toute communauté religieuse, le sceau ne subissait-il pas une modification?

C'est encore avec un grand regret que nous nous voyons privé du plaisir de faire une excursion soit dans les sceaux des universités, des ordres militaires, des corporations et des métiers, des villes grandes et petites, soit dans ceux des seigneurs qui ont exercé un grand rôle dans l'histoire de notre chère France. Il y aurait certainement quelque plaisir à jeter les yeux sur le sceau de Guillaume le Conquérant, duc de Nor-





SCEAU DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



GUI DE CHATILLON (Type équestre).

mandie, et plus tard roi d'Angleterre à la faveur de l'unique victoire de Hastings; sur ceux de Philippe de Rouvre, de Philippe le Hardi, de Charles le Téméraire, tous trois nobles ducs de Bourgogne; sur celui de Du Guesclin, le bras droit de Charles le Sage, etc. Quels souvenirs seraient évoqués, glorieux et chevaleresques! Et en même temps combien l'œil éprouverait de sensations agréables à considérer les traits de ces guerriers, rendus avec plus de finesse et de délicatesse qu'on ne saurait le dire. Toute l'âme de l'artiste a passé dans ces œuvres d'un autre âge Nous nous rattraperons, il est vrai, ailleurs. Qu'il me soit permis de dire cependant un mot des différents types qui ont caractérisé ces productions artistiques dont beaucoup, hélas! sont perdues à jamais.



PHILIPPE LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE

Le premier type des sceaux des seigneurs est le type équestre. Le cheval est en principe le signe distinctif et l'attribut essentiel du gentilhomme; je n'en veux d'autre preuve que ce nom de chevalier donné dès l'origine de la féodalité à la plupart des nobles. En paix, comme en guerre, le propriétaire du fief, le défenseur du sol n'est bien que sur son destrier; il est rivé à ses flancs. Il le pare avec orgueil, il le choie comme un ami, comme l'inséparable compagnon de la bonne et de la mauvaise fortune. Il lui parle comme à un autre lui-même : « Bon Morel! toi qui m'as conduit tant de fois au danger, tu vas me conduire aujourd'hui en

paradis! » Et, en disant cela, le chevalier se précipite tête baissée contre les Sarrasins. Il est donc bien naturel que les seigneurs soient figurés à cheval : armés pour le combat, s'ils vivent en temps de guerre; équipés pour la chasse, si les temps sont moins troublés. Et, dans l'un et l'autre de ces deux sujets, quelle variété, quelle vie, quelle finesse, quelle richesse de détails! Tantôt le gentilhomme chevauche tranquillement, casque en tête et lance au



SCEAU DE LOUIS II DE BAVIÈRE
(Type debout).



ADÈLE, COMTESSE DE SOISSONS
(Type d'un sceau de châtelaine).

poing; tantôt il se penche en avant ou en arrière, le corps abrité sous un vêtement de fer. Puis le destrier lui-même est caparaçonné et rendu invulnérable comme celui qui le monte. Et tout cet appareil d'homme et de cheval, qui ne semblent faire qu'un, est couvert d'ornementations variées qui font reconnaître le maître.

Si du type équestre nous passons à la représentation debout, que les seigneurs ont aussi adoptée, nous constatons qu'elle n'est pas aussi fréquente et qu'elle n'est venue que plus tard. Ce n'est guère que dans le cours du XIVe siècle que les princes et les gentilshommes consentent à se montrer dans cette dernière attitude, parce qu'alors la noblesse commence à descendre de son piédestal pour se mêler au commun des hommes et que le château féodal quitte les hauteurs pour les plaines.

Il y eut aussi la représentation armoriée. Les premiers écussons avec armes ne font guère leur apparition que vers la fin du XIIe siècle. Unis au portrait équestre ou isolés sur le champ de métal, ils désignaient avec une certitude parfaite le possesseur du sceau sur lequel ils étaient gravés. Toutefois, quand ils ont existé concurremment avec les autres types, les écussons armoriaux, dont les rois eux-mêmes ont usé, comme du type équestre, n'ont servi qu'à la composition de sceaux à destination particulière.

Derrière la triple rangée de chevaliers bardés de fer, soit montés, soit à pied, ou resplendissants de l'éclat des armoiries, se dissimule timidement le petit essaim des châtelaines et des damoiselles dont la cire nous a transmis l'intéressante physionomie. Comme les reines, d'ailleurs, dont nous nous abstiendrons de parler, généralement

elles sont restées debout. Rarement les règles si rigoureuses de la hiérarchie féodale leur ont permis de s'asseoir sur la haute chaise à dossier et à coussin qui orne la grande salle de leur manoir. C'est à peine si quelquefois elles sont représentées montées sur leur haquenée pour aller à la chasse à l'oiseau. Et, quand la dame est debout, ce qui se rencontre, comme nous l'avons dit, le plus souvent, elle porte à la main une fleur, un livre, un objet à son usage, ou assez fréquemment un oiseau de chasse attaché par un filet reposant sur sa main gantée. Pour la forme du sceau, dans ce cas elle est ogivale.





MATRICE DU SCEAU DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS

Mais pourquoi nous arrêter sur ces types, qui pourtant pourraient être une occasion de moisson bien fructueuse? Nous pourrions, en effet, faire une étude des mœurs de ces différents âges. Les vêtements et leurs variations, les occupations diverses du grand monde d'alors pourraient bien être accusés dans toute leur vérité. Il ressortirait, par exemple, avec la dernière évidence que le gentilhomme allait le plus souvent à la chasse monté sur son coursier, tandis que la châtelaine se livrait à ce facile plaisir dans son parc, à la promenade, un peu partout, et principalement à pied. Malgré cet avantage, il vaut mieux nous en tenir aux sceaux des rois de France, dont l'importance primordiale n'échappera à personne. En dehors du mérite qu'ils ont de nous fournir toute une galerie de portraits authentiques, ils nous mettent de plus sous les yeux une étude du graveur sur le costume et le mobilier de l'époque; ce qui, sans contredit, double leur prix pour les archéologues. Sur un petit rond de cire de quelques centimètres on voit revivre tout l'appareil royal, toute la physionomie des anciennes cours du moyen âge. C'est ce qui les différencie des monnaies où le portrait du souverain se trouve aussi, mais isolé et hors de son milieu.

III

Nous avons vu que dès le roi Robert le sceau fut trouvé. Le type de majesté, tel qu'il s'est perpétué presque jusqu'à nos jours, c'est-à-dire le portrait du roi avec ses insignes et ses attributs, remonte aussi à ce prince. Si celui-ci ne se fit pas représenter en entier et assis, comme son fils Henri Ier, il est vu jus-

qu'à la ceinture et il porte le sceptre et la couronne royale. En d'autres termes, il a les attributs principaux de la royauté.

Henri Ier a de plus que son père un trône ou plutôt, pour être exact, un siège sculpté à jour, imitant un édicule à deux étages percé d'arcades romanes; ses pieds, que le bas de sa tunique laisse à découvert, reposent sur un escabeau.

Des modifications accessoires ne tardent pas à s'introduire. Sous Philippe Ier, par exemple, le siège à arcades cède la place à un vrai trône ou, si vous voulez, à un fauteuil dont les pieds sont formés de têtes et de pattes d'animaux. Quelques archéologues ont prétendu que tel était le siège du roi Dagobert, et que c'était celui-ci qu'avaient voulu représenter les graveurs de l'époque. Les raisons apportées pour soutenir leur opinion sont purement gratuites et conséquemment sont loin d'être de taille à détruire l'idée que les premiers rois capétiens devaient être plus confortablement assis que le bon roi Dagobert, de populaire mémoire, et que c'est bien le siège du roi de l'an mille et non un autre dont les graveurs avaient en vue de fournir l'empreinte.

Ces premiers Capétiens ont tous un visage allongé et un air de famille très reconnaissable. Ce type originel disparaît cependant avec Louis le Gros, à qui sa mère, une princesse hollandaise, semble avoir communiqué la tournure un peu épaisse et aussi la patiente énergie de la race à laquelle elle appartenait. La figure est plus large, la barbe plus courte.

Le sceau est formé de deux éléments qui se trouvent réunis : le premier, qui relève uniquement de la gravure, est ce qu'on appelle plus proprement le *type*; le second, qui relève de l'écriture, constitue la *légende*. Celle-ci s'est conservée dans la suite sans variations intéressantes, sinon dans le fond, du moins dans sa position. Elle suit ordinairement le contour extérieur du type ou de l'effigie et est disposée de façon à se lire en dedans. En général, elle porte en écriture du temps le nom et le titre du propriétaire du sceau, et cela sans abréviations, à moins qu'il ne s'y trouve des abréviations qui étaient ou pou-



LOUIS VI (Type du sceau plaqué).

vaient facilement être connues de tous.

Dans les premiers temps, la cire, ayant subi plus ou moins de préparation, était appliquée au bas des actes, après les formules finales et à côté de la signature ou du monogramme; puis avec la matrice pressée fortement on obtenait l'empreinte : c'est ce qu'on nomme les *plaqués*. C'est le chancelier, c'est-à-dire celui qui avait la garde du sceau, ou son aide, qui accomplissait cette opération importante. D'habiles faussaires — il y en a eu de tout temps — imaginèrent de détacher ces larges cachets de cire de certains actes authentiques et parvinrent à les rattacher à d'autres qui ne l'étaient pas. Voici comment ces malins s'y prenaient : ils faisaient chauffer une lame de couteau très mince, puis ils la faisaient glisser avec précaution entre la cire et le parchemin ou l'attache qui la supportait, de façon que l'empreinte se décollât d'elle-même sans aucune altération; puis ils chauffaient légèrement celle-ci sur sa face postérieure, la recollaient sur un autre parchemin ou sur une nouvelle attache, et le tour était joué.

Qu'était-ce que l'attache? Louis le Gros — comme les rois d'Angleterre avant lui — avait trouvé que la couche de cire exigée par l'accentuation des reliefs et le diamètre des sceaux (jusqu'à 70 millimètres) courait le risque d'être endommagée sous les plis du parchemin ou même de se détacher. Il usa des sceaux pendants, c'est-à-dire appendus au bas des pièces à l'aide d'un lien tenant à la cire par un bout et au parchemin par l'autre. On le voit, c'étaient toujours des *plaqués* que l'on avait ainsi.

Or, que le sceau fût appliqué sur l'attache ou sur le parchemin, la difficulté était également surmontée par les faussaires. En vain, on avait fait usage de *sous-sceaux,* cachets plus petits, que l'on apposait au-dessous des premiers; on avait aussi bien raison de ceux-ci que de ceux-là, et la validité des actes ne se trouvait pas suffisamment garantie. C'est alors que Louis le Jeune se résolut à employer le *contre-sceau*. Le gâteau de cire reçut dans ses flancs l'une des deux extrémités de l'attache, ordinairement un large ruban de soie, variant de couleur, au gré du chancelier, comme d'ailleurs la cire elle-même, et reçut des deux côtés une empreinte différente. Comme les bulles pontificales, les deux côtés du sceau avaient chacun une effigie ou une inscription.



SAINT LOUIS (Type d'un sceau sur lé de soie).

Le contre-sceau de Louis le Jeune fut le type équestre qui appartenait plus proprement aux seigneurs. Mais la première face le sceau proprement dit, qui généralement était plus large que le contre-sceau, fut toujours le type de majesté. Il fut à peu près le même dans l'ensemble que ceux de ses prédécesseurs. Il en différa cependant. La barbe disparut, les cheveux s'allongèrent et tombèrent, le manteau se raccourcit et se noua sur les épaules, le sceptre se termina vaguement en fleur de lis. Enfin, le dessin a plus de mérite : les coups de burin sont plus nets, les traits mieux dessinés, les détails plus visibles.

Philippe-Auguste est un jeune homme à la mine fleurie, à l'air avenant. Il ne rappelle en rien le vainqueur de Bouvines, mais plutôt l'esprit jovial auquel la tradition populaire a prêté tant de saillies et de bons mots. Il est vrai que chaque souverain, faisant graver son sceau à son avènement, y est naturellement représenté sous les traits qu'il avait alors ; par conséquent, il a presque toujours un aspect juvénile, à moins que, dans le cours de son règne, il n'ait fait renouveler la matrice. Et ceci arrivait parfois, quand, par exemple, la première avait été ou volée adroitement ou imitée par un faussaire avec une certaine habileté.

Le contre-sceau de Louis le Lion est un type armorié, un écu semé de fleurs de lis sans nombre. Si la cire ou le métal pouvaient nous rendre leur ton doré avec la teinte azurée du champ, nous aurions exactement le drapeau national du temps.

Notons en passant qu'à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, des lettres royales avaient le sceau appendu à ce qu'on appelait *queue de parchemin*. Le tranchant acéré d'un couteau avait vite fait d'obtenir une lumière qui restait adhérente sur un quart ou un cinquième de la largeur du parchemin.

Sous le règne de saint Louis, le luxe de fabrication permit aux chancelleries des hauts et puissants seigneurs de se procurer pour les attaches des tissus de soie aux brillantes couleurs, des rouges éclatants, des bleus célestes au ton chaud, des ganses, des tresses d'or. La queue de parchemin fut donc à peu près abandonnée.

Le sceau de saint Louis ne nous a légué que des empreintes laissant beaucoup à désirer quant aux traits du visage. Quel dommage! car le reste est d'une rare perfection. Nous y retrouvons les mêmes qualités que dans la sculpture et l'architecture du XIIIe siècle : style sobre, lignes simples, ornementation élégante sans richesse, pose naturelle et digne. Le costume s'est modifié dans un sens plus artistique. Le manteau prend l'aspect de l'antique chlamyde et ses plis tombent verticalement ; la fleur de lis a maintenant la forme héraldique immobilisée depuis par la tradition.

Ce prince, dont l'esprit d'équité et de justice est connu de tous, qui ne craignait pas de s'abaisser à pacifier les différends sous le chêne légendaire de Vincennes, ne pouvait manquer de donner l'exemple du plus grand respect pour les marques de validité et d'authenticité qu'étaient les sceaux de cette époque. Tant qu'il subsistait des fragments, l'acte qui les portait était considéré comme valide. Le sire de Joinville nous raconte un trait à l'honneur de son maître. Mgr Renaud de Trie apporta au saint homme une charte, laquelle donnait aux héritiers de la comtesse de Boulogne le comté de Dammartin-en-Goële. Le sceau ne laissait voir que la moitié des jambes et l'escabeau sur lequel reposaient les pieds. Quand le roi eut la charte entre les mains : « Voici le sceau dont j'usais avant que j'allasse outremer, et l'on voit par ce sceau que l'empreinte du sceau brisé est semblable au sceau entier ; c'est pourquoi je n'oserais en bonne conscience retenir ledit comté. » Et il le rendit à Mgr Renaud de Trie, héritier de la comtesse.

Cependant la scrupuleuse probité de ce prince pouvait bien ne pas être imitée par tous ; aussi ceux qui avaient au bas



CHARLES V

l'homme qui ne courbait pas devant Rome et faisait plier les Templiers et tous ses sujets devant ses exigences fiscales !

Ses trois fils ont à peu près même visage, quoique moins imposant. Remarquons seulement que Louis le Hutin tient en main, au lieu d'une fleur de lis, le bâton de justice surmonté d'une main. Au-dessus de sa tête, on remarque un petit clocheton gothique : c'est l'embryon d'où sortira plus tard le dais d'architecture sous lequel trônera le monarque représenté.

Arrive la branche des Capétiens-Valois. Le visage redevient plus maigre et les traits plus prononcés, particulièrement sur le sceau du roi Jean le

de leurs parchemins des sceaux plus ou moins oblitérés les faisaient-ils renouveler par le chancelier.

Le luxe et la richesse du dessin deviennent, à partir de ce moment, les qualités les plus recherchées par les graveurs du sceau royal. La draperie et l'ornementation sont plus développées pour Philippe le Hardi et Philippe le Bel. Le premier de ces princes a un visage rond, ouvert ; c'est bien l'expression du caractère que lui prête l'histoire. Le second a les traits un peu durs et l'expression sévère. Si, malgré cette physionomie, ses contemporains le surnommèrent *le Bel*, qu'est-ce à dire, si ce n'est que la douceur n'était point pour eux l'idéal de la beauté? C'est bien là



LOUIS XI



FRANÇOIS Ier



LOUIS XIV

Bon. Sous les premiers Valois, l'étude du règne animal a dû faire un grand pas, car le trône est flanqué de deux aigles ou de deux dauphins et les pieds du roi Jean s'appuient sur deux lions couchés dans une attitude naturelle. Les portraits que les peintres sur vélin nous ont laissés de ce prince sont assez ressemblants à celui du sceau. Nouvelle preuve, et incontestable celle-là, que les graveurs ne faisaient pas de figures de convention dans le sceau du roi.

Quelques princes eurent un sceau à destination spéciale, « le sceau ordonné en l'absence du grand ». Tel celui de Charles V. Ce n'était ni un type de majesté, ni un type équestre, mais simplement l'écu de France à trois fleurs de lis qui recouvre à moitié le roi debout; le tout est enfermé dans un riche encadrement quadrilobé où se jouent deux dauphins. Les dauphins resteront plus d'un siècle un emblème joint aux attributs royaux, sans doute à cause de la réunion du Dauphiné à la couronne.



FRANÇOIS II ET MARIE STUART

Charles VI, Charles VII sont abrités sous un dais d'architecture de plus en plus développé, qui finira par faire corps avec le trône; car l'ancien banc à têtes et à pieds d'animaux disparaîtra pour faire place à la *chaière* gothique en bois sculpté, munie d'un dossier et surmontée d'un ciel de semblable façon. Puis la tenture fleurdelisée vient rejoindre ce couronnement du trône, et ainsi se trouve formé tout naturellement, par une suite continue



LOUIS XVI APRÈS LA LOI CONSTITUTIONNELLE



NAPOLÉON Ier

de perfectionnements et d'embellissements, le large manteau ou *pavillon* à dais qui sera désormais le cadre indispensable de la majesté royale. La figure de Louis XI se détacha la première sur ce fond somptueux, qui n'obtint toute sa splendeur qu'avec Charles VIII.

IV

C'est ici que finit la belle époque des sceaux, non pas des sceaux des souverains, car ils ont continué jusqu'au XIXe siècle, mais des seigneurs et des particuliers qui en font plus rarement usage.

Le sceau était pour ainsi dire la légalisation de la signature. Aussi empruntait-on celui du voisin quand on n'en avait pas soi-même ou qu'on avait besoin d'en user loin de chez soi. En ce cas, le fait était mentionné dans le corps de l'acte ou du contrat Quelles précautions ne prenait-on pas pour affirmer le caractère authentique des empreintes? Tantôt les parties enfonçaient dans la cire la marque d'un de leurs doigts, tantôt elles y inséraient, avant qu'elle fût sèche, des poils de barbe, des cheveux ou quelque autre signe incontestable de leur présence et de leur consentement. Ainsi la lettre adressée par Jeanne d'Arc aux habitants de Riom, et conservée dans les

archives municipales de cette ville, porte encore, passé à travers le cachet, un cheveu noir pris sur sa tête ; c'est même là le seul indice matériel qui nous révèle que l'héroïque fille était brune.

La vulgarisation de l'écriture qui donna à tous la possibilité de signer, et plus encore la substitution du papier au parchemin qui rendait presque impossible le sceau pendant, amenèrent vite la disparition du sceau. D'autre part, la charte remplacée par la lettre missive, la lettre *close*, comme on disait d'abord, qu'on pliait, qu'on mettait sous enveloppe et dont on voulait dérober le contenu aux regards indiscrets, fut la cause de l'invention des petits cachets approximativement les mêmes que ceux que nous avons encore aujourd'hui. C'est au XVI[e] siècle que s'opéra cette révolution, si bien que nous pourrions nous arrêter ici et prétendre que notre tâche est finie.

Cependant nous nous en voudrions de ne pas dire un mot des sceaux que nos souverains ont encore employés jusqu'à la Révolution française. Ce sera le couronnement de ce petit travail, que certains auraient pu accuser de n'être pas assez complet.

Bien qu'à l'avènement de Louis XII le talent des graveurs se relève légèrement, le sceau de



LOUIS XVIII



NAPOLÉON III

ce prince est peu différent de ceux de ses prédécesseurs immédiats.

François Ier figure sur le sien sous les traits d'un jeune homme imberbe; mais, dès l'année suivante, il revêt sur « le sceau en l'absence du grand » la physionomie historique popularisée par tant d'artistes célèbres : visage allongé, barbe en pointe, à peu près le physique des premiers Capétiens.

La Renaissance se fait sentir déjà avec Henri II et d'une façon indiscutable : deux anges, qui ressemblent passablement à des amours, soutiennent le pavillon qui abrite la physionomie toute capétienne du monarque.

Signalons en passant l'heureuse innovation qui n'a pas eu de suite et nous offre, sous un même dais, les deux juvéniles figures de François II et de Marie Stuart. Assurément, c'était déroger à la règle; mais la touchante figure de la princesse, qui plus tard devait être si malheureuse, nous plaît sous cet appareil de triomphe, portant même sceptre, même main de justice que son royal époux, égale à lui par la puissance comme par l'amour!

Pourquoi faut-il que Charles IX et Henri III perdent de leur importance par trop de richesse dans la gravure, par ce fouillis de contours et de plis tourmentés, et que les deux anges qui soutiennent le pavillon en gagnent à ses dépens?

Les sceaux n'étant plus guère en usage que dans les chancelleries royales, l'industrie ne s'appliquait plus à fournir de cire de la meilleure qualité. Cette circonstance nous prive malheureusement du portrait de Henri IV, devenu presque entièrement fruste.

La même cause nous aurait privés du portrait de Louis XIII, si, à la fin de son règne, en 1642, l'un de ses sceaux de majesté n'était parvenu à nous laisser une empreinte plus solide et plus nette. Le visage est mince, les cheveux longs, la barbiche en pointe et la collerette épaisse.

Louis XIV se servit surtout de *sceaux secrets,* c'est-à-dire de cachets peu différents de ceux des particuliers et qui donnèrent leur nom à ces lettres fameuses qui vous envoyaient, sans autre raison que le bon plaisir du roi, dans les sombres cellules de la Bastille. Il existait cependant un sceau de majesté, gravé à l'avènement de ce prince. Louis XIV y était représenté tout enfant. Il est plutôt gracieux qu'il ne rappelle la majesté du grand et puissant monarque qui a mérité l'honneur de donner le nom à son siècle.

Les premiers sceaux de Louis XV ne diffèrent guère et ne pouvaient guère différer de celui-là. Comme son glorieux prédécesseur, il était monté si jeune sur le trône!

Ce qui caractérise celui de Louis XVI, c'est le soin et la recherche d'un artiste tout à fait moderne. Au demeurant, faut-il le dire? le portrait est peu ressemblant.

Ici finit la longue série des types de majesté proprement dits; car, si Louis XVIII s'en fit graver un pendant l'émigration, sur le modèle de celui de son frère, il est d'une exécution si mauvaise qu'il peut à peine compter, et les gouvernements qui suivirent n'eurent plus que des types de fantaisie, qui ne rappellent point du tout le beau type de majesté, sauf peut-être celui de Napoléon Ier, qui pourtant reste loin, bien loin en arrière.

Disons, pour terminer, que la sigillographie, quand elle aura son musée de moulages au complet, moulages triés sur le volet et rangés méthodiquement, sera, pour les chercheurs et les érudits, une source inappréciable de richesses.

A. Lecoy de la Marche.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Dans une dédicace à Mme Mathilde Serao, M. Paul Bourget explique ce qu'il aurait voulu faire dans son nouveau roman *la Duchesse bleue* paru à la librairie Lemerre. Il s'agit d'un problème de psychologie qu'il ne craint pas de poser sous cette forme bien austère et scolastique :

— Des rapports de l'impression et de l'expression.

Voilà le thème qui lui a fourni les variations. Ce que cela veut dire ? C'est la question de savoir s'il faut éprouver les impressions, sentiments, amours, haines, douleurs, pour bien les exprimer.

Pour m'arracher des pleurs il faut que vous pleuriez,

a dit Boileau après Horace. M. Bourget ajoute :

— Oui, mais il faut que ce soient larmes de crocodiles !

Vous voyez la thèse. L'artiste, l'auteur doivent imaginer, et non ressentir ce qu'ils peignent. Diderot avait fait le *Paradoxe du comédien* pour recommander à l'acteur de ne rien donner au hasard de l'inspiration, de tout préparer, de rester toujours maître de lui. M. Bourget reprend l'idée en l'étalant à tout. Musicien, poète, écrivain, sculpteur, peintre, acteur, garde-toi de souffrir ou tu es perdu. Vous allez sans doute me citer Musset, Lamartine, Beethoven et bien d'autres qui ont vécu leur art, et mis leur être, leur âme, leur substance dans leur œuvre, et vous auriez bien raison de les citer, car c'est la preuve la plus claire qu'ici encore, comme en toute autre chose, rien n'est absolu, tout est relatif et contingent. Tout dépend de la personne de l'artiste et de son tempérament. Mounet-Sully ne joue pas deux fois de la même façon : c'est selon la disposition de l'instant. Il se monte plus ou moins, et il vibre en proportion. Tel autre a le jeu, au contraire, étudié et figé dans sa fantaisie apparente. Diderot n'a fait que conseiller aux gens de se conformer au second de ces modèles. Mais ceux du premier renieront toujours cet avis.

Plus spécialement, M. Bourget demande si l'artiste a besoin d'éprouver ce qu'il exprime. Evidemment, c'est selon les cas. On a assez raillé les chantres de l'Iris en l'air. Un amour profondément ressenti, une douleur intimement portée sera pour le peintre moral le meilleur des exemplaires à copier. S'il invente, il fera du chic. Il faut souvent qu'il en fasse. Il peut peindre les affres du condamné à mort sans y avoir passé. Il y a une part à faire à l'imagination. Il suppose, il devine par intuition des états d'âme qui ne sont pas le sien. Ce n'est pas dédoublement de son moi, c'est imagination. Nous avons tous part à la nature humaine. Nous pouvons tous prédire et nous représenter ce que fera ou pensera un de nos semblables dans telle conjoncture, dans telle situation morale. Nous le savons et par nous-mêmes en nous supposant dans ce cas, et par les données de l'expérience d'autrui racontée dans l'histoire, la chronique, le journal. Celui qui imagine plus vivement cette invention est plus artiste.

Dès lors, on voit que le « moi du talent », comme dit notre auteur, est distinct « du moi de la vie » dans la mesure où le moi de nos rêves, de nos suppositions, de nos imaginations diffère du moi de la réalité. Une jeune femme qui pique des bottines, occupation essentiellement prosaïque, peut être une rêveuse poétique, fleurir sa fenêtre et suivre sur le cours des nuages le caprice de ses songes fantastiques.

M. Bourget a posé le problème et l'a résolu dans le sens de la séparation absolue de la vie et du talent. Il nous dit que ce roman de *la Duchesse bleue* s'appela d'abord *Trois âmes d'artistes,* qui sont trois exemples et trois preuves de ce séparatisme, de cette exclusion, de cette divergence entre le domaine de la vie et le domaine de l'art.

Jacques Molan est un auteur dramatique. Il écrit des drames pleins de passion ardente et folle. A la ville, c'est pourtant un cœur sec, égoïste, un homme rangé, calculateur, commercial, pratique, un esprit d'affaires, une âme vile et légère, un faucon perché sur un encrier.

Camille Favier ? Elle a eu un grand chagrin d'amour. Elle l'a oublié. Elle est une actrice frivole et lancée, et elle joue la passion à ravir, sans l'éprouver. — Oui, mais elle l'a ressentie autrefois, jusqu'à en mourir, et l'exemple est mauvais, car on pourra prétendre que son jeu passionné, elle le doit à son expérience et à sa mémoire. Alors, la vie inspire le talent.

Vincent Lacroix ? C'est un sculpteur timide et sensitif. Il aime profondément, il ressent les sentiments à l'état aigu, il est incapable d'en rien faire paraître ni d'en rien faire savoir au public par le moyen de son art. L'impression tue en lui l'expression. C'est un raté.

Telle est la thèse, fort discutable dans cette démonstration trop peu probante, car on n'a jamais vu que ressentir trop vivement émousse et paralyse le talent de l'artiste. L'expression artistique est une émanation de la personnalité et ne peut se dégager de son origine.

Il est possible à Jacques Molan de mettre à la scène de fortes peintures de sentiments qu'il ne ressent pas, s'il a l'imagination du cœur, comme l'eut Racine qui n'a pas vécu ses tragédies, et qui a su peindre le cas de Phèdre sans avoir été lui-même une belle-mère qui aime son beau-fils.

Il n'est pas prouvé que Camille Favier ne sait pas si bien jouer la passion pour en avoir été elle-même une terrible victime, et qu'elle eût été aussi pathétique sans avoir jamais aimé. Enfin si Vincent Lacroix est un raté, ce ne sont peut-être pas ses sentiments qui le gênent, et ce peuvent être mille autres causes différentes d'éducation, de savoir, de métier.

D'ailleurs, voici le cas.

L'histoire est courte. C'est un simple fait-divers enflé aux proportions d'un volume.

Camille Favier, actrice, a débuté au théâtre avec un grand succès dans une comédie de Jacques Molan.

On l'appelle la Duchesse Bleue, parce que, dans la pièce qu'elle joue, elle représente une duchesse dont un peintre a fait le portrait en bleu, de manière à rappeler le Blue Boy de Gainsborough. C'est à la fois titré et tiré. Elle est devenue éperdument éprise de son auteur, qui lui fait la grâce de la prendre pour maîtresse, sans l'aimer.

Jacques Molan n'aime rien ni personne. Il n'a que de l'égoïsme et de l'ambition. Il vise une femme du monde, Mme de Bonnivet, dont il fait savamment le siège en se servant de sa petite actrice comme d'un appeau pour prendre la grande dame par la jalousie.

Mme de Bonnivet fait le faux pas. Camille l'apprend. Elle se propose de fustiger sa puissante rivale. Mais au moment de surprendre les amants perfides, elle voit que le mari est là qui guette, le revolver à la main. Elle adore tellement Jacques qu'elle aime mieux le sauver en sauvant son ennemie. Elle se substitue à celle-ci et sort du petit rez-de-chaussée au bras de Jacques devant Bonnivet stupéfait de sa méprise. La voici aux aguets, dans la rue, pour la vengeance :

> Elle passa la nuit du jeudi au vendredi littéralement comme folle, et, quand elle partit de la rue de la Barouillère pour gagner la rue Nouvelle, il y avait trente-six heures qu'elle ne dormait ni ne mangeait. Elle avait entendu Mme de Bonnivet et Jacques fixer le rendez-vous pour quatre heures. A trois heures et demie, elle était sur le trottoir, en face des fenêtres du petit appartement, occupée à faire les cent pas, enveloppée de sa mante, méconnaissable sous le double voile roulé autour de sa figure, et ne perdant pas de vue la porte par où sa rivale devait passer. Il y avait alors, à l'angle de la rue Nouvelle et de la rue de Clichy, une station de fiacres qui devint aussitôt le terme de sa promenade. Car, à chaque fois que sa marche la ramenait du côté de l'horloge de cette station, elle pouvait voir que l'aiguille marchait, comme elle-même, et rapprochait l'instant où elle allait enfin étreindre sa vengeance. Trois heures quarante... Plus que vingt minutes à attendre, moins peut-être. Trois heures cinquante, encore dix minutes. Quatre heures.... Ils sont en retard.... Quatre heures dix.... Personne.... L'aiguille est maintenant sur le chiffre vingt et ni Jacques ni Mme de Bonnivet n'ont paru !...
>
> Que se passe-t-il?... Elle se préparait à s'en aller, lorsqu'en fouillant de ses yeux une dernière fois cette courte rue, elle aperçut, arrêté de l'autre côté, en face de la station, un fiacre qu'elle n'avait pas encore remarqué, et, penchée hors de la portière, une figure qui lui donna un de ces accès de terreur où se dissolvent toutes les forces du corps et de l'âme : elle venait de reconnaître, sous le rideau à demi baissé du coupé immobile, Pierre de Bonnivet en personne!
>
> Oui, c'était bien le mari de la maitresse de Molan, non plus dans sa fonction risible d'époux, ombrageux et intimidé, d'une femme à la mode et qui souffre des coquetteries de celle qui porte son nom, en les subissant pour en profiter. C'était l'assassin à l'affût chez qui la jalousie a soudain éveillé le mâle primitif, la brute meurtrière, et dont les yeux, les narines, la bouche, annoncent la volonté de tuer, *quoi qu'il doive arriver*. Il était là, fouillant la rue, lui aussi, de ce fauve regard. Le collet de loutre de son pardessus à demi relevé donnait à son poil roux et à son teint sanguin un reflet plus sinistre, et sa main qui levait le rideau pour lui permettre de mieux voir, dégantée et nue, semblait prête à saisir l'arme qui allait venger son honneur, là sur ce coin de trottoir, — sans plus de souci du monde et du scandale que si Paris était encore la forêt d'il y a trois mille ans où des demi-gorilles se disputaient à coups de pierre une femelle vêtue de peaux de bêtes.

Elle sauva le perfide ami. Après ce sublime héroïsme, elle quitte Jacques, et comme il y a soirée ce jour-là chez les Bonnivet, elle borne sa vengeance à imiter Adrienne Lecouvreur devant la duchesse de Bouillon ; elle regarde Mme de Bonnivet en récitant des vers destinés à gêner celle-ci ; elle manque, d'ailleurs, son effet, Mme de Bonnivet étant cuirassée. Encore est-ce là beaucoup de bruit pour rien, car tout rentre, après tant de dramatique émotion, dans l'ordre le plus calme et le plus bonasse : Jacques Molan se marie bien ; Mme de Bonnivet, devenue veuve, se remarie mieux ; Camille Favier devient une ac-

trice de genre fêtée, joyeuse et dépravée. Et tous sont contents.

Tous, non. Il y a un attristé : c'est le héros de ce récit, celui qui nous le fait en son nom personnel, sous forme de journal, le timide raté Vincent Lacroix. C'est un tort pour un personnage de roman comme de théâtre d'être toujours en scène et de ne rien faire qu'écouter. C'est le rôle de Vincent Lacroix. C'est toujours à lui que nous avons affaire, c'est toujours lui que nous entendons, et il est là comme une cinquième roue à un carrosse. Il écoute et il regarde. Il n'a rien d'autre chose à faire. Etrange idée de mettre ce récepteur en vedette. C'est Arbate ou Arcas passant au rang de protagoniste.

Il est le plus terne des cinq ou six personnages qui animent cette courte histoire de leur physionomie claire et très étudiée. Dans sa lettre à Mme Serao, M. Bourget envie le talent de cette dame qui sait peindre les foules et les ensembles. Pour lui, romancier d'analyse, il est obligé, par la nature de son œuvre et par la pente de son esprit, de restreindre le nombre de ses figures afin de fouiller davantage l'étude de chacune d'elles.

Oui, romancier d'analyse, il l'est dans ce volume autant qu'on peut l'être. Il s'enlise même dans son travail de sondeur, et il n'avance pas. Sur trois cent soixante pages, les cent trois premières, qui sont le tiers du volume, racontent simplement la rencontre de deux camarades et la façon dont ils ont passé leur soirée, d'abord en dînant, puis en allant au théâtre, sans qu'aucun événement important ne surgisse : ce n'est qu'analyse et souvenirs; sans doute, c'est perspicace, pénétrant, aigu; mais, comme on dit en Espagne, *hasta porfiar!* On dirait une gageure, ou bien un exercice pour voir jusqu'à quelles limites se peut pousser l'art d'étudier et d'expliquer des actes. Il en résulte que la composition de l'œuvre est fâcheuse. Tout le noyau de l'intrigue, qui est le sauvetage d'une rivale par son ennemie, tient en cinquante feuillets trop longtemps annoncés et attendus. Trop souvent le conteur nous promet le coup de théâtre espéré au milieu de cette sécurité de la paisible analyse. Il nous dit trop : « Attendez comment tout cela va finir! Ah! si vous saviez comment cela a fini! J'arrive à la scène (p. 212)! Comment se serait-on attendu à la révélation qui mit fin à cette incertitude (p. 216)! » Eh oui! arrivons-y enfin! On dirait du Bourget jeune revu et repris par Bourget mûr. Le récit ne coule pas avec aisance. C'est dogmatique comme un devoir de logique : « La première période, celle de la joie (p. 198); Camille triste, c'est la devise de la seconde période (p. 202); la troisième période, celle de la certitude furieuse et du désespoir exaspéré (p. 212). » Cela est bien lourd, et le sculpteur qui numérote ainsi son journal est un tantinet méticuleux.

Le style même a des surprises, des défaillances, comme si c'était mal relu. « Nous étions à la porte de la baignoire; il s'arrêta pour échanger quelques mots avec la femme préposée à la porte. » L'un parle de « sordidité », l'autre déclare : « Mon âme a chaud. » Il est vrai que c'est un sculpteur qui écrit.

Ces vétilles disparaissent, hâtons-nous d'ajouter, dans le nombre des belles et éloquentes pages où l'auteur scrute et interroge l'humaine nature.

Tantôt ce sont de fines remarques qui constatent une perspicace psychologie :

Chacun a, dans son caractère, des parties fortes qui correspondent exactement à des parties faibles. Celles-ci sont la rançon de celles-là. Mon manque d'énergie dans l'action positive se compense par une rare puissance d'énergie passive, si je peux dire. Incapable d'aller de l'avant avec une certaine vigueur, même lorsque mon plus vif désir m'y pousse, je suis capable d'une endurance singulière dans l'abstention, dans le renoncement, dans l'absence.

Et ceci, sur l'indifférence désintéressée des bonnes grosses natures bourgeoises :

Elle avait assisté à sa vie comme une femme assise au comptoir dans un magasin assiste à la vente. Je rends mal une chose humaine que je vois si bien, et qui est si fréquente chez les créatures voisines du peuple : leur sort leur demeure extérieur et impersonnel.

Et cette note si juste, que la jalousie n'a rien à voir avec l'amour.

Il y a là quelques portraits moraux, si l'on peut dire, qui sont de haute touche et de beau relief, surtout ce Jacques Molan, un *parveneur*, si l'on pouvait employer ce mot pour désigner toute cette race de lutteurs pour la vie, la fortune et la gloire, depuis Julien Sorel et Rastignac jusqu'à Bel Ami. Un type bien vivant, ce Jacques dont la vie a une régularité féroce, implacable, méthodiquement puissante, toute faite de patience et d'obstination, parce que la patience est ce qui se rapproche le plus des procédés que la nature emploie pour atteindre ses résultats. Elégant et fleurant doux, il est snob, à la fois rangé et dérangé; son intérieur est tenu avec une propreté ordonnée et hollandaise; dans le cabinet où il reçoit, il a placé, reliées, les œuvres des jeunes auteurs de son temps, afin que ceux-ci flattés le gracieusent dans leurs journaux. Rien que des objets de prix chez lui : il soigne d'avance sa vente possible. L'empereur romain disait : Pas un jour sans écrire une ligne!

Jacques écrit chaque jour quatre pages, pas une de plus, pour la vie matérielle. Homme étrange, dont le plan de vie est comme un quadrillage de papier d'architecte, et dont l'existence a l'air extravagant, désordonné, ultra-mondain. Pas l'ombre d'un sentiment vrai ou profond. Il fait souffrir d'amour sa petite Camille sans s'en douter, sans regret, sans y croire, quand on lui en parle.

Suivons-le dans la loge de Camille; il la taquine à dessein et lui fait venir les larmes à propos de cette Mme de Bonnivet qui est dans la salle.

On voit ce qu'a cherché l'auteur : dessécher ce cœur, durcir cette roche, pour s'étonner qu'il en sorte une source douce et suave qui est l'exquise sensibilité dont il adoucit son œuvre et qui pénètre ses écrits. Ce Jacques n'est tendre que la plume en main. Il y a scission, divorce, dissidence entre sa vie vraie et celle de son esprit. Ses imaginations sont aux antipodes de ses actes. C'est un argument. Il n'est pas très neuf, à vrai dire, et l'on soupçonnait déjà avant ce livre qu'il y a une imagination du cœur et de l'âme, et qu'Homère a inventé Andromaque sans être mère et que Virgile a fait pleurer Didon sans s'être trouvé dans son cas.

Il se produit vers la fin une légère déviation dans la thèse, qui demeure un peu flottante. Vincent a assisté au drame qui mit Camille près de la mort; il retrouve celle-ci adulée, grande artiste, en pleine possession de son talent et de ses moyens, et il en conclut qu'il faut avoir éprouvé et étouffé une grande douleur pour devenir plus tard un génie; ce passé douloureux devient alors comme un engrais pétri de sang et de larmes sur lequel fleurit le talent somptueux. Voici la page :

Et c'est alors que j'ai vraiment compris pourquoi je ne serai jamais un grand artiste. Pour eux, pour les êtres comme je l'ai toujours connu, lui, comme elle est devenue, elle, après la première épreuve, la vie tout entière, leur cœur y compris, n'est qu'une occasion de produire cet acte spécial qu'ils ont à produire, cette précieuse sécrétion qu'ils élaborent comme l'abeille fait son miel, comme l'araignée fait sa toile, par un instinct aveugle et féroce à la manière de tous les instincts. — Un amour, une haine, une joie, une douleur, c'est du terreau à faire pousser la fleur de leur talent, fleur de délicatesse et de passion vivante. Pour un mot à dire sur la scène, pour une phrase à écrire dans un livre, cette femme et cet homme vendraient leur père et leur mère, — Camille ne m'a même pas parlé de la sienne! — ils vendraient leur ami, leur enfant, leur plus doux souvenir! Et moi qui aurai passé ma vie à sentir ce qu'ils expriment si bien, lui avec du noir sur du blanc, elle avec des gestes et des accents émus, n'arriverai-je jamais qu'à me paralyser avec ce qui les exalte, ces natures d'expression, à m'épuiser par ce qui les nourrit, ces âmes de proie? Et la destinée veut-elle que les artistes, petits ou grands, se distribuent nécessairement entre ces deux races : celle qui traduit merveilleusement, sans les sentir, les passions que l'autre race éprouve sans pouvoir les traduire?

Ceci change un peu les choses, car s'il faut au talent le « terreau » d'une souffrance vécue, l'expression a donc besoin de l'impression antérieure pour naître? Ce qui ne serait pas juste, car les romanciers ne sont pas tous obligés de faire de l'autobiographie.

Plusieurs scènes se détachent de ce récit et laissent dans l'esprit, on dirait presque dans l'œil, un souvenir net et vif : les visites de Jacques dans la loge de la petite actrice entourée de ses stupides adulateurs, la belle et sèche Mme de Bonnivet dans sa loge de balcon, ou chez elle, à la soirée où elle essuie sans broncher les allusions du rôle récité à bout portant par Camille; les rendez-vous de la grande dame au cimetière du Père-Lachaise, et au petit rez-de-chaussée de la rue Nouvelle, avec Camille cachée derrière un meuble; le faux duel du gros critique, les soupçons du terrible et rougeaud mari, M. de Bonnivet; tout ce monde remue, s'agite et donne une impression délicieusement voilée de tout un coin de société parisienne, dont il faut louer le perspicace et compétent historien.

***

L'Inquisition a eu ses mystères, ses secrets, ses voies tortes et ses terribles indiscrétions qu'apportait au saint-office la sainte Hermandad. En Italie, le Conseil des Dix a eu un tel pouvoir d'informations que le drame de Victor Hugo, *Angelo, tyran de Padoue,* est à faire frémir : « La nuit, j'entends des pas dans mon mur. » C'est un attrait du même genre qui distingue le nouveau livre de M. Charles Edmond, *le Neveu du comte Sérédine, scènes de la vie russe,* paru chez Plon et Nourrit. C'est ici le nihilisme qui représente la puissance occulte et inéluctable partout invisible et présente.

A Moscou, une nuit de janvier, en 1880. C'est grande fête au palais du nouveau gouverneur, comte Sérédine, chargé de surveiller les nihilistes. Le bal est masqué. Beaucoup d'entrain et de champagne. Les masques et les travestis tourbillonnent. Deux Hindous apportent un palanquin doré, le déposent sous la loggia de l'orchestre et s'en vont. Il contenait un maharajah. La farce parut drôle.

Immobile, celui-ci, comme pétrifié. Quel rôle jouait-il, que signifiait son attitude? On

l'examina, on essaya de lui soutirer une parole. En vain! Tout à coup, les observateurs partirent d'un formidable éclat de rire. Parbleu! Il n'y avait pas à s'y méprendre, rien qu'à voir cette tête masquée, penchée sur la poitrine. Le maharajah dormait d'un sommeil de plomb. Il dormait, mais pourquoi dormait-il ainsi? L'énigme, grâce à l'esprit collectif des assistants, ne tarda pas à livrer son mot. Les bons apôtres avaient sans contredit fait précéder le bal d'un repas plantureux; ils y avaient grisé à mort un de leurs convives, un souffre-douleur à qui on voulait ménager l'humiliante surprise d'un réveil en plein bal.

Le bal tournoie autour du palanquin. L'aube blanchit. Il va falloir songer au départ. Le maharajah dort toujours. C'en est trop, la farce fait long feu :

On s'empressa autour du palanquin; une main s'y introduisit de chaque côté et secoua le dormeur. Celui-ci ne bougea point.

Hommes et femmes se groupaient tumultueusement autour de la litière :

— Extirpez-le de sa boite? Dehors! dehors! Voyons s'il tiendra debout!

En un clin d'œil, le palanquin fut dépecé et vola en éclats.

Le masque du fantoche se détache dans la bousculade. Un cri d'horreur retentit. Cela un mannequin? Non pas! Un cadavre! La tête livide, monstrueusement convulsée, hideuse; la bouche suintant une bave sanguinolente, les yeux entr'ouverts et vitreux. Dans la tempe, un petit trou perforé par une balle. Et jour de Dieu! la tête reconnaissable! Oui, c'est bien lui, Philippe Karlowitch Milders, le vaillant colonel de gendarmerie, la terreur des nihilistes.

Ce sont donc eux qui ont fait le coup!

Les visages, tantôt rayonnants de joie, se décomposent en un instant. La stupeur glace les regards, l'effroi tord le sourire, la peur, une peur blême, contracte les traits et tenaille les cœurs. La musique, ignorant ce qui se passait au-dessous de son balcon, continue inconsciemment et avec frénésie le galop infernal. Des cris rauques, des gestes exaspérés lui imposent silence. La foule consternée livre enfin passage au maître de la maison.

Les bras derrière le dos, le visage impassible, le comte Sérédine s'approche du cadavre. Il aperçoit sur la poitrine de l'assassiné un bout de papier avec quelques mots régulièrement tracés. Il les déchiffre, et de sa voix habituelle, claire, doucement sonore, articule l'inscription : « Par ordre du Comité exécutif. »

Voilà les choses macabres que la secte révoltée ménage à la Russie contemporaine. Il y a lieu de faire des romans avec les dramatiques audaces de cette police insinuante et habile. Ne disait-on pas que la bougie du bougeoir impérial posé sur la table de nuit de l'empereur fut trouvée un soir chargée de dynamite?

M. Charles Edmond nous donne bien l'impression de cette terreur latente qui pèse sur la Russie, minée de sourdes galeries. Dans l'ombre et à l'insu de tous, des gens travaillent à des buts lointains et périlleux, sans peur ni souci de leur vie. Entrons dans ce cénacle de conjurés, et voyez quels hommes!

Un pas lourd dans l'escalier coupa court au dithyrambe. La porte s'ouvrit et l'hôte attendu apparut. Une apparition, en effet, et au surplus stupéfiante.

Que lui était-il donc arrivé à Malojev? Avant-hier encore vaillant et robuste; aujourd'hui courbé en deux, livide, les traits tirés comme à la suite d'une horrible souffrance.

On s'empressa autour de lui, on l'installa sur un siège.

— Des explications, par pitié!

Malojev respira péniblement. Sans ouvrir la bouche, il avança la tête et souleva les mains. Son front portait la trace sanguinolente d'un fil métallique qui se serait fort avant incrusté autour de son crâne. Ses deux pouces étaient écrasés.

— Un guet-apens, un supplice inouï, infligé, par qui? Où cela? A quel propos?

Malojev hocha la tête en signe de dénégation. Le guet-apens, en son aventure, n'entrait pour rien.

— Quoi donc...

— Les enquêtes se poursuivent aujourd'hui avec accompagnement de torture. Cette jolie musique est destinée à vous faire chanter tout ce que l'on a sur le cœur. Les forts résistent à l'invitation, les faibles succombent. Etais-je fort? Etais-je faible? Comment savoir? Il me le fallait savoir cependant, sous peine de trahir la cause, d'appeler le malheur sur la tête des amis, de se couvrir soi-même d'opprobre. Je me suis appliqué la torture.

— Malojev! mon pauvre Malojev! tu as fait cela! s'écria Sévrouk.

— Au commencement, cela n'a pas mal marché, répondit celui-ci d'un air d'humble excuse; je serrais les dents, je me raidissais, je me sentais le plus fort. Je me soumis alors à des épreuves plus énergiques. Bientôt la douleur reprit le dessus. Terrassé par elle, vaincu, mon corps me sembla passer à l'état de loque, de chiffe, de quelque chose de veule, d'odieux. Ma résolution s'envola au diable. Pour un instant de répit à mon supplice, je n'aurais pas hésité à dénoncer mon propre père. L'expérience a été concluante. Plus bon à rien qu'à croupir dans mon coin et cuver la honte de m'être cru meilleur, plus apte à travailler avec vous que je ne le suis en réalité. Pardonnez-moi et adieu.

Voilà de nos gens! Un de leurs plus beaux coups dans ce livre est la délivrance de leur frère, le nihiliste Nikitine, qui attend en prison le jour du supplice.

C'est la fête de Pâques. Les prisonniers ont un peu plus de relâche.

Il a suffi de cette fissure dans la captivité pour sauver Nikitine. Deux hommes ont pu entrer chez le prisonnier Yakimov, qui est mourant, et qui est aussi moins suspect, parce qu'on sait qu'il va expirer. Oui, il va mourir; mais dans le parti, il ne faut pas de mort inutile. Moins surveillé,

il a pu recevoir et cacher deux bouteilles de pétrole; il en inonde sa cellule, y met le feu et, tandis qu'il périt dans les flammes, le désordre gagne toute la prison avec l'incendie, les portes sont défoncées; dans la fumée on ne surveille plus rien, et voilà Nikitine arraché aux fers et emporté bien loin par ses compagnons. Ce tableau de l'incendie de la prison est animé et largement peint.

Le régime redoutable des prisons, des mines, de l'exil en Sibérie, les horreurs de la répression auprès de la hardiesse implacable de l'attaque, le récit palpitant de l'exécution d'un nihiliste pendu, tels sont les épisodes dramatiques qui marquent l'aventure du neveu du comte Sérédine, dont nous n'avons point encore parlé, il est vrai, sans doute parce que les épisodes tiennent une place plus large et plus belle que le cas de Paul Sérédine. C'est le neveu de l'intendant général chargé de surveiller les nihilistes. Or ce neveu est un nihiliste ardent et convaincu. Il est découvert et dénoncé. La scène où il s'explique avec son oncle gouverneur, et où il fait l'historique de sa conversion devant le spectacle des campagnes russes, est fort belle et touchante. L'oncle est furieux, car ce neveu le compromet et va lui faire perdre sa brillante situation enviée par tant d'ennemis. C'est le neveu qui pâtira, car son prudent parent le fait aussitôt incarcérer et rend compte à l'empereur de son zèle, ce qui pare le coup : l'ambition s'assoit plus solide sur les ruines de la parenté.

***

Dans *Pointes sèches,* Adolphe Brisson a buriné d'une touche délicate et bienveillante quelques physionomies littéraires : des prosateurs, Mme Adam, Legouvé, Larroumet, Marcel Prévost, Pierre Loti, Courteline, Henry Fouquier, etc.; des poètes, comme Armand Silvestre, Richepin, Jean Rameau, Léon Dierx; des dramaturges, comme Becque, Sardou, Pailleron, Porto-Riche; et aussi des acteurs, des actrices. C'est un album intéressant, vivant, des célébrités contemporaines. A la fin, il y a un récit de tournée artistique à travers la France, en compagnie d'une troupe de la Comédie-Française, tout comme au temps de Molière.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas été tenté de corser son récit par un parallèle piquant avec le *Roman comique* de Scarron. Que les temps sont changés! Le trait plaisant est ici le transbordement d'une ville à l'autre du buste de Molière, qui perd une oreille par-ci, un nez par-là, et qu'on remballe tous les soirs dans le foin pour l'étape suivante.

En Pique-nique est une publication que fait, chaque année, le comité de la Société des gens de lettres; le volume est vendu au profit de la Caisse de secours. Il est rédigé par tous les membres du comité, qui fournissent une nouvelle ou une étude. La valeur de ce volume annuel est donc subordonnée au hasard des années et à la composition du comité. Il est édité par Armand Colin, éditeur de la Société des gens de lettres. Que contient-il cette année? De tout un peu. Léon Barracand a raconté la touchante histoire d'*Aïa Tota;* Ernest Benjamin a mis de l'émotion vraie dans son *Drame intime;* puis ce sont de beaux vers du regretté Édouard Cadol sur Sedan : *Sedantag!* La *Paulinette,* de Charles Chincholle, est un affriolant modèle; Albert Cim nous narre une émouvante histoire d'*Attaque nocturne;* après une nouvelle de votre serviteur, *Ministre et Paysan,* Henri Datin dit son conte, *Poste restante,* d'une invention touchante. A qui le tour? Voici venir Henri Demesse, qui fait le conte rouge de *la Demeure ensorcelée;* Alfred Duquet nous narre un cas curieux et macabre de voyage en *Train de plaisir;* puis, de belles pages de Henry Houssaye, *la Journée de Napoléon Ier,* que suit une bonne farce de Marc Mario, *Effet raté;* car ce volume est fort panaché. Edouard Montagne fait un joli conte, *la Dernière maîtresse;* le comte Charles de Mouy étudie *les Primitifs italiens au musée de Berlin.* Le défilé continue : *le Petit Soldat,* joliment dit par Jacques Normand; *Affaire criminelle,* par Lucien Pâté; *la Seine,* histoire d'un monomane, par Marcel Prévost; *la Sonnette d'alarme,* par Jean Rameau; *Rêve d'été,* par Jean Reibrach; *le Petit Frère,* par Paul Robiquet; *la Lande,* par Raoul de Saint-Arroman; *Martin Luther,* par E. Thiaudière; *le Paradis des chats,* par Emile Zola : voilà du choix. Vingt-deux signatures pour un volume! Allons, mesdames, achetez-nous! C'est pour nos pauvres assistés; c'est une lecture de charité, un achat de bienfaisance, une œuvre humanitaire; nous lui avons donné notre encre; donnez-lui aussi quelque chose. Si tout ne vous plaît pas dans le volume, vous en aimerez toujours bien une moitié et vous aurez fait œuvre pie en secourant les malheureux au profit de qui se fait cette publication panachée, cette macédoine, — qui est la soupe du pauvre!

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'une des principales curiosités scientifiques de l'Exposition de 1900 sera la grande lunette astronomique, à laquelle le public a tout d'abord attribué une puissance bien exagérée en disant qu'elle aurait un grossissement tel que la lune paraîtrait à 1 mètre de nous. Les auteurs du projet n'ont pas eu une telle prétention et cependant ils n'ont pas lésiné sur les dimensions, car leur lunette a 60 mètres de long et $1^m,25$ de diamètre! Cela ne constitue pas un instrument très maniable, aussi a-t-on résolu de la fixer sur le sol d'une façon immuable, et pour examiner les différents points du ciel on se servira d'un miroir de 2 mètres de diamètre, placé en avant, qui renverra à l'objectif l'image des astres ; un mouvement d'horlogerie lui permettra de les suivre dans leur déplacement apparent ; l'ensemble de ce sidérostat pèsera 14 000 kilogrammes. Au point de vue de l'optique astronomique nous pouvons dire que la France tient le premier rang : c'est grâce aux ateliers de M. Gautier et des frères Henry, à la fonderie de verres spéciaux de M. Mantois et aux glaceries de Jeumont qu'on pourra mener à bien une telle entreprise. En ce moment on termine le miroir qui est formé d'un disque de verre de 2 mètres de diamètre et $0^m,30$ d'épaisseur. La difficulté ne consiste pas à avoir de la transparence, elle est inutile puisque la surface seule est utilisée, pour supporter la mince couche d'argent qui doit réfléchir l'image; ce qu'il faut, c'est une surface d'une homogénéité de trempe qui permette de lui donner une planétie et un poli parfaits; la chose n'est pas simple puisque l'usine de Saint-Gobain refusa d'essayer et que celle de Jeumont, qui réussit du premier coup le disque actuellement au montage, ne put en réussir un second semblable dans les onze essais qui suivirent la coulée du premier. C'est avec une machine spécialement construite dans ce but que M. Gautier a procédé au polissage de l'une des surfaces du disque; un plateau muni d'un mouvement de va-et-vient voyage à une distance variable de cette surface et y promène une boue d'émeri dont la finesse va en s'accentuant chaque jour. Cela paraît très simple au premier abord, mais pour donner au lecteur une idée de la minutie d'un tel travail, nous dirons que la moindre variation de température dans les différentes parties de la machine peut entraver sa marche régulière ; les quatre glissières qui supportent le rodoir sont munies de thermomètres indiquant le 1/10 de degré; au moyen de becs de gaz allumés à des distances variables on les maintient rigoureusement à la même température ; si l'ouvrier qui surveille le travail séjourne un peu trop longtemps auprès de l'un d'eux, on constate une différence qu'il importe de rectifier. On arrive peu à peu à approcher le rodoir à moins de 1/50 de millimètre et on vérifie la planétie par des méthodes optiques spéciales qui sont d'une délicatesse telle que la faible dilatation produite sur le disque par l'approche de la main peut être constatée!

Pour les objectifs, il faut se livrer à un travail analogue, qui se complique de la difficulté d'obtenir d'abord une masse homogène et transparente. Nous aurons occasion de revenir sur cette question. Pour le moment, le travail est en bonne voie et nous pouvons espérer qu'en 1900 il nous sera permis de voir la lune, non pas à 1 mètre, mais à 65 kilomètres. C'est déjà suffisant pour qu'un objet de 130 mètres de long ait pour nous 1 millimètre, ce qui est déjà une dimension appréciable. Si les armées lunaires font les grandes manœuvres, nous pourrons étudier les qualités stratégiques de leurs généraux et peut-être nous en inspirer. Habitants d'un monde plus vieux, ils ont sans doute plus d'expérience !

* * *

On a beaucoup parlé, à propos du terrible déraillement de Lisieux, de l'inconvénient d'atteler deux locomotives à un même train ; les Compagnies savent très bien à quoi s'en tenir là-dessus, mais il faut bien qu'elles utilisent le matériel existant ; cependant, en présence de l'importance des convois actuels, elles tendent de plus en plus à employer les machines Compound et à boggie. Ces deux termes, dont il a été souvent question depuis quelque temps, ne sont pas compréhensibles pour tout le monde au premier abord; cependant ils ne cachent rien de diabolique.

Compound veut dire que la vapeur est utilisée en deux fois dans une machine *composée* de plusieurs pistons. En effet, on a remarqué, il y a déjà longtemps, qu'au sortir du cylindre où elle a poussé le piston, la vapeur n'a pas perdu toute sa force et on a eu l'idée de l'utiliser dans un autre cylindre de dimensions plus grandes pour agir sur un autre piston ; on peut même encore parfois l'employer sur un troisième et un quatrième ; cela dépend de sa pression initiale dans la chaudière. On comprend l'importance de cette découverte qui, appliquée aux machines marines, a permis de réduire le combustible de plus de moitié.

Dans les locomotives, l'application de ce principe est plus récente, et, pour ne pas trop compliquer le mécanisme, on se contente de deux cylindres pour chacune des deux machines motrices agissant de chaque côté sur les essieux. Outre l'avantage qui permet de mieux utiliser la détente de la vapeur, on a encore celui de pouvoir à l'occasion, par un mécanisme spécial, employer la haute pression dans les deux cylindres à la fois, ce qui est précieux pour les démarrages et pour les rampes. En outre, chaque piston travaille sur un essieu différent, ce qui répartit l'effort sur deux manivelles au lieu d'une et, au point de vue de la rupture possible de cette pièce, cela est à considérer, car chacune d'elles ne supporte plus que moitié de l'effort total qui, dans certaines locomotives, atteint 18 000 kilogrammes.

On remarquera sur le type que représente

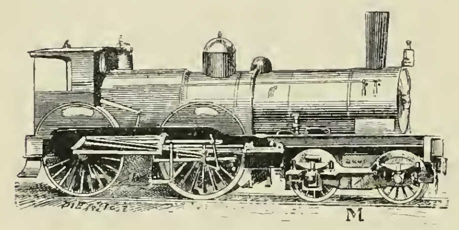


Fig. 1. — Locomotive Compound à boggie.

C'est-à-dire composée de plusieurs pistons dans lesquels la vapeur agit successivement et dont l'avant M est supporté par un petit chariot articulé.

notre gravure (fig. 1) que les roues motrices sont reportées vers l'arrière de la locomotive, l'avant est supporté par un petit chariot M ou boggie, qui ne fait pas corps avec la machine, mais est articulé au moyen d'une cheville ouvrière; dans les courbes, l'ensemble des points d'appui de la machine sur les rails peut donc ne pas être en ligne droite, ce qui fatigue beaucoup moins la voie et permet des vitesses plus considérables. C'est avec une machine de ce genre que, depuis six ou sept ans, la Compagnie du Nord fait circuler, entre Paris et Amiens, un train dont la vitesse de 85 kilomètres à l'heure se maintient à peu près uniforme pendant tout le parcours, malgré les rampes et les courbes. Aussi, comme nous le disions plus haut, toutes les Compagnies tendent à adopter peu à peu ce genre de machines.

*
* *

Parmi les nouveautés de l'exposition d'automobiles qui eut lieu à Paris en juillet dernier, nous avons remarqué une pompe à incendie construite par M. Combier. C'est une voiture à vapeur (fig. 2) dont le moteur de 15 à 18 chevaux actionne à volonté les roues motrices, ou une pompe débitant un mètre cube à la minute, avec

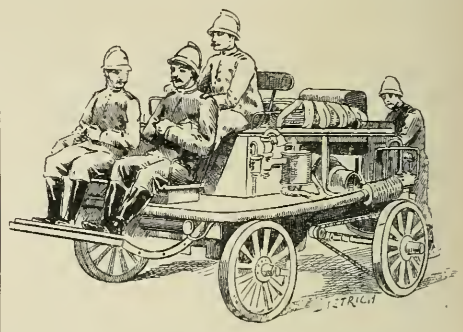


Fig. 2. — Pompe à vapeur automobile.

La machine à vapeur sert à mettre en mouvement le véhicule avec une vitesse de 20 kilomètres à l'heure et fait ensuite mouvoir la pompe qui lance à 40 mètres un mètre cube d'eau à la minute.

un jet de 40 mètres; elle peut porter huit pompiers et pèse 3 000 kilogrammes; sa vitesse de marche est d'environ 20 kilomètres à l'heure. L'idée n'est pas nouvelle, et à New-York il existe une puissante pompe automobile dont les pompiers américains sont très fiers; il est tout naturel, puisqu'on dispose d'un moteur puissant, de chercher à l'utiliser pour la pro-

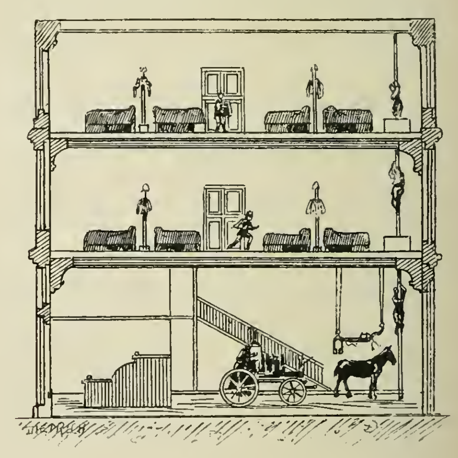


Fig. 3. — Poste de pompe à vapeur, à Paris.

Les sapeurs descendent en se laissant glisser le long d'une perche. Les harnais sont suspendus tout préparés au-dessus de l'emplacement du cheval. La pompe part en pression trois minutes après le signal d'alarme reçu.

pulsion du véhicule, et il est certain que dans bien des cas cela permettra de gagner du temps; mais la pompe à vapeur traînée par des chevaux ne doit pas être pour cela supprimée, car elle seule pourra

passer dans certains chemins encombrés ou peu carrossables.

A Paris, où il y a une moyenne de trois incendies par jour et deux grands feux par mois, le service des incendies est remarquablement organisé; on n'utilise jusqu'à présent que les chevaux, mais toutes les précautions sont prises pour ne pas perdre de temps : les conducteurs, logés aux étages supérieurs, ne prennent pas l'escalier, mais se laissent glisser par des perches (fig. 3) qui les amènent directement dans la remise où le véhicule est disposé en face de la porte; les harnais sont suspendus à un fil au-dessus des brancards, et les chevaux sont dressés à s'y placer d'eux-mêmes; pendant ce temps la chaudière est remplie d'eau maintenue à 80 degrés et le feu est allumé. Trois minutes après que le signal a été donné, la pompe sort avec sa chaudière en pression. Avec la pompe automobile, on ne sera pas prêt plus vite, mais on pourra gagner du temps dans le parcours; c'est une arme nouvelle à introduire dans l'arsenal des grandes compagnies de pompiers.

***

Puisque nous parlons d'automobile, signalons une idée originale; nous n'avons pas vu la réalisation et le modèle ne figurait pas à l'exposition dont nous parlions plus haut, mais on nous assure qu'il est en voie de réalisation. L'inventeur, M. Mille, fait remarquer que l'homme et les animaux ne se font pas volontiers aux aspects nouveaux; le premier critique la forme de la

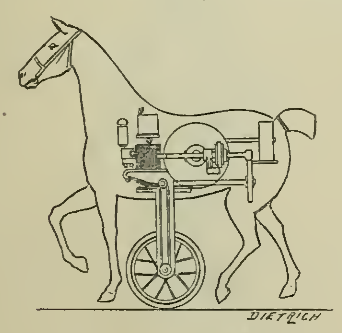


Fig. 4. — Tracteur Mille.

Le moteur à gaz est logé dans une enveloppe ayant la forme d'un cheval afin de ne pas changer l'aspect général des véhicules.

voiture automobile, les seconds s'en effrayent, et tout cela simplement parce qu'elle semble toujours attendre un cheval; c'est pourquoi M. Mille lui en donne un, mais il est automobile! Il construit un tracteur dont la forme est telle que toute la machine est supportée par deux roues motrices et directrices en même temps, et il enferme le tout dans une enveloppe métallique à laquelle il donne l'aspect d'un cheval (fig. 4). Après tout, l'idée n'est pas mauvaise, si toutefois on accepte un tracteur indépendant de la voiture, ce que jusqu'à présent on ne semble avoir fait que pour traîner de grosses charges ou les très légères. Le tricycle de Dion Bouton, que nous voyons souvent remorquer un fauteuil, est certainement un acheminement vers le cheval automobile de M. Mille.

***

Tout le monde connaît, au moins de réputation, le marteau pilon à vapeur, qui est depuis longtemps la gloire des grandes usines où il fait tout trembler en projetant une gerbe étincelante autour de lui. On est en train de le détrôner pour le remplacer par la presse hydraulique qui, sous un volume moindre et sans bruit, fait un meilleur travail. Le marteau pilon, dont le principal défaut est d'être un peu brutal, exige une enclume très coûteuse, et les vibrations qu'il communique au sol présentent de nombreux inconvénients; en outre, il ne forge pas d'une façon parfaite, attaquant surtout la superficie sans comprimer suffisamment la masse totale des grosses pièces; il s'ensuit qu'au centre les molécules ne sont pas aussi rapprochées qu'à la surface, d'où défaut d'homogénéité. C'est pour remédier à ces défauts que depuis quelque temps on emploie les presses à forger (fig. 5) qui ne sont pas, en somme, autre chose que des presses hydrauliques. On sait que ces dernières sont basées sur le principe d'égalité de pression dans les liquides : toute pression exercée en un point se transmet proportionnellement à la surface qui la reçoit; si deux corps de pompe communiquant ensemble sont remplis d'eau, la pression exercée sur l'un se transmet à l'autre; mais si l'un est très petit et l'autre très gros la pression sur chaque portion de surface de ce dernier est égale à celle exercée sur le premier, c'est-à-dire que si la surface du grand piston est cent fois plus grande que celle du petit piston, l'effet exercé sur ce dernier sera multiplié par cent. On comprend qu'on arrive de cette façon à des pressions énormes, même à bras d'homme, et on peut dès lors se faire une idée de la puissance qu'on peut obtenir si le petit piston est actionné par une machine à vapeur; c'est précisément le cas dans les presses à forger. Elles sont surtout répandues en Angleterre où on en construit qui ont jusqu'à 5 000 tonnes de puissance. Un distributeur spécial permet de régler très facilement

leur action et de faire varier la rapidité d'écartement et de rapprochement des mâchoires, ainsi que la puissance avec laquelle elles doivent écraser la pièce qu'on

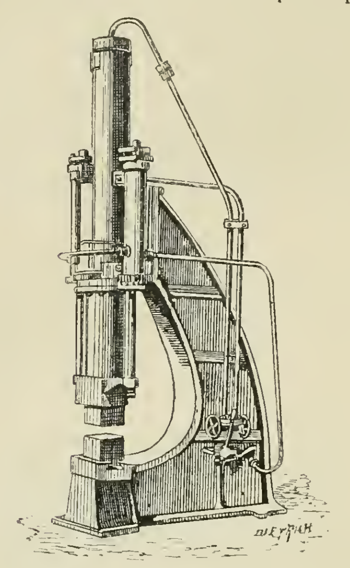


Fig. 5. — Presse à forger.

Sorte de presse hydraulique remplaçant le marteau pilon à vapeur et ayant l'avantage d'agir moins brutalement, plus sûrement et de tenir moins de place à force égale.

leur présente. On arrive avec ces engins à travailler, avec une précision mathématique et presque sans bruit, les grosses pièces de fer et d'acier destinées aux plus puissantes machines à vapeur.

*
* *

L'utilisation complète des résidus est une cause de prospérité d'une industrie, et de même qu'on caractérise l'économie à outrance dans une famille en disant qu'on ne laisse même pas sortir la fumée, il semble que l'industrie des hauts fourneaux s'inspire de ce principe en captant les gaz, qui se perdaient jusqu'à présent dans l'atmosphère, pour les utiliser dans des moteurs appropriés.

L'idée de cette utilisation remonte déjà à plusieurs années, mais on avait rencontré jusqu'alors des objections théoriques si nombreuses qu'on ne faisait même pas d'essais. Récemment des analyses mieux conduites et des calculs plus complets ont prouvé que les gaz, jusqu'alors perdus, renfermaient des hydrocarbures en quantité et de qualité suffisantes pour produire, dans des moteurs à gaz, une puissance utilisable très appréciable. Mais ce n'est pas sans peine que les ingénieurs spéciaux se sont mis d'accord là-dessus, car si l'un estimait qu'on devait avoir 40 chevaux disponibles par tonne de fonte, un autre n'en trouvait que 20 et encore estimait que, dans la pratique, ce serait peut-être sur 10 seulement qu'il fallait compter.

Quoi qu'il en soit, la discussion a porté ses fruits et, dans une usine du Lanarkshire, M. Thwaite a le premier tenté l'expérience; il a réussi à faire fonctionner un moteur de 30 chevaux qui actionnait une dynamo pour la production de la lumière électrique.

En Allemagne et en Belgique, on a suivi l'exemple, et prochainement, en France, dans une usine du Pas-de-Calais, M. G. Robert se propose de faire une installation de ce genre. La question est donc maintenant à peu près sortie de la période de tâtonnement, et l'industrie métallurgique va bénéficier d'une nouvelle force que jusqu'alors elle avait dédaignée.

*
* *

L'aspect d'un scaphandrier, revêtu de son vêtement de travail, est bien connu, et beaucoup de nos lecteurs ont sans doute, comme nous, eu l'occasion de constater l'impression presque de frayeur qu'il cause en sortant de l'eau; le nouveau costume (fig. 6), imaginé par M. Gordon, n'est pas fait pour calmer cette impression, car, dans cette nouvelle carapace, l'aspect général est encore plus fantastique. La transformation proposée, et déjà expérimentée



Fig. 6. — Scaphandre Gordon.

Nouvelle forme de scaphandre formant un vêtement complètement rigide dans lequel l'homme ne supporte pas la pression de la colonne d'eau, ce qui permet de descendre à de grandes profondeurs.

en Angleterre, a pour but de permettre à l'ouvrier de pouvoir séjourner plus longtemps sous l'eau sans fatigue. Dans le système ordinaire, le casque seul offre de la

rigidité, il est soudé au reste du vêtement qui est en caoutchouc souple; il en résulte que la pression extérieure est entièrement supportée par le corps de l'homme et qu'il faut, pour la combattre, lui envoyer de l'air comprimé qui est fort pénible à supporter, même à des profondeurs assez faibles. Le but de M. Gordon est donc de rendre toutes les parties du vêtement rigides, de façon qu'elles supportent seules la pression sans que le corps de l'ouvrier y participe, la contre-pression à exercer de l'extérieur, devenant à peu près inutile, se trouve réduite à la quantité nécessaire à la respiration.

Le casque se continue jusqu'à la ceinture par une cuirasse qui pèse plus de 100 kilogrammes; des manches et des jambes formées de tubes en spirales, analogues à ceux qu'on vend depuis quelques années pour les lampes à gaz, complètent l'attirail et laissent aux bras et aux jambes une liberté de mouvements suffisante pour le travail à effectuer; nous ne dirons pas qu'on est absolument à l'aise, mais on ne revêt généralement pas ce costume pour jouer au tennis.

Des expériences qui ont été faites dernièrement, il résulte que des plongeurs exercés ont pu rester une heure par 55 mètres de fond avec cet appareil, ce qui serait absolument impossible avec le vêtement ordinaire qui restera comme par le passé réservé aux faibles profondeurs.

*
* *

On a déjà réduit le calibre des fusils de guerre, et il était même question dernièrement de le diminuer encore, en donnant comme raison qu'il suffit de mettre les hommes hors de combat et qu'il n'est pas nécessaire de leur faire des blessures mortelles. Mais si c'est là la seule raison, elle semble mauvaise d'après les constatations faites à la suite des derniers troubles survenus à Milan, où la troupe a eu à tirer sur les émeutiers précisément avec des armes de petit calibre; contrairement aux prévisions, les blessures étaient terribles. L'orifice d'entrée du projectile est en effet très petit, mais la sortie est très grande et les désordres causés sur son parcours sont fort graves. Les principales causes de ces résultats sont dues à la rotation du projectile et à sa grande vitesse initiale; on s'explique assez facilement l'effet de la première qui a pour but d'entraîner dans une sorte de tourbillon toutes les particules de chair et d'os qu'elle arrache sur son passage; l'effet de la seconde cause est moins direct; mais la *Revue* italienne *d'artillerie et du génie* nous fournit une comparaison qui la fera saisir. Le major Michelini, en faisant des essais d'armes, tira un jour dans la mer et fut étonné d'avoir tué un poisson; il répéta l'expérience et remarqua qu'il continuait sa pêche miraculeuse sans viser, mais qu'avec des fusils dont la balle avait une faible vitesse initiale, il ne pêchait plus rien. Il en conclut que les poissons étaient étourdis par le choc violent qui se transmet par l'eau, incompressible comme on sait; la balle qui frappe l'eau avec une vitesse de 600 mètres à la seconde fait l'effet d'une cartouche de dynamite et son choc est transmis à tout ce qui se trouve dans un certain rayon, peu étendu du reste.

Partant de là, on peut admettre qu'une balle pénétrant à cette vitesse dans le corps de l'homme produit sur les liquides (sang, humeurs) qu'il renferme le même effet que sur l'eau et que le choc se généralise en produisant des désordres plus considérables.

Si donc on veut faire la guerre avec humanité, ce qui paraît plutôt difficile, on fera bien de revenir aux vieux fusils à piston; c'est une façon de désarmement.

*
* *

Tous les ans, au moment des grandes chaleurs, on constate une recrudescence dans la mortalité des enfants en bas âge; cette année, où les mois d'août et de septembre ont été exceptionnellement chauds, la moyenne des décès de cette catégorie a été, à Paris, d'environ trois fois supérieure à celle de l'an dernier. Il n'y a pas à chercher d'où vient le mal, il n'est que trop certain que c'est le lait qui en est la principale cause. Dans les classes aisées, on a déjà assez de mal pour faire comprendre que l'allaitement au biberon doit être l'objet d'une surveillance incessante; on peut se faire une idée de ce qu'il en est dans la classe pauvre où l'intelligence et la bonne volonté ne manquent pas, mais où le temps et l'argent font défaut pour se conformer aux prescriptions de l'hygiène. Aussi ne peut-on qu'insister auprès des Sociétés de bienfaisance pour qu'elles facilitent par tous les moyens en leur pouvoir l'exécution des procédés très simples préconisés pour obtenir des biberons et du lait stérilisés; le séjour prolongé pendant au moins vingt minutes dans l'eau bouillante est déjà une excellente mesure qui suffirait dans la plupart des cas, mais c'est encore trop compliqué dans certains milieux où pendant l'été (et même aussi quelquefois l'hiver) on n'a pas toujours du feu.

*
* *

Le bacille de la tuberculose est un des plus résistants et, jusqu'à présent, on n'est pas arrivé à le combattre d'une façon efficace. Le congrès, qui s'est constitué il

y a dix ans pour l'étude de cette terrible maladie, s'est réuni, pour la quatrième fois, au mois de juillet dernier, sous la présidence de M. Nocard. Malgré les études incessantes des hommes les plus éminents et les plus compétents de tous les pays, le remède n'est pas encore trouvé.

Ce qu'on sait, c'est que le bacille de Koch n'est pas héréditaire, comme on a le tort de le croire généralement, mais il est éminemment contagieux. Des parents tuberculeux engendrent des enfants qui ne le sont pas; ils sont peut-être plus que d'autres aptes à le devenir, et les attouchements continuels, les baisers, la cohabitation étroite dans un milieu contaminé, sont les causes directes qui lui font contracter rapidement la maladie. M. Nocard estime que sur 150 000 Français qui meurent tous les ans de la tuberculose, 125 000 pourraient être sauvés par l'observation rigoureuse des règles de l'hygiène. Au premier rang de l'agent de contamination, il faut placer les crachats des personnes atteintes; là pullulent les microbes, qui, après la dessiccation, se répandent partout; voilà le foyer de propagation qu'il faut combattre par tous les moyens.

On sourit parfois en voyant une affiche qui défend de cracher, on l'attribue aux domestiques qui veulent s'éviter l'entretien du plancher; tout le monde n'est pas tuberculeux.

C'est certain, mais il faut des mesures générales, et ceux-là qui ne le sont pas n'ont qu'à penser avec quelle facilité ils pourraient le devenir, et ils prêcheront d'exemple en s'abstenant de cracher par terre. Il faudra de longues années, ne nous le dissimulons pas, pour obtenir cela (si jamais on y arrive); mais on ne saurait trop méditer sur l'influence du crachat dans la vie d'un peuple.

* * *

Nous avons eu l'occasion de parler déjà ici de l'aldéhyde formique ou formol et de ses propriétés désinfectantes. Jusqu'à présent, les appareils proposés pour produire ce gaz étaient basés sur la décomposition de l'alcool méthylique ou esprit de bois en présence du platine incandescent. Plusieurs lampes ont été imaginées à cet effet et elles donnent de bons résultats tant qu'il ne s'agit pas de produire de grandes quantités de formol et qu'on a pour but plutôt d'enlever une mauvaise odeur que de stériliser un local. Dans ce dernier cas, il faut produire de grandes quantités de gaz et fermer hermétiquement la pièce pendant douze ou vingt-quatre heures; on fabrique depuis peu dans ce but des pastilles dans lesquelles l'aldéhyde est pour ainsi dire condensé et dont il se dégage en grande quantité par la chaleur; une lampe spéciale permet de faire facilement et sûrement cette opéra-

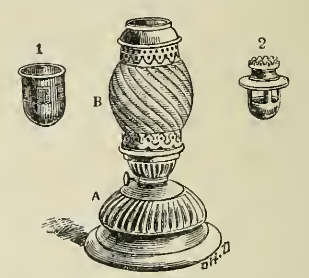


Fig. 7. — Lampe à formol pour assainissement des appartements.

La lampe à alcool A supporte une enveloppe en cristal B sur laquelle se placent les petites capsules 1 et 2 où l'on met les pastilles qui dégagent le formol.

tion. Elle se compose (fig. 7) d'un réservoir à alcool A et d'une enveloppe en cristal B au-dessus de laquelle viennent s'ajuster deux capsules 1 et 2, de forme spéciale, dans lesquelles on place les pastilles. La flamme de l'alcool produit en brûlant dans l'air de la vapeur d'eau qui, par des ouvertures ménagées dans la capsule, se mélange au formol à mesure qu'il se produit et aide à sa diffusion dans la pièce à désinfecter. Pour une chambre de grandeur ordinaire, il ne faut pas plus d'une heure pour produire la quantité de gaz nécessaire; les pastilles sont du reste dosées et on indique quelle est la quantité à employer par mètre cube du local à stériliser.

* * *

Nous avons signalé, dans notre dernier numéro, une ordonnance du préfet de police enjoignant aux propriétaires d'usines de supprimer les fumées qui incommodent leur voisinage. A New-York, dans certains quartiers élégants, on a dû déjà prendre des mesures du même genre et on cite une usine très importante qui lave sa fumée avant de la laisser s'échapper dans l'atmosphère. Afin que la chaleur soit aussi bien utilisée que possible, les gaz de la combustion passent avant de se rendre à la cheminée dans une série de conduits où ils abandonnent encore de la chaleur qui est utilisée, puis ils sont envoyés par un puissant ventilateur dans une caisse de 2 mètres de large et 7 mètres de haut où de l'eau tombant sur des cloisons en chicane forme une série de cascades; on assure ainsi un lavage intime des gaz et les matières solides qu'ils contiennent en suspension étant entraînées par l'eau, on peut alors sans inconvénient les laisser passer à la cheminée, d'où ils sortent invisibles.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Un empire s'est écroulé cette semaine. Le khalife, souverain absolu du Soudan égyptien, est en fuite; ses émirs sont morts ou dispersés, et sur les ruines de sa capitale, Omdourman, flottent au vent du désert le drapeau égyptien et le drapeau anglais.

La campagne de deux ans et demi, qui a mené l'armée anglo-égyptienne des confins de l'Egypte au confluent des deux Nils, la grande bataille du 2 septembre qui l'a terminée, l'arrivée des Anglais dans une région dont nous dirons l'importance politique, et que se sont efforcés d'atteindre et les Italiens de l'Erythrée, et les Abyssins, et les Belges du Congo, et les Français de l'Oubangui, exigeraient toute l'attention vigilante de notre pays, si ce pays n'était pas occupé pour l'heure à une œuvre maudite de désunion... Disputons, soyons les uns et les autres de mauvais citoyens, travaillons avec fureur à ruiner notre force morale, source de toute force : les Etats-Unis s'agrandissent victorieusement; l'Angleterre conquiert la vallée du Nil; l'empereur allemand s'apprête à promener dans l'Orient, amoureux de tout prestige, le prestige des peuples victorieux; l'empereur russe est devenu en un jour les délices du genre humain, en prêchant une paix dont son empire a besoin, et nous, nous devenons un objet de risée, de pitié demain... Voulez-vous que nous nous réfugions aux colonies, où les Hourst, les Voulet, les Gentil, les Marchand augmentent nos anciens titres de gloire, et que nous nous réconfortions en parlant d'une victoire? d'une victoire anglaise, hélas!

* * *

Quelques personnes se souviennent sans doute des événements qui se passèrent en Egypte vers 1882. Le khédive, Tewfik pacha, avait accepté le contrôle de la France et de l'Angleterre sur ses finances. D'où mécontentement; un parti national se forma, qui eut Arabi pacha pour chef. Ce parti fit de grands progrès, si bien que la position des puissances protectrices fut menacée. Comme le ministre français, M. de Freycinet, s'inspirait pour sa politique de l'exemple ancien de *Fabius Cunctator* et ne se décidait à rien, le ministre anglais, lord Granville, se décida à agir sans lui; le 11 juillet 1882 la flotte anglaise bombardait Alexandrie. Peu de jours après, la facile victoire de Tel-el-Kébir livrait le Caire et l'Egypte aux Anglais. Et nous? Nous criâmes, comme l'enfant auquel un camarade escamote la tartine de beurre. La tartine était grosse : nous crions encore, et le bon camarade mange toujours.

Dans le même temps que l'Egypte était ainsi enlevée au pouvoir effectif du khédive, les immenses provinces du Soudan égyptien se rendaient indépendantes.

Ces provinces s'étendaient sur tout le domaine du Nil supérieur et du Nil moyen : de Ouadi-Halfa aux Grands-Lacs, du Darfour à la mer Rouge. Leur conquête, entreprise dès 1821, sous Méhémet-Ali, ne fut achevée que sous Ismaïl, après 1870. Leur perte devait être plus rapide. Les exactions des fonctionnaires égyptiens, la présence parmi eux de chrétiens, la tutelle imposée au khédive par deux puissances d'Europe, le réveil de l'esprit musulman, le rappel dans la basse Egypte de la plus grande part des forces égyptiennes, avaient préparé les voies à une rébellion. Un homme extraordinaire le sentit et en profita. Il était né à Dongola, dans le Soudan septentrional; mais il vivait dans le Khordofan, et sa réputation d'éloquence et de sainteté s'était répandue jusque dans les pays du Sud. Aussi, en 1881, lorsque Mohammed-Ahmed jugea l'heure venue, se proclama Mahdi, c'est-à-dire l'homme de la justice, lança son appel à tous les chefs religieux du Nord, du Sud, de l'Ouest et de l'Est du Soudan, les populations se levèrent et le suivirent. Les derviches, les soldats du Mahdi, pressés par l'enthousiasme religieux, prirent leur élan, s'abattirent sur El-Obéid, dans le Khordofan, anéantirent l'armée de Hiks pacha dans les défilés de Kasghil, roulèrent comme une vague tumultueuse jusqu'à Tokar et Sinkat, non loin de la mer Rouge. L'Anglais Gordon s'enferma dans Khartoum pour la défendre; mais la défense fut bientôt impossible. La ville tomba et Gordon fut tué. Deux jours après, le 28 janvier 1885, arrivait devant Khartoum l'armée de secours, qu'amenait Wolseley; mais elle fut rappelée aussitôt par le gouvernement anglais. Ce rappel, les hésitations du ministère anglais, à l'ordinaire si résolu, qui avaient fait retarder de trois mois l'envoi de cette armée et avaient ainsi causé la catastrophe, furent l'objet de nombreux commentaires; il sembla que la perte du Soudan égyptien avait été prévue et permise par l'Angleterre et qu'elle était entrée dans ses plans.

L'année même où périt Gordon, mourut le Mahdi; et son empire aussitôt se lézarda, tomba en pièces.

A l'Ouest le Darfour et au Sud le Bahr-el-Gazal se détachent. Au Nord et à l'Est, les Anglais reprennent l'offensive ; dès 1891, ils entrent à Sinkat, à Tokar. Les Belges, au Sud-Ouest, les Italiens, à l'Est, profitent des querelles intestines des derviches, occupent, les premiers Lado, les seconds Kassala. Cependant, le successeur du Mahdi, le khalife Abdullah, occupait fortement la vallée du Nil. En face de Khartoum délaissée, s'élevait sur la rive gauche du fleuve la nouvelle capitale, Omdourman ; là résidait la force de l'empire, là seulement il pouvait être frappé à mort.

Brusquement, le 14 mars 1896, ordre était donné au Caire de prendre Dongola. Les derviches pressaient en ce moment les Italiens de Kassala : il ne s'agissait, affirmait-on, que d'une diversion utile aux Italiens. L'activité, la hâte avec laquelle fut entreprise la campagne ne laissa point de contraster avec la lenteur du gouvernement anglais en 1884. Dès avril, les opérations commencent ; le 7 juin Ferkeh, le 23 septembre Dongola sont occupés. Cependant, un chemin de fer latéral au Nil est construit ; dès la fin d'août les trains arrivent à Kocheh. L'année suivante, dès la crue du Nil, la campagne reprend. Il devenait manifeste qu'il ne s'agissait plus des Italiens. Le 7 août 1897, un assaut meurtrier fait tomber Abou-Hamed ; les derviches se replient sur Omdourman. La route de Berber était libre. Cette place est occupée. Alors, avec la plus grande activité, les Anglais poussent, au nord, le chemin de fer jusqu'à Abou-Hamed, rétablissent, à l'est, les communications entre Berber et Souakim, le Nil moyen et la mer Rouge, se font céder, au sud-est, par les Italiens, Kassala : de cette dernière place, leurs auxiliaires arabes s'avancent jusqu'à 240 kilomètres de Khartoum.



LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS SUR LE HAUT-NIL
KHARTOUM ET FACHODA

L'effort définitif fut accompli cette année.

Dès le printemps, sir Herbert Kitchener — le plus jeune général anglais — sirdar ou général en chef de l'armée égyptienne, est rentré en campagne. Le 8 avril, grande bataille sur les bords de l'Atbara : des marches forcées ont amené les Anglo-Egyptiens devant le camp de l'émir Mahmoud, parent et l'un des meilleurs capitaines du khalife ; le camp est pris d'assaut, 3,000 derviches blessés ou tués. Les Anglais n'avaient eu que 10 morts, les Egyptiens que 65. Il fallut attendre pour pousser plus loin la montée des eaux du Nil. Cependant l'armée expéditionnaire recevait des renforts. A l'origine, elle n'était composée que de troupes égyptiennes ; désormais, elle comprenait avec ces dernières deux brigades d'infanterie, deux batteries d'ar-

tillerie, le 21e lanciers et un escadron du 3e hussards de l'armée britannique. Au total, le sirdar commandait à 22 bataillons d'infanterie (soit environ 15,000 hommes), 1,500 cavaliers, 28 canons, 12 mitrailleuses Maxim et 700 méharistes avec leurs chameaux. Le 14 août, l'armée commença sa concentration vers les avant-postes. La marche fut pénible; les derviches avaient ruiné le pays et l'avaient rendu désert. Les bagages furent réduits à l'indispensable; on brûla des étapes, et le 1er septembre, le sirdar campait à 10 kilomètres d'Omdourman; les postes ennemis s'étaient repliés à son approche, mais l'on pouvait voir, rangés en bataille sous les murs, les 35,000 hommes du khalife. La bataille eut lieu le lendemain, le vendredi 2.

Ce fut une belle bataille.

A sept heures vingt, l'armée derviche s'avança en formation enveloppante; au-dessus de ses rangs flottaient d'innombrables fanions, et sur toute l'étendue de son front de bataille, long de 5 à 6 kilomètres, retentissaient des chants de guerre. L'infanterie anglaise avait à sa droite les Soudanais et ceux-ci avaient à leur droite les Egyptiens. A sept heures quarante, l'artillerie anglaise commença de tonner. Les derviches cependant continuèrent leur marche et chargèrent la gauche anglaise; ils furent arrêtés par un feu général qui dura un quart d'heure. Ils essayèrent alors de charger le centre; ils furent balayés également par un feu nourri. Leur bravoure avait été extraordinaire; les émirs à cheval, les porte-fanions avaient poussé jusqu'à quelques centaines de mètres seulement des solides lignes anglo-égyptiennes. Tandis que les derviches se retiraient, le corps expéditionnaire quitta le camp et se dirigea, en échelons de bataille, vers Omdourman. Il venait de gagner les hauteurs qui avoisinent le Nil, lorsque brusquement 15,000 derviches, reformés autour de l'étendard noir du khalife, fondirent sur les soldats égyptiens de l'aile droite. Le sirdar ordonna alors une manœuvre, qui a été justement admirée ; il fit pivoter sur la droite sa gauche et son centre : la manœuvre se fit avec la plus grande régularité, comme au champ d'exercices d'Aldershot : quand elle fut terminée, l'ennemi se trouva pris entre des feux croisés. Malgré leur héroïsme, les derviches furent décimés ; un instant après, le sol, jonché de leurs cadavres enveloppés de burnous blancs, ressemblait à un pré où la neige s'est amoncelée par places. A onze heures un quart, le sirdar commanda l'avancée générale. La cavalerie — le 21e lanciers accomplit une charge désormais célèbre — coupa la retraite vers la ville aux fuyards, qui furent rejetés avec le



LES ANGLAIS EN ÉGYPTE — LE CAIRE — VUE DE LA CITADELLE

khalife vers le désert. La colonne anglaise pénétra ensuite dans la ville : le sirdar Kitchener marchait à sa tête, à cheval, tout vêtu de blanc, tenant dans sa main l'étendard noir du khalife vaincu.

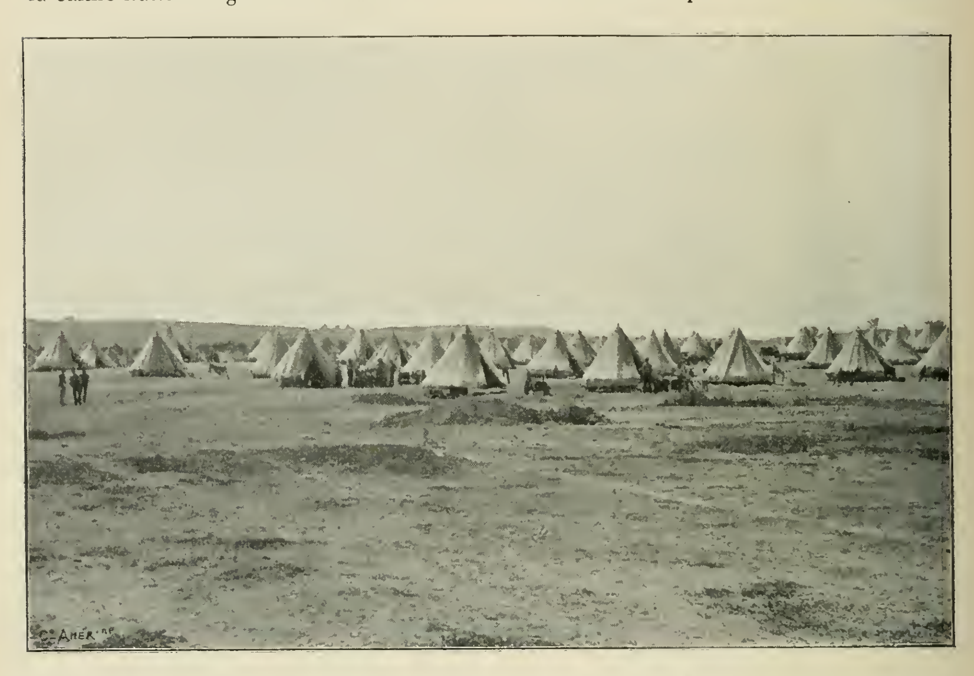
Gordon était vengé.

* * *

S'agissait-il uniquement de venger Gordon ?

La prise d'Omdourman a provoqué chez la calme nation anglaise un enthousiasme singulier. La reine, dès le premier jour, a télégraphié au sirdar ses félicitations. Il a été arrêté que celui-ci serait reçu solennellement au Guildhall, où on lui offrira — dans une cassette d'or, selon la coutume — le brevet de membre de la cité de Londres. Les journaux, de plus, s'accordent à annoncer son élévation à la pairie. S'il ne s'agissait que du pauvre Gordon, ces marques de reconnaissance envers son vengeur paraîtraient peut-être un peu exagérées. Mais écoutez lord Salisbury : « Une moitié de la puissance égyptienne a été enlevée et est restée au pouvoir du despotisme le plus infernal qui ait jamais affligé une portion quelconque de l'humanité », disait-il, en 1896, à la réunion de la *Primrose League;* et, le 29 juin 1898, il répétait, au banquet annuel de l'*United club :* « En mettant fin, dans le Soudan égyptien, à la puissance du khalifat, nous rendrons à l'humanité un très grand service. » Ainsi les Anglais auraient entrepris une guerre longue et rude, d'abord par fidélité à la mémoire d'un de leurs héros, et aussi par amour pour l'humanité. Voilà bien des raisons sentimentales, et qui ne laissent point de surprendre : nous aurait-on changé nos Anglais ?

Hélas ! on ne nous les a point changés ; et ils ont pris soin bien vite de faire savoir eux-mêmes que leurs mobiles étaient intéressés et leur joie toute politique. Omdourman est tombée, non parce que Gordon y avait été assassiné, non parce qu'il y régnait un despotisme « infernal », mais parce que cette ville se trouvait sur le chemin qui mène d'Alexandrie au Cap.



LES ANGLAIS EN ÉGYPTE — UN CAMP

On doit rendre cette justice aux Anglais que leur ambition politique n'a jamais été médiocre. Ce peuple de commerçants ne travaille qu'à fonder des empires ; et peut-être, depuis le peuple romain, est-il le premier qui se soit complu à rêver sérieusement de domination universelle. Il conquiert l'Amérique du Nord, il conquiert l'Inde, grande et peuplée comme un continent, il conquiert l'Australie, cet autre continent ; à cette heure, il travaille à la conquête de l'Afrique, de toute l'Afrique.

Il l'a attaquée par le Nord et par le Sud.

Au nord, l'Angleterre a occupé l'Egypte ;

malgré le protocole de désintéressement de 1882, malgré les promesses, malgré les engagements, elle l'occupe encore et elle ne parle point de partir. Il lui fallait, disait-elle, remettre l'ordre dans ce pays. L'ordre remis, elle inventa le péril mahdiste, ne se hâta point de secourir Gordon, rappela l'armée de Wolseley, et on peut dire qu'elle a permis aux derviches de fonder leur empire. « Abandonner l'Egypte? disait-elle. Mais vous n'y pensez pas, mes bons messieurs! Le Mahdi n'en ferait qu'une bouchée. » Et elle occupait l'Egypte, l'Afrique du Nord. Au sud, elle avait une excellente base d'opérations, la colonie du Cap. C'est de là qu'elle partit pour occuper, massacrant les indigènes, violant à l'égard du Transvaal le droit des gens, forçant le Portugal à démembrer de ses propres mains son empire colonial, les immenses territoires des Betchouanas, des Matabélé, des Barotsé, jusqu'au Zambèze, puis jusqu'au lac Tanganyika. Lord Cromer, au nord, M. Cecil Rhodes, au sud, avaient bien mérité de l'empire. Au centre de la fameuse ligne Alexandrie-le Cap, l'Ouganda devenait le prolongement de l'Afrique orientale anglaise. Il ne restait plus, pour réaliser le rêve, qu'à joindre l'Ouganda à l'Egypte, l'Ouganda à la Zambézie.

L'Angleterre tenta de réaliser d'abord la seconde jonction. Nous avons déjà conté cette histoire au lecteur. Au nord de la Zambézie, le Congo belge et l'Est-Africain allemand se rejoignent sur les rives du Tanganyika et barrent la route. Le 12 mai 1894, l'Angleterre se fit céder par le Congo, à bail, une bande de terre entre le Tanganyika, dont les eaux étaient déclarées neutres, et le lac Albert-Edouard : la jonction était accomplie. L'opposition de la France et de l'Allemagne rendit caduque la convention; mais aujourd'hui l'Allemagne et le Congo sont au mieux avec l'Angleterre, et celle-ci espère bien que la jonction de l'Ouganda et de la Zambézie n'est plus qu'une affaire de temps.



LES ANGLAIS EN ÉGYPTE — LES CONTINGENTS INDIENS

Il semblait, jusque dans ces dernières années, que la jonction de l'Ouganda et de l'Egypte dût présenter moins de difficultés encore. Les Anglais savaient que l'obstacle qui se dressait de ce côté devant eux, l'empire des derviches, ne serait insurmontable qu'aussi longtemps qu'ils le voudraient bien. Le péril mahdiste, auquel il leur était nécessaire que l'Europe crût, ils étaient assurés de le faire disparaître à leur heure. Mais, en 1895, ils s'aperçurent que des difficultés nouvelles se préparaient. La France, ne pouvant obtenir de l'Angleterre l'exécution d'engagements solennels, l'évacuation de l'Egypte, avait regardé, elle aussi, vers le Soudan égyptien. Dès

février 1895, M. de Brazza disait : « L'accès par le sud de la vallée du Nil est le seul moyen qui permettra un jour de trancher conformément à nos intérêts la question d'Egypte. » On apprenait peu après qu'une expédition française allait partir du Gabon et se diriger vers le Bahr-el-Gazal. L'émoi fut grand en Angleterre. Sir Edward Grey, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, déclarait aux communes que cette expédition serait considérée par le gouvernement anglais comme un acte « non amical »; mais, ne se fiant pas trop à la vertu efficace de cette parole menaçante, ce gouvernement décidait dans le même temps de supprimer l'empire des derviches et d'arriver au plus tôt dans le Bahr-el-Gazal. Telle est la raison de la campagne que nous venons de raconter. Le sirdar Kitchener commença la lente remonte du Nil et le capitaine Marchand celle du Congo.

Dès que le sirdar fut entré à Omdourman, le 2 septembre dernier, il dépêcha immédiatement cinq canonnières pour remonter le Nil blanc. Ce simple fait disait beaucoup. Le bruit avait couru que Marchand était arrivé sur le Nil, à Fachoda : c'est à Marchand que pensait, tout en combattant les derviches, le sirdar, c'est Fachoda, non Omdourman, qui devait être le terme de son expédition. Il paraîtrait que, pour une fois, nous sommes arrivés bons premiers. Un télégramme d'Omdourman, daté du 7 septembre, annonce que des blancs sont installés à Fachoda et qu'ils ont repoussé victorieusement un parti de derviches : « Ce sont les Français ! » s'est-on écrié à Londres; et, immédiatement, récriminations et menaces sont tombées sur nous comme pluie. *Casus belli,* a même prononcé un journal.

Nous ne savons d'abord rien de l'authenticité du sensationnel télégramme; il convient d'attendre froidement. Mais que nous soyons, dès aujourd'hui, à Fachoda, nous le souhaitons, nous l'espérons; et ce serait notre droit. Ou bien ce pays est sous la suzeraineté du khédive, et, dans ce cas, les Anglais n'ont rien à voir ici : *nous ne les reconnaissons pas comme les protecteurs du khédive,* — ou bien le khédive n'a plus aucun droit sur lui, — et on ne voit pas d'où les Anglais tiendraient un droit quelconque sur un pays qu'ils n'ont jamais occupé.



DANS LE SOUDAN ÉGYPTIEN — TIRAILLEURS INDIGÈNES

Souhaitons que Marchand soit à Fachoda : le rêve britannique ne sera pas réalisé et nous tiendrons une des portes de l'Egypte. Alors, messieurs les Anglais, il faudra bien causer, si vous le voulez bien, de ce dernier pays.

GASTON ROUVIER.

Malgré une chaleur accablante, MM. Milliaud frères, directeurs du théâtre des Variétés-Lyriques, ont continué courageusement leur tentative artistique. Peu à peu la cohésion s'est faite dans leur troupe. Les ensembles se sont fondus, l'orchestre a pris un peu plus d'assurance, et, sans assister à des représentations d'un art tout à fait impeccable, nous avons constaté de louables et sincères efforts vers le mieux, ce dont il faut les féliciter.

M[me] Jenny Passama a été fort habile chanteuse dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville,* et M. Rougon a été un aussi excellent Basile qu'il fut un brillant capitaine Roland dans la bonne reprise des *Mousquetaires de la reine,* un des chefs-d'œuvre d'Halévy. Cette partition, dédaignée maintenant à l'Opéra-Comique, contient de bien jolies pages lyriques qui, malgré leur âge, — *les Mousquetaires* furent joués pour la première fois le 3 février 1846 — n'ont pas encore de rides.

Ne serait-ce que pour citer l'air : *Bocage épais* qu'une jeune et charmante débutante, M[lle] Tasma, a chanté avec une fort jolie voix et un style de bonne école.

Mais laissons de côté les reprises et félicitons MM. Milliaud frères d'avoir monté l'*Amour blanc,* un pimpant et gracieux petit opéra-comique en un acte de M. Marius Lambert, pour la musique ; et de MM. Jost et J.-L. Croze pour les paroles. Le sujet en est charmant et spirituel, comme vous allez le voir.

Une jeune et accorte veuve, Thérèse, a trois galants qui convoitent : le fermier, sa fortune ; le bailli, sa fortune et son cœur ; le berger, son cœur tout simplement.

Thérèse n'est pas insensible aux doux et tendres regards du jeune berger qui pousse la hardiesse jusqu'à lui chanter d'amoureuses cantilènes sous sa fenêtre, et auxquelles elle répond en laissant tomber une rose. Au moment où le jeune berger prend et cache sur son cœur ce témoignage de sympathie, les deux vieux barbons arrivent, ils devinent l'amour du jeune homme et jurent de se débarrasser de ce dangereux rival.

Le fermier lui retire la garde de ses troupeaux et le chasse.

Le bailli lui ordonne de quitter le pays à l'instant même.

Devant le chômage et l'autorité, le malheureux paysan ne peut que se résigner. Pourtant, il a un espoir. N'a-t-il pas sauvé, il y a quelques jours, la fille d'un marquis, le seigneur du pays, et une récompense ne lui a-t-elle pas été promise ?...

Ce rival dangereux étant éloigné, le bailli et le fermier font alliance pour conquérir le cœur et la dot de la belle Thérèse.

La fine mouche a entendu tout ce qui vient de se passer. Aussi, adroitement, se débarrasse-t-elle de ses deux vieux prétendants en avouant — subtils mensonges — au fermier, qu'elle est ruinée, et au bailli, qui l'épouserait même sans fortune, si grande est sa flamme, qu'elle ne veut faire qu'un mariage blanc, c'est-à-dire, ô désappointement du bonhomme ! que mari et femme, ils seront bons amis, mais qu'ils vivront, condition *sine qua non,* chacun chez eux, très fraternellement.

Nos deux soupirants se refusent à subir l'épreuve du désintéressement et de la sagesse ; ils s'éloignent, chacun de leur côté, pour savoir : l'un, jusqu'à quel point elle est ruinée ; l'autre, pour réfléchir.

Thérèse est seule lorsque le jeune berger revient avec mille écus, la récompense promise et accordée. Il a appris, par les bavardages du fermier, que la belle meunière était maintenant pauvre, et, de tout cœur, il lui offre sa petite fortune.

Fixée du côté désintéressement, Thérèse lui demande s'il accepterait l'amour blanc. Cette épreuve bien dure pour un jeune homme si épris, le berger l'accepte. Ne veut-il pas vivre près d'elle, et la vue de ses beaux yeux ne lui suffit-elle pas ?

Tant de bon cœur, tant de sagesse décident la belle Thérèse à accorder sa main au jeune berger, en présence des deux bons vieillards tout déconfits de s'être laissé berner et de n'avoir pas su être désintéressés et sages. La ruine, l'amour blanc, n'étaient que ruses !... car avec le jeune berger Thérèse avoue qu'elle espère voir la vie et l'amour en rose.

Fort bien chanté par M[lle] Nixau, une de nos plus charmantes artistes parisiennes, et dont le nom pourrait être synonyme de succès, le rôle de Thérèse contient de fort jolies ariettes et de spirituels couplets auxquels répondait la jolie voix de ténor de M. Guéry, un chanteur d'avenir.

La partition de M. Marius Lambert a le grand mérite d'être simple. L'orchestration sonore et délicate, la mélodie facile et abondante, nous ont révélé un tempérament musical personnel. Chose rare en cette époque où tant d'artistes semblent s'ingénier à ressembler à leurs collègues heureux et applaudis, plutôt qu'à être eux-mêmes, quelles qu'en puissent être les difficultés présentes, les réussites futures.

***

Depuis que les établissements de spectacles divers ont intelligemment imité les

Music-Hall de Londres, aux équilibristes, aux acrobates, ont été joints des corps de ballet, des chœurs, des artistes qui interprètent de fort jolies choses d'un art musical incontestable et parfois très pur.

Au Théâtre-Marigny, en pleins Champs-Élysées, *la Cigale et la Fourmi*, pantomime de M. Edmond Char, musique de M. André Colomb, ont eu un très grand succès. Pierrot, peintre et amant de l'insouciante Cigale, rentre un soir et ne trouve rien à dîner. La Fourmi, qui aime Pierrot, guette son désappointement. Profitant de sa mauvaise humeur, elle lui offre de partager son repas aux fumets délicieux. Séduit d'abord par le confortable jusqu'à ce jour inconnu, Pierrot s'aperçoit bientôt que la Fourmi n'est qu'une sotte et vulgaire personne dont l'esthétisme ne dépasse pas les fourneaux de sa cuisine.

Mieux vaut côtoyer la misère et chevaucher l'idéal que de subir, dans une vie terre à terre, un vulgaire bien-être.

Pierrot chasse la Fourmi et tend les bras à cette charmante Cigale qui, sans rancune et en chantant, lui revient comme si rien ne s'était passé.

La partition de M. Colomb contient de bien jolies choses, et M. Séverin, qui mime le rôle de Pierrot, est un bien grand artiste dont les gestes, les jeux de physionomie, les attitudes émotionnent et égayent tour à tour avec un incomparable succès.

A l'Olympia, *Folles amours*, scène de carnaval en deux tableaux de M. Th. Théo, musique de M. H. Hirschmann, ont eu un très grand et très légitime succès. Le sujet est peut-être bien un peu trop sévère pour l'endroit, mais il n'en reste pas moins fort joli, dans sa triste réalité. Pierrot, accompagné de sa fidèle Pierrette, vient au bal masqué qu'offrent à leurs invités le baron et sa femme, la séduisante Irma. On rit, on danse; mais ne voilà-t-il pas qu'affolée de passion pour Pierrot, la maîtresse de la maison fait en sorte d'être seule, en tête-à-tête avec lui. Elle l'invite à s'asseoir près d'elle, tout près; et, énervée par la bienséante réserve de Pierrot qui se tient respectueusement à une distance convenable, la jeune femme s'approche de lui impétueusement et lui avoue son amour. Tout interloqué, Pierrot s'effraye. Ne risque-t-il pas de paraître ridicule en jouant les personnages chastes et bibliques?... Il est perplexe, d'autant plus qu'Irma est fort belle : le tendre souvenir de sa gentille petite femme, Pierrette, le respect du toit hospitalier, la crainte du scandale, lui font éviter le plus longtemps possible l'irréparable.

Mais ce que femme veut!... et l'impérieuse Irma lui impose son amour, l'hypnotise presque par d'irrésistibles regards, et finalement, lui faisant perdre la tête, obtient ce qu'elle voulait tant. Ils sont surpris. Le baron, très digne, reproche amèrement à Irma sa conduite coupable. Il refuse la réparation d'honneur que lui offre Pierrot, et se retire.

Repoussé par Pierrette, blâmé par tous, Pierrot perd la tête et s'enfuit.

C'est alors que les deux femmes, l'épouse et la maîtresse, se provoquent en duel.

Au deuxième tableau, nous sommes dans la campagne. La neige a étendu son blanc linceul. Les deux groupes des témoins discutent les conditions du combat sans merci, pendant que, l'une à droite, l'autre à gauche, les deux irréconciliables adversaires attendent, le torse nu, l'épée en main, le traditionnel : « Allez... mesdames ! »

Les fers sont croisés. Au cliquetis des lames, on pressent que la lutte est ardente. Le corps à corps est imminent, quand Pierrot arrive comme un fou — par d'indiscrets petits domestiques, il a su la provocation, le duel, le lieu de la rencontre — et se jette entre les combattantes.

Payant de sa vie le caprice, la faiblesse d'un instant; mortellement frappé par Irma, il tombe et meurt pardonné par cette pauvre Pierrette qui se désole.

En écrivant sa jolie partition, M. H. Hirschmann, un tout jeune compositeur, a heureusement souligné et mis en valeur les scènes gaies et pathétiques de cette pantomime. Citerai-je la valse lente, la scène de la séduction, dont le violoncelle chante la mélodie passionnée; l'agonie de Pierrot?... toutes ces pièces mélodiques sont fertiles en trouvailles rythmiques et instrumentales, finement nuancées par l'orchestre de M. O. de Lagoanère.

M. Thalès (Pierrot) est un excellent mime, et Mlle Louise Willy (Irma) joint à sa triomphante beauté un talent tour à tour câlin et caressant, impétueux et dramatique. Dans le rôle de Pierrette, Mlle Julyette a été très digne et très touchante, et, au milieu d'un gracieux bataillon de légères danseuses, la jolie Mlle Cammarano est étoile, plus que jamais.

* * *

La mode est de plus en plus aux petites auditions consacrées exclusivement à l'œuvre d'un seul auteur.

Dans une séance où la musique de Chabrier était au programme, nous avons entendu *Credo d'amour*, mélodie si peu connue qu'elle a le charme de l'inédit.

Aussi le *Monde Moderne* n'a-t-il pas hésité à la reproduire pour ses lecteurs, étant certain, ou du moins espérant leur être agréable.

GUILLAUME DANVERS.

MUSIQUE
d'EMMANUEL CHABRIER
(1842-1894)

Credo d'Amour

A Madame W. Enoch.

POESIE
d'ARMAND SILVESTRE

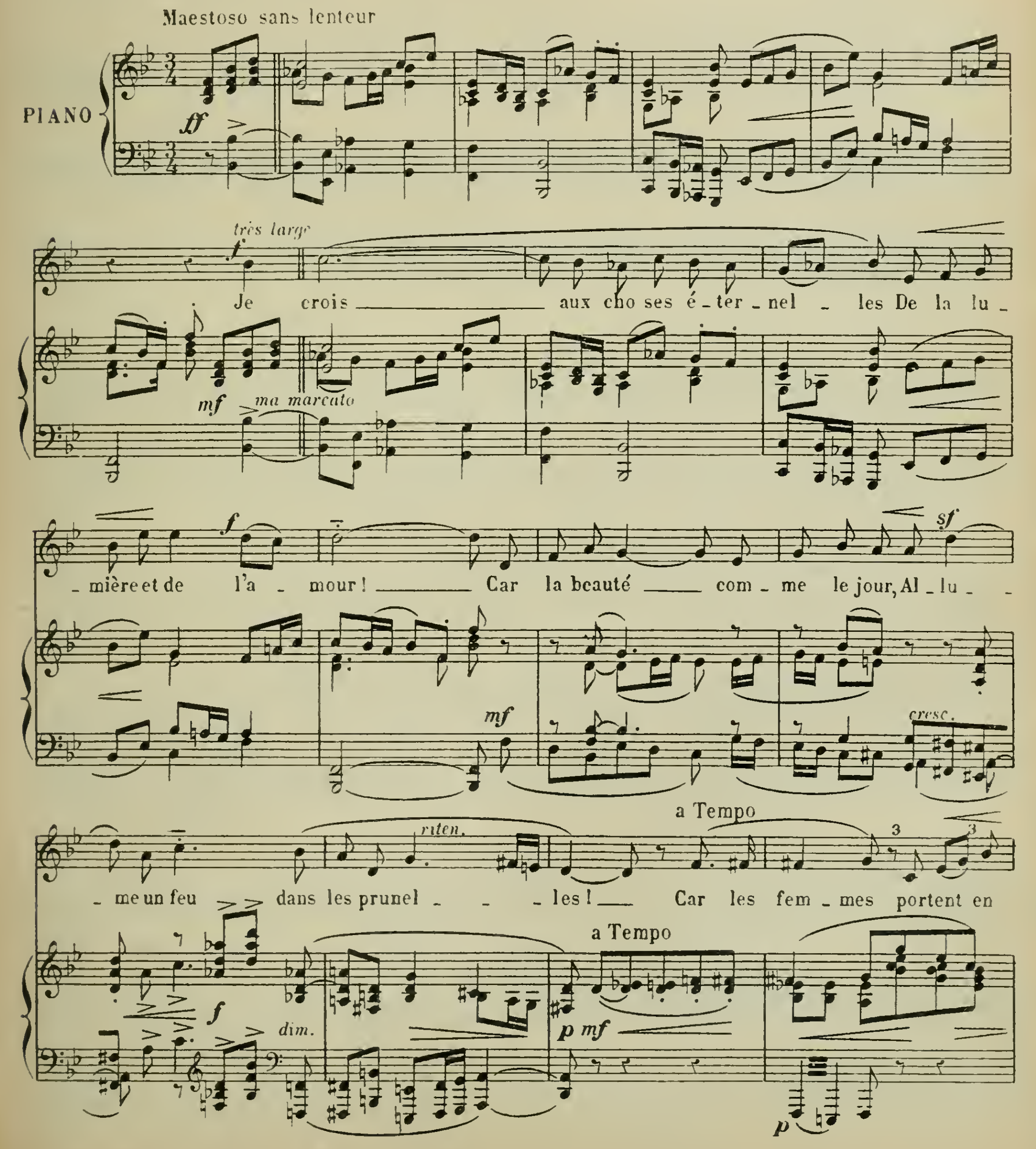
Le côté caractéristique du talent original et capricieux de cet artiste, c'est que sa musique aux rythmes bizarres, aux allures débraillées et sensuelles, est toujours d'une forme très pure, je dirais même classique, très correcte, excessivement idéaliste. Elle donne l'impression, de prime abord, de ces farouches batailleurs qui, lorsqu'on les connait, nous apparaissent comme les meilleurs et les plus doux des hommes.

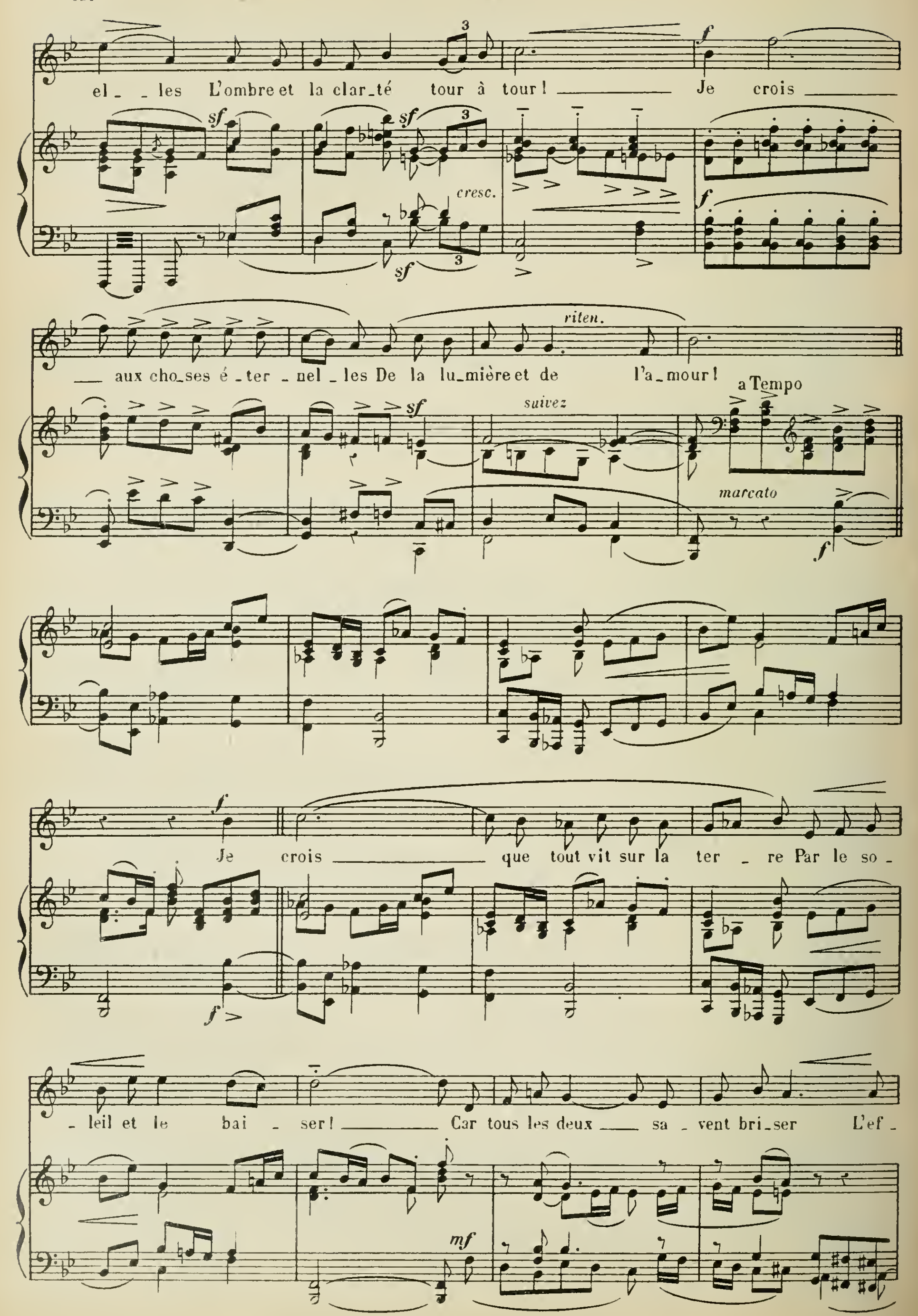
Chabrier fut employé au Ministère de l'Intérieur depuis 1862 jusqu'en 1877, époque à laquelle il démissionna pour se consacrer entièrement à la composition musicale.

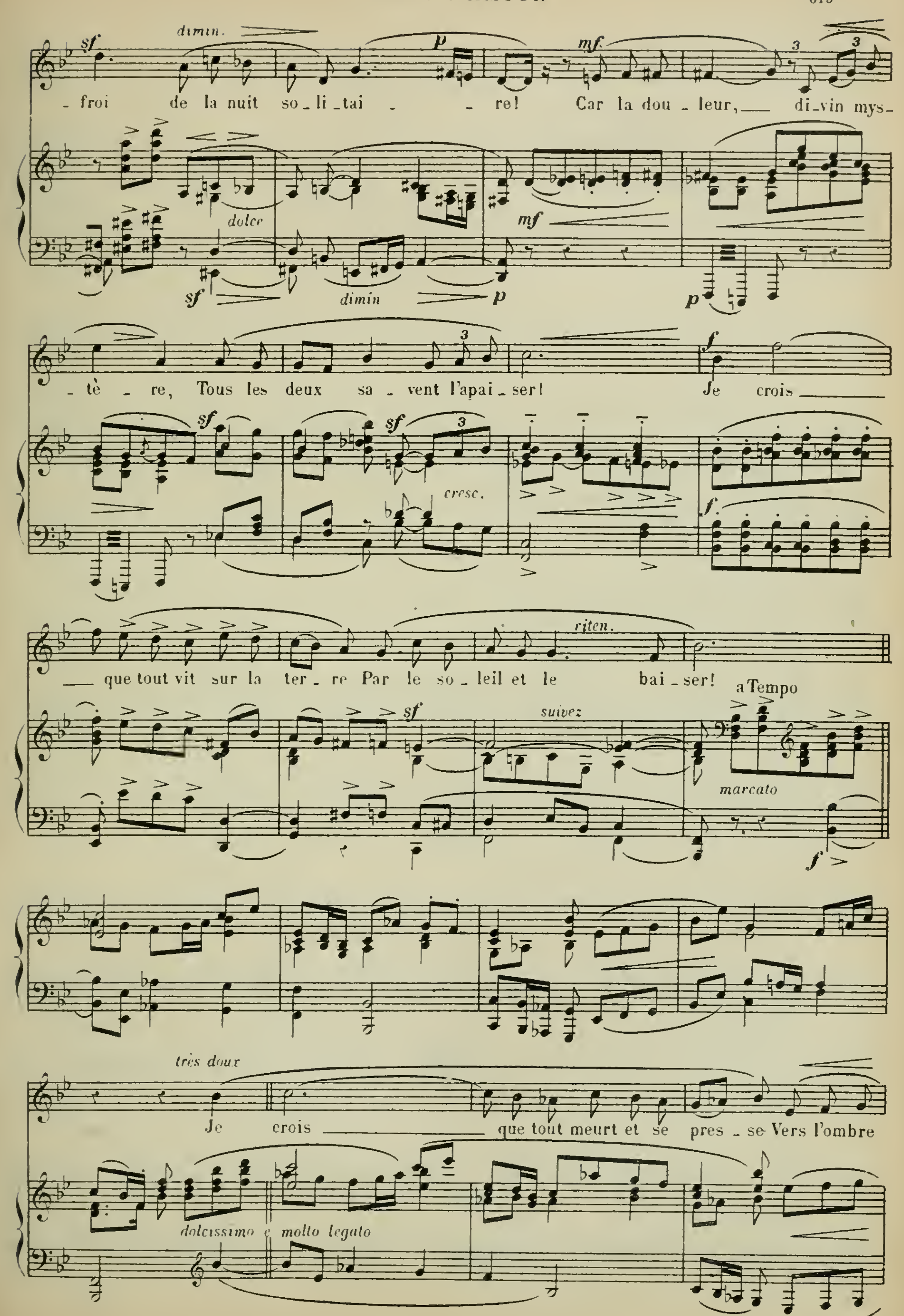
Élève d'Aristide Hignard, il écrivit deux partitions de premier ordre : *Gwendoline*, opéra en 3 actes et 2 tableaux, représenté au Théâtre royal de la Monnaie le 10 avril 1886; et *le Roi malgré lui*, 3 actes, joué à l'Opéra-Comique le 18 mai 1887. Sa réputation fut universalisée en décembre 1883, lorsque l'orchestre des Concerts Lamoureux jeta pour la première fois dans l'espace les chatoyantes harmonies d'*España*. L'année suivante, mars 1884, les mêmes Concerts exécutèrent une autre belle œuvre, *la Sulamite*.

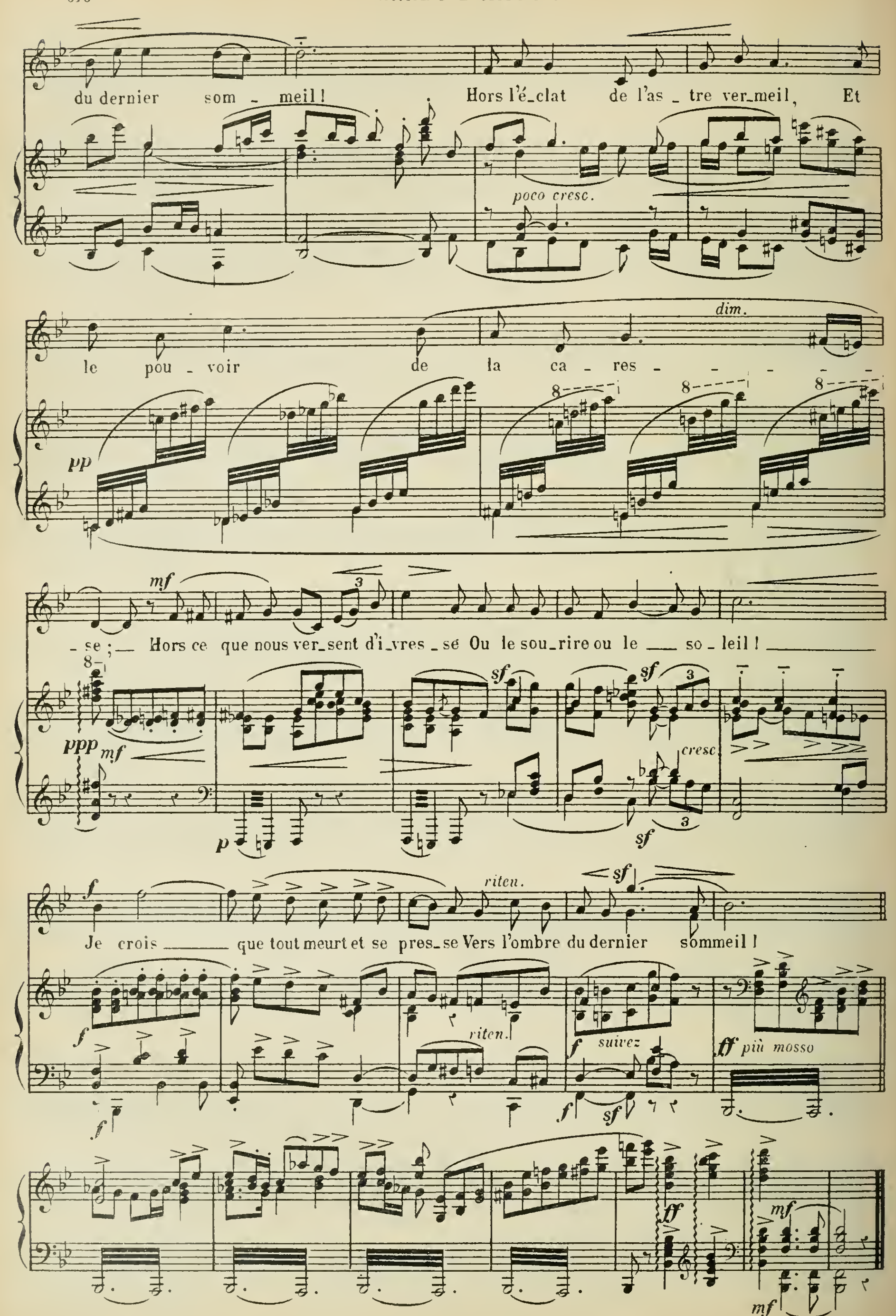
Chantez cette mélodie avec beaucoup de conviction, élargissez bien les cinq dernières mesures chantées des couplets, et d'une voix ample et sonore, proclamez avec énergie cet acte de foi.

Que l'accompagnement soit joué rigoureusement, comme en fugue, tout en évitant avec soin la sécheresse de doigté. Cette mélodie est un alleluia profane.




3
el_ _les L'ombre et la clar_té tour à tour! Je crois
sf
sf
3
cresc.
f
riten.
aux cho_ses é_ter_nel_les De la lu_mière et de l'a_mour!
a Tempo
sf
suivez
marcato
f
f
Je crois que tout vit sur la ter_re Par le so_
f
_leil et le bai_ser! Car tous les deux sa_vent bri_ser L'ef_
mf


dimin.
sf
p
mf
-froi de la nuit so-li-tai - - re! Car la dou-leur, divin mys-
dolce
sf
dimin
p
mf
p
-tè - re, Tous les deux sa-vent l'apai-ser! Je crois
sf
sf
cresc.
f
f
que tout vit sur la ter-re Par le so-leil et le bai-ser!
riten.
a Tempo
suivez
sf
marcato
f
très doux
Je crois que tout meurt et se pres-se Vers l'ombre
dolcissimo e molto legato


du dernier som _ meil! Hors l'é_clat de l'as _ tre ver_meil, Et
poco cresc.
le pou _ voir de la ca _ res _ _ _ _ _ _
dim.
pp
_ se ; _ Hors ce que nous ver_sent d'i_vres _ se Ou le sou_rire ou le ___ so _ leil! ___
mf
sf
cresc.
ppp
p
Je crois ___ que tout meurt et se pres_se Vers l'ombre du dernier sommeil!
f
riten.
suivez
ff più mosso
mf

UN ESSAI

DE

RÉSURRECTION DU THÉATRE GREC

La première représentation de *Déjanire* aux Arènes de Béziers a été plus qu'œuvre louable de décentralisation ; elle a été surtout une curieuse tentative de résurrection de l'art dramatique grec.

Je dis intentionnellement résurrection et non reconstitution ; car le drame de Louis Gallet n'a pas ce caractère d'identité parfaite de reconstruction intégrale et précise des choses d'autrefois ; il est simplement la restitution de la vie — et d'une vie factice — à une chose qui avait cessé d'être, telle que la trouva le moment qui la reprit à la mort du passé, je veux dire dans l'état de modification, de décomposition même produit par l'effort des siècles écoulés, ce qui est bien le propre des résurrections.

Le théâtre grec fut, en Grèce, le prolongement des dogmes religieux, dont il était né. Alors que l'essence divine du culte se cachait sous le mystère jaloux des initiations, les grandes épopées mystiques étaient, du haut de la scène, livrées à la foi simpliste de la foule qu'elles remuaient profondément. L'art dramatique était comme une sorte de service divin agi et déclamé où les passions purement humaines avaient peu de part. Dans le drame antique, les personnages se meuvent, palpitent, souffrent, aiment, haïssent, sont criminels ou adultères non parce que des passions intérieures les sollicitent, mais parce que, dès les premiers âges du Monde, en ses arcanes inéluctables, le Destin l'avait réglé ainsi. D'où le caractère surhumain des grandes tragédies grecques dominées par l'impitoyable loi de Fatalité. Et si plus tard Euripide conçut et réalisa un drame plus près de l'homme, il ne se libéra jamais de la conception primordiale de génie antique, non peut-être qu'il eût encore la foi en la vieille loi du Destin, mais parce qu'il n'eût été ni compris, ni supporté s'il ne l'avait pas respectée.

De ce génie particulier du drame antique était née une mise en scène spéciale, adéquate aux exigences de sa modalité.

Les passions venant aux héros non d'eux-mêmes, mais de l'extérieur, selon une loi prévue et nécessairement connue de tous, le rôle des acteurs se simplifiait singulièrement. Les jeux de physionomie, les effets de scène étaient inutiles. Il n'y avait qu'à exprimer des sentiments généraux en des gestes presque conventionnels devenu en quelque sorte hiératiques. Pour exprimer sa personnalité, il ne restait à l'acteur que les inflexions dramatiques de la voix enflée par les résonnateurs du masque. Et l'on sait que certains en tiraient de si puissants effets qu'ils soulevaient la foule comme d'une passion divine.

Mais ces gestes, il fallait que le spectateur le plus éloigné les pût voir ; ces sentiments, il était nécessaire qu'il pût les partager. Or, comme le caractère de service religieux du drame antique comportait la réunion sur les gradins de la totalité des citoyens, les dimensions du théâtre s'étaient singulièrement élargies ; malgré quoi il fallait voir et entendre de partout. Ces exigences de vue et d'audition provoquèrent l'invention et l'emploi du masque, du cothurne et autres accessoires trop connus pour que j'insiste et qui placent le théâtre antique si loin du nôtre.

Par contre, si le jeu des acteurs était réduit presque à rien, l'art du machiniste était des plus compliqués et perfectionnés. L'intervention des dieux était fréquente dans le déroulement de la tragédie grecque ; les divinités arrivaient sur la scène un peu de tous côtés, aussi bien par les airs que par les entrailles de la terre : il importait de leur éviter le ridicule d'une entrée ratée.

Bien différente est notre conception dramatique. De nos jours, la scène s'est rapetissée, la salle s'est resserrée, faite uniquement pour un public spécial et restreint. Les dieux sont morts et l'homme a prétendu mettre sur la scène la seule multiplicité de ses passions et de ses sentiments. L'acteur a cessé d'être un singe doublé d'un perroquet ; il est devenu une incarnation. Sauf dans les féeries, la machinerie est disparue et il n'est plus resté que la vie et l'âme humaine disséquées.

Nous ne sommes, du reste, pas plus près de la vérité que les anciens ; notre théâtre est aussi conventionnel que le

leur; seulement la convention est autre. De même pour le jeu de nos acteurs, qui a pourtant la prétention de nous donner la réalité même; du convenu encore et souvent fatigant, sinon détestable.

Je n'ai, bien entendu, pas l'intention de faire le parallèle ressassé du théâtre grec et du théâtre moderne, joie des professeurs de rhétorique. J'ai voulu seulement rappeler quelle différence profonde éloignait l'âme moderne de l'âme antique pour bien faire comprendre que si *Déjanire* avait été réellement selon la conception même des tragédies grecques, le génie de son intrigue eût dérouté et dépaysé le public qui ne l'aurait certainement pu ni comprendre ni accepter.

Car le public n'a marqué aucune surprise. Il a écouté ces quatre actes comme choses accoutumées, d'où je tire une première preuve — ce que je pourrais appeler une preuve impressionniste — que l'œuvre ne lui a donné que l'illusion fallacieuse des pièces grecques, vues à travers le prisme de nos habitudes théâtrales modernes, accommodées au goût du jour.

Au surplus, une reconstitution du théâtre grec n'est ni possible, ni désirable. Tant pour créer que pour comprendre des œuvres selon le mode antique, il faudrait refaire complètement notre psychologie, changer du tout au tout notre état d'âme. Pour s'intéresser à l'intrigue du drame antique, tout comme aux mystères du moyen âge — je ne parle pas des comédies satiriques et des *farces* qui sont de tous les âges — il faudrait la foi profonde et naïve que nous avons perdue. Comment pourrions-nous accepter sans sourire les contes mensongers d'une foi qui n'est pas la nôtre, nous qui n'avons plus guère foi en notre propre Foi!

Que le lettré en son cabinet, à la lecture des chefs-d'œuvre du théâtre grec, s'efforce de vivre en ces temps passés et se figure y réussir, à la rigueur je le veux bien. Mais la foule, c'est impossible.

A l'imitation des Grecs, Louis Gallet, à chaque impulsion que reçoit le personnage, lui fait invoquer la loi du Destin. Au cours des *deux* représentations données, j'ai parcouru les divers rangs des spectateurs. Partout, à cette invocation, je voyais sourire; personne, même parmi les plus lettrés, qui ne vît là prétexte à excuser les désirs coupables, un moyen de les satisfaire à l'abri du remords. On finissait par trouver que de cette excuse commode, le personnage se servait un peu trop souvent. Même j'ai entendu un spectateur, pas des plus fins sans doute, fredonner le refrain connu de la *Belle Hélène :* « c'est la Fa Fa... » Remarque que je ne fais que pour noter l'état d'esprit inévitable d'un public moderne devant les grands mystères de foi; et j'en conclus que, si même elle était possible, la reconstitution de la tragédie antique n'est pas désirable. Ne réveillons pas les morts pour qui nous pourrions manquer de respect.

Ces réflexions sont à la fois une indication et une excuse des nombreux défauts et des fréquentes faiblesses du drame de Louis Gallet.

Il serait intéressant d'étudier les avatars du mythe de la mort d'Hercule, mis à la scène par les tragiques grecs, repris par Sénèque en bon rhéteur dont l'art est plus habile que sincère et mis par lui au goût romain qui n'était pas des meilleurs, et enfin — malheureusement sur la version de Sénèque, déjà inférieure — affabulé par Louis Gallet pour l'année 1898. Mais ce n'est pas de notre sujet. Le mythe légendaire est assez connu pour qu'il suffise, afin de montrer toute la distance dont Gallet s'en éloigne, de donner l'analyse de *Déjanire.*

* * *

(*Introduction symphonique — double chœur — les Héraclides célèbrent la gloire d'Hercule, vainqueur d'Eurytus. Les Œchaliennes déplorent le sort d'Iole et pleurent sur la ruine de leur patrie.*)

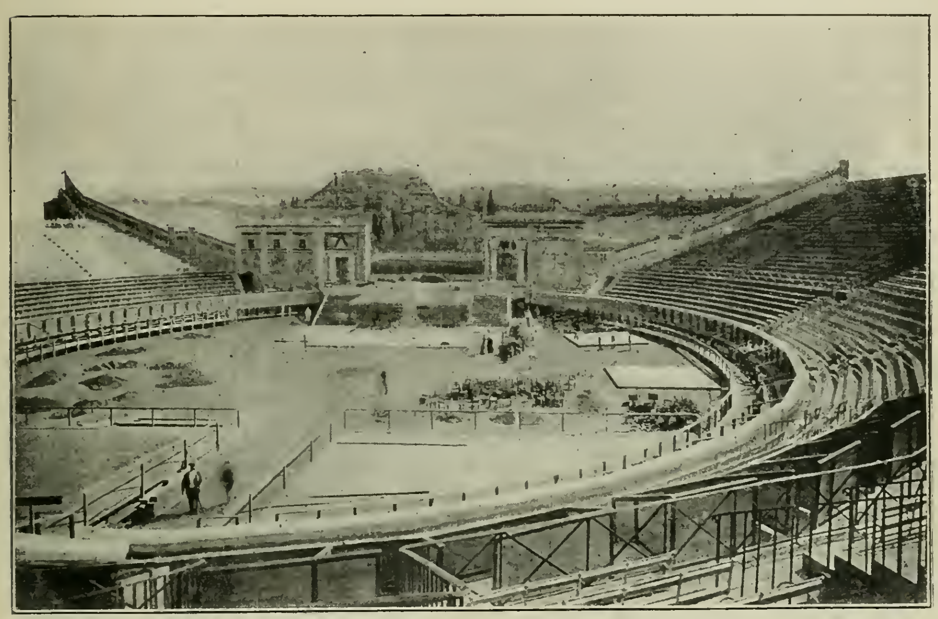
Pour tirer vengeance d'un outrage, Hercule a tué Eurytus, roi d'Œchalie, et saccagé la ville. La fille d'Eurytus, Iole, est retenue prisonnière dans le gynécée. Épris de sa jeunesse, Hercule est devenu follement amoureux de la jeune vierge. Ignorant l'amour réciproque d'Iole et de son fidèle ami Philoctète, le héros charge précisément celui-ci d'informer la fille d'Eurytus de sa volonté de l'épouser. Rien — car la fatalité le pousse — ne pourra le retenir d'assouvir sa passion : ni les liens qui l'unissent à Déjanire, sa femme, qu'il répudiera s'il le faut; ni l'aversion que doit avoir Iole pour le meurtrier de son père. « J'ai versé le sang de son père, je lui dois l'appui d'un époux » explique tout naturellement Hercule, ce qui ne laisse pas que d'être une raison bien étonnante. (*Musique de scène.*) Philoctète et Iole, seuls, cherchent le moyen de détourner Hercule de son projet.

Cependant, fatiguée d'attendre à Chalidôn le retour d'Hercule qui ne revenait jamais, Déjanire est arrivée à Œchalie. Elle envoie son esclave Phénice avertir Hercule qu'elle veut le revoir. Le demi-dieu refuse de la recevoir et lui donne l'ordre de retourner à Chalidôn et d'y rester.

(*Double chœur annonçant l'arrivée de Déjanire.*)

Dépitée d'une telle réception à ses avances, Déjanire monte sur son char et se dirige vers le palais d'Hercule — cette arrivée par la piste, nouveauté de mise en scène, a surpris et beaucoup plu. Elle demande à Junon d'assurer sa vengeance. (*Musique de scène.*) En vain Philoctète et Phénice s'efforcent de calmer sa colère, le second acte va se continuer et finir ainsi en gros mélo.

Déjanire partie (*musique de scène*), Hercule apprend de la bouche même d'Iole son refus de partager un amour impossible. Fureur d'Hercule qui, soupçonnant soudain l'existence d'un rival, découvre qui est ce rival heureux par un moyen que je ne saisis pas bien. Philoctète entre brusquement; Iole pousse un cri (pour-



Cliché Tarniquet.

VUE GÉNÉRALE DES ARÈNES AU MOMENT DE LA POSE DU DÉCOR

quoi?) et aussitôt Hercule d'en conclure ce qui est du reste la vérité. Plus perspicace que généreux, le héros fait jeter Philoctète en un noir cachot (*musique de scène. Le chœur s'interroge avec crainte sur les résolutions d'Hercule*), puis annonce que pour se venger il va épouvanter le monde de ses fureurs. (*Tout le chœur emplit la scène. Les groupes consternés s'interrogent, se demandent quelle victime va faire Hercule, conjurent les Euménides de s'éloigner de lui, supplient Jupiter et Pallas de venir en aide au héros.*)

Déjanire pénètre dans le gynécée maudire sa rivale. (*Musique de scène.*)

ACTE II. (*Symphonie accompagnant les lamentations d'Iole.*)

Déjanire menace Iole de sa vengeance (*le chœur annonce la venue d'Hercule*) lorsque le demi-dieu paraît qui lui reproche sa désobéissance et qui de nouveau lui ordonne de se retirer. Une scène violente éclate entre les deux époux, scène d'une psychologie médiocre, avec de grands mots, de gros gestes, qui ferait peut-être de l'effet dans un *drame à mouchoirs* de la Porte-Saint-Martin, mais qui n'est pas à sa place dans une tragédie voulue grecque. Elle nous fait oublier que ce sont des héros qui agissent sur la scène pour ne plus nous donner que l'impression d'êtres purement humains et un peu ridicules. Et

ACTE III. (*Musique de scène jusqu'à la fin du récit de Déjanire.*)

Déjanire se résout à employer la tunique laissée par Nessus dont elle raconte la légende à Phénice, lorsque paraît Iole, en suppliante, demander le secours de la

femme du demi-dieu contre lui-même qu'elle ne saurait aimer. Et les deux femmes conviennent de fuir à Chalidôn. (*Le chœur décrit la colère d'Hercule qui revient après avoir épouvanté les campagnes par l'excès de ses fureurs.*) En une scène qui est une des meilleures du drame, Déjanire, sa jalousie rassurée, s'efforce de convaincre Hercule de sa soumission complète (*musique de scène*); mais comme Hercule s'interroge sur la sincérité de cette obéissance, Iole, se dissimulant, essaye de fuir le gynécée.

Hercule l'arrête et sous menace de faire périr Philoctète arrache à la jeune vierge le serment de se donner à lui. La scène fait grand effet, quoique peu neuve. (*Musique et chœur triomphal au dehors.*) Malheureusement, un peu après, Philoctète, rendu à la liberté, accuse Iole de parjure, lui fait une scène d'amoureux malheureux qui nous ramène à la Porte-Saint-Martin.

Iole a juré! Rien ne pourra contre ce serment que les philtres et les talismans d'amour capables de ramener à Déjanire le cœur de l'infidèle, et les deux femmes conviennent que Iole offrira à Hercule comme cadeau nuptial la tunique de Nessus, laquelle, selon la promesse perfide du centaure, doit rendre à Déjanire l'amour du demi-dieu. (*Chœur final. Invocation à l'Amour.*)

Acte IV. (*Fête nuptiale. Ballet.*)

Tout est prêt pour les noces. (*Le coryphée chante l'Epithalame — chœur dansé et suite de ballet.*) Hercule revêt la tunique fatale. Voici qu'il fait les libations propitiatoires lorsque, soudain, pénétré du poison dévorant, il éclate en rugissements de douleur. Il arrache le tissu ardent et sa chair vient avec les fils de la trame. Les pires tourments le font hurler de souffrance. Poussé par le poison tortionnaire, affolé de rage impuissante, il se précipite dans le bûcher allumé pour célébrer son prochain hymen. Emue de ses tortures effroyables, Iole pleure sur le héros et lui pardonne, ce qui est sans doute de bonne morale chrétienne, mais n'est nullement grec; les anciens avaient la rancune plus solide. Déjanire se tue de désespoir. Une nuée s'élève de terre — l'effet en fut assez réussi, grâce à des jets violents de vapeur d'eau — et le demi-dieu apparaît en une apothéose divine. (*Chœur des Olympiens et des hommes.*)

* * *

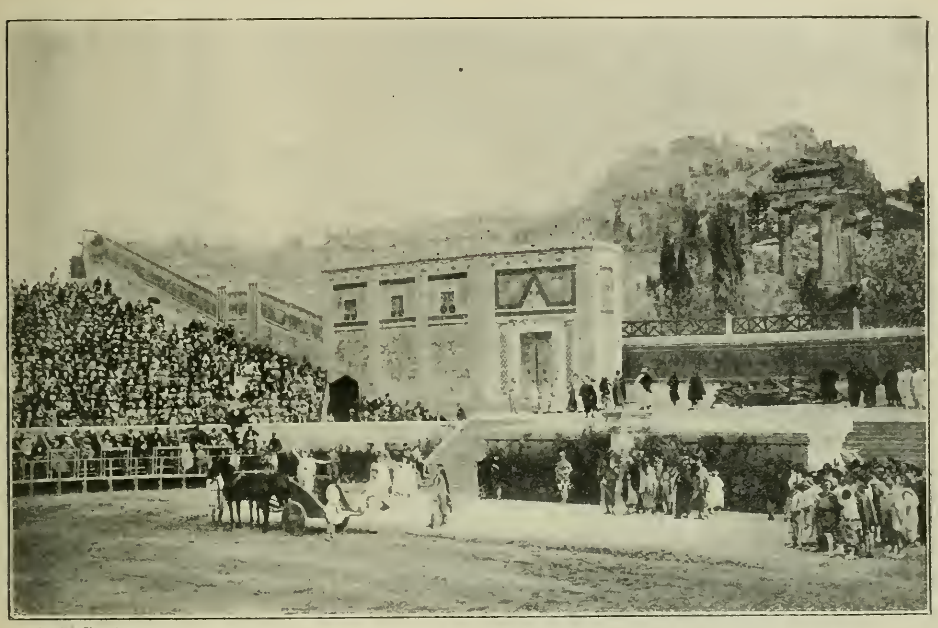
D'après l'analyse même, le premier reproche que l'on peut faire à Louis Gallet est d'avoir introduit une intrigue d'amour parasitaire dans l'action si simple et si dramatique du mythe primordial de la mort d'Hercule. Ce n'est plus *directement*, involontairement frappé par la femme qui l'aime, victime des décrets du destin, que meurt le héros, mais par suite d'une intrigue de femmes liguées contre lui. La femme a plus de part que l'anankè dans ce dénouement et le drame perd à la substitution toute sa fatalité tragique. En fait, la fatalité n'intervient plus que comme un souvenir littéraire nous rappelant la grande action qu'elle avait dans la tragédie antique. On en parle souvent, on en parle tout le temps, et pas un instant on n'en sent le poids sur la marche des événements. On peut regretter qu'à tenter une reconstitution du théâtre grec, Louis Gallet n'ait pas osé aller jusqu'au bout et nous donner la réalité au lieu de l'apparence, — l'expérience y eût pris plus d'intérêt — mais sans doute, selon les raisons déjà exprimées, pour captiver l'attention d'un public moderne s'est-il légitimement cru obligé de greffer sur la légende primitive cet élément d'intérêt au goût présent.

Seulement il en résulte que *Déjanire* est plutôt une pièce moderne et par là même s'offre aux critiques sévères et justifiées. On ne s'en est pas fait faute. Psychologie misérable et même absence de psychologie, invraisemblance de sentiments, dialogue tombant souvent dans le mélo, dénouement trop bien préparé qui relève plus de la féerie que du vrai drame, telles sont les principales fautes relevées et non sans raison.

Ce n'est pas à dire que le libretto de Louis Gallet soit sans valeur. L'écrivain est trop habile pour réaliser un drame sans mérites. Mais il porte à la fois le poids de l'antinomie inconciliable entre les conceptions scéniques grecques et les modernes et le poids de ce fait que, étant donnés les éléments de la tentative, on attendait un chef-d'œuvre et que l'on a eu seulement une œuvre ordinaire, en tout cas honnête et homogène. L'œuvre n'a pu résister à l'écrasante splendeur du spectacle.

Et c'est bien là, en effet, le mot de vérité. *Déjanire* est un spectacle, ce n'est pas une œuvre. Si bien que, formée d'éléments inférieurs, à les considérer chacun en soi (exception faite de l'interprétation des artistes femmes), la représentation a été par leur réunion un incontestable et légitime triomphe. Cette contradiction est plus apparente que réelle. Combien de fois des pièces médiocres n'ont-elles pas été sauvées par la chaleur de l'interprétation ou le faste du décor? Il en a été un peu de même en cette occurrence. C'était un spectacle nouveau donné dans des

conditions neuves devant un public décidé un peu à applaudir quand même, mais qui, je me hâte de l'ajouter, a donné très sincèrement ses applaudissements. Et de fait, là, en plein jour, en plein air, dans un espace sans limite, que le décor s'efforçait d'agrandir encore et y réussissait, dans cette vaste étendue des arènes, devant cette foule surchauffée de soleil, l'impression était vraiment saisissante.



Cliché Tarniquet.

Déjanire. — PREMIER ACTE : ARRIVÉE DE DÉJANIRE

Tout s'estompait pour faire un ensemble presque excellent. Dans des conditions pareilles tout se fond, s'atténue, les défauts disparaissent, les faiblesses restent dissimulées. Et vraiment j'ai participé de grand cœur et tout entier à la passion de la foule, que je ressentais et partageais.

Mais le devoir du critique est de ne pas s'arrêter à l'impression superficielle ressentie sous l'enthousiasme d'une première représentation. Il doit, à tête reposée, réfléchir et peser les mérites réels d'une œuvre. C'est ce que j'ai fait, regrettant que les deux verdicts n'aient pas été identiques.

Le directeur de l'Odéon compte monter *Déjanire* sur la scène nationale. Il est à craindre que le public blasé et sceptique de Paris ne retrouve point l'impression qui souleva celui de Béziers, car il sera plus près de l'œuvre et dans des conditions tout autres de représentation.

Acceptera-t-il de même le mode adopté par Louis Gallet pour écrire son manuscrit, je veux dire la prose cadencée? Je ne sais; je le désirerais, car à Béziers ce fut un grand charme que cette langue nous donnant, avec une plus grande liberté d'allure, la douce musique du vers.

Sans doute, en ce qui concerne l'interprétation, l'espace restreint d'une scène parisienne évitera l'impression désagréable que j'ai ressentie à Béziers. J'ai éprouvé combien un large espace s'accommode mal de la convention des gestes selon l'enseignement du Conservatoire. On connaît ces gestes à ressort, accentués chez les mauvais comédiens, dont même ne peuvent se débarrasser complètement les bons artistes : bras qui se soulèvent et ne peuvent se résoudre à retomber, jambes qui se déclenchent et se lancent en avant pour arpenter la scène, le tout avec temps d'arrêt et points d'orgue sous prétexte de gestes nobles ou tragiques. Cela m'a été particulièrement pénible à Béziers. A distance on ne pouvait plus voir les jeux de physionomie et les acteurs ressemblaient à des pantins automates dont la mécanique est mal huilée ; critique, d'ailleurs, qui s'adresse moins aux interprètes de

Déjanire qu'à l'enseignement de l'école.

La musique est de Saint-Saëns. On y retrouve toutes les qualités du maître sans en découvrir de nouvelles. Beaucoup de science, une inspiration coulante, une grande conscience d'écriture, c'est, je crois, tout ce que j'en puis dire.

L'association de la musique au libretto a été réalisée d'une façon assez curieuse pour que je m'y arrête un instant.

La mise en œuvre de la musique, comme le libretto, est géminée. Tout comme dans le mode antique, elle aide à exprimer les sentiments et les émotions du peuple dans les dialogues entre les coryphées et le chœur, ce dernier placé sur une scène surbaissée ainsi que chez les Grecs, mais dont on avait supprimé les évolutions. D'autre part, et ceci est plus moderne de conception, elle souligne, ponctue en quelque sorte les passages les plus dramatiques de l'œuvre, ou bien s'égrène en préludes, en finales, voire en ballet... Seulement un ballet dans une tragédie antique, c'est drôle !... Mais jamais elle n'est chantée par un des protagonistes du drame, uniquement elle soutient certaines parties du dialogue de phrases harmomieuses.

J'ai indiqué suffisamment dans l'analyse les passages où elle intervient pour que l'on comprenne de reste le rôle que le compositeur lui avait donné.

Quoique les impressions et par suite les appréciations musicales soient essentiellement subjectives, je signalerai quelques motifs qui m'ont retenu.

Le prologue est accompagné en sourdine d'un prélude d'une grande délicatesse et d'une saveur pénétrante. Il se continue par un chœur d'hommes d'allure sévère célébrant avec feu les exploits d'Hercule et comme antithèse est la délicieuse plainte des Œchaliennes berçant la désespérance d'Iole. L'arrivée de Déjanire un peu bruyante a beaucoup de mouvement.

Le prélude du second acte est d'une mélancolie navrante qui rend bien la tristesse d'Iole, mais il faut aller au troisième acte pour trouver les belles pages de la partition : un chœur avec un effet merveilleux de harpes, conçu dans le mode wagnérien, d'une symphonie douce et captivante et une invocation à Eros, large, magnifique, passionnée. Le quatrième acte a été sacrifié au ballet, dont un motif rappelle un peu trop celui de *Samson et Dalila ;* mais il nous permet d'entendre un épithalame d'une passion pénétrante et d'une intime douceur.

Le décor était bien ce qu'il y avait de plus impressionnant dans la représentation et il n'a pas peu contribué au succès de *Déjanire*. Il était composé de deux parties : une plutôt afférente à la pièce elle-même, l'autre qui s'étendait derrière la scène en un panorama merveilleux où s'élevaient les temples et les monuments d'une cité grecque à la manière d'Athènes. Il est regrettable que la perspective aérienne fît un peu défaut aux monuments et aux bâtisses, lesquels, gardant leur aspect de zinc découpé, ne fuyaient pas assez et étaient trop sur le décor de premier plan. Puis pourquoi peindre, dans le décor, les ruines du temple de Bacchus, fort pittoresques, d'ailleurs ? Serait-ce qu'aux temps légendaires d'Hercule, il existait une commission des monuments historiques ? J'imagine que, en ces temps reculés, les édifices religieux et les palais étaient en meilleur état que M. Jambon ne semble le croire.

En somme, surtout si l'on considère le spectacle dans la splendeur ensoleillée qui lui fut donnée à Béziers, *Déjanire* constitue l'œuvre intéressante d'esprits curieux des choses du passé, mais peut-être trop timides dans leur volonté de reconstitution. De telles tentatives sont à encourager, malgré leurs imperfections inévitables, non qu'elles puissent faire revivre de toutes pièces ce qui fut la joie ou l'émotion des ancêtres de notre pensée, mais parce qu'à ces choses rajeunies on pourra peut-être trouver une nouvelle formule d'art.

A. Demeure de Beaumont.

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements d'Août 1898.

1. — L'Académie des beaux-arts décerne le **prix de Rome (architecture)** à M. Léon Chifflot. — Ouverture du congrès des **médecins aliénistes** à Angers. — Le tribunal militaire condamne les **députés socialistes italiens** Andreis et Turati à douze ans de réclusion. — La famille du prince **de Bismarck** refuse les funérailles solennelles et l'inhumation au Dôme de Berlin offertes par l'empereur Guillaume. — Ouverture du **congrès international des mineurs** à Vienne.

2. — M. F. Faure pose la première pierre du couronnement des digues du nouvel **avant-port du Havre.** — L'empereur et l'impératrice d'Allemagne arrivent **à Friedrichsruhe.** Ils assistent à une cérémonie funèbre intime. — L'armée américaine opérant contre **Porto-Rico** arrive à Coamo. — Le premier coup de pioche est donné pour le **percement du Simplon.** — Ouverture du congrès du **tourisme** à Luxembourg.

3. — Mort de **Charles Garnier,** architecte de l'Opéra. — Mort du **vicomte de Castex,** ancien chambellan de Napoléon III. — Le Dr **Emile Berger** est élu membre de l'Académie royale de médecine de Belgique, en remplacement du Dr Péan. — Un rescrit de l'empereur Guillaume exprime la douleur que lui cause la **mort de Bismarck** et sa reconnaissance pour son œuvre, qu'il défendra au prix de son sang.

4. — A Nantes, ouverture du congrès de l'association française pour **l'avancement des sciences.** M. Grimaux, ancien professeur à l'Ecole polytechnique, qui avait déposé en faveur de Zola dans le récent procès en cour d'assises, étant président du congrès, les adversaires de Zola provoquent des scènes tumultueuses tant dans la salle qu'au dehors. La police et la troupe interviennent pour rétablir l'ordre. — Des cérémonies funèbres en l'honneur **de Bismarck** sont ordonnées par l'empereur Guillaume. Il assiste à l'une d'elles. — Le colonel espagnol San-Martin est fusillé pour avoir abandonné Ponce **à Porto-Rico.**

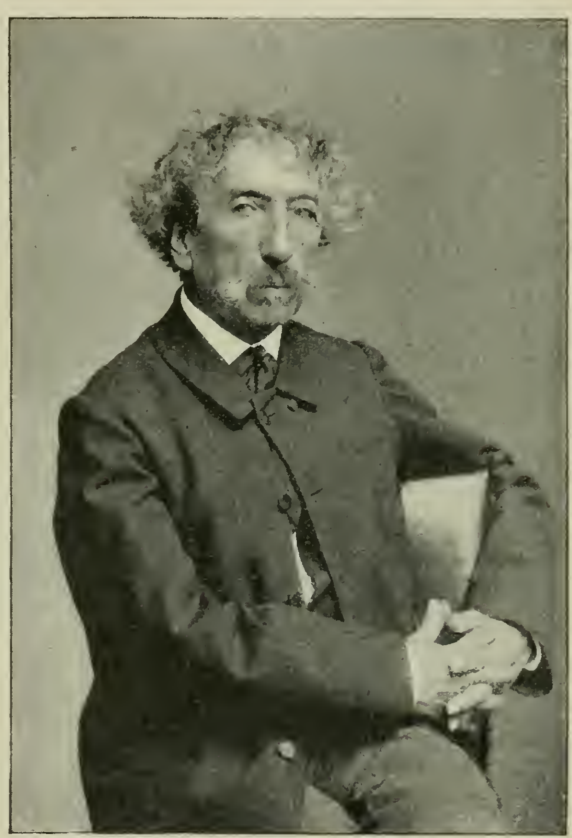
5. — La cour de cassation rejette les pourvois de MM. **Zola** et Perrenx contre les arrêts de la cour de Versailles. — L'Académie des beaux-arts décerne le **prix de Rome (gravure)** à M. Corabœuf. — Le général Miles occupe **Guyama (Porto-Rico).**

6. — A la suite de démarches de M. Cambon, ambassadeur de France, le gouvernement américain fait relâcher le paquebot français **Manoubia** capturé par les Américains. — L'Académie des sciences morales et politiques décerne le **prix Jean Reynaud** à M. Paul Janet, membre de l'Institut. — A Agen, commencement des fêtes du centenaire du poète **Jasmin** et des **Cadets de Gascogne.** — Mort de M. **Martin-Feuillée,** ancien ministre de la justice. — Echange des ratifications du traité d'arbitrage relatif au **contesté franco-brésilien.**

7. — A Saint-Malo, célébration du cinquantenaire de **Chateaubriand.** — Scrutin de ballottage pour les **élections cantonales.** — Mort du peintre **Eugène Boudin.** — Le tsar décide que le cap Oriental, sur le détroit de Behring, portera le nom de **cap Dejnew,** en mémoire de celui qui le découvrit. — **En Crète,** les amiraux ayant empêché le débarquement de troupes turques, la Porte se prétend en droit d'envoyer des troupes de relève.

8. — Violentes **tempêtes** sur les côtes de l'Océan. Nombreux sinistres. — **Encyclique** du pape, protestant contre la guerre faite aux institutions catholiques en Italie.

9. — M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, va assister à Toulouse aux fêtes des **Cadets de Gascogne,** qui inaugurent le monument du poète Vestrepain, posent la première pierre du monument du poète Goudouli et inaugurent la salle des illustres au Capitole. — M. Cambon remet au gouvernement américain la réponse de l'Espagne aux **conditions de paix,** que celle-ci accepte.



Cl. Pierre Petit.

M. CHARLES GARNIER

10. — Ouverture du **congrès dentaire** à Lyon. — M. Georges Curzon est nommé **vice-roi des Indes** anglaises. — Le gouvernement américain et M. Cambon, ambassadeur de France, représentant l'Espagne, tombent d'accord sur les termes des **préliminaires de paix.**

11. — Arrivée au Havre du **roi des Belges** voyageant incognito. — Mort de M. **Georges de France,** doyen des journalistes. — A la suite des troubles provoqués par la présidence de M. Grimaux au congrès pour l'**avancement des sciences,** celui-ci quitte Nantes et M. Brouardel le remplace à la présidence du

congrès. — Le gouvernement espagnol approuve le protocole **des préliminaires de paix.** — Malgré les réclamations de l'Angleterre, la Chine ratifie le contrat concédant à un syndicat franco-belge la construction du chemin de fer **de Pékin à Han-Kow. — A Cuba**, Garcia occupe Gibara, évacué par les Espagnols et il assiège Halguin. — Le congrès de la **République Argentine** proclame président de la République M. Julio Roca à partir du 12 octobre. M. Quirino Costa est désigné comme vice-président.

12. — Arrivée à Paris du **prince Henri d'Orléans** revenant d'Abyssinie. — Mort du général de division **Renaud.** — Signature du protocole des préliminaires de paix entre l'**Espagne et les Etats-Unis.** Ordre est donné de suspendre les hostilités. — Clôture du **parlement anglais** et lecture du discours du trône. — Ouverture du **congrès international de lithographes** à Berne.

13. — Les gouvernements américain et espagnol adressent au gouvernement français leurs **remerciements** pour ses bons offices qui ont facilité le rétablissement de la paix. — Les **ambassadeurs abyssins**, revenant de Vichy, arrivent à Paris. — Le *Journal officiel* publie les décrets concernant la nouvelle organisation administrative de l'**Indo-Chine.** — La **Bulgarie et le Monténégro** conclut une alliance avec l'approbation de la Russie. — La **junte cubaine** notifie au gouvernement américain que les insurgés acceptent le protocole et cesseront les hostilités. — Le Congrès de Macédoine demande, dans une note aux puissances, l'autonomie de la **Macédoine** sous la suzeraineté du sultan.

14. — Un **train déraille** sur la ligne de Paris à Lisieux. 8 morts et 40 blessés. — Ouverture du **6e Congrès de la mutualité**, à Reims. — Inauguration, à Montreuil-Bellay, d'un monument à la mémoire de **Moreau, Duret, Dovalle** et **Toussenel.** — Inauguration de la statue du **maréchal Exelmans**, à Bar-le-Duc. — M. F. Faure et le ministre de la marine passent en revue l'**escadre du Nord** en rade du Havre. Le roi des Belges assiste à la revue. — Le comte d'Aulnay, radical, est élu sénateur de la Nièvre en remplacement de M. Ducoudray, radical, décédé.

15. — MM. Sarrien, Cavaignac et Mougeot assistent aux fêtes du **Concours international de gymnastique** de Mâcon. — Ouverture du Congrès du **Club alpin**, à Barcelonnette. — Le **ministère portugais** démissionne. M. Joes Luciana est chargé de former le nouveau ministère. — Le maréchal Blanco et le général Augusti démissionnent pour ne pas diriger l'**évacuation de Cuba** et des Philippines. Le gouvernement espagnol n'accepte pas ces démissions. — **En Irlande**, fêtes du centenaire de la révolution de 1798.

16. — M. F. Faure reçoit au Havre les membres de la **mission abyssine** qui lui font leurs adieux. — Le **Gouvernement colombien** se soumet à la sentence du président Cleveland et accepte l'ultimatum de l'Italie. L'incident est clos. — Nomination de la commission américaine chargée d'organiser l'**évacuation de Cuba.** — Le nouveau **ministère portugais** est composé de MM. Luycias de Castro, présidence et intérieur; colonel Sébastien Telles, guerre; Beirao, affaires étrangères; Espregueiria, finances; Alpoin, justice; Villaea, marine; Elvino Brito, travaux publics Il n'en résultera pas de changement dans l'orientation politique.

17. — Mort du **général Jourdan**, inspecteur du génie. — Les **généraux Duchesne et Zédé** sont nommés membres du Conseil supérieur de guerre Le **général Jeannerod** est nommé au commandement du 1er corps d'armée. — Les présidents F. Faure et Mac-Kinley inaugurent le nouveau **câble transatlantique** entre la France et l'Amérique, de Brest à Cap-Rod, en échangeant des télégrammes se félicitant des relations amicales entre les deux pays. — Le **vice-amiral Fournier** est nommé commandant de l'escadre du Levant; le **vice-amiral Sallandrouze de Lamornaix** est nommé commandant de l'escadre du Nord et le **vice-amiral Barrera** est nommé préfet maritime à Brest. — Mort du général russe **Tchernaïeff**, qui prit une grande part à la conquête du Turkestan.

18. — Le **commandant Esterhazy** est déféré à un conseil d'enquête. — Fêtes en Autriche à l'occasion du cinquantenaire du règne de l'**empereur François-Joseph.** — Eruption du **Vésuve.**

19. — De **violents orages** dans l'ouest de la France occasionnent d'énormes dégâts. Plusieurs personnes sont tuées par la foudre. — Malgré l'armistice, les insurgés de **Manille** continuent à tenir la campagne contre les Espagnols. — Le gouvernement espagnol désigne la commission chargée d'organiser l'**évacuation de Cuba.**

20. — La **chaleur exceptionnelle** et persistante occasionne un grand nombre d'accidents. — Lancement sur la Seine de la passerelle qui servira au montage du **pont Alexandre III. — L'empereur Guillaume** arrive à Mayence pour assister aux manœuvres. — Un pont construit par le génie militaire sur l'**Arad** (Autriche) s'écroule au moment du passage des troupes. Une centaine de soldats sont tués.

21. — Le **thermomètre** marque 35 degrés à Paris. Une vingtaine de personnes sont frappées d'insolation. — A Fontenay-le-Château, inauguration du monument élevé à la mémoire du poète **Gilbert.** — A Hodenc-en-Bray, inauguration du monument élevé à la mémoire de **Gui Patin**, célèbre médecin, né en 1602. — Le retour à Alger de l'ancien commissaire central, récemment déplacé, donne lieu à des **manifestations violentes** de la part des antijuifs. La troupe est requise pour rétablir l'ordre. — Sir Georges Newnes et le géographe Borchgrevink s'embarquent pour le **Pôle sud** à bord du *Southern-Cross*, construit sur le modèle du *Fram.* — Levée du **blocus de Cuba** et de Porto-Rico.

22. — Ouverture de la session d'automne des **Conseils généraux. — Violents incendies** dans les forêts de pins de la Gironde et des Landes. Des centaines d'hectares de forêts sont détruits. Un enfant et un vieillard surpris par les flammes sont carbonisés. — Arrivée des **réservistes.** En raison de la température exceptionnellement élevée, le ministre de la guerre prescrit de ne faire que les manœuvres indispensables. — Mort à Auckland (Nouvelle-Zélande) de Malietao, **roi des îles Samoa.**

23. — Mort du sculpteur **Ding**, auteur du monument élevé à Vizille à la Révolution française. — **M. Campos-Salles**, président de la République du Brésil, rentre à Rio-de-Janeiro après un long voyage en Europe. La population lui fait un accueil chaleureux. — La **peste** est officiellement constatée dans le sud de l'Inde. Elle fait de grands ravages. — Le roi d'Italie signe un décret établissant un règlement pour la participation de l'**Italie à l'Exposition de 1900.** — La reine régente d'Espagne signe un décret de convocation pour les **élections** des conseillers généraux. — Mort de **Mgr Angerer**, évêque de Vienne. — Ouverture à Londres du 4e Congrès international de **zoologie.** M. Milne-Edwards y représente la France. — A Cuba, **Calixto Garcia** donne sa démission de commandant des troupes insurgées de Cuba. — On apprend que dans la matinée du 12 août a eu lieu la cérémonie officielle de l'**annexion de Hawaï** aux Etats-Unis, en présence des commissaires américains et du président de la République d'Hawaï Sewall.

24. — Le *Journal officiel* publie des décrets relatifs à l'**Algérie**, modifiant les pouvoirs du gouverneur général, instituant des délégations financières, modifiant l'organisation du Conseil supérieur, réformant l'organisation des consistoires israélites algériens, etc. — La reine régente d'**Espagne** signe un décret convoquant les Chambres pour le 5 septembre. — Les relations sont tendues à **Cuba** entre Américains et insurgés.

25. — La division anglo-égyptienne quitte Wad-Hamed, se dirigeant vers **Omdurman.** Outre l'armée de terre, la division comprend 14 vapeurs dont l'artillerie participera au bombardement d'Omdurman. — On annonce que **Samory** a quitté la région de Kong pour s'établir dans le *hinterland* de la République de Liberia.

26. — Le ministre de la guerre assiste aux **expériences de tir** avec le nouveau canon au camp de Châlons. — A l'occasion de l'anniversaire du voyage de M. F. Faure en Russie, des télégrammes de sympathie sont échangés entre le **président de la République et le tsar.** — Des troubles se produisent **en Perse** par suite de l'accaparement des grains. Il y a plusieurs tués. — Les premiers navires rapatriant l'armée espagnole de **Cuba** quittent Santiago. — La **Commission américaine de la paix** est composée de MM. Day, Davis, Frye, White et Whitelaw-Reid.

27. — **Mme Ch. Garnier** fait don à l'Etat des maquettes et esquisses des peintures qui décorent l'Opéra. — Signature de la convention pour la constitution des **Etats-Unis de l'Amérique centrale**, comprenant le Salvador, le Honduras et le Nicaragua. — L'empereur

et l'impératrice de Russie assistent aux fêtes données à Moscou à l'occasion de l'inauguration du monument d'**Alexandre II.**

28. — De nombreux Conseils généraux émettent le vœu que le gouvernement, par une action énergique, mette fin à l'**agitation Dreyfus.** — A Montbard, inauguration du monument élevé à la mémoire du **général Junot** duc d'Abrantès (1771-1813). — A Bale, ouverture du 2e **Congrès sioniste**, où toutes les colonies juives du monde sont représentées. Le Sionisme a pour but de « créer au peuple juif, en Palestine, un domicile garanti par le droit public ». — Le *Messager officiel* de Saint-Pétersbourg annonce que, par ordre de protestations de la part du gouvernement turc. — Ouverture du 3e **congrès des Trades-Unions** à Bristol. — L'épidémie **de peste** fait des progrès terrifiants aux Indes anglaises.

30. — Dans le cabinet du ministre de la guerre, le **lieutenant-colonel Henry** est reconnu et se reconnait lui-même l'auteur de la lettre en date d'octobre 1896, où Dreyfus est nommé. Le ministre de la guerre ordonne immédiatement l'arrestation du lieutenant-colonel Henry, qui est conduit à la forteresse du mont Valérien. — Dans une édition spéciale le **Journal officiel d'Amsterdam** publie une proclamation de la reine régente contresignée de tous les ministres, dans



LE CHATEAU DE FRIEDRICHSRUHE, OU EST MORT BISMARCK

Vu du parc.

l'empereur, le comte Mouraview a remis le 12/24 août, à tous les représentants étrangers accrédités à Saint-Pétersbourg, une communication concernant la **réduction possible des armements excessifs** en vue du maintien de la paix. Le document dit : « Pénétré de ce sentiment, Sa Majesté a daigné m'ordonner de proposer à tous les gouvernements dont les représentants sont accrédités près de la cour impériale la réunion d'une conférence qui aurait à s'occuper de ce grave problème. » La publication de ce document produit une vive sensation dans toute l'Europe. — Fin de la grève des **mineurs de Cardiff.** — Le général Merritt reçoit l'ordre de se rendre immédiatement de Manille à Paris pour assister aux séances de la **Commission de la paix.** — La **fièvre jaune** et la fièvre typhoïde font de nombreuses victimes parmi les troupes américaines de l'armée d'occupation de Cuba.

29. — **Congrès de géologie** à Nancy. — Les membres espagnols de la **commission de la paix** sont MM. Leon y Castillo, ambassadeur à Paris; de la Vignaza, ministre à Bruxelles; le duc de Majera, gouverneur de Cadix; Marco Artu, sénateur; Abarzuza. — Les amiraux représentant les puissances **en Crète** sont autorisés par leurs gouvernements à percevoir les revenus des dîmes pour subvenir aux dépenses du gouvernement provisoire. Cette nouvelle est accueillie avec satisfaction par le comité exécutif, mais provoque des laquelle elle déclare se démettre de ses fonctions. — L'**expédition polaire** Wellmann rentre à Tromsoe après avoir vainement recherché les traces de l'explorateur Andrée.

31. — Le *Journal officiel* publie un décret modifiant l'organisation de l'administration de la **côte française des Somalis** et spécialement de Djibouti. — M. **Laferrière,** nouveau gouverneur général de l'Algérie, arrive à Alger sur le croiseur *Chanzy*. Quelques troubles se produisent à l'occasion de l'arrivée du gouverneur. Des magasins juifs sont pillés. L'ordre est rétabli dans la soirée. — Le *Journal officiel* publie un décret réorganisant l'administration centrale du **ministère de la marine.** — Le **lieutenant-colonel Henry,** arrêté le 30 août, se suicide dans sa cellule du mont Valérien en se coupant la gorge avec un rasoir. — Le **général de Boisdeffre** donne sa démission de chef d'état-major général. — Après de nombreuses conférences et plusieurs entrevues avec l'empereur, les ministres autrichiens et hongrois se sont mis d'accord sur les **conditions du compromis.** — **Tewfik pacha,** ministre des finances de Turquie, est remplacé par Rechad bey. — **Wilhelmine Ire,** née le 31 août 1880, devenant majeure, prend effectivement possession du pouvoir comme reine des Pays-Bas. — A la suite du rapport du Conseil d'enquête, le commandant Esterhazy est mis en réforme par décret du président de la République.

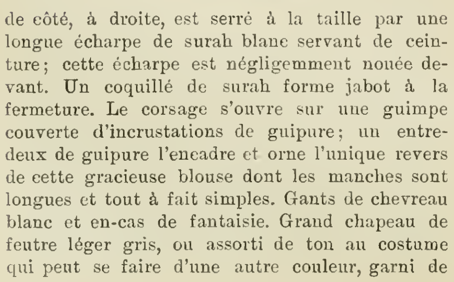
LA MODE DU MOIS

Les volants en forme ont ramené les doubles et les triples jupes, ainsi que le prouve notre modèle (n° 1).

Celui-ci est en joli lainage gris dont les trois volants, ou jupes en forme, sont lisérés par un entre-deux de guipure posé sur transparent. La jupe est ronde, ce costume étant surtout destiné à la promenade.

Le corsage croisé, légèrement blousé et fermé





de côté, à droite, est serré à la taille par une longue écharpe de surah blanc servant de ceinture; cette écharpe est négligemment nouée devant. Un coquillé de surah forme jabot à la fermeture. Le corsage s'ouvre sur une guimpe couverte d'incrustations de guipure; un entre-deux de guipure l'encadre et orne l'unique revers de cette gracieuse blouse dont les manches sont longues et tout à fait simples. Gants de chevreau blanc et en-cas de fantaisie. Grand chapeau de feutre léger gris, ou assorti de ton au costume qui peut se faire d'une autre couleur, garni de nœuds en velours noir, si le chapeau est gris, de velours foncé formant camaïeu s'il est d'une autre nuance. Fantaisie en ailes de mouettes sur le devant. Bas et souliers noirs.

Les grandes mantes Louis XV, si anormales à



l'époque où elles ont été créées, en été, sont aujourd'hui, au contraire, tout à fait de saison. Nous leur devons le retour de la mode pour les vêtements longs et pour les formes fuyantes devant.

La grande redingote que nous donnons aujourd'hui (n° 2) est une des dernières créations parues. Je dirais même que c'est un modèle avant la lettre.

Ce vêtement de demi-saison est en drap noir à coutures rapportées. Le col et les revers sont en

velours rouge, bordés d'un galon de velours ou de drap blanc. La martingale, qui le serre à la taille, derrière, est assortie. Quant aux volants, ils forment jupe.

Ce manteau, croisé, s'agrafe sur le côté.

La toque qui l'accompagne doit être comme les revers, en velours rouge; mais on peut, à volonté, la faire aussi en velours noir, seulement elle sera ainsi moins élégante. Une plume assortie, mais plus claire, part du cache-peigne, en fleurs de saison, et vient se croquer en avant, couchée, sur la calotte souple du chapeau.

soie de fantaisie nouée en nœud papillon sous le menton.

Grand chapeau de feutre cerise, plume amazone noire et traîne de passeroses à gauche.

Gants de chevreau bruns. Souliers en chevreau boutonnés et bas noirs.

Les chasses amenant dans les châteaux de nombreux visiteurs, les toilettes de soirée commencent donc à avoir leur utilité. En voici une (nº 4) qui peut servir pour grand dîner, soirée, bal, ou réception de tout genre pour les manoirs ou les simples villas. Elle est en foulard rouge ou citron, à pois blancs, tous les volants en forme, et la ceinture, à longs pans noués derrière,



Gants de Suède de nuance naturelle; bas noirs et bottines en chevreau mat.

Pour aller en voyage, voici un costume tailleur (nº 3) est tout à fait pratique. Il est orné d'un biais piqué en forme. En drap noir, avec un col et des revers de drap ou de velours cerise, il est à la fois pratique et élégant. Les revers sont eux-mêmes lisérés de drap ou de velours blanc.

Le gilet croisé est en drap blanc laissant apercevoir une chemise de batiste à plis. Cravate en

garnis de ruches en mousseline de soie noire.

Autour du décolleté carré, large bande de guipure crême; et manches longues, emboîtant bien les épaules, entièrement en guipure.

Chrysanthèmes teintés à gauche, et petite plume noire dans les cheveux gracieusement ondulés et frisés.

Gants blancs, bien entendu, et petits souliers de satin rouge ou citron, avec bas de soie crème brodée.

La jupe appuie légèrement à terre sans être longue. Elle est soulevée sur le fond de soie.

CHAPEAUX DE SAISON

N° 1. — *Capote* en velours améthyste orné d'une large cocarde-nœud, en dentelle d'argent, retenue par une boucle en argent et cailloux du



Rhône. Une touffe d'aigrettes recourbées blanches s'échappe de cette cocarde et achève l'élégance de cette coiffure.

Un peigne Empire, en écaille brune, posé en bas du chignon, retient la capote derrière.

N° 2. — *Chapeau rond,* pour jeune fille ou très jeune femme. Ce modèle, de demi-saison, se fait à bords assez larges, légèrement cambrés et relevés

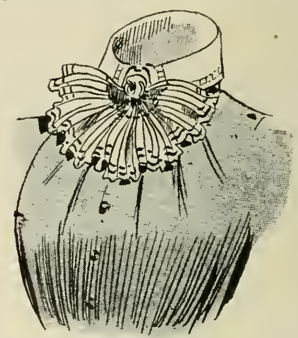


à gauche. La calotte en est très basse. Ce chapeau est en velours incarnat très clair, avec ruban de satin assorti dont le nœud, à la base, est retenu par une boucle en stras et grenat. Sous la passe, et se perdant dans la frisure des cheveux, touffe bien fournie de roses thé.

Le même modèle peut se répéter en velours noir avec ruban de satin noir et roses thé, roses, ou rouges, suivant le goût.

COLS ET CRAVATES

N° 1. — *Col en batiste blanche,* rabattu et à ourlet à jour. Cravate en linon blanc extrêmement



fin, formant un nœud papillon. Cette cravate est plissée avec deux rangs de petits rubans de satin tout autour.

N° 2. — *Col en toile extra.* — Ce col se fait de façon à supporter l'empois un peu ferme. Il est droit, fermé, mais roulé en pointes rabattues devant. La cravate qui l'accompagne imite le nœud à la marinière; ce nœud est terminé par un seul pan garni tout autour d'un plissé en mousseline



de soie. On fait la cravate en peau de soie du ton que l'on choisit. On peut, à volonté, assortir le plissé comme nuance, ou le faire, au contraire, d'un ton bien tranchant.

Ces cravates sont précieuses pour mettre avec les corsages-blouses, les jaquettes, dont elles accompagnent, en les terminant, les gilets, les vestes de bicyclistes et les costumes tailleur. En satin noir ou en batiste blanche, elles vont avec tous les costumes.

On peut également faire ces modèles en dentelle, ou en surah de nuance claire, mélangé de dentelle. Ces cravates seront alors plus coquettes et pourront facilement se porter avec une robe de soie ou un corsage de théâtre élégant. Nous donnons des idées. C'est à nos lectrices de savoir les appliquer, en les modifiant plus ou moins, à leurs besoins.

LES PIERRES PRÉCIEUSES

On donne le nom de *pierres précieuses* ou de *pierres fines* à des quartz ou productions naturelles que l'on trouve enfouies au fond de la terre.

Quelques-unes d'entre elles ont une grande valeur, principalement dans celles dites *cristaux:* au nombre de celles-là le *diamant* occupe le premier rang. Le *rubis,* l'*émeraude,* le *saphir,* la *topaze,* l'*améthyste,* le *grenat* et le *cristal de roche* viennent ensuite.

Il faut encore compter : l'*aigue-marine,* la *turquoise,* l'*agate,* le *béryl,* l'*aimant,* l'*ambre,* l'*aventurine,* l'*hyacinthe,* le *jade,* le *lapis-lazuli,* la *malachite,* l'*œil-de-chat* ou de *tigre,* l'*obsidienne,* l'*opale,* le *péridot,* la *pierre de lune,* etc.

Le diamant jette des feux étincelants et multicolores. Il y en a de plusieurs couleurs, les blancs sont les plus chers; mais les noirs, fort rares, sont d'un prix inestimable. Louis XVIII, dit-on, en possédait un de toute beauté. On en cite encore des verts, des jaunes, des bleus et des roses.

Suivant la taille qu'on lui fait subir, le *diamant* prend différents noms. Le brillant est le plus beau; sa table de dessus est taillée à huit ou douze pans, et sa partie inférieure, dite culasse, est également taillée à facettes d'un nombre équivalant aux pans supérieurs.

Le brillant double ne compte pas moins de soixante-quatre facettes.

Le *demi-brillant,* très à la mode en Orient, n'a pas de culasse et il est plat sur le dessus.

La *rose* est plate dessous, et la pierre de dessus, saillante, se compose d'une couronne en forme de pyramide, à six faces, encadrée par une multitude de petites facettes.

Le *rubis,* d'un rouge vif, vient immédiatement après le diamant. C'est un produit de l'Orient.

La Syrie, le Tyrol, la Bohême et la Hongrie fournissent le *grenat* d'un rouge foncé, tirant parfois sur le violet.

L'*émeraude,* d'un beau vert, se taille ordinairement en carré. On la trouve rarement pure, et comme elle est, de toutes les pierres précieuses, celle qu'on imite avec le plus de succès, ne la monte-t-on jamais qu'à jours.

L'*améthyste,* d'un beau violet, s'emploie surtout pour les bijoux de deuil. On la transforme souvent en camée par la gravure.

La *topaze,* originaire du Brésil, est, ou jaune d'or, ou jaune plus foncé; on la désigne alors sous le nom de *topaze brûlée.*

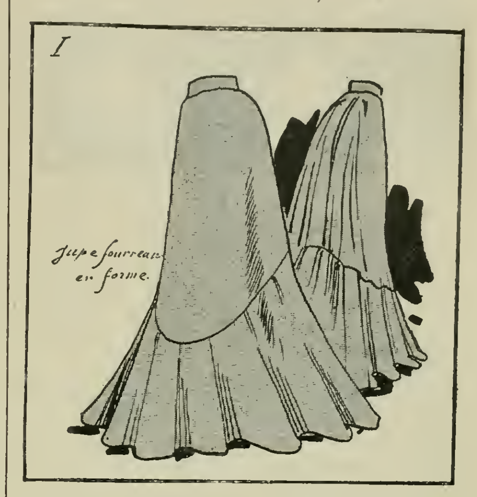
L'*aigue-marine,* moins à la mode que les pierres précédentes, est d'un blanc verdâtre, rappelant assez la nuance de la mer. Comme l'améthyste, elle se taille en camée, ou en *intaille,* c'est-à-dire en creux au lieu d'être en relief.

Le *saphir,* très apprécié et très cher, est d'un beau bleu céleste. Originaire de Sibérie, de Ceylan, de Pégu ou du pays d'Ava, il rivalise en cherté avec le diamant et le rubis.

La *turquoise,* le *lapis-lazuli,* la *malachite,* etc., sont des pierres opaques.

NOS PATRONS

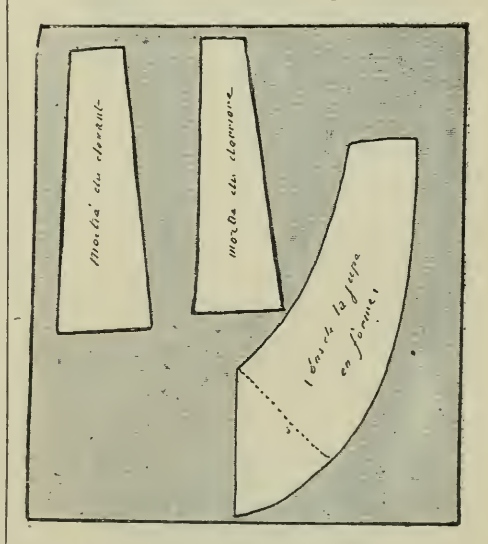
Jupe fourreau avec volant en forme. — Cette jupe se coupe droit fil devant et derrière. Elle doit emboîter absolument les hanches, c'est-à-dire être



tout à fait collante devant et sur les côtés. L'ampleur se trouve ramenée derrière dans les fronces, peu nombreuses du reste.

Le volant, taillé en biais devant, est droit fil derrière.

La jupe en forme ne se double pas. Elle est ce



qu'on appelle *soulevée.* On la monte sur un fond de jupe de soie. Pour faire ce fond de jupe, il faut environ huit mètres de tissu et quatre mètres en un mètre de large pour la jupe elle-même.

Ces proportions sont établies pour une femme au-dessus de la moyenne.

TRAVAUX DE DAMES

N° 1. — *Bande de broderie.* — Voici une bande de broderie, très facile à exécuter et tout à fait jolie, pour bandeau d'autel. Elle sera particulièrement bien appliquée à l'autel de la Vierge ou à celui de Saint-Joseph.



Elle se fait à volonté sur tissu de soie, de laine, de fil ou de coton ; mais elle se brode toujours en soie et au passé. Les fleurs, des lis, sont blanches, mais de deux tons ; les feuilles d'un vert très doux et de deux tons également ; quant aux pistils, ils se font en fils d'or.

L'étoffe peut être crème, blanche, ou bleu pâle. Et rien n'empêche de terminer le bandeau, en bas, par une petite dentelle ou une passementerie de fantaisie, cette dernière en soie, bien entendu.

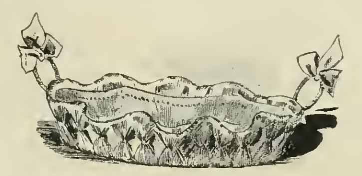
N° 2. — *Autre bande brodée.* — Cette autre bande, des orchidées, est également brodée au passé. Les fleurs sont mauves de trois tons. Les points bruns et noués en relief. Les tiges sont vertes, mais de deux tons.



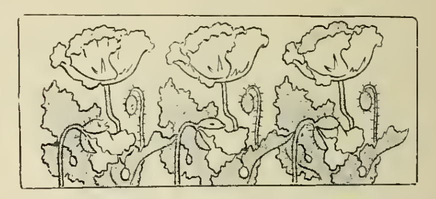
Cette bande peut s'appliquer à toute espèce d'objets d'ameublement, bandeau de cheminée, de tapis de table, bordure de rideau, bande pour sièges, etc.

Si on désire un travail plus simple, d'un usage plus journalier, ou moins susceptible, on exécutera cette bande avec de la laine, sur de la grosse toile. On pourrait, au besoin, agir de même avec la première bande.

N° 3. — *Corbeille à pain.* — Cette corbeille se fait en vannerie japonaise. On l'agrémente de deux petits nœuds très enlevés aux deux anses. L'intérieur se garnit avec une petite serviette en granité blanc ou crème, brodé tout autour. On peut mettre dans le fond le chiffre de la personne à laquelle on désire offrir ce rien en souvenir.



N° 4. — *Détail de la broderie de la serviette.* — Cette broderie se fait en soie lavable, les fleurs en rouge coquelicot de deux tons, les feuilles en vert glauque de deux tons, mais celles-ci brodées à plat, tandis que les fleurs doivent être rembourrées pour leur donner plus de relief.



Cette même broderie pourrait s'appliquer à une serviette destinée à recouvrir un plateau, une petite table à thé, une servante, ou tout autre objet du même genre.

DE LA POUDRE DE RIZ

L'usage de la poudre de riz est aujourd'hui tellement répandu que je n'essayerai même pas de réagir contre lui, quoique l'approuvant peu ; la poudre ne devrait s'employer que comme hygiène pour se sécher, après avoir fait sa toilette, ou lorsque, au retour d'une longue course, on est mouillé par la transpiration. On devrait choisir alors de la poudre médicinale de pharmacien, sans odeur, c'est-à-dire de la véritable fleur de riz, ou de la poudre à l'amidon, ou au lycopode. La fécule de pomme de terre est excellente. Quelques personnes emploient encore la poudre d'iris ; cependant celle-ci, étant plus irritante, doit être écartée pour les épidermes susceptibles.

La poudre d'amidon, plus lourde que la véritable poudre de riz, est également plus adhérente que celle-ci. Mais, en général, lorsqu'on veut maintenir sur la peau ce léger duvet blanc, Rachel ou rosé, faut-il auparavant passer sur son visage une légère couche d'une *crème* quelconque. Le blanc dont on enduit les masques avec lesquels les coquettes se couvrent la figure pendant la nuit, pour effacer leurs rides et maintenir leur peau fraîche, a l'avantage de n'être pas gras et de ne pas rendre la peau luisante au bout de quelques heures.

L'amidon provenant du blé, du seigle, de l'avoine, de l'orge, du maïs, des glands, des fèves, des pois et des pommes de terre est plus adhérent que le véritable amidon de riz. Celui-ci disparaît au moindre frottement ou au plus léger courant d'air.

Il y a des *blancs liquides,* qui donnent absolument l'illusion de la poudre quand ils sont bien appliqués et qui n'ont pas, comme elle, l'inconvénient de tomber sous l'action de la marche ou l'influence du vent ; ceux-là, à la vérité, rentrent dans la catégorie des fards.

Mais encore une fois, *rien ne vaut,* je le répète, la peau à son état naturel.

BERTHE DE PRÉSILLY.

QUESTIONS FINANCIÈRES

Nous sommes enchantés d'avoir à constater que les circonstances donnent pleinement raison aux prévisions que nous avons formulées en notre dernier article. Vous savez ce qui s'est passé depuis lors. Vous connaissez l'accumulation d'événements qui ont surgi, qui se sont précipités avec une foudroyante rapidité, et dont beaucoup sont tragiques. Les révélations les plus inattendues, les crises ministérielles, les arrestations, les suicides, l'assassinat de S. M. l'impératrice d'Autriche, le bruit d'une entente entre l'Allemagne et l'Angleterre, le bombardement de Candie, les événements de Crète, et d'autres faits encore, beaucoup d'autres faits, ont été soumis à l'appréciation du personnel financier, toujours si susceptible, toujours si impressionnable lorsqu'il s'agit de choses touchant de près ou de loin à la politique intérieure ou internationale.

Le moindre de ces événements était fait pour exercer une sérieuse influence sur l'esprit de la spéculation. Et, si cette influence ne s'est pas marquée par des oscillations bien profondes de la cote, cela tient surtout à ce que nous sommes encore dans la période des vacances, et que, par conséquent, un grand nombre des personnes qui passent pour diriger le marché ne sont pas encore rentrées. Si nous étions dans ce que l'on appelle la saison des affaires, il est hors de doute que nous assisterions à des mouvements considérables. Or, précisément, c'est l'aléa résultant de mouvements de ce genre que nous désirons éviter aux lecteurs de cette Revue, qui ne sont point recrutés dans les rangs des joueurs. C'est pour cela que nous leur avons recommandé des valeurs qui, par leur nature, échappent et échapperont toujours aux influences de la spéculation et des événements, quelque graves que puissent être ces derniers.

Voyez ce qui s'est passé pendant la période qui vient de s'écouler. Alors qu'à diverses reprises nos rentes ont subi l'assaut des ventes au comptant et que nos chemins de fer, classés par le public de l'épargne au même niveau élevé que nos fonds nationaux, ont vu leurs cours s'amoindrir assez sensiblement sous le poids d'offres provoquées par les impressions résultant des événements intérieurs, — les valeurs industrielles n'ont pas bronché, ou si peu, que ce n'est point la peine de s'y arrêter. Seul, le Suez a été un peu lourd, parce qu'il subit forcément la répercussion des événements orientaux. Mais le reste? On sent bien que ce qui se passe ne saurait empêcher les gens de se chausser, ou de se nourrir, ou de s'habiller, ou de voyager à l'étranger, ou de s'éclairer. Dès lors, et sans hésitation aucune, l'épargne a conservé en portefeuille les actions des compagnies qui exploitent les chaussures, ou l'alimentation, ou les moyens de transports extérieurs, ou le gaz, ou l'électricité, etc. Rien de plus normal, rien de plus logique.

Et c'est pourquoi nous insistons sur l'avantage qu'il y a pour le public à s'orienter dans la voie que nous indiquons. Les valeurs industrielles, — ne sortez pas des valeurs industrielles jusqu'à nouvel ordre. Cela dit, il va de soi qu'il faut procéder avec une certaine circonspection et ne pas se jeter sur les valeurs industrielles uniquement parce qu'elles portent l'étiquette « industrielle ». Grâce à l'ingéniosité de certaines gens, ce pavillon, depuis quelque temps surtout, couvre une marchandise discutable ; je vous ai dit cela déjà dans mon précédent article et j'y reviens aujourd'hui, parce que plusieurs lecteurs, qui m'ont fait l'honneur de m'écrire ou de me venir voir, m'ont semblé un peu plus enthousiastes qu'il n'aurait fallu de certaines valeurs nouvelles et dont ils connaissaient presque par cœur les grandiloquents prospectus. Je suis arrivé à les dissuader et pense leur avoir rendu ainsi un service, que je suis d'ailleurs disposé à rendre à toutes les personnes qui voudront bien avoir recours à moi.

En ce moment, tout au moins, nous n'avons que faire des valeurs « industrielles » étrangères. Nous ne poussons pas le chauvinisme jusqu'à prétendre que l'argent français ne doit sous aucun prétexte sortir de France : l'argent est une marchandise comme les autres, et nous avons beaucoup à gagner en le faisant circuler; mais c'est à la condition que nous n'en trouverons pas l'emploi chez nous. Or il suffit de lire la cote avec attention pour se rendre compte que tel n'est point le cas, et que notre stock de valeurs nationales et assez fourni pour n'exiger points l'exportation de nos capitaux. Evidemment, il y a un choix à faire. Pour nous, nous croyons sincèrement que le capitaliste fera bien de renoncer aux valeurs anciennes, qui ont atteint maintenant des cours tels que leur taux de capitalisation se réduit à presque rien. C'est dans les affaires déjà en exploitation qu'il faut chercher, — dans le groupe de celles qui, bien que de fondation récente, ont pu néanmoins donner des preuves de vitalité. Celles-là, on les découvrira sans peine.

E. Benoist.

Adresser les communications pour cette page à M. Émile Benoist, 17, rue du Pont-Neuf.

BOURSE DE PARIS (Comptant). — Cours extrêmes d'Août 1898.

FONDS D'ÉTAT ET DE VILLES	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
3 % français perpétuel	3 »	103 75	103 25
3 % dº amortissable	3 »	102 25	101 70
3 1/2 % dº	3 50	106 40	105 95
Obligations tunisiennes 3 % 1892	15 »	503 »	500 50
Emprunt Annam et Tonkin 2 1/2 %	2 50	91 50	90 25
Emprunt de Madagascar 2 1/2 %	12 50	91 »	90 50
Angleterre, consolidés 2 3/4 %	»	112 30	110 75
République argentine 5 % 1886	25 »	449 »	425 »
Autriche 4 % 1876, or	4 »	104 50	104 10
Belge 3 % 1873 conv. (2e série)	3 »	101 65	101 65
Brésilien 4 % 1889	4 »	53 25	50 »
Chine 4 % 1895, or	20 »	105 75	103 50
État indépt du Congo, lots 1888	»	93 »	92 »
Égypte 7 %, dette unifiée nouvelle	20 08	110 70	109 25
— 3 1/2 %, dette privil., conv.	17 57	106 25	104 45
Espagne extérieure 4 % 1882, perpét.	4 »	46 50	40 90
Hongrois 4 % 1881, or	4 »	103 40	102 80
Italien 5 %	4 »	92 76	92 10
Portugais 1853 3 %	» 93	20 80	17 85
Roumain 4 % 1890	4 »	94 50	93 15
Russe 4 % 1880 (6e émission)	4 »	103 95	103 »
— 4 % 1889, or	4 »	103 85	103 20
— 4 % consol. (1re et 2e séries)	4 »	104 80	103 90
— 4 % 1890 (2e et 3e séries)	4 »	104 25	103 60
— 3 % 1891, or	3 »	97 50	96 80
— 4 % 1893, or	4 »	106 80	104 60
— 3 1/2 % 1894, libéré	3 50	103 »	101 50
— 3 % 1896	3 »	98 20	96 50
Serbie 4 % 1895	4 »	60 05	58 50
Suisse (chemins de fer) 3 %	3 »	101 25	100 70
Turquie, dette convertie (D) 4 %	1 »	25 »	22 30
— oblig. consolidé 1890, 4 %	20 »	425 »	415 »
— — ottom. priorité 1890, 4 %	20 »	490 »	474 »
— — privil. douanes 5 %	25 »	502 »	493 »
— — ottom. 1894, 4 %	20 »	460 »	451 50
— — 1896, 5 %	25 »	467 50	460 »
Ville de Paris 1865, 4 %	18 08	568 50	555 »
— 1869, 3 %	10 66	432 »	424 »
— 1871, 3 %	10 68	420 »	414 75
— 1875, 4 %	18 06	585 »	580 »
— 1876, 4 %	18 06	583 »	579 »
— 1886, 3 %	10 68	410 »	405 »
— 1892, 2 1/2 % tout payé.	8 82	407 »	401 »
— 1894-96, 2 1/2 % dº	8 82	399 25	398 75
Ville de Marseille 1877, 3 %	10 70	410 50	405 »
— d'Amiens 1871, 4 %	3 60	125 »	119 »
— de Bordeaux 1863, 3 %	3 »	125 »	120 »
— de Lille 1860, 3 %	2 64	130 »	125 »
— — 1893, 3 1/2 %	3 16	505 »	500 »
— de Lyon 1880, 3 %	2 67	102 50	101 25
ÉTABLISSEMENTS DE CRÉDIT			
Banque de France (Actions)	115 »	3600 »	3550 »
Banque Paris et Pays-Bas. dº	36 95	968 »	944 »
Banque Transatlantique .. dº	11 68	438 »	430 »
Compagnie Algérienne ... dº	29 60	778 »	770 »
Comptoir d'Escompte dº	25 »	607 »	582 »
Crédit Foncier de France.. dº	24 96	695 »	680 »
Foncières 1879, 3 %... (Obligations)	13 40	512 »	504 50
— 1883, 3 % dº	13 48	471 »	468 »
— 1885, 3 % dº	13 40	502 »	501 »
— 1895, 2,80 % lib. dº	12 46	501 50	500 »
Communales 1879, 2,60 %. dº	11 50	503 »	500 »
— 1880, 3 % ... dº	13 40	506 50	503 »
— 1891, 3 % ... dº	10 72	405 »	403 »
— 1892, 3 % .... dº	14 36	501 »	500 »
Crédit Industriel (Actions)	12 »	612 »	605 »
Crédit Lyonnais dº	32 05	880 »	870 »
Société Générale dº	12 »	550 »	548 »
Banque Ottomane dº	12 50	558 50	550 »

CHEMINS DE FER	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
Est....... 500 fr. tout payé (Actions)	32 16	1100 »	1090 »
P.-L.-M. dº dº	49 70	1960 »	1940 »
Midi dº dº	45 42	1470 »	1447 »
Nord dº dº	55 90	2180 »	2160 »
Orléans dº dº	52 99	1907 50	1890 »
Ouest dº dº	34 75	1239 »	1225 »
Bône-Guelma. . dº dº	26 97	812 »	802 50
Est-Algérien... dº dº	25 10	740 »	725 »
Ouest-Algérien. dº dº	22 78	678 »	670 »
Andalous dº dº	5 »	110 »	83 »
Autrichiens dº dº	31 »	775 »	763 »
Sud-Autriche .. dº dº	4 »	177 »	173 »
Nord-Espagne.. dº dº	5 »	81 »	72 »
Saragosse dº dº	4 25	154 »	142 »
Est 3 % nouveau (Oblig.)	13 44	484 »	480 »
P.-L.-M. 3 % nouveau dº	13 44	479 25	476 »
Midi 3 % nouveau dº	13 44	483 75	480 50
Nord-Est français 3 % dº	13 44	481 »	476 »
Orléans 1884 dº	13 44	485 »	481 »
Ouest 3 % nouveau dº	13 44	483 »	480 »
Bône-Guelma 3 % dº	13 46	479 »	466 50
Est-Algérien 3 % dº	13 50	466 50	464 »
Ouest-Algérien 3 % dº	13 48	477 »	469 »
Médoc 3 % dº	13 54	435 »	428 »
Andalous 3 % estamp. dº	11 »	200 50	180 »
Autrichiens 3 % 1re hypoth. dº	15 »	483 »	479 »
Nord-Espagne 1re hypothèque. dº	11 »	225 »	215 »
Saragosse dº	14 30	290 »	280 »
VALEURS DIVERSES			
Docks et Entrep. de Marseille. (Actions)	16 43	470 »	455 50
Entrep. et Mag. Gén. de Paris. dº	25 72	719 50	710 »
Cie Gle Transatlantique dº	17 30	358 »	350 »
Cie française des Métaux dº	27 95	670 »	661 »
Cie générale des Tramways... dº	»	1150 »	1101 »
Cie générale des Eaux dº	59 98	2320 »	2270 »
Cie du Gaz de Bordeaux dº	82 66	1955 »	1920 »
Cie du Gaz général de Paris. dº	20 32	466 »	460 »
Cie du Gaz de Marseille dº	45 60	1200 »	1179 »
Aciéries de France dº	34 44	1195 »	1150 »
Forges et Chantiers Méditer. dº	25 30	890 »	835 »
Bateaux Parisiens dº	22 63	865 »	826 »
Cie franç. des Chargeurs réunis. dº	55 04	1542 »	1520 »
Cie des Lits militaires dº	44 79	1700 »	1650 »
Société de la Tour Eiffel dº	5 15	517 »	505 »
Cie internle des Wagons-lits.. dº	30 »	775 »	750 »
Régie des tabacs ottomans.. dº	25 »	296 50	290 »
Cie générale des Eaux 3 %.. (Oblig.)	13 46	478 50	473 75
— — 5 %.. dº	22 94	525 »	523 »
Cie Parisienne du Gaz 4 %.. dº	18 16	507 50	505 »
Gaz central 500 fr. 4 % dº	18 16	510 »	507 »
Cie du gaz p. France et Ét. 4 %. dº	18 20	512 »	505 »
Cie des Messag. Marit. 3 1/2 %. dº	15 84	515 »	512 »
Cie Gle Omnibus de Paris 4 %. dº	18 »	517 »	514 50
Cie Gle Voitures à Paris 4 %. dº	18 18	522 »	517 »
Cie Gle Voitures Urbaine 5 %. dº	23 30	185 »	151 »
Cie des Lits militaires 4 %.. dº	21 81	623 »	615 »
Canal de Panama, lots, t. p.. dº	»	130 50	116 »
— — 210 p. dº	»	264 »	253 25
— — bons à lots 89. dº	»	124 50	113 »
Cie du Canal de Suez 5 %... dº	24 50	667 »	652 »
— 3 % (1re série). dº	13 40	495 »	489 50
— 3 % (2e série). dº	13 50	489 »	486 »
Obligations du *Monde Moderne* (5 fr. net de revenu). — Coupons payables le 1er avril et le 1er octobre aux bureaux du *Monde Moderne* ou au *Comptoir général de crédit*, 17, rue du Pont-Neuf.	5 »	100 »	100 »

LA VIE PRATIQUE

Nettoyage des gants de peau. — Au moment des visites, on salit beaucoup de gants; il est donc bon de savoir les nettoyer. C'est d'ailleurs très facile. On fait dissoudre à froid 5 grammes de carbonate de soude dans 100 grammes de lait écrémé. On frotte les gants avec cette mixture à l'aide d'un morceau de flanelle très propre. Quand les taches sont parties, on frotte les gants avec une flanelle sèche et on laisse sécher. Autant que possible, tendre les gants sur une main de bois.

Conservation des châtaignes. — Les châtaignes doivent être récoltées au moment de leur parfaite maturité, c'est-à-dire lorsqu'elles tombent spontanément de l'arbre. Si on doit les utiliser tout de suite, on les isole de leur *pelon*, c'est-à-dire de leur pelure épineuse, à coups de pied. Si on veut les conserver quelque temps, on emporte les châtaignes dans leur pelon et on les met en paquets, soit à l'air, soit dans des chambres basses, des tonneaux, du sable, etc., mais non dans des caves où la température est élevée. Il faut bien se garder de répandre de l'eau sur les tas, ainsi que le font certaines personnes pour leur donner « une belle apparence ». Cette conservation ne peut guère durer que deux semaines ou au plus un mois. Après ce temps, il faut enlever le pelon et conserver les châtaignes dans un endroit sec et en petits tas. Le mieux est de les mettre dans des caisses en les stratifiant avec du sable; les châtaignes restent ainsi fraîches jusqu'au milieu de l'été.

Conservation des citrons. — On les enveloppe de papier de soie et on les plonge entièrement dans du sable bien sec, le pédoncule tourné vers le bas.

Enlèvement des taches d'encre. — Voici la rentrée des classes. Les petits écoliers vont répandre de l'encre sur le papier, les vêtements et le parquet. Il faut savoir remédier au mal causé par ces petits garnements. Pour les taches sur le papier et les effets, il faut faire usage de deux solutions.

A { Hypochlorite de potasse.
Chlorure de potassium.
Essence de menthe.

B { Acide muriatique.
Sel marin.
Eau pure de citron.

Tout cela en proportions égales.

On dépose sur les taches un peu de la liqueur A, puis on fait sécher à une douce chaleur. En touchant ensuite les taches avec un peu du liquide B, elles disparaissent.

Pour le parquet, on frotte les taches avec de la paille de fer jusqu'à disparition presque complète et on achève avec du papier de verre. Un peu d'encaustique et un coup de chiffon de laine, il n'y aura plus rien.

Nettoyage des bijoux. — On frotte les bijoux avec une brosse douce trempée dans de l'eau de savon épaisse. On essuie avec une peau de gant, puis avec de la mie de pain. Si les bijoux sont volumineux, on les frotte avec du colcotar, ou rouge d'Angleterre, délayé dans un peu d'alcool ordinaire. On frotte avec une peau de gant et on essuie avec une peau de chamois.

Manière de s'orienter à l'aide d'une montre. — La montre étant mise à l'heure, tenez-la horizontalement de manière que la petite aiguille soit dans la direction du soleil : la bissectrice de l'angle que formerait cette aiguille avec une autre aiguille marquant midi vous donnera la direction du sud (au moins dans nos régions). Pour vous rendre compte de l'exactitude relative de ce procédé, supposez une montre placée à midi sur une table, de manière que la petite aiguille regarde le soleil. Lorsque cette aiguille marquera trois heures, par exemple, elle regardera le point de l'horizon où le soleil ne sera qu'à six heures. Si donc, en faisant tourner la montre, on place la petite aiguille de manière qu'elle marque trois heures sur le cadran du ciel, une aiguille marquant midi sur la montre marquerait neuf heures sur le ciel; et, par conséquent, la bissectrice de l'angle de ces deux aiguilles serait dans la direction du sud. Cela résulte évidemment de ce que dans sa marche apparente autour de la terre, le soleil décrit une circonférence en vingt-quatre heures et non en douze heures.

N. B. — L'angle à partager en deux parties égales étant de six heures et quelques minutes du matin à six heures moins quelques minutes du soir, toujours plus petit que 180 degrés, on ne peut courir le risque de prendre le nord pour le sud. Avant six heures du matin et après six heures du soir, il suffira de se rappeler, pour éviter toute erreur, que si dans la matinée on se tourne vers le soleil, on a le sud vers sa droite, et que dans l'après-midi on l'a dans les mêmes circonstances vers sa gauche.

Vin de Madère simple. — Voici une recette que donne *l'Apiculteur* pour la fabrication d'une liqueur qui rappelle absolument, paraît-il, le meilleur vin de Madère : ayez du cidre très nouveau, mélangez-le avec du miel en quantité suffisante pour que le nouveau liquide puisse maintenir un œuf à la surface, sans qu'il s'enfonce. Placez alors cidre et miel dans une bassine étamée, mettez-le dans un baril où vous le laisserez cinq ou six mois, avant de le mettre en bouteilles, vous aurez alors un excellent madère, qui gagnera en vieillissant, tout comme s'il venait, en droite ligne, des crus renommés de Madère. Quantité pour six litres : mettez $2^{k},500$ grammes de miel pur, pesez: le liquide doit marquer 20 à 21, au pèse-sirop.

Pour lustrer le linge. — Quand l'empois d'amidon est encore bouillant, on y ajoute un morceau de bougie stéarique de première qualité. Il faut environ un morceau de $0^{m},6$ à $0^{m},7$ pour un litre d'empois. On repasse le linge imprégné de cette solution, ce qui lui donne un éclat et un poli remarquables; il est ferme sans être cassant et les poussières ne s'y attachent pas.

On peut remplacer la bougie par quantité égale de blanc de baleine.

Victor de Clèves.

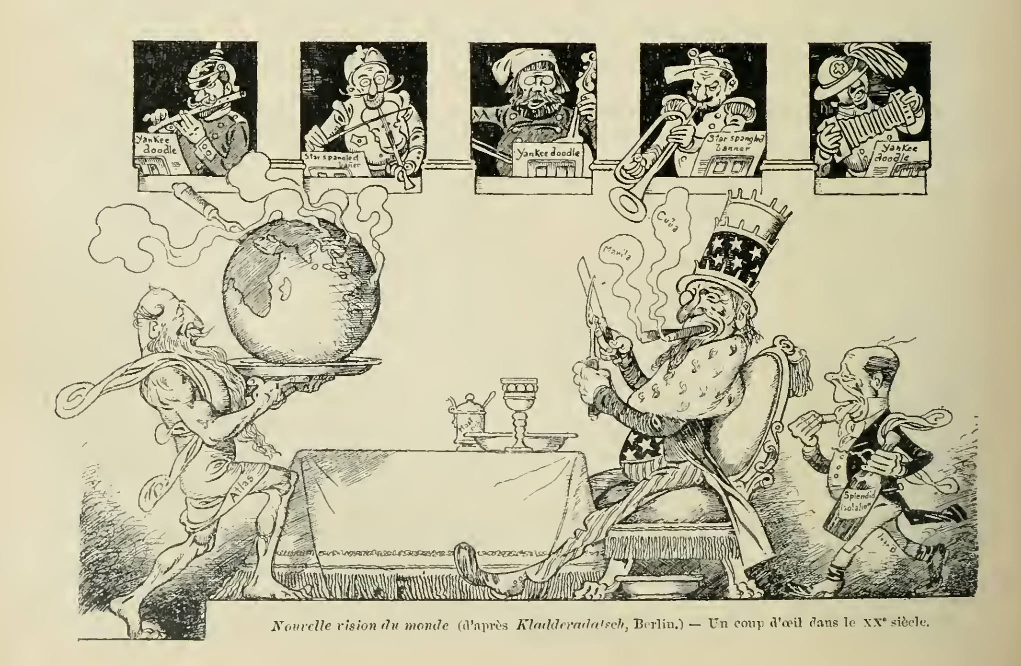
LA CARICATURE INTERNATIONALE



La Turquie, la Diplomatie européenne et la Crète (d'après le *Chout*, Saint-Pétersbourg.) — En Orient, toujours les mêmes personnages et à part cela, rien de changé. (Sur le flacon, on lit : *Réformes*.)



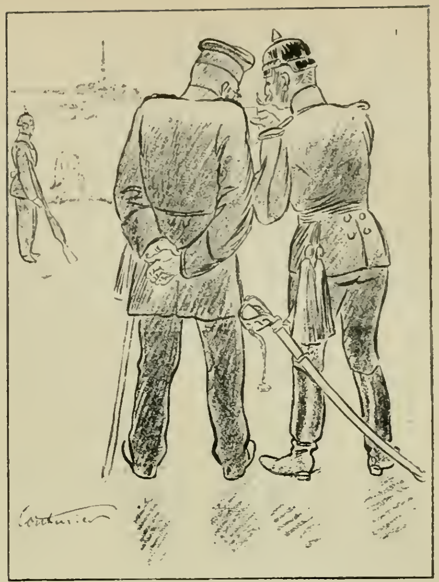
Yankee jouant au foot-ball avec la terre en guise de balle (d'après *Lustige Blætter*, Berlin).



Nouvelle vision du monde (d'après *Kladderadatsch*, Berlin.) — Un coup d'œil dans le XXe siècle.



Discours de M. Zola (d'après *Psst...!*) : — « Messieurs !... Hier encore, le monde comptait deux géants... Aujourd'hui je reste le seul !... » (*Et il continue.*)



Esterhazy aux funérailles de Bismarck (d'après *le Sifflet*). — « Esterhazy, à son grand regret, ne pourra y assister... *ils* le maintiennent toujours en prison... »
— Qui vous a télégraphié cela ?
— C'est un membre de la ligue antisémitique de France !

Dans le marécage politique (d'après *Der Floh*, Vienne). — L'Autriche anxieuse : « Nous ne sortirons pas de là ! Ces messieurs ne font rien pour s'entendre. Quand ce n'est pas le baron Banffy (président du Conseil hongrois) qui néglige le gouvernail, c'est le comte Thun (président de la Chambre autrichienne) qui laisse les rames aller à vau-l'eau ? » (Allusion aux difficultés actuelles entre l'Autriche et la Hongrie pour le renouvellement des lois constitutionnelles dites du « Compromis ».)

Œufs mollets, sauce aurore. — Pour six personnes, faites bouillir 1 litre d'eau filtrée avec 20 grammes de gros sel, dans une casserole un peu large, posez doucement avec une écumoire 9 œufs frais, laissez reprendre le bouillon et comptez exactement 5 minutes. Versez l'eau chaude doucement pour ne pas bousculer les œufs et les casser, car ils sont plus fragiles qu'étant crus; faites couler de l'eau fraîche par-dessus et laissez-les refroidir complètement. Prenez un œuf dans le creux de la main gauche, avec un couteau à lame un peu large et pas trop lourde, frappez dessus à plat et pas trop fort; il faut briser la coquille complètement, mais ne pas écraser l'œuf; enlevez un peu de coquille délicatement et toute suivra ainsi qu'un ruban, si vous avez bien exécuté le mouvement.

La sauce aurore. — Faites cuire 250 gr. de tomates fraîches pendant une petite demi-heure, à feu doux, assaisonnées ainsi qu'il suit: une petite gousse d'ail, un soupçon de thym et de laurier, un verre à bordeaux de vin blanc sec, 10 grammes de sel (une cuiller à café pleine), un soupçon de sucre, une couenne de lard ou de jambon, si on la fait au gras; pour la faire au maigre on ajoute un oignon moyen au lieu du lard; passez la sauce au tamis de crin sur une assiette, mettez dans une petite casserole 20 grammes de beurre fin, une cuiller à café de farine, chauffez et mélangez, mouillez avec la tomate et un peu d'eau ou de vin blanc si la sauce est un peu épaisse; faites bouillir en remuant, retirez du feu, ajoutez 2 jaunes d'œuf délayés avec quelques gouttes de citron et un peu de beurre, versez d'une main et tournez avec l'autre, incorporez 60 grammes de beurre fondu en tournant toujours, la sauce doit être liée et d'un jaune orangé très appétissant. Chauffer les œufs dans de l'eau chaude, que le doigt y résiste pourtant, essuyez-les sur une serviette, posez-les dans un plat rond sur un croûton frit ou sans croûton, nappez avec la moitié de la sauce et envoyez le restant à part.

Escalopes de levraut, sauce onctueuse. — Levez les filets à deux râbles de levraut, énervez-les complètement en enlevant les deux épidermes qui les recouvrent, sectionnez-les en trois ou deux suivant qu'ils sont gros ou petits, aplatissez-les avec la batte, sur la table un peu humide et rangez-les sur une assiette. Préparez un sautoir à fond épais et bien plat, dans lequel vous mettez une cuillerée à bouche de saindoux et quelques gouttes d'huile. Tenez également tout prêt dans un bol 1 décilitre de sang des levrauts, de pigeon ou poulet à défaut du premier, dans lequel vous avez mis un petit verre de cognac pour l'empêcher de coaguler. Préparez également dans un bol 2 décilitres de crème de lait épaisse et un peu faite, 3 jours environ, saupoudrez-la fortement de poivre et de 2 cuillers à café de jus de citron.

L'opération. — Les œufs étant prêts à être dressés, dès que les convives attaquent les hors-d'œuvre, on pose le sautoir à plein feu et vif, aussitôt chaud, poser à plat les escalopes côte à côte très vivement, sinon les premières sont trop cuites, les retourner avec la pointe d'un grand couteau en leur faisant faire un demi-tour, les enlever sur une assiette — il faut exactement 4 minutes pour les deux côtés — renverser la graisse, mettre la crème dans le sautoir et à plein feu, la vanner pour la réduire au quart, saler, retirer du feu, verser d'une main le sang et tourner avec l'autre, ajouter 30 grammes de beurre fin et quelques gouttes de citron, s'assurer que la sauce est relevée et ne pas laisser bouillir. Dresser les escalopes en couronne et les arroser. On peut les séparer par une petite tranche de langue écarlate ou de jambon, chauffée dans un peu de bouillon, ou simplement un croûton frit au beurre.

Côtes de pré-salé grillées au cresson. — Dès que la boucherie arrive, on s'empresse de mettre à la marinade les côtelettes ou les biftecks que l'on doit servir à déjeuner. On les pose sur un large plat et on les arrose d'un peu d'huile d'olives, non seulement cela les attendrit, mais aussi cela permet de les saisir plus vite, d'imperméabiliser la surface et d'emprisonner le jus. Le gril doit être élevé de 8 centimètres au-dessus du feu et la braise doit être un peu amortie. 6 ou 7 minutes suffisent de chaque côté pour cuire des côtelettes de 150 à 180 grammes. Les dresser en couronne sur un plat rond, une manchette à chaque os, un bouquet de cresson au milieu, c'est coquet et meilleur si on donne des assiettes chaudes.

Cerfeuil bulbeux sauté. — On commence tout de même à faire pousser de joli cerfeuil; c'est un légume très sain, diurétique et léger; le monder avec soin, le laver à plusieurs eaux, le mettre au feu couvert d'eau froide et salée, au premier bouillon l'égoutter; mettre dans un sautoir 60 grammes de beurre pour 500 grammes de cerfeuil, le pousser à la noisette et y verser le cerfeuil, le sauter 3 fois à 5 minutes d'intervalle, saler et sucrer légèrement, verser dans un légumier après avoir ajouté un peu de beurre frais pour les rendre plus délicats.

Crème au chocolat. — Formule. — 1 litre de lait, 250 grammes de sucre, 120 gr. de bon chocolat, 8 jaunes d'œuf, un peu de sel.

Opération. — Travailler avec une cuiller de bois dans une casserole un peu forte le sucre avec les jaunes et la pincée de sel, verser le lait froid et bien mélanger, ajouter le chocolat concassé et non râpé, poser sur un feu doux et remuer avec une spatule ou cuiller de bois jusqu'au premier sourire, retirer du feu, vanner pour refroidir la crème 5 bonnes minutes, verser dans un compotier et servir très froid.

Pains de la Mecque. — Formule. — 1 décilitre d'eau, 80 grammes de beurre, 100 grammes de farine, 5 grammes de sel, un quart de zeste de citron, 3 œufs moyens.

Opération. — Réunir l'eau, le sel, le zeste et le beurre dans une casserole, faire bouillir, retirer du feu, mélanger la farine, sécher sur le feu 1 minute.

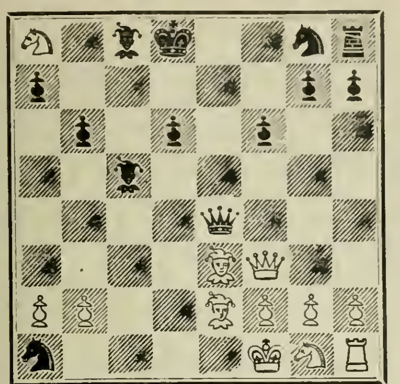
Laisser refroidir un instant. Incorporer un œuf, un deuxième, puis le dernier.

Prendre une cuiller à bouche de pâte et la poser de forme ovale sur une plaque un peu forte. Saupoudrer de gros sucre cristallisé, cuire à four doux 25 minutes.

A. Colombié.

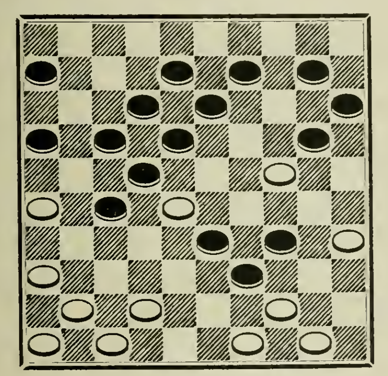
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin.

N° 239. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les noirs annoncent mat en quatre coups.

N° 240. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 241. — WHIST

Monsieur,

Vous seriez bien aimable de donner votre opinion sur la main suivante :

♠ R, V, 10, 7.
♥ D, V, 10, 8.
♣ V, 8 (atouts).
♦ A, R, 4.

La personne qui avait cette main et était première à jouer a débuté avec le valet de trèfle. Est-ce que la force du jeu permet un tel début ?

Un Lecteur.

N° 242. — MÉTAGRAMME

(TRIOLETS)

Dans le jardin de ma cousine
J'ai cueilli ce fruit savoureux,
Il avait vraiment bonne mine
Dans le jardin de ma cousine.
Seulement ce qui me chagrine,
C'est que l'arbre devient chancreux.
Dans le jardin de ma cousine
J'ai cueilli ce fruit savoureux.

Cherchez avec persévérance
Le nom de ce département :
C'est un des plus beaux de la France,
Cherchez avec persévérance.
On y récolte en abondance
Le seigle, ainsi que le froment.
Cherchez avec persévérance
Le nom de ce département.

N° 243 — AMUSETTE

Par A. Ellivedpac.

J'ai trois pieds et trois sens ; de cocagne une perche.
Certain terme aux échecs et puis une couleur,
Sans le moindre éclat. Le lecteur
Qui depuis un moment me cherche,
S'il veut me tourner à l'envers
Et me doubler, dès lors entendra la cymbale
Retentissant dans les concerts
Du Peau-Rouge et du Cannibale.

N° 244. — Archéologie et géographie historique.

D'où partent et où aboutissent les sept chaussées romaines dites de Brunehaut.

N° 245. — ÉPHÉMÉRIDES

Quel jour de la semaine François Ier écrivit-il à sa mère :

« Tout est perdu fors l'honneur ! »

Quel jour de la semaine Cambronne a-t-il prononcé son fameux mot historique ?

(Nous donnerons dans le prochain numéro la méthode la plus simple pour trouver le jour de la semaine d'une date donnée.)

SOLUTIONS

N° 235. — 1. T 6 T R. 1. F pr. P.
2. F 4 R échec et mat.
1. C. pr. P 3 R ou joue.
2. F 8 R échec et mat.
1. P 6 F D ou pr. C.
2. D pr. P échec et mat.
1. C 7 F D joue.
2. C 4 D échec et mat.
1. F joue.
2. F ou D pr. F échec et mat.

N° 236. — 21/12 17/21 27/18 22/27 42/33 37/31 49/27 44/38 48/38 43/40 45/19 23/28 30/15 10/4 25/16 1/7 1 19 gagne.

N° 237.

M
P A N
M A T I N
N I L
N

N° 238. — Jalousie.

Adresser les communications pour cette page à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

14656. — Lib.-Imp. réunies, Motteroz, Dr, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Ville de Paris

EMPRUNT DE 1898

CONDITIONS PRINCIPALES

L'emprunt que la Ville de Paris a été autorisée à contracter par la loi du 6 janvier 1898 sera réalisé au moyen de l'émission d'obligations municipales de 500 francs en nombre égal (unités et quarts) à celui des obligations de l'emprunt de 1886 restant à amortir au jour du remboursement anticipé dudit emprunt.

Chaque obligation sera remboursable au capital de 500 francs, produira un intérêt fixe de 10 francs par an, payable par moitié chaque semestre, et participera chaque année, à partir du 5 décembre 1898, aux tirages détaillés ci-dessous.

Les coupures, au capital nominal de 125 francs (quarts d'obligation), donneront droit au quart des avantages attribués aux obligations entières.

Le premier coupon sera payable le 15 mars 1899.

DÉSIGNATION DES TIRAGES

Le premier numéro sorti aux tirages des 5 décembre et 5 juin de chaque année aura droit à un lot de........ Fr.	200.000 »
Le deuxième, à un lot de........	50.000 »
Les troisième, quatrième, cinquième et sixième, chacun à un lot de 10,000 francs, soit ensemble........	40.000 »
Les septième, huitième, neuvième et dixième, chacun à un lot de 5,000 francs, soit ensemble........	20.000 »
Les quarante numéros suivants, chacun à un lot de 1,000 fr., soit ensemble.	40.000 »
Total pour un tirage....... Fr.	350.000 »

Le premier numéro sorti aux tirages des 5 mars et 5 septembre de chaque année aura droit à un lot de........ Fr.	100.000 »
Le deuxième, à un lot de........	50.000 »
Les troisième, quatrième, cinquième et sixième, chacun à un lot de 10,000 francs, soit ensemble........	40.000 »
Les septième, huitième, neuvième et dixième, chacun à un lot de 5,000 francs, soit ensemble........	20.000 »
Les quarante numéros suivants, chacun à un lot de 1,000 fr., soit ensemble.	40.000 »
Total pour un tirage....... Fr.	250.000 »

Soit, par année et pour l'ensemble des quatre tirages, 1,200,000 francs de lots.

DROIT DE PRÉFÉRENCE

Pendant le délai de trois mois compris entre le 15 septembre et le 15 décembre 1898, les porteurs de titres de l'emprunt 1886 qui n'en auront pas demandé le remboursement en numéraire seront admis à souscrire par préférence aux obligations du nouvel emprunt pour un nombre et une nature (unités ou quarts) identiques à ceux des titres dont ils sont détenteurs.

Ces derniers titres seront reçus en payement du prix de la souscription jusqu'à concurrence de leur valeur de remboursement, nette d'impôt (399 fr. 14 c. pour les unités et 99 fr. 78 c. pour les quarts).

Les titres remis en échange de ceux de l'emprunt 1886 seront munis du coupon payable le 15 mars 1899.

Les conditions réglementaires de l'émission et de l'échange des titres seront déterminées par arrêtés du Préfet de la Seine sur avis de la Commission spéciale des emprunts, et portées en temps voulu à la connaissance du public.

Le

Monde Moderne

Novembre 1898

MISSA SOLEMNIS

L'ombre, petit à petit, envahissait la cathédrale gothique, — chef-d'œuvre d'un architecte inconnu, — où des détails d'une grâce et d'une délicatesse extrêmes se fondaient dans l'austérité d'un ensemble imposant. Au flamboiement accru des gigantesques vitraux, où le Christ, la Vierge et les saints se dressaient parmi des lis symboliques, à l'or, à l'écarlate, aux rubis et aux chrysolithes dont s'enflammait, au-dessus du portail majeur, la glorieuse rose enchâssée dans le buffet des grandes orgues, on devinait le déclin du soleil, qu'allait suivre un prompt crépuscule. Déjà tout un bas côté plongeait dans le noir, et l'obscurité montait, s'épandait, avec une fraîcheur sépulcrale, en l'immense vaisseau au gréement de pierre.

Deux personnes occupaient la galerie de l'orgue.

L'une, assise sur un escabeau, en un coin, le dos contre la balustrade tréflée à jour, était un vieillard maigre et cassé. D'innombrables rides sillonnaient son visage. Il eût paru laid, sans l'adorable candeur de ses yeux, des yeux d'enfant qui ne sait rien des laideurs de la vie, ou de vrai poète n'ayant jamais contemplé que ses rêves, et sans la majesté de son front, très large, très haut, où s'affirmait l'habitude des plus fières pensées, un front marqué du sceau du génie, sous une fougueuse et magnifique crinière entièrement blanche, blanche comme la neige, qui retombait sur la nuque en mèches soyeuses. Sa mise était fort simple, presque pauvre : un costume de gros drap marron, de coupe arriérée, de gros souliers. Pas un bijou. Comme seul luxe un linge d'une propreté parfaite. Ce vieillard se nommait Conrad Waldmann, et pendant plus d'un demi-siècle il avait été organiste et professeur de musique en cette petite capitale d'une minuscule principauté d'Allemagne.

L'autre, Christian Hofer, paraissait avoir vingt à vingt-deux ans. Grand, svelte, d'une distinction sans apprêt, et modestement vêtu, lui aussi. Son profil rappelait certains portraits de Schiller jeune. Le dessin des lèvres était exquis, le nez sculptural, avec de palpitantes narines, — indice inquiétant de sensualité, que neutralisaient la transparence des prunelles d'ambre gris, la noblesse du front, tout pareil à celui du vieillard, mais lisse comme les pétales d'un camélia. Ses cheveux châtains bouclaient vigoureusement, en boucles drues, aux légers reflets bronzés. Il était assis devant l'orgue, et ses mains, longues et minces, parcouraient, avec une vélocité et une sûreté merveilleuses les claviers jaunis, ouvraient et fermaient les registres sans s'y égarer une minute, tandis que, sur le pédalier, les pieds leur correspondaient, également agiles, — dociles esclaves, les unes et les autres, d'un talent en pleine possession de soi.

L'adolescent jouait avec toute son âme ; avec toute son âme l'octogénaire écoutait. Un fraternel coup d'ailes les transportait vers des régions supérieures ; ensemble ils communiaient dans l'Idéal.

Maintenant la sonate — une des plus grandioses de Jean-Sébastien Bach — s'achève en un *maestoso* solennel, un mugissement formidable où semblent retentir les trompettes du jugement dernier. Puis brusquement l'ouragan s'arrête, s'évanouit, en même temps qu'aux fenêtres ogivales commencent à pâlir les fleurs du jardin mystique.

— Eh bien ! maître, vous êtes content ?

Anxieux, Christian se tournait vers son juge.

Celui-ci attendit un instant avant de répondre ; puis, martelant les mots pour donner à chacun sa valeur :

— Mieux que cela, mon enfant ! En ce qui concerne le métier, tu n'as plus rien à apprendre. Et ton interprétation est excellente. Tes deux ans de Conservatoire n'ont pas été perdus, et je vois que, même sous la direction des célébrités de Leipzig, tu t'es rappelé les conseils de ce vieux bonhomme de Conrad Waldmann. Tu es un virtuose, mais tu es davantage : un artiste. Sans crainte je puis te confier cet orgue vénérable et cher. Aime-le comme je l'ai aimé, ne le mets jamais au service que d'inspirations élevées. On m'a raconté qu'en beaucoup d'églises d'Espagne et d'Italie, des organistes qui ne méritent pas ce nom exécutent des romances d'opéra, jusqu'à des airs de danse. Profanation, honteuse profanation ! L'orgue est le roi des instruments. Lui faire tenir ce rôle, c'est utiliser pour une orgie les vases du tabernacle. L'orgue est sacré. Dans l'orgue il y a un écho de la voix de Dieu. Aussi ne doit-il être touché qu'avec respect, avec tremblement. Celui-ci est comme moi : bien fatigué et bien caduc. Mais c'est un fidèle serviteur, digne qu'on l'honore. Je te le cède en toute confiance, mon enfant. En conversant avec lui, pense quelquefois à ton premier maître. Surtout souviens-toi que, voilà environ cent cinquante ans, passant par hasard dans cette ville et visitant la cathédrale, — les archives en témoignent ! — notre modèle à tous, Jean-Sébastien Bach, y a joué cette même sonate que tu viens de me faire entendre.

— Je me souviendrai, répondit le jeune homme, d'un accent de piété profonde.

L'ombre et le froid croissaient. Christian soutenant le vieillard, ils descendirent l'étroit escalier en colimaçon, se trouvèrent sur la place, du même style que l'église, inestimable écrin où chaque façade était une perle fine.

Au zénith le ciel était couleur d'émeraude ; couleur d'améthyste dans la zone moyenne ; cramoisi à l'horizon, car le soleil allait disparaître.

— Oh ! la belle soirée ! murmura Waldmann. Marchons un peu, veux-tu ?

Parmi l'haleine des dernières roses, ils gagnèrent les faubourgs, la campagne. Dans les vergers, les arbres empourprés avaient l'air de cardinaux réunis pour un conclave. Des vaches tachetées broutaient le gazon court, semé de scabieuses, de colchiques et de parnassies. L'air était plein du charme nostalgique de l'automne.

A petits pas cheminaient le maître et l'élève, entre des vignes vendangées, des houblonnières demi flétries, çà et là quelques courtils paysans encore empanachés de dahlias et de capucines.

— Notre orgue est comme moi, disait Waldmann. Fatigué et caduc ! il lui faut de sérieuses réparations. Oh ! l'argent ne manquera pas : dans sa séance d'hier, le conseil des bourgeois a voté 10,000 francs, et la princesse y a ajouté une somme rondelette, prise sur sa cassette particulière. Tu sais que c'est entendu avec Nisch, le célèbre facteur de Nüremberg. Il a signé un contrat avec le bourgmestre et arrivera sous peu, amenant matériel et personnel. Nisch pense que, pour mener les travaux à bien, six semaines ou deux mois lui seront nécessaires. Vers le milieu de décembre, peut-être avant, tu pourras débuter. Ma tâche est finie, la tienne commence : bon courage, Christian !

Le soleil s'attardait. Une splendeur baignait le paysage. L'odeur des roses s'exaltait.

— La belle soirée, répéta Waldmann, pour dire adieu à la vie active, et commencer l'apprentissage de la mort ! Vois quelle suavité et quelle paix ! La nature que va endeuiller l'hiver ne regrette rien, ayant accompli son œuvre et sachant qu'avril reviendra. Puissé-je suivre son exemple et m'endormir avec con-



fiance, dans l'espoir d'un éternel printemps !

Il poursuivit, d'une voix étrange, où quelque chose du mystérieux *au delà* semblait vibrer :

— Puisque tu l'aimes sincèrement, l'art sera ton égide, contre toutes les douleurs de l'existence. Quelques déceptions, quelques souffrances qui s'abattent sur toi, il t'en consolera. En lui, et en lui seulement, tu auras un avant-goût de l'infini, un pressentiment du divin. Oh ! le beau soir, Christian, le beau soir ! Regarde ce petit nuage rouge ! Ne dirait-on pas une barque de rêve, qui va nous conduire vers un monde parfait, où il ne sera plus besoin de donner des leçons pour vivre, où l'on n'aura d'autre souci que de jouer sur des orgues sublimes, à moins que l'on ne s'agenouille pour écouter Palestrina, Bach, Hændel ou Mozart !

Maintenant le soleil avait sombré. Une première étoile pointa. Une poétique sonnerie s'épanouit au clocher de la cathédrale.

— L'*Angelus !* murmura Conrad, découvrant dévotement son admirable tête neigeuse. Odile va s'inquiéter. Ramène-moi, mon cher enfant !

Ils s'en retournèrent ; un quart d'heure après, ils arrivaient au logis du vieillard, une maisonnette cachant sa vétusté sous un rideau de vigne sauvage.

D'une fenêtre, Odile, la domestique de Conrad, presque aussi âgée que lui, mais alerte encore, interrogeait les alentours, visiblement alarmée.

— Me voici, Odile, me voici ! J'ai voulu boire un coup d'air avant de m'enfermer dans ma cellule. Sois tranquille, je n'ai pas pris froid !

Et, les mains tendues vers Christian :

— Tu viendras me voir, n'est-ce pas ? tu viendras bientôt ! Et bon courage, encore une fois !

* * *

Cinquante-huit ans auparavant, l'organiste de la petite ville étant mort, un concours avait été ouvert pour le remplacer. On en avait publié les conditions aussi loin qu'on avait pu : chacun des candidats aurait à se produire deux fois, dans un morceau classique et une improvisation sur un thème donné. A la date fixée, on s'était trouvé en présence de quatre concurrents. Trois d'entre eux étaient d'âge mûr et apportaient de sérieuses recommandations. L'autre était un tout jeune homme, que personne ne connaissait. On eût trouvé naturel qu'il se désistât, n'étant certainement pas de force à entrer en lice ; on s'était permis de le lui faire entendre ; enfin, comme il s'obstinait, on lui avait assigné le dernier tour, par acquit de conscience ; mais, de sa part, quelle singulière prétention que d'oser lutter contre des organistes de talent et d'expérience ! Ceux-ci, très sûrs d'eux-mêmes, avaient exécuté les morceaux exigés. Le choix serait difficile, car ils se valaient à peu près. Dans le chœur, en un groupe plein d'animation, les juges discutaient, dix membres du conseil des bourgeois, à qui appartenait, de par un ancien privilège, le droit d'élire l'organiste de la cathédrale, et avec eux quelques experts appelés des villes avoisinantes. A peine s'aperçut-on que l'étranger était monté à l'orgue. Et, tout à coup, les juges s'arrêtèrent de parler et se regardèrent, stupéfaits. Le jeune homme jouait une page de Hændel. Et avec une incomparable maîtrise, une technique si accomplie, une expression à la fois si simple et si pénétrante qu'on ne pouvait pas n'être point saisi. Les juges restaient bouche bée ; la mine dédaigneuse des trois concurrents avait fait place à un effarement comique. Fini le morceau de Hændel, l'inconnu était devenu un personnage. Les thèmes sur lesquels il s'agissait d'improviser avaient été tirés au sort. Il était tombé sur un *lied* populaire, très ancien et d'une touchante mélancolie. Et ce qu'il broda là-dessus était admirable — tout un poème d'une clarté et d'une intensité qui portèrent au comble la surprise du jury et mirent en déroute les espérances des trois concurrents. Pendant une demi-heure, sa fantaisie se déroula, infiniment variée et toujours d'un haut style. Quand il redescendit de la galerie, ses rivaux s'étaient éclipsés. On le complimenta, on lui serra les mains, il fut nommé par acclamation, sans qu'on songeât même à lui demander où il avait étudié et s'il possédait quelque diplôme : l'avoir entendu suffisait. Il ne dit rien que son nom, son lieu d'origine — un coin perdu de la Poméranie — et qu'il était seul au monde.

Le jour même, il avait loué une maisonnette dans une ruelle écartée, et s'y était installé sommairement, avec une valise et quelques meubles achetés d'occasion. Et, pendant trente années, il y avait vécu sans domestique, à midi se faisant apporter son repas de la plus proche hôtellerie, pour le reste nourri de lait et de pain.

La différence était grande entre l'aride et grise Poméranie et ce joli pays d'eaux jaillissantes, de fertiles campagnes, d'ombreuses forêts. Tout de suite, Conrad Waldmann s'était attaché à lui; au bout de six mois de séjour, il l'aimait comme un fils aime sa mère, et pour son charme actuel, et pour ce que les livres lui apprenaient de sa destinée.

Elle avait eu sa période brillante, sa minuscule principauté ! Au gentil temps des minnesinger, on y vivait dans les fêtes, aux tournois succédant des joutes poétiques, que suivait un concours entre peintres ou orfèvres. Cour, noblesse et bourgeoisie rivalisaient de goût pour les arts, et les artistes le savaient bien, qui y accouraient de tous les points de l'Allemagne, des Flandres et de l'Italie même. Tous y étaient reçus avec honneur, assaillis de commandes et, en échange de cette intelligente protection, de cette hospitalité généreuse, prenaient à cœur de doter la ville d'œuvres achevées, celui-ci une sculpture sur bois, celui-là une lampe d'église en argent repoussé, tels autres un poème, une toile ou quelque beau morceau d'architecture. Des siècles s'envolèrent, le bruit des canons remplaça les chants joyeux. La principauté connut des jours d'épreuve, souffrit sous le talon de conquérants barbares, vit ses maîtres légitimes partir en exil ou réduits au rang de simples vassaux. Elle devait pourtant leur revenir, à travers beaucoup de luttes. Mais, autres temps, autres mœurs : le gai passé ne ressuscita pas. Maintenant la petite ville était toute tranquille, comme assoupie autour de son bijou de palais, sur les bords de sa rivière smaragdine. Ceux qui recherchaient avant tout du mouvement, des divertissements, la disaient ennuyeuse. Ceux à qui plaisaient le calme, une nature plantureusement verdoyante, le prestige des souvenirs, s'y arrêtaient volontiers, et y revenaient. Les *guides* citaient son petit musée, deux de ses fontaines, — pour leurs statues de saint Michel et de saint Georges, — le retable de sa cathédrale, cette cathédrale elle-même, travaillée comme une dentelle de Bruges.

Dans le cadre agreste de ses molles collines, sous un ciel relativement doux, la petite ville ressemblait à celles qu'on voit dans les anciennes gravures. Sur ses façades couraient des inscriptions naïves, se découpaient des écussons, des fleurons, des arabesques; quelques-unes avaient l'air d'enluminures de missel. Une multitude d'auvents, de pignons, de beffrois, lui faisaient la plus bizarre silhouette. A ses fenêtres, aux vitres rondes ou en losanges serties de plomb, s'enroulaient des pois de senteur, s'alignaient des pots d'œillets et de romarin, arrosés, le matin, par de mignonnes filles aux guimpes blanches. Un peu d'animation lui venait des étudiants de son université, — deux ou trois cents à peine, — qui, à des jours et des heures réguliers, remplissaient ses rues étroites des notes allègres du *gaudeamus igitur*. A l'ordinaire, elle sommeillait et rêvait.

La place d'organiste étant mal rétribuée et Conrad Waldmann n'ayant pas un sou de fortune, il avait dû se mettre en quête de leçons. Elles ne lui avaient jamais manqué ; mais cela aussi ne rapportait guère, et sa situation matérielle était demeurée médiocre. D'ailleurs il avait peu de besoins, fuyait le monde, ses seules distractions consistant en promenades dans les champs et les bois. « Un original, qui repousse toutes les avances qu'on lui fait, et dont on ne réussira pas à vaincre la sauvagerie ! » Cette opinion devenue générale, on laissa Waldmann à la solitude qu'il semblait affectionner par-dessus tout. Mais on l'estimait fort, pour son rare talent, que l'étude développait d'année en année, et pour l'absolue honorabilité de ses mœurs, sur lesquelles la calomnie eût vainement cherché où mordre.

En cette vie d'apparence si paisible, si uniforme, quelques-uns affirmaient pourtant — à mots couverts et sans avoir la moindre preuve à fournir —

que le roman avait trouvé place : une virginale idylle tragiquement dénouée. Cela remontait loin. Conrad Waldmann donnait des leçons à la fille unique du prince régnant. Fraîche comme un rameau de lilas blanc, avec la gracilité et le charme mystique d'une sainte de Hemling, elle chantait d'une voix splendide. Conrad, disait-on, s'en était éperdument épris, et elle n'avait pas dédaigné cette passion. On les avait vus se promener dans les jardins du palais, des jardins à la française, copie réduite de ceux de Versailles, plantés d'ifs et de buis taillés, semés de pièces d'eau et de statues mythologiques. C'étaient même ces promenades qui les avaient trahis : une telle clarté brillait dans leurs yeux qu'on ne pouvait s'y méprendre. Puis, tout à coup, on avait appris que les médecins ordonnaient le Midi à la princesse Elsa, prétendue malade ; et un jour était partie une grande berline armoriée, et, derrière les vitres, des gens racontaient avoir aperçu le délicieux visage de la jeune fille noyé de larmes. La princesse douairière l'accompagnait, et leur absence avait duré trois ans, au bout desquels avait été proclamé le mariage d'Elsa avec un sien cousin, mariage qui scellait une réconciliation entre la branche aînée et la branche cadette, et assurait la succession au trône. Mais, dix-huit mois après, le drapeau hissé en permanence sur la tour principale du palais était mis en berne : la petite sainte d'Hemling avait entrepris un nouveau voyage, vers un pays où la raison d'État ne contrarie pas les mouvements du cœur. Elle laissait derrière elle une fillette au berceau qui serait l'héritière de la principauté, le prince régnant n'ayant pas d'autres enfants et n'étant plus en âge de reprendre femme.

Depuis lors surtout, Conrad Waldmann était devenu taciturne, ne sortant que pour ses leçons, son office d'organiste, et, de loin en loin, une de ces promenades où jamais il n'avait proposé à personne de l'accompagner. Jamais non plus un mot ne lui était échappé qui eût pu donner corps aux cancans de la ville. Si vraiment il avait aimé la princesse Elsa, ce secret était bien gardé, comme une relique au fond d'un inviolable sanctuaire. Avec les années, la petite princesse avait grandi. Pour lui enseigner la musique on avait eu recours à un maître du dehors, ce qui avait confirmé les gens dans leurs suppositions. Puis d'autres années encore ayant passé, on n'y pensait plus. D'ailleurs le père et le mari d'Elsa étaient morts, et sa fille était montée sur le trône.

Invariablement Conrad passait la soirée chez lui, à lire, à méditer, ou constellant de points noirs les portées d'un papier à musique. C'était sa revanche, ces heures où, huis et fenêtres clos, il pouvait s'abandonner à l'inspiration, recueillir les choses divines qu'elle murmurait à son oreille. Quel trouble délicieux, quelle bienheureuse fièvre, quels accablements aussi, parfois, dans cette lutte pareille à celle de Jacob avec l'archange ! Mais cela encore était de la joie. Ses tempes battaient à se rompre. Une lave courait dans ses veines. Victorieusement, il s'évadait du réel. Ainsi Conrad avait composé beaucoup de choses : des *lieder*, des sonates, des symphonies, toute une suite de pièces pour orgue. Deux ou trois timides essais auprès des éditeurs lui avaient fait comprendre que, simple organiste et coureur de cachet dans une petite ville, comme il était, il n'avait aucune chance de réussite. Avec des protections, de l'intrigue, des platitudes, peut-être. Par son seul mérite, quelle folie ! Conrad était fier. Quand on est riche, la fierté, aux yeux du monde, s'appelle dignité et devient une vertu. Si l'on est pauvre, elle a nom outrecuidance, et c'est le pire défaut. Conrad fit comme Jean-Sébastien Bach : il enfouit ses manuscrits au fond d'une armoire. Non sans continuer de composer, par exemple, mais le sacrifice de la renommée accompli une fois pour toutes. Sa grande œuvre était une *Messe solen-*



nelle, pour la fête de Noël, une messe pour orchestre, chœur, soli, avec une partie d'orgue très développée. Il y avait consacré vingt ans, jamais satisfait de lui-même, saisi souvent d'un affreux désespoir et prêt à la jeter au feu, — tout le martyre d'une âme sincère, quand elle compare son rêve et la réalisation

qu'elle en peut donner. Pourtant, au milieu de ces combats intérieurs, qui parfois mouillaient le front de Conrad d'une sueur d'agonie, et qu'il n'eût échangés contre aucune volupté, la *messe* s'était achevée. Un soir, il avait reconnu que toute sa science et toutes ses convictions s'y trouvaient condensées ; et, d'une main tremblante, il avait écrit le mot : *fin*, au bas du dernier feuillet. Et l'énorme paquet de papier réglé était allé rejoindre les œuvres précédentes, au fond de l'armoire-tombeau, où il dormait depuis vingt autres années.

A part l'auteur, deux seuls êtres en avaient connaissance. Méphisto d'abord, le chat de Conrad, un matou noir comme l'Erèbe, qu'il avait ramassé dans la rue, affamé, galeux et minable, et qui, bien soigné, était devenu une bête superbe au poil lustré et doux comme du velours. Lorsque Waldmann travaillait, Méphisto avait coutume de se placer sur la table, en face de lui ; et il avait été le premier à entendre, essayés par la voix de Conrad, les motifs de la *Missa solemnis*. L'autre privilégié, plus capable d'en jouir, c'était Christian Hofer, l'élève favori du *maestro*. Un gamin de la ville, ce Christian, le fils d'un humble forgeron. Une fois que l'organiste, — qui par scrupule extrême s'exerçait, chaque jour, — venait de jouer toute une heure dans l'église déserte, il avait trouvé l'enfant au pied de la tribune, sanglotant à émouvoir des pierres.

— Que fais-tu là, petit, et qu'as-tu ?

A force de questions, Conrad avait appris que Christian adorait la musique et depuis des mois se faufilait derrière lui, chaque fois qu'il venait à la cathédrale. Incontinent Conrad s'était fait conduire chez le forgeron, avait offert des leçons gratuites, acceptées sur les supplications du gamin transporté. Ces leçons avaient duré huit ans, et Conrad Waldmann, retrouvant chez Christian toutes ses illusions d'autrefois, tous ses enthousiasmes, tout son culte pour l'art, joints à une application soutenue, croyait revivre sa jeunesse. Huit ans il lui avait prodigué ses soins, inculqué le culte des maîtres, le guidant pas à pas, avec la sollicitude d'un père et le désintéressement des grands cœurs, sur le sentier de l'art, vers les plus hauts sommets. L'enfant était remarquablement doué, passionné d'étude, s'absorbant avec bonheur dans les terribles algèbres du contre-point, auxquelles Conrad l'astreignait impitoyablement. Au surplus, un brave petit homme affectueux et reconnaissant, et Conrad se disait parfois : « Si j'avais un fils, voilà comme je le voudrais ! » Le forgeron n'était pas sans s'inquiéter un peu, sans demander « où tout cela mènerait Christian », à qui il eût préféré apprendre son métier. Waldmann le rassurait, lui promettait que « cela mènerait l'enfant à quelque chose », et il le prouva bien lorsque Christian eut atteint sa dix-neuvième année, en obtenant pour lui, du Conseil des bourgeois, une bourse de voyage qui lui permettait d'aller compléter son éducation musicale dans un bon conservatoire.

De ses compositions, Conrad Waldmann, si modeste, n'avait que rarement parlé à Christian. A de longs intervalles, il lui avait joué un fragment de sonate, un motet, un *andante cantabile*, dont chacun avait accru l'admiration ardente de l'élève pour son professeur. Le jour seulement où Christian était revenu de Leipzig avec un premier prix d'orgue et un premier prix d'harmonie, tout en dégustant, à la santé du lauréat, une bouteille de johannisberg dont on lui avait fait cadeau longtemps auparavant et qu'il avait oubliée, Conrad n'avait pu se tenir de prendre dans la fameuse armoire le manuscrit de la *Missa solemnis*, puis, entraînant Christian à la cathédrale, de la lui faire entendre d'un bout à l'autre. Et le jeune homme était resté ébloui de cette œuvre ignorée, tout éclatante de beautés souveraines. Il n'avait rien trouvé à dire, rien, mais cette impuissance à exprimer le moindre éloge était l'éloge le meilleur. Ils pas-

sèrent toute la soirée dans la chambre de Conrad, Christian ne se lassant pas de lire et de relire la partition et y découvrant sans cesse de nouveaux trésors. Hélas! son long séjour dans l'armoire humide avait terriblement jauni le papier; par places l'encre était devenue presque imperceptible; des souris avaient grignoté plusieurs feuilles, rien que dans les marges, heureusement! Christian, effrayé à la pensée que ces petites causes pouvaient, en quelques années encore, consommer leur travail de destruction, refusa de s'en aller avant que son maître lui eût permis d'emporter le manuscrit pour en faire une nouvelle copie — sur parchemin indestructible, celle-là, et à l'encre de Chine! Le vieillard finit par consentir, tout en disant : « A quoi bon? » Un mois après, Christian lui apportait ladite copie, un chef-d'œuvre aussi dans son genre. Waldmann admira la souplesse et la solidité du vélin, la pieuse minutie du travail, remit la *Messe solennelle* dans son caveau funéraire, puis, revenant au jeune homme :

— Parlons de toi! Je suis las, j'ai besoin de repos. Demain ma démission sera envoyée et il faut que tu me succèdes! Ce n'est pas brillant, et je ne vois là pour toi qu'une première étape, en attendant mieux. Es-tu d'accord?

— Oh! maître, comment vous rendre jamais la millième partie de ce que vous avez fait pour moi?

— Pour le cœur, reste ce que tu as été jusqu'à présent. Pour l'art, continue à étudier et à grandir. Voilà ce que je souhaite en récompense. Demain ma démission sera envoyée, Christian, ou plutôt je l'apporterai moi-même au Conseil des bourgeois, qui tient séance à cinq heures. On me prend pour un ours, mais j'ai toujours accompli mon devoir, et on me veut du bien tout de même. A six heures je serai chez ton père, avec promesse formelle de ta nomination!

Et Christian Hofer allait occuper la place du vieux Waldmann.

***

— Ah mon cher enfant, te voilà... enfin!... Oui, enfin, car depuis plusieurs semaines tu n'as pas trouvé un moment à me consacrer, et je commençais, bien que connaissant ton bon cœur, à me demander si la mauvaise herbe de l'oubli allait y pousser déjà. Mieux vaut tard que jamais. Assieds-toi. J'ai plaisir de te voir.

Et Conrad Waldmann indiquait à Christian une place à côté de lui, près de la fenêtre aux petits carreaux.

— Vous oublier, maître? Oh! vous n'avez pas cru cela!

— L'eau court à la rivière et la jeunesse va à la jeunesse. Rien de plus naturel que de préférer, en tes loisirs, une excursion, une chope bue avec des amis — on doit te rechercher beaucoup! — à cette chambre morose et à la causerie d'un triste vieux!

— Ce serait de ma part une vile ingratitude, et je me mépriserais! La vérité, maître, c'est que j'ai été très, très occupé. Vous savez que Nisch est arrivé ici le mois dernier, avec toute une équipe d'ouvriers. Les réparations ont été exécutées consciencieusement. On a suivi vos avis en tout.

— Et cela va? Le grand jeu?

— Un tonnerre!

— L'expression?

— Sensible aux moindres nuances.

— Les voix humaines?

— On s'y méprendrait!

A chacune de ces réponses, Conrad Waldmann s'était ranimé, l'échine redressée, l'œil luisant. Son orgue, ah! il l'aimait toujours!

— Donc, l'instrument est de nouveau parfait?

— Parfait.

— J'ai envie d'aller t'entendre dimanche, sais-tu?

Le jeune homme se troubla une seconde, mais reprit vite son sang-froid, et, du ton le plus naturel :

— Pas dimanche, maître; je ne jouerai pas... Une idée qui m'est venue,

d'attendre à Noël et de débuter dans les meilleures conditions possibles... Oui, pour la messe de minuit. J'ai recruté un chœur et nous travaillons ensemble, assidûment, à l'étude d'une grand'-messe. La cathédrale n'est pas loin de chez vous. En vous enveloppant bien, vous ne risquerez pas de vous enrhumer. J'ai la coquetterie d'un beau début, maître, et je compte sur votre présence, qui me soutiendra, car, dame! ce n'est pas une petite affaire que de venir après vous!

— Et quelle œuvre as-tu choisie?

— Oh! vous pensez que je ne voulais rien de médiocre! J'ai donc cherché non seulement une œuvre, mais un chef-d'œuvre! Ne me demandez pas de détails, je ne pourrais pas vous en donner, car il est passé sept heures et demie, et nous répétons à huit. J'ai juste le temps d'ajouter que la princesse, qui a daigné m'appeler au palais pour me congratuler de mes deux prix et à laquelle je me suis permis d'exposer mon projet, s'y est intéressée tout de suite et que, grâce à elle, le quatuor vocal et l'orchestre du théâtre prêteront leur concours!

— Alors ce sera une vraie solennité!

— J'espère bien! Vous me promettez de venir?

— Il n'y a pas loin jusqu'à la cathédrale, c'est vrai. Mais, à vivre en ermite, je suis devenu frileux...

— J'enverrai une voiture vous prendre avec Odile... Vous promettez?

— Est-ce que je pourrais refuser, mon Christian?

— Me voilà heureux!

— Ne te reverrai-je pas, d'ici-là? Ne viendras-tu pas, entre deux répétitions, me raconter?...

— Je ne crois pas. J'aurai trop à faire. Mais je penserai à vous, maître, oh! chaque jour! Et que je vous oublie, ne le dites plus jamais!

Le vieillard resta seul dans la petite chambre qu'éclairait une lampe juive à quatre branches, en cuivre ciselé, suspendue au plafond.

Et, les mains aux genoux, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, il s'abandonna à une songerie. Tant qu'il avait conservé sa charge, la volonté l'avait soutenu. Un peu d'orgueil aussi, l'orgueil de n'avoir pas eu, dans sa longue vie, un jour de défaillance. D'ailleurs il voulait que Christian lui succédât. Prendre retraite avant que le jeune homme eût décroché ses grades, c'était livrer la place à un autre. Conrad avait tenu bon.

Sa fonction abandonnée, soudain une immense lassitude l'avait pris, la vieillesse pesant sur lui de tout son poids.

Depuis sa promenade avec Christian au bord de la rivière, par ce soir d'octobre suavement vert et rose, il n'était plus sorti.

Ses jours s'écoulaient dans cette chambre étroite, aux lambris de chêne, où, le long des années, à force d'économie, il avait rassemblé quelques jolies choses: un triptyque de l'école de Van Dyck, représentant des scènes de l'Ancien Testament, une tapisserie d'Arras, — Apollon avec les neuf Muses, — un très antique lutrin d'église en fer forgé. Tout cela déniché dans les petites boutiques, au hasard de ses allées et venues.

Pour Conrad, l'essentiel de ce pauvre intérieur, c'était, en un meuble Renaissance, simple, mais authentique, sa bibliothèque musicale. Ce que cela surtout représentait de menus sacrifices, lui seul aurait pu le dire! La collection des classiques de l'orgue s'y alignait quasi complète, modestement, mais décemment reliée. Pour en arriver là, avec de si piètres ressources, il avait fallu non seulement ne pas fumer et ne pas boire, mais renoncer à bien des petits agréments de confortable. Le joyau de cette collection — le jour où il l'avait découvert dans l'arrière-magasin d'un brocanteur israélite, parmi des piles d'insignifiantes paperasses, avait été l'un des plus beaux de sa vie, — était un exemplaire — édition *princeps* — de la célèbre messe à six voix: *Assumpta est Maria*, de Palestrina, portant la signature du maître. Conrad Waldmann



n'y touchait que comme à une hostie.

« Christian aurait-il entrepris cela? se demandait-il, sous la lampe hébraïque à lueur incertaine. Mais ce n'est pas écrit pour Noël? La cantate de Bach, peut-être? Non, il a parlé d'une messe. Quoi donc alors? »

Il se leva, ouvrit le meuble Renaissance, consulta une vingtaine de volumes. Tantôt il croyait avoir deviné : « J'y suis, ce ne peut être autre chose! » Et la minute d'après : « Cependant il y a mieux! » Et ses hésitations recommençaient. A diverses reprises, Boule de Neige, sa chatte, qui descendait de Lionette, laquelle avait succédé à Méphisto, était venue se frotter contre lui, comme pour dire : « Tu t'oublies, patron, voici l'heure de dormir! » le couvre-feu avait retenti à la cathédrale, qu'il fourrageait encore dans sa bibliothèque, d'ailleurs aussi incertain qu'avant.

Pour le tirer de ces préoccupations, il fallut qu'Odile vînt le secouer par le bras :

— Mais à quoi pensez-vous de veiller ainsi, à votre âge, avec vos yeux qui se gâtent, quand tous les honnêtes gens sont sous l'édredon? Si ce n'est pas déraisonnable! Vous mériteriez, pour vous punir, d'être privé de sucre, demain matin, dans votre café au lait!

— J'ai tort, Odile, je confesse humblement que j'ai tort... *Mea culpa*... Ma chandelle est allumée?

— Il y a beau temps!

— Bonne nuit, Odile, bonne nuit! Donne-moi un petit morceau de sucre, tout de même! On devient si gourmand, en se faisant vieux!

Une fois au lit, Conrad fut repris de sa curiosité, qui le tint éveillé jusqu'à l'aube. Il s'assoupit enfin, murmurant comme conclusion :

« Bah! autant vaut avoir surprise complète : ce qui est sûr, c'est que ce sera la pierre de touche de son goût! »

***

— Monsieur Waldmann! monsieur Waldmann!

— Eh bien, Odile, sommes-nous en retard, ou la maison a-t-elle pris feu?

— Une voiture du palais devant la porte, monsieur Waldmann! Une voiture à deux chevaux!

— Vous divaguez, madame Odile!

— Venez voir!

Emmitouflé dans une épaisse houppelande, un cache-nez autour du cou, des gants de laine aux mains, Conrad — encore incrédule — descendit l'escalier, suivi de la domestique en grande toilette. Contre le trottoir, un luxueux coupé attendait, attelé de bêtes superbes, sur le siège un cocher du dernier correct, un décoratif valet de pied debout à la portière, le tout aux armes de la princesse.

Conrad, tout intimidé, s'introduisit dans la voiture, Odile s'assit en face de lui, les pur sang partirent d'un bon trot, malgré la légère couche de neige qui ouatait le sol. Le trajet ne dura pas cinq minutes.

La cathédrale était déjà pleine. Des centaines de cierges y brûlaient, en faisceaux lumineux jaillissant des piliers. Le maître-autel était éblouissant, où le retable de bois sculpté déroulait sa pathétique *Descente de croix* datant du XVe siècle. Jamais Conrad Waldmann n'avait contemplé cette merveille sans attendrissement. C'est qu'elle resplendissait de la sublime sincérité des artistes d'autrefois. Celui-là, en fouillant de son ciseau patient le chêne dur, n'avait certes pas songé à gagner de l'argent ou du renom. Son âme avait eu quelque chose à dire dans ce morceau de bois, qu'après quatre siècles on admirait encore. Et plus d'une fois Conrad était venu demander au chef-d'œuvre un exemple de probité artistique et d'humilité.

— Monsieur Waldmann, c'est par ici, dit le bedeau. On m'a recommandé de vous garder deux chaises.

Et il conduisit le vieillard et Odile à leurs places, sur la gauche de l'autel.

On achevait d'allumer les cierges. L'église flamboya. Et des gens arri-



vaient toujours, ne laissant plus un seul coin vide.

Un mouvement se produisit quand, précédée d'huissiers galonnés, la prin-

cesse fit son entrée, parmi les hauts dignitaires de la cour. Elle était toute jeune, blonde comme sa mère, frêle et ravissante comme elle.

A droite de l'autel, d'autres sièges avaient été réservés, où la princesse s'installa avec sa suite. Aussitôt le clergé parut, dans l'éclat de ses moires et de ses ors, escorté des enfants de chœur balançant l'encensoir. En un instant la cathédrale s'embauma d'un parfum de myrrhe, et les cierges, à travers le mince rideau de fumée bleue, eurent l'air des pâles étoiles d'une nuit vaporeuse.

L'archiprêtre avait gravi les marches du chœur. Et ce fut un soudain silence.

Comme il était ému, le vieux Conrad Waldmann! Les yeux ardemment fixés sur la galerie de l'orgue, il suivait tous les gestes de son jeune ami, du fils de son cœur. Christian, les solistes et le chef d'orchestre échangeaient les suprêmes observations. Puis sur la galerie aussi le silence régna.

« Mon Dieu, qu'aura-t-il choisi? se répétait pour la centième fois Conrad. Pourvu qu'il garde son sang-froid, que tout marche bien! »

Le chef d'orchestre avait levé son bâton. Alors Conrad, respirant à peine, inclina la tête, posa son front dans sa main, attendit.

Et les orgues éclatèrent en amples, en majestueux accords. On eût dit un beau fleuve d'harmonie, coulant avec lenteur entre des rives aux lignes classiques. Vingt ou trente mesures, mais magistrales, portant la griffe du génie.

Aux premiers sons, le vieillard avait relevé la tête : il était devenu aussi pâle que les linges de l'autel.

« J'ai mal entendu, ce n'est pas possible! »

Le saisissant prélude continuait. Une solennité descendait de l'orgue, s'allait répandre à travers l'église. Le fleuve s'élargissait, limpide, lumineux, devenait une mer aux ondes puissantes.

— *Kyrie, Kyrie eleison!*

A la voix de l'officiant, le chœur répondit, soutenu par l'orgue et l'orchestre: *Kyrie eleison! Christe eleison!* Chaque note était comme un acte de foi. L'ensemble avait la beauté des choses éternelles. Et Conrad Waldmann, le front retombé dans sa main, pleurait, bouleversé de surprise, d'effroi et de bonheur.

Il avait reconnu sa *Messe de Noël.*

L'exécution était sans reproche. Dans les moindres détails, l'œuvre gigantesque avait été étudiée, fouillée à fond, comme la pierre sacrée de la cathédrale. Pas une des intentions de l'auteur qui eût échappé. L'orchestre, les chœurs, les solistes rivalisaient de zèle pour rendre sa pensée avec intégrité. La partie d'orgue était supérieurement tenue. Au mélodieux *Sanctus*, à l'*Agnus Dei*, un trio d'une expression extatique, au suave *Benedictus*, accompagné par les cordes, à l'*Élévation* surtout, lorsque l'instrument-roi chanta seul, un hymne débordant de joie candide, d'infini amour, les accents mêmes de la béatitude, d'un cœur ravi prosterné devant le divin berceau, où l'agreste flûte, la pastorale cornemuse des bergers s'entre-répondaient avec les violes des chérubins, il n'y avait pas un œil sec dans cette immense foule subjuguée. Quant au vieillard, il pleurait toujours, un flot de larmes qui lentement roulait sur ses joues émaciées, entre ses doigts noués de rhumatismes. Mais la rosée de mai sur le calice des jeunes roses n'est pas si douce qu'étaient ces larmes, sans lesquelles eût éclaté le cœur de Conrad! Son rêve le plus secret et le plus cher, dont jamais, jamais il n'avait compté voir la réalisation, par miracle se réalisait pourtant. Cette messe, la grande angoisse et le grand délice de sa vie, il lui était donné de l'entendre exécuter de façon magnifique. Et, si modeste qu'il fût, il sentait que son labeur n'avait pas été vain, que l'œuvre était belle, qu'il en demeurerait quelque chose. Plus heureux que son maître Bach, vivant il entrait dans la terre promise.

« Ah! le brave enfant! et il pensait à Christian. C'est lui qui a eu l'idée de



ceci, qui a tout combiné, tout mené à bien ! Et moi qui l'accusais de me négliger, quand il n'avait pas une pensée qui ne fût pour moi ! »

A présent la messe finissait sur un *Alleluia* presque comparable à celui du *Messie*. Dans une fugue colossale, l'orgue, l'orchestre et les chœurs montaient et descendaient l'échelle des sons ; cela bondissait comme un torrent, retentissait comme la foudre. Le prodigieux édifice de cette messe avait un couronnement digne de lui et — à ce fouillis de notes que réglait un ordre suprême, au souffle de ces énormes tuyaux lancé dans sa plénitude, à ces deux cents voix et à ces soixante instruments donnant leur *summum* — la cathédrale vibrait tout entière, et il y avait un frisson sur la multitude.

Puis tout se tut, et, pendant quelques minutes, on eût entendu voler une mouche.

— Ah ! maître, maître, je ne peux attendre de vous embrasser !

C'était Christian, descendu en hâte de la galerie, tout frémissant, de l'électricité au bout des doigts.

Incapable d'articuler une syllabe, Waldmann ouvrit ses bras, attira le jeune homme sur sa poitrine.

— Venez, maître ; la princesse désire vous voir !

A travers la foule, respectueusement écartée, ils passèrent lentement. La jeune fille s'avança vers Conrad, radieuse comme le printemps.

— Cette heure est belle pour nous tous, dit-elle. Au nom de notre cité, je vous remercie.

Puis, plus bas :

— Vous avez connu ma mère, je crois ?

Un écho de ce qui s'était raconté lui était-il parvenu ? C'était peu probable. Pourtant il sembla à Conrad que, dans cette parole, elle avait mis une intention et que, au succès de cette soirée, elle voulait associer la morte.

Conrad essaya de répondre — inutilement. Mais, la princesse lui tendant sa main fine, il se pencha pour la baiser, et sur les doigts patriciens, cerclés de gemmes, ses longues mèches blanches coulèrent comme un ruisseau d'argent.

— Maître, on est venu de Leipzig, de Munich, de Weimar, de Dresde : des musiciens, des critiques, des amateurs...

Et Christian prononçait des noms, des titres, à chacun desquels une stupéfaction plus grande se peignait sur les traits de Conrad. Quoi ! venus pour lui, chétif, tous ces gens célèbres, et voulant lui être présentés, et l'entourant, et le félicitant ! Le vieillard n'en pouvait croire ses yeux et jetait tour à tour des regards ébahis vers la princesse rayonnante et vers Christian au septième ciel. Ah ! il s'était remué, le jeune homme, pour aboutir à ce résultat ! Il en avait fait des démarches, utilisant ses amis, ses connaissances, écrivant, sollicitant, mettant à profit toutes ses influences, réchauffant les plus froids à son enthousiasme, et, d'ailleurs, soutenu par le chef d'orchestre, qui, à son tour, s'était passionné pour la *Missa solemnis*, et par la princesse, à qui chaque semaine il allait rendre compte de la marche des répétitions. La réussite, au moins, répondait à son espérance !

— Maître, j'ai pris sur moi de conclure un traité avec la maison Holler et fils, à Munich, pour l'édition de votre œuvre. M. Holler a tenu à venir lui-même vous offrir le premier exemplaire.

Un petit homme replet et souriant s'avança vers Conrad, s'inclina en une révérence automatique et tendit au vieillard un superbe volume in-octavo, relié en maroquin fauve, où ces mots : *Missa solemnis*, et ce nom : *Conrad Waldmann*, brillaient en lettres d'or, parmi des gaufrures gothiques.

Les cierges allaient s'éteindre. Sur un signe du maître des cérémonies, les huissiers de la cour faisaient ranger les gens pour le départ de la princesse.

Alors celle-ci, avec une grâce exquise, offrit son bras au vieillard, qui tremblait comme la feuille, et le conduisit jusqu'au grand portail, les dignitaires de la cour, les étrangers accourus pour la fête, et

Christian, chargé du précieux volume, marchant derrière. Par les portes latérales, le peuple s'était écoulé, et maintenant, sur la place, c'était une houle humaine. Au milieu, tenant des torches allumées, et bannières flottantes, les étudiants de l'université formaient une double haie. Et quand le vieil artiste parut, toujours au bras de l'adorable princesse, les applaudissements, contenus avec peine dans la cathédrale, éclatèrent comme une tempête.

— Qu'est-ce encore? pensa Waldmann. Je rêve, bien sûr!

Mais déjà des bras robustes l'avaient saisi, soulevé, et Conrad, malgré ses gestes de protestation, se vit porté en triomphe, sous la nuit fourmillante d'étoiles et étrangement douce, au milieu des flambeaux et des drapeaux, parmi les chants et les hourras de cette belle jeunesse et de la ville entière. Il regardait les fenêtres partout illuminées, le reflet des flambeaux zigzaguant sur les façades, la foule compacte précédant et suivant. Il entendait les refrains, les bravos, voyait des mains se tendre vers lui, des chapeaux s'agiter — et de plus en plus tout cela lui semblait un songe.

On atteignit sa maisonnette. Sur le seuil, avec une lampe, Odile se tenait, gonflée d'orgueil.

— Eh bien, maître, fit Christian, on ne dira pas qu'il n'y a plus de flamme dans les jeunes cœurs!

— Mon enfant, mon cher enfant!... Vous les remercierez de ma part, n'est-ce pas? Moi je ne peux pas, je ne peux pas!...

Chancelant comme un homme ivre, Conrad pénétra chez lui, précédé d'Odile, qui répétait : « Jésus! Jésus! quelle soirée! » La porte se referma. Mais, un moment encore, les étudiants restèrent sous les fenêtres du vieillard, chantant à son honneur. Puis, deux heures ayant sonné à la cathédrale, sur un dernier et formidable : *Hoch!* la multitude se dispersa.

Oh! la belle nuit, la belle nuit de Noël! Sur les arbres, sur les buissons, le givre scintillait : c'étaient de fantastiques girandoles, des colliers de perles, des rivières de diamants accrochés à chaque rameau. La neige aussi semblait lumineuse. Et dans le ciel, d'une transparence exceptionnelle, des myriades d'astres étincelants semblaient montrer la route aux séraphins porteurs de la Bonne Nouvelle.

— Vous allez faire la grasse matinée! avait dit Odile à Conrad Waldmann, en le quittant.

— Je crois que je ne fermerai pas l'œil; je suis trop heureux!

Sur le coup de dix heures, ne l'ayant pas entendu bouger, elle entra dans sa chambre. Il était assis devant la table, les mains étendues, la tête couchée sur le volume aux gaufrures d'or.

— Est-ce qu'il ne se serait pas mis au lit? murmura Odile.

Elle l'appela, sans obtenir de réponse. Elle s'approcha, effleura son épaule. Aucun mouvement. Ses paupières étaient baissées. Il souriait, le sourire du vieillard Siméon chantant son *Nunc dimittis*.

Cette immobilité épouvanta Odile. Elle lui toucha les mains, les trouva froides et rigides. La mort clémente n'avait pas voulu que Conrad Waldmann survécût à l'apothéose. Comme le moissonneur s'endort sur son blé lié en gerbes, il s'était endormi en plein triomphe, passant sans transition de l'immortelle musique de sa *Missa solemnis* aux ineffables concerts des anges.

ADOLPHE RIBAUX.

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE

L'obligation de constituer auprès de chaque officier général un personnel capable de le suppléer, voire même d'interpréter sa pensée dans la rédaction d'ordres auxquels ses occupations multiples ne lui permettent que d'indiquer l'idée générale, a été de tout temps.

En dehors de cette aide permanente, qu'il trouvera dans les officiers de son entourage, il arrivera fréquemment que, à la veille d'engager ses forces, un commandant de troupes aura besoin de se procurer sur le terrain de la lutte future certains renseignements que la carte ne lui fournit qu'imparfaitement.

Et si, actuellement, les progrès de la télégraphie sont tels que, sur le champ de bataille, le général d'armée puisse être en relation constante avec ses commandants de corps, en pourra-t-il être de même pour ces derniers vis-à-vis de leurs subordonnés, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils appartiennent? Ne peut-on se représenter cet officier, que son général aura chargé d'une mission, traversant l'espace, emporté par le galop furieux de sa monture qu'achèvent d'affoler le sifflement des balles ou l'éclatement des obus?

Sera-ce pour dire au commandant d'une troupe : « Accourez, accourez, le moment de vous engager est venu? » Sera-ce pour prescrire à cet autre de tenir ferme jusqu'à l'arrivée de renforts qu'on lui envoie?

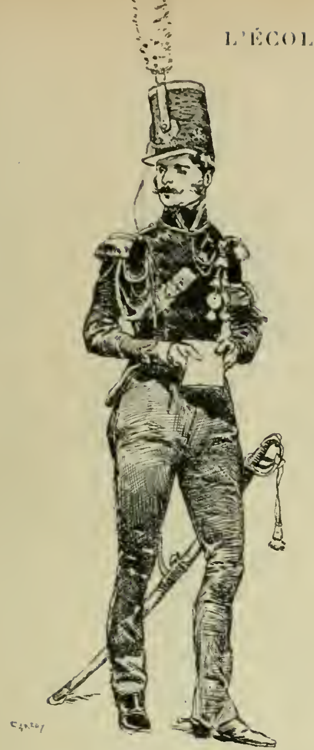
Quels qu'ils soient, ces ordres rapidement dictés, au milieu de tant de graves préoccupations, auront souvent besoin d'explications, de commentaires.

Faire appel aux officiers de troupe pour ce service de reconnaissance ou de mission temporaire sur le champ de bataille aurait le fâcheux inconvénient de désorganiser le commandement au moment même où le fonctionnement de tous ses rouages est le plus nécessaire. Et, si l'on ne tient aucun compte des conséquences d'une telle façon de procéder, l'officier chargé éventuellement d'une mission si importante la remplira-t-il avec toute l'intelligence dont il aurait fait preuve si, attaché d'une façon permanente à son général, il avait suivi l'évolution de sa pensée et si, sachant ce qui a été fait jusqu'à ce moment, il avait saisi le désir du chef, même sur ses indications laconiques?

De ces exemples résulte l'obligation de constituer, dès le temps de paix, un corps d'officiers instruits, préparé de longue main aux fonctions si délicates et si importantes du service d'état-major et dans lequel on puisera pour donner à chaque commandant de fractions un peu importantes de troupes l'entourage dont la nécessité est reconnue. Cependant, sous l'ancienne monarchie et pendant les guerres du premier empire, ces fonctions furent souvent dévolues en dehors de toute considération de talent et d'instruction. Un officier général avait-il dans un corps de troupe un parent, un ami de sa famille ; vite il le prenait comme aide de camp ou l'attachait à son état-major. Quelques-uns même choisissaient les hommes les plus médiocres, les plus nuls, afin d'exercer sur eux un pouvoir absolu. « Madame, disait un jour le général X..., dans un salon, à la maîtresse de maison, en lui amenant un officier, je vous présente mon aide de camp; si j'en avais trouvé un plus bête, je l'aurais pris. » — La maîtresse de maison fut fort embarrassée; l'idiot aide de camp salua et se mit à rire.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr avait eu souvent à déplorer ce fâcheux état de choses. Devenu ministre de la guerre sous Louis XVIII, il s'efforça d'y remédier et, par une ordonnance en date du 6 mai 1818, chercha une solution à ce difficile problème : création d'un corps spécial d'état-major.

Force lui fut de maintenir dans le corps nouvellement créé la plupart des



OFFICIER DU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR

Deuxième Restauration.

officiers pourvus d'emplois pendant les dernières guerres et même de faire la part des favoris attachés aux maisons militaires du roi ou des princes. C'est à ces concessions seules qu'il dut de faire accepter ses idées et obtint la création de l'*École d'application*, sorte de réservoir où le service d'état-major s'alimenterait dorénavant.

Organisée dans les bâtiments qu'occupe actuellement, au n° 140 de la rue de Grenelle, le service géographique de l'armée, la nouvelle école eût fait exception à toute règle si elle n'eût été plusieurs fois modifiée au cours de son existence. De toutes les atteintes portées à son organisation primitive, celle que lui fit subir l'ordonnance de 1832, fixant *ne varietur* à vingt-cinq le nombre total des élèves à admettre, fut certainement la plus importante. Dorénavant trois élèves de Polytechnique entraient sans examen à l'École d'application, les vingt-deux autres places étant attribuées, après un concours, entre les trente premiers numéros de Saint-Cyr et trente sous-lieutenants, remplissant certaines conditions d'âge, qui en auraient fait la demande et que désignerait le ministre.

Cette école fut la pépinière d'où sortirent pendant près de soixante ans des officiers qui se sont distingués sur tous les champs de bataille de l'Europe et dont beaucoup font encore aujourd'hui la gloire et l'honneur de notre état-major.

Après les jours malheureux de 1870, l'opinion publique, vivement surexcitée, réclama la réforme d'un corps auquel elle attribuait inconsidérément une partie de nos revers.

Le résultat ne tarda pas à se faire sentir : d'un trait de plume, le législateur de 1875 mit un terme à l'existence de l'*École d'application*, lui substituant l'École supérieure de guerre, organisée par le décret du 25 juin 1878.

Les besoins de l'état-major augmentant en raison de l'effectif auquel s'élèverait dorénavant l'armée permanente, le nombre des officiers à admettre, chaque année, à l'École supérieure de guerre fut fixé à une moyenne de quatre-vingts. Comme conséquence, les bâtiments de la rue Saint-Dominique jugés insuffisants, une partie de ceux de l'École militaire furent assignés à la nouvelle *Faculté militaire*. Ce devait, en effet, être une faculté, où des officiers logés dans le quartier trouveraient, chaque jour, dans des conférences, des exercices pratiques, matière au développement de leur instruction militaire, se préparant ainsi par deux années d'études au service auquel ils devaient être attachés à leur sortie.

Différence essentielle avec l'organisation de Gouvion Saint-Cyr, introduisant dans l'état-major des officiers qui n'avaient pas passé par les corps de troupe, le nouvel état de choses exigeait de tous les candidats cinq années de présence dans les régiments avant de pouvoir se présenter à la nouvelle école. Ainsi on

ne ferait plus au corps d'état-major le reproche d'ignorer les choses essentielles de la troupe.

* * *

Les officiers désireux de prendre part au concours, ouvert chaque année, à partir du mois de janvier, dans toute la France, adressent leur demande aux commandants de corps d'armée ayant toute autorité pour refuser le droit de subir les examens à ceux des postulants dont les aptitudes ou les notes ne leur paraîtraient pas suffisantes.

Subies au chef-lieu de chaque corps



OFFICIER DU CORPS D'ÉTAT-MAJOR
Deuxième Empire. — Tenue de campagne.

d'armée, les épreuves écrites précèdent d'un mois environ les examens oraux, qui se passent à Paris. Une fois termi-



GRANDE TENUE

nées, les compositions écrites sont envoyées sous scellés au ministère de la guerre, d'où elles sont adressées au correcteur chargé de les annoter et de les classer.

Afin de soustraire le correcteur au reproche qui pourrait lui être fait de favoriser le travail de tel ou tel candidat, les copies ne sont pas signées. Le nom de l'auteur figure seulement sur un papillon, qui est détaché au ministère, après avoir reçu, ainsi que la composition, un numéro d'ordre.

Allez donc, au milieu de quatre à cinq cents copies, découvrir le travail de M. X... ! C'est à ce point impossible qu'un candidat lui-même, au cours d'une visite qu'il faisait à un général chargé de la correction des compositions d'histoire, ayant été autorisé par ce dernier à rechercher sa copie au milieu de la liasse énorme placée sur le bureau, fut contraint, à la suite de vaines recherches, de déclarer son impuissance.

Il s'écoule habituellement un long

mois entre les examens oraux et la publication à l'*Officiel* de la liste des admissibles. Pendant ce temps, chaque candidat rejoint sa garnison, attendant anxieusement le résultat de ses compositions.

* * *

Enfin la liste paraît : arrivant de tous les points de la France, les admissibles se présentent à l'École militaire où se passeront les épreuves orales.



L'ÉCOLE MILITAIRE

PAVILLON CENTRAL

Si jamais l'expression d'épreuves fut justement appliquée, c'est sans contredit à la période des examens oraux, et tel candidat, arrivé bien portant, a rejoint sa garnison complètement anémié, ayant fourni — le nombre semblera exagéré — jusqu'à dix-sept heures de travail par jour.

Pendant quatre semaines, les candidats se succèdent de quatre jours en quatre jours devant différentes commissions.

A la tête de chacune d'elles, préside un général auquel est adjoint un certain nombre d'officiers supérieurs. Les questions sont posées par les professeurs de l'École.

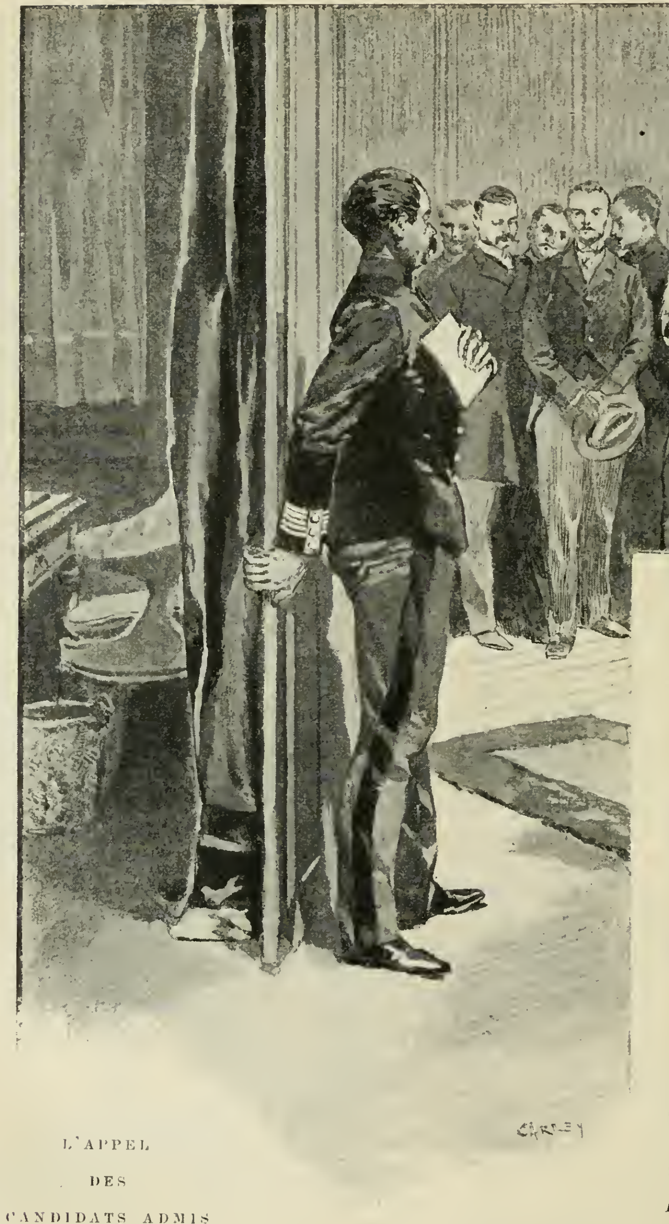
La manière de se présenter, les notes des chefs de corps obtenues au cours de la carrière, les réponses, tout entre en ligne de compte pour déterminer la décision du jury. Ce que sachant, uniformes, gants blancs, etc., tout sera irréprochable dans la tenue du candidat, le jour où il affrontera le terrible aréopage.

Le dernier examen a clos, à quatre heures du soir, un mois après son ouverture, la période des examens oraux. Transmises à la direction des études, les notes données dans le cours de la journée vont permettre d'arrêter définitivement la liste de réception.

Dans le couloir qui précède le cabinet du colonel commandant en second l'École, les officiers candidats, la plupart en civil cette fois, attendent la lecture du classement.

Minutes pleines d'anxiété, s'il en fût, surtout pour ceux qui, ayant subi trois fois les épreuves, se verront, mais d'une façon définitive cette fois, privés du droit de concourir. Car si, autrefois, le nombre de concours que le même officier pouvait subir n'avait d'autres limites que la volonté du commandant de corps d'armée, il n'en est plus de même depuis que le ministre a limité à trois cette faculté.

Enfin une porte s'est ouverte ; un



L'APPEL DES CANDIDATS ADMIS

officier supérieur paraît et successivement appelle, par ordre de mérite, les candidats admis. Quelle émotion se peint alors sur le visage de quelques-uns qui, à mesure que se rapproche le numéro 80, limite annuellement fixée par le ministre de la guerre, supputent les chances restantes de s'entendre nommer!

Définitivement fixés sur leur sort, les officiers rejoignent leurs garnisons respectives; car c'est seulement au mois de novembre prochain que s'ouvriront pour les nouveaux reçus les portes de l'École.

* * *

De même qu'à Saint-Cyr, l'ensemble des officiers reçus la même année est désigné sous le nom de *promotion*. Mais si, à l'École spéciale militaire, il est d'usage de distinguer entre elles les promotions d'un nom rappelant un fait d'armes ou encore la conquête coloniale de l'année, c'est par un numéro d'ordre que cette distinction s'établit à l'École de guerre; c'est ainsi que la vingt-troisième pro-

motion a fait son entrée cette année.

*
* *

Installée dans la majeure partie des bâtiments de l'École militaire, l'École supérieure de guerre a été organisée de manière à permettre à deux années d'études de suivre leurs cours, d'exécuter leurs travaux sans aucune gêne réciproque.

A cet effet, il a été affecté à chaque promotion un bâtiment différent, dans lequel ont été organisés amphithéâtres, salles d'examens et de travail. Disposés à angle droit sur la partie de l'École opposée à celle en façade sur l'avenue de La Motte-Piquet, les deux bâtiments prennent jour réciproquement soit sur la cour Besnard, soit sur la cour Lepommier, que sépare l'une de l'autre la cour d'honneur d'un bâtiment central.

Ce bâtiment, dont l'une des plus belles salles est celle dite des Maréchaux, a son premier étage habité par le général commandant l'École, le rez-de-chaussée étant affecté à une superbe bibliothèque.

Quant aux logements particuliers du personnel de l'École ainsi que des officiers-élèves, l'École militaire n'ayant pas été aménagée à cet effet, les uns et les autres ont dû y pourvoir à l'extérieur. C'est ainsi que la plupart des immeubles des avenues avoisinantes comptent parmi leurs locataires un membre de notre École d'état-major.

*
* *

Pendant la première partie de chacune des deux années d'études, c'est-à-dire du mois de novembre au milieu de mai, les officiers détachés (c'est ainsi que sont désignés les officiers qui suivent les cours de l'École de guerre) assistent à des cours professés à l'amphithéâtre ou se préparent, par des exercices d'application sur la carte d'état-major, à mettre en pratique sur le terrain, durant la belle saison, l'enseignement théorique donné pendant l'hiver.

Les cours professés pendant ces deux semestres ont trait à la tactique des trois armes, infanterie, cavalerie, artillerie, à l'histoire et la géographie militaire, la fortification et la topographie.

Chacune de ces différentes branches est enseignée par un professeur titulaire ou son adjoint.

Choisi avec le plus grand soin, le corps enseignant se compose généralement de sujets d'élite que de solides études, des travaux antérieurs remarquables ont signalés à l'attention du ministre comme pouvant être un jour chargés de cours à l'École supérieure de guerre.

A une grande facilité d'élocution, tous joignent une très grande netteté dans les idées, et les conférences de quelques-uns sont à ce point intéressantes que le général et les autres professeurs se font un plaisir d'y assister en amateurs.

Certainement, parmi toutes ces branches de l'instruction militaire, quelques-unes — telles que la fortification, dédaigneusement traitée de *barbette* — offrent peu d'attrait, et les conférences en seraient sûrement *carottées* si un lieutenant-colonel, dont le rôle est de s'assurer de l'assiduité de chacun, ne rappelait, par une invitation à se présenter à son cabinet, à l'officier trop peu zélé que « tout a son importance à l'École supérieure de guerre ».

*
* *

Confiée à un certain nombre de capitaines du cadre des écuyers de Saumur, ayant à leur tête un chef d'escadron, l'instruction équestre de nos officiers a été l'objet de soins tout particuliers et l'examen d'entrée, très sévère déjà, n'est que le prélude de nombreux exercices auxquels les candidats au brevet d'état-major seront soumis.

A cet effet, on a réparti les officiers d'une même promotion en un certain nombre de groupes, d'après les notes obtenues à l'examen d'entrée. C'est ainsi que les cavaliers, les artilleurs et quelques rares officiers d'infanterie forment

l'une des reprises. Pour ceux-là, nulle difficulté. L'instructeur n'aura qu'à surveiller la méthode de dressage employée ou perfectionner les connaissances équestres de ses élèves.

Quant à la généralité des officiers d'infanterie, auxquels l'habitude du cheval, faute d'éléments suffisants dans leurs garnisons réciproques, fait en grande partie défaut, ils forment un groupe à part.

Au début, l'instructeur leur montre les principes et parcourt ensuite successivement avec eux toutes les phases de l'instruction.

Dans le but de les habituer à n'importe quelle monture, il leur est assigné, à chaque séance, un cheval différent. Les premiers jours, les moins solides sont fréquemment désarçonnés. Chutes plutôt heureuses, puisque c'est à ce prix seulement, prétend-on, qu'on devient un cavalier consommé !... Le cheval, d'ailleurs, s'arrêtant invariablement après avoir déposé son cavalier, ces chutes n'offrent aucune gravité.

Les chevaux de l'École sont excellents. Quelques-uns jouissaient autrefois d'une détestable réputation ; l'un d'eux, notamment, à un certain moment de la leçon, et quelle que fût l'allure de la reprise, s'arrêtait brusquement pour se dresser sur ses membres postérieurs.

C'était aussitôt le signal d'une débandade générale; affolés, tous les chevaux se rejetaient au milieu du manège.



VOYAGES DE L'ÉCOLE DE GUERRE — SÉANCE DE CROQUIS

Que de cavaliers déplacés et souvent de chutes invraisemblables!...

La méthode d'instruction suivie, toute progressive, donne d'excellents résultats; car, au bout de quelques mois, à peu d'exceptions près, tous les officiers sont suffisamment solides pour franchir, sans étriers, les obstacles, tels que haies, barres, placés à cet effet dans le manège.

Mais le mois de février a fait sa réapparition et avec les beaux jours une nuée de cavaliers, dont des officiers de tous grades, de toutes armes constituent la majorité, sillonnent en tous sens les avenues Henri-Martin et du Bois-de-Boulogne.

Trois fois par semaine, à partir de cette époque, les officiers de l'École jouissent de l'autorisation de se joindre à la foule élégante.

Deux par deux, se succédant à de grandes distances, nos futurs officiers d'état-major, heureux de secouer, pour un matin, l'épaisse poussière du manège, remontent les avenues jusqu'aux portes du bois.

Se groupant ensuite d'après leurs goûts, leurs relations, les uns et les autres gagnent l'allée préférée, le coin habituel ou bien encore se joignent au parent, à l'ami qu'aura tenté une chevauchée au bois, par cette belle matinée de printemps.

Peu après, les obstacles élevés tout autour du tir aux pigeons sont le rendez-vous de nos amis. Débouchant de chaque allée, tous viennent exercer leurs montures au saut de la haie, au franchissement d'un fossé.

Quelques cavaliers civils apparaissent également ; l'amour-propre de chacun se pique : il se forme bientôt un petit steeple-chase dans lequel civils et officiers rivalisent à qui mieux mieux.

Pour le plus grand honneur de MM. les officiers de l'École de guerre, le Président de la République, qui, on le sait, fréquente assidûment le bois, n'a pas craint, gagné par tant d'entrain, de donner, à son tour, l'exemple de la hardiesse à cheval, en poussant sa monture au-devant des obstacles.

* * *

Une fois à l'École de guerre, il y aurait à craindre qu'au milieu de tant de travaux, d'exercices divers les officiers qui ont dû, pour être admis, justifier de la connaissance de la langue allemande, n'en arrivent à perdre les fruits de nombreuses années d'étude. Pour remédier à cet inconvénient, un certain nombre de professeurs doivent, par des exercices de conversation, entretenir et perfectionner au besoin les officiers.

Remplaçant la *Campagne de France*, ou encore l'indispensable *Hermann et Dorothée,* les gazettes allemandes, voire même les *Fliegende Blætter*, donnent cette fois, à ces cours-conférences, un attrait tout nouveau.

Enfin, dans le but de généraliser la langue de nos alliés, on a organisé, deux fois par semaine, un cours facultatif de russe, qu'un grand nombre, malgré le surcroît de travail, suivent assidûment.

* * *

Comme conséquence du rôle qu'il jouera dans un état-major, l'officier, à sa sortie de l'École de guerre, doit être en mesure de tirer parti des troupes de toutes armes.

Il ne faudrait pas que, faisant partie de l'état-major d'un général de division, l'officier de cavalerie, frais émoulu de l'École, vînt à soumettre à l'approbation de son chef un ordre au cours duquel il demanderait au malheureux fantassin, déjà chargé de son sac et de nombreux autres accessoires, une vitesse de marche supérieure à un rendement moyen.

C'est dans le but de les familiariser avec des troupes d'armes différentes qu'on a pris les mesures suivantes :

Une compagnie d'infanterie est mise à la disposition des officiers des armes montées, qui, chacun à leur tour, y remplissent les fonctions des différents grades.

A la tête du peloton de cavalerie que la place de Paris met, pendant trois semaines, à sa disposition, l'officier d'infanterie, que sa monture emporte, à toute allure, à travers le champ de manœuvre de Bagatelle, se sera sans doute cru, ne serait-ce qu'un éclair, hussard ou dragon !...

* * *

Pendant leur séjour à l'École, les officiers visitent à peu près tous les ouvrages et établissements militaires pouvant leur offrir un intérêt quelconque.

Ces jours-là, la cartoucherie de Vincennes, la poudrerie de Sevran-Livry renouvellent leurs plus brillantes expériences.

Se faisant belle pour l'École de guerre, la fortification elle-même se montre à nos officiers sous l'aspect d'un des plus importants ouvrages du camp retranché de Paris.

De toutes ces visites, la plus intéressante, sans conteste, est celle qui a lieu à la gare des Chantiers et au parc d'aérostiers de Versailles. Dès une heure de l'après-midi, les abords de la gare de la rive gauche, si mornes habituellement, ont pris une animation inusitée. Breaks aux formes inexprimables, massives voitures de sapeurs, dont un servant d'artillerie n'envierait pas le mode de suspension, ils sont là au nombre de trente à quarante, se déroulant sur une longue file, tous les véhicules que l'École du génie de Versailles met à la disposition des visiteurs.

Chacun ayant réussi tant bien que mal à se caser, la lourde colonne s'ébranle, au trot des chevaux, vers le lieu choisi pour les expériences. Que de mélinite consommée ce jour-là, pour montrer les classiques destructions des voies ferrées!...

Et combien doivent maugréer les sapeurs auxquels incombe un tel surcroît de travail!...

La construction d'une voie ferrée, le lancement rapide d'un pont sont également montrés, expliqués à nos officiers.

Mais la partie la plus attrayante du programme est la visite faite à un superbe ballon qui se balance sous un immense hangar et dont un capitaine de génie indique la manœuvre.

Les explications terminées, le cicerone met, si le temps est calme, une place de sa nacelle à la disposition du plus aventureux de ses auditeurs.

Désigné par sa faible corpulence, c'est le *cavalier léger* de la promotion qui, généralement, jouit de l'honneur de faire l'ascension.

A un signal donné, le câble se déroule et le capitaine ainsi que son invité planent à deux cents mètres au-dessus du sol.

Quand il atterrit, l'aéronaute-amateur essaye, en vain, de dépeindre à ses camarades goguenards les mille sensations agréables éprouvées à s'élever si rapidement dans les airs. Malgré cet enthousiasme apparent, sa mine toute bouleversée du mal de mer démontre que les voyages à travers les airs demandent un certain entraînement.



GÉNÉRAL ET OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR DANS LES ALPES

***

Plus que partout ailleurs, la *colle*, sans laquelle nulle école militaire ne pourrait exister, fonctionne régulièrement pour nos futurs brevetés.

Groupés, ces jours-là, à la porte de la salle où se passe la terrible confession, chacun attend son tour de sellette et, invariablement, chaque fois qu'un

nouveau délivré apparaît, les mêmes questions se posent. — « Qu'avez-vous eu? » — « Comment avez-vous répondu? »

Préoccupés de leur classement, dont dépendra leur garnison future à la sortie de l'École, beaucoup se laissent hypnotiser par la note qui, bien que n'étant pas communiquée, a des conséquences si importantes.

Cette raison, l'amour-propre personnel et beaucoup aussi l'ardent désir de s'instruire font de nos officiers de terribles bûcheurs.

* * *

Les beaux jours revenus, élèves dans leurs conversations, professeurs à l'amphithéâtre, il n'est plus question à l'École que des voyages à faire au cours de l'été. Tous, habitués à une très grande activité, à une existence au grand air, aspirent à fuir, dans une envolée générale, les murs où s'écoule une existence qui leur paraît si sédentaire.

A partir du 15 mai, l'École de guerre fonctionne partout ailleurs qu'à Paris, et le malheureux trésorier, chargé de remettre à chacun, professeur ou élève, les fonds qui lui sont nécessaires, a fort à faire avec ces perpétuels départs.

Une grande partie des voyages se fait à cheval. A cet effet, groupés en détachements, les chevaux de l'École sont conduits par des cavaliers de manège au point de départ du premier voyage, généralement situé à une ou deux étapes de Paris. Quant aux officiers, répartis en un certain nombre de groupes se succédant à tour de rôle, ils se retrouvent à des dates fixes aux différentes gares de Paris, d'où ils s'embarqueront pour la localité où s'est terminé le voyage précédent et qui doit être le point de départ du leur.

D'étape en étape, le détachement se porte en avant jusqu'au jour où, le voyage terminé, chacun quitte sa monture, qui sera affectée à un officier du groupe suivant.

Grâce à une sage répartition, chaque officier peut, entre deux voyages consécutifs, jouir de quelques jours de repos. Quant aux chevaux, leur nombre étant restreint, ils restent, à moins d'indisponibilité, absents de l'École pendant près de quatre mois.

Chaque soir, dans une salle mise gracieusement par la mairie à leur disposition, les officiers se réunissent pour soumettre au professeur le travail de la journée et prendre connaissance du thème tactique, sujet de travail de la matinée du lendemain et dont ils suivront



RETOUR D'EXCURSION



GÉNÉRAL ET OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR EN CAMPAGNE

le développement sur le terrain même.

Sanction judicieuse aux études théoriques de l'hiver : sans disposer de la moindre troupe, uniquement d'après le terrain envisagé au point de vue de la situation dans laquelle on se suppose placé, nos officiers arrivent par la pensée à faire manœuvrer des effectifs importants, à leur donner des ordres successifs.

Malgré ces fatigues, cette existence a du bon et tel qui, le même jour, après avoir supporté une chaleur accablante, aura eu ses effets trempés par une pluie battante, déclarera qu'il préfère cette activité à la période d'hiver.

*
* *

La topographie a reçu une large part dans l'instruction donnée à l'École de guerre et les voyages qu'on lui consacre sont fort appréciés, en raison de la liberté dont jouissent les officiers.

Il y a deux ans, la ville de Ham reçut, pendant une huitaine de jours, un groupe d'officiers venus pour exécuter, sur les bords de la Somme, un travail de ce genre.

Chaque matin, dès six heures, nos topographes se dispersaient dans la campagne, se rendant, qui à bicyclette, qui en voiture, sur le terrain de son travail. La matinée était entièrement consacrée à profiler des courbes ou à mesurer, au pas, routes et chemins.

Vers midi, on se retrouvait par groupes de trois ou quatre, dans une auberge du

voisinage, où était préparé un dîner dont le menu ne semblait tenir aucun compte du travail que les convives devaient exécuter l'après-midi.

Il faisait d'ailleurs tellement chaud et l'on avait tant travaillé déjà qu'aucun des convives ne protestait contre l'excès de zèle de l'excellente femme, qui, toute fière de posséder de pareils hôtes, avait mis les petits plats dans les grands.

Une fois la grosse chaleur tombée, nos amis songeaient à reprendre la tâche interrompue; mais combien pénible, cette fois!... Nul ne se sentait le courage de courir les champs. On choisissait alors une haie à l'ombre de laquelle chacun s'installait, aussi commodément que possible, pour exécuter le croquis de la contrée environnante.

Le dessin perspectif étant en très grand honneur dans l'armée, beaucoup d'officiers de l'École de guerre tiennent à joindre, à leurs travaux de topographie pure, un certain nombre de croquis, ou vues perspectives, généralement fort bien exécutés d'ailleurs.

* * *

La géographie a eu sa large part dans l'instruction professée à l'École de guerre et les conférences de l'hiver trouvent une sanction pratique dans des voyages d'une quinzaine de jours environ exécutés au cours de la belle saison.

A tout seigneur, tout honneur, et les régions qui reçoivent les visites de nos futurs officiers d'état-major sont — bien entendu — les frontières, qui offrent actuellement le plus d'intérêt.

C'est ainsi que, la première année d'école, chaque promotion reconnaît les Vosges dans tous ses détails, le voyage de deuxième année se faisant sur la frontière des Alpes.

Pour leur commodité personnelle, les voyageurs ont été autorisés à faire usage, au cours de ces voyages, d'effets bourgeois. Comme il est reconnu que la meilleure façon d'apprendre la géographie d'un pays consiste à le parcourir autant que possible à pied, vous jugez si, sachant qu'il fréquentera n'importe quel chemin par n'importe quel temps, l'officier endosse le veston à la dernière mode ou si son chapeau de paille est de la première fraîcheur!...

Ces dernières années, l'un d'eux se présentait, à la suite d'une très longue marche, couvert de poussière, les souliers horriblement crottés, dans le meilleur hôtel de Pont-à-Mousson.

Une pareille mise chez un pensionnaire que ne recommandait aucune valise parut si peu engageante au maître d'hôtel que, malgré sa situation qu'il déclina, le nouveau venu dut payer d'avance, avant de trouver place au logis.

Depuis quelques années, plusieurs officiers utilisent pour ces voyages la bicyclette ou même le tricycle à pétrole, quitte à s'atteler à sa machine quand il s'agit de gravir une pente sérieuse. Mais ces moyens de locomotion sont impossibles dans les Alpes et nos officiers seraient exposés à de longues et pénibles marches si, au moment de leur arrivée, les commandants des bataillons alpins, dont l'amabilité est devenue proverbiale, ne se faisaient un plaisir de mettre quelques mulets à leur disposition.

* * *

Quelle que soit l'arme à laquelle il appartient, l'officier détaché à l'École est tenu d'assister aux exercices de tir d'un régiment d'artillerie. Écoles à feu qui ont lieu, chacun le sait, dans de grands camps consacrés à cet usage.

A cet effet, dès le commencement de mai, une liste circule sur laquelle chacun, d'après son rang d'ancienneté, s'inscrit, indiquant par ordre de préférence le régiment désiré.

Malgré une pointe de jalousie facile à comprendre, les nouveaux venus sont accueillis avec la plus grande cordialité par leurs camarades des régiments et leur arrivée donne souvent lieu à une réception où le champagne coule à flots.

Il était même d'usage dans un régiment du sud-est d'offrir un *rallye* aux officiers de l'École le jour de leur arrivée.

Quelques-uns des camps d'artillerie étant situés à proximité d'une voie ferrée, nos officiers profitent de cette circonstance pour visiter le dimanche les localités intéressantes des environs.

Quelquefois aussi les plaisirs offerts par le hasard sont d'une nature plus mondaine.

Tels, un après-midi, à Toulouse, à l'époque de la fête aux allées Lafayette, quelques officiers, probablement en gaieté à la suite d'un excellent dîner, tout émerveillés de la beauté des Toulousaines, sollicitèrent dans un bal champêtre la faveur de les faire danser.

Quel excellent souvenir nos amis ne conservèrent-ils pas de cette partie! Car, rentrés à l'École, leurs conversations ne tarirent plus sur ce sujet!...

* * *

Le dernier voyage terminé, tandis que les officiers de la promotion sortant se rendent pour les manœuvres dans un état-major où ils seront à bonne école pour mettre en pratique ce qu'ils auront appris pendant leurs deux années d'étude, ceux faisant leur première année rejoignent, au contraire, un régiment d'une arme différente de la leur.

Ayant conservé un excellent souvenir de leur séjour aux écoles à feu, ces derniers se font une joie de retrouver des camarades de régiments, sur lesquels ils comptent pour apprendre par le menu les détails d'un métier qu'ils ignorent en grande partie.

Du jour où commence leur détachement, chacun des officiers de l'École apporte, dans son service, le zèle du militaire, fanatique de son métier.

Dans le but unique de faire les étapes à côté de la troupe, de partager ses fatigues, on a vu fréquemment des capitaines de cavalerie ou d'artillerie reléguer leur monture à la queue des colonnes, alors que le capitaine, dans l'infanterie, est régulièrement monté.

Quant à l'officier d'infanterie, il fait très bonne figure à la tête du peloton ou de l'escadron dont on lui a donné le commandement. Et, lors de leur visite, aux dernières grandes manœuvres du Nord, le cortège du roi de Siam et du Président de la République eut pour escorte un escadron de cavalerie que commandait un capitaine d'infanterie de l'École de guerre.

* * *

Les manœuvres ont pris fin par une revue d'honneur; le dernier escadron s'est envolé dans un nuage de poussière, après avoir salué du sabre le directeur qui disparaît, là-bas, suivi de son brillant état-major.

Pour les troupes, c'est la dislocation; pour quelques heureux, *la classe;* pour les officiers de l'École, l'autorisation de rentrer à Paris.

Ils sont donc enfin terminés, ces quatre mois de dure campagne!...

Aussi de quelle quiétude s'endormira ce soir, en wagon, l'officier de la jeune promotion! Il lui faudra, pour le tirer de ce profond sommeil, la voix de l'employé qui, au petit jour, en ouvrant son compartiment, lui rappellera qu'on est à Paris et que « tout le monde descend ».

En sera-t-il de même pour l'officier qui doit quitter définitivement l'École dans quelque temps? Probablement non! Car, tandis que les premiers vont pouvoir jouir de quelque répit, jusqu'au mois de novembre prochain, il restera aux autres, avant d'avoir droit à un repos, à subir le terrible examen, devant le comité dispensateur du brevet, sans lequel nul n'est officier d'état-major.

Dès leur retour à Paris, les derniers se remettent au travail. Les visages perdent rapidement de leur fraîcheur, l'anémie fait quelque ravage; mais, baste! le coup de collier final donné, un congé de trois mois ne sera-t-il pas là pour remettre chacun en état et faire oublier cette terrible période dont dépendra la mention « très bien » ou « bien »?

De Romane.

YVETTE GUILBERT

Si nous négligeons un nombre infime de représentations de *Décoré,* de Meilhac, où elle reprit le petit rôle de la comtesse Carinti abandonné par M[lle] Jeanne Crouzet, c'est au 20 octobre 1888 qu'il faut fixer la date de l'apparition au firmament parisien de l'étoile d'Yvette Guilbert, qui ne brillait pas alors d'un éclat bien vif. On reprenait, ce soir-là, *Barbe-Bleue,* d'Offenbach, aux Variétés, avec



Cl. Wulff.

CINQ ANS

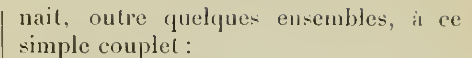


Cl. France. 1882.

QUINZE ANS

Quinze ans, ô Roméo ! L'âge de Juliette...

Dupuis, Baron, Christian, et Jeanne Granier, pour la première fois, dans le rôle de Boulotte. Le lendemain, la presse fut unanime à ne pas souffler mot de M[lle] Yvette Guilbert, chargée du rôle d'Héloïse, la première femme de Barbe-Bleue, rôle modeste s'il en fut. Il se bor-



nait, outre quelques ensembles, à ce simple couplet :

> C'est moi jadis qui, la première,
> Entrai dans ce boudoir fatal.
> Puis, après une année entière,
> Il me délaissa, l'animal !
> Maintenant, N, I, Ni, fini !

Il n'y avait évidemment pas de quoi soulever l'enthousiasme d'une salle ; aussi Yvette Guilbert passa-t-elle parfaitement inaperçue ce soir-là ; il en fut de même deux mois plus tard, lors de la première représentation de *la Japonaise,* d'Albert Millaud, où elle jouait M[me] Boisvernis,



VINGT ANS — TRANSFORMATION

suivie d'une prompte reprise de *Mam'zelle Nitouche,* où elle ne réussit pas davantage à faire son trou.

Tenace quant au but à atteindre, mais voyant la nécessité de changer de chemin, Yvette s'orienta vers le café-concert. Le succès qu'elle y obtint dès les premiers soirs, elle le dut certes à ses dons personnels, à son originalité, à son intelligence, à sa bonne humeur; et aussi, disons-le, à la lassitude du public écœuré des fastidieuses redites d'un répertoire titubant entre la niaiserie et l'ordure que venaient de galvaniser, pour le laisser plus insipide encore, les pas redoublés de M. Paulus, le Tyrtée du boulangisme.

Gantée de noir jusqu'à l'épaule, Yvette apportait à la foule assoiffée de nouveauté le répertoire de Bruant, mais en évitant de prendre ses violentes diatribes empuanties d'un socialisme d'estaminet et les *Chansons sans gêne* de Xanrof, qui débutait dans la littérature gaie après un court passage dans la politique, où, en qualité d'attaché, il avait eu deux ministres tombés sous lui.

On croit généralement et on répète volontiers que Mlle Yvette Guilbert a fait ses débuts dans le genre de café-concert au Concert Parisien. En réalité, le petit music-hall fut une étape définitive, mais non pas la première, dans la carrière de la jeune artiste. Précédemment elle s'était fait entendre à l'Eldorado, au Moulin-Rouge, au Jardin de



ÉPOQUE DES PREMIERS ESSAIS

Paris, et le succès la guettait au Divan Japonais, dont Jean Sarrazin, « le poète aux olives », avait tenté de faire un cabaret artistique, une concurrence au Chat-Noir; mais, tandis que les femmes ont toujours été bannies du cénacle de la rue Victor-Massé, il leur ouvrait toutes grandes les portes de celui qu'il fondait dans le haut de la rue des Martyrs, et, pour son coup d'essai, il n'eut pas la main malheureuse.

« Figurez-vous une salle carrée, assez vaste, où le Japon n'était guère représenté que par l'absence de divans, quelques lanternes vénitiennes au plafond et le long des murs vaguement peinturlurés des épisodes de la guerre du Tonkin. Pas de scène, pas de coulisses. Seulement, au fond de la salle, une estrade de quelques pieds carrés à laquelle on accédait par deux escaliers latéraux. En guise de rideau, un de ces stores japonais faits de baguettes de bambou et de perles enfilées fermait d'une façon approximative la scène aux spectateurs de face, mais la laissait ouverte à ceux des





LA RÉVÉLATION

Sur l'affiche.

Sur la scène.

deux côtés. » Voilà ce qu'était le Divan Japonais.

Un des premiers panégyristes d'Yvette a fait d'elle ce portrait, qui est plutôt une caricature macabre : « Elle est grande, élancée ; sa physionomie, très mobile, est animée par un regard tout à la fois câlin et décidé. Ses pommettes saillantes creusent sous ses yeux des trous d'ombre qui lui donnent l'attrait d'une jeune et souriante tête de mort. » Si elle n'avait pas eu d'autres atouts dans son jeu, la pauvrette, qui avait déjà perdu les parties engagées avec la fortune sur diverses scènes, aurait végété à Montmartre comme au boulevard.

Quand on lui demande à quoi elle attribue ce revirement dans sa destinée, elle répond : « Mon Dieu ! c'est bien simple : il faut oser demander un cachet sérieux. De plus, vous prenez une paire de gants très noirs, mais de vrais gants noirs très longs ; vous mettez dedans deux grands bras longs aussi, autant que possible, que vous laissez pendre négligemment sur votre ventre, à hauteur convenable. Ça c'est la grande affaire, la hauteur ! Vous vous en servez très peu de ces longs bras noirs, inutile de les fatiguer. Vous prenez, entre autres choses, un air très embêté, et le public, qui est très bon, très bon, se dit : « Ah ! voilà une petite femme qui est bien gentille. Elle est terriblement ennuyée, cette petite femme-là, elle vient quand même nous chanter un petit air. Ça, c'est vraiment très bien ! » Il faut aussi nasiller à point ; quand on se sert du nez, ça épargne la gorge, et c'est toujours autant de gagné, il faut penser à tout. Inutile d'étudier ses chansons, le souffleur est là ; et même de les comprendre, c'est l'affaire du public, cela. Il faut aussi s'arrêter quelquefois entre les vers. — A la Comédie-Française, on appelle cela prendre des temps. — Évitez autant que possible que le temps ne coupe un mot en deux, et encore ! Cela n'a pas une importance... non ! Enfin, ce n'est rien du tout qu'un peu d'intelligence... de la sérénité, du calme. Assurez aux directeurs que vous êtes accablée de talent, qu'il est sous la peau, qu'il va sortir... tout est là. Puis on sourit, salue et sort. »

Cl. Camus.

YVETTE NATURE

Ceci est le développement spirituel d'un paradoxe imaginé par l'artiste arrivée. Mais il serait cruellement ironique de le répéter comme un encouragement aux malheureuses qui abordent la carrière. Yvette en convient de bonne grâce quand on lui rappelle ses années de débuts antérieures même à l'engagement à 150 francs par mois des Variétés.

La meilleure manière d'être fixé sur

cette période de vache enragée, c'est encore de lui demander de faire appel à ses souvenirs, elle y consent de bonne grâce.

Oui, elle en a mangé de la vache enragée, et de la plus coriace; son estomac souffrait d'autant plus de cette nourriture indigeste que, pendant ses jeunes années, elle avait connu mieux que l'aisance. Sa mère avait une vraie petite fortune de plusieurs centaines de mille francs, que son père, joueur impénitent, mangea en peu d'années jusqu'au dernier sou. Courageusement elle se mit à travailler non pas seulement pour vêtir et nourrir sa fillette, mais pour lui assurer une éducation irréprochable. Yvette qui, en femme pratique, a l'habitude de jalonner sa conversation de chiffres précis, affirme qu'elle n'a jamais coûté annuellement moins de 2,000 francs en leçons, cours ou frais de pension.

Sa mère réussit à créer une sorte de manufacture de chapeaux de femmes où elle occupa jusqu'à quatre-vingts ouvrières. Yvette n'était pas la moins active; courbée sur son ouvrage de sept heures du matin à neuf heures du soir, elle ne sortait que pour porter les commandes dans les grands magasins ou étudier au dehors des modèles nouveaux.

« Hélas! fait-elle mélancoliquement, cette prospérité relative cessa brusquement; ma mère, surmenée, devint presque aveugle, elle dut suspendre tout travail et abandonner son entreprise. Trop jeune pour la suppléer, j'acceptai une place de vendeuse au Printemps. Vous voyez d'ici ce que je pouvais gagner. Mais, pour comble de malchance, je ne pus tenir à ce métier, qui oblige à rester debout toute la journée. J'étais minée par l'anémie, sur laquelle était venue se greffer une gastralgie. Ah! nous avons eu de durs moments! Ma mère travaillait à de menus ouvrages de broderie qui achevaient de lui abîmer les yeux.



Cl. Camus.

YVETTE COQUETTE

Et pourtant jamais je ne perdis complètement courage. J'entrevoyais le théâtre comme un idéal lointain. Mais le moyen d'y arriver? Dans ma guigne persistante, j'eus la bonne fortune d'être présentée à Sari, le directeur des Folies-Bergère. Vous l'avez connu, l'excellent homme, qui de son passage chez Alexandre Dumas avait retenu l'art de dépenser et d'obliger sans compter. Il ne pouvait me proposer un engagement au milieu de ses saltimbanques et de ses phénomènes, mais il m'invita à venir



Cl. Pach. New-York.

YVETTE SONGEUSE

ligente. Cela se passait en 1886. Au bout de quelques semaines d'études, Landrol recommandait Yvette Guilbert au directeur des Bouffes-du-Nord. On fut vite d'accord, la débutante acceptant de jouer à l'œil. Du premier coup elle dut apprendre le rôle de Mme de Nevers dans *la Reine Margot*, cinq cents lignes : « Je ne sais pas, dit-elle, comment j'ai pu apprendre tout ça. Le premier soir où il me fallut le débiter, j'avais le trac de rester en plan à chacune de mes tirades, je croyais qu'on allait être obligé de baisser le rideau. Sans m'en rendre compte, je passais d'un côté du théâtre à l'autre en trois enjambées, les gardes attachés à ma personne étaient obligés de prendre le trot pour me suivre. »

souvent chez lui, dans cette propriété de Vaux que j'ai achetée depuis. »

C'est chez Sari, dans ce milieu de gens de théâtre, que « l'étoile en herbe » devait trouver des aboutissants pour atteindre son but, la carrière dramatique. Le critique Edmond Stoullig, dont l'obligeance est proverbiale, se vit particulièrement sollicité de lui découvrir un professeur de déclamation. Il l'adressa à Landrol, du Gymnase, un comédien expérimenté, un metteur en scène éminent, qui, dès la première leçon, écrivit à Stoullig qu'il avait rarement rencontré une élève aussi intel-

M. Léon Marx, le directeur du théâtre Cluny, en quête d'une actrice au rabais pour jouer le principal rôle dans *Rigobert,* l'enleva à son collègue du faubourg Saint-Denis. Enfin elle toucha des appointements, mais dérisoires, soixante francs par mois, et pas longtemps d'ailleurs. De là elle alla aux Nouveautés, à cent cinquante francs. Elle ne put réussir à jouer que dans les levers de rideau. Or chacun sait que le public parisien n'arrive jamais que pour la grande pièce. Une artiste vouée aux

vaudevilles généralement idiots, qui commencent le spectacle, resterait aussi ignorée que si elle exerçait sa profession à Quimper ou à Perpignan.

Le théâtre des Variétés ne devait pas lui être plus favorable, nous l'avons vu. Trop avisée pour se faire des illusions, elle en partit brusquement : « Peut-être suis-je trop laide pour réussir au théâtre, dit-elle aux quelques amis que lui avait conquis sa vaillance. D'ailleurs le temps que je me suis donné est expiré. Voilà deux ans de perdus, c'est assez. Je vais essayer du café-concert pendant deux nouvelles années. Après ça, N, I, NI, Fini, comme je chantais dans *Barbe-Bleue.* »



YVETTE SINISTRE

Il lui fallait apprendre le métier, c'est ce qu'elle fit dans divers établissements, jusqu'au jour où la fortune vint la prendre par la main au Divan Japonais.

Encouragée par les compliments des journalistes et les applaudissements du public, elle alla demander une audition à M. Saint-Ange, qui dirigeait l'Éden-Concert, aujourd'hui disparu, boulevard de Sébastopol, à deux pas du Châtelet. Après l'avoir entendue dans les couplets de *Mamzelle Gavroche,* cet impresario lui dit sur un ton familier : « Tu n'as pas la beauté fatale, mais tu es quelqu'un. Je te donnerai six cents francs par mois. »

Un louis par jour! C'était le rêve longtemps caressé. Dans sa hâte d'aller porter la bonne nouvelle à sa mère, la future étoile, ne trouvant pas de train en partance à la gare Saint-Lazare, voulait faire à pied le trajet de Paris à Courbevoie.

Quelle joie d'avoir enfin un numéro

en bonne place dans le programme, de chanter dans une grande salle, devant un public enthousiaste, de lire dans les journaux des appréciations flatteuses! Sarcey — qui depuis ne s'est pas toujours montré bienveillant — Sarcey, dans ses comptes rendus des vendredis classiques de l'Éden-Concert, ne dédaignait pas de complimenter la divette.

Pourtant l'appétit vient en mangeant, surtout quand on a eu longtemps les dents longues. Yvette Guilbert eut un jour l'idée triomphante d'aller trouver M. Mussleck, le directeur du Concert-Parisien, et de lui tenir ce langage : « Vos affaires ne vont pas, vous faites des recettes de cent vingt-cinq francs, vous êtes à la veille de déposer votre bilan. Pour vous tirer d'embarras, pour attirer le public, il vous faut un clou... Ce clou, ce sera moi. Raclez vos tiroirs, trouvez quelques centaines de francs pour faire coller des affiches. Risquez le paquet, vous m'en direz des nouvelles. » M. Mussleck, goûtant la saveur de ce raisonnement, fit afficher sur tous les murs de Paris dix mille bandes multicolores portant ces simples mots : *Yvette Guilbert, Étoile Fin de Siècle, au Concert-Parisien*. La légende veut qu'il ait employé ses premières recettes à des libéralités envers les journaux. Toujours est-il que ces recettes dépassèrent les prévisions les plus optimistes. Si bien que d'un commun accord le cachet d'Yvette, primitivement fixé à 80 francs par jour, fut, au bout d'une semaine, porté à 300 francs, et, au bout d'un mois, à 500 francs. Depuis, elle n'a jamais gagné moins, et souvent elle a été payée beaucoup plus cher.

Avec le sans-façon que comporte le genre, l'étoile fin de siècle avait été intercalée dans la revue en cours de représentation *Débinons le Truc*. Au premier acte, elle paraissait en bon rang dans le défilé des actualités de l'année, chantait trois, quatre, cinq chansons, autant que lui en demandait un public enthousiaste où étaient en nombre les hommes en habit, les femmes en grande toilette, les uns et les autres bien surpris de se voir dans cette salle enfumée. Au deuxième acte elle faisait une imitation de Sarah Bernhardt, dans *Jeanne d'Arc;* acclamations et *bis* recommençaient de plus belle.

Fêtards bruyants et pacifiques habitués de l'Éden-Concert étaient d'accord pour rendre hommage à l'originalité, à la fantaisie, à la diction impeccable de la débutante. Mais l'admiration unanime se traduisait par les appréciations les plus variées dont on trouve l'écho dans les journaux du temps. Quelques-unes méritent d'être signalées : — Elle est fine et blonde ; son visage, gracieux malgré la dureté des pommettes saillantes et volontaires, est illuminé par un regard mobile et câlin. Dans ses attitudes comme dans sa façon de chanter, elle se montre tour à tour simple et maniérée, candide et perverse. Son sourire ironique d'un joli j'menfichisme est comme l'exégèse drolatique des énormités qu'elle dit de sa voix claire et mordante.

Ce qu'elle veut être? la Judic, la Granier, la Réjane des Variétés quand Réjane, Granier et Judic n'y seront plus... Ce qu'elle est? une spirituelle, étourdissante et originale diseuse, méritant vraiment le succès que lui fait non seulement la gomme qui l'applaudit beaucoup par chic, mais l'engouement du public, qui s'y connaît plus qu'on ne croit, et n'adopte pas sans raison une nouvelle diva de café-concert. — Cette jeune femme est une grande artiste, la plus grande que nous ait donnée le café-concert depuis l'incomparable diseuse que fut Thérésa. Son geste est sobre et précis, son débit original, sa prononciation merveilleuse. Jamais on n'interpréta la chanson graveleuse avec un sentiment aussi exact des convenances, jamais non plus on ne mit autant de sous-entendus scabreux dans les mots en apparence les plus indifférents. Tout le talent d'Yvette Guilbert, tout son succès tiennent à ce fait qu'elle marche comme une acrobate de la chanson sur la corde... raide, qui sépare la grivoi-



Cl. Paul Boyer.

LA VRAIE YVETTE

serie de la pornographie. Elle est à l'aise en ce domaine étroit qu'elle parcourt d'un pied sûr, grâce à sa vive intelligence et à son goût sans défaillance.

Yvette lancée, les directeurs se la disputèrent. M. Donval arriva bon premier et la fit entendre au Nouveau-Cirque, une enceinte assez peu faite pour ce genre d'auditions. Dans une sorte de revue intitulée *Garden-Party*, on la voyait paraître tout à coup sur une estrade d'où elle égrenait les perles de son répertoire. Ce fut là qu'à proprement parler elle prit contact avec le public parisien. Dans une salle de café-concert, l'élément mondain... ou demi-mondain ne peut être qu'une minorité noyée dans la masse des habitués; exception faite naturellement pour les concerts des Champs-Élysées, où Yvette

devait être engagée l'année suivante.

Très peu après, en février 1891, M. Bodinier voulut la présenter aux abonnés du Théâtre d'Application,— on ne disait pas encore la Bodinière, —avec accompagnement d'une conférence de M. Hugues Le Roux, alors très en vogue. Réussir là, c'était la consécration définitive par une élite qui impose ses arrêts au Tout-Paris des salons... qu'il ne faut pas confondre avec le Tout-Paris des théâtres. Yvette Guilbert passa sans difficulté ce cap dangereux, sa fortune était faite. Un souvenir personnel datant de cette époque.

Le soir où elle chantait pour la première fois dans *Garden-Party,* Yvette, que je connaissais depuis l'époque où elle fréquentait chez Sari, m'avait engagé à venir la voir en camarade; elle habitait alors rue Saint-Lazare, à deux pas du Théâtre d'Application. Quelques jours plus tard, je sonnai à sa porte; elle me reçut dans un salon déjà encombré de bibelots. Apercevant la carte cornée du baron Alphonse de Rothschild sur le coin de la cheminée :

— Mes compliments! fis-je.

— Il vient de sortir, répondit-elle. Il m'a apporté mon cachet pour quelques chansons dites chez lui l'autre soir.

— Combien, ce cachet?

— Ah ! voilà ! quand il est venu, la semaine dernière, me demander mes conditions, je lui ai répondu que je m'en rapportais à lui, et comme il insistait, je lui ai dit : « Aux épiciers, monsieur le baron, je prends mille francs ; pour vous, ça sera ce que vous voudrez. » Voilà ce qu'il vient de me laisser.

Et d'une enveloppe elle tira deux billets de mille francs.

Nous ne la suivrons pas dans ses tournées à travers la France, l'Europe et les deux mondes. Sa première promenade hors des frontières, avant l'Éden-Concert, avait parfaitement réussi. Les bons Liégeois sont très fiers de l'avoir fêtée alors que Paris l'ignorait encore. Ils se congratulent de ce que leur ville a été le berceau de sa réputation et de son succès. Plus que Charles-Quint, qui s'honorait d'être bourgeois de Gand, elle aurait des titres à être bourgeoise de Liège.

Pourtant il faut signaler sa tournée à travers les États d'Amérique en 1896, qui dura six semaines et lui rapporta net 300,000 francs; il y avait de quoi l'engager à y retourner. Elle en a, au surplus, ramené un mari : un homme exquis, dit-elle toutes les fois qu'elle parle de lui. Sa nouvelle famille, qui lui a fait le meilleur accueil, est fort bien posée à New-York ; elle a pour beaux-frères et neveux des membres du Parlement américain, des avocats, des ingénieurs, des architectes.

Actuellement, Yvette est liée pour tous les hivers avec M. Marchand, directeur de la Scala, qui la fait parfois entendre aux Folies-Bergère, dont il a également la direction ; pour l'été, avec le Concert des Ambassadeurs. Ici comme là, elle touche 25,000 francs par mois, soit, avec les matinées, un peu moins de 800 francs par représentation. Elle peut se faire payer chaque soir, avant d'entrer en scène, mais elle n'use pas de ce privilège.

L'année de l'Exposition, son cachet quotidien sera porté à 1,000 francs, en vertu d'un engagement en bonne forme.

Aux premiers jours de décembre, la divette part pour une tournée plus fructueuse encore que les précédentes, en Russie, en Autriche, en Allemagne. Outre le prix ferme de 300,000 francs, pour cent représentations données en quatre mois, elle aura 50 pour 100 de la recette, les frais payés, et compte bien arriver de ce fait à une dizaine de mille francs, certains soirs.

Si, comme elle en a le projet, Yvette se retire à la fin de 1900, elle aura gagné 2,800,000 francs. Il a fallu vivre, elle n'a pas tout conservé ; mais, sachant le prix de l'argent, elle a évité les dépenses inutiles, et puis il faut faire entrer en ligne de compte les placements heureux.

Sa mère lui a apporté un concours



Cl. Pirou Saint-Germain.

YVETTE DANS SA SALLE A MANGER, AVEC SA MÈRE

précieux, mais à ce point de vue seulement; pour les questions d'art, de métier, elle n'a jamais donné même un conseil... elle ne l'a pas entendue trois fois, en dehors de chez elle.

« Cette pauvre mère, dit-elle avec une sincérité qu'on ne songe même pas à mettre en doute quand on la connaît, des rares satisfactions que me rapporte cet argent gagné maintenant si facilement, la plus grande, c'est encore de lui passer ses caprices, ses fantaisies. Elle n'en a plus guère. Pourtant, en bonne Normande qu'elle est, elle a un faible



YVETTE EXPLIQUANT LES INTENTIONS D'UNE CHANSON
A UNE FEMME JOURNALISTE EN AMÉRIQUE

pour le linge, le beau linge bien fin, bien brodé. Je lui en ai rempli des armoires. »

Quand elle parle des rares satisfactions qu'apporte l'argent, Yvette trouve naturellement des incrédules. On lui objecte son appartement de l'avenue de Villiers, meublé et décoré dans le style Louis XV le plus pur, avec une sûreté de goût impeccable; sa ravissante propriété de Vaux, où survit le souvenir du bon Sari, en dépit des constructions nouvelles.

Elle fait une moue dédaigneuse et déclare que ce qu'il y a de meilleur encore, c'est de faire des heureux; elle ajoute, sans fausse modestie : « Depuis dix ans, j'ai donné 250,000 francs en secours ou en aumônes, sans parler naturellement des fêtes de charité et des représentations à bénéfice, dont le produit doublerait cette somme. »

Cette confidence faite dans le laisser aller d'une conversation familière, peut-être ne sera-t-elle pas du tout satisfaite d'en trouver l'écho ici ; mais je me suis



(Salon de 1896.) La petite cousine de Robert. Redelsperger. A. Ricard. Bac.

LA LOGE DE YVETTE GUILBERT — TABLEAU DE HENRI ALBERTI

promis de faire connaître Yvette Guilbert sous tous ses aspects et de m'élever au-dessus des banalités, des lieux communs et des fausses légendes qui dénaturent la physionomie exacte des personnalités en vue.

Autre guitare. — On la croit assoiffée de réclame, avide des occasions de se produire, de se mettre en évidence ; en réalité, elle a l'âme d'une bourgeoise, elle vit d'ailleurs très bourgeoisement, on ne la voit nulle part. Bien plus, elle a l'appréhension de la foule ; le public, même lorsqu'il l'acclame, lui inspire une appréhension instinctive. Si elle avait eu le choix, elle aurait préféré une autre carrière dans laquelle elle eût gagné moitié moins. Pour exprimer le malaise qu'elle éprouve encore maintenant certains soirs, elle disait un jour : « Ça me tortille au point que je sens mes intestins qui font des chignons ! » Que de révélations du même genre on pourrait faire sur elle ! C'est une des femmes sur lesquelles on a le plus écrit, dont on a le plus parlé, et qu'on connaît le moins.

Ne vous la figurez pas poseuse, d'après les quelques lignes qu'elle a écrites pour le *Monde Moderne*. Cette pensée, dans sa forme énigmatique, lui a été inspirée par la nécessité de donner quelque chose de soi en pâture à la jalousie : l'habileté consiste à lui abandonner délibérément une proie, pour l'empêcher de choisir et de mordre ailleurs, sur des points plus sensibles. Ainsi fit Sarah Bernhardt avec sa maigreur.

A ceux qui demandent pourquoi son succès — et combien de fois ne s'est-on pas posé cette question ! — on peut répondre. Comparez-la aux autres artistes du café-concert et avouez qu'elle a sur elles une supériorité qui légitime

Savoir préméditer des gaffes pour occuper ses ennemis, c'est jeter du boeuf au lion pour l'empêcher de manger de l'homme

Yvette Guilbert

et ce qu'elle gagne et l'engouement du public. Évidemment, un cachet de 800 francs, cela paraît bien gros pour quelques chansons; mais soyez assuré que les directeurs ne la payeraient pas aussi cher s'ils n'y trouvaient pas leur profit. Dès que son nom figure sur l'affiche, la recette grossit proportionnellement au supplément de frais qu'elle nécessite. Voilà pour le résultat. Quant à la cause de son succès, il faut la chercher dans la rencontre entre ce talent fait d'ironie, de raillerie pimentée de perversité, et — il faut bien dire le mot, quoiqu'on en ait abusé — la névrose de notre époque fiévreuse et déliquescente. Son répertoire... comment en donner une idée? Laquelle choisir parmi ses centaines de chansons si différentes? Prenons *les Jeunes Mariées,* de Xanrof, l'une des meilleures parmi les plus récentes :

> C'est la c'hnill' qui va s'transformer,
> L'allumett' qui va s'allumer,
> La fleur qui demain s'ouvrira,
> Ah! ah! — Ah! ah!
> Au premier baiser des rosées,
> Les jeun's mariées.
> Y en a qu'est comme des morceaux d'bois,
> D'aut's pleur'nt comme un cerf aux abois,
> D'autres fredonn'nt le : « Ça ira! »
> Elles veul'nt avoir l'air renseignées,
> Les jeun's mariées!

Ces couplets, choisis à grand'peine parmi les moins inconvenants, se chantent sur une sorte de mélopée lente et monotone que la diva coupe de sursauts brusques, sans jamais abandonner sa diction nette et martelée.

Vous désirez évidemment connaître la part de collaboration d'Yvette dans les couplets toujours inédits qu'elle chante. Eh bien, sachez-le, exception faite pour les poètes d'un talent reconnu, ses chansonniers développent et riment le plus souvent des idées à elle, encore lui arrive-t-il fréquemment de modifier les vers... comme la musique d'ailleurs. Voici, dans cet ordre d'idées, un souvenir de son séjour en Amérique.

Elle avait été frappée de la façon

dont les fillettes de dix à douze ans, employées dans les magasins de nouveautés, crient *cash!* (caisse), en accompagnant les clientes. *Cash!* ce mot sec articulé sur un ton nasal et criard par des centaines de petites bouches fait songer à une serre pleine de perroquets.

« Or, fait-elle, l'idée me vint que l'on pourrait écrire une chanson en prenant pour thème ce mot *caisse,* prononcé sans trêve par ces enfants de dix ans. — D'abord une fillette jolie, commençant sa vie de misère en criant du matin au soir dans le brouhaha du magasin : Caisse! — Puis, quittant le travail pour la galanterie... Caisse! à plusieurs couplets. — Enfin, sur le point de mourir, recevant les secours de la religion et criant, au moment de passer l'octroi divin, ce mot significatif en diable : caisse! C'est ce que j'ai expliqué à une femme reporter, miss Samson. »

La préoccupation du renouvellement incessant de son répertoire n'est pas le moindre souci de l'infatigable artiste. Elle tente dans ce moment-ci une évolution vers le genre dramatique; le public paraît d'ailleurs l'y encourager; mais ce n'est là qu'un premier pas dans une carrière nouvelle où Mme Yvette Guilbert désire ardemment cueillir d'autres lauriers. D'ici à quelques années nous la verrons peut-être jouer les héroïnes d'Alexandre Dumas fils, succéder à Sarah Bernhardt, devenir la Duse française. Seulement il faut préparer le terrain à longue échéance. Rien n'est difficile comme de donner de nouvelles habitudes au public; s'il attend des gaudrioles, il ne faut pas songer à lui offrir autre chose. Polin se ferait siffler s'il s'avisait de chanter des chansons patriotiques. Y serait-elle excellente, Yvette Guilbert ne peut, du jour au lendemain, se montrer dans *la Dame aux Camélias.*

C. DE NÉRONDE.



YVETTE, PAR TOULOUSE-LAUTREC
D'après le journal *le Rire.*



LE CAPITOLE

TOULOUSE

La ville de Toulouse, par sa position géographique, a eu de tout temps une importance de premier ordre. Elle commande, en effet, la haute plaine de la Garonne et se trouve à mi-chemin de l'isthme qui sépare l'Océan de la Méditerranée, et son importance stratégique n'a eu d'égale que son importance commerciale. Aussi de tout temps a-t-elle été l'entrepôt de tous les pays qui l'entourent, recevant aussi bien les marchandises de l'Orient que celles de l'Occident.

D'un autre côté, la chaîne des Pyrénées forme pour elle une barrière efficace et qui l'a toujours protégée contre les invasions du Midi.

A Toulouse peut s'appliquer mieux qu'à toute autre cette formule quasi banale : son origine se perd dans la nuit des temps. L'homme, en effet, a, dès les premières civilisations, reconnu et occupé les points de cette importance, et son coup d'œil ne l'a jamais trompé.

Aujourd'hui, âge du tourisme, elle sert de halte aux voyageurs qui visitent le Midi, aux malades qui vont demander la santé aux eaux thermales des Pyrénées. Par sa physionomie pittoresque et toute spéciale elle offre un attrait tout particulier, réunissant en effet tous les progrès de la vie moderne aux séductions des œuvres du temps passé. C'est ainsi que Montalembert, dans une lettre célèbre à Victor Hugo, disait que : « Toulouse présente l'aspect d'une de ces villes de paysage du xve siècle, dominée par une foule de clochers pyramidaux et d'immenses nefs, hautes et larges comme des tentes plantées par une race de géants pour abriter leurs descendants affaiblis. Toulouse est une ville qui mérite au plus haut point l'attention du voyageur, ne fût-ce qu'à cause du grand nombre de ruines qui la parent encore et qui ont conservé, au milieu de leurs humiliations, tant d'importantes traces de leur antiquité. »

Le premier centre d'occupation de Toulouse primitive s'élevait au sud-ouest de la ville actuelle, sur le coteau de Pech-David ; comme toujours, la

tribu gauloise des Volkes avait établi en ce lieu une sorte de bourgade, lieu de refuge en cas d'attaque, de rassemblement lors des expéditions organisées par ces peuplades remuantes.

Mais comme dans bien d'autres localités, le plateau de Vieille-Toulouse fut abandonné et, plus tard, ses habitants se rapprochèrent des bords du fleuve, trouvant là un chemin naturel pour leurs excursions aventureuses. Superstitieux comme toutes les races primitives, ils consacraient aux dieux les masses d'or qu'ils enlevaient de tous côtés et les enfouissaient dans les mares sacrées. C'est là que le consul Cépion, en 106 avant Jésus-Christ, battit les Volkes; après avoir pillé la ville, les Romains desséchèrent les marais sacrés et s'emparèrent de l'or de Toulouse. Peu de temps après, la défaite de Cépion par les Cimbres fut regardée comme une punition des dieux irrités de cette profanation, et l'on dit désormais des malheureux accablés par les catastrophes qu'ils avaient de l'*or de Toulouse*.

Toulouse devint rapidement, sous l'influence civilisatrice de Rome, une cité très prospère; les poètes célébrèrent ses écoles, et les succès de ses rhéteurs lui firent donner par Martial le surnom de *Palladia,* ville de Minerve, cité Palladienne, dont elle s'enorgueillit encore.

Les architectes du pays s'emparèrent de la brique et de la tuile romaines, qu'ils n'ont plus abandonnées et qui étonnent encore les habitants du Nord, comme elles surprenaient déjà le poète Ausone :

Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens.

Pendant longtemps la ville nouvelle fut reliée à la vieille Toulouse par une voie des tombeaux; un cimetière terminait au levant ces alignements funèbres



PONT DE PIERRE

au lieu dit de Saint-Roch. Aux derniers jours de février, chaque famille apportait des offrandes sur les tombeaux : des marchands de toute sorte s'installaient aux abords de Saint-Roch et la tradition vivante de ces antiques cérémonies s'est conservée jusqu'à nos jours sous le nom de *feretra*, transformé en *fenetra*.

Toulouse était tellement assimilée aux Romains et César fit entrer tant de Toulousains au Sénat que Cicéron craignit un instant pour la pureté de la langue de Virgile. Malgré leur accent provincial, les Toulousains tinrent avec honneur la place qui leur était faite.

Le christianisme fut accueilli avec une faveur marquée par toute la population, et les chrétiens étaient déjà nombreux lorsque le pape Fabien envoya l'évêque Saturnin diriger les nouveaux convertis; mais les intrigues du grand prêtre réussirent à ameuter les idolâtres contre le saint évêque et il fut martyrisé : attaché à la queue d'un taureau sauvage; sur son tombeau s'élève encore l'*insigne basilique* Saint-Sernin.

L'empire ne survécut que peu de temps au paganisme et les Barbares démolirent peu à peu le vieil édifice : en 419, l'empereur Honorius était obligé

de céder aux Visigoths Toulouse et tout son territoire, et pendant plus d'un siècle elle fut la capitale des rois barbares; mais, en 508, les Francs, conduits par Clovis, s'emparèrent du pays et Toulouse devint le chef-lieu de l'Aquitaine franque.

Après bien des vicissitudes, Toulouse passa sous la domination des comtes et conserva une indépendance entière jusqu'au milieu du XIIIe siècle : ce fut la période la plus brillante de tout le moyen âge. A la gloire militaire acquise par ses comtes dans les croisades et dans les guerres auxquelles ils furent mêlés, vint s'unir la vitalité des institutions municipales, qui furent la note distinctive du comté de Toulouse.

La prospérité de la ville s'accrut avec une rapidité surprenante grâce à l'entente absolue entre le pouvoir et la population. Celle-ci, à la fois active et intelligente, avait appris peu à peu, et surtout pendant l'absence de ses souverains en Terre-Sainte, à compter sur elle, à s'administrer elle-même, à agir de son propre mouvement : aussi avait-elle été amenée à constituer un centre communal qui dirigeait tout sous la tutelle bienveillante des comtes. L'un d'eux, Alphonse, favorisa de tout son pouvoir cette émancipation et reconnut les vingt-quatre consuls qui prirent le nom de *capitouls*, du nom du chapitre *capitulum*, où ils s'assemblaient : *capitulum* qui fut transformé plus tard en Capitole.

L'hérésie des Albigeois vint mettre un terme à cette période glorieuse : le peuple avait accueilli avec ferveur cette croyance venue d'Orient, qui expliquait le douloureux problème de la vie par la lutte de deux principes également puissants du bien et du mal.

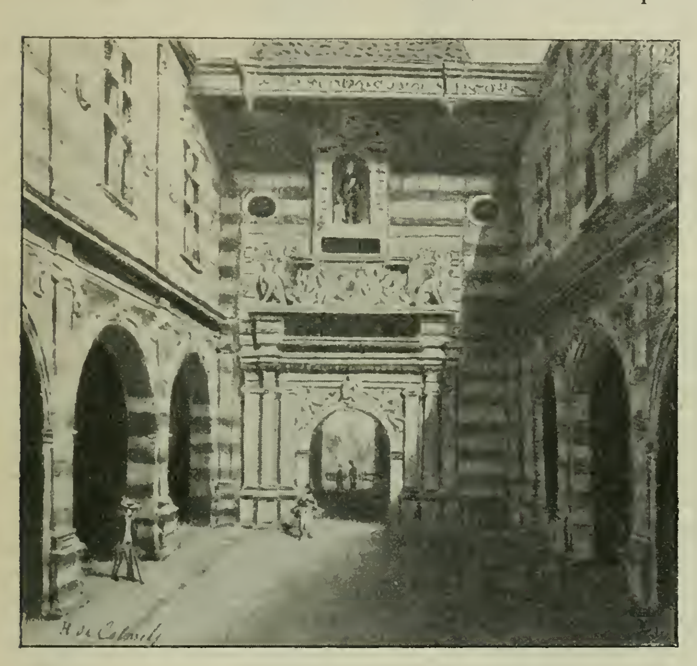
D'un autre côté, la richesse si rapidement venue avait produit un relâchement des mœurs, que la poésie sensuelle des troubadours entretenait chez les grands, pendant que le peuple se jetait tête baissée dans une doctrine qui prêchait la révolte.



ANCIENNE PORTE DU CAPITOLE

A plusieurs reprises l'Église essaya d'arrêter la doctrine hérétique, mais l'entraînement était irrésistible, et les comtes de Toulouse favorisèrent ouvertement les sectes nouvelles.

De là la croisade des Albigeois, guerre religieuse à l'origine, et qui devint plus tard une guerre politique, lutte terrible entre le Nord et le Midi. Après bien des alternatives de succès et



CAPITOLE — COUR HENRI IV

de revers, le Midi fut vaincu et le roi de France prit possession de la contrée en 1271 ; bientôt furent rétablis le calme et la tranquillité dans un pays ravagé par plus de trente années de guerre.

Les habitants de la ville prêtèrent serment de fidélité au roi, mais en réservant les privilèges attachés à leurs consuls, le maintien du droit romain et le vote libre des impôts.

Désormais Toulouse ne fut plus que le chef-lieu d'une province importante, mais elle conserva toujours l'empreinte de ces grandes périodes anciennes : elle était déjà une cité importante lors de son assimilation romaine; plus tard, par deux fois, elle devint la capitale d'un royaume, puis d'une principauté féodale qui avait rapporté des croisades des goûts artistiques qui se développèrent avec éclat.

Telle est, résumée en quelques lignes, l'histoire de Toulouse : elle peut être fière de son passé, et grâce aux nombreux vestiges de ces brillantes époques que l'on rencontre encore, la ville moderne est une des plus intéressantes du Midi que le touriste puisse visiter.

La ville est bâtie dans une plaine fertile, mais qui n'a rien de pittoresque ; cependant, lorsque le temps est clair, alors surtout que le vent du Sud (l'autan) s'apprête à souffler, on découvre la chaîne entière des Pyrénées, qui forme à l'horizon une ceinture étincelante de neige et de glaces éternelles. La ville proprement dite s'étend sur la rive droite de la Garonne, tandis qu'en face, sur la rive opposée, le faubourg Saint-Cyprien forme à lui seul une ville avec ses 20,000 habitants ; la population totale est de 140,000 habitants.

Un magnifique pont de pierre, construit par les États-généraux, de 1543 à 1546, relie le faubourg à la ville ; deux autres ponts, de Saint-Pierre et de Saint-Michel, facilitent encore les communications entre les deux agglomérations.

Le canal du Midi contourne la ville

au nord et va se jeter dans la Garonne à l'extrémité nord-ouest du faubourg des Minimes.

Une ceinture de boulevards a remplacé les anciens remparts et fait le tour de la ville centrale. En un point seulement, une partie de ces vieilles fortifications existent encore et forment l'enceinte de l'Arsenal.

Nous conduirons notre touriste dans les différents quartiers de la ville, ce qui nous permettra, chemin faisant, de parler de chacun des monuments que nous pourrons rencontrer sur notre route.

La gare principale, gare Matabiau, bâtie de l'autre côté du canal, s'étend assez loin sur les côtés de la ligne de Bordeaux, étroitement resserrée qu'elle est entre le canal et les hauteurs du Calvinet.

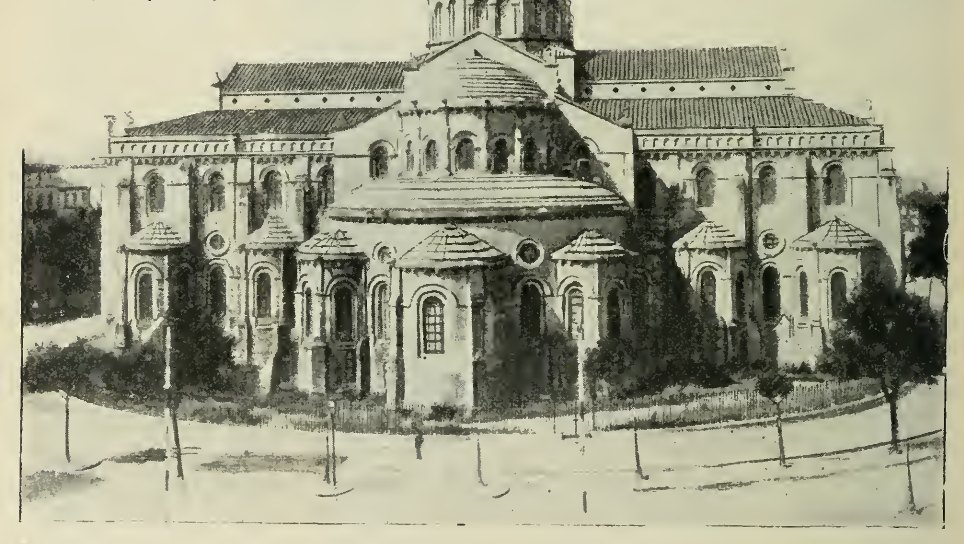
Tout à côté s'élève l'École vétérinaire, bâtiment sans caractère (1835), mais dont les aménagements intérieurs sont excellents.

En face de l'École vétérinaire, un pont en fer passe au-dessus de la voie ferrée qui s'engage en tranchée profonde dans l'étroit espace qui sépare le canal des coteaux voisins, au haut desquels on aperçoit la colonne de briques élevée en l'honneur des *braves morts pour la patrie* lors de la bataille de 1814, livrée par le maréchal Soult aux troupes anglaises.

A côté, l'on aperçoit l'Observatoire et les coupoles de ses lunettes.

En avant du pont du chemin de fer, un nouveau pont de briques permet de franchir le canal et d'entrer en ville.

Une statue élevée à Riquet, le créateur du canal du Midi, s'élève au milieu du rond-point qui précède la promenade des allées Lafayette, laquelle va nous conduire au centre de la ville, en croisant les boulevards et le théâtre des Variétés.



SAINT-SERNIN

La place Lafayette termine au sud les allées de ce nom ; c'est une place circulaire, entourée de constructions uniformes et sans caractère.

La rue principale qui s'ouvre à l'ouest

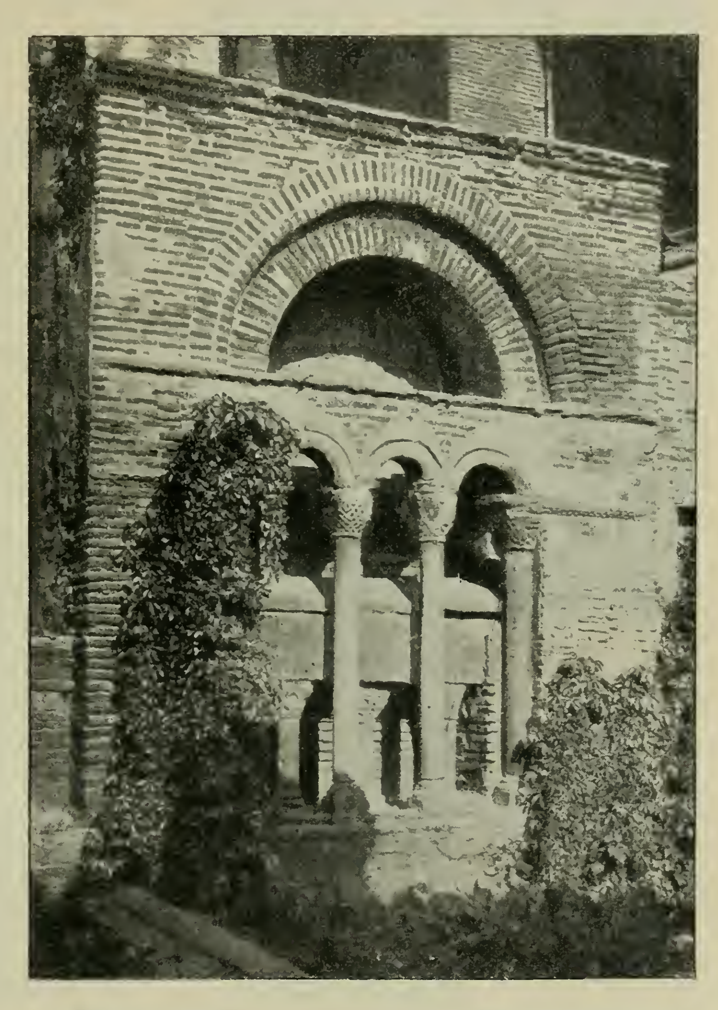
de cette place, la rue Lafayette, nous conduira en quelques minutes à la place du Capitole. Sur un de ses côtés s'élève l'hôtel de ville, décoré du nom pompeux de Capitole, qui peut faire naître tout d'abord une étrange confusion avec le Capitole romain ; ici nous n'avons affaire, comme nous l'avons dit, qu'à une corruption du mot *capitulum* : habitation du chapitre, du conseil de ville.

Le Capitole est une vaste construction, isolée aujourd'hui, donnant d'un côté sur la grande place, de l'autre sur un square, que longe la rue Lafayette, et au milieu duquel s'élève le donjon.

Cet édifice, qui ne manque pas de grandeur et qui marie à la fois la brique et la pierre, date du siècle dernier. Édifié par l'architecte Cammas, il se compose d'un arrière-corps et de trois avant-corps de style ionique ; huit colonnes de marbre rouge supportent un fronton triangulaire surmonté de deux génies.

Sur la frise, une longue plate-bande de marbre noir porte pour toute inscription le mot *Capitolium*. Les avant-corps latéraux sont également ornés de statues représentant Clémence Isaure, personnification de la poésie toulousaine, Minerve, Melpomène et Thalie.

Cammas, l'architecte du Capitole, pouvait être un artiste de talent ; mais il était laid et difforme, ce qui ne l'empêcha pas d'être accusé d'avoir enlevé une jeune fille.



TOMBEAU BYZANTIN — SAINT-PIERRE DES CUISINE

L'avocat Boubée, alors célèbre dans le barreau de Toulouse, plaidait pour lui : « Messieurs, dit-il, je plaide pour un laid, je plaide pour un gueux, je plaide pour un sot. Pour un laid, messieurs, le voilà ! Pour un gueux, messieurs, c'est un peintre, et qui pis est,



L'ARSENAL — VIEUX CAPITOLE

le peintre de la ville! Pour un sot : que la cour se donne la peine de l'interroger. » Et l'avocat gagna sa cause.

La façade de Cammas et la cour de Henri IV, qui occupe le centre des constructions, sont les seules parties anciennes de l'édifice ; des bâtiments neufs, dus à M. Ducler, ont remplacé, il y a quelques années seulement, les constructions de toute sorte qui déparaient l'hôtel de ville. Parmi celles-ci il fallait remarquer l'ancien arsenal et une vieille porte du Capitole, aujourd'hui reconstruite au Jardin des Plantes.

La cour centrale, cour de Henri IV, a été restaurée et sera certainement remarquée par tous les archéologues, grâce à ses détails charmants de l'époque de la Renaissance. Au fond, une belle porte de l'architecte Bachelier donne accès sur le square du donjon ; au-dessus de l'entablement se lit l'inscription suivante :

Hic Themis dat jura civibus.
Apollo flores camœnis, Minerva
palmas artibus.

Tout à fait au sommet une niche renferme une statue de Henri IV, en marbre noir avec la tête et les mains en marbre blanc.

C'est dans cette cour que le duc de Montmorency eut la tête tranchée le 30 octobre 1632, et l'on montre encore le couperet qui aurait servi à cette odieuse exécution.

Au delà de la porte de Bachelier, s'ouvre le grand escalier qui conduit aux étages supérieurs : salle du conseil au nord, salle des fêtes sur la façade principale, en complète reconstruction actuellement. Les trois salles du trône, des illustres et de Clémence-Isaure ont été réunies en une seule et vaste pièce, décorée de riches motifs de la Renaissance, dus à M. Pujol ; une série de panneaux et de plafonds de MM. Paul Laurent, Ponsan, Martin, Yarz, Destrem, de groupes de sculptures de MM. Falguière, Mercier, Laporte, tous Toulousains, retraceront l'histoire de Toulouse et feront de cette salle de fêtes un des plus beaux ensembles artistiques de notre époque.

Elle remplacera avec avantage l'ancienne salle des illustres, sorte de panthéon toulousain, dans laquelle les bonnes gens admiraient une longue série de bustes de plâtre rangés dans des niches dorées, creusées dans l'épaisseur des murs : ostentation un peu prétentieuse et qui semblait bien démodée de nos jours.

La plupart de ces bustes trouveront place cependant dans la nouvelle salle et compléteront cette histoire de Toulouse.

La salle de Clémence-Isaure avait perdu depuis longtemps son cachet primitif : il ne restait plus que la statue de dame Clémence autour de laquelle s'assemblaient les mainteneurs des Jeux Floraux.

L'Académie des Jeux Floraux n'est pas la plus célèbre, mais elle est incontestablement la plus ancienne des institutions littéraires de la France et elle dure sans interruption depuis le XIVe siècle.

En 1323, sept lettrés, distingués par leur sagesse et la finesse de leur esprit, rapportent les annales toulousaines, *voulant trouver la science de faire de bons poèmes,* invitèrent tous les poètes des contrées de langue d'oc à leur apporter leurs ouvrages, promettant au plus vaillant une *violette d'or fin* en signe d'honneur. Au jour indiqué, 1er mai 1324, les poètes arrivèrent de tous côtés; la fête eut un succès tel que les Capitouls décidèrent que les frais de la *Joie de la violette* seraient couverts par les revenus de la ville.



LA DALBADE

Non contents de se livrer « au seul plaisir d'entendre chanter d'un son mélodieux et gai des chants bien versifiés, célébrant de beaux faits et des mots notables qui pénètrent l'âme d'une bonne doctrine », les sept troubadours publièrent une poétique écrite en vers. Ce manuscrit, unique en son genre, existe encore aujourd'hui dans les archives de l'Académie; il fut rédigé en 1356 par Molinier, chancelier du collège du « Gai savoir » et il est bien certainement un des monuments les plus anciens et les plus curieux des commencements de la littérature méridionale.

Les Jeux Floraux se conservèrent intacts pendant une bonne partie du XIVe siècle; mais à son déclin, les guerres,

les pestes, les disettes, diminuèrent l'éclat des fêtes de mai et en 1484 le collège du Gai savoir cessa ses réunions. Cet état d'abandon ne fut pas de longue durée; grâce à la main généreuse d une noble dame, les jeux se relèvent et elle préside, dit la tradition, à la distribution des prix de 1496, à celle de 1498.

L'on sait peu de choses sur cette figure idéale de Clémence Isaure, et la critique, qui ne respecte rien, a été jusqu'à nier son existence; mais si sa biographie nous manque, son œuvre subsiste encore, non sans éclat.

Le renom des Jeux Floraux s'était étendu au dehors et exerçait sur la France entière un rayonnement incontesté; et lorsque le roi venait dans la ville de Toulouse, rien ne paraissait plus intéressant à lui montrer que le spectacle d'une séance littéraire de la docte académie: c'est ce que l'on put voir lorsque Charles IX fit son entrée à Toulouse en 1563.

Les réunions poétiques du Gai savoir changèrent peu à peu de manière d'être, et en 1694 des lettres patentes du roi érigèrent le collège du Gai savoir en Académie des belles-lettres. Enfin, en 1773, un arrêté royal donna à l'Académie les statuts qui servent de base à ses délibérations et à ses concours, et qui sont encore en vigueur aujourd'hui.

L'aile gauche du Capitole est consacrée au théâtre, reconstruit récemment, d'une richesse de décoration du meilleur goût et qui se trouverait en bonne place dans la capitale. La scène du Capitole est une des meilleures de province; mais le public, très exigeant et très bon connaisseur en musique, est redouté des artistes.

Derrière le Capitole, isolé dans un square, malheureusement trop exigu, le donjon restauré renferme les archives de la ville, dépôt des plus riches en documents précieux. A l'angle sud-ouest de la place du Capitole, la rue du Taur



SAINT-ÉTIENNE

va nous conduire à l'église de ce nom et à la basilique Saint-Sernin.

La première de ces églises a été bâtie sur le tombeau primitif de l'apôtre de la contrée. Saint Hilaire, troisième évêque de Toulouse, voulant rendre aux reliques de saint Saturnin les honneurs qui leur étaient dus, fit creuser le sol à l'endroit où devaient reposer, suivant la tradition, les restes du martyr. Ces derniers furent retrouvés profondément enfouis dans la terre et encore enfermés dans une caisse de bois; mais n'osant toucher à un cercueil aussi saint, Hilaire le fit entourer d'une construction en briques, en forme de four, et il éleva encore au-dessus un édicule en bois.

En remaniant l'autel principal de l'église actuelle, on a mis à découvert une crypte, qui semble répondre à l'*opus latericium fornicis* édifié par saint Hilaire.



HOTEL D'ASSÉZAT

La nef de l'église actuelle date du XIIIe siècle, mais la façade a été reconstruite en 1530; elle est munie de créneaux, de mâchicoulis et de meurtrières, ce qui lui donne l'aspect d'une forteresse.

En face de l'église du Taur, une petite rue nous conduira au petit séminaire de l'Esquille et aux ruines de l'église des Cordeliers.

Celle-ci a longtemps servi de magasin aux fourrages, mais en 1870 elle a été complètement détruite par un incendie; la tour du clocher a seule résisté aux flammes et elle sert aujourd'hui de fonderie de plomb de chasse. Cette église renfermait, avant la Révolution, un mausolée élevé à la mémoire du président Duranti, massacré dans une sédition, et le tombeau d'une Toulousaine célèbre, la belle Paule.

Celle-ci apparut aux yeux ravis des Toulousains lors de l'entrée de François Ier. Le roi venait de prêter serment et de jurer qu'il maintiendrait les franchises et coutumes de la ville, lorsqu'une troupe de jeunes filles, vêtues en nymphes, se présenta devant lui; à leur tête était Paule de Viguier, à peine âgée de quinze ans. Elle récita un discours en vers, et le prince demeura frappé d'admiration; il crut voir le modèle de ces statues grecques, chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui venaient depuis peu d'être découvertes en Italie. Dans son enthousiasme, il l'appella la *belle Paule,* et depuis lors elle ne porta jamais d'autre nom.

Les poètes chantèrent la jeune Toulousaine sur tous les tons; ils la comparèrent à toutes les déesses et en firent la quatrième Grâce. Elle-même cultiva les muses avec succès. Voici les vers qui terminent ses plaintes à l'occasion de la mort de son premier-né :

Las ! j'ai perdu ce rosier fleury,
De mon vieux temps l'orgueil et l'espérance;
La seule mort peut donner allégeance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtry.
Or, adieu donc, mon enfant moult chéry,
De toi toujours garderai souvenance.

La foule qui l'entourait, chaque fois qu'elle sortait, était devenue si incommode qu'elle prit le parti de se renfermer dans son hôtel et de n'en jamais sortir qu'avec un voile.

Cette résolution fit rumeur dans le quartier des étudiants, on annonça un mouvement séditieux, et les capitouls menacèrent la belle Paule de la rendre responsable de tous les résultats du

tumulte si elle ne se montrait pas au moins deux fois par semaine.

L'église Saint-Sernin est certainement le monument le plus intéressant de ceux que l'on rencontre à Toulouse, et l'un des plus importants de toute la région.

Bien que l'insigne basilique, pour employer l'expression habituelle, paraisse avoir été construite d'un seul jet, et malgré l'unité de son plan, il est assez facile de voir qu'elle a été reprise à trois époques différentes. Bien des fragments de sculpture, d'un édifice primitif, ont été utilisés au XII[e] siècle et rappellent seuls la chapelle primitive édifiée en dehors des murailles de la ville en l'honneur du premier apôtre de Toulouse, saint Saturnin.

Au XIV[e] siècle, la nef fut entièrement reconstruite, en utilisant en grande partie les anciens matériaux; mais les murs des bas côtés durent rester debout avec leurs portes décorées de curieux chapiteaux romans. L'architecte a conservé le plan primitif, l'aspect général de la décoration intérieure ; il s'est contenté de mettre le cachet de l'époque dans une voûte à arête ogivale. Les étages supérieurs de la tour et la flèche furent élevés alors ; mais le poids énorme ajouté ainsi écrasa les quatre piliers des transepts, et ils furent entourés d'un revêtement de maçonnerie de briques.

Le chœur fut également surélevé de plus de deux mètres au-dessus du sol primitif, pour donner place aux cryptes.

La façade est encore incomplète et dépare l'édifice entièrement restauré, trop restauré peut-être, par Viollet-le-Duc, dans toutes ses parties.

Deux portes latérales, fort curieuses, donnent accès dans l'intérieur de l'église; la porte de Miègeville, située en face de la rue du Taur, est précédée d'un charmant portail isolé de la Renaissance.

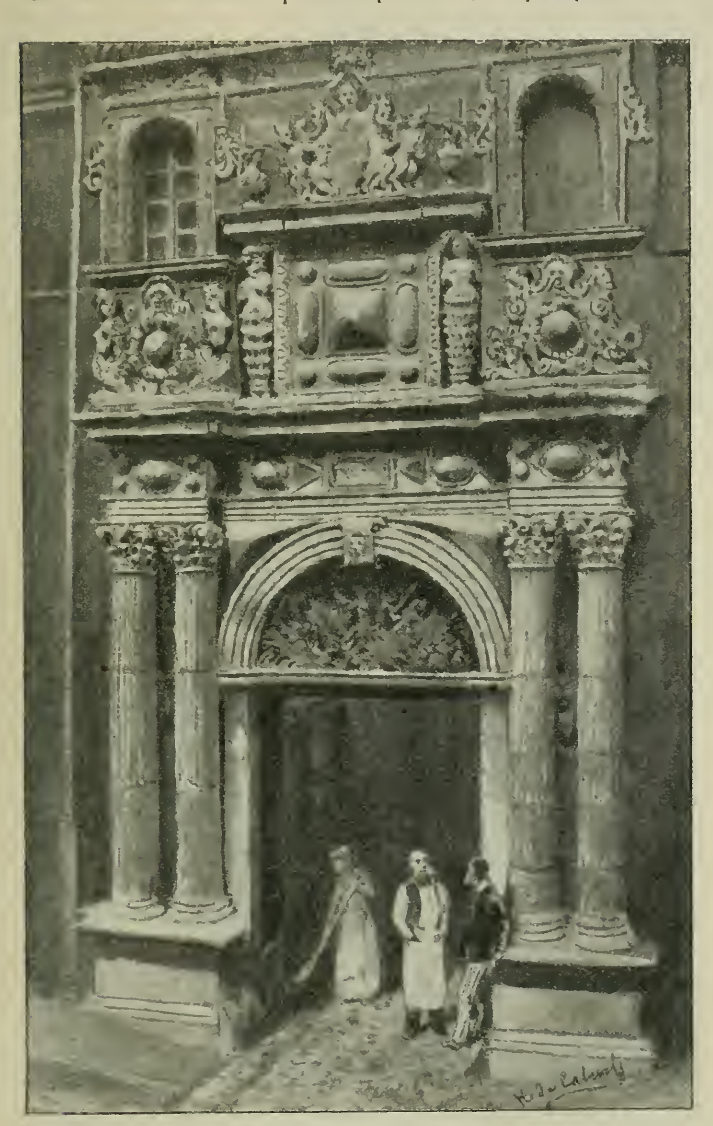
La porte elle-même est encadrée de colonnes de marbre, surmontées de chapiteaux représentant des scènes de l'histoire sainte, la frise est ornée des figures des douze apôtres. Un bas-relief, en marbre blanc, un Christ apparaissant dans sa gloire, décore le tympan ; enfin, un bas-relief, à gauche, représente saint Jacques, un autre, à droite, saint Pierre.

La porte des Comtes, vulgairement de Filleuls, s'ouvre à l'extrémité sud du transept ; elle doit son nom à une niche voisine, reconstruite en 1774, où furent ensevelis, dans des sépulcres pour la plupart gallo-romains, plusieurs comtes de Toulouse. La dignité de ces princes



HOTEL DE FELZINS

souverains ne suffisait pas à leur faire accorder la sépulture dans *l'insigne basilique,* où des *corps saints* pouvaient seuls être conservés. La partie la plus intéressante de l'extérieur de l'édifice est l'abside : cinq chapelles, religieux souvenir des cinq plaies du Christ, se groupent avec les quatre chapelles des transepts.



HOTEL DE FELZINS

Ces chapelles et la ligne courbe à laquelle elles se rattachent constituent un immense soubassement, au-dessus duquel paraît s'élever le mur du chœur, le chevet de l'église. Toutes ces constructions semblent s'appuyer mutuellement, pour servir de base à la tour qui s'élève au point de jonction des bras de la croix. De cet ensemble résulte, ainsi que l'a fait remarquer Mérimée, une disposition pyramidale des plus heureuses qui frappe de loin le spectateur.

Il faut entrer dans l'église par la porte occidentale, afin de voir dans son ensemble l'intérieur de l'édifice, sombre et grandiose et d'un effet saisissant.

En avant du chœur, des stalles de la Renaissance portent leur date, 1566; elles sont remarquables par leur excellent état de conservation et quelques détails pleins de fantaisie; c'est ainsi que l'une d'elles représente un porc assis dans une chaire, avec cette inscription : *Calvin le Porc.*

Au-dessus du chœur s'élève un grand baldaquin doré, élevé à chers deniers en 1734, au lieu et place d'un mausolée très ancien qu'a malheureusement rem-

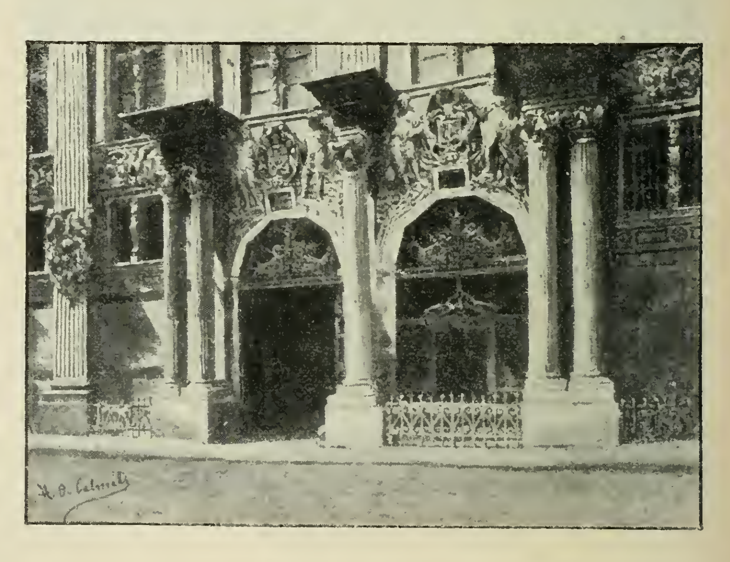
placé ce mauvais spécimen de cette ornementation lourde, si froide et si



HOTEL DE LASBORDES

poncive, du siècle dernier. Au-dessus de l'autel, une niche grillée contient ce qui reste des reliques de saint Sernin, c'est-à-dire le crâne du martyr, sauvé en 1794, lors de la spoliation de l'église.

Tout à côté, l'on ne manquera pas de remarquer un admirable Christ byzantin, trésor inestimable jadis relégué dans les combles, et dont bien des parties ont été abîmées ; chose déplorable, car ceci est le fait des bonnes dévotes de nos jours, le Christ entier a été doré à neuf !



HOTEL DE PIERRES

Le pourtour de l'abside, nommé le Tour des corps saints, dans le langage toulousain, est l'objet d'une vénération toute particulière, à cause des nombreuses reliques qu'il contient.

Les cryptes, situées au-dessous du monument de saint Sernin, s'ouvrent dans ce même pourtour de l'abside. De tout temps, le reliquaire de saint Sernin a eu une immense renommée ; et c'était devant *ces grottes souterraines* que les monarques les plus puissants venaient tour à tour fléchir les genoux et déposer leurs offrandes.

Jusqu'au siècle dernier, les Toulousains associaient les *corps saints* aux circonstances importantes de leur existence. Dans les calamités publiques notamment, ils les invoquaient comme les véritables protecteurs de la cité : *Hic sunt vigiles qui custodiunt civitatem*, dit l'inscription gravée au-dessus de la porte d'entrée.

Mais tous ces trésors furent enlevés

le 11 octobre 1793, les châsses démontées, et l'or et l'argent ainsi confisqués donnèrent près de 3,000 marcs seulement. La plus grande partie des ossements sacrés furent sauvés par un religieux et plus tard réintégrés dans des châsses de bois; quelques reliquaires, lamés de cuivre, échappèrent seuls au pillage.

Tout à côté de l'église, les bâtiments du collège Saint-Raymond, habilement restaurés, contiennent aujourd'hui un musée des arts décoratifs, véritable Cluny toulousain, dans lequel M. Roscach a groupé, avec infiniment de goût, tous les objets intéressants recueillis dans la région, soit par l'administration municipale, soit par la société archéologique.

PETIT CLOITRE DU MUSÉE

Non loin de là s'élèvent les bâtiments de la faculté de droit et ceux de la faculté des lettres, constructions récentes sans caractère. Au delà, adossée aux bâtiments de l'arsenal, s'élève l'église Saint-Pierre, bâtie, en 1607, par les Chartreux; elle forme une croix parfaite, au centre de laquelle s'élève le maître-autel; les adorateurs en marbre blanc qui l'accompagnent passent pour un des meilleurs morceaux du sculpteur François Lucas, de l'ancienne école toulousaine. Dans les murs d'une vieille construction du XIIe siècle, *Saint-Pierre des Cuisines*, aujourd'hui magasin de sellerie de l'arsenal, se trouve encastré un tombeau byzantin des plus intéressants; on croit qu'il renfermait les restes d'une comtesse de Toulouse, fondatrice de l'église.

L'arsenal étend ses vastes constructions contre les anciens remparts et contient un matériel de guerre considérable.

Le pont suspendu de Saint-Pierre nous conduira dans le faubourg Saint-Cyprien, dévasté par l'inondation de 1875, mais aujourd'hui entièrement reconstruit, grâce aux offrandes considérables envoyées de tous les points du globe.

L'église Saint-Nicolas est une vieille construction du XIIIe siècle, souvent remaniée, et surmontée d'un clocher en briques qui rappelle celui de Saint-Sernin.

Le faubourg possède encore deux grands hôpitaux : la Grave, plus spécialement consacrée aux vieillards et aux infirmes; Saint-Jacques, aux malades et particulièrement aux cliniques de la faculté de médecine. Il existe encore un troisième hôpital destiné aux malades de la garnison, car celle-ci est nombreuse : elle comprend quatre régiments.

Nous repasserons la rivière, pour aller visiter les trois églises que nous apercevons du pont de pierre.

Les Jacobins, ancien monastère des Dominicains, ordre fondé à Toulouse en 1229, huit ans après la mort de saint Dominique. L'église fut consacrée le 20 octobre 1385, et elle peut être regardée aujourd'hui comme le spécimen le plus complet des monuments de brique de cette époque. Elle se compose d'un seul grand vaisseau, divisé en deux nefs par une rangée de hautes

colonnes posées sur l'axe du bâtiment.

Sur le flanc nord de l'église et entièrement en dehors de la masse principale, s'élève un magnifique clocher qui date de 1294; il est octogonal dans toute son étendue, et toute la construction est en briques, que le temps a revêtues d'une patine superbe.

A côté de l'église, existe encore un cloître du xive siècle, sur lequel s'ouvrent la salle du chapitre, la chapelle de Saint-Antonin, aux curieuses peintures, et le réfectoire. Enfin, sur la cour intérieure, un immense bâtiment du siècle dernier servait de demeure aux moines; il contient aujourd'hui le petit collège.

L'église de la *Daurade* (*dea aurata*), reconstruite en 1764, a remplacé une des plus vieilles églises de Toulouse, qui elle-même avait été élevée sur l'emplacement d'un temple romain. Aux basses eaux, on peut voir encore les restes du monument antique.

La *Dalbade* (*dea albata*) est située non loin de la Daurade, en face d'un vieux pont qui fait communiquer l'îlot de Tounis avec la ville. Elle date de 1455, époque de transition entre l'école du xive siècle, caractérisée par la belle proportion des lignes, et celle du xve siècle, plus élégante dans son ornementation.

GRAND CLOITRE DES AUGUSTINS — MUSÉE

L'extérieur de l'église est remarquable par son majestueux aspect, à la fois élégant et sévère; mais deux parties surtout sont dignes d'attention, le clocher et le portail. Le clocher, isolé comme celui des Jacobins, est une haute et massive tour carrée en briques, dont les angles sont déguisés et consolidés par des tourelles arrondies : une flèche élancée, également en briques, tout récemment reconstruite, surmonte le tout et termine de la manière la plus heureuse la masse du clocher. Le portail, quoique disparate, par son style, avec l'ensemble du monument, est une des plus belles pages laissées par Bachelier, cette gloire de la Renaissance toulousaine, complétée, il y a peu de temps, par une grande composition en terre émaillée, dans le goût italien et qui s'harmonise fort bien avec l'ensemble. L'intérieur de l'église forme une seule nef dont la hardiesse a fait craindre injustement pour sa solidité.

Parmi les autres monuments religieux, et ils sont nombreux à Toulouse, nous citerons encore la cathédrale de *Saint-Étienne*, fondée on ne sait trop à quelle époque; édifice singulier et qui a souvent exercé la sagacité des archéologues. C'est, en effet, une œuvre multiple, dont l'œil le moins exercé reconnaît sans peine l'irrégularité originale, mais qui ne choque pas tout d'abord.

Un clocher de briques s'élève à côté de la porte principale, qui elle-même donne sur une immense nef, mais qui ne se trouve pas dans l'axe du bâtiment; de même la rosace qui la surmonte s'éloigne de son centre. Au bout de cette nef principale s'ouvre une seconde église, placée dans la même direction, mais sur le côté de l'axe de la première



FONTAINE DU JARDIN DES PLANTES

nef, et d'une autre époque (1502-1609).

Toulouse possède encore de nombreuses maisons particulières de différentes époques et dont quelques-unes sont des plus remarquables : nous citerons les plus intéressantes.

L'hôtel d'Assézat a été bâti en 1555 ; tout récemment il a été légué à la ville par un généreux Mécène, M. Ozenne, et, complètement débarrassé des constructions parasites qu'il contenait, il servira de demeure somptueuse aux Sociétés savantes de la cité Palladienne. C'est là, sans contredit, un des plus beaux monuments du XVIe siècle de tout le Midi. Une cour carrée est entourée de bâtiments qui portent trois ordres de colonnes superposées : ionique au rez-de-chaussée, toscan au premier étage et corinthien au deuxième étage. A l'angle ouest s'élève la tour de l'escalier, terminée par une flèche et un clocheton.

Si l'on en croyait la tradition, l'hôtel d'Assézat aurait été construit sur les dessins du Primatice, par l'ordre de François Ier, qui l'aurait donné à sa sœur Marguerite d'Angoulême. Il est certain qu'il appartenait, au milieu du XVIe siècle, à Pierre d'Assézat, capitoul du quartier de la Daurade.

L'hôtel de Felzins, rue de la Dalbade, porte sa date dans un écusson du portail (1556). Celui-ci serait également l'œuvre du sculpteur Bachelier et il est remarquable par la pureté de son style. Ce portail franchi, on entre dans une cour dont le côté gauche est orné de pilastres d'ordre dorique ; on passe ensuite dans une seconde cour, trop remaniée, mais qui possède encore dans un angle une petite tourelle terminée en cul-de-lampe du style le plus pur.

Dans l'intérieur de l'hôtel, une cheminée, qui est la seule partie non modernisée, est attribuée à Jean Goujon.

L'hôtel de Lasbordes, place des Carmes, est un peu plus ancien (1515) ; mais c'est encore l'œuvre du sculpteur Bachelier et la meilleure de toutes celles qu'il a laissées à Toulouse. L'intérieur de la cour, fort bien restaurée, est surtout remarquable par l'ornementation des fenêtres : chacune d'elles est encadrée par deux cariatides, « non de ces figures roides et froides comme la pierre dans laquelle elles sont taillées, mais de véritables personnages qui se saluent, qui discutent ensemble, qui nous regardent passer ; il y a surtout une vieille femme, connue de tous les habitants de la ville, qui est une des choses les plus belles, d'étude et d'expression, que le ciseau ait jamais produites ».

L'hôtel Bernuy, le lycée aujourd'hui, est également un monument de cette époque, et ici encore la cour est des plus intéressantes ; elle a été complètement restaurée par l'État, chose bien nécessaire, car elle tombait en ruines.

L'hôtel de Pierres, rue de la Dalbade, construction lourde, mais originale, a été édifié, en 1612, par Bachelier fils, pour François de Clary, premier président au Parlement.

Le nouveau musée de Toulouse, construit par Viollet-le-Duc, s'élève au-devant de l'ancien cloître du couvent des Augustins.

Le petit cloître est du XVIe siècle ; il a été construit sur les dessins du religieux augustin Ambroise Frédeau, et cela dans le style le plus pur.

A côté s'ouvre le grand cloître, qui remonte au XIVe siècle. Ses longues galeries, ornées de colonnes jumelles, en ogives tréflées, le savant et poétique aspect du cloître, avec ses arbres majestueux, dont le port et le sombre feuillage s'allient si bien avec les nobles ruines qu'ils ombragent, forment un ensemble saisissant que domine encore une vieille tour de brique, aux tons chauds,

véritable reflet du soleil du Midi.

Une importante collection de sculptures antiques garnit les différentes galeries, et la série provenant des fouilles de Martres est une des plus belles de l'époque romaine, d'une grande richesse en bustes impériaux.

La salle du réfectoire contient une collection très nombreuse de chapiteaux et de fragments de sculptures du moyen âge.

Enfin, dans les bâtiments neufs, sont rangées les collections de sculptures et les tableaux. L'une et l'autre contiennent des morceaux de grande valeur.

Mais l'on remarquera surtout les œuvres de l'École toulousaine ancienne (siècle dernier) et actuelle. C'est là que nos grands peintres, Paul Laurens en tête, ont groupé leurs meilleures toiles, et que les sculpteurs Falguière, Mercier, Idrac et tant d'autres ont envoyé soit les originaux, soit les copies de leurs morceaux les plus remarqués.

Tout à côté, s'élevait l'*École des arts,* qui a donné naissance à cette pléiade d'artistes toulousains, dont les noms tiennent les premières places en peinture et surtout en sculpture.

Aujourd'hui, l'école, transformée, agrandie, est installée dans les bâtiments de l'ancienne manufacture des tabacs, quai de la Daurade. Neuf cents enfants environ fréquentent les cours de l'école, et les heures des leçons sont choisies de façon à leur laisser disponible la plus grande partie de la journée, de telle sorte que les apprentis ne sont nullement obligés de négliger l'atelier.

Le Conservatoire de musique a certainement une réputation égale et aussi méritée que celle de l'École des arts, et les chanteurs toulousains, grâce à leurs voix chaudes, bien timbrées, sympathiques, jointes à un réel instinct musical, maintiennent toujours leur ancienne réputation.

Les promenades du Grand-Rond, du Jardin royal et du Jardin des plantes forment à l'extrémité sud de la ville un ensemble toujours admiré par les voyageurs. Grâce au soleil du Midi, à l'abondance des eaux d'arrosage, une charmante fraîcheur règne toujours, même au plus fort de l'été, sous les ombrages touffus du Grand-Rond et surtout du Jardin des plantes. Là encore les Toulousains ont mis leur cachet artistique, et dans les massifs s'élèvent le *Vainqueur au combat de coqs* de Falguière, le *David* de Mercier, le *Conteur arabe* de Ponsin et bien d'autres encore. Enfin, dans le Jardin des plantes, une fontaine monumentale a donné l'occasion à M. Alexandre Laporte, notre habile et sympathique professeur de l'École des arts, de produire une œuvre à la fois élégante et grandiose : la Garonne ouvre la montagne pour donner passage au fleuve et, assise à ses pieds, dans une pose charmante, l'Ariège vient mêler ses eaux à celles de sa sœur aînée.

Partout une population gaie, aimable sillonne les rues, encombre les promenades le dimanche, et la grisette toulousaine, aux cheveux d'un noir ardent, aux yeux pleins de charme, maintient toujours le renom de beauté que la belle Paule avait déjà affirmée aux siècles passés.

Les étudiants aussi donnent à Toulouse une physionomie toute particulière. Leurs anciens, qui rossaient le guet quand il voulait s'opposer à leurs ébats quelquefois excessifs, formaient une puissance à Toulouse ; au théâtre, ils étaient les maîtres absolus. Lorsqu'une troupe de comédiens venait s'installer à Toulouse, ceux-ci ne manquaient pas de faire visite aux étudiants ; comédiens et comédiennes en costume de ville étaient introduits dans le grand amphithéâtre de la Faculté, et l'un d'eux, plus souvent l'une d'elles, débitait un *compliment* aux étudiants, leur demandant appui et protection.

Toulouse est encore la ville de prédilection des étudiants : ils trouvent là une population qui les regarde comme chose lui appartenant et qu'elle soigne avec mille attentions.

Eugène Trutat.

LA VISITE AU CHATEAU

... Enfin grand'mère arriva avec les enfants au parc, où M. Prochek, son gendre, les attendait déjà.

Le parc princier était ouvert à tout le monde et n'était pourtant pas bien éloigné de la Vieille-Blanchisserie; mais grand'mère n'y allait que rarement avec les enfants, surtout si les maîtres s'y trouvaient. Elle en admirait, il est vrai, l'arrangement exquis, les magnifiques fleurs, les arbres rares, les jets d'eau et les poissons dorés qui se jouaient dans le bassin; et cependant elle préférait aller avec les enfants dans la prairie ou dans la forêt. Là du moins ils pouvaient se rouler à l'aise sur le moelleux tapis de verdure; là ils pouvaient respirer, sentir le parfum de chaque fleur, et en cueillir autant qu'ils voulaient pour en faire des bouquets et des couronnes. Dans les champs ne croissaient ni orangers ni citronniers, mais çà et là se dressait un large merisier ou un poirier sauvage qui, dans la saison, était couvert de fruits, et tout le monde pouvait en cueillir à volonté. Dans la forêt il y avait des fraises, des airelles, des champignons, des noisettes à foison.

Dans la prairie, grand'mère rencontrait des personnes qui s'empressaient de la saluer, s'arrêtaient et lui demandaient : « Où allez-vous donc, grand'mère ? Comment vous portez-vous ? Qu'est-ce qu'on fait donc chez vous? » Et tout de suite on se donnait des nouvelles.

Mais au château, rien de semblable! Aussi disait-elle toujours à la maison : « Là-bas, c'est une vraie Babylone! »

Devant le château étaient assis deux laquais tout galonnés, un de chaque côté de la porte. Quand M. Prochek s'approcha d'eux, ils le saluèrent en allemand, chacun avec un accent différent. L'antichambre était pavée de dalles de marbre blanc; au milieu, il y avait un billard artistement travaillé. Le long des murs, des piédestaux de marbre vert supportaient de blanches statues de plâtre, représentant des personnages mythologiques. Quatre portes donnaient accès dans les appartements de la princesse. Devant l'une d'elles, sur un fauteuil, était assis le valet de chambre en frac, il dormait. C'est là que M. Prochek conduisit grand'mère et les enfants. Le valet de chambre, en entendant du bruit, s'éveilla en sursaut. Mais en apercevant M. Prochek, il salua et demanda quelle circonstance amenait monsieur au château.

— Mme la princesse a désiré que ma belle-mère vînt la voir aujourd'hui avec les enfants, répondit M. Prochek. Je vous prie, monsieur Léopold, de les annoncer!

M. Léopold fronça les sourcils, secoua les épaules en disant :

— Je ne sais si elle voudra recevoir : elle est dans son cabinet, elle travaille. Je vais toujours les annoncer.

Il se leva et d'un pas nonchalant franchit le seuil de la porte près de laquelle il était assis. Un instant après il ressortit, laissant la porte entr'ouverte, et d'un air gracieux leur fit signe d'entrer. M. Prochek se retira, et grand'mère pénétra avec les enfants dans un magnifique salon. Les enfants ne respiraient plus, leurs petits pieds glissaient sur le parquet poli comme une glace. Grand'mère se croyait dans un rêve. Elle se demandait si elle pouvait mettre le pied sur ces tapis brochés. « C'est vraiment dommage », se disait-elle. Mais que faire? Il y en avait partout, et M. le valet de chambre y marchait bien. Il les conduisit, à travers la salle de concert et la bibliothèque, jusqu'au cabinet de la princesse, puis il retourna à son fauteuil en grommelant :

— Ces seigneurs ont de singulières fantaisies; comme si l'on était ici pour servir une personne aussi commune et des enfants!

Dans le cabinet de la princesse les tapisseries étaient vert clair, brochées d'or; des portières tout à fait semblables pendaient à la porte. Aux parois étaient suspendus beaucoup de tableaux, petits et grands, qui tous étaient des portraits. En face de la fenêtre se trouvait la cheminée en marbre gris, tacheté de noir et de blanc, sur laquelle étaient placés deux vases de porcelaine du Japon remplis de magnifiques fleurs dont le parfum embaumait tout le cabinet. Des deux côtés se dressaient deux étagères en bois précieux d'un travail exquis, sur lesquelles étaient toutes sortes de choses remarquables, les unes par l'art de leur exécution, les autres par leur haute valeur ou leur provenance, comme de beaux coquillages, des coraux, des pierres, etc. C'étaient des souvenirs de voyage et des présents de personnes chères. Dans un angle près de la fenêtre se dressait une statue d'Apollon en marbre de Carrare; dans l'autre un bureau secrétaire fort simple, mais artistement travaillé. C'est devant ce bureau, sur un fauteuil garni de velours vert foncé, qu'était assise la princesse, en robe blanche du matin. Elle venait de déposer sa plume au moment où grand'mère et ses petits-enfants entraient dans son cabinet.

— Loué soit Jésus-Christ, dit grand'mère en s'inclinant respectueusement.

— Dans l'éternité! répondit la princesse. Sois la bienvenue, bonne vieille, ainsi que tes enfants!

Les enfants étaient tout stupéfaits; mais sur un signe de grand'mère, ils vinrent aussitôt baiser la main de madame la princesse. Elle-même les baisa sur le front et, indiquant un magnifique siège de velours et de brocart, à franges d'or, elle invita grand'mère à s'asseoir.

— Merci, madame la princesse, je ne suis pas fatiguée, dit grand'mère avec cérémonie; la vérité est qu'elle avait peur, en s'y asseyant, que la chaise ne glissât ainsi qu'elle-même, ou qu'elle ne se brisât.

Mais la princesse lui ayant dit alors positivement : « Assieds-toi, ma bonne vieille! » grand'mère déploya son fichu blanc sur la chaise et s'y assit avec précaution en ajoutant :

— Pour ne pas contrarier madame la princesse!

Les enfants se tenaient immobiles comme des cierges; mais leurs yeux sautaient d'un objet à l'autre; la princesse les regarda et leur demanda en souriant :

— Eh bien, cela vous plaît-il ici ?

— Oui, firent-ils tous d'un signe de tête.

— Quant à cela, ce serait une bien jolie place pour s'amuser et il ne faudrait pas les prier beaucoup pour les faire rester, ajouta grand'mère.

— Et toi, est-ce que tu ne te plairais pas ici? demanda la princesse à grand'-mère.

— C'est aussi beau qu'au paradis; mais pourtant je ne voudrais pas y demeurer! répondit grand'mère en hochant la tête.

— Et pourquoi pas ? demanda la princesse avec étonnement.

— Et qu'y ferais-je? Vous n'avez point de ménage ici ; je n'y pourrais ni préparer des lits de plumes, ni faire tourner mon rouet; à quoi pourrais-je m'occuper?

— Mais ne voudrais-tu pas y vivre sans tous ces soucis et y passer en paix tes vieux jours?

— Il viendra sans doute un peu plus tôt, un peu plus tard, le temps où le soleil se lèvera et se couchera sur ma tête et où je dormirai sans soucis. Mais tant que je vivrai et que le bon Dieu me conservera en bonne santé, il convient que je travaille. Cela coûte cher d'être paresseux, et cela ne sert à rien; et vivre sans aucun souci n'est donné à personne : l'un a une peine et l'autre en a une autre; chacun porte sa croix avec cette différence que chacun ne succombe pas sous son poids, reprit grand'mère.

A ce moment, une main blanche souleva la lourde portière de la porte, et, dans l'ouverture, parut un charmant

visage de jeune fille encadré de boucles châtain clair.

— Puis-je entrer? demanda-t-elle d'une voix harmonieuse.

— Entre, Hortense, tu trouveras une aimable société, lui répondit la princesse.

Aussitôt entra dans le cabinet la comtesse Hortense, la fille adoptive de la princesse, comme on disait. Sa taille était mince, non encore développée. Elle portait une robe blanche très simple; d'une main elle tenait un chapeau de paille rond et de l'autre un bouquet de roses :

— Ah! les gentils petits enfants! s'écria-t-elle, sans doute les petits Prochek dont tu m'as apporté les bonnes fraises?

La princesse fit un signe d'affirmation. La comtesse s'inclina pour donner à chacun des enfants une rose; elle en donna aussi une à grand'mère, une autre à la princesse et mit la dernière à sa ceinture.

— C'est un bouton aussi frais que vous, ma gracieuse demoiselle, dit grand'mère en respirant son parfum. Que le bon Dieu vous la conserve, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers la princesse.

— C'est aussi mon plus ardent désir, dit la princesse en baisant le front pur de sa chère enfant.

— Puis-je emmener un peu les petits enfants avec moi? demanda la comtesse à la princesse et à grand'mère; la princesse fit signe que oui, mais grand'mère observa qu'ils seraient à charge à mademoiselle; les garçons étaient remuants comme des chiens de chasse; et Jean, c'était encore le pire de tous.

Mais Hortense en souriant leur tendit les deux mains et leur dit :

— Voulez-vous venir avec moi?

— Nous le voulons bien, répétèrent les enfants tout joyeux en lui saisissant les mains. Elle s'inclina devant la princesse et grand'mère et disparut avec eux derrière la porte. La princesse alors prit une sonnette d'argent placée sur la table et sonna; un instant après apparaissait à la porte le valet de chambre Léopold. La princesse lui ordonna de faire servir le déjeuner dans le petit salon et lui remit un paquet de lettres à expédier à leur adresse. Léopold s'inclina et disparut.

Pendant que la princesse parlait au valet de chambre, grand'mère examinait les portraits suspendus tout autour de la salle.

— Mon bon seigneur Dieu! fit-elle dès que le valet de chambre fut sorti, quels drôles de costumes et de visages! Cette dame-là est habillée justement comme défunte Halachkova, Dieu lui donne le ciel! Elle portait aussi de hauts talons, des jupes bouffantes si serrées à taille qu'elle semblait coupée et sur sa tête un bonnet à aigrette. Son mari était conseiller à Dobrouchka, et quand nous y allions quelquefois à la fête, nous les voyions à l'église. Nos garçons l'appelaient « Poupée pavot », parce que ses robes et sa tête poudrée la faisaient ressembler à une fleur de pavot aux pétales recourbés. On disait que c'était la mode française.

— Cette dame, c'est ma grand'mère, dit la princesse.

— Eh bien! pourquoi pas? c'est une belle dame, répondit grand'mère.

— A droite, c'est mon grand-père; à gauche, mon père, continua la princesse en les montrant.

— Beaux hommes! madame la princesse ne reniera pas son père. Et où est madame sa mère?

— Voici ma mère et ma sœur, dit la princesse en montrant deux portraits placés au-dessus de son bureau.

— Deux belles personnes : on a du plaisir à les regarder, ajouta grand'mère, mais la jeune sœur ne ressemble ni à son père ni à sa mère; il arrive quelquefois que les enfants ressemblent à un de leurs ancêtres, Dieu sait à quel degré. Ah! ce jeune homme ne m'est pas inconnu, mais je ne puis pas me rappeler où je l'ai vu.

— C'est l'empereur de Russie Alexan-

dre, se hâta de répondre la princesse, tu ne l'as pas connu !

— Mais si, comment ne l'aurais-je pas remarqué : je me trouvai à peine à vingt pas de lui. C'était un bel homme, seulement ici il est plus jeune; mais pourtant je l'ai bien reconnu. Lui et l'empereur Joseph, cela faisait vraiment une belle paire !

La princesse montra sur la paroi opposée un buste de grandeur naturelle.

— L'empereur Joseph ! s'écria grand'-mère en frappant dans ses mains. Mais voyez donc un peu comme vous les avez ici tous ensemble ! Je ne pensais guère voir l'empereur Joseph aujourd'hui. Dieu lui donne la gloire éternelle ! C'était un bon seigneur, surtout pour le pauvre peuple ! Cet écu d'argent, c'est lui qui me l'a donné de sa propre main, dit grand'mère en tirant l'écu de son sein.

Madame la princesse aimait la franchise de grand'mère et ses reparties si justes ; elle lui demanda de lui raconter quand et comment l'empereur lui avait donné cette pièce d'argent. Grand'mère ne se fit pas prier et raconta à la princesse ce que nous venons de lui entendre dire au moulin. La princesse rit de bon cœur à ce récit. Grand'mère, continuant ensuite son examen de la chambre, aperçut le portrait du roi Frédéric.

— Ah ! c'est le roi de Prusse, fit-elle, j'ai bien connu aussi ce potentat. Mon défunt Jirji a servi dans l'armée prussienne, et moi j'ai passé quinze ans en Silésie. Il a plus d'une fois fait sortir Jirji des rangs pour le récompenser. Il aimait les hommes grands ; et mon Jirji était le plus grand de tout le régiment et svelte comme une jeune fille. Je n'aurais jamais cru que je le verrais un jour dans la tombe ; un homme comme lui, solide comme le roc ; et il est déjà depuis longtemps dans l'éternité et moi, je suis encore ici ! soupira la pauvre vieille et une larme coula sur sa joue ridée.

— Est-ce à la guerre qu'est tombé ton mari ? demanda la princesse.

— Pas positivement, mais c'est des suites d'un coup de feu qu'il est mort. Quand éclata l'insurrection en Pologne et que le roi de Prusse s'y joignit aux Russes, notre régiment s'y trouvait. J'y suivis mon mari avec mes enfants ; j'en avais deux et le troisième naquit pendant cette campagne. C'est ma fille Jeanne, celle qui est maintenant à Vienne et c'est peut-être pour cela qu'elle est si courageuse ; car dès sa naissance, elle dut s'habituer à tout comme un soldat. Ce fut une campagne bien malheureuse. Au premier choc, ils me rapportèrent Jirji au camp sur une civière. Un boulet lui avait brisé la jambe. — Ils la lui coupèrent. Je le soignai du mieux que je pus. Quand il fut un peu rétabli, ils le renvoyèrent à Nisse. J'étais contente en pensant qu'il allait être guéri, que, puisqu'il était estropié, ils n'en voudraient plus et que nous pourrions retourner en Bohême. Mais mon espérance fut bien déçue. Il commença tout d'un coup à s'affaiblir, et ni remède ni secours n'y firent ; il lui fallut mourir. Je donnai jusqu'à mon dernier gros pour les médicaments et tout cela ne servit à rien. Je crus bien cette fois que je perdrais la raison, que mon cœur se fendrait de chagrin. Mais l'homme peut supporter bien des choses, madame la princesse ! Il me restait trois orphelins ; d'argent pas un denier, et seulement quelques haillons. Dans ce même régiment où Jirji servait, il y avait un sergent nommé Lehotsky, le meilleur ami de Jirji ; il s'occupa de moi et dès que je lui eus dit que je pouvais faire des couvertures, il me procura un métier à tisser et toutes les autres choses dont j'avais besoin pour cela. Que Dieu l'en récompense ! Cela me vint bien à point, ce que dans ma jeunesse j'avais appris de feu ma belle-mère. Mon travail se vendait bien ; et bientôt je pus payer ma dette à Lehotsky et même vivre convenablement avec mes enfants. Je dois dire qu'il y avait de braves gens dans cette ville, mais pourtant je m'y ennuyais à mourir. Depuis le moment où Jirji n'était plus, je m'y sentais aussi



abandonnée, aussi isolée qu'un poirier au milieu d'un champ. Il me semblait que je serais mieux dans mon pays qu'au milieu d'étrangers et je m'en ouvris à Lehotsky. Mais il m'en dissuada en m'assurant que je recevrais certainement une pension et que le roi prendrait soin de mes enfants. Je lui en sus gré; mais je n'en restai pas moins résolue à retourner dans mon pays. — Une chose aussi qui me contrariait, c'était la langue allemande. Tant que nous fûmes à Kladsk (Glatz), cela allait ; là j'étais comme chez nous, car on y parlait plus tchèque qu'allemand ; mais à Nisse déjà l'allemand prédominait et jamais je n'ai pu apprendre la langue allemande. — A peine étais-je un peu hors d'embarras qu'une inondation survint. C'est un méchant élément que l'eau quand il est

déchaîné et qu'on ne peut l'éviter même à cheval. Ce fut si rapide que les gens ne purent sauver leur vie qu'à grand'-peine. Je rassemblai en toute hâte ce que j'avais de plus précieux, mis le paquet sur mon dos, pris mon plus jeune enfant sous mon bras, les deux autres par la main et ainsi je me sauvai avec eux ayant déjà de l'eau jusqu'à la cheville. Lehotsky accourut à notre secours et nous porta dans la ville haute où de bonnes gens nous reçurent sous leur toit. On sut bientôt dans la ville que j'avais perdu à peu près tout et aussitôt de braves gens se hâtèrent de me venir en aide. Le général lui-même me fit appeler et me dit que je recevrais chaque année quelques thalers et une occupation fixe par la faveur du roi; que mon garçon entrerait dans un Institut militaire et mes filles dans l'Institut royal pour les jeunes filles. Cela ne me causa pas la moindre joie et je le priai de me donner quelques florins, s'il voulait me faire une faveur pour que je pusse retourner chez moi en Bohême. Quant à mes enfants, je ne voulais pas m'en séparer, afin de les élever dans ma religion et dans ma langue. Mais c'est ce qu'ils ne voulaient pas et on me dit que si je ne restais pas, je n'obtiendrais rien. « Rien, eh bien! va pour rien; le bon Dieu ne nous laissera pas mourir de faim! » pensai-je et je remerciai le roi de toutes ses faveurs.

— Il me semble pourtant que tes enfants y auraient trouvé un avenir assuré, objecta la princesse.

— C'est bien possible, madame la princesse; mais ils me seraient devenus étrangers. Qui là-bas leur aurait appris à aimer leur patrie et leur langue maternelle ? — Personne. Ils auraient adopté une langue étrangère, des mœurs étrangères et finalement ils auraient entièrement oublié leur origine. Comment aurais-je pu prendre la responsabilité de tout cela devant Dieu? — Non, non, celui qui a dans les veines du sang tchèque doit rester fidèle à la langue tchèque! — Je demandai l'autorisation de partir; et après avoir rassemblé les quelques hardes qui me restaient, j'emmenai mes enfants et je dis adieu à cette ville où j'avais passé tant de jours, les uns amers et les autres heureux. Les ménagères chargèrent les enfants de gâteaux et me donnèrent quelques thalers pour le voyage. Que le bon Dieu rende aux enfants de ces braves gens tout le bien qu'ils m'ont fait! Le pauvre Lehotsky m'accompagna une bonne lieue en portant ma petite Joanka. Il était attristé de mon départ; car notre maison, c'était sa Prague, à lui! Nous pleurâmes tous deux en nous disant adieu. Tant qu'il fut à Nisse, il allait sur la tombe de Jirji dire un Notre-Père: ils s'étaient aimés tous deux comme deux frères. Il périt dans la campagne de France. Que le bon Dieu lui donne le repos éternel!

— Et comment es-tu revenue avec les enfants en Bohême? lui demanda encore la princesse.

— Oh! madame, j'ai beaucoup souffert en route. Je ne connaissais pas le chemin: je m'égarai et perdis ainsi beaucoup de temps. Nous avions les pieds couverts d'ampoules sanglantes, les enfants et moi; et nous pleurâmes souvent de faim, de fatigue et de douleur quand nous étions longtemps sans pouvoir trouver un toit hospitalier. Heureusement j'arrivai avec eux dans la montagne de Kladsk où je me sentis déjà comme chez moi. Je suis originaire d'Oleschnits près de la frontière de Silésie, mais peut-être madame la princesse ne sait-elle pas où est Oleschnits. Au fur et à mesure que j'approchais de la maison paternelle, je sentais mon cœur se serrer comme sous le poids d'une lourde peine. Je me demandais si mes parents étaient encore en vie et comment ils me recevraient. Ils m'avaient donné une belle dot et voilà que je revenais les mains vides et amenais avec moi trois orphelins! Que vont-ils me dire? Ces pensées me trottaient dans la tête tout le long du chemin. Et puis aussi je craignais que de tristes change-

ments ne fussent survenus pendant ces deux années pendant lesquelles je n'avais eu d'eux aucunes nouvelles.

— Et ne leur aviez-vous donc jamais écrit, ton mari du moins, sinon toi ? demanda la princesse étonnée.

— Ce n'est pas l'usage chez nous d'envoyer des lettres. Nous



pensons les uns aux autres; et par occasion, quand on rencontre un visage connu, on se fait savoir comment cela va chez soi. Des feuilles de papier ! — On ne sait entre quelles mains elles tombent ni où elles vont. Mon père a écrit quelquefois des lettres aux soldats natifs de notre village, qui étaient bien loin au delà des frontières; c'étaient des lettres de leurs parents qui désiraient savoir s'ils étaient en vie ou non, ou bien qui leur envoyaient quelques florins. Mais lorsqu'ils étaient de retour, ils disaient toujours qu'ils n'avaient rien reçu. Et c'est comme ça, madame la princesse, quand arrive une lettre d'un homme du commun, on n'y fait aucune attention.

— Ne va pas penser cela, ma bonne vieille ! lui dit la princesse en l'interrompant, toute lettre, quelle que soit la personne qui l'envoie, doit être remise

en propres mains à celui à qui elle est adressée. Aucune autre personne ne peut ni la retenir, ni l'ouvrir : on encourrait par là une grande punition.

— C'est une chose bien juste, cela; et je crois Mme la princesse; mais à quoi bon tout cela, puisque nous avons plus confiance dans un brave homme? Sur un de ces morceaux de papier on ne peut pas tout de même écrire entièrement tout; on voudrait bien encore demander ceci, puis cela; et on ne le peut pas; mais quand arrivent soit un colporteur, soit quelque pèlerin de là-bas, ceux-ci rapportent fidèlement tout, mot pour mot. Et ainsi j'aurais eu des miens beaucoup plus de nouvelles; mais il y avait des troubles dans la contrée et bien peu de monde allait et venait. La nuit allait tomber quand j'arrivai avec mes enfants au village. C'était en été; et je savais que c'était l'heure où ils soupaient. J'entrai par derrière à travers le verger pour ne rencontrer personne. Mais de notre ferme, les chiens accoururent en aboyant après nous. Je les appelai par leurs noms, mais ils aboyèrent encore plus fort. Les larmes me tombèrent des yeux, tant j'avais le cœur gros! Sotte que j'étais, je ne pensai point qu'il y avait déjà quinze ans que j'étais partie de la maison, et que ce n'étaient plus les mêmes chiens à qui j'apportais autrefois leur nourriture. Dans le jardin, on avait planté beaucoup de jeunes arbres; la haie avait été renouvelée; le toit de la grange refait; mais le poirier sous lequel je venais m'asseoir avec Jirji avait été touché par l'envoyé de Dieu (la foudre) et sa cime avait été brisée. A la chaumière voisine, rien n'avait changé; mon père, qui l'avait prise en viager, l'habitait depuis la mort de la Novotna. C'était cette Novotna qui faisait des couvertures de laine, et feu mon pauvre mari était son fils. Près de la chaumière, il y avait un petit jardin; la défunte y avait toujours un carré de persil et d'oignons, quelques touffes de menthe crépue, de la sauge et de ces autres choses dont on a besoin dans un ménage; car elle aussi, elle aimait les simples tout autant que moi. Jirji lui avait fait une haie de baguettes entrelacées autour du jardinet. C'était bien encore la même haie; mais le jardin était couvert d'herbe; c'est à peine s'il y avait çà et là quelques oignons. De la niche sortit un vieux chien à moitié aveugle. Khloupatchk (poilu), me reconnais-tu? lui criai-je et aussitôt il vint se frotter à mes pieds. Je crus que mon cœur allait éclater dans ma poitrine, en voyant cette face muette me reconnaître et m'accueillir ainsi. Les enfants étaient tout étonnés de me voir pleurer; car je ne leur avais pas dit que nous allions chez leur grand'mère; je pensais en moi-même : s'ils sont fâchés contre moi, au moins les enfants ne le sauront pas. Gaspard, l'aîné, me dit : « Pourquoi pleures-tu, maman? est-ce que nous ne trouverons pas à coucher ici? Assieds-toi et repose-toi; nous attendrons un peu et moi je te porterai ton paquet : nous n'avons pas faim. » Johanka et Térezka affirmèrent aussi qu'elles n'avaient pas faim; ils avaient pourtant bien faim, car nous avions marché plusieurs heures à travers bois sans rencontrer aucune habitation. « Mes enfants, leur dis-je alors, c'est ici, dans cette habitation, que naquit votre père, et c'est là, à côté, que votre mère est née; et c'est là que demeurent votre grand-père et votre grand'mère. Remercions le bon Dieu, qui nous a heureusement conduits jusqu'ici et prions-le qu'il veuille nous y ménager un accueil paternel! » Nous récitâmes ensemble le Notre-Père; ensuite je m'avançai près de la porte de la chaumière. Mon père et ma mère habitaient la réserve; mon frère avait le bien, je savais tout cela. A la porte était encore l'image que Jirji avait apportée de Vamberjits à sa mère : c'étaient la sainte Vierge et les quatorze aides. Il me tomba du cœur comme une pierre en la voyant. « C'est vous qui m'avez vue partir, et c'est vous qui m'avez ramenée », pensai-je; et, pleine de confiance, j'entrai dans la chambre.

Mon père, ma mère et la vieille Bietka étaient à table; ils mangeaient dans une même soupière; c'était une *antchka* (bouillie au lait), et je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui. — Loué soit Jésus-Christ! dis-je en saluant. — Dans l'éternité, répondirent-ils. — Je vous prie, maître, de vouloir nous donner à coucher, à moi et à mes enfants. Nous venons de loin; nous avons faim et sommes fatigués », ajoutai-je, mais ma voix commençait à trembler. Ils ne me reconnaissaient pas, car il faisait déjà obscur dans la salle. « Mettez de côté votre paquet et prenez place à table! » me dit le père en posant sa cuiller. — Bietka, dit en même temps ma mère, va faire chauffer encore un peu de soupe. En attendant asseyez-vous, la mère, coupez-vous du pain et donnez-en aux enfants! Ensuite on vous fera un lit au grenier. D'où venez-vous donc? — De Silésie, de Nisse, répondis-je. — Tiens! c'est là qu'est notre Madeleine, dit mon père. — Dites-moi, je vous prie, bonne femme, vous n'en avez pas entendu parler? demanda ma mère en se rapprochant de moi, Madeleine Novotna, son mari est soldat. C'est notre fille, et, depuis deux ans déjà, nous ne savons pas ce qu'elle est devenue. Moi, je fais toujours de mauvais rêves; dernièrement j'ai rêvé qu'il me tombait une dent, et cela me fit bien mal; depuis je ne fais que penser à ma fille et aux enfants; je me dis que peut-être il est arrivé quelque chose à Jirji, depuis qu'il y a continuellement des batailles. Dieu seul sait pourquoi ces gens-là ne préfèrent pas le repos! » Je pleurais, mais les enfants, en entendant cette vieille femme parler ainsi, me tirèrent par la robe et demandèrent : « Maman, est-ce là notre grand'mère et notre grand-père? » A ces mots, ma mère me reconnut tout de suite et se jeta à mon cou; mon père prit les enfants dans ses bras et nous nous mîmes alors à raconter tout ce qui s'était passé. Bietka courut chez mon frère et ma sœur, mon beau-frère et ma belle-sœur; et, en quelques instants, tout le village fut rassemblé. Ce n'étaient pas seulement mes parents et mes camarades, c'était un chacun qui venait me féliciter de mon retour comme si j'avais été sa propre sœur. « Tu as bien fait de revenir chez nous avec tes enfants, dit mon père, c'est vrai que c'est partout la terre du bon Dieu; mais chacun préfère son pays à tout; et nous, nous préférons le nôtre, et c'est ainsi que cela doit être. Tant que le bon Dieu nous donnera du pain, tu ne seras ni toi, ni tes enfants, dans le besoin, quand même tu ne pourrais pas travailler. Tout le reste, tout ce qui t'est arrivé, c'était une lourde peine : mais il faut mettre tout cela tout en haut, sur la planche! Ne l'oublie pas, c'est à celui que le bon Dieu aime, qu'il envoie une croix à porter. » C'est ainsi que je fus reçue au milieu d'eux comme leur enfant. Mon frère voulait me céder une chambre, mais je préférai rester avec mes parents dans la chaumière où Jirji avait vécu. Les enfants s'y trouvèrent comme chez eux et les parents les aimaient bien. Je les envoyais assidûment à l'école. Dans ma jeunesse, une fille n'apprenait pas à écrire; c'était assez pour elle qu'elle sût un peu lire et encore n'y avait-il que celles de la ville. Et c'est pourtant dommage, c'est même un péché pour celui qui a reçu le don du Saint-Esprit, de le laisser improductif. Mais, si l'on n'en a pas l'occasion, que peut-on faire seul? Mon pauvre mari, c'en était un qui savait tout; il se connaissait dans les écritures; bref, il eût été à sa place sur une charrette comme en calèche. Et cela est bien : si seulement tout le monde était comme cela! Je fis des couvertures, comme auparavant, et j'en tirais de jolis gros. Les temps étaient bien mauvais alors : les guerres, les maladies, la famine plus qu'on n'en voulait. Le boisseau de seigle coûtait cent florins en papier. C'est assez dire! — Mais le bon Dieu nous a protégés, car nous avons tout supporté tant bien que mal. La misère était telle que des gens allaient de tous côtés, l'argent

à la main, et ils ne pouvaient rien acheter. Notre père, c'était un homme comme on n'en trouve plus; toute sa vie il a aidé chacun où et comme il le pouvait; aussi c'est près de lui que chacun venait quand on ne savait plus où aller. Quand nos voisins plus pauvres venaient lui dire : « Cédez-nous un boisseau de seigle, nous n'avons ni pain, ni grain », il répondait : « Tant que j'en ai, j'en donne volontiers; quand je n'en aurai plus, un autre en donnera » et aussitôt il fallait que ma mère mît du grain dans le sac. Mais il n'acceptait pas d'argent, oh! cela, non! « Nous sommes voisins, disait-il, et si nous ne nous aidons pas l'un l'autre, qui viendra à notre secours? Quand le bon Dieu bénira vos récoltes, vous me rendrez du grain et nous serons quittes. » Et cela se passait ainsi. Aussi mon père recevait-il des milliers de : « Dieu vous le rende »; et si dans la journée il n'était pas venu un seul mendiant, ma mère serait allée jusqu'à la croisée des chemins voir s'il y en avait; c'était son bonheur. Pourquoi aussi n'auraient-ils pas aidé les autres? Nous avions de quoi nous rassasier et nous vêtir, pourquoi n'aurions-nous pas donné aux autres de notre superflu? Il n'y a pas à cela un bien grand mérite; ce n'est que le simple devoir du chrétien. Mais celui qui ôte de sa bouche pour donner, voilà qui est vraiment de la vertu. Pourtant, pour nous aussi, cela alla si loin que nous ne faisions plus qu'un repas par jour, pour que les autres pussent aussi avoir à manger. Eh bien, nous avons tout de même passé ces mauvais temps, et de nouveau le soleil a lui. La paix revint sur la terre, et tout alla de mieux en mieux. Quand Gaspar quitta l'école, il voulut apprendre à tisser; et je ne l'en détournai pas. Tout artisan est son maître. Pour finir son apprentissage, il dut nous quitter et aller ailleurs. Jirji disait toujours qu'un artisan qui tourne autour du poêle et des jupes de sa mère ne vaut pas un radis. Au bout de quelques années, il revint, s'établit à Dobrouchka où ses affaires vont bien. Les filles, je les formai à tous les travaux du ménage, pour qu'elles pussent convenablement entrer en service; mais voici que vint à notre village une de mes cousines de Vienne, Térezka lui plut et tout de suite elle désira l'emmener avec elle et prendre soin de son avenir. Cela me fut assez pénible; mais je pensai qu'il ne serait pas bien de mettre obstacle à son bonheur, si elle voulait aller voir le monde. Et puis Dorotka est une brave femme; ils ont une maison comme il faut à Vienne et pas d'enfants. Elle eut soin de Térezka, comme si elle eût été sa mère et lui donna un beau trousseau quand elle se maria. J'étais bien un peu contrariée que ma fille eût pris un Allemand, mais maintenant je n'y pense plus. Jean est un homme fort bon et intelligent; et, à présent, nous nous comprenons déjà bien. Et puis, les petits enfants, ils sont à moi. A la place de Térezka, Johanka est partie pour Vienne. Elle s'y plaît et s'y trouve bien, à ce qu'on m'a dit. Toute cette jeunesse a maintenant d'autres idées; pour moi, je n'aurais jamais voulu de ma vie quitter la maison, surtout pour aller au milieu d'étrangers. Quelques années plus tard, mes parents moururent, à six semaines d'intervalle. Ils s'étaient préparé un doux lit de repos et doucement ils s'y sont endormis. Que le bon Dieu leur donne la gloire éternelle!

— Et tu ne t'es pas ennuyée après tes enfants lorsqu'ils t'eurent quittée tous les trois? demanda la princesse.

— Ah! madame la princesse, le sang n'est pas de l'eau. J'ai pleuré bien des fois, mais je n'en ai rien dit aux enfants pour ne pas troubler leur bonheur. Et puis je n'ai jamais été seule; les enfants, ça ne cesse de naître et ainsi l'on a toujours à s'en occuper. Quand je voyais, chez les voisins, les berceaux s'agiter et la bouillie se faire, il me semblait que c'étaient encore les miens. Quand on a bon cœur pour les autres, ceux-ci vous ont aussi en affection. — Ils m'ont assez



priée d'aller à Vienne ; eh! oui, je sais bien que j'y aurais trouvé de bonnes gens comme ailleurs et que j'y serais bien traitée; mais il y a un bon bout de chemin d'ici-là et quand on est vieux, on n'est plus en état de voyager. Et puis il se pourrait que le bon Dieu se souvînt de moi et mon plus cher désir est que mon corps repose dans la terre natale. — Mais, madame la princesse, voilà que je vous raconte tout cela comme si nous étions entre fileuses à la veillée; excusez ma

familiarité! ajouta grand'mère en terminant son récit et en se levant de sa chaise.

— Ton récit, ma bonne vieille, m'a été bien agréable et tu ne sais pas comme je t'en suis reconnaissante, lui dit la princesse en posant la main sur l'épaule de grand'mère. Mais, maintenant, viens avec moi déjeuner! Je pense que les enfants aussi auront gagné de l'appétit.

Et, ce disant, elle conduisit grand'mère de sa chambre dans le salon où étaient servis du café, du chocolat et diverses friandises. Le valet de chambre était là, attentif au moindre signe; sur l'ordre de la princesse, il courut prévenir la comtesse et les enfants. Quelques instants après, ils arrivaient, la comtesse courant avec eux comme une enfant.

— Voyez donc, grand'mère, ce que Mlle Hortense nous a donné! s'écrièrent-ils tous à la fois en montrant divers petits cadeaux précieux.

— Vraiment, depuis que je suis au monde, je n'ai rien vu de pareil; mais avez-vous au moins bien dit merci?

Les enfants répondirent que oui.

— Mais que dira Mantchinka lorsqu'elle verra cela, et Tsilka et Vaslav?

— Qui donc est cette Mantchinka, et Tsilka et Vaslav? demanda la princesse qui aimait à tout savoir depuis A jusqu'à Z.

— Je vais te le dire, chère princesse, les enfants me l'ont appris, se hâta de dire la comtesse. — Mantchinka est la fille du meunier; Tsilka et Vaslav sont les enfants d'un certain joueur de vielle qui en a encore quatre. Barounka m'a raconté qu'ils mangent des chats, des écureuils, des corbeaux, qu'ils n'ont pas de quoi vivre, ni de quoi se vêtir, et que tout le monde s'en écarte.

— Est-ce parce qu'ils sont pauvres, demanda la princesse, ou parce qu'ils mangent des chats et des écureuils?

— C'est pour cela, affirma grand'mère.

— Eh! mais les écureuils ne sont pas mauvais à manger; moi-même j'en ai goûté, reprit la princesse.

— Oh! oui, madame la princesse, mais autre chose est de manger une chose par pur plaisir ou parce qu'on a faim. Le joueur de vielle a reçu de Dieu un bon estomac; les enfants, cela va de soi, ont bon appétit; et, pour suffire à tout cela, il n'a que sa musique. C'est une chose bien difficile : pas grand'-chose sur soi, pas grand'chose en soi et à la maison pas plus que dans ma main.

Tout en conversant, la princesse s'était mise à table; Hortense plaça les enfants près d'elle et grand'mère fut aussi obligée de s'asseoir. La comtesse voulut lui verser du café ou du chocolat; mais grand'mère remercia, disant qu'elle ne prenait ni café, ni autre chose.

— Et de quoi déjeunes-tu? demanda la princesse.

— Depuis mon enfance, je suis habituée à manger de la soupe, le plus souvent aigre; c'est une coutume à laquelle nous tenons beaucoup dans les montagnes. De la soupe aigre et des pommes de terre à déjeuner; pour dîner, des pommes de terre et de la soupe aigre, et, pour souper, la même ritournelle; le dimanche, un morceau de pain d'avoine. Voilà la nourriture des pauvres gens des monts des Géants d'un bout de l'année à l'autre, et ils remercient le bon Dieu quand ils n'en manquent pas; mais il arrive souvent qu'ils n'ont pas même du son à manger. Plus loin, dans la plaine, on a déjà un peu de pois, de la farine plus blanche, des choux et d'autres choses, même un morceau de viande de temps en temps; c'est déjà l'abondance! Mais une nourriture de seigneurs ne convient pas à un homme du commun : il tomberait vite dans la misère. Aussi bien toutes ces friandises ne lui donneraient que peu de forces.

— Tu te trompes, ma bonne vieille, cette nourriture est très fortifiante; et si vos gens avaient tous les jours un morceau de viande et une bonne boisson, cela leur donnerait beaucoup plus de forces que toute la nourriture qu'ils absorbent pendant toute la journée, repartit la princesse.

— Voyez-vous, comme on apprend toujours quelque chose ; j'avais toujours pensé que les grands seigneurs ne sont ordinairement si pâles et souvent si maigres que parce qu'ils mangent de ces friandises qui ne donnent pas de forces.

La princesse sourit sans rien répondre, mais elle présenta à grand'mère un petit verre d'un vin doux en lui disant :

— Bois, ma bonne vieille, cela te fera du bien à l'estomac.

Grand'mère leva son verre et dit :

— A la santé de madame la princesse.

Elle but quelques gouttes et prit aussi un petit morceau de pâtisserie pour ne pas manquer aux égards dus à l'hospitalité.

Barounka, qui était assise près de grand'mère, lui fourra quelque chose dans la poche en lui chuchotant :

— Gardez cela ; c'est de l'argent ; mademoiselle me l'a donné pour les Kouderna, et j'ai peur de le perdre.

Mme la princesse avait entendu ce que Barounka avait chuchoté et ses yeux se portèrent avec une expression indicible de bonheur sur le beau visage de la comtesse. Grand'mère ne put tenir sa joie renfermée dans son cœur et d'une voix émue elle dit :

— Que le bon Dieu vous en récompense, mademoiselle !

La comtesse rougit et menaça du doigt Barounka, qui rougit de son côté.

— Comme ils seront contents ! dit grand'mère ; à présent, ils pourront se vêtir !

— Et nous y ajouterons quelque chose pour leur venir encore autrement en aide, ajouta la princesse.

— Vous ferez une bonne action, madame la princesse, en leur venant en aide autrement que par des aumônes ! dit grand'mère.

— Eh ! comment alors? demanda la princesse.

— Ce serait en procurant à Kouderna, tant qu'il se conduirait bien, du travail assuré, et je pense que ce serait pour toujours, car il est honnête et laborieux. Que Dieu vous récompense pour tout ce que vous voudrez faire ; mais les aumônes, madame la princesse, chez ces gens-là, ça ne les aide qu'en passant. Ils achètent ceci, puis cela ; quelquefois même des choses dont ils n'ont pas besoin, tant qu'ils ont de l'argent en main ; quand ils l'ont mangé et dissipé, ils se retrouvent dans la même gêne qu'auparavant et ils n'osent revenir demander. Mais lui assurer son pain quotidien, ce serait vraiment lui venir en aide, et madame la princesse aussi y gagnerait un ouvrier laborieux et un fidèle serviteur, sans compter que madame la princesse aurait fait une bonne œuvre.

— Tu as raison, ma bonne vieille, mais quel travail puis-je lui faire faire, à ce musicien?

— Ah! madame la princesse, ça n'est pas difficile à trouver. Je sais qu'il serait content d'être garde ou maître grangier. Et quand il irait dans les champs, il pourrait prendre sa vielle avec lui; maintenant, même quand il va dans les champs, il joue en chemin pour s'amuser. C'est un joyeux compagnon, ajouta grand'mère en souriant.

— Eh bien, nous aurons soin de lui, dit la princesse.

— O ma chère et bien-aimée princesse! s'écria la comtesse en se levant pour aller baiser sa belle main.

— Ce n'est qu'auprès des gens de bien que sont les anges, dit grand'mère en regardant la princesse et sa fille adoptive.

La princesse resta quelques instants silencieuse, puis elle dit à mi-voix:

— Dieu me l'a donnée et je ne cesserai de l'en remercier,

Et continuant plus haut:

— Si j'avais un ami comme toi qui me dît toujours franchement la vérité et me parlât avec autant de sincérité que toi, ma bonne vieille, comme je serais satisfaite!

— Ah! madame la princesse, si vous le voulez, vous en trouverez un. Un ami se trouve plus aisément qu'il ne se conserve.

— Tu penses peut-être que je ne saurais pas l'apprécier?

— Pourquoi aurais-je une telle pensée de madame la princesse? Seulement, c'est ordinairement ce qui arrive. Parfois un entretien sincère est agréable; puis il devient importun, et c'en est fait de l'amitié.

— Tu as encore raison. Mais toi, à partir d'aujourd'hui, tu as le droit de venir me voir quand tu voudras; je t'écouterai toujours avec plaisir. Et si tu as à me demander quelque chose qu'il soit en mon pouvoir de t'accorder, sois sûre que je le ferai.

Et sur cette parole la princesse se leva de table. Grand'mère voulait lui baiser la main; mais ce fut elle qui la prévint en s'inclinant et en baisant la bonne vieille sur la joue, elle ne voulut pas qu'elle lui baisât la main. — Les enfants reprirent leurs beaux cadeaux, mais ils n'auraient pas voulu quitter l'aimable comtesse.

— Venez aussi chez nous, chère demoiselle! lui dit grand'mère en prenant la petite Adèle que la comtesse tenait par la main.

— Viens, viens, mademoiselle Hortense! lui répétaient les enfants, nous te cueillerons encore des fraises!

— J'irai certainement, dit la comtesse en souriant.

— Nous vous remercions pour toutes vos bontés, madame la princesse, et que le bon Dieu vous protège! dit grand'-mère en se retirant.

— Adieu! répondit la princesse en lui faisant un dernier sourire pendant que la comtesse les accompagnait jusqu'à la porte extérieure.

Lorsque le valet de chambre vint desservir, il fit une moue et murmura:

— Singulier caprice qu'ont ces dames de trouver du plaisir avec une vieille aussi commune!

Cependant la princesse, qui était à la fenêtre, les suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put apercevoir les robes blanches des petites filles et la blanche coiffure de grand'mère brillant à travers le feuillage. Et en rentrant dans son cabinet, elle murmura:

— Elle est heureuse, cette femme!

BOZENA NEMCOVA.

(*Traduit du tchèque, par* E. THIÉROT.)

Bozena Nemcova (prononcez: Bogéna Nièm'tçovâ) tient dans la littérature tchèque contemporaine une place d'honneur et, sans contredit, le premier rang parmi les femmes célèbres qui, dans le courant de ce siècle, ont illustré la Bohême.

B. Nemcova naquit à Vienne le 4 fé-

vrier 1820 et mourut à Prague le 21 janvier 1862. Mariée à l'âge de dix-sept ans, à Iosef Nemec (Niémèts'), employé des finances, elle le suivit dans les nombreuses pérégrinations qu'il plut à l'administration autrichienne de lui faire faire. Partout où elle va, elle observe et trouve les sujets de ses ouvrages, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Des quelques années de son enfance, qu'elle passe sur les bancs des écoles de Skalice (Skalitsé) et de Chvalkovice (Khvalkovitsé), petites villes du nord-est de la Bohême, elle tire son bel et intéressant récit *Pan ucitel* (*Monsieur le maître*), où elle nous apprend entre autres choses de quelle manière on instruisait les enfants tchèques à cette époque (1830). « Nous faisons une dictée et ensuite nous devons la traduire soit de l'allemand en tchèque, soit du tchèque en allemand; pas un de nous ne comprend l'allemand ; mais monsieur le maître le veut ainsi... » La langue tchèque alors ne se parlait que dans les chaumières des paysans où n'avait pu l'étouffer la germanisation systématique, qui pesait sur la Bohême depuis 1620.

A Kostelec (Kostélèts') — 1839 — elle puise le sujet de son touchant récit : *Chudi lidé* (*Pauvres gens*).

En 1845-1848, elle profite de son séjour à Domazlice (Taus), près de la frontière bavaroise, pour écrire ses *Tableaux des environs de Domazlice* (*Obrazy z okoli domazlického*) et son *Pohorska vesnice* (*le Village de la montagne*), qui est regardé comme son meilleur ouvrage, après *Babicka* (*Grand'mère*).

Babicka (1855), dont nous donnons un passage ci-dessus, est le couronnement des travaux antérieurs de B. Nemcova. C'est l'exposition de la vie champêtre des habitants de la Bohême, qui se trouvent près de la frontière de la Silésie. C'est, en effet, chez ces montagnards que se sont conservés avec le plus de pureté les usages, les coutumes et même les superstitions d'autrefois. B. Nemcova fait passer sous nos yeux une série de scènes de grand intérêt où le nom de Dieu est respecté, l'idée de patrie haut placée, sans que jamais une parole de haine se fasse entendre contre l'oppresseur. La simplicité du style, la fraîcheur de l'élocution, la poésie des descriptions, la noblesse des sentiments sont les qualités dominantes de cet ouvrage, dans lequel la note gaie ne manque pas, bien que l'âme slave soit plutôt mélancolique et résignée.

Outre ces ouvrages, B. Nemcova a écrit des contes et récits populaires tchèques, justement estimés, dont le plus remarquable, le plus esthétique, est le *Dobry clovek* (*le Brave homme*).

Les dix dernières années de sa vie furent attristées par la misère qui vint s'asseoir à



son foyer, mais qui ne put en rien altérer la bonté de son cœur.

B. Nemcova connaissait l'allemand et lisait avec plaisir Gœthe et Schiller; elle savait le russe, le serbe et le bulgare, et écrivit en dialecte slovaque les *Contes et récits des Slovaques* (Slaves qui habitent le nord de la Hongrie).

Pendant ses divers séjours à Prague, elle fut en relation avec Tyl, Riéger, Tomek, Nebesky, etc., et toute cette courageuse phalange qui travailla, comme elle, au relèvement de la langue et de la littérature nationales. Aujourd'hui, dans ce pays où la langue tchèque, longtemps proscrite, était à peine tolérée il y a cinquante ans, s'élèvent de nombreuses écoles très fréquentées. Les Tchèques ont leur université spéciale et une haute école polytechnique; et la littérature tchèque, en réveillant le patriotisme, a sauvé la nation de l'anéantissement.

E. T.

LES

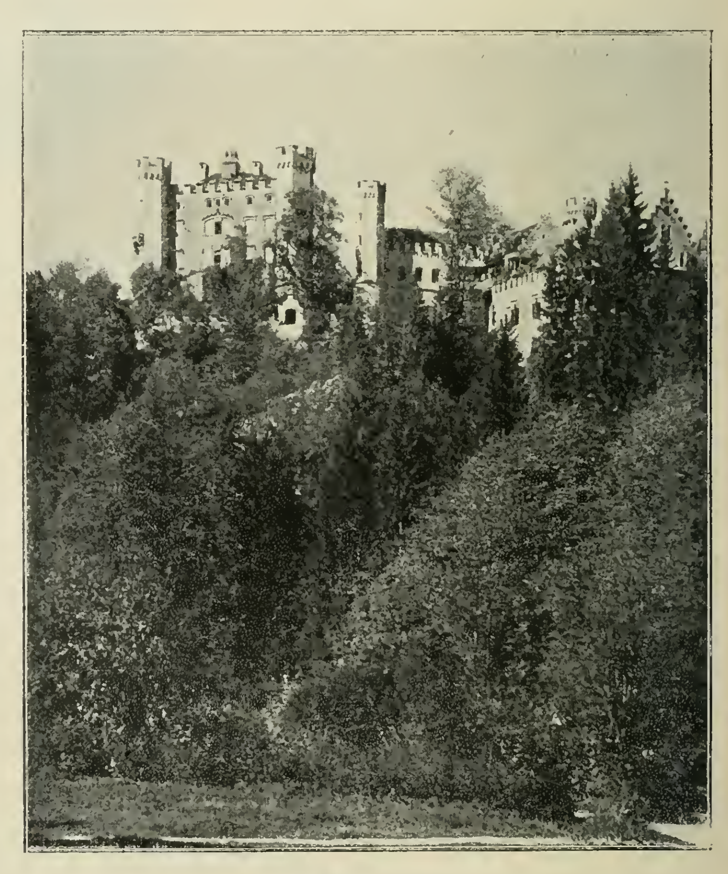
CHATEAUX DE LOUIS II DE BAVIÈRE.

I

Le nom de Louis II de Bavière est lié à celui de Richard Wagner et au souvenir de fastueuses excentricités. Au début de son règne, ce roi de dix-neuf ans, beau de visage, de taille imposante, de caractère magnifique et généreux, donna de grandes espérances qui s'évanouirent quand ses goûts artistiques dégénérèrent en folie des grandeurs. Il tomba, victime d'hérédités, mais il possédait une naturelle et belle intelligence, une riche imagination et un très vif amour de l'art qu'obscurcit la maladie.

A partir du moment où ses sujets l'obligèrent à renvoyer Wagner, le jeune roi commença à montrer une passion grandissante pour la solitude. Il ne passait, durant l'hiver, que quelques semaines dans sa capitale et vivait le reste de l'année dans ses châteaux des Alpes de Bavière, à *Berg*, à *Hohenschwangau*, à *Linderhof*, à *Neuschwanstein*, à *Herrenchiemsee*. Il fit construire les trois derniers et rêvait encore, au moment où il fut déposé, d'en voir s'élever un à *Falkenburg* en l'honneur du faucon et un autre à *Garatshausen*, qui eût été un palais chinois à la gloire du paon.

Ce fut à *Hohenschwangau* qu'il passa une grande partie de son enfance et de



HOHENSCHWANGAU

sa première jeunesse en une contrée sauvage, fief au moyen âge des Schwangau, fidèles vassaux des Guelfes et qui y bâtirent quatre burgs. Ces donjons tombèrent plus tard au pouvoir des comtes Schyren, ancêtres des Wittelsbach ; criblés de dettes, ils durent les revendre les uns après les autres : Hohenschwangau, Schwanstein, Schwarzenberge et Frauenstein.



HOHENSCHWANGAU. — LES LACS

Après différentes vicissitudes, Hohenschwangau était devenu une ruine, lorsque, en 1832, le père de Louis II, Maximilien II, encore prince royal, l'acquit et le fit reconstruire en style gothique. Des artistes munichois en ornèrent les salles de fresques et de peintures.

Ce château est situé sur un escarpement boisé du Frauenstein, dans la partie la plus romantique des Alpes de Bavière, entre deux lacs, le Schwansee et l'Alpsee, et, de ses fenêtres, on en aperçoit au loin deux autres : le Hopfensee et le Bannwaldsee, ainsi qu'une rivière, le Lech. Ce fut en cette demeure que le roi Louis prit le germe de la maladie que l'on a appelée, en Allemagne, la *Schwanritter krankheit*, — la maladie du chevalier au cygne ; — car, à Hohenschwangau, son père ressuscita, avant Wagner, le moyen âge allemand, et surtout la légende du chevalier au cygne, bretonne d'origine, mais retrouvée et chantée, en France, par Chrestien de Troyes, en Germanie, par Wolfram d'Eschenbach. Dans la Schwanrittersalle, entre autres, qui servait de salle à manger, la légende de Lohengrin est peinte en quatre grands tableaux. — Durant sa première jeunesse, Louis II porta le cygne dans ses armes ; il le remplaça plus tard par le faucon que détrôna le paon. Et déjà à Hohenschwangau, la chambre à coucher du roi a son clair de lune artificiel, ses plantes exotiques et sa cascade. Cet assoiffé de rêve en arriva bien vite à l'absurde, au puéril, afin d'échapper à la réalité.

II

Hohenschwangau était trop petit pour contenir aisément deux cours, et comme la reine mère aimait à y séjourner au moment où son fils l'eût volontiers habité, celui-ci forma le projet de se faire bâtir un *Wallhall* sur les ruines d'un autre donjon des Schwangau, Schwanstein.

Neuschwanstein, à 1,008 mètres au-dessus de la mer, s'appela d'abord le *Nouveau burg de Hohenschwangau;* il domine le gouffre du Pöllat. Des fenêtres, on aperçoit les quatre lacs dont nous avons déjà parlé et au loin la plaine. — On ne peut lui comparer que Pelesch, près de Sinaïa, dans les Carpathes, résidence favorite de Carmen Sylva. — Neuschwanstein est plus hardi de construction, mais situé dans une contrée moins inaccessible. La route qui y conduit fut, par places, taillée en plein roc et traverse la forêt au pied du Tegelfels, roc escarpé qui supporte le château. Au moment où l'on approche du pont suspendu — Marienbrücke — jeté d'un bord à l'autre du Pöllat, le burg surgit semblable à une « légende de pierre ».

Le Tegelfels se dresse presque perpendiculaire au-dessus de la plaine. A l'ouest, le gouffre du Pöllat le sépare de la montagne. De trois côtés, l'escarpement est inabordable; du quatrième, l'accès en est difficile. Pour le rendre impossible, on fit sauter le rocher et la muraille y monte, sans ouverture, jusqu'à une hauteur de deux étages. On ne peut entrer dans le château que du côté de la plaine, grâce à des travaux de terrassement. Mais le roi ordonna de pratiquer devant la porte une tranchée dans le roc, avec pont-levis.



NEUSCHWANSTEIN

Louis II eut tout d'abord l'intention d'élever un château gothique; les puissantes fondations en étaient même posées lorsqu'il changea d'avis et choisit le style des premiers temps de la Renais-

sance italienne. Il fallut tout démolir. Le 5 septembre 1869 eut lieu la pose de la première pierre. — On avait déjà travaillé au donjon lui-même.

Le roi s'occupait de tous les détails et inspirait les artistes à qui il confiait l'exécution de ses rêves. Il a réuni à Neuschwanstein des trésors artistiques. L'ameublement et la décoration en sont grandioses et sobres.

La bâtisse se compose de cinq étages, flanqués de trois tourelles et de deux tours. Les murs en briques, revêtus de plaques de marbre, ont des fenêtres cintrées et le toit est recouvert de lamelles de cuivre. Celui qui surmonte le balcon du troisième et du quatrième étage, sur l'étroite façade qui regarde la montagne, est écaillé d'or, à l'imitation sans doute du fameux toit doré d'Inspruck.

Seuls les appartements du roi sont entièrement achevés, le troisième et le quatrième étage. Il aimait à habiter le plus haut possible.

Au troisième, à travers une succession de salles, les murs sont ornés de fresques : scène de l'Edda, aventures de Lohengrin ou de Tannhauser. Puis tout à coup une grotte, avec l'inévitable cascade et le clair de lune facultatif, rappelle la folie tapie derrière les aspirations artistiques du malheureux prince.

Sur les meubles et les tentures violet clair du cabinet de toilette des paons d'or tissés se pavanent, étonnés un peu en face des peintures murales qui célèbrent les chants du doux *Minnesaenger*, Walter von der Vogelweide, l'ami des rossignols et des fauvettes. La chambre à coucher est de pur style gothique, avec balcon fermé, toute tendue de bleu éclatant brodé d'or. Les arabesques fleuries qui courent aux corniches et aux chambranles des salles précédentes sont remplacées ici par les bêtes favorites du roi : le cygne et le lion de Bavière; et les scènes qui décorent les murs, tirées de *Tristan et Iseult*, par Spiess, sont parmi les plus belles œuvres qu'ait produites la peinture à fresque en Allemagne. Le lit est gigantesque, à baldaquin, surmonté d'une garniture gothique, un des plus admirables travaux sur bois de notre époque. Sur le fond rouge de la salle à manger, le célèbre Piloty a peint des épisodes de la vie à la Wartburg. Le cygne y triomphe.

La salle du trône, byzantine de style, est la plus belle de ce château splendide perdu dans les nuages. Elle mesure 20 mètres de long, 12 mètres de large, 13 mètres de haut et s'élève à travers deux étages. Seize colonnes de porphyre en soutiennent la voûte ; celles des deux galeries imitent le lapis-lazuli. Dans l'abside, surélevée de neuf degrés en marbre, le trône d'or et d'ivoire devait être placé sous un baldaquin pyramidal soutenu par des colonnes. On ne l'y verra jamais. De la Loggia au toit doré, la vue s'étend magnifique sur les montagnes, Hohenschwangau, les lacs, le Lech, tandis qu'à vos pieds les eaux grondent dans le gouffre du Pöllat.

Le quatrième étage n'est qu'une suite de nouvelles merveilles; la salle des fêtes, entre autres, de 27 mètres de long sur 10 mètres de large, reproduit en un grandiose effet celle des chanteurs à la Wartburg. Piloty, Munsch et Spiess ont orné les murailles de ce *hall* immense de scènes tirées de *Parsifal*, la poésie épique de Wolfram von Eschenbach. Du plafond formé de quarante-deux caissons en bois sculpté pendent dix lustres; cinq candélabres de cristal sont, en outre, disposés de chaque côté de la pièce, — portant en tout 850 bougies.

Dans cette salle, meublée et ornée avec un goût parfait, Louis II demeurait des heures accoudé ou debout à l'une des fenêtres, le regard perdu sur les lacs et les montagnes. Durant les derniers temps de sa maladie, il en faisait allumer les innombrables bougies et il passait ses nuits à s'y promener, se parlant à lui-même. Parfois aussi il ordonnait qu'on éclairât toutes les salles du burg, tandis que, penché sur le parapet de la *Marienbrücke*, il jouissait de l'effet fantastique produit par les tor-

rents de lumière que projetait dans la nuit, au-dessus de l'abîme, son castel de rêve.

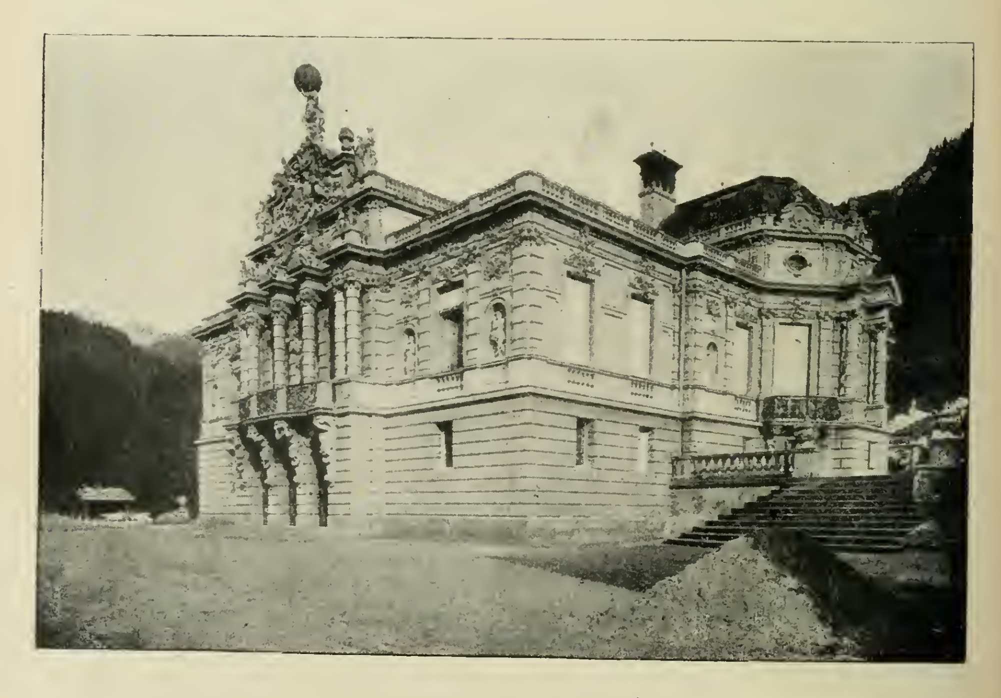
III

Mais c'est à *Linderhof* que Louis II fit les plus longs séjours, parce que tout s'y trouvait réuni : luxe et confort.

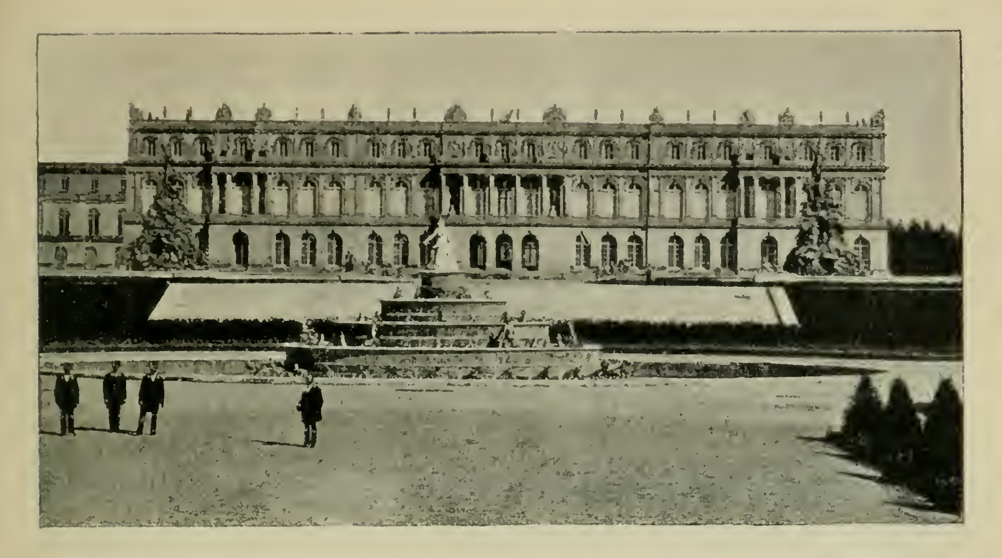
De Neuschwanstein, on peut se rendre à pied en cinq heures à Linderhof, en allant vers le nord-ouest. Non loin se trouve le village d'Oberammergau, où de simples paysans représentent, tous les dix ans, la Passion de Notre-Seigneur. Le roi Maximilien II, qui aimait cette vallée solitaire, *Grasswangthal*, y avait fait bâtir une fruste maison de chasse. Par ordre de son fils, on la transporta plus loin, et un château rococo, dans le genre du Petit-Trianon, s'éleva à la place qu'elle avait occupée. Il n'a qu'un rez-de-chaussée et un premier étage. Les jardins y sont admirablement disposés. A tout autre arbre, le roi préférait les chênes, dont il fit apporter une centaine à cette hauteur où ils ne croissent plus.

Dans toutes les salles de Linderhof s'étale l'admiration de Louis II pour Louis XIV. Dès le vestibule se dresse, sur un socle de marbre noir, la statue équestre en bronze du roi-soleil ; elle fut faite à Paris. Puis viennent des salles somptueuses, murs et plafonds ornés de copies de Watteau, de Boucher, ou des peintures représentant des épisodes de la vie du grand roi et des scènes mythologiques. Le cabinet de travail est en velours vert, avec d'étonnantes broderies or ; on y voit un secrétaire merveilleux, surmonté d'un baldaquin dont les tentures sont fourrées d'hermine. Sur le fond de velours les armes de Bavière ont été brodées en soie sertie d'hermine.

Le lustre de la salle à manger, en porcelaine de Meissen, a coûté 20,000 marcs. Au moyen d'un mécanisme ingénieux, la table disparaissait après chaque service au coup de sonnette du roi et remontait



LINDERHOF VU DE CÔTÉ



HERRENCHIEMSEE

chargée. Aucun domestique ne se montrait. L'acteur, Joseph Kainz, à qui Louis II témoignait une vive amitié, était seul admis parfois à lui tenir compagnie durant quelques semaines. Ce favori logeait alors dans la vieille maison de chasse.

Le roi utilisait la salle des Glaces comme chambre à coucher; le style, les peintures, les moindres détails rappellent Louis XV et son règne. Les glaces dont sont tapissées les murailles reflètent et renvoient l'éclat des dorures, le luxe des détails dont la description serait fastidieuse. Du balcon, la vue s'étend sur les jardins et la contrée — un coin de nature alpestre où ce château, vrai bijou du grand siècle, semble avoir été transporté au coup de baguette de quelque capricieux enchanteur.

Les jardins sont ornés de statues, de jets d'eau et de kiosques. La construction la plus étonnante en est la *Grotte bleue*, imitée tout ensemble de celle de Capri et de la grotte de Vénus dans l'opéra de *Tannhauser*. Pour la créer on a creusé la colline de 1875 à 1877; elle a 100 mètres de long sur 15 mètres de haut et coûta 1,250,000 marcs. Le bloc mobile de l'entrée, les colonnes qui soutiennent la voûte, les stalactites qui en tombent ne sont que du fer, recouvert de ciment auquel on a donné l'apparence du rocher. Cette pseudo-caverne pouvait être chauffée. Du *siége du roi*, trône de coquillages, on dominait la grotte et le lac profond de 3 mètres qui en occupait le milieu. Une conque dorée y attendait le pauvre malade, qui y montait souvent, vêtu à la Lohengrin, tandis qu'un appareil spécial agitait l'eau et qu'un éclairage de sept couleurs, produit par sept lampes à arc, augmentait l'étrangeté du lieu. Louis II prenait à cette mise en scène un plaisir enfantin. On obtenait la couleur bleue et transparente de la grotte en l'éclairant par le haut.

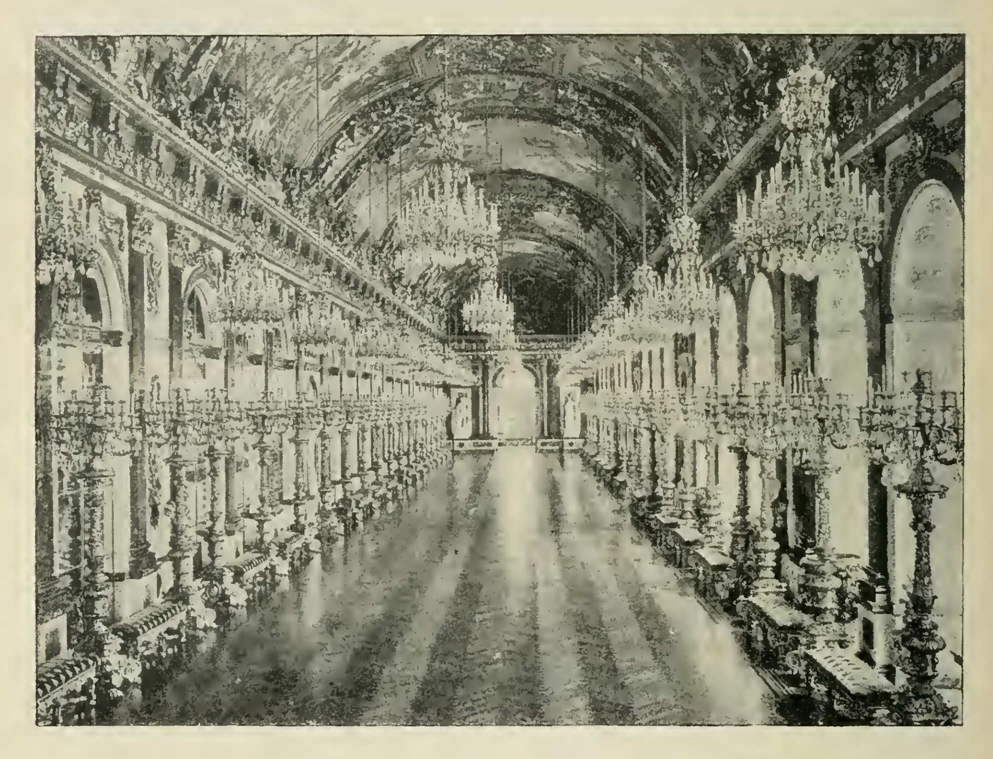
IV

Tous ces châteaux, Berg compris, dont nous parlerons plus tard, sont situés au sud de Munich et relativement près les uns des autres. Quant à *Herrenchiemsee*, la dernière et la plus coûteuse fantaisie de Louis II, celle qui le fit déclarer en faillite et déposer, il se

trouve à l'est de la capitale, et l'on prend pour s'y rendre la ligne de Munich-Salzburg.

Au milieu du Chiemsee, aux bords marécageux, appelé aussi *mer bavaroise*, trois îles surgissent, avec, pour arrière-fond, l'imposante chaîne des Alpes de Bavière continuées par celles d'Autriche; l'île aux Herbes est inhabitée; dans celle de Frauenwœrth s'élèvent un cloître de femmes, une belle église et de très vieux tilleuls. Le château de Herrenchiemsee est bâti dans celle que l'on désigne sous le nom de Herrenwœrth.

Un cloître de Saint-Tassile s'y voyait déjà au VIIIe siècle; en 908, les Huns le détruisirent; il fut rebâti en 1131. Il devint la résidence des princes-évêques en 1231. Au commencement de ce siècle, les biens du clergé ayant été confisqués, il fut cédé à des particuliers. Louis II racheta l'île en 1873 et forma le projet d'y élever un château qui surpasserait Versailles en beauté. Il ne tint nul compte du sol très marécageux, ni de l'obligation où l'on serait de transporter par eau tous les matériaux nécessaires à la colossale construction. La partie du palais qui a été achevée, y compris les jardins, a coûté 25 millions de marcs; les fondations seules qui rendirent possible la mise debout sur un terrain mouvant de l'énorme bâtisse, ont englouti une bonne part de cette somme, et les immenses communs à peine sortis du sol forment déjà un amas de débris. La mousse envahit les salles du rez-de-chaussée, le marbre se détériore, les pierres de taille se descellent; et l'on assure que dans peu d'années le château tout entier ne sera qu'une ruine couverte de plantes folles.



GRANDE GALERIE (HERRENCHIEMSEE)

Les travaux ne commencèrent qu'en 1878 et furent menés avec une hâte fié-

vreuse durant les sept années qui suivirent. Louis II avait épuisé sa liste civile; tous ses secrétaires et conseillers privés qui osaient lui faire des remontrances étaient congédiés; ses anciens architectes subissaient le même



SCHLOSSBERG, VU DU LAC DE STARNBERG

sort. Le bâtiment central — sa façade est la copie exacte de celle de Mansart — s'éleva et fut aménagé avec une richesse inouïe. Sur toutes les tentures, les portes, le parquet s'étalent le soleil de Louis XIV et le lis royal. Versailles eût été éclipsé si le roi, ayant mieux choisi son emplacement, eût possédé les fonds nécessaires à l'entreprise.

Herrenchiemsee témoigne d'une admiration sans bornes pour nos rois, pour le grand roi surtout. Toutes les salles de ce palais portent des noms français. L'Œil-de-Bœuf est copié sur celui de Versailles; il est vert serti d'or. De même la chambre de parade reproduit exactement la chambre à coucher de Louis XIV avec une richesse de couleur pourpre et or et un ameublement fabuleux qu'on ne trouve pas à Versailles. Le lit surpasse tout ce qu'on peut rêver. Tendue de velours bleu brodé de lis d'or, la salle du conseil appartient par son architecture au règne de Louis XV.

La grande galerie ou galerie des glaces est, dit-on, la plus longue qui existe: elle a 75 mètres et demi de long — 97 mètres avec les salons de coin, — 10 mètres et demi de large et 13 mètres de haut. Celle de Versailles n'a que 73 mètres de long. Dix-sept fenêtres cintrées font face à dix-sept portes en verre poli de 9 mètres de haut, — fenêtres et portes séparées par dix piliers de marbre rouge royal. Du plafond reproduisant des compositions de Le Brun, pendent 33 lustres de cristal qui portent avec 44 candélabres 2,500 bougies.

Le roi fit allumer cinquante-deux fois,

durant ses divers séjours au château, cette prodigieuse quantité de bougies. Il fallait que ce fût fait en un quart d'heure. Leurs lumières reflétées à l'infini dans les glaces offraient un spectacle féerique, tandis que Louis II allait et venait lentement à travers l'immense salle.

La salle à manger présente la même particularité que celle de Linderhof : la table, ornée d'un bouquet aux fleurs de porcelaine d'un travail admirable, disparaissait après chaque service pour reparaître chargée à nouveau. Un lustre énorme aux milliers de fleurs de porcelaine l'éclairait ; il coûtait 25,000 marcs.

Peintes par des maîtres, ou reproduisant les œuvres d'artistes français, innombrables sont les salles de ce palais déjà croulant. Les marbres, l'or, les glaces, le velours, la soie, les porcelaines rares, les bois précieux y sont prodigués. Pour qu'il pût se rendre à ce palais en un équipage digne de sa splendeur, le roi s'était fait construire au prix de 80,000 florins bavarois un carrosse de gala en style rococo de 9 mètres de long et de 6 mètres de haut qui, démonté, se transformait en traîneau. On l'attelait de six chevaux blancs. L'intérieur en est surchargé de broderies sur fond de velours bleu foncé. Il en existe un plus petit, sur le même modèle, dont la couronne et la lanterne s'éclairaient à l'électricité au moyen d'un accumulateur placé sous le siège du prince.

V

Il nous reste à dire quelques mots de *Berg*, au bord du lac de Starnberg, villa plutôt que château et qui n'offre rien de remarquable ; mais ce fut là que se déroulèrent les péripéties de la fin tragique du royal dément. On se rappelle qu'une commission de cinq membres vint lui apprendre à Neuschwanstein, où il résidait alors, qu'il était déposé et que sa santé exigeait des soins. Après une violente, mais courte résistance, il parut se soumettre et il se laissa conduire à Berg, le 12 juin 1886. Le 14 juin, ni lui ni son médecin, le docteur de Gudden, ne revinrent d'une promenade faite vers sept heures du soir dans le parc. On retrouva leurs deux corps flottant sur les eaux du lac, non loin du bord.

Le château de Berg, bâti en 1650 par le baron Horwarth, fut cédé en 1676 au prince-électeur Ferdinand-Marie. Maximilien II le fit restaurer en 1849-1851 et son fils en orna la plupart des salles de tableaux tirés des opéras de Wagner.

Une inquiétude maladive s'était emparée du malheureux roi dans les dernières années de sa vie. Il allait d'un projet à un autre, fuyait de Berg à Linderhof, de Linderhof à Hohenschwangau, pour se faire conduire de là à son nid d'aigle de Neuschwanstein. Au milieu de la nuit — il ne voyageait plus que la nuit — les habitants des bourgs et des villages entendaient le pas des gardes qui venaient occuper les routes. Puis, au galop fou des chevaux, l'équipage royal passait. Ces courses vagabondes duraient parfois plusieurs nuits de suite. Louis II en était venu à croire sa vie en danger et, à Munich surtout, lorsqu'il y arrivait par des chemins détournés, on prenait les mesures les plus rigoureuses pour sa sûreté. La mort qu'il chercha lui épargna sans doute les dernières déchéances morales.

J. Hudry-Menos.

LE CIMETIÈRE MONTMARTRE

La population parisienne ne manque jamais d'accomplir, chaque année, son pèlerinage chez les morts.

Les fleurs, qu'aux autres dates elle jette au vent de tous les enthousiasmes, sont réservées ce jour-là aux tombeaux. Car ce siècle, qui ne croit plus à rien, conserve intact le culte du souvenir.

Le cimetière Montmartre, qui est un des plus vieux de Paris, reçoit donc toujours, à ces anniversaires mortuaires, de très nombreux visiteurs. Tant de gens dorment là, dont les noms sont encore vivants dans notre mémoire !

* * *

On connaît les origines de ce lieu de sépulture.

En 1766, le Parlement avait dû s'occuper des inconvénients auxquels donnaient lieu les enterrements qui se faisaient à Paris.

« Dans la plupart des grandes paroisses, disait le rapport, et surtout dans celles qui sont au centre de la ville, on se plaint journellement de l'infection que répandent aux environs les cimetières, principalement dans les grandes chaleurs. En ce temps, la putréfaction est telle que les aliments les plus nécessaires à la vie ne peuvent se conserver quelques heures dans les maisons voisines, sans s'y corrompre. »

Les hygiénistes de notre époque frémiraient en lisant ces lignes; ceux d'alors se contentèrent de fermer le cimetière Saint-Roch et de le remplacer par un vaste terrain d'inhumation dans la plaine de Clichy.

Puis, en 1798, une ordonnance décida l'établissement, sur l'emplacement d'une immense carrière à plâtre, du cimetière actuel qui prit le nom de cimetière du Nord ou de cimetière Montmartre. Il reçut, à diverses reprises, d'importants agrandissements et occupe aujourd'hui une superficie de dix hectares. Il est donc, à un hectare près, de la dimension du cimetière Montparnasse et quatre fois moindre que celui du Père-Lachaise.

Jusqu'à ces dernières années, le cimetière s'étendait entre les quartiers de Caulaincourt et de Clichy, comme une zone infranchissable. Il semblait que cette situation dût causer un empêchement perpétuel à la circulation directe entre ces deux points.

Peut-être même, à une autre époque, eût-on considéré comme une sorte de profanation du lieu sacré l'établissement de ce large pont métallique, véritable boulevard suspendu sur des tombes.

Mais il s'agissait de prendre une grande mesure d'utilité publique, de donner un peu d'air à une population qui étouffait en son enceinte devenue trop étroite. Dans ce but, des travaux gigantesques furent entrepris; une vie nouvelle surgit comme par enchantement au-dessus de la Cité des Morts. Et ce n'est pas une antithèse banale que cette exubérance de mouvement et d'action, que ce continuel va-et-vient de piétons, que ce roulement sourd et prolongé des véhicules de toute sorte sur le champ du repos lui-même.

Les inégalités de terrain font qu'un certain nombre de sépultures apparaissent presque au niveau de la voie publique. Le soir, elles piquent d'une note blanche, étrange et fantastique, l'obscure clarté produite par les becs de gaz. A ceux qui regagnent tardivement leur logis, dans l'épanouissement de la joie de vivre, elles se révèlent soudain comme l'architectural symbole de l'implacable *memento quia pulvis es* de *l'Ecclésiaste*.

Il ne faut pourtant pas exagérer cette impression, quand on parle du cime-



LE CIMETIÈRE MONTMARTRE VU DU PONT MÉTALLIQUE

tière du Nord. Incontestablement, parmi toutes les nécropoles parisiennes, c'est en celle-là que l'idée de la mort se présente avec un caractère particulier de sereine philosophie. Est-ce l'influence du milieu? Est-ce le voisinage d'établissements bruyants de plaisir et de maisons particulières, récemment construites, qui entourent le lieu funèbre comme s'ils voulaient en chasser les méditations trop sombres par la gaieté ou les combinaisons artistiques de leurs façades?

Quoi qu'il en soit, alors que le Père-Lachaise ou que le cimetière Montparnasse, avec leurs hautes murailles, leurs portes d'entrée ornées d'attributs macabres, nous semblent, dans leur isolement majestueux et froid, de vastes lieux de désolation, le cimetière Montmartre revêt l'apparence d'une oasis fraîche, ombragée et tout imprégnée de cette poésie mystique qui nous permet d'affronter, sans appréhension, l'insondable mystère de l'au delà.

***

De tout temps, le cimetière Montmartre abrita les restes de nombre d'artistes et d'écrivains. C'est encore aujourd'hui le nom des hommes devenus célèbres par la plume, le pinceau ou le génie musical, qui se lit sur la plupart des principaux monuments.

Après avoir poursuivi, pendant leur vie, par des moyens différents, la recherche du même idéal, ils reposent du moins en paix, dans l'intimité de cette même terre où les gloires, les vanités, les joies et les souffrances ne sont plus que de la poussière.

En revanche, les hommes politiques y sont rares.

Tout le monde a vu le monument de Godefroy Cavaignac, placé à l'entrée du cimetière et qui est une des œuvres magistrales de Rude. Après cette sépulture et celle d'Armand Marrast, d'une grande simplicité, comme il convenait au rigide républicain, nous ne relevons

plus que les noms de personnages d'une importance secondaire : Songeon, ancien président du Conseil municipal de Paris ; Martin Bernard, Gustave Chaudey, Baudin.

Le monument de Baudin rappelle beaucoup, par sa conception générale, celui de Cavaignac ; mais on y remarque la différence d'école bien caractéristique de notre époque. C'est peut-être, avec le tombeau de Victor Noir, au Père-Lachaise, l'œuvre la plus réaliste, selon le beau sens du mot, que l'on puisse rencontrer dans les nécropoles parisiennes. Quant à Gustave Chaudey, ses traits sont fidèlement reproduits en un médaillon de bronze au-dessous duquel se détachent, en gros caractères, les deux lignes prophétiques qu'il écrivait le 24 mars 1871 dans le *Siècle :* « Si quelque balle récriminatrice nous est réservée, nous n'aurons qu'à tomber, faisant des vœux pour la République. »

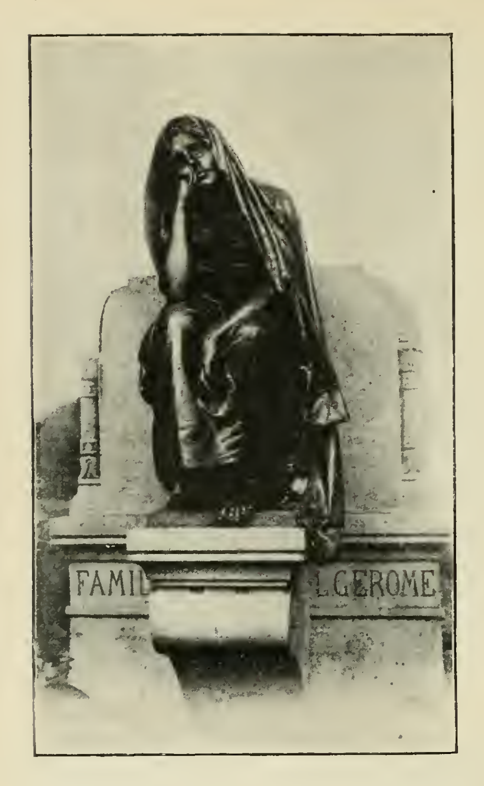
Un autre homme politique de haute envergure, un des plus grands patriotes italiens qui rêva l'affranchissement de son pays, mais succomba à la tâche avant qu'arrivât ce beau jour, Daniel Manin, fut enterré, en 1857, au cimetière Montmartre. Pendant onze années, son corps reposa dans le caveau funèbre de la famille d'Ary Scheffer. C'est là que vint le rejoindre son plus fidèle ami, Augustin Thierry. En 1868, les restes de Manin furent rendus à Venise enfin délivrée. Le gouvernement impérial fit enlever, la nuit, ce précieux dépôt, dans la crainte d'une manifestation républicaine. Pour Augustin Thierry, la translation de ses cendres au cimetière Montparnasse, dans une sépulture de famille, eut lieu quelques années plus tard.

***

La superficie relativement restreinte du terrain, à Montmartre, permet aux visiteurs de retrouver facilement les tombes célèbres. Aussi, tout en s'en re-



MONUMENT D'ALPHONSE BAUDIN



MONUMENT DE LA FAMILLE GÉROME

mettant aux hasards de l'excursion, sont-ils certains de tout voir et de passer par cette série d'émotions que font naître en nous les souvenirs soudainement évoqués de noms que la mort, cruellement ironique parfois, réunit dans de bizarres promiscuités.

Auprès de Cavaignac sont les tombes d'un certain nombre de victimes du Deux-Décembre : tombes modestes et sans aucune inscription. La sépulture de la famille de Mauprivez, qui fournit plusieurs hauts fonctionnaires à la France, sous la monarchie, les domine de son architecture assez élégante. Plus loin, alignés le long de l'avenue principale, étouffés un peu par la massivité du pont Caulaincourt, les monuments funéraires de Castagnary, de Stendhal, de Feyen-Perrin attirent les regards. Les amis du peintre délicat, enlevé trop tôt à son art, dans la plénitude du talent, ont consacré à sa mémoire une statue symbolisant bien son œuvre; l'expression de la jeune paysanne laissant tomber une fleur sur le sépulcre de celui qui donna la vie à tant d'œuvres charmantes est d'une infinie tristesse. C'est dans le voisinage de ce monument qu'est enterré Eugène Labiche; c'est là aussi que se dressent les caveaux de la famille d'Henri Rochefort et de celle du peintre Gérôme, deux vivants illustres, à des points de vue différents, ceux-là, et qui ont encore, espérons-le, de longs jours à passer parmi nous.

De l'autre côté du pont Caulaincourt, dans la partie du cimetière qui s'étend derrière l'avenue de Clichy jusqu'aux confins de la rue Ganneron, les arbres séculaires forment de magnifiques allées pleines d'un charme mystérieux, d'une mélancolie poétique qui enveloppent



MONUMENT DE HENRY MURGER

tout le paysage mortuaire. C'est bien là le lieu du repos des artistes; aussi les retrouve-t-on nombreux dans ce décor que la Nature semble avoir brossé spécialement pour eux.

La terre y doit être légère à Murger, dont le tombeau est surmonté d'une gracieuse statue d'Aimé Millet. Un peu plus loin, le buste d'Offenbach, d'une ressemblance parfaite, semble sourire au bruissement des arbres et à la perpétuelle chanson des nids. Ce sont aussi, à peu de distance : Victor Massé, Emmanuel Gonzalès, Nestor Roqueplan, ce « dieu de l'esprit parisien », Duprez, dont l'épitaphe en vers un peu trop simples résume ainsi la vie :

Ci-gît un brave artiste, auteur, compositeur,
Poète quelquefois, mais surtout grand chanteur.
Il conquit, dans son art, une place d'honneur.



MONUMENT DE JACQUES OFFENBACH



MONUMENT DE SAMSON

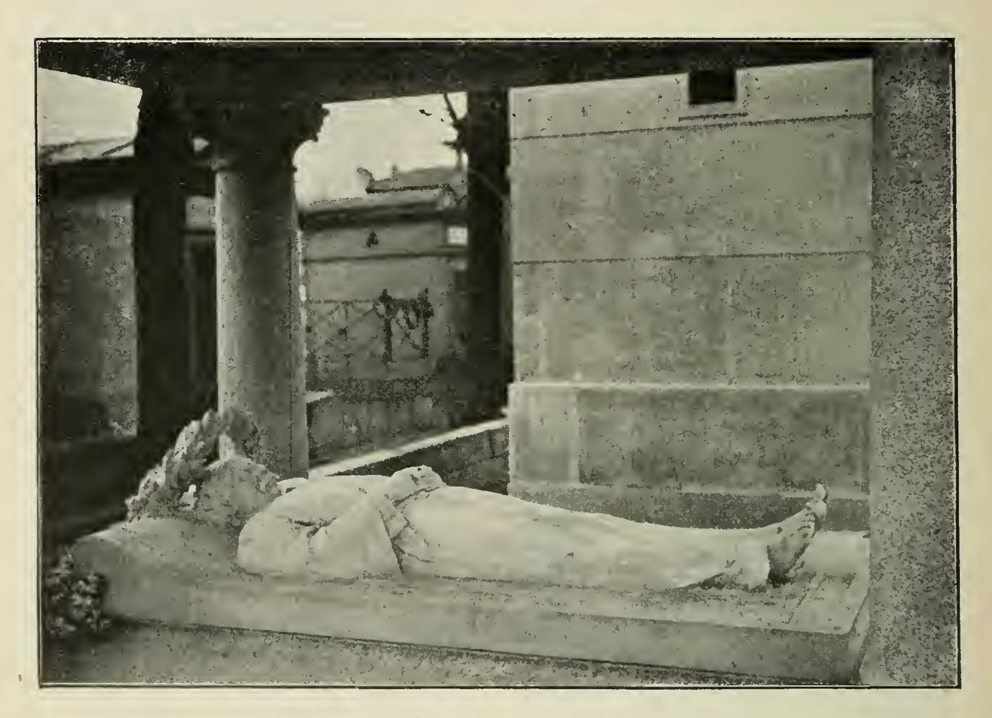
Duc, Samson, l'inoubliable tragédien, dont le buste est un des plus beaux qui soient au cimetière Montmartre; Lambert-Thiboust, avec un bas-relief synthétique d'une jolie inspiration ; Véron, Adolphe Adam, Méry, Raymond Deslandes, Léon Gozlan, Gustave Nadaud, l'auteur d'adorables chansons dont quelques-unes vivront longtemps; Rouvière, le surprenant artiste qui fût devenu un grand peintre s'il n'eût été un grand comédien, l'homme qui comprit et incarna le mieux, avant Mounet-Sully, le personnage d'Hamlet et duquel le poète a dit :

Rouvière ! il est de ceux que l'Art prend pour victimes ;
Il est de ceux qu'on voit se plonger dans la nuit
Où le poète parle avec des mots sublimes,
Mêlant aux ouragans leurs sanglots et leur bruit.

***

Les vivants vont vite ! est-on porté à

penser, en voyant se restreindre d'année en année les étroites bandes du terrain encore inoccupé! C'est la revanche du cimetière qui s'emplit, s'emplit sans cesse et déborde de tous les côtés. A l'heure actuelle, l'administration a dû se résigner, pour faire place aux nouveaux arrivants, de sacrifier une partie de la large et belle avenue Montmorency où se trouvent les monuments les plus remarquables.



TOMBEAU D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Il en est deux qui attirent particulièrement l'attention, plus encore par leurs dimensions colossales que par la renommée de ceux dont ils portent si haut la mémoire : nous voulons parler des sépultures Marc-Lejeune et Montmorency-Luxembourg. Le premier est un véritable mausolée de granit de 16 mètres de haut, surmonté de personnages allégoriques d'une facture assez délicate. Le second se compose d'une de ces pyramides dans le goût du commencement du siècle et comme on en voit plus d'un spécimen au Père-Lachaise.

C'est également dans cette partie du champ du repos que sont enterrés Eugène Flachat, Fourneyron, le baron de Menneval, le maréchal de Ségur, Émile de Girardin et sa femme Delphine Gay, Cuvillier-Fleury. Les familles de Polignac-Mirès y ont leur sépulture, ainsi qu'un administrateur de la Compagnie des Indes, dont le nom est bien oublié aujourd'hui, Bérard, en lequel Dupleix trouva toujours un appui sûr durant ses luttes célèbres contre l'influence anglaise en Asie.

Et voici qu'après cette évocation d'une époque lointaine surgissent les amertumes des deuils récents.

Sur le marbre poli et rose de la même tombe, deux médaillons, dont l'un porte encore le reflet brillant des choses nouvelles : ce sont les profils fiers et distingués de Jules et Edmond de Goncourt.

Quelques mètres plus loin, le nom d'Alexandre Dumas se détache en lettres

dorées sur le fronton d'un monument remarquable. Les restes du grand dramaturge sont à la place qu'il avait lui-même désignée d'avance depuis longtemps. On sait quelle préférence singulière il avait toujours manifestée à ce sujet. Le cimetière Montmartre était pour lui un lieu fréquent de pèlerinage.

En outre du souvenir de tant d'hommes disparus et qui lui étaient chers par la parenté du talent ou du génie, il retrouvait toujours une impression troublante lorsqu'il s'arrêtait devant la tombe de Marie Duplessis.

Cette *Dame aux camélias,* c'était sa superstition. Elle lui rappelait les premières heures de bonheur, les premiers sourires de la gloire. Et plus d'une fois, de grand matin, à l'heure où le cimetière est imprégné encore de la rosée nocturne, les gardes l'aperçurent déposant avec recueillement des fleurs sur la sépulture de la femme qui fut très banale par elle-même et que cependant il immortalisa par un récit.

C'est le privilège des grands écrivains de faire pénétrer ainsi dans les masses des légendes adaptées par leur imagination à des faits qui seraient sans cela d'un bien piètre intérêt. Il en est résulté pour *la Dame aux camélias,* dont l'histoire fut enjolivée avec tant d'art par Alexandre Dumas, une réputation tellement universelle, que pas un étranger ne visite le cimetière sans s'enquérir de l'endroit où repose l'héroïne. Il n'est pas rare même que des personnes sentimentales rapportent de leur passage devant cette tombe quelques feuilles ou quelques brins d'herbe, qu'elles conserveront précieusement.



MONUMENT D'ALPHONSE DE NEUVILLE

Aux grands jours des fêtes mortuaires, cet endroit devient un véritable rendez-vous pour les amoureux auxquels l'âge ou l'expérience n'a pas enlevé encore les premières illusions. Ils viennent là comme beaucoup d'autres se retrouvent au Père-Lachaise autour du monument d'Héloïse et d'Abé-



TOMBEAU DE THÉOPHILE GAUTIER

lard. Qu'on ne s'imagine pas cependant que l'héroïne de Dumas possède un somptueux caveau et qu'il soit très facile de le découvrir.

Un simple sarcophage de pierre, portant cette inscription presque effacée par le temps et rongée par la pluie : *Marie Duplessis,* recouvre dans l'avenue Saint-Charles le corps de celle qui est à la fois pour nous *la Dame aux camélias* et *la Traviata.*

Tous les ans, à la fête des Morts, Mme Sarah Bernhardt y fait, paraît-il, porter des fleurs.

Le tombeau d'Alexandre Dumas, quoique d'un style assez sobre, produit un grand effet artistique. L'auteur du *Fils naturel* et du *Demi-Monde* gît étendu, mort, sur la dalle de son sépulcre. Le corps est revêtu du légendaire costume de travail si souvent reproduit par la photographie; les pieds sont nus; une couronne de lauriers met son auréole au front puissant du glorieux écrivain. L'œuvre est de l'éminent sculpteur de Saint-Marceaux. On peut la considérer comme une des plus belles qu'il ait produites, et l'on reste troublé longuement devant la sérénité de ce visage auquel la délicatesse de ciseau du statuaire a ajouté un je ne sais quoi tout empreint de la majesté de la mort. Quatre colonnettes de granit blanc soutiennent au-dessus de la dalle funéraire le faîte du monument où les idées spiritualistes du maître regretté éclatent dans cette inscription empruntée à l'une des pièces de son théâtre : « Je me constituai dans ma vie et dans ma mort, qui m'intéresse bien plus que ma vie, car celle-ci ne fait partie que du temps, et celle-là, de l'éternité. »

* * *

En cette même avenue Saint-Charles dont nous parlons plus haut, éloignés de la chaussée, perdus pour ainsi dire au milieu des tombes, dorment le commandant Rivière — dont un buste en bronze nous rappelle les traits du vaillant marin — et un grand poète pour lequel la gloire fut toujours injuste : Alfred de Vigny.

Mais voici que ressuscitent dans notre mémoire de larges visions d'art, que chantent à nos oreilles de suaves mélodies, tandis que défilent sous nos yeux les monuments funèbres de Berlioz, d'Ambroise Thomas, de Troyon, de Cain, d'Aimé Millet, de Théophile Gautier, de Guillaumet, de Léo Delibes, d'Alphonse de Neuville.

Le peintre populaire qui reproduisit de si saisissante façon les épisodes de la guerre néfaste et qui, aux heures tragiques encore, fit battre nos cœurs d'une espérance patriotique, possède une sépulture digne de lui. En un geste d'une éloquente tristesse une femme, qui symbolise la patrie et qui est terrassée par la douleur, presse entre ses bras le drapeau français que domine un buste de l'auteur du *Porteur de dépêches,* de la *Dernière cartouche* et de tant d'autres œuvres remarquables.

Le souvenir de Berlioz est évoqué par une construction très modeste où apparaît le médaillon en bronze du grand musicien. Une sorte d'auréole en métal doré, d'un effet peu harmonieux, couronne l'édicule, qui pourrait être en or massif si chacun de ceux que charma la *Damnation de Faust* eût seulement fourni son obole d'un centime.

Le monument de Théophile Gautier, conçu dans le goût de la seconde moitié du XVIIIe siècle, est fort gracieux. Les proportions y sont bien observées, et la statue allégorique qui le surmonte semble d'un très agréable modelé. Sur la pierre on lit le quatrain suivant composé par le poète lui-même :

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
L'amour s'éteint, car c'est l'hiver;
Petit oiseau, viens sur ma tombe
Chanter quand l'arbre sera vert.

On ne peut s'empêcher de faire une remarque en lisant ces vers : presque toujours les poésies gravées sur les pierres des cimetières ont un caractère spécial qui frise le ridicule. Et même, quand elles sont l'œuvre d'hommes célèbres, elles expriment rarement autre chose qu'un sentiment banal, sous une forme ou puérile ou exagérée.

C'est ainsi que le poète Autran, se lamentant sur la mort d'un de ses amis, peintre distingué, sans doute, mais qui est loin d'avoir laissé un nom impérissable, émet de la sorte son opinion en un alexandrin reproduit sur le marbre :

Venise en te perdant aurait porté le deuil!

C'est ainsi — mais dans un autre ordre d'idées — qu'Alphonse Karr écrit sous un médaillon où sont reproduits les traits de Carlotta Patti :

Ah! je vous reconnais, chère petite Orphée!
C'est vous, cette filleule à laquelle une fée
Fit, au temps de Perrault, un don si merveilleux
Que veulent en vain mettre au rang des contes bleus
Seuls les gens envieux et tristes.
Oui, le don est réel, car je vois et j'entends
Emeraudes, rubis, topazes, améthystes
Ruisseler à travers les perles de vos dents.

Ces exemples ne suffisent-ils pas à faire ressortir ce que nous disons plus haut? Et cependant Autran, Théophile Gautier et Alphonse Karr sont des maîtres.



MONUMENT DE HENRI RIVIÈRE

*
* *

Le peuple de Paris aime à témoigner sa sympathie à la mémoire des grands comédiens qui ont fait vivre à ses yeux les héros de théâtre et qui ont incarné les conceptions de nos auteurs dramatiques les plus répandus. Au Père-Lachaise, les tombes de Talma et de Rachel reçoivent toujours beaucoup de fleurs à certains anniversaires, et pourtant bien des années se sont écoulées depuis la disparition des deux célèbres tragédiens.

Au cimetière Montmartre, où, ainsi que nous l'avons déjà dit, reposent les restes de Rouvière, on peut voir également le monument élevé à la mémoire de Frédérick Lemaître. Un buste, d'une étonnante expression, rappelle les traits du génial créateur de Robert Macaire, de Ruy Blas, d'Othello, de Kean. Et

devant l'homme étrange qui traduisit pendant un demi-siècle, avec un succès qui ne put jamais être surpassé, toute la puissance des passions humaines, les visiteurs s'arrêtent pieusement émus.

Un autre artiste de bien moindre renommée, mais qui fit longtemps les délices des théâtres de quartier : Batignolles, Montmartre, Belleville, etc., possède une somptueuse sépulture, à peu de distance de celle de Frédérick Lemaître. Sous son nom de Paschal Delagarde il avait interprété à peu près tous ces grands drames de cape et d'épée que les habitants des faubourgs finissent par savoir par cœur. A être tour à tour d'Artagnan, Lagardère, Buridan ou le chevalier de Maison-Rouge, il amassa une très belle fortune dont il usa d'ailleurs fort généreusement pour faire le bien autour de lui.

Un groupe de personnes dont le nombre va toujours en diminuant ne manque pas de venir au mois d'avril de chaque année, à l'anniversaire de la naissance de Charles Fourier, déposer une couronne sur la tombe du célèbre philosophe humanitaire. En cette occasion encore on fait ici pour Fourier ce qu'on fait au Père-Lachaise pour Enfantin. Mais tandis qu'en ce dernier lieu, le « Père » possède un monument d'apparence assez artistique, surmonté d'un buste dû au ciseau d'Aimé Millet, Charles Fourier dort son dernier sommeil avec une simplicité que ne posséda malheureusement jamais son style. Son effigie, taillée assez grossièrement dans une pierre que la pluie a noircie, rappelle seule son souvenir d'une façon assez vague.

Devant cette sépulture les « phalanstériens » — car il existe encore des adeptes de cette doctrine — célèbrent la gloire de leur chef, en attendant que se réalise sa fameuse prédiction au sujet de la « Phase d'Harmonie qui doit engendrer un printemps perpétuel sur notre planète, par l'expansion d'un *acide atrique boréal...* » dont les chimistes actuels n'ont pas encore découvert le secret.

Tout aussi fidèles que les phalanstériens, les disciples du baron du Potet de Sennevoy, chef de l'École Magnétique Moderne, ne manquent jamais non plus de se réunir une fois par an devant le monument qu'ils lui ont fait élever, comme à un « bienfaiteur de l'humanité ».

* * *

On conçoit qu'il serait trop long d'énumérer ici toutes les personnalités dont le nom fut répandu autrefois et qui peuplent aujourd'hui les silencieuses allées de la nécropole. Citons cependant encore, au hasard du souvenir et sans tenir compte d'aucun ordre chronologique : le comte Daru, Seveste, le jeune artiste de la Comédie-Française, tué à Buzenval ; Paul Lacroix, plus connu sous le pseudonyme de *Bibliophile Jacob* et l'un des hommes qui traitèrent avec le plus d'érudition les questions les moins amusantes ; Clapisson, Bineau, Récamier, Nourrit, Delessert, Ruggieri, Horace Vernet, Alfred et Tony Johannot, le célèbre navigateur Bougainville, Louise Collet, la femme-poète dont la signature Louise Collet, née Revoil, prodiguée dans toutes les publications de l'époque, poursuivait comme d'une intolérable obsession le doux Théodore de Banville ; Louis Rostan, médecin des hôpitaux, professeur à la Faculté de Paris ; Léon Moreau, le physicien célèbre ; Dehodencq, peintre d'histoire ; l'amiral Baudin, Nefftzer, Chaix d'Est-Ange, le général baron Travot.

On n'ignore sans doute pas que le cœur du maréchal Lannes, duc de Montebello, est au cimetière Montmartre dans un caveau de famille.

D'autres inscriptions rappellent, deci de-là, les souvenirs héroïques des guerres de la Révolution et de l'Empire. Ce sont des colonels, des généraux, qui prirent part à la grande épopée et sur les tombeaux desquels les noms des victoires se lisent à peine aujourd'hui. Voici le général comte de Girardin ; le général baron Hurel qui fut à

Dresde, à Hanau, à Waterloo, à Alger.

Jetez les yeux sur cette autre sépulture et dites si les quelques lignes suivantes ne vous apparaissent pas, dans

TOMBEAU DE GUILLAUMET

leur laconisme, comme un merveilleux chant de gloire :

« *Hippolyte Cazeaux* — colonel-major des Invalides, baron de l'Empire — 62 ans de services.

« Sabre d'honneur reçu de la main de Bonaparte, premier consul, pour avoir fait, suivi d'un seul homme, quatre-vingts prisonniers de guerre, à la Redoute du pont de Plaisance, an VIII. »

Ce colonel qui traversa toute l'Europe en vainqueur, qui fut blessé un peu partout, qui perdit une jambe en 1809, ne mourut qu'en 1846.

N'étaient-ils pas véritablement d'une génération de géants, ces hommes qui écrivirent de si grandes choses avec l'épée et que l'âge seul put abattre?

* * *

Les questions de différence de religion ont perdu de nos jours de leur importance, au point de vue de l'enterrement dans des parties distinctes du cimetière. De sorte que catholiques, protestants, israélites et orthodoxes de toutes les Églises se trouvent souvent reposer pêle-mêle dans le même respect dû dernier champ d'asile. Cependant on voit encore, dans la plupart des nécropoles parisiennes, des endroits affectés plus



MONUMENT DE BERLIOZ

particulièrement à certaines sépultures.

A Montmartre, les tombes israélites occupent une portion de terrain assez vaste et située en élévation.



TOMBEAU DE M. OSIRIS

Deux monuments remarquables en indiquent, pour ainsi dire, l'entrée et la sortie. Le premier est celui de M. Osiris, qui vit encore et que tout le monde connaît comme un de nos amateurs d'art les plus distingués, doublé d'un philanthrope. Sur un caveau de marbre blanc d'une admirable pureté, M. Osiris a fait placer une reproduction par Barrias du *Moïse* de Michel-Ange. La base de la statue porte ces quatre mots : « Au plus grand législateur. »

L'autre monument est celui d'Halévy. L'auteur de tant d'immortels opéras est représenté sur un piédestal énorme qui affecte les allures d'une colonne triomphale. Halévy est debout, dans cette pose méditative et très conventionnelle, chère aux artistes de l'époque Louis-Philippe. Signalons encore dans cette zone le caveau de la famille Millaud sur lequel sont inscrits ces quatre beaux vers des *Contemplations :*

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme,
Ouvre le firmament
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

Une des particularités du cimetière Montmartre, c'est de donner asile aux restes d'un grand nombre d'officiers polonais qui, après avoir pris part aux grands et patriotiques mouvements insurrectionnels de leur pays, durent s'exiler après l'écrasement final. On sait comment ils retrouvèrent chez nous une nouvelle patrie.

Mais ce qu'il y eut de véritablement touchant dans cet exode, ce fut — c'est même encore, après de si nombreuses années — la solidarité qui unit toute cette colonie. Ils vivaient, pour ainsi dire, presque exclusivement entre eux et, quand ils mouraient, le même coin de terre les réunissait pour l'éternité.

Le plus beau monument renferme le corps du maréchal de la noblesse, Léon Stemposky, qui fut, d'ailleurs, le fondateur de cette Œuvre des *Tombeaux polonais*. Dans ce même caveau repose le comte Joseph Potocki, major célèbre qui se couvrit de gloire dans l'insurrection du Palatinat de Podolie.

A quelques mètres plus loin est enterré le P. Zelowicki, supérieur de la mission polonaise. Il est enfin un autre monument élevé à la mémoire d'un enfant de la Pologne : c'est celui d'un jeune homme, nommé Kamienski, qui s'enrôla dans l'armée française au moment de la guerre d'Italie et fut tué à Magenta. Ce monument, qui représente Kamienski frappé à mort, est d'une belle expression artistique et mérite pour cela d'être signalé.

Dans le même ordre d'idée, mais simplement au point de vue de l'originalité du style, plus que de sa beauté, il convient de rappeler l'étrange mausolée que se construisit au cimetière Montmartre l'architecte français Laurecisque, auteur des plans de l'ancienne ambassade de notre pays, dans le quartier Péra, à Constantinople.

* * *

« Un cimetière, a écrit Théophile Gautier, donne toujours une leçon aux vivants, car il résume, mieux que n'im-

porte quel livre, la philosophie d'une époque. C'est là qu'il faut venir chercher la caractéristique de tel ou tel âge. La pierre, le marbre, le bronze, la modeste croix de bois comme la plus hautaine des pyramides prennent une voix et nous parlent. »

A Montmartre, l'observation qui s'impose à tous les esprits est que la simplicité relative de nos mœurs actuelles se traduit, dans le choix de nos sépultures, par l'horreur de ce qui est solennel et pompeux. L'idée moderne se prête mal à ces élucubrations macabres qui composaient autrefois le cortège obligé de chaque trépas. Nous ne savons peut-être pas mieux vivre, mais nous savons certainement mieux mourir que nos ancêtres. Les marbriers eux-mêmes semblent avoir laissé de côté, dans leurs constructions nouvelles, les emblèmes, les attributs, sans lesquels, il y a cinquante ou soixante ans, un tombeau n'eût pas été un véritable tombeau. Urnes renversées, colonnes brisées, sabliers, faux du Temps, ossements en croix, vous ne retrouverez pas cela dans la nécropole contemporaine, qui n'est plus, Dieu merci, un de ces lieux d'où l'on sort avec l'esprit plein de visions apocalyptiques.

L'évolution littéraire, artistique et philosophique s'y manifeste dans toute sa splendeur et l'on n'y voit pas, comme au Père-Lachaise, des monuments excessivement coûteux qui pourraient passer pour des chefs-d'œuvre du mauvais goût.



MONUMENT DE NEFFTZER

La plupart du temps, la besogne de l'architecte se trouve très simplifiée et c'est au statuaire que l'on s'adresse. La ferronnerie d'art joue aussi un rôle précieux dans l'ornementation des tombes, grâce à ces volutes légères qui se déroulent capricieusement autour du marbre ou du granit ; grâce à ces fleurs de métal repoussées au marteau et retombant en gerbes éternellement belles ; grâce à ces vases aux formes fines, élégantes, dans lesquels poussent des plantes vivaces.

En certains endroits l'œil est attiré par des tombeaux d'une blancheur immaculée, ainsi que des robes de jeunes épousées; on n'y lit parfois qu'un simple prénom, deux dates rapprochées l'une de l'autre : la naissance et la mort. Et l'on voit agenouillées devant ces marbres qui recouvrent des dépouilles bien chères, de pauvres mères éplorées, blessées au cœur pour toujours :

Jeunes filles, hélas! qui donc croit à l'aurore?
Votre lèvre pâlit pendant qu'on danse encore
Dans le bal enchanté.
Dans les lustres blêmis on voit grandir le cierge.
La Mort met sur vos fronts un grand voile de vierge
Qu'on nomme Éternité!

*
* *

On ne peut faire une description un peu détaillée d'un cimetière, sans relever un certain nombre de ces inscriptions tombales qui sont, en certains cas, stupéfiantes. Il y avait jadis toute une littérature mortuaire dont bien des spécimens se retrouvent sur les vieilles sépultures. C'est changé aujourd'hui. Certes, les regrets que nous manifestons pour nos chers défunts sont les mêmes; mais ils ne se traduisent plus par ce débordement d'éloges ou par ces imprécations contre le trépas « injuste », « cruel », « aveugle », « funeste », etc. La concision de la forme et la sobriété des épithètes deviennent presque une façon de témoigner de son respect devant l'implacable volonté du destin.

Cependant, à Montmartre comme ailleurs, il existe des exceptions à cette règle. En voici quelques-unes, recueillies sur différentes pierres tombales :

Ci-gît..... X.
Il se maria trois fois et fit toujours
le bonheur de ses épouses.

Dans une autre zone, à l'extrémité de l'allée principale, on lit cet aveu :

Vingt-quatre ans de mariage ne m'ont semblé que vingt-quatre jours!

Un tombeau porte ces trois mots, presque effacés par le temps :

Le silence, enfin!

Un philosophe a exhumé ce quatrain connu d'un vieux poète :

On entre, on crie
Et c'est la vie!
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

Sur une plaque de métal suspendue à la grille d'un monument, on lit :

J'attends ma femme tranquillement.

Dans l'avenue Montmorency, deux amis, Épicuriens l'un et l'autre, dorment réunis en la même concession. Ils ont tous deux résumé leur existence en des acrostiches dont voici un échantillon :

Cupidité ne fut son vice;
Le goût des arts seul l'occupa;
Amour fit longtemps son supplice,
Vainement il ne soupira.
Euterpe assez lui fut propice,
La musique le consola.

Le second Épicurien ne le cède en rien au premier; qu'on en juge :

En bonne et sinistre occurrence,
Usant de ses droits de chevance,
Rien jamais ne l'inquiéta.

Mais la plus curieuse épitaphe est certainement la suivante :

A quoi sert de pleurer? Comme a dit La Palisse,
Ainsi que tout commence, il faut que tout finisse.

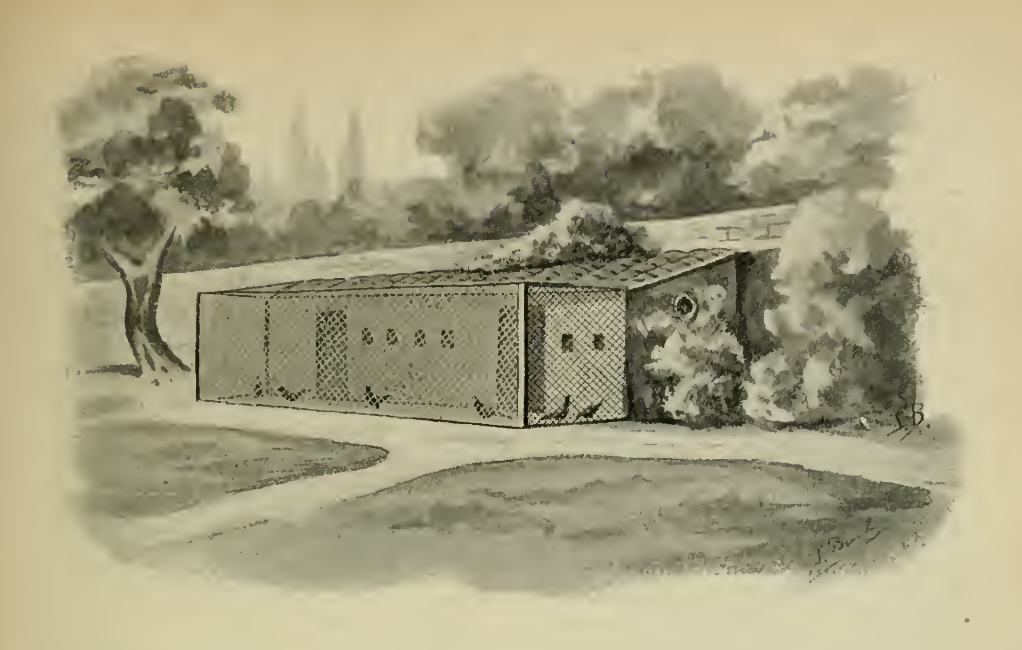
*
* *

Bornons-nous à ces quelques citations. Elles montrent que tout ne meurt pas avec nous et que même dans le champ de l'éternel repos, l'homme se retrouve avec ses gaietés, ses ironies, ses tristesses, ses haines, le désir parfois de se singulariser jusqu'au ridicule et d'attirer l'attention sur sa petite personnalité, même quand sa personne n'existe plus.

Vanité des vanités!

Le sort nous use au jour, triste meule qui tourne.
L'homme inquiet et vain croit marcher, il séjourne.
Il expire en criant!
Nous avons la seconde et nous rêvons l'année!
Et la dimension de notre destinée,
C'est poussière et néant!

Amédée Fraigneau.



ÉCLOSION ET ÉLEVAGE DES POULETS

Pour pratiquer l'accouvage, il y a deux sortes de couveuses : la couveuse naturelle et la couveuse artificielle.

La couveuse naturelle a deux représentants : la dinde et la poule.

La couveuse artificielle est, en revanche, représentée par une soixantaine de systèmes d'incubateurs différents que l'on essaye une fois, et que l'on relègue ensuite le plus souvent au grenier.

Parlons d'abord des couveuses naturelles.

Les couvoirs à dindes sont de deux sortes : nous avons les couvoirs organisés à la diable et les couvoirs bâtis ingénieusement. En général, l'accouveur installe ses dindes dans une salle basse, sombre, éloignée de tout bruit et du passage des voitures; il dispose le long des murs des paniers ouverts ou fermés suivant la méthode employée, ou encore de vieilles caisses. Les couveuses y sont au nombre de trente à quarante par salle. Elles sont séparées les unes des autres par une cloison de planches, ce qui évite les duels à coups de bec. On les lève deux fois par jour et elles regagnent ensuite seules leur panier respectif. Il existe des couvoirs autrement agencés. Les dindes y sont placées dans des cases de bois semblables à celles que l'on remarque dans les magasins des commissionnaires en marchandises. Ces cases sont fixées au mur sur trois ou quatre rangs, suivant la hauteur du plafond; les dindes sont levées par séries et replacées sur leurs œufs. Cette superposition de cases permet de loger trois et quatre fois plus de couveuses dans le même local. Cet avantage a ses dangers, car nous rappellerons aux intéressés que cette agglomération de dindes en un même lieu, souvent mal aéré, est cause de ces épidémies de mortalité qui s'abattent sur les couvoirs. Il n'est pas rare d'y trouver des dindes mortes sur leurs couvées.

L'incubation par les dindes a ses petits déboires, dont le premier est la perte des couveuses à la quatrième

couvée consécutive; certaines résistent à ce supplice de la réclusion, mais elles s'amaigrissent beaucoup. Il est salutaire de les relever de leur stage pour les mettre au vert quelques mois. La santé des dindes et le sort des couveuses dépendent de la basse-courière chargée de les lever : il lui faut surveiller avec sollicitude chacune de ses bêtes, les forcer à prendre de la nourriture; si elles la dédaignent, provoquer leur appétit; offrir des friandises, des verdures, à celles qui refusent les graines ou les bols farineux. Les poudrer régulièrement d'insecticide, afin de garantir les poussins d'une invasion de parasites, enfin, les obliger à se vider au moins journellement, et voir, comme le disait Molière, *si la matière est louable*.

Chaque province a son procédé pour accélérer chez les dindes la fièvre d'incubation. La barbarie et la naïveté s'y mélangent agréablement; on leur plume le ventre, on le frotte d'essence de térébenthine, etc.

Celui qui a étudié les oiseaux sait que l'obscurité est un puissant moyen d'éducation et que la complicité des ténèbres dispense des tortures que la Société protectrice des animaux réprouve. A la faveur de la nuit, on oblige l'oiseau à se taire, à jeûner, à ne plus bouger. Une dinde ramassée dans la basse-cour, au hasard, placée sur un panier rempli d'œufs d'essai, renfermée dans un lieu obscur, ne bouge plus. Pour plus de sûreté, on ferme le panier d'un couvercle ou de plateaux, et la dinde, terrifiée par son passage subit de la lumière à l'obscurité, s'étend craintivement sur le fond du panier.

Une manière encore plus simple consiste à mettre à couver la dinde qui manifeste cette intention. On la pose sur des œufs de poule. Comme la durée d'incubation de ces œufs est de vingt et un jours en hiver et de vingt en été, et que la dinde couve dans l'ordre naturel trente jours, on lui enlève les poussins éclos que l'on remplace par une trentaine d'œufs frais. Durant l'espace de deux incubations de dinde, on obtient trois couvées de poules. Après la troisième couvée, on lâche la dinde pour la reprendre trois semaines après.

Le lever des dindes s'exécute au gré de l'accouveur; la meilleure méthode est celle qui espace également les repas; ainsi, le premier à six heures du matin, le second à six heures du soir. En hiver, pour la commodité et aussi pour que les couveuses ne mangent pas à la clarté des lanternes, on recule le repas du matin vers sept heures et l'on règle le second sur la chute du jour; car on a remarqué que les dindes et les poules ne mangent qu'imparfaitement à la lumière d'une lanterne ou d'une lampe. La température du couvoir est maintenue vers 15 degrés centigrades.

Quant aux divers systèmes d'incubateurs artificiels, le public a été si souvent trompé qu'il est presque impossible d'en recommander un nouveau. Une chose encore plus fâcheuse à dire, c'est qu'aucun des appareils fabriqués en France ne peut rendre service : les deux seuls incubateurs qui fonctionnent régulièrement sont d'origine anglaise. Le premier est à eau chaude, le second à air chaud. Ils incubent tous les deux un peu plus de deux cents œufs. Le premier demande, pour fonctionner, une mise en marche à blanc de trois jours; le second commence l'incubation instantanément et règle lui-même la température sans tâtonnements. Ce dernier a donné des résultats indiscutables. Sans entrer dans les détails d'une description qui serait trop technique, nous dirons seulement que cet appareil est basé sur les propriétés d'irradiation de la chaleur par le zinc en feuilles.

Cet incubateur, qui utilise l'air chaud, qui règle automatiquement sa température, est certainement le plus pratique et le plus simple de tous ceux que nous avons manipulés durant de longs mois. Le chauffage coûte environ 8 francs par incubation. Chaque éclosion donne cent trente à cent cinquante poussins sur deux cent trente œufs non mirés.

Les œufs qui ne produisent rien se décomposent : en œufs clairs, œufs faux-germes, germes arrêtés dans leur évolution. La mortalité en coquille est relativement faible, contrairement à ce qui se produit avec les incubateurs à tiroirs.

Cet incubateur n'a qu'un léger inconvénient : c'est la délicatesse de son maniement ; il exige une personne adroite, aux mains fines.

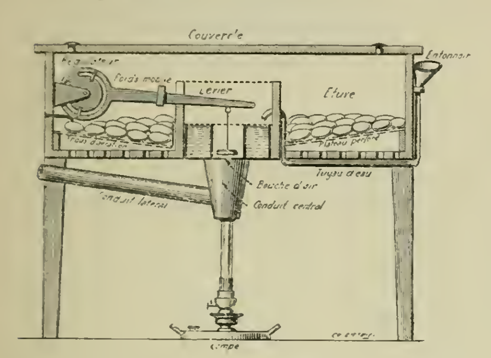
La première condition de réussite, c'est de placer la couveuse au premier étage de la maison et non au rez-de-chaussée ; à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol, la mortalité en coquille, inévitable en temps de pluie, diminue des trois quarts.

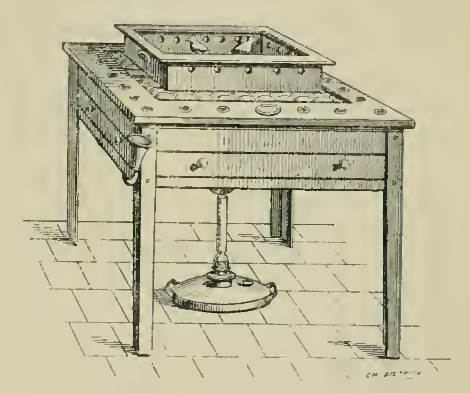
On choisit une pièce dégarnie de meubles et de tentures, bien saine et à l'abri de l'humidité ou d'un courant d'air. Une chambre mesurant au moins 3 mètres de côté ou 9 mètres carrés. L'appareil se place au centre de la pièce ; il est garni d'œufs frais ayant au plus trois à quatre jours, dont les coquilles auront été lavées avec soin et sans précipitation. Une fois la lampe allumée, le couvercle de l'appareil fermé, l'évolution de l'embryon contenu dans l'œuf commence. Il ne s'agit plus, pour aider à cette évolution, que de retourner les œufs deux fois par jour à intervalles fixes, comme le fait la poule, et cela, parce que les prêtres d'Isis, qui pratiquaient déjà l'incubation artificielle au temps des Pharaons d'Égypte, ont observé que l'immobilité de l'œuf cause la mort de l'embryon ; cette constatation a été confirmée par tous les savants qui ont expérimenté l'incubation artificielle.

Le retournement des œufs se fait rapidement ; avec un peu de pratique, on arrive à retourner cinq cents œufs en dix minutes. On profite du retournement des œufs pour remettre de l'huile dans la lampe. Le remplissage de la lampe qui chauffe l'appareil doit s'effectuer le soir, de manière que la flamme soit en pleine vigueur durant les premières heures du jour, moment critique où la température baisse sensiblement.

Vers le quatrième jour, les aviculteurs de carrière mirent les œufs afin de retirer les œufs clairs ; nous ne conseillons pas le mirage aux débutants qui veulent faire de l'incubation pour se distraire. A la fin du dix-huitième jour, des bruissements discrets, des murmures imperceptibles ont troublé le silence de l'appareil. Des coquilles ont tressailli, remuées par une force invisible, on perçoit les premiers vagissements des poussins ; ces avertissements ne trompent pas l'oreille exercée.

La manipulation des œufs cesse avec les premiers cris, l'appareil ne devrait plus être ouvert. Avec les couvées d'œufs pondus à huit jours d'intervalle,





COUVEUSE ARTIFICIELLE A AIR CHAUD

il est permis de réunir les œufs bêchés, de les retourner; avec les couvées d'œufs du même jour, les éclosions sont simultanées; ouvrir l'appareil, le refermer, c'est troubler l'hygrométrie de la couveuse, c'est nuire à l'éclosion, c'est favoriser le *collage* des poussins!

Le collage se produit lorsqu'après avoir fracturé l'endroit bêché, sur la coquille, le poussin a déchiré la membrane de l'œuf, puis s'est tenu en repos. Alors l'air entre par la déchirure, pénètre dans l'intérieur de la coque, change en colle sèche la liqueur qui mouille les bords de la déchirure et celle des feuillets qui entourent le corps de l'oiseau. Quand le poussin veut continuer le bêchage, il ne peut plus tourner le bec, il ne peut plus bouger son corps : il est sous bande. Les ouvertures fréquentes de l'appareil sont causes de ce malheur. Pour délivrer ce poussin, on ne doit pas hésiter à continuer le bêchage en frappant à petits coups la coquille autour de la tête de l'oiselet. Quand l'ouverture faite est assez grande, on humecte la membrane collée avec un pinceau chargé de blanc d'œuf tiède ou d'eau de guimauve. Ce traitement l'aide à se tirer d'affaire; on le remet dans la couveuse, car il est imprudent d'aider le poussin à sortir de l'œuf.

Le retrait des poussins s'exécute rapidement. On les place dans les sécheuses qui accompagnent l'appareil et qui utilisent la chaleur perdue de l'incubateur. Lorsqu'ils sont ressuyés, qu'ils tiennent sur leurs pattes, que leur fourrure duvetée, lisse comme un satin, maintient autour de leur corps une couche d'air chaud qui peut lutter avec la température extérieure, c'est-à-dire quarante-huit heures après leur naissance, l'élevage commence.

Dans toutes les exploitations où l'on travaille sérieusement à la production de la volaille, on place les poussins, sitôt leur éclosion, dans une *sécheuse*. C'est une boîte vitrée, remplie d'une couche de foin ou de paille d'orge brisée, chauffée soit par le moyen d'une bouillotte, soit en utilisant une source de chaleur quelconque. Les poussins y sont logés au nombre de cinquante et de cent. Ils doivent occuper ce logement deux jours, en attendant qu'ils soient bien ressuyés et qu'ils aient résorbé le jaune de l'œuf qui, par un mouvement mécanique, est rentré dans leur petit corps quelques heures avant leur sortie de la coquille. Pendant ces deux jours de réfection interne, on ne leur donne pas à manger; néanmoins, il faut veiller à l'existence de ces petits êtres. Si la chaleur est excessive, ils s'écartent les uns des autres et donnent des signes de suffocation en ouvrant démesurément le bec; si, au contraire, la température de la sécheuse est insuffisante, l'envahissement des angles est immédiat, la bousculade est prochaine. Un peu plus, un peu moins de litière, un morceau de lainage appliqué sur les vitres de la sécheuse remédient à ces excès qu'il faut prévoir en se guidant d'un bon thermomètre; les poussins passeront la nuit dans la sécheuse et cette nuit peut être terrible.

Les poussins ressuyés, les quarante-huit heures écoulées, il est temps de les livrer aux éleveuses.

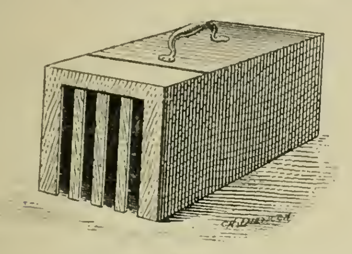
L'élevage naturel se sert de poules ou de dindes captives; l'élevage artificiel, d'éleveuses à lampes et à chaudières.

Commençons par l'élevage naturel.

L'aviculteur qui emploie des poules, des dindes ou des chapons dressés à conduire est rare, et les résultats qu'il obtient, malgré son adresse, sont plutôt maigres; aussi presque tous les producteurs de volailles qui veulent opérer avec certitude s'assurent-ils du concours de dindes ou de poules captives.

Ces poules, ces dindes sont prises au couvoir ou à la basse-cour, parmi celles qui viennent de terminer une couvée ou de la gâcher; elles sont alors internées dans des boîtes d'élevage ayant 40 sur 50 centimètres pour les poules, 60 sur 70 centimètres pour les dindes. Ces sortes de caisses sont munies d'un

couvercle pour y introduire l'oiseau et d'une poignée pour en faciliter le transport; l'un des plus petits côtés est flanqué d'un grillage, ou d'un lattage à claires-voies, assez larges pour faciliter



BOITE D'ÉLEVAGE POUR MÈRE CAPTIVE

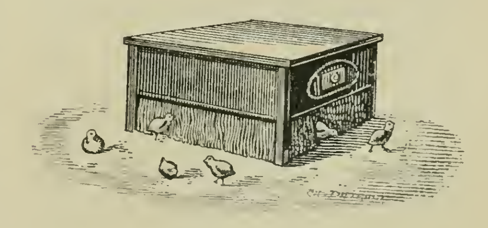
la rentrée ou la sortie des jeunes élèves, assez étroites pour empêcher la sortie de la femelle. Les boîtes d'élevage les mieux conditionnées sont accompagnées de deux portes mobiles : l'une pleine, l'autre à claires-voies. La première porte s'emploie vers la fin de l'élevage, la seconde au début.

En maintenant les femelles captives durant trois semaines au moins, en ne les laissant sortir que deux fois par jour, comme elles le doivent en cours d'incubation, les poussins peuvent se réchauffer quand ils le désirent, et c'est là l'essentiel pour eux, car ils n'ont besoin d'aucun conseil pour apprendre à manger. A la fin de la troisième semaine, ils peuvent sortir accompagnés de leur mère adoptive; on ne laisse à leur disposition qu'un espace restreint d'abord, qu'on agrandit peu à peu jusqu'au jour où ils peuvent être lâchés dans les parcs, c'est-à-dire à six semaines, pendant la belle saison, deux mois pendant l'hiver et le printemps. Une poule peut élever de douze à quinze poussins, une dinde de vingt-cinq à trente. Les règles à suivre, les précautions à prendre durant l'élevage naturel sont les mêmes que celles que nous indiquons plus loin pour l'élevage artificiel, celui qui captive le plus l'attention des amateurs.

Dans l'élevage artificiel, la conduite des bandes se fait en chambre. La chambre est sombre, croisées closes, volets fermés, température maintenue à 15 degrés par le voisinage d'une pièce chauffée. Des éleveuses à récipient d'eau chaude à trente degrés sont disposées sur une couche de sable bien sec qui couvre le sol; des nids de foin tapissent le dessous des hydro-mères.

L'hydro-mère est un cadre de bois monté sur quatre pieds qui supportent une chaufferette à eau. Les poussins sortant des sécheuses sont placés sous ces hydro-mères. Les aviculteurs qui ne disposent pas de locaux secs et chauds se servent de bâches vitrées comme celles qui servent à la germination de certaines graines délicates. En général, on se sert d'hydro-mères, en tendant rigidement sous la chaudière, à l'aide de cordons noués aux quatre pieds, un carré de mousseline à rideaux, un peu ferme, genre crochet; ce morceau de tissu broché tendu horizontalement à quatre ou cinq centimètres du fond de chaudière sert de vélum aux poussins, ils se frottent la tête et le dos contre et s'imaginent recevoir les caresses d'une mère. Pour que l'illusion soit complète, il suffit que la mousseline résiste aux poussées de soixante petites têtes. Quand la rigidité du vélum faiblit, on le change. Cette gymnastique est excellente pour la santé des jeunes oiseaux élevés par quantités; elle est un besoin de leur nature, comme cette faculté de gratter la terre qu'ils possèdent par atavisme et par intuition.

Une hydro-mère mesurant 40 centimètres de côté peut abriter soixante



HYDRO-MÈRE

poussins; on peut disposer quatre hydro-mères par chambre de grandeur moyenne.

Afin d'empêcher le mélange des compagnies cantonnées dans la même pièce, un coupon de fil de fer de 25 centimètres de hauteur circonscrit l'espace autour des éleveuses. La portion de territoire réservée aux petites bêtes pendant les premiers jours ne doit pas excéder le double de la superficie couverte par l'éleveuse; il faut qu'à la moindre impression de froid le poussin puisse recourir sans tâtonnements à son abri.

Les petits poulets exigent autant de soins que n'importe quelle race réputée difficile à élever. S'ils savent manger et gratter de naissance, ils ne savent pas rentrer sous l'éleveuse; c'est ce que le conducteur a pour mission de leur enseigner. Sitôt qu'il voit ses poussins se coller en boule contre le grillage, il les pousse doucement sous l'éleveuse en les accoutumant à écarter les rideaux d'entrée. Certaines races comprennent sans avertissement; le caneton et le pintadeau, par exemple; on peut même ajouter que le fils de la cane a le sentiment de l'élevage artificiel, il s'y livre avec un abandon comique. Le poulet s'y résout moins vite; il forme des groupes protestataires qu'il faut disperser si l'on veut prévenir la diarrhée, les refroidissements et la congestion pulmonaire. Le conducteur distribue la nourriture et la boisson, nettoie les abreuvoirs, s'assure en faisant recharger les billots qu'aucun pensionnaire ne refuse la nourriture, que les billots et les abreuvoirs sont en nombre suffisant pour satisfaire l'appétit de chaque estomac sans querelles. Les conducteurs ont la charge d'agrandir le cercle qui enserre les compagnies, ils sont juges de la vitalité de chacun, et les billots, les abreuvoirs qu'ils placent judicieusement près de l'éleveuse au commencement de l'éducation s'éloignent de jour en jour de l'hydro-mère pour augmenter le parcours des petits gourmands. Les poussins se familiarisent rapidement avec leur conducteur; ils ne tardent pas à voleter sur ses bras, sur ses épaules et se précipitent à sa rencontre au son de sa voix.

Le rôle des conducteurs n'est pas une sinécure, on peut leur donner de six cents à mille poussins à diriger pour les habituer à être vifs. Ce ne sera jamais une fonction pour l'adulte. Il n'y a que l'extrême jeunesse qui s'accommode à cette existence, qui consente à se traîner sur les genoux, à vivre de la vie des poussinées. Peu de femmes s'y astreignent, l'enfant n'y met ni fierté, ni mauvaise grâce, aussi les élevages où il est employé comme conducteur sont-ils plus prospères que les autres : il n'y a que lui pour remplacer la poule avantageusement.

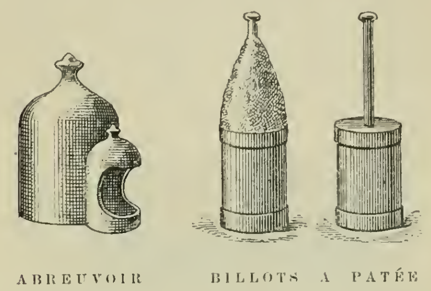
L'élevage a quatre périodes. La première est celle de la surveillance active; la seconde, celle de la phase critique, la troisième, celle de la demi-liberté; la quatrième, celle de l'émancipation. La période de surveillance et la période critique ont une durée fixe, établie; elles comprennent les trois premières semaines; avec un climat aussi variable que celui de Seine-et-Oise et des départements limitrophes, les deux dernières sont livrées à la clémence du temps. Nous allons exposer minutieusement l'importance de chacune de ces périodes et leur influence sur le régime des bandes.

La première période est celle de la surveillance assidue; elle exige un fonds inépuisable de patience. Elle commence avec l'entrée sous l'éleveuse. La chambre d'élevage est plongée dans une demi-obscurité afin d'habituer lentement les oiseaux à la lumière et pour ne pas qu'ils s'effarouchent : à chaque nouvelle installation, l'obscurité est un auxiliaire. Le conducteur distribue dans des assiettes ou des soucoupes du pain rassis broyé finement et veille à ce que ses élèves quittent l'hydro-mère à des intervalles réguliers, mais qu'ils ne restent pas dehors plus de quatre heures par jour. *Il ne leur donne pas à boire.* Les choses ne se passent pas autrement avec les poules conductrices. Voyez le manège de la poule négresse réputée la meilleure

des mères, il se compose de petits ébats coupés de longs repos : la poule stationne n'importe où pour réchauffer sa couvée, l'élevage industriel n'a fait que copier la nature. Le troisième jour, en maintenant la même discipline, les billots garnis de pâtée apparaissent, les volets des croisées sont ouverts ; de onze heures à midi, on ouvre quelques instants la fenêtre pour renouveler l'air, si la journée n'est ni humide, ni pluvieuse. On attache au grillage des touffes de chicorée ou quelques feuilles de laitue ; *on ne leur donne pas à boire*.

La composition des pâtées du premier âge est trop souvent, chez les amateurs, un amalgame de matières qui se combinent mal. Ils incorporent avec le plus grand sérieux du chènevis, du sarrasin, du millet, de l'orge, de l'œuf, de la salade et des coquilles. Ces combinaisons ont trois défauts : elles coûtent cher, elles sont indigestes, elles demandent trop de main-d'œuvre, enfin elles ne sont pas nourrissantes, car les poussins les refusent. Les pâtées de poussins doivent être simples et ne contenir que deux éléments. De la farine et des œufs ; des grains moulus, blutés, avec de la verdure, de la ciboule, de l'oignon, du cerfeuil ou de la chicorée. Les établissements d'élevage qui fournissent le plus de poulets à la consommation ont renoncé à l'œuf durci, du moins pendant les premiers jours. Les billots sont chargés de farine d'orge, délayée dans de l'eau filtrée. Il ne faut pas que cette pâte soit coulante, elle doit tenir sur les billots sans être trop ferme afin que les oiseaux ne restent pas pris par le bec en l'attaquant. La farine de sarrasin est aussi très bonne, on la mélange d'un tiers de farine d'orge ou, par économie, d'un tiers de petit son ; ce mélange corrige le sarrasin, modifie ses propriétés échauffantes.

Le quatrième jour de la station en chambre, on élargit le cercle tracé par le coupon de grillage autour de l'éleveuse et l'on dépose sur le sable, après le premier repas, trois à quatre mottes de gazon par compagnie. Des mottes dont l'herbe ne soit pas mouillée et qui ne contiennent pas dans leur épaisseur des vers longs de huit pouces. Ces mottes ont été enlevées dans un pré à l'aide d'une bêche. On les espace convenablement, de manière à former des îles de verdure assez éloignées les



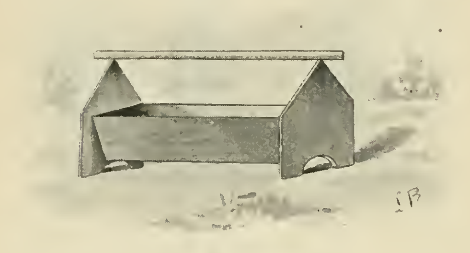
ABREUVOIR SIPHOÏDE — BILLOTS A PATÉE GARNI — VIDE

unes des autres pour faciliter la circulation en cas d'émeute ou de défilé tumultueux. Sitôt les poussins lâchés au milieu de ces mottes, ils tournent autour, poussent une pointe de reconnaissance, et, au bout de quelques minutes, ils les escaladent, les pillent, les piochent, dégringolent, s'emparent des vermisseaux, se poursuivent et mènent une vie de petits gueux. Quand le conducteur juge que la partie a duré suffisamment, il enlève les mottes. Ces mottes ne resservent jamais deux fois : elles sont broutées jusqu'aux racines. Avec elles, on installe les abreuvoirs. Ces abreuvoirs, minuscules, en terre et de forme siphoïde, ne doivent contenir qu'un demi-litre ; ils sont remplis d'eau pure filtrée. On change deux fois leur contenu par jour, en supposant qu'il y en ait quatre par compagnie de soixante. Cet entraînement des poussins sur les obstacles se continue les jours suivants pendant toute la durée de la station en chambre.

De jour en jour, aux heures les plus chaudes, la fenêtre de la chambre d'élevage reste plus longtemps ouverte.

Le soir du dixième jour, avant la rentrée des poussins, il est temps de placer sous l'hydro-mère le parquet de plan-

chettes qui servira au transport des poussins ; car, à dater du dixième jour, les oisillons doivent affronter le plein air ; quelques heures de récréation sur la prairie ne peuvent pas nuire, mais par les temps secs, par les jours de soleil. La surveillance des compagnies, pour être moins stricte que pendant la première période, n'en est pas moins attentive. En cas de pluie ou d'orage, il faut rentrer les poussins dans la chambre d'élevage et leur fournir des



AUGETTE

mottes de gazon toujours nouvelles pour remplacer les distractions de la prairie. La nourriture devient plus substantielle, plus variée. Elle se compose de riz cuit à l'eau, de distributions d'asticots, de vers de farine, de hachis de viande crue roulée dans la farine de sarrasin ou d'orge, car les parcelles de viande rouge hachée ont une tendance à se coaguler : la farine s'y oppose. La pâtée des billots est ainsi faite : six œufs battus en mousse, puis additionnés de deux verres de lait pur ; le lait s'impose, il empêche les œufs d'épaissir à la cuisson. Ce mélange est mis sur le feu pendant quelques minutes ; lorsqu'il est chaud, on le verse au milieu d'une quantité de farine suffisante pour l'absorber et on pétrit jusqu'à ce que la pâte ait pris assez de consistance pour se maintenir. On peut remplacer la farine par des croûtes de pain réduites en miettes. Ce changement de menu, ces gourmandises permettent à l'oiseau de traverser sans accident l'époque critique ; la richesse de l'alimentation lui restituera ce que la pousse des plumes de la queue et des ailes lui fera perdre. C'est à partir de cette époque seulement que l'on met à la disposition des poussins des augettes remplies de gravier, de coquilles d'œufs pilées ou d'écailles d'huîtres broyées. La boisson est la même. Quelques éleveurs ont éprouvé les bons effets des trempettes au vin, nous préférons le hachis de viande qui enthousiasme les oiseaux. Il ne faut pas en abuser afin d'éviter la constipation, une seule distribution tous les deux jours, le matin, tant que dure la période critique, et une distribution de pâte aux œufs. Pas de riz le jour de la viande. Ces aliments octroyés largement, les poussins garantis de l'humidité, une température de 18 degrés centigrades permanente, et la crise ne fera pas de victimes.

Les poussins ont vingt et un jours, la crise ne leur a pas été funeste, ils entrent dans la période de la demi-liberté ; cependant, se presser de les considérer comme sauvés serait téméraire. Une alimentation soignée leur a donné un sang riche et des forces dont ils abusent ; ils sont turbulents, effrontés, désobéissants. Si le conducteur n'insistait pas pour les obliger à se reposer sous l'hydro-mère, ils passeraient toute la journée dehors sans rentrer une seule fois, c'est là l'écueil de l'éducation artificielle. A trois semaines, après le passage de la crise, on est disposé à se relâcher. L'éleveur doit se souvenir que, si les oiseaux ont passé quatre heures en moyenne dehors la première semaine, six durant la seconde et la troisième, ils n'y peuvent rester plus de huit heures durant la quatrième. Les poussins les plus précoces recourent à la chaleur de la poule pendant vingt-cinq jours. Ce passage de la troisième semaine à la sixième est plein de périls, la température peut changer, l'air peut se charger d'humidité ; la bande installée au grand air serait mieux dans la chambre d'élevage. Le menu est changé, aux mets délicats succèdent les pâtées plantureuses de pommes de terre, de farine grossière, de recoupes, de remoulages,

les croûtes trempées, les légumes cuits mêlés de son, les rations économiques que l'on maintient jusqu'au bout de la sixième semaine.

Nous voici parvenus au moment de prendre une grave détermination : celle d'émanciper les bandes, d'effectuer le transport général dans les parcs d'élèves et l'installation au poulailler. A six semaines, ce déménagement semble indispensable ; cependant, il est soumis aux indications du thermomètre, aux dépressions barométriques.

Depuis le commencement de l'élevage, on n'a jamais distribué de grains aux oiseaux, la mise en parquet va modifier cette coutume. Les pâtées de pommes de terre seront accompagnées de distributions d'avoine moulue grossièrement, de brisures de riz, de maïs ; de purées de pois, de féverolles, de cosses de légumineuses jusqu'au moment où l'éleveur jugera de son intérêt de ne plus donner que du grain.

L'installation des jeunes poulets se fait dans des cabanes-abris en planches mesurant 2 mètres de côté. On les porte sous leur éleveuse, la nuit venue, au nombre de deux cents par poulailler. La porte de ces poulaillers ouvre au ras du sol, afin qu'en cas de pluie les oiseaux puissent rentrer. Quand les poussins ne s'abritent plus sous les hydro-mères, c'est qu'il est temps de placer les perchoirs, ils vont devenir poulets, on fait disparaître les éleveuses.

De six semaines à trois mois, les poulets grossissent, leurs pectoraux s'élargissent, ils prennent plus de place sur les juchoirs. Sitôt que le conducteur s'aperçoit que les perchoirs deviennent trop étroits, ce qui se constate à la vue de groupes de poulets pelotonnés dans les angles de la cabane, sur le sol, on procède, pour ne pas perdre de temps, à la séparation des sexes.

On forme, suivant la grandeur des poulaillers que l'on possède, des bandes de poulettes et de coquelets de cent, cent cinquante à deux cents, et on les transporte dans les locaux et les parcs qu'ils doivent occuper définitivement. La séparation des sexes calme les coquelets et favorise la croissance des élèves, c'est le meilleur acheminement à la sélection, à l'engraissement.

Toute l'économie de l'engraissement et du gavage repose sur l'appropriation des pièces réservées à l'installation des épinettes. Il est nécessaire que ces pièces soient fraîches en été, chaudes en hiver, et alternativement claires et obscures. La nécessité d'une température en rapport avec la saison et le nombre des volailles réunies en un même lieu se conçoit, les alternatives d'obscurité et de clarté exigent une explication.

Les éleveurs ont depuis longtemps remarqué que la privation de lumière diminue la stabulation des animaux de basse-cour soumis à l'engraissement, et qu'avec une différence notable sur les quantités d'aliments fournis, les volailles atteignent en dix-huit jours le poids des poulardes gavées six semaines. Mais, si l'obscurité est favorable à la digestion, à l'assimilation, elle est contraire à la manducation ; aussi pour l'encourager ouvre-t-on les volets aux heures des repas et les referme-t-on aussitôt après. Pour obtenir de bons effets de cette ruse, il faut que l'obscurité soit aussi complète que la clarté a été grande, que l'oiseau perde la notion du jour et de la nuit, que sa mise à l'engrais soit pour lui comme une seule journée pendant laquelle on lui aurait servi cinquante-quatre repas.

L'engraissement pratique délaisse les entonneuses et les gaveuses, il emploie les épinettes fixes qui ne laissent passer que la tête de l'oiseau. Sur le devant s'accroche une augette en fonte à deux compartiments : un pour la pâtée, l'autre pour la boisson.

La nourriture est donnée trois fois par jour, les distributions coïncident avec l'ouverture des volets. L'immobilité, l'obscurité, la tranquillité sont les facteurs d'un engraissement rapide à prix réduits.

Le régime des poulets durant leur

stage en épinettes est le suivant :

On commence par obliger les prisonniers des épinettes à se nourrir de pommes de terre cuites, ce qui les prépare à manger beaucoup ; la pomme de terre trompant la faim sans la satisfaire. On corse le régime par des pâtées de maïs, de vesces, de pois, de graine de lin, de tourteaux de colza, de noix de coco, de gluten pressé. Quand, pour l'engraissement, on use de substances économiques, il convient pendant les huit derniers jours de reprendre les pâtées de farine de céréales additionnées d'œufs cuits ou battus dans du lait. La première pâtée de la journée : pommes de terre, les deux distributions suivantes, pâtées variées pour maintenir les volailles en appétit.

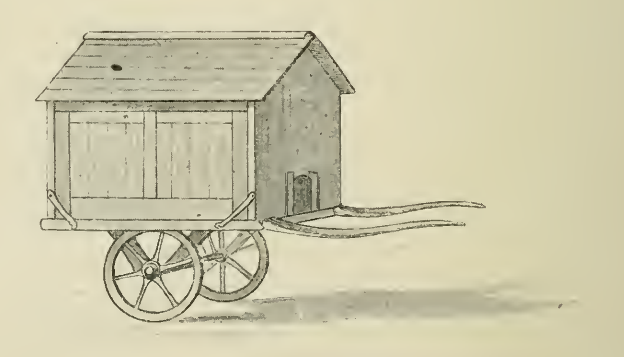
L'industriel qui se livre à la production des volailles grasses calcule sa dépense par tête à raison de 0 fr. 10 au plus par jour. Quand la mise à l'engrais dépasse cette minime dépense, il vaut beaucoup mieux vendre ses poulets maigres.

Puisque nous venons d'indiquer le régime des poulardes, donnons, en terminant, celui des poules et des dindes couveuses, tel qu'il est suivi chez l'un des aviculteurs qui fournit le plus de poulets de choix aux restaurateurs parisiens.

Repas du matin. Six féverolles par jour, ou douze pois, ou des vesces ; une poignée de sarrasin, d'avoine ou d'orge. Quelques tranches de navets crus, ou de betteraves, d'oignons, de topinambours ou de feuilles de chou hâchées.

Repas du soir. Pâtée de farine d'avoine, d'orge, ou de sarrasin, ou de pois, de vesces. Pour varier : orge, avoine, sarrasin, pâtées de biscuit de troupe mélangées de son. Croûtes de pain mouillées. En cas de perte d'appétit, les déchets de cuisine seront vivement appréciés des couveuses et des mères captives. Le cas n'est pas rare de ces poules gourmandes qui viennent couver dans la cuisine pour être plus proche du buffet ; il n'y a pas de curé de campagne qui n'en possède au moins une !

Paul Devaux.



POULAILLER MOBILE

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'éditeur des *Façades*, roman de M. François de Nion, annonce ainsi son livre : « Ces façades sont celles derrière lesquelles s'agite et se contorsionne la vie des hautes classes. Ces façades calmes et sculptées que nous voyons s'aligner sur les avenues bruyantes des Champs-Elysées ou sur les rues silencieuses du faubourg Saint-Germain, jamais main plus violente et plus rude ne les a défenestrées, jetées bas, pour laisser voir tout d'un coup, derrière l'abatis, le mensonge des apparences et la misère des réalités. C'est un livre implacable, peut-être injuste, peut-être au-dessous de la réalité, mais c'est un livre : c'est le premier roman sur le monde, écrit avec sincérité par quelqu'un qui en est. »

C'est un livre, oui, et curieux et méritoire; et il mérite de nous arrêter. Quant à dire que c'est le premier de ce genre, c'est une superfétation pour la publicité, car le grand monde a été souvent scruté, scalpé, depuis La Bruyère, depuis Saint-Simon, jusqu'à Alexandre Dumas fils, Gyp ou Hermant. Mais le titre a, comme tout le livre, son ingéniosité. *Les Façades !* Cela rappelle le *Diable boiteux* de Le Sage, cet Asmodée enlevant les toits des maisons comme la croûte d'un pâté pour voir dedans ce qui s'y passe. Et c'est aussi Mme de Sévigné disant qu'elle rêvait un cabinet tout tapissé de cartes à jouer, qu'un petit diablotin retournerait pour nous faire voir le dessous de cartes, et nous apprendre ce que cachent les façades des maisons. M. de Nion l'a fait. Il a retourné les cartes de Mme de Sévigné.

Son livre ne peut guère se raconter. Ses personnages font assez souvent mouvoir le « cinématographe de leur pensée », pour évoquer des séries de tableaux, des bandes d'images. Tout le livre entier est un cinématographe, une lanière pelliculaire, sur laquelle se succèdent des tableaux de Paris.

L'action n'est pas fortement nouée : les acteurs ne concourent pas à une intrigue solidement serrée; ils sont comme les compères du montreur de vues. Ils se ressemblent trop et ne se distinguent ni ne se différencient assez dans leur canaillerie uniforme. Le décor, très joli, écrase et éteint les personnes, qui se confondent dans un mépris général : Mme de Candale, qui ne reçoit jamais son mari à qui elle donne un louis par jour pour s'amuser, et qui a des vices affreux ; Mme d'Arcole qui veut faire de son amant son beau-frère; Mme des Mesmes, qui brocante et machine des affaires louches dans une agence borgne ; M. de Sartines, qui entretient une modiste et l'épouse ; seule, Mme des Ormes a de l'honneur et de la vertu, encore conçoit-elle le dessein de prendre un amant, de fuir avec lui et d'aller donner, pour vivre, des leçons de chic parisien à New-York.

Ce sont d'intéressantes silhouettes, dont le seul défaut est d'être toutes sur le même plan. On les brouille. C'est un écheveau d'intrigues. L'auteur a oublié le conseil si sage de Boileau : un seul fait accompli!

Derrière ces gens de la haute qui sont très orduriers, se déroule le panorama de la vie parisienne.

Ce sont des panneaux qu'on peut étiqueter : la partie de polo, à Trouville, la chasse à courre, le monologuiste mondain, la séance de spiritisme, le soir des abonnés à l'Opéra, le concert des tziganes, l'agence Tricoche, l'orgie au cabaret Montmartrois, le suicide d'un grand seigneur impliqué dans une affaire de mœurs, un enterrement dans le grand monde, la grande dame brocanteuse, l'incendie du Bazar de la Charité, le Salon de peinture l'année du Balzac de Rodin, et ainsi de suite.

Ces vues sont joliment et curieusement étudiées par un observateur perspicace qui sait voir et qui fait voir. Des scènes sont fortement traitées et restent présentes, et parmi celles-là je vous citerai, au début, le cas de cette mondaine qui est chez son amant pendant que son enfant meurt étouffé, négligé par sa nourrice en goguette ; la mort du père de Lemesle, un jeune parveneur sans scrupule, le suicide du comte dans les bois, l'incendie du Bazar, forte et vivante peinture, une remarquable chasse au cerf, à comparer avec celle de M. de Soyecourt, dans les *Fâcheux*, de Molière : elle est aussi techniquement documentée et contient de belles pages que je voudrais vous faire lire, si j'avais la place; je vous en citerai du moins quelques lignes :

Les chiens, d'une même gorge, se récrient et le cerf, de nouveau, dressé sur ses jambes,

s'allonge, pousse tout droit maintenant d'une refuite éperdue, perce l'espace des bois profonds enfiévrés par la voix des chiens qui boivent la voix, par les bouffées cuivrées des trompes sonnant les bien-allés vifs, gais et courts. Au fond de ses yeux ovales naît l'espoir de la plaine, l'étendue libre où déployer le galop de ses pieds fourchus; il se souvient d'y avoir vu — aux heures d'amour, quand, avec son harpail léger, il broutait aux lisières de la forêt — des moissons touffues où se cacher, des lointains bleus infinis où fuir.

Mais, dans les taillis, une harde au galop; les jeunes, biches et daguets, peureux et hagards, le cou tendu, les pieds précipités. Le vieux cerf court à eux, se mêle à leur troupeau, tâche de confondre dans leur animalité l'odeur de son corps, l'odeur vivante et mortelle qui tire à sa suite la course aboyante des chiens.

— Il s'est accompagné!

— Un bat l'eau, dit le duc.

Les chiens piétinent dans la vase, au bord de l'étang, en un enragement de gueules. Les plus ardents se décident, prennent l'eau, nagent à cinq ou six autour du cerf, accueillis à coups d'andouillers. Bientôt c'est le long de ses flancs une remuée grouillante; il sent des dents cuisantes pénétrer dans sa peau, des crocs claquer contre les tendons de ses jambes et des larmes de douleur jaillissent de ses yeux...

Un soir d'ambre pâle mourait à la cime noire et grêle des arbres et la douceur de la nuit planait; elle était délicieuse et calme, indifférente, et si le cerf songeait, si des visions passaient dans sa pensée mue de souffrance, il voyait sans doute les lointaines reposées où les autres bêtes en ce moment, énervées, épouvantées, devaient se grouper et se tapir; il sentait l'odeur des profonds intimes du bois, la délicate paix de nature qui bientôt s'étendrait humide et bienfaisante sur les autres, sur ceux qui ne devaient pas mourir ce soir-là.

La nappe enlevée, ils se ruèrent sur les dépouilles sanglantes et fraîches. Les fanfares solennelles élargissaient les sonorités de leurs cuivres, se répondant en partie d'un bord à l'autre de l'étang pendant qu'un ciel de velours rouge, moiré d'or et de violets tendres, drapait ce décor ancien de magnificence, de grandeur et de carnage.

Les chiens, à gueules sanglantes, carnageaient les entrailles et les membres du cerf, des os craquent entre leurs dents blanches. L'étang, déserté par les maîtres, s'ensablait de nuit, redevenait le lieu de chasse des lointains commencements de la vie, le tragique lieu de solitude et de silence où des bêtes avides et disputeuses en mangeaient une autre.

C'est une des meilleures choses du livre. Elle fait penser à telle page de Lamartine ou de de Pène. Le dernier mot marque la philosophie dont ce livre cruel et matérialiste est empreint. La civilisation elle-même, aussi bien que le luxe des mondains, est une façade. Le vrai, c'est la sauvagerie, et l'auteur la retrouve partout, autour de la table somptueuse où l'homme se nourrit et s'emplit de santé et de joie, comme à l'incendie où le mâle piétine les femmes pour se sauver. Les voici à table et la couleur du tableau est bien imprévue :

— Les filets de renne circulaient autour de la table; leur goût fauve et faisandé, mâché par tant de bouches, fit dans la vaste pièce une haleine vague de pourriture et de sauvagerie. Les convives s'animaient, leurs cellules se gonflèrent de barbaries, envoyèrent à leurs cerveaux l'influx des anciens ataves, qui, jadis — avant — avaient banqueté ainsi, pleins de vins et de viandes, heureux de vivre.

Il y a plusieurs excellents passages à relever : et le détail du rendez-vous de Mme d'Arcole qui fait penser à la même scène, dans *la Duchesse bleue*, de Paul Bourget; et la toquade de la grande dame pour le tzigane, comme dans *l'Insaisissable*, de Mme de Pougy, dont je vous parlerai tout à l'heure; et la magistrale étude du feu pour la description de l'incendie :

Une vaste flamme unique, immense, parfois légère et fluide quand l'éther des bonbonnes y mêlait sa flambe d'alcool, — verte alors ou bleuâtre ; — tantôt d'or vert comme si c'était l'âme du bois qui s'exhalait; tantôt livide et lourde et violâtre, — combustion violente des chairs, — tantôt libre, envolée, soyeuse, — celle des étoffes ou des tentures, — se déployait toute dans l'admirable ciel bleu de mai d'un azur tendre, léger, profond, d'une mansuétude adorable d'infini. Parfois un grand souffle de vent — comme celui de quelque grand archange chargé d'aviver le bûcher — creusait des tourbillons dans le feu, le faisait se séparer et se tordre, le trouait de taches rouges ; il roulait alors en volutes énormes, tournoyait d'ardentes spirales ou bien s'abaissait, s'étendait en nappes ondulantes qui venaient lécher doucement le tas confus des vivants et des morts.

Une grande originalité de cette œuvre en est le style. M. F. de Nion est un précieux ; il enjolive et pare de dentelles le vêtement de sa pensée; il l'habille avec amour et recherche, excentricité, et, par l'horreur du banal, il en fait une petite renchérie qui ne dit rien comme tout le monde. Cette préciosité le conduit quelquefois à d'heureux traits, quelquefois à des hasards de plume aventureux et à des néologismes inquiétants.

Un duc boit un verre de rhum et ses cellules se réjouissent :

— Leur influx enfla son arrogance,... son large rire éclata et la nuit happa sournoisement cette gaieté, l'étouffa dans ses obscurs.

Que d'affaires pour nous dire que ce rhum le réconforta! C'est du phœbus qui tombe sous le coup des étrivières de La Bruyère et de Le Sage.

Un monsieur achète un bouquet de violettes, cela se dit :

— Il acquit sa part de nature.

Nous sommes donc bien dans les abords de cette chambre bleue et rampolitaine où l'on appelait un verre d'eau un bain intérieur.

C'est ainsi partout. Il passe des « steamers trépides », des cœurs ont « des cyclones et des tornades »; on nous parle du « dérail » des roues, d'un « lâchage désinvolte ». Regardez cette femme pensive dans la pénombre de son boudoir :

— Les ombres du soir, en s'abaissant sur le tragique débat rouge du soleil abîmé dans la mer, enveloppèrent sa rêverie de crêpes lourds; les lampes refusées, elle met sa pensée dans les tentures de deuil encore suspendues au décor de sa mémoire...

Et plus loin :

— Ses lèvres modelèrent l'ombre ?.

Je ne souligne ces quelques passages que pour mieux montrer le péril où va M. de Nion, dont le beau talent d'observation implacable n'a pas besoin de ces excentricités pour séduire l'attention. Qu'il s'en défasse, et il fera une belle œuvre, car il a l'étoffe d'un artiste.

Il le prouve en mainte autre page, où son désir curieux du mot typique suggestif et frappant ne l'a pas trahi ni induit en des audaces pernicieuses.

De l'esprit çà et là, et des mots piquants. Un grand seigneur a vendu cher à un ami un cheval taré. Sa femme le blâme.

— Il dira partout que tu l'as enrossé. Grandier sera furieux.

— Grandier? C'est son métier d'enrosser les gens avec des actions ou des parts de fondateur.

— Ce n'est pas la même chose. C'est en grand.

« C'est en grand » est un mot admirable et bien vrai.

Et cet autre. Une vieille douairière est présentée dans une loge, à l'Opéra, à un ministre de la République :

— Vous êtes ministre, monsieur, ministre protestant peut-être?

Et cette opinion encore sur les ventes de charité :

— Il y en a qui s'amusent à vendre, vous croyez que c'est par charité, pas du tout : elles ont ça dans le sang, ça leur vient d'un grand-papa quelconque qui était boutiquier.

Au total, livre curieux, plein de talent, avec des pages de premier ordre ; seulement, c'est vu trop menu, la composition d'ensemble est égrenée, les lignes sont courtes, cela n'a pas d'ampleur, la touche est grenue et c'est évidemment la nature même de l'esprit de l'auteur, car elle se trahit et se traduit tout de même dans la minutie patiente et précieuse du style, dans la recherche micrographique de l'épithète.

En un mot, ce sont des façades à facettes.

* * *

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!

Non, doux alcyons, oiseaux chers à Thétis, ne pleurez plus, car voici Myrto ressuscitée, la *Myrto* de Louis Enault, un roman agréable et distingué paru chez Hachette.

Jacques de Lauris n'était pas seulement un compositeur distingué doublé d'un homme du monde : c'était encore un voyageur passionné. Dès que juillet commençait à rendre le trottoir brûlant et Paris inhabitable, il lui devenait à peu près impossible de résister à une folle envie de franchir la frontière. Il était de la race de ces oiseaux migrateurs qui obéissent docilement à l'appel des saisons.

Quelles que fussent les attaches, ou fortes ou charmantes, qui le retenaient à Paris, il lui était difficile de ne pas les rompre, ou tout au moins de ne pas les relâcher, pour s'échapper en de longues fugues à travers le monde. Mais ces voyages, qui se proposaient toujours un but artistique, n'avaient rien de la banalité du tourisme ordinaire. Il avait l'habitude de faire ses excursions dans des pays où les billets Cook n'ont pas cours.

Mais comme il emportait avec lui, partout, la préoccupation de l'art qui tenait une si grande place dans sa vie, où que ce fût qu'il allât et qu'il recherchait avant tout, c'étaient ces traditions musicales qui sont comme l'âme chantante des peuples : œuvres parfois restées à l'état d'ébauche, toujours anonymes, souvent nées au hasard, on ne sait trop comment, dans une minute d'inspiration inconsciente, venue on ne sait d'où, que ne retrouvera jamais peut-être celui qui l'eut une fois; mais transmises d'une génération à l'autre, avec l'accent de la tendresse ou de la passion qui les vit naître.

Lauris les cueillait avidement sur toutes les lèvres, comme le baiser de la Muse.

Aussi disait-il, avec autant de sincérité que de modestie, qu'il rentrait à Paris de ses voyages avec des forces nouvelles et un véritable rajeunissement de sa verve. C'était comme un sang plus jeune et plus frais qu'il avait infusé dans ses veines.

Cette année-là, c'étaient les côtes assez sauvages et généralement peu fréquentées de la Dalmatie, et les îles Ioniennes, leurs voisines qu'il avait prises pour but de ses excursions. Il avait des loisirs, et, dans sa pensée, ces courses devaient être assez longues. Sans parler de certaines mélodies, d'une grâce naïve et d'un accent original, qu'il rencontrait souvent dans ses pèlerinages, il avait été séduit par les beautés naturelles du pays, où la douceur se joint à la sévérité des aspects; où les horizons offrent aux regards des lignes onduleuses et souples; les vallées, de verdoyantes profondeurs ; les montagnes, d'élégantes silhouettes, et les rivages, des courbes gracieuses, brodées de golfes et dentelées de promontoires.

Puis, aussi, pourquoi ne pas l'avouer? il

trouvait je ne sais quel charme captivant chez les femmes de ces îles, dont la population est encore primitive dans ses habitudes, dans ses amours et dans ses usages, et remontant, par une filiation trop visible pour être contestée, jusqu'aux types les plus anciens et les plus purs de la grande famille des Hellènes. Il était d'une essence trop sensible — trop sensuelle peut-être, — il avait une fibre artistique trop vibrante, pour ne pas être très vivement impressionné par toutes les manifestations de la beauté humaine. Là où il rencontrait des types attachants, il demeurait volontiers.

« La patrie, c'est où l'on est bien! » a dit un ancien. Pour lui, la patrie, c'était où les femmes étaient belles.

Séduit cette fois-là, il s'attarda à Corfou. Il y rencontra une fillette de pêcheur, Myrto, petite créature étrange :

Il ne lui trouva ni la beauté calme et régulière de ses aînées, ni leurs yeux lumineux et rieurs, ni leur fin profil de camée, ni cette fleur de teint qui les rendait si attrayantes. Il n'y avait même pas entre elles cet air de famille, plus ou moins frappant, mais qu'il est rare de ne pas rencontrer, au moins à quelque degré, entre les enfants du même père et de la même mère. On eût dit une petite aiglonne, tombée dans un nid de jeunes cygnes.

Mais on ne tardait pas à s'apercevoir que l'on avait devant soi une de ces créatures qui ne se révèlent point au premier regard, et dont on ne pénètre les mystérieuses profondeurs qu'après une longue étude. Il y avait chez elle deux êtres en un : celui que l'on voyait tout d'abord, et celui qu'il fallait découvrir et surtout deviner. On découvrait déjà quelque chose de la femme dans cet enfant, dont l'expression sérieuse ne laissait point de vous étonner. L'arc fier et frémissant des lèvres faisait pressentir tous les tressaillements de la passion qui agiteraient un jour cette âme virginale, mais déjà vibrante; les larges paupières qui voilaient souvent ses yeux n'en cachaient pas toujours les éclairs, et son front, dont elle écartait, par un geste brusque et fréquent, la chevelure retombante, accusait autant d'énergie que d'intelligence. On peut dire que, sous ce rapport, elle ne ressemblait guère à ses sœurs, qui se contentaient d'être jolies.

Elle n'avait pas la main blanche des belles indolentes qui vivent dans des intérieurs, protégés contre les saisons changeantes. Cette main était plus brune encore que son visage; mais son galbe était pur, et fines ses attaches. La taille très mince, sans aucune promesse d'avenir, n'avait pour elle que sa souplesse robuste. Elle faisait l'effet d'une silhouette encore incertaine d'une ébauche de Tanagra dont on pouvait dire qu'elle venait, mais incomplète encore, et attendant toujours le coup de pouce final de l'artiste créateur.

Soit qu'elle ne fût pas coquette, ou que ses moyens ne lui permissent pas de montrer qu'elle l'était, elle ne cherchait à rehausser ses avantages naturels par aucun artifice de toilette. Elle était couverte plutôt qu'habillée.

Tel, jadis, M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, s'attacha la petite Arménienne Aïssé, qu'on appelle aussi Haydée, tel Jacques de Lauris emporta Myrto, dont le type l'intéressait. Il voyagea avec elle, se plut à éveiller cette petite âme fruste, et sans s'en apercevoir devint très épris de la jeune fille, grandissante en charme et en beauté.

Mais Jacques avait eu une liaison avec une dame qui, à ce moment, devient veuve dans des circonstances difficiles. Elle implore l'appui et la présence de Jacques, son ancien ami, qui ne peut refuser ce service à une femme autrefois aimée. Il met Myrto au couvent et il part.

En son absence, un certain M. d'Aster, épris de Myrto, diffame Jacques auprès d'elle et l'enlève du couvent avec des dessein pervers. Myrto aimait silencieusement et passionnément Jacques, son tuteur. La douleur de se croire délaissée et la honte des tentatives de M. d'Aster la rendent malade.

Jacques revient à ce moment de son absence. Au couvent, plus de Myrto. On lui dit qu'elle est à la succursale, à Saint-Germain. Il y court.

La succursale du couvent de l'Assomption était tenue avec la même sévérité que la maison mère. Dès les premiers pas qu'il voulut faire dans le vestibule ouvert devant lui, Lauris fut arrêté par la sœur tourière, qui lui barra le chemin en lui demandant ce qu'il voulait.

— Je viens, répondit-il avec une certaine brusquerie, chercher ma pupille, que j'avais laissée au couvent d'Auteuil et que l'on a amenée ici sans m'en demander la permission et sans même me prévenir.

— Veuillez, monsieur, me pardonner cette question, car je n'ai pas l'honneur de vous connaître, comment s'appelle votre pupille?

— Je suis M. de Lauris, et ma pupille est Mlle Myrto Antonidès, répondit Jacques, d'un ton qui laissait deviner son impatience et son mécontentement. Je vous prie de la faire appeler sans retard...

— Donnez-vous la peine d'entrer au parloir, répondit la tourière, en regardant le nouveau venu avec un certain étonnement : je vais prévenir ces dames.

— Avertissez surtout Mlle Antonidès, et faites vite. Je suis très pressé.

Sans rien ajouter à sa première réponse, la tourière pénétra dans l'intérieur du couvent, tandis que M. de Lauris promenait autour de lui des regards étonnés, examinant la pièce froide et nue, qui n'avait pour tout mobilier qu'une table de bois blanc et quatre chaises de paille, et, pour tout décor, qu'une peinture du Christ ouvrant sa poitrine pour montrer son cœur sanglant, et une Vierge en train de monter au ciel, comme il convient dans un couvent qui s'appelle l'Assomption.

Lauris n'eut pas du moins à subir le supplice d'une trop longue attente, car la porte du parloir ne tarda pas à s'ouvrir.

La religieuse qui entra lui déclara ne

pouvoir le laisser entretenir Mlle Myrto Antonidès. Grande fureur de M. de Lauris, tremblement de colère, flamme dans les yeux.

La religieuse, au contraire, à force de volonté, gardait toujours la parfaite possession d'elle-même. Aussi ce fut sans aucune émotion apparente qu'elle répliqua :

— Si vous croyez, monsieur, avoir à vous plaindre de la maison, c'est à Mme la Supérieure que vous voudrez bien vous adresser. Elle seule pourra vous répondre. Je n'ai, moi, aucune qualité pour vous entendre. Je suis chargée tout simplement de l'administration de cette petite succursale. C'est à quoi se borne mon rôle. Hors de là, je ne suis rien et je ne puis rien.

Jacques retrouve enfin sa Myrto, mais mourante d'amour pour lui et de dégoût pour d'Aster. Sa première démarche est d'aller trouver le misérable ; il le provoque à mort, au pistolet d'abord, et en cas de résultat nul, l'épée ensuite. A la première décharge, d'Aster tombe roide mort, le front percé d'une balle.

Myrto a cette dernière consolation de savoir son affront vengé et son ami toujours fidèle, aimant, digne d'elle. Mais le mal était trop profond. Elle meurt.

— C'est sur celui-là qu'il faut pleurer maintenant ! se dit Mme de Névis comme on revenait du cimetière, en regardant Jacques de Lauris.

Elle avait raison, car cette mort avait tué la joie de sa vie. Il avait reçu un de ces coups dont on ne revient pas, et il était condamné désormais à porter partout avec lui l'image éplorée de celle qui était morte pour l'avoir trop aimé.

Plusieurs, parmi ces généreuses et ces dévouées, qui sont deux fois femmes, parce qu'elles sont également attirées par l'amour et par la douleur, essayèrent de lui apporter des consolations. Il n'en voulut point, et le reste de sa vie ne fut qu'un long deuil.

— Tout est fini pour moi, disait-il parfois. Mon cœur est une tombe, et personne à présent n'en soulèvera la pierre.

Tout ce récit est charmant de grâce, de finesse, de tenue et de mesure. C'est délicatement dit, facilement et nettement écrit ; la peinture des sentiments y est agréablement encadrée par des croquis de voyage, et le tout est d'une tonalité telle qu'on a plaisir à reconnaître à la fois un lettré et un artiste.

***

Bien que Mme Liane de Pougy n'appartienne pas à la littérature, nous mentionnerons ici son livre l'*Insaisissable,* paru chez l'éditeur Per Lamm, parce qu'il contient une partie intéressante et qu'il peut nous suggérer quelques réflexions.

D'abord, il est un type curieux d'un genre qui a de rares manifestations, et qu'on appelle le roman de condition. Sous ce nom, on désigne ou on désignait un roman ou un drame dont l'intérêt est fourni par la condition, c'est-à-dire la profession, le métier du héros. Les exemples sont peu nombreux. Beaumarchais a étayé son drame les *Deux Amis* sur les nécessités spéciales du métier de receveur des finances. Le Sage, dans *Turcaret,* a fait la psychologie spéciale du financier. Mme de Pougy a fait la psychologie spéciale de la marchande de sourires, et Josiane de Valneige apporte véritablement quelque chose de nouveau, de senti, de vécu à la galerie des types de romans. Elle est une impure, et elle ne s'en cache pas. C'est déjà un premier caractère très particulier de cette œuvre, que l'espèce d'humilité avec laquelle l'héroïne frappe sans cesse sa poitrine et fait son *mea culpa.* Il est curieux de l'entendre si souvent rappeler ce qu'elle est, et quelle distance elle sait la séparer des autres femmes, qu'elle semble regarder d'en bas, sans amertume ni envie, avec la résignation d'un sort librement choisi.

Ce livre ne contient pas seulement un type, mais une idée. La marchande de sourires a un cœur, et elle peut souffrir du manque d'amour vrai au milieu de ses amours vénales. Le thème est joli. La fille de joie en quête d'une passion authentique, d'un amour véritable au milieu de ses galanteries postiches, à l'affût de l'insaisissable, du bonheur que donne l'amour partagé ; voilà, certes, un sujet net et bien posé.

La composition du développement est inégale. La première moitié du volume est une enfilade d'aventures au cours desquelles Josiane croit toujours aimer et être aimée : ce n'est jamais qu'une fausse alerte. C'est une série d'anecdotes : le fils de famille, le tsigane, le petit journaliste, l'acteur, etc.

J'aime infiniment mieux la seconde partie qui forme un tout complet, et qui est une histoire touchante, délicatement contée ; la mère en permettra la lecture à sa fille.

Désabusée sur le compte du tsigane qui mange de la pâtée grasse avec ses doigts, de l'acteur qui donne dans le torchon, et des autres êtres insuffisants qu'elle rencontre, Josiane se retire à Brunoy, du côté de la campagne de François Coppée. Ici le récit devient véritablement charmant de grâce ingénue et d'innocence. Comme Robespierre écrivait de sa main sanglante de candides pastorales, Josiane raconte de ses doigts coupables une idylle exquise. Elle rencontre un bon et gentil jeune homme qui vit avec sa mère en deuil.

« Il était beau, étrangement beau. » Mme Duvert est la veuve d'un chef de bureau mort de la poitrine. Le petit est délicat, aussi est-il « un peu trop sous les jupes de sa maman ». Josiane a l'occasion de le soigner après une chute de bicyclette, et elle s'éprend follement de lui ; ils se donnent des rendez-vous dans les bois, ou bien à dix heures du soir chez elle, pendant la fête foraine que Paul a prise comme prétexte de sa sortie, et tout cela honnêtement, en bons petits camarades, Paul prenant Josiane pour une adorable grande dame et Josiane prolongeant avec délices cet amour platonique et tendre qui la régénère. Tout ce conte est charmant d'ingénuité ; la discrétion de Josiane, son respect devant la brave et honnête mère de Paul, chez qui elle sent qu'elle ne peut entrer, les enfantillages de ces amants qui rappellent J.-J. Rousseau et Mme de Warens faisant des confitures aux Charmettes, tous ces épisodes sont traités avec goût et mesure. Paul découvre ce qu'est Josiane. Il en meurt. Celle-ci ne peut même pas aller prier à son chevet. Elle obtient de l'excellent curé, qui la pousse au repentir et à la prière, de passer la nuit à l'église, dans la crypte où le corps repose. Invention ingénieuse, qui permet de ne jamais faire venir Josiane dans la maison chaste de Paul et de sa mère. La peinture de ce sentiment ingénu et honnête est délicatement touchée.

Ma résistance me brisait, me torturait, mais j'avais, moi, Josiane de Valneige, si peur de voir s'écrouler mon bonheur en y touchant, il me répugnait si fort de faire de cet amour un amour comme les autres, de le voir s'évanouir comme eux, après une nuit de plaisir, un instant d'ivresse, que je me raidissais sous l'étreinte comme pour défendre ma vie elle-même.

Josiane veillant le corps dans la crypte à la lueur des cierges est une composition intéressante et émue.

Ce silence, cet endroit sacré, ces murs qui parlaient de tout ce que démentait ma vie, et puis ce mort, ce petit mort qui était là, les mains jointes dans son linceul! C'était plus fort que moi, ce frisson.

Des larmes, oh! quelles larmes! comme on n'en a jamais répandu dans aucun sanctuaire, auprès d'aucun être perdu, me coulèrent des yeux, et tandis que ma main tremblait, et que j'étais à genoux, je compris ce qu'est l'immense douleur.

Prier! oui, j'aurais voulu prier, ainsi que l'on fait dans les naufrages. Mais toujours ma pensée retombait de là-haut sur celui qui dormait là et que je veillais.

Ainsi, c'est au bord d'un cercueil que venait échouer le rêve de toute ma vie; ces mots que si longtemps j'avais gardés au fond du cœur, c'est une voûte funèbre qui allait les répéter dans son écho, c'est à un cadavre que je faisais les confidences qui me brûlaient. Oui, tout haut je parlais, je l'appelais, je le suppliais.

— Mon Paul!... Mon bien-aimé!... Mon seul aimé! Mon mort adoré! Mon enfant! Oui, mon enfant! car je t'ai aimé de toutes les amours comme une mère, comme une sœur, comme une amante. C'est donc fini, fini, est-ce possible? Avec ta vie, tu emportes ma vie et c'est à toi, mort, que va ce cri de mon cœur : Je t'aime.

« Je t'aime », dire cela dans une église, auprès de Dieu!

Ce qui manque? C'est encore plus de sincérité, de spontanéité, d'oubli de soi. Le récit pathétique est gâté par des remarques qui rompent le charme et nous rappellent que nous écoutons une femme très occupée d'elle-même. Dire « je t'aime » dans une église, au milieu de circonstances aussi poignantes, l'amuse parce que « ce n'est pas banal », et la fait penser à Musset. Qu'avons-nous à faire de ces réminiscences qui constatent seulement que l'écrivain applique à son récit son esprit, au moins autant que son cœur?

En quelques mots de préface, Mme de Pougy exprime la crainte qu'on ne croie pas que ce roman soit d'elle. Cette crainte est superflue, car le style trahit l'amateur. Un professionnel n'eût sans doute pas laissé passer des incorrections ou des bizarreries comme : « Que vouliez vous que je fasse ? », ou : « Vouliez-vous que je lui crie », ou « Vos lettres sont du dernier attachant », ou : « Il devait m'embêter toute la vie », et autres petites tares. La débutante a mis sa griffe sur son style. Il y a une certaine facilité, sans trait ni nerf. Mais comme il est donc vrai que tant vaut l'idée, tant vaut la forme. Si ce qu'on conçoit bien s'énonce clairement, ce qu'on éprouve nettement s'énonce avec la même aisance. Tout le récit des amours chastes de Paul et de Josiane est exquis, et il faut savoir gré à Mme de Pougy d'avoir apporté cette contribution imprévue à la littérature ingénue.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Nous avons signalé dernièrement une installation faite en Amérique pour le remorquage des bateaux, sur les canaux, au moyen d'un tracteur électrique, et nous disions à ce sujet que nous n'avions jusqu'à présent en France d'autre remorque que celle des chevaux. En effet, à de rares exceptions près, le halage mécanique n'est appliqué que sur de faibles parcours. Cependant nous n'avons pas été devancés dans cette voie par l'étranger, car, depuis un an environ, une installation d'une certaine importance a été faite sur une distance de 26 kilomètres entre Marles (près de Béthune) et Pont-à-Vendin, sur les canaux de l'Aire et de la Deule; elle doit être prolongée sur les canaux de la Scarpe et de la Sensée, jusqu'au Bassin Rond (près Cambrai), ce qui donnera un parcours de 84 kilomètres.

Le système auquel se sont arrêtés MM. Duefle et Cie, qui ont été chargés de l'installation, comprend deux procédés différents: l'un de traction, l'autre de propulsion; mais ils emploient tous deux des moteurs électriques, qui reçoivent le courant d'une usine centrale, au moyen de trolleys glissant sur une double ligne longeant le chemin de halage. Pour la traction,



Fig. 1. — Traction électrique des bateaux sur les canaux de l'Aire et de la Deule.

Le tracteur est relié par câbles souples et trolleys à une ligne qui suit le chemin de halage.

le moteur est monté sur un tricycle (fig. 1) auquel il transmet le mouvement; les roues sont très larges, comme dans les locomotives routières, de façon à ne pas détériorer le sol. Le moteur est relié aux trolleys par un câble souple, muni d'un appareil de connexion facile à manipuler: ce câble est soutenu par une potence mobile qui le fait passer au-dessus de tous les obstacles, et évite toute traction sur les fils de ligne que les trolleys parcourent en gardant une position stable, grâce au contrepoids dont ils sont munis. Pour la propulsion, on remplace le gouvernail du bateau par un gouvernail moteur; celui-ci se compose d'une étroite caisse étanche en

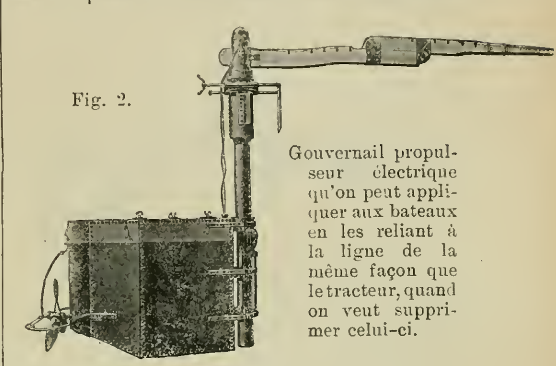


Fig. 2.

Gouvernail propulseur électrique qu'on peut appliquer aux bateaux en les reliant à la ligne de la même façon que le tracteur, quand on veut supprimer celui-ci.

tôle (fig. 2) renfermant le moteur qui actionne une hélice placée à l'extrémité. La prise de courant se fait de la même façon et sur la même ligne que pour le tracteur; le mât remplit le rôle de potence et permet au fil souple de franchir les obstacles qui sont sur le chemin de halage ou sur le canal. La vitesse obtenue est sensiblement la même qu'avec le tracteur; l'adaptation de l'appareil à tous les bateaux se fait rapidement et la direction est aussi facile qu'avec le gouvernail ordinaire. Le halage mécanique permet de parcourir 3 kilomètres à l'heure, au lieu de 1 à 1 1/2 qu'on obtient avec le cheval. Le prix, sans être beaucoup moins élevé que celui du halage animal, a l'avantage d'être constant; il n'est pas comme ce dernier soumis aux fluctuations qui proviennent de la concurrence que, suivant la saison, le cultivateur peut faire au haleur de profession. En somme, cette installation paraît démontrer que la traction électrique, au moins sur les canaux à trafic important, peut être rémunératrice, tout en offrant des avantages certains à la batellerie.

* * *

Les piles du pont Alexandre III terminées, on va procéder au montage de l'arc métallique qui, comme on sait, doit franchir la Seine d'un seul jet. Pour mettre en place les fermes qui composent cet arc, on aurait pu construire des échafaudages au milieu du fleuve; mais on aurait ainsi beaucoup gêné la navigation, qui se plaint déjà de l'envahissement de son domaine. On a donc résolu de procéder au montage

par en-dessus, au moyen d'une passerelle provisoire d'où, avec un outillage approprié, on fera descendre les fermes et qui les soutiendra jusqu'à leur montage définitif : après quoi elle sera démontée. La construction et le lancement de cette passerelle présentent un travail d'un très grand intérêt : elle a la forme d'une longue cage de 180 mètres de long sur 6 de large et

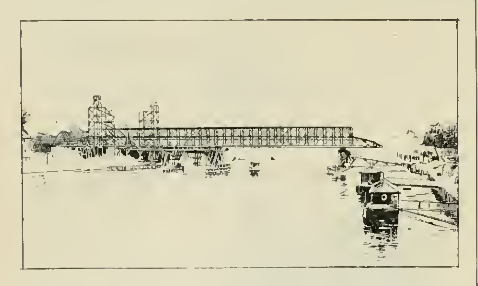


Fig. 3. — Passerelle de montage jetée sur la Seine pour la mise en place des fermes du pont Alexandre III.

7 de haut (fig. 3), et, comme on ne dispose pas de la place suffisante sur les rives pour la monter complètement avant son lancement, on a dû procéder en trois opérations successives. C'est sur la rive droite qu'était établi le chantier de construction et, dès que la place a manqué, on a procédé, au mois d'août, à une première poussée en travers du fleuve ; puis on a pu continuer l'allongement et, en septembre, on a fait une nouvelle marche vers la rive gauche; enfin en octobre une poussée définitive faisait reposer l'extrémité sur le quai. Pour mettre en marche une aussi lourde masse, il ne faudrait pas croire qu'on a eu recours à de puissantes machines à vapeur : tout cela s'est fait à bras d'hommes, au moyen de treuils placés à l'intérieur et prenant un point d'appui sur l'échafaudage établi le long du quai. A chaque tour de treuil, l'énorme masse de fer glissait sur les galets en acier placés dessous et l'avancement était de 10 mètres à l'heure. Toutes les opérations ont réussi sans accroc et on ne peut qu'admirer la parfaite précision avec laquelle les ingénieurs avaient tout prévu et réglé.

* * *

La lutte entre le gaz et l'électricité n'est pas près de finir et le premier peut encore lutter longtemps, malgré ce qu'on avait pensé au début de l'installation des usines électriques. Celles-ci, pour des raisons multiples, vendent l'hectowatt à des prix très variables. Dans une statistique récente, nous le trouvons à $0^f,05$ centimes et à $0^f,12$ centimes ; il y a de la marge. Mais il faudrait, pour bien se rendre compte, pouvoir comparer l'hectowatt et le mètre cube de gaz : or il est fort difficile de fixer un coefficient. Si nous empruntons les chiffres fournis par M. Bouvier, ingénieur au gaz de Lyon, au sujet du dernier congrès de cette industrie, nous trouvons que le carcel-heure électrique consomme 0 hectowatt 37, avec la lampe à incandescence ordinaire, et le carcel-heure gaz 125 litres, avec le bec papillon. Il résulterait de là que l'hectowatt donne 2 carcels 7 quand le mètre cube de gaz donne 8 carcels : c'est-à-dire qu'il faudrait, pour avoir l'équivalence, multiplier le prix de l'hectowatt par 3, en chiffres ronds. Celui-ci coûte à Lyon 9 centimes, et le mètre cube de gaz 20 centimes ; c'est donc, à éclairage égal, ce dernier qui serait le moins cher d'après M. Bouvier, qui, il est vrai, est *gazier*. Il faut ajouter cependant que le bec papillon est le moins avantageux et qu'il existe de nombreux systèmes d'autres becs très employés qui consomment beaucoup moins par carcel ; notre coefficient 3 devient alors trop faible. Nous ne chercherons pas à en établir un autre ; les électriciens et les gaziers sont là-dessus très peu d'accord. Les uns donnent 2, les autres donnent 10; les uns et les autres ont peut-être raison, cela dépend de circonstances très variables, et nous avons voulu seulement montrer combien la comparaison est difficile. Cependant, d'une façon générale, dans les grandes villes, l'électricité est plus chère que le gaz, ce qui ne l'empêche pas du reste d'avoir souvent la préférence, à cause des avantages précieux qu'elle présente dans bien des cas.

* * *

Puisque nous parlons d'éclairage, voici une idée originale que M. le docteur Calmette expose dans le *Nord agricole* et que le *Cosmos* signale aux cultivateurs : « En fermentant, le fumier produit, outre l'acide carbonique, de l'ammoniaque et de nombreux carbures d'hydrogène susceptibles de servir à l'éclairage. Il suffirait de recouvrir le fumier d'une cloche munie d'un tube abducteur qui conduirait le gaz dans un laveur, et de là dans un gazomètre d'où il serait ensuite distribué dans la ferme. »

Outre l'économie sur l'éclairage, le cultivateur trouverait, en ayant soin d'aciduler l'eau du laveur, l'avantage de recueillir l'énorme quantité d'ammoniaque qui se perd dans l'atmosphère. Il pourrait aussi l'utiliser comme engrais à l'état liquide, en laissant précipiter les sels ammoniacaux qu'on recueillerait de temps en temps.

« En procédant de la sorte, dit M. Artigala, on ne perdrait plus des quantités de

gaz fertilisants. On estime à 800 millions de francs la valeur du fumier produit annuellement en France; en évitant l'appauvrissement de cette masse d'engrais, on en augmentera d'un bon tiers la valeur. L'agriculture française s'enrichirait donc de la somme respectable de 226 millions par an. » C'est un chiffre qui donne à réfléchir et cela vaudrait la peine de recueillir les gaz du fumier, même en laissant de côté la question de l'éclairage. Reste à trouver un moyen pratique pour faire cette opération.

* * *

Il paraît au premier abord inexplicable que, depuis le temps qu'on fait des machines à vapeur, on ne soit pas encore arrivé à obtenir directement le mouvement de rotation : on a toujours un mouvement de va-et-vient dont on n'a pas besoin et qu'on transforme. Ce n'est pas que les inventeurs aient manqué : la machine à rotation directe est peut-être celle qui a fait le plus de victimes; mais, en général, beaucoup de ces chercheurs se sont exagéré les inconvénients de la transformation du mouvement rectiligne en mouvement de rotation; la perte de travail qui en résulte n'est pas aussi grande qu'on pourrait le croire, elle est même nulle dans les machines bien construites où la bielle a la longueur voulue, et, quand on voudra obtenir une grande puissance, c'est encore la machine à mouvement alternatif qui, pendant longtemps, aura la préférence. Il n'en est pas moins vrai cependant que dans des cas spéciaux, comme pour la commande d'une dynamo électrique ou de l'hélice d'un canot, par exemple, on aura avantage à avoir une machine à rotation directe, qui tiendra toujours moins de place qu'une autre à puissance égale; aussi les inventeurs ont-ils continué leurs recherches. Les solutions heureuses ne sont pas nombreuses, car on rencontre dans cet ordre d'idées de grandes difficultés de construction, et c'est toujours avec un vif intérêt que nous voyons une de ces machines donner de bons résultats; c'est le cas de celle que viennent de construire MM. Arbel et Thion. Elle se compose d'un cylindre B à double enveloppe (fig. 4), à l'intérieur duquel se déplace un anneau-piston C, relié par une cloison articulée D à un dôme qui surmonte le cylindre. C'est la genouillère formant l'articulation de cette cloison qui sert en même temps à la distribution de vapeur. Si nous suivons, en effet, l'arrivée de celle-ci en E, nous voyons que, quand la cloison est inclinée, la genouillère présente une échancrure qui donne accès à la vapeur dans l'espace compris entre la paroi du cylindre et l'anneau-piston; celui-ci est déplacé et, lorsque la cloison arrive à être verticale, ce qui correspond au point le plus bas du piston, l'admission est fermée et la vapeur agit par détente pour remonter le piston qui arrive bientôt au haut de sa course; la vapeur s'échappe alors par l'échancrure opposée à celle de l'admission, puis le piston reprend sa position première. En déplaçant de 90 degrés la lumière des robinets qui se trouvent en face des échancrures de la genouillère, l'admission et l'échappement se trouvent intervertis et la machine tourne en sens inverse : le changement de marche est donc des plus simples. Les machines de ce genre présentent toujours des difficultés de construction, surtout pour rendre étanches les joints des surfaces planes fermant le cylindre, et contre lesquelles doit glisser à frottement doux l'anneau piston; ici on a utilisé le liège qui, se gonflant sous l'action de la vapeur, donne une étanchéité absolue. La liaison entre l'axe et l'anneau-piston est faite au moyen d'un roulement à billes qui présente une grande douceur. Cette machine pourra être appliquée avantageusement à la navigation de plaisance et aux tracteurs pour omnibus sur routes.

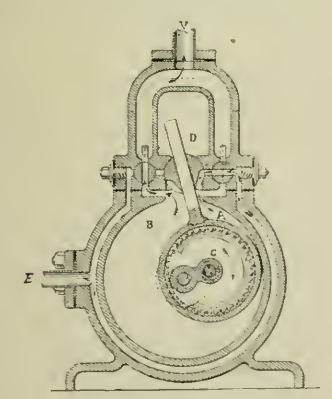


Fig. 4. — Machine à vapeur à rotation directe de MM. Arbel et Thion.

La vapeur venant de E passe en A par l'échancrure de la genouillère qui supporte la cloison D; la vapeur provenant de l'opération précédente s'évacue de B en V par l'échancrure opposée au moment où le piston est en haut de sa course.

* * *

L'une des grandes attractions de l'Exposition qui vient d'avoir lieu à Turin était l'ostentation du Saint Suaire conservé dans cette ville.

De nombreux fidèles ont défilé devant cette relique et, afin qu'ils en pussent garder un souvenir durable, on leur en vendait une photographie.

La presse italienne a signalé comme une chose extraordinaire, miraculeuse, l'apparition, sur le cliché photographique, d'une image représentant le visage, les mains et les jambes du Christ, et accusant nettement les formes du corps; toutes choses non visibles, paraît-il, sur la relique elle-même. Mais la tradition rapporte que sur ce linceul, venu de Terre sainte en Italie au temps des croisades, il y a eu une peinture représentant le Christ. Dans la suite des siècles, cette peinture s'est effacée suffisamment pour n'être plus visible à l'œil, pas assez pour que la plaque photographique ne puisse encore la reproduire. Le fait n'est pas sans exemple, et on a souvent cité le cas de manuscrits grattés, de billets de banque falsifiés, où la fraude était dévoilée par le cliché photographique. Nous ne doutons pas, certes, de la bonne foi de ceux qui ont pu croire au miracle, toutes les croyances sont respectables quand elles sont sincères; mais il est bon cependant de se mettre en garde contre des phénomènes qui paraissent mystérieux au premier abord et ne résistent pas à un examen approfondi. Sans vouloir faire de rapprochement avec ce qui s'est passé pour cette photographie du Saint Suaire, nous rappellerons qu'on a quelquefois tiré parti, dans un but peu louable, de cette faculté de la plaque sensible de révéler des détails que l'œil ne voit pas : avec une solution de sulfate acide de quinine, parfaitement incolore, on peut tracer des dessins qui disparaissent une fois secs et qu'on retrouve sur le cliché. Les photographes spirites ont sans doute tiré parti de ce procédé, et d'autres semblables, et quelques-uns, se lançant sans scrupule dans la pure supercherie, ont facilement pu surprendre la bonne foi de personnes non prévenues. On fait, par exemple, poser très peu de temps un squelette, ou une forme fantastique quelconque, devant un fond noir et on ne développe pas la plaque; on se sert ensuite de celle-ci pour faire, comme à l'ordinaire, le portrait du sujet en expérience : au développement la première image vient en même temps que la seconde; on montre alors triomphalement le portrait de l'esprit évoqué! Lorsqu'on se trouve en présence de choses inexplicables, il est toujours bon d'y regarder à deux fois, et même plus, avant de crier au miracle.

*
* *

Dans les navires, on suspend les canots à des potences, dites portemanteaux, munies de palans, qui servent à les descendre à la mer au moment voulu. Les passagers doivent se mettre dans le canot quand il est encore en place, et on file alors lentement les cordes qui sont fixées à chacun de ses bouts; il descend ainsi à la surface de l'eau. On comprend qu'il faut opérer avec ensemble et sang-froid pour réussir cette opération sans chavirer; la manœuvre est toujours assez lente et difficile, et on a remarqué, dans différents grands sinistres de paquebots, que bien des existences eussent pu être sauvées si les embarcations avaient été mises plus facilement à flot.

Le système imaginé par M. Mackinson

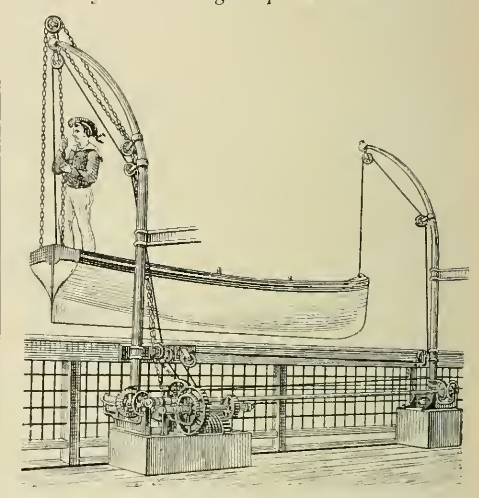


Fig. 5. — Système de treuil facilitant la mise à la mer d'un canot placé sur les portemanteaux d'un navire.

(fig. 5) a précisément pour but de simplifier cette opération. Le canot est toujours muni de câbles à l'avant et à l'arrière; mais, au lieu d'être logés dans celui-ci pour être tirés à la main, ils se réunissent sur un treuil placé sur le pont du navire et mis en mouvement à la main par une chaîne sans fin, passant sur une poulie fixée à l'un des portemanteaux. Un dispositif ingénieux permet à ceux-ci de tourner automatiquement pour faire passer le canot par-dessus le bord, car on sait qu'en temps ordinaire il est ramené vers le pont. Il suffit d'un seul homme pour mettre à flot un canot tout chargé, pesant 4 tonnes, en moins de deux minutes.

*
* *

Pendant la construction du chemin de fer qui, traversant toute la Sibérie, doit aboutir à la mer du Japon, le chantier de construction, qui se déplace au fur et à mesure que la tête de ligne avance, a nécessité des dispositions spéciales qui lui permettent de traverser les régions les plus inhospitalières. Un train complet sert à la fois de

bureau et de logement aux ingénieurs et on y a joint bientôt tout un village roulant : wagon-épicerie, wagon-citerne, etc., qu'on remplace au fur et à mesure qu'ils se vident par d'autres arrivant des régions civilisées par la voie déjà terminée. La nourriture du corps ne suffit pas à soutenir le travailleur, les Russes ont pensé aussi à lui fournir celle de l'âme et ils ont construit les wagons-

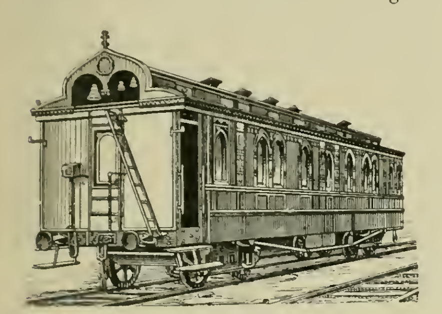


Fig. 6. — Wagon-chapelle des trains de la ligne du Transsibérien.

chapelle (fig. 6) qui servent non seulement au chantier de construction, mais aussi aux voyageurs qui parcourent la partie déjà longue de la ligne en exploitation. Ces wagons sont montés sur deux boggies, de façon à permettre de leur donner une grande longueur ; ils sont décorés extérieurement d'une ornementation qui rappelle leur destination, sans oublier la double croix de l'Eglise orthodoxe et les cloches ; l'intérieur, comme celui de toutes les églises grecques, est très richement orné, et à l'une des extrémités se trouve réservé le logement du pope.

***

Les laboratoires météorologiques sont pourvus d'instruments qui inscrivent automatiquement d'une façon continue les indications données par les baromètres, thermomètres, etc. ; mais pour la girouette on n'arrive pas aussi facilement à enregistrer ses différentes positions, à cause de la rapidité des mouvements, souvent très brusques, qu'elle exécute à chaque instant. Il fallait trouver un mécanisme qui régularisât ses déplacements, tout en lui conservant sa sensibilité, et inscrivît une courbe continue, sans tenir compte des embardées de quelques secondes qu'un vent capricieux peut lui faire subir. Ce n'est pas d'hier qu'on a pensé à cela et il existe déjà des systèmes régulateurs, mais ils ne sont pas sans avoir des inconvénients qui ont déterminé M. de Grandmaison à chercher mieux. Dans l'appareil qu'il a imaginé (fig. 7), la girouette G communique son mouvement à l'enregistreur par l'intermédiaire d'une came A, taillée d'un large cran à sa partie inférieure ; dans ce cran vient se loger un galet qui est relié aux engrenages com-

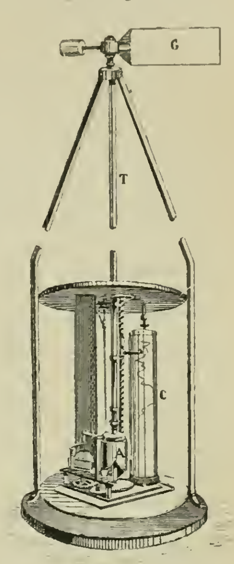


Fig. 7. — Girouette de M. de Grandmaison, pour l'enregistrement de la direction du vent.

La girouette G est reliée par la tige T à une came spéciale A, interposée avant le mécanisme d'entraînement du cylindre enregistreur C, afin d'atténuer les mouvements brusques de la girouette.

mandant le mouvement du cylindre C, sur lequel une plume, qui descend en 24 heures le long d'une tige filetée, marque les indications. Il résulte de ce mode de liaison entre le mécanisme et la tige T, que pour les mouvements modérés l'entraînement se fait régulièrement, le galet restant logé dans la partie supérieure du cran ; mais s'il se produit des mouvements brusques, le galet suit la pente qui lui est offerte : la came tourne en se soulevant et le choc se trouve ainsi amorti. La roue dentée qui porte le galet se trouve du reste en relation, par une roue à rochet, avec un mouvement d'horlogerie muni d'un système d'échappement qui contribue à régulariser encore la marche du cylindre. Cet appareil vient compléter d'une façon très heureuse la série des enregistreurs des observatoires météorologiques, car la connaissance constante de la direction du vent est un élément essentiel de la prévision du temps.

***

Un médecin militaire, M. Berthier, s'est livré récemment, à propos du suint de la laine, à une étude publiée par la *Revue d'hygiène,* dont les conclusions sont fort intéressantes pour tous ceux qui, comme les militaires, les touristes, les chasseurs... doivent marcher beaucoup et sont exposés à toutes les intempéries. Il a remarqué,

pendant son séjour en Algérie, que les burnous des Arabes sont imperméables à cause du suint dont ils sont imprégnés, la laine qui sert à les tisser étant employée à l'état brut. Il a pensé qu'il serait possible d'utiliser cette propriété en imprégnant les vêtements de suint purifié, et ses expériences sont fort concluantes. Le suint, qui a une odeur désagréable, est un produit assez complexe dont on débarrasse la laine avant son emploi industriel. On le purifie et on l'utilise en pharmacie et en parfumerie sous le nom de « lanoline », dans toutes les préparations destinées à donner de la souplesse à la peau. L'épuration moins complète donne la « suintine », qui coûte meilleur marché et remplit le même but; en s'enduisant les pieds de cette matière, les marcheurs évitent bien des écorchures; ils peuvent encore pousser plus loin son emploi en l'utilisant comme cirage, car, outre qu'elle assouplit le cuir du soulier, elle le rend imperméable. Cette question d'imperméabilité nous paraît surtout intéressante au sujet du vêtement; on nous dira qu'on a le caoutchouc, mais il a le grave inconvénient de former une enveloppe hermétique qui empêche complètement l'évaporation de la sueur; il s'ensuit qu'on est quelquefois plus mouillé en dessous qu'en dessus, et l'on risque le refroidissement et ses fâcheux effets. D'après les expériences de M. Berthier, le suint laisse au contraire, aux étoffes toute leur porosité, tout en s'opposant, par sa composition graisseuse, à la pénétration de l'eau. Il a fait dissoudre la lanoline dans de l'essence de pétrole à la proportion d'environ 10 0/0, et en trempant le vêtement dans cette solution, ou en l'étendant avec une éponge, il a obtenu un succès complet; l'eau glisse sans pénétrer, la transpiration se fait librement. Les couleurs ne sont pas dénaturées par ce traitement, qui n'altère pas la solidité de l'étoffe. Le prix de revient est insignifiant. Il y a là une application nouvelle d'un grand intérêt.

* * *

Les Parisiens qui, en 1890, avaient eu recours 600 fois au service de désinfection, organisé par la ville, ont, en 1893, demandé 34000 opérations de ce genre; en trois ans, c'est un joli progrès, et ce nombre a encore augmenté de 2000 en 1897. Aussi le budget de ce service, qui était d'abord de 26000 francs, est-il maintenant de 400000 francs. Le personnel comprend cent vingt-cinq agents intelligents et exercés, qui opèrent soit à domicile, soit dans l'une des quatre stations établies par la municipalité pour les étuves à vapeur sous pression; les objets y sont enfermés pendant quinze à vingt minutes, et les employés ont acquis une habitude telle que les étoffes les plus précieuses peuvent leur être confiées : les chefs d'équipe sont, du reste, responsables pécuniairement des détériorations. Pour la désinfection à domicile, on s'en tient encore au lavage, ou à la pulvérisation avec du bichlorure de mercure, dit sublimé, en solution à 1 pour 1000 quand il s'agit de meubles et d'appartements; le sulfate de cuivre en solution à 1 pour 100 est réservé aux cabinets d'aisances. D'autres procédés ont été souvent proposés, et notamment les substances gazeuses, qui semblent devoir mieux pénétrer partout; mais jusqu'à présent, la commission de perfectionnement, à laquelle sont soumises toutes les propositions de ce genre, n'a pas jugé à propos de changer de méthode.

Ce n'est pas seulement après une maladie contagieuse qu'on a recours à la désinfection, mais aussi au cours de cette maladie, pour faire enlever, par le service spécial, les linges et vêtements souillés qui doivent passer à l'étuve; il est certain qu'en donnant directement ceux-ci au blanchisseur, on risque de contaminer nombre de personnes par les mains desquelles ils doivent passer. Sur les 36000 désinfections demandées en 1897, il y en a environ 10000 pour la tuberculose et 5000 pour la scarlatine; la fièvre typhoïde en use 3000 et le croupe 3500; le reste se répartit sur la variole, la coqueluche, etc., et les assainissements des fosses d'aisances, des écoles, des salles de réunions publiques. En suivant la statistique des maladies contagieuses, parallèlement à celle des désinfections, qui sont classées par catégories de maladies, on est frappé de la concordance des chiffres : au fur et à mesure que la désinfection augmente, le nombre des maladies diminue.

La ville de Paris possède un dossier, qui n'est pas livré au public, mais qui sert à renseigner les commissions spéciales sur l'état sanitaire de chaque habitation. Pour chaque immeuble on a noté quel est le genre de maladie contagieuse qu'on y a constaté; on indique aussi l'état des water-closets, des canalisations à l'égout, etc., enfin tous les renseignements utiles à connaître pour permettre de rechercher l'origine d'une épidémie, la combattre ou même la prévenir. C'est là un travail considérable qui rendra les plus grand services à la population parisienne.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Marchand était arrivé à Fachoda le 10 juillet.

Durant vingt jours, depuis le départ du vainqueur du mahdi, le sirdar Herbert Kitchener, pour le sud, jusqu'à son retour à Omdourman, tête de ligne télégraphique, les journaux anglais n'ont cessé d'élucubrer à notre adresse fausses nouvelles, menaces, ultimatums. A les en croire, ou bien Marchand n'était pas à Fachoda, ou bien, si d'aventure il s'y trouvait, le sirdar aurait vite fait de le contraindre, et *manu militari,* à abaisser son pavillon et à partir. Or Marchand était bien à Fachoda, et il y est resté. La rencontre, qui sera historique, entre le général anglais — aujourd'hui baron Kitchener de Khartoum — et le hardi capitaine français — aujourd'hui commandant, — a pu se produire sans incident fâcheux : voici dans quelles circonstances.

La flottille anglaise avait quitté Omdourman le 10 septembre au matin. Le 18, on aperçut le vapeur derviche *Safia;* la canonnière *Sultan* ouvrit immédiatement le feu contre lui et le désempara. Le Nil s'était rétréci ; son cours était encombré d'herbe ; mais l'eau restait profonde, avec un chenal navigable. Le 21, à dix heures du matin, les Anglais étaient en vue de Fachoda.

Le drapeau tricolore flottait sur le village. Celui-ci était fait de maisons petites, construites en briques et blanchies à la chaux ; il était défendu, à la façon derviche, par une redoute assez forte, bâtie en terre et dont la forme était celle d'un fer à cheval. La redoute était entourée de tranchées ; au-dessus, on apercevait une ligne de visages noirs, « ceux de Sénégalais, ajoute la dépêche anglaise, évidemment prêts au combat ». Mais les Sénégalais ne tirèrent point. Un canot, à l'arrière duquel flottait le drapeau tricolore, s'avança vers la flottille. Il portait Marchand. Kitchener reçut Marchand à son bord, lui serra la main et la conversation s'engagea. Le sirdar déclara que, en sa qualité de commandant en chef de l'armée égyptienne — la qualité de général anglais était laissée, pour l'occasion, de côté, — il était de son devoir d'occuper Fachoda, partie de l'empire du khédive. « J'ai protesté dans les termes les plus énergiques, dit-il dans son rapport, contre l'occupation de Fachoda et l'érection du drapeau français dans les territoires du khédive. En réponse, *Monsieur* Marchand dit qu'il avait reçu des ordres précis pour l'occupation du pays et l'érection du drapeau français à Fachoda ; enfin, qu'il ne pouvait pas se retirer sans des ordres de son gouvernement. Je lui demandai alors si, en présence d'une force supérieure, il était disposé à résister à l'érection du drapeau égyptien.

« Il hésita et répondit qu'il ne pouvait pas résister. »

Toutes les troupes qu'avait amenées le sirdar débarquèrent alors ; elles occupèrent un bastion en ruines, qui commande la seule route conduisant à l'intérieur de la position française : cette position est entièrement entourée au nord par des marais infranchissables. C'est sur ce bastion que fut hissé le long d'un grand mât le drapeau égyptien. Mais le drapeau français continua de flotter.

C'est beaucoup, c'est trop de drapeaux pour un seul point du globe ; et nécessité sera, un jour prochain, d'amener un des deux drapeaux. Lequel sera amené ? et quand luira ce jour ? Il faudrait se garder de trop d'optimisme. La présence de Marchand à Fachoda a surpris le gouvernement anglais et a dérangé ses plans : l'irritation qu'il n'a pu se tenir de manifester est donc naturelle ; elle est aussi inquiétante. Le *Livre bleu* qu'il a publié dès le 10 octobre montre quelle attitude peu conciliante il a cru devoir adopter. Son ambassadeur à Paris a déclaré à notre ministre des affaires étrangères qu' « il devait très franchement dire que la situation sur le haut Nil était très dangereuse », que « Fachoda rentrait directement dans les territoires désignés comme dépendances du khalifat », que « son gouvernement était décidé à maintenir sa décision » et que « sur ce point, il pouvait l'affirmer catégoriquement, il ne transigerait jamais ».

Marchand, cependant, est encore à Fachoda ; et ce que l'irritation anglaise a fait éclater d'abord, c'est l'utilité de sa mission. Une poignée d'hommes, depuis des mois coupés de toute communication avec la patrie, ont arrêté les vainqueurs d'un grand empire ; ils empêchent la réalisation du fameux plan : l'Afrique, du Caire au Cap, aux Anglais ; et c'est peut-être à eux que nous devrons la solution de la question d'Egypte. Ils méritent l'admiration, les remerciements et aussi l'appui efficace de leur pays.

* * *

La question d'Egypte est une des formes actuelles de la question d'Orient.

Ah ! cette question d'Orient, combien,

depuis le jour où le Turc établit son campement sur la terre d'Europe, n'a-t-elle pas fait couler et d'encre et de sang! L'Orient passe pour le berceau de l'humanité. Il est le pays des souvenirs classiques. Il fut honoré par la naissance et par la mort du fondateur de la religion chrétienne. Il est la route des marchés de

LES QUESTIONS D'ORIENT

l'Inde et de la Chine. C'est pourquoi l'Europe regarde, depuis des siècles, vers le pays d'où vient le soleil, et s'est forgée une question d'Orient. Bien plutôt, mille questions d'Orient! Car chaque génération a les siennes. Nos grands-pères et nos pères parlaient — vous en souvenez-vous? — de Constantinople. Pour Constantinople se sont battus et les Russes, et les Autrichiens, et les Anglais, et les Français, et les Piémontais de Cavour; la consigne de l'Europe, en ce temps, était d'empêcher l'ours moscovite d'aller se baigner dans le Bosphore. On ne parle plus guère aujourd'hui de Constantinople; et la raison de cet abandon est sensible : le Turc ne menace plus l'Europe et le Russe ne songe plus au Bosphore. Depuis quarante ans, en effet, le Bosphore n'est plus la grande route qui menait d'Europe en Asie; cette route, aujourd'hui, passe plus au nord et plus au sud; c'est le chemin de fer transsibérien, c'est le canal de Suez. Or le transsibérien est tout entier russe; bientôt, quinze jours suffiront pour que la garnison de Moscou assiège Pékin. Qu'irait donc faire, pour le quart d'heure, le Czar à Constantinople? Il a d'autres chats à fouetter, et c'est ainsi qu'on peut s'expliquer que ses agents, naguère encore si actifs dans la péninsule des Balkans, semblent aujourd'hui y dormir.

Mais, dans le même temps, la voie internationale du canal de Suez a pris une importance singulière; et, par le fait même de sa création, des questions nouvelles ont surgi, comme la crétoise et l'égyptienne. La mission du capitaine Marchand nous a donné l'occasion de mettre au point cette dernière; voulez-vous, dans le moment où des soldats français s'apprêtent, à Toulon, à rejoindre leurs camarades campés en Crète, que nous partions, nous aussi, pour l'île de Minos?

*
* *

En rade de Candie, le 14 septembre. Le contre-torpilleur *Faucon* est arrivé ce matin. A l'instant vient de jeter l'ancre un énorme cuirassé anglais, l'*Illustrious*. Il y a beaucoup de vaisseaux anglais dans cette rade : trois cuirassés, trois croiseurs, deux contre-torpilleurs. Il y a aussi un autrichien, un italien, un français, un russe. Va-t-on recommencer, à frais communs, le mémorable siège de Candie? La ville semble morte. Le port, enfermé dans de hautes murailles crénelées, est invisible. Au-dessus du rempart, aux fenêtres des maisons, pas une tête; et on ne voit personne dans les rues hautes, dont la perspective va se perdre dans les fonds rosés de la montagne. Une légère buée flotte sur le quartier chrétien; il y a eu là de récents incendies. Au bord de la mer, par les fenêtres béantes de grandes maisons, dont la façade seule est debout, on voit le ciel; et ces signes de destruction s'accordent bien avec les récits qu'on nous fait : hier encore « les officiers du *Vautour* voyaient flotter le long de leur bord des cadavres de femmes et comptaient les morts que les Musulmans venaient enterrer sur la plage, au pied des murs ». Car le 6 septembre dernier fut jour de grande tuerie : les Turcs ont massacré dans cette ville six cents chrétiens.

Cet acte sera-t-il le dernier d'une longue série de tragédies sanglantes? Malheureux pays! malheureux peuple, qui veut être



LES ÉVÉNEMENTS DE CRÈTE — LA CANÉE

libre, pour revenir à la Grèce, sa patrie, et que la diplomatie européenne semblait se complaire à laisser aux griffes ottomanes! Il y a là 60,000 musulmans et 270,000 chrétiens. Ces derniers ont commencé la lutte contre les premiers dès le XVIIIe siècle, dès le départ des Vénitiens des deux citadelles qu'ils possédaient encore en Crète. Ils ont été le plus souvent victorieux : toujours ils ont vu l'Europe aider contre eux le Sultan et leur arracher, pour un peu d'eau bénite de cour, leur victoire. Un instant, lors de la guerre de l'indépendance hellénique, ils ont cru accomplie leur union avec la Grèce ; le 20 mai 1822, ils votèrent leur charte constitutionnelle ; ils allaient élire leurs députés au Parlement d'Athènes, quand la Conférence de Londres, en 1830, les rendit au Sultan. En 1833, puis en 1841, ils reprirent les armes. L'Angleterre proposa la création d'une principauté crétoise, qu'elle s'engageait à protéger. La bonne apôtre! Elle voulait, ici encore, appliquer sa maxime qui est de s'emparer de toute terre, car toute terre peut servir un jour. Les insurgés sentirent un rat et tirèrent leur chapeau à l'Angleterre. En 1856, insurrection de Mavrogheni ; en 1866, nouvelle insurrection qui dure près de trois ans, force la Turquie à mettre sur pied 50,000 hommes et toute sa flotte. L'Europe s'inquiéta ; Gortschakoff parla « de la seule issue possible, l'annexion de la Crète à la Grèce » ; la France, la Russie, l'Italie, l'Autriche, la Prusse, — non l'Angleterre, — demandèrent à la Porte, le 17 mai 1867, « la consultation libre et sincère des populations crétoises ».

Ce beau zèle ne dura pas : l'Europe se contenta de la promesse de réformes (loi organique du 18 septembre 1867) et se prononça, en 1869, contre l'annexion à la Grèce. Pourquoi ce mauvais vouloir, ou cette impuissance? D'abord la Crète est une île : elle peut brûler, sans mettre le feu aux Balkans ; l'Europe, rassurée, a laissé brûler. Deuxièmement, il est des puissances qui ne sont pas intéressées à l'indépendance de la Crète ; au contraire. L'île, devenue grecque, serait perdue pour elles ; elles ne veulent pas engager l'avenir, elles attendent la ruine de l'empire ottoman, dans l'espérance de se porter adjudicataires des travaux de démolition. Il ne faudrait pas oublier que la Crète est grande, féconde et qu'elle se trouve sur la route du canal de Suez.

C'est pourquoi, en 1878, l'Europe arrêta de nouveau les chrétiens insurgés ; elle leur permit bien d'élire une assemblée nationale, qui signa avec la Porte le pacte de Halepa ; mais lorsque, dès 1889, les promesses que renfermait cet acte furent retirées par un firman impérial, l'Europe ne souffla mot. La huitième insurrection éclata ; cette fois, les insurgés devaient trouver un appui effectif : la coopération de l'armée grecque. Hélas! comme toujours, ils devaient voir se dresser devant eux l'Europe. En mai 1896, la Canée fut mise au pillage. Les consuls européens ne se sentirent plus en sûreté, se plaignirent : quelques jours après, les pavillons des six grandes puissances flottaient en rade de la Canée et le conseil des amiraux constituait, à côté de l'*Epitropie* insurrectionnelle et du gouverneur musulman, un troisième pouvoir. L'Angleterre essaya alors, pour la seconde fois, d'agir seule : elle

aurait voulu échanger la Crète contre Chypre, qui est trop loin de Suez. Elle se fit écrire ceci par son consul : les membres influents de l'Épitropie affirment que l'occupation anglaise serait la seule chance de salut pour l'île. Lord Salisbury félicita chaudement l'agent pour son zèle, et... le désavoua à Constantinople. Peu après, le même consul recevait l'ordre d'entreprendre une tournée dans l'île entière, *pour calmer les esprits :* amiraux et consuls protestèrent, la tournée n'eut pas lieu. Le sultan, effrayé, fit des concessions : il nomma un gouverneur chrétien, Bérovitch pacha, réunit les députés crétois, adopta le projet constitutionnel élaboré par notre consul, M. Blanc. Mais il était déjà trop tard, — août 1896. — Les bandes des insurgés, grossies et commandées par des soldats et officiers grecs déserteurs, tenaient la campagne; dans les villes, les musulmans entassés mouraient de faim, préparaient de continuelles émeutes. Le désordre était partout; un nouveau massacre des chrétiens, le 23 janvier 1897, précipita les événements, et le ministère grec répondit, dès le 5 février, en envoyant en Crète trois cuirassés.

Le colonel Vassos proclama l'annexion de l'île et la guerre éclata, le 18 avril. Elle fut malheureuse pour la Grèce. Nous avons étudié ici même le traité de paix (numéro de décembre 1897). Cependant l'Europe, tout entière au spectacle des armées qui se heurtaient en Thessalie, avait oublié la cause de la guerre, la Crète. La paix signée, et le fracas des armes tombé, on entendit à nouveau le gémissement de la pauvre île; et la question crétoise apparut plus pressante que jamais.



NAZARETH — LA SORTIE DE LA MESSE

Cependant le sultan était victorieux et la victoire lui avait donné l'amitié de l'empereur allemand. L'Allemagne et l'Autriche rappelèrent leurs vaisseaux. Entre les quatre autres puissances et la Porte allait se poursuivre une lutte sourde, qui maintint la Crète dans son pitoyable état. Le sultan annonce l'envoi d'un gouverneur ottoman, affecte de croire encore à sa souveraineté sur l'île, formule un programme d'autonomie — d'autonomie à la turque, — fait ses propositions pour le rétablissement de l'ordre, pour le désarmement de la population (octobre 1897), parle de relever les garnisons turques (décembre 1897, juillet 1898). Ambassadeurs et amiraux s'opposent successivement à tous ces projets, les font échouer. Le sultan s'applique alors à faire échouer, à son tour, les projets élaborés en dehors de lui et contre lui. Dès le mois de mai 1897, les puissances avaient étudié un programme d'autonomie. La France eut l'honneur de voir accepter ses propositions : désignation par les puissances d'un gouverneur civil provisoire; proclamation de l'autonomie et de la neutralisation de l'île ; départ des troupes ottomanes; réunion de l'Assemblée crétoise, etc. Le 28 octobre, l'accord était fait « sur l'adoption des propositions françaises comme point de départ d'une entente relative à l'organisation future de l'île ». Le 20 décembre, les ambassadeurs avaient réussi à élaborer le règlement provisoire. Il ne restait plus, pour aboutir enfin, qu'à déterminer le mode de nomination du gouverneur. Ce fut la pierre d'achoppement. Furent proposés successivement pour le gouvernement de l'île : un jurisconsulte suisse, M. Numa Droz : il se récusa ; un colonel luxembourgeois, M. Schaefer : il fut trouvé trop ami de la politique anglaise; un voïvode monténégrin, Bozo Petrovitch : son cousin et prince Nicolas de Monténégro ne lui permit pas d'accepter. Alors, tandis que vingt candidatures fantaisistes étaient mises en avant, le tsar proposa le nom du prince Georges, second fils du roi de Grèce. La proposition était inattendue; on la trouva, à la réflexion, fort raisonnable et fort juste. La France, puis l'An-

gleterre et l'Italie l'adoptèrent. Mais l'adhésion du sultan ne vint pas.

Ainsi, le 5 septembre dernier, la Crète était aussi éloignée qu'en automne 1897 de la pacification et d'une organisation définitive. Les massacres du 6, à Candie, dans la responsabilité desquels autorités et soldats turcs ont leur part, surtout l'attitude de l'Angleterre, qui, prenant texte de l'assassinat de son vice-consul, se montra disposée à agir énergiquement, et seule, si l'Europe sommeillait encore, ont réveillé ministres et ambassadeurs. De Malte et d'Egypte, mais aussi d'Italie, de Russie, de Toulon, des renforts furent immédiatement envoyés aux amiraux. L'Angleterre eut bientôt 5,000 hommes dans l'île. L'Italie demanda à l'Allemagne et à l'Autriche de rentrer dans le concert; ses alliés refusèrent. Les quatre puissances se résolurent alors à l'action. Le 5 octobre, leurs drogmans ont remis à la Porte un ultimatum, dont voici les termes :

Les ambassadeurs ont reçu l'ordre d'inviter la Sublime Porte à rappeler dans un délai d'un mois toutes les troupes qui tiennent garnison en Crète, l'évacuation devant commencer quinze jours après la remise de la présente note... Dans le cas où les quatre puissances éprouveraient un refus, elles se verraient dans l'obligation de recourir immédiatement à des mesures décisives pour faire évacuer la Crète par les troupes turques. Elles laisseraient au gouvernement impérial ottoman la responsabilité de cette solution et, dégagées de toute obligation morale quant à la conservation de la souveraineté ottomane sur la Crète, elles aviseraient à constituer, dans cette île, un régime approprié aux vœux de la population... Une adhésion sans réserves à cette demande devra leur être adressée dans un délai de huit jours.

De leur côté, les amiraux ont délimité nettement leurs zones d'occupation : à la France sont confiées les villes de Sitia et d'Hierapetra, et la côte orientale de l'île; à l'Italie, Kisamo et la côte occidentale; à la Russie, Retimo; à l'Angleterre, Candie. La Canée, siège du conseil des amiraux, — que préside l'amiral Pottier, Français, — est sous la surveillance commune des quatre puissances.

Il est donc permis d'espérer une solution prochaine. Que les quatre puissances aient une volonté, et cette volonté sera faite. La libération de la Crète sera pour elles un honneur éternel, car elles auront accompli, pour une fois, un acte de justice et d'équité.

* * *

Le sultan pourra, d'ailleurs, puiser des consolations dans la visite de son impérial ami, Guillaume II.

Le voyage de l'empereur allemand est un événement politique et colonial qui peut être gros de conséquences. Le lecteur en a lu dans les journaux le programme : séjour à Constantinople, pérégrinations en Palestine et en Syrie, de Caïffa à Jaffa, de Jaffa à Jérusalem, Bethléem, Jéricho, la mer Morte, retour à Jaffa et Caïffa, Nazareth, le mont Thabor, le lac de Tibériade, de Caïffa à Beyrouth, Damas, Baalbek. A la simple lecture, on dirait d'un de ces voyages d'excursions qui sont à la mode. Ne sait-on pas que l'empereur s'est entendu, pour le transport et l'entretien de sa caravane, avec l'agence Thomas Cook and Son? Et n'a-t-il pas annoncé, *urbi et orbi,* qu'il ne faisait ce voyage d'un mois que pour inaugurer à Jérusalem une église protestante? Où voyez-vous dans tout cela l'*événement?*



L'EMPEREUR ALLEMAND EN PALESTINE

Cavalier turc de l'escorte.

Examinons : l'empereur s'embarquera à Venise. Il amènera avec lui M. de Bülow, secrétaire de l'office des affaires étrangères de l'empire allemand; il sera reçu par le roi Humbert, le général Pelloux, president du conseil, l'amiral Canevaro, ministre des affaires étrangères. Voilà bien des embarras pour recevoir un touriste;

et à qui fera-t-on croire qu'il ne sera pas parlé politique à Venise?

Et à Constantinople? Le yacht *Hohenzollern,* qui portera Guillaume II, sera accompagné par un grand croiseur cuirassé de 2e classe, la *Hertha;* ce croiseur fait partie de la flotte de guerre allemande et non de la flottille de plaisance de Thomas Cook. Guillaume II arrivera à Constantinople en empereur, et il y parlera en allié. Car c'est ici surtout que ce voyage aura un caractère politique.



L'INFLUENCE FRANÇAISE EN PALESTINE
L'École française de Caïffa.

L'Allemagne a rendu, dans ces dernières années, de signalés services au sultan; elle a forgé pour lui l'armée qui fut victorieuse sur les champs de bataille de Thessalie; en rappelant ses navires de Crète, elle lui a permis de faire obstacle jusqu'à ce jour aux justes demandes des quatre puissances.

Qu'attend donc l'Allemagne de la Turquie?

Tout d'abord, la coopération éventuelle d'une armée de 400,000 hommes, bons soldats, bien armés et qui viennent de vaincre, n'est nullement méprisable; et cette armée se trouve campée non loin de la frontière russe. La Turquie, de plus, est la maîtresse de l'Asie Mineure, et ce dernier pays est le théâtre d'une véritable colonisation allemande. Depuis de Moltke jusqu'au baron von der Goltz, les voyages d'officiers allemands en Asie turque ont été nombreux; le lieutenant Kannenberg, dans la préface de son récent ouvrage sur l'Asie Mineure, nous en donne la raison : il y étale une admiration sans réserve pour les Turcs, ces « Allemands de l'Orient », et estime que les victoires de ces bons élèves de von der Goltz doivent profiter... à l'industrie et au commerce allemands. M. Oberhummer termine un récit de voyage par ces mots : « Nous sommes en Asie Mineure la *grande nation* (ces deux mots sont en français dans le texte). C'est vers l'Allemagne que regarde le Turc éclairé. » Son compagnon, M. Zimmerer, termine un intéressant article sur les explorations allemandes en Anatolie par le refrain de la *Wacht am Rhein!* Cela n'est-il pas significatif? et doit-on s'étonner des résultats suivants? Le mouvement d'affaires de l'Allemagne avec le Levant a plus que triplé depuis 1889. En janvier dernier, en pleine lutte des quatre puissances et de la Porte à propos de la Crète, la Compagnie des chemins de fer allemands d'Anatolie obtenait du sultan une augmentation considérable de la garantie d'intérêts, la concession du fort d'Haïdar-Pacha, qui est sa tête de ligne sur le Bosphore, et un droit de priorité pour le raccordement de la ligne anglaise Smyrne-Aïdin-Diver avec sa propre ligne Eskicheïr-Konieh.

A Constantinople, sultan et empereur auront à se remercier mutuellement. Enfin, s'il faut en croire un bruit, l'Allemagne voudrait acquérir, sur la route de l'extrême Orient, des stations, afin d'y établir des dépôts de charbon. La côte turque de Syrie lui offrirait des ports à proximité du canal de Suez; peut-être songe-t-elle à Jaffa.

En Palestine, où il sera escorté par Djevad pacha, Guillaume II aura également l'occasion de faire son métier d'empereur. De par de nombreux traités avec l'empire ottoman, durant des siècles notre ami, le protectorat de tous les catholiques qui se trouvent sur le territoire de l'empire nous appartient. Léon XIII, dans une lettre adressée à l'archevêque de Reims, et dont la publication a fait quelque bruit, a reconnu, le 20 août dernier, à nouveau et expressément, notre droit. Les journaux allemands ont profité de l'occasion pour nous dire des choses désagréables. Il est probable que l'empereur voudra, dans son voyage à Jérusalem, régler aussi cette question.

GASTON ROUVIER.

CHRONIQUE THÉATRALE

La dernière saison théâtrale s'est prolongée si longtemps que les lampions de la nouvelle s'allument alors que les quinquets de l'autre sont encore fumants...

Contrairement à la coutume, le bilan de ce premier mois offre quelque intérêt. Après l'essuyage obligatoire des plâtres, nous pouvons noter une reprise sensationnelle à la Comédie-Française, deux nouveautés à l'Odéon et une première au Palais-Royal... C'est de bon augure...

Procédons par ordre.

La reprise du Théâtre-Français, c'est le *Louis XI*, de Casimir Delavigne, « ce mort qu'il faut qu'on tue », comme disait l'autre. A proprement parler, *Louis XI* n'a jamais quitté l'affiche. Il se promène depuis 1863 de théâtre en théâtre, encensé par les uns, dénigré par les autres, remportant chaque fois ces succès d'estime qui sont pires qu'une chute retentissante, et replongeant dans la nuit de l'oubli, après quelques soirées d'un éclat factice... Il faut bien convenir pourtant que l'étoile du poète havrais ne devait être que de troisième grandeur, puisqu'elle n'a jamais que faiblement brillé comme une modeste veilleuse, qu'un souffle d'indifférence suffit à éteindre jusqu'au moment où une main complaisante la rallume... En l'espèce, la main complaisante est toujours celle d'un comédien qui voit dans le personnage principal *un rôle* dont il espère tirer de bons effets...

Ah! les bons rôles, quel mirage trompeur! Neuf fois sur dix, l'expérience le prouve, neuf fois sur dix, le *bon rôle* est tout de convention, faux d'un bout à l'autre et n'arrive à l'effet souhaité par l'interprète que grâce à des coups de théâtre d'une invraisemblance criante. Je ne parle pas, bien entendu, des chefs-d'œuvre. L'art dramatique français est assez riche pour qu'on se montre sévère à l'égard des rossignols, des fonds de magasin qu'on s'obstine à tirer des cartons et dont l'éclat de la rampe révèle chaque fois davantage l'irréparable vétusté... En général, je n'aime guère le drame *historique*, au sens qu'on attribue d'ordinaire à ce mot. J'estime que l'*Histoire* ne peut entrer dans le cadre relativement étroit de la scène qu'à la condition expresse de se réduire aux proportions de l'épisode. Les grands anciens, qui n'étaient pas plus sots que nous, avaient créé pour la tragédie, ce drame historique d'antan, des règles sévères, austères même, qui en firent la grandeur. La règle des trois unités contre laquelle on a tant crié, non sans raison toujours, condensait sur un seul fait, accompli en un seul jour et dans un seul lieu, toute la somme d'attention dont le public est susceptible... L'effet produit était contraire à ce qui se passe à présent... Au lieu qu'avec la méthode actuelle les événements, tassés en cinq actes comme des conserves dans leur boite, soient déformés et desséchés, le fait *unique*, en dépit des accessoires qui l'assaisonnent, s'épanouissait à l'aise, se développait, s'amplifiait, emportant l'esprit vers les plus hauts sommets de la psychologie, et laissait aux lèvres la saveur d'un beau fruit mûr. Cette bonne perruque de Boileau a exprimé cette opinion, en termes poncifs, mais d'une indiscutable justesse... Que nous importent, je vous le demande, les événements dans lesquels roule l'action s'ils ne se reflètent dans l'âme même du personnage qui les subit ou les dirige?... Quel chaos informe ne produit pas cette succession ininterrompue d'aventures où se ballotte le fameux *bon rôle* réduit à n'être plus qu'un pantin costumé, dont on voit non seulement les ficelles, mais encore la main qui les tire... Que m'importe aussi l'auteur, quand je suis assis dans mon fauteuil? Je ne veux pas savoir qu'il existe, je veux ignorer même son nom, je ne veux pas avoir une minute conscience de son talent. Est-ce qu'en écoutant *Cinna* je songe à Corneille, est-ce qu'en palpitant aux angoisses de *Phèdre* je me rappelle qu'il y eut un Racine?.. Ce n'est qu'après, quand la toile est baissée, que je me reprends, que ma reconnaissance va porter au poète l'hommage d'un enthousiasme d'autant plus vibrant, qu'il se sera fait davantage oublier... Tenez, sans remonter au déluge et pour prendre un exemple tout près de nous et très terre à terre, est-ce que je songe au père Dumas, lorsque dans ses amusettes, il m'entraîne à la suite de ses invraisemblables d'Artagnan d'une si délicieuse fantaisie, ou de ses Henri III, de ses Guises, de ses Chicot abracadabrants qui ont sur les personnages du drame historique à prétentions d'exactitude l'avantage de ne pas se prendre eux-mêmes au sérieux? Par contre, quand les Olivier de Jalin, les de Rieux, les Rémonin et autres raisonneurs insupportables et falots du répertoire démodé de l'autre Dumas, semblent me crier à tout bout de champ: « Hein! notre auteur a-t-il de l'esprit, en a-t-il, en a-t-il



Cl. Mairet.
Nemours (M. Alb. Lambert). Louis XI (M. Sylvain). Le Dauphin (Mlle Leconte).

M. Sylvain. — Rôle de Louis XI.

perturbablement jusqu'à la fin, quitte à l'acclamer ensuite à part, à lui décerner en bravos d'autant plus flatteurs pour son légitime amour-propre, qu'ils s'adresseraient plus personnellement à lui, le juste prix que mériterait son talent d'interprète. Il n'en va pas toujours ainsi, soit dit sans aucune malice; et en bonne conscience à qui en incombe la faute? Au bon rôle, à l'odieux bon rôle qui fait précisément briller tout le clinquant et relègue dans l'ombre la psychologie trop sommairement exprimée du personnage.

Si je me suis laissé aller à cette digression, c'est que la pièce de Casimir Delavigne réunit comme à plaisir tous ces inconvénients et même tous ces défauts : c'est presque le modèle du genre. Je défie qui que ce soit — de bonne foi s'entend — de n'être pas, en écoutant *Louis XI*, obsédé par le souvenir de l'auteur et par la personnalité du comédien qui interprète le rôle... Il règne dans l'ouvrage tout entier, en dépit de certains passages qui dénotent un homme de théâtre habile par instants à faire vibrer les passions et non dépourvu de psychologie, un esprit « pompier » tout à fait réjouissant... La mode ambiante déteint toujours sur les œuvres qui portent l'empreinte indélébile non pas du temps qu'elles sont censées représenter, mais de l'époque à laquelle elles ont été écrites. Ça n'est pas précisément la même

le mâtin », j'ai des envies folles de leur jeter des petits bancs à la tête.

Oui ! l'auteur doit disparaître derrière son œuvre, de même qu'il serait d'un goût déplorable qu'au lieu d'être caché dans les coulisses pendant la représentation, il se tînt assis sur le trou du souffleur face au public, dans la pose d'un monsieur disposé à s'écrier chaque fois qu'un *effet* porte : *Me, me adsum qui feci!* si j'ose m'exprimer ainsi, sans déplaire à M. Jules Lemaître. Quant à l'artiste, cela ne se discute même pas, c'est pour lui un devoir rigoureux de s'annihiler dans le personnage. L'art du comédien est... ou plutôt devrait être tout d'abnégation... Il ne suffit pas qu'on oublie un moment l'acteur, l'idéal artistique serait qu'on l'ignorât im-

chose! Nul n'y échappe, les plus grands comme les plus petits : c'est un écueil contre lequel viennent régulièrement se heurter tous les auteurs sans exception... Les Romains de Corneille eux-mêmes et aussi les Grecs de Racine s'expriment dans un superbe langage, c'est vrai, mais les formules de ce langage sont irrémédiablement celles du XVIIe siècle, et sous les éternellement frais ombrages des Champs-Elysées où ils dissertent sans doute, loin des agitations actuelles, Cicéron et Démosthènes doivent sûrement demander à nos deux illustres poètes tragiques l'explication de cet anachronisme. Ouvrez au hasard un quelconque cahier d'estampes anciennes sur le costume au théâtre, vous y verrez, non sans surprise

et joie, des Augustes en perruque Louis XIV et des Iphigénies en bonnet à la Maintenon; plus loin Vénus Aphrodite elle-même, d'ordinaire vêtue de sa seule beauté, n'hésite pas — car nous sommes sous la Régence — à s'adorner d'un troussequin en forme de panier du plus réjouissant effet... Les Romains de David, eux, ont un petit style Empire dans l'arrangement de leur toupet qui laisse rêveur l'observateur et matiques sont assaisonnées uniformément à la même sauce brune... Passe encore pour l'afféterie du XVIII[e] siècle ou l'engoncement du premier Empire; mais la garde nationale, les soldats citoyens, l'Hôtel des Haricots, c'est un peu exagéré... Casimir Delavigne, pour son malheur, vint au monde cinquante ans trop tard, sans cela il eût peut-être été un grand poète. Or, et c'est par là qu'il faut conclure, quel



Cl. Mairet. Louis XI (M. Sylvain). Olivier le Daim (M. Villain). Tristan (M. Hamel). Un officier (M. Falconnier).
Le Dauphin (M[lle] Leconte). Marie (M[lle] Du Minil).

Louis XI. — Dernier acte.

l'incite à se demander par quel juste retour des cocasseries humaines ce régime qui s'évertuait à copier servilement la Grande République a fini par imposer sa mode aux plus grands artistes de cette époque cocardière et superlificoquentieusement empanachée... Du moins, à ce moment, l'exemple était-il grandiose malgré tout; mais quand nous tombons dans la Restauration, et surtout dans le gouvernement de Juillet, dont l'absence si complète de goût se prolongea très avant dans le second Empire, alors c'est du délire. Même avant 1830, même après 1848, tous les héros de ce temps-là sont Louis-Philippe de la tête aux pieds... Le moyen âge, l'antiquité, les temps contemporains, tout a le même goût. Comme les plats des restaurants à bon marché, les œuvres dra- que soit le talent de l'artiste, il lui est impossible de dissimuler cet aspect suranné des rôles, je dirai même plus, c'est quand, en toute conscience, il fait le plus d'efforts pour se rapprocher de la vérité intégrale, qu'il laisse voir davantage le rococo dont l'auteur habille son personnage.

Sylvain, pour lequel évidemment la pièce fut reprise, est un artiste consciencieux, qui sûrement avant de se mettre dans la mémoire les centaines de vers dont se compose le rôle de Louis XI, n'a pas manqué d'étudier son personnage historique ailleurs que dans Casimir Delavigne. Il a dû se forger de ce souverain, sur lequel nos maîtres nous donnèrent jadis de si mauvais renseignements que la connaissance plus exacte de la vie et des

hommes nous a fait tenir pour le plus souvent injustes, un idéal dont il a autant que possible cherché à se rapprocher... C'est un louable effort, mais alors il s'est passé ceci : c'est que, le Louis XI en question étant à une énorme distance de la vérité, plus Sylvain, par son jeu simple et grand à la fois, se rapprochait de cette vérité, plus il s'éloignait de la conception du poète... Ne vous étonnez pas après cela si la pièce, intéressante à revoir pour les professionnels, n'a point de chance de porter sur le grand public autant qu'on osait l'espérer dans la maison de ce Molière qui, lui aussi, tomba dans la chausse-trape commune et confectionna des Psychés en vertugadin et des Amphitryons en petite oie et en canons, mais sut du moins, pour peindre son temps d'après nature, employer des couleurs éternelles...

Voilà bien des réserves faites sur l'ouvrage que la Comédie-Française a cru devoir exhumer. Il n'en reste pas moins d'une vigueur et d'une entente de la scène qui justifient à merveille sa longévité récalcitrante. Quant au style!... Ah ! dame !... Laissez-moi vous conter une anecdote qui vous prouvera en quelle piètre estime les vrais poètes, les impeccables tiennent la versification de l'auteur de *Louis XI*. C'est Théodore de Banville, le maître ciseleur de rimes, qui la rapporte en quelque endroit... Un jour, il est présenté, lui encore peu connu, à Scribe, alors dans tout l'éclat de sa gloire. Aussitôt, il est saisi par un bouton de son habit, — c'est Banville que je veux dire, — entraîné dans une embrasure de fenêtre toujours tenu par le bouton résistant... M. Scribe parlait, parlait, expliquant à son jeune émule la manière dont il s'y prenait pour faire une pièce de théâtre. Et toujours le bouton résistait à son illustre tripatouillage... « Voyez-vous, jeune homme, disait en substance le librettiste, le vers à mettre en musique a sa forme toute spéciale, mais cela n'empêche, en certaines occasions, qu'on puisse, lorsque la situation l'exige, s'élever au-dessus de la versification habituelle. Ainsi, dans tel opéra, j'ai eu besoin, un jour, de strophes pleines d'ampleur et de majesté. Eh bien, je n'ai pas hésité : j'ai prié M. Casimir Delavigne de me les écrire... » Banville ajoute qu'à ce trait il ne put se contenir : c'en était trop. Il avait résisté tout comme son bouton ; mais, cette fois, il s'avouait vaincu et, tirant subrepticement son canif de sa poche, il coupa le bouton sans que Scribe s'en aperçût et, le laissant entre ses mains comme un trophée, il s'enfuit et ne se laissa jamais plus repincer...

La pièce est trop connue pour qu'il soit besoin d'en faire l'analyse. Elle est « amusante », c'est-à-dire que l'affabulation, sans profondeur et sans portée, présente un intérêt de jeux de scène successifs comme ceux d'un roman à péripéties. Nous reproduisons deux scènes principales de ce drame, qui sera, je n'en doute pas, accueilli quand même avec faveur par le public de l'abonnement, peu soucieux en général des œuvres qui font penser, et friand de ce genre de spectacle...

***

Voici encore une pièce « amusante », un drame historique tel que je les aime, parce qu'ils n'ont d'autre ambition que de s'appuyer sur un fait quelconque, consigné dans les annales, et de nous entraîner dans une série d'aventures imaginaires sans émettre la moindre prétention à l'exactitude documentaire. *Colinette,* les quatre actes que M. G. Lenôtre et Gabriel Martin ont donnés à l'Odéon, relève de l'esthétique de la triomphante *Mme Sans-Gêne,* de Sardou et Moreau, et de *Paméla, marchande de frivolités,* de Sardou seul. Sans être égale à la première, *Colinette* est de beaucoup supérieure à la seconde, et j'ose espérer que sa carrière tiendra le milieu entre le triomphe de l'une et le désastre de l'autre ; elle fournira une bonne carrière et divertira les gens qui aiment l'anecdote pittoresquement contée, mêlée d'incidents dramatiques suffisants pour justifier l'intérêt. Ce qui relève singulièrement *Colinette* et la met très au-dessus des pièces à combinaisons plus ou moins heureuses, c'est l'authenticité indiscutable des documents dont elle se compose. M. Lenôtre est un archiviste très distingué, chez lequel l'érudition profonde n'affecte pas des airs hauts en cravate et d'une insupportable solennité...

Au cours de ses recherches officielles, il furette, il bibelotte, il braconne un détail à côté, une anecdote, un de ces mille riens qui sont à l'histoire ce que la chanson est à la musique, et qui jettent une lumière subite dans ses obscurités et sur ses mystères. C'est de toutes ces pièces, de tous ces morceaux, que M. Lenôtre a très heureusement construit son œuvre *de début.* Je souligne ces mots, car qui a mordu au théâtre, y veut mordre de nouveau, et je sais certains *Collets noirs* en préparation qui verront bientôt le feu de la rampe.

Cette *Colinette* est loin d'atteindre la perfection, et M. Lenôtre, qui est un esprit des plus fins, nous en voudrait si la sympathie justifiée qu'il inspire entraînait ses amis à l'assommer à coups d'encensoir; mais, en dépit de quelques défaillances nullement préjudiciables au résultat final et toutes naturelles chez un débutant,

c'est là, je le répète, une pièce amusante, sans prétention exagérée, et qui n'embouche point la trompette épique pour raconter sa gentille histoire. Oh ! le drame historique en vers ! ! ! Cette comédie, du moins, est une prose claire et légère...

En voici le sujet :

Le marquis de Rouvray, colonel à trente ans, est un fils d'émigré qui, sur les conseils de son père, s'est rallié à l'Empire. Il épouse Mlle Colinette Pradels, fille d'un banquier, à qui l'empereur a donné pour dot les biens de la famille de Rouvray, confisqués sous la Révolution en exécution de la loi votée contre les émigrés. L'Empire tombé, les Rouvray rentrent en France avec les Bourbons ; ces fossiles, très entichés de leur noblesse, ne considèrent la jeune marquise que comme une roturière parvenue, elle est toujours pour eux la jeune Colette Pradels, fille de croquants... Mais cette vilaine a été distinguée par le Roy, qui lui a fait des vers. Oh ! alors, tout change. En passe de devenir favorite, Colinette est choyée. Ni elle, ni son mari, qu'elle adore et dont elle est aimée, ne sont dupes de ce changement d'allures dont ils se moquent.

Là-dessus arrive en grand mystère un général de l'Empire, Collières, condamné à mort, et qui vient demander à son compagnon d'armes, Jacques de Rouvray, l'hospitalité et les moyens d'échapper à la justice royale. On le cache en attendant qu'on puisse se procurer un passeport pour le faire fuir. Colinette est naturellement dans le secret. Cependant le comte d'Albarède, porte-parole de Louis XVIII, vient de la part de son maître proposer à la marquise de Rouvray la place de lectrice de Sa Majesté, insinuant en même temps que, pour bien remplir ces fonctions délicates, il est nécessaire d'éloigner son mari. Voilà le moyen tout trouvé de faire fuir Collières. Colinette accepte le poste qui lui est proposé, mais pour que Rouvray parte il faut un passeport. Le comte d'Albarède le signe et... c'est à Collières qu'on le donne. La supercherie est découverte. Par ordre du Roy, on vient arrêter Rouvray, complice de trahison, puisqu'il a protégé la fuite d'un ennemi de la royauté. Malheureusement, on saisit sur Rouvray des papiers compromettants dont Collières lui a confié la garde. Son cas est grave. On l'emprisonne... Colinette a plus d'un truc dans son sac. Elle accourt chez le Roy, le supplie de faire grâce à son mari. Louis XVIII, bon enfant et un brin féru pour cette charmante et jolie jeune femme, s'en laisse conter, sans être dupe cependant ; mais ne pouvant pas, par crainte de ses ministres, plus royalistes que lui-même, paraître protéger un coupable, il se laisse volontairement berner.

— Madame, dit-il à Colinette, votre mari est dans cette chambre à côté. Allez le voir. Vous avez vingt minutes pour lui faire vos adieux.

Et il se remet à travailler aux affaires courantes avec son confident d'Albarède.

Un instant après, une jupe sort de la chambre. D'Albarède, méfiant et ne reconnaissant pas l'allure svelte de la marquise, veut s'élancer.

— Laissez passer ! dit le Roy, qui a compris.

Rouvray est sauvé. Quant à Colinette, ne soyons pas en peine. Louis XVIII est un brave homme, Colinette a de beaux yeux et un fin sourire. Et puis, et puis... tous les deux se souviennent du dévouement de Mme de Lavalette.

Voilà cette pièce, à laquelle, je le répète, manque parfois le tour de main génial de Sardou, mais qui constitue un aimable et amusant spectacle.

* * *

Lecteurs, avez-vous les hypocondres endommagés ? Désirez-vous échapper, pour un soir, aux soucis de l'heure présente ? Voulez-vous rire, enfin, rire de ce bon rire sonore et profond, sans vergogne ni retenue, de ce rire qui secoue et désarme?... Allez au Palais-Royal, allez-y voir la comédie à la fois fine et bouffonne de MM. Maurice Hennequin et Albin Valabrègue : *Place aux femmes*.

C'est une satire bien amusante des féministes à outrance, des féministes ridicules, comme les *Précieuses*, de Molière.

N'attendez pas de moi que je vous conte la pièce. Vous imaginez sans doute qu'une action où se ruent des personnages qui s'appellent Cascadier, Pontgirard, Ciboulet, Malvina, etc., etc., défie toute analyse sérieuse. Cela ne se discute pas, mais c'est bien amusant.

Dieu, que c'est bon de rire un peu !

MAURICE LEFEVRE.



Cl. Paul Boyer.

Chavassus et Pinsonnet (M. Lassouche). (M. Simon Max).

M. de Porto-Rico (M. Vavasseur). Micheline (Mlle Mariette Sully) et ses trois sœurs.

Les Quatre filles Aymon, IIe acte, 3e tableau.

LA MUSIQUE

Un joli titre, un sujet agréablement présenté, une musique charmante, une interprétation de premier ordre, une mise en scène très soignée, rien ne fut ménagé par la nouvelle direction du théâtre des Folies-Dramatiques, aux destinées duquel préside M. Nunès, pour conquérir le succès qui, le 20 septembre 1898, se dessina franchement dès la fin du premier acte, et fut presque un triomphe lorsque, après le dernier tableau, on vint, selon l'usage, annoncer à l'avant-scène : « Mesdames et messieurs, l'opérette que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous est, pour les paroles, de MM. Armand Liorat et Albert Fonteny ; et, pour la musique, de M. P. Lacome. »

Le sujet ? Mais c'est une bonne comédie dont les différentes scènes, après une mélodieuse ouverture où flûtes, hautbois et clarinettes gazouillent en compagnie des violons, se déroulent agréablement.

Le même jour les quatre filles Aymon, Mlles Micheline (Mlle Mariette Sully), Nini, Lisa et Phrasie, doivent épouser MM. Pinsonnet (M. Simon Max), Pluvier, Bécavin et Grissouris. Au moment de partir pour l'église on s'aperçoit que Pinsonnet est absent.

Que s'est-il donc passé ?...

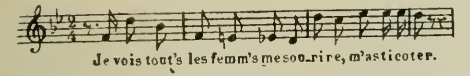
Après avoir fait de chaleureux serments d'amour à sa fiancée Micheline :



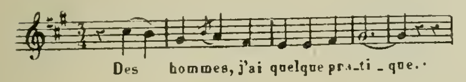
le volage Pinsonnet s'est subitement épris d'une séduisante danseuse, Mlle Cyclamen (Mlle Marie Burty), qui était venue faire une partie de campagne.

Le chic parisien de la danseuse a bientôt éclipsé dans l'esprit du villageois le

souvenir de Micheline. Ne s'imagine-t-il pas avoir été remarqué, le fat !

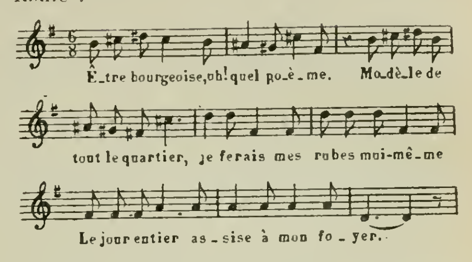


par la belle coquette qui, étalant avec juste raison l'expérience acquise, dit :



Si ce naïf de Pinsonnet est coupable, il a pourtant une circonstance atténuante. Habitant le même pays que lui, Chavassus (M. Lassouche), un type de directeur de théâtre qui a toujours fait faillite sans jamais s'enrichir, vient lui monter la tête en lui disant que Mlle Cyclamen, dont il se trouve être l'oncle, s'est amourachée de lui. Etant employé dans l'étude du notaire du pays, Chavassus a appris que Pinsonnet venait d'hériter d'un oncle d'Amérique. La fortune est belle, il voudrait bien y toucher; aussi a-t-il échafaudé tout un plan assez ingénieux : il faut que sa nièce, la danseuse, tourne la tête du naïf Pinsonnet, ce qui est déjà fait, et s'en fasse épouser, ce qui n'est pas impossible, puisque, conduit par Chavassus, Pinsonnet a indignement abandonné sa fiancée pour aller à la poursuite de l'actrice qui s'est enfuie en riant, lorsque son oncle lui a exposé ce plan plein de sagesse et de prévoyance pour l'avenir.

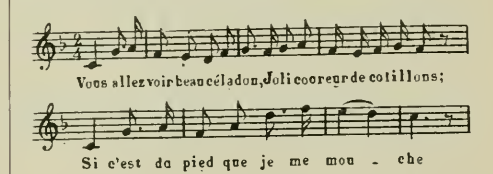
La noce est donc interrompue, car les quatre filles Aymon ne veulent pas se marier les unes sans les autres. Après avoir essuyé quelques larmes de dépit et de tristesse, Micheline, suivie de ses trois sœurs, saute à califourchon sur le dos de leur âne. Elles poursuivent le volage, qu'elles retrouveront dans les coulisses du théâtre dont Cyclamen est la plus brillante étoile. Là, au milieu de ce monde joyeux de ballerines et de galants, faisant maintes gaffes que Chavassus pallie le plus possible, Pinsonnet se pavane et fait le beau dans un resplendissant habit multicolore. Il chante même à ce sujet des couplets-réclames que j'ai trouvés de bien mauvais goût. Cyclamen se moque du prétendu que lui offre son oncle; mais, réflexion faite, elle ne le lui fait point voir, car la situation financière de son protecteur en titre, M. de Porto-Rico (M. Vavasseur), doit être en bien mauvaise posture pour qu'un bijoutier ait refusé, en payement d'un joyau, un chèque portant sa signature. Aussi elle pense qu'il serait prudent de se faire épouser par ce bêta de millionnaire sans le savoir. Elle lui fait croire qu'elle l'aime, et pendant un entretien intime, joue la comédie du sentimentalisme :



Dans ce petit piège féminin, dans ces galantes roueries, notre Pinsonnet s'empêtre aveuglément. Cyclamen l'aime, il exulte !... Suivie de ses inséparables sœurs et arrivant à l'improviste, Micheline se trouve face à face avec Pinsonnet. Se souvenant complaisamment de tout ce que vient de lui dire la danseuse, qui a bien voulu lui accorder un baiser, il écoute d'une oreille indifférente les reproches de Micheline, qui lui dit ironiquement :



Accompagnée par un charmant dessin d'orchestre (cordes en pizzicati et basson jouant le chant), elle ajoute menaçante :



Pinsonnet veut se sauver, mais Micheline le poursuit et lui remet la feuille de convocation aux vingt-huit jours qu'avait apportée un gendarme, juste au moment où l'on s'apercevait de l'absence du marié. — Mais j'ai un sursis, s'écrie-t-il ! tu le sais bien puisque je l'ai demandé pour me marier. — Eh bien, marie-toi ! — Oui, mais avec Cyclamen ! — Micheline ne veut pas se tenir pour battue : elle met la maréchaussée aux trousses de Pinsonnet, et éveille la jalousie de M. de Porto-Rico, qui veut alors tout massacrer. Poursuivi par la fureur de l'exotique, qui est *zalous commé ouné tigré dé las pampas,* Pinsonnet se précipite dans la loge de Cyclamen.

Au troisième tableau, nous voyons un prolongement de la salle sur la scène. Le public se trouve faire partie du décor. Nous ne sommes plus aux Folies-Dramatiques, mais au théâtre où danse, comme

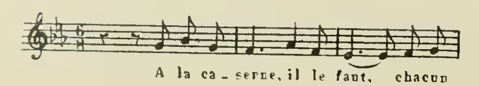
première étoile, Cyclamen. Ici, Mlle Burty se révèle sous un nouveau jour : elle danse, fait des pointes aussi bien qu'une danseuse professionnelle. Après le ballet espagnol du quatrième tableau, viennent deux célébrités de la danse. Faut-il le dire?... C'est Chavassus et Pinsonnet, qui se sont travestis, l'un, en danseur espagnol, pour sauver la représentation compromise par l'absence imprévue d'un artiste; l'autre, en *Belle Otero* pour mieux se dérober aux recherches des gendarmes que Micheline est allée chercher, et à la colère inassouvie de M. de Porto-Rico.

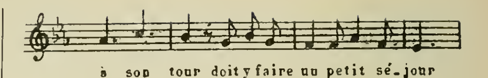
Malheureusement pour eux, tout le monde les reconnaît. Grand scandale dans la salle! Le gendarme vient arrêter en public Pinsonnet, qui disparaît subitement dans une trappe; et Micheline, toujours suivie de ses sœurs, enjambe lestement le rebord de son avant-scène pour aller se crêper le chignon avec Cyclamen, qui s'évanouit, tandis que M. de Porto-Rico, brandissant toujours de formidables revolvers, veut brûler la cervelle à Chavassus, qui s'est effondré dans le trou du souffleur en agitant désespérément son tambour de basque.

Au troisième acte, cinquième tableau, Cyclamen reçoit dans sa villa ses amis et leur annonce son prochain mariage avec Pinsonnet, de retour de la caserne, où l'on a reconnu qu'il avait effectivement obtenu un sursis. Pendant que Cyclamen fait les honneurs de sa propriété, l'oncle Chavassus prépare un projet de contrat de mariage sur une formule d'engagement artistique. Cette scène est une charmante trouvaille d'un effet comique irrésistible; car, y a-t-il rien de moins compatible que les devoirs respectifs de deux époux l'un envers l'autre, et les obligations réciproques de directeur à artiste?

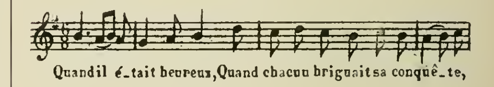
Micheline, qui malgré tout aime encore son volage fiancé, était allée pour le voir et lui apporter quelques friandises à la caserne où elle le supposait triste et malheureux; mais ne l'y ayant pas trouvé, et se doutant bien qu'il était auprès de cette coquette de Cyclamen, elle arrive, toujours en robe de mariée, au moment où ce nigaud de Pinsonnet, ignorant l'héritage inespéré, vient de signer, les yeux fermés, un dédit de 500,000 francs que, dans sa ridicule fatuité, il prend pour un témoignage de grande affection et de désintéressement.

Après de charmants petits couplets patriotiques d'une allure très crâne,





— et qui sont acclamés, bissés, trissés même, tant ils sont jolis et bien tournés, tant l'exquise chanteuse qu'est Mlle Mariette Sully les détaille avec talent — Micheline essaye de dessiller les yeux de Pinsonnet en lui apprenant que Cyclamen ne tient à lui qu'à cause de cet héritage dont elle lui annonce l'heureuse nouvelle. Pinsonnet, qui veut toujours croire à l'amour de la danseuse, rudoie sa pauvre petite fiancée. Elle lui conseille alors de se cacher et d'écouter ce que Cyclamen va dire à son ami de cœur, le clarinettiste Mitouflet (M. Liesse). Ayant entendu les quolibets de Cyclamen à son égard, furibond, Pinsonnet surgit hors de sa cachette et lui reproche son langage. La rusée danseuse se justifie en lui disant avec des larmes dans la voix : « Je savais que vous étiez là. Vous êtes riche, maintenant, et ce que j'ai dit, c'était pour vous détacher de moi, moi trop pauvre pour vous!... Adieu!... » Une telle comédie happe de nouveau ce benêt de Pinsonnet qui, définitivement, va l'épouser, lorsque Micheline, par une heureuse disposition du testament, se trouve être maîtresse de la situation. L'oncle d'Amérique n'a-t-il pas stipulé que Pinsonnet ne serait son légataire universel qu'à la condition expresse d'épouser Micheline, et que s'il refusait d'exaucer ce vœu, il serait déshérité à son profit. Dès que Cyclamen a entendu cette clause du testament, elle envoie promener, et vertement, Pinsonnet qui, navré et déconfit, ne sait que dire, que faire. Mais Micheline n'est-elle pas là? Ne voulant ni s'imposer comme épouse, ni ruiner Pinsonnet, son bon cœur et sa fierté lui font déchirer le testament et rendre, par cela même, la fortune et la liberté à son infidèle fiancé. Puis, essuyant une dernière larme, avant de s'éloigner, elle lui dit un délicat adieu :



Tant de preuves d'affection et de désintéressement touchent enfin Pinsonnet, qui la retient, lui prend la main et implore un pardon que Micheline lui accorde gentiment. Et ne faut-il pas que tout le monde soit heureux? M. de Porto-Rico met aux pieds de Cyclamen les millions que lui a envoyés l'exotique république dont il est le très décoratif ambassadeur, et Chavassus aura son rêve! une maisonnette avec des volets verts.

Si des Folies-Dramatiques nous passons au Théâtre-Lyrique errant de la salle des Variétés au Théâtre de la République, nous constatons que cette tentative, sans démontrer l'utilité absolue d'un théâtre lyrique, prouve irréfutablement l'indulgence du public parisien.

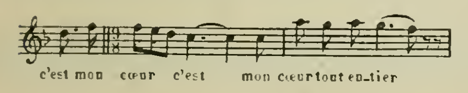
MM. Milliaud frères n'ont pas voulu quitter le théâtre des Variétés sans tirer, le plus brillamment possible, le bouquet de leur feu d'artifice lyrique. Faut-il le dire, et bien à regret, ce bouquet a lamentablement raté non par la faute de l'œuvre, mais par le manque d'étude, par la précipitation avec laquelle cet important ouvrage, *Lovelace*, a été distribué, étudié, mis en scène et exécuté dans toute l'acception du mot. Sur les interprètes, jetons un épais voile d'indulgence.



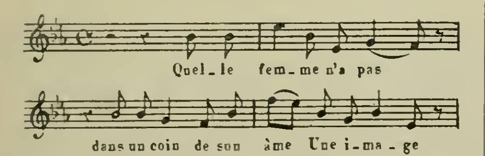
Cl. Gerschell.

M. HIRSCHMANN, auteur de *Lovelace*.

Lovelace, opéra en quatre actes de MM. Jules Barbier et P. de Choudens, musique d'Henri Hirschmann, est tiré du fameux roman de Samuel Richardson (1689-1761), *Clarisse Harlowe*. L'œuvre musicale est assez bien venue, quoique l'on puisse lui reprocher l'abus de certains pastiches; mais à un jeune compositeur de vingt-six ans, avide de gloire et ayant tout ce qu'il faut pour la conquérir, peut-on faire un bien grave reproche de se souvenir des meilleures pages de l'école française? Du reste, il sait être très personnel quand il le veut : témoin cette jolie phrase qu'il eût été si agréable d'entendre bien chanter.



Témoin cette cantilène qui perd sa grâce et sa tonalité sur les lèvres de l'interprète.



Témoin cet arioso que la cantatrice aurait pu chanter avec plus de justesse et moins de froideur.



Nous reverrons bientôt, je l'espère, M. H. Hirschmann avec d'autres artistes et dans un autre théâtre; et, comme aux concerts de l'Opéra avec une brillante *Suite d'orchestre*, comme à l'Opéra-Comique avec *l'Amour à la Bastille*, comme à l'Olympia avec *Folles amours*, il aura le succès que son talent mérite, et qui, en cette circonstance, a été trahi, même par ses collaborateurs. Ayant l'expérience du théâtre, ils n'auraient pas dû permettre le massacre de cette intéressante partition.

Aussi je ne veux considérer ces représentations que comme des auditions données à la va-comme-je-te-pousse et dont le bon à représenter abandonné par les auteurs me semble encore un incompréhensible problème.

GUILLAUME DANVERS.

Ronde

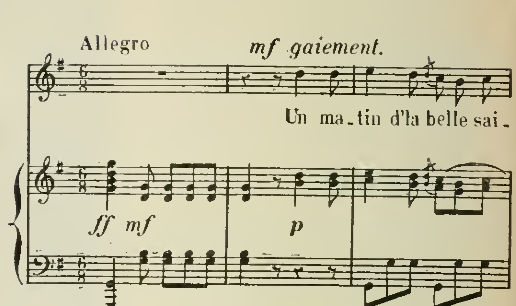
DES QUATRE FILLES AYMON

chantée au premier aete

par

Mlle Mariette SULLY

Mlle MARIETTE SULLY



_son, Nous naquîmes quatre jumel _ les; En nous voy_ant, papa dit: Bon! Nous achèt'rons quatre gamel _

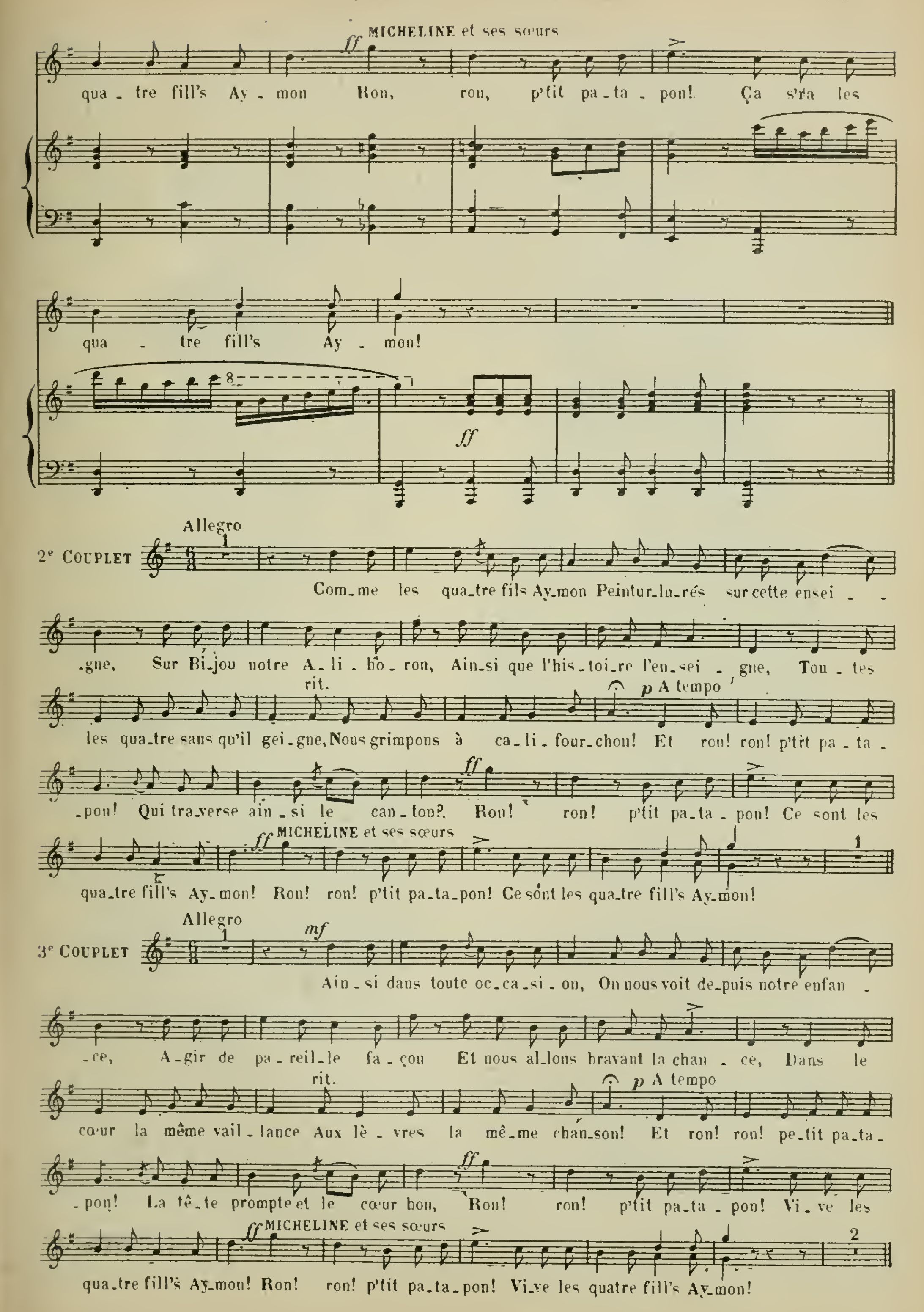
p très doux — poco rit. — p A tempo

_les; Les en_fants comm' les hiron_del_les, Portent bonheur à la mai _ son! Et ron! ron! petit pa_ta _

A tempo — suivez — suivez — pp

_pou! Pas besoin de chercher leur nom... Ron! ron! p'tit pa_ta _ pon! Ça s'ra les

ff — f


MICHELINE et ses sœurs
qua - tre fill's Ay - mon Ron, ron, p'tit pa - ta - pon! Ça s'ra les
qua - tre fill's Ay - mon!
Allegro
2e COUPLET
Com_me les qua_tre fils Ay_mon Peintur_lu_rés sur cette ensei -
-gne, Sur Bi_jou notre A_li - bo - ron, Ain_si que l'his_toi_re l'en_sei - gne, Tou - tes
rit.
p A tempo
les qua_tre sans qu'il gei - gne, Nous grimpons à ca_li - four_chon! Et ron! ron! p'tit pa - ta -
-pon! Qui tra_verse ain - si le can - ton? Ron! ron! p'tit pa_ta - pon! Ce sont les
MICHELINE et ses sœurs
qua_tre fill's Ay_mon! Ron! ron! p'tit pa_ta_pon! Ce sont les qua_tre fill's Ay_mon!
Allegro
3e COUPLET
mf
Ain - si dans toute oc_ca_si - on, On nous voit de_puis notre enfan -
-ce, A_gir de pa - reil_le fa - çon Et nous al_lons bravant la chan - ce, Dans le
rit.
p A tempo
cœur la même vail - lance Aux lè - vres la mê_me chan_son! Et ron! ron! pe_tit pa_ta -
-pon! La tê_te prompte et le cœur bon, Ron! ron! p'tit pa_ta - pon! Vi - ve les
MICHELINE et ses sœurs
qua_tre fill's Ay_mon! Ron! ron! p'tit pa_ta_pon! Vi_ve les quatre fill's Ay_mon!

LA MODE DU MOIS

Ce qu'on trouvait « laid » au printemps dernier, devient aujourd'hui « ravissant », au dire de toutes les femmes. C'est ainsi que les grandes mantes Louis XV et les longues redingotes fuyantes sont plus que jamais à l'ordre du jour ; et chacun s'extasie sur leur grâce, si contestée cependant il y a six mois.

Il en est, je crois, des modes comme des femmes, dans lesquelles un homme d'esprit prétendait trouver toujours une beauté ou un charme quelconque.

Voici, à l'appui de mon dire, un long manteau d'automne (nº 1). C'est un vêtement ajusté derrière et légèrement vague devant, dont la jupe tombe jusqu'à terre. Le modèle est en drap beige, avec biais rapportés et piqués. Le col, toujours très montant, mais roulé sur lui-même, est en velours olive clair. Un biais, en drap crème accentuée, court sous le col et ce biais, qui forme revers et volant, ondule sur le devant du manteau ; il les dépasse en les soulignant agréablement. Les manches sont très longues et très simples, avec doubles piqûres à l'emmanchure et petit dépas-



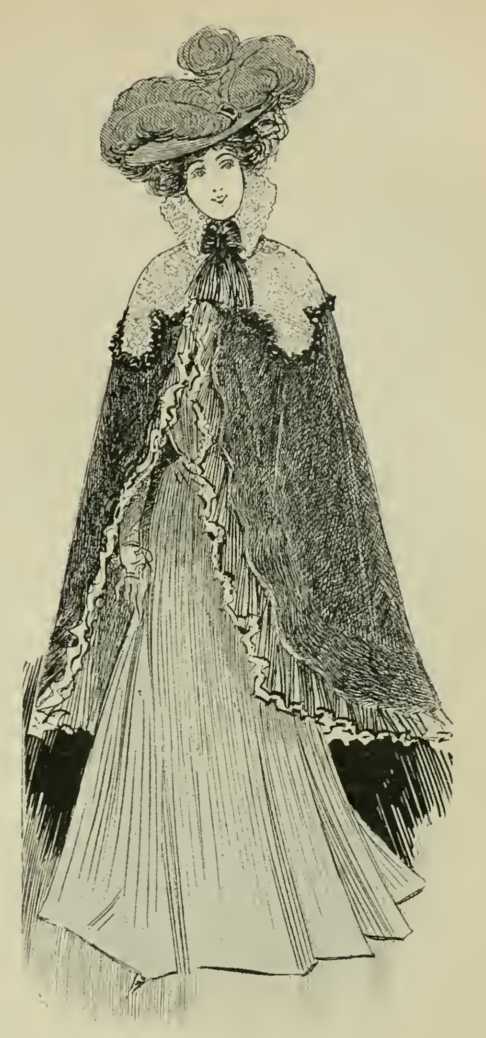


sant crème sur les poignets. Grand chapeau de feutre beige, forme Montpensier, empanaché, suivant le goût, de plumes vert olive clair, ou châtaigne, formant camaïeu avec le feutre.

Les robes à volants sont tout à fait en faveur. Celle-ci (nº 2) est en petit drap amazone rouge.

Les volants dont la jupe est ornée, sont bordés, soit par des ruchettes en ruban de satin noir, soit par d'étroites petites bandes d'astrakan « mort-né ». Le corsage-boléro est garni de même ; mais les revers sont en taffetas blanc orné des





mêmes ruchettes ou des mêmes bandes de fourrure que le costume. La ceinture est en taffetas noir drapé et assez montante pour former corselet. Quant au gilet, il peut se faire en guipure ficelle sur fond de satin ivoire. Boa tour de cou en plumes noires ou mousseline de soie très froufroutée. Chapeau de feutre rouge à calotte ronde assez haute et à bords larges, retroussés de côté, orné de satin ou de velours noir, avec plumes noires. Boucle en strass ou en or mat ciselé.

Comme toilette de visite, de château ou de réunion intime, un peu habillée, voici un costume (nº 3) en drap gris orné de zigzags en Breitzwants, avec revers carrés en velours orange, recouverts en partie de guipure rousse ; chemisette en mousseline de soie crème plissée, et ceinture de cuir gris clair avec boucles et barrettes en argent ou en or ciselé. La même robe peut se répéter en velours, en satin ou en armure ; et l'on peut remplacer aussi les bandes de fourrure par des incrustations de vieille guipure d'Irlande, ou des broderies en relief. Il est encore très nouveau de porter des robes peintes à la main. Mais on se lasse vite d'une toilette de ce genre ; aussi ne peut-elle être conseillée qu'à une femme dont la garde-robe est luxueusement garnie.

Le chapeau rond qui accompagne cette toilette

est en velours tendu, gris ou noir, suivant le goût, orné de plumes et de nœuds de ruban formant choux.

Voici enfin (n° 4) la mante Louis XV, en zibeline de nuance nouvelle, fauve par exemple, bordée par un volant en forme également en zibeline. Ce volant lui-même est soutenu par d'autres volants, doublés et taillés, intérieur et extérieur, en taffetas de nuance assortie, ou tranchante, et mélangés de dentelle. Un grand empiècement, emboîtant bien les épaules, est en vieux point de Bruges réappliqué. Il se termine par un grand col rabattu de forme nouvelle, cravaté de mousseline de soie noire ou crème; enfin un ruché de ruban de satin noir contourne l'empiècement et achève l'ornementation du vêtement, que l'on doit doubler de soie claire.

Grand chapeau bergère en feutre assorti de nuance au manteau, ou en velours noir, garni de plumes noires ou assorties de nuance avec le feutre. En noir, ou orné de plumes noires, il sera, naturellement, plus facile à mettre, tout en restant fort élégant.

POUR LES MESSIEURS

Les breloques, parmi lesquelles on multiplie les *porte-bonheur*, redeviennent à la mode; on les suspend à la chaîne de montre, que l'on dissimule cependant.

Comme charmante nouveauté pour boutons de chemise, nous signalons de simples boutons en nacre blanche ou grise, cerclés par un filet en poussière de diamant; la même poussière simule, au centre, le point croisé produit par le fil pour coudre le bouton. Des boutons de ce genre remplacent fort bien ceux en or uni ou ciselé, même ceux en perles fines. Les boutons en diamant ne sont pas de bon ton.

Les boutons de manchettes se font assortis, doubles, et retenus ensemble par une petite chaîne d'or.

Les gilets en peau de daim ou de renne, gris ou de nuance Suède, sont d'excellents préservatifs du froid. Mais, sans porter un gilet entier, beaucoup de messieurs, susceptibles des bronches, portent toujours en hiver, dissimulé sous la chemise, un plastron de ce genre.

Envelopper un chapeau haut de forme d'une housse en soie, le brosser vigoureusement et successivement, sur la housse, avec plusieurs brosses humides, puis lui enlever sa housse, le faire vivement pirouetter sur lui-même en le plaçant sur une machine spéciale qui tourne avec une rapidité vertigineuse, afin de le sécher, et lui redonner ensuite un simple coup de brosse sèche, est le plus sûr moyen de lui conserver son lustre *sans l'user*.

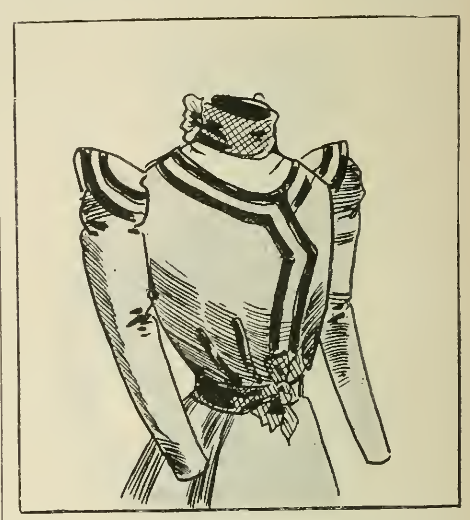
Ce procédé très simple est plus long à expliquer qu'à mettre à exécution.

Il est préférable au coup de fer et peut, sans inconvénient, se renouveler chaque jour.

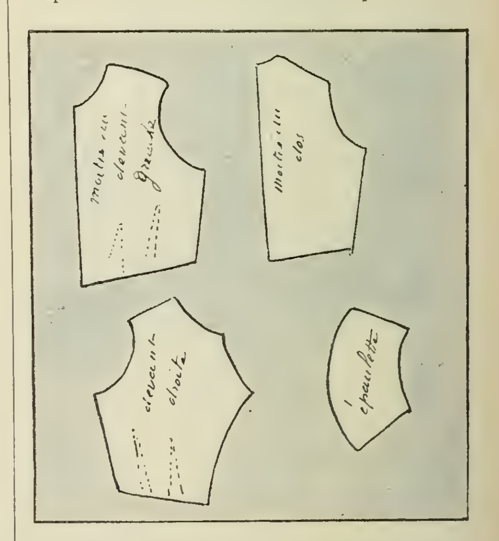
NOS PATRONS

Corsage pour jeune fille. — Ce corsage se fait en soie ou en lainage.

En soie ou en petit drap bleu lavande, garni de deux rangs de velours de même ton, mais un peu



plus soutenu, ce corsage serait à la fois coquet et facile à mettre un peu avec toutes les jupes. L'empiècement, dans ce cas, doit se faire en ottoman crème, avec tour de cou recouvert d'un drapé en tulle bleu lavande sur transparent d'ot-

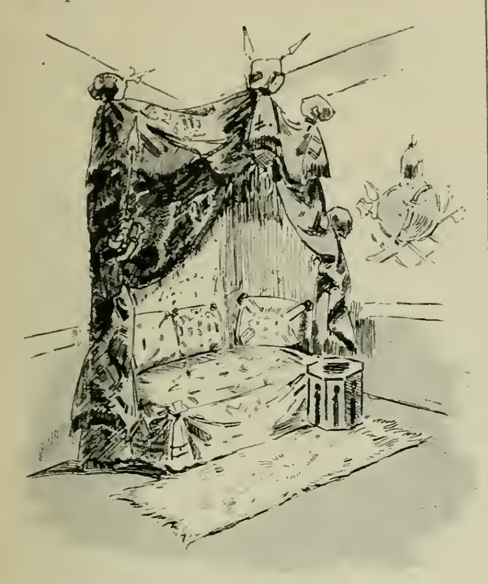


toman crème. Ceinture en velours, mélangé, si on le désire, pour augmenter la coquetterie du corsage, d'un peu de tulle lavande dans le nœud.

Métrage : $4^{m},50$ de soie. — $0^{m},60$ d'ottoman. — 6 mètres de ruban de velours. — $4^{m},50$ de petite soie légère pour doublure.

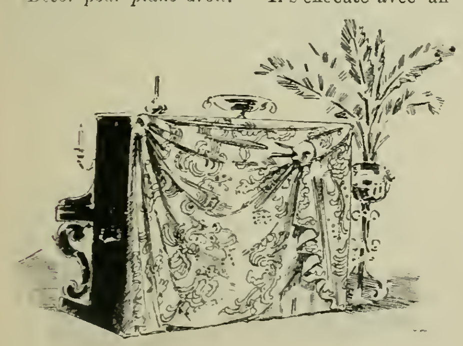
POUR L'APPARTEMENT

Décor d'angle pour petit salon ou fumoir élégant. — Le divan, dans ce cas, peut fort bien se composer d'un sommier et d'un matelas-coussin,



utilisable, à l'occasion, comme lit de supplément. La draperie qui le recouvre entièrement en fait, le jour, un élégant lit de repos. Suivant que ce divan se trouve dans un fumoir ou dans un petit salon, le tissu du drapé et des coussins, comme celui des tentures, varie de nuance et de genre. Ces tentures sont, dans tous les cas, toujours drapées sur des lances.

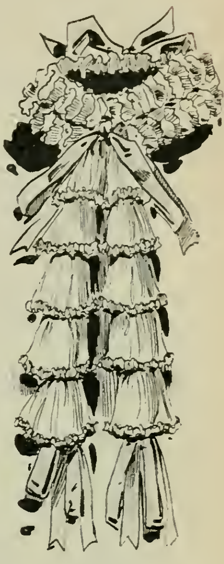
Décor pour piano droit. — Il s'exécute avec un



morceau d'étoffe ancienne élégamment relevé, mais doublé, afin de donner plus d'élégance et de soutien aux plis. Si le morceau n'est pas assez grand, on peut faire en peluche le dessus du piano. Rien n'empêche de faire, également en peluche, la bande que laisse à découvert la draperie coquillée dans le dos du piano.

FANTAISIES DE SAISON

Il arrive souvent qu'en novembre le temps est beau et chaud dans l'après-midi. Alors la fourrure est parfois trop chaude autour du cou que la prudence oblige cependant à ne pas laisser découvert.



Voici à cet effet un très gracieux *tour de cou* en mousseline de soie et ruban de satin. Les longs pans sont composés de volants en mousseline de soie, superposés et lisérés par un petit bouillonné froufrou; un nœud page très fourni et formant touffe termine les pans. Une boucle, au milieu du nœud de derrière, rendra ce *boa* plus coquet.

Le même modèle peut se répéter en plumes; dans ce cas, les pans se feront toujours en mousseline de soie, mais les volants seront lisérés par un bord de plume au lieu d'un chiffonné froufrou.

Joli capuchon genre bébé, pour sortie de bal et de théâtre. Il se fait en ottoman de nuance claire bordé tout autour par trois petits volants froncillés et très mousseux, en taffetas ou en mousseline de soie, de nuance assortie ou ivoire. Des nœuds de ruban en achèvent l'ornementation. Une boucle en



strass, sur le lien du nœud qui semble séparer, derrière, le capuchon du bavolet, fait très bien.

Ce même capuchon peut se faire en satin ou ottoman noir, orné de mousseline de soie, ou bien encore en dentelle noire sur fond de soie de couleur. La fantaisie a, dans ce cas, libre cours.

OUVRAGES DE DAMES

N° 1. — *Dessus de clavier clochettes.* — Il se fait en satin gris doublé d'un molleton blanc bordé par un surjet en fil d'or un peu lâche.

La portée se compose de fils d'or cousus à plat.



Les clochettes bleues sont brodées en soie, en plein et à plat, en travers, en allant d'un bout à l'autre. Ce sont les points réunis qui renforcent les traits.

Les clés de sol se brodent en soie noire et un peu en relief.

N° 2. — *Détail du dessus de clavier,* que l'on



peut faire, bien entendu, sur tout autre fond.

N° 3. — *Chiffre pour nappe.* — Ce chiffre se



brode au plumetis, sauf les parties noires sur le dessin qui doivent se faire au point d'arme. Tel qu'il est il a la taille d'un chiffre pour serviettes; pour nappe, il faut le faire juste le double plus grand.

N° 4. — *Petite bande festonnée pour lingerie.* —



Les fleurettes se brodent au plumetis et un peu bourrées pour leur donner du relief.

LA TOILETTE DE BÉBÉ

L'heure de la toilette des bébés n'est pas une des moins occupées de la journée. Les jeunes mères savent combien les cris et les contorsions auxquels se livrent ces chers mignons rendent cette opération compliquée. Or, peut-être seront-elles heureuses d'être mises au courant d'un procédé fort usité chez nos alliés les Russes. Il est à la fois pratique pour les enfants, et commode pour les personnes qui les soignent.

Il consiste à entourer le dessus de la commode dont les tiroirs servent de garde-robe à bébé, d'un rebord assez élevé pour servir de cadre à un matelas très mince, et empêcher l'enfant, couché sur ce matelas, de rouler à terre. Ce rebord, qui n'a que trois côtés, est, de plus, muni d'une tablette sur laquelle on dispose tous les menus objets nécessaires à la toilette : éponges, brosses, houppe, boîte à poudre, etc.

La baignoire dans laquelle le bébé prend son bain, au moins une fois par jour, est, elle-même, supportée par un trépied, ce qui la met à la hauteur des bras de la mère ou de la nourrice.

Quant on sort l'enfant de l'eau, on le dépose sur le matelas recouvert de linges destinés à le sécher. Et ainsi commodément étendu, on le poudre et l'habille sans difficultés, sans crainte non plus de le laisser glisser, préoccupation incessante, au contraire, lorsqu'on le tient sur les genoux.

On est, du reste, d'autant plus adroite avec ce système, que l'on a les deux mains libres; aussi, de cette façon, évite-t-on chez les petits êtres une irritation toujours mauvaise pour le bon équilibre de la santé.

Un bon conseil pour finir. Quand bébé sera un peu plus grand et que la coquetterie de sa mère voudra voir son joli minois encadré de jolies boucles brunes ou blondes, qu'elle abandonne donc les rigides bigoudis pour un chiffon mou; les cheveux n'en seront pas moins bien frisés et l'enfant se sentira la tête plus à l'aise.

Pour cela, il suffit de découper dans du vieux linge des bandes ayant de 15 à 20 centimètres de long et de 6 à 10 de large. On roule les cheveux; on met la papillotte sur le linge posé à plat, puis on en noue les deux bouts, en ayant soin de serrer un peu; le lendemain matin, la papillotte est admirablement bouclée.

Berthe de Présilly.

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements de Septembre 1898.

1. — Le **général Renouard** est nommé chef d'état-major général, en remplacement du général de Boisdeffre, démissionnaire. — L'escadre de manœuvres allemande fait l'expérience de la traversée du **canal de Kiel**. Malgré quelques accidents, la traversée s'est effectuée en dix-huit heures. — La **grève des mineurs** du pays de Galles est terminée. — Ouverture du **Congrès d'histoire diplomatique** en Hollande.

2. — Ouverture du Congrès international des **pêches maritimes** à Dieppe. — **Le Borgou** est évacué par les Français, et les Anglais prennent possession du pays. — Le **président des Etats-Unis,** en villégiature dans l'Ohio, est insulté par des gens qui lui reprochent d'avoir toléré des négligences dans les services sanitaires et le ravitaillement de l'armée américaine à Cuba. Une femme brandissant un couteau est arrêtée, puis relâchée. — A l'occasion du **couronnement de la reine Wilhelmine** de Hollande, l'empereur d'Allemagne lui octroie le commandement du 15[e] régiment de hussards. — Le lieutenant-colonel Sir Harry Mac Callum, gouverneur de Lagos, est nommé **gouverneur de Terre-Neuve**. — Le président de la Chambre des îles Barbades, qui fut victime d'un attentat le 22 juillet, succombe aux suites de ses blessures. — **L'amiral Cervera** et ses officiers sont remis en liberté par le gouvernement américain.

3. — Par suite de désaccord avec le président du Conseil sur la question de **la revision** du procès Dreyfus, M. Cavaignac, ministre de la guerre, démissionne. — M[me] **Alfred Dreyfus** adresse au ministre de la justice une requête demandant la revision du procès de son mari. — Les troupes anglo-égyptiennes, sous le commandement du sirdar Kitchener, battent les derviches à **Omdurman** et font flotter les drapeaux anglais et égyptien sur **Khartoum**. — **L'empereur d'Allemagne** arrive à Hanovre pour assister aux grandes manœuvres. — Malgré les protestations du gouvernement, les autorités internationales installent le nouveau service de perception des dîmes dans **les ports crétois**.

4. — A Pogny, obsèques du **lieutenant-colonel Henry** qui s'est suicidé au Mont-Valérien. — Le conseil des ministres espagnol approuve le projet de loi demandant aux Cortès l'autorisation de négocier un **traité de paix** avec les Etats-Unis.

5. — Le **général Zurlinden,** gouverneur militaire de Paris, est nommé ministre de la guerre, en remplacement de M. Godefroy Cavaignac. — Le **général Borius** est nommé gouverneur de Paris par intérim. — La reine d'Espagne confère la **Toison d'Or** à M. F. Faure.

6. — M. F. Faure reçoit le comte de Montebello, qui



LE COURONNEMENT DE LA REINE WILHELMINE DE HOLLANDE

Le Président de la Chambre des députés prêtant serment.



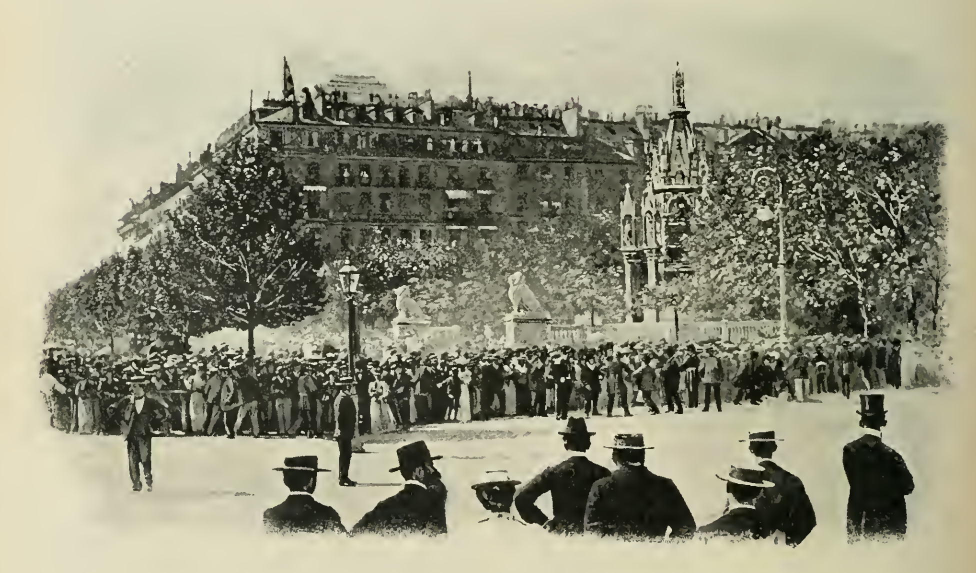
S. M. L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH D'AUTRICHE

lui remet, **au nom du Czar,** la médaille commémorative de l'inauguration du monument d'Alexandre II à Moscou. — En réponse à une lettre du cardinal Langénieux relative aux conséquences possibles du voyage de l'empereur Guillaume en Palestine, le pape affirme le droit exclusif de la France à protéger les **établissements catholiques en Orient**. — Mort de M. **Peschard,** artiste lyrique. — **A Candie** (Crète), un conflit se produit entre les autorités militaires anglaises, voulant occuper les bureaux de la douane, et les musulmans. Les musulmans font feu contre les Anglais et les chrétiens. Un navire anglais bombarde la ville. Vingt Anglais sont tués, dont le vice-consul. — A Amsterdam, cérémonie du **couronnement de la reine de Hollande** dans la Nieuwe-Kerk.

7. — Mort de **M. Carrier,** député de Nantua. — M. Witt, astronome à l'Observatoire de Berlin, **découvre une planète** de onzième grandeur dans la région située au-dessus du Lion. — Le **général Palavieja** rédige un manifeste dénonçant tous les partis qui ont gouverné l'Espagne comme une cause des malheurs du pays. Le gouvernement interdit la publication de ce manifeste. — Au **Sénat espagnol,** il se produit des scènes de violence. Le comte Almenas accuse les généraux de n'avoir pas fait leur devoir. — Un paquebot ramène en Espagne 2,400 hommes de **l'armée espagnole** de Cuba. Il se produit 76 décès pendant la traversée.

8. — Le **lieutenant-colonel Picquart** demande sa mise en liberté provisoire. — Inauguration, à Pont-de-l'Arche, d'un groupe représentant **Notre-Dame-des-Arts,** sculpté et offert par la duchesse d'Uzès. — Le premier **fiacre électrique** circule dans Paris. — Le conseil fédéral suisse accepte de servir d'arbitre entre **la France et le Brésil** au sujet du territoire contesté. — L'expédition suédoise au Pôle Nord arrive à Tromsoe à bord de *l'Antartic*. — L'Espagne proteste contre la **capitulation de Manille** comme s'étant produite deux jours après la signature du protocole de paix.

9. — Une colonne française inflige, près du fleuve Cavally (Côte d'Ivoire), une sanglante défaite aux **troupes de Samory.** 5,000 prisonniers rendent les armes et 20,000 indigènes font leur soumission. — Mort du poète décadent **Stéphane Mallarmé.** — Les troubles continuent **à Candie.** Les Anglais bombardent



ASSASSINAT DE S. M. L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE

A Genève. La foule devant l'hôtel Beau-Rivage.

de nouveau la ville. Les consuls se réfugient à bord des navires. L'état de siège est proclamé. Près de 800 chrétiens sont massacrés. — La jeune **reine de Hollande** fait son entrée au Palais de la Haye. — Le roi d'Italie décide de donner au Conservatoire de Naples le nom de **Verdi.**

10. — Le **duc de Connaught,** fils de la reine d'Angleterre, vient en France pour suivre les grandes manœuvres du Centre. — On apprend que des Européens occupent **Fachoda,** sur le Nil. Il s'agit de la mission Marchand. — Le général Zurlinden renvoie le **dossier Dreyfus** au garde des sceaux. — Un terrible ouragan dévaste les **Petites Antilles,** faisant 200 victimes. — L'**impératrice Elisabeth d'Autriche** est assassinée à Genève par un anarchiste italien, nommé Lucchéni, qui lui porte un coup de poignard au cœur au moment où elle se rendait de l'hôtel Beau-Rivage à l'embarcadère du bateau à vapeur. — Le Sénat espagnol adopte le **protocole de paix.**

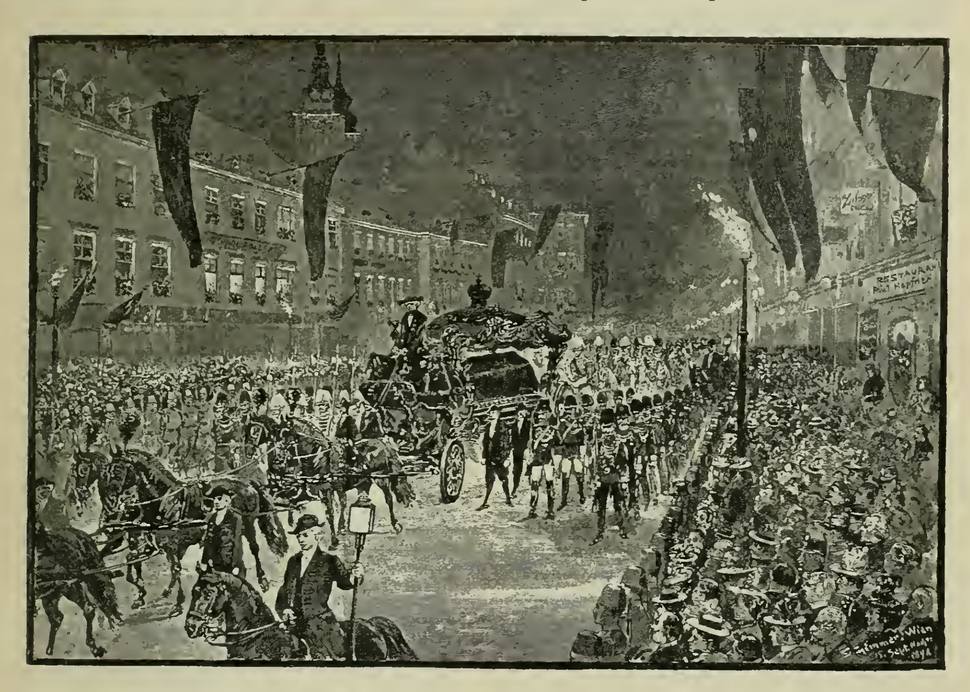
11. — A Beaune, inauguration du monument de **Pierre Joigneaux,** ancien représentant du peuple, publiciste agricole. — Le **colonel Ivanof,** ministre de la guerre de Bulgarie, démissionne. — **Li-Hung-Chang** est relevé de ses fonctions de membre du Tsong-li-Yamen. La révolte continue dans le Haïnan et le Kouang-Si. — Onze fonctionnaires de **Corée** sont arrêtés sous l'inculpation d'avoir voulu empoisonner l'empereur et le prince impérial. — Dans son interrogatoire, Lucchéni déclare qu'il est anarchiste et se félicite de son crime. Il fait preuve d'un cynisme révoltant.

12. — Le lieutenant-colonel **du Paty de Clam** est mis en non-activité par retrait d'emploi, à cause de ses agissements au cours de l'affaire Esterhazy. — Mort du général de brigade en retraite **Morel,** écrivain militaire. — **M. F. Faure** part pour les grandes manœuvres. — La 9e chambre repousse la demande de mise en liberté provisoire du **lieutenant-colonel Picquart.** — Ouverture du 4e **Congrès international d'agriculture** à Lausanne. — **En Crète,** les amiraux déclarent que la question crétoise ne peut être résolue que par le retrait des troupes turques et demandent à leurs gouvernements d'agir dans ce sens. Les familles chrétiennes continuent d'abandonner la Canée. — A Genève, mise en bière de la dépouille mortelle de l'**impératrice d'Autriche.** — Le sirdar Kitchener part de Khartoum pour **Fachoda,** où la présence d'Européens est signalée.

13. — Séance tumultueuse au **Sénat espagnol.** M. Almenas attaque vivement les généraux, qui ripostent. M. Sagasta accuse des désastres la race espagnole, qui, suivant lui, est devenue anémique. — La Chambre adopte le **protocole de paix.** — A l'occasion de l'assassinat de l'impératrice d'Autriche par un anarchiste italien, des **manifestations anti-italiennes** se produisent à Trieste. 120 manifestants sont arrêtés. — L'amiral commandant les forces anglaises **en Crète** ordonne au gouverneur de Candie de désarmer les musulmans dans les vingt-quatre heures. — Les représentants de l'empereur d'Autriche arrivent à Genève. Le cercueil contenant la dépouille mortelle de l'**impératrice Elisabeth** est clos en leur présence. L'évêque de Fribourg donne l'absoute. Le président Ruffy et le comte Kuefstein prononcent des discours.

14. — M. F. Faure assiste à la dernière journée des **grandes manœuvres** du centre avec le duc de Connaught. — Les ouvriers terrassiers de l'Exposition se mettent **en grève.** — La conférence de la commission pour le règlement de **frontière chilo-argentin** est terminée. Les prétentions des deux parties étant inconciliables, le Chili demandera l'arbitrage de l'Angleterre. — La dépouille mortelle de l'**impératrice Elisabeth** est transportée de Genève en Autriche.

15. — Arrivée de quatre **ambassadeurs bamirguéens** venus de la région du Tchad pour visiter la France. — Mort de **M. Alfred Poirier,** sénateur de la Marne. — La Porte demande la nomination d'un gou-



LES FUNÉRAILLES DE S. M. L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH D'AUTRICHE A VIENNE

verneur ottoman **en Crète** et l'envoi de troupes turques pour rétablir l'ordre.

16. — La revue qui termine les **grandes manœuvres du centre** est passée par M. F. Faure et en présence du duc de Connaught. Une foule considérable acclame chaleureusement les troupes au moment du défilé. Au déjeuner qui suit, des toasts sont portés par M. F. Faure, le duc de Connaught et le général de Négrier. — A Vigo, une manifestation hostile se produit contre le **général Torral**, signataire de la capitulation de Santiago. — La reine d'Espagne signe la loi de **cession de territoires coloniaux.** — Une cérémonie en l'honneur de **l'impératrice Elisabeth** a lieu à la chapelle de la Hofburg, à Vienne, en présence de l'empereur François-Joseph. Le public est admis à défiler devant le cercueil.



Cl. Desrez, Cherbourg.

LE MONUMENT DE MILLET A GRÉVILLE

17. — Le conseil des ministres autorise le garde des sceaux à réunir la commission instituée au ministère de la justice en vue d'examiner s'il y a lieu de demander la **revision du procès Dreyfus.** A la suite de cette décision, le général Zurlinden, ministre de la guerre, et M. Tillaye, ministre des travaux publics, donnent leur démission. — Le **général Chanoine** est nommé ministre de la guerre et **M. Godin,** sénateur de l'Inde, est nommé ministre des travaux publics. — Mort du docteur **Betancès,** délégué de l'insurrection cubaine à Paris. — Le **duc de Connaught** fait sa visite d'adieux au président de la République. — Inauguration du monument élevé à la mémoire des marins tués au siège de **Sfax** (Tunisie), en 1881. — A Vienne, funérailles solennelles de **l'impératrice d'Autriche.** L'empereur François-Joseph marche derrière le cercueil avec l'empereur Guillaume, le prince régent de Bavière, les rois de Saxe, de Roumanie, de Serbie, le prince de Naples, le grand-duc Alexis de Russie, etc. — **M. Day,** ministre d'Etat des Etats-Unis, démissionne. — Nomination de la **commission espagnole pour la paix.** — L'Allemagne, l'Autriche et l'Italie répondent à la circulaire du comte Mouraview concernant le **désarmement.** Elles mettent comme condition à leur adhésion que le *statu quo* territorial de chaque puissance sera maintenu et ne pourra pas être discuté.

18. — **Election législative** dans la 2e circonscription de Mayenne, en remplacement de M. Chaulin-Servinière, décédé; M. Dèribéré-Desgardes est élu par 9,457 voix. — Ouverture du Congrès national des **Sociétés de géographie,** à Marseille. — Le Sultan ordonne à Djevad Pacha d'accéder à la demande de l'amiral anglais et de désarmer la population de **Candie.** La ville sera occupée par les troupes anglaises. — L'assemblée nationale de **Manille** est ouverte sous la présidence d'Aguinaldo. Les partisans de l'annexion aux Etats-Unis sont en majorité. Ils décident d'établir provisoirement un gouvernement autonome. — **L'éruption du Vésuve** prend des proportions inquiétantes. — Il est créé un **ordre d'Elisabeth** pour perpétuer le souvenir de l'impératrice d'Autriche.

19. — Premier coup de pioche pour le **métropolitain.** — Le **duc d'Orléans** lance un manifeste pour protester contre la décision du cabinet concernant la revision de l'affaire Dreyfus. — L'Espagne adhère à la proposition de conférence pour le **désarmement.** — Mort de **Sir George Gray,** qui fut gouverneur de plusieurs grandes colonies anglaises. — Une proclamation de **l'empereur de Chine** au peuple dit qu'il est déterminé à adopter la civilisation occidentale dans ce qu'elle a de bon et prend une série de résolutions dans ce sens.

20. — Le **général Zurlinden** est nommé gouverneur de Paris. — **M. Périvier,** premier président à la cour d'appel de Paris, atteint par la limite d'âge, est remplacé provisoirement par M. Lefebvre de Viefville. — M. de Santos Dumont fait, au Jardin d'acclimatation, des expériences avec **un ballon dirigeable.** — La **reine de Hollande** ouvre la session des Etats généraux. — La Hollande adhère à la circulaire du comte Mouraview. — La Russie obtient le monopole des **chemins de fer en Perse.**



S. M. LA REINE LOUISE DE DANEMARK

21. — **L'amiral Cervera,** 332 officiers espagnols et 1,352 marins de la flotte de Cuba arrivent à Santander. — Ouverture du congrès de **l'Association littéraire et artistique** internationale à Turin.

22. — **Le colonel Picquart,** en détention préventive à la prison de la Santé, pour l'affaire Picquart-Leblois, est livré à l'autorité militaire, qui commence

une instruction pour l'affaire dite « du Petit bleu ». M. Picquart est transféré à la prison du Cherche-Midi. — Au **cimetière de Suresnes,** inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats morts pour la patrie. — Un édit impérial remet le pouvoir à l'**impératrice douairière de Chine**, qui aurait l'intention d'empêcher les réformes que l'empereur projetait d'accomplir sur les conseils du marquis Ito, ministre du Japon, actuellement en Chine. — Le Sénat de la **République argentine** sanctionne la mobilisation de 50,000 hommes.

23. — Mme **Paulmier**, femme du député du Calvados, tire plusieurs coups de revolver sur M. Ollivier, secrétaire de la rédaction de la *Lanterne*, pour se venger d'un article outrageant pour elle et son mari, paru dans ce journal. — A Bruxelles, ouverture du congrès international de l'**Art public**. — Le Conseil fédéral suisse décide l'expulsion de **36 anarchistes.** — En Allemagne, inauguration du monument élevé à la mémoire du **prince de Mecklembourg-Schwerin** et des marins qui ont péri avec lui lors du naufrage du torpilleur S.-26. — Le président Mac Kinley approuve le projet d'une souscription dans les écoles des Etats-Unis en vue d'élever, à Paris, un monument à la **mémoire de Lafayette.** — Suivant des chiffres officiels, **la guerre de Cuba** a coûté près de deux milliards à l'Espagne depuis 1895. — Un tribunal militaire est constitué en **Crète,** pour juger les émeutiers de Candie.

24. — A la commission consultative du ministère de la justice, appelée à donner son avis sur la demande de **revision** du procès Dreyfus, 3 membres se prononcent pour et 3 contre. — La **mission bamirguéenne,** amenée en France par l'explorateur Gentil, retourne en Afrique. — Mort de **M. Desprez,** ancien ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. — **L'empereur de Chine** et les hauts fonctionnaires rendent hommage à l'impératrice douairière. — D'un commun accord, **le Chili et la République argentine** soumettent à l'arbitrage de la reine d'Angleterre le litige concernant la question de frontière.

25. — A Gréville, inauguration du monument élevé à la mémoire du **peintre Millet.** — Mort de **M. Gabriel de Mortillet,** anthropologiste, conservateur du musée de Saint-Germain. — Au pic du Midi de Bigorre, inauguration des bustes du **général de Nansouty** et de l'ingénieur Vaussenat, fondateurs de l'observatoire du pic du Midi. — A Verviers (Belgique), inauguration, sur la place du Congrès, de la statue du **violoniste Vieuxtemps.** — Le sirdar Kitchener, avec deux bataillons soudanais, arrive à **Fashoda.** Le **capitaine Marchand,** qui occupe la ville depuis le 10 juillet, refuse de céder la place. Le sirdar établit un poste et hisse le pavillon anglo-égyptien à côté du pavillon français. — **Kang-Yu-Mei,** grand réformateur chinois, à l'instigation duquel l'empereur avait lancé sa proclamation, devant être arrêté par le gouverneur de Shangaï, se réfugie sur un navire anglais. Il est accusé par l'impératrice d'avoir formé un complot contre la vie de l'empereur. Une puissante flotte anglaise est dans le Petchili.

26. — Le cabinet décide que le garde des sceaux transmettra à la Cour de cassation la demande de **revision** du procès Dreyfus. — Dans une circulaire aux procureurs généraux, le garde des sceaux prescrit de poursuivre immédiatement les **attaques contre l'armée.** — Des bagarres sanglantes se produisent entre **terrassiers grévistes** et non grévistes. — Des troupes anglaises, parties de Kassala, s'emparent de **Gédarif** après un vif combat. — Le **sirdar Kitchener** est nommé pair d'Angleterre. — A Lisbonne, ouverture du **Congrès international de la presse,** en présence du roi. — A Turin, ouverture d'une conférence pour l'union internationale **de paix et d'arbitrage.** — Le **Khédive** arrive à Vienne. — Ouverture du **Parlement** autrichien. Le docteur Fuchs est réélu président. — A Liège, ouverture du **Congrès international d'hydrologie,** de climatologie et de géologie.



Cl. Paul Boyer.

MADAME CARNOT

27. — **M. Jules Cambon,** ambassadeur à Constantinople, est nommé ambassadeur à Londres, en remplacement de M. de Courcel. — Démission de **M. Woodford,** ambassadeur des Etats-Unis en Espagne. — Les membres américains et espagnols de la **Commission de la paix** arrivent à Paris. — Un édit impérial rapporte toutes les réformes édictées par l'**empereur de Chine**, qui serait malade depuis le mois de mai. — Malgré de nombreuses exécutions, la révolte continue dans le Kouang-Si

28. — M. Manuel Estrada Cabrera est acclamé président de la **République de Guatemala** par l'Assemblée nationale, pour la période de 1899-1905. — **Djevad pacha**, gouverneur de Crète, révoque **Edhem pacha,** gouverneur de Candie. — Inauguration du monument élevé dans la vallée de Gœschenen, à la mémoire des **soldats russes** morts en Suisse à la fin du siècle dernier. — Un Japonais, M. Tomojé Skinsouké, invente un remède contre **la phtisie,** dont l'élément principal serait le nitrogène. Cette médication aurait été reconnue très efficace.

29. — Le ministre des affaires étrangères reçoit à déjeuner les membres de la **Commission de la paix** hispano-américaine. — Dix-huitième congrès de la **Ligue de l'enseignement,** à Rennes. — Mort de la **reine Louise de Danemark.** Elle était âgée de quatre-vingt-un ans. — **M. Ohigashi,** ministre de la justice du Japon, donne sa démission. — **L'insurrection des Philippines** prend du développement. Le gouvernement espagnol autorise le général Rios à accorder les réformes demandées par les indigènes des îles Visayas.

30. — Mort, au château de Presles, de **Mme Carnot,** veuve du président Carnot. — Les Etats-Unis adhèrent à la circulaire de M. Mouraview concernant le **désarmement.** — A Malatos (Philippines), cérémonie organisée par Aguinaldo pour célébrer l'indépendance de la **République des Philippines.** — A Anvers, conférence internationale de **droit maritime.**

QUESTIONS FINANCIÈRES

Ce mois n'a pas été bon. On pouvait espérer que, comme d'habitude, octobre verrait un réveil de l'activité financière; mais, à cet égard, la Bourse a éprouvé une assez vive désillusion. Il faut, du reste, avouer que les circonstances ne militaient pas en faveur d'une reprise des affaires.

Au fond, beaucoup de gens pensent que le mal n'est pas bien profond, en dépit du nombre d'ouvriers inoccupés; mais les faits sont grossis à plaisir par les politiciens et il en résulte que les informations expédiées à l'étranger ou dans les départements sont de nature à inquiéter ou tout au moins à troubler les esprits. En conséquence, la clientèle boursière imite les terrassiers et les démolisseurs; elle se met en grève, elle aussi, préférant attendre que les temps soient devenus plus calmes. On dit, d'autre part, que les marchés étrangers ont des préoccupations au sujet du resserrement des capitaux. Il nous semble qu'on exagère beaucoup. L'argent, en somme, n'est pas plus serré et plus cher que d'habitude à pareille époque de l'année.

Nous pensons que le public proprement dit fera bien de ne pas attacher trop d'importance à toutes ces choses, dont l'effet ne nous apparaît point comme devant être très durable. Puisqu'on est un peu lourd en ce moment-ci, ce serait, selon nous, intelligent de profiter des cours actuels pour entrer dans quelques bonnes valeurs, que vous verrez repartir dès que la Bourse retrouvera un peu d'activité. Le vieux dicton : « Pour gagner de l'argent, il s'agit simplement d'acheter bon marché et de revendre cher », semble empreint d'un peu de naïveté. Cependant il exprime une vérité un peu plus compliquée qu'il ne paraît au premier abord. Un fait certain est que la grande masse du public n'achète jamais en baisse; il vend et, pour acheter, il attend toujours que les cours se soient relevés.

A l'extrême rigueur, on comprendrait cette façon d'opérer quand il s'agit de valeurs « politiques », — les rentes étrangères, par exemple. En temps de discussions internationales, on ne sait jamais exactement où l'on va, ni comment on va, ni combien de temps dureront les discussions. Le mieux, dans ce cas-là, est donc d'attendre. Mais il y a sur la cote une foule de titres qui, par la nature des entreprises qu'ils représentent, échappent totalement aux influences des discussions politiques. Nous visons, on le devine, les valeurs industrielles, et surtout les valeurs industrielles nouvelles, — celles qui n'ont pas encore atteint, sur la cote, le développement auquel elles peuvent prétendre dans l'avenir. Ainsi je conçois très bien qu'en des temps troublés on vende des actions des chemins de fer français, de Suez, etc.; elles ont beaucoup monté depuis déjà quelque temps et l'acheteur peut parfaitement se dire que le moment est venu de réaliser son bénéfice — et il le fera d'autant plus volontiers que ces valeurs classiques, à force de progresser, ne présentent plus qu'un taux de capitalisation des plus médiocres, quelque chose comme 2 3/4 à 3 %.

Mais les nouvelles valeurs sont logées à une meilleure enseigne. Elles se trouvent dans d'excellentes conditions, sous tous les rapports; nous parlons, bien entendu, des valeurs sérieuses, émanées d'industries sérieuses. Il y a des titres, accessibles encore à toutes les bourses, même les plus modestes, et qui, parce qu'ils ne jouissent pas d'une énorme notoriété (circonstance qui tient, dans la plupart des cas, à ce que les promoteurs de ces entreprises n'ont pas jugé à propos de faire les frais d'une publicité dispendieuse), se capitalisent encore à 5 %, 6%, voire davantage. C'est ce qui arrive, par exemple, pour les actions des *Chaussures l'Incroyable*, ou des *Biscuits Olibet*, ou des *Chaussures françaises*, et à quelques autres encore, — — l'obligation du *Monde Moderne*, pour citer une obligation aux personnes qui préfèrent à toutes les autres des valeurs à revenu fixe. Les *Chaussures l'Incroyable* valent 216 francs environ; je les ai signalées, voilà moins d'un an, à la clientèle du *Moniteur économique et financier*, qui donne régulièrement les taux de capitalisation de toutes les valeurs industrielles de la cote; elles cotaient alors 150 francs au maximum et il n'y a pas de raison pour que ce prix ne s'élève pas encore : le revenu de cet exercice devait très probablement dépasser le précédent qui était de 12 fr. 50. Des observations du même genre s'appliquent à d'autres valeurs. Tout ce qu'on peut demander à des entreprises présentant une indiscutable sécurité financière, c'est un revenu moyen de 4 1/4 à 4 1/2 % au plus. A ce taux, l'obligation du *Monde Moderne* vaut facilement de 115 à 120 francs, au lieu de 100 à 102 francs qu'elle coûte actuellement, et l'action des *Chaussures l'Incroyable* vaut 275 francs. Ces prix seront sûrement atteints un jour ou l'autre, et ce serait peut-être déjà fait si nous étions dans un moment plus tranquille. Mais c'est justement parce que certaines valeurs se présentent dans de bonnes conditions qu'il faut se hâter d'en profiter.

E. Benoist.

Adresser les communications pour cette page à M. Émile Benoist, 17, rue du Pont-Neuf.

BOURSE DE PARIS (Comptant). — Cours extrêmes de Septembre 1898.

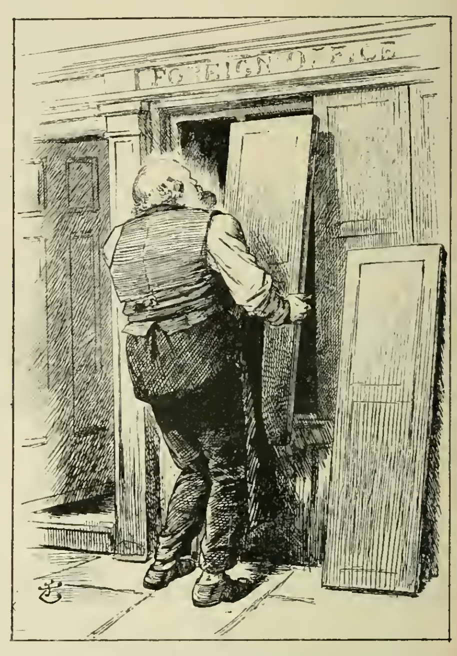
FONDS D'ÉTAT ET DE VILLES	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
3 % français perpétuel	3 »	103 50	102 15
3 % d° amortissable	3 »	102 »	101 50
3 1/2 % d°	3 50	106 25	105 50
Obligations tunisiennes 3 % 1892	15 »	503 75	501 »
Emprunt Annam et Tonkin 2 1/2 %	2 50	90 25	89 40
Emprunt de Madagascar 2 1/2 %	12 50	91 »	89 80
Angleterre, consolidés 2 3/4 %	»	112 »	109 75
République argentine 5 % 1886	25 »	460 »	440 »
Autriche 4 % 1876, or	4 »	104 50	103 50
Belge 3 % 1873 conv. (2e série)	3 »	101 60	101 15
Brésilien 4 % 1889	4 »	56 »	52 80
Chine 4 % 1895, or	20 »	105 »	104 »
État indépt du Congo, lots 1888	»	91 »	89 »
Égypte 7 %, dette unifiée nouvelle	20 08	111 45	109 75
— 3 1/2 %, dette privil., conv.	17 57	106 25	105 20
Espagne extérieure 4 % 1882, perpét.	4 »	44 30	41 50
Hongrois 4 % 1881, or	4 »	103 40	102 60
Italien 5 %	4 »	93 10	92 30
Portugais 1853 3 %	» 93	24 »	20 95
Roumain 4 % 1890	4 »	94 10	92 85
Russe 4 % 1880 (6e émission)	4 »	103 75	103 »
— 4 % 1889, or	4 »	103 45	101 90
— 4 % consol. (1re et 2e séries)	4 »	104 60	103 60
— 4 % 1890 (2e et 3e séries)	4 »	103 80	102 20
— 3 % 1891, or	3 »	97 25	96 50
— 4 % 1893, or	4 »	105 50	103 75
— 3 1/2 % 1894, libéré	3 50	102 90	101 60
— 3 % 1896	3 »	97 80	96 50
Serbie 4 % 1895	4 »	60 75	59 50
Suisse (chemins de fer) 3 %	3 »	101 15	100 50
Turquie, dette convertie (D) 4 %	1 »	23 40	22 20
— oblig. consolidé 1890, 4 %	20 »	423 »	390 »
— — ottom. priorité 1890, 4 %	20 »	489 »	465 »
— — privil. douanes 5 %	25 »	503 »	490 »
— — ottom. 1894, 4 %	20 »	465 »	451 »
— — 1896, 5 %	25 »	465 »	452 »
Ville de Paris 1865, 4 %	18 08	561 »	552 »
— 1869, 3 %	10 66	432 »	428 »
— 1871, 3 %	10 68	418 »	415 »
— 1875, 4 %	18 06	585 »	581 »
— 1876, 4 %	18 06	585 »	581 »
— 1886, 3 %	10 68	408 »	398 25
— 1892, 2 1/2 % tout payé.	8 82	406 »	401 »
— 1894-96, 2 1/2 % d°	8 82	401 »	399 »
Ville de Marseille 1877, 3 %	10 70	408 »	405 50
— d'Amiens 1871, 4 %	3 60	125 »	120 »
— de Bordeaux 1863, 3 %	3 »	127 »	122 50
— de Lille 1860, 3 %	2 64	128 »	125 »
— — 1893, 3 1/2 %	3 16	510 »	503 50
— de Lyon 1880, 3 %	2 67	103 50	101 50
ÉTABLISSEMENTS DE CRÉDIT			
Banque de France (Actions)	115 »	3590 »	3550 »
Banque Paris et Pays-Bas. d°	36 95	964 »	949 »
Banque Transatlantique d°	11 68	435 »	429 »
Compagnie Algérienne d°	29 60	790 »	776 »
Comptoir d'Escompte d°	25 »	596 »	582 50
Crédit Foncier de France d°	24 96	705 »	680 »
Foncières 1879, 3 % (Obligations)	13 40	508 »	505 »
— 1883, 3 % d°	13 48	474 »	465 25
— 1885, 3 % d°	13 40	502 »	501 25
— 1895, 2,80 % lib. d°	12 46	500 50	498 50
Communales 1879, 2,60 %. d°	11 50	502 »	496 50
— 1880, 3 % d°	13 40	506 50	500 »
— 1891, 3 % d°	10 72	406 »	403 25
— 1892, 3 % d°	14 36	502 »	500 »
Crédit Industriel (Actions)	12 »	615 »	610 »
Crédit Lyonnais d°	32 05	878 »	847 »
Société Générale d°	12 »	550 »	549 »
Banque Ottomane d°	12 50	555 »	545 »

CHEMINS DE FER	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
Est 500 fr. tout payé (Actions)	32 16	1095 »	1080 »
P.-L.-M. d° d°	49 70	1958 »	1930 »
Midi d° d°	45 42	1468 »	1445 »
Nord d° d°	55 90	2162 »	2120 »
Orléans d° d°	52 99	1900 »	1870 »
Ouest d° d°	34 75	1235 »	1215 »
Bône-Guelma d° d°	26 97	810 »	795 »
Est-Algérien d° d°	25 10	747 »	730 »
Ouest-Algérien d° d°	22 78	675 »	670 50
Andalous d° d°	5 »	103 50	97 »
Autrichiens d° d°	31 »	765 »	744 »
Sud-Autriche d° d°	4 »	174 50	171 »
Nord-Espagne d° d°	5 »	76 »	72 »
Saragosse d° d°	4 25	143 50	140 25
Est 3 % nouveau (Oblig.)	13 44	483 »	472 »
P.-L.-M. 3 % nouveau d°	13 44	477 50	477 »
Midi 3 % nouveau d°	13 44	482 50	476 »
Nord-Est français 3 % d°	13 44	479 50	475 »
Orléans 1884 d°	13 44	486 »	481 »
Ouest 3 % nouveau d°	13 44	483 50	476 25
Bône-Guelma 3 % d°	13 46	468 »	463 25
Est-Algérien 3 % d°	13 50	465 50	462 »
Ouest-Algérien 3 % d°	13 48	473 »	462 »
Médoc 3 % d°	13 54	428 »	415 »
Andalous 3 % estamp. d°	11 »	198 50	192 »
Autrichiens 3 % 1re hypoth. d°	15 »	480 50	469 »
Nord-Espagne 1re hypothèque. d°	11 »	225 »	215 »
Saragosse d°	14 30	288 »	280 »
VALEURS DIVERSES			
Docks et Entrep. de Marseille. (Actions)	16 43	465 »	453 »
Entrep. et Mag. Gén. de Paris. d°	25 72	716 »	709 »
Cie Gle Transatlantique d°	17 30	355 »	344 »
Cie française des Métaux d°	27 95	665 »	655 »
Cie générale des Tramways d°	»	1125 »	1095 »
Cie générale des Eaux d°	59 98	2300 »	2250 »
Cie du Gaz de Bordeaux d°	82 66	1950 »	1930 »
Cie du Gaz général de Paris. d°	20 32	470 »	464 50
Cie du Gaz de Marseille d°	45 60	1170 »	1160 »
Aciéries de France d°	34 44	1175 »	1150 »
Forges et Chantiers Méditer. d°	25 30	850 »	829 »
Bateaux Parisiens d°	22 63	841 »	824 50
Cie franç. des Chargeurs réunis. d°	55 04	1539 »	1510 »
Cie des Lits militaires d°	44 79	1650 »	1640 »
Société de la Tour Eiffel d°	5 15	505 »	445 »
Cie internle des Wagons-lits d°	30 »	780 »	765 »
Régie des tabacs ottomans d°	25 »	291 »	280 »
Cie générale des Eaux 3 % (Oblig.)	13 46	479 50	476 »
— — 5 % d°	22 94	531 »	525 »
Cie Parisienne du Gaz 4 % d°	18 16	510 »	505 25
Gaz central 500 fr. 4 % d°	18 16	514 »	512 »
Cie du gaz p. France et Ét. 4 %. d°	18 20	514 »	510 »
Cie des Messag. Marit. 3 1/2 %. d°	15 84	512 25	510 »
Cie Gle Omnibus de Paris 4 %. d°	18 »	518 »	510 »
Cie Gle Voitures à Paris 4 %. d°	18 18	524 »	519 50
Cie Gle Voitures Urbaine 5 %. d°	23 30	178 75	165 »
Cie des Lits militaires 4 % d°	21 81	623 »	618 »
Canal de Panama, lots, t. p. d°	»	127 »	121 »
— — 210 p. d°	»	262 »	258 50
— — bons à lots 89. d°	»	117 »	113 »
Cie du Canal de Suez 5 % d°	24 50	670 »	660 »
— 3 % (1re série). d°	13 40	485 »	480 »
— 3 % (2e série). d°	13 50	484 »	477 »
Obligations du *Monde Moderne* (5 fr. net de revenu). — Coupons payables le 1er avril et le 1er octobre aux bureaux du *Monde Moderne* ou au *Comptoir général de crédit*, 17, rue du Pont-Neuf.	5 »	100 »	100 »

LA CARICATURE INTERNATIONALE



Les *Curiosités zoologiques de l'Afrique* (d'après *Fischietto*, de Turin). — L'EXPLORATEUR ANGLAIS : « Tiens, les merles de Fachoda ont une crête de coq, ou tout au moins de loin cela m'en a tout l'air. » (Allusion à l'occupation de Marchand et jeu de mot italien : *merli*, merles, désignant également les créneaux où, près du coq gaulois, flotte le drapeau français).



Lord Salisbury fermant boutique (d'après *Punch*, Londres). La politique de lord Salisbury au *Foreign Office*, encore trop calme au gré de certains dans les affaires d'Egypte et d'ailleurs, répond peu aux impatiences actuelles de l'Angleterre et la retraite du « Premier » serait goûtée outre-Manche, au moins par les plus belliqueux.



La Puissance militaire de la Turquie (d'après *Chout*, Saint-Pétersbourg).



Bouillie trop chaude (d'après *Humoristicke Listy*, Prague). — L'Allemagne, qui vient en premier pour goûter la bouillie du Czar, hésite à s'approcher de la terrine (sur laquelle on lit : « Désarmement ») ; — elle entraînerait cependant l'Autriche-Hongrie, l'Amérique, la France, et le restant de la bande, en attente derrière elle.

Nettoyage des meubles. — Le vernis qui recouvre les meubles et qui leur donne un aspect si agréable s'en va petit à petit et ne laisse à sa place qu'une surface terne, désagréable à l'œil. Nos lecteurs seront sans doute heureux de savoir comment on peut remédier à cet accident dont tout le monde est victime. Pour cela, on fait fondre à une douce chaleur :

Cire jaune. . . . . . . 125 grammes.
Orcanétine en poudre. 30 —

Tant que le mélange est sur le feu, on remue constamment. Ensuite on passe au travers d'une grosse toile ou mieux d'un tamis. Dans la partie qui a passé, on met 125 grammes d'essence de térébenthine et on continue de remuer jusqu'à complet refroidissement. On conserve dans un vase pouvant se boucher hermétiquement. Quand on veut réparer une surface décirée, on met un peu du mélange avec un chiffon de laine et on l'étend en couche mince. On frotte enfin avec un autre chiffon de laine jusqu'à ce que la surface soit bien polie et ne colle plus aux doigts.

Enlèvement des taches de boue et d'huile sur la soie. — Voici, d'après le *Praticien industriel*, le moyen d'enlever les taches de boue et d'huile sur la soie.

1° Pour enlever les taches d'huile sur la soie, si la tache est vieille, remettre dessus de l'huile fraîche; laisser ainsi une dizaine d'heures. On peut alors enlever la tache à l'essence de térébenthine avec un tampon de flanelle pour frictionner. Il faut avoir soin de dédoubler l'objet et de mettre un linge dessous pour recevoir la tache. Mais la composition suivante :

250 grammes d'essence de térébenthine,
30 grammes d'éther sulfurique,

mise en flacon bien bouché et employée en mouillant les taches et en les frottant avec un morceau de flanelle, est préférable à l'essence de térébenthine seule;

2° Pour enlever les taches de boue sur la soie, mouiller les taches avec un peu d'eau et couvrir ensuite de crème de tartre en poudre. Au bout de quelques minutes, rincer la partie tachée avec de l'eau claire.

Si l'étoffe est de couleur trop délicate, il ne faudrait pas laisser séjourner trop longtemps la crème de tartre, de peur d'altérer la couleur.

Pièces fausses de 20 francs. — Nous voici à l'époque de l'année où l'on dépense le plus d'argent. C'est, par conséquent, le moment où les pièces fausses circulent le plus; on ne se figure pas comme elles sont abondantes. La chose est particulièrement grave pour les pièces de 20 francs. Certaines, en platine doré, sont si bien imitées que les caisses de l'État elles-mêmes s'y trompent. Mais si, par malheur, elles s'en aperçoivent, la pièce est immédiatement coupée en deux. Ces pièces, en platine doré, sont à l'effigie de Napoléon III, non couronnées, avant 1860. On les reconnaît à ce que leur son est plus clair, plus argentin que celui des pièces ordinaires; de plus, les caractères des mots : « Dieu protège la France », sont comme hachés et, partout, presque illisibles. En outre, dans la figure, il y a diverses imperfections : la raie des cheveux est trop accentuée; la face est trop pleine, l'oreille un peu écrasée, la barbiche trop relevée à la pointe. Sur la même face, les lettres de l'exergue sont trop petites. Sur l'autre face, le chiffre 20 francs est trop gros et les armes manquent de relief. — Il existe aussi d'autres pièces analogues, mais couronnées et portant les dates de 1860 à 1870. Dans celles-là, la tête de l'empereur est trop courte et les feuilles de la couronne sont trop épaisses. Elles présentent d'ailleurs les mêmes défectuosités que les précédentes. Certaines sont aussi à l'effigie de la République; on les reconnaît à ce que la jambe droite du Génie présente une légère solution de continuité et semble cassée. Dans toutes ces pièces, ayant un peu roulé, la tranche laisse voir la couleur blanche du platine; elles ne valent pas plus de 8 francs. — Les pièces de 20 francs en cuivre se reconnaissent à leur son bizarre et à leur poids qui est d'un tiers plus léger que celui des bonnes pièces; à part cela, elles sont très bien imitées.

Encre pour écrire sur le parchemin. — Pour écrire sur le parchemin, il faut une encre spéciale qui, croyons-nous, ne se trouve pas dans le commerce. Aussi croyons-nous bon d'en donner la fabrication, très simple, comme on va le voir. On fait macérer 100 grammes de noix de galle broyée dans 200 grammes d'eau pendant quarante-huit heures. On ajoute ensuite :

Couperose verte . . . . 10 grammes.
Gomme arabique. . . . 5 —

On fait chauffer le tout à l'ébullition, puis on laisse refroidir. Finalement, on décante et on verse dans des flaçons bien bouchés, tenus au sec. Au moment de s'en servir, verser un peu de l'encre dans une petite capsule et chauffer légèrement.

Procédé pour préparer de la bonne glu. — Voici, d'après *la Science en famille*, le moyen à employer pour obtenir une glu excellente. On fait bouillir de l'écorce de houx pendant dix ou douze heures; lorsque la partie verte est séparée du reste, on l'expose pendant une quinzaine de jours dans un endroit humide, en ayant soin de la recouvrir; on la pile ensuite de façon à former une sorte de pulpe qu'on lave dans un courant d'eau jusqu'à ce qu'elle ne contienne plus aucune fibre. Puis on laisse fermenter pendant quatre ou cinq jours et on écume à plusieurs reprises. Pour l'emploi, on ajoute, en se plaçant au-dessus du feu, un tiers de partie d'huile de noix ou de graisse légère. Si l'on peut mettre cette recette en pratique, il faut certainement la suivre de préférence à la recette ci-après, qui est peut-être plus à la portée de tous. Dans un pot de fer, on met de l'huile de lin jusqu'au tiers. On place le pot sur un feu doux et on laisse bouillir lentement jusqu'à ce que, après avoir remué de temps en temps avec un bâton, l'huile soit devenue assez épaisse.

VICTOR DE CLÈVES.

LA CUISINE DU MOIS

Potage clair aux abatis. — Formule. — 1 kilo de gîte de bœuf, 3 abatis de dinde ou de grasse poularde, 3 litres d'eau, 20 grammes de sel, 1 carotte et 1 navet un peu gros, 3 beaux poireaux, 1 gousse d'ail piquée de 2 clous de girofle ; cuisson 4 heures.

Opération. — Mettre le bœuf à l'eau froide avec le sel, dans une petite marmite en terre, faire bouillir et écumer avec soin. Sauter la carotte et le navet, coupés en gros dés, lentement afin de les dorer, ajouter au bouillon avec les abatis liés avec du fil de cuisine. Lier le blanc des poireaux et le cuire 1 heure seulement.

Laver les foies et les laisser dégorger dans l'eau froide, les chauffer sans les laisser bouillir. Au dernier moment, les diviser en lames ; couper les poireaux de 2 centimètres de long, réunir aux foies dans la soupière, verser le bouillon passé et dégraissé, servir en même temps des tranches de pain dorées au four.

Pâté chaud de Pithiviers. — Formule : La pate. — 400 grammes de farine, 180 gr. de beurre, 5 grammes de sel, 1 décilitre de vin blanc.

Mélanger le beurre, le sel et la farine, mouiller, fraiser la pâte et la laisser reposer 2 heures au frais.

La garniture. — 6 ou 8 mauviettes, 250 gr. de foie gras, 50 grammes de mie de pain, 1 petit verre de cognac et de vin blanc, 60 grammes de beurre, 10 grammes de sel, épices et poivre. Deux petites bardes de lard.

Opération. — Tremper le pain dans un peu de lait. Ouvrir les mauviettes sur le dos, jeter le gésier, mettre l'intérieur dans un mortier avec le foie gras, piler, ajouter la mie de pain pressée, les assaisonnements et piler encore ; passer au tamis. Étaler la pâte en rond ou en carré ; sur le milieu une bande de lard, une couche de farce et une rangée d'alouettes remplies de farce ; une couche de farce, les autres mauviettes, la farce et l'autre barde. Parer la pâte, qu'elle déborde en pliant les côtés longs d'abord de 2 centimètres un sur l'autre, le dessous légèrement mouillé, aplatir les bouts, mouiller le dessus et replier les bouts. Avec les parures faire une abaisse qui recouvre le pâté, doré à l'œuf battu, presque aux trois quarts ; faire un trou au milieu ; y planter en forme de cheminée un papier fort, roulé ; dorer et ciseler au couteau ; cuire au four un peu chaud 2 heures.

Chapon de la Bresse à la Périgourdine. — Trousser un chapon de même que pour rôt. Foncer une casserole avec couennes de lard, oignons et carottes émincés, bouquet garni ; couvrir l'estomac du chapon avec des ronds de citron parés à vif et coupés très minces, puis d'une barde de lard. Le mettre dans une casserole où il entre juste, recouvrir d'un rond de papier d'office beurré, faire suer 5 minutes, arroser avec 1 décilitre de vin blanc de Sauternes, laisser tomber à sec, mouiller avec 1 litre d'eau chaude, saler, ajouter 500 grammes de gîte de veau, laisser cuire au four doux 1 heure un quart ou 1 heure et demie si le chapon est fort, arroser 2 fois.

Brosser 250 grammes de petites truffes, les monder. Dans une casserole qui ferme bien, on prépare : 1 décilitre de madère, 2 décilitres de jus du chapon bien dégraissé, on met les truffes et on fait bouillir 5 minutes.

La sauce. — Fondre et pousser à la noisette 30 grammes de beurre, mélanger 30 gr. de farine, blondir très peu, mouiller avec le jus et les truffes, laisser mijoter jusqu'au moment de servir.

Débrider et débarder le chapon ; l'estomac doit être blanc et fin, très appétant ; passer ce qui reste de jus, le dégraisser et le faire réduire pour le tomber à glace presque ; dresser le chapon sur un plat chaud, le jus autour et non dessus. Envoyer la sauce aux truffes dans une saucière.

Endives à la bruxelloise. — Formule. — 1 kilogramme d'endives fraîches et blanches, 150 grammes de beurre fin, 5 grammes de sucre semoule, 15 grammes de sel fin, un peu de poivre blanc et un soupçon de noix muscade.

Opération. — Parer les endives de façon à pouvoir éviter de les laver ; si on les lave, les essuyer en les pressant dans un linge ; les couper en rondelles de 1 centimètre d'épaisseur et les assaisonner.

Beurrer fortement un moule en cuivre un peu épais, rond, uni, de 18 centimètres de diamètre, tasser les endives, arroser le beurre fondu, couvrir d'un rond de papier d'office et d'un couvercle, cuire au four sur une plaque pendant 1 heure 1/2 environ ; renverser sur le plat de service. On doit obtenir presque un gateau bien doré, dans le genre des pommes Anna.

Bûche de Noël, aux marrons. — Le biscuit. — 4 œufs, 100 grammes de sucre, 100 grammes de farine, 1 petit verre de cognac.

Opération. — Monter le sucre avec 3 jaunes et le cognac, ajouter l'œuf entier et travailler 5 autres minutes, mélanger la farine, monter les blancs bien fermes et les incorporer.

Étaler cette pâte sur une demi-feuille de papier écolier et faire cuire 25 ou 30 minutes dans le four doux. En le sortant du four, retourner le dessus dessous sur la table, enlever le papier, badigeonner le biscuit avec un peu d'abricot, marmelade ou gelée, rouler en saucisson et laisser refroidir dans le papier.

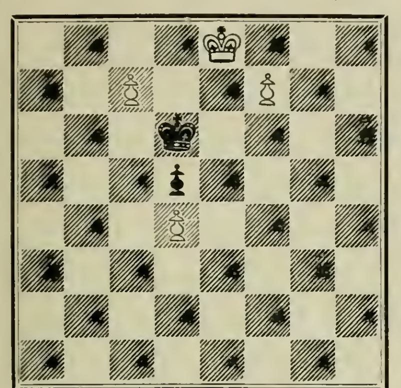
Piler 500 grammes de débris de marrons glacés, y ajouter 1 petit verre de kirsch, 1 décilitre de lait bouillant et 100 grammes de beurre fin ; passer au tamis, ramollir un peu la pâte à la cuiller de bois. Dans un plat long en argent on fait un petit canapé avec la purée de marrons, de 1 centimètre et de la largeur du biscuit. Couper celui-ci en 6 ou 8 tranches, étaler une couche de purée sur chaque tranche et les poser debout sur le canapé pour reconstituer le saucisson. Napper avec ce qui reste de purée. Prendre une carte de visite, la découper en dents de scie un peu grosses, passer d'un bout à l'autre et sur les côtés : la bûche est finie.

Pour imiter les branches on fait deux petits bouchons en purée de marrons et on les pique sur les deux côtés de la bûche.

A. Colombié.

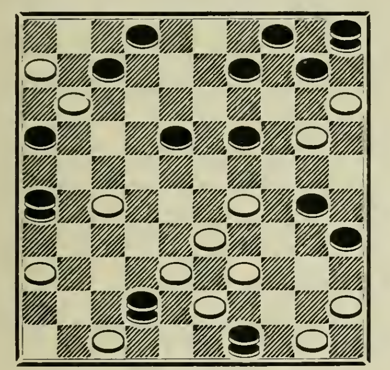
Jeux et Récréations, par M. G. Beudin.

N° 246. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 247. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

248. — Rébus graphique

Lundi, MARDI, *Mercredi*, **Jeudi**, Vendredi, Samedi, DIMANCHE.

N° 249. — MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUES

— Habite la Russie.
— Cité des bords du Rhin.
— Produit le jus divin.
— Au verbe s'associe.

N° 250. — LA LETTRE EN TROP

Enlever une même lettre aux dix mots de six lettres ci-dessous et former dix mots nouveaux de cinq lettres.

GUIMPE, REMÈDE, IMANAT, MARINE, CHEMIN, NOMBRE, ANIMER, TAMPON, EMPIRE, SOMBRE.

N° 251. — MOTS EN CARRÉ

— Au piquet il exerce un vrai droit léonin.
— Adjectif possessif du genre féminin.

SOLUTIONS

N° 239. — 1. D 1 C D échec. 1. F 8 F D couvre.
2. D pr. F échec. 2. F 8 D couvre.
3. F 6 T D échec. 3. D 7 R couvre.
4. D pr. F échec et mat.

N° 240. — $\frac{42}{20}$ $\frac{37}{29}$ $\frac{26}{17}$ $\frac{21}{26}$ $\frac{28}{12}$ $\frac{17}{21}$ $\frac{35}{34}$ $\frac{30}{25}$ $\frac{37}{27}$ $\frac{32}{38}$ $\frac{36}{26}$ $\frac{31}{37}$ $\frac{41 \quad 5}{}$ fait dame et gagne.

N° 241. — La solution de ce problème étant très longue, nous ne la donnerons que dans le prochain numéro.

N° 242. — Pomme, Somme ou encore Poire, Loire.

N° 243. — Mat, Tam-Tam.

N° 244. — Sur la place de Bavay (Nord), d'où partent les sept chaussées romaines, dites de Brunehaut, se trouve la statue de la reine Brunehaut. Ce monument. de 10 mètres de haut environ, est en pierre de taille. Brunehaut, le front ceint de sa couronne, est debout, et de sa main droite montre la route de Paris. Chacune des faces du piédestal porte le nom et les armes de la ville où se terminait chacune des chaussées Brunehaut. On y lit : Cologne, Utrecht, Tournay, Amiens, Soissons, Reims, Trèves.

Au point initial des chaussées on lit cette inscription : « Ces voies furent construites par Marcus Agrippa, lieutenant de César Auguste, vers l'an 25 avant J.-C. et restaurées par la reine Brunehaut. morte en l'an 618. — Ce monument a été réédifié en l'année 1872. »

N° 245. — Pour trouver le jour de la semaine d'une date donnée, la méthode la plus simple est celle-ci : Prenez l'année considérée, son quart sans fraction et le nombre de jours écoulés, inclusivement, depuis le 1er janvier; faites la somme de ces trois quantités, puis de cette somme : retranchez 2 si l'année considérée est antérieure à la réforme du calendrier (octobre 1582) et, si les années sont postérieures à cette réforme, retranchez 12 (au lieu de 2) pour le XVIIe siècle, 13 pour le XVIIIe et 14 pour le XIXe; puis divisez la somme, ainsi réduite, par 7 : le reste de cette division indiquera le jour demandé, dimanche étant 1, lundi 2... et samedi 0, pour 7e jour.

Exemples :

1° François Ier écrivit les paroles en question le 24 février 1525, c'est-à-dire : $1525 + 381 + 55 - 2 = 1959$: $\frac{1959}{7} = 279$, reste 6 = un *vendredi*.

2° Cambronne a prononcé son fameux mot le 18 juin 1815, c'est-à-dire : $1815 + 453 + 169 - 14 = 2423$: $\frac{2423}{7} = 346$, reste 1 = un *dimanche*.

Nota. — L'exactitude des résultats ci-dessus a été contrôlée par la méthode des lettres dominicales et par les tableaux publiés chaque année dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*.

Adresser les communications pour cette page à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse

BIBLIOGRAPHIE

Voici le moment venu d'aller rejoindre les hirondelles, et de tous les pays où le soleil est roi, c'est encore nos côtes de Provence où sa souveraineté paraît la plus aimable. Tous les ans, le mouvement s'accentue et, tout à point pour l'éclairer cette année, paraît, à la librairie May, le guide-album de Constant de Tours, consacré aux **Côtes de Provence.** De plus fort en plus fort : 160 dessins d'après nature. C'est trop, dirions-nous volontiers, car l'image prend la place du texte et ce texte vaut bien l'image. Nous ne pourrions que répéter ce que nous avons dit souvent à propos de ces guides-albums : ils sont compris avec un rare mélange de goût artiste et de sens pratique qui en font le plus précieux des auxiliaires de voyage. Un soupçon de réclame intéressée se glisse, serpent dans les fleurs, entre les pages de la plupart des guides, surtout de ceux que Compagnies et Sociétés distribuent gratuitement. Ici l'indépendance de l'écrivain éclate à chaque page et ses opinions donnent la sécurité. Pour les débutants, cet album sera le sommet d'où l'œil embrasse le panorama d'un pays avant de se fixer sur un point. Il rappellera aux initiés de chères impressions et il consolera ceux qui restent attachés à leur chaîne.

M. Henri Avenel vient de publier la dix-huitième année de son **Annuaire de la Presse française et du Monde politique.** Les dernières élections donnent à cette édition une importance exceptionnelle, car elles y sont consignées en de nombreux tableaux que l'on ne trouverait nulle part ailleurs. Le répartissement des votes est présenté sous tous les aspects, et ces groupements ingénieux expriment la philosophie politique de la France. Tous les partis y trouveront leur compte d'enseignements et de réflexions. Mieux que tous les discours, les chiffres, réunis ici au prix d'un labeur dont l'effort n'est égalé que par l'intelligence, permettront aux esprits curieux des destinées de la patrie de comparer le présent au passé et de prévoir l'avenir.

Cet ouvrage considérable donne le tableau de la presse, complet pour la France et suffisant pour l'étranger. A feuilleter ces pages si remplies, une pensée vient et grandit en proportion de leur nombre. Que de noms se pressent ici, beaucoup de célèbres, presque tous connus, les autres encore dans le rang, mais que l'on sent armés pour la bataille! Quelle puissance représentent ces esprits vivants, actifs, hardis, courageux, toujours sur la brèche! C'est l'armée de la pensée.

Les plaisanteries faciles sur la presse ne font plus rire. Quelques indignités personnelles et passagères ne sauraient diminuer une corporation qui est une élite dans son ensemble. Ceux qui feignent de la dédaigner sont les premiers à requérir son appui et, quand toutes les autorités semblent disparaître, seule la suprématie de la presse s'affirme.

Encore est-ce une puissance qui s'éparpille comme celle des vents et se replie souvent sur elle-même comme celle des marées. Malgré leurs nombreuses associations et leurs syndicats parfois illusoires, les journalistes sont isolés. La politique les sépare, eux qui sont supérieurs à la politique; les questions sociales les divisent, eux qui tiennent en main la solution des questions sociales; les personnalités les irritent, eux qui mesurent tous les jours la valeur des renommées; l'argent les trouble parfois, eux qui pourraient être les uniques dispensateurs de la fortune.

Mais le temps est proche où la presse, étonnée de la vanité de ses divisions, se ressaisira et réunira le faisceau de ses forces. Ce jour-là elle sera la maîtresse du monde.

Et cet annuaire apparaîtra comme le livre d'or de l'intelligence humaine. Cette fois, M. Henri Avenel a écrit une très juste préface sur l'influence de la presse sur l'éducation nationale. Alors il pourra intituler son article de ces simples mots: La Presse souveraine.

Nous n'avons pas pu signaler plus tôt un ouvrage du commandant Chabrol sur nos **Opérations militaires au Tonkin**, publié chez Lavauzelle; mais son intérêt est toujours actuel et son enseignement permanent. Quelques mots suffisants sur les grandes lignes de l'histoire d'Annam précèdent le résumé historique des combats qui, de 1885 à 1895, ont achevé la pacification des territoires composant la partie annamite de notre empire d'Indo-Chine. Ces combats, dont l'auteur a pris une noble part, sont exposés avec la plus grande exactitude et cette clarté sans phrases à effet que doit toujours rechercher l'officier d'état-major dans ses écrits techniques. C'est le général Duchemin, le commandant en chef de 1892 à 1896 et le grand pacificateur du Tonkin, qui décerne à l'ouvrage cet éloge mérité, et le lecteur demeure saisi de tant d'exemples de courage donnés par les officiers et les soldats dans ces campagnes d'héroïsme obscur. Le nom des combats eux-mêmes, dont les désinences annamites entrent mal dans nos oreilles européennes, ne laisse qu'un souvenir confus, et ceux qui y sont tombés savaient qu'ils se sacrifiaient à la grandeur de la patrie. La liste des officiers morts au champ d'honneur se retrouve dans l'ouvrage du commandant Chabrol comme au piédestal d'un monument funéraire. On peut y compter aussi les soldats victimes de leur devoir et reconnaître que ces petits combats ont souvent été proportionnellement plus meurtriers que des grandes batailles. Nombre de nos officiers ont trouvé dans les campagnes coloniales l'expérience des faits accomplis; ils ont pris contact avec l'ennemi; ils ont mesuré leur pouvoir sur leurs troupes et ce qu'on pouvait attendre d'elles. C'est un enseignement supérieur à celui de la théorie, et ceux qui n'ont pas pu être acteurs eux-mêmes trouveront utilement, dans un ouvrage comme celui-ci, un écho direct de l'action.

A. Q.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

14756. — Lib.-Imp. réunies, Motteroz, D^r, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Le

Monde Moderne

Décembre 1898

LA CLOCHE

24 AOUT 1572

— Par les cornes de Belzébuth, serait-ce point toi, Tavardin, vieux parpaillot ?

La phrase, malgré l'enluminure violente des mots et la grondante truculence du juron, fut lancée d'une voix sourde, étouffée, contenue à dessein ; elle marquait plus de chagrin que de colère et semblait attendrie, douloureuse.

Celui qui venait de l'articuler ainsi, presque en sourdine, un homme d'une cinquantaine d'années, aux gestes encore souples malgré sa corpulence imposante, émergea soudain de l'ombre épaisse formée par le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois et acheva d'enfouir dans ses chausses l'énorme clef avec laquelle il avait fermé la porte de l'église.

Le mouvement de sa tête projetée en avant mit en relief un nez empourpré comme une vigne d'automne et dont la coloration s'aviva en braise ardente, dès qu'il se trouva frappé brusquement par le reflet du soleil couchant incendiant encore quelques nuages tendus en travers du ciel.

— Barbanson ! .. Barbanson en graisse et en lard !... Barbanson en personne !... Ah ! ah ! ah ! On m'avait bien dit que je te rencontrerais dans ces parages et que je te reconnaîtrais à première vue !... Pas besoin de demander ton signalement, c'est toujours le même, un falot en plein milieu du visage, comme autrefois, et un ventre qui a besoin de cercles comme un tonneau !... Ah ! ah ! ah !... Quant aux idées, toujours les mêmes aussi, à ce que j'entends, toujours aussi enragé papiste, hé ! compère Barbanson ?

Ce fut ricané d'une voix sonore et affectueuse, roulant des fracas de bataille et allant éveiller orageusement les échos du cloître.

Une main sur la coquille d'acier bruni d'une immense rapière, l'autre tiraillant le poil ébouriffé d'une longue moustache, se campait au centre de la place, avec un air de surprise joyeuse, un grand gaillard aux larges épaules, au buste athlétique emprisonné dans une casaque de buffle rejoignant un haut-de-chausses de drap commun, les jambes perdues jusqu'à mi-cuisses en de profondes bottes poudreuses dont les éperons sonnaient sur le pavé.

Les cheveux ras poivre et sel sous le feutre roussi, les joues tannées par le grand air, le nez à l'ossature luisante courbé en bec d'acier sur les moustaches, la barbiche en pointe achevaient de lui donner la tournure et la mine d'un de ces vieux routiers, plus habitués à l'atmosphère des champs de bataille qu'à celle des villes, et ayant plus d'années de campagne sur le corps que d'écus dans la bourse.

— Chut !... Plus bas ! Plus bas ! commanda Barbanson, baissant le dos et levant à demi ses deux bras, les mains étendues horizontalement devant lui comme pour étouffer ce verbiage tapageur ; en même temps, d'une circonspecte ondulation du cou, il jetait sur la place, sur les maisons muettes, vers le débouché des rues et dans la direction de l'hôtel de Bourbon, cependant silencieux, un craintif regard circulaire.

Le soldat eut un sursaut brusque, une

véritable révolte, et son gosier éclata en coup de bombarde sous la poussée des mots :

— Ho ! ho ! Est-ce là le camarade qui se battait si rudement au temps jadis et qui n'avait pas assez de toute sa voix pour crier au milieu de la mêlée, si fort qu'on aurait juré la trompette de Jéricho ? Les Espagnols ne te reconnaîtraient plus, mon pauvre Barbanson, dans ce marguillier effarouché, d'autant que, par l'Amiral, tu en portes déjà l'uniforme !... Le diable soit de la Messe qui...

Ces derniers mots furent étouffés sous une épaisse main qui vint s'appliquer lourde et impérieuse sur ses lèvres :

— Ventre du pape, Tavardin, damné bavard, si tu tiens à ton salut et à mon amitié, tais-toi !...

Sous les dernières lueurs finissantes de cette chaude journée d'août, la silhouette massive et robuste de Barbanson se détachait sur les arcades enténébrées du porche, tout le bas de l'église entrant peu à peu dans l'ombre, tandis que la tourelle seule restait encore éclairée. En dépit de son costume uniformément noir, imprégné d'une vague et persistante odeur d'encens, malgré l'absence de toute arme à sa ceinture, la figure énergique, cuite à tous les soleils, le front entaillé d'une balafre, le nez rubicond et les moustaches martiales trahissaient encore le soldat.

La rudesse du geste qui avait renfoncé les paroles dans sa gorge, la gravité inquiète des yeux noirs fixés avec autorité sur les siens, avaient cloué Tavardin à la même place sans qu'il fît un mouvement ou articulât un mot de plus. Il regardait son camarade sans rien comprendre à son attitude.

Celui-ci, les sourcils réunis par l'effort de l'attention, écouta un instant les confuses rumeurs de Paris arrivant jusqu'à eux par-dessus les toits en pignon de la capitale, poussa jusqu'à la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, s'avança vers celle du Petit-Bourbon lui faisant suite, pour examiner les masses ténébreuses de l'hôtel de Bourbon et du Louvre dont les fossés étaient gardés par des soldats.

Tout était désert ; la nuit venait. Des passants, très rares, glissaient en ombres furtives ; à peine une lumière étoilait çà et là quelque fenêtre ; du côté de la Seine, le long du quai de l'Escolle Saint-Germain, du port aux Passeurs, du port de Bourbon et du port au Foin, un silence profond, silence de tombe qui semblait envahir peu à peu tout le quartier depuis la rue du Froid-Mantel, au delà du Louvre, jusqu'à celle de l'Arbre-Sec, derrière l'église.

Sans doute, ce calme, cette solitude rassurèrent Barbanson ; revenant à petits pas, il frappa sur l'épaule de son ancien ami, interloqué et intrigué par ces bizarres allées et venues :

— Allons ! viens, je t'emmène chez moi : nous souperons ensemble. Mais, par la mort Dieu, ne dis rien, ne t'étonne de rien ou je te plante là et tu te débrouilleras tout seul !

En quelques enjambées ils atteignirent un petit logement attenant à l'église, sans que Tavardin, devenu subitement muet, cherchât à s'expliquer le motif des étranges manières de son compagnon et pensât à s'offusquer de cette réception extraordinaire.

C'étaient non seulement des compagnons d'armes, mais des amis d'enfance.

Nés tous deux dans le même village du Blésois, ils s'étaient juré une amitié éternelle que rien ne romprait jamais, et, devenus grands, avaient d'abord fait leurs premières armes ensemble sous les ordres de François de Guise contre Charles-Quint. Ç'avait été la meilleure époque de leur existence, la période durant laquelle leur affection avait été la plus étroite et la plus complète. Après avoir défendu Metz avec le duc de Guise en 1552 et battu les Espagnols, ils se trouvaient encore de compagnie, l'année 1557, à la bataille de Saint-Quentin, faisant tous deux partie de la troupe que Gaspard de Coligny avait jetée dans la place pour la défendre ; enfin, en 1558,



c'était côte à côte qu'ils prenaient Calais.

Entraînés par des fortunes différentes, ils se perdaient ensuite de vue pendant quelque temps, n'ayant plus aucune nouvelle l'un de l'autre, se croyant réciproquement morts, puis se retrouvaient brusquement face à face dans des camps

opposés, Tavardin, huguenot, avec le prince de Condé ; Barbanson, catholique, l'un des meilleurs soldats du maréchal de Tavannes.

Ç'avait été une terrible surprise pour ce dernier. Pourquoi Tavardin, né de parents catholiques, bon catholique lui-même autrefois, avait-il quitté la religion des siens pour se faire protestant ?

Ce fut en vain que Barbanson chercha à éclaircir ce mystère, en questionnant, lorsqu'il le put, son ami d'enfance. Celui-ci ne donna que des raisons vagues, invoqua de mystérieux engagements, de sentimentales et énigmatiques considérations ; mais le catholique pensa toujours qu'une influence féminine, cette influence qu'ils s'étaient tous deux promis de ne jamais subir, en ne se mariant pas, avait cependant pesé à un moment de son aventureuse existence sur la détermination de son ancien compagnon. Depuis, soit par zèle de nouveau converti, soit par suite de quelque serment, Tavardin n'avait plus voulu ou n'avait plus eu la liberté de revenir à ses premières croyances.

L'amitié jurée entre eux n'en avait pas été brisée pour cela ; ils se combattaient, s'invectivaient au besoin dans les intervalles de repos, mais leur cœur conservait toujours la même tendresse profonde pour le camarade de naissance.

A la suite du combat indécis d'Arnay-le-Duc et de la paix signée le 2 août 1570 à Saint-Germain-en-Laye, paix qui donnait aux protestants quatre villes de sûreté, la Rochelle, Montauban, Cognac, la Charité, la confiance étant revenue dans tous les esprits, le huguenot regagnait son village du Blésois pour y vivre d'un petit bien qu'il possédait ; l'autre, grâce à la protection de son chef, obtenait la place de gardien de l'église et du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, la paroisse royale.

Au bout de deux longues années de repos, las de son inactivité, entendant constamment parler de la guerre, toujours prochaine, toujours reculée, que l'on devait faire en Flandre, Tavardin, sachant son ancien compagnon d'armes en bonne position de lui être utile, s'était décidé à quitter la province pour venir renouer connaissance avec lui et lui demander son appui.

Ce fut ce qu'il lui expliqua brièvement, tout joyeux de trouver bon gîte et bonne table, après une harassante journée de marche, précédée de beaucoup d'autres, mais plus fatigante encore parce qu'il avait dû la faire à pied, sa monture étant morte à l'avant-dernière étape.

Barbanson, réfractaire au mariage et qui n'avait jamais voulu entendre parler de se mettre en ménage même pour prendre sa retraite, vivait seul. Il y gagnait de n'avoir à craindre autour de lui ni indiscrétions ni bavardages ; du reste, l'exemple de la transformation religieuse opérée dans son ami par une volonté de femme, même passagère, n'avait certes pas été pour peu de chose dans cette détermination de nouveau prise par lui de rester éternellement célibataire.

En vieux soldat habitué à tout faire par lui-même, il lui suffit de quelques instants pour mettre le couvert et étaler sur la nappe quantité de victuailles appétissantes, accompagnées de nombreuses bouteilles poudreuses comme des fantassins après une marche forcée.

Cette vue épanouit le visage de son convive qui, montrant un solide pâté entouré des imposants flacons, décida, la lèvre humide de gourmandise :

— Voilà une citadelle que j'aurai un fameux plaisir à attaquer, malgré les pièces au long col qui la défendent !... Jamais je ne me serai senti plus de cœur pour monter à l'assaut...

Barbanson soupira :

— Il y a longtemps que nous n'aurons combattu ainsi de compagnie contre le même adversaire !

— Ma foi ! tu dis vrai ! s'exclama Tavardin en prenant place, sans décrocher sa rapière par vieille habitude de soudard toujours sous les armes. — C'est la première fois que nous soupons en

tête-à-tête depuis ce maigre repas que nous fîmes au revers de la tranchée, sous les murs de Calais, au nez et à la barbe de ces enragés d'Anglais qui nous criblaient de projectiles de toute espèce pour assaisonner nos plats !

— C'était le bon temps tout de même ! appuya l'autre. On ne songeait qu'à bien se battre, à bien manger et à bien boire !... Ah ! je voudrais être d'autant d'années moins vieux !... Quatorze ans déjà de cela, quatorze ans ! Si amis qu'on était, et maintenant... ennemis !...

Le routier hocha la tête :

— Bah ! On ne l'a jamais été beaucoup, quand même : le cœur n'a jamais changé, lui, si le cerveau a un peu varié !... Du reste, il n'y en a plus d'ennemis, puisque tout est raccommodé, que le roi a marié sa sœur à Henri de Navarre et que l'amnistie a été proclamée ! On va se rebattre en Flandre, et tu viendras, et nous nous battrons encore coude à coude et nous boirons gaiement, comme nous allons le faire aujourd'hui, sans soucis, sans préoccupations, en songeant que la vie est belle, que nous sommes toujours solides, qu'on est heureux de pouvoir jouir et profiter des bonnes choses, des excellentes choses que la terre produit pour la satisfaction de nos corps et la joie de nos esprits !...

Son hôte semblait rêveur ; une obsession pesait sur son front, rabattait en fronces épaisses ses sourcils sur ses yeux ; il murmurait, se parlant à lui-même :

— Boire, oui, un peu, mais pas trop !... Il faut être sage aujourd'hui !... Diable de consigne, va !...

Il tendait par moments l'oreille vers la fenêtre, guettant des bruits lointains, avec le même marmottement songeur :

— Je n'aurais qu'à me griser, à oublier !... Sang du Christ, quelle affaire !... Ce soir, c'est défendu !...

— Tu n'as pas fini de jaboter tout seul ! interrompit la grosse voix rieuse de Tavardin.

Se secouant pour échapper aux pensées qui le tourmentaient, le catholique déclara :

— Je te donne le logis et la pâtée pour tout le temps de ton séjour ici ; mais tu vas me promettre...

— Par l'Évangile, tout ce que tu voudras ! — riposta le voyageur, qui, déjà installé, une fourchette brandie d'une main, un couteau de l'autre, attendait, les yeux luisants et les narines tendues vers le centre de la table, que son amphitryon prît place et commençât l'attaque contre les fortifications du pâté. — Mais donne le signal ; je ne peux plus tenir mes gaillards, ils veulent monter à l'assaut !...

Barbanson, s'asseyant, enfonça méthodiquement le couteau à découper en plein cœur de la citadelle, et continua d'expliquer :

— ... Me promettre, pour des raisons à moi connues, importantes pour ton avenir, de ne pas bouger de chez moi, quoi qu'il arrive... Tu comprends ?

— Entendu ! riposta l'affamé, les prunelles rivées sur le plat. — Heum ! quel parfum ! Il sent fameusement bon, l'intérieur de ton fort !... Un pan de ses murailles ne me fera pas peur, tu sais.

Un énorme quartier, où tremblaient des chairs blanches et roses, emplit à moitié son assiette, avec cette recommandation :

— Mange, et surtout sois aveugle et muet, et sourd, tout le temps que tu demeureras ici !

Tavardin, la bouche pleine, répondit :

— Convenu !... Bien que, en vérité, tu sois devenu joliment bizarre et que ce fameux Paris, que je ne connaissais pas, soit fort extraordinaire !... Partout des gens pressés, inquiets, évitant de se parler !... Il y a donc la peste, ici ?... Je ne me figurais pas la capitale ainsi !... Ah ! si je n'avais pas une faim de loup et une soif à absorber un fleuve, ce que ça me démangerait de savoir pourquoi on me regardait tant quand je suis arrivé, pourquoi on me répondait si brièvement quand je demandais mon chemin, pourquoi ceci, pourquoi cela ?... Mais, mo-

tus, muet, sourd et aveugle, c'est juré !... A ta santé, vieux camarade !...

Barbanson le regarda sans répondre, paraissant lutter contre des mots qui voulaient s'échapper malgré lui de sa bouche. Il se contenta de remplir jusqu'au bord le gobelet que le buveur venait de vider et de n'emplir qu'à moitié le sien.

Peu à peu les vins brûlants délièrent la langue du convive à mesure que la première violence de son formidable appétit se calmait ; Tavardin devint loquace, expansif : il lança avec une certaine conviction sensuelle :

— Tu as une vraie cave de chanoine, compère, une cave d'homme d'église !... Cela a du bon, le papisme !

Barbanson trempa ses lèvres dans son gobelet pour cacher l'émotion qui le gagnait, et, l'ayant vidé complètement, le remplit de nouveau machinalement, puis goûta lentement, savourant gorgée par gorgée le précieux liquide, auquel il devait les rubis de son nez :

— Oui, c'est du bon ! C'est celui pour les amis !

Ses coudes, plantés dans la table, il s'attendrit :

— Nous étions si amis ! Nous en avons tant supporté ensemble, le froid, la faim, le typhus, les balles !...

— Puisqu'on te dit que nous le sommes toujours, qu'on n'a jamais cessé de l'être, amis, vrais amis, à la vie, à la mort ! — gronda doucement l'autre, les yeux tout papillotants, allumés de lueurs gaies, et son gobelet heurta celui du camarade.

Celui-ci but à petits coups, ensuite plus vite, attiré, humant avec une gourmandise grandissante, dans l'oubli de tout ce qui n'était pas la joie de vivre :

— Fameux !... Il me semble meilleur encore depuis que tu es là, toi, mon fidèle !... Hé ! te souviens-tu de ce grand pendard d'Espagnol qui faillit me fendre la tête comme une courge et que tu dépêchas d'un si fier coup de hallebarde, en plein creux des fossés de Metz !... J'en porte toujours les traces, tu sais, et lorsque je passe mes doigts sur mon crâne et que je sens la couture de la cicatrice, je me dis : — « Ça, c'est un souvenir de vingt ans, du temps de mon grand ami et sauveur Tavardin ! »

— Heu ! Je n'ai pas eu de mal à faire ce sauvetage-là, bien sûr !... Cet Espagnol que tu dis, ça vaut bien l'Anglais qui allait m'embrocher à l'assaut de ce même Calais dont je parlais tout à l'heure et que tu arrêtas si à propos d'une pistoletade en travers du corps qui le mit où il comptait me mettre !...

A ces ressouvenirs sortis un à un des cendres légères du passé comme de précieuses et rares liqueurs soudainement retrouvées en quelque cellier merveilleux, des larmes heureuses humectaient leurs yeux à mesure aussi que leurs trognes s'enrubifiaient mirifiquement sous les lampées successives de pleins gobelets de vieux vin couleur de pourpre.

Barbanson, qui d'abord résistait, faisant mine de boire et ne buvant qu'à demi, se laissait à présent aller, tenant vigoureusement tête à son invité et lui donnant l'exemple ; un amollissement croissant détendait ses traits longtemps crispés, déliait ses grosses lèvres avides, et, noyé dans le vin, brisant ses dernières résistances, le sourire montait ; son nez maintenant flambait comme aux plus beaux jours.

Prêt à des révélations, il supplia en une crise suprême de tendresse :

— Tavardin, mon vieux compagnon, tu ne sais pas ce que tu devrais faire pour moi ?

— Tout, tout ce que tu voudras !... Je serai muet, aveugle et sourd, c'est promis ! Les promesses pour moi, c'est sacré ; rien ne me fait plus changer ! Un serment, c'est un serment, c'est pour la vie !... Hein ! Te voilà heureux !... A boire encore, toujours !...

L'autre bégayait :

— Tu devrais renoncer à ton maudit prêche et crier avec nous, avec moi : « Vive la Messe ! »

— Ouais ! se rebiffa le soldat, reprenant son sang-froid. C'est pas de jeu ce



que tu réclames là : je n'ai pas juré ça !... Mon serment...

— C'était pourtant ton parti autrefois ! objecta le gardien.

— Mon parti !... Halte-là !... Compère, en Guyenne, j'ai eu affaire à Blaise de Montluc, le *boucher du roi;* je ne serai jamais de ce parti-là !... Le parti du connétable de Montmorency, le *capitaine Brûle-Bancs,* si heureusement tué

par Stuart à la bataille de Saint-Denis, oh! que non pas!... Je suis soldat, moi, et pas massacreur!...

Barbanson se leva à demi, comme souffleté, hurlant :

— Massacreur!... Appelle plutôt ainsi ton capitaine Briquemaut, se faisant un collier avec les oreilles des prêtres qu'il avait égorgés!... Massacreur, c'est ton baron des Adrets obligeant, par raffinement de cruauté, ses malheureux prisonniers à sauter du haut d'une tour à Montbrison!. . Massacreur!... Heureusement que Montesquiou a bien commencé à prouver de quel côté était le bon droit, à la bataille de Jarnac, en cassant la tête de ton prince de Condé, tandis que le meurtrier du brave connétable, Stuart, fait prisonnier, était tué à coups de poignard!... Ah! tiens! Vous ne valez pas mieux les uns que les autres, décidément, et on aurait bien tort de chercher à vous convertir!...

Et d'une voix plus sourde, éraillée par ce déchaînement de paroles furieuses, il conclut, menaçant :

— Mais le temps de la vengeance est venu, et vous y passerez tous, messieurs les parpaillots!...

Plus calme, alourdi par la nourriture qu'il avait engloutie, par le vin déjà bu, Tavardin, toujours assis, riposta :

— Ho! ho! *Tels chats ne se prennent pas sans mitaines!* disait notre vaillant La Noue en forçant l'armée royale à lever le siège de Cognac. On connaît nos griffes et on ne s'y frottera pas.

Le gardien de Saint-Germain-l'Auxerrois vida son gobelet d'un trait pour lubrifier sa gorge enrouée et poursuivit :

— Moncontour nous a vengés, et le fameux Gaspard y a eu la mâchoire fracassée; sans compter qu'il est bien malade en ce moment-ci! — souligna-t-il, faisant allusion à l'attentat dont Coligny venait d'être victime deux jours auparavant.

Son ancien camarade ignorait encore le crime de Maurevel, le *Tueur du Roi,* comme on l'appelait; il questionna machinalement :

— Hein? Malade! Comment cela?

— Oui, quoique celui qui a tiré sur lui ait eu la maladresse de le manquer, lui brisant seulement le bras gauche et lui coupant l'index droit!...

— La maladresse!... Est-ce de Coligny que tu parles ainsi, Coligny sous lequel tu as combattu avec moi, lorsqu'il nous a jetés si habilement dans Saint-Quentin pour défendre cette place?... Un attentat pareil, un assassinat!... Et tu oses dire, toi, Barbanson, la maladresse!... Voilà donc ceux avec lesquels tu me demandes de m'associer!...

Cette fois, à demi dégrisé par l'indignation, le routier, lui aussi, s'était soulevé de son siège; ses deux poings sur la table, tout le corps arc-bouté sur ses bras semblables à des piliers, il donnait, en catapulte vivante, de la tête devant lui, ne pouvant donner du corps, oscillant comme une barque sous un coup violent de roulis et ne se maintenant debout que par un miracle d'équilibre, en son mouvement balancé de pendule.

En face, de l'autre côté de la table, heureusement très large, tête baissée également, appuyé de la même façon, avec un balancement presque pareil, la face cramoisie, Barbanson lui crachait d'obscures menaces en plein visage.

C'en était fini des doux propos, des souvenirs émus, de l'amitié, de la reconnaissance des frères d'armes, la haine religieuse les dévorait et tout ce vin ardent absorbé brûlait dans leurs veines comme un feu caché de volcan qui alimentait incessamment leur colère, faisant jaillir une intarissable coulée de paroles farouches et insultantes.

Debout de chaque côté de la table, sans lâcher ce précieux et unique point d'appui, ne pouvant se frapper de la main, ils se bombardaient de leurs prunelles étincelantes, où flambaient les torches de la fureur et de l'ivresse.

Tout près d'eux, au moment où ils essayaient vainement de soulever la



table massive pour la renverser chacun sur l'adversaire exécré, le timbre d'une horloge tinta lentement.

Barbanson compta tout haut :

— Un... deux... trois...

Tout s'éteignit, retombant dans le silence, et Tavardin, surpris, dit :

— Trois !.. Hein ? Qu'y a-t-il ?... Trois heures, déjà ?

D'un violent effort le gardien de l'église s'arracha à la table, s'exclamant :

— Trois heures !... C'est impossible !... J'aurais entendu... Je... je...

Il releva la tête et ses yeux perçant le nuage trouble étendu sur eux fixèrent un cadran placé dans un des angles de la pièce ; il balbutia :

— Onze heures trois quarts !... Ce sont les trois quarts !...

Un sursaut le secoua de la nuque aux talons :

— Par la Messe, j'allais trahir !... Qu'aurait dit M. de Tavannes ?... J'ai une mission, oui, une mission... La... laquelle ?... C'est lui-même qui m'a donné l'ordre... Voyons, du calme !

Ses doigts se promenaient sur son front, semblant aider à débrouiller l'écheveau emmêlé de ses souvenirs ; il

s'écria, avec une certaine suite, en son incohérence d'ivrogne :

— J'y suis!... Oui, je sais : il faut aller là-haut et je n'ai plus qu'un quart d'heure. Au premier coup de minuit, je dois... Un quart d'heure seulement !... Jamais je ne pourrai tout seul !... Damné vin !... Ah ! j'y songe ; après tout, il s'agit pour moi de l'honneur, de la vie!... Tavardin, un ami tout de même, malgré... Un ami, il doit me secourir, m'aider !... Je lui ai sauvé la vie ; lui aussi, nous sommes quittes, c'est vrai !... On peut recommencer : je le sauverai encore... Alors, je peux bien lui demander... Il m'aidera, c'est dit !...

Et, la voix mouillée, pleurarde, se laissant retomber sur un siège, il implora :

— Tavardin, tu m'en veux ?... Tu n'es plus mon ami ?... Hein? Si on oubliait tout ?... Faisons la paix, veux-tu ?

L'autre souriait mollement, déjà prêt à céder, n'éprouvant aucune haine véritable contre son amphitryon ; il acquiesça :

— Je veux bien, moi !... C'est toi, avec tes histoires...

Comme si ses forces lui fussent soudain revenues sous le coup de fouet de cette colère passagère, il parvint à faire le tour de la table sans se tenir; il marchait très raide et très droit, flageolant à peine, à la grande admiration de son camarade qui avait cependant conscience d'avoir moins bu que lui.

Le soldat avait empoigné de ses doigts gourds son gobelet et le tendait en disant :

— La preuve, c'est que je veux encore boire à ta santé... en vrai ami, toujours !...

— Buvons ! approuva le camarade, sans résistance devant le liquide vermeil.

Les gobelets sonnèrent, heurtés pesamment ; le vin, en coulant en cascade dans le gosier de Barbanson et en envoyant ses fumées vivifiantes vers son cerveau, au lieu d'accroître son ivresse, parut momentanément nettoyer et éclaircir ses idées encore brumeuses. La pensée diabolique qui avait traversé son esprit s'accentua, s'affermit, en même temps qu'il se rendait tout à fait compte de son impuissance à se lever seul et à se diriger ainsi que l'avait fait le protestant.

Les yeux fixés toujours sur l'aiguille qui s'avançait vers minuit, il suggéra, doucereux, tenaillé par la pensée fixe du devoir à remplir, de la mission de confiance dont on l'avait chargé :

— Hé bien, si tu es un ami, comme tu le prétends, l'ami d'autrefois enfin, tu vas me rendre un service, un grand service, d'où dépend pour moi...

— Un service ! s'exclama Tavardin sans le laisser achever, un service, c'est là tout ce qu'il te faut, et tu as l'air d'hésiter !... Est-ce que je t'en ai jamais refusé ?... Ai-je même besoin de savoir de quoi il s'agit pour marcher, me jeter pour toi dans l'eau, dans le feu ?... Ah ! compère, les deux doigts de la main que nous étions ! Quand l'un faisait un pas, l'autre achevait l'enjambée !...

Le gardien appuya :

— Nous sommes toujours ainsi, c'est dit !

— Tope là, camarade !

La large main de Tavardin vint s'appuyer dans l'épaisse paume tendue de celle de Barbanson, dont les doigts, se refermant, s'accrochèrent à cette poigne solide et confiante.

Le catholique expliqua, se soulevant enfin de son siège grâce à ce puissant levier :

— Donc il faut venir avec moi, ne pas me quitter.

— En route.

Ils réussirent à se dresser tous deux, s'équilibrant mutuellement, épaule contre épaule, avec une tendresse nouvelle d'amis raccommodés que le vin rapprochait, après les avoir un instant divisés, resserrait plus étroitement qu'auparavant.

Au contact de ce grand corps vigoureux de Tavardin, resté plus résistant, moins lourd que le sien, Barbanson retrouva sa vigueur passée et se sentit



capable de marcher, de faire ce qu'il aurait été incapable d'exécuter tout seul, après de telles libations, malgré l'habitude qu'il en avait.

Il marmotta, réjoui, plein de confiance :

— C'est un ami, un vrai ; sans lui je manquais à mon serment et j'étais perdu, tout était perdu !... On compte sur moi ! Le signal !... Oui, oui, le signal, c'est moi... alors, si on n'entendait pas... Le roi, le maréchal, les Guise !... Que penserait-on ?...

Des paroles confuses se perdaient en un gargouillant soliloque au fond de sa gorge, tandis que Tavardin répétait :

— En route !...

Bras dessus, bras dessous, les jambes molles, la démarche zigzaguante, ils sortirent, se dirigeant vers la porte latérale de l'église, le catholique guidant la marche et sachant où il lui fallait aller, le protestant soutenant son camarade et l'empêchant de s'écrouler sur le sol, leurs deux grandes carcasses brimbalant comiquement dans les ténèbres.

La nuit était lourde, chaude ; çà et là un brouhaha intermittent roulait jusqu'à eux ; des tapages brefs, cahotés, irréguliers, — galopades de chevaux le long des berges de la Seine, cadences de pas, comme de troupes en marche à travers les rues, cliquetis d'armes montant tantôt d'un point, tantôt d'un autre ; des lueurs courtes, rapides, traversaient des vitrages, puis s'éteignaient soudain et des fumées de torches passaient en chevelures rousses apportant aux narines d'âcres senteurs de résine, de poix. C'était lugubre, mystérieux et inquiétant.

Tavardin eut un rire épais :

— Drôle de ville ce Paris !...

Barbanson, étant parvenu à ouvrir la petite porte à l'aide de la clef péniblement tirée de ses chausses et plus péniblement enfoncée dans la serrure, ils s'avancèrent dans l'église complètement déserte et obscure, tandis que le huguenot protestait vaguement d'un ton de plaisanterie :

— C'est à la Messe que tu me mènes ?... Un ami, un vieil ami ! Oh ! ce n'est pas gentil !...

Ils allaient toujours, se soutenant avec une fraternité aimable et émue.

Une nouvelle porte fut franchie ; des marches tournaient en un escalier étroit ; quelques chauves-souris voletèrent, leur balayant le visage du duvet poudreux de leurs ailes et disparurent sans bruit vers les hauteurs de la tour. Le routier grogna :

— Pouah ! C'est plein de toiles d'araignées qui marchent ! Faudra nettoyer ça, vieux frère ; je te donnerai un coup de main, si tu veux ?

Ils atteignirent un palier éclairé par des ogives : au dehors la brume de chaleur étendue sur Paris semblait rouge.

Là, après avoir tâtonné autour de lui, Barbanson empoigna quelque chose qui pendait, à la fois rugueux et graisseux et y accrocha les mains de son compagnon en disant :

— En attendant, attrape-moi ça et tire dessus comme sur la queue du diable !... Ça sera le commencement du nettoyage !... Un fameux nettoyage qu'on va faire là !... Ah ! ah ! Je t'en réponds !...

Son rire gloussa, caverneux, un peu sinistre.

Le camarade, sans défiance, répondit :

— Ce n'est que cela ? C'est pas difficile : en avant, une, deux, aïe donc !

Ils se pendirent après la corde.

— Dûmm ! dûmm ! dûmm ! dûmm !...

Un grondement de tonnerre éclata au-dessus de leur tête en funèbre battement de tocsin, emplissant la tour d'une clameur terrible qui se répercutait contre les murs à leur briser le tympan et les enveloppait d'un ouragan d'airain aux résonances infinies.

Ahuri, assourdi, grisé davantage par le furieux tapage soudain déchaîné sous la vigoureuse action de ses bras, Tavardin, d'un élan acharné, aidait son ami. Amusé de se sentir enlevé et balancé par l'envolement de la cloche, il ne s'interrompait que pour crier :

— Quel métier me fais-tu faire là à une pareille heure ?

Il avait un gros rire content, comme à la pensée d'une farce énorme :

— Si c'est comme cela qu'on berce

les Parisiens, on ne doit pas dormir beaucoup dans la capitale !...

Mais voilà que, de tous les points de Paris, d'autres voix de bronze répondaient, grêles, aiguës ou graves, comme si leur appel eût soudain réveillé la ville entière pour quelque monstrueuse fête nocturne, et, immédiatement, suivirent des coups de feu, des cris, en même temps que des lueurs d'incendie flottaient dans le ciel.

Tavardin, éperdu, lâcha la corde, se pencha par l'une des ogives et regarda, cherchant à comprendre.

Soudain, presque sous ses pieds, un flamboiement de torches jaillit des ténèbres : une bande de soldats déboucha d'une rue, poursuivant des malheureux à moitié vêtus, sans doute surpris dans leur premier sommeil, des hommes, des femmes qu'ils abattaient à coups de pistolet, d'arquebuse et achevaient avec leurs épées ou leurs pertuisanes.

Le protestant, affolé, s'exclama :

— Que se passe-t-il donc?

Un cri distinct lui arriva en réponse lointaine, perçant le brouillard de son ivresse :

— Mort aux huguenots !...

Et la meute hurlait son aboiement implacable :

— Tue ! tue !

Il eut une stupeur et se tournant vers son ami :

— As-tu entendu, Barbanson ? Que disent-ils donc, ceux-là ?

Avant qu'il eût reçu une réponse, ses yeux furent attirés par l'apparition d'un homme à cheval qui semblait venir du Louvre et qui traversait la place à la tête d'une nombreuse troupe; il l'entendit encourager d'une voix railleuse ceux qui massacraient :

— *Saignez ! saignez ! Les médecins disent que la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'en mai !*

— Tavannes ! gronda le protestant, reconnaissant dans ce cavalier le célèbre maréchal.

Il venait enfin de comprendre : on massacrait ses coreligionnaires par suite de quelque complot formidable. Tout lui fut expliqué, et l'aspect étrange de Paris, et les airs mystérieux de Barbanson, et ses recommandations, et enfin ce signal qu'il avait aidé à donner.

Il bondit vers son compagnon :

— Misérable, que m'as-tu fait faire ?

Déjà l'autre, connaissant mieux les lieux et pouvant s'orienter, malgré son ivresse, retrouvait des jambes pour dégringoler l'escalier, poursuivi par Tavardin qui, l'épée au vent, se débattant entre ces murs inconnus, hésitant devant les marches où ses éperons s'accrochaient, criait :

— Ah ! traître ! ah ! bandit ! ah ! faux ami !... Je voyais bien que tu n'étais plus le camarade d'autrefois et que tu avais la mine d'un cafard d'église, mais j'ignorais que tu en eusses le cœur et les tripes !... Par l'Amiral, je vais te les mettre à l'air, et ta dernière heure aura été sonnée par cette cloche de malheur, cette cloche de massacre !...

Dans l'obscurité maintenant il se heurtait aux bancs, aux piliers, se perdant à travers les dédales de l'église, sans parvenir à rejoindre son ennemi.

Celui-ci, ayant trouvé une hallebarde, fit cependant tête à l'enragé, en lui hurlant :

— Vive la Messe, parpaillot de Satan !

— Vive le Prêche, sonneur d'assassins ! — répondit le huguenot.

Ils se ruèrent l'un vers l'autre, se devinant plutôt qu'ils ne se voyaient et trébuchant à chaque pas. Leurs bras, engourdis par l'ivresse, ne portaient que des coups mal assurés ; Tavardin, s'étant pris les pieds dans un banc, s'écroula tout de son long, sans lâcher sa rapière, et ne parvint plus à se relever, hoquetant encore de vagues injures, de plus en plus rauques, de plus en plus étouffées, semblables à un râle d'agonisant.

Barbanson, toute sa fureur tombée, le cœur crevé de douleur et de remords, croyant l'avoir traversé de sa hallebarde, lança l'arme meurtrière loin de lui et s'abattit sur le cadavre, en gémissant lamentablement :

— J'ai tué mon meilleur ami !

Autour de l'église, redevenue brusquement silencieuse, la furie du massacre emplissait toujours la ville ; les rues ruisselaient de sang et la Seine charriait des corps humains par grappes horribles.

Au petit jour, Barbanson revint à lui, se dressa péniblement sur ses jambes et chercha à comprendre ce qui lui était arrivé ; les fumées du vin un peu dissipées, il se remémora une partie de ce qui s'était passé et se pencha de nouveau pour examiner son malheureux camarade.

Pas de traces de sang, aucune blessure. Il respira, soulagé ; il ne l'avait pas tué. Un grondement de tuyau d'orgue montant du grand corps étendu acheva de le rassurer : Tavardin, assommé d'ivresse, ronflait comme un chantre.

Heureux de ce résultat inespéré, le catholique n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, sauver son ami ; il l'empoigna sous les épaules et parvint à le traîner jusque chez lui sans attirer l'attention de personne.

Le protestant dormit tout le jour.

Quand il se réveilla, seulement vers le milieu de la nuit suivante, il ne se souvint d'abord de rien, s'étonnant de se trouver couché dans un lit, au milieu d'une chambre inconnue. Au chevet, dans le remords de plus en plus vif de sa mauvaise action, Barbanson attendait anxieusement ce moment ; il balbutia :

— Hein ? tu m'en veux toujours ?

Tavardin questionna, la bouche pâteuse :

— T'en vouloir... de quoi ?... Un ami... un vrai !... Ah ! mais un fameux vin, par exemple !...

Il souriait, passant sa langue sur ses lèvres.

Brusquement la mémoire revint foudroyante, en irruption de torrent, au dormeur qui eut un élan terrible pour se jeter à bas de son lit :

— Je ne dois pas être ici ; ma place est auprès de mes frères qu'on égorge !... Laisse-moi passer !...

L'autre l'arrêta doucement, les bras tendus, les yeux humides de tendresse contrite :

— Ton vrai frère, c'est moi !... Chut ! ne bouge pas ; ce serait inutile. Il est trop tard, tout est consommé !... Je ne veux pas qu'on te tue, toi, mon ami, mon frère d'armes, mon vieux camarade !...

Tavardin résistait, se débattait, réclamant :

— Mon épée ! mon épée !...

Tant bien que mal, avouant sa faute, expliquant comment c'était la conscience qu'il avait eue subitement de son incapacité physique à exécuter une promesse solennellement faite à son chef, à son bienfaiteur, une chose jurée sous la foi d'un serment sacré, qui l'avait seule poussé à abuser de l'ignorance de son camarade, à se servir de lui, Barbanson se montra si repentant, si affectueux qu'il arriva peu à peu à le calmer.

Ce premier résultat obtenu, il eut moins de peine à le raisonner, à lui faire comprendre que toute sa bravoure ne servirait à rien dans la circonstance, qu'on ne pouvait lutter contre le roi, contre la reine-mère, contre tant de hauts seigneurs, contre une nation presque entière, fanatisée par ses chefs.

Il le persuada de l'inutilité qu'il y aurait pour lui à aller se faire tuer sottement, sans profit pour personne, pas même pour ses convictions, à présent qu'il avait échappé à la première fureur des catholiques, et termina en évoquant les souvenirs d'autrefois, la camaraderie du village, ce village où peut-être ils pourraient aller finir leurs jours côte à côte, comme ils avaient commencé de vivre.

Tous deux encore sous l'influence des vins généreux qu'ils avaient absorbés en cette veillée mémorable, d'autant plus faciles à l'attendrissement, à l'amollissement des rancunes, à la désagrégation des dissentiments religieux, à l'oubli, ils finirent par tomber dans les bras l'un de l'autre.

Leur enfance, leur jeunesse, tant d'an-



nées passées à s'aimer triomphèrent de ces terribles et sanglantes dernières années; catholiques, protestants, ils étaient avant tout Français, fils de la même terre nourricière qui devait un jour les reprendre dans son sein pour le repos éternel.

Tavardin pardonna à Barbanson, et

Barbanson jura de n'avoir plus d'autre ami que Tavardin, de tout quitter, même le service du roi pour le suivre, et de ne jamais révéler la part involontaire qu'un huguenot avait prise à la Saint-Barthélemy en aidant un catholique à donner le signal du massacre.

*
* *

C'est dans la vieille église gothique d'un petit village du Loir-et-Cher, entre Blois et Romorantin, que, lors d'une récente excursion, mes yeux lurent pour la première fois ces deux noms accouplés, Barbanson-Tavardin : ils figuraient, à quelques mètres de l'autel, dans un des bas côtés, sur une pierre tombale usée par les sabots des fidèles, rongée par les ans et dont l'inscription se trouvait presque indéchiffrable.

Ce qui m'avait particulièrement frappé, c'était une énorme cloche gravée dans le granit et portant cette date inoubliable : 24 *août* 1572.

Me rappelant que le Blésois avait été une des provinces les plus éprouvées par les guerres religieuses du XVIe siècle, je pensai qu'il y avait peut-être là quelque curieux souvenir historique, et époussetant soigneusement la lame de granit funéraire, je déchiffrai, immédiatement au-dessous de la cloche et comme abrités par elle, ces deux noms : *Barbanson-Tavardin.*

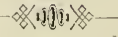
Une inscription latine suivait, en partie effacée, ne laissant plus deviner que quelques mots dévorés par des moisissures parasites, et d'où il semblait résulter que ceux qui reposaient là, vaillants hommes de guerre, d'humble extraction, après avoir été unis dans la vie, puis passagèrement désunis, dormaient ensemble pour l'éternité, à jamais réunis, et que le motif qui les avait divisés un moment avait été cause justement de cette suprême et définitive union.

Le sacristain de l'église, en même temps fossoyeur du village, avait suivi curieusement mes mouvements; il me dit que les archives de la cure renfermaient beaucoup de vieux papiers auxquels personne ne connaissait rien, mais qu'on y avait lu les deux noms gravés sur cette antique pierre.

C'était exact et les indications un peu confuses que j'ai pu recueillir en déchiffrant un de ces parchemins m'ont permis de reconstituer cette histoire étrange dont nul n'a gardé le souvenir, que sans doute on a toujours ignorée et dont le secret reste à jamais enfoui dans l'ombre séculaire de cette pauvre église de province.

Le huguenot Tavardin s'est-il converti au moment de mourir, et s'est-il endormi dans la foi de ses pères? Le manuscrit n'en dit rien, mais il y a tout lieu de le supposer en voyant qu'il repose en terre catholique auprès de son ami Barbanson, et que la cloche qui les recouvre tous deux porte la date de la Saint-Barthélemy.

GUSTAVE TOUDOUZE.



PÉROUSE

I

Avant d'entrer dans Pérouse, un de nos compagnons de route, professeur non de profession, mais par tempérament, et qui en était à son premier voyage d'Italie, dit : Nous allons visiter une des cités mortes de l'Italie.

Il fut bien vite détrompé.

Aux heures du repos, les places et les grandes rues horizontales de Pérouse sont encombrées d'oisifs; les uns se promènent lentement, les autres, selon la coutume italienne, restent debout sur les trottoirs, lorsqu'il y en a, et devant les cafés.

Les voitures ne gênent pas; elles sont très rares, comme dans toutes les villes sur montagne.

Les rues en pente et en escaliers sont les plus nombreuses, mais elles ne sont nullement désertes. Elles desservent les quartiers bas et la plaine très peuplée; les piétons les gravissent sans hâte, et de petits ânes, coquettement caparaçonnés, mais lourdement chargés, grimpent la côte d'un pas alerte.

C'est là, sur les déclivités, qu'on trouve le véritable caractère de la cité. Il n'est pas unique, beaucoup de villes italiennes étant bâties sur des hauteurs, mais il est marqué plus qu'ailleurs.

Pérouse occupe plusieurs petites collines coupées par des vallons, mais reliées entre elles par des constructions. De là d'énormes murs de soutènement, des substructions, des ponts, des arcades, des voûtes, des passages couverts, des murailles, des portes, des réduits, des carrefours, des ruelles sans issues, des églises perchées, des maisons en contre-bas, d'autres en l'air, des rues et des places *sopramuro,* des enchevêtrements, des coins obscurs, et, par ci par là, des échappées et des vues étendues sur la campagne.

Comme de toutes les cités sur monts de la vallée supérieure du Tibre, la vue qu'on a de Pérouse est un enchantement.

La vallée fertile est pointillée de maisons; ce n'est pas l'aride campagne de Rome semée de ruines, c'est une campagne vivante, civilisée.

Elle retient le Tibre; ce n'est pas non plus le *flavus Tiber* d'Horace, le Tibre jaune de Rome; de près, l'eau est claire et verte comme le Rhin en Suisse; de loin, on dirait une rivière de mercure. Il coule en boucles comme dans des cirques, on ne distingue pas l'issue qui le laisse rouler plus loin.

Des montagnes de hauteurs modérées, étagées par plans, lui font une ceinture. Rien de heurté dans les profils; de tous côtés des lignes simples, arrondies et douces. Un philosophe grec a dit que la beauté résulte de l'harmonie des proportions; à ce compte, la beauté ici est parfaite.

La coloration varie selon la lumière; vers le soir, les premières collines restent dans un ton vert foncé, mais tout l'horizon est baigné dans un air bleu, ton sur ton, gradué d'après la distance. Lorsque le soleil s'abaisse, le bleu devient violet; le professeur, qui a fréquenté des paysagistes, veut qu'une pointe de laque se mêle au bleu; le violet, tendre d'abord, s'accentue et va jusqu'au violet rouge, puis la nuit arrive enveloppant la masse dans une ombre transparente et chaude.

Ce n'est pas seulement l'étranger que ce spectacle ravit, les habitants ne s'en lassent pas. Ils vont en jouir sans cesse, comme le marin débarqué va contempler la mer.

Sur les anciens remparts, sur les esplanades, le long des routes en lacets, se déroulent des files : officiers en élégant uniforme, curés, écoliers, moines,



PORTA URBICA ETRUSCA — ARC D'AUGUSTE

séminaristes, ouvriers, bourgeois, paysans; ce n'est pas non plus à ce moment-là que Pérouse est une ville morte.

II

« Cette terre d'Ombrie que nous foulons est saturée d'histoire », a dit gravement notre professeur.

Certainement, mais toutes les terres de l'Italie en sont là.

Le professeur en convient et, en quelques mots, il nous apprend que Pérouse fut une importante cité de la Confédération étrusque, — nous nous en étions bien douté à l'aspect de ses murs et de ses portes étrusques, — qu'elle fut vaincue par Rome, conquise par les Goths, après un siège de sept ans — ce qui prouve qu'il n'a pas été bien effectif — prise par les Lombards, donnée aux papes, rendue à son indépendance, en proie à des guerres civiles, reprise par le Saint-Siège qui la garda jusqu'à la fondation de la République cisalpine en 1797, convertie en département français, restituée aux États de l'Église en 1814, affranchie momentanément en 1848-1849, rendue aux papes jusqu'aux événements de 1860 qui ont enfin et fort heureusement constitué l'unité de l'Italie.

« Maintenant, ajoute le professeur, pour cette terre d'Ombrie, l'ère des révolutions est définitivement close, la saturation historique du sol étant arrivée à son maximum. »

Nous le pensons bien; une terre peut être saturée à moins.

Nous autres Français, nous avons un faible.

Nous reconnaissons que les annexions

par force sont en violation des principes élémentaires de la justice et du droit, et cependant lorsque nous sommes à l'étranger, chez

Les nations reines par nos conquêtes,

comme dit Béranger, nous recueillons avec intérêt les traces de nos victoires et de notre domination.

Ainsi, me trouvant un jour de grande foire à bestiaux, dans une bourgade des Apennins, j'ai entendu les paysans compter en *marenghi*.

Le *Marengo* est resté une monnaie de compte dans quelques parties de l'Italie; c'était une belle pièce d'or. D'un côté, elle portait :

LIBERTÉ. ÉGALITÉ. ERIDANO.
20 francs
AN X

et, de l'autre : la tête de la République à casque lauré et autour :

L'ITALIE DÉLIVRÉE A MARENGO.

Non loin de l'ancien département du Trasimène, dont Pérouse a d'abord été le chef-lieu, transféré plus tard par Napoléon à Spoleto, j'ai trouvé, dans une modeste auberge de village, une pièce soigneusement encadrée sous verre.

En voici la copie :

ASSEMBLÉE DE CANTON

DÉPARTEMENT DE L'OMBRONNE

Extrait des minutes de la secrétairerie d'État.

DÉCRET IMPÉRIAL

NAPOLÉON, etc., etc.;

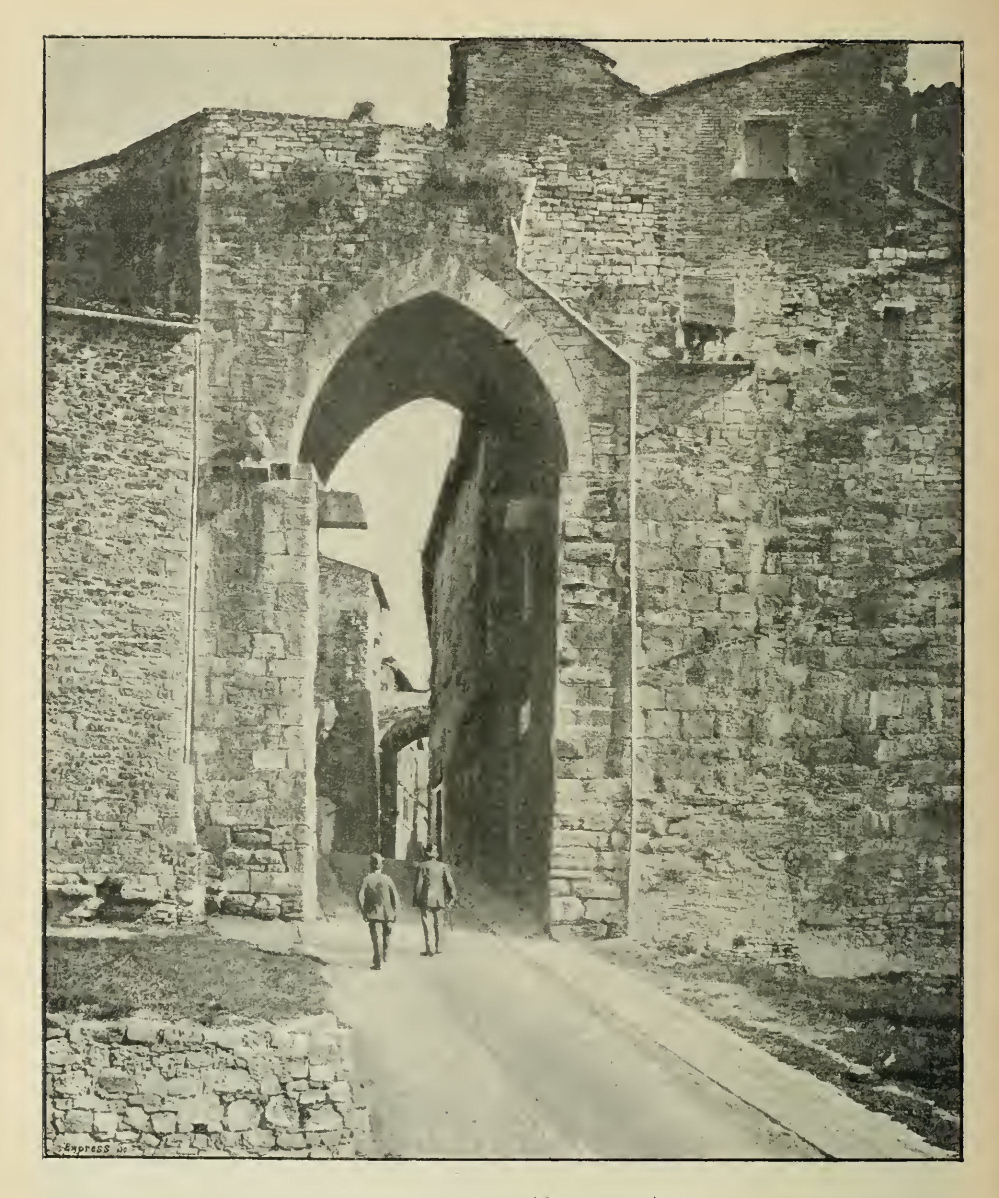
Sur le compte qui nous a été rendu de la capacité du sieur Muzzi (Mutius), maire de Poggibonsi, de ses bonnes mœurs, de son attachement à l'État et à notre Personne et de ses services dans l'ordre administratif;

Nous l'avons nommé par les présentes, pour présider, jusqu'au 1er janvier 1813, l'assemblée du canton de Poggibonsi, arrondissement de Sienne, département de l'Ombronne.

A la charge par lui de prêter, avant d'entrer exercice, devant le Grand électeur,



PALAIS PUBLIC, PAR FRA BEVIGNATE (XIVe SIÈCLE)



PORTE SUZANNA (ÉTRUSQUE)

ou, en cas d'empêchement, par écrit, le serment d'obéir aux constitutions et lois de l'Empire et aux règlements émanés de nous pour leur exécution, d'être fidèle à notre Personne, de se conformer aux instructions qui lui seront données, de maintenir l'ordre dans l'assemblée qu'il présidera, de ne pas souffrir qu'elle s'occupe d'autres objets que de ceux qui seront prescrits par nos décrets de convocation, de ne tolérer aucune coalition tendant à capter ou gêner les suffrages, de ne rien faire par haine ou par faveur, de clore l'assemblée aux époques fixées par nos décrets de convocation, et enfin d'exercer ses fonctions avec zèle, exactitude, fermeté et impartialité.

Donné au palais des Tuileries, le 27e jour du mois de décembre de l'an de grâce mil



PORTE MAJEURE DU PALAIS PUBLIC (1340)

huit cent douze et de notre règne le neuvième.

Signé : Napoléon.

Vu par nous,
Grande-duchesse de Toscane,
Elisa.

Par l'Empereur,
Le ministre d'État (par intérim),
Duc de Cadore.

Le ministre de l'intérieur,
Comte de l'Empire,
Montalivet.

Sauf celle de Napoléon, les signatures sont manuscrites.

On se demande comment la sœur de Napoléon, Élisa Bacciochi, avait à viser des décrets impériaux relatifs à un département français? Après avoir été princesse de Piombino et de Lucques, Napoléon la nomma, en 1809, grande-duchesse de Toscane; mais la Toscane

n'en faisait pas moins partie de l'Empire français ; elle comprenait trois départements : l'Arno, chef-lieu Florence ; la Méditerranée, chef-lieu Livourne, et l'Ombronne, chef-lieu Sienne, administrés par des préfets impériaux. La grande-duchesse remplissait non pas une fonction, mais une dignité purement honorifique et décorative.

Quoi qu'il en soit de cette singulière combinaison, le président de l'Assemblée du canton de Poggibonsi savait à quoi s'en tenir sur la façon dont Napoléon entendait faire marcher les affaires.

III

Mais revenons à la cité classique, comme dit le professeur auquel il faut toujours quelque chose de classique, et commençons par l'architecture, « le premier de tous les arts, puisqu'il les renferme tous », ne manque pas d'ajouter notre docte compagnon, qui a entendu cette phrase dans tous les discours de distribution de prix aux élèves des écoles des beaux-arts.

Quoique conservant de beaux monuments, on ne peut pas dire que Pérouse ait une architecture propre ; il n'y a pas de style de Pérouse comme il y a un style de Florence et de Venise ; les édifices de Pérouse ne sentent pas le terroir et pourraient tout aussi bien se trouver ailleurs, ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve nulle part, en Italie, une seconde *Porta urbica Etrusca,* dite aussi Arc d'Auguste. Cette masse sombre, dont l'austérité est égayée par une élégante loggia, est d'origine étrusque ; le fait est prouvé par les lettres gravées dans les pierres. Elle fut atteinte, en l'an 41 avant Jésus-Christ, par l'incendie allumé par l'armée d'Octave, victorieuse des troupes de Marc-Antoine ; Pérouse fut alors détruite presque totalement ; mais, devenu empereur, Octave autorisa la reconstruction de la cité et lui permit d'ajouter son nom au sien. En mémoire de cette faveur (!) la porte reçut l'inscription :

COLONIA VIBIA AD AVGVSTA PERVSIA.

Le Palais public est l'œuvre d'un moine, Fra Bevignate, de Pérouse ; il date du XIVe siècle. Ce n'est pas une forteresse intérieure comme bien d'autres palais municipaux de l'Italie, il n'a de particulier que la disposition des fenêtres de l'étage supérieur qui allège heureusement la masse et sa très belle porte majeure ; les griffons et les lions symbolisent le triomphe du parti guelfe, et les écussons qui entourent les statues des saints protecteurs de la cité rappellent les alliances de Pérouse avec les autres cités.

Selon un usage dont on trouve des exemples ailleurs, Pérouse a suspendu sur une face de son Municipe des trophées de ses victoires sur les cités rivales : un griffon et un lion tiennent encore dans leurs pattes des chaînes et des barres de fer enlevées aux vaincus, notamment à Sienne, en 1358. Ces souvenirs ne tiraient pas à conséquence, car d'adversaires les cités devenaient souvent alliées ; on remarque cependant que, dans l'espèce, les Pérugins n'ont pas suivi l'exemple donné par Florence : Gênes avait jadis fait don à Florence des chaînes du port de Pise, enlevées en 1362 ; Florence, si longtemps ennemie de Pise, conservait ces trophées ; elle les a rendus, en 1848, à Pise, qui les a suspendus dans son Campo-Santo avec une inscription commémorative.

Entre le Palais public et le Dôme de San Lorenzo, du XIVe siècle, inachevé, s'élève la *Fontana,* dont les Pérugins sont fiers ; elle est de 1277, l'architecture est du frère Bevignate et les sculptures de Nicolas et Jean de Pise ; ce sont deux grands noms, mais leurs sculptures font ici fort peu d'effet, la *Fontana* étant écrasée par le Municipe et le Dôme.

Mais il faut savoir se limiter et passer sous silence les autres monuments civils et religieux, sauf la belle porte San Pietro, élevée, mais laissée inachevée, en 1475, par Agostino Fiorentino et Ste-

fano da Perugia; il faut aussi omettre la sculpture en bois et les marqueteries, très remarquables à Pérouse, et arriver à la peinture.

IV

Le professeur fait sonner bien haut les mots : école d'Ombrie, mais lorsqu'on le presse d'expliquer nettement ce qu'il entend par école d'Ombrie, école toscane, etc., il est fort embarrassé, il prend des tangentes et finalement se retranche derrière Littré, qui définit ainsi le mot *école* appliqué aux œuvres de l'esprit :

« Caractère commun à des œuvres d'art, de littérature ou de science. L'école classique, l'école romantique, l'école de Port-Royal, l'école de Voltaire. École flamande, école d'Italie, école française, etc., suite de peintres célèbres qui ont travaillé dans le goût de ces pays et dont la plupart étaient Flamands, Italiens, Français, etc. »



GONFALON DE LA CORPORATION DE SAN BERNARDINO
Peint par Benedetto Bonfigli (1420-1496). (Pinacothèque Vannucci.)

Donc, selon Littré, le mot *école* n'indique pas nécessairement un groupement régional, puisqu'un Flamand peut être de l'école italienne; il suffit pour être d'une *école* d'avoir travaillé dans le *goût de ce pays.*

Mais ce pays peut avoir des *goûts* absolument différents selon les époques et aussi dans une même époque ! N'avons-nous pas eu en France, en même temps,

Ingres et Delacroix, chacun avec son *goût* particulier très marqué?

Les autres définitions ne valent pas plus que celle de Littré; à toutes on peut facilement faire de valables objections. Le professeur le reconnaît, mais il passe outre, car il lui faut quand même des classifications; pour l'Italie seule, il a établi une quinzaine de divisions. Laissons-lui cette inoffensive manie, puisqu'elle l'amuse et qu'elle lui donne un vernis de science.



RUE DE PÉROUSE SUR ARCADES

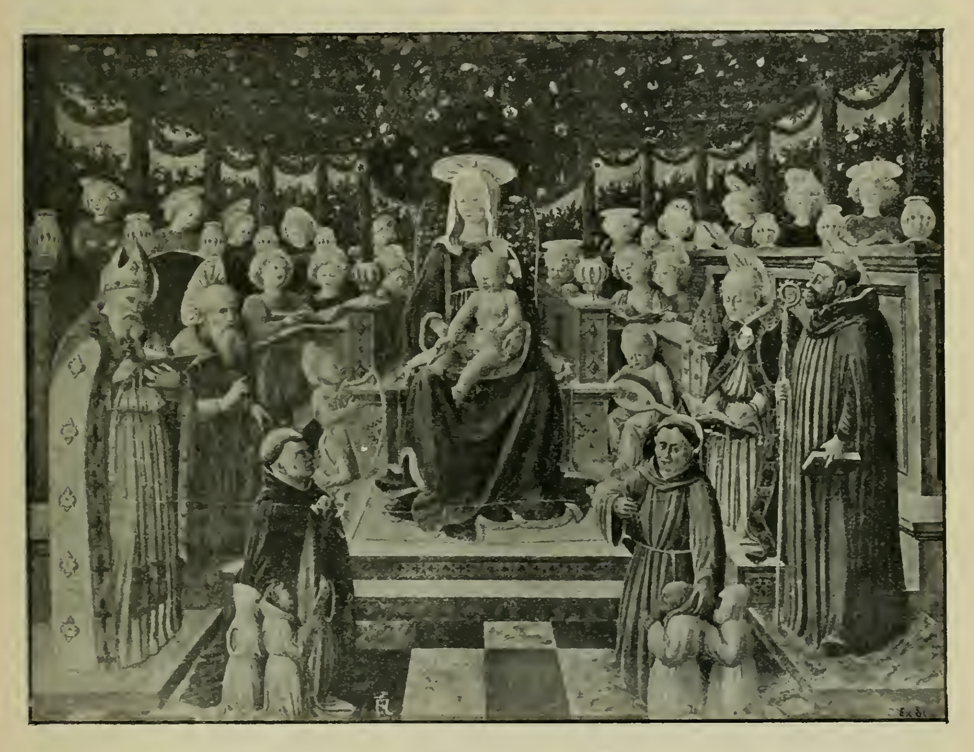
Les cités italiennes luttent d'érudition pour s'attribuer des priorités; jadis elles se combattaient les armes à la main, à présent, c'est à coups de parchemins; c'est à qui aura les plus anciennes institutions de charité, corporations de métiers, matricules de peintres, etc.

Pérouse se flatte d'avoir une matricule de peintres portant la date de 1366; mais la corporation existait fort probablement un siècle auparavant, et même, dès le XIIe siècle, un peintre pérugin, nommé Luca, aurait travaillé à Bologne; un autre, de Pérouse, aurait peint, à Assise, un portrait de saint François en 1218.

Mais ces deux faits ne sont connus que par des documents d'archives, tandis que la Pinacothèque Vannucci, le musée municipal de Pérouse, d'un très grand intérêt, conserve des fresques de l'ancien couvent de Santa Giuliana, bâti en 1253, et des peintures recouvrant le couvercle du cercueil de saint Egidius, mort en 1262. A ce compte, Pérouse aurait eu des peintres antérieurs au Florentin Cimabue, dont on fixe la naissance aux abords de 1240.

Mais Sienne a eu Guido, qui peignait au commencement du XIIIe siècle, et Lucques s'honore de Belinghieri Bonaventura, qui travaillait en 1235.

Ces discussions de dates n'ont pas d'intérêt sérieux pour l'histoire de l'art; la question n'est pas de savoir, à quelques années près, quelle est la ville italienne qui la première a eu des peintres italiens, l'essentiel est de fixer le point de départ réel de la peinture



LA MADONE ET L'ENFANT

Docteurs de l'Église, Saint François et Saint Dominique mettant leurs disciples sous la protection de la Vierge, par Boccali Giovanni (1447).

italienne. Ce point est Florence et l'homme est Cimabue.

Il suffit d'aller étudier ce grand artiste dans ses grandes compositions pour voir que, le premier, il a donné à ses figures la vie, le mouvement et la physionomie des fonctions qu'elles doivent remplir.

V

Pietro Vannucci est né probablement en 1446 et mort en 1524. Il n'est pas de Pérouse, mais de la petite localité de Citta della Pieve. Pérouse a eu la bonne fortune de lui accorder la *cittadinanza,* de l'inscrire sur la matricule de ses peintres et de lui donner son nom malgré lui pour ainsi dire, car Pietro préférait se dire da Castel della Pieve, comme s'appelait alors son village natal.

Comme peintre, Pérugin clôt l'ère des primitifs, comme dit le professeur qui tient toujours à clore des ères.

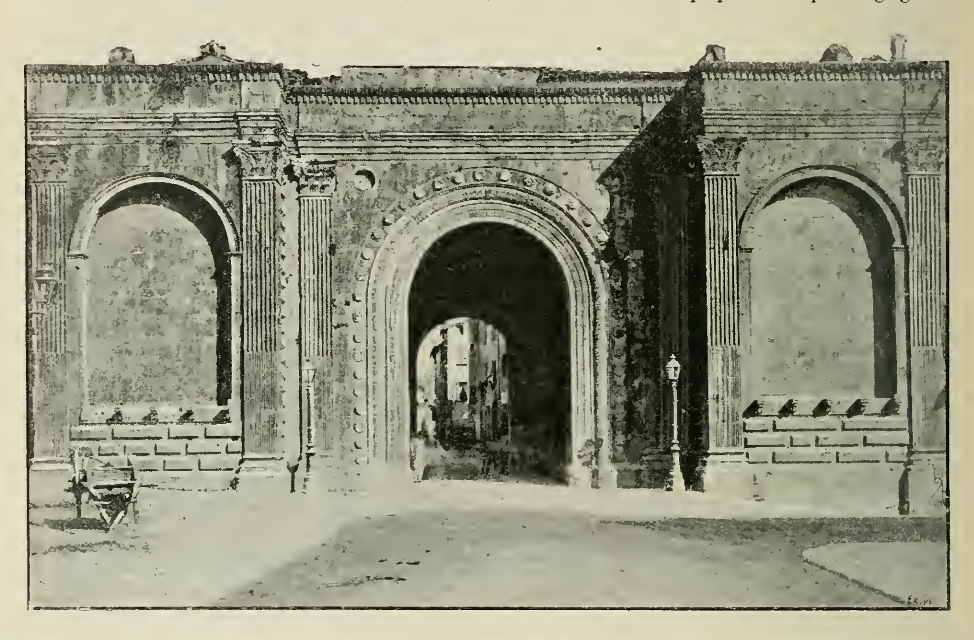
Primitifs! Encore un mot à effet, mais qu'on explique difficilement.

Le professeur appelle primitifs les peintres qui ont précédé la Renaissance, autrement dit les précurseurs de la Renaissance.

Lorsqu'on lui demande de fixer à peu près l'époque de l'apparition de ces primitifs et l'époque où ils ont disparu, il répond qu'il y a deux Renaissances :

la première et la seconde, et, en fin de compte, il est forcé d'avouer qu'il nomme « primitifs » tous les peintres à partir du XIIe siècle jusque vers la fin du XVe.

C'est vraiment un peu trop large; laissons donc ce mot primitif, d'abord parce qu'il ne précise pas assez et ensuite parce qu'il entraîne une idée d'immobilité dans la composition, et de naïveté et de rudesse dans l'exécution, — ce



PORTE SAN PIETRO
Construite par Agostino Fiorentino et Stefano da Perugia (1475).

qui n'est nullement la caractéristique de bien des peintres du XIVe et du XVe siècle, — et disons les peintres du XIIIe, du XIVe, du XVe siècle et ainsi de suite, c'est plus simple et plus clair.

Pérugin est donc du XVe et du XVIe siècle. Il a travaillé sans relâche pendant plus d'un demi-siècle; ses peintures sont répandues partout, et c'est certainement de tous les peintres italiens celui qu'on retrouve le plus dans les musées.

Tous ceux qui mettent le sentiment au premier rang des qualités d'un artiste se laissent séduire par la grâce, la douceur, la rêverie, la piété, la douleur concentrée de ses figures religieuses et par l'élégance et la distinction de ses personnages allégoriques.

On lui reproche — car maintenant il est de mode de toujours reprocher quelque chose à un artiste — d'avoir trop travaillé en vue du gain et d'avoir abusé de l'uniformité dans ses compositions et dans ses types.

S'il a beaucoup produit pour gagner de l'argent, tant mieux, puisque, grâce à cette intention, ses tableaux sont très nombreux; s'il a persisté dans des types, tant mieux encore, puisque ses types préférés sont exquis.

Le professeur, qui ne perd jamais une occasion de discuter, ne manque pas de rappeler la phrase de Vasari, le premier biographe de Pérugin: *Fu Pietro persona di assai poca religione, e non se gli pote mai far credere l'immortalita dell' anima.*

Comment un artiste qui n'avait pas de religion et qui ne croyait pas à l'immortalité de l'âme a-t-il pu peindre le



RUE SANTA AGATA

Christ, la Madone, des saints, des anges empreints du sentiment chrétien le plus pur et le plus élevé?

Si Vasari dit vrai, il n'y a pas d'explication à chercher ; c'est ainsi, voilà tout ; et, du reste, peu importent l'homme et ses opinions, ce sont ses œuvres seules qu'il faut juger.

Il me semble, au surplus, que tel a été l'avis des contemporains de Pérugin.

Municipes, corporations, clergé séculier et régulier, congrégations laïques, papes, tout le monde s'adressait à lui.

En 1482, le pape Sixte IV lui confia des fresques dans la chapelle Sixtine et, plus tard, Jules II lui fait décorer des chambres du Vatican.

Des tableaux de sainteté lui sont commandés dans nombre de localités.

A Pérouse, vers 1500, la décoration de la salle d'audience du *Cambio,* collège des changeurs, installé étroitement dans une dépendance du palais communal, lui est demandée. Là, n'étant tenu par aucune discipline, il se livre à sa fantaisie. Il peint la *Nativité,* la *Transfiguration, Dieu le Père,* les *Sibylles, Jupiter, Mars, Mercure,* les *Philosophes de l'antiquité,* les *Prophètes,* la *Justice,* la *Tempérance,* la *Force,* la *Prudence.* Le sacré côtoie le profane ; il importe peu aux changeurs, ils veulent une décoration somptueuse et ils l'obtiennent ; leur *Cambio* est l'œuvre principale de Pérugin.

Parmi beaucoup d'autres, il y a encore



PIETA — PÉRUGIN (1445-1524)
(Pinacothèque Vannucci.)



FRESQUES DE LA CHAPELLE SAN SEVERO — RAPHAEL ET PÉRUGIN

à Pérouse une peinture de Pérugin qui excite particulièrement l'attention.

Vannucci a eu la gloire d'être le maître de Raphaël.

Que l'élève ait dépassé le maître, notamment dans l'*Ecole d'Athènes* et la *Dispute du saint sacrement* des chambres du Vatican, ce n'est pas discutable; mais que, dans d'autres ouvrages, Pérugin n'ait pas été éclipsé par Raphaël, ce n'est pas discutable davantage; que même parfois Raphaël ait été inférieur

à Pérugin, beaucoup l'admettent. Et, lorsqu'on veut comparer deux artistes, ne faut-il pas rapprocher des ouvrages exécutés dans des conditions à peu près semblables? Cependant, c'est ce que ne font pas ceux qui veulent que Raphaël ait écrasé Pérugin.

En 1505, Raphaël, âgé de vingt-deux ans, a peint, à Pérouse, dans la chapelle de San Severo d'un couvent de camaldules, une *Trinité* avec des anges et les saints Maur, Placide, Benoît abbé, Romuald, Benoît martyr et Jean martyr.

En 1521, l'année d'après la mort de Raphaël, Pérugin a complété la décoration par les figures des saintes et saints Scolastique, Jérôme, Jean évangéliste, Grégoire le Grand, Boniface martyr et Marthe.

Que dans la composition de Raphaël il y ait plus de variété dans les attitudes que dans les figures de Pérugin, cela saute aux yeux; mais qu'il y ait des analogies dans l'expression des visages des deux fresques, cela n'est pas moins visible.

Les admirateurs quand même de Raphaël et les détracteurs quand même de Pérugin se sont emparés des fresques de San Severo pour établir, preuves sous les yeux, l'écrasante supériorité de l'élève sur le maître; ce n'est pas juste: d'abord, entre la qualité des deux fresques, l'écart n'est pas très considérable, puis, lorsque Pérugin a peint ses saints, il avait soixante-quinze ans.

Le professeur demande pourquoi Pérugin est venu peindre de sa main affaiblie cette fresque de San Severo.

Il incline, comme d'autres, à penser que le maître a voulu ainsi donner une preuve de la supériorité de l'élève. C'est encore là une de ces hypothèses gratuites dans les habitudes de ceux qui veulent toujours sonder les intentions des artistes. Il est bien plus simple d'admettre que, sur la demande des camaldules, Pérugin a consenti à décorer un espace vide qui nuisait à la fresque de Raphaël, et que les moines se sont adressés à lui parce qu'il était le plus célèbre des peintres de Pérouse.

Cette célébrité, en effet, était telle qu'aussi bien les prédécesseurs que presque tous les contemporains de Pérugin ont été éclipsés.

Il en est un cependant qui brille d'un grand éclat, c'est Bernardino di Betto dit Pinturicchio, né à Pérouse en 1454, mort en 1513.

Il a laissé à Pérouse de beaux ouvrages, pas autant cependant que son talent le méritait; il semble que ses concitoyens ne l'ont pas estimé à sa valeur et, en tout cas, ils lui ont préféré Pérugin.

C'est dans la *Libreria* du Dôme de Sienne et dans quelques églises de Rome que nos contemporains l'ont surtout connu jusqu'à présent. On tenait les peintures de la *Libreria* pour son chef-d'œuvre, et on les admirait, malgré certaines critiques de sécheresse, résultat, disait-on, de son ancienne profession de miniaturiste.

Grâce au goût éclairé du pape Léon XIII, l'appartement Borgia du Vatican est maintenant accessible au public. C'est là que Pinturicchio apparaît avec son brillant coloris, son élégance, son goût pour le faste, en un mot, avec toutes les qualités d'un décorateur exceptionnellement doué.

— Tout cela est parfaitement vrai, dit le professeur en bouclant sa valise; mais ça n'empêchera pas que Pérouse, c'est le Pérugin, qu'il y a beaucoup à voir à Pérouse et qu'il faut engager ceux qui reviennent de Rome à s'y arrêter quelques jours.

Cette fois, le professeur a raison.

Gerspach.

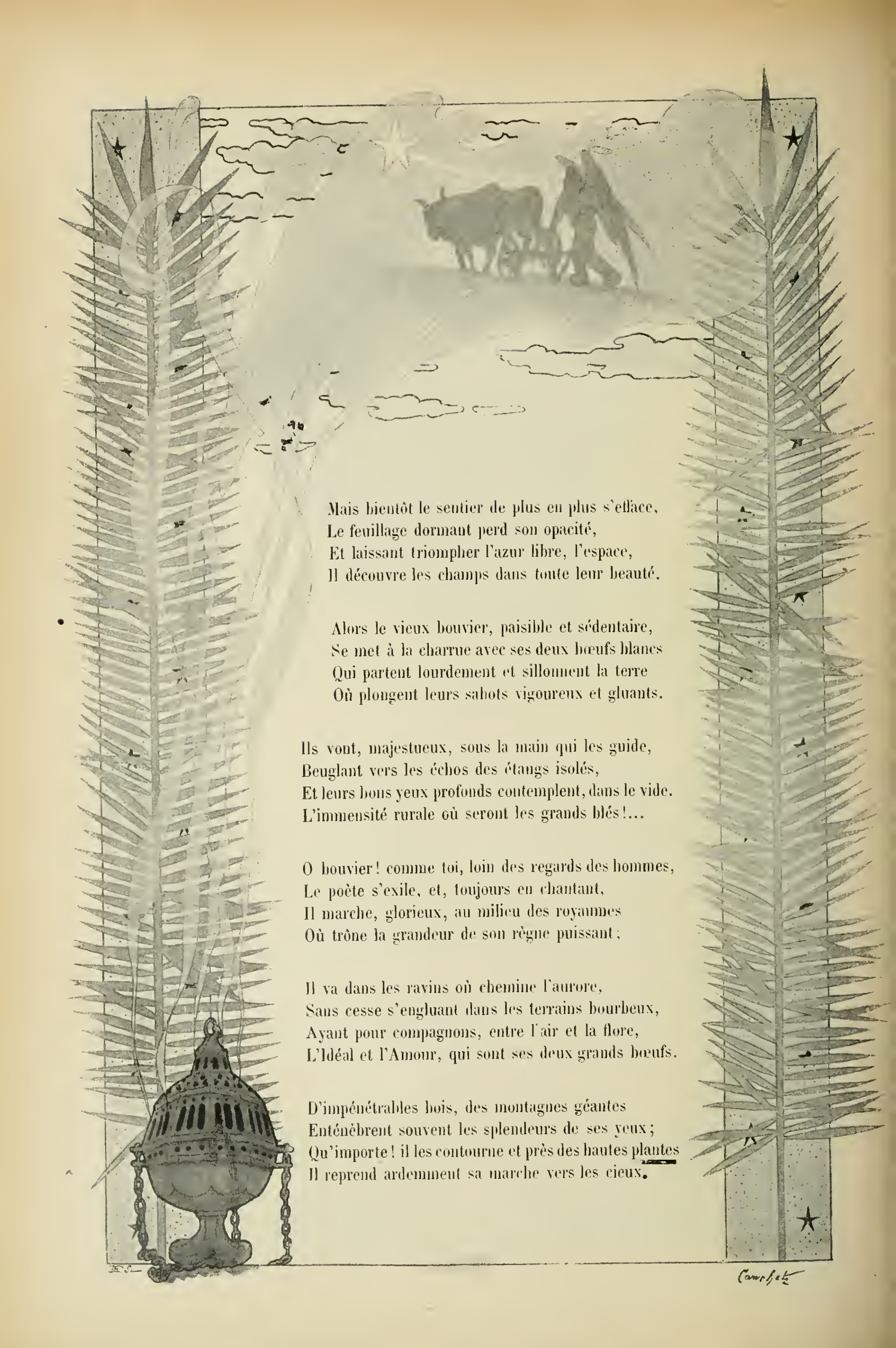


LE BOUVIER

Le soleil s'est levé, magique et solitaire,
Dans la sourde forêt où planent les vautours,
Arborant fièrement sa majesté stellaire
Aux profonds des ravins qui mènent aux labours.

Et voici qu'à travers les branches des érables
Apparaît, au lointain d'un tortueux bourbier,
Un homme conduisant deux bœufs blancs vénérables
— Les frères nonchalants du rustique bouvier.

Ils marchent au milieu de végétaux inertes,
Encore enveloppés du brouillard matinal,
Les grands bœufs, sous le joug, humant les herbes vertes,
Et l'homme, le bouvier, sifflant un air natal.



Mais bientôt le sentier de plus en plus s'efface,
Le feuillage dormant perd son opacité,
Et laissant triompher l'azur libre, l'espace,
Il découvre les champs dans toute leur beauté.

Alors le vieux bouvier, paisible et sédentaire,
Se met à la charrue avec ses deux bœufs blancs
Qui partent lourdement et sillonnent la terre
Où plongent leurs sabots vigoureux et gluants.

Ils vont, majestueux, sous la main qui les guide,
Beuglant vers les échos des étangs isolés,
Et leurs bons yeux profonds contemplent, dans le vide,
L'immensité rurale où seront les grands blés!...

O bouvier! comme toi, loin des regards des hommes,
Le poète s'exile, et, toujours en chantant,
Il marche, glorieux, au milieu des royaumes
Où trône la grandeur de son règne puissant;

Il va dans les ravins où chemine l'aurore,
Sans cesse s'engluant dans les terrains bourbeux,
Ayant pour compagnons, entre l'air et la flore,
L'Idéal et l'Amour, qui sont ses deux grands bœufs.

D'impénétrables bois, des montagnes géantes
Enténèbrent souvent les splendeurs de ses yeux;
Qu'importe! il les contourne et près des hautes plantes
Il reprend ardemment sa marche vers les cieux.



Il va, malgré les chocs, les remparts, les abîmes,
Dans les rayons dorés du chemin sidéral,
Pendant que, devant lui, fraternisent, sublimes,
Ses amis familiers : l'Amour et l'Idéal.

Il les tient sous le joug de ses fortes pensées,
Et, dans les champs du Rêve, il les dirige en paix ;
Tandis que, sourdement, roule sous les trophées,
L'esthétique charrue où le poème naît.

Et c'est dans ces labours, parmi les fleurs, les herbes,
Que croîtront les épis poétiques et purs
Qui monteront bien haut, tranquilles et superbes,
Et que récolteront les moissonneurs futurs!...

Henri Caruchet.

L'ÉTAT D'AME D'UNE CHAMBRE NOUVELLE

Les êtres collectifs ont une âme comme les individus, une âme qui n'a rien d'impassible ni d'immuable, qui vibre tout entière à certaines heures, malgré les divergences des partis, une âme qui se modifie avec le cours du temps et l'envolée des illusions, qui n'est plus après quatre ans de luttes ce qu'elle était au jour de la naissance.

Quand nous venons au monde, nous autres, notre petite âme est assez propre, assez fraîche ; elle ne laisse guère voir le vice originel. Elle se raccornit très vite, mais elle est vraiment aimable à contempler à l'aube de la vie.

Telle aussi l'âme des Assemblées. Pour elle, le vice originel, c'est la lutte impitoyable que les partis se livrent avant le vote. Trahisons atroces, calomnies perfides, accusations infâmes, il faut tout subir pour être élu, et l'on sort du scrutin comme d'un antre noir où s'agiteraient des animaux fantastiques.

Mais après, quand on s'est un peu secoué et nettoyé, quand on a revu la lumière du jour et respiré l'air pur, on éprouve une sensation de joie profonde, la joie de vivre désormais non plus pour soi seul, mais pour son pays, la joie d'espérer qu'enfin l'on va pouvoir agir et transformer ses rêves en réalités. Il a toujours été de mode chez nous de plaisanter la représentation nationale. Cela n'empêche pas le mandat législatif d'être très enviable et très envié. La violence même avec laquelle on se dispute les sièges tous les quatre ans suffit à démontrer que c'est un grand honneur d'être choisi pour représenter ses concitoyens, pour parler, pour voter en leur nom.

Aussi, les premières heures qui suivent le dépouillement du scrutin sont douces aux élus; ce sont des heures d'expansion, de pardon et d'amour. On ne veut plus savoir si l'on a lutté, si l'on a souffert, si l'on a été combattu par celui-ci, insulté par celui-là ; on se sent le désir et la force de faire du bien à tous, amis ou ennemis.

Et, comme ces heures-là sont les mêmes pour tous les membres d'une Chambre nouvelle, il y a, dans la politique, un moment exquis, trop court malheureusement, où l'âme de l'être collectif qu'on appelle une Assemblée paraît propice à tous les apaisements, à toutes les réparations, à toutes les amnisties. Les chefs de parti n'en profitent pas toujours, et c'est grand dommage

Si l'on voulait cependant, bien des fusions pourraient se faire avant que l'âme de la Chambre ait été durcie par le feu des passions et des convoitises personnelles. Les candidats signalés comme terribles d'après leurs professions de foi arrivent au Palais-Bourbon beaucoup plus calmes que ne le disent les journaux dont c'est le métier d'enfiévrer la politique. Ils ont plus de curiosités que de colères, et, s'ils rencontrent un ancien dont ils blâment la politique, ils n'hésiteront pas à lui prendre le bras pour se faire piloter.

Tout ce fracas de voix qui ébranle les vitres de la salle Casimir-Perier est fait de plaisanteries plus que de menaces. En étudiant les dédales du Palais-Bourbon, en admirant le bas-relief de Dalou et les peintures de Delacroix, les députés gesticulent avec animation ; vous les croyez prêts à tout briser; approchez-vous; ils font simplement assaut d'esprit sur les questions qui les divisent le plus: ils s'applaudissent de bon cœur entre adversaires, si la riposte est belle.

Et quand ils se réunissent mystérieusement dans un coin ou autour d'un canapé, ce n'est pas toujours pour échafauder les conspirations qu'on leur prête invariablement le lendemain; c'est pour causer de choses très matérielles, très terre à terre, mais qui les touchent plus directement que la solution d'un problème constitutionnel.



Le député qui arrive du fond de sa

province se sent comme un oiseau sur la branche, tant qu'il n'a pas déniché sa place, son groupe et son logement. Ce besoin, commun à tous, même aux anciens qui profitent volontiers d'une réélection pour faire peau neuve, crée entre les membres d'une Chambre nouvelle le premier et le plus utile des liens. Il leur donne cet état d'âme identique, grâce auquel on se sent attiré vers ceux que l'on sera plus tard forcé de combattre.

Le choix d'une place n'est pas inspiré par la politique autant qu'on le pense. Les nouveaux élus s'inquiètent moins de savoir si les places qu'on leur offre sont plus à droite ou plus à gauche du président, que de vérifier si elles sont bonnes. Et ils tiennent pour bonne la place où l'on entend bien, d'où l'on sort aisément dès qu'on ne veut plus entendre, où le voisinage est agréable.

A Londres, dans cette vieille cité qui est la douairière du parlementarisme, où les mots vifs ne sont pas épargnés entre honorables, on a tourné la difficulté en laissant les membres libres de choisir chaque jour leur place. Là-bas, il suffit de transporter sa carte ou ses gants pour changer de voisins. A Paris, les mœurs sont plus administratives : chaque place est marquée pour la durée d'une législature entière, pour quatre années, *grande mortalis ævi spatium*.

Les anciens ont même le droit de garder leur place d'une législature à l'autre. Aussi, dès que les résultats du scrutin sont proclamés, les nouveaux se mettent à la poursuite des anciens; ils leur demandent de faire des échanges, ou, à défaut, de donner de bons conseils; ils les accablent de dépêches qui sillonnent la France de Dunkerque à Bayonne, de Brest à Marseille, et qui viennent toutes, presque à la même heure, s'abattre dans les bureaux de la questure sous la forme de demandes généralement contradictoires. La même place est retenue par des membres différents, et le même membre retient plusieurs places. Après le premier coup de feu, les mécontentements s'apaisent et il ne reste, de cette chasse aux places, que l'ébauche d'une camaraderie qui ne sera pas inutile le jour où l'implacable politique viendra rallumer les divisions. En s'entr'aidant pour se caser, les anciens et les nouveaux se sont fondus ; ils ont appris à se connaître, à s'estimer malgré la divergence des doctrines ; ils ont compris que, même pour les besoins matériels de la vie parlementaire, il est bon d'éviter les chocs trop brusques, de substituer les transactions aux conflits.

Quand on a trouvé sa place, quand on sait de quel œil et sous quel angle on contemplera la tribune, il faut choisir son groupe. Dans le parlementarisme classique, — celui d'avant 1848, — la désignation des groupes se faisait avec solennité, d'une manière lourde et compliquée. On tenait des réunions longues, académiques, où se débitaient beaucoup de discours, où les ambitions surgissaient et s'enflammaient, au bout desquelles on songeait souvent beaucoup plus à se battre qu'à s'entendre.

On a simplifié les choses, et l'on a bien fait. Avant l'ouverture officielle, quelques membres plus actifs ou plus ambitieux que les autres se promènent dans les couloirs, guettant ceux qui passent ; ils ont dans leurs poches des listes avec de beaux titres, de beaux programmes. Au fur et à mesure qu'on arrive, ils harponnent :

— Mon cher collègue, voulez-vous être des nôtres ? Voici déjà un tel et un tel qui ont accepté.

Entre deux bouffées de cigare, en déposant son chapeau et son pardessus, le cher collègue répond oui. Fort souvent un tel et un tel n'avaient pas encore accepté, n'avaient même pas été consultés. Peu importe ; quand on leur présente la liste, ils sont flattés d'y figurer les premiers : ils pardonnent l'abus de leur nom en faveur de l'orgueil satisfait.

Ils ont d'ailleurs mille moyens de ne pas enchaîner leur liberté. Dans le couloir voisin circulent d'autres listes où

leur nom figure également, sous un titre différent, avec un programme tantôt plus large, tantôt plus étroit, quelquefois opposé. Au jour de l'action, ils n'auront que l'embarras du choix. En attendant, ils auront senti plus de coudes et serré plus de mains; ils auront appris qu'entre les groupes il n'y a pas de frontière infranchissable, et cela vaut mieux que d'apprendre comme autrefois à se murer dans un camp où l'on ne contemplait que soi, sa politique et ses amis, où l'on regardait le reste du monde comme n'existant pas.

Se loger dans Paris est un problème difficile à résoudre, surtout pour des hommes dont les racines sont en province, qui tous les quatre ans sont exposés à n'avoir pas de raisons pour venir à Paris. Cependant tous les députés viennent à Paris avec plaisir. Quelques-uns même ne se font nommer que pour avoir le prétexte d'y venir.

On y vient, il est vrai, plus simplement que jadis. Il y a quarante ans, on amenait avec soi sa famille et ses meubles; on ouvrait des salons, parce que la famille et les salons jouaient un grand rôle dans la politique. Aujourd'hui, ce ne sont plus les relations parisiennes qui font avancer, mais la fidélité de la province; un député sûr du renouvellement de son mandat en vaut dix. L'essentiel n'est pas de briller à Paris, mais de bien tenir sa circonscription.

Or les électeurs sont devenus fort exigeants. Ils savent qu'avec les chemins de fer, on traverse le pays d'un bout à l'autre en quelques heures. Ils veulent qu'on les vienne voir au moins tous les huit jours. De là cette décision, prise par les deux Chambres, de ne plus siéger le samedi, veille du repos dominical, qui devient ainsi pour les députés jour de labeur et de fatigue.

Dans ces conditions, avec des mœurs politiques qui brisent plus de deux cents mandats tous les quatre ans, il est bien inutile de faire à Paris les frais d'une installation coûteuse, d'imposer à une femme, à des enfants, un déplacement précaire et malsain. Beaucoup de membres se contentent de l'hôtel, qui crée entre eux un lien de plus, car, suivant la région d'où ils viennent, ils se rapprochent. Telle maison abrite les députés de la Savoie, telle autre ceux de la région lyonnaise. Il y a aussi des groupements qui naissent d'habitudes communes. Les noctambules descendent près des boulevards et mangent à la même table, sans se soucier de leurs divisions politiques. Le soir, on joue, on fume, on bavarde et l'on prépare, souvent sans le savoir, des combinaisons profitables à la paix publique.

Et toutes les fois que les députés travaillent pour la paix publique, ils font de bonne besogne; ils accomplissent vraiment l'œuvre pour laquelle ils ont été choisis. Sans doute les Chambres sont nommées pour voter des lois; mais un pays n'a pas besoin tous les jours de lois nouvelles, et, de même que la multiplicité des ordonnances médicales est mauvais signe pour un malade, de même des changements continus dans les codes font douter de la prospérité d'un peuple. Les Chambres ont surtout pour devoir de maintenir en équilibre, en harmonie, les forces contraires, les intérêts hostiles qui sont toujours prêts à se déchaîner et à se combattre, qui ont d'autant plus d'ardeur, qui sont d'autant plus dangereux qu'une nation est plus vaste, que son histoire est plus longue et plus glorieuse.

C'est par les Chambres et dans les Chambres que vient s'apaiser, se réconcilier, se confondre en de communs sacrifices et d'utiles transactions ce qu'il y a d'antagonisme naturel, légitime, entre l'agriculture et l'industrie, entre le capital et le travail, entre les vieilles familles orgueilleuses de leur passé, mais épuisées par trop de services rendus, et les nouvelles générations qui ne demandent qu'à donner à la patrie le trop-plein d'un sang jeune et généreux

***

LA NOUVELLE CHAMBRE

Le *Monde Moderne* donne aujourd'hui le tableau des élections générales politiques qui ont eu lieu les 8 et 22 mai dernier.

Nous avons adopté un plan simple, en vue de dégager les chiffres qui permettent de se faire une idée de l'état de l'opinion et de la représentation des partis dans le pays et dans le Parlement.

Après les colonnes où figurent les données fondamentales en pareille matière, c'est-à-dire le nombre des votants, celui des inscrits et des voix obtenues par les élus, nous donnons une répartition des votes d'après un système très simplifié; nous n'avons pas adopté les multiples subdivisions, le plus souvent éphémères et mal définies, par lesquelles les partis aiment à se différencier les uns des autres. Des classifications en petit nombre, bien définies, nous ont paru mieux appropriées à notre travail.

Sous le nom de républicains, nous inscrivons les opportunistes, les progressistes, les ralliés, les républicains de gouvernement, les libéraux, les indépendants et, d'une manière générale, tous ceux qui repoussent l'épithète de radical ou de radical-socialiste.

Les représentants de ces deux dernières opinions avancées sont eux-mêmes réunis dans la même colonne, car ils ont entre eux trop de points de contact pour être séparés.

Il résulte de là que les socialistes forment un groupe auquel ne se mêle aucun élément étranger et pur de tout alliage. Nous avons à leur égard un criterium d'une certitude absolue, en ce qui concerne les députés ayant appartenu à la précédente législature. Il s'est présenté dans cette période deux occasions dans lesquelles les socialistes ont pu se grouper et se compter; la première fois, le 23 octobre 1897, en votant l'ordre du jour présenté par MM. Jaurès et Gérault-Richard dans l'interpellation de ce dernier sur la cherté du pain. Cet ordre du jour était ainsi conçu :

« La Chambre, convaincue qu'il est urgent de briser la spéculation sur les blés..., invite le Gouvernement à lui proposer d'urgence un projet de loi organisant le monopole d'exploitation des blés étrangers par l'État. »

Cet ordre du jour socialiste a été voté par cinquante et un députés.

La deuxième fois, le 20 novembre 1897, en votant contre l'ordre du jour présenté par M. Deschanel pour clore l'interpellation de M. Jaurès sur la crise agricole, dont la première partie était ainsi conçue : « La Chambre, considérant que la transformation de la propriété individuelle en propriété collectiviste, serait la ruine de l'agriculture. »

Il se trouva trente-neuf députés pour voter contre cette partie de l'ordre du jour.

Voilà donc, dans l'ancienne Chambre, les socialistes désignés par leurs propres votes; quant aux nouveaux députés, nous avons enregistré leur déclaration purement et simplement.

La dernière colonne de notre tableau est réservée aux conservateurs, et par cette dénomination nous entendons désigner tous ceux qui entendent rester fidèles à leurs convictions du passé et à leurs traditions de famille.

RÉCAPITULATION PAR DÉPARTEMENT

DÉPARTEMENTS.	NOMBRE DE DÉPUTÉS.	DÉPUTÉS ÉLUS				VOIX OBTENUES.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
		Républicains.	Radicaux.	Socialistes.	Conservateurs.		INSCRITS.	VOTANTS.	RÉPUBLICAINS.	RADICAUX.	SOCIALISTES.	Conservateurs.
Ain	6	1	5	»	»	49.684	105.373	84.478	32.865	47.909	2.901	»
Aisne	8	5	2	1	»	63.314	150.718	125.054	59.688	34.777	27.708	759
Allier	6	»	4	2	»	59.021	133.429	108.031	40 444	41.064	20.832	4.449
Alpes (Basses-)	5	4	1	»	»	17.670	37 868	30.960	19.038	9.238	1.117	1.106
Alpes (Hautes-)	3	1	2	»	»	16.697	30.557	24.637	8.729	8.071	»	6.297
Alpes-Maritimes	4	4	»	»	»	32.544	61.786	43.752	33.705	7.654	102	»
Ardèche	5	4	1	»	»	46.124	113.455	86 414	57.462	19.378	»	8 627
Ardennes	5	2	1	2	»	40.768	84.121	78.005	39.517	13.980	19.610	»
Ariège	3	3	»	»	»	28.222	74.348	54.211	26.728	18.894	8.333	»
Aube	6	3	3	»	»	35.379	76.728	64.387	36.187	18.439	8 534	»
Aude	5	2	2	1	»	41.711	98.916	76.628	25.255	19.736	21.352	3.824
Aveyron	7	6	»	»	1	55.804	121.884	95.327	47.683	31.894	4.583	8.121
Bouches-du-Rhône	8	2	3	3	»	60.431	163.714	110.997	29.376	35.047	37.318	8.790
Calvados	7	5	»	»	2	50.690	112.894	80 996	35.233	9.576	192	23.121
Cantal	4	»	4	»	»	28.093	65.091	46.323	15.336	29.936	»	179
Charente	6	4	»	»	2	50.216	112.187	86.612	60.563	10	1.290	21.555
Charente-Inférieure	7	4	2	»	1	61.418	143.408	109.039	48.129	39.973	337	17.061
Cher	5	1	3	1	»	50 072	106.327	80.950	27.899	31.471	18.211	»
Corrèze	5	»	5	»	»	42.879	94.286	71.034	23.457	46.913	76	»
Corse	5	4	1	»	»	30.458	76.450	50.206	37.893	9.381	»	2.467
Côte-d'Or	6	2	3	1	»	45.251	112.935	85.064	35.152	31.746	12.146	4.795
Côtes-du-Nord	9	6	»	»	3	76.203	161.756	118.243	60.381	»	»	49.982
Creuse	4	»	3	1	»	34.642	81.678	56.117	18 845	31.243	5.530	»
Dordogne	7	5	1	»	1	65.890	149.254	117.490	64.003	22.937	1.439	26.981
Doubs	5	3	2	»	»	35.631	82.264	65.326	32.811	31.322	493	»
Drôme	5	»	4	»	1	43.518	96.503	65.791	10.581	42.735	»	7.968
Eure	6	5	»	»	1	48.130	100.248	75.922	44.239	12.775	»	13.307
Eure-et-Loir	5	3	2	»	»	38.098	78.203	65.097	30.933	32.118	192	»
Finistère	10	8	1	»	1	89.237	185 839	127.659	73.190	15.876	»	23.393
Gard	6	1	2	2	1	57.143	134.762	99.824	16.523	34.981	25.354	21.689
Garonne (Haute-)	7	2	4	1	»	64.330	147.559	113.446	45.597	50.428	9.212	5 297
Gers	5	»	2	»	3	34.980	82.700	70.325	3.158	32.890	»	33.401
Gironde	11	8	»	3	»	97.510	236.841	161.124	104.199	14.962	25.534	11.341
Hérault	6	»	5	1	»	61.913	146.080	96.454	19.076	37.972	24.736	12.999
Ille-et-Vilaine	8	5	»	»	3	79.137	162.183	123.174	49.491	8.386	316	54.935
Indre	5	2	1	1	1	37.762	88.625	72.933	40.105	21.006	1.987	8.650
Indre-et-Loire	4	2	2	»	»	47.645	102.621	85.295	51.506	33.147	46	»
Isère	8	3	4	1	»	74.149	170.668	124 163	55.728	53.057	10.933	2.552
Jura	4	1	3	»	»	33.690	80.949	66.665	30.430	23.903	1.698	8
Landes	5	4	1	»	»	52.502	88.353	68.873	54.816	8.814	»	»
Loir-et-Cher	4	2	2	»	»	39.523	83.980	68.509	23.380	25.067	6.871	11.706

						[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	13.550	11.707
Loire (Haute-)	4	3	1	»	»	45.102	92.811	62.088	43.031	10.784	»	»
Loire-Inférieure	8	4	»	»	4	74.489	178.710	129.990	71.572	5.750	98	47 911
Loiret	5	2	3	»	»	53.606	107.094	81.749	29.521	45.160	6.620	»
Lot	3	2	1	»	»	36.529	81.248	68.946	16.657	21.573	»	293
Lot-et-Garonne	4	1	2	1	»	35.817	98.629	77.589	24.409	22.776	16.876	12.276
Lozère	3	2	1	»	»	18.488	38.903	29.775	15.189	14.361	»	»
Maine-et-Loire	7	3	»	»	4	80.975	151.841	118.912	61.769	»	»	50.755
Manche	6	4	»	»	2	71.081	143.474	91.800	34.793	11.260	»	34.022
Marne	7	3	3	1	»	52.306	119 022	95.664	37.786	41.471	13.752	976
Marne (Haute-)	3	1	2	»	»	35.842	71.882	59.566	32.727	24.276	»	»
Mayenne	5	4	»	»	1	51.887	90.303	69.265	10.062	2.549	»	17.121
Meurthe-et-Moselle	6	5	1	»	»	56.556	117.649	88.432	57.901	14.900	2.079	10.504
Meuse	4	3	1	»	»	45.267	78.911	60.567	46.376	10.148	»	98
Morbihan	7	3	1	»	3	62.658	142.605	110.481	51.219	13.875	»	44.791
Nièvre	5	1	4	»	»	39.237	102.390	79.442	25.785	32.048	13.778	6.094
Nord	22	18	»	1	3	208.304	431.298	335.867	214.060	24.764	81.023	16.601
Oise	6	3	2	1	»	54.723	112.739	92.521	51.272	22.702	13.793	198
Orne	5	3	»	»	2	51.813	96.766	78.545	46.832	3.228	»	23.308
Pas-de-Calais	11	9	»	2	»	130 568	239.868	193.235	131.633	13.813	36.528	5.004
Puy-de-Dôme	7	3	4	»	»	83.665	175.515	130.574	62.790	56.074	1.489	»
Pyrénées (Basses-)	7	7	»	»	»	64.439	111.184	81.260	71.231	»	1.959	»
Pyrénées (Hautes-)	4	3	1	»	»	29.964	66.031	53.517	26.046	28.482	»	»
Pyrénées-Orientales	4	1	3	»	»	25.166	60.376	34.428	9.185	18.852	3.441	1.118
Rhin (Haut-) (Belfort)	1	1	»	»	»	9.343	20.923	17.724	9.343	8.180	»	»
Rhône	11	5	2	4	»	73.175	190.536	133.827	74.400	26.846	28.465	»
Saône (Haute-)	4	3	1	»	»	39.534	83.539	62.095	18.363	36.886	84	1.693
Saône-et-Loire	9	3	6	»	»	90.312	184.217	131.247	40.778	82.618	2.145	»
Sarthe	5	2	2	»	1	59.711	125.011	99.463	39.302	35.538	»	22.981
Savoie	5	5	»	»	»	33.039	71.419	55.779	32.343	19.279	2.296	»
Savoie (Haute-)	4	3	1	»	»	37.415	81.668	54.591	31.539	14.764	306	5.137
Seine	46	7	14	22	3	307.084	739.187	555.264	104.291	162.635	242.424	21.485
Seine-Inférieure	12	8	2	»	2	87.152	204.416	155.060	90.320	32.333	4.408	21.859
Seine-et-Marne	6	2	4	»	»	44.816	101.771	83.754	38.735	37.744	5.326	439
Seine-et-Oise	10	5	4	1	»	80.150	174.927	138.984	60.441	63.827	3.203	7.435
Sèvres (Deux-)	5	2	1	»	2	50.024	110.692	93.274	33.133	23.615	48	34.867
Somme	9	7	2	»	9	78.245	159.376	119.108	61.331	44.845	3.702	10.734
Tarn	6	2	3	»	1	47.661	112.435	88.916	30.845	36.404	5.124	15.307
Tarn-et-Garonne	3	2	»	»	1	30.037	70.026	54.709	16.189	13.018	9.412	13.871
Var	4	»	1	3	»	30.499	85.188	55.088	495	31.500	18.817	3.367
Vaucluse	4	1	2	1	»	32.558	82.080	60.666	25.603	22.724	6.499	5.396
Vendée	6	2	1	»	3	60.064	128.346	104.440	41.112	9 847	»	49.160
Vienne	6	4	1	»	1	45.665	106.396	85.962	44.055	26.844	6.138	6.253
Vienne (Haute-)	5	1	4	»	»	47.122	105.036	79.951	41.173	26.720	11.268	»
Vosges	7	7	»	»	»	64.056	112.720	84.947	68.651	5.169	933	4.357
Yonne	6	»	6	»	»	49.539	104.973	80.933	25.495	49.539	78	3.938
Algérie	6	3	3	»	»	41.408	88.040	66.485	29.330	34.366	1.752	»
Colonies françaises	10	5	3	1	1	75.806	194.657	120.997	80.903	24.355	9.743	5.329
Totaux	581	293	174	59	55	5.011.953	11.048.675	8.366.700	3.909.554	2.359.095	866.140	911.555

Le tableau récapitulatif permet de se rendre compte de la manière dont fonctionne le suffrage universel.

En nombres ronds, la France compte 38 millions d'habitants, 11 millions d'électeurs inscrits, 8 millions de votants, et les élus se sont partagé 5 millions de suffrages.

D'où les proportions suivantes, par rapport à la population :

Électeurs inscrits, 28,9 pour 100 habitants.

Votants, 21 pour 100.

Suffrages exprimés, 13 pour 100.

Si l'on compare le nombre des électeurs inscrits au nombre des votants, on voit qu'il n'y a que 72,7 pour 100 des inscrits qui prennent part au vote ; les abstentions sont au nombre de 27,3 pour 100.

Si l'on fait le total des voix réparties entre les divers groupes politiques et qu'on le compare au nombre des votants, on aperçoit une différence de 320,000 au profit de ces derniers.

Cet écart représente, pour la presque totalité, les bulletins blancs ou bulletins de protestation, c'est-à-dire le vote des électeurs dont l'opinion n'était pas représentée par les candidats ; il nous serait aisé de citer des cas où les bulletins blancs ont été de plusieurs milliers.

En ne tenant compte que des suffrages exprimés, on verra que les républicains représentent 46,7 pour 100 des votants et 35,3 pour 100 des inscrits ;

Les radicaux, 28,2 pour 100 des votants et 21,3 pour 100 des inscrits ;

Les socialistes, 10,3 pour 100 des votants et 7,8 pour 100 des inscrits ;

Les conservateurs, 10,9 pour 100 des votants et 7,8 pour 100 des inscrits.

Si l'on opposait aux républicains seuls les trois autres partis, on obtiendrait 3,909,514 républicains et 4,136,790 d'autre part.

En ajoutant aux voix républicaines les voix conservatrices et aux voix radicales les voix socialistes, on se trouve en présence des chiffres suivants : 4,821,109 pour les premières, et 3,225,235 pour les secondes.

En réunissant les républicains et les radicaux, on a 6,268,649 voix contre une très faible minorité.

Enfin, à qui attribuer les abstentions ? Sauf les cas de force majeure, on ne peut guère les attribuer aux radicaux, et encore moins aux socialistes, qui n'ont pas l'habitude de déserter le vote.

Il paraît plus probable de les attribuer aux républicains de gouvernement, trop sûrs de la victoire, et surtout aux conservateurs, dont beaucoup considèrent, à tort, l'abstention comme une élégance.

En faisant une attribution des probabilités des abstentions à raison d'un dixième aux socialistes, deux dixièmes aux radicaux, trois dixièmes aux républicains et quatre dixièmes aux conservateurs, on aurait ce résultat final de la répartition des opinions en France :

Républicains	4.800.000
Radicaux.	3.000.000
Socialistes	1.200.000
Conservateurs	2.000.000

Et il en résulterait cette observation que 4,800,000 opinions républicaines sont représentées par 293 députés ;

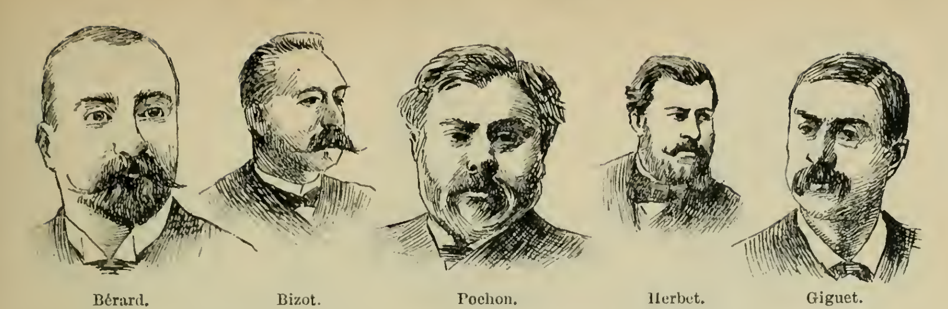
3,000,000 d'opinions radicales par 174 députés ;

1,200,000 d'opinions socialistes par 59 députés ;

2,000,000 d'opinions conservatrices par 55 députés.

Enfin, si par un système plus équitable les opinions étaient représentées en proportion réelle de leur nombre et s'il n'y avait pas d'abstentions, on peut dire que les 581 députés se répartiraient ainsi :

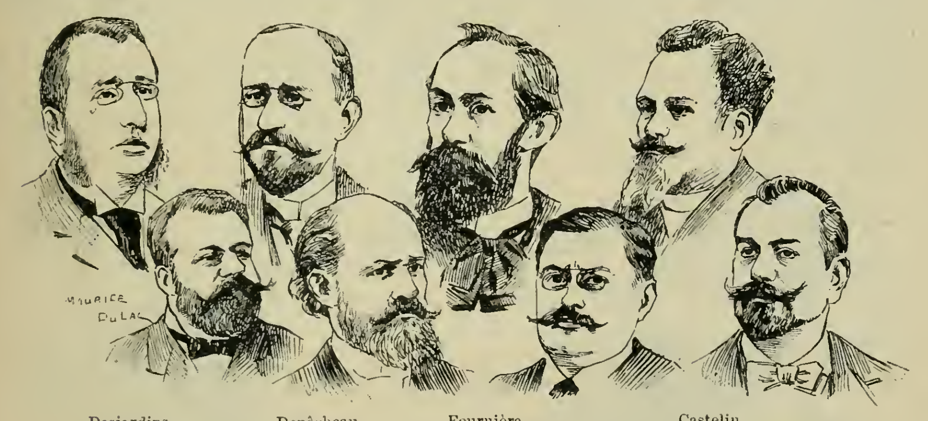
Républicains	254
Radicaux.	158
Socialistes	63
Conservateurs	106



Bérard. Bizot. Pochon. Herbet. Giguet.

AIN (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
BOURG 1re.	**Pochon**........	8.943	17.819	14.099	4 985	8.943	»	»
— 2e.	**Herbet**..........	8.434	17.514	14.348	5.807	8.434	»	»
BELLEY.	**Giguet**.........	9.881	23.802	18.840	6.901	9.891	1.954	»
GEX.	**Bizot**..........	3.981	6.630	4.552	361	3.984	»	»
NANTUA.	**Carrier**.........	6.273	14.586	11.830	6 273	4 488	947	»
TRÉVOUX.	**Bérard**..........	12.169	25.022	20.809	8.538	12.169	»	»
Totaux..............		49.684	105 373	84.478	32 865	47.909	2.901	»

Pochon (Joseph), né en 1840, agriculteur, cons. gén., député depuis 1883, rad. revisionniste.
Herbet (Hippolyte), né en 1846, médecin, conseiller général, député depuis 1889, radical.
Giguet (Anthelme), né en 1834, propr., anc. proc. de la Républ., cons. gén., dép. depuis 1883, radical.
Bizot (Eugène), né en 1855, ancien substitut, conseiller général, député depuis 1889, radical.
Carrier (Alfred), né en 1834, cons. gén., nouvel élu, républicain (décédé le 6 septembre 1898). — M. Allombert, républicain, a été élu le 13 novembre 1898 en remplacement de M. Carrier.
Bérard (Alex.), né en 1859, ancien subst. du proc. gén. à Grenoble, cons. gén., dép. sort., radical.



Desjardins. Hugues. Denêcheau. Ermant. Fournière. Morlot. Castelin. Magniaudé.

AISNE (8 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LAON 1re.	**Ermant** (2e tour)..	9.362	21.904	18.518	9.362	9.012	»	»
— 2e.	**Castelin**..........	9.405	22.226	17.625	7.055	»	9.409	759
CHATEAU-THIERRY.	**Morlot**...........	8.354	16.735	13.741	5.154	8.354	»	»
SAINT-QUENTIN, 1re.	**Hugues** (2e tour)..	6.117	20.223	16.656	10.652	»	5.879	»
— 2e.	**Desjardins**.......	8.106	18.731	15.734	8.106	1.138	6.188	»
SOISSONS.	**Magniaudé** (2e t.).	8.374	19.483	16.561	8.019	8.374	»	»
VERVINS, 1re.	**Denêcheau**.......	7.473	16.096	13.503	5.758	7.473	109	»
— 2e.	**Fournière**........	6.123	15.320	12.716	5.582	426	6.123	»
Totaux................		63.314	150.718	125.054	59.688	34.777	27.708	759

Ermant (Georges), né en 1852, architecte, conseiller général, député sortant, républicain.
Castelin (André), né en 1858, agriculteur, journaliste, député depuis 1889, républicain.
Morlot (Emile), né en 1859, avocat, docteur en droit, cons. général, député sortant, radical.
Hugues (François), né en 1848, ancien manufacturier, député sortant, républicain.
Desjardins (Jules), né en 1845, ancien magistrat, député sortant, répub. de gouvernement.
Magniaudé (E.), né en 1851, propriétaire, négociant, nouvel élu, radical socialiste.
Denêcheau (Maurice), né en 1845, publiciste, député depuis 1893, républicain progressiste.
Fournière (Eugène), né en 1857, homme de lettres, cons. mun. de Paris, nouvel élu, socialiste.



Létang. Gacon. Delarue. Ville. Sauvanet.

ALLIER (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
MOULINS 1re.	**Péronneau**	7.569	16.015	12.638	»	7.569	326	4.449
— 2e.	**Ville** (2e tour)	7.240	21.154	17.084	7.103	7.240	2.528	»
GANNAT.	**Delarue**	9.955	21.410	17.682	7.453	9.955	»	»
LA PALISSE.	**Gacon**	16.300	30.980	24.988	8.443	16.300	21	»
MONTLUÇON 1re.	**Létang**	9.338	22.897	18.635	9.325	»	9.338	»
— 2e.	**Sauvanet**	8.619	20.973	17.004	8.120	»	8.619	»
Totaux		59.021	133.429	108.031	40.444	41.064	20.832	4.449

Péronneau (Henri-Georges), né en 1856, conseiller général, nouvel élu, radical socialiste.
Ville (Pierre), né en 1839, négociant, maire de Moulins, député depuis 1889, radical.
Delarue (Gabriel), né en 1846, docteur-médecin, licencié en droit, député depuis 1893, radical
Gacon (Jules), né en 1847, docteur-médecin, conseiller général, député depuis 1889, radical.
Létang (Stéphane), né en 1859, nouvel élu, socialiste.
Sauvanet (Charles), né en 1851, négociant, conseiller d'arrondissement, dép. sortant, socialiste.



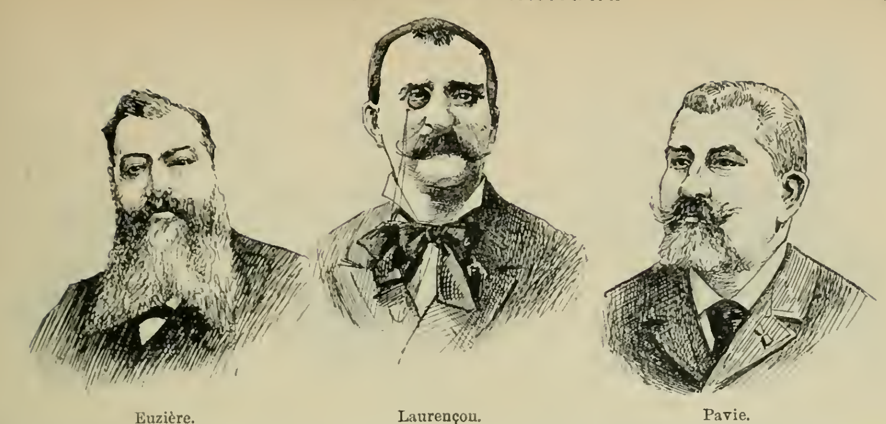
Delombre.



Sicard.

ALPES (BASSES-) (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
DIGNE.	**Roux** (2e tour)	6.074	13.096	10.870	6.074	4.661	»	»
BARCELONNETTE.	**Delombre**	2.507	3.460	2.689	2.507	»	»	»
CASTELLANE.	**Boni de Castellane.**	2.785	5.174	4.398	4.361	»	»	»
FORCALQUIER.	**Sicard**	4.217	9.853	7.884	4.217	2.490	1.117	»
SISTERON.	**Robert** (2e tour)	2.087	6.285	5.119	1.879	2.087	»	1.106
Totaux		17.670	37.868	30.960	19.038	9.238	1.117	1.106

Roux (Paul), né en 1848, ancien notaire, conseiller général, nouvel élu, républicain progressiste.
Delombre (Paul), né en 1848, publiciste, conseiller général, député sortant, républicain.
Comte Boni de Castellane, né en 1867, nouvel élu, républicain.
Sicard (Martial), né en 1848, avoué, cons. gén., député sortant, républicain de gouvernement.
Robert (Ludovic), né en 1854, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, radical.



Euzière. Laurençou. Pavie.

ALPES (HAUTES-) (3 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
GAP.	**Euzière**	8.056	17.571	14.747	88	8.056	»	6.297
BRIANÇON.	**Laurençon**	3.843	6.197	4.594	3.843	»	»	»
EMBRUN.	**Pavie**	4.798	6.789	5.296	4.798	15	»	»
Totaux		16.697	30.557	24.637	8.729	8.071	»	6.297

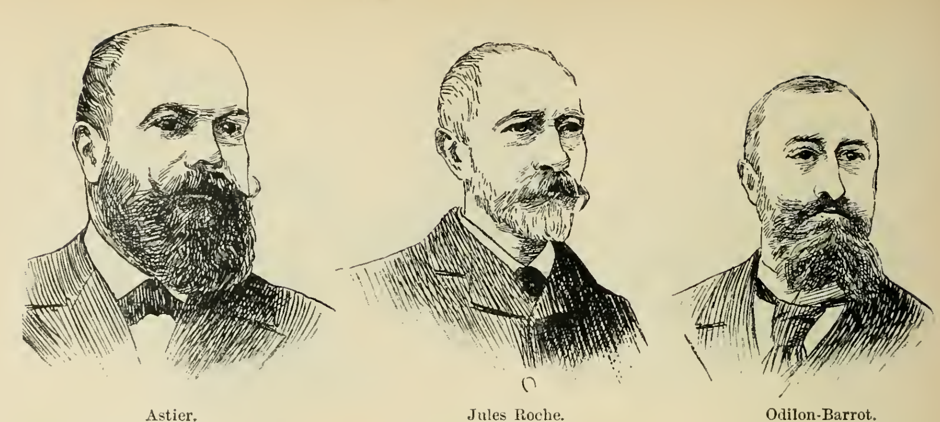
Euzière (Frédéric), né en 1842, avocat, conseiller général, député depuis 1889, radical.
Laurençon (Léon), né en 1841, avocat, conseiller général, député depuis 1877, républicain.
Pavie (François), né en 1843, industriel, conseiller général, nouvel élu, radical.



Rouvier. Poullan. Raiberti. Bischoffsheim.

ALPES-MARITIMES (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
NICE 1re.	**Raiberti**	9.240	17.303	11.895	10.401	»	6	»
— 2e.	**Poullan**	9.720	15.607	10.505	9.720	250	»	»
GRASSE.	**Rouvier**	8.770	22.303	16.200	8.770	7.404	»	»
PUGET-THÉNIERS.	**Bischoffsheim**	4.814	6.573	5.152	4.814	»	96	»
Totaux		32.544	61.786	43.752	33.705	7.654	102	»

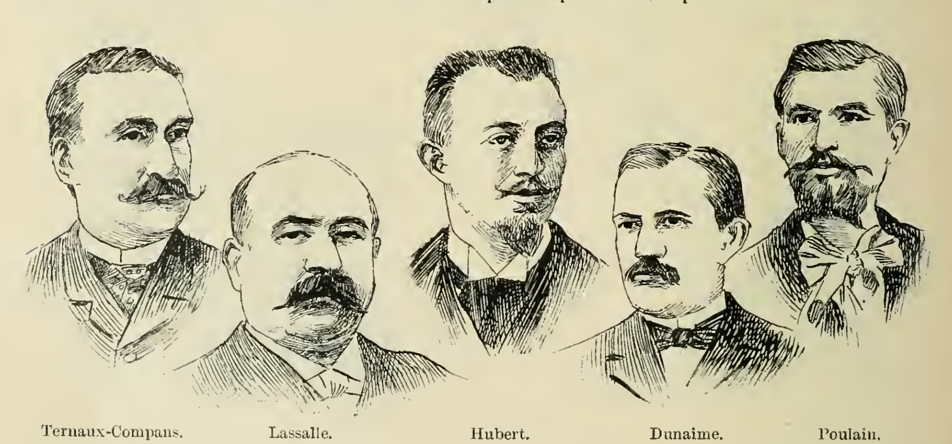
Raiberti (Flaminius), né en 1862, officier démissionnaire, député depuis 1890, républicain.
Poullan (Félix), né en 1857, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain progressiste.
Rouvier (Maurice), né en 1842, ancien ministre des finances et président du conseil, conseiller général, député depuis 1871, républicain.
Bischoffsheim (Raphaël), né en 1823, membre de l'Institut, député depuis 1893, républicain.



Astier. Jules Roche. Odilon-Barrot.

ARDÈCHE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
PRIVAS 1re.	**Perrin**	7.138	16.817	12.013	11.723	»	»	»
— 2e.	**Astier**	8.522	21.969	16.030	3.989	11.785	»	»
LARGENTIÈRE.	**Odilon-Barrot**	11.448	30.457	22.895	22.734	»	»	»
TOURNON 1re.	**Sauzet**	9.878	23.102	18.616	9.878	»	»	8.627
— 2e.	**Roche**	9.138	21.110	16.860	9.138	7.593	»	»
Totaux		46.124	113.455	86.414	57.462	19.378	»	8.627

Perrin (Isaac), né en 1842, propriétaire, conseiller général, ancien député, républicain.
Astier (Placide), né en 1856, pharm., vice-prés. du Cons. mun. de Paris, nouvel élu, radical.
Odilon-Barrot (Georges), né en 1841, ancien secrétaire d'ambassade, avocat, conseiller général, député depuis 1893, républicain progressiste.
Sauzet (Marc), né en 1852, prof. agr. à la Fac. de droit de Paris, député depuis 1893, républicain.
Roche (Jules), né en 1841, avocat, journaliste, conseiller général, ministre du commerce et des colonies en 1890, du commerce en 1892, député depuis 1881, républicain.

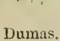


Ternaux-Compans. Lassalle. Hubert. Dunaime. Poulain.

ARDENNES (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
MÉZIÈRES.	**Poulain** (2e tour).	11.886	21.848	21.617	9.461	»	11.886	»
RETHEL.	**Ternaux-Compans** (2e t.)	7.101	15.398	12.995	12.720	»	»	»
ROCROI.	**Dunaime** (2e tour).	5.749	13.503	11.465	5.749	5.672	»	»
SEDAN.	**Lassalle**	7.724	18.170	14.880	6.995	»	7.724	»
VOUZIERS.	**Hubert**	8.308	15.202	13.048	4.592	8.308	»	»
Totaux		40.768	84.121	74.005	39.517	13.980	19.610	»

Poulain (Albert), né en 1866, ouvrier mécanicien, nouvel élu, socialiste révolutionnaire.
Ternaux-Compans (Maurice), né en 1846, ancien conseiller d'ambassade, nouvel élu, républicain.
Dunaime (Eugène), né en 1855, avoué, docteur en droit, cons. gén., député sortant, républicain.
Lassalle (Jean-Baptiste-Elysée), né en 1856, ouvrier mécanicien, nouvel élu, socialiste.
Hubert (Lucien), né en 1868, homme de lettres, publiciste, député sortant, républicain.





Dumas.



Delcassé.

ARIÈGE (3 députés).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
FOIX.	**Delcassé**.........	9.226	24.871	17.771	9.216	»	8.333	»
PAMIERS.	**Dumas** (2e tour)..	9.844	24.346	18.230	8.360	9.844	»	»
SAINT-GIRONS.	**Galy-Gasparrou** ..	9.152	25.131	18.210	9.152	9.050	»	»
Totaux..................		28.222	74.348	54.211	26.728	18.894	8.333	»

Delcassé (Théophile), né en 1852, publiciste, sous-secrétaire d'État aux colonies 1893, ministre des colonies 1894, conseiller général, ministre des affaires étrangères 1898, député depuis 1889, républicain.
Dumas (Julien), né en 1857, avocat, député sortant, républicain.
Galy Gasparrou (Léon), né en 1850, conseiller général, nouvel élu, républicain.



Charonnat. Castillard. Bachimont. Thierry-Delanoue. Dutreix.

AUBE (6 députés).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
TROYES 1re.	**Charonnat** (2e t.)..	6.785	15.795	13.163	6.327	6.785	8	»
— 2e.	**Dutreix**..........	6.503	15.125	11.985	3.885	6.503	1.380	»
ARCIS-SUR-AUBE.	**Castillard** (2e tour)	5.363	9.753	8.808	8.712	»	»	»
BAR-SUR-AUBE.	**Thierry-Delanoue**	6.210	10.984	9.201	6.210	»	2.542	»
BAR-SUR-SEINE.	**Guyard**..........	6.367	13.523	11.306	6.367	»	4.604	»
NOGENT-SUR-SEINE.	**Bachimont** (2e t.)..	5.151	11.548	9.924	4.686	5.151	»	»
Totaux..................		35.379	76.728	64.387	36.187	18.439	8.534	»

Charonnat (Jules), né en 1834, notaire honoraire, député sortant, radical socialiste.
Dutreix (Charles), né en 1848, manufacturier, député depuis 1893, radical socialiste.
Castillard (Henri), né en 1847, avocat, député sortant, républicain.
Thierry-Delanoue (Paul), né en 1843, propriétaire, conseiller général depuis 1889, républicain progressiste.
Guyard (Albert), né en 1846, agriculteur, nouvel élu, républicain.
Bachimont (Charles), né en 1844, docteur-médecin, député sortant, radical socialiste.



Bartissol. Dujardin-Beaumetz. Saba. Turrel. Théron.

AUDE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
CARCASSONNE.	**Théron**	11.195	30.041	22.185	6.932	»	11.195	3.834
CASTELNAUDARY.	**Saba** (2e tour)....	5.854	14.543	11.532	»	5.854	»	»
LIMOUX.	**Dujardin-Beaumetz**	10.992	20.498	15.811	4.659	10.992	»	»
NARBONNE 1re.	**Bartissol**.........	6.211	15.385	12.487	6.211	»	6.162	»
— 2e.	**Turrel**	7.459	18.449	14.613	7.453	2.890	3.995	»
Totaux.................		41.711	98.916	76.628	25.255	19.736	21.352	3.834

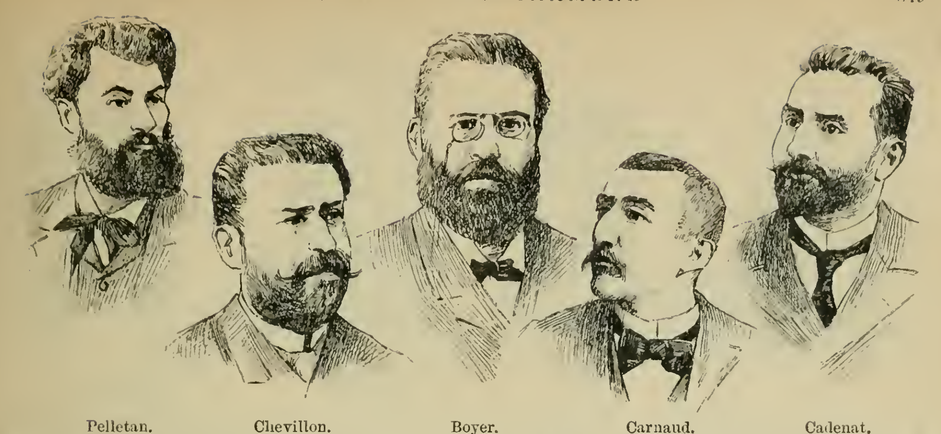
Théron (Ferdinand), né en 1834, propriétaire, cons. gén., ancien député, socialiste.
Saba (Edmond), né en 1848, ancien greffier, secrét. de mairie, cons. gén., nouvel élu, rad. soc.
Dujardin-Beaumetz (Henri), né en 1852, artiste peintre, cons. gén., député depuis 1889, radical.
Bartissol (Edmond), né en 1841, ingénieur-constructeur, député (1889-1893), répub. progressiste.
Turrel (Adolphe), né en 1856, ancien auditeur au Conseil d'Etat, ancien ministre des travaux publics (1896-1898), député depuis 1885, républicain modéré.
M. Turrel ayant été invalidé le 9 juillet, il a été remplacé par M. Narbonne, socialiste, qui a obtenu 7.400 voix sur 9.900 votants.



Monsservin. Fournol. Maruéjouls. Cibiel. Massabuau.

AVEYRON (7 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
RODEZ 1re.	**Monsservin**.	7.307	17.020	13.744	7.307	6.379	»	»
— 2e.	**Gaffier**...........	7.887	17.812	14.042	7.887	6.103	»	»
ESPALION.	**Massabuau** (2e t.).	6.639	16.428	12.810	6.639	6.319	»	»
MILLAU.	Vidal de Saint-Urbain..	8.516	20.020	16.406	8.516	7.823	»	»
SAINT-AFFRIQUE.	**Fournol**..........	7.565	17.071	13.485	7.565	5.270	532	»
VILLEFRANCHE 1re.	**Cibiel**............	8.121	14.556	10.761	»	»	»	8.121
— 2e.	**Maruéjouls**.......	9.769	18.977	14.079	9.769	»	4.051	»
Totaux.......		55.804	121.884	95.327	47.683	31.894	4.583	8.121

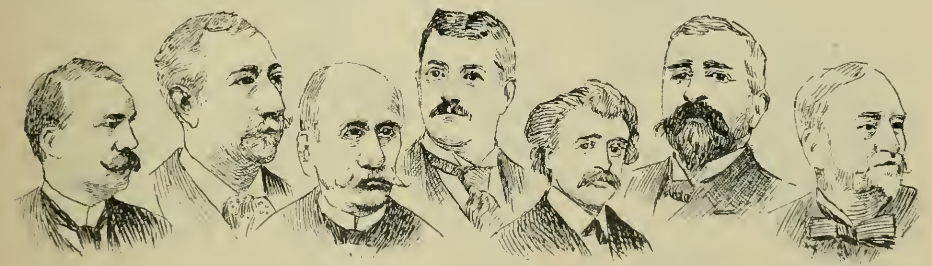
Monsservin (Joseph), né en 1864, ancien magistrat, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Gaffier (Edouard), né en 1861, avocat, nouvel élu, républicain.
Massabuau (Joseph), né en 1862, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Vidal de Saint-Urbain (Gabriel), né en 1854, anc. avoc. gén. à Dijon, cons. gén., dép. sort., républ.
Fournol (Paul), né en 1852, propriétaire, cons. gén., député depuis 1893, républicain progressiste.
Cibiel (Louis), né en 1841, propriétaire, conseiller général, député depuis 1876, conservateur.
Maruéjouls (Emile), né en 1837, vice-président du Conseil de préfecture de la Seine, conseiller général, ancien ministre du commerce, député depuis 1889, républicain.



Pelletan. Chevillon. Boyer. Carnaud. Cadenat.

BOUCHES-du-RHONE (8 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
MARSEILLE 1re.	**Carnaud** (2e tour).	6.983	20.216	13.789	»	6.686	6.983	»
— 2e.	**Cadenat** (2e tour).	8.448	21.881	15.749	7.040	»	8.448	»
— 3e.	**Thierry** (2e tour)..	8.289	20.468	12.480	8.289	»	3.822	»
— 4e.	**Chevillon** (2e tour).	6.673	20.014	12.653	»	6.673	5.992	»
— 5e.	**Boyer**...........	7.954	21.115	13.206	4.789	»	7.954	»
AIX 1re.	**Perreau** (2e tour).	4.386	15.689	10.689	4.386	3.990	3.376	»
— 2e.	**Pelletan**.........	6.287	16.897	12.022	4.872	6.287	733	»
ARLES.	**Michel** (2e tour).	11.411	27.434	20.409	»	11.411	10	8.790
Totaux..................		60.431	163 714	110.997	29.376	35.047	37.318	8.790

Carnaud (Maximilien), né en 1863, ancien instituteur, député sortant, socialiste.
Cadenat (Bernard), né en 1853, coupeur cordonnier, conseiller municipal de Marseille, nouvel élu, socialiste revisionniste.
Thierry (Joseph), né en 1857, avocat, nouvel élu, républicain.
Chevillon (Joseph), né en 1849, médecin, élu en 1885, échoua en 1889, réélu en 1893, radical.
Boyer (Antide), né en 1850, comptable, député depuis 1885, socialiste.
Perreau (François), né en 1866, profess. agrégé à la Faculté de droit, nouvel élu, républicain.
Pelletan (Camille), né en 1846, journaliste, député depuis 1881, radical.
Michel (Henri), né en 1857, professeur au lycée d'Avignon, nouvel élu, radical.



De Saint-Quentin. Paulmier. De Witt. Laniel. Chenel. Lebret. Gérard.

CALVADOS (7 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DEPUTES ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
CAEN 1re.	**Lebret** (2e tour)..	5.719	16.062	11.717	11.360	»	192	160
— 2e.	**Comte de Saint-Quentin**..	7.167	13.793	8.315	7.167	»	»	»
BAYEUX.	**Gérard**..........	9.167	17.228	10.235	»	»	»	9.167
FALAISE.	**Paulmier**.........	6.595	13.445	10.772	10.660	»	»	»
LISIEUX.	**Laniel**..........	7.256	17.121	13.333	7.256	5.938	»	»
PONT-L'ÉVÊQUE.	**De Witt**..........	6.001	16.067	9.916	»	3.590	»	6.001
VIRE.	**Chenel**..........	8.790	19.178	16.708	8.790	48	»	7.793
Totaux..................		50.690	112.894	80.996	35.233	9.576	192	23.121

Lebret (Georges), né en 1853, docteur en droit, conseiller général, ministre de la justice 1898, député sortant, républicain progressiste.
Comte de Saint-Quentin, né en 1850, propriétaire, député sortant, républicain.
Baron Gérard (Henri), propriétaire, conseiller général, député depuis 1881, conservateur.
Paulmier (Charles), né en 1848, propr., cons. gén., député depuis 1885, conservateur libéral.
Laniel (Henri), né en 1857, manuf., ancien juge consulaire, député sortant, républicain libéral.
De Witt (Conrad), né en 1824, propriétaire, cons. gén., député depuis 1889, républicain rallié.
Chenel (Emile), né en 1847, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain.



Cazals. Hugon. Brun. Peschaud.

CANTAL (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Aurillac.	**Cazals**	9.207	24.554	18.387	7.061	11.050	»	»
Mauriac.	**Brun**	7.563	16.716	10.814	3.142	7.563	»	»
Murat.	**Peschaud** (2e tour).	4.968	9.724	5.695	116	4.968	»	179
Saint-Flour.	**Hugon**	6.355	14.097	11.427	5.017	6.355	»	»
Totaux		28.093	65.091	46.323	15.336	29.936	»	179

Cazals (Noël), né en 1861, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, radical.
Brun (Fernand), né en 1867, avocat, nouvel élu, radical.
Peschaud (Gabriel), né en 1861, médecin, cons. gén., nouvel élu, républ. radical démocrate.
Hugon (Pierre), né en 1851, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, radical.



Laroche-Joubert. Babaud-Lacroze. Arnous. Cuneo d'Ornano. Paul Déroulède.

CHARENTE (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Angoulême 1re.	**Laroche-Joubert**	8.487	19.927	15.400	15.127	»	11	»
— 2e	**Déroulède**	7.768	20.518	15.067	13.636	»	1.168	»
Barbezieux.	**Arnous**	6.595	14.211	12.120	5.337	»	»	6.595
Cognac.	**Cuneo d'Ornano**	8.762	20.734	16.909	7.672	»	111	8.762
Confolens.	**Babaud-Lacroze**	12.278	20.528	14.090	12.278	»	»	»
Ruffec.	Limouzain-Laplanche (2e t.)	6.326	16.266	12.926	6.513	10	»	6.198
Totaux		50.216	112.187	86.612	60.563	10	1.290	21.555

Laroche-Joubert (Edgar), né en 1843, fabricant de papiers, administrateur de la Banque de France, ancien juge consulaire, cons. gén., député depuis 1884, républicain plébiscitaire.
Déroulède (Paul), né en 1846, conseiller général, ancien député, républicain revisionniste.
Arnous (Eugène), né en 1846, ancien auditeur au Conseil d'Etat, conseiller général, député depuis 1885, conservateur libéral.
Cuneo d'Ornano (Gustave), né en 1845, avocat, député depuis 1876, conservateur, groupe de l'appel au peuple.
Babaud-Lacroze (Antoine), né en 1846, journaliste, conseiller général, républicain.
Limouzain-Laplanche, né en 1845, pharmacien, conseiller général, nouvel élu, républicain.



Lauraine. Roy de Loulay. Amiral Rieunier. Pommeray.
Denis. Charruyer. Garnier.

CHARENTE-INFÉRIEURE (7 d.).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LA ROCHELLE.	Charruyer	10.025	23.759	19.047	8.708	10.025	»	»
JONZAC.	Pommeray	9.299	24.542	17.547	9.299	6.894	337	»
MARENNES.	Garnier	8.583	17.292	9.888	8.583	»	»	»
ROCHEFORT.	Amiral Rieunier	8.570	19.639	15.173	8.570	6.459	»	»
SAINTES 1re.	Lauraine	6.779	16.700	12.650	5.575	6.779	»	»
— 2e.	Denis (2e tour)	7.384	16.457	13.801	7.384	»	»	6.283
ST-JEAN-D'ANGELY.	Roy de Loulay (2e t.)	10.778	25.019	20.933	10	9.816	»	10.778
Totaux		61.418	143.408	109.039	48.129	39.973	337	17.061

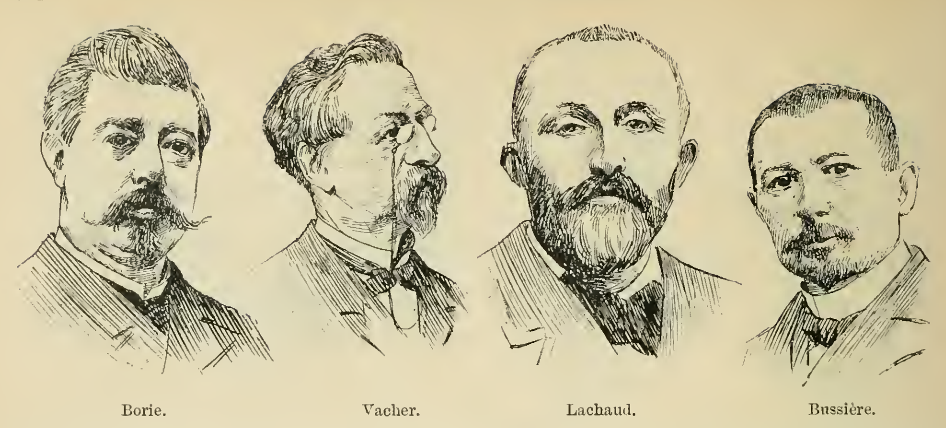
Charruyer (Edouard), né en 1861, ing. des arts et manuf., cons. gén., député sort., radical.
Pommeray (Léon), né en 1858, docteur en droit, député sortant, républicain progressiste.
Garnier (Frédéric), né en 1836, propr., cons. gén., dép. depuis 1889, répub. de gouvernement.
Amiral Rieunier (Henri), né en 1833, ministre de la marine (1893), nouvel élu, républicain.
Lauraine (Octave), né en 1864, avocat, docteur en droit, propriétaire, nouvel élu, radical.
Denis (Gabriel), né en 1853, propriétaire-viticult., cons. gén., nouv. élu, républ. progressiste.
Roy de Loulay (Louis), conseiller général, ancien député, conservateur.



Maret. Lesage. D'Arenberg. Pajot. Breton.

CHER (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
BOURGES 1re.	D'Arenberg (2e t.)	9.587	22.709	18.473	9.310	»	8.742	»
— 2e.	Breton (2e tour)	9.084	21.281	17.189	7.887	70	9.084	»
SAINT-AMAND 1re.	Pajot	9.710	19.653	11.986	»	9.710	170	»
— 2e.	Lesage (2e tour)	8.535	16.538	11.056	1.897	8.535	185	»
SANCERRE.	Maret	13.156	26.146	22.246	8.805	13.156	30	»
Totaux		50.072	106.327	80.950	27.899	31.471	18.211	»

Prince d'Arenberg (Auguste), né en 1837, propriétaire, cons. gén., député depuis 1889, rallié.
Breton (Jules-Louis), né en 1872, ingénieur, nouvel élu, socialiste.
Pajot (François), né en 1841, vétérinaire, conseiller général, député depuis 1885, radical.
Lesage (Casimir), né en 1835, propriétaire, agriculteur, conseiller général, député depuis 1885, échoua en 1889, réélu en 1893, radical.
Maret (Henry), né en 1838, homme de lettres, député depuis 1881, radical.



Borie. Vacher. Lachaud. Bussière.

CORRÈZE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
TULLE 1re.	**Borie** (2e tour)...	8.016	20.983	15.081	6.886	8.016	49	»
— 2e.	**Vacher** (2e tour).	8.285	18.370	14.286	5.996	8.285	»	»
BRIVE 1re.	**Lachaud**.........	9.257	18.764	14.938	5.470	9.257	27	»
— 2e.	**Bussière**.........	9.224	17.253	14.486	5.105	9.224	»	»
USSEL.	**Delmas**.........	8.097	18.916	12.243	»	12.131	»	»
Totaux..............		42.879	94.286	71.034	23.457	46.913	76	»

Borie (Léon), né en 1843, receveur de l'enregistrement démissionnaire, ancien député, radical.
Vacher (Léon), né en 1832, docteur-médecin, conseiller général, ancien député 1877 à 1889, non réélu en 1889, républicain de gauche.
Lachaud (Edouard), né en 1857, docteur-médecin, nouvel élu, radical.
Bussière (Eugène), né en 1858, ancien juge de paix, propriétaire, conseiller général, nouvel élu, radical socialiste.
Delmas, né en 1853, conseiller général, député sortant, radical.





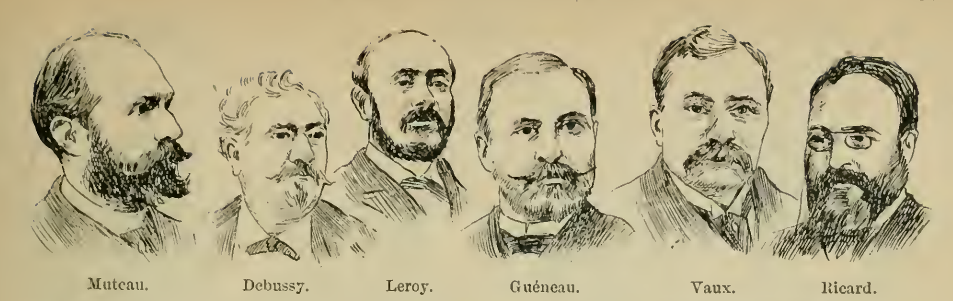
Pozzo di Borgo.



Emmanuel Arène.

CORSE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
AJACCIO.	**Arène**..........	8.434	23.032	12.490	8.434	1.372	»	2.467
BASTIA.	**Cel Astima**.......	6.406	15.311	12.809	12.811	»	»	»
CALVI.	**Malaspina**.....	3.119	7.989	5.603	2.482	3.119	»	»
CORTE.	**Giacobbi**........	6.841	18.827	11.749	6.841	4.890	»	»
SARTÈNE.	**Cte Pozzo di Borgo**.	5.658	11.291	7.555	7.525	»	»	»
Totaux.................		30.458	76.450	50.206	37.893	9.381	»	2.467

Arène (Emmanuel), né en 1856, journaliste, cons. général, député depuis 1886, républicain.
Colonel Astima, conseiller général, nouvel élu, républicain. — Le colonel Astima, invalidé le 13 juillet, a été réélu le 2 octobre.
Malaspina, conseiller général, nouvel élu, radical.
Giacobbi (Marius), avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Comte Pozzo di Borgo, né en 1858, nouvel élu, républicain.



Muteau. Debussy. Leroy. Guéneau. Vaux. Ricard.

COTE-D'OR (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
DIJON 1re	Vaux (2e tour)	7.960	25.095	17.979	5.726	4.174	7.960	»
— 2e.	Muteau	9.549	21.522	14.764	9.549	»	»	4.723
BEAUNE 1re.	Ricard	7.777	19.803	14.900	2.838	7.777	4.186	»
— 2e.	Guéneau	6.891	14.834	11.804	4.878	6.891	»	»
CHATILLON-S.-SEINE	Leroy (2e tour)	4.936	12.882	10.072	4.936	4.766	»	72
SEMUR.	Debussy (2e tour).	8.138	18.799	15.545	7.225	8.138	»	»
Totaux		45.251	112.935	85.064	35.152	31.746	12.146	4.795

Vaux (Pierre), né en 1848, cultivateur, commerçant ferblantier, député sortant, socialiste.
Muteau (Alfred), né en 1850, publiciste, anc. commiss. de la marine, nouvel élu, républicain.
Ricard (Henri), né en 1849, docteur-médecin, député depuis 1891, radical.
Guéneau (Jean), né en 1849, prof. de mathém., agrégé de l'Université, nouvel élu, radical.
Leroy (Arthur), né en 1828, ancien avoué, sous-préfet 1870, conseiller général, député depuis 1877, républicain progressiste.
Debussy (Alfred), né en 1847, négociant, nouvel élu, républicain radical.



Armez. Derrien. De Kéroüartz. Riou. Mando. Philippe. Le Troadec. De Largentaye. Jacquemin.

COTES-DU-NORD (9 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
SAINT-BRIEUC 1re.	Armez	10.948	23.014	13.138	10.948	»	»	»
— 2e.	Philippe	9.594	24.652	18.870	9.594	»	»	9.103
DINAN 1re.	Jacquemin	9.713	15.927	10.504	9.713	»	»	»
— 2e.	De Largentaye	8.812	13.034	11.573	»	»	»	8.812
GUINGAMP 1re.	Riou	6.876	15.958	12.253	6.876	»	»	5.224
— 2e.	De Kéroüartz	6.919	16.766	12.596	5.644	»	»	6.919
LANNION 1re.	Derrien	6.871	13.153	9.060	1.136	»	»	6.871
— 2e.	Le Troadec	5.694	14.626	10.516	5.694	»	»	4.785
LOUDÉAC.	Mando	10.776	24.626	19.733	10.776	»	»	8.268
Totaux		76.203	161.756	118.243	60.381	»	»	49.982

Armez (Louis), né en 1838, ingénieur, conseiller général, député depuis 1876, avec interruption de 1889 à 1893, républicain progressiste.
Philippe (Ambroise), né en 1871, négociant, nouvel élu, républicain.
Jacquemin (Albert), né en 1847, avocat, député depuis 1889, républicain modéré.
De Largentaye (Marie), né en 1854, propr., cons. général, député depuis 1884, conservateur.
Riou (Yves), né en 1849, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain.
De Kéroüartz (Frédéric), né en 1858, propr., agric., conseiller général, indépendant progressiste.
Derrien (Henry), né en 1857, avocat, docteur en droit, cons. gén., député sort., conservateur.
Le Troadec (Paul), né en 1860, propriétaire, conseiller général, député sortant, républicain.
Mando (Eugène), né en 1855, agriculteur-éleveur, cons. gén., nouvel élu, républ. progressiste.





Desfarges. Berton. Cornudet.

CREUSE (4 députés au lieu de 6) (1).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Guéret.	**Berton** (2e tour)	10.075	28.857	19.996	9.813	10.075	»	»
Aubusson.	**Cornudet**	13.016	28.340	18.994	5.792	13.016	»	»
Bourganeuf.	**Desfarges**	5.530	12.046	7.774	»	2.131	5.530	»
Boussac.	**Aucouturier**	6.021	12.335	9.353	3.240	6.021	»	»
Totaux		34.642	81.578	56.117	18.845	31.243	5.530	»

1. La représentation de la Creuse a été diminuée de deux députés, les arrondissements d'Aubusson et de Guéret n'ayant plus droit chacun qu'à un député, par suite du dénombrement de 1896.

Berton (Oscar), né en 1859, ancien avoué, cons. d'arrondissement, nouvel élu, radical socialiste.
Cornudet (Émile), né en 1855, propriét., agricult., conseiller général, député depuis 1882, radical.
Desfarges (Antoine), né en 1851, maçon, député sortant, socialiste, non collectiviste.
Aucouturier (Siméon), né en 1835, maître d'hôtel, nouvel élu, radical.

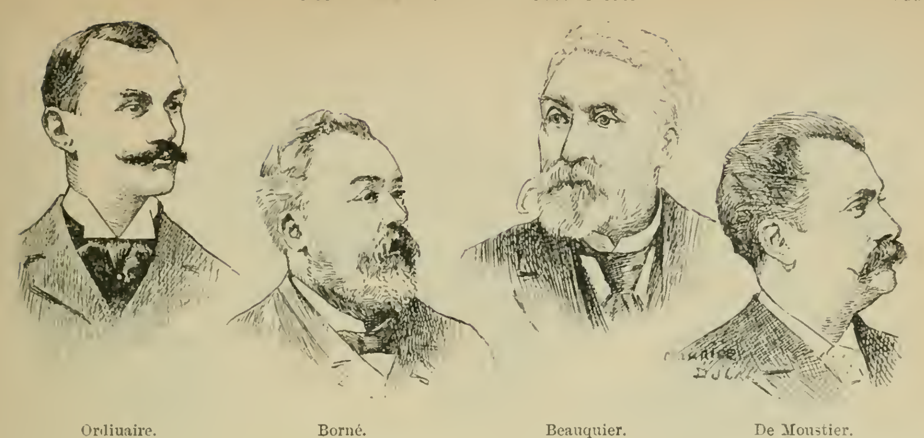


De La Batut. Pourteyron. Magne. Sarrazin. Clament. Theulier. Saumande.

DORDOGNE (7 dép. au lieu de 8) (1).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Périgueux 1re.	**Saumande**	8.482	19.315	14.477	12.579	»	1.201	»
— 2e.	**Magne** (2e tour)	7.237	16.215	13.876	6.543	»	»	7.237
Bergerac 1re.	**Vte de La Batut**	9.798	20.328	16.495	9.798	»	238	6.253
— 2e.	**Clament**	7.625	15.433	12.621	3.194	»	»	4.256
Nontron.	**Theulier**	13.183	24.900	18.749	»	13.183	»	4.999
Ribérac.	**Pourteyron** (2e t.)	8.476	20.838	16.026	15.780	»	»	»
Sarlat.	**Sarrazin** (2e tour)	11.089	32.225	25.246	11.109	9.754	»	4.236
Totaux		65.890	149.254	117.490	64.003	22.937	1.439	26.981

1. La députation de la Dordogne a été diminuée d'un député, en raison du dénombrement de 1896. La diminution porte sur l'arrondissement de Sarlat, dont la représentation passe de 2 députés à 1.

Saumande (Georges), né en 1851, avoué, maire de Périgueux, député sortant, républicain.
Magne (Napoléon), né en 1865, capitaine de cavalerie, cons. gén., nouvel élu, conservateur.
Vicomte de La Batut (Ferdinand), né en 1854, juge honoraire au tribunal de la Seine, conseiller général, député depuis 1885, républicain.
Clament (Clément), né en 1853, docteur-médecin, cons. gén., député depuis 1890, républicain.
Theulier (Albert), né en 1840, docteur-médecin, conseiller général, député depuis 1885, radical.
Pourteyron (Paul), né en 1846, docteur-médecin, cons. gén., député sortant, républic. progressiste.
Sarrazin (Pierre), né en 1854, docteur-médecin, conseiller général, député sortant, républicain.



Ordiuaire. Borné. Beauquier. De Moustier.

DOUBS (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Besançon 1re.	Beauquier..	5.202	13.224	9.497	3.468	5.799	133	»
— 2e.	Tramu........	6.439	15.350	12.524	5.757	6.639	»	»
Baume.	Mis de Moustier.	8.496	16.370	13.732	8.496	5.143	»	»
Montbéliard.	Borne............	9.178	22.438	17.831	4.954	12.204	360	»
Pontarlier.	Ordinaire (2e tour).	6.316	14.882	11.742	10.136	1.537	»	»
Totaux............		35.631	82.264	65.326	32.811	31.322	493	»

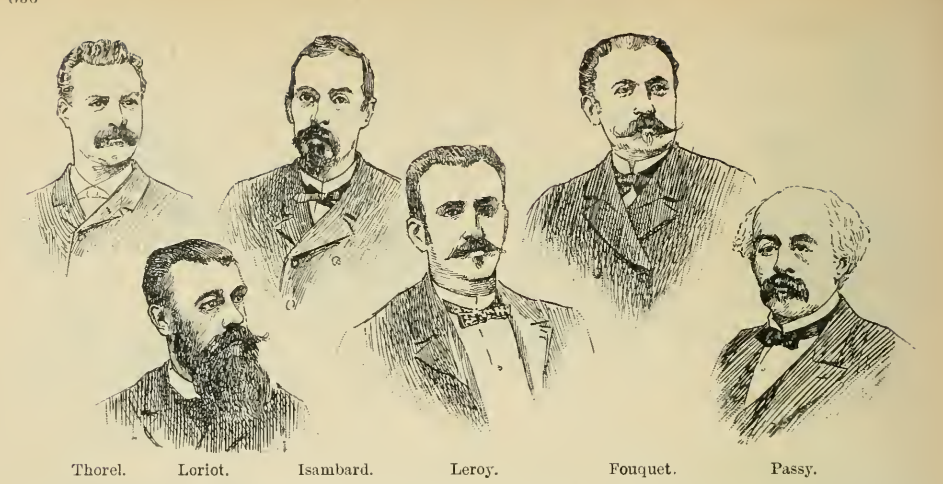
Beauquier (Charles), né en 1833, archiviste paléographe, conseiller général, député depuis 1880, radical socialiste.
Tramu (Charles), négociant, nouvet élu, radical.
Marquis de Moustier, né en 1850, propriét., cons. gén., député depuis 1889, républic. progressiste.
Borne (Joseph), né en 1850, decteur-médecin, cons. gén., nouvel élu, républic. progress. démocrate.
Ordinaire (Maurice), né en 1862, conseiller général, nouvel élu, républicain progressiste.



Faure. Blanc. Gras. Bizarelli. d'Aulan.

DROME (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Valence 1re.	Faure..	12.045	25.053	13.884	»	12.045	»	»
— 2e.	Bizarelli .	11.390	23.382	13.722	»	11.390	»	»
Die.	Blanc.....	7.991	18.178	14.799	3.147	7.991	»	3.578
Montélimar.	Gras (2e tour)..	7.702	20.287	15.298	7.431	7.702	»	»
Nyons.	Cte d'Aulan (2e t.).	4.390	9.603	8.088	»	3.607	»	4.390
Totaux.................		43.518	96.503	65.791	10.581	42.735	»	7.968

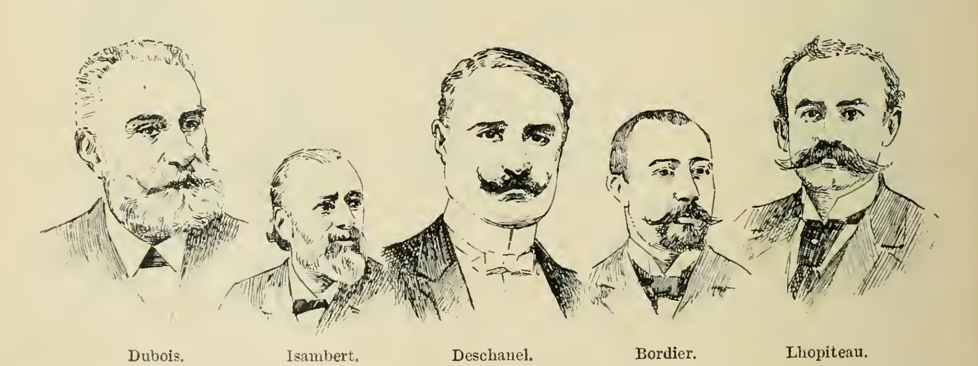
Faure (Maurice), né en 1850, conseiller général, député depuis 1885, radical.
Bizarelli (Louis), né en 1836, docteur-médecin, conseiller général, député depuis 1881, radical.
Blanc (Louis), né en 1838, entrepreneur de voitures publiques, cons. gén., député sortant, radical.
Gras (Antoine), né en 1847, avocat, ancien magistrat, député sortant, radical.
Comte d'Aulan (François de Suarez), né en 1864, propriét., nouvel élu, nationaliste plébiscitaire.



Thorel. Loriot. Isambard. Leroy. Fouquet. Passy.

EURE (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Évreux 1re.	**Isambard**........	7.633	17.111	13.731	5.967	7.633	»	»
— 2e.	**Leroy** (2e tour)...	6.478	15.156	12.179	6.478	143	»	5.356
Les Andelys.	**Passy**............	9.166	16.500	11.983	9.166	»	»	»
Bernay.	**Fouquet**..........	7.916	16.795	13.705	5.691	»	»	7.951
Louviers.	**Thorel**	7.543	16.816	13.154	7.543	4.999	»	»
Pont-Audemer.	**Loriot**	9.394	17.870	11.170	9.394	»	»	»
Totaux..................		48.130	100.248	75.922	44.239	12.775	»	13.307

Isambard (Édouard), né en 1845, médecin, conseiller général, député depuis 1890, républicain.
Leroy (Modeste), né en 1855, jurisconsulte, conseiller général, député sortant, républicain.
Passy (Louis), né en 1830, membre de l'Institut, député dep. 1871, républicain constitutionnel.
Fouquet (Camille), né en 1841, ancien officier, cons. général, député depuis 1885, indépendant.
Thorel (Jules), né en 1842, manufacturier, conseiller général, député depuis 1889, républicain.
Loriot (Charles), né en 1850, propriétaire, conseiller général, député depuis 1889, républicain.



Dubois. Isambert. Deschanel. Bordier. Lhopiteau.

EURE-ET-LOIR (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Chartres 1re.	**Lhopiteau**	7.199	15.844	12.815	5.323	7.199	192	»
— 2e.	**Bordier**....	8.376	13.366	13.187	4.658	8.376	»	»
Chateaudun.	**Isambert**.........	7.691	18.141	14.799	6.120	8.586	»	»
Dreux.	**Dubois**...........	8.150	19.162	16.296	8.150	7.957	»	»
Nogent-le-Rotrou	**Deschanel**	6.682	11.690	8.000	6.682	»	»	»
Totaux.................		38.098	78.203	65.097	30.933	32.118	192	»

Lhopiteau (Gustave), né en 1860, avocat, cons. gén., député sortant, radical progress. démocrate.
Bordier (Emile), né en 1855, notaire, nouvel élu, républicain progressiste.
Isambert (Gustave), né en 1841, publiciste, député depuis 1889, radical.
Dubois (Victor), né en 1837, ancien négociant, cons. gén., député sortant, républic. progressiste.
Deschanel (Paul), né en 1856, conseiller général, publiciste, président de la Chambre, député depuis 1885, républicain.

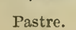


De Kerjégu. Villiers. De Mun. Cosmao-Dumenez. Dubuisson.
Gayraud. Jaouen. Hémon. Miossec. Isnard.

FINISTÈRE (10 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
QUIMPER 1re.	**Hémon**	7.934	17.096	13.174	7.934	»	»	5.158
— 2e.	**Cosmao-Dumenez**	9.579	25.385	18.458	9.579	8.770	»	»
BREST 1re.	**Isnard** (2e tour)	7.106	24.748	13.768	6.627	7.106	»	»
— 2e.	**Villiers**	9.289	16.780	10.428	»	»	»	9.289
— 3e.	**Gayraud**	10.077	17.977	11.466	10.118	»	»	»
CHATEAULIN 1re.	**Miossec**	6.650	16.582	12.481	12.420	»	»	»
— 2e.	**Dubuisson**	8.451	13.509	8.696	8.451	»	»	»
MORLAIX 1re.	**Jaouen**	7.647	19.760	14.619	7.647	»	»	6.856
— 2e.	**Comte de Mun**	12.090	18.850	13.635	»	»	»	12.090
QUIMPERLÉ.	**De Kerjégu**	10.414	15.152	10.934	10.414	»	»	»
Totaux		89.237	185.839	127.659	73.190	15.876	»	23.393

Hémon (Louis), né en 1844, avocat, cons. gén., député de 1876 à 1885 et dep. 1889, républicain.
Cosmao-Dumenez (Sélim), né en 1840, médecin, cons. général, député depuis 1889, républicain.
Isnard (Auguste), né en 1856, avocat, nouvel élu, républicain radical.
Villiers (Emile), né en 1851, propriétaire, député sortant, conservateur.
Abbé Gayraud (Hippolyte), né en 1856, député sortant, républicain démocrate chrétien.
Miossec (Gabriel), né en 1839, agriculteur et négociant, nouvel élu, républicain.
Dubuisson (Louis), né en 1842, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Jaouen (Armand), né en 1832, propriétaire, député sortant, républicain progressiste.
Comte de Mun (Albert), né en 1841, ancien officier de cavalerie, membre de l'Académie française, député de 1876 à 1893, réélu en janvier 1894, catholique constitutionnel.
De Kerjégu (James), né en 1846, ancien diplomate, conseiller général, député depuis 1889, républicain progressiste.





Pastre.



Doumergue.



De Ramel.



Delon-Soubeiran.

GARD (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
NîMES 1re.	**Delon-Soubeiran** (2e t.)	8.826	23.611	16.480	»	8.826	»	7.423
— 2e.	**Doumergue**	11.514	26.855	17.636	»	11.514	1.096	4.795
ALAIS 1re.	**Devèze** (2e tour)	8.273	19.224	14.481	»	6.052	8.273	»
— 2e.	**De Ramel** (2e tour)	9.471	21.199	17.571	»	»	7.888	9.471
UZÈS.	**Pascal** (2e tour)	10.962	25.629	19.804	10.962	8.589	»	»
LE VIGAN.	**Pastre** (2e tour)	8.097	18.244	13.849	5.561	»	8.097	»
Totaux		57.143	134.762	99.824	16.523	34.981	25.354	21.689

Delon-Soubeiran (Jules), né en 1837, propriétaire-viticulteur, nouvel élu, radical socialiste.
Doumergue (Gaston), né en 1863, avocat, anc. magistrat, député sortant, radical socialiste.
Devèze (Marius), né en 1863, professeur libre de philosophie, nouvel élu, socialiste.
De Ramel (Fernand), né en 1847, docteur en droit, avocat à la cour de cassation et au Conseil d'Etat, jurisconsulte, conseiller général, député depuis 1889, conservateur.
Pascal (Léonce), né en 1835, ancien administrateur des magasins du Bon-Marché, conseiller général, nouvel élu, républicain progressiste.
Pastre (Ulysse), né en 1864, professeur, nouvel élu, socialiste.



Caze. Cruppi. Calvinhac. Ruau. Piou. Raymond Leygues.

GARONNE (HAUTE-) (7 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
TOULOUSE 1re.	**Leygue** (Raymond) . .	9.689	22.546	16.220	3.294	9.689	»	2.928
— 2e.	**Calvinhac** (2e tour).	9.212	23.408	14.855	5.406	»	9.212	»
— 3e.	**Cruppi**	10.137	19.856	16.646	10.137	6.273	»	»
MURET.	**Leygue** (Honoré)	12.248	27.684	22.550	9.884	12.248	»	»
SAINT-GAUDENS 1re.	**Piou**	7.312	16.708	13.972	7.312	6.486	»	»
— 2e.	**Ruau**	8.814	20.940	15.273	6.151	8.814	»	»
VILLEFRANCHE.	**Caze**	6.918	16.417	13.930	3.413	6.918	»	2.369
Totaux		64.330	147.559	113.446	45.597	50.428	9.212	5.297

Leygue (Raymond), né en 1850, anc. capit. au long cours, cons. gén., député depuis 1890, rad.
Calvinhac (Louis), né en 1849, journaliste, député depuis 1889, socialiste.
Cruppi (Jean), né en 1855, anc. avocat-général à la cour de cass., cons. gén., nouvel élu, répub.
Leygue (Honoré), né en 1856, propriétaire, anc. officier d'art., cons. gén., nouvel élu, radical.
Piou (Jacques), né en 1838, avocat, ancien député, républicain.
Ruau (Joseph), avocat, licencié ès lettres, conseiller général, député sortant, radical.
Caze (Edmond), né en 1839, industriel, agriculteur, ancien sous-secrétaire d'État dans le cabinet Gambetta, député de 1876 à 1885 et depuis 1889, radical.



De Cassagnac. Delieux. Delpech-Cantaloup. Lazies. Decker-David.

GERS (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
AUCH.	**Decker-David** (2e t.)	7.005	17.716	13.798	»	7.005	»	6.632
CONDOM.	**Lazies** (2e tour) . .	8.660	16.678	16.721	»	7.941	»	8.660
LECTOURE.	**Delpech-Cantaloup**	5.686	13.988	11.434	»	5.519	»	5.686
LOMBEZ.	**Delieux** (2e tour).	3.824	11.762	9.645	3.158	3.824	»	2.618
MIRANDE.	**De Cassagnac** (2e t.) . .	9.805	22.556	18.727	»	8.601	»	9.805
Totaux		34.980	82.700	70.325	3.158	32.890	»	33.401

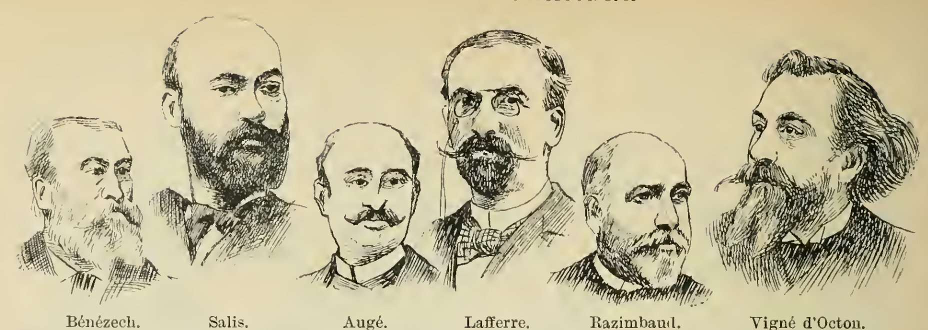
Decker-David (Paul), né en 1863, ingénieur-agronome, propr., cons. gén., dép. sort., radical.
Lazies (Joseph), né en 1862, propriétaire, officier démissionnaire, nouvel élu, conservateur.
Delpech-Cantaloup (Jules), né en 1849, avocat, grand propriétaire foncier, conseiller général, nouvel élu, plébiscitaire.
Delieux (André), né en 1850, propriétaire, nouvel élu, radical.
Granier de Cassagnac (Paul), né en 1843, publiciste, ancien député, conservateur.



Chastenet. Decrais. Du Périer de Larsan. Jourde.
Constant. Cazauvielh. Laroze. Surchamp.

GIRONDE (11 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Bordeaux 1re.	**Chiché**	7.805	22.722	14.238	6.879	»	7.805	»
— 2e.	**Bernard** (2e tour).	8.053	22.659	15.245	7.056	»	8.053	»
— 3e.	**Jourde**	8.253	24.278	15.911	2.691	1.386	8.263	3.414
— 4e.	**Decrais**	14.868	33.450	20.016	14.868	3.719	» .	»
— 5e.	**Cazauvielh**	11.638	28.437	15.375	11.638	2.148	»	»
Bazas.	**Constant** (2e tour).	7.176	16.926	14.377	14.241	»	»	»
Blaye.	**Goujon**	7.653	18.905	15.345	7.653	2.043	»	5.474
Lesparre.	**Cte Du Périer de Larsan**	7.297	15.256	9.735	7.297	1.587	»	»
Libourne 1re.	**Surchamp** (2e tour)	7.130	18.698	14.438	14.239	»	»	»
— 2e.	**Chastenet**	9.503	18.914	13.387	9.503	»	1.005	2.453
La Réole.	**Laroze**	8.134	16.596	13.057	8.134	4.079	408	»
Totaux		97.510	236.841	161.124	104.199	14.962	25.534	11.341

Chiché (Albert), né en 1854, avocat, ancien député, socialiste.
Bernard (Jean-Charles), né en 1856, journaliste, nouvel élu, socialiste.
Jourde (Antoine), né en 1848, employé de commerce, ancien sous-officier, député depuis 1889, socialiste.
Decrais (Albert), né en 1838, ancien préfet, conseiller d'Etat, ambassadeur à Rome, à Vienne, à Londres, député sortant, républicain.
Cazauvielh (René), né en 1859, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Goujon (Théophile), né en 1835, propriétaire-viticulteur, ancien vice-président du conseil de préfecture de la Gironde, conseiller général, député sortant, républicain modéré.
Constant (Emile), né en 1861, avocat, ancien bâtonnier, député sortant, républicain.
Comte du Périer de Larsan (Henri), né en 1844, propriétaire, ancien magistrat, député depuis 1889, républicain.
Surchamp (Abel), né en 1849, négociant, conseiller général, député depuis 1889, républicain.
Chastenet (Guillaume), né en 1858, avocat, député sortant, républicain.
Laroze (Pierre), né en 1861, ancien auditeur au Conseil d'Etat, député sortant, républicain.



Bénézech. Salis. Augé. Lafferre. Razimbaud. Vigné d'Octon.

HÉRAULT (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
MONTPELLIER 1re.	**Bénézech** (2e tour).	12.199	28.862	20.031	»	»	12.199	7.124
— 2e.	**Salis**.	12.537	29.930	20.096	7.337	»	12.537	»
BÉZIERS 1re.	**Lafferre** (2e tour).	12.730	29.409	18.162	»	12.734	»	5.875
— 2e.	**Augé**	11.214	26.181	14.933	2.946	11.214	»	»
LODÈVE.	**Vigné**	7.768	17.202	12.746	4.764	7.768	»	»
SAINT-PONS.	**Razimbaud**	5.465	14.496	10.486	4.029	6.256	»	»
Totaux		61.913	146.080	96.454	19.076	37.972	24.736	12.999

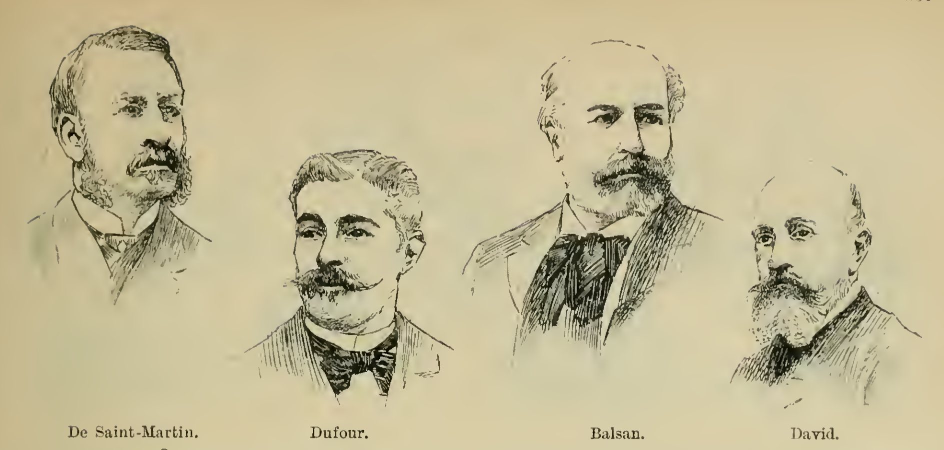
Bénézech (Jean-Baptiste), né en 1852, ouvrier typographe, conseiller municipal de Montpellier, nouvel élu, socialiste.
Salis (Jacques), né en 1848, avocat, conseiller général, député depuis 1881, socialiste.
Lafferre (Louis), né en 1861, professeur de l'Université, nouvel élu, radical socialiste.
Augé (Auguste), né en 1850, ancien négoc., propriét., viticult., dép. sort., radical progressiste.
Vigné d'Octon (Paul), né en 1859, ancien médecin de la marine, dép. sort., radical socialiste.
Razimbaud (Jules), né en 1837, propriétaire-viticulteur, ancien notaire, conseiller général, ancien député de 1885 à 1889, 1889 à 1893, républicain démocrate.



Du Halgouët. Le Hérissé. Brice. Bazillon.
Porteu. Brune. Surcouf. Le Gonidec.

ILLE-ET-VILAINE (8 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
RENNES 1re.	**Le Hérissé**	8.386	22.224	16.244	3.866	8.386	316	3.512
— 2e.	**Brice**	12.635	18.048	13.726	12.635	»	»	»
FOUGÈRES.	**Bazillon**	10.403	23.991	20.039	10.403	»	»	9.353
MONTFORT.	**Porteu**	7.750	17.177	14.390	6.384	»	»	7.750
REDON.	**Lt-colonel du Halgouet**	13.338	26.004	17.350	»	»	»	13.338
SAINT-MALO 1re.	**Brune**	7.952	16.661	12.629	7.952	»	»	4.503
— 2e.	**Surcouf** (2e tour).	6.745	17.635	12.907	8.251	»	»	4.551
VITRÉ.	**Le Gonidec de Traissan**	11.928	20.443	15.889	»	»	»	11.928
Totaux		79.137	162.183	123.174	49.491	8.386	316	54.935

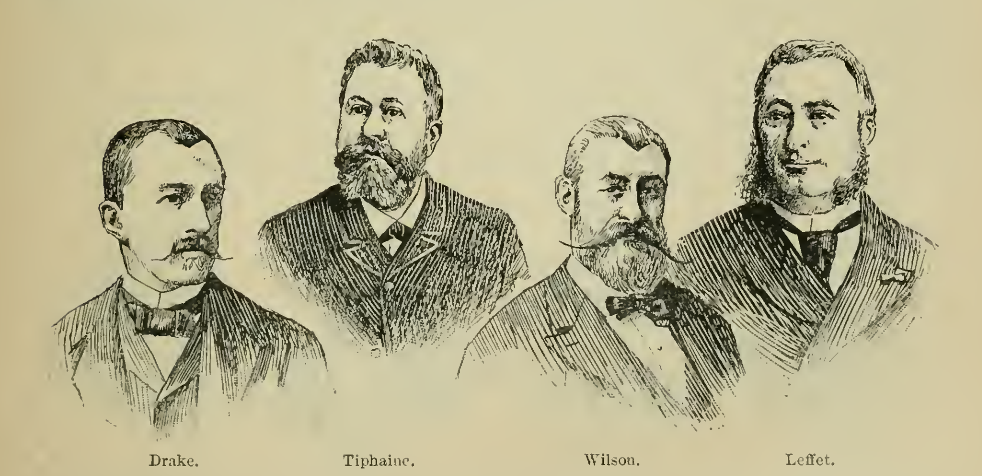
Le Hérissé (René), né en 1857, ancien officier de cavalerie, républicain revisionniste.
Brice (René), né en 1839, avocat, conseiller général, député de 1871 à 1889, échoua en 1889, réélu en 1893, républicain progressiste.
Bazillon (Alfred), né en 1847, propriétaire, nouvel élu, républicain progressiste.
Porteu (Armand), né en 1839, filateur, ancien préfet, député depuis 1889, conservateur.
Du Halgouet (lieutenant-colonel Maurice), né en 1847, cons. gén. député sortant, conservateur.
Brune (François), né en 1835, ancien notaire, conseiller général, député sortant, républicain.
Surcouf (Robert), né en 1868, propriétaire, avocat, nouvel élu, républicain modéré.
Comte Le Gonidec de Traissan (Olivier), né en 1839, propriétaire, député de 1876 à 1885, échoua en 1885, réélu en 1889 et en 1893, conservateur.



De Saint-Martin. Dufour. Balsan. David.

INDRE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv
CHATEAUROUX 1re.	**Balsan**	9.015	21.386	17.721	9.015	8.351	»	»
— 2e.	**David** (2e tour)	6.137	13.137	11.010	4.651	6.154	»	»
LE BLANC.	**Leglos**	7.459	18.967	15.024	14.687	»	»	»
LA CHATRE.	**De Saint-Martin**	8.650	19.895	16.436	7.594	»	»	8.650
ISSOUDUN.	**Dufour**	6.501	15.240	12.742	4.158	6.501	1.987	»
Totaux		37.762	88.625	72.933	40.105	21.006	1.987	8.650

Balsan (Charles), né en 1838, industriel, cons. gén., député depuis 1889, droite royaliste.
David (Alban), né en 1839, propriétaire, conseiller général, député depuis 1889, radical.
Leglos (Joseph), né en 1864, agriculteur, conseiller d'arrondissement, nouvel élu, républicain.
De Saint-Martin (Aimé), né en 1831, propriét. agricult., cons. gén., député dep. 1876, conservateur.
Dufour (Jacques), né en 1849, négociant, nouvel élu, socialiste.



Drake. Tiphaine. Wilson. Leffet.

INDRE-ET-LOIRE (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
TOURS 1re.	**Drake** (2e tour)	12.419	28.609	23.605	12.419	11.024	»	»
— 2e.	**Tiphaine** (2e tour)	13.077	27.328	22.873	9.594	13.077	»	»
CHINON.	**Leffet** (2e tour)	13.103	26.359	20.905	20.778	»	37	»
LOCHES.	**Wilson** (2e tour)	9.046	20.325	17.912	8.715	9.016	9	»
Totaux		47.645	102.621	85.295	51.506	33.117	46	»

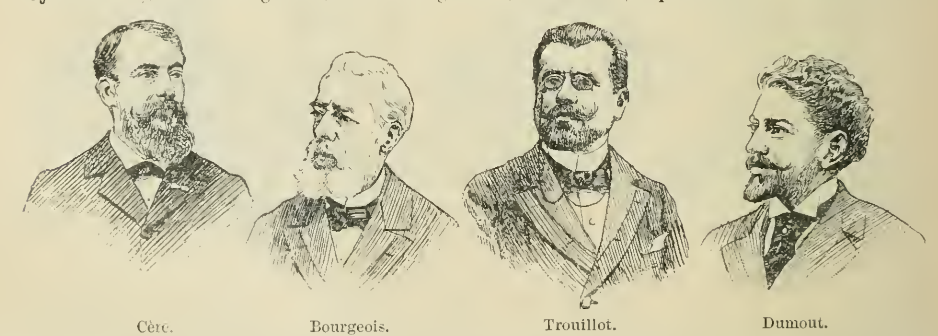
Drake (Jacques), né en 1855, propriétaire viticulteur, député sortant, républicain.
Tiphaine (Alfred), né en 1836, propriétaire, conseiller général, député depuis 1890, radical.
Leffet (Eugène), né en 1838, ancien officier de marine, républicain indépendant, décoré de la Légion d'honneur pour faits de guerre en 1870, conseiller d'arrondissement, député sortant.
Wilson (Daniel), né en 1840, sous-secrétaire d'Etat aux finances 1879, 1880, 1881, député en 1869, puis à l'Assemblée nationale et depuis 1876, radical.



Dufour. Bovier-Lapierre. Meyer. Rivet. Christophle. Zévaès. Chenavaz.

ISÈRE (8 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
GRENOBLE 1re.	Rivet..........	11.076	20.107	15.144	3.956	11.076	»	»
— 2e.	Bourson, dit Zevaès (2e t.).	9.348	27.002	18.861	6.840	»	9.348	2.552
— 3e.	Dufour (2e tour)...	7.220	18.696	13.697	13.580	»	»	»
SAINT-MARCELLIN.	Chenavaz (2e tour).	10.883	23.830	13.898	1.979	10.983	»	»
LA TOUR DU PIN 1re.	Rajon..........	9.923	19.516	16.016	6.021	9.923	»	»
— 2e.	Bovier-Lapierre.	8.027	19.205	14.154	5.674	8.027	364	»
VIENNE 1re.	Christophle.....	9.216	22.460	16.487	9.216	5.776	1.221	»
— 2e.	Meyer..........	8.456	19.852	15.906	8.462	7.272	»	»
Totaux..........		74.149	170.668	124.163	55.728	53.057	10.933	2.552

Rivet (Gustave), né en 1848, homme de lettres, ancien universitaire, conseiller général, député depuis 1883, radical.
Bourson, dit Zévaès (Alexandre), né le 24 mai 1873, journaliste, nouvel élu, socialiste.
Dufour (Eugène), né en 1844, docteur-médecin, nouvel élu, républicain.
Chenavaz (Octave), né en 1855, avocat publiciste, cons. gén., député sortant, radical démocrate.
Rajon (Claude), né en 1866, professeur, député sortant, radical.
Bovier-Lapierre (Amédée), né en 1837, avocat, docteur en droit, conseiller général, député depuis 1881, radical.
Christophle (Jean), né en 1851, propriét. agricult., cons. gén., nouvel élu, républic. progressiste.
Meyer (Henri), ancien magistrat, conseiller général, nouvel élu, républicain.



Cère. Bourgeois. Trouillot. Dumout.

JURA (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LONS-LE-SAULNIER.	Trouillot......	12.322	27.035	22.205	9.638	12.322	»	»
DÔLE.	Bourgeois........	8.069	20.010	16.298	8.017	8.069	»	8
POLIGNY.	Dumont (2e tour).	7.577	18.215	15.407	7.481	7.790	»	»
SAINT-CLAUDE.	Cère (2e tour)....	5.722	15.689	12.755	5.294	5.722	1.698	»
Totaux..............		33.690	80.949	66.665	30.430	23.903	1.698	8

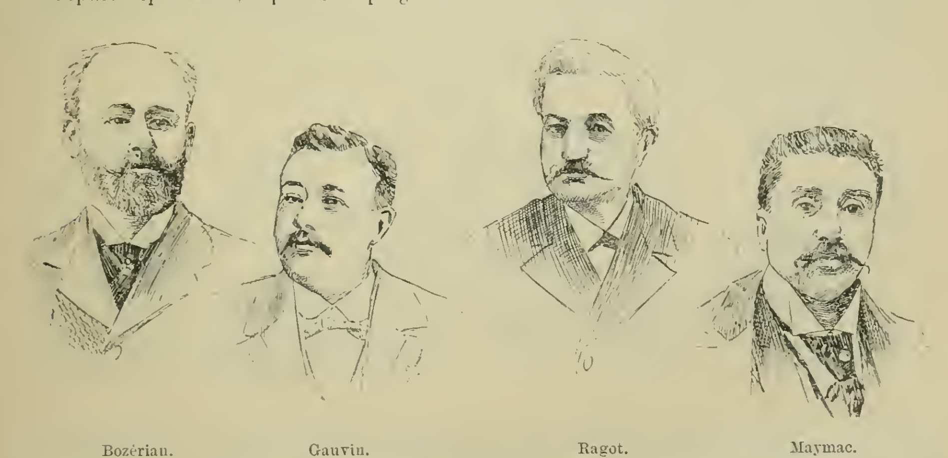
Trouillot (Georges), né en 1851, avocat, cons. gén., député depuis 1889, républicain démocrate.
Bourgeois (Jean-Baptiste), né en 1831, négociant, cons. général, député depuis 1885, démocrate.
Dumont (Charles), né en 1867, professeur agrégé de philosophie, nouvel élu, radical.
Cère (Emile), né en 1863, homme de lettres, nouvel élu, républicain.



Léglise. Jacquey. Denis. Dulau.

LANDES (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Mt-de-Marsan 1re.	Général Jacquey.	7.831	16.963	14.210	14.003	»	»	»
— 2e.	Jumel..	8.496	15.010	10.821	8.496	»	»	»
Dax 1re.	Denis...	8.814	15.816	13.858	4.956	8.814	»	»
— 2e.	Léglise	11.464	16.537	13.430	11.464	»	»	»
Saint-Sever.	Dulau...	15.897	24.027	17.554	15.897	»	»	»
Totaux..		52.502	88.353	68.873	54.816	8.814	»	»

Général Jacquey Armand, né en 1834, nouvel élu, républicain indépendant.
Jumel Henri, né en 1847, propriétaire, avocat, député depuis 1886, républicain.
Denis (Théodore, né en 1858, avocat, bâtonnier de l'ordre, juge suppléant, député sortant, républicain radical..
Léglise Félix, né en 1843, négociant, député depuis 1881, républicain progressiste.
Dulau Constant, né en 1857, avocat, ancien magistrat, ancien procureur de la République, député depuis 1891, républicain progressiste.



Bozérian. Gauvin. Ragot. Maymac.

LOIR-ET-CHER (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Blois 1re.	Gauvin (2e tour)..	8.725	23.561	18.817	27	8.725	6.707	3.151
— 2e.	Ragot..	10.911	19.498	16.525	3.466	10.911	»	1.83[illegible]
Romorantin.	Maymac..	8.872	17.895	14.734	8.872	5.431	»	»
Vendôme.	Bozérian (2e tour).	11.015	23.026	18.433	11.015	»	164	6.72[illegible]
Totaux..		39.523	83.980	68.509	23.380	25.067	6.871	11.706

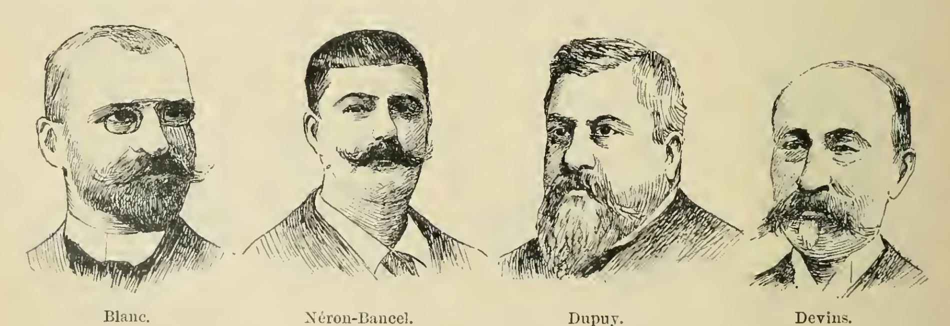
Gauvin Eusèbe, né en 1852, propriétaire, cultivateur, cons. gén., député sortant, radical.
Ragot Constant, né en 1838, propriét., cons. d'arrondiss., député sortant, républicain radical.
Maymac Gabriel, né en 1842, avocat-avoué, nouvel élu, républicain.
Bozérian Gaston, né en 1853, rentier, cons. gén., député sortant, républicain progressiste.



Audiffred. Levet. Morel. Dorian. Claudinon. Oriol. Gay.

LOIRE (8 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
SAINT-ETIENNE 1re.	**Oriol** (2e tour)....	7.347	19.966	13.980	7.347	6.477	»	»
— 2e.	**Galley** (2e tour)..	5.677	16.441	10.412	5.677	4.586	»	»
— 3e.	**Gay** (2e tour).....	7.535	20.819	15.234	7.535	»	7.457	»
— 4e.	**Claudinon**........	10.761	22.782	15.887	10.761	4.956	»	»
MONTBRISON 1re.	**Levet**............	10.492	20.613	11.397	10.492	»	»	»
— 2e.	**Dorian** (2e tour)..	8.467	21.070	9.366	8.697	»	»	»
ROANNE 1re.	**Audiffred**........	10.171	26.873	20.301	10.171	»	6.068	4.032
— 2e.	**Morel**............	9.527	23.142	18.111	9.527	928	25	7.475
Totaux................		69.977	171.706	114.688	70.207	16.947	13.550	11.507

Oriol (Benoît), né en 1840, manufacturier, conseiller général, député sortant, républicain.
Galley (J.-B.), né en 1847, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Gay (Victor), né en 1855, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Claudinon (Georges), né en 1849, maître de forges, nouvel élu, républicain progressiste.
Levet (Georges), né en 1834, ingénieur des mines, cons. gén., député depuis 1879, républicain.
Dorian (Charles), né en 1852, propriétaire, conseiller général, élu en 1887, non réélu en 1889, député sortant, républicain progressiste.
Audiffred (Honoré), né en 1840, avocat, conseiller général, député depuis 1879, républicain.
Morel (Jean-Baptiste), né en 1854, pharmacien, nouvel élu, républicain progressiste.



Blanc. Néron-Bancel. Dupuy. Devins.

LOIRE (HAUTE-) (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LE PUY 1re.	**Dupuy**	12.225	22.965	15.203	12.225	»	»	»
— 2e.	**Blanc**...........	10.006	19.061	12.733	10.006	»	»	»
BRIOUDE.	**Devins**..........	10.784	24.704	19.648	8.713	10.784	»	»
YSSINGEAUX.	**Néron-Bancel**....	12.087	26.081	14.504	12.087	»	»	»
Totaux...............		45.102	92.811	62.088	43.031	10.784	»	»

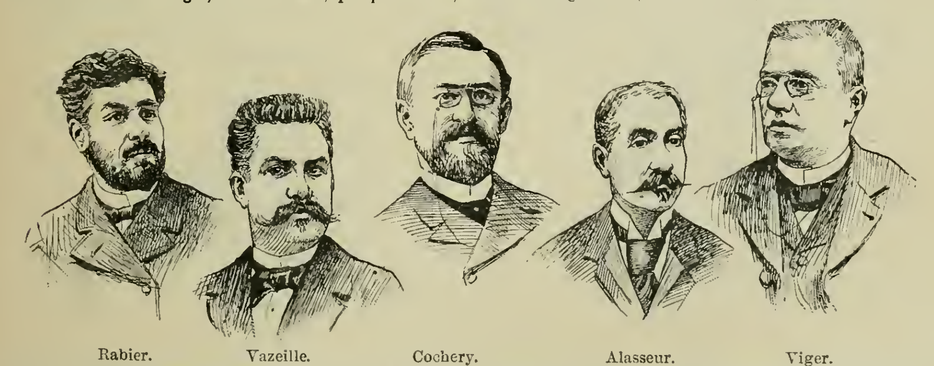
Dupuy (Charles), né en 1851, agrégé de philosophie, ancien vice-recteur, ministre de l'intérieur, président du conseil 1893, président de la Chambre, décembre 1893, ministre de l'intérieur, président du conseil 1894, ministre de l'intérieur 1898, député depuis 1885, républicain.
Blanc (Henri), né en 1858, avocat, anc. procureur de la République, dép. sortant, républicain.
Devins (Louis), né en 1850, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, républicain radical.
Néron-Bancel, né en 1859, conseiller général, député sortant, républicain.



Sibille. De La Ferronnays. De Montaigu. Ménard. De Pontbriand. Dubochet. Roch.

LOIRE-INFÉRIEURE (8 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
NANTES 1re.	Sibille (2e tour)...	6.711	21.496	12.803	6.711	5.750	»	»
— 2e.	Roch (2e tour)....	7.978	21.351	13.856	7.978	»	86	5.492
— 3e.	Dubochet........	14.311	35.519	28.300	14.311	»	»	13.635
ANCENIS.	Mis de La Ferronnays...	6.612	14.619	12.482	5.270	»	»	6.612
CHATEAUBRIANT.	Cte du Breil de Pontbriand.	12.223	23.543	14.572	»	»	12	12.223
PAIMBŒUF.	Galot............	7.547	14.312	11.528	11.320	»	»	»
SAINT-NAZAIRE 1re.	Ménard..........	9.158	25.735	17.771	17.314	»	»	»
— 2e.	De Montaigu.....	9.949	22.135	18.678	8.668	»	»	9.949
Totaux.................		74.489	178.710	129.990	71.572	5.750	98	47.911

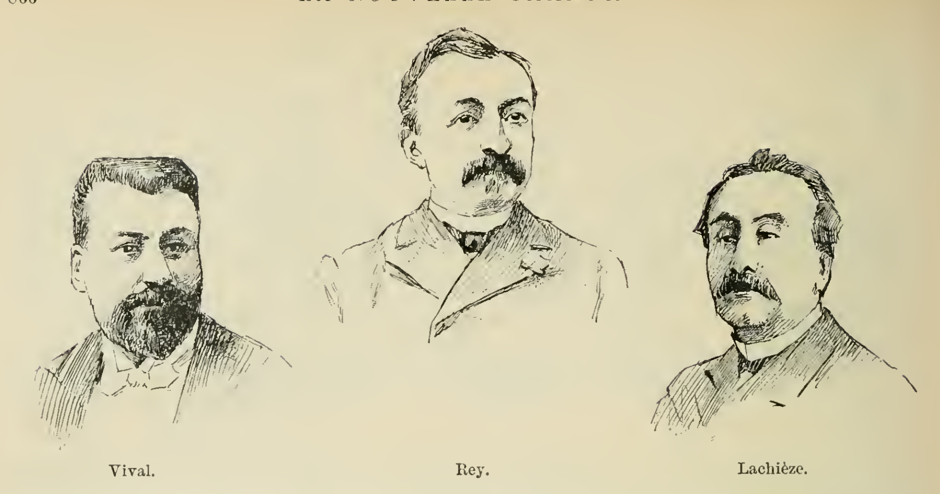
Sibille (Maurice), né en 1847, avocat, conseiller général, député depuis 1893, républicain.
Roch (Gustave), né en 1844, avocat, député sortant, républicain.
Dubochet (Louis), né en 1852, industriel, conseiller général, nouvel élu, républicain libéral.
Marquis de La Ferronnays (Henri), né en 1842, propriét., cons. gén., ancien officier d'état-major, attaché militaire à Berlin, à Berne et à Londres, député depuis 1885, conservateur catholique.
Comte du Breil de Pontbriand, né en 1848, cons. gén., député depuis 1885, conservat. libéral.
Galot (Jules), né en 1839, propriét. agricult., cons. gén., nouvel élu, conservat. libéral catholique.
Ménard (Anthime), né en 1860, propriétaire, avocat, nouvel élu, républicain catholique.
Comte de Montaigu, né en 1844, propriétaire, conseiller général, nouvel élu, conservateur.



Rabier. Vazeille. Cochery. Alasseur. Viger.

LOIRET (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ORLÉANS 1re.	Rabier (2e tour)..	9.908	23.132	19.179	9.280	9.908	»	»
— 2e.	Viger...........	14.044	24.381	16.796	»	14.044	»	»
GIEN.	Alasseur (2e tour).	7.813	17.824	14.610	»	7.813	6.586	»
MONTARGIS.	Vazeille (2e tour).	10.499	24.004	19.540	8.899	10.499	34	»
PITHIVIERS.	Cochery.........	11.342	17.753	14.624	11.342	2.896	»	»
Totaux.................		53.606	107.094	84.749	29.521	45.160	6.620	»

Rabier (Fernand), né en 1855, avocat, député depuis 1888, a été secrétaire de la Chambre, radical.
Viger (Albert), né en 1843, anc. ministre de l'agric., conseil. gén., député depuis 1885, radical.
Alasseur (Gustave), né en 1843, conseiller général, député sortant, républicain progressiste.
Vazeille (Albert), né en 1859, médecin, nouvel élu, républicain radical.
Cochery (Georges), né en 1855, anc. min. des finances, cons. gén., député depuis 1885, républ.



Vival. Rey. Lachièze.

LOT (3 députés au lieu de 4) (1).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
CAHORS.	Rey (2e tour)	14.163	33.008	27.260	27.023	»	»	293
FIGEAC.	Vival	12.268	25.833	22.097	9.536	12.268	»	»
GOURDON.	Lachièze	10.098	22.407	19.589	10.098	9.305	»	»
Totaux		36.529	81.248	68.946	46.657	21.573	»	293

(1) Aux élections de 1893, le département du Lot a eu 4 députés à élire. La réduction porte sur l'arrondissement de Cahors qui n'a plus qu'un seul député à élire en raison des résultats du dénombrement de 1896.

Rey (Émile), né en 1838, docteur-médecin, conseiller général, député depuis 1889, républicain.
Vival (Louis), né en 1847, propriétaire, conseiller général, député depuis 1889, républicain radical.
Lachièze (Albert), né en 1840, propriétaire, avocat, docteur en droit, conseiller général, député depuis 1889, républicain.



Lagasse.



Georges Leygues.

LOT-ET-GARONNE (4 députés).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
AGEN.	Dauzon	9.465	23.907	17.226	»	15.180	1.545	»
MARMANDE.	Melliet	9.658	29.311	24.056	9.582	»	9.658	4.521
NÉRAC.	Lagasse (2e tour)	7.596	17.946	13.683	5.729	7.596	»	»
VILLENEUVE-S.-LOT	Leygues (2e tour)	9.098	27.465	22.624	9.098	»	5.673	7.755
Totaux		35.817	98.629	77.589	24.409	22.776	16.876	12.276

Dauzon (Philippe), né en 1860, avocat, conseiller général, député sortant, radical.
Melliet (Léo), né en 1842, maître de conférences à Edimbourg, nouvel élu, socialiste.
Lagasse (Louis), avocat, conseiller général, nouvel élu, radical.
Leygues (Georges), né en 1856, avocat, publiciste, ancien ministre de l'instruction publique et de l'intérieur, député depuis 1885, républicain.



Daudé.



De Chambrun.



Jourdan.

LOZÈRE (3 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
MENDE.	Daudé (2e tour)..	6.057	14.300	11.178	6.057	5.074	»	»
FLORAC.	Jourdan.........	5.853	10.577	7.687	1.718	5.853	»	»
MARVÉJOLS.	Mis de Chambrun.	6.578	14.026	10.910	7.414	3.434	»	»
Totaux..................		18.488	38.903	29.775	15.189	14.361	»	»

Daudé (Paulin), né en 1862, avocat, nouvel élu, républicain démocrate.
Jourdan (Louis), né en 1843, avocat, conseiller général, député depuis 1885, républicain.
Marquis de Chambrun (Pierre), né en 1865, avocat, républicain, nouvel élu.



Baron. Coudreuse. Bougère. De La Bourdonnaye. De Grandmaison.

MAINE-ET-LOIRE (7 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ANGERS 1re.	Joxé (2e tour)....	11.429	28.224	20.611	11.429	»	»	8.828
— 2e.	Bougère (Ferdinand).	10.322	21.485	18.304	7.682	»	»	10.322
BAUGÉ.	Coudreuse.......	13.007	21.851	15.638	13.007	»	»	»
CHOLET 1re.	Baron...........	10.600	18.170	12.859	»	»	»	10.600
— 2e.	Vte de La Bourdonnaye ..	10.178	19.119	14.469	3.974	»	»	10.178
SAUMUR.	De Grandmaison..	14.612	27.858	22.620	22.413	»	»	»
SEGRÉ.	Bougère (Laurent)..	10.827	18.134	14.411	3.264	»	»	10.827
Totaux.................		80.975	154.841	118.912	61.769	»	»	50.755

Joxé (Jean), né en 1824, maire d'Angers, nouvel élu, républicain.
Bougère (Ferdinand), né en 1868, licencié en droit, nouvel élu, conservateur.
Coudreuse (Emmanuel), né en 1837, ancien avoué, député depuis 1891, républicain.
Baron (Jules), né en 1855, propriétaire, conseiller général, député sortant, monarchiste.
Vicomte de La Bourdonnaye (Raoul), né en 1837, secrétaire d'ambassade, conseiller général, député depuis 1884, royaliste.
De Grandmaison (Georges), né en 1865, propriétaire, conseiller général, ancien officier, député sortant, républicain libéral.
Bougère (Laurent), né en 1864, propriétaire, industriel, député sortant, conservateur.

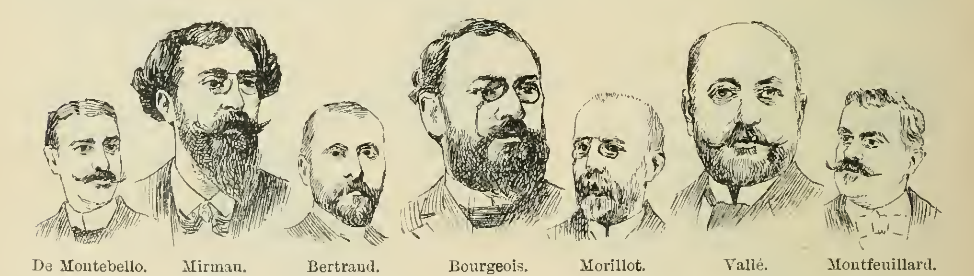


Rauline. Riotteau. Regnault. Guérin. Le Moigne. Legraud.

MANCHE (6 députés au lieu de 7) (1).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
SAINT-LÔ.	**Rauline**	13.054	21.817	14.165	»	»	»	13.054
AVRANCHES.	**Riotteau**	11.954	25.319	20.998	11.954	»	»	8.994
CHERBOURG.	**Le Moigne**	6.005	22.870	12.421	6.005	»	»	»
COUTANCES.	**Regnault**	16.834	27.041	19.179	16.834	»	»	»
MORTAIN.	**Legrand**	11.974	17.209	12.997	»	»	»	11.974
VALOGNES.	**Lt-colonel Guérin**	11.260	19.218	12.040	»	11.260	»	»
Totaux		71.081	133.474	91.800	34.793	11.260	»	34.022

(1) Aux élections générales de 1893, la Manche a élu 7 députés. Ce nombre en est réduit à 6. La diminution porte sur l'arrondissement de Coutances, en raison des résultats du dénombrement de 1896.

Rauline (Gustave), né en 1822, propriétaire, cons. général, député depuis 1876, conservateur.
Riotteau (Emile), né en 1837, armateur, député depuis 1876, républicain.
Le Moigne (Albert), né en 1849, conseiller général, député sortant, républicain progressiste.
Regnault (Alfred), né en 1843, propriétaire, cons. général, député dep. 1891, républicain modéré.
Legrand (Arthur), né en 1833, propriétaire, conseiller général, député de 1871 à 1881, réélu depuis 1889, bonapartiste.
Guérin (Léon), né en 1841, lieutenant-colonel en retraite, député sortant, républicain modéré.



De Montebello. Mirman. Bertrand. Bourgeois. Morillot. Vallé. Montfeuillard.

MARNE (7 députés au lieu de 6) (1).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
CHALONS-S.-MARNE.	**Bourgeois**	7.759	15.493	13.486	5.590	7.759	»	»
EPERNAY.	**Vallé**	12.010	28.834	23.359	8.255	12.010	2.902	»
REIMS 1re.	**Lannes de Montebello**	7.183	17.656	13.993	7.183	6.350	»	5
— 2e.	**Mirman**	9.116	20.928	15.828	3.794	325	10.522	971
— 3e.	**Montfeuillard**	7.104	14.115	10.513	2.830	7.104	21	»
Ste-MENEHOULD.	**Bertrand**	3.840	8.411	7.051	3.840	2.939	127	»
VITRY-LE-FRANÇOIS	**Morillot** (2e tour).	6.294	13.585	11.434	6.294	4.984	»	»
Totaux		53.306	119.022	95.664	37.786	41.471	13.572	976

(1) Augmentation d'un député par rapport aux élections de 1893, à cause du dénombrement de 1896. L'arrondissement de Reims élit 3 députés au lieu de 2.

Bourgeois (Léon), né en 1851, ancien préfet, ancien directeur des affaires communales, ancien préfet de police, ancien ministre et président du conseil, député depuis 1888, radical.
Vallé (Ernest), né en 1845, avocat, conseiller général, député depuis 1889, radical.
Lannes de Montebello (Adrien), né en 1841, propriét., viticulteur, député sortant, républicain.
Mirman (Léon), né en 1865, professeur agrégé de mathématiques, député sortant, socialiste indépendant.
Montfeuillard (Ernest), propriétaire, maire et conseiller général, nouvel élu, radical.
Bertrand (Paul), né en 1847, ancien avoué, député depuis 1889, républicain.
Morillot (Léon), né en 1838, propriétaire, docteur en droit, conseiller général, député sortant, républicain modéré.



Rozet. Mougeot. Dutailly.

MARNE (HAUTE-) (3 députés).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
CHAUMONT.	Dutailly.	9.984	23.252	19.664	9.402	9.984	»	»
LANGRES.	Mougeot.	14.292	26.350	23.050	8.463	14.292	»	»
VASSY.	Rozet.	11.566	22.280	16.852	14.862	»	»	»
Totaux		35.842	71.882	59.566	32.727	24.276	»	»

Dutailly (Adolphe), né en 1846, ancien professeur, conseiller général, ancien député, radical.
Mougeot (Léon), né en 1857, propriétaire, avocat, conseiller général, député sortant, radical démocrate progressiste.
Rozet (Albin), né en 1852, propriétaire de forges, ancien attaché d'ambassade, consul honoraire, conseiller général, député depuis 1889, républicain.



Chaulin-Servinière. D'Elva. De Broglie. Heuzey.

MAYENNE (5 députés).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LAVAL 1re.	Comte d'Elva...	10.328	18.815	13.849	10.328	2.549	»	»
— 2e.	Heuzey	5.746	12.880	11.141	5.746	»	»	5.296
CHATEAU-GONTIER.	Prince de Broglie.	11.825	20.671	16.335	»	»	»	11.825
MAYENNE 1re.	Renault-Morlière.	10.943	17.156	12.874	10.943	»	»	»
— 2e.	Chaulin-Servinière...	13.045	20.781	15.066	13.045	»	»	»
Totaux		51.887	90.303	69.265	40.062	2.549	»	17.121

Comte d'Elva (Christian), né en 1850, propriétaire, capitaine démissionnaire, conseiller général, député depuis 1889, républicain libéral indépendant.
Heuzey, né en 1863, industriel, nouvel élu, républicain progressiste.
Prince de Broglie (Louis), né en 1846, propriétaire, ancien diplomate, ancien secrétaire d'ambassade à Londres, sous-chef du cabinet du duc Decazes, député sortant, conservateur.
Renault-Morlière (Amédée), né en 1839, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, conseiller général, député depuis 1876 avec interruption de 1885 à 1893, républicain.
Chaulin-Servinière (Lucien), né en 1848, avocat, cons. général, député depuis 1889, républicain.
M. Deribère-Desgarde, procureur de la République à Laval, a été élu le 18 septembre, par 9,547 suffrages sur 16,700 votants en remplacement de M. Chaulin-Servinière, décédé le 26 juillet 1898.



Mézières. Chapuis. Papelier. Brice. Fenal. Gervaize.

MEURTHE-et-MOSELLE (6 dép.)		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
NANCY 1re.	**Brice**	9.010	19.599	14.905	12.524	»	2.079	»
— 2e.	**Papelier**	8.170	16.702	12.326	11.985	»	»	»
— 3e.	**Gervaize** (2e tour).	6.015	21.416	15.155	8.916	6.015	»	»
BRIEY.	**Mézières**	11.667	17.559	14.124	11.667	»	»	2.254
LUNÉVILLE.	**Fenal**	12.809	25.846	21.347	12.809	»	»	8.250
TOUL.	**Chapuis** (2e tour).	8.885	16.527	10.575	»	8.885	»	»
Totaux		56.556	117.649	88.432	57.901	11.900	2.079	10.504

Brice (Jules), né en 1830, propriétaire, conseiller général, député sortant, républicain libéral.
Gervaize (Ludovic), né en 1857, avocat, nouvel élu, républicain indépendant antijuif.
Papelier (Albert), né en 1845, négociant, député depuis 1889, républicain progressiste.
Mézières (Alfred), né en 1826, membre de l'Académie française, membre du conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, député depuis 1881, républicain.
Fenal (Théophile), né en 1851, industriel, cons. gén., nouvel élu, républ. libéral progressiste.
Chapuis (Gustave), né en 1851, docteur-médecin, conseiller général, député sortant, radical.



Prudhomme-Havette. Poincaré. Ferrette.

MEUSE (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
BAR-LE-DUC.	**Ferrette** (2e tour).	10.138	22.003	18.285	7.780	10.148	»	98
COMMERCY.	**Poincaré**	14.476	21.066	15.677	14.476	»	»	»
MONTMÉDY.	**Sommeillier**	8.385	15.148	12.214	11.852	»	»	»
VERDUN.	**Prudhomme-Havette**	12.268	20.394	14.391	12.268	»	»	»
Totaux		45.267	78.611	60.567	46.376	10.148	»	98

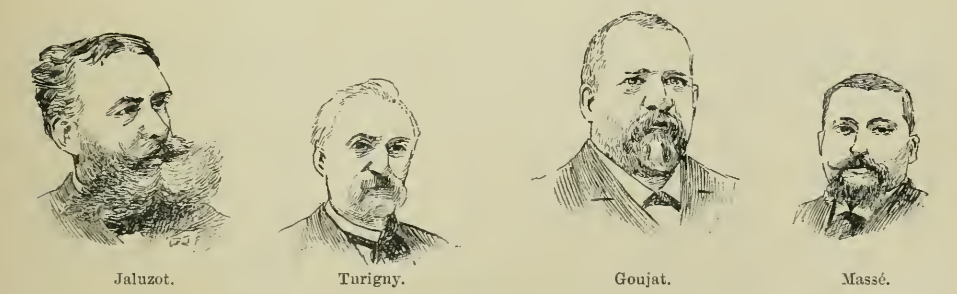
Ferrette (Henry), né en 1869, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain radical.
Poincaré (Raymond), né en 1860, avocat, conseiller général, ministre de l'instruction publique 1893, des finances 1894, député depuis 1887, républicain.
Sommeillier (Jules), né en 1856, conseiller général, nouvel élu, républicain progressiste.
Prudhomme-Havette (Louis), né en 1834, ancien industriel, cons. gén., dép. sortant, républicain.



Jacob. Guieysse. De Rohan.
De l'Estourbeillon. Le Clec'h. Langlais. Forest.

MORBIHAN (7 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Vannes 1re.	Mis de l'Estourbeillon..	6.972	16.711	13.204	6.175	»	»	6.972
— 2e.	Forest...........	11.202	19.825	15.853	4.608	»	»	11.202
Lorient 1re.	Guieysse.........	9.302	22.280	15.757	6.366	9.302	»	»
— 2e.	Jacob............	12.332	29.419	21.310	12.883	5	»	8.363
Ploermel.	Duc de Rohan-Chabot..	11.479	25.808	21.570	9.908	»	»	11.479
Pontivy 1re.	Langlais (2e tour).	6.803	17.059	13.591	6.803	»	»	6.775
— 2e.	Le Clec'h.........	4.568	11.503	9.196	4.576	4.568	»	»
Totaux.................		62.658	142.605	110.481	51.219	13.875	»	44.791

Marquis de l'Estourbeillon (Régis), né en 1859, propriétaire, homme de lettres, député sortant, catholique libéral.
Forest (François), né en 1852, propriétaire, anc. offic., cons. gén., nouv. élu, conservateur.
Guieysse (Paul), né en 1840, directeur adjoint de l'Ecole des hautes études, répétiteur à l'Ecole polytechnique, ministre des colonies (1895), député depuis 1890, radical socialiste.
Jacob (Joseph), né en 1849, prop. cultiv., publ. agricole, nouvel élu, républicain progressiste.
Duc de Rohan-Chabot (Prince de Léon), né en 1844, cons. gén., député depuis 1876, royaliste.
Langlais (Charles), né en 1847, docteur-médecin, nouvel élu, républicain de gouvernement.
Le Clec'h (Albert), né en 1857, avocat, docteur en droit, député sortant, républicain.



Jaluzot. Turigny. Goujat. Massé.

NIÈVRE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Nevers 1re.	Massé (2e tour)..	4.824	23.631	18.115	4.148	4.824	6.265	2.212
— 2e.	Turigny..........	7.513	14.537	11.365	3.724	»	7.513	»
Chateau-Chinon.	Chandioux........	8.195	20.714	15.914	»	12.240	»	3.472
Clamecy.	Jaluzot..........	9.845	21.072	16.547	9.845	6.114	»	»
Cosne.	Goujat...........	8.860	22.436	17.501	8.068	8.870	»	410
Totaux.................		39.237	102.390	79.442	25.785	32.048	13.778	6.094

Massé (Alfred), né en 1870, avocat, nouvel élu, radical socialiste.
Turigny (Jean), né en 1822, docteur-médecin, conseiller général, député depuis 1873, radical.
Chandioux (Jean), né en 1849, négociant, conseiller général, député sortant, radical.
Jaluzot (Jules), né en 1834, négociant, industriel, fondateur-directeur des magasins du Printemps, député depuis 1889, républicain progressiste.
Goujat (Claude), né en 1845, expert-comptable assermenté, député sortant, radical socialiste.



Loyer. Defontaine. Dansette. Barrois.
Guillemin. Delaune. Masurel.
De Montalembert. Motte. Rogez.

NORD (22 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LILLE 1re.	**Barrois**	9.125	19.860	16.543	9.125	2.474	4.765	»
— 2e.	**Loyer** (2e tour)	10.245	22.328	18.892	10.245	»	8.411	»
— 3e.	**Rogez** (2e tour)	7.974	18.441	15.196	7.974	»	6.891	»
— 4e.	**Dansette**	10.921	21.231	18.314	10.921	3.346	3.874	»
— 5e.	**Delaune**	11.496	19.210	15.618	11.496	»	3.418	»
— 6e.	Cte de Montalembert	8.075	16.636	14.242	8.075	»	5.670	»
— 7e.	**Motte**	11.256	21.722	19.384	11.256	»	7.908	»
— 8e.	**Masurel** (2e tour)	10.275	22.737	20.415	10.275	10.030	»	»
AVESNES 1re.	**Guillemin** (2e tour)	6.752	16.702	12.352	6.752	»	317	4.977
— 2e.	**Defontaine**	8.514	18.858	16.037	7.341	»	8.514	»
— 3e.	**Eliez-Evrard**	7.688	15.746	12.529	3.961	7.688	526	»
A reporter		102.321	213.471	179.522	97.421	23.538	50.294	4.977

Barrois (Théodore), né en 1857, professeur à la faculté de médecine, conseiller municipal de Lille, nouvel élu, républicain de gouvernement.
Loyer (Ernest), né en 1844, filateur, cons. d'arrondissement, député sortant, républicain libéral.
Rogez (Paul), né en 1869, nouvel élu, républicain libéral.
Dansette (Jules), né en 1857, licencié en droit, conseiller général, député sort., répub. libéral.
Delaune (Marcel), né en 1855, distillateur, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Comte de Montalembert, né en 1850, propriétaire, ancien officier, député depuis 1889, conservateur rallié.
Motte (Eugène), né en 1860, conseiller général, industriel, nouvel élu, républicain.
Masurel (Albert), né en 1855, filateur et tisseur de coton, nouvel élu, républicain progressiste. — L'élection de M. Masurel a été annulée par la Chambre dans sa séance du 8 novembre 1898.
Guillemin (Léon), né en 1859, avocat, docteur en droit, député depuis 1890, républicain.
Defontaine (Paul), né en 1858, docteur-médecin, député sortant, socialiste.
Eliez-Evrard, né en 1843, notaire, conseiller général, député depuis 1889, républicain.



Plichon. Guillain. Weil-Mallez. Lepez. Sirot-Mallez.
Des Rotours. Bersez. Debève.
Morcrette-Ledieu. Abbé Lemire. Cochin.

NORD (*Suite*) (22 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Report		102.321	243.471	179.522	97.421	23.538	59.294	4.977
CAMBRAI 1re.	Bersez	15.432	29.143	24.506	19.694	»	4.469	»
— 2e.	Morcrette-Ledieu (2e t.)	10.270	26.207	21.141	10.270	550	10.256	»
DOUAI 1re.	Debève (2e tour)	9.532	20.863	11.563	9.829	»	724	»
— 2e.	Bon des Rotours	9.469	16.545	13.895	9.469	»	3.844	»
DUNKERQUE 1re.	Guillain	7.508	20.213	14.163	7.508	676	3.508	2.254
— 2e.	H. Cochin	9.370	15.070	12.196	2.648	»	»	9.370
HAZEBROUCK 1re.	L'abbé Lemire	8.752	15.874	11.818	8.752	»	»	»
— 2e.	Plichon	9.619	14.077	11.143	9.619	»	748	»
VALENCIENNES 1re.	Weil-Mallez (2e t.)	6.286	15.185	12.170	11.800	»	»	»
— 2e.	Lepez (2e tour)	8.831	22.188	16.574	16.136	»	133	»
— 3e.	Sirot-Mallez (2e t.)	10.914	22.462	18.176	10.914	»	7.017	»
Totaux		208.304	431.298	335.867	214.060	24.764	81.023	16.601

Bersez (Paul), né en 1857, propriétaire, nouvel élu, républicain.
Morcrette-Ledieu (Louis), né en 1853, propriétaire, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Debève (François), né en 1837, cultivateur, cons. gén., nouvel élu, républicain progressiste.
Baron des Rotours (Raoul), né en 1860, licencié en droit, cons. gén., dép. sort., rép. modéré.
Guillain (Florent), né en 1844, inspecteur général des ponts et chaussées, conseiller général, député sortant, républicain de gouvernement.
Cochin (Henry), né en 1854, propriétaire, licencié en droit, licencié ès lettres, journaliste, député sortant, libéral, conservateur.
L'abbé Lemire (Jules), né en 1853, professeur, député sortant, démocrate chrétien.
Plichon (Jean), né en 1863, prop., ingén., métallurgiste, cons. gén., dép. depuis 1889, rép. indép.
Weil-Mallez (Emile), né en 1833, industriel, cons. gén., député sort., républicain progressiste.
Lepez (Ferdinand), né en 1850, publiciste, conseiller général, député sortant, républicain.
Sirot-Mallez (Pierre), né en 1835, maître de forges, agriculteur, député sortant, républicain. — M. Sirot-Mallez est décédé le 8 novembre 1898.



Noël. Baudon. Chopinet. Gaillard. Chevallier.

OISE (6 députés au lieu de 5) (1).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
BEAUVAIS 1re.	**Baudon**........	9.206	20.694	17.984	8.422	9.206	7	198
— 2e.	**Chevallier**........	9.667	15.593	12.696	9.667	2.366	»	»
CLERMONT.	**Rendu** (2e tour)..	11.255	23.785	20.169	8.670	»	11.255	»
COMPIÈGNE.	**Noël**............	13.526	26.367	19.957	13.526	3.589	»	»
SENLIS 1re.	**Chopinet**........	5.244	12.804	10.659	5.152	5.244	»	»
— 2e.	**Gaillard**.........	5.825	13.496	11.056	5.835	2.297	2.711	»
Totaux................		54.723	112.739	92.521	51.272	22.702	13.973	198

(1) Augmentation d'un député sur 1893, portant sur l'arrondissement de Senlis, effet du dénombrement de 1896.

Baudon (Théodore), né en 1848, docteur-médecin, cons. gén., député sortant, rad. socialiste.
Chevallier (Emile), né en 1851, économiste, cons. général, député sortant, républicain libéral.
Rendu (Armand), né en 1844, conseiller général, député sortant, socialiste.
Noël (Ernest), né en 1847, ingénieur, conseiller général, député sortant, répub. progressiste.
Chopinet (Gustave), né en 1847, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, radical.
Gaillard (Jules), né en 1839, anc. attac. d'ambas., cons. gén., dép. depuis 1889, républicain.



Bansard des Bois. Gévelot. De Mackau. Lévis-Mirepoix. Christophle.

ORNE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ALENÇON.	**Cte de Lévis-Mirepoix**.	7.642	16.980	14.738	14.623	»	»	»
ARGENTAN.	**Bon de Mackau**...	13.753	20.031	16.122	»	»	»	13.753
DOMFRONT 1re.	**Christophle**......	6.337	14.141	11.675	8.128	3.228	»	»
— 2e.	**Gévelot**..........	11.181	18.412	13.257	11.181	»	»	»
MORTAGNE.	**Bansard des Bois**.	12.900	27.202	22.753	12.900	»	»	9.555
Totaux................		51.813	96.766	78.545	46.832	3.228	»	23.308

Comte de Lévis-Mirepoix (Félix), né en 1846, propriétaire, député dep. 1885, conservat. rallié.
Baron de Mackau (Armand), né en 1832, propriétaire, cons. gén., député depuis 1876, conserv.
Christophle (Albert), né en 1830, ancien avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, ministre des travaux publics en 1876, gouverneur du Crédit foncier de 1878 à 1895, député depuis 1871 avec une interruption de 1885 à 1887, républicain progressiste.
Gévelot (Jules), né en 1826, industriel, conseiller général, député depuis 1871, républicain.
Bansard des Bois (Alfred), né en 1848, propriétaire, conseiller général, élu pour la première fois en 1881, non réélu en 1885 ni en 1889, élu en 1893, républicain.



Graux. Basly. — Adam. Dussaussoy. — Ribot. Rose. Lamendin. — Jonnart. Boudenoot. — Fanieu. Tailliandier.

PAS-DE-CALAIS (11 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ARRAS 1re.	Rose............	13.324	26.436	20.370	13.324	5.968	»	»
— 2e.	Tailliandier......	10.750	23.422	20.154	20.008	»	»	»
BÉTHUNE 1re.	Basly............	14.228	27.970	22.976	8.544	»	14.228	»
— 2e.	Lamendin........	11.940	25.898	21.723	9.431	»	11.940	»
— 3e.	Fanien...........	11.011	16.716	13.695	11.011	»	2.353	»
BOULOGNE 1re.	Adam............	9.610	23.331	17.694	9.610	7.845	»	»
— 2e.	Dussaussoy (2e tour).	8.430	22.702	16.755	8.430	»	8.007	»
MONTREUIL.	Boudenoot.......	15.284	20.394	16.644	15.284	»	»	»
SAINT-OMER 1re.	Ribot............	6.635	14.583	11.754	6.635	»	»	5.004
— 2e.	Jonnart..........	12.528	16.801	13.324	12.528	»	»	»
SAINT-POL.	Graux............	16.828	21.615	18.146	16.828	»	»	»
Totaux..................		130.568	239.868	193.235	131.633	13.813	36.528	5.004

Rose (François), né en 1852, ancien notaire, conseiller général, député sortant, républicain.
Tailliandier (Henri), né en 1847, propriétaire, cons. gén., député sortant, républ. indépendant.
Basly (Emile), né en 1854, ancien ouvrier mineur et cabaretier, élu en 1885, non réélu en 1889, réélu en 1891 et en 1893, socialiste.
Lamendin (Arthur), né en 1852, ouvrier mineur, député depuis 1891, socialiste.
Fanien (Achille), né en 1827, industriel, élu en 1881, non réélu en 1885, réélu en 1889 et en 1893, républicain progressiste.
Adam (Achille), né en 1859, banquier, député depuis 1889, conservateur rallié.
Dussaussoy (Paul), né en 1860, avocat, conseiller général, député sortant, rallié.
Boudenoot (Louis), né en 1855, ingénieur des mines, cons. gén., député depuis 1889, républicain.
Ribot (Alexandre), né en 1842, avocat, ancien ministre des affaires étrangères, ancien président du conseil, ancien ministre de l'intérieur, député de 1878 à 1881 et depuis 1889, républicain.
Jonnart (Charles), né en 1857, propriétaire, ancien ministre des travaux publics, conseiller général, député depuis 1889, républicain.
Graux (Georges), né en 1843, avocat, conseiller général, député depuis 1889, républicain.



Farjon. Bony-Cisternes. Guyot-Dessaigne. Girard. Chamerlat. Chambige. Laville.

PUY-DE-DOME (7 députés).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
CL.-FERRAND 1re.	Chambige	11.621	26.376	20.834	9.035	11.621	»	»
— 2e.	Guyot-Dessaigne	16.010	26.674	18.443	»	16.010	»	»
AMBERT.	Farjon	11.390	21.728	14.205	11.390	»	1.489	»
ISSOIRE.	Bony-Cisternes	11.456	30.652	25.748	11.178	11.456	»	»
RIOM 1re.	Girard	11.325	20.006	13.727	11.325	»	»	»
— 2e.	Laville	10.568	25.232	16.909	10.568	5.692	»	»
THIERS.	Chamerlat	11.295	24.847	20.708	9.294	11.295	»	»
Totaux		83.665	175.515	130.574	62.790	56.074	1.489	»

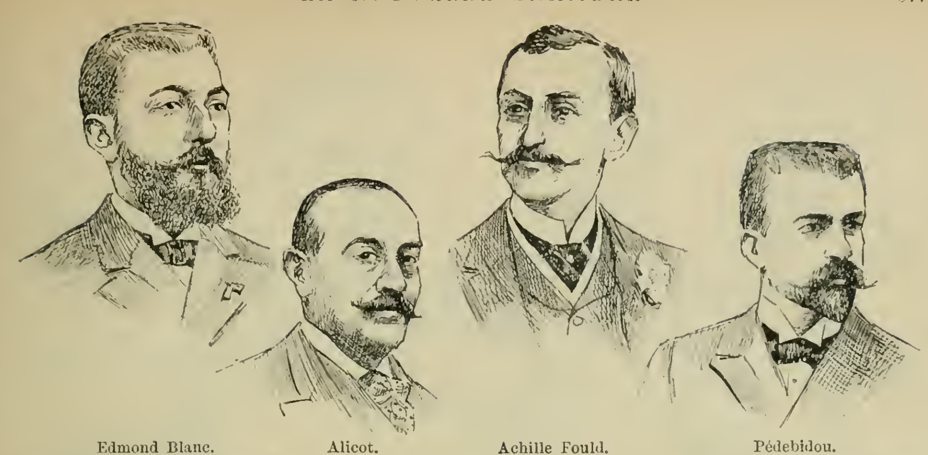
Chambige (Léon), né en 1853, docteur-médecin, maire, conseiller général, député sortant, radical.
Guyot-Dessaigne (Edmond), né en 1833, ancien ministre de la justice et des travaux publics, conseiller général, député depuis 1889, républicain démocrate.
Farjon (Adrien), né en 1850, banquier, cons. gén., député depuis 1889, républicain progressiste.
Bony-Cisternes (Antoine), né en 1847, propr., cons. gén., député depuis 1889, répub. radical.
Girard (Amédée), né en 1826, médecin, conseiller général, député sortant, républicain libéral.
Laville (Adolphe), né en 1831, propriétaire, conseiller général, député depuis 1881, républicain.
Chamerlat (Noël), né en 1841, agriculteur, conseiller général, député sortant, radical.



Berdoly. Cassou. Barthou. Legrand. Quintaa. Harriague.

PYRÉNÉES (BASSES-) (7 dép.).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
PAU 1re.	Cassou	9.117	17.438	11.787	9.117	»	»	»
— 2e.	Quintaa	9.388	16.666	11.915	9.388	»	»	»
BAYONNE 1re.	Legrand	7.696	14.327	10.219	7.696	»	1.959	»
— 2e	Harriague St-Martin	7.881	11.986	8.175	7.881	»	»	»
MAULÉON.	Berdoly	10.184	15.020	10.791	10.184	»	»	»
OLORON.	Barthou	11.645	16.420	12.356	11.645	»	»	»
ORTHEZ.	Clédou (2e tour)	8.528	19.327	16.017	15.320	»	»	»
Totaux		64.439	111.184	81.260	71.231	»	1.959	»

Cassou (Jean), né en 1847, ancien magistrat, député sortant, républicain.
Quintaa (Justin), né en 1843, docteur-médecin, cons. gén., député depuis 1889, républicain.
Legrand (Jules), né en 1857, professeur agrégé au lycée Buffon, député sortant, républicain.
Harriague St-Martin, né en 1849, propr., cons. général, député sortant, républicain modéré.
Berdoly (Martial), né en 1844, avocat, conseiller général, député sortant, républicain.
Barthou (Louis), né en 1862, avocat, docteur en droit, publiciste, ministre des travaux publics (1894), ministre de l'intérieur (1896), député depuis 1889, républicain.
Clédou (Urbain), né en 1841, docteur-médecin, cons. gén., député depuis 1891, républicain.



Edmond Blanc. Alicot. Achille Fould. Pédebidou.

PYRÉNÉES (HAUTES-) (4 dép.). CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	VOIX obtenues.	ÉLECTEURS inscrits.	ÉLECTEURS votants.	RÉPARTITION DES SUFFRAGES Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Tarbes 1re.	Pédebidou	8.902	17.049	14.114	4.984	8.902	»	»
— 2e.	Fould (2e tour)	5.965	13.437	11.855	5.965	5.729	»	»
Argelès.	Alicot	5.709	11.776	8.748	5.709	»	»	»
Bagnères-de-Big.	Blanc (Ed.)	9.388	23.769	18.800	9.388	8.851	»	»
Totaux		29.964	66.031	53.517	26.046	23.482	»	»

Pédebidou (Adolphe), né en 1854, docteur-médecin, conseiller général, radical.
Fould (Achille), né en 1861, propriétaire et sportsman, député depuis 1889, rallié.
Alicot (Michel), né en 1842, avocat, maître des requêtes au Conseil d'Etat (1879), conseiller général, député de 1876 à 1885 et depuis 1891, républicain.
Blanc (Edmond), né en 1856, propriétaire de haras, député sortant, républicain.



Pams.



Escanyé.



Rolland.

PYRÉNÉES-ORIENTALES (4 d.). CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	VOIX obtenues.	ÉLECTEURS inscrits.	ÉLECTEURS votants.	RÉPARTITION DES SUFFRAGES Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Perpignan 1re.	Rolland (2e tour).	5.511	18.222	9.592	»	5.511	3.441	»
— 2e.	Bourrat	6.709	15.884	9.839	2.871	6.709	»	»
Céret.	Pams	6.632	13.209	7.068	»	6.632	»	»
Prades.	Escanyé	6.314	13.061	7.929	6.314	»	»	1.118
Totaux		25.166	60.376	34.428	9.185	18.852	3.441	1.118

Rolland (Édouard), né en 1833, comptable, député depuis 1889, républicain radical socialiste.
Bourrat (Jean), né en 1859, ingénieur civil, conseiller général, député sortant, radical.
Pams (Jules), né en 1852, avocat, conseiller général, député sortant, républicain radical.
Escanyé (Frédéric), né en 1833, avocat, cons. gén., député de 1876 à 1881 et depuis 1891, républicain.

RHIN (HAUT-) Territoire de Belfort (1 d.). CIRCONSCRIPTION.	DÉPUTÉ ÉLU.	VOIX obtenues.	ÉLECTEURS inscrits.	ÉLECTEURS votants.	Républ.
Belfort.	Viellard	9.343	20.923	17.724	9.343



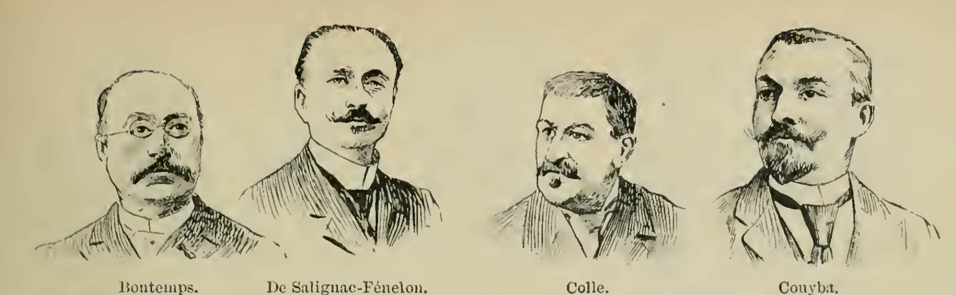
Viellard (Armand), né en 1842, maître de forges, administrateur du canal de Suez, administrateur des forges de Châtillon, Commentry, etc., fondateur et président de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort, conseiller général, élu en 1885, non réélu en 1889, député sortant, républicain.



Genet. Colliard. Gourd. De Lanessan. Million. Palix. Fleury-Ravarin. Aynard. Krauss.

RHONE (11 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LYON 1re.	**De Lanessan** (2e t.)	4.148	11.106	8.570	8.265	»	204	»
— 2e.	**Gourd**............	4.989	11.999	9.547	4.989	4.463	»	»
— 3e.	**Bonard** (2e tour)..	4.204	13.198	8.839	3.421	1.161	4.204	»
— 4e.	**Florent** (2e tour)..	2.858	10.326	6.841	2.348	1.739	2.858	»
— 5e.	**Krauss** (2e tour)..	3.380	8.553	6.112	2.611	»	3.380	»
— 6e.	**Fleury Ravarin**...	5.353	13.125	9.662	7.318	»	1.086	»
— 7e.	**Colliard** (2e tour).	4.788	14.179	9.658	4.767	»	4.788	»
— 8e.	**Aynard**..........	10.388	27.218	19.640	10.388	7·170	212	»
— 9e.	**Genet** (2e tour)...	12.313	31.780	22.408	11.080	12.313	»	»
VILLEFRANCHE 1re.	**Million**..........	10.665	23.494	13.505	10.665	»	1.644	»
— 2e.	**Palix**............	10.089	25.558	19.045	8.548	»	10.089	»
Totaux..............		73.175	190.536	133.827	74.400	26.846	28.465	»

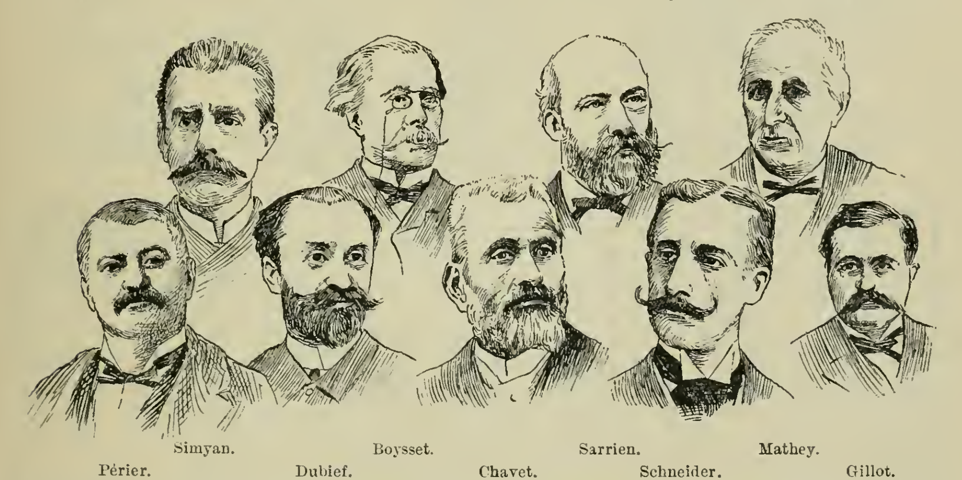
De Lanessan (J.-L.), né en 1843, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris, ancien conseiller municipal de Paris, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, auteur d'ouvrages scientifiques, député de Paris de 1881 à 1891, radical.
Gourd (Alphonse), né en 1850, avocat, nouvel élu, républicain libéral et progressiste.
Bonard (Alexandre), né en 1855, menuisier, nouvel élu, socialiste.
Florent (Alexandre), né en 1849, propriétaire, nouvel élu, socialiste.
Krauss (Philippe), né en 1863, représentant de commerce, conseiller municipal de Lyon, nouvel élu, socialiste.
Fleury-Ravarin, né en 1861, docteur en droit, auditeur au Conseil d'État (1885), conseiller général, député sortant, républicain progressiste.
Colliard (Pierre), né en 1852, entrepositaire de bière, nouvel élu, radical socialiste.
Aynard (Édouard), né en 1837, banquier, président de la Chambre de commerce de Lyon, administrateur de la Banque de France, économiste, député depuis 1889, républicain.
Genet (Pierre), né en 1850, propriétaire, ancien notaire, cons. gén., député sortant, radical.
Million (Louis), né en 1829, avocat jurisconsulte, député depuis 1882, républicain progressiste.
Palix (Henri), né en 1863, avocat, nouvel élu, socialiste.



Bontemps. De Salignac-Fénelon. Colle. Couyba.

SAONE (HAUTE-) (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Vesoul.	Bontemps........	13.182	26.689	17.913	1.721	13.182	»	»
Gray.	Couyba (2e tour)..	9.710	19.850	13.285	»	9.710	84	1.693
Lure 1re.	De Salignac-Fénelon (2e t.)	8.592	19.079	15.969	8.592	7.262	»	»
— 2e.	Colle............	8.050	17.921	14.928	8.050	6.732	»	»
Totaux..................		39.534	83.539	62.095	18.363	36.886	84	1.693

Bontemps (Charles), né en 1840, docteur-médecin, conseiller général, député sortant, radical.
Couyba (Charles), né en 1866, agrégé d'histoire, député sortant, républicain indépendant.
De Salignac-Fénelon, né en 1858, propriétaire, cons. gén., nouvel élu, républicain progressiste.
Colle (Alfred), né en 1847, ancien officier, industriel, nouvel élu, républicain de gouvernement.



Simyan. Boysset. Sarrien. Mathey.
Périer. Dubief. Chavet. Schneider. Gillot.

SAONE-ET-LOIRE (9 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Macon 1re.	Dubief...........	8.871	17.207	14.125	5.145	8.871	»	»
— 2e.	Simyan..........	6.917	15.493	11.934	»	11.806	80	»
Autun 1re.	Périer...........	6.962	17.145	13.521	6.962	6.327	»	»
— 2e.	Schneider........	11.948	21.281	17.253	15.055	»	2.065	»
Chalon-s.-Saône 1re	Boysset..........	13.429	26.809	14.799	»	13.429	»	»
— 2e.	Gillot............	9.656	20.605	16.204	6.437	9.656	»	»
Charolles 1re.	Chavet...........	8.047	20.563	15.574	7.179	8.047	»	»
— 2e.	Sarrien..........	12.378	19.889	13.356	»	12.378	»	»
Louhans.	Mathey..........	12.104	25.225	14.481	»	12.104	»	»
Totaux.................		90.312	184.217	131.247	40.778	82.618	2.145	»

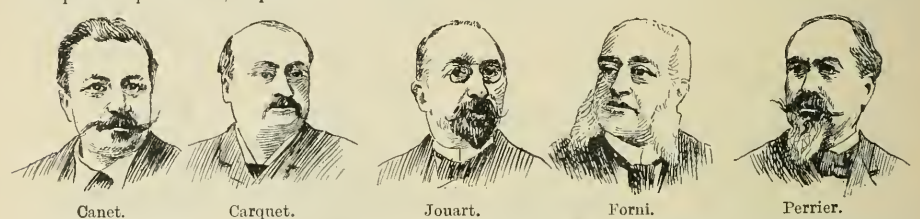
Dubief (Fernand), né en 1850, docteur-médecin, conseiller général, député sortant, radical.
Simyan (Julien), né en 1850, docteur-médecin, cons. gén., député de 1885 à 1889, radical socialiste.
Périer (Germain), né en 1847, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Schneider (Eugène), né en 1868, maître de forges, cons. gén., nouvel élu, répub. indépendant.
Boysset (Charles), né en 1817, député à la Législative, 1849, député depuis 1871, radical.
Gillot (Léon), né en 1851, propriétaire, conseiller général, député depuis 1889, radical.
Chavet (Emmanuel), né en 1844, propriétaire, cons. gén., nouvel élu, républicain progressiste.
Sarrien (Ferdinand), né en 1840, propriétaire, avocat, conseiller général, ministre des postes et télégraphes, 1885, de l'intérieur, 1886 et 1888, de la justice, 1887, de l'intérieur, 1887, ministre de la justice, 1898, député depuis 1876, radical.
Mathey (Louis), né en 1828, docteur-médecin, conseiller général, nouvel élu, radical.



Rubillard. Cavaignac. Galpin. D'Estournelles. Caillaux.

SARTHE (5 députés au lieu de 6).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LE MANS 1re.	**Rubillard** (2e tour).	9.759	27.654	18.748	8.601	9.759	»	»
— 2e.	**Galpin**	11.244	22.554	18.818	7.471	»	»	11.244
LA FLÈCHE.	**D'Estournelles de Constant.**	13.126	27.431	23.448	10.301	13.126	»	»
MAMERS.	**Caillaux**	12.929	29.140	24.887	12.929	»	»	11.737
SAINT-CALAIS.	**Cavaignac**	12.653	18.232	13.562	»	12.653	»	»
Totaux		59.711	125.011	99.463	39.302	35.538	»	22.981

Rubillard (Anselme), né en 1826, propriétaire, conseiller général, député sortant, radical.
Galpin (Gaston), né en 1841, avocat, conseiller général, député depuis 1885, conservateur.
D'Estournelles de Constant, né en 1852, ministre plénipotentiaire, député sortant, républicain.
Caillaux (Joseph), né en 1863, inspecteur des finances, nouvel élu, républicain progressiste.
Cavaignac (Godefroy), né en 1853, conseiller général, ancien ministre de la marine et de la guerre, député depuis 1882, républicain radical.



Canet. Carquet. Jouart. Forni. Perrier.

SAVOIE (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
CHAMBÉRY 1re.	**Canet**	8.148	20.579	16.134	»	15.643	»	»
— 2e.	**Perrier**	7.527	18.703	14.755	14.621	»	»	»
ALBERTVILLE.	**Forni**	4.130	9.444	7.843	4.130	3.636	»	»
MOUTIERS.	**Carquet**	4.509	8.884	7.281	4.867	»	2.296	»
S.-J.-DE-MAURIENNE	**Jouart**	8.725	13.809	9.766	8.725	»	»	»
Totaux		33.039	71.419	55.779	32.343	19.279	2.296	»

Canet (Félix), né en 1837, ancien notaire, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Perrier (Antoine), né en 1836, avoué honoraire, député depuis 1889, républicain.
Forni (Jules), né en 1838, avocat, député sortant, républicain.
Carquet (Francis), né en 1845, avocat, conseiller général, député depuis 1889, républicain.
Jouart (Charles), avocat, ancien conseiller de préfecture, cons. gén., député sort., républicain.



Mercier. Berthet. Chautemps. David.

SAVOIE (HAUTE-) (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ANNECY.	**Berthet**	12.287	23.403	17.027	15.928	»	»	»
BONNEVILLE.	**Chautemps**	10.117	19.990	11.262	»	10.117	»	»
SAINT-JULIEN.	**David**	6.877	18.027	12.550	7.477	4.647	»	»
THONON-L.-BAINS.	**Mercier**	8.134	20.248	13.752	8.134	»	306	5.137
Totaux		37.415	81.668	54.591	31.539	14.764	306	5.137

Berthet (Léon), né en 1861, avocat, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Chautemps (Émile), né en 1850, ministre des colonies, 1894-1895, député depuis 1889, radical.
David (Fernand), né en 1869, avocat, nouvel élu, républicain.
Mercier (Jules), né en 1834, conseiller général, député sortant, républicain.



Berger. Gras. — Lerolle. Viviani. — Binder. Muzet. Puech. — Chassaing. Denys Cochin. — Berry. Mesureur.

SEINE (46 députés au lieu de 45).		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Paris 1er arr.	**Muzet** (2e tour)	5.598	14.235	11.284	5.598	5.563	»	»
— 2e —	**Mesureur**	6.532	15.493	12.070	3.591	6.532	738	871
— 3 —	**Puech**	9.184	21.876	17.059	»	9.184	6.881	»
— 4e —	**Chassaing** (2e t.)	8.725	22.529	16.155	6.954	8.725	180	»
— 5e — 1re.	**Viviani**	6.059	11.721	9.643	3.036	»	6.050	»
— 5e — 2e.	**Gras** (2e tour)	5.107	12.523	9.329	3.242	11	5.227	16
— 6e — 1re.	**Berthelot** (2e t.)	3.731	9.577	7.049	3.242	3.731	»	»
— 6e — 2e.	**Prache** (2e tour)	4.847	12.810	9.587	4.856	4.286	»	»
— 7e —	**Lerolle** (2e tour)	7.742	20.236	15.432	»	7.513	»	7.742
— 8e — 1re.	**D. Cochin**	4.776	11.490	8.658	3.604	»	»	4.776
— 8e — 2e.	**Binder**	2.734	6.019	4.520	1.674	»	»	2.734
— 9e — 1re.	**Berry**	3.786	9.723	7.224	6.553	»	»	377
— 9e — 2e.	**Berger**	7.229	14.563	10.565	7.229	2.324	»	»
A reporter		76.041	182.795	138.575	49.582	47.869	19.076	16.516

Muzet (Alexis), né en 1843, ancien manufacturier et président du Conseil des prud'hommes de la Seine, nouvel élu, progressiste.
Mesureur (Gustave), né en 1847, dessinateur industriel, ancien président du Conseil municipal de Paris, ministre du commerce en 1895, député depuis 1887, radical.
Puech (Louis), né en 1852, avocat, vice-prés. du Cons. mun. de Paris, nouvel élu, radical socialiste.
Chassaing (Henri), né en 1855, docteur-médecin, vice-président du Conseil municipal de Paris, député depuis 1889, radical.
Viviani (René), né en 1863, avocat, journaliste, député sortant, socialiste.
Gras (Charles), né en 1850, artiste lithographe, conseiller municipal de Paris, ancien adjoint au maire du Ve arrondissement, nouvel élu, socialiste.
Berthelot (André), né en 1862, professeur, maître de conférences à l'École des hautes études, conseiller municipal de Paris, nouvel élu, socialiste.
Prache (Laurent), né en 1856, avocat, cons. munic. de Paris, nouvel élu, républicain libéral.
Lerolle (Paul), né en 1846, avocat, conseiller municipal de Paris, nouvel élu, conservateur.
Cochin (Denys), né en 1851, ancien conseiller municipal de Paris, député sortant, conservateur.
Binder (Maurice), né en 1857, avocat, ancien cons. munic. de Paris, dép. sortant, lib. indépendant.
Berry (Georges), né en 1853, avocat, économiste, député sortant, républicain modéré.
Berger (Georges), né en 1834, ingénieur-électricien, propriétaire viticulteur, directeur général des Expositions de 1867, 1878, 1881, 1889, député dep. 1889, républicain conservateur progressiste.



Paschal Grousset. Lockroy. Bernard. Brisson. Paulin Méry. Humbert. Girou.
Dubois. Levraud. Millerand. Groussier. Baudin.

SEINE (46 députés au lieu de 45). (*Suite.*)		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
	Report	76.041	182.795	138.575	49.582	47.869	19.076	16.516
PARIS 10e arr. 1re	**Groussier**	7.236	18.297	14.097	6.054	»	7.236	»
— 10e — 2e.	**Brisson**	6.917	15.278	11.683	1.669	6.917	1.833	859
— 11e — 1re.	**Baudin** (2e tour)	5.710	12.509	9.021	»	5.720	3.142	»
— 11e — 2e.	**Lockroy**	9.435	19.404	15.376	439	9.435	4.032	»
— 11e — 3e.	**Levraud** (2e tour)	6.552	18.720	13.215	»	6.552	6.409	»
— 12e — 1re.	**Millerand**	8.791	12.279	9.905	»	»	8.791	»
— 12e — 2e.	**Grousset**	6.217	13.136	10.851	»	1.069	9.243	»
— 13e — 1re.	**Bernard** (2e tour)	3.274	8.603	6.531	»	3.274	3.109	»
— 13e — 2e.	**Paulin Méry**	8.480	18.315	14.692	»	»	14.142	»
— 14e — 1re.	**Girou** (2e tour)	7.335	20.635	14.975	4.649	»	9.930	»
— 14e — 2e.	**Dubois** (2e tour)	3.743	9.150	6.698	»	6.431	118	»
— 15e — 1re.	**Humbert** (2e tour)	7.653	18.459	14.818	»	7.653	5.136	»
A reporter		157.384	367.580	280.437	62.393	94.920	92.197	17.375

Groussier (Arthur), né en 1863, dessinateur-mécanicien, député sortant, socialiste.

Brisson (Henri), né en 1835, adjoint au maire de Paris, 4 septembre 1870, ministre de la justice, président du Conseil, 1885, président de la Chambre, ministre de l'intérieur, président du Conseil, 1898, député depuis 1871, républicain.

Baudin (Pierre), né en 1862, avocat, ancien président du Conseil municipal de Paris, nouvel élu, radical socialiste.

Lockroy (Edouard), né en 1840, publiciste, ministre du commerce, 1885, de l'instruction publique, 1888, de la marine, 1895-1896, 1898, député depuis 1871, radical.

Levraud (Léonce), né en 1843, docteur-médecin, ancien vice-président du Conseil municipal de Paris, nouvel élu, radical socialiste.

Millerand (Alexandre), né en 1859, avocat, publiciste, député depuis 1889, socialiste.

Grousset (Paschal), né en 1845, homme de lettres, député depuis 1889, socialiste.

Bernard (Paul), né en 1862, avocat, ancien conseiller municipal, nouvel élu, socialiste français.

Paulin-Méry, né en 1860, docteur-médecin, député depuis 1889, socialiste patriote.

Girou (Georges), né en 1860, comptable, conseiller municipal de Paris, nouvel élu, socialiste.

Dubois, né en 1853, docteur-médecin, président du Conseil général de la Seine, nouvel élu, radical socialiste.

Humbert (Alphonse), né en 1844, journaliste, président du Conseil municipal de Paris, 1893, député sortant, radical.



Holtz. Vaillant. Clovis Hugues. Chauvière. Charles Bos.
Beauregard. Dejeante. Ernest Roche. Bompard. Sembat. Millevoye. Rouanet.

SEINE (46 députés au lieu de 45). (*Suite.*)		VOIX obtenues.	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.		inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
	Report........	157.384	367.580	280.437	62.393	94.920	92.197	17.375
PARIS 15e arr. 2e.	**Chauvière** (2e tour)	4.658	11.471	9.055	»	4.152	4.658	»
— 16e — 1re.	**Beauregard** (2e t.).	2.850	10.447	7.791	2.850	2.835	1.959	»
— 16e — 2e.	**Millevoye** (2e tour)	3.178	9.436	6.930	2.746	3.178	»	»
— 17e — 1re.	**Bompard** (2e tour).	4.888	14.084	9.700	4.888	4.626	9	»
— 17e — 2e.	**Roche**...........	9.598	24.747	19.187	5.870	»	10.726	»
— 18e — 1re.	**Sembat** (2e tour).	5.207	12.509	7.793	1.567	»	5.954	»
— 18e — 2e.	**Rouanet**.........	9.858	22.771	17.039	»	»	15.915	»
— 18 — 3e.	**Holtz** (2e tour)...	5.945	16.331	11.860	»	5.945	5.765	»
— 19 — 1re.	**Hugues** (2e tour).	9.716	19.630	14.324	»	66	9.716	4.110
— 19e — 2e.	**Bos** (2e tour).....	3.335	8.506	6.387	»	3.335	2.886	»
— 20 — 1re.	**Dejeante**.........	7.081	14.131	11.450	»	788	9.951	»
— 20 — 2e.	**Vaillant** (2e tour)..	7.612	19.279	14.808	20	7.030	7.612	»
A reporter.............		231.310	550.922	416.761	80.334	126.875	167.348	21.485

Chauvière (Emmanuel), né en 1850, correcteur d'imprimerie, publiciste, conseiller municipal de Paris en 1888, député sortant, socialiste.
Beauregard (Paul), né en 1853, professeur à la Faculté de droit de Paris, nouvel élu, républicain.
Millevoye (Lucien), né en 1850, publiciste, ancien magistrat, ancien député, républicain.
Bompard (Raoul), né en 1860, docteur en droit, conseiller municipal, nouvel élu, républicain de concentration.
Roche (Ernest), né en 1850, ouvrier graveur, député depuis 1889, radical revisionniste.
Sembat (Marcel), né en 1862, avocat, publiciste, député sortant, socialiste révolutionnaire.
Rouanet (Gustave), né en 1855, ancien conseiller municipal de Paris, député sortant, socialiste.
Holtz (Armand), né en 1867, ancien sous-chef de bureau au ministère des colonies, nouvel élu, radical.
Hugues (Clovis), né en 1851, homme de lettres, député de Marseille, en 1881, de Paris, en 1893, socialiste.
Bos (Charles), né en 1862, journaliste, conseiller municipal de Paris, nouvel élu, radical.
Dejeante (Victor), né en 1850, chapelier, député sortant, parti ouvrier socialiste révolutionnaire.
Vaillant (Edouard), né en 1840, ingénieur civil, médecin, conseiller municipal de Paris, 1884-1893, député sortant, socialiste révolutionnaire.



Walter. Renou. Baulard. Goussot. Richard. Coutant. Gervais.

SEINE (46 dép. au lieu de 45). (*Suite*) (1). CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	VOIX obtenues.	ÉLECTEURS inscrits.	ÉLECTEURS votants.	RÉPARTITION DES SUFFRAGES Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
	Report.	231.310	550.922	416.761	80.334	126.875	167.348	21 485
Saint-Denis 1re.	**Goussot** (2e tour..	6.419	18.847	12.946	1.842	»	10.780	»
— 2e.	**Walter** (2e tour)..	12.865	28.550	20.548	7.202	28	12.865	»
— 3e.	**Renou** (2e tour)..	6.276	17.655	13.589	4.458	2.616	6.276	»
— 4e.	**Laloge** (2e tour)..	5.876	16.585	11.890	5.801	»	5.876	»
— 5e.	**Ferrand** (2e tour).	9.698	27.293	19.398	»	9.717	9.291	»
Sceaux 1re.	**Richard**..........	7.285	15.862	12.478	»	10.267	1.702	»
— 2e.	**Baulard**..........	9.124	24.823	18.365	4.618	»	13.035	»
— 3e.	**Coutant**..........	9.955	20.175	15.945	»	4.856	10.578	»
— 4e.	**Gervais** (2e tour)..	8.276	18.475	13.334	36	8.276	4.677	»
Totaux................		307.084	739.187	555.264	104.291	162.635	242.424	21.485

(1) Aux élections générales de 1893 le département de la Seine a élu 45 députés ; en 1898 il a été appelé à en élire 46 en raison des résultats du dénombrement de 1896. Les modifications portent : 1° sur le IVe arrondissement qui a perdu 1 député ; 2° sur le XVIe arrondissement qui a gagné 1 député ; 3° sur l'arrondissement de Sceaux qui a vu sa députation portée de 3 à 4 représentants.

Goussot (Emile), né en 1862, ancien employé à la préfecture de la Seine, député depuis 1889, socialiste revisionniste.
Walter (Albert), né en 1852, dessinateur-mécanicien, député sortant, socialiste révolutionnaire.
Renou (Victor), né en 1845, tailleur de pierres, conseiller général de la Seine, 1893-1896, député sortant, parti ouvrier socialiste révolutionnaire.
Laloge (Philippe), né en 1869, ancien instituteur, négociant, nouvel élu, socialiste.
Ferrand (Stanislas), né en 1846, architecte, nouvel élu, socialiste.
Richard (Pierre), né en 1864, député depuis 1889, socialiste nationaliste.
Baulard (Ferdinand), né en 1827, ancien industriel, député depuis 1889, radical socialiste.
Coutant (Jules), né en 1854, mécanicien, député sortant, socialiste.
Gervais (Auguste), né en 1857, publiciste, ancien officier, nouvel élu, radical.



De Pomereu. Rispal. Ricard. De Montfort. Brindeau.
Bouctot. Rouland. Lechevallier. Breton. Goujon.

SEINE-INFÉRIEURE (12 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ROUEN 1re.	**Ricard**	7.674	15.740	11.605	3.619	7.674	7	»
— 2e.	**De Pomereu** (2e t.)	8.659	22.337	16.014	8.709	7.007	»	»
— 3e.	**Goujon** (2e tour)	6.484	17.166	13.064	6.484	6.470	»	»
— 4e.	**Quilbeuf**	6.894	17.459	13.485	10.260	»	2.733	»
DIEPPE 1re.	**Breton** (2e tour)	6.128	14.679	11.548	5.307	6.128	»	»
— 2e.	**Rouland**	5.652	12.785	11.086	11.027	»	»	»
LE HAVRE 1re.	**Rispal**	5.320	16.418	10.705	5.320	5.054	»	»
— 2e.	**Brindeau**	10.767	20.221	13.168	10.767	»	1.638	»
— 3e.	**Suchetet**	7.988	20.681	16.175	7.927	»	30	7.998
NEUFCHATEL.	**Bouctot** (2e tour)	9.033	20.504	17.487	8.347	»	»	9.033
YVETOT 1re.	**Lechevallier**	6.337	14.110	11.420	6.337	»	»	4.828
— 2e.	**Vte de Montfort**	6.216	12.316	9.303	6.216	»	»	»
Totaux		87.152	204.416	155.060	90.320	32.333	4.408	21.859

Ricard (Louis), né en 1839, avocat, conseiller général, ministre de la justice, 1892 et 1895, député depuis 1885, républicain.
Comte de Pomereu (Robert), né en 1860, propriétaire, cons. général, nouvel élu, conservateur.
Goujon (Julien), né en 1854, avocat, député depuis 1892, républicain.
Quilbeuf (Gustave), né en 1844, propriétaire, nouvel élu, républicain.
Breton (Ernest), né en 1841, propriétaire agricole, cons. général, député depuis 1889, radical.
Rouland (Julien), né en 1860, avocat, propriétaire, cons. gén., nouvel élu, républicain modéré.
Rispal (Auguste), né en 1836, négociant en métaux, membre de la Chambre de commerce du Havre, député sortant, républicain progressiste.
Brindeau (Louis), né en 1856, avocat, député sortant, républicain.
Suchetet (André), né en 1849, propriétaire, nouvel élu, conservateur.
Bouctot (Georges), né en 1855, propriétaire rural, cons. gén., nouvel élu, républicain progressiste.
Lechevallier (Ferdinand), né en 1840, ancien industriel, dép. dep. 1881, républicain progressiste.
Vicomte de Montfort (Louis), né en 1840, propriétaire agriculteur, conseiller général, ancien officier d'état-major, député depuis 1889, républicain indépendant.



Chauvin. Delbet. Ouvré. Balandreau. Moutaut. Menier.

SEINE-ET-MARNE (6 d. au lieu de 5).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Melun.	**Balandreau**	8.484	19.158	15.795	6.865	8.484	»	»
Coulommiers.	**Delbet**..........	6.470	15.132	11.738	5.028	6.470	»	»
Fontainebleau.	**Ouvré**...........	10.394	24.752	20.228	10.399	8.820	62	439
Meaux 1re.	**Menier** (2e tour)..	6.635	15.178	13.107	6.635	6.406	»	»
— 2e.	**Chauvin** (2e tour)..	5.264	12.382	10.048	4.721	»	5.264	»
Provins.	**Montaut**.........	7.564	15.169	12.838	5.087	7.564	»	»
Totaux..................		44.816	101.771	83.754	38.735	37.744	5.326	439

Balandreau (Marc), né en 1843, ancien commissaire-priseur, député sortant, radical.
Delbet (Pierre), né en 1831, docteur-médecin, conseiller général, député sortant, radical.
Ouvré (André), né en 1852, ind., négoc., prop., cons. gén., député depuis 1889, républicain.
Menier (Gaston), né en 1855, industriel, conseiller général, nouvel élu, républicain progressiste.
Chauvin (Emile), né en 1870, prof. agrégé des fac. de droit, cons. gén., nouvel élu, rad.-social.
Montaut (Louis), né en 1823, ingén. des ponts et chauss., député depuis 1885, radical-socialiste.



Amodru. Habert. Lebaudy. Cornudet. Gauthier (de Clagny).
Haussmann. Berteaux. Argeliès. Aimond. Périllier.

SEINE-ET-OISE (10 dép. au lieu de 9).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DEPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
Versailles 1re.	**Berteaux**.........	15.006	27.156	22.087	6.775	15.006	»	»
— 2e.	**Gauthier** (de Clagny).	8.844	15.031	10.791	8.844	»	»	»
— 3e.	Haussmann (2e tour).	5.204	17.904	13.694	8.905	3.932	734	»
Corbeil 1re.	**Périllier** (2e tour).	5.618	13.091	10.203	113	5.618	»	4.368
— 2e.	**Argeliès**.........	5.999	14.254	11.342	1.266	10.003	»	»
Étampes.	**Amodru**..........	5.773	11.925	9.943	5.773	991	»	3.067
Mantes.	**Lebaudy**.........	8.771	16.855	13.279	8.771	3.845	17	»
Pontoise 1re.	Vte Cornudet des Chaumettes	7.673	18.172	15.113	7.673	7.170	»	»
— 2e.	**Aimond**..........	8.521	20.944	17.336	7.789	8.521	720	»
Rambouillet.	**Habert**...........	8.741	19.595	15.196	4.532	8.741	1.732	»
Totaux..................		80.150	174.927	138.984	60.441	63.827	3.203	7.435

Berteaux (Maurice), né en 1852, agent de change à Paris, député sortant, radical.
Gauthier (de Clagny), né en 1853, avocat au Conseil d'Etat, cons. gén., dép. depuis 1889, répub.
Haussmann, né en 1847, avocat, ancien député, républicain démocrate.
Perillier (Jules), né en 1841, avocat, ancien député (1885-1889), radical socialiste.
Argeliès (J.-B.), né en 1862, avocat, docteur en droit, député depuis 1889, socialiste.
Amodru (Laurent), né en 1849, docteur-médecin, conseiller général, député sortant, républicain.
Lebaudy (Paul), né en 1858, prop. de raffin. de sucre, cons. gén., député depuis 1890, républicain.
Vicomte Cornudet (Jean), né en 1861, prop., licencié en droit, cons. gén., nouvel élu, répub.
Aimond (Emile), né en 1850, ingénieur, nouvel élu, radical.
Habert (Marcel), né en 1862, avocat, député sortant, radical revisionniste nationaliste.


De Beauregard.


De La Chevrellière.


De La Porte.


Disleau.

SÈVRES (DEUX-) (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
NIORT 1re.	**Disleau** (2e tour).	7.865	19.660	15.925	7.865	7.858	»	»
— 2e.	**De La Porte**	7.292	15.711	12.890	5.413	7.292	»	»
BRESSUIRE.	**Savary de Beauregard.**	12.356	26.542	21.409	»	8.465	»	12.356
MELLE.	**De La Chevrellière.**	10.859	23.763	20.812	9.507	»	48	10.859
PARTHENAY.	**Maussabré** (2e t.).	11.652	25.016	22.238	10.348	»	»	11.652
Totaux................		50.024	110.692	93.274	33.133	23.615	48	34.867

Disleau (Adrien), né en 1853, avocat, docteur en droit, dép. sortant, républicain progressiste.
De La Porte (Amédée), né en 1848, propriétaire, cons. général, ancien auditeur au Conseil d'Etat, sous-secrétaire d'Etat aux colonies, 1885-1889, député de 1877 à 1889, député sortant, radical.
Savary de Beauregard (Henri), né en 1862, propriét. agricult., député sortant, conservateur.
Baron de La Chevrellière (Charles), né en 1858, ancien capitaine de cavalerie, conseiller général, nouvel élu, républicain libéral progressiste.
Marquis de Maussabré (Gilbert), né en 1865, propr., anc. offic., cons. gén., nouv. élu, conserv.


Klotz. Coache. Fiquet. Cauvin. Trannoy. François. Saint. Gellé.

SOMME (9 députés au lieu de 8) (1).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
AMIENS 1re.	**Fiquet**........	11.258	23.397	17.352	4.491	12.258	»	1.096
— 2e.	**Cauvin** (2e tour)..	6.467	16.745	14.026	6.467	4.929	»	2.436
— 3e.	**Olive** (2e tour)....	7.764	17.942	15.047	7.764	77	»	6.774
ABBEVILLE 1re.	**Coache**	12.730	18.158	13.981	12 730	»	»	»
— 2e.	**Gellé**	10.560	19.722	15.900	10.560	3.824	»	»
DOULLENS.	**Saint**	8.374	14.718	12.656	8.374	»	»	»
MONTDIDIER.	**Klotz**	8.121	18.719	16.191	4.746	10.839	»	428
PÉRONNE 1re.	**Trannoy**	6.179	13.964	11.287	6.179	4.561	»	»
— 2e.	**François**.........	6.792	16.011	12.668	»	8.357	3.702	»
Totaux................		78.245	159.376	129.108	61.311	44.845	3.702	10.734

(1) Le département de la Somme a gagné un siège depuis 1893. L'augmentation porte sur l'arrondissement d'Amiens, qui passe de 2 à 3 députés.

Fiquet (Alphonse), né en 1841, ancien industriel, député sortant, radical.
Cauvin (Ernest), né en 1843, industriel, conseiller général, nouvel élu, républicain.
Olive (Amédée), né en 1835, conseiller d'arrondissement, nouvel élu, radical.
Coache (Emile), né en 1857, industriel, conseiller général, député sortant républicain.
Gellé (Ernest), né en 1845, ancien notaire, conseiller général, député sortant, républicain.
Saint (Charles), né en 1826, manufacturier, filateur et tisseur, député sortant, républicain.
Klotz (L.-L.), né en 1868, avocat, publiciste, conseiller général, nouvel élu, radical.
Trannoy (Gustave), né en 1837, avocat, député sortant, républicain.
François (Eugène), né en 1842, propriétaire, conseiller général, député sortant, républicain.



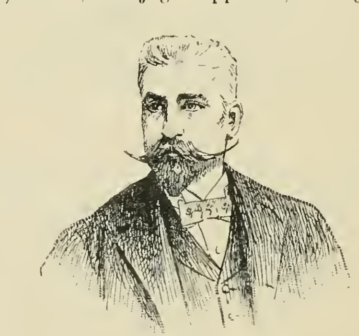
Baron Reille. Compayré. Xavier Reille. Gouzy. Andrieu. De Solages.

TARN (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ALBI 1re.	**Andrieu**	7.062	17.710	14.175	6.778	7.062	»	»
— 2e.	**Mis de Solages**	6.637	14.587	11.904	6.637	»	5.124	»
CASTRES 1re.	**X Reille**	9.410	21.651	18.021	9.410	8.459	»	»
— 2e.	**Baron Reille**	9.069	21.747	14.719	»	5.400	»	9.069
GAILLAC.	**Gouzy** (2e tour)	8.303	20.410	16.355	8.020	8.303	21	»
LAVAUR.	**Compayré** (2e t.)	7.180	16.300	13.742	»	7.180	»	6.238
Totaux		47.661	112.435	88.916	30.845	36.404	5.145	15.307

Andrieu (Edouard), né en 1862, nouvel élu, radical socialiste.
Marquis de Solages, né en 1862, propriétaire, ancien député, républicain.
Baron Reille (Xavier), né en 1871, anc. offic. d'artillerie, cons. gén., nouvel élu, républ. libéral.
Baron Reille (René), né en 1835, président du conseil d'administration des mines de Carmaux, capitaine d'état-major, aide de camp des maréchaux Randon et Niel, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, 1877, député depuis 1869, conservateur.
Gouzy (Paul), né en 1833, capitaine d'artillerie démissionnaire, 1872, nouvel élu, radical.
Compayré (Emile), né en 1851, avocat, anc. juge suppléant, cons. gén., dép. sort., radic. social.



Prax-Paris.



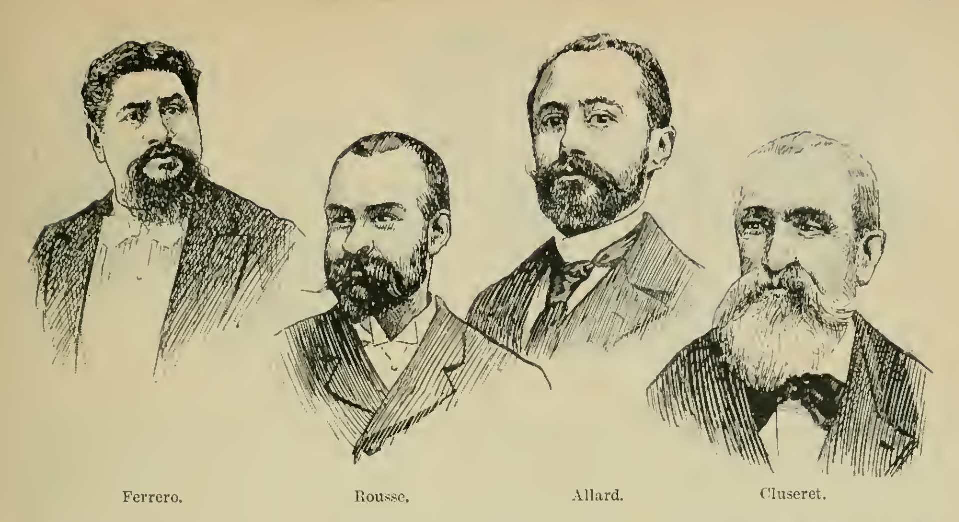
Lasserre.



Chabrié.

TARN-ET-GARONNE (3 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
MONTAUBAN.	**Prax-Paris**	13.871	31.525	24.456	»	»	9.412	13.871
CASTELSARRASIN.	**Lasserre**	8.878	21.736	18.030	8.901	8.765	»	»
MOISSAC.	**Chabrié**	7.288	16.765	12.223	7.288	4.253	»	»
Totaux		30.037	70.026	54.709	16.189	13.018	9.412	13.871

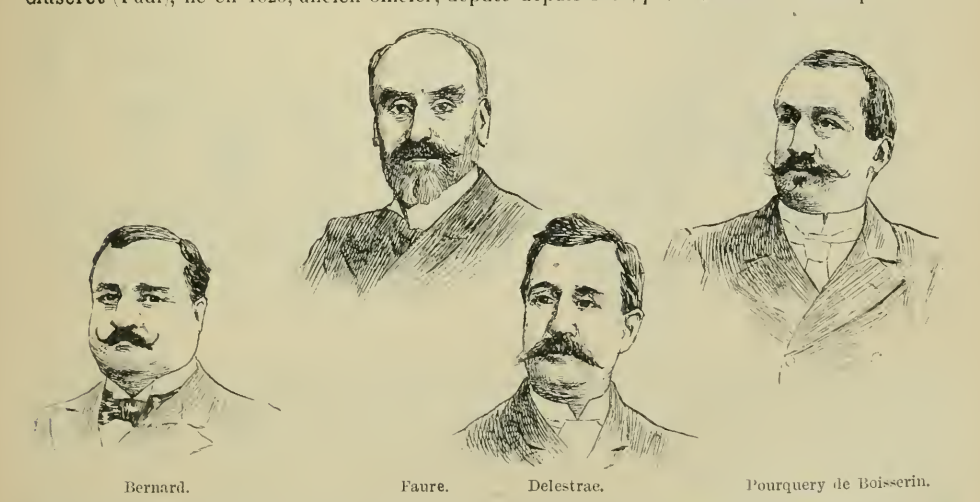
Prax-Paris (Joseph), né en 1829, propriétaire, conseiller général, député au Corps législatif 1869, à l'Assemblée nationale 1871, et à la Chambre sans interruption, conservateur.
Lasserre (Maurice), né en 1862, avocat, député depuis 1889, républicain libéral progressiste.
Chabrié (Adrien), né en 1855, avocat, consul en disponibilité, député sortant, républicain.



Ferrero. Rousse. Allard. Cluseret.

VAR (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
DRAGUIGNAN.	**Allard** (2e tour)..	9.068	25.183	17.521	»	17.366	»	»
BRIGNOLES.	**Rousse** (2e tour)..	7.588	18.012	11.570	»	7.588	83	3.367
TOULON 1re.	**Ferrero** (2e tour).	7.524	21.261	14.132	»	6.546	7.524	»
— 2e.	**Cluseret** (2e tour).	6.319	20.732	11.865	495	»	11.210	»
Totaux..................		30.499	85.188	55.088	495	31.500	18.817	3.367

Allard (Maurice), né en 1860, publiciste, nouvel élu, socialiste.
Rousse (Charles), né en 1860, négociant, publiciste, député depuis 1889, radical socialiste.
Ferrero (Prosper), né en 1859, conseiller général, nouvel élu, socialiste.
Cluseret (Paul), né en 1823, ancien officier, député depuis 1888, patriote socialiste indépendant.



Bernard. Faure. Delestrac. Pourquery de Boisserin.

VAUCLUSE (4 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
AVIGNON.	**Pourquery de Boisserin**, 2e t.	10.221	25.348	18.610	8.137	10.221	»	»
APT.	**Bernard** (2e tour).	6.409	15.642	12.004	»	5.453	6.499	»
CARPENTRAS.	**Delestrac** (2e t.)..	6.904	17.534	12.370	»	6.904	»	5.396
ORANGE.	**Faure** (2e tour)...	9.024	23.556	17.682	17.466	146	»	»
Totaux.................		32.558	82.080	60.666	25.603	22.724	6.499	5.396

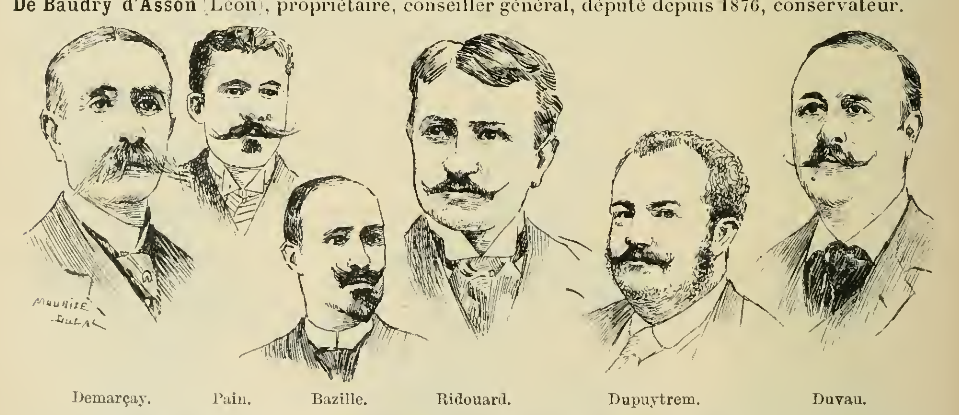
Pourquery de Boisserin (Joseph), né en 1851, avocat, maire d'Avignon, député depuis 1889, radical.
Bernard (Abel), né en 1861, avocat, conseiller général, nouvel élu, socialiste.
Delestrac (Gustave), né en 1844, ancien magistrat, ancien avoué, avocat, nouvel élu, radical.
Paul-Faure, né en 1852, avocat, nouvel élu, républicain radical.



Baudry d'Asson. Bourgeois. Gaubert. Guillemet. De Lespinay.

VENDÉE (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LA ROCHE-S-YON 1re	**De Lespinay**	9.338	21.492	18.451	8.686	»	»	9.338
— 2e.	**Bourgeois**........	13.613	26.081	16.477	»	»	»	13.613
FONTENAY-LE-Cte 1re	**Guillemet**........	9.847	21.793	19.376	»	9.847	»	9.322
— 2e.	**Deshayes**........	10.547	21.644	18.733	10 547	»	»	7.893
SABL.-D'OLONNE 1re.	**Gautret**..........	7.725	17.564	15.026	14.747	»	»	»
— 2e.	De Baudry d'Asson...	8.994	19.772	16.377	7.132	»	»	8.994
Totaux.................		60.064	128.346	104.440	41.112	9.847	»	49.160

Marquis de Lespinay (Zénobe), né en 1854, propriétaire, cons. gén., nouvel élu, conservateur.
Bourgeois (Paul), né en 1827, médecin, conseiller général, député depuis 1871, conservateur.
Guillemet (Gaston), né en 1851, ancien négociant, conseiller général, député depuis 1890, radical.
Deshayes (Prosper), né en 1833, propriétaire, cons. gén., député sortant, républ. progressiste.
Gautret (Fernand), né en 1862, propriétaire, nouvel élu, républicain.
De Baudry d'Asson (Léon), propriétaire, conseiller général, député depuis 1876, conservateur.



Demarçay. Pain. Bazille. Ridouard. Dupuytrem. Duvau.

VIENNE (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
POITIERS 1re.	**Bazille** (2e tour)..	7.157	17.523	13.726	25	7.157	»	6.235
— 2e.	**Dupuytrem**.......	8.531	19.951	16.748	8.531	7.948	»	»
CHATELLERAULT.	**Duvau**...........	9.447	20.513	16.174	9.447	»	6.105	»
CIVRAY.	**Pain**.............	7.035	15.881	13.428	13.307	»	33	18
LOUDUN.	**Ridouard**.........	5.289	11.873	9.959	4.539	5.289	»	»
MONTMORILLON.	**Baron Demarçay**.	8.206	20.655	15.927	8.206	6.450	»	»
Totaux...............		45.665	106.396	85.962	44.055	26.844	6.138	6.253

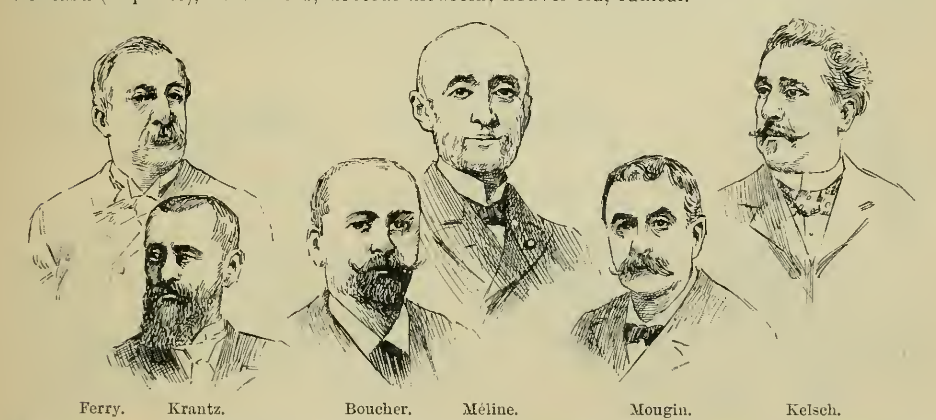
Bazille (Gaston), né en 1854, avocat, docteur en droit, cons. gén., député depuis 1892, radical.
Dupuytrem (Raymond), né en 1863, propriétaire, conseiller général, député depuis 1889, républicain indépendant.
Duvau (Jules), né en 1855, banquier, conseiller général, député sortant, républicain.
Pain (Maurice), né en 1866, avocat, propriétaire, conseiller général, nouvel élu, conservateur.
Ridouard (Maxime), né en 1865, propriétaire, artiste peintre, conseiller général, nouvel élu, républicain progressiste.
Baron Demarçay (Maurice), né en 1847, propriétaire agriculteur, député en 1881 et depuis 1889, républicain progressiste.



Gabiat. Boutard. Tourgniol. Labussière. Codet.

VIENNE (HAUTE-) (5 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
LIMOGES 1re.	**Labussière**.......	12.390	26.807	20.704	8.129	12.390	»	»
— 2e	**Tourgniol** (2e tour).	11.268	24.109	17.741	6.289	»	11.268	»
BELLAC.	**Gabiat**...........	9.134	24.375	17.857	17.736	»	»	»
ROCHECHOUART.	**Codet**............	8.347	15.909	12.603	4.048	8.347	»	»
SAINT-YRIEIX.	**Boutard**..........	5.983	13.836	11.046	4.971	5.983	»	»
Totaux................		47.122	105.036	79.951	41.173	26.720	11.268	»

Labussière (Louis), né en 1853, entrepreneur, conseiller général, député sortant, radical.
Tourgniol (Jules), né en 1833, anc. profes. de philos. et d'hist., cons. gén., nouvel élu, radic. soc.
Gabiat (Camille), né en 1862, docteur en droit, cons. gén., nouvel élu, républicain progressiste.
Codet (Jean), né en 1852, industriel (papeterie), licencié en droit, député sortant, radical.
Boutard (Baptiste), né en 1862, docteur-médecin, nouvel élu, radical.



Ferry. Krantz. Boucher. Méline. Mougin. Kelsch.

VOSGES (7 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ÉPINAL 1re.	**Krantz**...........	8.809	15.742	10.422	8.809	»	933	»
— 2e.	**Boucher**.........	9.030	13.195	9.933	9.030	»	»	»
MIRECOURT.	**Mougin**..........	9.588	17.338	14.187	9.588	»	»	4.357
NEUFCHATEAU.	**Comte d'Alsace**..	10.331	15.524	11.614	10.331	»	»	»
REMIREMONT.	**Méline**...........	13.767	20.913	15.464	13.767	»	»	»
SAINT-DIÉ 1re.	**Ferry**............	6.933	15.197	12.443	6.933	5.169	»	»
— 2e.	**Kelsch**...........	5.548	14.811	10.884	10.193	»	»	»
Totaux................		64.056	112.720	84.947	68.651	5.169	933	4.357

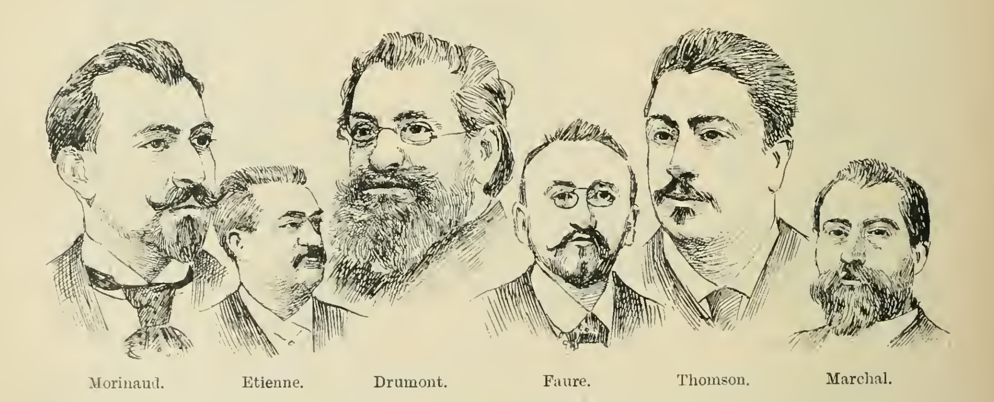
Krantz (Camille), né en 1848, ingénieur, anc. maît. des requêt., député depuis 1891, républicain.
Boucher (Henry), né en 1847, manufacturier, conseiller général, député depuis 1889, républicain.
Mougin (Xavier), né en 1837, industriel, cons. gén., dép. dep. 1889, républicain de gouvernement.
Comte d'Alsace (Prince d'Hénin Thierry), né en 1853, propriétaire, ancien officier, conseiller général, député sortant, républicain.
Méline (Jules), né en 1838, conseiller général, ministre de l'agriculture, 1882, président du Conseil, 1896, fondateur de l'ordre du Mérite agricole, républicain.
Ferry (Charles), né en 1834, conseiller général, sénateur (1888-1891), député sortant, républicain.
Kelsch (Maximilien), né en 1844, industriel, cons. général, nouvel élu, progressiste libéral.



Villejean. Cornet. Gallot. Merlou.

YONNE (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
AUXERRE 1re.	Martin	9.087	16.546	12.152	2.616	9.087	»	»
— 2e.	Merlou	8.333	16.644	12.344	»	8.333	»	3.617
AVALLON.	Gallot	5.502	12.842	10.989	5.309	5.502	78	»
JOIGNY.	Loup	12.557	27.549	18.892	5.722	12.557	»	»
SENS.	Cornet	7.964	18.835	15.387	6.931	7.964	»	321
TONNERRE.	Villejean	6.096	12.557	11.179	4.917	6.096	»	»
Totaux		49.539	104.973	80.933	25.495	49.539	78	3.938

Martin (Bienvenu), né en 1847, maître des requêtes honoraire, cons. gén., dép. sort., radical.
Merlou (Pierre), né en 1849, docteur-médecin, cons. gén., député depuis 1889, radical socialiste.
Gallot (Albert), né en 1845, imprimeur-éditeur, conseiller général, nouvel élu, radical.
Loup (Henri), né en 1846, propriétaire agriculteur, cons. général, député depuis 1892, radical.
Cornet (Lucien), né en 1865, ancien négociant, député sortant, radical socialiste.
Villejean (Eugène), né en 1850, pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu, à Paris, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, conseiller général, député sortant, radical.



Morinaud. Etienne. Drumont. Faure. Thomson. Marchal.

ALGERIE (6 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
ALGER 1re.	Drumont	11.563	20.209	15.723	»	13.892	1.752	»
— 2e.	Marchal	6.690	15.953	12.602	4.341	8.031	»	»
CONSTANTINE 1re.	Morinaud	5.724	12.681	9.687	4.039	5.724	»	»
— 2e.	Thomson	5.137	11.249	6.862	5.137	1.200	»	»
ORAN 1re.	Faure (2e tour)	5.119	13.729	10.097	4.514	5.519	»	»
— 2e.	Etienne	7.175	14.219	11.514	11.299	»	»	»
Totaux		41.408	88.040	66.485	29.330	34.366	1.752	»

Drumont (Edouard), né en 1844, journaliste, nouvel élu, républicain antisémite.
Marchal (Charles), né en 1849, publiciste, conseiller général, nouvel élu, radical antisémite.
Morinaud (Emile), né en 1865, avocat, publiciste, cons. gén., nouvel élu, radical socialiste antijuif.
Thomson (Gaston), né en 1848, publiciste, député depuis 1877, républicain.
Faure (Firmin), né en 1864, avocat, nouvel élu, radical antijuif.
Etienne (Eugène), né en 1844, sous-secrétaire d'Etat des colonies (1888, 1889-1890), vice-président de la Chambre, député depuis 1881, républicain.



Gerville-Réache. Le Myre de Villers. Bruuet.
D'Agoult. De Mahy. Guibert.
Duquesnay. Henrique. Ursleur.

COLONIES (10 députés).		VOIX	ÉLECTEURS		RÉPARTITION DES SUFFRAGES			
CIRCONSCRIPTIONS.	DÉPUTÉS ÉLUS.	obtenues.	inscrits.	votants.	Républ.	Radic.	Social.	Conserv.
MARTINIQUE 1re.	**Duquesnay..**	6.497	23.446	11.665	6.497	5.158	»	»
— 2e.	**Guibert.........**	5.329	21.024	9.295	4.010	»	»	5.329
GUADELOUPE 1re.	**Gerville-Réache ..**	6.004	14.872	8.665	»	6.004	2.645	»
— 2e.	**Legitimus........**	5.800	22.871	10.184	»	3.875	5.800	»
LA RÉUNION 1re.	**Brunet...........**	5.359	14.183	9.289	3.818	5.359	»	»
— 2e.	**De Mahy ....**	9.800	21.744	13.096	9.800	3.950	»	»
INDE FRANÇAISE.	**Henrique-Duluc ..**	31.776	60.307	49.311	49.264	9	»	»
LA GUYANE.	**Ursleur..........**	1.393	4.564	2.602	1.393	»	1.163	»
LE SÉNÉGAL.	**D'Agoult.........**	2.895	9.224	5.413	5.406	»	»	»
COCHINCHINE FRAN.	**Le Myre de Vilers.**	953	2.422	1.477	1.215	»	135	»
Totaux..................		75.806	194.657	120.997	81.403	24.355	9.743	5.329

Duquesnay (Osman), né en 1846, docteur-médecin, conseiller général, républicain progressiste.
Guibert (Denis), né en 1844, publiciste, nouvel élu, républicain libéral progressiste.
Gerville-Réache (Gaston), né en 1854, avocat, député depuis 1881, radical.
Legitimus, conseiller général, nouvel élu, socialiste.
Brunet (Louis), né en 1847, président du conseil général, député sortant, républicain radical.
De Mahy (François), né en 1830, docteur-médecin, ministre de l'agriculture (1882 et 1883), ministre intérimaire de la marine (1883), ministre de la marine (1887), ancien questeur de la Chambre et vice-président, député depuis 1871, républicain.
Henrique-Duluc (Louis), né en 1852, journaliste, anc. offic. de chass., nouvel élu, républicain.
Ursleur (Henri), né en 1857, avocat, président du cons. gén., nouvel élu, républicain radical.
D'Agoult (Emile-Hector), né en 1861, ancien officier de marine, nouvel élu, républicain.
Le Myre de Vilers (Charles), né en 1833, ancien officier de marine, ancien préfet, conseiller d'Etat, gouverneur de la Cochinchine, ministre plénipotentiaire à Hué, résident général à Madagascar, ambassadeur honoraire, député depuis 1889, républicain.

LA BEAUTÉ ET SON HYGIÈNE

« Les jolies femmes meurent deux fois », a dit Fontenelle. Il est certain que la femme a pour devoir de conserver, le plus tard possible, l'aristocratie de la beauté, c'est-à-dire la perfection rendue intelligible par la forme. Restant, pour ma part, dans le domaine purement médical, ainsi que je l'ai fait dans mes divers ouvrages sur l'esthétique féminine, je tiens à apporter aux aimables lectrices du *Monde Moderne* quelques conseils pratiques, exclusivement basés sur l'expérience journalière : je leur parlerai, aujourd'hui, du teint et des cheveux.

Hygiène du teint. — Le teint est l'élément, fragile par excellence, de la beauté faciale. Il importe donc de savoir le soigner et de l'entourer pieusement des ménagements indispensables. Chacun sait combien la lumière intensive influe sur la pigmentation de notre revêtement cutané. C'est pourquoi les gants, les ombrelles, les voilettes jouent un rôle incontestable pour la conservation d'une peau claire. Le teint hâlé et *pain d'épices* des Japonais est proverbial, n'est-ce pas? Eh bien! les Japonaises de la caste élevée possèdent le teint blanc rosé des plus charmantes Anglaises : c'est qu'elles ne sortent que fort rarement et jamais sans être masquées de voiles épais. J'ajouterai, en passant, que ce sont surtout les pays à chaleur humide et à radiation lumineuse vive, qui pigmentent la peau jusqu'à la noircir. Les Cubaines, les Brésiliennes, sont souvent désespérées de ces pigmentations faciales et accusent, à bon droit, leur climat de ces crimes de lèse-beauté.

Contre ces teintes anormales (laides surtout par leurs inégalités), j'ai conseillé, avec succès, le traitement suivant : trois fois par jour, appliquer sur la partie pigmentée une mixture composée de : savon médical pulvérisé, jus de citron, eau oxygénée, parties égales (mêlez); laisser en contact vingt minutes environ, puis laver avec la teinture d'eucalyptus.

Toute médaille a son revers. Bien des personnes se plaignent d'avoir une peau trop pâle. Le visage s'en fatigue et s'en décrépit plus vite : les rides y creusent prématurément d'ineffaçables sillons. Je prescris, dans ce cas, les grands bains de son tièdes, additionnés de 60 grammes d'acide phénique par bain ; à l'intérieur, je fais prendre, avant chaque repas, vingt gouttes de : teintures de gelsémium, viburnum et jaborandi (parties égales). Localement, je préconise les lotions *froides* du visage avec de l'eau bouillie aiguisée d'un peu de chloral ou d'acide chlorhydrique. Si les rides ont déjà commencé leur funèbre travail de termites, on peut retarder l'apparition de ces stigmates de déchéance, avec les badigeonnages suivants : teinture de baume de la Mecque 60 grammes, glycérine 20 grammes, alun calciné 4 grammes.

Les peaux transparentes, du type roux ou vénitien, sont particulièrement prédisposées, sous la morsure des rayons solaires, aux éphélides ou taches de rousseur. J'ai donné, dans mon *Hygiène de la beauté,* de nombreuses formules contre ces taches. Je n'y reviendrai pas; mais je tiens ici à mettre mes lectrices en garde, une fois de plus, contre les laits antéphéliques et autres préparations courantes : outre leurs dangers toxiques, dus au sublimé, ces préparations jouent, à mon avis, le plus grand rôle pour la pousse importune des moustaches et autres productions pileuses.

Souvent héréditaire, la congestion du teint aboutit finalement à la *couperose,* ce cauchemar de toutes les femmes. Ici, le traitement est souvent long et minutieux; il réclame la patience et la persévérance, qui sont rarement, hélas! des vertus féminines...

Lorsque le teint présente des tendances congestives, il faut éviter les

plaisirs de la table, les dîners en ville, l'exagération du régime carné, l'usage du gibier, des huîtres, des conserves, des aliments gras. Mieux vaut ne manger de la viande qu'à un repas seulement et se contenter, pour les autres, de laitage, œufs, légumes, pâtes. On préférera les viandes blanches et le poisson d'eau douce. Comme boisson, la meilleure est une bière de malt pauvre en alcool.

Bien que l'air extérieur semble, dans certains cas, aggraver la congestion du teint, il faut préférer, à la réclusion, une vie active au dehors. Matin et soir, des frictions sur tout le corps avec l'alcool absolu, une douche froide de pieds d'une minute feront le plus grand bien. En outre, j'ordonne, chaque matin, l'usage d'une poudre laxative, ainsi composée : acide benzoïque, bicarbonate de soude, phosphate de soude, soufre lavé et magnésie lourde, parties égales (une cuiller à café, dans un peu de thé léger). Avant chaque repas, je fais prendre dix gouttes d'une teinture composée, à parties égales, d'ergot, noix vomique, digitale, hamamelis et hydrastis.

Localement, il faut faire, plusieurs fois par jour, des pulvérisations *très chaudes,* avec une solution concentrée d'hyposulfite de soude. Ce traitement stimule la circulation, déterge les glandes sébacées, décongestionne le derme et le dégorge, en quelque sorte. Mais, s'il existe des varicosités (développements de vaisseaux), on ne saurait les détruire qu'en les supprimant radicalement. Cette période avancée de la couperose est donc exclusivement sous la dépendance de la petite chirurgie.

Toutes les fois que la peau est gonflée, rouge, chaude, cuisante et prurigineuse, il faut la lotionner d'eau boriquée concentrée tiède ou l'oindre largement de cold-cream bien frais, additionné d'un cinquantième d'oxyde de zinc. On calme ainsi l'irritation aiguë, mieux qu'avec des cataplasmes.

C'est ainsi que je procède dans l'eczéma. Caractérisé, le plus souvent, par une dénudation vésiculeuse de la peau, avec exsudat de sérosité, l'eczéma réclame des émollients exclusifs dans sa période aiguë et inflammatoire. Toutefois, je l'ai vu avorter assez fréquemmant par les lotions d'eau distillée d'hamamelis additionnée d'acide salicylique au centième, dès que l'irritation aiguë du début a été calmée.

Que de fois ne vois-je point l'eczéma du visage, causé par l'emploi de mauvais savon, d'une eau de toilette irritante, de certaines poudres de riz ou crème dites *de beauté*, de l'emploi habituel des teintures, des épilatoires, etc. ! Il faut savoir dépister ces causes locales : car nos clientes sont un peu de l'école d'Avinain ; elles n'aiment guère à avouer...

En dehors des causes locales, un défectueux état général prédispose évidemment aux éruptions eczémateuses. Le mauvais estomac et surtout la constipation habituelle se retrouvent volontiers parmi les commémoratifs. Mais l'eczéma affectionne surtout les personnes arthritiques, issues de parents goutteux ou rhumatisants, migraineux, asthmatiques, hépatiques, diabétiques, etc. L'usage du poisson de mer, des mollusques, des crustacés, des sucreries et des salaisons, des viandes noires, des fromages forts et des conserves en général, prédisposent ces sujets aux éruptions. Parmi les médicaments qui poussent, comme on dit, *à la peau,* il faut citer surtout les iodures et les bromures, l'antipyrine et le chloral.

Enfin, il est incontestable qu'un choc moral violent peut, par l'intermédiaire du système nerveux, notre grand recteur organique, solliciter l'apparition de l'eczéma. La présence du sucre dans le sang, les sueurs acides, riches en acide urique, les troubles de nutrition locale causés par les varices, se retrouvent aussi parmi les causes de cette dermatose si commune qu'elle a pu être définie : la pierre angulaire de la dermatologie.

Non seulement l'eczéma nuit souverainement à l'esthétique féminine, mais, par les démangeaisons qu'il détermine, il entraîne souvent l'insomnie, l'épuise-

ment nerveux, l'amaigrissement. J'ai même vu l'exaltation ou la dépression psychique aller, par sa faute, jusqu'à la folie et au suicide...

En dehors d'un traitement général approprié à la cause présumée de l'eczéma, il faut calmer les fourmillements, chatouillements et cuissons : c'est toujours pour cela que les malades réclament d'abord l'intervention du spécialiste. Trois fois par jour, je fais prendre un cachet composé de 0gr,50 de salophène et 0gr,50 de chlorure de calcium. Localement, je prescris des onctions au glycérolé tartrique, suivies de poudrage avec deux tiers d'amidon et un tiers de carbonate de magnésie. Dès que la peau se dessèche et s'exfolie, je remplace cette médication locale par des onctions d'huile de lin salicylée au centième.

Les eczémas des lèvres sont surtout désagréables et rebelles. Ils entraînent de douloureuses gerçures : lorsque la lèvre est tiraillée et fendillée sous leur action, le plus doux sourire se transforme aisément en une diabolique grimace. Pourquoi la lèvre inférieure est-elle plus sujette aux irritations? C'est que son revêtement est plus mince et que son plus grand renversement l'expose davantage aux influences extérieures.

Un petit conseil en passant : je ne connais guère d'habitude plus stupide que celle qui consiste à se mordre et à se sucer les lèvres, à tout instant, dans le but de faire grossir et de rubéfier ces organes. Ce tic disgracieux est une cause des plus fréquentes d'eczéma labial.

Chez certaines personnes nerveuses, on observe parfois des sueurs colorées sur la peau des paupières. C'est ce qu'on nomme la *chromidrose*. On guérit cette bizarre affection, par des onctions avec 1 gramme d'acide phénique pour 60 grammes de glycérolé d'amidon.

Que faire quand les sourcils tombent? On constate souvent alors que, en même temps que les poils s'atrophient, dévient et se hérissent, la peau de la région sourcilière devient rouge, râpeuse, grenue. C'est la *kératose pilaire*, plus accentuée l'hiver que l'été et commune chez les femmes lympho-arthritiques. Les cures d'eaux sulfureuses et les onctions de glycérine boratée additionnée d'un quart d'huile de cade triomphent de cette disgracieuse alopécie, qui nous servira de transition pour *quelques conseils sur l'hygiène de la chevelure.*

On évite la chute des cheveux, en ayant soin de ne jamais comprimer le cuir chevelu et d'éviter notamment les coiffures trop lourdes ou trop serrées, qui entravent la circulation et la nutrition locale du bulbe pileux. La frisure et l'ondulation, qui tirent constamment sur le cheveu sont de puissantes causes de calvitie pour le sexe féminin...

Les lotions aqueuses font tomber les plus belles chevelures ; les lotions alcooliques les durcissent et les blanchissent ; les corps gras irritent le cuir chevelu et prédisposent à la séborrhée. Mais une grande cause de calvitie, pour le sexe féminin, réside dans les teintures, surtout dans celles à base d'eau oxygénée ou de nitrate d'argent, les premières principalement, toujours si à la mode. De tout temps, les esthètes vantèrent les cheveux flavescents ou fuloïdes. Remarquons même que le mot anglais *fair* signifie à la fois *beau* et *blond*...

Quant à l'action des teintures sur la chute des cheveux, elle est également connue de toute antiquité.

Ausone rapporte que le sculpteur Miron, mal reçu par la courtisane Laïs, attribua sa disgrâce à ses cheveux blancs : il se fit teindre et se présenta à sa belle sous l'allure d'un jeune homme. Mais Laïs l'éconduisit plaisamment, en lui disant : « Sot que tu es, comment peux-tu me demander ce que je n'ai point accordé à ton père ? »

Cette petite histoire s'adresse aussi au beau sexe. Jamais aucune teinture ne saurait s'harmoniser avec le visage : une femme teinte porte (suivant le mot d'un autre ancien) le mensonge sur la tête !

Dr E. Monin.



NEUF JOURS AU DÉSERT ÉGYPTIEN

Pendant le séjour que je fis à Suez, à mon retour de la Mecque, comme j'avais quelques jours à attendre le passage du navire qui devait me rapatrier, il me vint l'idée d'essayer de retrouver les traces des antiques voies de communication qui devaient réunir Memphis et les villes du delta égyptien à la mer Rouge.

J'avais été frappé des difficultés de la navigation dans le golfe de Suez pour les embarcations à voile.

Très resserré, le golfe de Suez est battu presque exclusivement par les vents du nord pendant plusieurs mois de l'année.

C'est donc du vent debout pour les navires venant des Indes et de l'Arabie et, comme les côtes sont très rapprochées, il est presque impossible de tirer des bordées pour remonter le vent.

De nos jours, comme dans l'antiquité, les barques doivent donc renoncer à faire usage de leurs voiles, et les marins se trouvent dans la dure nécessité de franchir péniblement à la perche, c'est-à-dire en poussant sur le fond avec de grandes perches, une distance de près de soixante milles.

Il faut trois jours de pénibles efforts pour effectuer ce trajet.

Les marins de l'antiquité avaient donc un intérêt considérable à atterrir à l'entrée du golfe de Suez, d'autant plus qu'à la pointe de Zaffarana, par exemple, ils se trouvaient presque à la hauteur du Fayoum et de Memphis, tandis qu'en poussant jusqu'à Suez ils auraient dépassé au nord ces deux points et auraient fait ainsi un long et inutile détour.

Zaffarana paraît donc logiquement avoir dû être le point choisi pour l'atterrissement des navires remontant la mer Rouge, et cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que toutes les conditions nécessaires se trouvent réunies : une petite crique très commode pour les navires à faible tirant d'eau ; un promontoire pour les abriter du vent ; une montagne pour adosser un village ou une forteresse ; une source pour l'approvisionnement.

J'avais donc résolu d'aller sur place étudier à fond cette question.

Mon ami Mauran, employé à la Compagnie du canal, consentit à m'accompagner, et quatre chameaux, deux guides,

un domestique, les armes, vivres et munitions nécessaires furent bientôt réunis et nous partîmes.

« Le désert de Zaffarana est la patrie des grands fauves et des vipères à cornes », me dit le cheik des chameliers de Suez, chargé d'organiser notre petite caravane.



« Méfie-toi bien sur ta route — avait-il ajouté, — méfie-toi surtout de deux tribus bédouines, les *Jaoutat* et les *Tarabine,* que tu traverseras. Mais aie toute confiance dans les guides que je te donne et dont je réponds sur ma tête ; ils te conduiront sans aucun danger là où tu voudras aller. »

Cette confiance est d'ailleurs la seule sauvegarde pour qui veut voyager en sécurité à travers le désert, et le malheureux de Morès a été cruellement puni de ne pas avoir suivi cette ligne de conduite si prudente et si sage...

Je ne vous ferai pas le récit détaillé de notre excursion charmante de neuf jours à travers le désert égyptien et je n'essayerai surtout pas de vous décrire le charme de ces grandes solitudes mortes; il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre ; il serait en tout cas paradoxal d'en vouloir exalter la beauté à des civilisés. Ainsi des douceurs de la navigation à chameau, ou du bonheur de se coucher à la belle étoile sur un épais lit de sable moelleux, et, cependant, je dois dire que nul plus que moi n'apprécie toutes ces choses à leur juste valeur et ne les aime plus profondément.

Le chameau d'abord, cet animal providentiel fait pour le désert, le chameau ridicule, le chameau récalcitrant, dont les attitudes sont grotesques, mais dont le cœur est bon, le chameau qui se plaint sans cesse quand on le charge ou quand on le décharge, en se levant et en se couchant, mais qui marche sans trêve, vivant de rien, sans manger ni boire pour ainsi dire, l'unique monture possible dans ces pays de désolation, dans ces solitudes sans fin.

Les nôtres étaient d'une sobriété extraordinaire. Tout le long de la route ils broutaient quelques brindilles d'herbes amères ou des tiges rabougries d'arbrisseaux épineux. Aux étapes, le soir, on leur distribuait quelques petites poignées de fèves sèches, et ils sont restés jusqu'à quatre jours sans boire !

J'ai reproduit quelques-unes de leurs attitudes les plus bizarres pour illustrer le présent récit, et les lecteurs du *Monde Moderne* pourront ainsi se convaincre que je n'exagère pas quand je dis que le chameau est avant tout un animal ridicule et invraisemblable!

Pour ce qui est maintenant des nuits passées à la belle étoile, mon ami Mauran pourrait attester avec moi qu'elles furent pour nous délicieuses ; car, après une journée de marche sous l'accablante chaleur, il n'est pas de plaisir mieux goûté que celui de s'allonger dans la nuit tiède et douce sur un sable fin, si fin que le corps s'y moule, et d'avoir pour plafond cet admirable

ciel constellé des pays d'Orient. L'atmosphère est si pure, les étoiles y brillent d'un éclat si extraordinaire et semblent si près de vous, qu'on pourrait se croire emporté dans les espaces infinis avec toute l'immatérialité du rêve...

Je passerai sous silence les détails de notre départ de Suez, ainsi que les péripéties de nos trois jours de route sur le littoral, à longer le golfe pour arriver à *Zaffarana*.

Un phare se dresse sur le petit promontoire. Quelques modestes constructions, aménagées pour le logement du gardien, l'entourent.

Ne pouvant nous arrêter et séjourner pour faire des fouilles, nous dûmes borner nos investigations à de longues promenades en tous sens sur la plage, autour du puits de Zaffarana, pauvre mare d'eau fétide et saumâtre, et sur les premiers contreforts de la montagne.

Des débris de poteries, des traces de ruines émergeaient à chaque pas; mais aucun monument saillant ne s'offrit à nos recherches.

Nous partîmes donc dès le lendemain, avec l'espoir d'être plus heureux sur le parcours de Zaffarana à Beni-Suef, route que je supposais, pour les raisons précitées, avoir dû être celle des caravanes de l'antiquité.

Après une journée de marche de l'est à l'ouest sur un mauvais sentier très accidenté, nous arrivons vers les cinq heures du soir au couvent copte de Saint-Antonious.

Depuis quatre jours, nos guides ne cessaient de nous entretenir de ce *Tanious*, comme ils l'appelaient par altération d'Antonious.

« C'est une enceinte énorme avec des constructions superbes au milieu », me disait l'un.

« C'est un monument antique, antique — me disait l'autre — une forteresse redoutable dans laquelle personne ne pénètre et où vivent de pieux cénobites. »

Bref, notre curiosité était surexcitée au plus haut point et nous avions hâte de voir ces merveilles.

Notre attente ne fut pas déçue.

Figurez-vous une immense muraille haute de dix mètres, épaisse de cinq à la base et de deux au sommet, formant enceinte. Au milieu, et gardée par une deuxième muraille, bien plus vieille, mais presque aussi imposante, toute une petite ville et une véritable forêt de palmiers.

Les constructions, de forme bizarre, rappellent le style assyrien ou plutôt chaldéen, s'étagent et se superposent comme dans une forteresse des temps antiques.

Nous approchons. — Trois ouvertures s'offrent à nos regards; elles affectent la



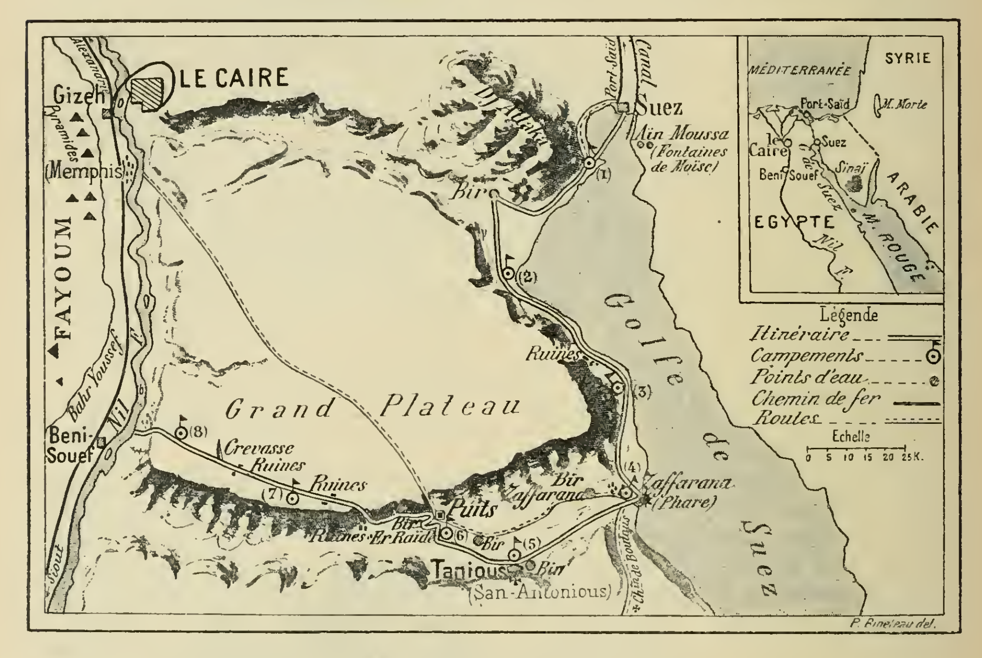
forme de grandes portes voûtées; mais ces portes sont solidement murées et, dans celle de gauche seulement, une petite fissure dans la maçonnerie donne

accès, par un couloir aussi étroit que bas, à une porte massive solidement verrouillée. Il faut se plier en deux pour passer et ne s'aventurer qu'un à un dans cet étroit passage.

Nous faisons halte devant cette façade, sur laquelle surplombe une sorte de petit beffroi d'où pend la corde qui actionne la clocle d'appel.

Nous sonnons vigoureusement et avec les chameaux, les armes et les bagages. On leur envoie des pains, des dattes et des olives dans un panier attaché au bout d'une corde et qu'on descend du haut du rempart.

Nous pénétrons alors dans le couvent par la fissure et la petite porte dont j'ai parlé plus haut, et les religieux nous conduisent un à un par la main sur une des plus hautes terrasses du monastère.



DE SUEZ A BENI-SOUEF

bientôt quelques têtes curieuses apparaissent aux créneaux, puis disparaissent presque aussitôt.

Nous resonnons et, après une assez longue attente, les têtes réapparaissent et entament les pourparlers d'usage.

Notre petite caravane se compose de mon ami Mauran et moi, vêtus à l'européenne, mais coiffés du *tarbouch* égyptien, de notre domestique, vêtu à l'égyptienne, et de nos deux guides bédouins.

On parlemente et l'autorisation d'entrer dans le couvent n'est accordée qu'à Mauran, à moi et à notre domestique. Les deux bédouins resteront à la porte

On nous fait asseoir sur des nattes, on nous sert une légère collation, et tous les religieux, au nombre de soixante environ, viennent silencieusement s'asseoir en rond autour de nous.

Ils sont tous vêtus de la longue robe égyptienne et coiffés de turbans.

Leur religion est une sorte de christianisme nestorien, religion de patriarches, professée par de véritables patriarches antiques. On est chez eux transporté de fait à seize siècles en arrière ; car depuis cette époque, date de la fondation de ce couvent, les prêtres qui s'y sont succédé d'âge en âge ont

conservé, immuables, leurs traditions, leur règle et leur costume.

L'impression en est profonde et inoubliable. Et nous sommes, Mauran et moi, d'autant mieux en état de l'éprouver que quatre jours d'isolement et de marche à travers le désert nous ont déshabitués du monde civilisé.

Les religieux du monastère de Saint-Antonious sont pleins de prévenances pour nous. La collation terminée, ils nous font visiter une partie du couvent et, comme la nuit tombe vite, sans crépuscule, ils nous conduisent à la chambre qu'ils nous ont préparée et où nous coucherons tous les trois côte à côte.

Les murs sont absolument nus et, par terre, trois matelas, des oreillers et une grande natte constituent tout le mobilier de notre logement.

Avant de se retirer ils nous apportent un registre sur lequel ils nous demandent d'écrire quelques lignes et que nous signerons.

Bien rares sont les voyageurs qui nous ont précédés; des écarts de vingt-cinq années séparent les autographes des visiteurs du couvent.

Et cependant nous ne voyons que la dernière page, celle sur laquelle nous écrivons; car, comme on ne nous invite pas à feuilleter l'album, la bienséance orientale nous commande de modérer notre curiosité...

Au point du jour, dès le réveil, on nous conduit auprès du frère supérieur, qui achève de nous faire visiter en détail toutes les parties du monastère, les jardins, la meunerie, la boulangerie, le réfectoire, les cellules et la chapelle.



UN PUITS AU DÉSERT ÉGYPTIEN

Le jardin est très vaste. Enfermé dans le deuxième mur d'enceinte, il est arrosé par une source qui ne tarit jamais, nous dit-on. Elle coule gros comme le pouce en cette fin d'été, mais est beaucoup plus abondante l'hiver.

Le précieux liquide est recueilli dans un vaste réservoir où il s'accumule et d'où il peut partir avec une certaine pression pour les irrigations. Tout un

système de canalisation en tuyaux de poterie est aménagé pour ne pas en perdre une goutte.

Les dattiers sont couverts de fruits; des olives *grosses comme des noix* sont en pleine maturité et les arbres en sont chargés. Des vignes grimpent follement aux troncs des palmiers ou sont disposées en treilles. Je ne vois aucun figuier, mais en revanche quelques beaux abricotiers et de superbes grenadiers entremêlent leurs ombrages.

Enfin, à en juger par les carrés de tomates, de piments et d'aubergines, de courges d'arrière-saison, de pourpier, etc., qu'ils nous montrent avec une légitime fierté, nous sommes convaincus que, grâce à leur travail et à leur patience, ces braves gens ne manquent relativement de rien. Ils sont végétariens d'une façon absolue et ne mangent exceptionnellement un peu de viande qu'une fois par an, à Pâques, l'agneau pascal.

Leur couvent est tributaire du couvent copte de Beni-Suef, qui leur envoie quelques céréales et les tissus de leurs vêtements.

Une mule actionne la meule de leur moulin. Elle est bien vieille et tourne avec résignation. On la devine bien entretenue et bien soignée, car son poil est propre et luisant.

Un four primitif leur sert à la cuisson des espèces de galettes sans levain qu'ils confectionnent une fois par semaine en même temps que les pains consacrés qui servent à la communion.



NOTRE ARRIVÉE AU MONASTÈRE DE SAINT-ANTONIOUS

Nous entrons dans la chapelle. Chose curieuse à noter, ils se déchaussent et conservent leur coiffure comme c'est l'usage dans les mosquées. Nous suivons leur exemple, par bienséance. Leurs prières, comme celles des Musulmans, commencent par le « Bismillah » (au nom de Dieu).

Une magnifique lampe de mosquée en verre de Venise, dont ils ignorent évidemment la valeur, pend sous la petite coupole de la chapelle.

Des icônes byzantines et des tableaux



FAÇADE PRINCIPALE DU MONASTÈRE

de tous les siècles, représentant des scènes religieuses, ornent les murs.

Des étoffes de soie et de velours, qu'on devine dater au moins du temps des croisades, recouvrent l'autel.

On nous invite à prier Dieu et on nous offre ensuite le pain azyme, que nous partageons fraternellement avec les religieux : véritable communion chrétienne à la fois grandiose et simple dans cet antique sanctuaire.

Nous sortons vivement impressionnés, Mauran et moi ; mais l'heure du départ a sonné. Il nous faut dire adieu à ces braves gens et poursuivre notre route vers Beni-Suef et le Nil.

On garnit nos sacoches de dattes, d'olives et de galettes sèches ; nous embrassons les religieux et notre petite caravane s'ébranle...

Au lieu de deux guides, nous en avons maintenant trois.

C'est un bédouin du pays, monté sur un jeune et vigoureux chameau, qui s'est joint à nous volontairement.

Ce hasard nous a miraculeusement servis ; car, à l'étape du lendemain, sous prétexte de nous faire voir « quelque chose », en modifiant légèrement notre itinéraire, il nous fit découvrir la chose la plus curieuse et la plus inattendue qu'il soit possible d'imaginer.

Là, en plein désert, au pied d'un petit mamelon dénudé, des ruines s'amoncelaient. Nous approchons et, au milieu de ces ruines, nous découvrons l'orifice d'un puits taillé en plein grès dur, parfaitement d'équerre, aux parois bien verticales et d'une profondeur d'environ 30 mètres dans le roc vif. Vrai travail pharaonique, d'une analogie frappante, quoique de proportions bien réduites, avec le puits de Joseph au Caire : il a fallu probablement des années de patience pour terminer une pareille œuvre. Un intérêt considérable devait donc être en jeu pour justifier un tel effort et une telle persévérance.

Nous explorons les environs et ne tardons pas à acquérir la quasi certitude que nous nous trouvons à l'endroit qui dut être jadis la bifurcation de deux routes importantes, dont l'une conduisait au Fayoum, l'autre à Memphis, et qui avaient pour tête de ligne, sur la mer Rouge, Zaffarana.

Ce monument et les ruines qui l'entourent me semblent confirmer presque irréfutablement toutes mes hypothèses au sujet de cette grande voie commerciale de l'antiquité, sur laquelle l'attention du monde savant n'avait jamais été attirée.

La petite carte que j'ai relevée à la boussole et à la planchette au cours de ma route, bien que très sommaire, donnera, je pense, une idée exacte de la vraisemblance de mes suppositions.

En effet, de Zaffarana au Fayoum ou à Memphis, la route des caravanes devait être jalonnée de points d'eau. Quelques sources naturelles s'échelonnaient bien ; mais à la bifurcation des deux routes, l'eau manquant, les hommes d'autrefois ont dû se trouver dans la nécessité de creuser ce puits. Sa forme et son emplacement paraissent démontrer qu'il devait servir aussi de citerne et recueillir les rares eaux pluviales.

Les moyens dont je disposais ne m'ont pas permis de pousser plus loin mes investigations, mais je crois qu'il serait intéressant de poursuivre cette étude.

Pour ma part, je me suis borné à prendre le plus soigneusement possible des photographies du monument et des ruines, dont je donne ici la primeur aux lecteurs du *Monde Moderne*.

« Le désert de Zaffarana est la patrie des grands fauves et des vipères à cornes », nous avait dit le vieux cheik des chameliers de Suez. Inutile de dire que nous n'avons pas vu trace de grands fauves, et nous avons failli terminer le voyage sans voir de vipères à cornes.

Elles pullulent cependant et, le dernier soir de notre route, nous en avons vu une de grosse taille, blottie en rond sur le sable. Nous l'avons surprise dans son sommeil et, avec l'aide des canons de nos carabines et des baguettes des longs fusils de nos bédouins, nous l'avons serrée, conduite, dirigée, introduite... dans le goulot d'une bouteille de whisky que l'ami Mauran n'avait



LA DEUXIÈME ENCEINTE DU MONASTÈRE

pas entièrement vidée et qu'il a généreusement sacrifiée à la science !

Cette petite opération ne s'est pas terminée sans exciter l'effroi de nos bédouins, qui avaient une peur atroce que le reptile nous échappât.

Nos fusils de chasse l'auraient cependant bien vite mitraillé, et nous n'avons pas à nous enorgueillir d'un acte de grand courage pour l'avoir mis ainsi en bouteille ; mais les bédouins ont une peur horrible de la *lefah*, dont la morsure est, paraît-il, mortelle.

Le lendemain, sur le midi, le Nil et les pyramides du Fayoum nous apparaissaient.

Le sentier dévalait maintenant assez rapidement du plateau sur lequel nous marchions depuis deux jours, et nos chameaux, humant les effluves bienfaisants du fleuve, accéléraient leur marche en allongeant leur long cou vers l'eau.

L'eau dont ils étaient privés depuis quatre jours, l'eau qu'ils *sentaient* à plusieurs kilomètres de distance, l'eau que nous n'étions pas fâchés de revoir non plus, nous qui, pour ne pas boire le liquide innommable des puits, avions emporté notre provision de Suez !...

C'était donc de l'eau de neuf jours qui se balançait maintenant dans nos outres, sur le dos d'un chameau. Aussi avait-elle pris une couleur brune tellement foncée qu'en la buvant nous pouvions avoir l'illusion d'avaler du café !

Deux heures de marche et nous voilà les pieds dans le grand fleuve, barbotant fraternellement, pêle-mêle, bédouins, chrétiens, chameaux : une véritable ivresse...



LE PUITS ET LES RUINES VUS DE L'EST

Les ablutions terminées, nous nous séparions bien cordialement de nos braves guides Salem et Sellam ainsi que du compagnon improvisé, Ali, qui nous suivait depuis le monastère de Saint-Antonious.

Ses chansons, au rythme sauvage, avaient souvent charmé la monotonie de la route. Nous lui devions le plus beau résultat du voyage, la découverte du puits, et c'est de bien bon cœur que nous lui donnâmes l'accolade des adieux, à la bédouine, en nous heurtant front contre front.

Ainsi réduite à trois, notre petite troupe passa le Nil, prit prosaïquement des billets de chemin de fer à la station du Beni-Suef, et quelques heures après nous arrivions au Caire.

Notre équipage était dans un si lamentable état, notre aspect si sordide, que le concierge du cercle de France, où nous allions retrouver tous nos amis, se refusait avec la dernière énergie à nous laisser entrer, et nous faillîmes être expulsés *manu militari*. C'était le retour au monde civilisé !...

GERVAIS-COURTELLEMONT.

L'AMOUR QUI TUE!

Monomime de M. Séverin.



Pierrot est amoureux, amoureux comme un fou.
A l'objet de son rêve il fredonne une aubade.
Mais ça coûte d'aimer dans la haute, et beaucoup;
Tu n'es qu'un sans le sou, mon pauvre camarade!



Or Pierrot s'embusquant, par la nuit bien gardé,
— Qu'importe un inconnu de moins, c'est peu de chose!
— Vient de dévaliser un passant attardé
Dont la lèvre blêmie à tout jamais est close.



« La belle, pour m'aimer, exige de l'argent!...
On en saura trouver. » Ça mène à la folie
D'aimer par-dessus tout, quand on est indigent,
Une fille à la fois sans cœur et trop jolie.



Personne ne l'a vu... Sûre est l'impunité
Et Pierrot cependant s'en va comme un homme ivre,
Songeant combien c'est chose triste en vérité
D'être parfois forcé de tuer pour bien vivre.

Photographies de M. A. da Cunha.

Vers de M. Jean-Paul Elhem.



En glissant sur son cœur l'argent qu'il prit au mort,
Il a perdu sa joie ! Et sa tendresse est morte !
Et sa bonne gaîté ! L'implacable remord,
Une fois pénétré, ne passe plus la porte...



Lui ! Pierrot, assassin ! Lui ! Pierrot, un voleur !
Pour qui ? Pour une femme ! Était-ce bien la peine ?
Il tombe, terrassé par sa grande douleur,
Et pour l'être adoré n'a plus que de la haine.



Rien ne peut écarter l'obsédant souvenir.
Il pense vainement à la belle qu'il aime...
Au lieu de son image, il voit toujours venir
L'autre, le regardant de son regard suprême.



Le mort est toujours là, près de lui, nuit et jour !
Où qu'il soit, à ses yeux se dresse sa victime !
Vaincu par le remords plus puissant que l'amour
Il ne peut plus penser à rien... rien qu'à son crime !...

Bruges, les canaux, les maisons à pignon étroit dont les fenêtres à petits carreaux se reflètent dans l'eau, les sons égrenés des carillons par les airs embrumés d'humidité, les rues calmes où passent des femmes pieuses encapuchonnées de noir, le livre d'heures en main, devant les boutiques obscures où l'on voit briller les cuivres des seaux et les angles des fers forgés, toute la pieuse et taciturne mélancolie de ces villes mortes des Flandres qui sont des vieilles villes espagnoles : souvent on a décrit tout cela, et ce sont motifs exquis pour les poètes à l'âme mélancolieuse, qui trouvent là des sujets adéquats à leur inspiration. Comme l'époque romantique avait créé de toutes pièces une Espagne sémillante, ornée de pampilles et vêtue de soie rouge et jaune, l'époque triste de notre histoire littéraire, durant ces vingt dernières années, a tourné l'attention vers les pays du Nord, dont on nous a rapporté de nombreux tableaux, sombres et gris. M. Georges Rodenbach vient d'accrocher une toile de plus dans la galerie. Il a publié chez Fasquelle un poème qu'il a appelé *le Miroir du ciel natal*. C'est une œuvre plus remarquable par le sentiment et par l'inspiration que par la forme, tant celle-ci est indécise. Evidemment, et à choisir, le livre est plutôt écrit en vers; mais dans bien des pages, la disposition typographique est le seul indice qui nous prémunisse contre l'erreur de croire que ce n'est pas de la belle prose. Ouvrez le livre au hasard :

Ils ont vu clair en eux ;
Ils sont tous lumineux.
Leur conscience est un écrin
Plein de joyaux qu'enfin la solitude enflamme.
Ah ! comme ils dorment, leurs vieux chagrins!
Et cet orgueil de n'être plus qu'humain à peine!
Trésor intérieur!
Richesse de son cœur!
Parure de soi-même!
Heureux ceux-là dans leur demeure!
Vie heureuse qu'ils ont choisie!
Destinée extatique! Allez-y
Les voir gravir en paix l'escalier blanc des Heures.
Et ils s'appuient aux lampes
Comme à une rampe...

Il y a un oubli volontaire de toutes les lois autrefois admises de la prosodie ; hiatus, mesure, rimes, césures n'existent plus; on s'y fera, on s'y fait; c'est de la prose cadencée qui rappelle les gestes anciennes, et c'est en ce sens que Sully-Prudhomme, l'ennemi né de toutes les altérations prosodiques, pouvait dire que Chateaubriand, avec sa prose harmonieuse et chantante, est le père de l'école poétique nouvelle.

Le Ciel natal se compose de huit recueils réunis, dont les seuls titres disent déjà le ton de l'œuvre et les prédilections coutumières du poète rêveur. Ce sont *les Lampes, les Femmes en mante, les Réverbères, les Jets d'eau, les Premières communiantes, les Cygnes, les Cloches, les Hosties,* c'est-à-dire tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, tout ce que l'on révère dans le pays brumeux, dévot et assoupi des Flandres orientales, où les vieux rêvent sous la clarté de l'abat-jour, où les femmes noires passent sans bruit en glissant le long des églises, dans la rue dont le pavé ruisselant de pluie reflète la lueur des réverbères, tandis que les cygnes voguent sur le lac d'amour et que les blanches communiantes vont vers les saintes hosties. De ces panneaux tristes et pittoresques, il se dégage une impression pieusement attrayante de ce pays silencieux dont les êtres sont pétris de dévotion espagnole et de flegme hollandais.

La lampe s'allume, et la chambre prend des airs d'église :

Les rideaux de guipure aux fenêtres
Sont des voiles de premières communiantes.

C'est l'heure où l'on se sent un peu « divin » :

Des nénuphars sont nés parmi les glaces nues ;
Un ecclésiastique amour de la douceur
Revêt comme de lin pascal et d'innocence.

Tout le livre a de ces échos du paisible et mystérieux presbytère, des quartiers mornes et déserts.

Et par les soirs de pluie en leurs mornes faubourgs
Quelque chose de moi brûle dans les lanternes.

Et ce sont les béguines qui passent, longues et noires, avec la grande mante à capuchon arrondi, en forme de « cloches de drap » :

Ah ! ces mantes ! Est-ce d'amantes, de démentes?
Femmes âgées !
De quoi sont-elles chargées ?
Que vont-elles portant comme vers une tombe?
Elles sentent l'adieu!
Leurs mantes bombent...
Elles y cachent des fardeaux mystérieux.
Que vont-elles jeter au fond du crépuscule?
Il semble qu'elles tiennent
Des cercueils de petits enfants.

Toujours des tristesses, de navrants découragements ; c'est le ciel qui les veut et les inspire, le ciel de la ville morte,

Triste comme une tombe avec des chrysanthèmes!

Est-ce une ville où ne vivent « que des

aïeules » ? On croirait tout le monde absent :

Tout s'adoucit et tout s'ouate.
Est-ce qu'il y a des malades
Pour que si doucement tintent les cloches
Au-dessus de la ville?
Vieilles cloches qui s'effilochent
Son à son, comme fil à fil...
Tout incline à un silence tel,
Comme d'une ville irréelle
Et qui se serait faite elle-même en dentelle !
Universelle solitude!
Même les cygnes, sur l'eau noire,
Ont l'ennui du reflet d'eux-mêmes, et l'éludent:
Les nénuphars sur l'eau sont comme des fermoirs.
Le ciel opaque et haut
N'est guère vivant davantage,
Ciel mat d'immobiles nuages,
Et qui a toujours l'air d'être un ciel de tableau.

Cette grisaille est jolie. L'auteur excelle dans ces tableaux pour lesquels il sait mélanger et préparer sur sa palette toutes les nuances du gris. Il a, par la préciosité même de son esprit ingénieux, des trouvailles d'expressions, d'images, de rapprochements et de comparaisons qui piquent de notes vives et voyantes le fond clair-obscur de son paysage gris,

Un gris fait de blanc et de noir,
Fait du noir des soutanes
Et du blanc des cornettes;
Un gris formé de vos robes, ô vous, les prêtres,
Un gris formé de vos linges, religieuses;
Couleurs contagieuses
Des uniques passants y traversant les soirs!

Il est l'homme de ces poèmes parce qu'il est celui de ces pays dont l'âme mystérieuse et tacite vit en lui :

Quelque chose de moi dans les villes du Nord
Quelque chose survit de plus fort que la mort.

Il n'était pas aisé de continuer cette cantilène durant tout un volume qui vient après d'autres et de lui conserver la variété, le charme du mouvement et de l'imprévu. L'auteur a une imagination ingénieuse et il excelle à renouveler le thème — il faudrait dire le thrène — à tous propos. Il regarde les réverbères et ils lui inspirent un poème original, triste comme une flamme jaune clignotant seule, le soir, dans un quartier désert, à travers la nuit embrumée :

La nuit s'acharne au réverbère qui la nie.
Tout s'endort; seul son feu,
Obstiné comme l'insomnie,
S'attarde, avec son pouls fiévreux,
Ce battement de flamme chaude
Et comme artériel
Qui continuera jusqu'à l'aube.
Le réverbère est seul sous le grand ciel
Et il voit que, là-bas,
D'autres feux tremblent,
Etoiles qui jamais ne se rassemblent,
Seules comme lui
Dans un éternel célibat.

O étoiles, ses sœurs, qu'il nomme dans la nuit!
Un même mal les agite;
Elles sont si tristes;
Elles ont le même sort,
Le même tremblement de fanaux dans un port
A des vaisseaux qui jamais ne partent;
Elles ont la même palpitation,
Les mêmes pulsations,
Comme si un seul cœur, elles et lui, les faisait battre.

Vous vous rappelez, à propos de ces vers, ceux de Sully-Prudhomme :

Aux étoiles j'ai dit un soir :
« Vous ne paraissez pas heureuses! »

Les étoiles de Sully-Prudhomme gémissent de vivre dans la solitude ; les mêmes tristesses, M. Rodenbach les attribue, en des vers pittoresques, à des réverbères ; et voilà bien la note de ces deux poésies si opposées, dont l'une plane dans le ciel, tandis que l'autre, réaliste et matérielle dans sa philosophie pessimiste, rase le trottoir. Comme les brouillards du Nord, la mélancolie baigne et noie toutes ces pages douloureuses qui vous laissent un impérieux besoin de relire aussitôt des pages illuminées de soleil et embrasées de Midi, comme on a envie de se réchauffer en sortant d'une cave. Triste, le glas des cloches ! Triste, le pas lent des pauvres femmes ! Triste, le glissement silencieux des cygnes blancs sur l'eau noire ! Triste, le défilé à pas comptés des blanches communiantes qui avancent comme des martyres !

Extase d'un dimanche d'avril à Malines
Quand, à l'*Agnus Dei*, la clochette bruine.

Blancs propagés! Blancs unanimes!
Les tulles sont d'accord avec les hymnes!
C'est donc enfin le moment du Graal;
C'est le moment enfantinement nuptial.
Marches rythmiques! Pantomime!
Processionnellement, et presque sans oser:
Elles ont un air de victimes
A marcher vers le banc, les doigts juxtaposés,
Et se pâment au pain azyme,
Ecarquillant leur bouche comme à un baiser...

Oh! les cloches! Elles tintaient à faire crier pendant qu'était représenté le petit drame du même auteur, *le Vœu*, et les voici encore, lancinantes, implacables comme les carillons de Bruges et de Gand, en notes désolantes, comme des gouttes de pluie :

Ah! ces cloches et cette pluie
Qui se sont obstinées,
Toute la journée,
Et sur mon âme, ensemble, appuient !

Je rêve de très tristes choses,
D'une orpheline avec sa camériste...

Comme la vie est triste
Vue ainsi à travers de la pluie et des cloches!

Tout est fané, tout est défunt!
Ah! cette pluie et ces cloches qui sont complices!
Dans mon âme grise
Elles ne font plus qu'un...

La cloche décroît, tandis que s'accroît
La pluie fine;
Et dans mon âme, alors, on dirait qu'il pluvine
En gouttes de son froid.

Tant de motifs divers risqueraient de s'égrener dans la pâle monotonie s'ils n'étaient reliés par un sentiment intime et profond comme par un fil qui noue les grains d'un chapelet. Cette unité est ici assurée par la piété dévote qui a été l'inspiratrice de l'œuvre. Le poète dit quelque part :

Seigneur, j'ai fait le vœu d'une œuvre en votre honneur.

C'est pour lui que brûlent les lampes, que vont les communiantes, que chante le concert noir des cloches, que jaillissent les jets d'eau comme des actes de foi; il était logique que ces hymnes au ciel fussent couronnées par un cantique, le poème des Hosties, d'une inspiration solennelle et mystique, teintée par la lueur grise des vitraux nus et les petites flammes des cierges :

C'est la douceur, c'est la candeur du temps pascal
Et, pour les âmes repenties,
Il neige des hosties...

Les vergers du ciel sont en fleurs,
Neige tiède de Floréal,
Comme celle tombant des branches
En fleurs blanches;
Ah! cette chute dans les cœurs
De la neige en fleurs des hosties!

A la fin resplendit, comme la déesse de l'apothéose, la grande cathédrale, l'âme de cette vie lente et ecclésiastique des villes du Nord en prières, — la cathédrale de Bruges, dont l'image, qui se dresse là-bas vers l'Escaut, rappelle ses sœurs d'Espagne, et fait songer aussi à cette cathédrale de Chartres, dont Huysmans nous révélait récemment la grandiose et poétique symbolique. M. Rodenbach, en quelques vers plus réguliers, ou moins irréguliers que les autres, a fort bien dit l'origine de la cathédrale et sa ressemblance avec les forêts aux dômes verts :

Parmi les grandes cathédrales aux murs frais,
C'est toute la Nature éternelle qu'on goûte.
On y entre comme on entre dans la forêt
Dont les rameaux cintrés s'arrondissent en voûte.

Oui! toute la Nature y règne, transposée:
Soleil de l'ostensoir! Et l'encens peu à peu
Evaporant parmi les nefs un brouillard bleu,
L'eau bénite répand des gouttes de rosée.

Les jardins des vitraux ont des roses trémières
Toujours en fleurs, et les rosaces sont des paons
Immobiles, qui font la roue, au soir tombant.
Les cierges sont du blé aux épis de lumière.

O Nature que les cathédrales copient!
Les orgues font le bruit du vent; les soprani
Ont une voix qui s'aile et sort comme d'un nid;
Dans la forêt de pierre, à leur tour ils pépient...

Mais il est temps de fermer ce livre, d'une forme très nouvelle, très moderne, ce qui n'est pas un éloge, et d'une inspiration intimement et délicatement poétique, — ce qui en est un. Le poète a fini l'œuvre de piété, et, comme Memmling après la châsse de sainte Ursule, il peut contempler avec amour ce reliquaire saintement ciselé, ce livre fait de sons pieux comme un antiphonaire et l'offrir au ciel dans un dernier élan :

Seigneur, en ma faveur, souvenez-vous, Seigneur!
Seigneur, de l'humble effort d'une œuvre en votre hon-[neur!

* * *

« C'est une vieille histoire », dit quelque part Henri Heine en racontant une aventure d'amour. C'est l'éternelle histoire, et elle n'est pas près de sa fin, car l'amour ne paraît pas disposé à céder sa place dans la littérature fictive. Voici quatre romans à peu près contemporains, et leurs seuls titres constatent assez que les variations différentes recouvrent le même thème.

Celui-ci, publié chez Lemerre par Léon Barracand, s'appelle *Un grand amour*. Cet autre, publié chez Ollendorff par Jean Rameau, a pour titre *Plus que de l'amour*. Celui-là est de Jean Reibrach, et a paru chez Ollendorff encore : c'est *la Force de l'amour*. Un quatrième, édité par Flammarion, est de Fernand Lafargue et intitulé *Toujours aimé!*

Ah! le vieil air, toujours écouté et toujours recommencé. Car on pourrait intervertir les titres de ces volumes, ils ne seraient point pour cela débaptisés. Tous disent que l'amour est plus fort que beaucoup d'autres choses.

Ecoutons Barracand. Il nous conte avec agrément, dans un style clair et facile, dans un récit où l'observation donne du corps à l'invention, l'histoire d'un amour cruellement trahi dans le délire de son héroïsme et de ses sacrifices. Une jeune fille de la très haute et très riche bourgeoisie épouse un duc mauvais sujet, le plus séduisant des hommes, lequel lui rend la vie amère; mais elle l'aime toujours et quand même. De même que certaines femmes du peuple aiment l'homme qui les maltraite, de même d'autres s'attachent à celui qui les abreuve de souf-

frances morales. Armand, duc de Cressan, en arrive à étrangler une fille pour lui voler son porte-monnaie, et l'amour de Marthe résiste à cette infamie. La scène du meurtre et le retour du meurtrier dans sa famille sont traités avec un grand talent :

Quelques minutes s'écoulèrent. Toujours accroupie aux pieds d'Armand, elle avait relevé la tête et regardait. Il avait repris sa pose immobile, accoudé sur un bras, les yeux rouges et en larmes... Elle l'interrogea :

— C'est vrai! c'est donc vrai!... Toi? c'est toi?...

Il hocha tristement la tête :

— Mais c'est affreux! affreux!... Qu'allons-nous faire! mon Dieu?

Elle se tordit les mains.

Il était pitoyable à voir! Cet homme qui se laissait abattre, qui, comme une pauvre bête traquée, à bout de force, était venu se réfugier auprès d'elle et qui pleurait, pleurait devant elle, sans plus de souci de lui en imposer... lui qu'elle n'avait jamais vu pleurer!

Avec un redoublement de larmes, elle l'entoura de ses bras; puis, dans un délire de tendresse, se pressant sur son cœur, y enfouissant sa tête, elle balbutia :

— Mais je ne veux pas, moi! je ne veux pas... Je veux que tu vives! je te sauverai!...

La thèse était hardie; elle a rencontré un subtil et habile avocat, qui l'a présentée avec agrément.

Jean Reibrach est un écrivain sobre, nerveux, qui a de la puissance. Dans *la Force de l'amour,* il constate les ravages exercés dans les familles par les passions et les dangers que fait naître la lutte pour l'argent. L'œuvre est faite de scènes dramatiques et de situations poignantes au milieu desquelles fleurit un amour irréductible et touchant qui donne au livre une solution rassérénante et un beau dénouement. On lit avec un intérêt soutenu les malheurs d'Hélène Devauxelles, jeune fille convoitée pour sa dot et généreusement refusée par celui qu'elle aime et qui est pauvre et fier. Cette jeune fille évolue au milieu d'un monde équivoque où sa vertu subit de rudes assauts; elle sait que sa mère a un amant qui aspire à devenir le gendre de sa maîtresse; elle va à des bals, décrits avec bien du pittoresque, où fonctionnent mystérieusement des agences matrimoniales. La peinture de la villa Rozière, sorte de *family house,* « une parodie du monde, un raccourci cosmopolite de la société», est intéressante. Les aventures du père d'Hélène avec sa maîtresse Cora sont divertissantes et morales par la leçon de choses qu'elles renferment. La demande en mariage faite par Hélène, écœurée de son monde, au pauvre et honnête Jean Rugues, est contée avec talent :

Il dut, une seconde, appuyer sa main au marbre de la cheminée.

Alors, la voix changée, voilée de la fatigue de son effort :

— Ma vie, Hélène, doit demeurer pauvre. Je ne puis pas, je ne veux pas vous épouser, quand même je vous aimerais.

Le silence battit entre eux, énorme. Enfin, relevant le front, la voix raffermie :

— Adieu! dit Hélène.

— Adieu! dit Rugues.

Longtemps après le départ d'Hélène, Rugues demeura immobile, laissant se prolonger en lui un grand saisissement. Ah! la vie avait donc vraiment de romanesques et d'invraisemblables aventures?

Toutes ces pages sont d'excellent style, clair, sobre et juste.

En quittant Jean Reibrach et son livre pour ouvrir celui de Jean Rameau, on passe des salons douteux et des sociétés faisandées de la vie parisienne au plein air, bleu et pur, des belles Pyrénées. Le drame de jalousie qui torture le cœur de Germain, le mari de la nerveuse Noële, que poursuit le plat Montdidier, se déroule dans un décor splendide qui a, une fois de plus, bien inspiré son peintre attitré.

Il faisait beau, l'air embaumait; le ciel, lavé par les pluies de la nuit, semblait d'un bleu tout neuf, le soleil faisait resplendir les cascades et leur mettait un arc-en-ciel à la ceinture. Germain regardait tout cela, de ses yeux vides, et la joie des êtres, la beauté des choses étaient une tristesse de plus pour son cœur.

Les paysages se succédaient, gracieux ou grandioses. Une chèvre, sur un mur, bêlait, éplorée, appelant son chevreau. Un paysan étendait du foin dans une prairie, des vaches buvaient au bord du gave, une roue de moulin tournait dans un éblouissement d'écume.

Suivons encore Germain devant la grande cascade :

Il l'admira une dernière fois, de ses yeux tristes, qu'il voulait fermer à tous les spectacles terrestres. Comme elle lui semblait belle! A cette époque de l'année, elle débitait trois fois plus d'eau qu'au mois d'août et son jet avait une ampleur incomparable.

Oh! oui, elle était belle, et terrible, et attirante! Son eau n'avait pas l'air de tomber aussi vite que l'eau ordinaire. Elle semblait une eau de rêve, très légère, presque impalpable, une mousse d'argent, un lent déroulement de tulle, une écharpe blanche que le pic du Marboré, penché là-haut, jetterait avec amour à quelque fée invisible, couchée au fond du cirque, sur ce lit immaculé qui s'appelle la Plaine-de-Neige.

Le dénoument, qui nous fait assister aux anxiétés du mari instruit d'un rendez-vous de sa femme, et qui en est quitte pour la peur, est conduit avec vérité et agrément.

Et c'est l'amour encore qui fait les frais du récit de Fernand Lafargue, *Toujours aimé,* dans lequel une mère étend au fils la tendresse qu'elle eut pour le père, et

ce fils devient son gendre. Cette mère, Mme Honorine Prélat, qui avait avoué à son mari son premier amour pour un autre que lui, par marque de confiance, rencontre le fils de ce Jacques Lormont qui eut jadis sa tendresse :

Jamais le souvenir ne vieillit les êtres. Il les évoque sans tenir compte du temps passé. S'ils se présentent encore vivants et différents d'eux-mêmes, on a besoin, pour les reconnaître, d'un effort qui accuse la déception. Mme Honorine n'avait pas cet effort à subir. Elle reconnut Jacques Lormont dans André !

Ce fut en se sentant vieillie, en se comparant à l'Honorine de jadis, qu'elle comprit que ce jeune homme n'était *que le fils* de Jacques ! La réflexion fut rapide, l'émotion qui la suivit fut douce. Elle n'avait pas tout perdu de *lui*, puisqu'elle avait devant les yeux *son* fils !

Le reste est la piquante analyse de ce sentiment délicat, qui fait revivre pour Mme Honorine vieillie le type aimé et les joies de sa rose jeunesse.

*
* *

M. Jean Richepin vient de publier chez FASQUELLE un nouveau livre, *Contes de la décadence romaine*. Ce sont des scènes latines pleines d'ironie, de philosophie, d'allusions à nos mœurs et d'érudition. Ce genre convient à un écrivain qui n'a jamais oublié ni répudié ses antécédents de normalien. On écrivait récemment que ces *Contes* sont la seconde mouture des études préparatoires qui ont servi à l'élaboration de *la Martyre*. Il n'y a pas apparence. Ils sont le divertissement d'un lettré et d'un érudit. Il y a, à la bibliothèque de l'Ecole normale de la rue d'Ulm, un registre des prêts. (Voir sur le séjour de Richepin à l'Ecole normale, *le Monde Moderne*, tome Ier, 1895, page 529.) Pour l'année 1869 les pages sont lacérées de trous. Ce sont les normaliens qui ont découpé et emporté, pour garder des autographes, les signatures de Richepin jeune encore à l'époque où il signait comme élève les prêts de la bibliothèque. Vingt ans plus tard, on devait attacher du prix à ces paraphes d'un âge où la certitude du succès n'avait pas encore remplacé l'espoir. L'étudiant manifestait par ses lectures et par le choix de ses travaux un goût d'érudition qui ne l'a jamais quitté dans sa carrière littéraire. Les *Contes* qu'il publie aujourd'hui me faisaient penser au normalien qui demandait, il y a trente ans, au bibliothécaire de la rue d'Ulm comme livres de lecture et de travail le *Calceus Mysticus*, le *Diabolus Confessor*, ou les œuvres de Goripius, qui prouva que le hollandais est la langue parlée par les anges.

Le recueil se compose de vingt et un contes différents que je ne puis vous résumer tous. Feuilletons-en quelques-uns, parmi les plus typiques et les mieux capables de donner le ton et le genre du volume.

La Violette. Une inscription en lettres onciales a révélé l'existence, au temps de Marc Mummius, sous Trajan, d'un jeune poète prodige qui l'emporte sur le vieux et illustre maître Accius Galbanus Merula, champion de la poésie, surnommé le Pindare d'Hisconium, sa patrie. Le triomphe du jeune éphèbe fut éclatant. Le vieux et illustre maître lui-même, découronné par cette indéniable victoire, s'inclina :

Il n'y a point de honte, disait-il, à s'avouer moins grand poète que pareils vers. Car ils ne sont pas d'un homme. Un dieu seul a pu les faire. Et à celui qu'on va couronner ici comme le prince des lettres, c'est certainement Apollon lui-même qui les a dictés dans un songe.

Le peuple trépignait, ému et vibrant devant cette hérédité du championnat :

— Une seconde lecture ! Une seconde lecture !

Ce fut l'unanime acclamation du peuple et du Sénat tout entier, debout. Et Pollux, à la voix retentissante et modulatrice, recommença. Et plus admirable encore sembla le poème, où l'on découvrait des beautés nouvelles, où l'on savourait mieux celles goûtées déjà. Et, une troisième fois, on voulut l'entendre. Et toujours et sans fin on avait envie de les réentendre. Il semblait que l'on ne pût jamais s'en rassasier.

Pour satisfaire le peuple, pour répondre aux vœux de tous, le Sénat dut, séance tenante, voter une loi par laquelle fut décrétée la lecture quotidienne du poème pendant toute la durée des Lustrations et comme, au bout de ces huit jours, l'enthousiasme avait grandi sans cesse, loin de décroître, le peuple finit par demander qu'au milieu du forum Lucius Valerius eût une statue d'airain.

Statue, fêtes, ovations, le jeune poète connut tous ces enivrements de la gloire ; mais tant de gloire et plus encore ne doit jamais enorgueillir, car rien n'est si éphémère, et c'est la morale que le conte fait passer après lui :

Car elle a disparu, la statue de Lucius Valerius Pudens. Et son poème non plus n'a point subsisté, cette merveille qui promettait un rival au cygne de Mantoue. On n'en cite pas un vers, pas un mot. On ignore même ce qu'est devenu, après son couronnement, ce précoce grand poète. Nul scholiaste ne fait mention de lui. On ne connaît que son triomphe, à l'âge de moins de treize ans, son trait de bonne grâce et l'enthousiasme qu'il suscita parmi ses contemporains.

Encore risquait-on, même cela, de ne jamais en être instruit. Il a fallu, pour qu'on en restituât la mémoire, le hasard heureux d'une découverte épigraphique.

Cela est simple et charmant. S'il y avait en plus un grain de malice, une teinte plus marquée d'ironie moqueuse, il vous serait impossible de dire si vous lisez du Richepin ou de l'Anatole France.

La Thaumaturge contient une description de peste inspirée de Thucydide et de Lucrèce ; une sorcière se fait payer ses guérisons de façon fort plaisante, et le ton de la conclusion est de joli style :

Et l'on ouvrit exprès les livres sibyllins, aux feuillets de bronze, pour y graver en lettres d'or le mot du charme, qui ne fut d'ailleurs compris par personne, surtout par le pontife Maxime, et qui, traduit de la langue des nomades en langue latine voulait dire simplement :

— Imbécile !

Telle est l'histoire de la peste violette et de la thaumaturge par qui Rome en fut guérie, histoire dont j'ai raconté le début selon la grave version romaine, et dont j'ai plus allègrement narré la fin et le fin du fin selon la version que les hommes de notre sang glapissent et gutturent dans leurs chansons de route au rythme quadrupédant et aux rimes de cuivre tintinnabuleur.

Triomphe est une description somptueuse du cortège triomphal tel qu'il montait au Capitole ; le piquant du récit est dans le souvenir de ces insulteurs que la sagesse romaine plaçait auprès du général vainqueur, pour lui rappeler son humanité et le préserver des griseries de l'orgueil. Le langage de ces insulteurs est pimenté, mais pittoresque. Je regrette presque de ne pouvoir le transcrire ici, à cause des jeunes filles. Au demeurant, ce n'est point pour elles qu'est écrit ce livre, où *les Rivaux,* ni *le Garamante* ne sont point extraits de la Morale en action. Mais il y a à travers toutes ces pages un souffle délicieux d'antiquité, assez vivant et aimable pour faire oublier l'*apparatus* livresque qui a précédé ces récits, et pour évoquer l'Italie de l'Empire, les villas aux flancs des collines, les ormeaux chargés de pampres, les rues des villes encombrées d'esclaves et la petite maison de campagne du centurion émérite :

Je n'ai certes pas, moi, Furius Albinovanus Labeo, ancien centurion à la deuxième légion belgique, et présentement chef de municipe à la colonie d'Hericium en Taxandrie, la prétention d'être un écrivain pouvant enrichir le trésor des lettres latines. Je suis, néanmoins, assez fier de mes œuvres poétiques pour tenir à ce qu'elles ne soient pas perdues, et je me décide donc à en faire la copie suivante, sur des rouleaux de peau tannée qui servent ici de papyrus.

De vous dire par quel exploit le brigand Bulla mérita d'être sauvé des lions de l'amphithéâtre, c'est ce dont je serais certes fort empêché, et je vous renvoie au texte. Passons devant quelques tableaux anciens, *les Courses, les Agrafes du Mort, les Trente Braves,* qui sont, en mieux et avec plus de vie, des pages dignes de *Rome au siècle d'Auguste* de Dezobry, sur le cirque, l'amphithéâtre ou les funérailles d'antan. *Les Rivaux* sont une preuve assez inconvenante de l'intelligence des éléphants ; mais le décor est savant et étudié. Tous ces récits nous font circuler à travers un monde équivoque de mimes, de baladins, d'affranchis, d'histrions, de gladiateurs, de sportulaires, de magiciens ; ce sont les gueux de l'Empire. Nous allons au spectacle voir un sorcier étrange qui évoque son double et est dévoré par ce fantôme ; nous assistons au cirque au duel des deux Labrax, qui sont le père et le fils. Le fils tombe, blessé. Le peuple hurle, les pouces en bas : « Frappe! » Le père recule devant l'infanticide.

A travers ces tableaux de mœurs populaires apparaît le goût complexe de l'auteur pour un passé qu'il connaît et dont il sait donner une vision colorée et précise, et aussi pour les émotions fortes, terribles, macabres, comme, encore, pour le culte et le soin d'un style limé, poli à l'ongle : et ce sont là, dans ce livre, tous les caractères de ce talent qui se font jour, marquant d'une touche nouvelle et non moins décisive les contrastes violents, les écarts imprévus de cet esprit à la fois attique et faubourien, érudit et plébéien, livresque et banal au sens ancien ; savant de carrefour qui aime la rue et les bouquins, qui tache ses doigt d'encre et ses souliers de l'eau du ruisseau, vagabond qui serait demain cuistre s'il le voulait et qui promène par les places publiques sa science de licencié et son flegme de *picaro ;* vrai licencié de Salamanque, qui parlerait de Cicéron comme Mommsen dans une taverne de trabans, et qui pourrait piquer à son feutre troué sa plume d'où coulent ensemble la science et l'argot, le madrigal et l'obscénité, le chant des gueux et la prose précieuse d'un Benserade très informé ; érudit de plein vent, dont ces derniers contes constatent à la fois la rudesse et l'atticisme ; esprit à la fois brutal et distingué ; Anatole France doublé à la fois de Baudelaire et d'Eugène Sue ; écrivain de race et d'originalité que pourraient réclamer avec des droits égaux Montmartre et l'Académie française !

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Dans la guerre hispano-américaine on a utilisé, notamment à bord de l'*Iowa*, pour aveugler les voies d'eau produites par les projectiles, un appareil d'invention française qui est peu connu du public et qui est utile aussi bien à la marine de commerce qu'aux vaisseaux de guerre. Il est basé sur l'emploi de la cellulose, extraite de la noix de coco, dont les curieuses propriétés ont été découvertes par l'amiral Pallu de la Barrière, il y a une vingtaine d'années. Cette cellulose qu'on appelle cofferdam, du nom des caissons étanches qui ont servi aux premiers essais, est imputrescible et incombustible ; elle se gonfle sous l'action de l'eau et forme rapidement un joint étanche ; elle est quatre fois plus légère que le liège et se comprime facilement. Les expériences ont prouvé qu'un projectile de fort calibre passant au travers d'un matelas de $0^m,80$ d'épaisseur ne laisse pour ainsi dire pas de trace, la blessure se refermant d'elle-même, si elle est sous la ligne de flottaison, par suite du gonflement de la matière sous l'action de l'eau. Sans munir les navires d'un matelas de ce genre, on peut employer la cellulose à réparer très rapidement les voies d'eau qui se produisent pour une raison quelconque. M. Colomès a imaginé à cet effet un système de tampons dont l'emploi a été reconnu pratique : c'est celui-là même qui a été utilisé à bord de l'*Iowa*.

L'appareil se compose d'une tige filetée (fig. 1) terminée à son extrémité par un disque A, muni d'une charnière lui permettant de basculer et de venir se placer le long de la tige ; sur celle-ci on enfile un tampon de cellulose C, percé en son centre, et par-dessus un autre disque métallique R ; un écrou à poignées B permet de comprimer le tampon entre les deux disques. Quand une déchirure se produit on y passe le premier disque replié le long de la tige (fig. 2) ; mais, dès qu'il est de l'autre côté, la pression de l'eau lui fait reprendre sa position normale ; on l'applique alors contre la paroi en retirant la tige vers soi ; on met rapidement le tampon en place, ainsi que le second disque, et on serre le tout fortement avec l'écrou ; le gonflement de la cellulose la fait pénétrer dans toutes les fissures. Il est clair que la déchirure

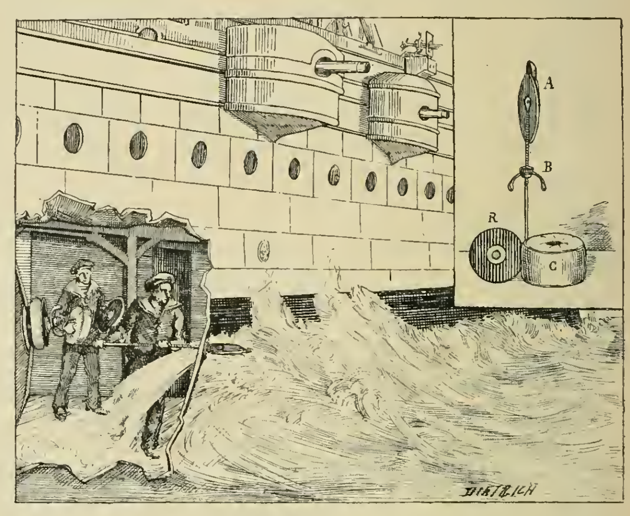


Fig. 1 et 2. — Emploi de la cellulose pour aveugler les voies d'eau.

1. — Appareil Colomès. A, tige filetée et disque à bascule. R et B, second disque et écrou. C, tampon de cellulose que l'on comprime entre les deux disques.
2. — Mode de mise en place des appareils.

n'est pas toujours de la dimension exacte d'un tampon ; mais, dans le cas où elle est allongée, on en place plusieurs les uns à côté des autres, et la matière une fois mouillée est assez plastique pour qu'il se fasse automatiquement un raccord dans l'ensemble, qui forme alors joint étanche.

Dans les expériences faites par la marine américaine sur ces appareils, on a obtenu l'obturation d'un trou de $0^m,07$ à $0^m,08$ de diamètre en une demi-minute ; en une minute et demie on a bouché une déchirure de $0^m,35$ de long, et en trois minutes une de $0^m,18$ de large sur $0^m,65$ de long. La cellulose n'est pas moins utile sur les navires de commerce que sur les vaisseaux de guerre ; en cas d'abordage, ou de rencontre d'un écueil, son emploi peut souvent au moins permettre de gagner du temps pour sauver les passagers.

⁂

Le tunnel du Simplon, auquel on travaille en ce moment, sera beaucoup plus

long que ceux qui ont été faits jusqu'à présent dans les Alpes : il a 20 kilomètres, tandis que celui du mont Cenis en a 13 et celui du Saint-Gothard 15. Malgré cela il sera terminé plus vite et coûtera moins cher, grâce au perfectionnement de l'outillage. C'est surtout par l'emploi de l'électricité qu'on arrive à accélérer et à simplifier le travail; outre l'éclairage facile et abondant qu'elle procure, elle fournit aussi la force motrice pour les perforatrices, les ventilateurs, etc. Les chutes d'eau qui abondent toujours à proximité des travaux de ce genre permettent de l'obtenir à bon compte. Pour le percement du mont Cenis chaque kilomètre a demandé un travail d'un an et a coûté 6 millions de francs; on compte que dans le percement du Simplon le kilomètre ne demandera que trois mois et coûtera trois millions de francs. On voit qu'en trente ans les découvertes scientifiques ont permis à l'industrie moderne de faire des travaux de ce genre quatre fois plus vite en dépensant deux fois moins d'argent ; et on parle de la faillite de la science !

*
* *

M. le professeur Déhérain a fait, à l'Académie des Sciences, le compte rendu d'expériences qu'il avait entreprises dans le but de savoir s'il n'était pas nuisible, au point de vue de son utilisation complète, de laisser séjourner le fumier assez longtemps sur le sol avant de l'enfouir.

On trouve l'azote sous deux formes dans le fumier : la partie la plus importante est combinée avec des matières organiques, provenant des albuminoïdes, des fientes d'animaux et des micro-organismes qui l'utilisent pour leur formation ; le reste, beaucoup moins important, se trouve combiné à l'hydrogène pour former de l'ammoniaque. Or, des expériences de M. Déhérain, il résulte que, dans ces diverses combinaisons, l'azote ne résiste pas à l'action de l'oxygène de l'air et qu'il se dégage à l'état libre dans l'atmosphère.

La pratique de laisser le fumier par petits tas sur le sol avant de l'enfouir est donc nuisible, puisqu'il perd au bout de peu de temps une grande partie de ses principes fertilisants, et il y a lieu de procéder aussitôt que possible à son enfouissement.

*
* *

Depuis longtemps déjà la municipalité de Paris a mis à l'étude la question des gadoues ou ordures ménagères. Ce n'est pas une petite affaire que de se débarrasser de la quantité considérable de déchets que produit une ville de cette importance, et surtout de s'en débarrasser en s'entourant de toutes les précautions hygiéniques que nécessitent des matières éminemment putrescibles, chargées de tous les microbes connus et inconnus. D'un autre côté, cela constitue la base d'un excellent engrais dont on peut faire profiter l'agriculture, tout en rentrant, au moins en partie, dans les frais que nécessitent l'enlèvement et le transport. Quatre systèmes ont été retenus par la commission de chimistes et d'ingénieurs chargés d'examiner la question.

Le premier consiste à tout brûler ; il est déjà pratiqué à Paris, à titre d'essai, dans une usine installée à Javel. Le deuxième, proposé par MM. Tenin et Pioger, réduit la gadoue en pâte dans des appareils spéciaux, de façon à lui faire occuper un volume minimum et à lui donner une forme plus compatible avec son emploi comme engrais. Dans le troisième procédé, qui est celui d'Arnold, employé à Philadelphie, et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ici, la gadoue est mise dans une cuve où elle reçoit pendant sept ou huit heures un courant de vapeur qui la maintient à une température de 145 degrés ; on recueille les graisses, qui s'écoulent et trouvent leur emploi dans l'industrie ; il reste un produit solide, bon pour l'engrais et parfaitement désinfecté ; l'eau qui résulte de l'opération doit être envoyée à l'égout.

Enfin le quatrième projet, qui est de M. de Bonardi, consiste à stériliser la matière en la desséchant par des gaz chauds, dépourvus d'oxygène, qui favorisent la transformation de l'azote en ammoniaque ; puis à brûler, dans un foyer, les matières combustibles et à en recueillir les cendres. On obtient en fin de compte un produit qui se conserve et peut être mis en réserve pour être utilisé ultérieurement par l'agriculture.

Nous aurons à revenir sur cette question quand la commission aura fait un choix définitif.

*
* *

On utilise très peu la force du vent et l'antique moulin aux grands bras disparaît de plus en plus ; pour celui-là le mal n'est pas grand, car il est construit d'une façon un peu sommaire ; sa conduite est difficile, il ne marche pas par vent faible et son rendement est assez mauvais. Aujourd'hui la mécanique moderne a permis, par l'emploi presque exclusif du fer, de construire des machines qui ne sont plus de rustiques et élémentaires moulins, mais des turbines à air se réglant automatiquement, prenant elles-mêmes leur orientation au vent et se dérobant aux tem-

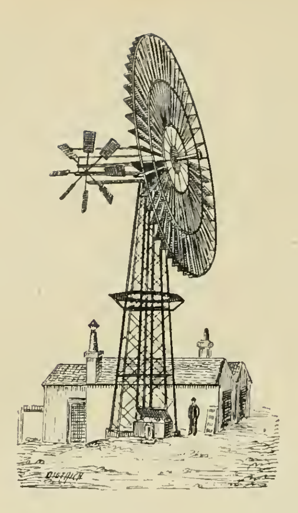


Fig. 3. — Turbine à air se réglant automatiquement, employée aux États-Unis pour l'irrigation.

pêtes. Elles se composent (fig. 3) de lames d'acier, à inclinaison variable qui, par un mécanisme spécial, augmente ou diminue suivant la force du vent, et de telle sorte que, si celui-ci devient trop violent, elles se présentent de profil de manière à lui offrir une faible résistance. L'agriculture de l'Amérique du Nord emploie plus de six cent mille machines de ce genre! Nous sommes loin de ce compte en France. Il est certain que la nécessité ne s'en fait pas autant sentir; mais il n'en est pas moins vrai que, pour les irrigations par exemple, on pourrait demander au vent plus qu'on ne lui demande, en Algérie notamment. Il ne manque pas chez nous de bons constructeurs de ces sortes de turbines qui ont déjà fait leurs preuves dans les irrigations du midi de la France et ailleurs.

Voici, du reste, quelques exemples d'applications citées par M. Ringellmann, directeur de la station d'étude des instruments agricoles, dans une étude faite à ce sujet à la suite de l'exposition de Chicago : dans une ferme de 150 têtes de bétail un moulin de 4 mètres de diamètre suffit à l'alimentation de l'eau; dans une autre de 100 têtes de bétail le moulin a $4^{m},60$ et puise l'eau à 80 mètres de distance : il concasse, en outre, le maïs pour les vaches; ailleurs le diamètre est porté à $6^{m},60$, mais il s'agit d'abreuver 1 000 têtes. La loi américaine permet de concéder des terres arides à la condition qu'on en fasse l'irrigation dans l'espace de dix ans; c'est là que le moulin à vent apporte son aide au concessionnaire. En 1896, M. Ronna, dans un rapport à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, montrait comment, grâce aux nouvelles turbines, les Etats-Unis ont transformé en région fertile les plaines arides de plus de quatre millions de kilomètres carrés qui s'étendent entre le 100e et le 125e méridien. Nous connaissons bon nombre de fermes françaises où l'eau fait souvent défaut et qui pourraient très bien s'alimenter par ce procédé; mais l'habitude n'en est pas encore prise, et on sait quelle est la force de la routine dans nos campagnes. En dehors des applications qu'on pourrait appeler directes, comme celles que nous venons de citer, on peut en voir d'autres dans lesquelles on met pour ainsi dire le vent en réserve, le prenant quand il se présente pour accumuler sa puissance qu'on utilise plus tard, soit sous forme d'eau élevée dans un réservoir, soit sous forme d'électricité emmagasinée dans des accumulateurs.

***

L'emploi du thermo-cautère Paquelin, en chirurgie, remonte à environ vingt ans et, pendant tout ce laps de temps, il a été presque exclusivement employé, malgré l'inconvénient que présente la nécessité d'entretenir constamment une soufflerie à laquelle l'instrument est relié par un tube de caoutchouc. Plusieurs tentatives ont été faites pour affranchir l'instrument de ces *impedimenta* et voici le modèle (fig. 4) qui

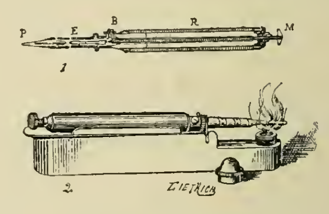


Fig. 4. — Aphyso-cautère ou thermo-cautère sans soufflerie.

1. — R, manche formant réservoir où l'on met de l'éther par un bouchon à vis B. M, bouton servant à manœuvrer l'aiguille terminée en cône qui règle l'écoulement de l'éther dans la chambre de vaporisation E. P, pointe de platine formant le cautère.
2. — Support où l'appareil est amorcé.

est aujourd'hui employé avec succès sous le nom d'aphyso-cautère (c'est-à-dire sans soufflerie).

On sait que le principe de ces appareils consiste à utiliser la propriété qu'a le platine de rester incandescent tant qu'il est plongé dans la vapeur d'alcool, d'éther ou d'essence; le but de la soufflerie était précisément d'entretenir cette atmosphère spéciale autour de la pointe. Aujourd'hui, on

obtient le même résultat automatiquement : le manche R de l'instrument est creux et on y met de l'éther par une ouverture B munie d'un bouchon à vis; au milieu se trouve une aiguille qui se termine par un bouton M formant l'extrémité du manche; c'est cette aiguille qui, terminée en cône, ouvre plus ou moins le passage à l'éther dans la pointe de l'instrument; le réglage de l'ouverture se fait par le bouton M dont nous avons parlé tout à l'heure. Pour mettre l'appareil en fonction, on chauffe l'extrémité sur une lampe à alcool et on ouvre très légèrement le passage de l'éther; il s'infiltre dans une chambre E où il est vaporisé immédiatement et ces vapeurs s'échappent dans une petite tuyère où elles rencontrent de l'air qui arrive par de petites ouvertures ménagées sur les côtés ; il y a alors à ce moment combustion à l'extrémité de cette tuyère, qui se termine par une pointe creuse P en platine formant le cautère proprement dit. Une fois cette action commencée sur la lampe à alcool, elle se continue tant qu'il y a de l'éther dans le manche, parce que la chaleur de la pointe de platine se communique à la chambre de vaporisation, située presque à sa base, et produit une température suffisante pour vaporiser l'éther qui continue à s'infiltrer par l'ouverture que règle l'aiguille. Il y a pendant le fonctionnement une assez forte pression dans le manche; elle peut arriver à trois atmosphères ; mais le tube qui le forme est éprouvé à trente atmosphères au minimum et peut même résister à une pression beaucoup plus forte; il n'y a donc aucun danger d'explosion. L'absence de soufflerie, en donnant plus d'indépendance à l'appareil, permet de le manier plus facilement. En dehors de ses usages chirurgicaux, nous rappellerons en terminant que le thermo-cautère a reçu une application dans les arts pour la pyrogravure qui donne des effets de décoration très artistiques.

*
* *

Arracher les dents sans douleur est aujourd'hui chose courante, mais pas toujours sans danger quand on a recours à des agents qui procurent une anesthésie générale; aussi beaucoup de personnes appréhendent-elles de s'y soumettre. On a de préférence recours à l'insensibilisation locale et les injections de cocaïne sont souvent employées à cet effet; elles ne sont pas non plus sans donner lieu parfois à des accidents plus ou moins graves. Une méthode préconisée par M. le docteur Dumont semble devoir rendre de réels services à ceux, et ils sont, hélas! bien nombreux, qui doivent recourir à l'intervention du dentiste. C'est l'application sur la gencive d'un tampon imbibé de gaïacol; cette substance donne une anesthésie locale suffisante pour permettre d'introduire l'aiguille qui doit insensibiliser les parties profondes; elle ne provoque jamais d'accident général.

A la Société de thérapeutique, M. le docteur Fereira fait part des succès qu'il a obtenus en administrant l'asaprol comme désinfectant dans la fièvre typhoïde. Il fait remarquer que l'emploi des antiseptiques insolubles comme le naphtol, le salol, etc., pour le traitement de cette maladie, tend aujourd'hui à être abandonné par beaucoup de praticiens, à la suite de discussions et de travaux récents qui semblent démontrer qu'il ne s'agit pas d'atteindre directement les germes pathologiques implantés sur l'intestin, mais de produire une antiseptie interne, plus générale, au moyen de sels solubles.

M. Fereira, qui habite le Brésil, a observé dans six cas de fièvre typhoïde l'effet de l'asaprol (naphtol monosulfonate de calcium), et il a constaté une amélioration notable et rapide par l'absorption de 2 ou 3 grammes par jour en cachets ou en potion. Les personnes d'âge très différent, vieillards et enfants, le supportent, d'après lui, facilement même pendant plusieurs jours de suite. Il explique l'effet produit par cet agent en faisant observer qu'il a une action agglutinante caractéristique sur le bacille typhique et il estime que, dans ces conditions, il y a probablement une antiseptie générale du sang.

*
* *

Les fontaines lumineuses ont été l'un des plus grands succès de l'Exposition de 1889 et il est probable qu'en 1900 on ne manquera pas d'en installer de nouvelles; car on pourrait difficilement trouver un plus joli spectacle à offrir au visiteur que ces eaux jaillissantes, aux couleurs variées et changeantes. On sait que le principe de ce genre de fontaines consiste à éclairer puissamment le jet à sa base, en interposant entre lui et la source de lumière des verres colorés qu'on peut changer à volonté. Le système employé ordinairement pour faire ce changement des verres est simple comme conception, mais assez compliqué comme exécution quand il s'agit d'avoir un assez grand nombre de couleurs. Les verres sont montés sur des châssis qui glissent sur des coulisses et, au moyen d'un système de chaînes et de leviers, on les fait passer l'un ou l'autre à volonté devant le foyer lumineux. Pour faire cette manœuvre pendant toute une soirée, et sur un grand nombre de jets, il faut un per-

sonnel assez nombreux ; mais voici une disposition (fig. 5), employée par M. Adamof de Bakou, qui nous paraît plus pratique, car elle permet de faire les change-

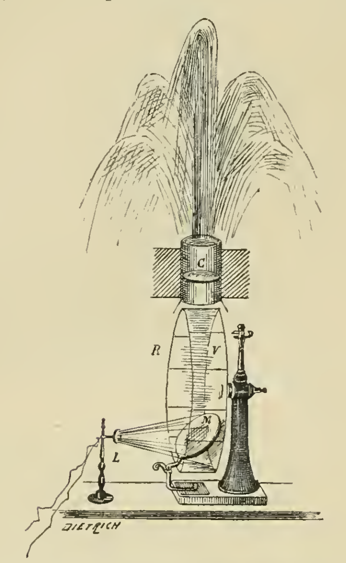


Fig. 5. — Fontaine lumineuse automatique.

Les verres de couleur V sont montés sur une roue polygonale R actionnée par un moteur. La lumière de la lampe électrique L est renvoyée au condensateur C par un miroir incliné M formant réflecteur.

ments d'une façon automatique. Les verres V sont montés sur une roue polygonale R qui tourne lentement sous l'action d'un moteur électrique ou hydraulique ; en bas se trouve un miroir M, incliné à 45 degrés, qui renvoie vers le châssis du haut les rayons lumineux provenant d'une lampe à arc L ; de cette façon chaque verre vient successivement colorer le jet d'eau, qui change ainsi constamment de couleur. Mais, si l'on veut prolonger chacune des colorations pendant un temps plus ou moins long, ce qui est peut-être préférable au point de vue de l'effet, on peut facilement arriver à ce résultat en munissant le moteur d'un mécanisme spécial qui fait avancer la roue par saccades plus ou moins rapides. Avec de telles dispositions un seul homme peut surveiller plusieurs postes et dans un endroit où il n'y aurait qu'une seule installation, comme dans certains hôtels ou dans les fontaines publiques isolées, on peut même se passer de surveillant.

*
* *

Si on n'avait pas de côtes à monter, combien le nombre des cyclistes, déjà si respectable, n'augmenterait-il pas encore ! Un jour viendra, dans le courant du XXe siècle, où on fera le long des voies ferrées des pistes spéciales pour les vélos. Ce serait peut-être un peu trop demander à la bienveillance, bien connue, des Compagnies de chemin de fer pour le bon public ; elles craindraient probablement de tirer, comme on dit, sur leurs pigeons, à moins cependant qu'elles n'y trouvent leur compte d'une autre façon en faisant payer une redevance à ceux qui useraient de cette piste. Mais, à l'époque encore lointaine où on en sera là, les trains seront peut-être remplacés par les ballons, et on sera trop heureux d'utiliser ainsi les voies ferrées. En attendant, le pédalage idéal sur une route plate est réservé aux agents de la voie, qui n'en usent pas du reste, et pour cause ; mais voici un inventeur qui leur propose, puisque le terrain n'est pas suffisamment uni, de se servir du rail lui-même, sans être pour cela un équilibriste hors ligne. A cet effet il construit un dispositif spécial, léger, démontable, qui s'ajuste rapidement à une machine ordinaire (fig. 6). Pour assurer le guidage parfait, il attache au cadre, de façon qu'ils arrivent un peu au-dessous des roues, deux petits bâtis qui portent des roulettes frottant sur le côté latéral du rail ; en outre, au moyen de deux tiges en forme de trian-



Fig. 6. — Bicyclette disposée pour courir sur les rails d'une voie de chemin de fer.

De petits galets ajustés au niveau inférieur des roues appuient sur la partie latérale du rail.

gle, attachées aussi au cadre, il dispose une petite roue, dont le bandage est semblable à celui des roues de wagon, destinée à suivre le rail opposé. Tout cela alourdit évidemment un peu la machine et augmente les frottements, mais la piste est si unie

et si plate qu'il y a une large compensation. Inutile de faire remarquer que le signal avertisseur, trompe, sonnerie ou grelot, devient inutile ; il est préférable de se déranger pour laisser passer les trains.

*
* *

Dans les grands parcours comme il y en a sur les lignes américaines où les trains peuvent circuler pendant des journées entières sans s'arrêter, il y a une cause majeure qui impose des stations plus ou moins prolongées : c'est l'alimentation d'eau pour la machine. On ne peut, sans charger outre mesure le convoi, emporter une quantité suffisante pour d'aussi longs parcours. Aussi, pour pouvoir passer outre, a-t-on eu recours à un artifice ingénieux qui permet d'emplir le réservoir du tender sans arrêt. Pour cela on dispose (fig. 7), le long de la voie et entre les rails, un canal B en tôle de 200 ou 300 mètres de long dans lequel on met de l'eau ; le tender est muni d'un conduit, analogue à un tuyau de poêle, qui traverse le fond du réservoir d'eau dont il est muni. L'extrémité supérieure de ce tube débouche au niveau de l'eau dans le tender et l'extrémité inférieure A, qui est recourbée en avant, peut descendre ou monter de quelques centimètres; cette manœuvre est faite par le chauffeur au moyen de leviers qui aboutissent à son poste. Dès qu'il arrive sur le canal disposé sur la voie, il abaisse donc cette partie du tube dont l'extrémité horizontale vient rencontrer l'eau du canal et la vitesse du train suffit à la refouler jusqu'en haut, pour la déverser dans le réservoir. Maintenant que beaucoup de locomotives sont chauffées au pétrole, on pourrait les alimenter de combustible de la même manière et les trains directs rouleraient sans aucun arrêt entre les stations extrêmes de la ligne.

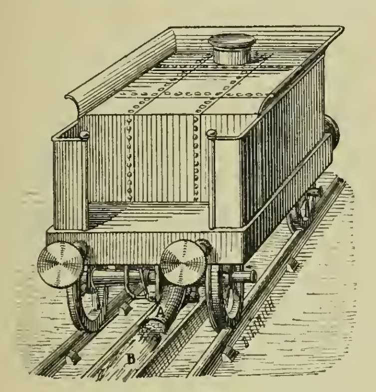


Fig. 7. — Disposition permettant d'alimenter le réservoir d'un tender de locomotive sans arrêter le train.

A, tube recourbé que le mécanicien abaisse au moment où il arrive au-dessus d'un canal B de 200 ou 300 mètres de long contenant de l'eau. Celle-ci est refoulée dans le tube par le seul fait de la marche du train.

*
* *

On ne se faisait pas une idée bien nette du fond de la mer jusqu'à ces derniers temps où la pose des câbles télégraphiques a nécessité une étude complète des endroits où ils doivent reposer. Dans une conférence faite dernièrement à l'Union coloniale française, M. J. Depelly a donné des renseignements très intéressants à ce sujet. Les sondages de la marine sont surtout faits en vue d'établir la position d'écueil et par suite ont lieu principalement aux approches des côtes ; en pleine mer il importe peu de savoir si on a 150 ou 3 000 mètres sous soi. Pour la pose d'un câble il est, au contraire, très important de se rendre compte s'il se trouvera sur un fond plat, une vallée, ou si, suspendu entre deux mamelons plus ou moins rapprochés, il ne risque pas de se rompre sous son propre poids. Des études qui ont été faites à ce sujet il résulte qu'en général, lorsqu'on atteint certaine profondeur, la régularité du fond est remarquable. Les sondages opérés dans la Méditerranée n'indiquent pas un maximum de plus de 3 500 mètres ; ceux de l'Atlantique rarement plus de 6 000 ; quant au Pacifique, les sondages faits par les Anglais donnent 9 400 mètres aux environs de Tongatabou, dans l'archipel polynésien ; c'est, croyons-nous, la plus grande profondeur connue. Dans l'Atlantique nord les pentes sont assez régulières et assez douces pour que (quand il sera à sec !) on puisse faire facilement en voiture le trajet des côtes d'Irlande à Terre-Neuve. C'est du moins l'opinion de M. Huxley, savant anglais qui a spécialement étudié la question. Le sol est aussi uni qu'une belle plage à marée basse ; à partir de la côte on a une pente douce d'une centaine de lieues qui mène à une plaine de 400 lieues, située actuellement à 4 000 ou 5 000 mètres de la surface de l'eau ; ensuite on remonte par une pente douce de 150 lieues jusqu'à Terre-Neuve. Voilà le vrai terrain des cyclistes de l'avenir ! En attendant, pour un câble télégraphique, c'est un excellent lit où il peut reposer en sécurité pendant de longues années.

G. Mareschal.

Les renseignements de cet article sont donnés au point de vue scientifique et en dehors de toute réclame. Aussi il ne sera pas répondu aux demandes d'adresses ou de renseignements commerciaux.

ÉVÉNEMENTS GÉOGRAPHIQUES
ET COLONIAUX

Marchand est rappelé.

Voici la troisième chronique qui parle de lui ; elle ne se terminera point, ainsi que les deux précédentes, par des paroles de joyeuse espérance. Le rappel de Marchand par le gouvernement français est, sans nul conteste possible, un échec, et un échec d'autant plus douloureux qu'il affecte davantage notre amour-propre.

Depuis deux ans, tous ceux qui s'intéressent, en France, à l'expansion de l'influence française suivaient avec émotion dans leur marche à travers le continent noir ces hommes hardis. On savait peu de choses de leur programme et de leur but; on devinait, à défaut d'indications officielles, qu'ils allaient vers le Nil, qu'ils essayeraient de donner la main à cette monarchie abyssine sur laquelle nous fondions, jusqu'en ces derniers temps, de si grandes espérances, qu'ils sépareraient les Anglais d'Egypte et les Anglais d'Ouganda. On ne pouvait qu'admirer un plan aussi audacieux. Il s'agissait de contrecarrer ouvertement un dessein que l'Angleterre avait formé depuis de longues années. L'Angleterre avait dit : « La vallée supérieure du Nil est sous mon influence. » Nous refusons de reconnaître cette prétention : « Et si l'Angleterre se fâche? » disaient quelques gens bien avisés. « L'Angleterre, se fâcher sérieusement? Baste! elle a été si bonne enfant au Siam, à Madagascar, en Tunisie! Elle ne veut que *bluffer*. Montrons les dents. Elle reculera. »

L'Angleterre s'est fâchée sérieusement. Pensez donc! C'est le lendemain de la grande victoire d'Omdourman, en pleine fièvre d'excitation patriotique, à l'heure où enivrait tous les cœurs anglais la joie d'avoir enfin vengé Gordon et de croire assurée la réalisation du rêve de Cecil Rhodes : l'Afrique, du Caire au Cap, à l'Angleterre, qu'est arrivée la nouvelle de l'occupation de Fachoda par les Français. Du coup, l'ivresse est tombée; la désillusion a été cruelle; dans toutes les colonnes des journaux britanniques, des poings se sont dressés vers la France, qui troublait la digestion d'une telle victoire. Nous en avons entendu de belles sur notre compte! Mais nous disions : « Laissons faire. Notre gouvernement a eu ses raisons d'agir; s'il est allé à Fachoda, c'est qu'il est certain d'y pouvoir rester. Attendons la fin. »

La fin est venue : Marchand est rappelé.

C'est que l'Angleterre ne s'est pas contentée de nous manifester son sentiment par la voie des journaux et des discours. Elle a préparé délibérément la guerre.

Elle a réuni une escadre spéciale à Plymouth, décidé la formation d'une escadre de réserve, levé les marins de la garde de ses côtes. Le 2 novembre, l'arsenal de Woolwich expédie 300 tonnes de matériel de guerre à Malte et, le lendemain, 300 tonnes à Gibraltar. Le 4, on apprend que l'Angleterre achète, en Amérique, 575,000 gallons d'alcool, destinés à la fabrication de la poudre sans fumée et tout le charbon disponible. Chaque jour ce sont des armements nouveaux, des mouvements de vaisseaux et de troupes. Nous ne pouvions nous empêcher de songer à l'époque qui précéda la guerre de Sept ans et à cet inexpiable attentat de la nation anglaise, donnant, en 1755, l'ordre à l'amiral Boscawen de tomber *sans déclaration de guerre* sur nos escadres et sur nos vaisseaux marchands : Boscawen nous prit 300 navires, 10,000 matelots et pour 40 millions de francs de cargaison. Nous ne pouvions. non plus, nous empêcher de nous rappeler le discours encore récent (25 octobre 1894), où lord Roseberry, alors premier ministre, disait : « Je crois que cette nation-ci est unie et résolue, dans les questions de politique étrangère, comme elle ne l'avait jamais été auparavant à un tel degré. Je crois que le parti d'une petite Angleterre, d'une Angleterre réduite, dégradée, neutre, prête à toute soumission, est mort... Le *souvenir d'Azincourt* n'est pas évanoui; il nous faut rester à la hauteur de ce souvenir et de cet idéal. »

Tandis que la nation anglaise, unie derrière ses chefs, se préparait virilement à la guerre, que faisait la France?

Son ministre civil de la marine, dans un voyage d'études en Corse et sur les côtes de l'Algérie-Tunisie, donnait la démonstration officielle de notre faiblesse navale. Les ministres de la guerre étaient abattus les uns après les autres; à deux reprises, coup sur coup, l'état-major général de l'armée recevait un nouveau chef. Ne disons rien de la guerre civile latente, de la criminelle division des citoyens en deux camps : les partisans de la justice, les partisans de l'armée nationale, comme si l'armée d'une République pouvait être autre chose que la vengeresse du droit! Mais il faut se rappeler les tristes heures que nous avons vécues depuis un mois, depuis une année entière, pour s'expliquer la décision d'évacuer Fachoda. La question était simple : l'Angleterre armait, voulait la guerre ; nous étions dans des conditions morales et matérielles qui ne pouvaient faire présager qu'un insuccès.

Nous avons reculé. Ne fûmes-nous point sages? Mais ceux qui nous ont préparé cette humiliation — ne nommons personne ; nous ne pouvons cependant oublier que Marchand fut poussé en avant surtout par le *ministère des affaires étrangères* — ont-ils été sages, ceux-là, et que penser d'eux? Il est regrettable, certes! que la responsabilité ministérielle ne soit en France, comme bien d'autres responsabilités, qu'un mot. L'amour-propre du pays est froissé, ses intérêts futurs lésés : ce serait une satisfaction, pour cette justice dont on parle tant, que de tirer au clair les origines de la mission.

Reste un autre point.

Le 4 novembre, au soir, une note officielle annonçait : « Le gouvernement a résolu de ne pas maintenir à Fachoda la mission Marchand. » Nous évacuons; mais jusqu'où nous retirons-nous? Le Bahr-el-Gazal, où notre drapeau flotte sur vingt postes : Rafaï, Sémio, Fort-Hossinger (Tambourah), Dem-Ziber, l'ancienne capitale de Lipton-Bey, Roumbeck, Kodjalé, poste des Rapides, Fort-Desaix, Djour-Ghattas, l'évacuerons-nous aussi? Et, surtout, cette question d'Egypte, que devait rouvrir la seule présence de Marchand à Fachoda, l'abandonnerons-nous définitivement? Certes, on est loin d'avoir tout réglé. Ecoutez lord Salisbury, disant au grand banquet offert à Kitchener, le 4 novembre : « Je ne veux pas dire que toutes les causes de discussion ont disparu entre le gouvernement français et nous-mêmes ; il n'en est probablement pas ainsi. » Savez-vous comment les journaux anglais traduisaient ces paroles peu rassurantes? Le *Times* déclare : « Il ne saurait être question d'accorder à la France un débouché sur le Nil. » La *Saint-James Gazette* affirme que le moyen le meilleur de couper court à toutes ces questions est de proclamer le protectorat anglais sur l'Egypte. Dans le même temps, malgré la déclaration officielle française d'abandon de Fachoda, l'Angleterre continue ses armements et remplit le monde du bruit de ses préparatifs ; les navires de la flotte d'instruction de la mer du Nord rentrent en hâte pour s'armer et embarquer du charbon. De toute nécessité, il nous faudrait donc aujourd'hui, à nous autres citoyens, beaucoup d'union, à nos gouvernants beaucoup de sagesse, à tous beaucoup de patriotisme. Mais, hélas! dans les négociations qui vont s'ouvrir — et dont nous ne parlerons plus que pour commenter les résultats — nous arrivons au lendemain d'une reculade ; peut-il ne point se faire que notre dignité en soit atteinte, notre confiance ébranlée? L'Angleterre affiche l'intention d'en profiter, de pousser son avantage : nul ne peut dire quels événements vont suivre.

* * *

Aussi bien tout se tient-il dans la politique générale. Avez-vous remarqué, ces jours derniers, dans l'avalanche des télégrammes relatifs aux armements anglais, un détail curieux? Il s'agissait de Fachoda, un marécage perdu au centre de l'Afrique, et l'on nous annonçait que l'Angleterre faisait de grands préparatifs à Plymouth et... dans le golfe du Petchili. A Weï-Haï-Weï, les sept navires de guerre anglais prennent leurs dispositions de combat ; à Tché-Fou, le *Victorious*, le plus formidable cuirassé qui se trouve dans les mers d'Extrême-Orient, gorge ses cales de charbon ; à Hong-Kong, on monte les canons de siège, on concentre les canonnières. Qu'est-ce à dire? L'explication était facile à trouver. Le lecteur sait qu'il est de mode, depuis trois ou quatre ans, chez nos voisins d'outre-Manche de se lamenter sur la politique extérieure de leur gouvernement. A les en croire, l'Angleterre aurait été mise en échec sur tous les points du globe : la Tunisie, la boucle du Niger, Madagascar, le Siam auraient dû devenir terres anglaises! La Chine leur échappe! Leurs ministres ont cédé partout devant la France et devant la Russie! Les bons apôtres! Ils voudraient frire le globe et accusent ceux qui tiennent la queue de la poêle d'aller trop lentement.

Il semble que ces reproches aient agacé les ministres anglais : comme, à la nouvelle que le drapeau tricolore flottait à Fachoda, le mécontentement de leurs électeurs devenait de la frénésie, ces ministres ont résolu de jouer le tout pour le tout. Ah! on les accusait de reculer devant la France! On allait bien voir! D'où articles de journaux, discours comminatoires, armements. La France a cédé : premier triomphe. Mais on les accusait également de reculer, en Chine, devant la Russie : d'où les armements qu'on annonce dans les mers de Chine. C'est ici, surtout, que la situation pourrait tourner à l'aigre. Dans une guerre avec l'Angleterre, la Russie serait bien moins vulnérable que la France ; elle, de plus, pourrait rendre coup pour coup : il lui est aussi facile d'envahir l'Inde et d'aller à Pékin — du moins au printemps — qu'il nous serait difficile de descendre sur le littoral anglais.

Et cette question se pose : la Russie, en face des exigences de sa vieille ennemie, montrera-t-elle notre magnanimité d'âme? Reculera-t-elle? Nous ne faisons, pour aujourd'hui, qu'indiquer la gravité de cette

question et montrer le lien qui la rattache à la question de Fachoda. Depuis que nous avons parlé ici de la Chine, depuis un an, bien des événements se sont produits sur le territoire de cet énorme empire : nous les grouperons et tirerons les enseignements qu'ils comportent, dans une future chronique, peut-être la prochaine.

* * *

En manière d'introduction à cette étude d'ensemble, peut-être ne sera-t-il point inutile aujourd'hui de donner une idée de nos possessions en Indo-Chine. L'arrivée récente de M. Doumer en France et, nous le craignons, les prochains événements de Chine donneront aux notes qui vont suivre quelque intérêt d'actualité.

Il est manifeste que dans les intentions de la France, conquérant la Cochinchine et le Cambodge, l'Annam et le Tonkin, le Laos — un magnifique empire dont la superficie excède de la moitié celle du sol métropolitain et que peuplent vingt millions de sujets, — la pensée de se dédommager de la perte de l'Inde est entrée pour une large part. Il s'agissait, de plus, de nous ouvrir des routes vers les marchés de la Chine intérieure, de forcer les « portes de derrière » du Céleste-Empire. Or, depuis 1884, année où nous nous emparâmes du Tonkin, nous avons dépensé, en Indo-Chine, *six cents millions* de francs. A ce prix, avons-nous réussi dans nos projets? Ce pays est-il pour nous une Inde nouvelle? Nous a-t-il servi à développer notre commerce avec la Chine? La réponse est courte : le commerce de l'Inde anglaise s'élève à 2,500 millions de francs, celui de l'Indo-Chine française à 277 millions; le transit entre la mer de Chine et le Yunnan, à travers le Tonkin, varie entre 6 et 8 millions. Enorme trafic avec la Chine! Nouvelles Indes! Nous avions rêvé.



LES QUESTIONS D'EXTRÊME-ORIENT
L'INDO-CHINE FRANÇAISE

Efforçons-nous cependant d'être justes. S'il est vrai que les six cents millions dépensés là-bas ont été presque uniquement consacrés à des dépenses militaires non toujours indispensables; s'il est vrai que, pour la mise en valeur agricole, industrielle, commerciale du pays, fort peu a été fait; s'il est vrai que la politique des gouverneurs généraux n'a pas toujours été très pratique, ni même très habile, et que chaque gouverneur a eu la sienne, il ne faudrait pas oublier ceci : les Anglais sont dans l'Inde depuis deux cents ans, et nous sommes au Tonkin depuis quinze ans; l'Inde est autrement étendue, fertile et peuplée que l'Indo-Chine, aux vallées plus étroites, aux deltas plus restreints; nous avons achevé à peu près complètement la pacification des régions occupées; on ne peut nier que depuis cinq ou six ans de grands efforts n'aient été faits et quelques

résultats obtenus. C'était un peu notre faute, si nous avions rêvé trop beau ; soyons plus modestes, et nous nous réjouirons de l'œuvre accomplie.

La grande culture de ces basses terres d'Extrême-Orient, longtemps inondées par les eaux que précipite sur elles la mousson du Sud, sans cesse imprégnées d'humidité, sans cesse chauffées par un soleil ardent, c'est le riz. L'énorme delta du Mékong, qui constitue presque tout le Cambodge, presque toute la Cochinchine, en exporte déjà de notables quantités : 108,000 tonneaux en mai dernier; et cependant cette culture s'y étend encore : on va l'introduire dans la Plaine des Joncs, jusqu'ici à peu près improductive. Au Tonkin, le delta du Fleuve-Rouge est beaucoup plus petit et plus peuplé : la récolte y est insuffisante; aussi de grands efforts sont-ils faits pour augmenter, grâce à l'irrigation artificielle, l'étendue des rizières; 30,000 piastres étaient consacrées à cet objet en 1897, et 318,000 en 1898.

Les autres productions agricoles sont fort nombreuses; mais la plupart n'ont guère donné jusqu'ici que des espérances. Le coton, cependant, prend une place relativement considérable dans les transactions du Haut-Laos avec la Chine. Dans le delta du Fleuve-Rouge, la culture la plus importante, après celle du riz, est la culture de la canne à sucre, qui se rencontre aussi dans le territoire de Langson ; dans l'Annam, Quang-Naï est le centre principal de production du sucre : exportation, en 1896, 5,880,000 kilogrammes. Le poivrier est exploité à Hâtien (Cochinchine) et dans l'île de Phu-Quôc; le tabac, dans l'Annam; des essais de pavot à opium ont été faits dans le Haut-Laos et le Haut-Tonkin, où l'administration vient de faire distribuer 500 kilogrammes de semences venues de l'Inde. La culture du thé a donné des résultats remarquables en Annam, dans les environs de Tourane; des pépinières de ce précieux arbrisseau ont été créées dans le Haut-Laos, à Muong-Hon, et au Tonkin, à Langson ; on sait que le meilleur thé de Chine vient des frontières du Laos français. La culture du caféier se développe au Tonkin et dans la Cochinchine, dans l'arrondissement de Chaudôc, où une caféière de 1 hectare 30 ares a produit cette année 500 kilogrammes ; elle vient d'être introduite dans l'Annam. Une plantation de vigne a réussi au cap Saint-Jacques. La badiane, qui donne l'anis étoilé, est l'objet d'un commerce important dans les territoires de Yen-Thé, de Mon-Cay et de Lang-Son, au Tonkin ; l'indigo est cultivé dans la Cochinchine, à Chaudôc; le ricin, au Tonkin, à



L'INDO-CHINE FRANÇAISE — EN ANNAM : LE CHEF DES BONZES

Bac-Ninh. La cardamome, produit du Bas-Laos et du Cambodge, a pour marché principal Pnom-Penh. Le caoutchouc se découvre de plus en plus abondant dans les forêts de la Cochinchine, du Laos, du Haut-Annam; un premier envoi a été fait cette année à des maisons de France; la gutta-percha a été trouvée en mars dernier dans le sud-ouest cambodgien. Le delta du Fleuve-Rouge, l'Annam cultivent le ver à soie. L'élevage a été tenté sur divers points; l'Annam possède aujourd'hui cinq dépôts d'étalons. Enfin l'exploitation forestière est en progrès, surtout au Tonkin.

Les richesses naturelles, on le voit, abondent et il semble qu'on veuille commencer à les exploiter systématiquement.

M. Doumer, après avoir institué dans chaque colonie une Chambre d'agriculture, élue par les colons, a créé, le 4 mars dernier, une *Direction de l'Agriculture et du Commerce de l'Indo-Chine :* la Direction doit (art. 2 de l'arrêté) « s'occuper spécialement du développement de la colonisation française, de l'introduction des cultures nouvelles, de l'amélioration et de l'extension des cultures existantes ». A l'initiative du gouverneur a répondu la bonne volonté des colons. En 1888, 305 hectares seulement avaient été concédés; en 1897, l'ont été 38,795 hectares et, dans les deux premiers mois de 1898, 20,415. Dans le Cambodge, les demandes de concessions rurales commencent à être nombreuses; en Cochinchine, une société vient de solliciter la concession de 100,000 hectares, dans la Plaine des Joncs.

Ce qui retarde cette mise en valeur du sol, c'est d'abord la pénurie de la main-d'œuvre (les plateaux sont presque déserts; le Laos est à peine peuplé; au Tonkin, le système du métayage, aujourd'hui généralement accepté, est d'introduction récente); c'est ensuite l'absence de voies de communication. Après avoir dépensé en Indo-Chine 600 millions, nous n'y possédons que deux courtes lignes de chemin de fer : au Tonkin, celle de Phulang-thuong à Langson (106 kilomètres); en Cochinchine, celle de Saïgon à Mytho (50 kilomètres). Un beau projet, il est vrai, et fort complet, a été conçu, élaboré, approuvé, etc. : il comporte un grand central indo-chinois, de Laokaï, sur la frontière de Chine, à Pnom-Penh, dans le Cambodge, viâ Hanoï, Nam-Dinh, Vinh, Hué, Tourane, Qui-Nhon, Nha-Trang, Phan-Tiet, Saïgon; embranchements: Hanoï-Haïphong, Tourane-Hué-Savaneket (de la mer au Mékong moyen).



L'INDO-CHINE FRANÇAISE
PNOM-PENH, CAPITALE DU CAMBODGE : LE PALAIS DU ROI

Mais... ce n'est qu'un projet. En attendant les chemins de fer, on creuse les arroyos de Cochinchine; on crée quelques routes en Annam : de Tourane à Hué, à Ai-lao; on construit des ponts à Hué, à Hanoï, des appontements à Tourane, à Qui-Nhon. Ce ne sont que des pierres d'attente. La locomotive seule créera l'industrie indo-chinoise; à l'heure actuelle, malgré l'exploitation de la houille du Tonkin à Kebao, à Hon-gay, de l'Annam à Tourane, cette industrie n'existe pas : un peu de soie tissée au Tonkin, des allumettes et des pavés de bois fabriqués à Vinh, du papier à Hanoï, le riz décortiqué et blanchi à Cholon, tel est son bilan, ou à peu près.

Comment, s'il en est ainsi, s'étonner de la petite importance du commerce indo-chinois? Il avait, en 1885, dans les premiers commencements de la conquête, une valeur de 176 millions; cette valeur, aujourd'hui, n'est même pas doublée (277 millions). Seuls, le Cambodge et la Cochinchine vendent plus qu'ils n'achètent (90 millions contre 52); l'Annam importe pour 4 millions, exporte pour un et demi; le Tonkin importe pour 28, exporte pour sept et demi! Encore faut-il ajouter que, même sur les marchés de nos colonies, les marchandises anglaises et allemandes font aux nôtres une concurrence le plus souvent victorieuse : « Nos articles ne répondent ni au goût, ni aux besoins des populations auxquelles ils sont destinés. » (Rapport officiel de M. Doumer, du 30 mai 1898.)



L'INDO-CHINE FRANÇAISE — LE PORT DU TONKIN : HAIPHONG

Une réflexion vient d'elle-même à l'esprit, comme conclusion de cette rapide enquête.

Nous possédons en Asie — et nous possédons aussi en Afrique, avec notre Madagascar, notre Soudan, notre Congo — d'énormes territoires, dont le sol est naturellement riche, mais dont il faut prendre la peine de cueillir les richesses. Pourquoi perdre notre temps, notre argent, nos amitiés à regarder au delà de leurs frontières, à envier le bien d'autrui, à mettre la main sur toute terre vacante? N'est-ce pas toute la politique de ces enfants, dont on dit vulgairement « qu'ils ont les yeux plus grands que la bouche »? La crainte de l'indigestion sera pour ces enfants, et pour nous, le commencement de la sagesse. Profitons de notre déconvenue de Fachoda. Si nous étions sages, nous reviendrions sur notre terre, sur celle que nul ne nous conteste, et nous la travaillerions : « Un trésor est caché dedans ». Ah! si nous étions sages!...

GASTON ROUVIER.

LA MUSIQUE

A la Renaissance, la *Médée* de Catulle Mendès était accompagnée d'une très importante musique de scène de M. Vincent d'Indy.

Le talent de ce compositeur a le mérite, c'en est un très grand même, de susciter des polémiques dans lesquelles ses amis — il en a beaucoup même, et de fort maladroits, parfois — exagèrent autant leur admiration que ses adversaires outrent leur dénigrement.

Au sujet de cette partition, les uns ont dit : « C'est un pur chef-d'œuvre! c'est du Gluck! » D'autres ont répliqué acrimonieusement : « C'est puéril et prétentieux! c'est à faire détester la musique! » Il est un moyen terme qu'il convient d'observer en cette occasion, et auquel je me range.

M. Vincent d'Indy est un travailleur. C'est aussi un pur artiste, dans toute l'acception du mot, car il ignore absolument ce que c'est que de faire la moindre concession au goût du public. Rien qu'à ce point de vue, il mérite un profond respect. Mais a-t-il tort? a-t-il raison?... En cela, sa conscience est seule juge et je crois fermement qu'il n'appartient pas à la critique de formuler autre chose qu'une opinion personnelle. J'attends donc la prochaine exécution au concert symphonique, qui nous a été promise, non pour porter un jugement — en art il ne peut y en avoir, — mais pour donner, comme d'habitude, mon avis et mes impressions sur cette œuvre qui a été exécutée à la Renaissance dans de fort mauvaises conditions acoustiques, et dont mon éminent confrère M. Francisque Sarcey dit : « Je ne suis pas assez musicien pour la goûter. » Cet aveu a le rare mérite d'être franc et de fort bien traduire l'impression que ressent généralement le public à l'audition des œuvres de M. Vincent d'Indy.

C'est très beau d'écrire de la musique! Mais faut-il pourtant songer aussi à ceux qui, appelés à l'entendre, à l'écouter, n'ont pas fait d'études spéciales, ce qui est bien regrettablement le cas de la majorité du public.

On peut m'objecter que l'artiste n'écrit pas pour les ignorants. En cela vous avez mille fois raison; mais, avant de quitter cette thèse qui m'entraînerait beaucoup plus loin que je ne le puis, faute de place, je vous répliquerais que l'œuvrant doit, tout en donnant libre cours à son génie, rester compréhensible et clair : tels Shakespeare, Michel-Ange, Corneille, Beethoven.

En général, l'œuvre de M. Vincent d'Indy exige non seulement une étude approfondie de la science musicale, mais encore et surtout un goût marqué — je ne dis pas snobisme — pour cet art, qui est à la musique ce qu'était le *Balzac* de Rodin à la sculpture.

*
* *

Nous voilà arrivé à l'œuvre musicale qui, le 14 octobre dernier, a le plus retenu l'attention de la critique.

Le Soleil de Minuit, la très jolie comédie lyrique de MM. Nuitter et Beaumont, musique d'Albert Renaud, a trouvé au théâtre des Bouffes-Parisiens une interprétation de premier ordre qui joue et chante, fort bien soutenue qu'elle est dans cette double tâche par le très bon orchestre que dirige un chef d'un rare talent, M. D. Thibault.

Au premier acte, dans un paisible intérieur norvégien, nous assistons à une séance de musique de chambre, justifiée par un agréable quintette, qui dégénérerait bien vite en une vive dispute causée par une fausse note que personne ne veut avouer, mais dont tout le monde s'indigne, si Savine (Mlle Alice Bonheur) n'arrivait plus tôt qu'on ne l'attendait d'un voyage qu'elle vient d'accomplir.

Encore tout émotionnée, elle raconte à son père Olaff (M. Regnard), à sa mère Gertrude (Mme Vigoureux), à sa sœur Christiane (Mlle d'Orby) et à son futur beau-frère Erick (M. Dumontier), en présence de Kanut, le fidèle employé de son père (M. Poudrier), la scandaleuse aventure qui vient de lui arriver et dont nos lecteurs trouveront le récit *in extenso* dans le rondeau que *le Monde Moderne* se fait un plaisir de leur offrir.

Voyageant en diligence, elle avait pour compagnon de route un étranger qui, profitant de son sommeil, l'embrassa au moment même où, minuit sonnant, le soleil semblait se faire un plaisir de caresser de ses rayons d'or pâle, errants en nappes lumineuses à travers l'espace, l'or étincelant de son abondante chevelure. Savine demande à son père, qui joint à son commerce de pelleterie les fonctions de juge de police, une réparation éclatante et une punition pour l'audacieux maraudeur.

Or ce compagnon de route, dont la galanterie fut un peu indiscrète, est un Français. Voyageant pour son père, marchand de gants du boulevard Sébastopol, Gustave Lambert (M. Perrin) vient justement dans la maison d'Olaff pour faire des réassortiments et des achats. Savine le reçoit, ils se reconnaissent.

Toujours fort épris, notre compatriote,

de plus en plus galant, demande la main de Savine. Elle lui est accordée, après qu'Olaff, substituant fort adroitement le père au commerçant et le commerçant au juge de police, a trouvé le moyen, et sans qu'aucune de ces fonctions nuise aux autres, au contraire, de vendre au jeune voyageur des peaux piquées par les vers, de le condamner à une forte amende pour s'être permis d'embrasser sa fille, et de s'être bien assuré, par téléphone, que son futur gendre a rompu toutes relations avec une fort jolie personne qui répond au nom plus faubourien que poétique de Nini Patrouillet.

Les accordailles sont conclues, et, selon la mode norvégienne, les deux fiancés vont parcourir l'Europe tête à tête.

Au deuxième acte, nous sommes à Berne. Savine et Gustave descendent à l'hôtel des Boulangers où il n'y a plus qu'une chambre de libre. Gustave l'arrête pour Savine, et lui, bien mélancoliquement, se contente d'un canapé qu'il s'est empressé de louer pour la nuit. Sur ces entrefaites, Nini Patrouillet (M[lle] Micheline) descend, elle aussi, dans le même hôtel, traînant à sa suite un type d'amoureux transi, M. de Becfigue (M. Dubroca).

Toujours éprise de Gustave, et heureuse de le tenir enfin pour se venger de lui, Nini lui fait une scène épouvantable.

— Des fiancés !... voyageant seuls !... bonne blague !... il peut conter cela à d'autres, mais avec elle, ça ne prend pas ! — Elle ne veut point croire à la pureté de leurs relations et ne veut voir, dans la jeune fille, que la rivale qui l'a supplantée. Et, pour bien ennuyer Gustave, elle le force à lui présenter Savine avec laquelle elle est des plus aimables. La naïveté de la jeune fille finit par la convaincre. Aussi, pour donner une apparence honnête à son compagnon de route M. de Becfigue, le lui présente-t-elle comme son futur fiancé avec lequel elle accomplit, elle aussi, son voyage d'agrément et de sympathisation.

— Deux couples de fiancés ensemble, c'est charmant! s'écrie ingénument Savine. Si vous le voulez bien, Mademoiselle, nous voyagerons ensemble, et je vous invite même à nous accompagner jusqu'en Norvège. Ravie de cette invitation, Nini accepte avec empressement, et — ô ironie du sort ! — sert de chaperon à la jeune fiancée de son ex-ami. Ils mangent à la même table et chantent ensemble les gais refrains des chansons que Nini détaille ironiquement à l'intention de Gustave qui, redoutant d'elle quelque coup de tête, est comme sur des charbons ardents.

Fort aimant et quelque peu exaspéré par ces interminables fiançailles, Gustave profite de la nuit pour être plus entreprenant que jamais auprès de Savine. Il serait peut-être vainqueur si Nini, qui a pris son rôle de mentor au sérieux et veille, — en causant intimement, Savine lui avait déjà fait part des craintes que lui causaient les indiscrètes galanteries de Gustave, — ne soufflait fort à propos la bougie et, favorisant la fuite de la jeune fille à la faveur de l'obscurité, ne se jetait hardiment dans les bras de Gustave. Sauvant l'honneur de la jeune fille, elle se venge ainsi de la plus agréable manière de l'abandon quelque peu cavalier dont elle fut victime.

Au troisième acte, Gustave et Savine, Nini et Becfigue arrivent en Norvège, chez Olaff. Persuadé que sa fiancée lui a accordé, à Berne, ce qu'elle devait lui refuser jusqu'au jour de son mariage, Gustave en fait l'aveu à son beau-père d'autant plus atterré que Savine, demandant à être mariée le plus tôt possible, a terminé sa prière par un : « Il le faut ! » tout plein d'inquiétants sous-entendus.

Après s'être chamaillé avec sa femme qui le rend responsable de la faute de leur fille, Olaff se livre à une enquête de plus en plus embrouillée. Jusqu'à Becfigue qui lui semble aussi coupable à l'égard de Nini Patrouillet que son gendre l'est, selon les apparences, vis-à-vis de Savine ! Et lorsque la petite Christiane — sachant que Savine, tout en ayant été fiancée après elle, se marie avant grâce à ce fatidique : « Il le faut ! » — le prononce et le fait prononcer par son timide fiancé Erick, sans en connaître l'exacte signification, d'atterré qu'il était, Olaff se met en colère et, indigné, les force tous à se marier sans retard, le plus tôt possible.

Lorsqu'ils reviennent de chez le bourgmestre, Nini avoue malicieusement à Gustave l'heureuse substitution qui s'est produite pendant la nuit à Berne.

Comprenant le quiproquo, il s'en égaye et fait partager son hilarité à ses beaux-parents en leur disant tout bas la vérité. N'ayant plus de motifs pour lui en vouloir, ceux-ci ne lui accordent plus la main de Savine par la force des choses, mais de très bon cœur.

Dans cette partition, il y a de bien jolies choses que M[lles] Micheline et Alice Bonheur mettent en relief.

M[lle] Alice Bonheur réalise le type parfait de l'ingénue : elle en a le jeu, la voix et la physionomie. M[lle] Micheline est toujours la fine diseuse que l'on sait ; vive, spirituelle et adorablement jolie dans de fort belles toilettes d'un cachet parisien de bon aloi, elle est au théâtre, après l'avoir été au café-concert, l'étoile dont les scintillements sont de plus en plus étincelants.

GUILLAUME DANVERS.

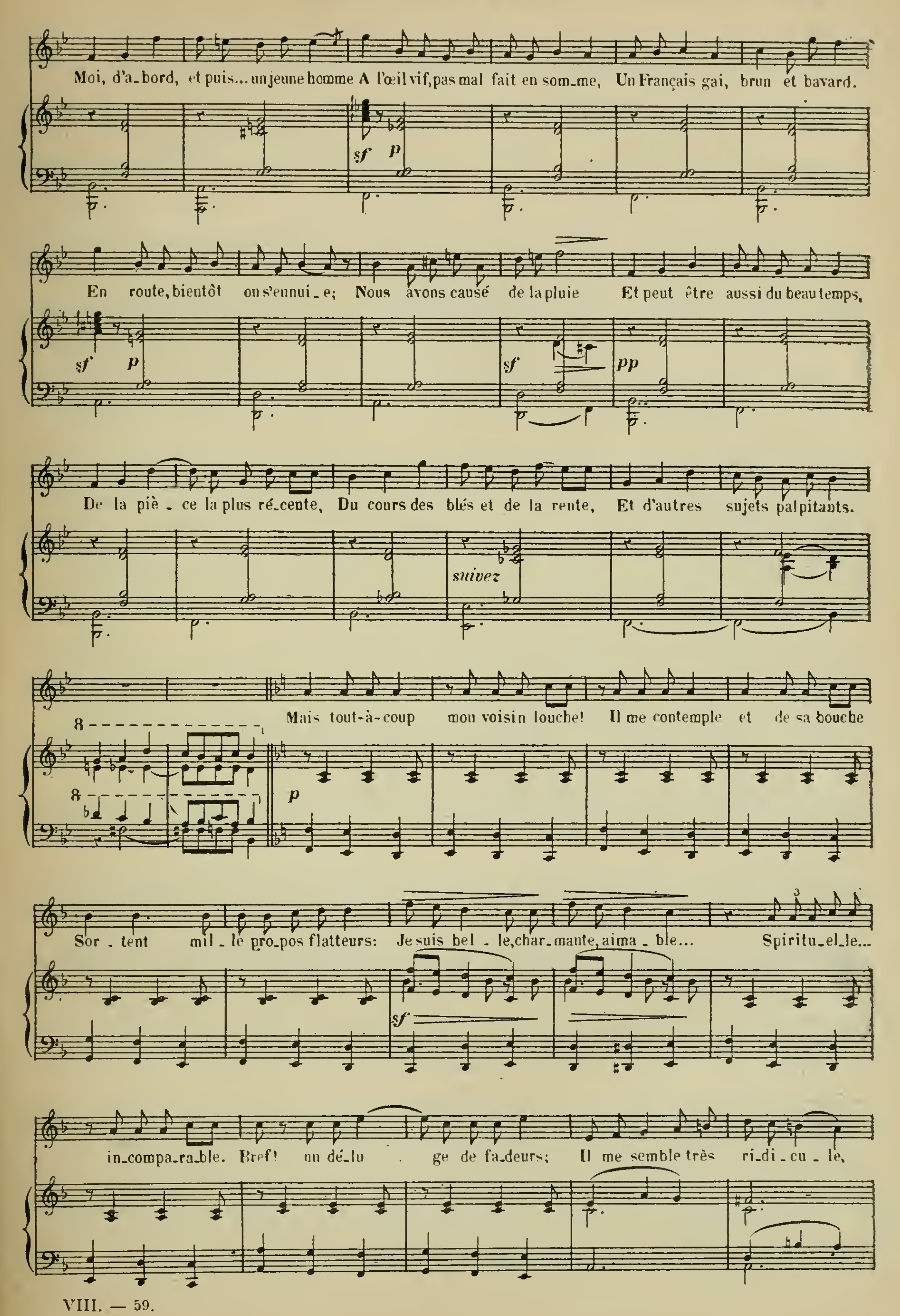
Cl. Paul Boyer. Erick. M. Dumontier. Christiane. Mlle d'Orby. Gustave. M. Perrin. Savine. Mlle Alice Bonheur. Olaff. M. Regnard. Gertrude. Mme Vigouroux. Kanut. M. Poudrier.

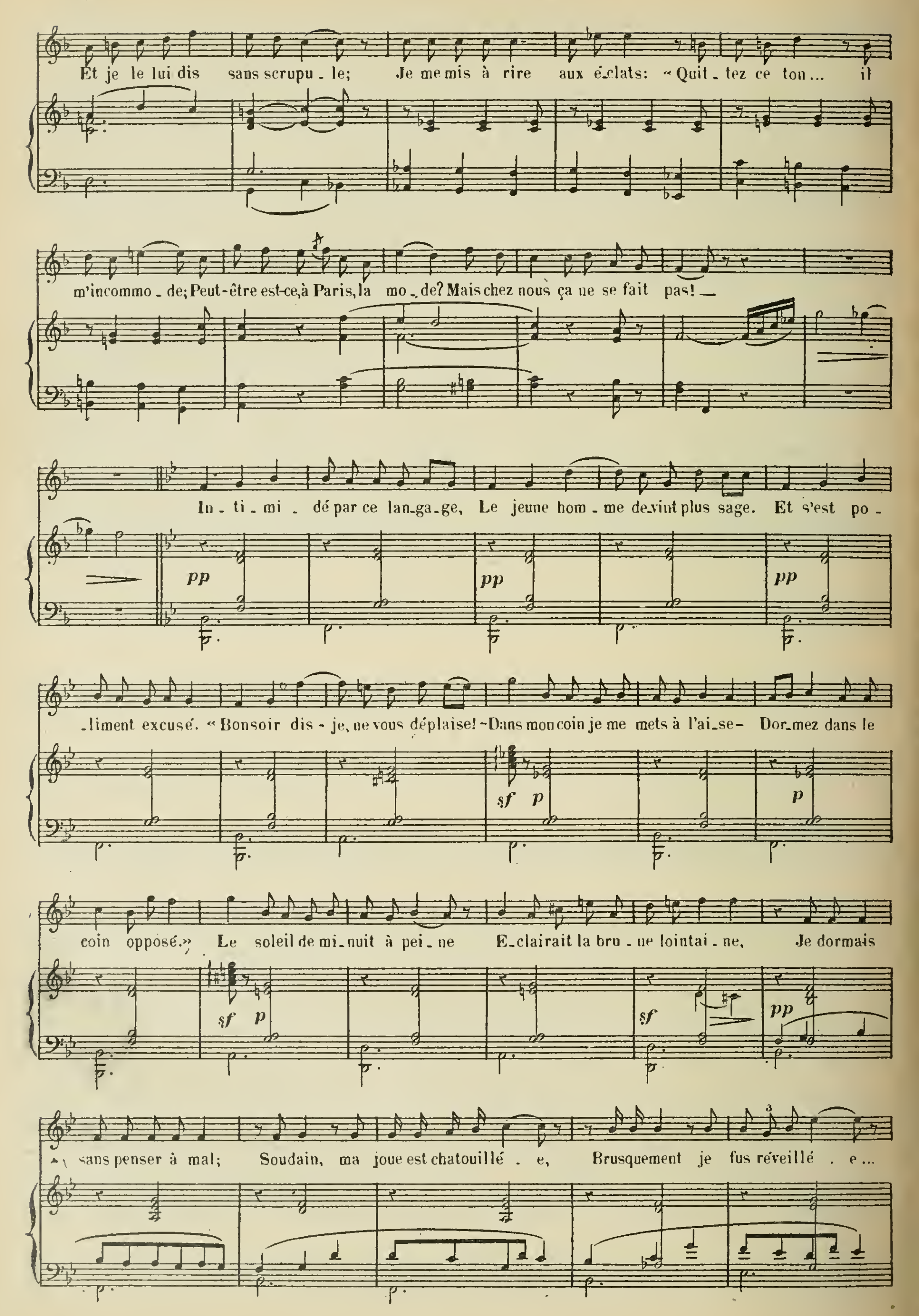
Le Soleil de minuit. — Final du premier acte.

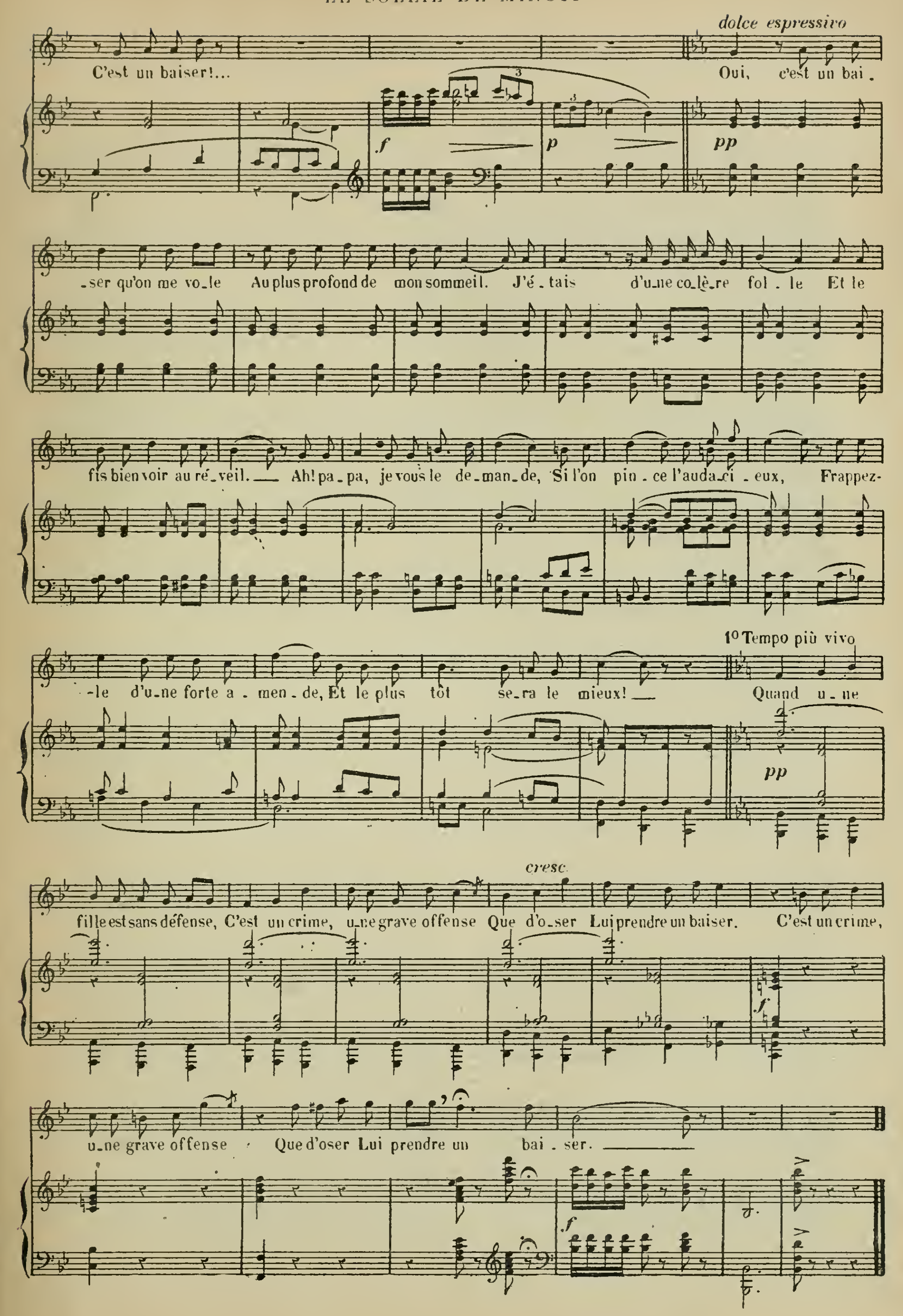
RONDEAU

Chanté au premier acte, par Savine (Mlle Alice Bonheur).




Moi, d'a_bord, et puis... un jeune homme A l'œil vif, pas mal fait en som_me, Un Français gai, brun et bavard.
sf p
En route, bientôt on s'ennui_e; Nous avons causé de la pluie Et peut être aussi du beau temps,
sf p sf pp
De la piè_ce la plus ré_cente, Du cours des blés et de la rente, Et d'autres sujets palpitants.
suivez
8
Mais tout-à-coup mon voisin louche! Il me contemple et de sa bouche
p
Sor_tent mil_le pro_pos flatteurs: Je suis bel_le, char_mante, aima_ble... Spiritu_el_le...
sf
in_compa_ra_ble. Bref! un dé_lu_ge de fa_deurs; Il me semble très ri_di_cu_le,


Et je le lui dis sans scrupu_le; Je me mis à rire aux é_clats: « Quit_tez ce ton... il
m'incommo_de; Peut-être est-ce, à Paris, la mo_de? Mais chez nous ça ne se fait pas! —
In_ti_mi_dé par ce lan_ga_ge, Le jeune hom_me de_vint plus sage. Et s'est po_
_liment excusé. « Bonsoir dis-je, ne vous déplaise! — Dans mon coin je me mets à l'ai_se — Dor_mez dans le
coin opposé. » Le soleil de mi_nuit à pei_ne E_clairait la bru_ne lointai_ne, Je dormais
sans penser à mal; Soudain, ma joue est chatouillé_e, Brusquement je fus réveillé_e...
pp
sf
p


dolce espressivo
C'est un baiser!... Oui, c'est un bai_
f p pp
_ser qu'on me vo_le Au plus profond de mon sommeil. J'é_tais d'u_ne co_lè_re fol_le Et le
fis bien voir au ré_veil. Ah! pa_pa, je vous le de_man_de, Si l'on pin_ce l'auda_ci_eux, Frappez-
1° Tempo più vivo
-le d'u_ne forte a_men_de, Et le plus tôt se_ra le mieux! Quand u_ne
pp
cresc.
fille est sans défense, C'est un crime, u_ne grave offense Que d'o_ser Lui prendre un baiser. C'est un crime,
f
u_ne grave offense Que d'oser Lui prendre un bai_ser.
f

CHRONIQUE THÉATRALE

Un drame romantique, une tragédie presque classique, un drame à prétentions psychologiques et un mélo suivant la formule : tel est le bilan de ce mois de novembre qui est le renouveau des théâtres parisiens.

La Comédie-Française, la Renaissance, l'Ambigu, le théâtre Antoine, ont donné avec entrain l'un après l'autre et avec des fortunes diverses.

Nous allons, sans nous livrer à des réflexions critiques oiseuses, vous raconter, lecteurs, ces quatre pièces que vous êtes appelés à voir jouer, ou, du moins, dont vous aurez ainsi un compte rendu impartial.

Cependant, il est bon de dégager un jugement d'ensemble. Il est à constater que fort heureusement et très dignement, sur ces champs de bataille si différents, le drapeau artistique a été tenu ferme et que si le succès n'a pas été du même ordre partout, partout, du moins, il a été complet et que le grand honneur est plus que sauf.

Ceci dit, commençons.

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Struensée, drame historique, en cinq actes et sept tableaux, de M. Paul Meurice.

Le Struensée, mis à la scène par M. Paul Meurice, s'écarte un peu du Struensée historique. C'est à travers le prisme du romantisme le plus ardent que l'auteur a vu son héros, et, en cela, on ne peut que remercier M. Paul Meurice, qui, au crépuscule de la belle journée que fut sa vie, a su trouver en son âme tant de générosité héroïque, tant de juvénile passion.

M. Paul Meurice a, pour la belle tenue de son personnage, pris seulement le côté généreux de son caractère et l'a développé avec un rare bonheur d'expression et d'énergie.

L'action commence, dans une auberge d'Altona, par une lutte entre Struensée et son père. Le pasteur Struensée supplie son fils de rester au logis, de ne point tenter l'aventure périlleuse d'apôtre ; mais dans les adieux qu'il fait à son père et à sa fiancée Christel, Struensée affirme le but qu'il poursuit :

Oui, mon père, le grand rêve dont je suis fier
N'est pas à moi seul ; c'est ce qui flotte dans l'air,
C'est le souffle nouveau, le souffle d'espérance,
D'amour, de liberté, qui nous vient de la France.
Ah ! mon père, ils sont là, tout un groupe éclatant,
Les philosophes, tous, écrivant, combattant,
Et sur leur siècle à qui l'avenir se révèle
Semant la vérité de la bonne nouvelle.
L'Europe les admire ; ils sont comme des rois.

Christel l'encourage dans son rêve ; comme lui, elle est bercée par l'auguste espoir de temps meilleurs, par l'ardent désir d'une justice planant sur l'humanité. Les adieux sont faits : Christel et le pasteur se retirent. A peine sont-ils sortis qu'une chaise de poste amène un vieillard, cassé, toussotant, sacrant après le froid, les routes et les postillons ; mais à peine installé près du poêle, commodément assis, il redevient plus sociable et lie conversation avec Struensée, qui, entraîné par l'esprit du voyageur, se livre peu à peu à lui. Il lui conte ses rêves, ses chimères ; d'abord sarcastique, frondeur et sceptique, le vieillard interroge Struensée, il fouille son cœur et son esprit ; mais, peu à peu, gagné par l'enthousiasme, la foi, le courage, la haute ambition de cette âme prête à tous les sacrifices, il se laisse aller à son tour et lui impose les mains sur le front, comme pour une bénédiction spirituelle.

Bien, jeune homme, c'est bien... Va donc ! si ton audace
Heureuse, s'attaquant au passé, fait sa place
A l'avenir ; si, pris de la grande fierté
D'établir la justice avec la liberté,
Tu poursuis sans fléchir cette tâche bénie,
Tu seras plus que roi, fils, tu seras génie.

A ce moment, des pandours surgissent, courant après le voyageur à qui ils réclament et reprennent une cassette renfermant des vers du roi de Prusse. Ce vieillard, c'est Voltaire, et Struensée, comme illuminé par les encouragements et les doutes du philosophe, s'apprête à faire les premiers pas sur la route qu'il s'est tracée.

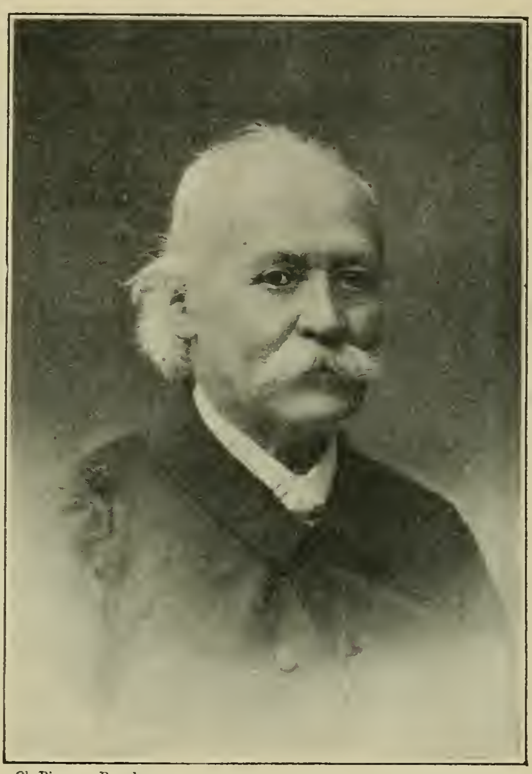
Tel est le prologue dans lequel le personnage de Struensée se pose tout entier, très bien établi, très entier. M. P. Meurice a également très bien dessiné, d'une main sûre, la figure de Voltaire à laquelle M. Barral a donné un saisissant relief. Très étudiée, très bien comprise, cette création fait le plus grand honneur au comédien.

Au second acte, Struensée n'est déjà plus le secrétaire du comte de Rantzau ; il a grandi de cent coudées et est devenu chef de la maison de la reine dont il a sauvé l'enfant rachitique. Le roi souffre d'un mal que les médecins officiels sont impuissants à soulager. La reine intervient, demande que le roi soit remis entre les mains de Struensée. Après une lutte assez vive entre les nobles, Rantzau consent, espérant que, impuissant à soulager le roi, Struensée perdra, dans cette aventure, le pouvoir qu'il tient déjà ; mais Struensée réussit et la reine, obéissant aux idées défendues par lui, affranchit les serfs de

son domaine. Il y a là une très jolie scène, où M. de Féraudy (Erik) soumet à la reine les désirs des serfs qu'il représente, jouée avec une bonhomie charmante et une émotion simple d'un grand effet théâtral. La guerre est déclarée entre la noblesse et Struensée; les seigneurs, sur les biens desquels il ose porter la main, commencent à conspirer contre lui et, à l'acte suivant, Struensée, devenu premier ministre et tout-puissant, se débat au milieu des intrigues qui veulent le renverser. Cet acte presque en entier est rempli par une adorable scène d'amour entre Struensée et la reine, amour mystique et pur, au milieu duquel le jeune homme vit comme dans une clarté sereine d'aurore, sans voir que les abîmes se creusent autour de lui. En effet, à peine la reine est-elle partie, pour conduire l'enfant royal dans une autre atmosphère, que Struensée donne l'ordre d'introduire le chef d'une conspiration arrêté la nuit même. Ce chef, c'est Rantzau; il comparaît devant Struensée, et le cite au tribunal de la Sainte-Vœhme. Il n'a tenu aucune de ses promesses. Ses rêves d'égalité étaient des utopies, le peuple murmure et se fatigue, la reine est compromise. Struensée se défend, mais il se heurte au scepticisme de Rantzau dont l'ironie mordante et hautaine flagelle le premier ministre. Struensée ira donc, lui-même, à la Sainte-Vœhme; il y comparaîtra masqué, entendra ses accusateurs et répondra lui-même aux griefs de l'assemblée du peuple.

Struensée est allé à la séance secrète de la terrible assemblée; il s'est convaincu que le courant qui l'entraîne est impossible à remonter et, devant son inutile effort, devant l'impossibilité de la lutte, s'est condamné lui-même.

A l'acte suivant, le plus terriblement vivant du drame, Struensée a comparu devant la haute cour des nobles; il a été condamné à mort, et Christian VII, qui est là, agonisant dans un fauteuil, attend de voir sa victime, pour lui cracher sa haine, sa colère, avant qu'elle meure. Lui, le roi, lui qui n'a régné qu'à travers la volonté de Struensée, lui dont la vie n'a été sauvée que par la science de Struensée, lui qui lui doit tout, succomberait sous le poids de la reconnaissance s'il n'y échappait par la haine! et quand Struensée paraît, le roi, qui espère voir se courber cette tête qu'il va faire tomber, l'insulte et la méprise; mais la colère est trop forte et, au moment où il va signer l'ordre de mettre l'arrêt à exécution, il tombe l'écume aux lèvres, mourant! Les médecins s'empressent, mais seul Struensée sait dompter le mal. Lui seul peut sauver le roi. Le roi mort, c'est la reine revenue, c'est la vie, le bonheur! Le roi vivant, c'est la mort, c'est l'échafaud, c'est l'honneur de la reine intact. Mais, comme l'a dit Voltaire, un échafaud, c'est un piédestal du haut duquel on se fait entendre des foules, et Struensée sauve le roi! Resté seul avec Rantzau, il explique sa conduite, parle de son rêve, et l'ancien rival, vaincu par tant de généreux honneur, s'incline à son tour et offre à Struensée de favoriser sa fuite; celui-ci ne fuira pas, il lui faut la mort, il la veut, mais il en règle les détails et demande comme dernière faveur de voir la reine le lendemain dans un bal qui a lieu à la cour. On le laissera libre; on taira son procès, sa condamnation; la reine trompée viendra à Copenhague et s'en retournera après la



Cl. Pirou, r. Royale.

M. Paul Meurice, auteur de *Struensée*.

mort de Struensée, semblant ainsi consentante à l'arrêt qui le frappe, et tous les bruits se tairont, toutes les calomnies se dissiperont, après le sacrifice.

Au dernier acte, les choses se passent comme l'a prévu Struensée. Le jeune homme, dont les minutes sont comptées, hâte le départ de la reine, et à peine celle-ci est-elle partie qu'il va se rendre au supplice, lorsque survient Christel. Le vieux père est mort; la rumeur publique lui a appris à elle la défaveur et la condamnation de son fiancé. Dans une scène sobre et pathétique, Struensée lui avoue son amour pour la reine et lui explique pour quelles raisons supérieures il faut qu'il meure. Il s'échappe brusquement des bras de Christel et marche au supplice. Aux cris de la jeune fille affolée la reine accourt, trop tard pour sauver celui qu'elle aime. Une décharge de mousqueterie éclate au lointain. Les deux femmes poussent un dernier gémissement. Struensée n'est plus!

Tel est, dans ses grandes lignes, ce drame historique, d'un romantisme attardé, où l'influence d'Hugo est visible en maint endroit. Même goût de l'antithèse! Il est vrai que ce « Ruy Blas » du Nord prêtait à l'imitation... à moins que le *Ruy Blas* de Victor Hugo ne lui ait été inspiré par les aventures de Struensée... Quoi qu'il en soit, et bien que la forme, encore que des plus soignées, soit inférieure à celle des grands drames du Maître, le fond, du moins, relève de sa superbe école d'enthousiasme et de bonté. M. Paul Meurice a le parfum d'Hugo, avec quelque chose d'adouci, d'évaporé; comme la feuille du joli conte persan, il n'est pas la rose elle-même, mais il a vécu longtemps en sa compagnie.

Struensée a trouvé en MM. Leloir (Rantzau), Le Bargy (Christian VII), Albert Lambert fils (Struensée), Barral (Voltaire), Mlles Lara (la reine), Vanda de Boncza (Christel), etc., une interprétation digne du poème, digne de l'auteur et digne de la Maison qui nous est chère, et à laquelle il faut chaque fois rendre ce témoignage : c'est que pour tout spectacle quel qu'il soit, grand ou petit, de nouveau venu ou bien de vétéran, chacun y paye loyalement de sa personne, donnant, sans marchander sa peine, le maximum de l'effort. Entre nous, c'est ainsi et seulement ainsi qu'on fait et qu'on soutient les bonnes maisons.

***

AU THÉATRE ANTOINE

Judith Renaudin, pièce en cinq actes et sept tableaux de M. Pierre Loti.

Le théâtre Antoine a été, par la première représentation de *Judith Renaudin,* l'objet de beaucoup de curiosité et de conversations. Faut-il ajouter que la curiosité a été un peu déçue? Certes oui, M. Pierre Loti a derrière lui un bagage littéraire qui lui permet d'entendre dire que son théâtre n'est pas du théâtre, qu'il n'en possède ni la langue ni le métier et qu'il a une revanche à prendre. En quelques mots, voici l'intrigue. Nous sommes dans l'île d'Oléron, en 1685, au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. Les dragons viennent d'arriver pour faire respecter la volonté du roi et l'édit est affiché au poteau communal quand le rideau se lève sur le premier acte. Le capitaine des dragons d'Estelan, catholique intransigeant ne comprenant rien au delà de sa consigne, les commande. Sur la place il rencontre Judith Renaudin et, poussé par un camarade, débite à la jeune fille un compliment et un madrigal sur sa beauté. Judith appelle son père, qui, très hautain et très fier, dit à d'Estelan :

— Monsieur le dragon, les persécutions ne doivent commencer que dans trois jours ; d'ici là, nos filles nous appartiennent.

Il fait rentrer Judith et le rideau tombe sur ce premier acte, pittoresque à souhait, très mouvementé et surtout d'une clarté d'exposition qui ne laisse aucun doute dans l'esprit : d'Estelan aimera Judith et celle-ci aimera celui-là, puis nous n'aurons plus qu'à passer avec eux par la série immanquable des épreuves pour arriver au dénouement.

Au deuxième acte, nous sommes chez les Renaudin; on y lit la Bible; le capitaine survient, porteur des ordres du roi ; il fait lire l'arrêt, assigne les délais et, ce devoir rempli, s'excuse auprès de Judith de la liberté qu'il a prise envers elle sur la place.

Au troisième acte, toujours chez les Renaudin, mais cette fois dans les jardins, la scène capitale, la seule qui d'ailleurs emplisse l'acte, se passe entre Judith et une jeune fille de ses amies. Celle-ci revient de Châtelleraull et elle raconte à Judith qu'une jeune protestante s'est rendue auprès du commandant des dragons venus dans cette ville et, par son intervention, a pu adoucir le sort de ses coreligionnaires. Judith est très frappée par ce récit et, après quelques scènes de remplissage, le rideau tombe sur le récit recommencé à la prière de Judith.

Au quatrième acte, nous sommes dans la sacristie de l'église catholique ; le prêtre, un ami des Renaudin, un brave homme, a recueilli et caché les petits protestants que les dragons doivent conduire de force aux moines convertisseurs. La scène est joliment menée entre le curé (Antoine) et

sa bonne, la Benoîte (Mme Marie Laurent). Les enfants sont là quand on signale l'approche du farouche d'Estelan. Vite on cache les enfants ; de la sacristie, ils passent dans l'église, sous l'autel, et le curé reçoit le capitaine ; voilà, enfin, l'aveu tant attendu ! Le capitaine vient prier le curé d'être son interprète auprès de Judith ; il est riche, il possède des terres, il d'un bateau qui les conduira en Hollande, mais les dragons surgissent et font feu. Des cris; une fuite éperdue, et devant un enfant blessé d'Estelan jette son épée, honteux d'accomplir une telle besogne.

Le sixième tableau nous mène au corps de garde des dragons ; un soldat prévient d'Estelan que Judith Renaudin demande à



Cl. Paul Boyer. Renaudin. M. de Max. Judith. Mlle Mellot. Mme Renaudin. Mme Marie Laurent.

Judith Renaudin. — Deuxième acte.

abandonnera l'armée, il épousera Judith et tous deux, inconnus, oublieux du passé, vivront heureux à l'abri des tempêtes mondaines. Le brave curé a beaucoup de peine à faire comprendre à d'Estelan que rien de cela n'est possible; rien ne pourra combler l'abîme qui sépare les deux jeunes gens, car jamais Judith ne reniera la foi de ses pères. D'Estelan s'emporte. Ah ! on le méconnaît. Ah ! on le repousse. C'est bien, il retournera à son devoir, il brûlera les temples, les propriétés, il enlèvera les enfants, tuera les hommes ; on verra ce que c'est qu'un amoureux comme lui. Et d'Estelan s'en va furieux pendant que le bon curé, pas très perspicace, préside au repas des petits protestants. A l'acte, ou plutôt au tableau qui suit, car il dure à peine dix secondes, on est au bord de la mer, la nuit; les protestants arrivent, troupe muette, pour s'embarquer à bord le voir : il renvoie ses amis et reçoit la jeune fille. Celle-ci vient demander au capitaine de fermer les yeux, de laisser les siens et les protestants fuyards s'embarquer en sécurité; mais d'Estelan parle de son amour, il redit ce qu'il a dit au curé; devant l'implacable refus de Judith, qui pourtant laisse voir qu'elle l'aime, il menace de nouveau, s'emporte, refuse toute grâce et promet de nouveaux sévices. Judith s'en va, lui laissant une bible dont le capitaine commence la lecture quand le rideau tombe. Au dernier acte, les Renaudin vont tenter les chances d'un départ et, pour la dernière fois, on lit la Bible en famille quand le curé paraît suivi de deux dragons. Renaudin se croit trahi, mais le curé apaise tout le monde. Les deux dragons sont envoyés par d'Estelan converti ; ils assureront le départ de tous, et quant à lui, d'Estelan, il part en Hollande avec

eux. Épousera-t-il Judith? Voilà le point d'interrogation qui reste posé.

La pièce de M. Pierre Loti est curieuse par le pittoresque et l'observation des mœurs, mais il ne faut pas y chercher une pièce de théâtre dans le sens absolu du mot. C'est un livre, un livre intéressant et très bien illustré, dont on aurait intentionnellement sauté les pages de description et d'analyse. Admirablement monté et joué par M. de Max, très en possession du personnage de Renaudin; par Antoine, qui a très bien dessiné la figure de curé d'une bonhomie conventionnelle; par Daltour, très soudard et très amoureux en d'Estelan; par Mme Marie Laurent, qui réédite pour la dixième fois — et toujours avec le même succès — dans la paralytique Renaudin le personnage analogue qu'elle dessina magistralement jadis dans *Thérèse Raquin,* et qui pour le second rôle de la Benoîte n'a eu qu'à choisir comme modèle une des nombreuses figures de son vaste répertoire. Mlle Mellot, toujours agitée et nerveuse, est aussi toujours en possession de sa voix exquise, qui fait miracle dans la rigide et austère Judith dont elle a rendu heureusement le caractère aux nobles tendances.

Le théâtre Antoine, héritier des mœurs hospitalières du Théâtre Libre, a accueilli *Judith Renaudin;* il a bien fait, c'était son devoir. Il a monté la pièce avec un luxe inusité, dû à la noble présence d'un membre de l'Académie française, comme si l'ouvrage pouvait durer plus de quelques représentations : ça, c'est de l'héroïsme.

*
* *

A L'AMBIGU

Papa la Vertu, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Pierre Decourcelle et René Maizeroy.

Voici deux noms qu'on ne s'attendait guère à trouver accouplés. Que Pierre Decourcelle, l'auteur si fêté de *Gigolette* et des *Deux gosses,* de glorieuse mémoire, remporte encore un succès sur le théâtre où tant de soirs il triompha, rien de plus naturel; mais que M. René Maizeroy, le peintre subtil des coins secrets de la vie ultra-parisienne, s'essaye dans la psychologie plus rudimentaire d'un drame populaire, voilà qui pouvait surprendre. Cela est cependant, et l'enfant issu de ce mariage heureux est un rude gaillard chez lequel la vigueur n'exclut pas la grâce et la finesse et en qui l'on découvre aisément la part de collaboration qui revient à chacun des auteurs.

Papa la Vertu sort de la donnée usuelle des mélodrames par la philosophie qui s'en dégage et surtout par l'étude assez fouillée de caractères qui, ma foi, ne seraient nullement déplacés dans une comédie. Je suis heureux de constater ce résultat qui vient donner une sanction éclatante à la thèse que je soutenais ici-même il y a quelques mois sur la nécessité d'un choix éclairé dans la collaboration.

Mais j'ai promis de ne point m'égarer en des considérations étrangères au sujet lui-même.

Voici donc l'histoire telle que les auteurs nous la racontent et telle que le public l'a accueillie avec de longs bravos.

Papa la Vertu, c'est l'adjudant Cantabeille, sorti du rang, type d'honneur militaire, vieux brave à trois poils, esclave aveugle de la discipline. Vingt-cinq ans de bons services lui ont assuré la possession de ce sobriquet qui est un de ses plus beaux titres de gloire.

Vous pensez bien que ce long passé intact va être terni par le passage d'une femme dans la vie du vieux soldat. Depuis *Carmen* — la comparaison avec le chef-d'œuvre de Mérimée, qui n'a rien d'offensant pour les auteurs de *Papa la Vertu,* s'impose d'autant plus que l'action se passe sur la frontière espagnole — nous sommes habitués à ces naufrages de l'honneur. La Carmen ici se nomme Selika; c'est une dompteuse, fille de bohème, maîtresse d'un Escamillo de baraques foraines, nommé Prosper, qui, sachant que l'adjudant possède une petite fortune personnelle, lance sa compagne sur le pauvre guerrier naïf dont elle ne fait bientôt qu'une bouchée. Cette Selika a des exigences ; l'argent de Cantabeille file vite, et Selika demande toujours : il a sur lui des lettres, des mandats, pour une somme relativement considérable, car en sa qualité de vaguemestre du régiment c'est lui qui est chargé de recevoir et de toucher à la poste tout l'argent de ses camarades. Comme de juste, ces sommes sont englouties. *Papa la Vertu* n'est plus qu'un voleur, il va devenir déserteur. Il s'enfuit avec Selika, la ménagerie déménage et voilà nos contrebandiers *là-bas, là-bas dans la montagne.* Mais don José..., c'est-à-dire Cantabeille, ne tarde pas à s'apercevoir que Carmen-Selika ne l'aime plus, ne l'a même jamais aimé et, sans attendre l'acte de la Plazza des Toros, il se jette sur elle et la tue à moitié. Cependant, comme il est toujours Français et par conséquent toujours galant avec les femmes, il retient son bras, lui montre la porte et l'invite à s'aller faire étrangler ailleurs... Et maintenant il faut expier.

Cantabeille, l'oreille basse, rentre au régiment, résigné à passer au conseil.

O bonheur! ô surprise! on ne sait rien de ses vols ni de son escapade, ou plutôt on feint de ne rien savoir. Un certain capitaine Tourbanyès, franc de cœur, brave homme comme on n'en fait plus, compagnon d'armes de Papa la Vertu, tuteur d'une petite orpheline, la jolie Glorieuse que Cantabeille a recueillie jadis, à qui il a donné 30,000 francs que les escarpes de la bande à Selika sont venus, du reste, lui voler après mille péripéties dramatiques : voyage à travers les précipices, comme celui de la pauvre Micaëla, de l'Opéra-Comique, éboulement de rochers, sauvetage inespéré, etc.; le bon capitaine Tourbanyès, dis-je, a tout payé de sa pauvre poche et, pour justifier l'absence du vaguemestre, avec la complicité bienveillante d'un colonel en or pur, a fait donner à l'adjudant une permission de trente jours antidatée...

Oh ! le bon et brave régiment, le « régiment-famille ». Vive l'armée !...

Tout s'arrange donc; mais Cantabeille rendra ses galons et s'en ira au Tonkin, en qualité de simple sergent, se faire tuer ou conquérir l'épaulette...

— Adieu ! lui dit le bon colon, d'une intonation significative.

— Au revoir ! murmure le public enthousiasmé de ce dénouement, qui, s'il est peu conforme à la vérité vraie, se rapproche de la vérité des contes de fées qui est peut-être bien, en somme, la vérité sans phrase.

Bien montée, avec des lions, des décors, des trucs, des jeux de lumière et une interprétation de premier ordre, Duquesne et la belle Marcelle Lender en tête, *Papa la Vertu* a des chances pour se maintenir pendant plusieurs mois sur l'affiche de l'Ambigu. C'est le pire que je lui souhaite bien sincèrement, car ce drame est au fond plus moral que bien d'autres. C'est égal, si M. Jules Ferry n'avait pas fait le Tonkin qu'on lui a tant reproché, que serait devenue, je vous le demande, la vertu de papa Cantabeille?... Après cela, vous me direz qu'il aurait pu tout aussi bien aller se faire tuer à Madagascar...



Cl. Paul Boyer. Selika. Mlle Marcelle Lender. Cantabeille. M. Duquesne. Prosper. M. Ravet.

Papa la Vertu. — Septième tableau.

*
* *

J'aurais voulu parler de *Médée*, la tragédie de Catulle Mendès, que Sarah Bernhardt vient de faire triompher à la Renaissance, mais la place me manque. Ce sera pour le mois prochain; nous en publierons de longs fragments pour les proposer à vos méditations admiratives.

MAURICE LEFEVRE.

LA MODE DU MOIS

Après les robes larges et les manches bouffantes, voici revenir les costumes fourreaux et les manches collantes; ainsi va la mode. Elle nous ordonnait les jupes rondes, il y a peu de temps encore; elle nous en impose de longues aujourd'hui.



Les *jaquettes* modernes rappellent beaucoup les *basquines* de jadis. Elles sont tellement allongées de basques qu'elles arrivent à couvrir la moitié de la hauteur de la robe, et si ajustées qu'on les serre même à la taille par une ceinture. Témoin le modèle que nous donnons aujourd'hui (n° 1). Celle-ci est en loutre avec revers et intérieur de col en chinchilla, et la ceinture en rubis, sertie de vieil argent.

En drap vert olive, assortie à la jupe dont le volant rapporté est bordé par un biais même ton, elle serait encore fort distinguée. Dans ce cas, les revers continueraient à se faire en chinchilla, à moins qu'on ne les préfère en renard bleu ou en astrakan, ce qui donnerait plus de sévérité au costume.

Par anomalie, on porte aussi beaucoup de formes sacs, surtout pour manteaux de voyage, de matinale promenade ou de tardive sortie. Celle-ci (n° 2) est de coupe toute récente et d'un cachet tout à fait distingué. Ce vêtement, demi-



long, est en drap rouge caroubier foncé — le rouge est très en faveur cette année. — Les poches, les revers et le bas des manches, très simples, sont en velours blanc souligné de velours noir. Les revers-châles seuls sont en plus soutachés de noir.

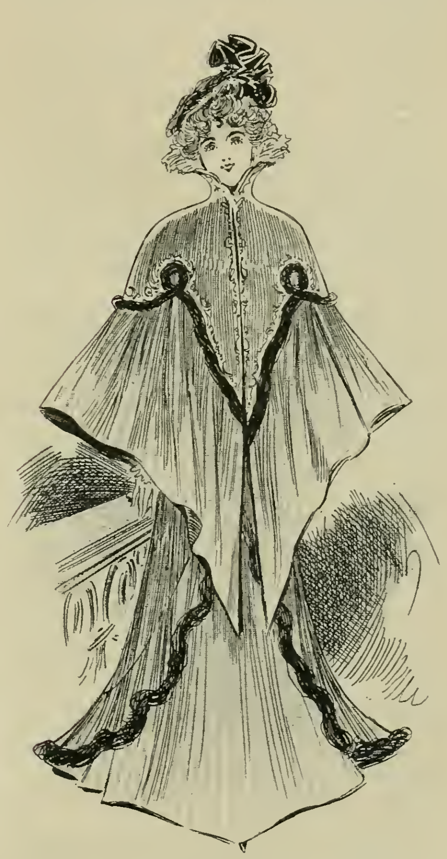
Le chapeau marquis qui accompagne ce manteau est en feutre rouge, du même ton que le drap et seulement orné de nœuds en velours noir. Ce modèle est la dernière nouveauté de la saison.

Pour accompagner la jaquette de loutre ou de drap vert, une toque en velours noir, garnie de plumes noires et égayée par de belles boucles anciennes en strass, est tout à fait charmante (n° 1).

Pour mettre sous la jaquette, afin de ne pas faner le corsage de la robe, on porte souvent des blouses de fantaisie. Le surah écossais jouit, en ce moment, pour cet usage, d'un véritable succès.

Voici une toilette très habillée, pour visites de fin d'année ou de jour de l'an (n° 3). La robe est en *drap idéal* beige clair, longue, et ornée de biais en drap blanc sertis de ganse noire. Quant au vêtement, — une redingote demi-longue, boutonnée et ouverte sur le côté, — il est, soit en zibeline avec revers en chinchilla, soit en drap cuir havane, avec revers de soie crème ruchée en méandres. Les bords, brodés et soutachés en soie blanche et gris argent, ajoutent à ce vêtement très riche une coquetterie de plus. La guimpe intérieure et le col montant, style Valois, se font assortis aux revers, c'est-à-dire en chinchilla, ou en soie blanche ruchée.





Le chapeau, en feutre souple ou en velours tendu, est de nuance assortie à la robe et d'une forme de fantaisie qui rappelle le tricorne, mais relevée sur le devant et la pointe derrière. Nœud en velours havane et plume teintée.

Quant aux bas, les noirs continuent à régner en maîtres. Il en est de même des gants lorsqu'il s'agit de ceux qui doivent accompagner les costumes tailleurs. En tous les cas, si on ne les porte pas noirs, on les adopte de teinte très foncée. Pour les gants de visite ou d'après-midi, ce sont, au contraire, les demi-teintes ou les nuances très claires qui priment, suivant le degré de cérémonie de la toilette.

En hiver, les bottines, genre demi-bottes, sont préférables aux souliers même boutonnés, c'est-à-dire emboîtant la cheville et le cou-de-pied.

Ce collet est en drap et velours violine (n° 4.) C'est le fond qui est en drap et le volant en velours. Une bande de skungs souligne la couture qui rapporte le volant au collet. La fourrure est elle-même surmontée d'incrustations en vieille guipure pailletée.

Le costume est assorti au vêtement, et la jupe ornée d'un volant en forme liséré de skungs; mais la manière dont le volant est posé simule absolument une polonaise. Cette jupe est demi-longue, bien entendu, et assez large sur l'ourlet, quoique très collante sur les hanches.

Comme coiffure, un toquet-mignon en velours violine, liséré de skungs sur les cheveux, avec nœuds de satin enlevé et petites têtes de plumes à gauche.

LES POSTICHES

On désigne sous ce nom tous les faux cheveux dont les femmes se servent pour leur coiffure : nattes, frisures, mèches ondulées, boucles, faux chignons, perruques, tours, etc.

Les Napolitaines, les Romaines, les Siciliennes, les Espagnoles, les Auvergnates et les Bretonnes sont les fournisseurs ordinaires des marchands de cheveux; à ce propos, il est bon de détruire un préjugé généralement accrédité : il n'est pas vrai que l'on se serve, pour confectionner des postiches, des cheveux des femmes mortes dans les hôpitaux.

Les cheveux morts n'ont aucune valeur; ils ne peuvent être travaillés, se cassent et ne durent pas.

Les cheveux les plus rares, et par conséquent les plus chers, sont les cheveux roux aux reflets multicolores, que Henner a idéalisés; puis viennent les cheveux rouges, les blonds, les noirs, et enfin les châtains qui sont les plus communs et par conséquent les meilleur marché.

Contrairement à une idée faussement répandue, les faux cheveux exigent un entretien aussi soigneux que les cheveux vivants.

On doit les peigner et les brosser soigneusement tous les soirs, en se décoiffant. La chaleur que leur communique la tête leur donne plus de brillant, les rend moins friables et les empêche de garder les faux plis qu'ils ont pu prendre dans la journée. Ces raisons sont suffisantes à expliquer pourquoi la toilette des faux cheveux est préférable à faire le soir que le matin.

L'eau de son est excellente pour faciliter la frisure de ceux que l'on destine à être frisés, ondulés ou bouclés. Mais l'eau ordinaire suffit pour les cheveux frisant naturellement, surtout quand ils sont de belle qualité. Cette opération oblige à prendre des précautions infinies. Aussi ne doit-elle être confiée qu'à soi-même.

Les cheveux, dans ce cas, suivant l'emploi qu'on en veut faire, sont simplement roulés en papillotes ou mis sur des épingles à onduler; on les dispose ensuite dans une casserole contenant de l'eau de son tiède; on ne les laisse bouillir que quelques instants; puis on les essore dans un linge fin et on les étale sur une table jusqu'à ce qu'ils soient très secs.

La frisure au fer est tout à fait mauvaise. Outre qu'elle n'a pas de durée, elle a pour conséquence directe de dessécher et de faire casser les faux cheveux.

Au contraire, la frisure à l'eau dure des mois.

En général, à part cette circonstance toute particulière, les faux cheveux ne doivent être ni mouillés, ni enduits d'huile ou de pommade quelconque.

Quand on veut les parfumer, on les enferme, le soir, dans un carton contenant un sachet d'iris, par exemple.

Il est encore essentiel de ne se servir, pour les coiffer, que d'un peigne en écaille, c'est-à-dire très doux, et d'une brosse non moins douce.

NOS PATRONS

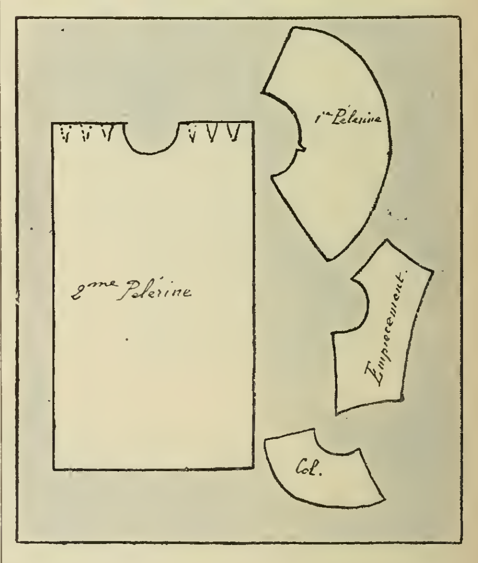
Douillette pour bébé en cachemire blanc ou en ottoman blanc crème brodé au plumetis de fleurettes de soie en relief. Volant, autour du col, en soie souple brodée, ou bien en vieille guipure.



Grand flot de ruban à la fermeture. Doublure en soie blanche ouatée et piquée.

La pèlerine, comme le grand col, sont montés à fronces sur un empiècement.

Matériaux : 2m,50 de cachemire blanc; 5 mètres



d'ottoman et de petite soie pour doublure; 3m,50 de rubans.

Ce modèle peut se répéter en molleton, en cachemire bleu, blanc ou rose uni, pour le matin.

On fait généralement la petite capeline assortie à la douillette.

LES TISSUS NOUVEAUX

LAINAGES. — *Drap idéal.* — 1^m,40 de large, 11 fr. 75 le mètre. Nuances : bleu marine, bleu de France, gris, pervenche, tourterelle, vert de gris. Ce drap est tellement fin qu'on dirait absolument un vrai drap de soie. La pluie ne le tache pas. Parmi les teintes nouvelles, il faut signaler le *gros bleu franc* et la gamme très variée des *gris*. Un costume de ce genre remplace une robe de soie.

En *noir*, suivant sa finesse, le *drap idéal*, toujours en 1^m,40 de large, vaut 9 fr. 25, 10 fr. 50, 11 fr. 75, 13 fr. 50 et 15 francs le mètre.

Pour vêtements seulement, voici, toujours en noir, le cours nouveau :

Drap jaquette.......	1^m,42	11 fr. 25
— *idéal*.........	1 40	13 50
— *cuir*....	1 48	15 »
— »	1 57	16 50
— »	1 52	18 75

Le *Drap uni corckscrew*, compose de très solides costumes trotteurs, ne redoutant aucune intempérie. Ce tissu, inusable, un peu orné, peut cependant s'employer pour robe de visite. En 1^m,30 de large, il coûte 7 fr. 25 le mètre et se fait surtout en *bleu*, dans toute la gamme du ton, *grenat, violine, pensée, capote* et *gris foncé*.

Le *rayé velouté*, lamé en travers, est une gentille fantaisie que l'on trouve surtout en *myrte* et *vert pré, évêque, beige, gris* et *bleu*, dans toute la gamme de ces deux dernières nuances. En 1^m,30 de large, il coûte 7 fr. 50 le mètre.

En *ondine veloutée*, 1^m,20 de large, à 6 fr. 75 le mètre, tissu tout à fait nouveau, on fera de jolis costumes pas très coûteux et cependant tout à fait distingués. Les nuances préférables sont, pour ce tissu, les teintes *pensée, gris, caroubier, marine, bleu franc, cuir* et *tourterelle*.

L'*amazone, drap fin*, en 1^m,30, ne coûte que 6 fr. 50 le mètre, ce qui remet la robe à un prix raisonnable. Nuances : *beige clair, faure, prune, violine, gris argent, évêque, pervenche* et *tourterelle*.

Veloutine, tissu laine et soie en 1^m,20, à 11 fr. 75 le mètre. Nuances : *marine, bleu franc, gris, pervenche, tourterelle, vert-de-gris*.

Épingline brochée noir, sur fond de couleur laine et soie, 1^m,20 de large ; prix, 11 fr. 75 le mètre. S'emploie pour robes de visites et de réunions. Nuances : *bleu, feu, évêque* et *bronze vert*.

Epingline ombrée ou façonnée, laine et soie, toujours en 1^m,20 de large, au prix de 11 fr. 75 le mètre. Cette étoffe, très nouvelle, est tout à fait jolie et très à recommander. Elle est particulièrement ravissante en rouge, nuance très à la mode cet hiver.

Velours cordelière (coton), en 0^m,56, coûte 4 fr. 50 le mètre. C'est un charmant côtelé en large et en relief, imitant la cordelière. Il se fait : *beige*, de deux tons ; *gris, noir, violine, marron, bleu foncé*. Charmant pour costume de chasse et de bicyclette.

Velours Palmettes (anglais), en 0^m,56 de large, à 4 fr. 90 le mètre. Ce tissu uni est à dessins cachemire noir sur fonds *blanc, évêque, ciel, feu* et *billard*. Ravissant surtout pour chemisettes, corsages de fantaisie et robes d'intérieur.

Velours Fédora (coton), en 0^m,56 de large, à 4 fr. 25 le mètre. Disposition : rayure fantaisie noire sur fond de couleur, *havane, blanc, rose, parme, or, sèrres, feu, feuilles naissantes*. Même usage que le précédent.

SOIERIE. — *Damas des Açores*, broderies noires sur fond de couleur, compose de très élégantes toilettes. Ce damas, très original comme disposition, est couvert de pois en relief. Il se fait sur fond : *feu, parme, aventurine, azalée bleu clair et or, rouge et vert, vert bronze et mauve, groseille et vert*. Largeur : 0^m,54. Prix : 8 fr. 75 le mètre.

Le *Façonné-Bengale* et la *Serpentine* sont des tissus tout indiqués pour robes de femme d'un certain âge, mères, tantes, etc., dans un cortège de mariage, par exemple. La disposition de ces dessins (rayure en travers) est très jolie, et toujours sur fond de couleurs variées, dans les demi-teintes, un peu glacées.

Givrine amritsar, petit broché de fantaisie dans les nuances neutres sur fonds glacés. Largeur : 0^m,53. Prix : 5 fr. 90 le mètre.

La *Dogette*, gros côtelé à dessins inédits, noirs et couleurs modes. Jolie robe sérieuse de demi-toilette. Largeur : 0^m,52. Prix : 6 fr. 25 le mètre.

Le *Jannier*, sur fond de faille gros grain broché de couleurs. Toilettes de visites. Ce tissu donne l'illusion d'une soie noire, ajourée par places et posée sur un fond de couleur. Jolies dispositions dans les nuances nouvelles : *azalée, pensée, bleu électrique, émeraude, solférino* et *bleu lumière*. Largeur : 0^m,52. Prix : 6 fr. 75.

Damas oriental fond noir, avec rayures éclairs *rose, pensée, malachite, feu* et *bleu électrique*. Largeur : 0^m,56. Prix : 8 fr. 25 le mètre.

Armure hongroise, dans les teintes claires, pour toilettes de demoiselles d'honneur, dîners, soirées, etc. Tissu uni. Largeur : 0^m,54. Prix : 8 fr. 25 le mètre.

Ondine perlée, brochée de dessins très fantaisistes, convient surtout aux jeunes femmes. Nuances : vert d'eau et blanc, or et blanc, bleu ciel et blanc, rose et blanc, mauve et blanc, etc. Largeur : 0^m,54. Prix : 6 fr. 50 le mètre.

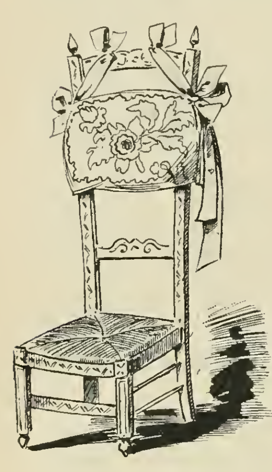
L'*armure Dera-Ghazi-Kan*, dispositions et nuances claires, idéales, pour demoiselles d'honneur et toilettes de jeunes femmes très habillées, dans les teintes nouvelles. Largeur : 0^m,53. Prix : 6 fr. 25.

SOIERIE NOIRE. — *Satin Trianon*, ne peut se couper et ne se fait qu'en noir, garanti à l'usage. Largeur : 0^m,56. Prix, suivant la qualité : 9 fr. 25 et 10 fr. 25 le mètre. En 0^m,58 et 0^m,60, légèrement rayé en travers, à 12 fr. 50 le mètre.

Satin de Lyon, rayures plus accentuées. Largeur : 0^m,56. Prix : 6 fr. 75.

OUVRAGES DE DAMES

N° 1. *Chaise bonne-femme*, charmante à mettre dans un salon de fantaisie, une chambre de jeune fille, un coquet cabinet de toilette ou un boudoir.



Elle se fait en bois naturel et ciré, ou en bois laqué blanc ou de nuance pâle, avec siège en paille de couleur. Un coussin têtière, retenu par des nœuds de rubans se terminant en flot, à gauche, lui sert d'ornement. On peut faire, si on le désire, un coussin semblable pour le siège, mais alors sans nœuds de ruban.

N° 2. *Détail du coussin.* — Ce dernier se fait, suivant le goût, en soie, en velours ras ou en toile. Il se brode au passé, en soie lavable, si le fond est en toile granitée, en belle soie d'Alger si, au contraire, le coussin est en velours, en satin ou

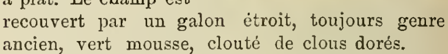


en tout autre tissu de soie. En broderie rococo, ce genre de travail est également très joli.

N° 3. *Porte-journaux.* — Ce bibelot, très commode, et que l'on devrait trouver sur toutes les tables de travail, est une véritable symphonie jaune.

Il se fait en velours ras, vieux jaune glacé de blanc, rehaussé d'un jeté de fleurs de jonquilles brodées, un peu en relief, avec soie d'un jaune brillant, tandis que les feuilles, d'un vert vif, tirant un peu sur le jaune, sont brodées à plat.

Il est à double face, bien entendu, et doublé, à l'intérieur, en panne vieux jaune.



Tout autour, extérieurement, encadrant le jeté de jonquille, une dentelle d'or, genre ancien, est posée à plat. Le champ est recouvert par un galon étroit, toujours genre ancien, vert mousse, clouté de clous dorés.

N° 4. *Détail du travail.* — Ce porte-journaux peut encore se faire en peinture sur soie, au lieu

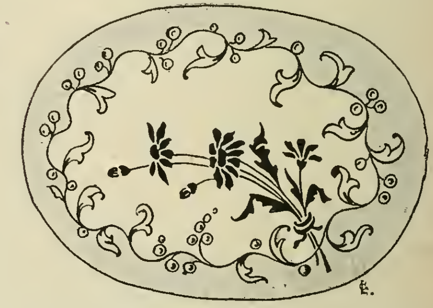


de broderie, ce qui est à la fois très joli et très nouveau.

N° 5. *Pelote.* — Cette pelote, de forme ovale, est en soie d'un blanc crème appliquée sur un bord en velours miroir rose ou bleu pâle, glacé d'argent. Un rinceau de broderie au plumetis et un jeté d'anthémises ornent gracieusement le dessus. Un volant en dentelle pailletée l'encadre en retombant tout autour. Il est retenu à la pelote par de jolis nœuds Louis XVI en petits velours noirs.



Cette pelote, faite pour se poser sur une table, peut se monter en boîte, la fermeture du cou-



vercle dissimulée sous le volant de dentelles, et, à l'occasion de la nouvelle année, rien n'empêche de remplir cette boîte de bombons exquis, de fins chocolats ou de délicats fruits confits.

N° 6. Détail de la broderie de la pelote pour laquelle le velours ivoire peut fort bien remplacer la soie crème.

Berthe de Présilly.

MEMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Événements d'Octobre 1898.



ENTREVUE DU COMMANDANT MARCHAND ET DU SIRDAR KITCHENER

A BORD DU « DAL »

1. — Ouverture des travaux de la **commission de la paix** hispano-américaine. La commission tient ses réunions au ministère des affaires étrangères, à Paris. Les commissaires décident de garder le secret sur leurs délibérations. — **Congrès des greffiers** de justice de paix et de simple police de France, à Rouen. — Mort du peintre alsacien **C.-A. Pabst.** — Le **Khédive** d'Egypte arrive à Constantinople. — Dans un **terrible incendie,** à Hankow (Chine), plus de dix mille habitations sont détruites et un millier de personnes perdent la vie. — **A Pékin,** pendant les fêtes de la Lune, la foule jette de la boue aux Européens qui se rendent à la légation russe. Les légations font venir des troupes.

2. — **Elections législatives :** Dans la 2ᵉ circonscription de Narbonne, M. Paul Narbonne, radical socialiste, est élu par 7,447 voix, en remplacement de M. Turrel, invalidé. — A Bastia, le colonel Astima, républicain, est élu par 7,129 voix. L'élection de M. Astima avait été invalidée. — **Election sénatoriale :** A Clermont-Ferrand, M. Chantagrel, radical socialiste, est

élu par 626 voix, en remplacement de M. Gaillard, décédé. — Le **capitaine Marchand,** chargé de mission dans le Haut-Oubanghi, est promu chef de bataillon. — **M. Liotard,** gouverneur du Haut-Oubanghi, arrive à Bordeaux. Il est reçu par M. de Brazza qui, dans son discours de bienvenue, rappelle la part importante prise par M. Liotard dans la préparation de la mission Marchand. — A la salle Wagram, à Paris, devait avoir lieu un **grand meeting** organisé par M. de Pressensé, en faveur de la revision du procès Dreyfus. M. Déroulède devait assister à la réunion. Au dernier moment le propriétaire de la salle en refuse l'accès. MM. de Pressensé et Déroulède avec de nombreux partisans se rencontrent devant l'établissement; des bagarres se produisent et des coups sont échangés. De nombreux manifestants sont blessés et de nombreuses arrestations sont opérées. — A Souillac (Lot), inauguration de la statue de l'**amiral de Verninac,** ancien gouverneur de l'Inde, ancien ministre de la marine. — **A Fougerolles,** inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats morts pendant la guerre de 1870-1871. — **Aux Philippines,** les Espagnols mettent en déroute les insurgés qui avaient débarqué aux îles Visayas. — L'Assemblée nationale de Malolo discute la constitution.

3. — Mort du **général Agard de Rouméjoux,** l'un des doyens de l'armée française. — **A Hammamet** (Tunisie), cérémonie de translation des restes des soldats morts pour la patrie en 1881-1884 dans le nouvel ossuaire. — A Stuttgart, ouverture du **congrès socialiste** allemand. — Le conseil des ministres espagnol décide que la régente acceptera le rôle d'arbitre entre **le Chili et le Pérou** au sujet des deux provinces dont la nationalité est contestée. — Mort de la grande tragédienne américaine **Fanny Davenport.** — Le gouvernement italien envoie aux États européens une note les invitant à participer à une conférence internationale **contre les anarchistes.** — **M. Zola** est élu membre de l'Académie du Brésil.

4. — **M. Forichon,** conseiller à la Cour de cassation, est nommé premier président de la Cour d'appel de Paris, en remplacement de M. Périvier. — M. F. Faure reçoit à l'Elysée les membres de la **commission de la paix** hispano-américaine. M. Day lit un télégramme amical du président Mac-Kinley. M. F. Faure y répond. — **M. Lockroy,** ministre de la marine, quitte Paris allant à Toulon, en Corse, en Tunisie et en Algérie. Il est accompagné d'une mission chargée de l'étude de la défense des côtes. — Le gouvernement espagnol, faisant droit aux réclamations du commerce et de l'industrie, supprime l'**impôt sur les exportations.** — Le président de la République de l'Equateur demande au Congrès l'autorisation de provoquer la reconstitution de **l'ancienne Colombie,** fondée par Bolivar, qui comprenait l'Equateur, la Colombie et le Venezuela.

5. — Les obsèques de **Mme Carnot** ont lieu à la Madeleine au milieu d'une grande affluence. — Les **terrassiers grévistes** ayant commis des déprédations dans le quartier de Grenelle, la troupe est requise pour renforcer la police afin de protéger les chantiers. — Dans une note à la Porte, les puissances demandent que les troupes turques **évacuent la Crète** dans le délai d'un mois. — Le **baron Dipauli** est nommé ministre du commerce d'Autriche-Hongrie en remplacement du docteur Bœrnreither, démissionnaire.

6. — **M. Bard,** conseiller à la Cour de cassation, est chargé du rapport dans la demande en revision du procès Dreyfus. — **M. Liotard,** gouverneur du Haut-Oubanghi, arrive à Paris. Il est reçu par les présidents des groupes coloniaux qui lui adressent des discours de bienvenue.

7. — Une réunion, présidée par M. Déroulède, vote la reconstitution de la **ligue des patriotes.** — Ismaïl bey, gouverneur civil de la Crète, informe les notables musulmans que le sultan accède aux demandes des puissances au sujet du **départ des troupes turques.** Les israélites quittent la Crète.

8. — Après avoir visité les établissements de la marine à Toulon, **M. Lockroy** arrive à Calvi (Corse). — Le Conseil municipal de Paris décide de donner le nom de **Fachoda** à une rue de Paris. — A Marseille, ouverture du **congrès de gynécologie,** d'obstétrique et de pædiatrie. — Entrée solennelle à Orléans du **général de Longuemar,** nouveau commandant du 5e corps d'armée. Des manifestations en faveur de l'armée se produisent à cette occasion. — A Canton (Ohio), M. Georges Saxton, **frère de Mme Mac-Kinley,** est assassiné par une femme. — Le **Congrès socialiste** de Stuttgart adopte une résolution de M. Liebknecht protestant contre l'exploitation de l'assassinat de l'impératrice d'Autriche contre les socialistes et condamnant sévèrement l'assassinat politique. — **Le pape,** recevant les pèlerins français, dit que si la France s'abandonne à la Révolution et au socialisme ce sera, pour la classe ouvrière, la servitude, la misère et la ruine. — A Utrecht, premier **congrès catholique** néerlandais de la tempérance.

9. — **Election sénatoriale :** Haute-Savoie. M. Magnien, radical, est élu par 756 voix, en remplacement de M. Buffet, inamovible, décédé. — A Vimy (Pas-de-Calais), inauguration du monument élevé à **Abel Bergaigne,** célèbre orientaliste. — Au Mans, inauguration du **pont en X** sur la Sarthe. — A Brouvelieures (Vosges), inauguration du **monument des francs-tireurs** tués au combat du 11 décembre 1870. — A **Argenteuil,** inauguration de l'église paroissiale récemment érigée en basilique par le pape. — **Courses de Longchamp,** grand prix d'automne du Conseil municipal, gagné par « Gardefeu », à M. J. de Brémond. — Le **général Galliéni,** rentrant d'un voyage autour de Madagascar, exprime sa confiance dans l'avenir de la grande île dont il prédit l'essor rapide. — Le **Tsung-li-Yamen,** de Chine, proteste contre le nombre de soldats amenés à la légation russe. — Le **gouvernement marocain** verse 150,000 francs à la légation d'Italie et 200,000 francs à la légation de Portugal en réparation des actes de piraterie commis sur les côtes du Riff.

10. — Le Conseil municipal de Paris, à la suite des grèves, décide de mettre en régie les **travaux de la Ville de Paris.** — Le gouvernement anglais publie un livre bleu sur la **question du Nil** et sur le maintien des droits de l'Angleterre à Fachoda. — La Porte, répondant à la note collective des puissances, concernant **l'évacuation de la Crète,** dit qu'elle accepte les demandes formulées et prend acte de la promesse d'affirmer la souveraineté du sultan sur la Crète, de maintenir l'ordre et de garantir la sécurité des sujets musulmans. Elle demande de laisser dans les places fortes du littoral des garnisons suffisantes pour assurer les droits de suzeraineté du sultan. — A Seoul, Kim-Hong-Nink, ancien favori, et deux autres individus, accusés d'être les auteurs du complot formé dans le but d'empoisonner **l'empereur de Corée,** sont pendus dans leur prison. La populace, parvenant à s'emparer des cadavres, les traîne dans les rues et leur fait subir d'horribles mutilations.

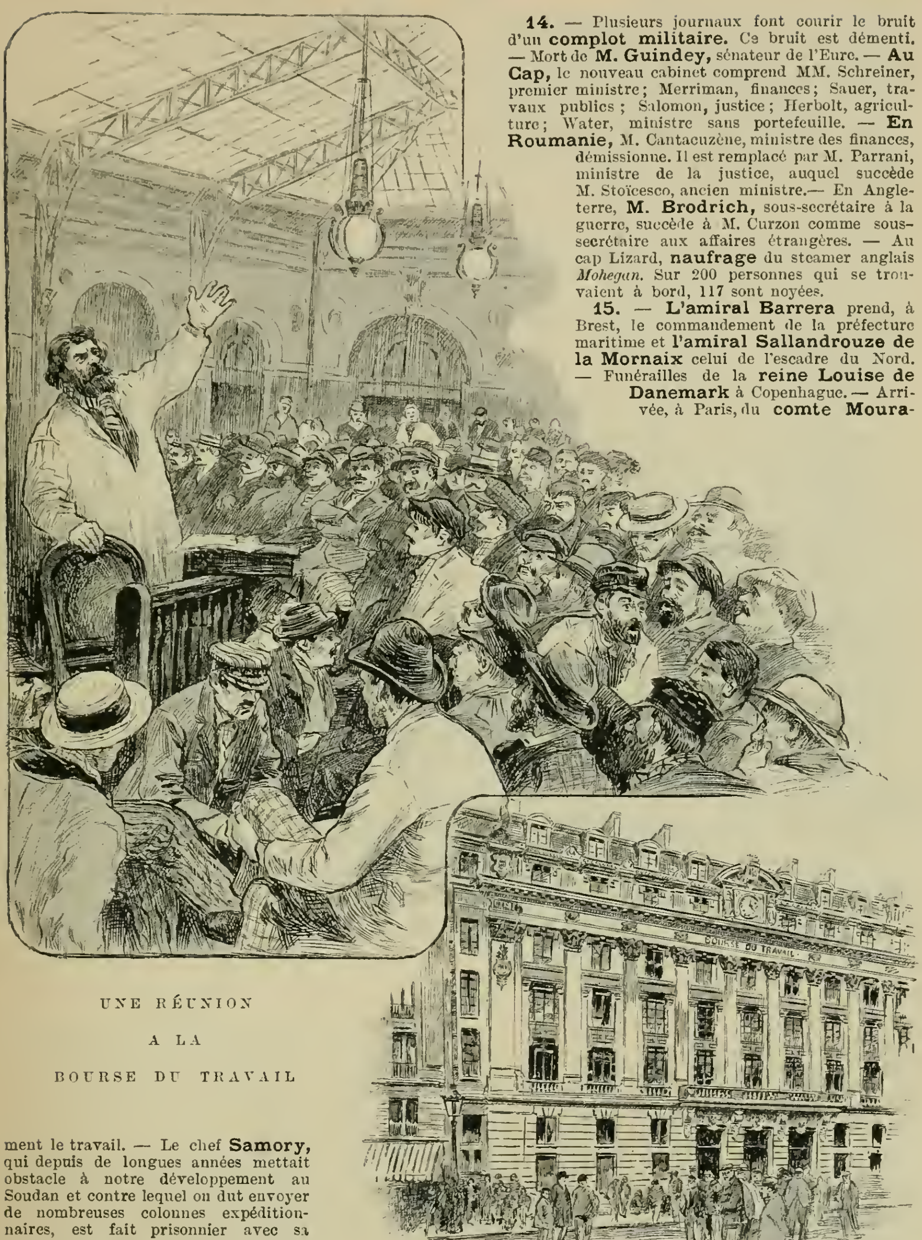
11. — Après avoir visité les ports de Corse, **M. Lockroy** part pour la Tunisie. — Vente, par autorité de justice, des objets **saisis chez M. Zola,** à la requête des trois experts en écritures de l'affaire Dreyfus, en faveur de chacun desquels M. Zola avait été condamné à 10,000 francs de dommages-intérêts pour diffamation. Au premier objet mis en vente, une table, l'éditeur Fasquelle couvre la somme réclamée, soit 32,000 francs et la vente est terminée. — **L'empereur d'Allemagne** et l'impératrice, avec une suite de 100 personnes, partent de Potsdam pour un voyage en Orient. Ils renoncent au voyage en Egypte. — Le général Roca assume la présidence de la **République Argentine.** Il constitue un ministère composé de MM. Yofre, intérieur; Rosa, finances; Campos, guerre; Rivadavia, marine; Friers, travaux publics et agriculture; Alcorta, affaires étrangères; Osvaldo Magnasco, justice. — Le **gouvernement du Cap** est battu sur la question de confiance et le ministère démissionne. — Le **khédive** quitte Constantinople pour rentrer en Egypte. — Aux **îles Visayas** (Philippines), 38 chefs insurgés et 4,000 hommes font leur soumission sans condition aux autorités espagnoles.

12. — Le **général Roca,** président de la République Argentine, prête serment. Son message constate une détente dans les relations avec le Chili, ce qui permettra au pays d'appliquer toutes ses forces vitales à son relèvement financier. — Le **ministre de la guerre de Russie,** de passage à Paris, se rend à Rambouillet pour visiter l'Ecole militaire.

13. — Une circulaire du comité des ouvriers des chemins de fer enjoint de commencer la **grève générale.** Cet appel n'est pas écouté. Les gares de Paris et des grandes villes sont occupées militairement. Une perquisition est opérée au siège du syndicat des chemins de fer. — **Fin de la grève des terrassiers.** Les autres corporations du bâtiment reprennent progressive-

14. — Plusieurs journaux font courir le bruit d'un **complot militaire.** Ce bruit est démenti. — Mort de **M. Guindey,** sénateur de l'Eure. — **Au Cap,** le nouveau cabinet comprend MM. Schreiner, premier ministre; Merriman, finances; Sauer, travaux publics; Salomon, justice; Herbolt, agriculture; Water, ministre sans portefeuille. — **En Roumanie,** M. Cantacuzène, ministre des finances, démissionne. Il est remplacé par M. Parrani, ministre de la justice, auquel succède M. Stoïcesco, ancien ministre.— En Angleterre, **M. Brodrich,** sous-secrétaire à la guerre, succède à M. Curzon comme sous-secrétaire aux affaires étrangères. — Au cap Lizard, **naufrage** du steamer anglais *Mohegan.* Sur 200 personnes qui se trouvaient à bord, 117 sont noyées.

15. — **L'amiral Barrera** prend, à Brest, le commandement de la préfecture maritime et **l'amiral Sallandrouze de la Mornaix** celui de l'escadre du Nord. — Funérailles de la **reine Louise de Danemark** à Copenhague. — Arrivée, à Paris, du **comte Mouravíew,** ministre des affaires étrangères de Russie. Il a une entrevue avec M. Delcassé.



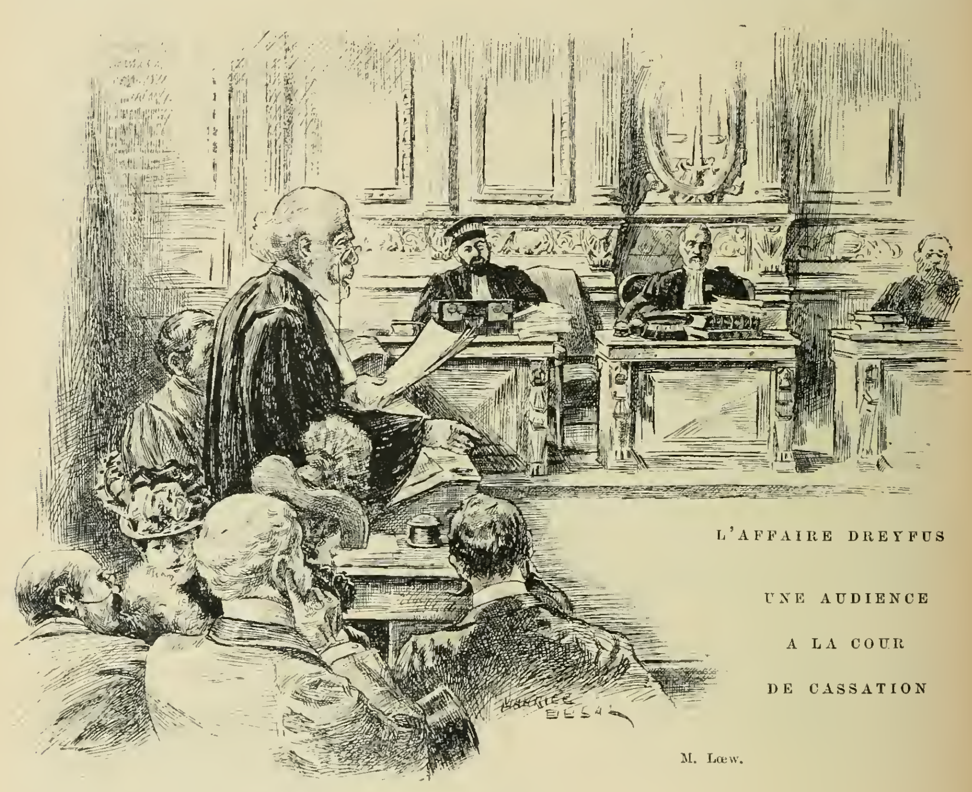
UNE RÉUNION A LA BOURSE DU TRAVAIL

16. — A Chaumont, inauguration du monument élevé à la mémoire des Haut-Marnais **morts pendant la guerre** de 1870-1871. — A Bourg-Saint-Andéol, inauguration de la statue de **Madier de Montjau**. — A Paris, élection de 14 conseillers municipaux. — M. Léon Dierx est élu **prince des poètes**. — Mort de **Louis Gallet,** librettiste. — **L'appel à la grève** des ouvriers des chemins de fer n'ayant été suivi d'aucun

ment le travail. — Le chef **Samory,** qui depuis de longues années mettait obstacle à notre développement au Soudan et contre lequel on dut envoyer de nombreuses colonnes expéditionnaires, est fait prisonnier avec sa famille, ses chefs de bande et ses sofas par le capitaine Gouraud et le lieutenant Jaquin. — L'empereur et l'impératrice d'Allemagne arrivent **à Venise,** où ils sont reçus par le roi et la reine d'Italie. — **Maximo Gomez** est élu président de la République cubaine, en remplacement de Masso. — Au sujet de la proposition de **désarmement** du tsar, les gouvernements suédois et norvégien demandent, dans une adresse au roi, d'obtenir des puissances la neutralité de la Suède et de la Norvège. — Le ministre de la justice de **Corée** est destitué pour avoir laissé la populace mutiler les corps des conspirateurs pendus le 10 octobre.

effet, les troupes gardant les gares regagnent leurs casernements. — Mgr Rihmani, archevêque d'Alep, est élu **patriarche d'Antioche**. — A San-Remo (Italie), inauguration du monument élevé à la mémoire de **Frédéric III** d'Allemagne. — **L'empereur Guillaume** part de Zante pour la Turquie, à bord du *Hohenzollern*.

17. — **Rentrée des tribunaux**. — Ouverture du 12e **congrès français de chirurgie**. — **La grève générale** du bâtiment étant terminée, les troupes sont retirées des chantiers. — M. F. Faure offre un



L'AFFAIRE DREYFUS

UNE AUDIENCE A LA COUR DE CASSATION

dîner en l'honneur du **comte Mouraview**. — Mort du peintre **Jules Lenepveu,** membre de l'Académie des beaux-arts. — Mort de **Mgr Depierre,** vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale. — Le *Hohenzollern,* ayant à bord **l'empereur d'Allemagne,** arrive dans les Dardanelles. — Les Américains occupent définitivement **Porto-Rico**. — Un édit de **l'impératrice douairière de Chine** promet de pourvoir au bien-être du peuple et de faire de son mieux pour assurer sa prospérité. — La Porte, se rendant aux injonctions des puissances, donne des ordres pour le **retrait des troupes turques** de Crète.

18. — Le *Journal officiel* publie un **mouvement administratif** portant sur 17 préfectures, et un **mouvement judiciaire** dans le personnel de la Cour de cassation et des Cours de Paris, Nîmes et Montpellier. — Les **souverains allemands** arrivent à Constantinople, où ils sont reçus par le sultan. — Un **complot** pour attenter à la vie de l'empereur d'Allemagne, ayant été découvert au Caire, une enquête est ouverte et de nombreuses arrestations sont opérées.

19. — M. Mac-Kinley, président des Etats-Unis, préside le **jubilé de la paix** à Chicago. — M. Emilio Aceval, ancien ministre de la guerre, est élu président de la **République du Paraguay,** en remplacement du général Egusquiza. M. Hector Carvallo est élu vice-président.

20. — La question des **territoires de Puna** et d'Atacama est réglée. Le Chili reconnaît qu'ils appartiennent à la République Argentine. — **Sir George Wyndham** remplace M. Brodrich comme secrétaire parlementaire pour la guerre dans le cabinet anglais.

21. — Arrivée en France de **M. Doumer,** gouverneur de l'Indo Chine. — **M. Lockroy,** ministre de la marine, arrive à Toulon, venant de Tunisie et d'Algérie. — Le ministre des affaires étrangères reçoit télégraphiquement du Caire le **rapport du commandant Marchand** sur l'occupation de Fachoda. — A la suite d'un désaccord avec le Président de la République, les ministres des travaux publics et des affaires étrangères du **Chili** démissionnent. — Un banquet de 120 couverts est offert par le sultan, à Yildiz-Kiosk, en l'honneur des **souverains allemands.** — Tous les Etats d'Europe, l'Amérique, la Chine et le Japon se feront représenter à la conférence sur le **désarmement.** — Par suite de désaccord avec ses collègues, **M. Gamazo,** ministre des travaux publics d'Espagne, démissionne.

22. — **M. Moyaux**, architecte, est élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Ch. Garnier. — Le Conseil municipal de Paris vote les taxes destinées à remplacer en totalité les **droits d'octroi** sur les boissons hygiéniques. — Le **comte Mouraview,** arrivant de Paris à Vienne, est reçu par l'empereur d'Autriche. — **Les Boers** battent les rebelles Cafres dans plusieurs engagements.

23. — M Delcassé fait distribuer **deux livres jaunes,** l'un sur l'affaire de Fachoda, l'autre relatif aux affaires de Crète. — Scrutin de ballottage pour les **élections municipales** de Paris. — Mort du général de division **Michel,** qui commanda la charge de Reichs-

hoffen. — Le **docteur Müller**, de l'hôpital de Vienne, meurt de la peste, ainsi qu'un des infirmiers. On suppose que la maladie leur a été communiquée par des tubes de bacilles rapportés de Bombay par des médecins et déposés au laboratoire de l'hôpital.

24. — Mort du peintre **Puvis de Chavannes** (*Voir portrait et article dans le numéro de juillet 1898 du* Monde Moderne). — Ouverture du 6[e] Congrès de la **Loire navigable**, à Saumur. — Le gouvernement anglais publie un **nouveau livre bleu** sur l'affaire de Fachoda. — Le premier transport rapatriant des troupes turques quitte la **Crète.**

25. — Rentrée des Chambres. — A la Chambre des Députés, M. Peytral dépose le projet de budget pour 1899. Au sujet de la fixation de la discussion des interpellations, M. Déroulède attaque violemment le général Chanoine, qui dit qu'il a toujours partagé l'opinion de ses prédécesseurs en ce qui concerne l'affaire Dreyfus et déclare, à la tribune, qu'il donne sa démission de ministre de la guerre. Après la discussion d'un grand nombre d'ordres du jour, la Chambre repousse finalement une motion de confiance. Le **cabinet donne sa démission** au Président de la République. M. Lockroy est chargé de l'intérim du ministère de la guerre. Pendant la séance, des manifestations se produisent sur la place de la Concorde et aux environs. 150 arrestations sont opérées. — Le **comte Leontieff,** gouverneur des provinces équatoriales de l'empire d'Ethiopie, guéri de ses blessures, repart pour le Harrar. — Séance publique annuelle des **cinq Académies.**

26. — Le Président de la République fait appeler les présidents des Chambres pour conférer avec eux au sujet de la **crise ministérielle.** — Inauguration du **musée Cernuschi.** — Arrivée, à Marseille, du **capitaine Baratier**, de la mission Marchand. Il est l'objet de chaleureuses ovations. — Le capitaine commodore **Gerhard Dyrssen** est nommé ministre de la marine de Suède, en remplacement du contre-amiral Christerson.

27. — A la Cour de cassation, ouverture des débats sur la demande en revision du **procès Dreyfus.** La première audience est consacrée à la lecture du rapport de M. Bard. — Le **sirdar Kitchener**, venant d'Egypte, arrive à Douvres. — Les **souverains allemands** arrivent à Jaffa. — Elections au **Landtag prussien.**

28. — A la Cour de cassation, deuxième audience consacrée à l'**affaire Dreyfus.** Fin de la lecture du rapport de M. Bard et conclusions du procureur général. — **M. Dupuy** accepte la mission de former le nouveau cabinet. — Le **commandant Marchand**, ayant quitté Fachoda, arrive à Khartoum, se rendant au Caire pour transmettre au Gouvernement la fin de son rapport, qui n'avait pu être donnée au capitaine Baratier. — **M. Carolus Duran** est élu président de la Société nationale des beaux-arts, en remplacement de M. Puvis de Chavannes, décédé. — Ouverture, à Stuttgart, du **congrès géodésique**, auquel quinze Etats sont représentés.

29. — Affaire Dreyfus. Après plaidoirie de M[e] Mornard, avocat de la famille Dreyfus, la Cour entre en délibération et rapporte l'arrêt suivant : « La Cour déclare la demande recevable, dit qu'il sera procédé par elle à une instruction supplémentaire ; dit n'y avoir pas lieu de statuer, quant à présent, sur la demande du procureur général tendant à la suspension de la peine. » — Le Conseil de l'Ordre raye le **commandant Esterhazy** des cadres de la Légion d'honneur. — Le **capitaine Baratier** retourne en Egypte, porteur des instructions du Gouvernement pour le commandant Marchand. — Congrès des **Sociétés de gymnastique** de France. — La dépouille mortelle de l'**impératrice d'Autriche** est transportée à sa place définitive au couvent des Capucins, à côté du tombeau de son fils l'archiduc Rodolphe. — La candidature du prince Georges de Grèce, comme **gouverneur provisoire de Crète,** est proposée à la Porte par les puissances. — **Au Japon,** M. Osaki-Yu-Kio, ministre de l'instruction publique, ayant parlé, dans un discours, de l'établissement d'une république japonaise comme d'une possibilité éloignée, est contraint de donner sa démission. Des divergences s'étant produites au sujet de la nomination de son successeur, tous les membres libéraux ou avancés du cabinet donnent leur démission.

30. — A Craon (Mayenne), inauguration de la statue de **Volney.** — **Election législative** à Nantua : M. Philipon, ancien député radical, est élu par 4,015 voix, en remplacement de M. Carrier, républicain, décédé. — A Saulx-de-Vesoul, inauguration du monument élevé à la mémoire des **soldats morts pour la patrie.** — Les **souverains allemands** visitent le Saint-Sépulcre et Bethléem. — Le comte Emmanuel Széchinyi est nommé secrétaire d'Etat au **ministère de Hongrie,** à Vienne. — Un infirmier de l'hôpital de Vienne meurt de **la peste.** — A **Madagascar,** le poste de Marotalama, en face de Nossi-Bé, est attaqué par une bande de Sakalaves. Deux miliciens et deux colons sont tués. — Une nouvelle rébellion contre le gouvernement de **Pékin** éclate à quelques milles au sud-ouest de Shan-Si.

31. — Le **nouveau ministère** est constitué comme suit : intérieur et présidence du Conseil, M. Charles Dupuy ; justice, M. Lebret ; guerre, M. de Freycinet ; marine, M. Lockroy ; affaires étrangères, M. Delcassé ; finances, M Peytral ; instruction publique, M. Georges Leygues ; commerce, M. Delombre ; colonies, M. Guillain ; agriculture, M. Viger ; travaux publics, M. Krantz. — **A Cluny,** fêtes jubilaires du centenaire de la célèbre abbaye, sous la présidence du cardinal Perraud. — Mort du général de division **Gastine,** inspecteur des comités d'artillerie et du génie. — De grands préparatifs sont faits **en Angleterre** pour mettre sur le pied de guerre les forces de terre et de mer. — L'**empereur Guillaume** inaugure le nouveau temple protestant du Sauveur à Jérusalem. — A la réunion de la **Commission de la paix,** les délégués américains réclament, au nom de leur gouvernement, la cession absolue, aux Etats-Unis, de l'archipel des Philippines. — **Au Japon,** tout le ministère démissionne.

QUESTIONS FINANCIÈRES

La crise est finie, à ce qu'il semble tout au moins. Elle a été rude. Des difficultés monétaires, des appréhensions politiques à l'extérieur, des préoccupations politiques à l'intérieur, — voilà trois éléments fâcheux, et dont un seul suffirait à mettre la Bourse sens dessus dessous.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la spéculation à la hausse a été cruellement éprouvée. Et le public proprement dit? Pas trop. Les gens qui ont en portefeuille des rentes françaises, de bonnes valeurs industrielles, et un ou deux fonds d'Etats étrangers, peuvent, à moins de se trouver obligés de réaliser leur avoir du jour au lendemain, supporter avec une certaine philosophie sereine ces bourrasques qui, quelque violentes qu'elles soient, ne laissent guère de traces sur les titres vraiment solides. Le pire inconvénient de ces temps de tempêtes c'est que, pendant qu'elles durent, le capitaliste qui ne spécule point est à peu près réduit à l'impuissance. Il ne saurait, pour lui, être question de vendre : à moins d'y être absolument forcé, on ne vend pas en temps de baisse. Acheter? C'est bien délicat. Quand un marché est en plein désarroi, on s'expose à payer ses acquisitions trop cher; et cela est à tout le moins inutile. L'attitude abstentionniste, en pareil cas, est donc ce qu'il y a de mieux.

Cependant il y a moyen de tirer parti de tout et de ne pas perdre son temps. S'il est hasardeux de s'engager à nouveau d'une façon ou d'autre, on peut tout au moins procéder à un examen attentif et raisonné de ce qu'on possède, et se demander s'il n'y a pas lieu de modifier en l'améliorant le contenu de son portefeuille. Beaucoup de personnes, en se livrant à ce petit travail qui n'est d'ailleurs pas dénué d'agrément, s'apercevront qu'elles perdent de l'argent comme à plaisir, ou, pour parler plus exactement, qu'elles manquent à en gagner, simplement parce qu'elles n'ont pas suffisamment étudié la situation. C'est ainsi qu'il y a plusieurs rentes turques. Les séries les plus familières au public sont les séries C et D. Elles ont exactement les mêmes garanties, puisque c'est la Caisse de la dette publique qui, sur les recettes provenant des six grandes contributions dont le produit lui est dévolu, paye les coupons. Le montant annuel de ces coupons est d'un franc, qu'il s'agisse du Turc C ou du Turc D. Seulement, le Turc C coûte environ 26 francs, tandis que le Turc D vaut environ 4 francs de moins. Cette différence provient de ce que les titres de rente turque, divisés en quatre séries, s'amortissent par ordre alphabétique. La série A est déjà remboursée, et l'amortissement de la série B s'achèvera dans une période qui n'est plus maintenant très éloignée. Après, ce sera le tour de la série C; et c'est à cause de cela que la série C coûte plus cher que la série D, qui sera remboursée la dernière.

Sur le papier, et envisagée à ce point de vue spécial de l'amortissement, la différence de prix entre les séries C et D apparaît comme assez logique. Mais quand on vit de ses revenus, on ne peut pas se placer absolument à ce point de vue-là. Une opération bien simple me prouvera que 100,000 francs placés en Turc C me rapportent seulement 3,840 francs. Les mêmes 100,000 francs, placés en Turc D, me rapporteront 4,540 francs. La différence, on le voit, est énorme; elle est, en effet, de 700 francs, soit de 18 1/4 % du revenu du Turc C. Et je ne vois pas pourquoi je me priverais d'un aussi sensible surcroît de revenu, sous prétexte qu'un de ces jours on me remboursera mon argent. Je vendrai donc mon Turc C pour acheter du Turc D; c'est ce qu'on appelle un arbitrage.

D'autres groupes de valeurs suscitent des réflexions analogues, pour des raisons diverses. Dans le groupe russe, par exemple, nous avons des types différents. Il y a les 3 % et les 4 % entre autres. Les rentes du type 4 % valent 104 à 105 francs; leur revenu ressort ainsi à 3.80 %. Les 3%, eux, sont aux environs de 95 francs, ce qui leur assigne un taux de capitalisation de 3.25 % à peu près. Au premier abord, il semblerait qu'il y eût intérêt à échanger un revenu de 3 1/4 % contre un revenu de 3 3/4 %; mais, à la réflexion, on s'aperçoit qu'il faut, au contraire, opérer dans le sens opposé. Pourquoi ? D'abord parce que, du seul fait que le pair est obtenu et même assez largement dépassé, on peut conclure que, fidèle à ses habitudes, le gouvernement russe saisira la première occasion de « convertir » sa rente, c'est-à-dire d'en rembourser les porteurs pour leur offrir un taux de capitalisation moins élevé. Ce remboursement implique donc une perte possible, puisqu'il serait effectué à 100 francs, alors que le 4 % russe est actuellement à 104 ou 105. Les 3 %, au contraire, sont au-dessous du pair; ils l'atteindront bien certainement un jour ou l'autre et cela leur laisse ainsi une marge bénéficiaire assez importante. En conséquence, tant pour ma sécurité que pour obtenir une plus-value de mon capital, je n'hésiterai pas à faire un léger sacrifice sur mon revenu.

Ce chapitre des arbitrages est un des plus intéressants qu'il y ait. Les deux exemples que je viens de donner suffisent pour aujourd'hui. Mais j'y reviendrai.

E. Benoist.

Adresser les communications pour cette page à M. Émile Benoist, 17, rue du Pont-Neuf.

BOURSE DE PARIS (Comptant). — Cours extrêmes d'Octobre 1898.

FONDS D'ÉTAT ET DE VILLES	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
3 % français perpétuel	3 »	102 40	101 70
3 % d° amortissable	3 »	101 10	100 25
3 1/2 % d°	3 50	105 85	104 90
Obligations tunisiennes 3 % 1892	15 »	501 50	495 »
Emprunt Annam et Tonkin 2 1/2 %	2 50	89 90	87 85
Emprunt de Madagascar 2 1/2 %	12 50	90 50	89 »
Angleterre, consolidés 2 3/4 %	»	111 50	108 80
République argentine 5 % 1886	25 »	452 »	410 »
Autriche 4 % 1876, or	4 »	104 50	101 50
Belge 3 % 1873 conv. (2e série)	3 »	101 15	101 15
Brésilien 4 % 1889	4 »	57 »	54 »
Chine 4 % 1895, or	20 »	104 50	104 »
État indépt du Congo, lots 1888	»	92 »	87 »
Égypte 7 %, dette unifiée nouvelle	20 08	111 »	109 80
— 3 1/2 %, dette privil., conv.	17 57	106 25	102 75
Espagne extérieure 4 % 1882, perpét.	4 »	44 10	40 80
Hongrois 4 % 1881, or	4 »	103 15	102 10
Italien 5 %	4 »	92 60	91 50
Portugais 1853 3 %	» 93	24 40	22 65
Roumain 4 % 1890	4 »	94 50	93 75
Russe 4 % 1880 (6e émission)	4 »	104 »	103 30
— 4 % 1889, or	4 »	102 50	101 25
— 4 % consol. (1re et 2e séries)	4 »	104 20	101 60
— 4 % 1890 (2e et 3e séries)	4 »	102 80	101 30
— 3 % 1891, or	3 »	97 »	94 65
— 4 % 1893, or	4 »	105 75	104 20
— 3 1/2 % 1894, libéré	3 50	102 »	100 25
— 3 % 1896	3 »	97 »	96 »
Serbie 4 % 1895	4 »	59 90	58 70
Suisse (chemins de fer) 3 %	3 »	102 »	100 90
Turquie, dette convertie (D) 4 %	1 »	22 60	22 10
— oblig. consolidé 1890, 4 %	20 »	406 »	395 »
— — ottom. priorité 1890, 4 %	20 »	473 »	466 »
— — privil. douanes 5 %	25 »	502 »	493 »
— — ottom. 1894, 4 %	20 »	459 »	451 »
— — 1896, 5 %	25 »	462 »	457 »
Ville de Paris 1865, 4 %	18 08	555 75	548 »
— 1869, 3 %	10 66	432 »	422 »
— 1871, 3 %	10 68	416 75	411 50
— 1875, 4 %	18 06	589 »	565 »
— 1876, 4 %	18 06	590 »	564 »
— 1886, 3 %	10 68	399 »	398 50
— 1892, 2 1/2 % tout payé	8 82	409 50	403 »
— 1894-96, 2 1/2 % d°	8 82	400 25	397 50
Ville de Marseille 1877, 3 %	10 70	407 50	404 »
— d'Amiens 1871, 4 %	3 60	121 50	120 »
— de Bordeaux 1863, 3 %	3 »	130 »	127 »
— de Lille 1860, 3 %	2 64	129 »	126 25
— — 1893, 3 1/2 %	3 16	506 »	502 »
— de Lyon 1880, 3 %	2 67	103 »	101 25
ÉTABLISSEMENTS DE CRÉDIT			
Banque de France (Actions)	115 »	3645 »	3550 »
Banque Paris et Pays-Bas d°	36 95	959 50	934 »
Banque Transatlantique d°	11 68	434 50	430 »
Compagnie Algérienne d°	29 60	785 »	770 »
Comptoir d'Escompte d°	25 »	587 »	577 »
Crédit Foncier de France d°	24 96	703 »	716 »
Foncières 1879, 3 % (Obligations)	13 40	509 50	505 »
— 1883, 3 % d°	13 48	467 »	458 »
— 1885, 3 % d°	13 40	502 »	494 75
— 1895, 2,80 % lib. d°	12 46	500 »	495 »
Communales 1879, 2,60 % d°	11 50	497 75	496 »
— 1880, 3 % d°	13 40	500 »	497 »
— 1891, 3 % d°	10 72	405 25	397 »
— 1892, 3 % d°	14 36	502 »	499 »
Crédit Industriel (Actions)	12 »	615 »	610 »
Crédit Lyonnais d°	32 05	859 »	842 »
Société Générale d°	12 »	549 »	542 »
Banque Ottomane d°	12 50	551 50	540 »

CHEMINS DE FER	Rev. net d'impôt	Plus haut.	Plus bas.
Est 500 fr. tout payé (Actions)	32 16	1095 »	1077 50
P.-L.-M. d° d°	49 70	1939 »	1905 »
Midi d° d°	45 42	1449 »	1413 »
Nord d° d°	55 90	2140 »	2095 »
Orléans d° d°	52 99	1884 »	1815 »
Ouest d° d°	34 75	1220 »	1175 »
Bône-Guelma d° d°	26 97	804 »	766 »
Est-Algérien d° d°	25 10	750 »	730 »
Ouest-Algérien d° d°	22 78	675 »	660 »
Andalous d° d°	5 »	108 »	101 »
Autrichiens d° d°	31 »	756 »	746 »
Sud-Autriche d° d°	4 »	171 50	161 »
Nord-Espagne d° d°	5 »	77 »	73 50
Saragosse d° d°	4 25	146 »	142 »
Est 3 % nouveau (Oblig.)	13 44	474 50	469 25
P.-L.-M. 3 % nouveau d°	13 44	478 50	472 50
Midi 3 % nouveau d°	13 44	481 »	468 25
Nord-Est français 3 % d°	13 44	475 50	466 75
Orléans 1884 d°	13 44	482 50	471 »
Ouest 3 % nouveau d°	13 44	481 50	471 »
Bône-Guelma 3 % d°	13 46	469 50	462 50
Est-Algérien 3 % d°	13 50	463 25	458 »
Ouest-Algérien 3 % d°	13 48	465 »	456 »
Médoc 3 % d°	13 54	423 »	415 »
Andalous 3 % estamp. d°	11 »	202 »	194 »
Autrichiens 3 % 1re hypoth. d°	15 »	469 75	466 »
Nord-Espagne 1re hypothèque. d°	11 »	223 25	218 »
Saragosse d°	14 30	296 »	285 »
VALEURS DIVERSES			
Docks et Entrep. de Marseille. (Actions)	16 43	460 »	455 »
Entrep. et Mag. Gén. de Paris. d°	25 72	710 »	695 »
Cie Gle Transatlantique d°	17 30	353 »	342 50
Cie française des Métaux d°	27 95	672 »	650 »
Cie générale des Tramways d°	»	1130 »	1085 »
Cie générale des Eaux d°	59 98	2290 »	2260 »
Cie du Gaz de Bordeaux d°	82 66	1955 »	1955 »
Cie du Gaz général de Paris. d°	20 32	475 »	468 »
Cie du Gaz de Marseille d°	45 60	1165 »	1155 »
Aciéries de France d°	34 44	1159 »	1125 »
Forges et Chantiers Méditer. d°	25 30	825 »	791 »
Bateaux Parisiens d°	22 63	830 »	800 »
Cie franç. des Chargeurs réunis. d°	55 04	1521 »	1355 »
Cie des Lits militaires d°	44 79	1630 »	1590 »
Société de la Tour Eiffel d°	5 15	495 »	465 »
Cie internle des Wagons-lits d°	30 »	770 »	762 »
Régie des tabacs ottomans d°	25 »	290 »	260 »
Cie générale des Eaux 3 % (Oblig.)	13 46	473 »	469 »
— — 5 % d°	22 94	535 »	510 »
Cie Parisienne du Gaz 4 % d°	18 16	508 »	506 »
Gaz central 500 fr. 4 % d°	18 16	514 »	498 »
Cie du gaz p. France et Ét. 4 % d°	18 20	505 »	501 »
Cie des Messag. Marit. 3 1/2 % d°	15 84	505 »	500 »
Cie Gle Omnibus de Paris 4 % d°	18 »	518 »	510 50
Cie Gle Voitures à Paris 4 % d°	18 18	516 »	507 50
Cie Gle Voitures Urbaine 5 % d°	23 30	219 »	165 »
Cie des Lits militaires 4 % d°	21 81	620 »	617 »
Canal de Panama, lots, t. p. d°	»	124 50	120 »
— — 210 p. d°	»	259 »	254 »
— — bons à lots 89. d°	»	117 »	113 »
Cie du Canal de Suez 5 % d°	24 50	654 »	641 »
— 3 % (1re série). d°	13 40	484 25	480 25
— 3 % (2e série). d°	13 50	483 »	476 50
Obligations du *Monde Moderne* (5 fr. net de revenu). — Coupons payables le 1er avril et le 1er octobre aux bureaux du *Monde Moderne* ou au *Comptoir général de crédit*, 17, rue du Pont-Neuf.	5 »	100 »	100 »

LA CARICATURE INTERNATIONALE



Réponse à des attaques (d'après *Psst...!*, Paris). — L'armée?... Je l'aime autant que votre monsieur Déroulède... Seulement, moi, je l'aime bien cuite !...



La Vérité dans l'affaire Dreyfus (d'après *la Caricature*, Paris). — Oh!... hisse!... Oh!... hisse!...

LA FOULE (sur l'air des *Lampions*). — Sortira... sortira pas.



Le char à bancs de l'oncle Sam (d'après *Puck*, New-York). — UN VIEUX PARTISAN DE MONROE : « Est-ce que vous n'en preuez pas trop dans votre voiture, Sam ? »

L'ONCLE SAM (nouveau jeu) : « Non, grand-père, j'ai l'attelage qu'il faut pour eux tous. » (Quatre nouveaux venus : Cuba, Porto-Rico, Philippines, Ladronnes, se préparent à prendre place dans le char à bancs traîné par deux chevaux sur les plumets desquels on lit : « Union — Liberté ».)

LA CUISINE DU MOIS

Moules à la marinière. — Formule. — 2 litres de moules, 1/4 de litre de vin blanc, 2 grammes de poivre concassé, 15 grammes de sel, une feuille de laurier, un peu de thym, 20 grammes de persil, un bel oignon, 20 gr. d'échalote, 120 grammes de beurre.

Opération. — Ratisser les moules une par une avec un couteau un peu fort de lame, taper dessus pour s'assurer qu'elles ne sont pas creuses, mortes ou remplies de vase, ce qu'il est facile de reconnaître au bruit sourd au lieu d'être plein. Les mettre à mesure dans un bassin sans eau; les laver à plusieurs eaux jusqu'à limpidité parfaite du dernier lavage. Ciseler l'oignon et le persil, écraser le poivre et réunir dans une casserole un peu grande avec les moules, le sel, le thym et le laurier. Couvrir et faire bouillir à feu vif. Aussitôt que l'eau des moules déborde, enlever la casserole du feu, tenir couvert et attendre 10 minutes. Faire réduire à moitié le vin blanc avec l'eau des moules passée au tamis de soie et ne pas verser le fond, qui est toujours sableux, ajouter l'échalote et faire réduire encore 10 minutes, goûter pour le sel. Enlever une coquille à chaque moule et poser la pleine au milieu d'un plat rond creux, suivre ce mouvement jusqu'à la dernière moule, diviser le beurre en 4 ou 5 parties, le mettre dans la casserole aux échalotes en dehors du feu, tourner avec un fouet, verser sur les moules et servir.

Choucroute garnie. — Formule. — 2 kilogrammes de choucroute, 250 grammes de saindoux, 250 grammes de lard maigre, 150 gr. de saucisson de Lorraine ou six saucisses de Strasbourg, 15 grammes de poivre, autant de baies de genièvre, une gousse d'ail, un oignon piqué de deux clous de girofle, 1/2 feuille de laurier, 1/2 litre de vin blanc du Rhin ou de Bourgogne.

Opération. — Envelopper les condiments dans un petit linge, laver la choucroute deux fois et la presser très fortement par toutes petites poignées pour la sécher complètement. Laver le lard et le saucisson. Etendre un quart de saindoux dans le fond de la casserole, un lit de choucroute, le lard et le saucisson, couvrir avec ce qui reste de choucroute, de saindoux, le vin et un papier blanc un peu fort et un couvercle : faire partir sur un feu moyen et pousser au four un peu chaud 2 h. 1/2.

N. B. — On peut rôtir une demi-grive par personne et les mettre au milieu de la choucroute. On peut aussi servir en même temps des pommes de terre cuites à part. Si on sert des saucisses de Strasbourg il faut les pocher simplement dans l'eau bouillante pendant 10 minutes. On les divise par le milieu, on taille le lard en morceaux égaux et on dresse autour de la choucroute en alternant.

Rumpsteak grillé. — Le rumpsteak se taille dans le contrefilet, de $0^{m},08$ d'épaisseur environ ; il faut le débarrasser complètement, ainsi que le chateaubriand, de tout ce qui dépare une grillade : graisse, couenne, aponévroses. Le mariner simplement dans l'huile et le griller sur un feu doux ou au gaz pas trop allumé 14 minutes par demi-kilogramme, 7 minutes de chaque côté. Le saler en sortant du gril et le couvrir avec 60 grammes de beurre fin trituré à froid avec sel, poivre, jus de citron et une cuiller à bouche de persil haché. Ce beurre doit arriver à table *mou*. mais non *fondu* en huile. Couper le rumpsteak par le travers et servir des pommes de terre bouillies en même temps.

Nouilles à l'alsacienne. — Pour 6 personnes, on dispose une demi-livre de farine en fontaine, on met dans le milieu un peu de sel, 20 grammes de beurre et 3 œufs moyens, incorporer la farine et faire une pâte très, très dure et fine; si les œufs ne suffisent pas on ajoute une goutte d'eau ou de blanc d'œuf. Diviser la pâte en trois parties égales et les arrondir en les triturant pour raffiner la pâte. Saupoudrer légèrement de farine une soupière ou légumier et y mettre la pâte à couvert, laisser reposer au moins deux heures. L'étendre au rouleau sur un marbre de préférence au bois, très mince, il faut voir le jour à travers, étaler la pâte pour la sécher un peu, prendre une de ces abaisses, la fariner, la couper en lanières de $0^{m},04$, les poser l'une sur l'autre et tailler en filets aussi minces que possible. Les étaler sur un tamis en les séparant, ce qu'il est facile de faire en les jetant en pluie dessus.

La cuisson. — Mettre au feu dans une casserole un peu grande : 2 litres d'eau, 25 gr. de sel, 10 grammes de beurre, un peu de lait, un oignon piqué de deux clous de girofle, faire bouillir, y jeter les nouilles, les remuer avec le trident ou fourchette de cuisine pour les séparer, au premier bouillon retirer la casserole à côté du feu, tenir couvert 25 minutes. Les égoutter, les verser dans un légumier, les saupoudrer de poivre, d'un peu de sel, de croûte de pain rassis écrasée grossièrement, faire blondir 100 grammes de beurre à la noisette, le verser sur les nouilles et servir avec des assiettes chaudes surtout.

Noix farcies aux marrons. — Casser en les tenant debout 12 ou 18 noix du Quercy ou de l'Ardèche, très grosses, les écaler sans les briser le moins possible, les diviser en deux, saupoudrer une plaque de sucre en poudre très fine, poser les demi-noix et sucrer dessus; les praliner au four, mais ne pas les brûler; laisser refroidir. Piler 125 grammes de marrons glacés dans un mortier, y ajouter un verre à madère de très bon kirsch, d'anisette ou de maraskino, un peu de vanille en poudre, 50 grammes de beurre très fin; relever la purée sur une assiette et la mettre au frais. Saupoudrer la table de sucre glace, y rouler la purée en boudin et la sectionner en autant de morceaux que l'on a de noix à farcir, arrondir ces morceaux et y coller une demi-noix de chaque côté; poser ces noix reconstituées sur la plaque et les sécher à l'air froid.

Mouiller avec un décilitre d'eau et cuire au cassé, 250 grammes de sucre cassé à la main, dans lequel on met quelques gouttes de jus de citron pour l'empêcher de graisser, dès qu'il casse bien sans coller aux dents; on y trempe les noix une par une en les prenant avec une fourchette et on les pose sur une plaque légèrement huilée. Servir sur papier dentelle ou serviette à thé.

A. Colombié.

LA VIE PRATIQUE

Conservation des échalas. — Le moyen le plus simple et l'un des meilleurs pour conserver les échalas consiste à les faire tremper pendant quatre ou cinq jours dans une solution de 3 à 4 0/0 de sulfate de cuivre.

L'emploi de la créosote est encore plus efficace, mais aussi plus compliqué. On place les échalas debout dans une chaudière de manière qu'ils baignent dans l'huile de créosote jusqu'à une hauteur de $0^m,60$, puis on chauffe jusqu'à 80°. On éteint ensuite le feu et on ne retire les échalas qu'au bout de dix heures. Enfin on laisse sécher aussi longtemps que possible.

Soudage de l'ambre. — Les fume-cigarettes en ambre ont le défaut de se briser facilement, ce qui, étant donné leur prix élevé, constitue une perte réelle. Pour recoller les morceaux séparés, on peut faire usage d'une composition liquide, formée en chauffant ensemble une partie de copal et deux parties d'alun.

Pour repasser le crêpe anglais. — Pour repasser et réapprêter les voiles de deuil en crêpe anglais, on les place entre deux flanelles, et sur celle qui est la partie supérieure, on pose un linge mouillé. On repasse ce dernier jusqu'à ce qu'il soit sec. A ce moment, le crêpe est repassé. A recommander au moment de la Toussaint.

Contre les engelures. — Faire bouillir des épluchures de céleri dans de l'eau. Quand elles sont cuites, on les retire du feu et on les laisse diminuer un peu de température. Il faut que la chaleur de l'eau puisse être supportée par la main.

On y trempe les engelures pendant dix minutes. On les éponge ensuite et on les maintient à la chaleur, à l'abri de l'air. Renouveler l'immersion au moins deux fois par jour après avoir réchauffé l'eau. Elle peut servir de quatre à six jours.

Capture des corbeaux. — Il n'est pas aussi facile qu'on le croit de capturer des corbeaux. Ces oiseaux, si nuisibles à l'agriculture, sont d'une très grande prudence et évitent les piéges avec une habileté désespérante. Il ne faut pas non plus songer à les chasser au fusil, car ils fuient toujours hors de la portée du coup. Voici un procédé très simple et très ingénieux pour arriver à ses fins. On prépare chez soi un certain nombre de cornets de papier et on loge tout au fond un petit morceau de viande, frais ou mieux un peu faisandé. En outre, on garnit le cornet, *à l'intérieur*, tout près du bord, d'une couche de glu. Ces cornets sont ensuite répandus dans le champ que l'on sait habité par les oiseaux au plumage sombre. On se cache derrière un arbre ou une haie et l'on attend. Les corbeaux arrivent, attirés par l'odeur de la viande : les plus hardis introduisent leur tête dans le cornet pour happer, au fond, avec leur bec, le morceau aux émanations nauséabondes. Malheureusement pour eux, le sac se colle dès lors sur leur tête et ne peut plus s'en détacher malgré les efforts de l'oiseau. Celui-ci essaye bien de prendre l'essor, mais après deux ou trois coups d'ailes, il retombe dans le champ, sans doute très vexé. A ce moment on peut s'en approcher à pas de loup et le capturer sans difficulté. En tout cas, avec le fusil le plus ordinaire, on peut être sûr de lui faire son affaire. C'est à la fois utile et amusant.

Pour faire revivre l'encre sur les vieux parchemins, on les badigeonne avec de l'hydrosulfure d'ammoniaque. L'encre éteinte redevient noire, tout au moins suffisamment pour permettre de la lire.

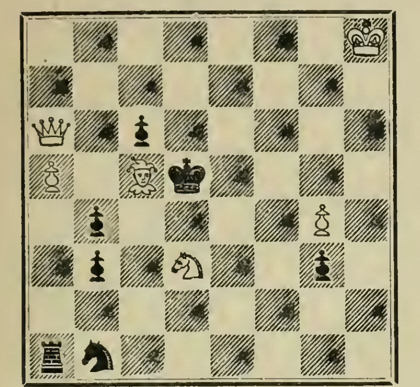
Réparation et polissage des objets en marbre. — Il arrive fréquemment que des pendules en marbre ont les angles écornés ou ébréchés. Ces accidents nécessitent parfois le remplacement des tablettes atteintes; mais, lorsque les cassures ne sont pas trop accentuées, on peut les effacer en réduisant les parties attaquées et en repolissant; on procèdera de la manière suivante, qu'indique *l'Union horlogère*. On commencera à *rattraper* le marbre en diminuant insensiblement à la lime la partie où se trouvent les éclats et en lui conservant la forme primitive; on prendra ensuite un morceau de pierre ponce, taillé de la forme convenable, et en l'humectant d'eau on commencera l'adoucissage, en frottant dans les deux sens, s'il est possible; on prend ensuite de la pierre d'Arkansas, dite pierre à l'eau, et on continue l'adouci de la même manière, en respectant bien les angles et les contours. On fera ensuite un tampon dur de toile que l'on mouille légèrement et qu'on saupoudre de tripoli ou d'émeri fin, et on termine l'adouci par friction jusqu'à ce qu'on aperçoive un brillant naissant; on polit alors avec un autre tampon de toile sur lequel on met de la potée d'émeri très fine, avec du rouge; on essuie et on lustre avec de l'encaustique à la cire et à l'essence de térébenthine. Cette méthode est applicable à tous les marbres. Dans le cas où les cassures seraient profondes et ne pourraient être réduites sans nuire aux contours, on peut reboucher avec des mastics préparés avec de la poudre impalpable de marbre de même nature, mélangée avec un peu de siccatif incolore liquide ou du silicate de soude liquide; on en fait une pâte épaisse que l'on fait pénétrer dans les cavités, on laisse sécher; on dresse et on repolit comme si c'était le marbre lui-même. Quand on a les morceaux d'une cassure et qu'ils se rajustent bien, on peut les recoller en les enduisant d'une solution aqueuse de silicate de potasse; on rapproche les débris dans leur repère et on laisse sécher quarante-huit heures. Pour le marbre blanc, on remplacera le siccatif par l'albumine ou blanc d'œuf, et on ajoutera un peu de chaux de Vienne. Pour lustrer les objets en marbre, il suffit de les enduire avec un chiffon ou un pinceau d'encaustique liquide formée d'essence de térébenthine et de cire vierge dissoute dedans; on sèche par friction avec un linge de toile ou de coton jusqu'à ce qu'on obtienne un beau brillant.

Victor de Clèves.

Jeux et Récréations, par M. G. Beudin.

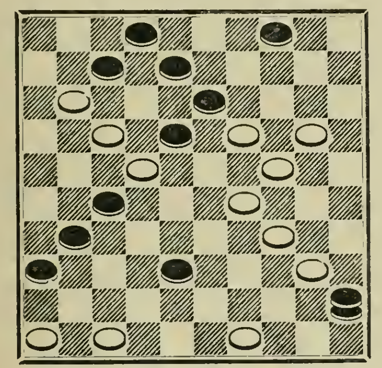
N° 252. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.

Par M. Abéla



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 253. — Haut : Noirs. — Bas : Blancs.



Les blancs jouent et gagnent.

N° 254. — WHIST

Avec le jeu suivant :

♠ A. 3.
♥ A. R. 9. 7. 6 (atouts).
♣ 10. 8.
♦ D. 7. 5. 4.

Quelle est la meilleure ouverture ? Que donnerait le jeu du 10 de trèfle en premier lieu ? Supposons qu'il soit joué et fasse la levée, alors par quoi continuer et pourquoi ? Prière de donner les raisons d'une ouverture par atout s'il en existe.

N° 255. — MÉLI-MÉLO

Par un Lecteur.

COULEURS ET NUANCES

Remplacer par le mot propre les périphrases suivantes :

1. Un des travaux du plus utile état.
2. D'horloge une importante pièce.
3. Type achevé d'inique magistrat.
4. Terme usuel de politesse.
5. Une vieille cité d'un royaume allemand.
6. Celui qui porte un vrai cœur d'homme.
7. On y mange, on y boit, mais en payant.
8. Un des sept monts autour de Rome.
9. Un monarque mérovingien.
10. De Lucifer et du Sabbat l'amie.
11. De la tyrannie un soutien.
12. Le défenseur zélé de sa patrie.

Retrancher des douze mots obtenus les lettres composant les noms des douze couleurs ou nuances dont les noms suivent :

Bleu, Blanc, Blond, Noir, Brun, Rouge, Vert, Jaune, Gris, Rose, Lilas, Violet.

Et, ce retranchement opéré, trouver les mots propres des périphrases suivantes :

1. Le nom à vous connu d'un illustre savant.
2. Une petite ville au nord de notre France.
3. Pour métiers manuels nécessaire instrument.
4. Déité des beaux-arts, du chant ou de la danse.
5. De l'être organisé l'état rudimentaire.
6. Un bon pays normand, fertile et verdoyant.
7. Un stentor discordant qu'on ne peut faire taire.
8. L'abri de la paupière et de l'œil l'ornement.
9. L'être doué d'instinct, d'âme déshérité.
10. Un produit animal propre pour luminaire.
11. Des membres et du corps le chef incontesté.
12. Au sein de l'Italie une grande rivière.

SOLUTIONS

N° 241 *(Qui n'a pu trouver place dans le dernier numéro).* — A notre avis, le valet d'atout est le meilleur début avec cette main. De tels atouts sont, en effet, sans utilité pour la coupe, mais le jeu du valet peut être d'un grand secours pour votre partenaire, dont il fortifiera la main. Lorsqu'on a peu d'atouts, il y a des chances pour que le partenaire en ait beaucoup. Et bien que ces chances soient légèrement contre vous, puisque vous avez deux adversaires contre un partenaire, il est bon de jouer ainsi, car vous pouvez faire un gros point si votre partenaire est fort en atout. D'ailleurs, en la circonstance, l'essai n'est pas dangereux, car si votre partenaire est faible, vous avez toutes vos couleurs protégées. En outre, votre partenaire, lisant pour ainsi dire dans votre jeu, fera tous ses efforts pour faire tomber les atouts et ce à votre profit.

N° 246. — 1. P 8 F D fait T. — 1. R 3 R.
2. P 8 F R fait T. — 2. R 3 D.
3, T 6 F R échec et mat.

N° 247. — $\frac{36\quad 31}{26\quad 37}$ $\frac{45\quad 40}{35\quad 44}$ $\frac{29\quad 23}{\text{au choix.}}$ $\frac{33\quad 13}{42\quad 8}$ $\frac{20\quad 14}{49\quad 21}$

si $\frac{14\quad 1}{16\quad 7}$ $\frac{1\quad 42}{44\quad 33}$ $\frac{42\quad 35}{\quad}$ gague.

si $\frac{\quad}{44\quad 33}$ $\frac{45\quad 40}{16\quad 7}$ $\frac{1\quad 35}{\quad}$ gagne.

N° 248. — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

N° 249. — MOS CO VI TE.
CO LO GNE.
VI GNE.
TE.

N° 250. — La lettre M est en trop. Les nouveaux mots sont :

Guipe; Edère; Anita, Tanaï; Anier, Arien, Raine, Niera, Renia; Niche, Chien, Chine; Borne; Tapon, Ponta, Épire, Pirée, Priée; Sobre, Robes, Bore.

N° 251. — A S
S A

Adresser les communications pour cette page à M. G. Beudin, à Billancourt (Seine), avec timbre pour réponse.

BIBLIOGRAPHIE

M. Emile Hinzelin vient de publier à la Société libre d'édition des Gens de lettres un volume de vers, **Toute une année**, qui témoigne une fois de plus de l'exubérance touffue du poète. Pour donner une synthèse de l'âme humaine, l'année lui a semblé la juste mesure et il a voulu, comme il le dit lui-même, multiplier les points de contact avec la terre, avec l'esprit, avec la douleur, avec la vie. *Nulla dies sine linea* ne suffit pas à M. Hinzelin ; c'est un poème par jour qu'il veut écrire. Et cela dans les milieux les plus divers, comme un Juif-Errant de la pensée, évoquant la Muse partout où le pousse sa curiosité.

La Forme n'est point ici en premier honneur; c'est l'Idée ou la Sensation qui prime tout. Les vers se pressent, tumultueux et variés, suivant l'impulsion du moment, et l'âme de l'écrivain a comme une hâte de s'épancher, sans atours apprêtés, sans artifices de coquetterie.

C'est un rare mérite de franchise qui fait aimer le penseur dans le poète. La sincérité n'est peut-être pas une qualité de prosodie, mais c'est une vertu humaine. Rien d'humain n'est étranger à M. Hinzelin et on le croit quand il écrit, en pays d'Alsace :

J'écris, j'écris ces vers devant le lieu du Monde
Que jadis j'ai le plus profondément aimé.
Le soir silencieux, sublime et parfumé,
M'enveloppe à longs plis de sa douceur féconde.

Mon âme est toujours prête à combattre. Toujours
Mon âme de pitié loyale et douloureuse,
Vouée à la pensée humaine qu'elle creuse,
Est prête à s'abîmer dans ses profonds labours ;

Quels que soient le danger, l'effort et la querelle,
Fût-ce au prix d'un amour ou d'un cœur déchiré,
Que la Justice ordonne, et je la bénirai
D'avoir besoin de moi, quand j'ai tant besoin d'elle.

Des vers encore, les **Chansons de chez nous**, de Théodore Botrel, parus en 3e édition chez Ondet. Le volume est charmant, illustré de naïves compositions de E.-Hervé Vincent, avec les airs de Feautrier, de Paul Delmet et de Botrel lui-même. Il mérite d'être signalé, mais il mérite aussi qu'on s'y arrête, au point de vue littéraire, d'une façon toute particulière.

J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son grand Pardon ;
J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton...

Pourquoi cette chanson fait-elle la joie des âmes naïves qui la répètent en Bretagne et aussi celle des snobs qui vont la chercher sur la butte Montmartre ? Pourquoi, quand on l'a entendue une fois, surtout dite par le barde d'Armor lui-même, en demeure-t-on comme obsédé ? Rien n'y est extraordinaire, ni les paroles, ni la pensée, ni la musique.

Mais quoi ! cela est sorti du cœur, tout droit, et cela y entre de même.

Et beaucoup d'autres chansons — petits poèmes — de Botrel, sont dans le même cas. Des musiciens nomades vont les colporter dans les campagnes; elles y rencontrent le franc succès qu'elles méritent, de même qu'elles charment les lettres.

Car, si elles ont le parfum de simplicité mystique qui émane de la terre bretonne, elles sont imprégnées aussi de courage et d'amour, qui sont fleurs de France.

M. Léon Cros a donné, chez Charles, un **Lamento d'amour** en quelques vers que liront ceux que tourmente, pour les ravir comme pour les navrer, l'éternel féminin.

Dans un à-propos en vers, **Au bord de l'eau**, qui a remporté le premier prix du concours pour le récent centenaire de Jasmin et qui a été édité chez Brun-Rey, à Toulouse, M. Blanchier La Feuillade célèbre le charme de la langue du poète et, du moment que la scène se passe sur les bords de la Garonne, n'hésite pas à mettre le patois au-dessus de la langue française. Nous avouons ne pas être bien convaincus que de dire :

Plus de bounhur ! ey perdut moun amigo.
Me cal mouri !

soit plus harmonieux que :

Plus de bonheur ! j'ai perdu mon amie.
Je dois mourir !

et nous sommes de ceux qui regrettent, au contraire, que Jasmin n'ait pas écrit en français. On aurait été un plus grand nombre à pouvoir le savourer. Mais ce petit acte est alerte, frais et plein de jolis vers qui ne perdent rien, au contraire, à être écrits en bon français.

La librairie Delagrave n'est pas en retard pour éditer un calendrier artistique, intitulé **l'Année chrétienne**, et dû à Rudnicki, l'auteur de la couverture de nos livraisons mensuelles. Depuis quelques années il a été pu blié — et même donné gratuitement par des magasins de nouveautés — des calendriers fort remarquables. Celui-ci est d'une note nouvelle, et il était difficile de mieux présenter, dans les douze tableaux de chaque mois, la divine épopée qui commence à l'étable de Judée et finit au Calvaire. Ces compositions sont d'une structure et d'un coloris qui rappellent les suaves compositions des âges primitifs de la foi. La présentation de ces douze planches est faite dans un cartonnage qui peut servir de portefeuille, et l'idée, aussi pratique qu'originale, constitue une œuvre d'art.

Le second volume de l'**Histoire du Mouvement religieux à Paris pendant la Révolution**, par le docteur Robinet, vient d'être mis en vente à la librairie May. Il traite des *Préliminaires de la Déchristianisation,* depuis le mois de septembre 1791 jusqu'à celui de 1793.

C'est d'après l'ensemble de mesures telles que reprise et vente ou utilisation, par l'Etat, des biens meubles et immeubles de l'Eglise, et par sa subordination au pouvoir civil, que celle-ci, matériellement appauvrie et désarmée, ne put opposer aucune résistance au mouvement d'émancipation de 1793.

Après avoir posé d'une façon retentissante le problème de l'Éducation, dans *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* et dans *les Fran-*

çais d'aujourd'hui, M. E. Demolins apporte au problème une solution pratique, qui n'est pas banale.

Il entreprend, avec le concours de quelques amis, de créer en France un nouveau type d'Ecole mieux approprié aux exigences de la vie actuelle. Il en explique le fonctionnement dans un livre, **l'Education nouvelle,** édité chez Firmin-Didot.

Ce volume, qui a pour but de démontrer la supériorité, d'exposer le programme de la nouvelle Ecole et les conditions d'admission, est, en même temps, le plus terrible réquisitoire qui ait encore été dressé contre le régime scolaire actuel.

Les nombreuses illustrations qui accompagnent le texte permettent de se rendre compte, d'une façon saisissante, de l'installation de la nouvelle Ecole et de la vie des élèves dans les écoles analogues qui existent en Angleterre et en Allemagne et qui sont décrites dans ce livre de la façon la plus attrayante.

Certainement, ce nouveau volume de M. Edmond Demolins va passionner l'opinion aussi vivement que les deux précédents. Au point de vue de l'enseignement, il inaugure une époque nouvelle et nous ne saurions trop recommander les justes idées qu'il propage.

M. R. de Maulde La Clavière vient d'ajouter à ses nombreuses études historiques un curieux volume sur **les Femmes de la Renaissance,** publié à la librairie Perrin. « Il n'est guère question que des femmes », dit l'auteur dans son avant-propos, et l'ouvrage est opportun. C'est, d'ailleurs, une opportunité permanente, car on s'est toujours extrêmement occupé d'elles ; elles ont toujours été là, dans le monde civilisé, pour empêcher qu'on les oublie. Au XVIe siècle, elles avaient les mêmes ambitions que maintenant, les mêmes désirs, le même pouvoir et les mêmes faiblesses. On les mariait à treize ans ; mais ce fut une mode qui dura peu et leurs sentiments étaient tels qu'ils ont inspiré un chapitre intitulé : « Le mari, manière de s'en débarrasser ». Déjà !

Il ne faudrait pas croire, d'après ce titre, que le livre de M. de Maulde n'est pas sérieux. Il l'est extrêmement, même dans ce chapitre. Il est appuyé sur des études telles que la seule table des références occupe de nombreuses colonnes. Mais de tant d'études, de tant de citations, de tant de conscience d'auteur il se dégage, malgré tout, l'éternelle ironie de l'éternel féminin. Le sourire de la Joconde demeure inexpliqué.

Depuis saint Augustin jusqu'à Ruskin, — les deux sont cités, — la femme a souri devant ses peintres, mais pour les faire poser, eux et non elle. Elle s'est joué de leur finesse, ayant, d'ailleurs, pour excuse constante de sa duplicité, qu'elle ne se connaît pas elle-même.

Quant à son rôle dans la société, elle l'a toujours joué et le jouera toujours, mais sans codes ni règlements, personnellement. Toute la sagesse des philosophes, toute la science des historiens, — M. de Maulde est l'un et l'autre, — se résumeront dans le vieux dicton : « Une bonne femme est ce qu'il y a de meilleur au monde ; une mauvaise est ce qu'il y a de pire. »

Nous avons témoigné par divers articles que nous considérions l'affiche comme une des plus intéressantes expressions de l'art moderne. Aussi nous sommes heureux de pouvoir parler ici d'une très complète étude sur **l'Affiche belge**, par M. Demeure de Beaumont, éditée chez l'auteur même, à Toulouse.

Des considérations d'une philosophie ingénieuse sur les collections d'affiches servent de préface à des vues générales sur l'art lui-même et à des critiques raisonnées de l'œuvre des principaux artistes belges. Ils sont vengés du reproche qui leur a été fait à la légère d'être un reflet des artistes français.

Nos voisins, en effet, sont en plein mouvement artististique et, en architecture notamment, nous aurions autant à apprendre chez eux qu'ils pourraient puiser chez nous.

Leurs « imagiers » d'affiches sont nombreux et leurs œuvres variées à un point que l'on n'aurait pas soupçonné avant d'en trouver, dans l'ouvrage de M. de Beaumont, la preuve appuyée de plus de cent reproductions d'affiches, de portraits et de catalogues. Aussi ce volume est-il à la fois un document précieux pour les amateurs et une sorte de galerie d'exposition très agréablement commentée.

Nous signalons toujours avec plaisir les bons ouvrages édités en province, et **En Montagne**, par M. J. Gauthier, publié à la librairie dauphinoise de Grenoble, nous est une nouvelle preuve que l'art typographique n'est pas exclusivement parisien. Il est difficile de feuilleter avec plus de plaisir un petit volume plus gentiment fabriqué et où les illustrations se présentent plus coquettement aux yeux. Le texte est une série de récits, sans prétention et pleins de bonne humeur, d'excursions dans les Alpes dauphinoises, qui sont les plus belles montagnes de l'Europe, car elles réunissent le charme à la grandeur.

M. Edmond Bonnaffé, coutumier du fait, vient de publier à la librairie May un charmant volume de savoureuse archéologie. Ce sont des **Etudes sur la vie privée de la Renaissance.** Chez nos aïeux de cette époque, quels étaient les usages de politesse et leur savoir-vivre ? Comment mangeaient-ils ? Quelles étaient leurs habitudes de propreté ? Question délicate et peu connue. Comment logeaient-ils ? Quelles étaient la distribution et la décoration intérieure de leurs maisons ? etc. Tous ces détails de l'intimité, — les miettes de l'histoire, si l'on veut, — M. Bonnaffé les ramasse avec une patience minutieuse ; il sait que l'archéologue, contrairement au prêteur de l'antiquité, *curat de minimis.* Ces menues révélations ne sont-elles pas le passé lui-même pris sur le fait, l'histoire vécue ?

L'auteur nous montre aussi que les amoureux, « ces délicieux rabâcheurs, se répètent indéfiniment les uns les autres ».

Le volume se termine par deux études, l'une sur les causeries au XVIe siècle et ce que l'on appelait les caquetoires, les sérées ; l'autre sur la danse à la ville et au village.

Ainsi va ce petit livre, plein de documents choisis avec clairvoyance parmi les mieux faits et les plus suggestifs, mine féconde pour tous les amateurs de la couleur locale.

La librairie Per Lamm vient de publier la première année d'un **Répertoire bibliographique des principales revues françaises,**

par M. D. Jordell, le savant continuateur de Lorenz. Ce titre un peu long causera peut-être quelque effroi à un certain public, mais il charmera les lecteurs sérieux. Nous ne saurions trop appeler leur attention sur cet ouvrage. Les revues ont pris depuis quelques années un développement considérable, toute la vie intellectuelle s'y concentre ; elles forment une bibliothèque sans cesse renouvelée. Mais si une revue générale, comme le *Monde Moderne*, peut suffire à donner des clartés de toutes choses, il n'en faut pas moins, pour ceux qui veulent épuiser un sujet, rechercher comment il a été traité dans les divers recueils périodiques. Ce besoin se fait sentir surtout pour les questions scientifiques. Malheureusement il n'existait aucun moyen de faire des recherches dans toutes les revues. Les feuilleter toutes, il n'y fallait pas songer.

Le répertoire de M. Jordell vient combler cette lacune de la façon la plus heureuse. Veut-on savoir où et comment la fièvre typhoïde a été étudiée? A ce titre, le répertoire cite vingt articles publiés dans diverses revues. Cinq articles ont été consacrés à Gustave Flaubert, trente-deux à l'armée française, etc. Comme les auteurs sont également l'objet d'un relevé à part, on verra que M. Jules Lemaître a écrit vingt-huit articles de revue, et ainsi des autres. Bien entendu les articles sérieux seuls sont cités. Les titres de ces articles sont rapportés tout au long, ce qui facilite encore les recherches. On jugera de l'importance du travail en apprenant que vingt mille articles environ y sont dénommés, et il n'y a ni fatras, ni encombrement, puisque chacun peut n'aller qu'aux renseignements qui l'intéressent. Un pareil labeur mérite un vif succès, qui encouragera l'auteur à ajouter, pour les années suivantes, les principaux articles des journaux quotidiens, et qui le récompensera de se donner tant de mal pour le profit d'autrui.

Les nombreux touristes qui se sont promenés cet été dans les Vosges et surtout dans les environs de Gérardmer pourront fixer leurs souvenirs, s'ils ne l'ont déjà fait, en acquérant l'album de cent vues édité par M. Bergeret, à Nancy : **Huit jours dans les Vosges**. C'est le triomphe des reproductions dues à la photographie. Les clichés, obtenus par M. A. Thiriat, ont surpris la nature, avec ses horizons, ses forêts et ses eaux courantes, et l'ont fixée avec un rare sentiment artistique. L'impression photocollographique, par M. J. Royer, a mis en valeur les oppositions de lumière et les finesses des détails avec une perfection absolue, et cet album est un véritable petit chef-d'œuvre.

La librairie Deyrolle a édité un petit volume sur **Le Piégeage**, par J. Marcassin, et malgré le nombre d'ouvrages publiés sur le même sujet, celui-ci est loin de faire double emploi, parce qu'il donne les résultats d'une longue expérience et les procédés pratiques qui peuvent initier à cet art difficile ceux qui ne sont pas passés maîtres en la matière.

La librairie May publie les **Notices et Discours** de M. Eugène Guillaume, de l'Académie française et des beaux-arts.

Les quatre notices biographiques et critiques sur Charles Blanc, Paul Baudry, Jean Alaux, Antoine Barye, qui forment le fonds principal de ce recueil, seront lues avec un grand profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire réelle et sérieuse de l'art contemporain. L'éminent artiste et savant professeur a connu et aimé les quatre hommes supérieurs dont il parle et c'est avec autant de reconnaissance émue que de compétence spéciale et d'expérience réfléchie qu'il s'efforce de leur rendre justice et de les remettre en leur vraie place, soit comme praticiens, soit comme théoriciens, à nos yeux souvent troublés par les fluctuations de la mode et les légendes d'une critique superficielle.

L'un des passages les plus intéressants du livre est celui où M. Guillaume raconte les péripéties par lesquelles passèrent les pensionnaires de la Villa Médicis, durant le siège de Rome et la noble conduite de leur directeur d'alors, M. Alaux.

La discrétion élégante et mesurée du langage, la sûreté et la richesse des informations, l'élévation constante et naturelle de la pensée qui donnent à ces études spéciales le charme d'œuvres littéraires et la portée d'œuvres philosophiques, montrent, une fois de plus, que la place de M. Guillaume est aussi bien à l'Académie Française qu'à l'Académie des Beaux-Arts.

La Librairie agricole vient de publier les cours de **Mécanique expérimentale** que M. Ringelmann a professés pendant plus de dix ans à l'Ecole nationale d'agriculture de Grignon et que M. J. Danguy a réunis.

L'ouvrage est divisé en six parties, consacrées successivement aux études des mouvements, des forces, du travail mécanique, des machines simples, de la résistance des matériaux, de l'hydraulique et de la pneumatique, le tout en vue des applications de la mécanique au génie rural.

De nombreuses gravures aident à la clarté de ce livre, écrit dans un style simple qui le met à la portée de tous.

M. Edmond Thiaudière a déjà publié quatre volumes de philosophie portant comme soustitre : *Notes d'un pessimiste.* Il maintient encore cette profession de foi sur son nouvel ouvrage, **l'Obsession du Divin**, édité chez Fischbacher. Le pessimisme n'est pas de notre goût, pas plus que le scepticisme. Ce sont vertus négatives, qui ne sont point pour améliorer l'humanité. Cette réserve faite, il convient de reconnaître chez l'auteur une subtile élévation de pensée et une noble préoccupation de la justice. « Quiconque est aimant ne cesse d'agrandir le champ de son cœur », dit M. Thiaudière, et c'est une belle maxime.

Elle n'a rien de pessimiste, au contraire ; si l'on gratte les moralistes les plus moroses, on trouve qu'ils sont, dans leur genre, des bourrus bienfaisants.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES

TABLE DES MATIÈRES

Littérature.

Critique, Théâtre, Musique.

Histoire, Philosophie, Économie sociale, Instruction.

Beaux-Arts.

Géographie, Voyages.

Armée, Marine.

Sciences, Commerce et Industrie, Agriculture.

Sport, Mode, Vie pratique, Caricature.

FIN DU HUITIÈME VOLUME

(Tome II de 1898.)

L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

14823. — Lib.-Imp. réunies, MOTTEROZ, Dr, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

